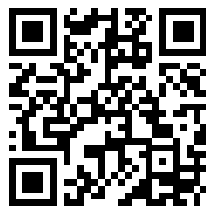
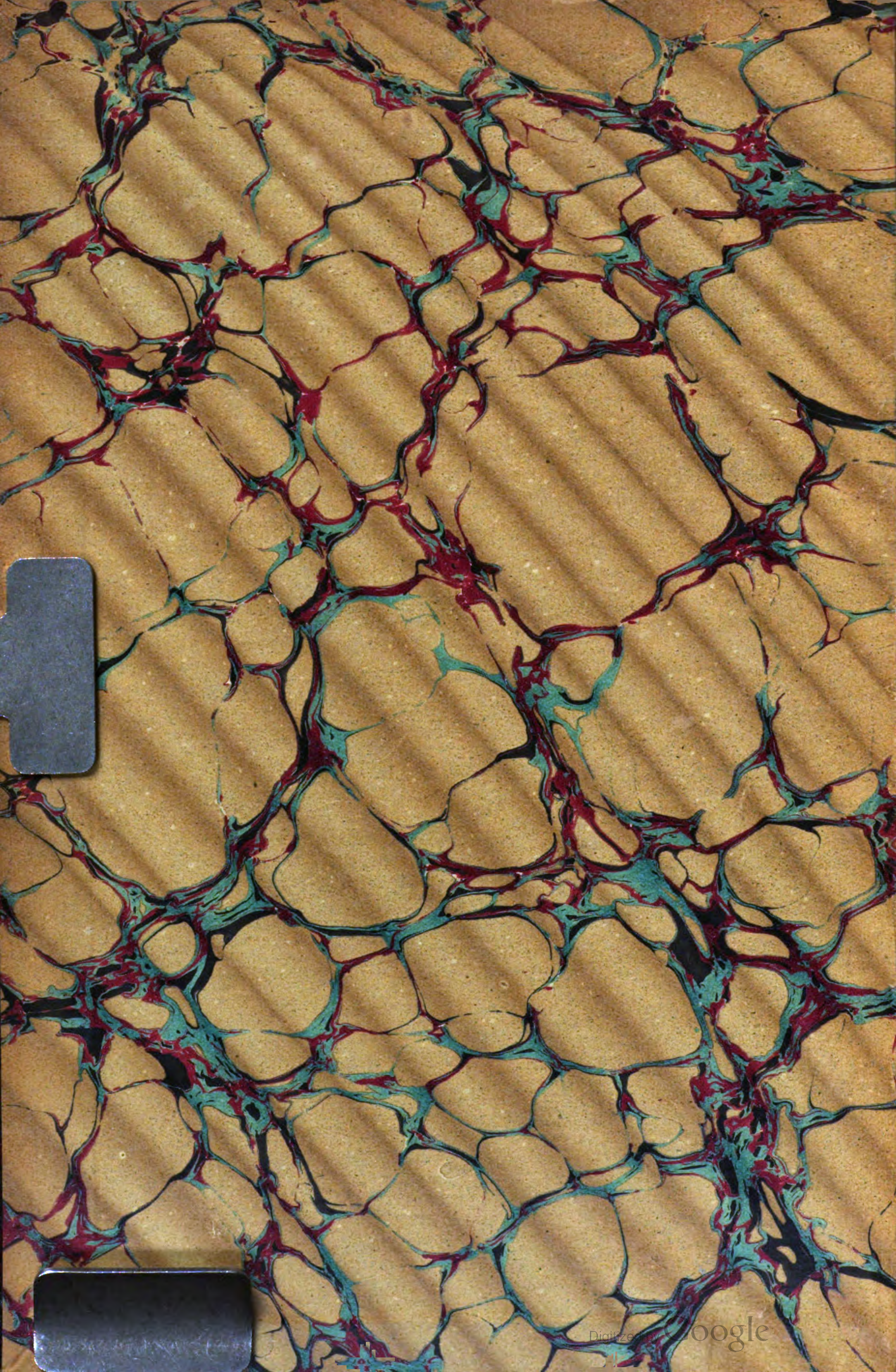
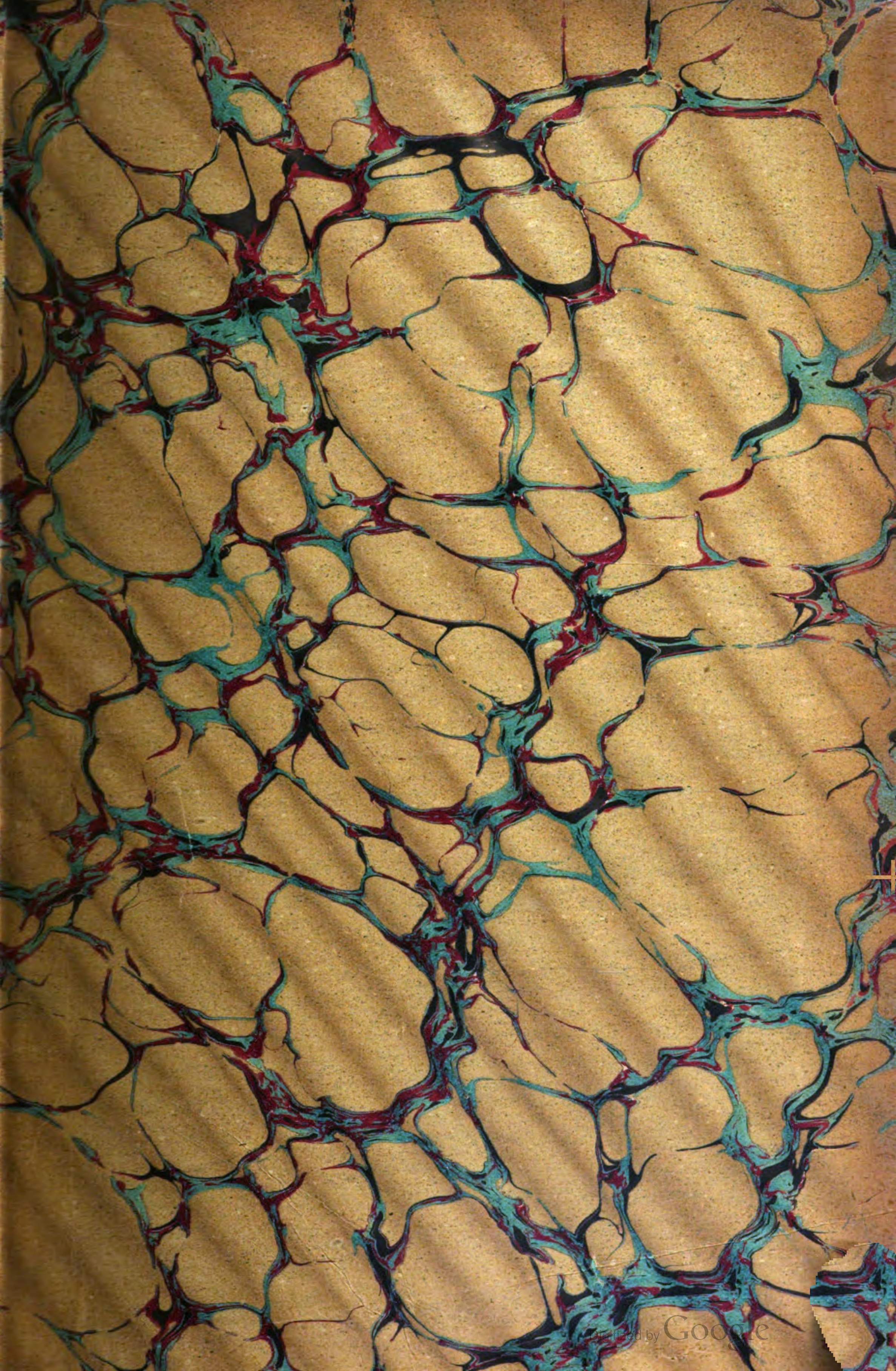






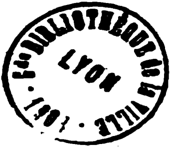


REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET



TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLVIII



PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.,
28, RUE BONAPARTE, 28

1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

II

Nouvelle série. — Tome XLVIII

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET



TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

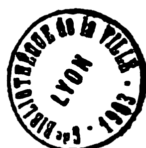
DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLVIII



PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.,
28, RUE BONAPARTE, 28

1899



ANNÉE 1899

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.

Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue de la Société des Études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.



ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Litteraturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

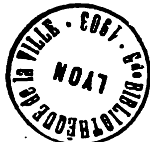
HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°s 27-28 — 3-10 juillet — 1899

E. Audouin. **De la déclinaison dans les langues indo-européennes et particulièrement en sanscrit, grec, latin et vieux slave.** Paris, 1898, in-8, xii-469 p.

Comme le prouve la comparaison des diverses langues, l'indo-européen possédait huit cas que seul l'indo-iranien a conservés bien distincts les uns des autres : l'arménien confond déjà le nominatif et le vocatif, sauf peut-être une différence d'accent, et le letto-slave confond le génitif et l'ablatif; quant aux autres dialectes, ils présentent plus de confusions encore. Par un examen détaillé de la déclinaison, d'abord en indo-européen, puis en sanskrit, en grec, en latin et en vieux slave, M. Audouin s'est efforcé de rendre compte de toutes les confusions qui se sont produites ou qui auraient pu se produire. Procédant en philologue, il a examiné successivement chacune des confusions formelles que l'on peut constater dans chacune des langues considérées; puis il a passé en revue chacun des tours de phrase où l'on pouvait exprimer un même sens par deux formes casuelles différentes, c'est-à-dire tous les exemples de synonymie partielle de deux cas : ce sont là, en effet, les deux principaux moyens auxquels on peut recourir pour expliquer les confusions de cas; par exemple, la confusion du génitif et de l'ablatif en letto-slave et en grec s'explique par le fait que, dans la plupart des formes nominales indo-européennes, le génitif et l'ablatif n'avaient au singulier qu'une seule et même désinence : la confusion totale résulte ici d'une ancienne identité partielle de formes; elle a été favorisée d'autre part par le fait que le génitif et l'ablatif pouvaient, dans certaines phrases, être substitués l'un à l'autre pour exprimer une seule et même chose : les faits de ce genre sont énumérés p. 23 et suiv. par M. A. — qui ne laisse pas d'ailleurs

d'en exagérer sensiblement l'importance. — L'indo-européen, puis le sanskrit, le grec, le latin et le slave sont étudiés chacun isolément, suivant un plan qui est rigoureusement le même dans les cinq divisions, et, dans chacune des langues, chacune des questions est étudiée indépendamment de toutes les autres, exactement comme on le fait d'ordinaire dans les grammaires : le livre est l'œuvre d'un grammairien plus encore que d'un linguiste; et ceci suffit à en indiquer les mérites et les défauts. Les faits sont énumérés d'une manière claire et méthodique, sans lacunes graves et on a ici un répertoire complet de toute la question, mais leur enchaînement ne ressort pas de l'exposition ; l'important et l'accessoire sont au même plan et les faits essentiels ne se trouvent pas mis assez en évidence. D'ailleurs, tout est étudié avec tant de conscience et de correction que l'on a plaisir à passer en revue avec un guide aussi bien informé et d'un sens aussi juste que l'auteur les questions litigieuses de la déclinaison abordées, quitte à discuter parfois avec lui.

Le sujet choisi est beaucoup trop vaste : si, au lieu de disperser son attention sur quatre langues, M. A. l'avait concentrée sur une seule, il aurait pu approfondir plus qu'il ne l'a fait ; malgré l'étendue de l'ouvrage, les questions sont trop souvent effleurées plutôt qu'étudiées ; et l'auteur, obligé de rappeler trop de faits connus, n'a pu qu'indiquer ses idées personnelles sans leur donner le développement qu'elles comportaient. Les auteurs de thèses sur des sujets de grammaire comparée se croient trop souvent obligés à prendre de grands sujets; ils oublient qu'un seul résultat de détail acquis d'une manière définitive a beaucoup plus de prix qu'une infinité d'opinions sur de grandes questions. — M. A. aurait pu au moins supprimer ce qui est relatif à la déclinaison slave, car, sur ce domaine, il est moins personnel — et moins sûr de lui, plus exposé à l'erreur — que sur les domaines grec, latin, ou même sanskrit.

Si M. A. a embrassé un très vaste sujet, il a d'un autre côté un peu trop limité son horizon. Il n'envisage jamais que des facteurs puremett grammaticaux: confusions de forme ou confusions de sens. Ce procédé serait légitime si les langues indo-européennes s'étaient développées dans un milieu homogène, sur un territoire partout identique et sans qu'aucun mélange de populations parlant d'autres langues soit intervenu. Tel n'est évidemment pas le cas. L'aspect très différent qu'a pris l'indo-européen chez les Hindous et chez les Germains, chez les Slaves et chez les Celtes, tient avant tout à des accidents historiques; ces accidents sont presque tous inconnus, mais on n'a pas pour cela le droit de les négliger : il importe de rappeler constamment que l'indo-européen s'est développé en chaque région d'une manière propre, parce qu'il y a rencontré des conditions particulières. Ainsi le grec, qui a conservé à peu près intactes les finales indo-européennes, a réduit d'une manière considérable le nombre des cas, confondant l'ablatif avec le génitif et le locatif avec le datif et l'instrumental ; au contraire, bien qu'il ait perdu toute la syllabe finale de chaque mot et, par là, tout l'essentiel des désinences, l'arménien a

conservé au complet toutes les distinctions de cas indo-européennes non seulement jusqu'au v[e] siècle, mais jusqu'aujourd'hui ; à ne considérer que les faits proprement grammaticaux, rien ne serait plus surprenant que ce contraste ; il faut bien supposer qu'une action extérieure a tendu en grec à restreindre le nombre des cas qu'il était facile et naturel de maintenir et a tendu en arménien à conserver et rétablir des distinctions en voie de disparition naturelle. Il n'est peut-être pas fortuit que la langue où les cas sont si bien conservés, l'arménienne soit immédiatement voisin de la famille géorgienne où il existe une déclinaison très riche.

D'autre part, les confusions de cas observées dans diverses langues doivent tenir en partie à une situation troublée présentée sur certains points par l'indo-européen même. Le point malade de la déclinaison indo-européenne, ce sont les désinences commençant par *bh* ou *m* : il ne se trouve pas deux dialectes indo-européens qui présentent ces désinences sous la même forme et avec la même valeur, et, de quelque manière qu'on retourne les formes attestées, on n'arrive pas à restituer un nombre fixe de types bien déterminés permettant d'expliquer l'état de choses historique. La langue ancienne qui a le plus maltraité la déclinaison, le grec, est aussi celle où il est resté le moins de traces de ces désinences en *bh* et *m*; par exemple, au pluriel du thème ποδ-, le grec a seulement ποδῶν qui est un ancien génitif et ποσσί qui est un ancien locatif : les désinences de datif-ablatif et d'instrumental qui commençaient par *bh* ou *m* ont été éliminées et ces éliminations correspondent justement aux confusions de cas constatées en grec.

Par le fait même qu'il néglige certains facteurs, M. A. est conduit à exagérer l'importance des faits qu'il considère. Il admet des confusions de formes qui sont fort contestables ; par exemple, le locatif védique très obscur et incertain *kshâma* ne donne pas le droit de supposer une ancienne confusion du nominatif-accusatif et du locatif dans les thèmes neutres en *-n-* ; le vocalisme et peut-être aussi la place du ton étaient différents dans les deux cas. Quant aux exemples de synonymie, ils prêtent au doute pour la plupart : de ce que, en védique, on rencontre *divah sânu sprçata* « allez toucher le sommet du ciel » et *divi sprçanti bhânavah* « les rayons touchent au ciel », il ne suit pas que l'accusatif et le locatif soient synonymes (p. 82) : le fait *objectif* auquel il est fait allusion peut être le même dans les deux phrases, mais il ne s'ensuit pas que la manière dont le fait est envisagé par le *sujet* parlant soit la même; or, la linguistique n'a pas affaire aux faits matériels, mais seulement aux représentations et aux idées des sujets parlants. On peut bien déterminer la signification générale d'un cas en examinant la masse des exemples livrés, mais on ne peut jamais rien affirmer sur la valeur précise de ce cas dans un exemple donné : car il s'agit là d'une valeur purement subjective.

Telles sont les critiques d'ensemble qu'on pourrait faire. Le détail — très soigné — prêterait à une infinité de discussions qui seraient à leur

place dans une revue de linguistique et qu'on laissera de côté ici. On se bornera à deux ou trois observations. — Dans le chapitre de l'indo-européen, M. A., pour indiquer l'emploi proethnique des cas, fabrique de petites phrases indo-européennes; ce procédé est bien dangereux; sans parler des objections de principe qu'on pourrait faire très légitimement, il expose à une infinité d'erreurs. La plupart des restitutions de M. A. sont critiquables à un point de vue ou à un autre; quand, par exemple, on lit *woykos legnosyo* « maison de bois » (p. 24), on ne peut s'empêcher de penser : 1° que *woykos* n'est bien attesté que par le grec et surtout que cette famille de mots signifie partout ailleurs qu'en grec « clan, village » et non « maison »; — 2° que le mot *legnosyo* repose uniquement sur lat. *lignum* et n'a par suite aucun droit de passer pour indo-européen. Il n'est presque pas une des phrases restituées qui ne prête ainsi aux plus graves critiques; et il ne serait pas facile la plupart du temps de les remplacer par de meilleures. — M. A. ne reconnaît, (p. 63) que trois exemples du pluriel pour le duel dans le Rigveda; encore les deux premiers ne sont-ils pas probants, car il s'agit des « cornes » et des « mâchoires » des êtres mythiques *Soma* et *Agni*, lesquelles peuvent fort bien être au nombre de plus de deux; quant au troisième (III, 57, 1) :

*indras tad agni*ḥ *panitâro asyâ*ḥ

« Indra et Agni sont ses admirateurs », il est trop isolé pour être admissible; il y a sans doute ici une forme irrégulière, *panitârâ* (avec finale abrégée en hiatus) au lieu de *panitârâv*; on aura écrit *panitâro* parce que l'on écrivait d'ordinaire *-o* pour *-as* final devant voyelle, prononcé *-a* plus un léger élément consonantique. — P. 259, M. A. suggère avec beaucoup de timidité que l'*a* bref final des nominatifs féminins latins pourrait répondre à un *α* bref du grec ; il y avait lieu de signaler tout le type des mots en *-ia*, comme *prudentia*, où le *-ia* final peut reposer sur un ancien *—yə* de l'indo-européen, cf. le type grec ὄζα.

En somme, on peut regretter que M. Audouin ait traité trop en philologue un sujet trop vaste; mais nul ne contestera qu'il n'ait fait preuve d'une conscience extrême, d'une science aussi solide qu'étendue, d'un jugement sûr et délicat, et que son ouvrage ne lui fasse grand honneur.

A. Meillet.

The story of Ahikar from the syriac, arabic, armenian, ethiopic, greek and slavonic versions by F. C. Conybeare, G. Rendel Harris and Agnes Smith Lewis. London, J. Clay, 1898, in-8, pp. lxxxviij-162-74.

L'histoire du sage Ahikar est une composition philosophico-religieuse, qui peut se rattacher aux apocryphes de l'Ancien Testament. Elle fut rédigée vraisemblablement en hébreu ou en araméen, avant l'ère chré-

tienne, et peu de temps avant le livre de Tobie avec lequel elle présente quelques points de contact[1]. L'original en est perdu; mais elle a passé par des traductions dans presque toutes les anciennes littératures chrétiennes. Elle a déjà été antérieurement l'objet de plusieurs études fort bien résumées dans la savante introduction mise en tête du présent volume par M. Rendel Harris[2]. — Voici en quelques lignes le fonds de la légende: Ahikar, secrétaire du roi d'Assyrie, n'ayant point d'enfant, adopte son neveu Nadan, et le fait élever avec soin. Devenu homme, Nadan paie d'ingratitude son bienfaiteur, et l'accuse près du roi qui ordonne de le mettre à mort. Épargné par l'officier chargé de l'exécution, Ahikar est caché dans un trou, sous le seuil de son palais. Le roi d'Égypte demande au roi d'Assyrie un architecte capable de bâtir un château dans les airs; Sankérib exprime le regret d'avoir fait périr Ahikar; l'officier avoue la vérité, et Ahikar délivré se rend en Égypte où il étonne le Pharaon par sa sagesse. A son retour, il fait châtier son ingrat neveu, et lui adresse des corrections morales sous forme de proverbes et de paraboles : Nadan enfle comme une outre et crève. — Quelques auteurs ont voulu trouver une origine indienne à cette histoire. La chose est loin d'être démontrée, et alors même qu'elle le serait, il faudrait admettre que le thème seul de l'histoire est passé de l'Inde vers la Syrie, et que la rédaction primitive, d'où proviennent toutes les versions actuellement connues, a été faite dans un dialecte sémitique. La publication du présent volume, en réunissant tous les textes des différentes versions[3], facilitera de nouvelles études sur la légende, car quoiqu'elle ait été l'objet de savants travaux, elle présente encore bien des points obscurs.

J.-B. C.

Codices Florentinos descripsit A. Olivieri. Accedunt fragmenta selecta primum edita ab F. Boll, F. Cumont, G. Kroll, A. Olivieri (Catalogus codicum astrologorum græcorum). Bruxelles, Lamertin, 1898; vii-182 p.

La préface de cet ouvrage, écrite par M. Cumont, nous apprend en peu de mots que les auteurs ont l'intention de publier successivement les catalogues de tous les manuscrits astrologiques grecs, de manière à fournir une base solide pour la publication d'un *Corpus Astrologorum*

---

1. Voir à ce sujet un intéressant article de M. E. Cosquin dans la *Revue Biblique*, 1899, n° 1, pp. 50-77 : *Le livre de Tobie et l'histoire du sage Ahikar*. Cet article a paru en même temps que le présent volume et a été rédigé d'une façon indépendante; il est intéressant malgré bien des exagérations sur l'extension de la légende.

2. L'auteur aurait bien fait d'en donner la liste dans une petite « Bibliographie. » — P. xviii, M. Rendel Harris parle de la « traduction » de l'Histoire d'Ahikar par le Dr Lidzbarski. Il semble ignorer que celui-ci a également publié une double recension du texte (arabe et néo-syriaque) en tête de son ouvrage : *Die Neu-aramaïschen Handschrift. d. Kœnigl. Bibliothek zu Berlin* (1895).

3. Le texte éthiopien (édité par Cornill) et le texte slavon n'ont pas été reproduits. On en donne seulement une traduction anglaise. Les autres versions sont données dans leur texte, avec traduction anglaise.

græcorum ; ce volume, le premier de la série, renferme le catalogue des manuscrits de la bibliothèque Laurentienne dans lesquels sont conservés des ouvrages ou des fragments relatifs à l'astrologie grecque. M. Olivieri, qui s'est chargé de le composer, a divisé ces manuscrits en trois catégories : I) Les manuscrits qui contiennent des ouvrages déterminés (n[os] 1-6) ; II) ceux qui sont des recueils de morceaux relatifs à l'astrologie (n[os] 7-13) ; III) ceux dont quelques feuillets seulement contiennent des morceaux de ce genre (n[os] 14-22) ; M. Olivieri, naturellement, a le soin d'indiquer ce qui a déjà été publié. On ne peut qu'applaudir à cette entreprise, qui sera d'une singulière utilité pour les futurs éditeurs d'ouvrages astrologiques ; et M. C. a pleinement raison en signalant les services qui seront ainsi rendus à l'étude des mœurs grecques et romaines ; l'astrologie avait en effet pénétré partout, aussi bien dans la vie privée que dans la religion et la science, au commencement de l'ère chrétienne ; il sera bon de tirer de l'oubli de tels ouvrages, et la connaissance de l'antiquité en fera grand profit. Deux savants allemands, MM. Boll et Kroll, se sont associés à MM. C. et O. pour publier en appendice un certain nombre de fragments inédits tirés des manuscrits florentins. La lecture de ces textes m'a suggéré quelques observations. P. 82, 31 M. Olivieri écrit ἀποδεδομένα εἰς Ἰνδίαν μὴ ἐκβληθέντα πρὸς ἡμᾶς ; le manuscrit donne ἀποπεθόμενα (le second π douteux) ; nul doute qu'il ne faille lire ἀποθετόμενα (il s'agit de βιβλία) ; ἀποθέτω est un mot de la langue vulgaire qui signifie « déposer », et au passif « être conservé en dépôt », ce qui s'accorde précisément avec μὴ ἐκβληθέντα πρὸς ἡμᾶς. 97, 13 je ne vois pas ce que peut signifier διὰ... ἀνασπάσεως θύρας ; le manuscrit donne ἀναπασρ', et je crois qu'il faut lire ἀναπάρσεως ; le mot est inconnu, mais cf. διάπαρσις, κατάπαρσις. 103, 23 ἀκουβητάλια est inventé inutilement ; ἀκούβητα λινά du manuscrit signifie « coussins de lin ; » ἀκούβητον ou ἀκούβιτον est un mot byzantin, et l'adjectif λινός est usité encore aujourd'hui. 105, 21 διὰ κατηγορίαν καὶ διαβολήν ; peut-être κακηγορίαν. 109, 7 la conjecture ἐσήμανε est inadmissible à cause du mètre. 117, 9 διὰ τὸ νοτιώτερον αὐτῶν εἶναι πάνυ καὶ σχεδὸν μὴ φαίνεσθαι ; M. Cumont conjecture ἄλλων (sc. ἀστέρων) ; mais un génitif n'est pas nécessaire, et il faut un sujet aux infinitifs ; je crois qu'il faut simplement lire αὐτόν (sc. τὸν Κάνωβον). 147, 5 λειχήνων (dans le titre) ; le contexte indique qu'il faut corriger λειχηνωδῶν. 173, 7 χαλκεομίτρης se rapprochera plus du manuscrit (χαλκεομήτρις) que χαλκεομίτρας ; la plupart des épithètes du fragment sont d'ailleurs en ionien. Il est regrettable qu'une grande négligence ait été apportée dans la correction des épreuves de cet appendice ; trop fréquemment les numéros des lignes, dans l'appareil critique, ne correspondent pas aux lignes du texte, et les fautes d'accentuation dépassent la mesure [1].

My.

1. Les principales seulement ; p. 82, 28 παρεληλύθοτα ; 104, 29 Σκόρπιον ; 110 *passim* μοίραν ; 112, 30 φιλοπαῖδα ; 114, 17 καθῶς ; 116, 2 δεξίῳ, plus bas δεξίῳ et δεξίου}

SCHWICKERT. **Quæstiones ad carminis Pindarici Olympici primi emendationem spectantes atque explanationem** (Compte rendu du quatrième congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg (Suisse) du 16 au 20 août 1897). Fribourg (Suisse), Impr. et libr. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1898; 51 p.

Il serait hardi de prétendre que la première Olympique de Pindare est aujourd'hui complètement et définitivement expliquée; il reste encore beaucoup d'obscurités qui tiennent soit à l'état du texte, soit à la manière parfois peu claire dont le poète présente sa pensée. Les commentateurs n'ont pas manqué, et le plaisir de vaincre les difficultés n'est pas le moindre motif qui suscite les efforts des interprètes. M. Schwickert ne sera pas le dernier; sa tentative est louable, mais je n'hésite pas à dire qu'elle n'atteint pas le but; il y a longtemps qu'il s'occupe de Pindare et il le connaît bien; mais je crains que par endroits il ne veuille retrouver dans ses expressions l'idée qu'il lui attribue. En une matière si délicate, il use à l'égard de ses précécesseurs d'une ironie qui pourrait facilement se retourner contre lui, car son article prouve suffisamment que s'il discerne la paille dans l'œil de ses voisins il ne voit pas toujours la poutre qu'il a dans le sien. Je dois dire aussi que le latin de M. S. n'est pas un modèle de clarté et qu'il est parfois difficile de démêler sa pensée exacte. Cette dissertation ne sera pourtant pas inutile : elle renferme de bonnes observations, et elle condamne pour de bonnes raisons certaines interprétations inadmissibles qui n'ont pas cessé complètement d'avoir cours. Je signale seulement les passages principaux où je ne puis suivre M. Sch. Vers 4 : φίλον ἦτορ ne peut s'adresser à Hiéron. 11 : αὐδάσομεν ne peut être un futur, étant précédé de μηδέ et venant après μὴ σκόπει. 15 : après ἀώτῳ M. Sch. ajoute οὐχ qui ne me semble aucunement nécessaire ; et la synizèse ἀώτῳ͡ οὐχ est au moins insolite. 28 : l'interprétation de toute la période, δεδαιδαλμένοι μῦθοι en opposition à φάτις et rapporté à ὑπὲρ... λόγον est ingénieuse, sans pourtant s'imposer au lieu de l'explication traditionnelle, qui fait deux phrases distinctes. (Au contraire 51 : γεύματα κρεῶν vaut mieux que δεύματα, si toutefois on ne prend pas ce mot pour γεύματα avec Lübbert cf. Hésychius). 54 : ἀκερδῆ ἃ ne remplace pas avantageusement ἀκέρδεια. 62 : je crois juste l'interprétation de μετὰ τριῶν τέταρτον πόνον, mais il n'est pas nécessaire de transformer ἐμπεδόμοχθον en ἔμπεδα, μόχθων. 82 ἐς ἦσσαν (μναστῆρας codd., ματῆρας Bergk) ἀναβάλλεται γάμον repose uniquement sur l'imagination de M. Schwickert, et serait d'ailleurs d'une obscurité presque lycophronienne 88 : ἐφάψατ' ὦσ' (=ὦσί) est plus qu'inutile, 110. En ἑλών est-il meilleur que ἔχων? (plus bas le sujet de λίποι est bien en effet

---

135, 19 ἀναδοσέως ; 147, 1 ὑδατώδεις; 167, 27 δίδοντα; 171, 12 φανώσιν; 172, 6 et 12 χίονα. Lire p. 99, 12 δεδραπετευκέναι; 109, 1 πλεύνεσιν, 131, 24 οἰκοδεσποτοῦντος; 133, 18 'Αφροδίτη; 137, 1 (dans le titre) πανσελήνων, 144, 12 χειμονικώτερον; 145, 8 νοτίοις ; 168, 19 καθολικούς; 172, 16 στοχαζομένου; 169, 15 fin de la ligne et 170, 6 le signe du Soleil au lieu du signe de Mars.

χᾶδος et non θεός). 118 : εἴη σε τοῦτον ὑψοῦ χρόνον πατεῖν : τοῦτον est peut-être altéré ; mais qui expliquera jamais σὲ τοῦτον = *tu iste*, *talis qualis jam es*? — M. Schwickert a des étymologies vraiment réjouissantes : ἄεθλος, de ἀέθελος, de ἀ priv. et ἐθέλω = « quod non est secundum voluntatem alicujus ; quod vel contrarium voluntati alicujus est » ; par suite « res adversa » et de là « certamen, pugna ». Ἀλώπηξ vient ἀλάω et πήγνυμι, parce que l'animal ainsi nommé est « technarum inter animalia cetera structor » et « πήγνυσι τῶν ἀλητῶν (ἀλατῶν) τέχνας, veteratorum artes struit ». Pour qu'on ne doute pas, ces étrangetés se trouvent à la page 29, avec quelques autres.

My.

Max. Pohlenz. De Posidonii libris περὶ παθῶν (Tir. à part du xxiv° suppl. des *Jahrb. f. class. Philologie*, p. 537-633). Leipzig, Teubner, 1898.

L'objet de cette dissertation est de retrouver la doctrine de Posidonius sur les passions, principalement d'après l'écrit de Galien intitulé περὶ τῶν καθ' Ἱπποκράτην καὶ Πλάτωνα δογμάτων, et d'établir ce qui doit être attribué à ce philosophe et à Chrysippe. Des études de même genre ont déjà été faites partiellement par plusieurs commentateurs, qui ont cherché les principes de Posidonius dans Galien, dans le περὶ τῆς ἠθικῆς ἀρετῆς de Plutarque, dans Sénèque et dans les Tusculanes de Cicéron. Mais M. Pohlenz a voulu aller plus loin, et, comme il le remarque avec raison, ces travaux antérieurs ne traitent qu'une partie du véritable sujet, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de connaître ce que l'on peut retrouver ailleurs de la doctrine de Posidonius, il faut encore, et ce sera le couronnement des recherches, coordonner tous les traits de cette doctrine, et refaire l'ouvrage même du philosophe stoïcien, en disposant dans une suite probable et en même temps logique soit les fragments textuels du περὶ παθῶν, soit les citations qui en rapportent indirectement les termes et les pensées. M. Pohlenz étudie donc à son tour les auteurs anciens, particulièrement Galien et Némésius, et il est arrivé ainsi à donner une restitution du περὶ παθῶν, discours plutôt que dialogue, qui se composait vraisemblablement de plusieurs livres, mais dont on ne peut retrouver avec sûreté que le livre premier[1].

My.

Historia philosophiæ græcæ. Testimonia auctorum conlegerunt notisque instruxerunt H. Ritter et L. Preller. Editio octava quam curavit Ed. Wellmann. Gothæ, sumptibus Fr. Andr. Perthes, 1898, p. iv-598.

La septième édition de cet ouvrage a été publiée en 1888 par les soins

1. Noter une très bonne correction, Oribase l. III, p. 211, 2 : θυμός ἐστι ζέσις ἄμετρος τῆς θυμοειδοῦς δυνάμεως (au lieu de οὐσίας); οὗτος ἀπὸ τῆς οὐσίας (au lieu de δυνάμεως).

de MM. Schultess et Wellmann; la huitième a été revue par M. Wellmann seul, son collaborateur ayant été retenu par d'autres occupations. Elle ne diffère pas essentiellement de la précédente : quelques citations autrefois en note sont maintenant comprises parmi les textes, comme les paragraphes 49 (Héraclite), 117 (Parménide); des textes nouvellement découverts ont été ajoutés (103 Xénophane); d'autres sont donnés plus complets (2 Prolégomènes, 56 Pythagore, 380 Aristote); d'importantes notes ont été ajoutées, par exemple dans les articles Hippon et Cicéron; enfin l'article Melissus est disposé d'une façon toute différente. Les notes surtout sont plus abondantes, et le nouvel éditeur a apporté tout son soin à ne rien négliger parmi les ouvrages relatifs à la philosophie grecque qui ont paru dans les dix années écoulées depuis la précédente édition. Les *indices* sont restés sans modification importante.

My.

Claudii Ptolemæi opera quæ exstant omnia, vol. I. *Syntaxis mathematica*, edidit J. L. Heiberg, pars I, libros I-VI continens. Leipzig, Teubner, 1898 (*Bibl. script. græc. et. rom. Teubneriana*), vi-546 p.

La librairie Teubner a entrepris de publier les œuvres complètes de Ptolémée; elle a confié ce soin à M. Heiberg, et le nom du savant professeur de Copenhague garantit l'excellence de la publication. Le premier volume paru contient les six premiers livres de la *Syntaxis Mathematica* (l'*Almageste*), dont le texte est établi sur six manuscrits : deux Parisini (2389, 2390), deux Vaticani (180, 1594) et deux Marciani (310, 313), dont les plus importants sont le Parisinus 2389 (A) et le Vaticanus 1594 (B), tous deux du ixe siècle. M. H. publiera plus tard des Prolégomènes, où entre autres questions sera traitée celle des manuscrits et de leur valeur relative. Il faut donc attendre. — Une question orthographique, qui doit se poser aux éditeurs: M. Heiberg écrit Κάλιππος (p. 195 sv.) avec les manuscrits, sauf le Vat. 180 qui donne généralement Κάλλιππος. M. Manitius (Geminus *Elem. Astron.* p. 120 et 122) écrit Κάλλιππος, mais V², qui semble le manuscrit le plus voisin de l'archétype, donne Κάλιππος; M. Wuensch (Lydus *de Mensibus*, p. 79 et 164) Κάλλιππος sans variantes. Dans les *Apparitions* de Ptolémée, M. Wachsmuth écrit toujours Κάλλιππος (Lydus *de Ostentis* 2e éd. p. 211 sv.), et dans le calendrier du Ps. Geminus (*id* p. 181 sv.) toujours Κάλιππος avec les manuscrits, tandis que M. Manitius, dans ce même calendrier (Geminus, p. 210 sv.) corrige en Κάλλιππος (V² donne Κάλλιππος, p. 230 et 232, ailleurs Κάλιππος comme les autres manuscrits). Où est la vraie orthographe? Les manuscrits peuvent varier; mais un nom propre ne saurait avoir qu'une seule forme.

My.

Enthusiasmus und Bussgewalt beim griechischem Mœnchtum. Eine Studie zu Symeon dem neuen Theologen, von Karl Holl. Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1898, vi-332 pp. in-8. Prix : 10 Mk.

M. Holl est l'auteur d'un important travail sur les Parallèles de Jean Damascène; nous en avons rendu compte en son temps [1]. Moins de deux ans après, il nous donne le présent ouvrage, dont la portée est considérable.

Le double titre résume exactement le contenu très riche de ce volume. Une double étude est consacrée à l'enthousiasme conservé dans la tradition du monachisme grec, et aux pouvoirs pénitentiels des moines. Elle est précédée d'une dissertation historique et critique sur un écrit relatif à la confession et sur son auteur. Cet écrit, Ἐπιστολὴ περὶ ἐξαγορεύσεως, avait été attribué à Jean Damascène (Lequien I, 598-610). C'est par là que le présent livre de M. H. rejoint le précédent. Jean Damascène n'est pas l'auteur, mais l'higoumène de Saint-Mamas à Constantinople, Syméon, ὁ νέος θεολόγος. La biographie de ce personnage a été écrite par un de ses disciples, Nicetas Stethatos. M. H. en fait une analyse et une discussion serrées. Le point chronologique fixe de cette biographie est la donnée que Syméon a été higoumène de Saint-Mamas sous le patriarcat de Nicolas Chrysoberges (984-995) et qu'il a été ordonné prêtre. D'autre part, on nous dit que Syméon a gardé pendant quarante huit ans l'esprit de son sacerdoce. La mort du « Nouveau théologien » se place donc entre 1032 et 1043. Des combinaisons analogues permettent de le faire naître entre 963 et 969. A la suite de ces renseignements, M. H. édite l'écrit sur la confession d'après deux manuscrits Coislin et le manuscrit de Gale dont Lequien s'était servi. Il est regrettable que M. H. n'ait pas donné la pagination de Lequien en marge, comme il a fait pour les manuscrits.

Dans l'étude sur l'enthousiasme dans le monachisme, M. H. retrace l'idéal monastique d'après la vie de saint Antoine, saint Basile, les moines palestiniens et byzantins. Ce tableau, très large et très nourri, nous montre les vicissitudes de l'idéal monastique en Orient jusqu'au xiv[e] siècle. M. H. rend à la vie de saint Antoine par saint Athanase la place qu'elle mérite. L'analyse qu'il en donne en explique et en démontre la valeur historique. Cette étude se rattache donc à ce mouvement de réhabilitation auquel nous assistons depuis quelques années et qui rend peu à peu leur autorité aux documents du monachisme grec. Dans ces textes, M. H. dégage ce qui se rattache à l'enthousiasme. Peut-être s'est-il trop exclusivement borné au monachisme. Cette question de l'enthousiasme est liée à celle de la déification de l'homme par la foi et l'Esprit. Il eut été intéressant de montrer comment les moines n'ont fait que monopoliser un bien d'abord commun à tous les fidèles.

1. *Revue*, 1897, II, 214.

C'est sur ce fondement qu'ils ont édifié leurs prétentions à remettre les péchés. Ainsi les deux parties de l'étude sont solidaires. M. H. établit clairement, surtout pp. 312 sqq., les empiètements des moines sur le domaine ecclésiastique. Non seulement le simple moine, non prêtre, pouvait donner la pénitence, mais M. H. croit qu'il résulte des textes que, de la fin de la lutte iconoclaste jusqu'au milieu du XIII[e] siècle, les moines seuls avaient ce droit dans l'Église grecque. Il a certainement réuni des textes intéressants; mais en matière pénitentielle surtout, il importe de ne se prononcer qu'avec prudence et seulement dans la limite des textes eux-mêmes. L'institution a trop varié et a pris des formes trop diverses pour permettre de raisonner par induction et par la généralisation de témoignages même nombreux. En tout cas, l'étude de M. H. sur la pénitence est très neuve et nous fait bien connaître un des points les plus importants de la vie intérieure de l'Église grecque pendant le moyen âge,

Syméon n'est pas seulement l'auteur de l'écrit sur la pénitence. Il a fait aussi des discours connus seulement dans une traduction latine (Migne, CXX, 321-508); d'autres sont inédits. Enfin, des ἔρωτες τῶν θείων ὕμνων, dont quelques-uns ont été publiés jusqu'ici dans une traduction latine (Migne, ib. 507), forment un recueil de morceaux en partie poétiques. Ces œuvres, dont M. H, a étudié les manuscrits, permettent de caractériser avec sûreté la théologie et la manière de Syméon.

Cette analyse donne un aperçu des renseignements réunis dans ce livre. Elle est trop courte pour en donner une idée complète. Il faut être reconnaissant à M. Holl d'avoir fait une étude aussi approfondie d'un auteur presque entièrement inédit et de l'avoir rattachée à un ensemble de questions du plus haut intérêt pour l'histoire ecclésiastique.

Paul Lejay.

Gabriel Monod. **Études critiques sur les sources de l'histoire carolingienne.** Première partie. *Introduction: Les annales carolingiennes. Premier livre: des origines à 829.* (Paris, Bouillon, 1898, in-8, 175 pages).

Les sources de l'époque carolingienne ont dans notre historiographie une place nettement marquée; elles sont bien de leur temps. Très différentes de ce qui les précède, elles ont, si l'on veut, exercé sur ce qui les suit une certaine influence, mais elles n'appartiennent pas à la même famille que les chroniques et les autres œuvres historiques de l'âge féodal. Intimement liées à l'histoire elle-même, il est aisé de leur reconnaître, comme à la période à laquelle elles se rapportent, un caractère particulier. Ce parallélisme entre l'histoire et l'historiographie des temps auxquels Charlemagne a donné son nom est mis en lumière par M. Monod, dans les premières pages du livre que nous avons sous les yeux, avec une clarté qui justifie au delà du nécessaire le choix de son sujet.

Ce mémoire, qui débute par une introduction où dominent les vues d'ensemble, et dans lequel sont spécialement étudiées les petites annales carolingiennes et les *Annales Laurissenses majores* ou grandes annales de Lorsch, n'est que la première partie d'un ouvrage; il nous annonce et donne lieu de désirer une étude générale sur toutes les sources dont se compose la littérature historique au temps des Carolingiens, depuis la victoire des Austrasiens à Tertry jusqu'à l'avènement de la dynastie capétienne, depuis les continuateurs de Frédegaire et les annales de Saint-Amand jusqu'à Flodoard, Richer et Gerbert. Il est heureux que ce grand sujet soit traité par un savant dont la vie entière a été consacrée à des études d'historiographie, qui par son savoir faire et sa compétence spéciale nous apporte toutes les garanties possibles. Les érudits, en particulier ceux de l'Allemagne, ont tant écrit sur les sources de l'histoire carolingienne, qu'en mettant bout à bout leurs mémoires on en pourrait former de gros volumes, mais leurs dissertations restent éparses dans une foule d'éditions et de revues, leurs opinions et leurs théories sont souvent contradictoires; il importait de réunir tous ces matériaux, d'en tirer une doctrine, de leur emprunter les éléments d'une étude qui eût ses lignes générales et sa marche assurée; M. Monod s'est chargé de rassembler et de classer les résultats obtenus, d'ajouter à ce que d'autres ont pu mettre en lumière ses idées personnelles, et de conclure, en des questions souvent embrouillées, sans tomber dans les hypothèses à perte de vue et les subtilités excessives. Sa critique évite les exagérations : dès les premières pages, où sont résumés en termes rapides et clairs les caractères de l'historiographie mérovingienne, il se montre opposé au scepticisme absolu de M. Krusch ; il refuse de démolir ce qui peut tenir debout, et d'autre part il se méfie des systèmes trop compliqués, où les idées personnelles à l'auteur tiennent souvent plus de place que les faits eux-mêmes.

Nous devons nous borner à citer en passant l'introduction dans laquelle M. Monod, après avoir exposé ses idées sur *les caractères généraux de l'historiographie carolingienne*, résume à grands traits ce que l'on sait de *la renaissance carolingienne*. Quoique le grand mouvement littéraire créé par Charlemagne avec le concours d'illustres collaborateurs se soit ralenti dès le règne de Charles le Chauve, son influence a été si puissante pendant les deux premiers tiers du IXe siècle, qu'elle a donné le ton à la plupart des œuvres historiques, même dans les temps troublés qui ont suivi. Au surplus, cette renaissance n'avait pas commencé que déjà il y avait une historiographie carolingienne. Laissons de côté les continuateurs de Frédegaire, dont l'œuvre, inspirée par la famille des Pépin et de Charles Martel, est encore mérovingienne par sa forme; avec les annales, nous voyons apparaître dans la littérature historique un genre nouveau, né avec la dynastie austrasienne.

Le caractère propre aux annales ressort clairement du chapitre que

M. Monod leur consacre. Aux anciennes chroniques universelles, très sobres, mais conçues d'après un plan bien arrêté, comme le peuvent être des œuvres personnelles, il oppose les notes que des inconnus ont commencé à tracer sur des tables pascales, à l'époque où s'est élevée, sur les ruines mérovingiennes, une puissance nouvelle. Brèves, elles aussi, ces notes à l'origine n'ont pas d'unité; elles sont impersonnelles, mais si leurs auteurs ont omis de se faire connaître, l'état d'esprit qui nous les a values est bien visible; elles sont empreintes d'un caractère politique et la tendance austrasienne y est manifeste. Dans les plus anciennes il est facile de reconnaître l'influence anglo-saxonne, et c'est avec toute apparence de raison qu'on nous désigne comme en étant les inspirateurs ces mêmes hommes qui ont importé sur le continent et fait triompher la réforme de Denis le Petit, patronnée par Bède le Vénérable et son école. Adoptant, dans ses lignes générales, une opinion qui entre autres autorités a pour elle M. Wattenbach, M. Monod classe les annales les plus anciennes en trois groupes, l'un, formé en Belgique, ayant pour prototype les annales de Saint-Amand, le second, composé d'annales écrites dans la région de la Moselle, parmi lesquelles on doit citer en première ligne les *Annales Mosellani* et les *Annales Laureshamenses*, le troisième, un peu postérieur, provenant sans doute du monastère de Murbach et dans lequel on distingue surtout les *annales Guelferbytani*, *Nazariani* et *Alamannici*. Mais après avoir admis en principe cette première répartition, l'auteur se garde bien de se lançer, à la suite d'un grand nombre de savants allemands, dans des classifications trop détaillées, dont le moindre défaut est de jeter la confusion dans les esprits. Il refuse d'admettre le système de MM. Arnold et Bernays, d'après lequel toutes les petites annales dériveraient d'annales de la cour aujourd'hui perdues. Les raisons de ce refus sont données en termes sévères : « Rien n'est plus propre à développer le scepticisme historique que cette *hyper-critique* qui, sur les plus frêles indices, échafaude tout un système, et surtout que cette prétention d'atteindre à la certitude absolue sur des points où les conditions mêmes de la certitude font défaut. Cette manie de tout remettre perpétuellement en question, ce mélange de minutie consciencieuse dans les démonstrations et de fantaisie dans les hypothèses, sont faits pour jeter le discrédit sur les méthodes critiques elles-mêmes. »

La même prudence se retrouve dans les chapitres consacrés aux *Annales Laurissenses majores*. M. Monod admet parfaitement qu'on dissèque ces annales, qu'on cherche à en séparer les divers éléments, à reconnaître les influences sous lesquelles elles ont été composées, mais il s'oppose à ces procédés d'investigation à outrance qui, nés du désir de tout expliquer, n'aboutissent qu'à la multiplication indéfinie de suppositions peu fondées. Nous ne le suivrons pas dans l'analyse détaillée des *Annales Laurissenses,* auxquelles on aurait dû bien plutôt, à l'exemple d'Hincmar, leur continuateur, donner le nom d'*Annales royales*. Cette grande œuvre, surtout à partir de 788, est à proprement parler une

histoire officielle des règnes de Charlemagne et de Louis le Pieux, et M. Monod, après avoir passé en revue les attributions qu'on en a faites à divers auteurs, arrive à la conclusion que les annales ont dû être rédigées à la chapelle royale, ou plutôt aux archives mêmes du Palais, sous l'influence des archichapelains Angilram, Angilbert et Hildebald. Pour la dernière partie, qui s'étend de 819 à 829, il est encore plus catégorique et n'hésite pas à reconnaître dans les annales de la cour la main du célèbre Hilduin, archichapelain et abbé de Saint-Denis.

En contradiction avec un grand nombre de savants, M. Monod nie la participation d'Éginard à la confection des *Annales Laurissenses*. Après avoir constaté que la plupart des critiques se sont fatigués à résoudre cette question, il la relègue au second plan et justifie en termes formels sa manière de voir : « Nous avons nous-même, dit-il, cédé à cette tentation, tout en sachant que des recherches de ce genre sont souvent plus utiles par elles-mêmes, en vous forçant à une étude minutieuse du texte, que par les résultats auxquels elles conduisent. » C'est un fait bien connu qu'on désigne couramment sous le nom d'*Annales Einhardi* le remaniement des Annales royales, ainsi que ces annales elles-mêmes depuis l'année 801, tels qu'on les trouve réunis dans certains manuscrits. Or, si plus de vingt savants sont d'accord pour considérer Éginard comme ayant été l'auteur de cette refonte et de cette continuation, tous diffèrent sur la part qu'il convient de lui assigner dans le travail auquel son nom est généralement attaché. D'après M. Monod, les Annales sont trop impersonnelles pour être l'œuvre d'Éginard ; les ressemblances de style qu'on a relevées entre la *Vita Caroli* et les *Annales Laurissenses* prouvent que le biographe de Charlemagne a fait usage des Annales royales, mais on ne peut reconnaître la même main dans ces deux œuvres, parce qu'entre elles la différence de caractère et d'esprit est frappante. Il est vrai que les Annales s'arrêtent à l'époque même où Éginard est définitivement entré dans la retraite. Mais M. Monod observe que dans les années qui ont précédé il n'a pas toujours été à la cour, à proximité de laquelle les Annales royales ont certainement été rédigées. Examinant en détail les témoignages sur lesquels se fonde l'opinion courante, il les récuse l'un après l'autre ; l'examen des textes l'amène à déclarer que le style varie dans la partie des Annales attribuée à Éginard ; si cet historien a pu s'intéresser au remaniement exécuté en 801, rien ne prouve qu'il y ait travaillé.

Cette manière de résumer et de simplifier nne interminable discussion n'est pas faite pour nous déplaire. Il y a du courage et de la franchise à reconnaître, en certains cas, qu'on ne peut pas tout savoir, et l'on rend plus de services à ceux qui étudient l'histoire en établissant solidement la valeur d'une source de premier ordre, qu'en s'obstinant à vouloir mettre un nom célèbre sur une œuvre qui ne perd rien de son autorité parce qu'elle reste anonyme.

Élie BERGER.

G. Lichtenstein. **Vergleichende Untersuchung über die jüngeren Bearbeitungen der Chanson de** Girart de Viane. (*Ausgaben und Abhandlungen*, xcvii), Marburg, Elwert, 1899, in-8 de 72 pages.

Cette étude comparative fort bien conduite aboutit aux résultats suivants, qui peuvent être considérés comme acquis : toutes les rédactions remontent à un poème perdu, remaniement de l'ancien *Girart de Vienne* en alexandrins, perdu lui aussi ; la rédaction (en prose) du ms. de l'Arsenal est plus voisine que la rédaction (en vers) de Cheltenham de cet original commun ; les versions en prose imprimées ne dérivent pas de celle de l'Arsenal ; en revanche c'est celle-ci qui est la source de David Aubert, source lui-même de la rédaction contenue dans le manuscrit de Dresde ; ces deux rédactions n'ont donc aucune importance pour la critique du texte. L'auteur, après avoir établi ces rapports, caractérise brièvement les diverses rédactions et établit un parallèle détaillé entre le *Girart* de Bertrand de Bar-sur-Aube et le renouvellement de la fin du xiii[e] siècle. Cet intéressant travail, dû à un ancien élève de M. Stengel, mort prématurément, a été revu par le savant professeur de Greifswald, qui y a ajouté un nouveau prix en imprimant en appendice les rubriques du manuscrit de Dresde.

A. Jeanroy.

Urkundenbuch der Stadt Strassburg. Vierter Band, erste Haelfte herausgegeben, von Wilhelm Wiegand. Strasburg, K. Trübner, 1898, vii, 360 p. in-4. Prix : 22 fr. 50.

Nous avons parlé pour la dernière fois du *Cartulaire de la ville de Strasbourg*, dans cette *Revue*, en rendant compte du tome V du travail considérable entrepris par M. Guillaume Wiegand, directeur des archives de la Basse-Alsace, avec le concours de MM. Aloyse Schulte, Georges Wolfram, Hans Witte, etc. [1]. A ce moment, il n'avait encore paru que la *seconde* moitié du tome IV, qui ne nous est point parvenue et dont nous ne pouvons par conséquent donner ici l'analyse. La *première* moitié de ce quatrième volume, qui vient s'intercaler après coup entre les in-quartos, déjà publiés, se compose d'éléments divers. Elle renferme d'abord des *Additions* aux tomes I, II, III, mis au jour de 1879 à 1886, soit un ensemble de 341 pièces, données in extenso ou sous forme de régestes et qui embrassent les années 1035 à 1332.

Ces documents sont empruntés principalement soit aux Archives du Vatican, récemment visitées par M. Wiegand, soit à une ancienne colligende du chapitre de la Cathédrale, emportée par les chanoines émigrés, lors de la Révolution, et retrouvée de nos jours, à l'abbaye de Melk, en

1. *Revue critique* du 25 janvier 1897.

Autriche, soit enfin à un manuscrit de la Bibliothèque royale de Berlin renfermant des copies de correspondances monastiques du moyen âge. Ils se rapportent presque exclusivement aux domaines de l'Évêché, à ceux du chapitre épiscopal et des couvents strasbourgeois en Alsace, à leurs revenus en argent ou en nature, aux prébendes que le Saint-Siège ordonne de conférer à des candidats agréables, à diverses questions ecclésiastiques [1]. L'histoire politique du temps y est à peine représentée. On peut se demander à ce propos, pour quel motif l'éditeur principal et ses collaborateurs n'ont pas préféré attendre jusqu'au terme de leur travail pour lui donner un *supplément général.* Comme on sait par une longue expérience qu'on trouvera toujours des documents nouveaux pour tout recueil de ce genre, il vaudrait mieux réunir toutes les glanes postérieures en une gerbe unique, au lieu de nous fournir des suppléments *successifs*, que réclameront au même titre les tomes IV, V et suivants, et qui seront éparpillés de la sorte pour tout l'ouvrage sans former pourtant un tout absolument complet.

On doit regretter aussi que l'éditeur ait refusé le résumé allemand mis d'ordinaire en tête de chaque pièce, à un certain nombre de documents (nos 13, 14, 18, 19, 20, etc.). Est-ce parce que ces pièces figurent déjà dans les *Régestes* de M. Élie Berger, ou le *Cartulaire* de M. Bernoulli? Est ce simplement pour épargner de la place? Mais tout le monde n'a pas ces ouvrages sous la main et dans une entreprise si largement subventionnée par le gouvernement, il semblerait absurde d'obliger, par motif d'économie, le travailleur à déchiffrer ces textes latins si peu récréatifs, alors que des résumés commodes lui permettraient de s'assurer d'un coup d'œil s'ils renferment ou non des détails se rapportant au sujet qu'il étudie en ce moment.

Les *Additions* sont suivies d'une douzaine de pages de *Corrections* relatives aux mêmes trois premiers volumes. M. W. n'a pas voulu attendre pour réunir les *Errata* que le Cartulaire fût achevé, et ceux qui ont occasion de s'en servir lui seront reconnaissants de ces rectifications de lecture ou de dates. On aurait désiré seulement, puisque aussi bien, pour des raisons à nous inconnues, le tome V a paru longemps avant ce tome IV, les *Corrigenda* de ce cinquième volume eussent pu être joints également à ceux-ci. On n'avait qu'à réimprimer le relevé fait par Schulte et publié dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, de 1896.

Mais le morceau d'importance du présent volume, c'est le Répertoire des noms de lieux et de personnes. Il ne s'applique pas, comme les

1. Les pièces les plus intéressantes, à notre avis, sont celles qui détaillent les revenus de l'église de Strasbourg vers 1225 (nos 28-34) et une série de lettres de supérieurs dominicains à des religieuses alsaciennes (nos 255, 272, 274, 275, 285) qui jettent un jour curieux sur les rapports intimes des ordres mendiants avec les monastères de femmes au XIIIe siècle.

additions et les corrections, aux tomes I-III, mais aux tomes II, III, IV, 1, le premier volume ayant déjà le sien, le cinquième pareillement et la seconde partie du tome IV sans doute aussi. Ce répertoire vient combler une lacune bien incommode pour tous ceux qui avaient affaire au *Cartulaire* et il faut être reconnaissant aux différents savants qui y ont collaboré depuis plus de dix ans et dont M. W. a revisé et partiellement refait le travail [1]. Pour qui sait par expérience quelle besogne absorbante, ingrate, vraiment exténuante au point de vue intellectuel et physique c'est d'établir un pareil inventaire de milliers et de milliers de noms, de les classer, de les grouper [2], tout en les distinguant en même temps les uns des autres, les 159 pages in-4° de notre répertoire représentent un labeur formidable. Si M. W. exprime, à la fin de sa préface, la conviction que, malgré ses efforts, il est resté des erreurs et des lacunes dans ce travail d'érudition patiente, il a raison sans doute, puisque toute œuvre humaine est imparfaite, mais ces erreurs et ces lacunes sont certainement peu nombreuses et nous n'en avons relevé qu'un fort petit nombre en parcourant son volume [3].

R.

Der Strassburger Kapitelstreit, 1583-1592, **ein Beitrag zur Geschichte der Gegenreformation** von Aloys Meister. Strassburg, Heitz und Mündel, 1899, xx, 428 p. gr.-8°.

La longue querelle entre les chanoines catholiques et protestants du

1. Ce qui paraît un peu gênant au premier abord pour l'usage, c'est que M. W. a rangé sous une même rubrique les noms commençant par un C et un K, avec un D et un T, avec un F et un V; mais, étant donné l'orthographe extrêmement fantaisiste des noms propres au moyen âge, cette *agglomération* de consonnes, à peu près équivalentes alors, épargne plutôt du temps pour les recherches, quand on s'est défait de la vieille habitude de suivre l'ordre de l'alphabet.

2. Sous ce rapport on peut signaler comme un modèle le groupement de toutes les personnalités et localités afférentes à la rubrique générale : *Strasbourg* (p. 318-348).

3. Ainsi le *Ouwenheim* de la p. 23 ne me semble pas être *Auenheim* dans le grand duché de Bade, mais le village de ce nom dans la Basse-Alsace. — A la p. 126 est mentionnée une localité de *Rande* (que je ne puis identifier d'ailleurs), qui ne figure pas au répertoire. — P. 141, il est dit que le village d'*Urnheim* doit avoir été une localité aujourd'hui détruite de la Basse-Alsace. Mais aucun nom semblable ne figure dans la brochure de M. le chanoine Straub, *Les villages disparus en Alsace* (Strasbourg, 1887), et je suis plutôt porté à croire que le copiste a mutilé quelque autre nom de localité, peut-être Uttenheim. — Parfois les renvois aux formes diverses d'un nom ne sont pas assez fréquents, ce qui est fort gênant pour les travailleurs encore peu expérimentés sur ces métamorphoses si fréquentes au moyen âge. Ainsi (pour citer un exemple), on trouve à la p. 123 le nom de localité *Tubenkein*; on se reporte à la table analytique et l'on ne trouve pas ce vocable à la place qu'il devrait occuper; c'est seulement à la page suivante, au mot *Duppigheim*, très différent à coup sûr, que l'on rencontre *Tubenkein* parmi les variantes; tout le monde n'aura pas la patience de le chercher si longtemps ni la chance de le trouver.

Grand-Chapitre de la Cathédrale de Strasbourg constitue l'un des épisodes les plus caractéristiques de la lutte engagée dans le dernier tiers du XVIe siècle entre les deux groupes politiques et religieux qui se partageaient le Saint-Empire-romain-germanique, quand une fois l'apaisement momentané des esprits, produit par la paix de religion d'Augsbourg, eut fait place à des ambitions nouvelles et à un renouveau des haines confessionnelles. Malgré l'interdiction formelle d'annexer les principautés ecclésiastiques, faite aux novateurs par le récès de la diète de 1556, les princes et les grands seigneurs protestants tenaient trop à assurer à leurs cadets les riches canonicats des évêchés allemands, pour ne pas employer tous les moyens afin d'introduire la Réforme dans les territoires protégés par la *reservatio ecclesiastica*. A la longue, cela pouvait donner la majorité dans ces chapitres nobles aux protestants et amener des hérétiques sur les sièges épiscopaux eux-mêmes, changeant de la sorte la majorité, déjà si faible, du parti catholique dans le Collège princier aux diètes impériales. Aussi ne peut-on s'étonner de l'énergie avec laquelle les derniers princes catholiques de l'Empire, soutenus par toute la maison d'Autriche et par le Saint Siège, travaillent à repousser ces usurpations illégales, quand une fois le mouvement de réaction contre la Réforme reprit quelque vigueur et que les adhérents des idées nouvelles se furent scindés en deux groupes jaloux et bientôt hostiles.

Cette lutte au sein des chapitres fut tout particulièrement vive à Cologne et à Strasbourg, ce qui s'explique par la situation géographique et l'importance politique des deux territoires, placés à proximité des grandes puissances, les Provinces-Unies des Pays-Bas, l'Espagne, la France et les Habsbourgs allemands, qui mesuraient leurs forces dans la grande crise européenne d'alors. Dans son savant ouvrage sur la *Guerre de Cologne*[1], le regretté Lossen a longuement retracé le premier de ces conflits. Le second n'a encore jamais été traité dans tous ses détails et c'est le mérite incontestable de M. Meister de nous avoir donné dans le présent ouvrage un récit de ses origines, on ne peut plus documenté et puisé en majeure partie dans les dossiers inédits des archives de Strasbourg, de Rome, de Munich, d'Innsbruck etc. Peut-être même certains critiques trouveront-ils qu'il a été bien prodigue de ses informations et qu'il n'était pas absolument nécessaire de consacrer cinq cents pages de grand format aux mille détails de ces querelles juridico-politiques, à toutes les répliques, dupliques et tripliques que les deux partis, leurs alliés et leurs adversaires, échangèrent pendant de longues années, avant d'en venir aux mains; il y a là bien des minuties négligeables, qui contribuent plutôt à brouiller le tableau d'ensemble qu'à l'éclaircir. Mais l'étude de M. M. n'en restera pas moins un travail indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper soit de l'histoire

1. Voy. sur le vol. I de Lossen, la *Revue* du 20 novembre 1882; le second volume, publié en 1897, ne nous est pas parvenu.

générale de l'Allemagne à la fin du XVI siècle, soit de l'histoire spéciale de l'Alsace et désireraient se rendre compte de la nature complexe de ces principautés ecclésiastiques du Saint-Empire, si différemment organisées de tout ce qu'on voyait en ce genre dans les autres pays de l'Europe [1].

Peut-être l'auteur s'exagère-t-il aussi tant soit peu les résultats nouveaux obtenus par l'étude des innombrables dossiers, patiemment compulsés par lui dans les dépôts publics, et qui avaient effrayé de moins intrépides devanciers. Les traits généraux du tableau, la physionomie d'ensemble de la lutte ne me semblent pas avoir été grandement modifiés par les utiles et très riches contributions de détail, puisées aux sources. La maladresse politique des électeurs et princes protestants, l'indifférence bornée des uns, la lâcheté intéressée des autres, l'égoïsme de tous, qui ne surent ou ne voulurent pas comprendre l'importance des intérêts engagés et la nécessité de sacrifices majeurs, tout en manifestant naïvement leurs convoitises familiales, tout cela a été souvent déjà relevé; de même on n'a pas manqué de faire ressortir la tactique intelligente du parti catholique, l'entente habile de ses inspirateurs et de ses chefs, ses moyens d'action supérieurs, qui devaient lui assurer la victoire. Le récit des intrigues des deux partis en vue de nominations futures au siège épiscopal de Strasbourg ne nous révèle guère d'autre fait absolument nouveau que celui de la candidature momentanée du prince Ulric de Danemark, candidature abandonnée d'ailleurs depuis la mort du roi Frédéric. Ce qu'on ne s'explique absolument pas, c'est la sortie de l'auteur contre les historiens alsaciens, ses prédécesseurs, dans la préface. D'après M. Meister, ils n'auraient absolument rien compris à toute la querelle, puisqu'ils n'y ont vu que l'introduction à la *Guerre des Evêques* de 1592, et « n'ont pas su la considérer dans ses rapports avec les grands problèmes de la politique ecclésiastique du temps ». Il est évident, pourtant, que si les longues chicanes judiciaires des deux corps hostiles s'étaient confinées dans le domaine des paperasses, si les dossiers avaient continué simplement à s'amonceler dans les chancelleries, sans qu'aucun des deux *élus*, le protestant ou le catholique, eût osé tirer l'épée ou fait marcher des troupes, la question ne présenterait guère d'intérêt au point de vue historique, et resterait un pur thème de droit féodal et canon [2]. C'est donc la *Guerre des Evêques*

1. Naturellement M. Meister connaît fort bien la littérature du sujet et nous constatons avec plaisir qu'il a su juger impartialement certains travaux de ses compatriotes, comme la brochure si superficielle de M. H. Müller, *La restauration du catholicisme à Strasbourg*, ou comme l'*Histoire d'Alsace* trop vantée de Lorenz et Schérer, dont il appelle le récit « aussi fantaisiste qu'inexact ».

2. Ces querelles judiciaires peuvent devenir de l'histoire; elles n'en sont pas nécessairement; elles n'y entrent que lorsqu'elles se traduisent par des actes politiques. Je crois pouvoir assurer d'ailleurs à M. Meister que des travailleurs, aussi savants que modestes, tels que Strobel et Auguste Stoeber — pour ne parler que des morts

qui, seule, fait de cette introduction si développée, une page d'histoire utile et méritoire et certainement, pour la plupart des lecteurs, l'étonnement sera grand de voir l'auteur s'arrêter sur le seuil, pour ainsi dire, des événements qui devaient constituer le corps même de son récit. Aussi nous comptons bien que M. Meister, après avoir si consciencieusement éclairé les abords de cette guerre, également intéressante pour l'histoire allemande et la politique française, nous en donnera le tableau dans un second volume; nous le lirons avec intérêt et sans doute avec fruit, encore que nous devions nous attendre à voir la politique de Henri IV bien sévèrement jugée, puisque la France est pour lui l'*Erbfeind Deutschlands* (p. 240) et que la conduite des chanoines protestants, qui ont demandé des secours au roi de France, est stigmatisée comme « frişant le crime de haute trahison [1] ». Les chanoines catholiques eux, ont eu un sentiment *national* assez développé pour repousser la candidature de Charles de Lorraine puisque son appartenance à l'Empire (*Reîchsangehoerigkeit*) leur semblait douteuse. (p. 381.) Cela n'empêcha pas qu'un an plus tard il ne fût nommé par eux à l'unanimité!

Une source manuscrite que l'auteur aurait pu consulter et qui lui aurait sans doute fourni quelques renseignements utiles, ce sont les procès-verbaux originaux du Grand-Chapitre, de 1557 à 1558 et de 1586 à 1587, conservés parmi les manuscrits de la Bibliothèque municipale de Strasbourg [2]. Au catalogue des ouvrages imprimés je constate l absence du mémoire de M. X. Mossmann, *Un échec militaire de Henri IV en Alsace* (Strasbourg, 1881), qui raconte l'attaque des recrues de M. de Sancy par les troupes lorraines en 1590, d'après les mêmes pièces des archives du Vatican consultées plus tard par M. Meister [3].

R.

— avaient compris, bien avant lui, toute la portée de la lutte engagée autour des principautés ecclésiastiques du Saint-Empire et les conséquences qui devaient en résulter pour l'*histoire générale* de l'époque.

1. « *Streift an Landesverrath* » (p. 354).

2. *Protocollbuch des Capitels der Hohen Stifft Strassburg, de anno* 1557-1558 et 1586-1587. 2 vol. fol. (manuscrits nos 293 et 296).

3. Nous joignons ici quelques rectifications de détail. P. 7. lire *de Bussière* pour *de Brussière*. — P. 9. Le chroniqueur Specklin ne s'appelait pas *Jean* mais *Daniel*. — P. 26. Il faut lire sans doute *Saladin* au lieu de *Salentin*. — P. 107. M. Meister me semble avoir absolument tort contre M. Alcuin Hollaender, en reparlant des projets de guet-apens de Henri II contre Strasbourg en 1552. Lui, qui reproche volontiers aux « historiens locaux » de n'avoir pas d'idées générales ni un horizon assez vaste, aurait dû comprendre que le roi de France, à ce moment précis, et avec sa politique générale, ne *pouvait* pas avoir l'idée de recommencer la surprise de Metz et de s'aliéner ainsi l'appui des protestants dans l'Empire. — P. 117, lire *Berstett* pour *Berstedt* et *Sandherr* pour *Sondherr*. — P. 150, lire *Bruderhof* pour *Buderhof*. — P. 173. M. M. assure qu'on ne sait rien d'une opposition qui se serait manifestée à Strasbourg contre la politique du Magistrat. Il aurait pu voir dans mon édition de la *Chronique de la Guerre des Evêques* (p. 27) le texte du rapport du magistrat sur

Rodolphe Reuss. **L'Alsace au dix-septième siècle.** Tome II. Paris, Bouillon 1898, in-8, xii-638 pages. (120e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes). 20 francs.

M. Rodolphe Reuss a rapidement mené à bonne fin la publication de son magistral ouvrage sur l'*Alsace au* xviie *siècle*. Le tome II est divisé à peu près également en trois livres. L'auteur étudie d'abord la *Société alsacienne* (livre VI) : nobles, bourgeois et paysans. Très adroitement, sinon même de manière quelque peu artificielle, il rattache à chacune des trois classes sociales un chapitre de la vie privée d'autrefois, et il décrit la chasse et la pêche à propos de la noblesse, le costume et les repas à propos des bourgeois, les superstitions populaires et la sorcellerie à propos des paysans. Deux chapitres très neufs sur l'hygiène et l'assistance publique complètent le tableau. — L'*Activité intellectuelle en Alsace* (livre VII) peut nous être connue soit par les productions de l'imprimerie et de la librairie, de la littérature et des beaux arts, soit par l'histoire des établissements d'enseignement supérieur (université luthérienne de Strasbourg, académie jésuite de Molsheim), secondaire (gymnases, collèges et écoles latines) ou primaire (écoles paroissiales). Le livre se termine, comme il avait commencé, par un développement sur la langue française. Dans un chapitre d'introduction, M. R. avait marqué la situation respective du français et de l'allemand en Alsace au xviie siècle, et que les deux langues étaient restées à peu près stationnaires. Après avoir analysé l'organisation de l'école primaire, il lui est facile de prouver que le gouvernement de Louis XIV n'a même pas eu l'idée d'utiliser l'instituteur comme un agent de propagande française. « Dans l'instruction publique, comme dans les autres branches de l'administration, conclut-il (p. 395), partout où la question religieuse ne vient pas porter le désordre et susciter les haines confessionnelles », on ne constate « nulle trace d'ingérence hâtive ou brutale ». — Arrivé ainsi à dépeindre la *Situation religieuse* (livre VIII et dernier), M. R. traite séparément, comme il convient, de l'Eglise catholique et des Eglises protestantes ; puis il expose l'attitude réciproque des deux confessions, et il montre, sans discussion possible, que l'administration royale a toujours été systé-

---

les intrigues déloyales d'un membre du Conseil des Quinze, Frédéric Prechter, intrigues qui remontaient à bien des années en arrière, et où l'on signale sa connivence secrète avec les commissaires impériaux. — P. 219. M. M. s'est laissé trop facilement influencer par M. Overmann dans ce qu'il dit de l'importance politique de la Noblesse immédiate de la Basse-Alsace. Comment aurait-elle été « *ein wichtiger Faktor* » dans les affaires publiques, alors qu'elle possédait une soixantaine de villages en tout, disséminés par tout le pays, sans la moindre petite place forte? Quant à dire que son droit de siéger aux diètes provinciales lui donnait une « *hohe Bedeutung* », il faudrait d'abord prouver que ces diètes elles-mêmes, dont les décisions étaient récusées parfois par les plus petits Etats d'Empire de la province, avaient une importance politique quelconque à cette époque. — P. 241, lire *Pardaillan* pour *Pardailla*. — P. 117 le conseiller autrichien *Werris* est appelé *Werres* p. 386, etc.

matiquement hostile aux protestants en Alsace, comme dans le reste de la France Un chapitre sur les Israëlites précède la conclusion et le répertoire général alphabétique de noms de lieux et de personnes, ainsi que des principales matières contenues dans l'ouvrage.

Ce n'est là qu'une analyse extrêmement sommaire. Plusieurs pages seraient nécessaires, rien que pour énumérer les titres des questions traitées par M. Reuss. Toute la vie publique et privée des Alsaciens d'autrefois a été reconstituée. L'absolue maîtrise qu'en montre M. R. n'a pu être acquise que par une longue pratique de l'histoire particulière de Strasbourg, de l'Alsace et de l'histoire générale de l'Europe au xvii[e] siècle. Il fallait aussi beaucoup de méthode et de lucidité. Si chargée qu'elle soit des faits, l'exposition est toujours d'une clarté parfaite. M. R. s'interdit tout écart d'imagination et de plume ; il y a comme une défiance de soi-même dans sa correction un peu froide. Il arrive néanmoins que par endroits le style devient vraiment dramatique ou pittoresque, tant est vif le mouvement des faits bien rangés. Rien n'est plus émouvant que le récit des misères subies par le vieil ammeistre Dominique Dietrich ou que le chapitre consacré aux procès de sorcellerie. La conclusion est d'une éloquente gravité, quand, après avoir résumé les principaux résultats de son long travail, M. R. montre comment s'est produit « le contact mystérieux et fécond de l'esprit français et de l'esprit alsacien ». Il est inutile que nous revenions ici sur ce qui fait, pour le fond, la valeur de l'*Alsace au* xvii[e] *siècle* (voy. la *Revue critique* du 12 décembre 1898), sur l'impartialité de M. Reuss, sur son exactitude et la nouveauté de ses recherches. Notons pourtant que les réserves que nous avions formulées sur la disposition des parties, au tome I, ne sont plus applicables que dans une faible mesure au tome II. La vie sociale intellectuelle et religieuse est en effet moins étroitement soumise aux vicissitudes politiques que l'organisation administrative, judiciaire et militaire; l'évolution est plus lente et les périodes chronologiques moins nettes. M. R. s'en explique du reste, fort justement, au début du volume : « Le fond du tableau restera le même, dit-il, depuis le commencement de la période qui nous occupe, jusqu'à sa fin. » Maintenant qu'elle est achevée, l'*Alsace au* xvii[e] *siècle* apparaît comme une œuvre de premier ordre, dont on peut dire sans exagération qu'elle est, prise dans son ensemble, admirable.

Non parfaite, assurément. En histoire, le *regeste* seul peut prétendre à la perfection : ce n'est qu'un répertoire de faits, qu'on consulte, mais qu'on ne lit pas. L'*œuvre* est, par nature, le contact d'un esprit avec la réalité, et, parce qu'il n'y a pas deux esprits semblables, toute œuvre prête à critique. Même, si l'on ne veut pas être dupe des mots, il faut reconnaître que bien souvent la critique n'est au fond qu'un constat des différences entre le lecteur et l'auteur, plutôt qu'entre l'auteur et les faits.

C'est en ce sens — et en ce sens seulement — que nous nous permet-

trons de noter que l'exposé de M. R. nous a paru quelquefois n'être pas suffisamment pénétrant. Ce défaut est visible surtout dans les livres VI et VIII, qui traitent de la Société et de la Vie religieuse. M. R. s'en est tenu trop exclusivement, semble-t-il, au point de vue descriptif de « l'histoire de la civilisation ». Le tableau qu'il a donné, par exemple, de la vie de famille en Alsace, ou de l'organisation des églises est sans doute très complet. Mais, en réalité, peut-on décrire la famille sans déterminer les conditions juridiques qui lui étaient faites ? Quelles étaient les sources du droit privé, comment était organisé légalement le droit paternel, le droit marital, l'héritage ; quelle était la valeur légale des fiançailles, comment a été établi le mariage religieux, de quelle juridiction précise dépendait l'adultère, et quelle en était la pénalité; comment divorçait-on; les familles nobles suivaient-elles le même droit privé que les bourgeois et les paysans? De quel type étaient les églises luthériennes; suivant quelles combinaisons se mélangeaient le presbytérialisme, le synodalisme, le consistorialisme ; quelle était exactement l'extension du *Kirchenzucht* ; de quelle manière ont été appliquées, chez les catholiques d'Alsace, les prescriptions du concile de Trente; quelle a été l'influence constitutionnelle des églises catholiques et protestantes les unes sur les autres? M. R. ne nous l'apprend pas. Étant historien, il s'est servi de préférence des documents « historiques » : relations de procès, témoignages de chroniqueurs; et, ayant quelque peu négligé les textes techniques d'ordre juridique, il lui est arrivé de tomber — à l'inverse — dans la même erreur que ces juristes, qui écrivent « l'histoire des institutions », sans se demander quels faits correspondent dans la réalité aux formules de droit qu'ils alignent bout à bout.

De la même manière, M. R. ne cite de chiffres que par exception, et toujours avec des réserves nombreuses. Sans doute il ne saurait être question de « statistique » au XVIIe siècle. Mais, dans beaucoup de cas, le « pointage » était possible : il y a là un procédé commode, grâce auquel on peut résumer brièvement, avec précision, certains groupes de faits historiques, et dont on peut tirer parfois (encore qu'avec prudence), des conclusions nouvelles et inattendues. Peut-être M. R. aurait-il pu nous donner ainsi des renseignements plus complets sur la natalité, la nuptialité et la mortalité, sur l'âge des conjoints lors de leur mariage, sur le nombre moyen des enfants par famille, sur les origines sociales des fontionnaires, des professeurs et des ecclésiastiques, sur le chiffre des églises et leur proportion par rapport à la population. Ces évaluations ne pouvaient-elles être tentées, au moins pour Strasbourg, et dans les dernières années du siècle? Le raisonnement numérique ne vaut pas moins que le raisonnement d'appréciation.

L'exécution matérielle du volume est remarquable, autant que la correction typographique. Il sera cependant permis de regretter que *l'Alsace au* XVIIe *siècle* n'ait pu être publiée avec quelques illustrations : quand il s'agit de costumes ou de beaux-arts, la moindre gravure est

toujours plus utile qu'une longue description. Il est vrai que M. R. a soin d'indiquer, en note, où se trouvent les documents iconographiques : mais ceux-ci sont pour la plupart « peu communs » et difficilement accessibles.

Enfin, dans le détail, on pourra relever quelques erreurs ou défectuosités ; mais elles sont si rares et si minimes qu'on serait presque tenté d'en présenter la liste comme une preuve indirecte du soin et de la scrupuleuse conscience dont M. R. est coutumier [1].

G. Pariset.

---

1. Quelques inexactitudes, imputables surtout aux prédécesseurs de M. Reuss, se rapportent au comte Georges II de Montbéliard et à ses proches : page 8, lignes 7 à 12 et note 3 ; la citation de Mlle de Montpensier a été donnée d'abord, avec la date du 12 janvier 1672, par Ensfelder (*Revue d'Alsace*, 1879, p. 102 et suiv.), elle a été reproduite telle quelle par P.-E. Tuefferd (*ibid.*, 1885, p. 388 et suiv.) et par M. R. (qui avait déjà utilisé le passage immédiatement précédent, au t. I, p. 501). Elle se trouve dans la collection Michaud et Ponjoulat, 3e série, tome IV, p. 479, col. 2. à l'année 1674, et sans indication de jour. La date exacte (mardi, 29 août 1673), est fournie par Pellisson, *Lettres historiques*, 1729, II, p. 7, 9 et 10. — P. 11, l. 29 : 1626, *lisez* 1662. — P. 12, l. 3. L'ouvrage du comte Georges, intitulé : *Traité de la Bible close et d'Élie qui doit l'ouvrir* porte en épigraphe un verset de saint Mathieu, qu'il commente d'après l'Apocalypse. Cf. Viénot, *La vie ecclésiastique et religieuse dans la principauté de Montbéliard*, 1895, p. 6 et suiv. (la référence de saint Mathieu est XVII, 11 et non XVII, 2, comme il est dit par erreur p. 6, n. 4). — P. 12, n. 4, l. 2 et 3. Au lieu de « son frère le duc régnant de Montbéliard », il faudrait « son père, le comte (ou prince) régnant de Montbéliard ». Erreur identique dans Pfister, *Le comté de Horbourg*, 1889, p. 12 à 14 et 94. — P. 26, l. 6 et 7. L'ordonnance des eaux et forêts de 1669, titre XXX, art. 26 d'Isambert, t. XVIII, p. 299) déclare que « tous seigneurs hauts justiciers » ont droit de chasse « dans l'étendue de leur haute justice » et interdit la chasse aux « roturiers de quelque état et qualité qu'ils soient » (art. 28). On ne voit pas qu'il y soit fait mention de « certains personnages privilégiés en raison de leurs fonctions publiques », autres que les gentilhommes. Cf. Guyot, *Répertoire*, t. III, p. 288 à 298. — P. 181. l. 7 et n. 1. Dans l'ancienne langue administrative française, l'expression *Hôpital général* était synonyme, non d'*hôpital*, comme semble le croire M. Reuss, mais d'*hospice* ou de *dépôt*. — P. 252, n. 2. Les notices de P.-E. Tuefferd ont été réunies en un volume intitulé *L'Alsace artistique*, Mulhouse, Bader, 1885, in-8, IX-460 pages. — P. 269, l. 22 et n. 4. Frandeville paraît une faute de transcription pour Francheville. Il s'agirait alors de la Francheville-sur-Vence, près de Mézières, ou plutôt de Francheville-sur-Moivre, canton de Marson, arrondissement de Châlon-sur-Marne. — P. 275, l. 29 : Jean-Suicard de Kronenbourg. Gams, *Series episc.*, p. 290, écrit : *Kronenberg*. — P. 287, liv. VII, chap. V, § 7. Il n'eut peut-être pas été inutile de citer l'ouvrage classique de Tholuck, *Vorgeschichte des Rationalismus*, Ier Theil : das akademische Leben des 17 Jahrh., 2te Abth. : die akademische Geschichte. Halle, 1854, in-8. — P. 289 et suiv. Il s'agit de Denis Ier Godefroy, sur lequel on pourra consulter le livre de Godefroy-Ménilglaise : *Les savants Godefroy*, Paris, Didier, 1874, in-8, p. 21 à 63. — P. 333, l. 9 : Leibnitz, *lire* Leibniz. — P. 443, n. 5, l. 5 : Lunig, *lire* Lünig. D'une façon générale, dans les notes, *oe* a été substitué, incorrectement, à *ae*. — P. 465, l. 30. Etymologiquement, *Kirchenordnung* peut être traduit par *ordonnance ecclésiastique*. Mais le mot *ordonnance* a, en français, un sens particulier : il désigne proprement les actes émanés du pouvoir souverain, et qui sont les lois de l'ancienne monarchie. C'est pourquoi il vaudrait mieux adopter, pour éviter toute confusion, le terme de *disci-*

JÉRÔME (l'abbé). **Collectes à travers l'Europe pour les prêtres français déportés en Suisse pendant la Révolution** (1794-1797). Relation inédite publiée pour la Société d'histoire contemporaine. Un vol. in-8 de XLVI-434 p. Paris, Picard, 1897.

Cette publication d'un manuscrit que M. l'abbé Jérôme a cru devoir alléger, corriger et même embellir, est d'un intérêt assez médiocre, et le soin très réel avec lequel son éditeur l'a préparée méritait d'être mieux appliqué. Elle est destinée à montrer en 17 chapitres comment les ecclésiastiques français déportés volontairement ou non (comme s'il y avait des déportés volontaires !) ont pu être secourus durant trois années et même « ne manquer de rien » grâce à des quêtes organisées dans les différentes parties de l'Europe, sauf en Angleterre et en Espagne.

Les menus détails abondent, et la partie principale du livre est à coup sûr l'index alphabétique grâce auquel on pourrait retrouver à l'occasion le nom d'un personnage ayant joué un rôle dans l'histoire. La date même de ces documents leur enlève la plus grande partie de leur valeur historique. En 1795, en effet, après le décret de ventôse sur la liberté des cultes, décret qui permit de rouvrir 30,000 églises en quelques mois, les insermentés qui n'avaient pas été inscrits sur les listes d'émigration sont rentrés en France par milliers ; ils ont exercé leur ministère publiquement dans une infinité d'églises ou de chapelles, et les subsides ne leur ont pas manqué. Les gens de la classe aisée, les royalistes de jour en jour plus nombreux et les riches dévotes leur prodiguaient l'argent, alors que les constitutionnels, suivis de préférence par les patriotes, souffraient cruellement de la misère.

Les ecclésiastiques auxquels profitèrent les collectes en question étaient donc, de l'aveu de l'éditeur même qui, dans une note de la p. XXXI cherche à les excuser, des royalistes fanatiques. Ils prenaient pour devise cette odieuse maxime que nous ne reconnaissons pas pour être une « vieille maxime française » : *La patrie est là où est le roi*. Ils adressèrent, je cite l'abbé Jérôme, « des flatteries excessives à Catherine II » ; ils firent pour le succès des armées étrangères « des vœux qui aujourd'hui

---

pline ecclésiastique, dont se servaient les Huguenots, les Réfugiés et les Allemands, quand ils écrivaient en français. Cf. p. 203, l. 32, où M. R. traduit *Ordnungen* par « règlements spéciaux ». — P. 503, n. 3 et 4 Les *Conventicula calvinistica* sont dénoncés par Joachim Klein, et non par son fils Nicolas, en 1652. La date de 1664 assignée au livre de Jean Mellet semble douteuse. Cf. P.-E. Tuefferd, *Hist. des comtes de Montbéltard*, 1877, p. 544.— P. 505 à 507, Entre les anabaptistes révolutionnaires du XVIe siècle et les anabaptistes qui s'établissent en Alsace, vers le milieu du XVIIe siècle, la filiation, que M. R. admet comme certaine, est en réalité des plus contestables. Au temps de la Réforme, tous les dissidents étaient flétris du nom commun d'anabaptistes. Mais l'anabaptisme est d'origine très complexe, et les anabaptistes ne sont pas tous disciples de Thomas Münzer ou du prophète Jean de Leyde. De leur propre aveu, les anabaptistes alsaciens se rattachaient à Félix Manz, un humaniste zurichois (mort en 1527) et à Menno Simons, prêtre frison, mort en 1559 : ni Manz, ni Menno n'ont pris part à la guerre des paysans et à la révolte de Münster.

choqueraient à bon droit notre *amour-propre* (sic) patriotique et blesseraient notre conscience nationale ».On ne saurait avouer plus ingénument que ces ministres du Dieu de paix étaient les ennemis acharnés de la France nouvelle, et dans ces conditions il est difficile de rendre intéressants, de faire considérer comme des confesseurs de la foi ou comme des martyrs, des hommes qui ne séparaient pas la religion de la politique et qui maudissaient leur patrie. Au lendemain du 18 Brumaire, les neuf dixièmes de ces royalistes intransigeants ont encensé Bonaparte, et c'est à leur autel rétabli que fut adossé le trône de Napoléon.

A. G.

Ludovic Sciout. **Le Directoire**, seconde partie, Les Fructidoriens. — Le 30 Prairial — Le 18 Brumaire, tomes III et IV, 2 vol. in-8 de 741 et 688 p. Paris, Didot, 1897.

Avec ces deux gros volumes se termine l'histoire du régime issu de la Constitution de l'an III. Assurément, le Directoire ne trouvera jamais de chauds défenseurs, mais on serait tenté de prendre sa cause en main lorsqu'on voit de quelle manière il est attaqué par M. Ludovic Sciout. Au lieu d'exposer simplement les faits et de les juger avec une sévérité calme, M. S. se répand en invectives depuis le commencement jusqu'à la fin, et les expressions les moins parlementaires sont celles qu'il paraît affectionner entre toutes. Même quand il s'agit de Bonaparte, il parle à tout propos de son « effronterie », de son « impudence », de ses « grossiers mensonges ». Talleyrand n'est qu'un « Tartufe »; Boulay de la Meurthe, qui a le don de lui déplaire tout particulièrement, « déclame comme un cordelier », etc. C'est du Veuillot des plus mauvais jours, et l'on ne se fait pas lire des gens sérieux quand on s'abaisse à écrire de cette façon.

Il est d'ailleurs très difficile de démêler, en étudiant cet ouvrage, ce qui est compilation pure et ce qui peut appartenir en propre à l'auteur ; la composition est mal ordonnée, les coupures sont mal faites ; les chapitres se suivent sans ordre, et tantôt M. Sciout prend les devants de manière à entamer le Consulat, tantôt au contraire il revient en arrière, et il parle du Concile des « intrus » en 1797 après avoir raconté l'expédition d'Égypte, etc. C'est le désordre, la confusion complète. L'indication des sources laisse beaucoup à désirer, et enfin les fautes d'impression sont très nombreuses. Je doute que cet énorme réquisitoire trouve jamais place parmi les livres dont les historiens de la Révolution aimeront à se servir.

A. G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 juin 1899 (suite).

M. Philippe Berger présente, de la part de M. Gauckler, une nouvelle série de masques funéraires trouvés à Carthage. Les uns sont des masques de femmes qui offrent sous une coiffure égyptienne un type nettement carthaginois. D'autres sont des masques grimaçants très remarquables. M. Berger signale sur plusieurs d'entre eux de véritables tatouages qui se combinent aux pastilles collées sur le front et sur les joues de ces figures à la fois grotesques et terribles. MM. Perrot, Clermont-Ganneau et Maspero présentent quelques observations.

M. le docteur Lortet fait une communication sur le sanctuaire d'Adonis et d'Astarté à Afka. Il demande à l'Académie de l'aider à obtenir l'autorisation de pratiquer des fouilles sur l'emplacement de ce sanctuaire.

Séance du 9 juin 1899.

M. Croiset, président, souhaite la bienvenue à M. Th. Mommsen qui assiste à la séance.

Il annonce ensuite la mort de M. Stephanos Koumanidis, d'Athènes, correspondant étranger de l'Académie.

Il donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Duchesne, directeur de l'École française de Rome, sur les derniers résultats des fouilles du Forum romain. Le « pavé noir » recouvrait tout un ensemble de constructions intéressantes. On a découvert en cet endroit une grande enceinte carrée, flanquée de deux bases rectangulaires. Vers l'angle le plus voisin de l'arc de Sévère, un tronc de cône s'élève sur une petite base carrée, et entre ce cône et le corps du monument, s'élève aussi, sur une autre base carrée, une stèle prismatique, portant des lettres sur ses quatre faces. L'alphabet de cette inscription, disposée βουστροφηδόν, est très ancien. Le texte ne contient aucun nom propre. Il semble qu'on ait affaire à un règlement du culte. Dans l'espace central, on a trouvé une quantité d'objets votifs, parmi lesquels une douzaine de figurines en bronze et une masse d'ossements d'animaux (porcs, moutons et bœufs). — On travaille activement aux démolitions et aux déblaiements qui vont dégager la basilique Aemilia et le côté N. du Forum. — M. l'abbé Thédenat dit qu'il avait l'intention de compléter aujourd'hui, d'après des renseignements analogues à ceux qu'envoie M. l'abbé Duchesne, sa communication sur les fouilles faites auprès du « pavé noir ». Comme M. l'abbé Duchesne, M. l'abbé Thédenat a plusieurs fois soutenu l'opinion que le pavé noir ne peut pas être le « tombeau de Romulus ». Il développe de nouveaux arguments en faveur de cette opinion et présente des dessins donnant le plan des fouilles, les bases et le mur en tuf, le pilastre avec inscriptions et quelques-uns des objets. Plan et dessins confirment les indications données par M. l'abbé Duchesne et par lui-même.

L'Académie se forme en comité secret, puis procède au vote pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Robert Parisot, pour son ouvrage intitulé *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens* (843-923). Le second prix est décerné à M. Ch. de La Roncière, pour son ouvrage intitulé *Histoire de la marine française*, t. Ier, *les Origines*.

M. Salomon Reinach communique le rapport de la commission des Antiquités nationales. Sont décernées les récompenses suivantes : 1re médaille (1,500 fr.), à M. Girelet, pour son ouvrage sur *L'église et l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims*; — 2e médaille (1000 fr.), à M. Léon Maître, pour sa *Géographie de la Loire-Inférieure*; — 3e médaille (500 fr.), à M. Dottin, pour son *Glossaire des parlers du bas Maine*. — 1re mention, à M. Legré, pour sa *Botanique de la Provence*; 2e mention, à M. Pagart d'Hermansart, pour son *Histoire du bailliage de Saint-Omer*; — 3e mention, à M. Dieudonné, pour son étude sur *Hildebert de Lavardin*; — 4e mention, à M. Colomb, pour son ouvrage sur la *Campagne de César contre Arioviste*; — 5e mention, à M. Coulet, pour son étude sur *Le troubadour Montanhagol*; — 6e mention, à M. Ch. Sellier, pour son ouvrage intitulé *Le quartier Barbette*.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre par laquelle la Société centrale des architectes français annonce qu'elle a attribué sa médaille annuelle à M. Maurice Besnier, ancien membre de l'École française de Rome.

M. Heuzey commence une communication sur la dernière campagne de fouilles de M. de Sarzec.

Séance du 16 juin 1899.

M. le professeur Oscar Montelius, de Stockholm, correspondant étranger de l'Académie, assiste à la séance.

M. Cagnat communique une inscription dont il a reçu la photographie du R. P. Ronzevalle, de l'Université de Beyrouth. Elle est gravée sur une table de bronze transformée en plateau ornementé à une basse époque. On y lit une lettre d'un magistrat de la Narbonnaise à propos de réclamations émanant de la corporation des bateliers arlésiens; il y propose certaines mesures destinées à assurer l'intégrité du service d'approvisionnement confié à cette corporation. M. Saglio présente quelques observations.

M. Salomon Reinach communique trente-six vers inédits de la satire de Juvénal contre les femmes, qui viennent d'être découverts par M. Winstedt dans un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne à Oxford. Ces vers sont certainement authentiques et appartiennent à une édition augmentée due au poète lui-même. Ils contiennent, d'ailleurs, des détails tellement licencieux que M. Reinach renonce à les traduire et se contente d'en donner une paraphrase. Il s'agit de l'influence pernicieuse qu'exercent sur les femmes certains individus efféminés que l'on admettait dans les maisons des riches Romains. — M. Boissier présente quelques observations.

M. Perrot dépose le rapport de la commission du prix Bordin (antiquité). La commission répartit le prix de la manière suivante : 2,000 fr. à M. Cartault, pour son ouvrage sur les *Bucoliques de Virgile*, et 1,000 fr. à M. Fougère, pour son ouvrage intitulé *Mantinée et le pays des Mantinéens*.

M. Giry dépose le rapport de la commission du prix Lafons-Mélicocq (histoire et antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France, Paris non compris). La commission décerne une mention hors ligne à l'ouvrage intitulé *La guerre de 1557 en Picardie*, présenté par la Société académique de Saint-Quentin, et partage le prix également entre MM. A. de Calonne, *Histoire de la ville d'Amiens*, t. I, et Ed. Maugis, *Essai sur le régime financier de la ville d'Amiens du XIVe à la fin du XVIe siècle*. — Elle accorde en outre une mention honorable à M. de Luçay pour une série de travaux historiques.

L'Académie se forme en comité secret

L'Institut a décerné le prix Volney à M. Georges Mohl, pour son ouvrage intitulé : « Introduction à la chronologie du latin vulgaire. Étude de philologie historique ».

Dans le Bulletin de la séance du 19 mai (nº du 5 juin, p. 460), l. 23, au lieu de *critique*, lire *conique*.

Léon Dorez.

Rectification. (*ad Rev. crit.*, 1899, I, p. 448). — Un lecteur anglais me fait observer qu'il est bien question, dans le *Waterloo* de M Houssaye, de la fuite des hussards de Cumberland (p. 380). Si j'avais vainement cherché la mention de cet incident, c'est qu'il est énoncé beaucoup trop brièvement et sans aucun détail caractéristique (nationalité des hussards, efforts de lord Uxbridge pour les retenir, etc.).

S. R.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 17 juillet — 1899

In the Shadow of Sinaï. A story of Travel and Research from 1895 to 1897, by Agnes SMITH LEWIS. Cambridge, Macmillan et Bowes. 1898, in-12, pp. XVI-261, avec de nombreuses gravures.

Dans ce charmant volume fort bien illustré, Madame Smith Lewis nous retrace avec beaucoup d'humour les péripéties de ses derniers voyages au Sinaï, qui ont eu pour l'orientalisme de si heureux résultats. Elle y fut quatre fois. Ses voyages de 1892 et 1893 amenèrent la découverte et la publication du palimpseste désormais célèbre de l'*Évangéliaire syriaque*; ils ont été racontés par sa sœur et sa compagne de route, Mme M. Dunlop Gibson [1]. Au retour de son troisième voyage, au printemps de 1896, Mme Lewis eut la bonne fortune de découvrir à Jérusalem les premiers feuillets connus du texte hébreu de l'*Ecclésiastique*, découverte qui mit le Dr Schechter sur la voie pour retrouver les autres fragments du manuscrit dans la *guenîza* de la synagogue d'Ezra, au Caire [2]. Enfin, dans une quatrième expédition, l'auteur a entrepris une étude spéciale de certains manuscrits syriaques de la bibliothèque du Sinaï. Six volumes ont déjà paru sous le titre de *Studia sinaïtica*, formés des matériaux recueillis pendant ces divers voyages. D'autres sont en prépa-

1. *How the Codex was found*; London, Macmillan, 1893.
2. On appelle *guenîza* (enfouissement) un local spécial annexé aux synagogues dans lequel les pieux Israélites jettent les livres hébreux hors d'usage, que le respect du nom de Dieu leur interdit de détruire.

ration : ils seront accueillis des orientalistes avec la même faveur et le même intérêt que les premiers.

J.-B. C.

Adolf Furtwaengler. **Ueber Kunstsammlungen in alter und neuer Zeit.** Munich, 1899 (Verlag der Akademie). 30 p. in-4°.

A l'occasion du 140e anniversaire de la fondation de l'Académie de Munich, M. Furtwaengler a donné lecture d'un ingénieux mémoire sur l'histoire et l'avenir des musées d'art. La partie historique relate la naissance des premières collections à l'époque des successeurs d'Alexandre, puis le grand projet d'Agrippa de créer un musée général de l'art grec à Rome, les tâtonnements de la Renaissance, enfin, au xviiie siècle et au xixe, la reprise et la mise à exécution des idées qui avaient hanté, du temps d'Auguste, les cerveaux de Pollion et d'Agrippa. Tout cela est excellent, très bien informé, très impartial (justice est rendue au fécond exemple donné par le Louvre du temps de la Révolution et de l'Empire); on voudrait seulement plus de simplicité dans les premières pages, qui montrent combien l'amour du *Bombast* est encore vivace en Allemagne. La seconde partie du mémoire exprime les opinions de l'auteur sur l'avenir des musées. D'abord, il faut qu'ils cessent d'être des magasins ou des palais; le contenant doit se régler sur le contenu et non l'étouffer. Les œuvres de premier ordre doivent être isolées, avoir de l'espace autour d'elles. Les musées locaux doivent être développés et il faut leur rendre les œuvres d'intérêt local qui leur appartiennent de droit. Ici, l'auteur s'enhardit et propose deux grandes mesures : les musées de l'Europe restitueraient à l'Italie et à la Grèce ce qu'ils ont reçu de ces pays; en revanche, les musées italiens et grecs seraient placés sous le contrôle international des savants européens. M. F. rappelle que Louis Ier de Bavière, en 1814, proposait déjà de transférer à Rome, pour en faire un musée international, les trésors de tout genre entassés à Paris par les guerres de la Révolution et de l'Empire. — Enfin, il vaut mieux renoncer aux musées d'art contemporain parce que l'art contemporain est vivant, ou doit l'être, et qu'il lui faut non les asiles permanents, des nécropoles, mais des locaux d'exposition temporaires où il puisse manifester sa vie. Est-ce tout ? J'oubliais que M. F. demande qu'on accroisse le personnel des musées, afin qu'une partie de ce personnel puisse faire fonctions de *ciceroni*. M. F. n'a-t-il jamais entendu parler de l'École du Louvre? Il eût été à propos de la mentionner.

P. 18, une injustice, la seule. Les statues antiques des collections privées de l'Angleterre, dit M. Furtwaengler, sont restées oubliées et négligées jusqu'à ce que des savants allemands, à notre époque, essayassent de les réveiller de leur sommeil. C'est une allusion à MM. Waagen et Michaelis, que nul n'estime plus que moi. Mais le véritable « évoca-

teur » des statues dispersées de la Grande-Bretagne a été un Français, le bon Clarac; aujourd'hui encore, nous les connaissons surtout par lui.

Salomon REINACH.

O. RIEMANN et H. GŒLZER. **Grammaire comparée du grec et du latin.** Syntaxe. Ouvrage destiné à l'enseignement supérieur (licence ès lettres, agrégations des lettres et de grammaire). Paris. 1897[1], in-4, 893 p.

Sur les notes dont Riemann — mort en 1891 — se servait pour faire son cours à l'École Normale, M. H. Gœlzer a rédigé une syntaxe parallèle des langues littéraires classiques, latine et grecque. Ces notes présentaient évidemment les qualités et les défauts connus de Riemann : la précision et la nouveauté dans le choix des exemples, la rigueur philologique la plus scrupuleuse, mais d'autre part l'absence d'idées générales et l'ignorance voulue des principes de la linguistique. Quant à la rédaction, il est impossible de n'y pas relever une certaine mollesse et même de graves négligences qui vont jusqu'à l'incorrection; ainsi, à la fin de l'avertissement, « j'espère qu'on *ne* verra *surtout que* l'unité de l'œuvre » et p. 29, § 20 Rem. « quand *une femme* parle d'elle-même à la première personne du pluriel, l'adjectif qui s'*y* rapporte se met au masculin ». Mais Riemann n'aurait pas manqué d'admirer les index excellents dont M. Durand a enrichi l'ouvrage.

Le titre de *Grammaire comparée* ne doit point effrayer les philologues : cette grammaire n'a rien de commun avec la science connue sous le nom de « grammaire comparée »; les auteurs ne se sont pas préoccupés d'expliquer la syntaxe du grec et du latin au moyen de la syntaxe indo-européenne, telle que la comparaison de l'ensemble des langues de la famille permet de la restituer. Quelques résultats ont été empruntés à la grammaire comparée, sans système et un peu au hasard; mais ces indications ont été rejetées en note et sont restées étrangères à l'objet même du livre. Dès la première page on constate que le livre capital où M. Joh. Schmidt a expliqué la règle τὰ ζῶα τρέχει n'est pas cité et que l'explication de ce savant n'est ni discutée ni même mentionnée. Quand M. Gœlzer s'aventure à émettre sur un point de grammaire comparée une opinion personnelle, il s'expose aux plus singulières erreurs, ainsi p. 120, n. 4 « Le génitif de matière existe en lithuanien, donc il n'est pas possible de voir dans le grec un génitif remplaçant l'ablatif latin (sic). » On sait que le génitif et l'ablatif sont les seuls cas indo-européens dont le letto-slave n'ait pas conservé la distinction. P. 388, n. 4 « La première partie *au-* du mot latin *autem* se retrouve dans le vieux haut allemand *av-ar, av ur* » (!). P. 596, n. 1. La finale *-se* (*-re*) d'infinitif latin est tenue pour celle d'un ancien datif, etc. On n'en finirait jamais de relever toutes les erreurs

1. Paru à la fin de 1898.

que renferment les étymologies citées ou proposées dans le livre. Il convient d'ailleurs de ne pas abuser des promesses d'un titre mal choisi pour critiquer la grammaire de MM. R. et G. à un point de vue auquel elle n'a pas été faite.

Au fond, les auteurs ont été, peut-être à leur insu, dominés par des considérations de grammaire générale qu'on aurait pu croire abolies depuis longtemps. P. 763 et suiv. on lit une longue note sur *le pronom*, comme si ce qui est vrai du pronom d'une langue devait l'être du pronom d'une autre. P. 254, le § 227 commence ainsi : « Dans toutes les langues et particulièrement en grec et en latin, on emploie dans un récit le présent, au lieu du passé, quand on veut mettre le fait en quelque sorte sous les yeux du lecteur ou de l'auditeur»; il n'y a pas de raison pour que l'usage du présent historique soit universel, et il y a en fait telle langue indo-européenne, le vieux slave, où on ne le rencontre pas. P. 97, la vieille théorie des mots sous-entendus fait son apparition : *em tibi* « voici pour toi » serait pour *em tibi habeto* : M. Bréal a pourtant fort bien montré comment un cas employé seul peut se suffire à lui-même (*Essai de sémantique*, p. 246). P. 285, n. 1, M. G. renonce à chercher une nuance entre l'infinitif présent et l'infinitif aoriste pour cette raison : « L'occasion d'employer l'infinitif revient si souvent qu'il faudrait que l'écrivain se fût demandé presque à chaque membre de phrase s'il devait choisir le présent ou l'aoriste, effort de réflexion incompatible avec la rapidité de la parole. » Il suffit de s'observer soi-même pour constater que jamais, en effet, on ne se pose pareille question en parlant, mais chaque forme grammaticale est associée à un sens défini et le sujet parlant y recourt d'une manière inconsciente, — d'autant plus inconsciente que la nuance de sens est plus subtile — toutes les fois qu'il a ce sens à exprimer.

Par le fait même qu'il ne s'agit pas de grammaire comparée, la juxtaposition d'une grammaire grecque et d'une grammaire latine devient malaisée à justifier. Quand, dans son excellent *Précis de grammaire comparée du grec et du latin,* M. V. Henry a rapproché les deux langues, il appliquait purement et simplement la grammaire comparée générale des langues indo européennes à deux cas particuliers, évitant ainsi de répéter pour chacune les notions relatives à l'indo-européen ; il n'avait pas et ne pouvait avoir d'autre raison. Car le grec et le latin ne présentent aucune innovation commune, comparable à celles que présentent, semble-t-il, le latin et le celtique ou même le latin et le germanique ; et l'on n'a par suite aucun droit d'admettre que, postérieurement à la rupture de l'unité indo-européenne, les langues grecque et latine aient eu une période de vie commune. Issus également de l'indo-européen, le grec et le latin se sont développés d'une manière absolument indépendante et ont abouti à des états qui diffèrent d'une manière essentielle. Aussi ne peut-on faire rentrer les règles de la grammaire grecque et de la langue latine dans un même cadre sans forcer et sans mutiler les

unes et les autres La conjugaison grecque et la conjugaison latine par exemple sont irréductibles l'une à l'autre et, par conséquent, toute la théorie des temps du latin est faussée par le rapprochement avec le grec. L'un des chapitres les plus longs du livre est consacré à la théorie des propositions subordonnées dans les deux langues; or le grec opère avec trois modes, chacun pouvant être ou ne pas être accompagné de ἄν, le latin avec deux seulement, sans rien d'analogue à la particule ἄν; aucune conjonction grecque n'est étymologiquement identique à l'une des conjonctions latines; enfin, en grec, le temps du verbe de la subordonnée est indépendant de celui du verbe de la principale tandis qu'en latin il en dépend rigoureusement: il est singulier qu'on puisse trouver dans toutes ces différences la matière d'une exposition commune.

La juxtaposition d'une syntaxe latine et d'une syntaxe grecque n'est pas plus recommandable au point de vue pratique. Sans doute le livre est destiné aux étudiants de l'enseignement supérieur, c'est-à-dire, d'après le titre, aux candidats à la licence et aux agrégations, et M. G. est mieux placé que personne pour savoir ce que demandent les jurys d'examen. Mais, pour les étudiants qui n'ont pas ces préoccupations, le rapprochement des deux syntaxes ne peut que provoquer des confusions dans leur mémoire et compliquer leurs recherches.

Il y aurait lieu encore de critiquer le plan : il est difficile de voir par exemple pourquoi la théorie des conjonctions est longuement exposée, celle des prépositions entièrement omise.

Ces réserves une fois faites — et on ne peut pas ne pas les faire —, il est presque inutile de dire que l'on trouvera dans la grammaire de MM. Riemann et Gœlzer les notions les plus exactes et les plus précises sur la syntaxe classique du grec et du latin; les exemples sont neufs, bien choisis, bien critiqués, bien vérifiés; la bibliographie abondante est tenue au courant, l'impression est d'une rare clarté: la variété des caractères employés est presque excessive. En un mot, les auteurs et les éditeurs n'ont évité ni la peine ni les frais pour mettre entre les mains des étudiants un manuel parfaitement soigné à tous égards.

A. Meillet.

M. M. Pokrovskij. **Matériaux** pour servir à la grammaire historique de la langue latine. Moscou, 1898. viii-279 p. (en russe, fait partie des *Zapiski* de la Faculté d'histoire et philologie de l'Université de Moscou).

Comme le fait prévoir le titre, le volume de M. Pokrovskij n'est pas consacré à l'étude d'une question unique; il se compose d'une série d'articles indépendants « relatifs principalement à la formation des mots et à la sémantique, mais aussi à l'étymologie, à la morphologie et à la lexicographie ». Le livre n'a donc d'unité qu'en tant qu'il est dominé par certaines idées générales et certaines tendances de l'auteur, exposées dans l'introduction, p. 1 et suiv.

M P. se préoccupe avant tout de suivre d'une manière précise l'évolution du sens des mots et des formations : on sait que son premier ouvrage était intitulé « *Recherches sémantiques relatives aux langues anciennes* » (en russe). En second lieu, M. P. n'envisage pas chaque forme isolément ; il s'efforce de la replacer dans le développement d'ensemble dont elle fait partie ; par exemple, il distingue dans la langue latine une première période fort ancienne où un infinitif en *-âre* pouvait être accompagné des formes dans lesquelles l'*á* n'apparaît pas, ainsi *sonâre*, mais *sonitus*, *sonuî* et une seconde période plus récente où l'*â* tend à se généraliser, où *domâtum*, par exemple, tend à prendre la place de *domitum* : c'est à la première période que remontent donc *palpebra* en regard de *palpâre*, *imporcitor* en regard de *imporcâre*, etc. M. P. tient pour la constance des actions analogiques ; il montre par exemple comment les anciens noms d'action en *-ti-* ont été remplacés en latin par la forme dérivée en *-tiôn-* (type *coc-tiô*) et comment ont seuls survécu les mots qui, comme *dôs*, *uestis*, *sitis*, etc., ont une valeur sémantique différente de celle du type général ; M. P. exagère même la portée du principe de la constance des actions analogiques en l'appliquant d'une manière absolue à la dérivation ; si, en effet, le principe est difficilement contestable pour les formes grammaticales, il est loin de pouvoir être appliqué avec rigueur à la formation des mots, comme l'a montré M. H. Paul.

Il est impossible de donner une analyse d'un livre tout entier composé d'études de détail non reliées entre elles et souvent interrompues par de longues digressions. Il suffira de noter que la plus grande partie en est consacrée aux adjectifs en *-ôsus* et aux adjectifs de sens analogue. L'analyse du petit chapitre consacré aux quatre adjectifs *muliebris*, *lugubris*, *fenebris*, *funebris* (p. 130-137), donnera une idée de la manière de M. P. : il part du fait qu'il n'y a pas de suffixe *-ri-* ; d'autre part, dans ces quatre adjectifs, la finale *-ri-* a essentiellement un sens possessif ; *funebris* « relatif aux funérailles » comme *nuptialis* « relatif aux noces » ; M. P. se demande alors si les adjectifs grecs en -ρο- ont ce même sens, sans arriver à une conclusion nette ; revenant à *-ri-* et *-li-*, il expose l'hypothèse que *muliebris* et *lugubris* renfermeraient une dissimilation et remonteraient à *mulieslis*, *leugaslis* ; de là, *funebris* et *fenebris* par analogie ; M. P. étudie à ce propos les alternances telles que *-âris* *-âlis*, enfin, à propos du traitement de *sl-*, il discute l'étymologie de *quâlus*[1].

L'ouvrage de M. Pokrovskij, dont l'exemple précédent suffit à indiquer les principaux défauts, a du moins un mérite rare : il repose sur des recherches personnelles et renferme une foule de faits nouveaux ou du moins peu connus. L'auteur a étudié avec un soin particulier les gloses et consacre plus de 70 pages à la fin de son livre à discuter diverses ques-

1. Ce n'est pas M. Fick, mais M. Bezzenberger qui a rapproché lat. *quâlus* de v. irl. *cass-* (Fick, Wœrt, II⁴, 57).

tions relatives aux anciens glossaires. — Des index bien disposés permettent de trouver aisément tous les mots étudiés.

A. MEILLET.

Cæsar de bello Gallico books I-VII according to the text of Emanuel Hoffmann (Vienna, 1890), edited with introduction and notes by St. GEORGE STOCK. Oxford, Clarendon Press, 1898. Préface et table, XXI p. Introduction 224 p. Texte et notes et index, 334 p., in-8. 10 sh. 6 d.

M. Stock a publié antérieurement une traduction anglaise de la guerre des Gaules, une traduction de quatre pièces de Térence, des éditions du Pro Roscio Amerino et du Lélius de Cicéron (Clarendon Press); des éditions et des traductions de divers ouvrages de Platon et d'Aristote. Il nous donne ici un César dont l'extérieur, impression, format, correction, tout est parfait; le fond a-t il la même valeur?

La préface commence ainsi: « the main object of this book is to treat Caesar *as an historian* »: fort bien; mais aussitôt on se demande si cela ne voudrait pas dire que tout ce qui concerne le texte et la langue a été dans ce César sinon négligé, du moins subordonné au reste. Il semble bien qu'en fait c'est ainsi que se sont passées les choses. Dans l'ouvrage ainsi conçu, l'introduction a une importance particulière. Il s'en faut de peu qu'elle n'occupe à elle seule la moitié du volume. Elle comprend sept chapitres dont voici les titres: les commentaires; caractère de César; guerres avec les Gaulois; la Gaule; la Bretagne; la Germanie; l'armée romaine. La table détaillée qui est en tête et, d'autre part, les manchettes qui, à la marge, résument chaque paragraphe la rendent très claire à suivre. Ici, comme partout dans les notes, on trouvera tous les renseignements historiques désirables. A la suite de chaque nom d'homme ou de peuple, sont réunis tous les textes afférents, ce qu'on sait de l'origine du peuple, des pays qu'il a habités; étymologies et sens des noms propres, etc. Les ouvrages de MM. Rhys et d'Arbois de Jubainville pour les noms celtiques, et l'histoire de Napoléon III pour le détail des opérations militaires, ont été largement mis à profit. Bien plus, et l'on reconnaît ici un Anglais, M. St. a pris soin de visiter les champs de bataille ou d'opérations de César et il nous donne son impression personnelle. Il s'est renseigné de plus par lettres près des hommes compétents ou des savants du pays. Il y a donc en ce sens un effort louable pour atteindre d'aussi près que possible la vérité et renseigner, comme il veut l'être, le lecteur moderne.

Pour revenir à l'Introduction, elle est d'ailleurs d'une lecture agréable et il est sûr que M. St. s'est proposé avant tout d'intéresser le lecteur. Mais outre qu'il prend ses références de toute main sans beaucoup de sévérité et que la rédaction n'a rien de la précision et de la rigueur scien-

tifique[1], n'est-il pas clair que bien des pages sont des hors d'œuvre et que ce prétendu avant-propos déborde, en tout sens, l'œuvre de César?

La partie de l'introduction qui concerne la valeur historique des Commentaires est elle du moins traitée comme il était facile de le faire et comme il le fallait faire après tant de discussions, tant de travaux curieux publiés sur le sujet dans ces dernières années? J'en doute fort[2].

Si laissant l'introduction on passe à ce qu'on demande d'habitude, à ce qu'on a droit de demander à une édition comme celle-ci, aussitôt apparaissent d'assez graves imperfections. D'abord en ce qui concerne l'établissement du texte. On lit sous le titre : « according to the text of Emanuel Hoffmann (Vienna, 1890) ». Voilà une décision et un choix que je m'explique pas. Je lis bien dans la Préface que ce texte « est prescrit par l'Université ». Est-ce une excuse? Allons-nous croire que, sous cette forme luxueuse, on ne nous ait donné qu'un livre scolaire? M. St. s'est-il vraiment résigné à n'avoir pas d'autres lecteurs que les tout jeunes étudiants d'Oxford? Il est plus vraisemblable de penser que se sentant incompétent en cette matière (et ceci ses notes le prouvent suffisamment), M. St. a trouvé commode de se décharger sur un autre de cette partie de sa tâche. Mais il n'empêche que son choix est médiocre et que l'édition Hoffmann qui, sous sa forme première est vieille de près d'un demi-siècle (1856), bien qu'elle ait été plus tard remaniée par l'auteur (1890), n'est plus au courant. Nous avons d'ailleurs d'autres preuves de la même faiblesse. M. St. indique dans sa préface les éditions dont il s'est servi : croirait-on qu'on ne trouvera là nulle part les noms de MM. Meusel et Kübler? Je n'aurais jamais pensé qu'à Oxford on pût s'isoler à ce point et réussir aussi bien à ignorer ce qui se fait sur le continent. Comme lexiques de César, M. St. en est toujours au dictionnaire d'Eichert (p. VIII). J'ai vainement cherché dans tout ce nouveau César le nom de M. Meusel. M. St. ignore son lexique comme son édition et ses articles. L'omission est caractéristique. On ne s'étonnera pas après cela de ne trouver ni dans l'introduction, ni dans les notes rien de précis ni de vraiment utile sur la langue et sur le style de César[3]. Comment expliquer de nos jours une telle lacune?

---

1. Par ex. Introd. p. 11, note 1 : comment M. St. n'a-t-il pas compris que les phrases qu'il cite des historiens grecs, ne sont que des traductions gauches et approximatives du mot *divus*? *Ibid.* p. 23 et dans les notes p. 208, p. 212, p. 252, n. 5, etc. que viennent faire les extraits du *Bellum Africanum* à propos des sentiments de César sur la religion? etc.

2. Ainsi rien sur ce point étudié de plus près dans ces dernières années, mais qu'effleurait déjà Kraner dans son introduction à son édition (1861) de la collection Tauchnitz (p. XX au bas et suiv.) : comment César a-t-il employé dans ses commentaires les rapports de ses subordonnés?

3. Ce qui n'empêche pas d'apprécier la commodité de l'index grammatical et la valeur de certaines notes, empruntées aux travaux récents sur la grammaire histo-

Il est bien inutile dès lors de discuter le choix de telle variante, l'insuffisance des indications sur la constitution du texte, la forme des renvois à tels auteurs ou la place de telle note [1]. De telles critiques de détail ne comptent pas à côté du reste. D'après ce qui précède, le lecteur saura, je pense, suffisamment ce qu'il ne doit pas chercher dans le livre de M. Stock.

Émile Thomas.

P. Cornelius Tacitus, Dialogus de Oratoribus erklært von Dr Constantin John, Rektor des Gymnasiums zu Schwæb. Hall, Weidmann, Berlin, 1899. in-8, vii p. 164. 2 m. 10.

La collection Weidmann ne contenait pas jusqu'à ce jour d'édition du Dialogue de Tacite. Les directeurs ont eu la bonne pensée d'en demander une à un savant très compétent qui nous donne ici une excellente suite aux éditions de Nipperdey-Andresen et de MM. Wolf et Zernial. Le livre est dédié à la mémoire de W. Teuffel, dont le souvenir doit être cher à tous les latinistes. Rappelons que, si M. John a publié autrefois des études remarquables sur la conjuration de Catilina, les articles les plus nombreux qu'il a signés dans les Revues et aussi plusieurs programmes qu'il a publiés, se rapportent tous au dialogue de Tacite [2]. Sa compétence en la matière est hors de doute et le choix des éditeurs ne pouvait guère être meilleur.

A cause des difficultés particulières au sujet, on comprendra que l'introduction ait dans ce fascicule une longueur exceptionnelle (61 pages). Je donne ci-dessous le titre des chapitres dont elle se compose [3]. On trouvera, je pense, original rien qu'au titre, le dernier chapitre sur les

---

rique et qui n'ont d'autre défaut que de dépasser de beaucoup ce qui concerne César (p. 261, sur le subjonctif après *potius quam* ; p. 272, sur la construction de la préposition, placée après le relatif, etc.). — Pour l'index, je détache cette phrase de la préface, p. ix : to come nearer home still, I am indebted *to my wife* for the arrangement of the grammatical index.

1. Je demanderai cependant pourquoi les prénoms romains sont écrits très souvent dans le texte en toutes lettres, et à propos de la p. 7 de l'Introduction, vers le bas, où M. St. dit nettement que *les Periochæ* sont de Tite-Live sans les distinguer de l'*Epitome* perdu, nous le renverrons à la récente brochure de M. Sanders (voir la *Revue* du 13 mars, de cette année).

2. Je cite seulement ses deux derniers *Programm. Abhandlungen* de Urach (1886) et de Hall (1892) intitulés : Tacitus' Dialogus übersetzt und kritisch-exegetisch erlæutert.

3. I. Die frage der Echtheit. 1. Die zeitlichen Fragen. 2. Die stilistiche Frage. A. Die sprachliche Ueberstimmung des Dialogus mit den Geschichtswerken des Tacitus. i. Phraseologie. ii. Wortgebrauch und Syntax. iii. Wortfügung und Syntaxis *ornata*. B. Die grœssere sprachliche Verwandtschaft des Dialogus mit dem frueheren historischen Stile des Tacitus. — II. Der Künstlerische Aufbau, die Charakterzeichnung und der Zweck der Schrift. — III. Die Vorbilder und Quellen der Schrift.

sources du Dialogue. Cette impression ne sera pas affaiblie à la lecture; je recommande notamment tout ce qui concerne les emprunts au livre perdu de Chrysippe : περὶ παίδων ἀγωγῆς, dont le traité de Plutarque nous a conservé plus d'un fragment. Vers le début, dans le tableau des expressions semblables, qui sont relevées dans le Dialogue et dans les autres ouvrages de Tacite (p. 11 et s.), je m'étonne de voir citer des expressions aussi simples que *metus et terror*, *carminum studium*, *at hercle*, *in acie stare*. Que peuvent-elles bien prouver? De tels arguments ne font sûrement qu'affaiblir la démonstration.

Le texte, sauf quelques variantes assez peu importantes, notées dans un supplément, est celui de la 4e édition de Halm (1884). M. J. est plutôt conservateur, et même conservateur à l'excès [1]. Ce qui toutefois ne l'empêche pas de recevoir dans le texte qu'il nous donne des corrections ou additions (ainsi ch. 19, 2), proposées par lui dans ses études antérieures. Il en est sans doute de fort bonnes; mais M. J. ressent pour elle des tendresses que le lecteur pourra bien ne pas partager [2]. Leur donner d'emblée le droit de cité, c'était aller un peu vite.

Louons encore M. John d'avoir, comme Haase dans son Sénèque, imprimé en caractères espacés les mots qui résument un chapitre ou permettent de suivre le développement : méthode très commode qui a ici aussi son utilité,

L'apparat critique de la fin est sûrement insuffisant puisqu'on ne peut comprendre les italiques, crochets et autres sigles du texte qu'en ayant sous les yeux l'édition de Halm. Remarquons-y cependant de bonnes notes; ainsi l'origine des gloses *expressis* (10, 38), *in Nerone* (11, 9), y est indiquée d'une manière assez vraisemblable [3].

Les notes du bas des pages aussi bien que celles du supplément me paraissent pécher souvent du côté de la clarté; le commentaire est incomplet; la forme en est abstraite et souvent alambiquée [4]. Je pourrais relever encore quelques taches; mais le livre est bon, bien fait et il rendra service [5].

Émile THOMAS.

---

1. Ainsi il s'obstine à conserver : 5, 11, le : *et* ego enim des manuscrits; de même : 10, 19 : *natura tua... ferat*, absolument (sans *te*), ce qui n'est nullement justifié par des exemples comme *fert animus*.

2. Je crois tout à fait manquée (21, 3) l'addition des mots : *dico* ne quid *loquar*.

3. P. 161, sur 10, 32, il eût fallu préciser que le *et* visé est celui qui suit *videris*.

4. Voir sur 13, 14 : *quibus... præstant*. P. 67, 3, 9, la question supposée : *quid Maternus sibi debet* est des plus bizarres, et il eût fallu expliquer le texte adopté; p. 68, 3, 19, il eût fallu dire qu'avec le texte proposé, *et Domitium et Catonem* sont un développement de *novum negotium*. P. 69, 5, 3, rien sur *excusent* (= *se* excusent). P. 70, 5, 7, *locupletiorem* est assez mal expliqué. L'épexégèse de *eorundem* p. 99 col. a n'est pas naturelle; lisez : qui et illos (antiquos) et *nostros* (et non pas *nos*) audire potuerunt.

5. Fautes d'impression : p. 43, n. 27, à la l. 3, écrire po*t*est; p. 92, 14, 2 : *suspicatus* écrit en deux mots; le numéro du chapitre est tombé à la marge, p. 66;

Il libro decimo della Instituzione oratoria di M. Fabio Quintiliano commentato da Domenico Bassi. Seconda edizione interamente rifatta, Turin, Lœscher, 1899, xxxi-138 p.

La disposition générale de ce Quintilien est celle qui est d'usage dans la collection Lœscher, comme aussi dans les éditions annotées de Weidmann et de Teubner : à la fin, court index des noms propres ; appendice critique assez détaillé ; en tête une introduction développée. Celle du présent volume comprend trois parties : d'abord vie et œuvres moins importantes de Quintilien ; l'Institution oratoire ; le livre X. Les notes visent surtout, comme il est naturel, les jeunes lecteurs d'Italie; M. Bassi remarque le sens particulier que certains mots latins ont en italien ou la traduction italienne qui convient pour tel passage, etc. L'attention des étrangers se portera plutôt sur le texte et sur l'appendice. Celui-ci (30 p.) est entièrement nouveau. M. B. y a inséré diverses collations, dont je parlerai plus loin ; on y trouvera aussi la série des conjectures des divers éditeurs, surtout aux passages où l'on n'a pas encore trouvé la clef de la difficulté. La première édition de ce Quintilien était de 1884; elle a reçu un accueil favorable. M. B. l'a refondue ici entièrement ; il nous avertit dans sa préface, de la peine qu'il a prise ; pour ce nouveau travail ont été notamment utilisées les éditions récentes de Meister, de Krüger (la 3[e] éd.) et celle de Peterson, bref toutes les éditions récentes du livre X, sauf celle de Dosson, Paris, 1884, que M. B. a cru pouvoir négliger « à cause des jugements défavorables qu'ont portés sur elles les critiques, particulièrement Becher dans la revue de Bursian » (p. vi et la n. 2). De fait, M. B. est parfaitement au courant. Il cite coup sur coup les comptes rendus critiques de MM. Becher et Kiderlin; il a puisé à toutes les sources imprimées ou manuscrites. D'après la Minerva, M. B. est ou était tout récemment encore sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale de Milan. Soyons lui reconnaissants d'avoir profité de la circonstance pour nous donner la collation de divers Ambrosiani : d'abord, deux manuscrits de Quintilien, il est vrai, assez médiocres, qu'il appelle A 2 et A 3 ; de plus, deux manuscrits d'un Épitome de l'Institution écrit en 1471 par Francesco Patrizzi de Sienne, dont M. Bassi a indiqué l'intérêt dans deux articles de la *Rivista di filologia* de 1894 ; on trouvera dans l'appendice les leçons de cet Épitome qui concernent le livre X. Il est clair, d'après ce qui précède, que nous avons affaire ici à un travail consciencieux et original. Ajoutons que la lecture du livre est en somme agréable et instructive.

Ci dessous quelques objections dont aucune n'a de réelle gravité. Ce

---

p. 110, ch. 21, 26, faute d'impression des plus fâcheuses : lisez : *libros legit, nisi qui et*, au lieu de *libros nisi qui legit, et*. — En fait d'index, rien qu'un *Verzeichnis der Personennamen*, c'est peu.

Quintilien comptera sans nul doute parmi les bons livres de la collection Lœscher [1].

Émile THOMAS.

Jurisprudentiæ Antehadrianae quæ supersunt edidit F. P. BREMER. Pars altera : Primi post principatum constitutum sæculi juris consulti. Sectio prior. Bib. Teubner. 1898. 582 p.

Voici la suite d'un ouvrage dont j'ai analysé autrefois [2] le premier volume. On nous donne aujourd'hui (sans préface) la première partie du tome II, ou autrement la suite des fragments des jurisconsultes d'Auguste à Néron, avec des notices sur chacun d'eux. La meilleure partie du volume est consacrée à Labéon, à Capiton et à Sabinus. Naturellement, on voit revenir comme un refrain dans les notes : texte remanié par Tribonien ou ses aides. En tête de l'article sur Masurius Sabinus (p. 326) est faite la distinction fameuse des deux écoles (*Sabiniani, Proculiani*) avec les noms des jurisconsultes appartenant à chacune d'elle et les textes où sont citées leurs réponses. Les travaux des

---

1. Au commencement de l'apparat critique a été omise à sa place après le Bernensis l'indication du Bambergensis A, avec la remarque qu'il est la copie du Bernensis et le supplée : lacune qui entraîne à la suite toutes sortes d'obscurités. Sur le chapitre I, 37, la note de l'appendice critique est confuse, et il faut recourir à Halm pour comprendre que les manuscrits ont simplement *qui sint quæ* in auctore. Équivoques dans la collation : p. 135, A2 et A3 n'ont pas *video* après *superfluere* ; mais on ne nous dit pas si (comme b) ils ont, avant ce mot, *videantur*. Je ne puis approuver la forme « Hild-Halm » employée coup sur coup dans l'appendice critique pour les variantes adoptées par les deux éditeurs. Il eût fallu tout au moins l'ordre contraire. Dans les notes, M. B. ajoute immédiatement après le lemme, simplement après une virgule, les mots qui servent d'explication (prénom, p. 111 en haut; noms, p. 19, 42 fin, pronom, p. 20, 44 fin, ou verbe, p. 112, 23, etc.), mots que lui-même ailleurs (p. 20, 44) il met entre parenthèses. La méthode n'est sûrement pas bonne et ne peut que donner lieu à des confusions. Les notes sont en général claires et substantielles. Mais n'y a-t-il pas quelque abus dans ces renvois répétés à l'Appendice où l'on ne trouve souvent que des indications sans grande importance? P. 9 à la première note : « l'infinito, *comune in Cicerone* con impedire, *soltanto se il soggetto e di cosa* ». Ce n'est pas ce que dit M. Pascal dans son Dizionario dell'uso Ciceroniano. En fait, les exemples sont si peu nombreux (Dræger § 424, 10 b) que, malgré Müller, *De Off.*, II, 8, je ne crois pas qu'on puisse établir une règle positive. Qu'est-ce qu'un renvoi comme celui de la p. 102, 4 : « v. *passim* nelle note »? P. 74 : l'explication donnée pour 2, 23, *alicujus*, ne convient nullement pour 6, 5 : *aliqui*. P. 103 au bas : les deux *non* sont mal expliqués : le premier ne peut être séparé des adjectifs qui le suivent. Le sens de *cum eo quod* (p. 108, avant-dernière ligne) serait : de même que... et non celui qui est donné dans la note. Lacune importante, p. 11 au bas, à propos de : *Hortensi pro Verre :* comment ne pas avertir qu'il s'agit de savoir si le discours d'Hortensius existait encore et si Quintilien n'a pas été trompé par une composition ayant cours dans les écoles comme celles dont il parle aussitôt après (*exercitationis causa* scriptæ). Voir là-dessus la seconde édition des *Oratorum fragmenta* de Meyer.

2. *Revue* du 8 mars 1897, p. 188.

savants contemporains (Pernice, Krüger, Lenel, Mommsen, etc.) sont largement mis à contribution ; de nombreux extraits de ces ouvrages mettent en lumière les résultats acquis et les points qui restent douteux. Ces exposés sont très bien faits, très clairs, et cette fois le latin et l'impression sont corrects [1]. Seulement, il faut avouer que comme d'ailleurs dans maint article des *Studien* allemands, le mélange des phrases allemandes avec le latin produit parfois un effet bizarre : texte panaché, s'il en fut ! Ci-dessous l'indication des seuls desiderata qui me paraissent à signaler [2].

Émile THOMAS.

L. Annæi Senecæ opera quæ supersunt volumen III. **L. Annæi Senecæ** ad Lucilium epistularum moralium quæ supersunt edidit Otto HENSE. Leipzig, Teubner, 1898. XL-622 p.

On sait quelle était jusqu'ici notre gêne pour tout ce qui concernait le texte des lettres de Sénèque. M. Gertz n'ayant publié que les Dialogues avec le *De beneficiis* et le *De clementia*, il nous fallait, pour les lettres, admettre telle quelle la recension de Haase, (1852) ou, si l'on voulait se rendre compte de la constitution du texte, il n'y avait pas d'autre moyen que de se résigner à aller pêcher les leçons des bons manuscrits dans l'apparat confus, obscur et inexact de Fickert. Nous sommes tirés enfin de cette ornière, et l'on ne nous donne pas seulement ici une véritable édition critique de cet ouvrage, le plus lu sans nul doute des livres de Sénèque ; l'édition présente est vraiment aussi bonne qu'on pouvait le souhaiter. L'auteur est professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau et connu surtout par une édition de Stobée. Il a pu se servir des collations de M. Bücheler et il a même eu l'avantage d'une sorte de collaboration avec le professeur de Bonn [3] qui, sachons-lui en gré, comme du reste, a provoqué l'entreprise de cet excellent travail.

---

1. Cependant p. 270, l. 8, lire : *vetustioribus*. P. 272, à la 6e l. avant la fin, il fallait ou ajouter une virgule après *his*, ou supprimer celle qui est après *intravere*. P. 315, l. 2, avec les manuscrits de Suétone et Roth, écrire : *possint* (et non *possent*). La discussion du texte d'Athénée sur Masurius Sabinus (p. 315 au bas) me paraît tout à fait superficielle.

2. J'aurais voulu en tête ou à la fin du volume une table des signes conventionnels employés, parenthèses, crochets divers, etc., qu'ils soient proposés par M. Br. ou empruntés par lui aux divers recueils. Il eût fallu surtout une explication nette de toutes les abréviations adoptées. Ainsi pour les profanes, pp. 77, 289 etc., après Lenel, au lieu de P., mieux valait écrire *Palingen*. Il est fâcheux que le signe I désigne tantôt le tome I, tantôt la première partie du tome II (ainsi p. 75 en haut).

3. Tout l'apparat est semé de conjectures de M. Bücheler. Rattachées de très près à la recension des meilleurs manuscrits, elles n'en sont pas moins, quand il le faut, hardies et très suggestives. Il en est tant d'heureuses et originales que je renonce à les citer. Mais faisons pourtant exception pour celle-ci de la p. 165, 5 : *præteri* (de *præterere*).

La disposition est fort bien entendue. A la fin, un index des noms avec l'indication des textes cités. Au début, dans la préface, une étude détaillée sur les manuscrits qui servent de fondement au texte. L'apparat critique est très commodément disposé au bas des pages. Il est très clair. Les collations ont été faites avec le plus grand soin. Un bon nombre d'entre elles étaient jusqu'ici sinon inconnues, du moins quasi inaccessibles au commun des lecteurs. Les collations des manuscrits régulateurs (p B) sont poussées jusque dans le détail; toutes les corrections et les moindres signes sont relevés. Pour les collations et vérifications des manuscrits de Paris M. Hense s'est adressé aux savants français; il indique très nettement dans sa préface ce qu'il doit à l'obligeance de MM. Chatelain et H. Lefèvre[1]; l'hommage rendu ici à ces deux savants sera lu chez nous avec le plus grand plaisir. Nous savions tous, mais nous aimons à apprendre d'un bon juge comme M. H., qu'en dehors de son obligeance infatigable à l'égard de tous, M. Chatelain a eu le mérite d'établir par ses études sur les manuscrits de Paris un fondement solide pour la première partie des lettres (p. xxxix).

Avec M. Gertz contre l'un des jeunes savants, des plus compétents dans notre sujet, M. O. Rossbach, professeur à Kœnigsberg[2], M. H. croit qu'on peut négliger les manuscrits de date récente (Vaticanus Reginæ ou Θ, Amplonianus, Bruxellenses, etc.), et qu'il est plus prudent et de méthode plus saine de s'en tenir aux manuscrits régulateurs, à savoir : pour la seconde partie des lettres, le manuscrit de Bamberg (B) et le manuscrit aujourd'hui détruit de Strasbourg (A); pour la première, ceux que M. H. désigne par les lettres : p P L V g. Un essai de classement des manuscrits est donné à la p. xvii. Plus de deux pages d'*Addenda et Corrigenda*, sans compter les « *pænitet* ou *pudet me* » de la préface (p. xxiii) ou de telle note dans le cours du volume, sont une preuve très claire de l'extrême scrupule de l'éditeur. Les épreuves du livre ont dû être vues et revues ; car la correction en est presque impeccable [3].

Les croix ont été consciencieusement maintenues dans le texte aux passages qu'on n'a pas corrigés jusqu'ici d'une manière satisfaisante. Elles ne sont pas cependant tellement nombreuses en somme, et presque partout on nous donne un texte lisible. Ai-je besoin d'ajouter que M. H. a profité de tous les travaux dispersés dans les programmes et revues pendant ces dernières années. On trouvera incorporées dans le volume

---

1. Voir aussi p. xvii au bas et suiv. ; p. iv et suiv., etc.

2. Sur une indication de M. Rossbach (*Berl. Phil. Woch.*, 1899, p. 623, en haut), j'ai examiné un ms. de Cambrai du xii• siècle (n° 555), non étudié jusqu'ici, qui contient les 87 premières lettres. Mon examen a été plus rapide et moins approfondi que je ne l'aurais voulu. Mais je puis assurer que, dans tout ce que j'ai vu, je n'ai absolument rien trouvé qui, en l'état présent, offre pour notre texte, un véritable intérêt.

3. Cependant p. 620, sur p. 147, 8, lire : fecit; et dans l'apparat, p. 233, dernière ligne, lire 27 (et non 47); p. 187, 23, indication équivoque de la leçon de P (il omet, je suppose, *quinti-patris*).

nombre de conjectures de M. Paul Thomas ; quelques-unes sont discutées ; d'autres sont très justement reçues dans le texte. Des conjectures d'autres savants (par ex. de M. Gemoll) se lisent au bas des pages. En général, M. H. ne donne son approbation à personne sans réserve. On lira parfois dans l'apparat critique et dans la préface, que telle conjecture d'un savant des plus célèbres (par ex. de Madvig) supprimerait la force ou le sel de telle expression ; très conservateur en général, M. H. serait plutôt, peut-être par l'excès d'un conservatisme aigu (cela n'est pas contradictoire), novateur en ce qui touche l'orthographe[1].

Bref on a ici un ouvrage qui repose sur un fonds solide, bien dégagé et en partie nouveau, dont l'exécution et la méthode sont irréprochables, qui très certainement va servir désormais de base pour toutes les études sur Sénèque, et l'on sait combien d'autres se rattachent à celles-là. S'il fallait, parmi les publications récentes, choisir un modèle à proposer à nos jeunes savants, le meilleur serait sans aucun doute cette édition de Sénèque.

Il m'a fallu bien chercher pour trouver quelques critiques à faire ; voici tout ce que j'ai trouvé : un bon index bibliographique indiquant avec précision où l'on peut trouver les travaux des savants si nombreux dont les noms sont cités dans les notes et dans la préface, n'aurait certes pas été inutile. Nous l'aurions préféré et de beaucoup à la suite de noms qu'on lit p. XXXIX et XL. Certains renvois manquent de clarté : par ex. pourquoi p. 574, 17, le renvoi à *Dial.* XI ; p. 578, 1, le renvoi à l'ép. 102 ? Dans les Addenda au lieu de l'abréviation obscure : *exc.* H, pourquoi n'avoir pas dit explicitement : *Excerpta*, au t. III de Haase, comme on le fait au bas de la p. 59 ? C'est, suivant moi, un recul que d'avoir supprimé le point d'interrogation après *discernere*, p. 593, 21 ; La phrase ne peut avoir ainsi de sens qu'à la condition d'adopter la conjecture de Madvig. Je ne comprends pas bien pourquoi M. H. met entre crochets < > p. 578, 582, 583, 584, 586, des mots complémentaires presque toujours nécessaires qui manquent dans A B, mais qui sont dans p. Le cas ici n'est pas le même que pour les manuscrits de la vulgate (ς).

Enfin je ne m'explique pas pourquoi M. Hense, qui ne craint pas d'être à l'occasion novateur, n'a pas cherché à tirer parti, pour la constitution de son texte, de ce que nous savons maintenant des clausules métriques des fins de phrase. Elles sont observées très régulièrement, ce me semble, par Sénèque ; si l'on n'a pas encore de travail complet sur le sujet, (je ne connais que les pages de Norden, très bonnes sans doute,

1. Ainsi je note : p. 586, 8 : *distinguunt* (d'après B A) ; p. 574, 15 : *opstrepere* ; p. 579, 2 : *opteri* ; p. 576, 1 : *suptile* ; p. 578, 16 : *experisci* (= experiri) ; par exception, p. 182, 12 : *set*.. M. H. écrit même d'après les meilleurs manuscrits, p. 158, 17 : codicellos : n'y a-t-il pas là quelque affectation ? — Pourquoi écrire les prénoms en entier (p. 187, 23 ; 188, 25, etc.) ? — P. 194, 9, le mot qui suit *quidem* ne serait-il pas μετέωρα, altéré en *peiora* après la chute de la première lettre ?

mais qui ne suffisent pas), il n'est cependant pas difficile de remarquer quelles sont les règles que suit l'auteur ; quelles exceptions il se permet et en quels cas. Je sais bien que là-dessus plus que jamais il convient d'être prudent ; que ces vues toute nouvelles ont été exposées avec quelque fracas et vite faussées ; qu'on s'est hâté de gâter le peu que nous venions d'apprendre et qu'on a promis de ce côté plus qu'on ne pouvait recueillir. D'où ce résultat inévitable que tous les éditeurs ont fermé l'oreille, en ne voyant, dans ce qu'on proposait, que témérités ou pures fantaisies. Ce n'est cependant pas une raison pour rejeter ce point d'appui extérieur qui certes a son prix et pour négliger ce que nous avons sous la main. Pour préciser je donne ci-dessous quelques exemples de ce qui me paraissait faisable [1].

Émile Thomas.

Alfred Holder. **Altceltischer Sprachschatz**, 10te Lieferung (Livius-Mediolanon); 11te Lieferung (Mediolanon-Norici) ; Leipzig, Teubner, 1898, 1899, t. II, col. 257-768.

Les principaux articles contenus dans ces deux livraisons sont : *Livius*, *Lugudunon*, * *Mapos*, *Mars*, *matra*, *Mediolanum*, *Menapii*, *Mercurius*, *Minerva*, *Mogontiacon*, *Morini*, *Mosa*, *Mosella*, *Namnetes*, *Nemausos*, *Nervii*, *Norici*

L'ancien nom de Paris, pour lequel les manuscrits nous donnent les variantes *Lutetia*, *Lucecia*, *Lucetia*, *Lutecia*, *Luticia*, *Lutitia*, *Lutica* (col. 301-302), est restitué par M. Holder sous la forme *Lucotecia*, *Lucotocia* d'après l'analogie de *Leucamulus* = *Leucocamulus*. La comparaison n'est pas exacte ; *Leucamulus* nous offre un exemple de ce que M. Grammont (*La dissimilation consonantique*, p. 147) appelle la superposition syllabique : « Lorsqu'à un thème vient s'ajouter un mot

---

1. Il importe sans doute assez peu qu'on ait par les clausules la preuve que Sénèque prononçait *studis*, *alis*, *vitis*, *officis*, au lieu de ce qu'on écrit : *studiis*, etc. ; qu'il scandait *déésse*, *penĕtrat* (ailleurs *penĕtrabilem*), *ultimust* (= *ultimus est*) etc., de même au parfait (p. 1, 13) *præterit*. Mais à cause des règles de la clausule, on lira p. 20 (cf. Rossbach, p. 160, n. 61), 16, (en déplaçant le verbe), *præter ipsam placet* ; p. 34, 21, on pourra lire à volonté *Socratem* ou *Socraten fecit* ; mais si on lit *effecit*, comme cela est proposé dans la note, il faudra nécessairement écrire *Socratem*. Cf. p. 162, 24, est-ce pour avoir une clausule plus riche, le choix de la forme grecque *Sirenas* (voir Rossbach, p. 126 et s.). La règle des clausules confirme la leçon de M. H., p. 155, 18 : *desimus* ; mais elle nous empêchera de croire bonne la leçon : p. 140, 21, *tenebrosam* et d'admettre, sans hésitation, p. 154, 1, la fin de phrase : *hoc animam egerere* qui conviendrait pour le sens. P. 579, 10 : quoiqu'on ait p. 578, 19, 21 et 23 des clausules analogues à celle qu'on obtient avec *undique*, et que par conséquent la conjecture de M. Bücheler puisse se défendre sur notre domaine, je préférerais *obeundi concordia* (A). Pour le même motif, je changerais la ponctuation p. 145, 23, en mettant deux points après *fine* (au lieu d'un point). Le tout simplement à titre d'indication.

ou un suffixe dont la syllabe initiale commence ou finit par la même consonne que la syllabe finale du thème, l'une des deux syllabes est éliminée et celle qui subsiste présente le vocalisme de la seconde ». D'après cela, il faudrait faire remonter *Lutecia*, non pas à *Lucotecia*, mais à *Lutotecia*. Le premier terme de ce nom, *Luto-* se trouve dans *Luto-magus*, Λοῦτος, et peut-être aussi dans *Lutu-marus*.

On peut proposer pour *Manertus* (col. 406) une explication analogue, *Manertus* serait pour *Mano-nertus* comme *Cobnertus* pour *Cobno-nertus*; *Mano-* est fréquent comme second terme : *Ari manus*, *Ceno-mani*, *Viro-manus*; et même * *Nerto-manus* (col. 410) qui ne diffère de *Mano-nertus* que par l'ordre des termes.

Il est peu probable que *Mandu essedum* (col. 405) doive s'expliquer par « celui qui s'occupe des chars de guerre »; *-essedum* s'emploie encore comme second terme dans *Tarv-essedum* dont le sens est évidemment « char à taureaux ». Par analogie, on attendrait que le premier terme de *Mandu-essedum* fût un nom d'animal de trait; or on connaît un mot gaulois *mannus* qui désigne un cheval de luxe, une sorte de poney. Il est donc probable que ce *mannu-s* est entré, sous la forme *mandu-*, dans le composé *Mandu-essedum*; le changement de *nn* en *nd*, ou de *nd* en *nn* est fréquent dans toutes les langues, en particulier en irlandais; d'autre part, d'après O. Keller, *mannus* serait une variante dialectale de *mandus*, basque *mando, mandoa* mulet; dans cette hypothèse le mot *mandus* serait un emprunt des Celtes aux Ibères. La question d'origine n'a, du reste, rien à voir avec l'explication que nous proposons ici.

Murmillo, *mirmillo*, *myrmillo* (col. 655) semble être anciennement emprunté non au grec μορμύλος, μορμύρος, mais au grec μυρμιδών; le changement de *d* en *l* dans les mots empruntés est bien connu, par exemple Ὀδυσσεύς : *Ulysses*.

Molistomos (col. 618) est évidemment un nom grec Μολι-στομος; le second terme est conservé dans les hypocoristiques Στομᾶς, Στόμιος, Στομίλος (Fick-Bechtel, *Die Griechischen Personennamen*, p. 255); le premier terme, de sens obscur, se trouve dans Μόλ-ορχος, Μόλος. Pour ι équivalent de ο, cf. Κρατι- Κρατο-.

De même *Nēritus* (col. 720) est sans aucun doute le nom grec Νήριτος, *Odyssée*, XVII, 207.

Aux formes modernes de *Nidalfa* citées par M. Holder (col. 746), on peut ajouter *Niafle* (Mayenne).

La forme moderne de *Morcinētum* (col. 627) ne peut être Mulcent (Seine-et-Oise).

G. Dottin.

Killis Campbell, **A study of the romance of the seven sages with special reference to the Middle-English versions**, *Baltimore 1898*, in-8· de 107 p.

Ce travail n'est que l'introduction à une étude plus étendue, qui paraîtra ultérieurement, sur les pérégrinations des histoires qui composent le « Roman des Sept Sages » et qui contiendra l'édition d'un ou de plusieurs manuscrits moyen-anglais. Il se compose de deux parties. La première contient un aperçu raisonné des résultats auxquels on est arrivé, jusqu'à présent, sur l'origine et le degré de connexité qui existe entre les différentes versions de la légende. Dans la seconde, la plus importante, M. K. Campbell s'occupe exclusivement des versions moyen-anglaises qui existent du roman. Il rectifie des opinions antérieurement émises, et il arrive au résultat que sept des huit textes anglais remontent à un original perdu *x*, auquel le huitième pourrait au besoin être rattaché également. Quant à la source de cette rédaction *x*, M. K. Camptell admet pour le moment les conclusions auxquelles était déjà arrivé M. Petras: c'est que le texte français dont *x* est la traduction, est perdu.

de Grave.

Johan Vising. **Rolandssangen jæmte en inledning om den æeldsta franska litteraturen**. Gœteborg, Wettergren et Kerber, 1898, in-8 de 166 pp.

Les professeurs de l'Université de Gothembourg (Suède) ont eu l'excellente idée de commencer, sous le titre *Populært vetenskapliga fœreläsningar vid Gœteborgs Hœgskola*, la publication, sous une forme plus ou moins remaniée, des cours qu'ils ont professés pendant les dernières années. C'est ainsi que M. J. Vising, qui avait déjà fait paraître dans cette série de volumes, populaires par le style, mais strictement scientifiques par la méthode, une monographie très appréciée sur Dante (fasc. V), nous présente maintenant une charmante étude sur la *Chanson de Roland*, précédée d'une introduction sur la plus ancienne littérature française (fasc. VIII). M. V. nous donne d'abord, en un premier chapitre, un aperçu de l'histoire littéraire de la Gaule jusqu'à l'apparition des premiers vestiges d'une littérature en langue romane. Ce chapitre, malgré sa brièveté, n'en donne pas moins une idée très nette du sujet. Dans le second chapitre, M. V. étudie les monuments littéraires de la plus ancienne époque française, dont le *Saint-Alexis* est le meilleur en même temps que le dernier produit. Le troisième est consacré à une analyse rapide des trois premiers échantillons conservés de la poésie épique: *Gormond et Isembard*, *Le Voyage de Charlemagne à Jérusalem* et *La Chanson de Roland*. Enfin, les trois derniers traitent plus longuement de tout ce qui a rapport à cette dernière épopée; au chap. IV, M. V.

donne une traduction suédoise en vers assonancés, (d'après la vingtième édition de L. Gautier, 1894) d'une grande partie du poème. D'un intérêt tout particulier nous semble ce que dit l'auteur, dans le dernier chapitre, des pérégrinations de la légende à travers les littératures étrangères.

L'impression générale que produit l'ouvrage est extrêmement favorable. Dans un style facile et élégant et sans *apparatus* scientifique, M. V. nous présente tout simplement le dernier résultat des recherches faites sur la *Chanson de Roland* et sur la littérature qui l'a précédée. Si l'auteur émet quelquefois des hypothèses, il le fait de telle sorte que le lecteur est toujours averti que la question n'est pas encore résolue. En un mot, le livre de M. V. est écrit d'une manière si sobre et avec un tact si délicat qu'aucune de ses assertions ne nous semble pouvoir donner lieu à une critique de quelque importance. Mais qu'il nous soit permis, puisque l'occasion se présente, de discuter ici brièvement la *méthode* qu'a suivie M. V. pour sa traduction de la *Chanson de Roland.* Cette traduction est, quant à la forme, très fidèle : on y retrouve les laisses, les vers de dix syllabes, les assonances ; la césure seule manque. Jusqu'à présent rien à redire : le manque de la césure est compensé par la structure régulièrement ïambique du vers, innovation absolument exigée par une oreille suédoise. Ce que nous ne pouvons approuver dans la traduction de M. V. c'est la *qualité des assonances.* L'assonance est faite pour l'oreille, et non pour l'œil ; or, M. Vising admet des assonances de voyelles d'un timbre un peu différent, quand elles s'écrivent par la même lettre. On peut encore, à la rigueur, laisser passer un mélange de voyelles longues et de voyelles brèves, si le timbre en est presque le même, comme pour *i* (*hit* : *till.*). Mais si, à la différence de quantité est jointe une différence de timbre, sensible même pour une oreille ordinaire, comme c'est le cas pour *a* (*har : skatt*)[1] ou pour *œ* (*dœd* : *hœgt*), alors l'assonance n'existe plus Et que dire d'une assonance entre un *eu* long très ouvert (*tœr*) et un *eu* long fermé (*dœd*) ? Selon nous, il aurait mieux valu, pour donner satisfaction aux exigences esthétiques du lecteur, n'introduire que des assonances phonétiquement correctes ou, dans le cas où une telle rigueur aurait créé trop de difficultés, se contenter d'une traduction non assonancée, comme l'est celle du Finlandais Hugo af Schultén. L'assonance est, en effet, pour nos oreilles modernes, une chose tellement démodée qu'il ne faut pas hésiter à préférer l'absence complète d'assonances à une assonance inexacte ou insuffisante.

A. WALLENSKŒLD

Bossuet : Instruction sur les états d'oraison. Second traité, publié pour la 1re fois par M. LEVESQUE, directeur au Séminaire de Saint-Sulpice. Un vol. in-8 de XL-412 p. Paris, Didot, 1897.

C'est une bonne fortune, comme le dit fort justement M. l'abbé Leves-

1. La remarque pour la lettre *a* ne s'applique pas au suédois parlé en Finlande.

que, de pouvoir publier à la fin du XIXe siècle, alors que Bossuet a été l'objet de tant d'études, de recherches si patientes et si bien conduites, trois ou quatre cents pages inédites du grand évêque de Meaux. Cette bonne fortune, M. L. la méritait assurément, mais s'il la doit à son amour du travail et à sa sagacité, n'en est-il pas aussi redevable à l'incurie, peut-être à l'ignoranee de quelques-uns de ses devanciers ? Le manuscrit autographe qui voit enfin le jour est à Saint-Sulpice depuis plus de soixante ans; si l'on n'avait pas l'aveu candide de M. L., on aurait peine à croire que les Sulpiciens et même les érudits du dehors admis à Saint-Sulpice aient pu, durant si longtemps, « voir le précieux volume, en tourner les pages avec vénération et en contempler l'écriture » sans soupçonner qu'ils « avaient entre les mains un inédit ». Telle est pourtant la vérité ; il ne s'est trouvé personne pour lire ce que tous contemplaient ! Mais tout est bien qui finit bien ; grâce à M. L. qui a su lire et comparer, les œuvres complètes de Bossuet pourront compter un volume de plus. Assurément le *Second traité sur les états d'oraison* ne sera pas mis par les purs lettrés en parallèle avec les *Sermons*, avec les *Oraisons funèbres* ou avec le *Discours sur l'histoire universelle ;* ce n'en est pas moins un ouvrage admirable où la théologie et la philosophie, exposées avec un robuste bon sens, sont mises à la portée de tous en un langage d'une perfection désespérante. Ce traité méritait d'être imprimé comme il vient de l'être, sur beau papier, en beaux caractères, avec une bonne introduction et des notes excellentes. On doit même savoir gré à M. L. d'avoir conservé en appendice, ce que l'abbé Lebarq aurait bien dû faire pour les sermons, tous les passages raturés et refaits par Bossuet.

L'éditeur du *Second traité* s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de soin ; toutefois je n'oserais pas affirmer que son édition soit définitive. La collation des textes de Bossuet, quand on les publie sur des brouillons, est fort difficile; on s'en aperçoit en lisant les sermons édités par M. Lebarq, où les fautes de lecture se comptent par centaines et peut-être par milliers ; j'ai lieu de craindre qu'il ne s'en soit glissé un certain nombre dans l'édition de M. L. Je ne puis rien articuler de précis, n'ayant pas vu le manuscrit de Saint-Sulpice ; mais il semble bien que certains passages de l'imprimé sont fautifs, et qu'il y aurait lieu de faire une recension très exacte en vue des éditions à venir. Ainsi page 86, au commencement du 2e alinéa, je lis cette phrase : « Dieu... est une nature bonne et *bienheureuse*, et il cesserait d'être Dieu, s'il cessait d'être bienfaisant. » Il doit y avoir au manuscrit « nature bonne et *bienfaisante* ». Même si Bossuet avait écrit par distraction *bienheureuse*, il faudrait proposer à tout le moins l'autre leçon, qui est exigée par le sens général. — P. 105 « S'il faut aller à la source, nous dirons les principes de Saint-Augustin : que Dieu est heureux... ». Je propose de lire : « nous dirons, [selon] les principes de Saint-Augustin, que Dieu... ». Il me semble qu'il faut ajouter un mot et modifier la ponctuation. — P. 49, ligne 13 : « Un sublime théologien... n'en est pas moins dans

l'oraison de la foi... comme *ferait* le plus petit dans le royaume des cieux devant Dieu. » Le manuscrit porte évidemment « comme *serait...* ». Je ne crois pas nécessaire de multiplier les exemples ; mieux vaut laisser à M. L. le plaisir et l'honneur de trouver lui-même les corrections à faire.

Je ne saurais partager son opinion sur le sens qu'il donne (p. 148) au mot *pressis*, et comme l'orthographe de Bossuet n'a jamais fait autorité, j'écrirais sans hésiter *précis*, en laissant à ce mot sa signification ordinaire.

En outre, je crois devoir présenter à M. L. quelques observations de détail que suggère la lecture de son intéressante Introduction. Appeler « un pieux laïque » ce visionnaire de Malaval (p. VIII) est un singulier euphémisme. Le premier éditeur de Bossuet se nommait, si je ne me trompe, Lequeux et non Lequeu (p. XX). — P. XXI, M L. cherche à réfuter dans une note développée une assertion de l'abbé Guettée relative aux affaires du cardinal de Baussét et du libraire Lamy. Il résulte de la lecture des pièces originales du procès et des lettres autographes de Bausset, que j'ai entre les mains, que l'abbé Guettée avait raison. C'est un chapitre curieux de l'histoire des œuvres de Bossuet, et je compte l'écrire un jour, bien qu'il ne fasse pas honneur au cardinal.

Enfin, il faut bien relever p. XXV une assez grosse erreur : « M. Gosselin disparu (en 1858), et personne n'ayant repris après lui le projet d'une nouvelle édition des œuvres de Bossuet, le manuscrit resta soigneusement conservé dans les cartons de la bibliothèque du séminaire jusqu'en 1871 ». Mais les 31 volumes de l'édition Lachat ont été publiés de 1862 à 1866, l'édition de Bar-le-Duc a été faite vers la même époque, et l'on peut se demander pourquoi le manuscrit si « soigneusement conservé » n'a pas été communiqué aux nouveaux éditeurs des œuvres complètes de Bossuet.

Encore une fois, ne regrettons rien ; Lachat n'eût certainement pas apporté à la publication du manuscrit le même soin que M. Levesque ; l'édition que ce dernier a fait paraître est bonne, elle est même excellente à certains égards, et il suffira sans doute d'un erratum pour la rendre définitive.

A. GAZIER.

BULLETIN

— L'éminent historien de la Transylvanie, Alexandre SZILAGYI, dont nous avons annoncé la mort récente, a pu encore achever le XXIe volume de ses : *Monumenta Comitialia regni Transylvaniae* (*Erdélyi országgyülési emlékek*. Tome XXI (1692-1699). Budapest, Académie, 1899, 472 pages). Comme d'habitude, il a fait précéder ce volume d'une substantielle introduction (66 pages) qui doit former le 35e chapitre de sa grande histoire des Diètes transylvaines. Les années 1692 à 1699 marquent la fin de l'indépendance de la principauté. Le « Diplôme de Léopold » (1691), qui lui

avait garanti une certaine autonomie, ne fut octroyé qu'à contre-cœur. Les impôts sont augmentés, la vie, par suite des nombreuses troupes autrichiennes qui occupent le pays, devient très chère. Ainsi sous les princes nationaux une *porte* (Kapu), c'est-à-dire une maison, payait tout au plus *un* florin d'impôt; sous Léopold on paye de 40 à 50 florins; un cheval coûtait anciennement 25 florins, en 1698 le prix en est de 100, et ainsi de suite, tout à l'avenant. En outre, au fur et à mesure que les victoires d'Eugène de Savoie délivrent la Hongrie des Turcs, la cour de Vienne rogne les droits politiques. Le jeune prince Apafi II, qui aurait dû prendre le gouvernement à l'âge de vingt ans, est simplemement appelé à Vienne où il reste jusqu'à sa mort (1713). Les catholiques, en minorité dans ce pays éminemment protestant, réclament des prérogatives que la cour accorde facilement. Le cardinal Kollonics fait tous ses efforts pour que le clergé valaque accepte l'*union* avec l'Église catholique. Le commandement militaire est confié, après la mort de Veterani, à Rabutin, homme néfaste qui, d'après les Mémoires de Bethlen, « fut chassé de France à cause d'adultère et d'assassinat et reçut à Vienne, pour ses services inavouables, le haut commandement en Transylvanie ». Il pressura le peuple qui changea son nom en « Rabba tœn » (il nous a asservis). Enfin, la cour fait appeler à Vienne les trois hauts dignitaires du pays: Banffy, gouverneur, Bethlen, chancelier, et Apor, inspecteur des finances, et leur soumet le « Diplôme supplémentaire » (pot-diploma), qui fut imposé au pays après la paix de Karlovicz (1699) par laquelle la Turquie renonça définitivement à tout droit sur la Transylvanie. Ce diplôme supplémentaire change le pays « protestant » en partie intégrante du « regnum Marianum ». Les cinq articles du Diplôme, dits « Articles de Mikes », décident : 1° la dîme payée par les catholiques reviendra aux prêtres catholiques; 2° parmi les candidats proposés aux hautes dignités, il y aura toujours un catholique; 3° il faut élire quelques catholiques dans les conseils municipaux; 4° toutes les lois contraires aux droits des catholiques sont abolies; 5° un des trois sceaux de la principauté sera gardé par un catholique. Ces articles préparèrent lentement l'insurrection de François II. Rakoczy qui, élu prince en 1707, fit à l'Autriche la guerre qu'on sait. — J. K.

— M. Samuel Barabas a fait suivre très rapidement le second volume des documents relatifs à Nicolas Zrinyi au premier (*Codex epistolaris et diplomaticus Comitis Nicolai de Zrinio Zrinyi. Miklos a szigetvari hœs életére vonatkozo levelek és okiratok.* Tome II. Lettres 1566-1574. Documents 1534-1602. Supplément 1535-1567. Budapest, Académie, 1899. xxxi-752 p. Formant le 30° tome de la première série (*Diplomataria*) des *Monumenta Hungariae historica*). Ce volume contient les lettres de Zrinyi ou adressées à lui depuis le 5 janvier 1566 jusqu'à sa mort héroïque (8 septembre de la même année), puis les nombreuses relations des légats étrangers sur le siège de Szigetvar et la victoire des Turcs. Parmi ces relations, les plus importantes sont celles du légat espagnol, Chantone, adressées au roi Philippe II, et conservées aux archives de Simancas, puis celles du légat de Venise, Soranzo. A la fin de l'année 1566, le sultan Selim, dans une lettre au roi de France, fit également le récit de ce siège mémorable. Le reste des documents éclaire d'un jour nouveau la question de l'héritage de Zrinyi et les procès où ses héritiers furent impliqués (Voy. *Revue critique*, 1898, n° 9). Les documents de la deuxième partie, au nombre de 211, commençant par l'année 1534 et s'arrêtant en 1602, se rapportent également en grande partie à la famille Zrinyi, nous font assister aux débuts de la carrière militaire du héros, à son élévation au grade de ban de Croatie, et racontent les péripéties des luttes contre les Turcs. Le testament de Zrinyi, daté de Csaktornya, 23 avril 1566, est d'une longueur respectable (p. 481). Un index très détaillé (p. 689-752) facilite

les recherches dans ces documents qui devront être consultés par tous ceux qui s'occupent de l'histoire militaire du XVIe siècle en Hongrie. La plus grande partie est écrite en latin, mais on y rencontre également des pièces en allemand, en espagnol, en italien et en très petit nombre en magyar. — J. K.

— Le directeur du Musée national et fondateur de l'Institut historique hongrois à Rome, l'évêque Guillaume Fraknoi, vient de donner le supplément nécessaire à son beau livre sur l'*Histoire du droit royal de patronage en Hongrie* (voy. *Revue critique*, 1896, n° 10). C'est le recueil de tous les documents concernant cette question (*Oklevéltar a magyar Kiralyi Kegyuri jog tœrténetéhez*. Budapest, Académie, 1899, XXIX-366 pages). Ces documents, puisés en grande partie aux archives du Vatican, commencent par une réclamation des évêques hongrois, datée de 1338, contre certains abus que le roi Charles Robert, de la maison d'Anjou, commit à leur égard, et finissent, également par une réclamation, adressée par l'évêque d'Agram, en 1766, au nonce de Vienne contre la chancellerie hongroise. Les documents sont écrits exclusivement en latin et en italien et sont ainsi accessibles aux historiens que le droit des rois apostoliques magyars en fait de nomination d'évêques et d'autres prérogatives ecclésiastiques peut intéresser. Dans l'introduction M. Fraknoi publie plusieurs documents, découverts tout récemment, qui éclairent d'un jour nouveau ses recherches, notamment en ce qui concerne l'année 1445 lorsqu'il fallut pourvoir à la nomination de plusieurs évêques au moment même où le successeur de Wladislas I n'était pas encore élu. Cette fois-ci la Diète réunie à Pest exerça ce droit conféré au monarque apostolique. Un autre document montre qu'outre le consentement du pape, il fallait celui du roi lorsqu'on voulait introduire certaines réformes dans les Maisons des différents Ordres. — François II Rakoczy a exercé une seule fois (en 1705) le droit patronal conféré aux rois, ce qui prouve qu'à cette date la déchéance de la maison des Habsbourg était officielle, comme le réclamait Louis XIV. — J. K.

— La Commission archéologique de l'Académie hongroise avait chargé M. Ladislas Réthy, attaché au Musée national, de dresser le catalogue des monnaies hongroises. En effet, ni le livre que Jacques Rupp publia en 1841, ni les tables sans texte de Weszerle (1873) ne répondent plus aux exigences modernes. Après quinze ans de recherches dans les différents musées de l'Europe, M. Réthy nous donne aujourd'hui le premier fascicule de son ouvrage sous le titre : *Corpus Nummorum Hungariae. Magyar egyetemes éremtar* (Fasc. I. L'époque des Arpad, 1000-1301. Budapest Académie, 1899, 40 pages de textes et 18 tables, in-4. L'auteur retrace les principes qui l'ont guidé et promet tout le Corpus des monnaies hongroises, le premier dans son genre, puisque l'ouvrage de Rupp s'arrête en 1526. M. Réthy range les 387 monnaies que nous connaissons des trois premiers siècles du royaume, en dix-sept séries; il adopte pour le classement non pas l'ordre des rois, mais le type de la monnaie ; car sur de nombreuses pièces le nom du monarque ne figurant pas, il trouve préférable le classement d'après la forme artistique. L'exposé historique du monnayage hongrois sera donné dans les fascicules suivants. — J. K.

LETTRE DE M. SAKELLAROPOULOS.

Monsieur le Directeur,

Je suis obligé d'avoir recours encore une fois à la *Revue Critique*. Vous avez eu la bienveillance d'insérer il y a quelque temps ma première lettre à un article de M. My concernant la traduction du premier volume de l'*Histoire de la Poésie romaine* de Ribbeck. Un second article de M. My (n° 23 de la *Revue*) concernant le premier fascicule du deuxième volume, de la même tendance que le premier, m'oblige à vous écrire une seconde lettre.

Je ne puis malheureusement me mettre d'accord avec M. My sur un point : *qu'il est impossible* de rendre mot à mot en grec la phrase allemande, et surtout la phrase de l'éminent philologue dont je traduis l'ouvrage. Ceci dit, il est de toute nécessité pour moi en maints endroits de *paraphraser*. Il s'en suit ce que M. My appelle du *délayage*. La manière dont il caractérise mon travail est en elle-même en dehors de toute discussion ; c'est une question de style d'une part, et d'autre part une question de goût. Je sais très bien comment je dois parler à mes lecteurs et quelles additions je dois leur faire. Quelques inexactitudes s'en suivent tout naturellement (et telles sont pour la plupart celles qu'il a eu la peine et la bonté de signaler). Je ne connais presque aucune traduction française (et ce sont des traductions très estimées) d'ouvrages allemands qui soit exempte de pareilles inexactitudes. A l'occasion des traductions de la Bibliothèque Maraslis nous avons examiné minutieusement avec quelques-uns de mes confrères plusieurs traductions françaises et je pourrais vous citer de nombreuses inexactitudes pareilles à celles que M. My signale. Pourtant, je ne me souviens pas d'avoir lu dans la *Revue critique*, longuement discutées, ces peccadilles si ce n'est en passant et après des considérations rendant justice en ce qui concerne le travail en général. Si je traduisais Gœthe ou Schiller, et non pas un ouvrage d'érudition, la question serait tout autre M. My a vu seulement des fautes ; il n'a pas vu autre chose, parce qu'il n'a pas voulu. Il y a seulement un passage où il a parfaitement raison, c'est là où je dis qu'Antoine était condisciple de Virgile. C'est une bévue, de laquelle cependant je me console aisément, pensant que presque tous ceux qui travaillent et qui écrivent en ont commis, et peut-être de plus graves. M. My sait bien ce que je veux dire. Je ne comprends pas sa note sur le passage concernant Camille, et je crains que M. My ne confonde ἐκδικήσῃ et ἐκδικηθῇ.

C'est bien malheureux que mon travail (qui n'est pas un travail de simple traduction) n'ait pas trouvé grâce auprès de M. My. Mon censeur a une tendance marquée vers le pessimisme littéraire. C'est ce qui lui fait croire que ma traduction du premier fascicule du deuxième volume est inférieure à celle du premier volume. Je crois au contraire, et j'avoue, que mon deuxième volume (il sera terminé dans quelques semaines) est moins imparfait que le premier.

S. C. Sakellaropoulos.

RÉPONSE DE M. MY.

M. Sakellaropoulos trouve excellente sa méthode de traduction ; je la trouve mauvaise ; j'ai montré par quelques exemples comment cette méthode l'amenait à commettre des erreurs qui ne sont pas de simples peccadilles, comme il le dit ; et je suis convaincu qu'avec une méthode différente bien des fautes de ce genre seraient évitées. Je parle principalement de celles qui proviennent d'additions inconsidérées : qui croirait, par exemple, qu'une toute petite addition comme ἐκ τῆς κυψέλης, dans un des passages que j'ai critiqués, fasse un énorme contre-sens ? Mais M. Sakellaropoulos sait très bien, dit-il, « quelles additions il doit faire à ses lecteurs ». Qu'il ajoute donc à son aise ; je ne prétends pas le convertir à ma manière de voir. Tant que ces additions ne touchent qu'à Ribbeck, passe ; mais quand elles touchent à l'auteur étudié (ici Virgile), le lecteur, qu'il soit Grec ou d'une autre nation, a le devoir de protester. Qu'ai-je fait autre chose ? M. Sakellaropoulos avoue *une* bévue : il est bien bon Et pourtant ce n'est pas tant la faute que je critique que le procédé qui l'a causée. Etait-il donc *impossible* (ici comme en bien d'autres cas) de se conformer strictement à la phrase de l'original ? — M. Sakellaropoulos insinue que je n'ai pas compris le mot ἐκδικήσῃ. Or, la phrase grecque signifie : « Diane... demande à une nymphe une flèche, afin qu'avec cette flèche (δι' αὐτοῦ) elle venge la jeune fille » ; l'allemand : « Diane... appelle une nymphe, pour lui remettre entre les mains une flèche, avec laquelle celle-ci (*dieselbe*, la nymphe) doit venger, etc. » M. Sakellaropoulos voudrait-il me dire si dans Virgile c'est Diane, comme le dit sa traduction, ou la nymphe qui tue Aruns ?

Le Propriétaire Gérant : ERNEST-LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 24 juillet — 1899

Studi Glottologici italiani, diretti da G. de Gregorio. Volume primo. Torino. Loescher, 1899. Prix : 10 Lire.

Voici un nouveau périodique linguistique dont le directeur et en même temps, à ce qu'il semble, le principal rédacteur est M. de Gregorio, professeur à l'Université de Palerme. Ce que sera au juste cette publication, il serait téméraire de le dire, puisque M. de G. n'a pas cru devoir exposer en une préface ses intentions et ses projets. En tout cas, ce premier volume est de bon augure. Il est presque entièrement rempli par les travaux d'étymologie et lexicographie romane de M. de Gregorio. Après deux articles sur l'influence germanique dans les langues romanes, et sur le groupe italien *-gli-* issu de *-cl-*, il contient un précieux supplément au dictionnaire latin-roman de Kœrting. Grâce à sa connaissance parfaite des dialectes siciliens, l'auteur complète les articles de Kœrting en y ajoutant des formes nouvelles, rectifie sur quelques points l'enseignement habituel des romanistes (voir p. ex. le mot *arbor*) et donne des explications phonétiques intéressantes. Souvent aussi son étude a une portée plus générale (cf. ce qui est dit aux mots *andare*, p. 37, *Basculi* p. 46, *canis*, p. 60, *fragescere*, p. 94, *mutus*, p. 132, *timpa*, p. 162, etc.). En tout 608 mots d'origine latine ou germanique sont étudiés dans leurs dérivés romans. Un index alphabétique de tous les mots cités fait suite à ce consciencieux travail. Le volume se termine par deux articles de dialectologie italienne de MM. Sabbadini et La Via, et deux comptes rendus de M. Niedermann. Ainsi, à en juger d'après ce

premier volume, la philologie romane et en particulier la dialectologie italienne tiendra une large place dans la nouvelle publication. C'est fort judicieux. Le nombre des périodiques de linguistique générale étant assez considérable, on ne saurait trop engager M. de G. à poursuivre ses recherches sur un domaine restreint, où il est mieux en mesure que tout autre de découvrir du nouveau. Grâce aux progrès de la phonétique expérimentale et avec les appareils perfectionnés dont on dispose, les études de dialectologie sont plus scientifiques que jamais et plus fécondes en résultats.

J. Vendryès.

A. Blanchet et F. de Villenoisy. **Guide pratique de l'antiquaire.** Paris, Leroux, 1899. In-12, 269 pages.

Le Ministère de l'Instruction Publique d'Allemagne a fait publier en 1888, et rééditer avec des planches en 1894, un manuel du fouilleur et du conservateur d'antiquités, *Merkbuch Alterthümer auszugraben und aufzubewahren*. En 1898, M. F. Rathgen a donné un ouvrage plus étendu, spécialement consacré à la conservation des objets *(Die Konservirung der Alterthumsfunde)*. MM. Blanchet et F. de Villenoisy ont été bien inspirés en rédigeant, sur le même sujet, le petit ouvrage que nous annonçons. Il est divisé en deux livres, dont l'un est consacré à la recherche, au nettoyage et à la restauration des objets, l'autre aux procédés de reproduction (moulage, estampage, galvanoplastie, photographie). Une lacune qui frappe tout d'abord est l'absence de toute indication pour l'enlèvement et le transport des mosaïques. C'est là un art assez difficile, qui a été porté à un haut degré de perfection dans le service des antiquités de la Tunisie, fondé par R. de la Blanchère et dirigé aujourd'hui par M. Gauckler. Depuis des années, je me suis efforcé d'obtenir que ce service archéologique, si bien outillé et dirigé avec tant de zèle, fît part au public des procédés qu'il emploie et qui lui ont permis d'accumuler, au Musée du Bardo, une collection de mosaïques dont aucun musée d'Europe n'offre l'équivalent. Mes exhortations et mes appels privés étant restés sans effet, je profite de l'occasion pour renouveler mes instances dans cette *Revue*. Dans les parties moins fréquentées de l'Italie, en Espagne, en Orient, quantité de mosaïques sont détruites ou abandonnées chaque année parce que les procédés qui permettent de les sauver ne sont pas dans le domaine public. MM. B. et de V. pourraient au moins, dans une édition ultérieure, donner à ce sujet quelques conseils, que les premiers venus parmi les ouvriers mosaïstes ne refuseraient pas de leur suggérer. J'ignore s'il existe une « littérature » de la question.

On trouvera peut-être que les auteurs ont un peu multiplié les formules propres à assurer la conservation des antiquités ; mais c'est là une objection à laquelle leur *avant-propos* répond fort bien : « Comme ce

Guide s'adresse aussi à des archéologues souvent éloignés des grands centres d'habitation, il arrivera fréquemment qu'un seul procédé pourra être mis en pratique. » Quant à la valeur des recettes, empruntées aux ouvrages allemands ou à d'autres sources, l'expérience seule permettra de l'apprécier. Il est probable, d'ailleurs, que le présent livre provoquera bientôt des observations utiles de la part de ceux qui sont appelés à en faire usage et que les bonnes formules ne tarderont pas à se distinguer des mauvaises. Les différents procédés pour le nettoyage des objets en fer, auxquels MM. Blanchet et F. de Villenoisy ont consacré onze pages, méritent tout particulièrement une étude expérimentale. Ceux qu'on a suivis, dès l'origine, au Musée de Saint-Germain sont dus à feu Lindenschmit, directeur du Musée de Mayence ; Verchère de Reffye, qui est seul cité (p. 52), n'a fait que traduire les recettes de Lindenschmit, ce qu'il a d'ailleurs très loyalement reconnu.

S. R.

Jacques Flach. **L'origine historique de l'habitation et des lieux habités en France.** Paris (libr. Ernest Leroux), 1899, in-8, 100 pages.

On retrouve, dans la nouvelle publication de M. Jacques Flach, les qualités qui le distinguent et lui assurent un rang éminent parmi les historiens de notre temps : une étude consciencieuse des textes originaux, une grande abondance d'idées personnelles, d'idées vivantes et concrètes, c'est-à-dire s'adaptant à la réalité des faits, enfin, un style vigoureux et pittoresque. Un lecteur superficiel trouvera son œuvre confuse et touffue, mais c'est aux faits mêmes étudiés par l'historien que le reproche devrait s'adresser. Est-ce de sa faute à lui si le développement des peuples n'a pas eu cette belle ordonnance qu'un cerveau littéraire comme celui de Fustel de Coulanges, par exemple, se plaît à lui donner ? C'est M. Paul Meyer, je crois, qui, dans un discours prononcé à la Société de l'histoire de France, a bien défini le travail historique tel qu'il s'accomplissait dans la pensée d'un Fustel de Coulanges, tournant et retournant les textes jusqu'à ce que les idées qui s'en dégageaient fussent pliées à un enchaînement harmonieux et logique. M. F. voit les faits dans leur réalité vivante sous les documents qu'il lit, et il les expose sincèrement, tels qu'ils lui apparaissent, dans leur variété et leur confusion même, lorsque, parfois, la vie sociale a été confuse et touffue.

La théorie d'un livre de Fustel de Coulanges peut être reproduite en quelques lignes, on ne pourrait résumer de même un ouvrage de M. F. pour la raison que, s'il est vrai que le livre contient une doctrine, du moins n'a-t-elle pas la simplicité et l'unité d'une théorie.

En une centaine de pages M. F. présente un tableau de l'histoire des lieux habités en France depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. L'habitation préhistorique est caractérisée en France par ces deux faits : habitation souterraine, voisinage de l'eau. Puis l'auteur discute

les idées si séduisantes de Meitzen sur les maisons types des civilisations celtique, germanique et slave. Le type de l'habitation germanique (prédominante en Allemagne) aurait été le village aggloméré ; le type de l'habitation slave (prédominante en Russie), le village construit en rond ou le long d'une route ; le type de l'habitation celtique (prédominant en France), la ferme isolée. M. F. montre ce qu'il y a d'exagéré dans les conclusions trop absolues du savant allemand, bien que, en France au moins, le type primitif de la ferme isolée explique bien le développement ultérieur des conditions sociales.

Au chapitre suivant M. F. expose une de ces conceptions justes et lumineuses que l'on rencontre de place en place dans ses livres et qui sont infiniment fécondes dans leurs développements. L'unité domaniale de l'époque gallo-romaine n'a pas été la *villa* ou le grand domaine, mais le *fundus*. Le *fundus* a été essentiellement un tout, une unité. C'est lui qui constitue la cellule primitive où il faut remonter pour expliquer le développement ultérieur du domaine féodal.

Arrivant à l'histoire de la formation des villes, M. F. réfute une théorie récente reprise par M. Des Marez dans son remarquable ouvrage sur la *Propriété foncière dans les villes du moyen âge*. « C'est une pure fiction, dit très justement le savant historien, d'imaginer les marchands comme des *nomades* avant le XIe siècle, des sédentaires après. Avant comme après ils avaient une résidence fixe, d'où ils se transportaient aux marchés et aux foires périodiques, lesquels se tenaient, non point dans les faubourgs, mais au cœur même des villes. »

La partie où sont étudiées les villes neuves est remplie d'aperçus nouveaux. M. F. divise les villes-neuves en trois groupes : les *villes-neuves-frontières* du IXe et du Xe siècle, les *villes-neuves-sauvetés* des XIe-XIIe siècles, les *villes-neuves-bastides* du XIIIe et du XIVe siècle ou des siècles postérieurs. Enfin, dans le chapitre consacré aux « Principes de l'habitat au moyen âge », M. Flach publie, d'après le manuscrit français 12330 de la Bibl. nat., un texte qui, pour l'histoire de la formation des villes, est d'un intérêt surprenant. Nous n'avons pas ici la place de le reproduire ; mais nous y renvoyons tous ceux qui s'intéressent à cette question, la plus controversée de toutes celles dont s'occupe l'érudition médiévale. Il s'agit du *Rustican*, composé par Pierre de Crescens au XIIIe siècle et traduit en français sur l'ordre de Charles V. (Nous pensons que page 79, ligne 10, il faut lire « se *ainsi* n'estoit. »)

Avec le progrès de l'autorité royale, de l'ordre public, de la sécurité, l'habitation se transforme ; mais les progrès sont traversés par les crises trop fréquentes et trop profondes : les misères de la Fronde, la révocation de l'Édit de Nantes, etc. Avec la Révolution seulement s'ouvre pour l'habitation une ère nouvelle. « Les villes restent d'abord repliées sur elles-mêmes, enfermées dans leurs murs d'enceinte. Progressivement elles débordent au dehors. Les enceintes de nos jours finissent par tomber devant les progrès de l'art militaire comme tombèrent jadis les fortifi-

cations des châteaux et des manoirs. L'industrie et le commerce s'étendent aux villages. »

L'ouvrage est une large esquisse : une centaine de pages en tout, mais toutes bondées de documents et d'idées.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

Geschichte des Kœnigreichs Jerusalem (1100-1291) von Reinhold RŒHRICHT. Innsbruck, Wagner'sche Universitæts-Buchhandlung; 1898, in-8, pp. XXVIII-1105.

M. Rœhricht, qui depuis bientôt trente ans consacre ses labeurs, avec tant d'ardeur et de succès, à l'étude de l'histoire des Croisades[1], vient de résumer, d'une façon aussi complète que possible, dans le présent volume, tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur l'histoire du royaume latin de Jérusalem, depuis l'élection de Beaudoin Ier (1100) jusqu'à la chute des dernières places fortes des croisés (1291). La découverte de nouveaux documents ou la publication de chroniques encore inédites viendront peut-être éclairer sur certains points de détail l'histoire de M. R. ou infirmer quelques identifications topographiques douteuses; il n'en reste pas moins vrai que ce volume est actuellement, et restera sans doute longtemps, le meilleur travail d'ensemble que nous ayons sur l'histoire du royaume franc. Pourtant, il ne faut pas prendre ce terme « d'histoire » dans un sens trop large. M. R., en effet, se borne — tâche déjà énorme — à retracer la succession des événements; il ne s'arrête point à en rechercher les causes, à en déduire les conséquences, à en montrer la portée; en un mot, il ne fait point la philosophie de l'histoire. De même, il ne parle des institutions qu'autant qu'il y est contraint par le récit des événements[2]. Il y a donc encore plusieurs chapitres de l'histoire complète du royaume de Jérusalem à écrire : et nous pouvons espérer que l'auteur ne reculera pas devant cette entreprise pour laquelle il est si bien préparé. — Nous nous bornerons à adresser une critique générale à l'ouvrage : l'auteur, à force de vouloir être précis, est parfois devenu confus; cela provient certainement de ce qu'il enregistre une multitude de détails et cite une quantité considérable de documents; l'érudit y trouvera son compte, mais le simple lecteur en sera quelque peu fatigué. M. Rœhricht aurait pu, semble-t-il, éviter en partie ce défaut en s'astreignant moins rigoureusement à l'ordre chronologique. Le livre est partagé en 40 chapitres dont la plu-

1 La liste des articles, brochures et volumes publiés antérieurement par l'auteur (p. 1097) ne comprend pas moins de 77 numéros.

2. Dans ses *Colonies franques de Syrie*, publiées il y a plus de quinze ans, M. Rey n'a fait qu'effleurer cette histoire. De nombreux documents mis au jour depuis lors permettraient de la retracer avec plus de précision et d'ampleur. — Le livre de M. Dodu sur les *Institutions monarchiques du royaume latin de Jérusalem* (1894) est un récent essai qui suscitera, nous le souhaitons, d'autres travaux du même genre.

part n'embrassent qu'un espace de trois ou quatre ans, et retracent tous les événements, souvent indépendants les uns des autres, qui se sont passés pendant ce temps sur les divers points du royaume. — Une triple table des noms de personnes, des noms géographiques [1], et des principaux faits facilite les recherches. — Bien que toutes les cartes de la Palestine moderne puissent être utilisées pour l'éclaircissement de cette histoire, néanmoins une carte spéciale jointe au volume aurait été la bienvenue, de même qu'une bibliographie.

J.-B. Chabot.

La lettre L du Complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française, par Frédéric Godefroy, 91e et 92e fascicules, librairie Émile Bouillon, Paris.

Ce Complément sera une ample contribution à l'histoire du français, mais personne ne s'étonnera qu'un travail de telle importance, et qui exige les plus vastes lectures, donne toujours lieu à quelques remarques, notes ou additions.

Labarum : François de Sales a francisé ce mot : « Constantin mettant la croix en son labare » ; on le trouve encore antérieurement (1573) dans Guill. Paradin : « Les images des princes, en leurs enseignes et labares. » *Labeur* a été employé avec le sens d'instrument de travail : « Tous leurs labeurs (des pêcheurs) près d'eux estoient couchez. » *Laborieux* a eu des significations qui n'ont pas été remarquées : « robes d'argent et d'or laborieuses », artistement travaillées ; « Vous êtes tous des consolateurs laborieux », importuns, à charge. *Labourage* = ennui, tourment : « Mais leur ferons tel labouraige Que peccavi trop tard diront. » *Laine* : manque la locution si fréquente au xvie siècle : « marcher, venir avec des pieds de laine». L'article *laitier* est insuffisant : « des terrines laitières », destinées à contenir le lait ; « l'herbe laitière » = laiteuse. *Lanterne*, sorte de coquillage ou de poisson phosphorescent. *Lapereau*, adj., qui court ou chasse le lapin : « le lion va pesamment, le chien lapereau trotte sans cesse ». *Lapidaire*, qui niche dans les rochers : « faulcon lapidaire que l'on trouve ès haulx rochiers des Alpes. » *Larder*, flatter : « Il fault blandir, il fault larder Ceuls qui ont le gouvernement » ; peut-être ce verbe est-il aussi l'équivalent de la locution : graisser la patte. *Latrines* : J. Le Maire emploie ce mot au singulier. Dans un texte de 1640, *lasagne* est défini de cette manière : « les gauffres ou cassemuseaux, les lasagnes ou beignetz mols. » *Lecture* = Conte, récit : « Ceste fabuleuse lecture. »

Sous *Lenteur*, font défaut des exemples de ce mot aux sens de « humi-

---

1. M. Rœhricht, qui a utilisé les sources orientales dans les traductions, a adopté une orthographe constante pour le même nom propre ; cependant pas toujours la meilleure ; pourquoi, par exemple, écrire *Ch*aifa et *H*arran, puisque ces deux noms commencent en arabe par la même lettre ?

dité, moisissure, viscosité » ; — « la glutinosité et lenteur de la mercuriale; on lambrisse de palmiers les murailles contre la lenteur ; le vin absorbe la lenteur et la viscosité tant de l'anguille que du fromage. » Citons encore cette curieuse acception qui est dans Ronsard : « Lenteurs, pestes, charbons, tournoymens de cerveau. » De même *lent* a signifié glutineux, visqueux, flexible; « lente poix, vigne lente, lentes et crasses humeurs. » — *Léopard* : une ancienne monnaie d'Angleterre a porté ce nom. Quelques acceptions du mot *Lieu* n'ont pas été notées, comme : lieu pitoyable = hôpital, tenir les grands leus = les hautes dignités, voir lieu de quelqu'un = obtenir satisfaction, droit de quelqu'un : « Onques de lui ne poc mon lieu veir. » *Lignager* = prolifique : « bestes nuysibles et malfaisantes sont peu lignageres. » — *Limaçon* : « dormir en limaçon », replié sur soi-même ; « en limaçon », en tournoyant. *Lion* = ancienne monnaie de Flandre. *Lippe* : les formes lepe, leppe, lieppe étaient à citer. L'exemple qui suit servira à expliquer *Lieppe* qui, dans le Dict. de Godefroy, est resté obscur : « Qui bien aime à tart oublie, et de pou pleure à qui la lieppe pent », locution proverbiale qui est dans *Renart* et aussi dans Charles d'Orléans. *Litorne* : outre lostur-gne, on trouve encore « loustourgie, loturne ». J'ai rencontré au XVIe siècle, *liquidation* = pureté, netteté ; *liquider* = rendre clair, démontrer nettement; *lointain* = avancé en âge, *littéraire* = alphabétique, « ordre littéraire », et plus anciennement *loutre* = peau de loutre? « selles vieilles, loutres et bociaus », mot qui désigne encore un engin de travail : « Ung engin nommé loutre, servant à curer et à aprofondir ledit nouveau hable. » *Lugubre*, employé substantivement : « Femme son mari plouroit Et en lugubre demouroit. » *Luxure* n'est point rare au sens de luxe, de mollesse, ni *luxurieux* avec celui de « fécond, vigoureux, qui vient d'une tumeur ou excroissance » : — « bled luxurieux, jeunes et luxurieux arbres; sarcoma est une grande tumeur... ceste chair luxurieuse survient le plus souvent aux fesses. » *Luné* peut être considéré comme le part. passé du verbe *luner* : « Les sourcilz au dessous se lunent eslevez. » Quant à *luner* = faire clair de lune (XIVe siècle) il manque aussi dans le Dictionnaire. Lyre = un grand nombre, une longue série : « Des mauvaises (femmes), c'est une lire; L'ordre en croist tousjours et empire. » Il me semble que ce mot est resté en ce sens dans la langue populaire.

J'en viens à l'historique des mots proprement dit. Il en est un certain nombre qui remontent à une date beaucoup plus haute que celle qui est indiquée dans le *Complément*. Aussi au XIIe siècle étaient en usage : « Languissant, liège, litanie, 1° loquet. »

Au XIIIe siècle, et dans les dix premières années du XIVe : « Levraut, logement, lourdaud, lauréole, légionnaire, lecteur, avec sa forme actuelle ».

Au XIVe : « Lare, larve, latrines, légataire, lemure, libation, litharge, livrée, longanimité, lunaire, lunatique ».

Quant aux mots qui suivent, on en trouve des exemples antérieurs à ceux qui ont été recueillis par les continuateurs du *Complément* : « Lacune (1541), laïque (1520), lapereau (1330), larmier (1321), laticlave (1595), léproserie (1568), lérot (1532), libérer (1560), limitatif (1510), louanger (1555), louvetier (1516), lunetier (1508).

Pour finir, nous donnerons une liste de mots qui n'ont point d'historique dans aucun Dictionnaire que nous connaissions, qu'on trouve pourtant au xvie siècle, et quelques-uns même à une date plus ancienne. On peut s'étonner qu'aucun de ces vocables ne figure parmi les articles de la lettre L. Citons seulement : « Labdacisme, lagune, laissées (xive siècle), latomie (xve siècle), lavabo, lave, légitimaire, lenticule, regardé à tort comme néologisme par Darmesteter, libera, liciter, lionné, liser, terme de draperie : « Que nus ne face viex doublet de vieille toille qui soit lisiée » (1323) ; lissoir, literie, locomotif, logique, adj., loterie qui existe dès 1538, et avec la signification actuelle en 1611. »

Je remarque que « labyrinthique, lucifuge », auxquels Littré n'a pas donné d'historique, sont suivis d'exemples du xvie siècle dans le *Complément*, mais « lant, lançon, libatoire, lithosperme », usités à la même époque, n'ont pas été recueillis.

A. Delboulle.

W. P. Ker. **Epic and Romance, Studies on medieval literature.** London, Macmillan and Co., 1897, in-8 de xx-451 pages.

Dans cette étude, qui se recommande par la largeur des vues et par une foule de rapprochements ingénieux, M. Ker oppose l'une à l'autre les deux classes d'œuvres narratives qu'a connues le moyen âge, l'une, la plus ancienne, essentiellement « épique », l'autre plus récente, que l'auteur qualifie de « romantique » ; il essaie de nous montrer, en les caractérisant, en quoi elles diffèrent. Si j'ai bien compris sa pensée, ces différences se laissent ramener aux points suivants : 1° Dans le genre épique les personnages sont individualisés ; ils sont vrais, ils sont forts, et le drame naît des caractères (pp. 19, 23) ; l'auteur n'intervient pas (p. 307, comparaison de Sturla, le chroniqueur islandais, avec son contemporain Joinville) ; dans les récits romantiques il « n'y a qu'une voix, celle du narrateur, et c'est sa théorie qui prend la place des caractères eux-mêmes » (p. 38) ; des caractères conventionnels remplacent les portraits plus larges et plus libres des âges héroïques (p. 404) ; 2° Il s'ensuit que dans l'œuvre épique l'aventure, l'intrigue n'est que d'un intérêt secondaire (p. 341), dans l'œuvre romantique au contraire c'est elle et (dans les œuvres françaises surtout) la psychologie, l'explication des caractères, qui préoccupe le plus l'auteur (pp. 381, 397) ; 3° Il s'ensuit encore que l'épopée est simple, précise, positive, tandis que le « roman » est compliqué (p. 57), vague et mystérieux (p. 367). Ce que le « roman » perd en diversité de caractères (cp. sous 1°), il le compense par des des-

criptions plus détaillées, par de la phraséologie, de la rhétorique et des raisonnements (p. 404); 4° L'épopée est très complexe, peut se composer des éléments les plus divers (p. 34, 37), n'exclut rien qui puisse, de quelque façon, contribuer à renforcer l'impression de la vie (p. 421); elle peut même contenir des éléments romantiques, des contes de fées, du roman conventionnel; seulement, pour rester épique, il faut qu'elle les subordonne à la conception d'un caractère réellement humain (p. 202); ainsi l'histoire des Phéaciens est romantique, mais ce qui fait qu'elle est pourtant à sa place dans l'Odyssée et que celle-ci n'en est pas moins une épopée, c'est que le caractère de celui qui raconte (Odysseus), plutôt que les merveilles qu'il raconte, intéresse ceux qui l'écoutent (p. 39); le genre romantique est moins vaste (p. 37); 5° Le poète épique raconte l'histoire de sa race, de sa tribu, de sa famille (pp. 28, 399), le poète romantique prend son bien où il le trouve, et souvent même il étale son érudition (p. 380).

Pour illustrer ces contrastes, l'auteur oppose dans de larges aperçus les monuments de l'ancienne poésie épique à ceux de la poésie romantique du XIIe siècle et des siècles suivants. Mais auparavant il prend soin de comparer les épopées germaniques avec celles des Français et avec les sagas islandaises : ces dernières représentent le genre épique dans toute sa pureté et dans toute son élévation; les « chansons de geste » au contraire, dans la forme où elles nous sont parvenues, font déjà pressentir la prochaine victoire du genre romantique (p. 66).

Il est regrettable que ces théories, souvent neuves et toujours intéressantes, soient présentées sous une forme qui manque de simplicité et souvent de clarté; on dirait parfois que l'auteur a employé, pour exprimer ses idées, la forme la plus contournée qu'il pût trouver. Ainsi je renonce à comprendre ce que signifie le « musical meaning » de la *Chanson de Roland* (p. 338), pas plus que je ne comprends la phrase qui termine la p. 401. Ce qu'on regrette aussi de ne pas y trouver, c'est d'abord une disposition méthodique de la matière, des résumés et des références : on en trouve quelques-unes, mais on se demande pourquoi plutôt celles-là que d'autres.

Mais ces observations ne regardent que la forme. Le contenu lui-même est solide et, si l'on n'est pas toujours de l'avis de l'auteur, c'est que sur un terrain si vaste, il y a bien des points de vue différents.

SALVERDA DE GRAVE.

Le Dit des Outils de l'Hôtel, par Gaston RAYNAUD (Extrait de la *Romania*, t. XXVIII), Paris, 1899.

Ce *Dit* du XIIIe siècle, que M. Raynaud a emprunté à un manuscrit du château de Chantilly, avait été publié par Jubinal d'après un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale, sous le nom de « le Ditté des choses qui faillent en ménage et en mariage », mais avec une lacune

d'au moins 50 vers. De plus les versions de ces deux textes dont le premier compte 242 vers, le second 210, sont si différentes l'une de l'autre que l'on n'en trouve pas 80 qui leur soient communs. Cette publication à laquelle M. R. a joint les variantes de l'ancien manuscrit est donc tout à fait nouvelle, et elle a encore d'autres mérites. Elle est précédée d'abord d'une très intéressante dissertation sur l'origine et le premier sens de *ricochet* qui apparaît dans ce *Dit des Outils de l'hôtel*. L'Académie française a défini ce mot par « petit oiseau répétant continuellement son ramage », ce qui éclaire cette locution du *Dit* : « C'est la fable du ricochet », équivalent à « C'est toujours la même chanson ». — « Le pépiement aigu, dit M. R., incessant, monotone de ce petit oiseau sautillant, suffirait à justifier la locution proverbiale où il figure », et il explique comment le sens s'étant généralisé a passé à celui qu'il a aujourd'hui et a donné naissance au verbe moderne *ricocher*. C'est ingénieux et très vraisemblable, mais il faut lire aussi en note les remarques de M. G. Paris sur cette explication étymologique. Littré n'a qu'un seul exemple de cette locution, extrait de Rabelais. Le *Dict. général* en a donné un autre plus ancien, du commencement du xv[e] siècle, avec cette mention : origine inconnue. Leroux de Lincy, dans son Introduction au *Livre des proverbes français*, p. 41, cite celui-ci qui est de la même époque : « Obéir au pape, puis désobéir, lui obéir de nouveau, et de nouveau lui refuser obéissance, on dirait que c'est *la chanson du ricochet* ». Un vocabulaire où figurent tous les mots intéressants du texte de M. Raynaud et de celui de Jubinal ajoute encore à l'intérêt de cette publication qui contribuera à l'historique du vieux français. Godefroy n'a pas recueilli *brusel* = brosse à bluter, *cote* = instrument à marquer le linge et son dérivé *coter*, *cornete au let* = biberon, *frongier* = faire trembler, *gatelle* = petite jatte, *lice* = fer à repasser, *morille* de couleur noire, *muelle* = cage à poules, *pille* = pilon, *rongnier* = grommeler, *ride* = fer à plisser, et l'infinitif *rider*, *trichefichet* = trompeur. De *tille* = pièce de bois de tilleul, par extension chose de peu de valeur, et de *badille* = qui est de peu d'importance, il a fait un seul mot *tillebadine* qu'il a du reste laissé sans explication.

A. Delboulle.

A history of English dramatic Literature to the death of Queen Anne, by A. W. Ward; Londres, Macmillan, 1899. 3 vol. I, xiv-576 p. II, xii-766 p. III, xiv-599 p.

La première édition de cet ouvrage date de 1875 ; il s'est donc passé vingt-trois ans entre ces deux publications, et l'on comprend qu'au lieu de deux volumes il en ait fallu trois à M. Ward pour mettre son travail à jour. Depuis 1875, bien des publications importantes sont venues augmenter la bibliographie dramatique anglaise et apporter de nouveaux documents dont quelques-uns de premier ordre, comme, par exemple,

la *Vie de Shakespeare* par M. Sidney Lee, dont nous avons rendu compte, ici même, dans un récent article.

Les trois nouveaux volumes de M. W. se divisent en neuf chapitres embrassant chacun toute une vaste période; vol. I : ch. I. Origine du drame anglais; ch. II. Les commencements du drame régulier (Bale, John Heywood), sujets qui depuis longtemps ont été rendus familiers aux lecteurs français par les premiers travaux de M. Jusserand; ch. III. Les prédécesseurs de Shakespeare (Lyly, Kid, Marlowe, Peele, etc.); ch. IV. Shakespeare. Vol. II : continuation du chapitre IV; ch. V. Ben Jonson; ch. VI. Les derniers représentants du siècle d'Élisabeth (Dekker, Marston, Middleton, Rowley, etc.); ch. VII. Beaumont et Fletcher. Vol. III : ch. VIII. La fin de l'ancien drame (Massinger, Webster, Tourneur, Ford, etc). — Ces six études correspondent aux trois volumes de M. Mézières. Enfin, un dernier chapitre est consacré au drame sous Cromwell et sous Charles II ; c'est sur cette période de décadence artistique et morale que finit cette *Histoire,* la plus consciencieuse qu'on ait écrite.

Aucun pays n'offre à l'égal de l'Angleterre un cycle dramatique aussi complet, et nulle part on ne peut citer un nom comme celui de Shakespeare qui résume à lui seul toute une littérature spéciale et en reste la manifestation essentielle et définitive. Aussi un livre comme celui de M. W. dans lequel la figure centrale est celle de l'auteur de Hamlet, ne peut-il être indifférent. Tout gravite autour de ce soleil; raconter les origines du théâtre anglais c'est mieux faire comprendre l'épanouissement Shakespearien et suivre la trace du grand dramatiste dans ses successeurs, c'est encore une manière de mettre en évidence sa supériorité. On comprend que M. W. n'ait pas cru devoir élargir le cadre de son histoire; telle qu'elle est, elle représente à merveille les trois grands siècles pendant lesquels le théâtre a eu en Angleterre une véritable signification. En effet, après la Restauration, à part quelques œuvres exceptionnelles, comme le *All for Love* de Dryden, ou certaines comédies étincelantes de Congreve, on n'a vraiment à enregistrer que des productions hâtives, souvent malsaines, destinées à satisfaire le goût d'un public licencieux plus que de raison. Le drame anglais périclite dès la fin du XVII[e] siècle, et quand vient la réaction avec Fielding, Goldsmith et même Sheridan, le théâtre n'a plus l'importance qu'il a eue pendant tant d'années — le roman est apparu et c'est au moyen du roman que les hommes de valeur communiquent avec le public. Les trois noms que nous avons cités sont perdus dans un siècle tout entier et font ressortir la pénurie dramatique; au temps de Garrick, c'est à Shakespeare que l'on revient, et c'est Shakespeare encore qui, accommodé au goût du jour, remplit la scène anglaise. Désormais le grand art est perdu et jusqu'à nos jours les fournisseurs du théâtre ne sont guère que des adaptateurs maladroits. M. Ward n'a pas eu le courage de tracer le tableau de la décadence anglaise, et on ne peut guère le lui reprocher.

Tout en rendant pleine justice à l'effort que l'auteur a fait pour réunir et coordonner les matériaux de son travail, on ne peut se défendre de trouver que cette *Histoire* tient plus de l'encyclopédie et du dictionnaire que de l'*essai* proprement dit. Il est difficile de lire une longue suite de biographies ou d'appréciations, même scrupuleusement chronologiques, sans être un peu déçu et fatigué. Les idées générales sont rares dans ces trois volumes et les conclusions sont pauvres; enfin, ils n'offrent ni au début, ni à la fin, les aperçus qu'on aimerait à y trouver. C'est là un défaut assez commun aux critiques anglais qui, en général, n'ont pas su comprendre les admirables leçons de Macaulay. Mais tels qu'ils sont, ces volumes restent une mine de précieux renseignements, et il sera impossible d'étudier la littérature dramatique de nos voisins sans avoir recours à cette publication. Un excellent index alphabétique permet de s'orienter dans cette belle forêt touffue et sert de catalogue à cette encyclopédie.

Casimir Stryienski.

Crouslé (L.). **La vie et les œuvres de Voltaire.** Paris, Champion, 1899. 2 vol. in-8° de xxxxviii-416 et 334 p.

La difficulté, pour l'auteur de ce remarquable ouvrage, n'était pas d'écrire deux volumes sur Voltaire. Qui se lasserait d'entendre parler du plus spirituel écrivain qui ait jamais existé? Le difficile était de verser en deux volumes toute la science accumulée de nos jours sur sa vie et son œuvre sans alourdir la narration, sans obscurcir le jugement général. Encore, si Voltaire s'était borné à beaucoup écrire et à susciter de nombreux biographes, la tâche que se proposait M. Crouslé eût été relativement aisée ; mais Voltaire, dans une même année, menait de front trois ou quatre ouvrages différents et cinq ou six querelles; comment conserver cet enchevêtrement, qui fut sa vie même, sans embrouiller le lecteur ? M. C. est venu à bout des difficultés, qu'il acceptait tout entières, par un habile choix entre les documents, surtout par la pureté, l'élégance, la grâce simple et fine du style. Il n'annonce nulle part des révélations sur le génie de Voltaire, mais il sème les remarques piquantes. Par exemple, il montre comment Voltaire, en véritable homme de cour qu'il était, s'engouait aisément, malgré sa pénétration, pour des personnes frivoles (I, 94); il écrit une jolie page sur l'art qu'avait Voltaire de mettre de son côté le public incompétent (I, 155); il institue un piquant parallèle entre d'Alembert et lui (I, 302); il explique malicieusement l'habile emploi que Voltaire faisait des préfaces (II, 228). Jamais on ne sent le critique gêné par la masse des documents qu'il met en œuvre. Ajoutons que d'abondants sommaires rendent commode l'usage de ces deux volumes.

Certes le jugement d'ensemble sur lequel s'ouvre le premier et se ferme le deuxième ne sera pas universellement accepté. Beaucoup le

trouveront trop sévère. Mais, sans entrer dans un débat mille fois agité, les plus fervents admirateurs de Voltaire accorderont à M. C. deux points de la plus haute importance.

Le premier est que sa sévérité ne tient pas à ce qu'il n'aurait point subi le charme de Voltaire. Peu d'hommes l'ont éprouvé davantage. On dirait même par moments qu'il ne le condamne que pour se défendre de son ascendant. Il l'exorcise autant qu'il l'anathématise. Jamais l'esprit de Voltaire n'a reçu d'éloges plus flatteurs et plus justes. M. C. montre très bien que, par un privilège unique, ses factums, ses vers de société, c'est-à-dire la portion de son œuvre qui, partie de toute autre main, serait fanée depuis longtemps, garde encore sa fraîcheur du premier jour (II, 134). « On le lit avec enchantement », écrit-il (II, 288), et même « Quel enchantement pourrait on comparer à celui-là ? » (II, 326). Il l'appelle *un homme prodigieux, le plus séduisant peut-être de tous les esprits* (II, 257). Il ne goûte pas seulement ses œuvres graves (sur l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations,* entre autres, v. II, 194-195), mais les *Contes* et jusqu'à la *Pucelle* (II, 149, 157-158). Il rend tout aussi spontanément justice à ses qualités de cœur ; il ne reconnaît pas seulement, comme tout le monde a dû le faire, que Voltaire a obligé beaucoup de personnes de qui il n'avait rien à attendre, qu'il a au moins une fois dans sa vie vénéré une âme noble, celle de Vauvenarques ; il dit et répète que Voltaire a aimé sincèrement, fidèlement, patiemment ses amis, qu'il a été *souvent admirable en amitié* (II, 317), qu'il a, au préjudice de ses plans de fortune, prodigué ses soins à Mme Du Châtelet, à un moment où la belle Émilie lui avait donné le droit de rompre avec elle (I, 204). Dire que M. C. lui fait une guerre courtoise, ne suffirait pas; il lui fait la guerre malgré lui.

Est-ce même bien à lui, et nous voici au second point, qu'il fait la guerre? Ne serait-ce pas plutôt à l'esprit voltairien qui, naturellement, existait chez Voltaire, mais qui n'était pas tout Voltaire? Cet esprit a survécu ; tantôt il s'efface, tantôt il s'affiche. M. C. en voit mieux que personne le danger et le met fortement en lumière. Prendre en pitié la raison de l'homme, la mortifier malignement pour la guérir du fanatisme, ramener la morale à la recherche prudente et délicate du plaisir, la philosophie à un déisme vague et froid qui endort les intelligences et les volontés dans *l'unanimité parfaite de l'absence d'opinion* (II, 273), voilà certainement un système peu propre à tremper les individus et les nations. Or, ce système Voltaire l'a si souvent, si brillamment pratiqué, qu'il y a attaché son nom.

Sans doute, Voltaire n'était pas toujours voltairien. Mais M. Crouslé, au moins dans le corps de son ouvrage, ne l'oublie pas. On voudrait qu'il s'en fût souvenu davantage au début et à la fin. Car en somme, Voltaire, s'il a beaucoup détruit, a aussi posé beaucoup de fondements. Son infatigable curiosité rachète ses nombreuses erreurs. Il se faisait des idées assez fausses de l'Orient, mais qui sait si ce ne sont pas ces idées

fausses qui ont éveillé la vocation des grands Orientalistes de la fin du siècle? Il a souvent prêché une morale relâchée, mais dans des productions légères, dans l'intervalle de travaux qui respiraient un tout autre esprit et que ses contemporains ne lisaient pas moins avidement. Il a discrédité la religion; mais qui représentait la religion chez nous au lendemain de la révocation de l'Édit de Nantes et au temps de la bulle *Unigenitus*? Toutes ces réponses, au surplus, le lecteur les trouvera beaucoup mieux présentées, quoique sous forme incidente, au cours des deux volumes de M. Crouslé qui non seulement marque avec vigueur les services de tout genre que Voltaire a rendus (notamment II, 295-296), mais rejette sur ses contemporains une partie des fautes qu'il a commises. (On trouvera d'originales réflexions touchant l'influence des Jésuites et des épicuriens lettrés sur les opinions littéraires de Voltaire, I, 21 ; II, 231-232, 243.)

Voltaire eût pardonné, je crois, des censures encore plus incisives à un critique qui aurait eu un effort aussi visible à faire pour déployer contre lui toute sa sévérité.

Charles Dejob.

O. Ulrich. **Charles de Villers.** Sein Leben und seine Schriften. Leipzig, Dieterich, 1899. In-8, p. vi, 98. Prix : 2 Mk.

La brochure de M. Ulrich est une contribution intéressante à l'étude des relations littéraires de la France et de l'Allemagne. Profitant des travaux antérieurs, surtout de la correspondance publiée en partie par Isler (Hambourg, 1879) et des documents inédits que lui fournissait la bibliothèque de Hanovre, l'auteur a donné de Villers une biographie suffisamment complète et de ses œuvres des analyses et des citations qui nous orientent sur le rôle de ce précurseur aujourd'hui oublié des études germaniques en France.

Villers cependant nous intéresse d'abord par ses relations avec des personnalités plus accentuées que la sienne, comme Mme de Staël et Gœthe. Sur sa rencontre avec la première, à Metz, en octobre 1803, relations passagères suivies aussitôt d'une brouille, nous aurions souhaité apprendre davantage. L'extrait d'un compte rendu de Villers sur le livre de l'*Allemagne* est curieux par la pointe de mépris qui perce sous l'éloge et que M. U. aurait pu souligner, quand bien même Mme de Staël n'ait pas paru la sentir. Les rapports avec Gœthe furent aussi très fugitifs. Malgré quelque sympathie, Gœthe trouvait dans Villers trop d'enthousiasme confus, de don quichottisme pour se rapprocher vraiment de lui. Son jugement offre une très grande analogie avec celui que Benjamin Constant portait de son compatriote et que j'aurais voulu voir M. U. rappeler (V. *Journal intime*[1]).

1. *Le Journal intime* de B. Constant (Paris, 1895) aurait fourni quelques indications utiles (pp. 25, 94, 97, etc.).

Il y a, dans toute la carrière de Villers, quelque chose de juvénile et de chevaleresque. Depuis le moment où il a quitté l'armée des princes jusqu'à celui où les étudiants « avec leurs chefs et maréchaux » accompagnent son cercueil surmonté du chapeau d'officier à la cocarde blanche, il passe sa vie à rompre des lances : en faveur de la profonde philosophie de Kant, de la noble poésie de l'Allemagne ou de la haute portée du luthéranisme; il défend ses amis de Lubeck contre les désordres de l'occupation française, il veut sauvegarder l'indépendance des villes hanséatiques, il s'emploie à empêcher la ruine des universités hanovriennes. Il s'était fait de l'Allemagne une conception idéale qui, à la fin de sa carrière, reçut de la réalité une rude atteinte. Ce pays, dont il ne parle pas autrement que les patriotes les plus fanatiques, qu'il avait cru d'autant plus élever qu'il afficherait plus de mépris pour son ancienne patrie, ce Gœttingue qu'il idolâtrait, le renvoya un jour sans explication avec l'ordre de quitter la ville sans délai.

Villers paya durement son idéalisme obstiné. Mais son erreur était encore plus coupable par ses conséquences. Ce fut le tort immense de tous ces réfugiés politiques, dont les idées, faussées par l'esprit de parti, se résument en quelque sorte dans le livre de Mme de Staël, de nous donner de l'Allemagne une conception fausse, en tout cas très incomplète, de n'y voir et de n'y montrer qu'un monde vivant dans la spéculation ou bercé dans la poésie. Tous les *médiateurs* qui sont venus à la suite, même les plus brillants, même ceux qui, comme Heine, prétendaient corriger Mme de Staël, nous ont entretenus dans la même illusion.

L'activité de Villers, en dehors de ses études sur Kant, fut trop éparpillée pour exercer une influence profonde. D'ailleurs, sur ce point, les renseignements fournis par M. U. sont pauvres. Quand il s'agit de la pénétration de deux peuples, il est non moins utile de savoir jusqu'où elle s'est produite que par qui. Nous connaissons bien les intentions, les rêves ou les actes de Villers, mais leurs résultats nous échappent un peu.

M. Ulrich a joint à son étude un opuscule de Villers : « Lettre à Mademoiselle D. S. sur l'abus des grammaires dans l'étude du français, et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue » (p. 71-98). Déjà imprimée en 1797, mais sous le nom d'un professeur de Gœttingue mort en 1795, cette lettre avait été écrite pour Dorothée Rodde, l'amie dévouée de Villers, qu'il avait connue d'abord dans la maison de son père, le publiciste et historien Schlœzer. J'avoue ne pas trop sentir la nécessité de cette réimpression. Des préoccupations professionnelles en ont exagéré l'importance à son nouvel éditeur. La méthode que propose Villers « se réduit à beaucoup lire, beaucoup écrire, écouter et parler » ; elle est après tout assez loin de celle qui prétend au même nom de mé-

---

1. « L'abbé Desmarets » qui a embarrassé M. U. dans son Index (p. 96) est sans doute Desmarets de Saint-Sorlin, auquel Villers a attribué par erreur ce titre d'abbé.

thode naturelle et surtout elle ne se préoccupe pas de l'enseignement collectif. On y trouvera cependant, à côté d'une polémique surannée, des observations utiles et une conception très élevée du rôle de professeur de langues.

L. ROUSTAN.

Ludovic ROUSTAN. **Lenau et son temps.** Paris. Cerf. 1898. In-8, VIII et 308 p. Prix : 5 fr.

L'étude de M. Roustan est une étude à la fois biographique et critique.

La biographie de Lenau offrait encore certains points peu connus. M. R. les éclaire d'une lumière nouvelle, et l'on trouvera dans ses premiers chapitres nombre de détails, ignorés pour la plupart, sur les origines et l'enfance du poète, sur ses années de jeunesse, sur son séjour à Vienne, à Pest, à Heidelberg, sur son voyage en Amérique, sur ses relations avec les poètes souabes, avec Martensen, avec Baader, avec la jeune école autrichienne.

Il a consulté, outre les anciennes biographies de Lenau, les publications récentes, notamment celle de Frankl et celle de Schlossar, et une foule d'études, d'essais, d'articles qui sont très peu accessibles et qui contiennent parfois des documents de grande importance Il donne même de l'inédit, des notes manuscrites du poète que M. Schurz lui a communiquées.

L'étude de l'œuvre n'est pas séparée de la biographie, et à bon droit : M. R. se propose de montrer, et il montre fort bien, de façon très attachante, l'évolution de cette œuvre. Il fait voir comment la poésie majestueuse et un peu guindée de Klopstock avait d'abord attiré Lenau, comment Hœlty remplaça Klopstock — Hœlty devait plaire au jeune poète par son amour de la nature et sa mélancolie touchante — comment les premiers essais, fragments, odes, trahissent surtout dans la forme tantôt rude et tantôt vague l'inexpérience du débutant. Les poésies de la période autrichienne (1825-1831) ont quelque chose de plus sincère et de plus personnel : Lenau y chante son amour trompé, y exprime son scepticisme rêveur, y peint la *puszta* et y manifeste tout son talent avec ses qualités et ses défauts : il n'imite plus personne, et s'il est encore subtil et obscur en maint passage, il est le plus souvent nerveux, vigoureux, coloré, et « sa poésie, toute subjective par le fond, toute de réflexion, est enfermée dans la forme la plus concrète qui se puisse imaginer » (p. 74).

Les poésies écrites en Souabe sont très bien appréciées par M. R. Il expose finement pourquoi certaines — et toutes, à vrai dire — méritent le nom de *Schilflieder*, parce qu'elles rappellent la plainte douce et mystérieuse des roseaux, parce que Lenau a fondu l'histoire entière de son amour avec les aspects divers de l'étang, et il rappelle à ce propos

une toile de Corot où « nous sentons, à travers l'imitation de la nature, l'âme émue de l'artiste et par dessus tout, la parenté complexe, profonde entre cette nature et cette âme » (p. 91-92).

Après le séjour de Lenau en Souabe commence l'évolution politique et philosophique de Lenau. Il revient à ses anciennes croyances sous l'influence d'une nouvelle amitié, celle de Martensen, et d'un nouvel amour, celui de Sophie Lœwenthal. L'auteur remarque avec raison l'ascendant que l'esprit absolu de Martensen sut prendre sur l'âme molle et flottante de Lenau ; à la voix de Martensen, Lenau se persuade que l'art a une mission, que l'art est au service d'une religion ou au moins d'une philosophie, et le panthéiste, le sceptique devient un fervent chrétien ; ce sont les idées de mysticisme qu'il a puisées dans son commerce avec Martensen qui le déterminent à faire de Savonarole le héros d'une épopée.

Mais bientôt il hésite, et on le voit dans les *Poésies nouvelles* discuter le problème métaphysique, aller d'une solution à l'autre, tantôt inclinant vers le panthéisme, tantôt se jetant à corps perdu dans le christianisme, tout comme son Faust, si douloureusement incertain, qui « prend parfois un élan vigoureux pour arriver à une croyance ferme, pour toucher un fond qui ne manque pas sous ses pieds, et qui retombe ensuite dans ses doutes » (p. 238).

Enfin, dans le dernier recueil, il se décide, se rallie cette fois au panthéisme, à sa philosophie de 1832, et, comme il dit, déchire les linges trompeurs qui couvraient ses blessures. Les *Chants de la forêt* témoignent de cette conversion : c'est un hymne enthousiaste à la nature toujours jeune et prodigue de sa force (cf. p. 307-309).

Les trois grands poèmes de Lenau, *Faust*, *Savonarole*, *les Albigeois*, sont examinés par M. R. à leur place, avec de très instructifs développements sur la genèse et les sources de chaque œuvre. On notera surtout l'appréciation du *Faust* qui « n'est qu'un long monologue lyrique » et du poème des *Albigeois* qui « marque un réel progrès ».

M. R. a su, tout en retraçant la vie du poète, étudier profondément son œuvre. A vrai dire, il subordonne l'analyse esthétique à la critique biographique et historique ; là où d'autres feraient des phrases et se livreraient à de faciles effusions, il se contente d'indiquer, sobrement, nettement, d'un simple trait. C'est ainsi qu'il se contente d'« esquisser » le parallèle entre le *Faust* de Gœthe et celui de Lenau : deux pages lui suffisent pour nous faire connaître les ressemblances et les différences des deux drames.

Mais, si bref qu'il soit, il dit tout, et ses jugements sont complets. Dans le chapitre sur *Savonarole*, il montre ce que Lenau a emprunté à l'histoire ou inventé, en quoi les préoccupations de thèse ou de polémique ont nui à l'intérêt politique, comment le poète a exagéré dans cette œuvre sa conception de la poésie symbolique, comment tous les défauts de *Savonarole*, voulus ou non, « s'expliquent par le rôle pré-

pondérant que Lenau a donné à l'idée ». De même, dans sa critique des *Albigeois*, M. R. n'oubliera rien : les erreurs et anachronismes du poète, le rôle trop considérable des troubadours, la théorie du progrès soutenue par Lenau, le manque d'unité, la prédilection de l'auteur pour l'horrible, le caractère épique du ton, et, à côté du pittoresque, de la recherche et de la préciosité.

M. R. donne à son livre le titre *Lenau et son temps*, et étudie en effet, outre Lenau, le milieu où est né Lenau, où il a été élevé, les hommes qu'il a fréquentés, ceux qui influèrent sur lui et ceux sur lesquels il agit lui-même. Il nous trace, par exemple, le tableau de Pest (p. 10-11) ; il nous décrit en des pages fort attachantes l'esprit et les œuvres de l'école autrichienne de 1800 à 1830, les tendances de l'école souabe et ses talents divers, Schwab, Karl Mayer, Justin Kerner, etc. ; à propos des *Albigeois*, poème « tout pénétré des aspirations politiques de l'Autriche à la veille de la Révolution de mars », il fait passer devant nous les représentants de l'école autrichienne, Grün, Feuchtersleben, Enk. Et peut-être, dans ces chapitres, M. Roustan s'est-il astreint à une concision excessive ; on y voudrait, comme dans tout le reste de l'ouvrage, un peu plus d'abondance et d'ampleur.

Mais tel quel, l'ouvrage est bien fait, fort intéressant, plein de détails et d'aperçus ; c'est une des meilleures thèses de doctorat que nous ayons eues sur la littérature allemande ; l'auteur y a fait preuve d'excellentes qualités, non seulement d'une consciencieuse ardeur et d'un labeur étendu, mais de sagacité, de finesse, de goût, et son livre lui fait, ainsi qu'à notre enseignement français, très grand honneur.

A. C.

Les associations ouvrières de production. Publication de l'Office du travail. Paris, imprimerie nationale, 1897, 613 p. in-8°.

Il est regrettable que ce remarquable ouvrage paraisse anonyme et sous une couverture officielle. Il risque de passer inaperçu, tant le public cultivé est habitué à se défier des publications faites par ordre ministériel. Il est donc nécessaire d'avertir les lecteurs de la *Revue critique* qu'il s'agit ici non d'un de ces pensums administratifs rédigés à contre-cœur par des employés du ministère, mais d'une véritable étude originale, résultat d'une enquête méthodique conduite par un homme d'une valeur scientifique éprouvée.

Le directeur de l'Office du travail, M. Moron, en présentant le « compte-rendu de l'enquête entreprise par l'Office du travail sur le fonctionnement et l'importance des associations ouvrières de production » en France, a eu la délicatesse de révéler au public le véritable auteur de ce travail, M. Arthur Fontaine, sous-directeur de l'Office du travail, dont le nom est déjà bien connu de tous ceux qui s'occupent en France de statistique ou de questions ouvrières C'est M. F. qui a orga-

nisé l'enquête, visité personnellement quatre-vingt cinq sociétés, vérifié les matériaux fournis par les enquêteurs et rédigé le volume : il a été aidé dans l'enquête par MM. Dumaroussem, Barrat, Jeannolle et Leclerc de Puligny.

L'enquête a porté sur un des phénomènes qui ont le plus attiré l'attention des économistes et éveillé le plus d'espérances chez les réformateurs : les sociétés coopératives de production ont paru longtemps un des procédés les plus efficaces pour intéresser les ouvriers à la conservation de l'ordre social en les faisant sortir du prolétariat salarié et entrer dans la condition de producteurs indépendants. A plusieurs reprises, 1848, 1888, 1893, le gouvernement est intervenu pour encourager la création de ces associations. Il y avait donc un intérêt à la fois scientifique et pratique à se rendre un compte exact des résultats de ce mouvement. A ce point de vue, l'enquête ne laisse rien à désirer. Elle a porté sur toutes les associations coopératives d'ouvriers, c'est-à-dire toutes celles qui ont pour but « la suppression graduelle du salariat par l'association ». Le programme de l'étude était déterminé par un questionnaire très détaillé; mais on avait rompu avec la tradition administrative d'envoyer les questionnaires à remplir et d'accepter sans contrôle les réponses. Ce sont les enquêteurs eux-mêmes qui ont visité sur place, interrogé, étudié les documents; « seule l'action personnelle des délégués a pu décider les associations à répondre à un questionnaire compliqué et peut-être indiscret, où on demandait même leurs bilans..., il fallait inspirer confiance ». Et voilà comment, au lieu d'un recueil incomplet de réponses officielles, M. F. a obtenu une collection méthodique de véritables observations directes, qui lui ont permis de rédiger un traité complet sur l'état actuel des coopératives de production.

Le travail[1] comprend trois parties : 1° une histoire sommaire des associations ouvrières de production de 1848 à 1897 (p. 23-42), suivie de documents historiques (groupés en 12 annexes) sur le chiffre des associations, les subventions, les lois et décrets, les travaux, les statuts, la Chambre consultative des associations ouvrières, la Banque coopérative, la Fédération régionale de Lyon; 2° les *monographies* descriptives de dix-huit associations choisies comme types; 3° les *tableaux,* statistique complète de toutes les associations de la Seine et des départements, avec le détail pour chacune de la date et des conditions de la fondation, du nombre des sociétaires et des auxiliaires salariés, du procédé de recrutement, du mode de direction, du capital social initial, des modes de salaire, d'assurance, de répartition des bénéfices, du chiffre d'affaires : ces 12 tableaux (p. 331-544) sont suivis *d'analyses* et d'un résumé où sont classés et exposés méthodiquement les résultats scientifiques tirés de ces matériaux.

On a le sentiment, si rare en pareille matière, que cet énorme travail

1. Sans compter *l'introduction* sur l'objet et la méthode de l'enquête.

de statistique et d'enquête n'aura pas été du travail perdu. De ces matériaux sévèrement contrôlés, méthodiquement classés, digérés par un esprit d'une vigueur et d'une prudence exceptionnelles, est sortie une conclusion d'ensemble qui paraît définitive. Elle enrichit à la fois l'histoire sociale et l'économie politique ; à l'histoire elle fournit un chapitre de l'évolution ouvrière de la France, à l'économie politique la démonstration expérimentale des limites d'efficacité de la coopération.

Il ne faut pas s'en rapporter à la déclaration de M. F. (p. 11) : qu'on « s'est borné à vérifier les traits principaux » de l'histoire de l'association ouvrière en France ; cette « vérification » constitue une histoire véritable, la plus substantielle et la plus critique qui existe sur la matière, l'histoire complète du mouvement depuis l'essai avorté de Buchez en 1831 jusqu'à 1897. On y voit les mouvements brusques de créations de coopératives dans les périodes où le gouvernement les favorise (en 1848, 1863-1865, 1881, 1893), et la décadence rapide dans les périodes de réaction. La plupart des associations ont duré à peine quelques années ; il en subsiste en tout 170 environ avec 9,000 associés.

L'étude de l'organisation et de la situation financière des associations actuelles montre combien on s'est exagéré l'importance de ce mode de production. Non seulement il n'entre dans les associations qu'une minorité infime des ouvriers; mais il est très difficile à une coopérative de production de maintenir son caractère primitif ; les sociétaires ouvriers tendent à se constituer en un patron collectif et à employer à leur tour des auxiliaires salariés. L'exemple des rares associations prospères semble indiquer que la condition principale du succès est une direction commerciale expérimentée et continue ; or c'est ce qui manque d'ordinaire à des ouvriers qui s'associent : ils parviennent à produire, ils n'ont pas l'expérience du commerce et trouvent rarement parmi les leurs un directeur capable de trouver des débouchés et soutenu par la confiance durable de ses associés. Il est significatif que la coopérative la plus puissante, le Familistère de Guise, soit l'œuvre d'un patron philanthrope, Godin le fouriériste, qui a créé l'entreprise et l'a léguée toute organisée à ses ouvriers. Les autres associations prospères sont celles dont les directeurs se sont perpétués dans leurs fonctions. Évidemment, les conditions commerciales dominent la production et une association coopérative d'ouvriers est mal armée contre la concurrence des capitalistes. Aussi beaucoup de coopératives vivent-elles surtout de la protection que la loi leur a accordée en les admettant aux adjudications de travaux publics.

Malgré la bienveillance des pouvoirs publics, malgré les donations particulières, malgré l'organisation que les coopérateurs se sont donnée en créant leur Chambre consultative, la société coopérative de production reste une plante délicate, qui a besoin d'un sol exceptionnel ou d'une protection spéciale pour résister à l'air trop rude de la société capitaliste. Les difficultés tiennent à la méfiance de la clientèle et à l'absence de crédit.

Les ouvriers qui s'associent pour devenir producteurs se trouvent ainsi limités à la petite industrie, où les frais d'établissement sont moindres et les débouchés plus voisins. Parmi les associations décrites dans les monographies les plus prospères sont celles des ouvriers lunetiers, des ouvriers lithographes, des ouvriers en limes, des tailleurs de glace, des peintres, des cochers. Même ainsi restreinte la coopérative exige une discipline volontaire, longue à acquérir. « Et c'est pour cela que l'association ouvrière de production qui progresse en France, ne progresse que lentement. »

Les monographies font honneur à M. Fontaine qui les a dirigées et revues autant qu'à ses collaborateurs. On remarquera surtout celles de « l'Union des cochers », de la « Mine aux mineurs », de la Verrerie ouvrière d'Albi.

Aucun phénomène économique n'a été jusqu'ici en France analysé et décrit d'une façon si précise, si critique et si complète. Cet ouvrage suffit à classer l'*Office du travail* parmi les établissements scientifiques d'Europe, il est désormais l'école pratique des Hautes-Etudes sociales de la France.

CH. SEIGNOBOS

Jules DELAFOSSE. **Vingt ans au Parlement.** Paris, Ollendorff, 1899, in-8, CI-418 pages.

M. Jules Delafosse a été longtemps député. Il s'était fait à la Chambre une spécialité des questions diplomatiques et coloniales, et il a éprouvé le désir de publier ses œuvres oratoires. Comme il a l'esprit symétrique, il les a disposées en trois séries de six discours chaque, auxquelles correspond une longue introduction, également tripartite, sur les affaires d'Égypte, le Tonkin et la question d'Orient. Ensuite viennent quelques discours de politique intérieure. Le texte est généralement conforme à la sténographie du *Journal officiel*. Pourtant une comparaison attentive révélerait peut-être quelques différences : « Est-il nécessaire, est-il même utile que la France ait des colonies pour ouvrir des débouchés à son commerce? » demandait par exemple M. D., le 21 décembre 1885 (*Journal officiel*, p. 317 et suiv). Le développement est curieux ; il a disparu (p. 197). Disparu aussi, le discours que M. D. prononça dans la séance mémorable du 30 mars 1885 pour demander au nom de la droite, unie à l'extrême gauche, la mise en accusation du cabinet Ferry, qui venait de sombrer. M. D. n'a pas voulu le reproduire « parce que c'est une œuvre de polémique plutôt que de discussion » (p. LXXVI). La distinction est subtile et l'omission regrettable. Car ce discours fut un acte, et de quelque portée : tant d'autres discours n'auront été que des phrases vaines ! Mais à quoi bon remuer les souvenirs d'hier? Il est trop tôt, ou trop tard. M. D. aurait été mieux inspiré, croyons-nous, si, laissant ses discours au *Journal officiel*, qui en a la

garde pour les générations à venir, il avait élargi son introduction et traité d'ensemble l'histoire extérieure de la France depuis le congrès de Berlin. Nul doute qu'avec son indiscutable compétence, il n'eût écrit un livre excellent et dont on aurait tiré profit.

G. Pariset.

Ed Driault **La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours.** Préface de M. Gabriel Monod. (Biblioth. d'hist. contempor.) Paris, Alcan, 1898, xv-407 p. in-8°.

L'auteur a voulu donner au grand public un livre commode pour se mettre rapidement au courant d'une question « d'actualité » et il y a réussi. Étendant le sens primitif du mot « question d'Orient », il a fait entrer dans son exposé l'histoire de tout le monde islamique et il est remonté jusqu'à la conquête arabe du VIIe siècle. Cette matière énorme est divisée en 3 parties : 1° *Les Origines* (depuis la conquête arabe jusqu'à 1814) ; 2° *La Réforme de la Turquie et les démembrements* (1814-1887) ; 3° *Les questions actuelles*. En Europe (Arméniens, Crète, Macédoine). En Asie, en Afrique. Pour ces deux pays le récit remonte jusqu'au premier contact des Anglais et des Russes avec les populations d'Asie et des Français avec l'Algérie. Ce plan tantôt chronologique, tantôt géographique, mais généralement chronologique, sans être d'une ordonnance agréable à l'esprit, est suffisant pour exposer clairement les faits.

Naturellement, il ne faut chercher dans cette revue sommaire ni faits inconnus ni idées nouvelles ; c'est une œuvre de vulgarisation. Elle paraît faite avec conscience. L'auteur est à peu près au courant des principaux travaux en français sur son sujet, autant qu'on en peut juger par les renvois occasionnels au bas des pages et les petites bibliographies sommaires à la fin des chapitres.[1] Il ne cite pas les ouvrages en anglais ou en allemand et ne semble pas les connaître. Il ne paraît pas qu'il ait fait usage de la bibliographie de M. Bengesco, car il y a des lacunes dans les bibliographies sur les États des Balkans.

Le récit est bien proportionné, d'ordinaire exact et écrit dans une langue simple et assez précise. Les conclusions sont raisonnables, avec une tendance à exagérer la puissance de la Russie et la communauté de ses intérêts avec ceux de la France, mais sans anglophobie.

La partie la plus intéressante de l'ouvrage est la préface de M. Monod qui donne une vue générale très saisissante des problèmes en Orient.

Ch Seignobos.

1. On peut regretter que les ouvrages soient indiqués sans date.

BULLETIN

— Nous apprenons que M. J.-B. Chabot publie actuellement, sous le patronage et avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, le texte syriaque, accompagné d'une traduction française, de la célèbre *Chronique du patriarche jacobite Michel le Grand* (1166-1199). Le premier volume de cette importante publication paraîtra dans quelques jours à la librairie Ernest Leroux. L'ouvrage complet formera 4 volumes in-4.

— Le 7ᵉ fascicule (pp. 529-616) du *Hebrew and English Lexicon of the Old Testament* de MM. Brown, Driver et Briggs, vient de paraître à Oxford (Clarendon Press). Il comprend les mots : *Lidbir-nâgad*. Cf. *Revue Critique*, t. XL, p. 64.

— M. W. Bacher a fait paraître le 3ᵉ et dernier volume de son ouvrage : *Die Agada der palæstinensischen Amoræer* (Strasbourg, Trübner. 1899, in-8, pp. xii-802, 12 marks). Il est consacré aux derniers *amoras* (interprètes) de Terre Sainte, du commencement du ivᵉ au commencement du vᵉ siècle.

— M. Ph. Berger vient de publier dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (t. XXXVI, 2ᵉ part., pp. 134-178) et en tirage à part (Klincksieck, in-4, pp. 48. 4 fr.) un savant *Mémoire sur la grande Inscription dédicatoire du temple d'Hathor Miskar à Maktar*, et sur plusieurs autres inscriptions néo-puniques du même lieu. La grande inscription découverte en 1892 est, jusqu'à ce jour, la plus longue et l'une des plus importantes de l'épigraphie néo-punique. Elle nous donne la forme sémitique (*Maktaram*) du nom de l'*oppidum Mactaritanum* ; elle est partagée en deux parties : dédicace du sanctuaire et énumération des membres du collège (*mizrach*) qui ont élevé ce sanctuaire, au nombre de trente-deux. Cette liste présente un curieux mélange de noms numides, puniques et latins, dont M. Berger fait ressortir les particularités dans son commentaire. — J.-B. C.

— M. P. Rasi, *Di un caso di « Syllaba anceps » in Tibullo 1, 3, 18* (Torino, Loescher, 1899. 11 pp., in-8; extrait de la *Rivista di filologia*, XXVII, nᵒ 2), propose de lire au v. indiqué : *Saturnique sacrum*. Il conteste d'ailleurs l'assertion de Wœlfflin, *Archiv*, VIII, 420, mais sans la discuter et réserve la question de la *syllaba anceps* pour un travail ultérieur. — P. L.

— Dans deux notes du *Bulletino di filologia classica* (nᵒˢ 7 et 11; V, gennaio, marzo, 1899), M. Rasi : 1° défend dans Virgile, *Ecl.* 1, 12, la leçon *turbatur* des meilleurs manuscrits contre MM. Sonntag et Cartault; 2° justifie le texte de Properce, III, xiii, 10 : *quaeque serunt fastus*, d'ailleurs admis par M. Rothstein. M. Rasi nous envoie également trois comptes rendus parus dans la même revue, sur R. Sciava, *Le Impecazioni e la Lidia* (nᵒ 11), Corazzini di Bulciano, *La Marina in Virgilio* (nᵒ 8) et H. Lattmann, *De coniunctiuo latino* (nᵒ 3); un autre compte rendu, dans la *Rivista di Filologia*, de Sbiera, *Die prosodischen Functionen inlautender muta cum liquida bei Vergil*. — P. L.

— A l'occasion de l'inscription : *Ospita, reple lagena (m) ceruesa*, etc., discutée à l'Académie des Inscriptions (24 et 29 mars 1899; *Rev. cr.*, nᵒ 7, pp. 339-540), M. Hans Draheim signale une inscription sur une poterie d'Asciburgium : *Cop(o) mitte mi conditum*. Il remarque que la gourde de Paris a deux inscriptions : l'une, adressée à l'hôte pour le vin, l'autre, à l'hôtesse pour la bière. Il rappelle aussi une inscription sur un vase de Trèves : *uinum uires*. *Wochenschrift für kl. Philologia*, 1899, nᵒ 23, col. 646. — P. L.

— Dans deux nᵒˢ des *Beitræge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litte-*

ratur (23, 1-103; 24, 1-84) M. SARAN revient à Hartmann d'Aue, auquel il a consacré, il y a quelques années, un ouvrage important (*Hartmann von Aue als Lyriker*, Halle, 1889). M. S. avait établi dans ce livre la chronologie des poésies lyriques de Hartmann se fondant sur l'usage de l'*Auftakt*. La valeur du procédé ayant été attaquée de divers côtés, M. S. l'a quelque peu modifié. Il étudie les variations de l'*Auftakt* non plus au début du vers tel qu'il est imprimé dans le *Minnesangs Frühling*, mais au commencement de ce qu'il appelle la série rythmique, qui peut être plus ou moins longue que le vers. On pourra objecter à M. S. que cette division lui est en somme personnelle et qu'il n'est pas toujours absolument sûr que son schème idéal soit celui de Hartmann. Ce qu'on ne contestera pas, c'est l'utilité de son travail, qui met en évidence des faits encore inconnus, la nouveauté de ses vues et la rigueur de sa méthode qui, si l'on accepte son point de départ, conduit à des résultats assurés pour les points essentiels. A cette étude M. S. joint un travail sur la question si controversée du vers dactylique allemand au moyen âge. Après une intéressante excursion sur le domaine de la métrique romane, où il relève entre autres faits dignes de remarque la présence de deux rythmes différents dans le décasyllabe roman, il aboutit à la conclusion que le « rythme dactylique » des *Minnesinger* est une hexapodie et non une tétrapodie et qu'il n'est pas d'origine romane. M. S. reprend ensuite la question du II. *Büchlein*, que dans son livre, il avait avec raison refusé à Hartmann. Il complète sa démonstration en réfutant les objections adressées à ses arguments. Enfin, il justifie, en complétant ses études antérieures sur le rythme des *Büchlein* et des œuvres narratives de Hartmann, la chronologie qu'il avait précédemment établie de ces dernières. — F. PIQUET.

— Le court opuscule publié sous les auspices de la Société de Sténographie, *Shakespeare und die Anfænge der englischen Stenographie, ein Beitrag zur Genesis der Shakespeare-Dramen*, par M. Carl DEWISCHEIT (Berlin, Schumann, 1897, in-8, p. 42), est amusant et curieux. L'auteur part de ce principe — contestable somme toute — que tous les quartos sans exception des pièces de Shakspeare sont ce qu'on appelle en anglais des « pirated editions », le résultat d'un véritable vol commis au préjudice et de l'auteur et surtout des acteurs devenus propriétaires de la pièce. Ce vol n'a pu être exécuté que grâce à des notes prises au cours des représentations par des sténographes qui suivaient vraisemblablement le système de Timothy Bright qui fut publié en 1588. Certaines variantes entre les quartos et le folio de 1623 peuvent facilement s'expliquer malgré les apparentes différences par l'examen des signes sténographiques qui représentent les mots en discussion dans le système de Bright. Tout ceci, on le voit, est original et intéressant. Il est incontestable qu'il y a beaucoup de vrai dans la thèse en général; l'auteur expose ses idées avec une grande clarté et les soutient par une érudition très sûre. Je reprocherai seulement à cette théorie de partir d'un point qui n'est rien moins que prouvé à l'heure actuelle et que l'opuscule de M. D. n'arrive pas à établir, à savoir que pas un des quartos n'a été imprimé sur le texte même de Shakespeare. Il est certain que les éditions furtives étaient fréquentes au temps d'Élizabeth et de Jacques, mais il n'est pas prouvé que jusqu'au jour où les œuvres d'un dramatiste étaient réunies et recevaient la consécration suprême de l'in-folio, les éditions séparées étaient forcément des contrefaçons. — J. L.

— M. Henri LONCHAY, professeur à l'Université de Bruxelles, vient de terminer, pour la Commission historique de l'Académie royale de Belgique, la réimpression d'un ouvrage curieux et devenu fort rare (on ne connaît plus que trois exemplaires de l'édition primitive de 1610), le *Commentario de la guerra de Frisa* du colonel espagnol Francisco Verdugo (Bruxelles, Kiessling, 1899, XLII, 274 p., in-8). L'introduction de M. Lonchay est fort détaillée et nous fait bien connaître l'auteur; nous aurions

voulu les notes un peu plus nombreuses. Né en 1537, officier de fortune, Verdugo n'était encore que capitaine au commencement des troubles des Pays-Bas en 1566, mais il s'y distingua bientôt par sa bravoure et fut nommé colonel après le sac d'Anvers. Ayant épousé plus tard une fille naturelle du prince Pierre-Ernest de Mansfeld, gouverneur du Luxembourg, il fut appelé, en 1581, au poste de commandant, puis de gouverneur provisoire de la Frise, soumise alors encore à la couronne d'Espagne. Il occupa cet emploi difficile pendant quatorze années, durant lesquelles il fut continuellement en lutte avec les révoltés néerlandais et leurs alliés allemands et anglais. Mais en mai 1594, la ville de Groningue étant tombée aux mains de ses adversaires, Verdugo dut évacuer le pays, où il avait commencé déjà de rédiger ses *Commentaires*; il mourut à Luxembourg en septembre 1595, avant d'avoir pu terminer entièrement le récit de ses campagnes et celui des difficultés et matérielles de tout genre qu'il rencontra sur son chemin pendant les longues années qu'il avait dû se maintenir, avec des troupes rarement payées, dans un pays dont il ne comprennait pas la langue, et dont les habitants le détestaient cordialement lui-même, le tenant pour un *Verdugo* (bourreau) non seulement de nom mais de fait. On ne peut pas leur en vouloir quand on lit le croquis que M. L. (bien indulgent pourtant pour cette *spada* castillane) nous trace de lui. On ne peut avoir qu'une assez piètre opinion des aptitudes politiques de l'homme quand on le voit entrer ainsi en matière avec le Conseil de ville de Groningue : « Croyez-vous que je sois venu pour vous flatter? Je suis venu pour faire pendre vos hommes et pour déshonorer vos femmes ! » Et il semble bien qu'il ait tâché de tenir toutes ses promesses; il ne lui répugnait pas non plus d'envoyer des assassins contre ses adversaires; mais c'était un bon soldat et, paraît-il, un bon capitaine. S'il ne nous raconte que d'incessantes petites guerres, escarmouches et sièges de bicoques variées, ses Mémoires, véritable apologie de sa conduite, en même temps que réquisitoire contre le gouverneur général Alexandre Farnèse, renferment bien des détails pittoresques et topiques sur les misères du soldat d'alors, sur l'incurie des gouvernants de Bruxelles et de Madrid, et la décadence rapide qui en résultait pour ces vieilles bandes espagnoles, autrefois la terreur des deux mondes. — R.

— M. l'abbé Jérome, professeur agrégé d'histoire au Grand-Séminaire de Nancy, a fait tirer à part une monographie très détaillée et très intéressante sur les *Élections et les Cahiers du Clergé lorrain aux États généraux de 1789* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1899, 172 p., in-8. Prix : 3 fr. 50), publiée d'abord dans les *Annales de l'Est*. C'est un travail impartial, consciencieusement établi sur des sources en bonne partie inédites ; on peut le recommander comme un modèle à suivre pour les recherches analogues, qu'on voudrait plus nombreuses, de la part de nos travailleurs de province. Quelques douzaines d'études aussi substantielles, aussi riches en notations précises sur les manifestations primordiales des assemblées de tout ordre, dont sortirent les États-Généraux, seraient infiniment plus utiles aux historiens de la Révolution que le récit indéfiniment ressassé des grandes scènes du mouvement révolutionnaire à Paris. Seulement il faudrait que ce dépouillement des pièces fût méthodique et fidèle et que ces études locales fussent entreprises, comme celle de M. l'abbé Jérôme, sans parti-pris ni préoccupations politiques ou religieuses d'aucun genre. — R.

— Parmi les monographies les plus récentes sur la guerre de Trente Ans, nous signalerons l'intéressant travail de M. K. Jacob sur l'attitude politique de la ville libre de Strasbourg, depuis sa sortie de l'Union Évangélique en 1621 jnsqu'à son alliance avec la Suède en 1632 (*Strassburgische Politik, 1621-1632*, Strassburg, F. C. Schmidt, 1899, VIII, 147 p., in-8. Prix : 3 fr. 75). Il vient continuer, à plus de trente ans de distance, et d'une façon fort détaillée, les recherches commencées par

moi sur la politique extérieure de la petite république au début de la lutte trentenaire (*Strassburg und die evangelische Union, 1618-1621*, dans l'*Alsatia* d'Auguste Stoeber). Grâce aux riches dossiers des archives municipales et départementales, M. J. fournit à l'histoire provinciale et même générale un nombre assez considérable de données nouvelles sur l'invasion de Mansfeld en Alsace; sur les longues et pénibles négociations avec Ferdinand II qui suivirent les victoires des Impériaux, et spécialement sur les querelles qu'amena pour la ville l'Édit de restitution; sur les négociations enfin avec Gustave-Adolphe, que la prudence timorée du magistrat n'osa mener à bonne fin par un traité d'alliance formel qu'en juin 1632, abandonnant ainsi l'attitude de neutralité passive qu'il avait plus ou moins sincèrement observée depuis le traité d'Aschaffenbourg. M. J. nous annonce un prochain mémoire sur la politique strasbourgeoise jusqu'au traité de Prague; il sera le bienvenu. — R.

— M. Ett. Pulejo étudie sous ce titre : *Sul più antico abbozzo di grammatica siciliana* (Acirente, typog. de l'Etna), les *Osservantii dila lingua siciliana* composées vers 1540 par Cl. Mario d'Arezzo pour protester contre l'adoption toute récente du dialecte toscan par les littérateurs siciliens. Ce fut la première ébauche de grammaire tentée pour un dialecte italien. M. P., qui prépare un travail d'ensemble sur son auteur, ne s'abuse pas sur la portée de ces *Osservantii*; il fait remarquer que, la littérature dialectale de la Sicile ne fournissant pas d'assez bons écrivains, Mario d'Arezzo est à chaque instant obligé de s'appuyer sur des écrivains toscans et de modeler sur leur dialecte les réformes qu'il propose pour le sien; il fait, du moins, remarquer qu'il soutient contre Bembo que la Sicile est une terre italienne. — Charles Dejob.

— Nous annonçons avec plaisir la troisième édition de *Chi l'ha detto?* (Milan, Hœpli, 5 fr.), excellent recueil où M. Fumagalli rassemble en en indiquant l'origine et souvent les circonstances, plus de 1.810 citations familières en toutes langues. Bien des personnes y apprendront, par exemple, à qui attribuer les mots suivants : « Et voilà justement comme on écrit l'histoire! — Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? — On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. — On revient toujours à ses premières amours, etc. ». Dans la préface de la nouvelle édition, M. F. explique pourquoi il continue à ne pas enregistrer les dictons populaires proprement dits, tandis qu'il note des dictons empruntés à de fort pauvres livrets d'opéra. Trois index rendront l'usage de son livre très commode. — Charles Dejob.

— La dissertation de M. Adolfo Bonillo y San Martin, *Concepto y teoria del derecho estudio de metafisica juridica* (Madrid, V. Suarez, 1897, in-16) est assez ingénieuse sur un sujet souvent traité déjà. M. Bonillo arrive à cette définition du droit : la faculté d'agir conformément à la loi pour atteindre le bien humain dans la vie sociale. Cette formule ne nous paraît pas inattaquable. Le droit est préexistant à la loi, laquelle n'en est que l'expression, et à ce titre il ne nous paraît pas logique de faire figurer la loi dans une définition du droit. Il y a là une sorte de pétition de principe. — L.

— Le travail de M. Sylla J. Monsegur, *El derecho internacional privado en la Republica Argentina. Apuntaciones bibliographicas* (Buenos-Aires, Biedma, 1898, in-8), porte sur 88 ouvrages, dont l'indication bibliographique est accompagnée d'une brève analyse critique. La majorité des livres indiqués sont des thèses de doctorat, mais on y trouve aussi mentionnés quelques ouvrages de doctrine plus importants. — L.

— Le discours de D. José de Bustos y Miguel, lu à l'ouverture solennelle des cours de l'année académique 1898-1899, à l'Université de Salamanque, a pour sujet la part prise par l'Université de Salamanque à la réforme grégorienne du calendrier. A côté des renseignements que M. J. de Bustos nous donne sur ce sujet, il s'est plu à

retracer l'histoire du mouvement scientifique à l'Université de Salamanque depuis Alphonse le savant jusqu'à la fin du XVI siècle. — L.

— Le 38ᵉ fascicule du *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache* (Frauenfeld, Huber) contient en deux colonnes les p. 1105-1264 ou feuilles 70-79 du IVᵉ volume de l'ouvrage et va de *Back* ou *Taback* à *pumpen*.

— L'*Histoire de la littérature hongroise illustrée*, éditée par l'Athenaeum à l'occasion du Millénaire (Voy. *Revue critique*, 1897, n° 23) et rédigée, sous la direction de M. Beœthy, par un groupe de professeurs, a obtenu le succès qu'elle méritait. Ces deux volumes de luxe ont été vite épuisés et une seconde édition est devenue nécessaire. Nous recevons aujourd'hui le premier volume remanié et enrichi de belles illustrations (*Képesmagyar irodalom tœrténet*, tome I. Budapest, Athenaeum, 1899; 852 pages, grand in-8°, 58 planches hors texte et de nombreuses illustrations dans le texte). Dans la première édition, cette partie n'avait que 516 pages et s'arrêtait avec l'année 1772; dans la nouvelle édition, on a joint l'exposé de la renaissance littéraire (1772-1822) aux époques précédentes, pour réserver tout le second volume à la *Hongrie moderne*. On a également ajouté un chapitre nouveau : *L'épistolographie au* XVIIᵉ *siècle*, par David Angyal, et en outre de nombreuses illustrations nouvelles tirées de beaux manuscrits des XIVᵉ et XVᵉ siècles, de même que le fac-similé des fragments linguistiques nouvellement découverts à Kœnigsberg. Certaines reproductions sont maintenant plus fidèles. Le second volume paraîtra en automne, et l'année prochaine un résumé français, accompagné des plus belles planches et illustrations, sera publié par l'Athenaeum à l'occasion de l'exposition universelle. — J. K.

— Deux éminents philologues hongrois, Sigismond Simonyi et Joseph Balassa, viennent de publier un *Dictionnaire allemand-hongrois* (*Német és magyar szotar*. Budapest, Franklin, 1899, VIII-474 pages, in-8°), qui diffère sensiblement des ouvrages de ce genre publiés jusqu'ici en Hongrie. Précédemment, on n'avait en vue que l'élève hongrois qui voulait se familiariser avec la langue allemande; aujourd'hui, le magyar commence à faire des conquêtes. Ce dictionnaire s'adresse donc aussi bien aux étrangers qui étudient le hongrois qu'aux Hongrois qui apprennent l'allemand. Il a encore l'avantage d'avoir rayé impitoyablement du vocabulaire magyar ces formes hybrides que les excès des néologues avaient introduites depuis le commencement de notre siècle dans la langue, excès que l'excellente revue *Nyelvœr*, dont le directeur est justement M. Simonyi, combat avec tant d'énergie; mais, d'autre part, ce dictionnaire donne les termes que les nouvelles inventions ont introduits dans la langue. Les auteurs ne se sont pas contentés d'une sèche énumération des mots, comme on le faisait anciennement; ils donnent la traduction très réussie de nombreuses tournures allemandes souvent si difficiles à rendre. L'ouvrage que M. Simonyi a publié en 1896 et qui fut couronné par l'Académie (*Német és magyar szolasok*) indique les sources de ces tournures et peut être considéré comme le premier essai de ce genre. L'impression du Dictionnaire est très nette, exempte de fautes. Nous ne doutons pas qu'il ne remplace sous peu celui de Ballagi. — J. K.

— Un travail analogue à celui de Simonyi-Balassa, mais de dimensions plus restreintes, est le *Dictionnaire de poche* (*hongrois-allemand et allemand-hongrois*) de Béla Wolff (Budapest, Athenaeum, 1898, 324 et 400 pages, petit-format). L'auteur a également traduit avec exactitude nombre de tournures. — J. K.

— Le même principe a été adopté par M. Béla Ujvary dans son *Dictionnaire de poche français-hongrois* (*Franczia és magyar Zsebszotar*, Budapest, Athenaeum, 1899, 421 pages). — J. K.

— L'*Anthologie latine* de M. Jean Csengeri, professeur à l'Université de Kolozsvár

(*Anthologia latina*, Budapest, Franklin, 1899, 216 pages), donne un choix très judicieux des poètes lyriques et didactiques avec une introduction sur Catulle, Virgile, Horace, Tibulle, Properce et Ovide. M. Csengeri, qui a traduit magistralement en vers les poésies de Catulle, Tibulle et Properce, connaît ses auteurs à fond, et son commentaire, rejeté à la fin du volume (p. 134-207) contient maintes remarques intéressantes. — J. K.

— Dans les deux derniers fascicules des *Nyelvtudomanyi Kœzlemények* il faut signaler le *Vocabulaire tcheremisz* de M. Szilasi, fait avec le plus grand soin d'après les sources linguistiques et les notes du philologue finnois, Arvid Genetz. Ce recueil est le plus complet qu'on ait de cet idiome peu exploré de la famille ougrienne; le commentaire grammatical de Joseph Szinnyei, directeur de la Revue, sur les *Gloses de Gyula-Fehérvar* récemment découvertes par Elemér Varju ; une étude très détaillée sur les *Sources des proverbes hongrois* par E. Margalits, auteur du recueil le plus complet de dictons populaires. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 juin 1899.

M. Cagnat annonce que M. L. Homo, membre de l'École française de Rome, a découvert dans les fouilles poursuivies à Dougga (Tunisie), en avant du temple de Jupiter Capitolin, une inscription de 18 lignes, datée de la huitième puissance tribunitienne de Claude (25 janv. 48-25 janv. 49). Cette inscription mentionne plusieurs membres d'une même famille, celle de Julius Venustus, qui ont géré à Dougga les magistratures municipales. Elle fournit de précieux renseignements sur la persistance des institutions puniques dans les cités africaines au temps de l'Empire.

M. Cagnat communique ensuite, de la part de M. Gauckler, une inscription trouvée à Souk-el-Abiod par M. le commandant Drude. Elle fait connaître la carrière du grand jurisconsulte Julien, contemporain de l'empereur Hadrien.

M. Léopold Delisle communique un mémoire sur une lettre du bâtard d'Orléans, mémoire destiné à être lu à la séance trimestrielle de l'Académie.

M. le Dr Hamy présente quelques observations sur la reproduction photochromographique du manuscrit mexicain de la bibliothèque de l'Université de Bologne, l'un des trois manuscrits antérieurs à la conquête qui soient conservés en Italie. Cette reproduction, exécutée aux frais de M. le duc de Loubat, est accompagnée d'une étude de M. Francesco del Paso y Troncoso. Le manuscrit de Bologne offre cette particularité qu'il est demeuré inachevé, ce qui permet de se rendre un compte exact des procédés en usage chez les artistes nahuatls. Dans l'état où il est passé des mains des indigènes en celles des Espagnols, le volume, formé de 38 pages, n'en avait encore que 24 qui fussent ornées de signes figurés par deux mains fort inégales : l'une, très habile, qui a exécuté les pages de dessus ; l'autre, très inférieure, qui s'est essayée sur les pages opposées. Le premier artiste ne s'écarte pas de la tradition et son œuvre reproduit à peu près les premiers sujets du *codex Vaticanus*, n° 3773 ; par contre, le second introduit dans ses tableaux une numération qui rappelle celle des manuscrits mayas, ce qui porte à croire qu'il travaillait chez quelque peuple de l'Anahuac limitrophe du Yucatan.

M. A. de Boislisle continue la lecture de son mémoire sur le cardinal de Bouillon, Étienne Baluze et l'histoire de la maison d'Auvergne.

M. Eugène Müntz communique en seconde lecture son étude sur le Musée de portraits de Paul Jove.

M. Oppert communique les résultats de ses recherches sur une certaine catégorie de textes cunéiformes conservés au Musée Britannique et qui viennent d'être publiés. Ces textes, qui datent de 4.000 ans a. C., ont trait aux contributions en nature et en métal dues aux seigneurs de la Chaldée. Il est fort curieux de constater que, dans beaucoup de ces documents, les chiffres des redevances sont grattés. On peut penser que ces grattages étaient opérés sur la brique cuite, qu'ils n'émanaient pas des scribes, mais de certains contrôleurs qui avaient constaté des fraudes dans les contributions. Pour prévenir les détournements, quelques documents portent en grands chiffres le montant réel de la prestation due au seigneur.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 31 juillet — **1899**

Maris Amri et Slibae de patriarchis nestorianorum commentaria ex codicibus Vaticanis edidit et latine reddidit Henricus GISMONDI S. J. *Pars prior*, Maris textus arabicus, p. VII et 179, et Maris versio latina, p. 136, gr. in-8, Rome, C. de Luigi, 1899, prix 25 fr. — *Pars altera*, Amri et Slibae textus, p. VII et 107, 1896, et Amri et Slibae versio latina, p. 83, 1897, gr. in-8, Rome, C. de Luigi, prix 16 fr. Chez le Directeur du dépôt, Rome, via del Seminario, 120.

M. Gismondi vient d'achever, à la grande satisfaction des orientalistes et des historiens de l'Église, l'édition de la chronique des patriarches nestoriens contenue dans le *Livre de la Tour* de Mari, fils de Salomon, et dans les recensions abrégées qu'Amr ibn Matta et Sliba de Mossoul ont faites de ce livre. La seconde partie renfermant les recensions d'Amr et de Sliba avait paru avant la première partie et nous en avons rendu compte dans cette *Revue* (année 1896, p. 341). La publication de la première partie nous permet de répondre à plusieurs questions que nous avions posées dans notre compte rendu. Il est clair aujourd'hui que les recensions d'Amr et de Sliba ne sont pas un simple épitomé, mais qu'elles contiennent des faits et des dates tirés de documents que ne possédait pas Mari, et que les deux ouvrages se complètent l'un l'autre ; ainsi se trouve justifiée la méthode de l'éditeur qui a publié *in extenso* les deux ouvrages.

Les dates fournies par Mari sont sujettes à caution surtout pour l'époque des Sassanides ; celles d'Amr et de Sliba, plus nombreuses et qui comprennent les années de l'ère des Séleucides, sont plus souvent encore inexactes ; on ne devra donc accepter ces dates qu'après les avoir contrôlées avec d'autres documents historiques, tels que la chronique ecclésiastique de Barhebraeus. L'histoire des patriarches nestoriens antérieure à l'islamisme est encore pleine d'incertitudes, ainsi qu'en témoignent les divergences que l'on constate entre Mari, d'une part, et

Amr et Sliba, d'autre part. Malheureusement, le nombre de ces divergences est encore augmenté pour les dates, par des inexactitudes de traduction que le lecteur, qui n'est pas en état de consulter le texte arabe, ne pourra rectifier [1].

Les faits rapportés par Mari et par ses abréviateurs, Amr et Sliba, devront aussi être contrôlés surtout pour l'époque des Sassanides. Mari raconte (I, p. 54, l. 18 et suiv., trad. p. 48, l. 7 et suiv.) que le patriarche Ézéchiel accompagna Chosroes I qui se rendait au siège de Dara en passant par Nisibe et que le patriarche mourut avant son retour de Dara. Il y a là une confusion avec le patriarche Sabrjésu I et Chosroes II (voir la *Chronique syriaque*, éditée par Guidi et traduite par Noeldeke, trad. p. 16 et 18; Mari, I, p. 60, l. 8, trad. p. 53, l. 17; B. H., *Chron. eccl.*, II, 107). Suivant Amr (II, p. 30, l. 5 et suiv., trad. p. 18, l. 3 et suiv.), Gabriel de Singar, médecin du roi Péroz, traduisit à celui-ci la lettre que le patriarche Babôé avait adressée à l'empereur Léon et qui fut interceptée par Barsauma. Dans Mari (I, p. 42, l. 11, trad. p. 37, l. 6), c'est Isaïe, un évêque déposé par Babôé, qui fut l'interprète de la lettre [2]. En fait, Gabriel de Singar, un Jacobite hostile aux Nestoriens, était le médecin de Chosroes II et vivait près de deux cents ans plus tard L'éditeur s'est abstenu de toute critique; c'était son droit, mais, s'il avait cherché à éclairer son texte à l'aide d'autres documents [3], sa traduction y aurait

---

1. En raison de l'importance des dates dans cette chronique des patriarches nestoriens, nous croyons devoir signaler ici ces inexactitudes : I, p. 8, l. 2, lire 70 ans et non 79; p. 18, l. 31, 10 ans et non 12 ans; p. 61, l. 8 d'en bas, 9 ans et non 7 ans; p. 66, l. 10, 6 ans et non 16 ans; p. 72, l. 36, *duabus noctibus post dhu-l-higge*, et p. 73, l. 38, *duabus noctibus ante schuwal*, lire *deux nuits écoulées*, c'est-à-dire la troisième nuit de ces mois (dans la suite, on traduit le chiffre des nuits sans le mot *écoulées*); p. 97, l. 28, 14 ans et non 24 ans; p. 101, l. 6, le second jour et non le huitième jour; p. 103, l. 29, le neuvième jour et non le sixième jour; p. 107, l. 30, l'année 405 est évidemment fausse, il faut lire 453 d'après la page suivante; p. 115, l. 17, 478 et non 470; p. 122, l. 7 d'en bas, (4)95 et non 95; p. 123, l. 10, 487 et non 497; p. 130, l. 5, 1443 et non 1434; p. 133, l. 1, 1450 et non 1405 (dans le texte *khams* doit être lu *khamsin*). — II, p. 13, l. 3-4, 8 ans et non 3 ans; p. 33, l. 13, 9 ans et non 7 ans; p. 34, l. 27, 997 et non 995; p. 37, l. 7, 19 ans et non 14 ans; p. 56, l. 15, 19 novembre et non 19 janvier (mais il y a une faute dans le texte, le patriarche précédent étant mort le 2 décembre 1324 des Gr., son successeur n'a pu être élu le 19 novembre de la même année; le texte doit être corrigé d'après Mari); p. 58, l. 11, 1361 au lieu de 1321 (chiffre faux dans le texte); p. 59, l. 13, 466 et non 416; p. 60, l. 26, 17 octobre 1443 et non 17 décembre 1463; p. 60, l. 35, 1445 au lieu de 1334 (chiffres faux dans le texte); p. 61, l. 18, 13 novembre et non 13 janvier; p. 61, l. 28, 25 novembre et non 25 janvier; p. 62, l. 1, 26 ans et non 27 ans; p. 67, l. 1, 20 décembre et non 20 janvier; p. 68, l. 1, 26 avril 1537 et non 36 avril 1537 (la date du texte est fausse, Sabrjésu IV étant mort en juin 1537 ou 1226 de J.-C., son successeur n'a pu être élu au mois d'avril de la même année); p. 69, l. 26, 1568 et non 1468 (chiffre faux dans le texte).

2. B. H., *Chron. eccl.*, II, p. 65, dit seulement que ce fut un Syrien sans donner son nom.

3. En dehors des chroniques, Mari a utilisé des Apocryphes et des Actes des mar-

gagné. Nous citerons un exemple seulement : le passage de la traduction de Mari, I, p. 7, l, 13, *tunc (Milaeus) evangelio manum imposuit audacter*, etc , donne à entendre que c'est l'évêque Milès qui frappa de la main l'Évangile, tandis que l'auteur de cet acte impie était le patriarche Pappas (voir les Actes de Milès dans les *Acta martyrum et sanctorum* de Bedjan, II, 267 ; B. H., *Chron. eccl.*, II, p. 29-31).

Le texte arabe se lit facilement ; les difficultés qui arrêtent le lecteur viennent autant du style syriacisant de l'auteur que des fautes de copiste. Le traducteur a généralement surmonté ces difficultés, mais il a procédé avec une certaine hâte et il lui est échappé des lapsus [1]. L'orthographe des noms propres varie souvent : Jauzeq, Jozeq, Jozâchi, Jozachum, Jozaqum ; Bassorae, Basrae, metropolita Bostrensis (pour *Bassora* et de *Bassora*) ; Habat et Haba ; Mu'tadid et Mo'atadid, etc. Il eut mieux valu conserver la forme Ardaschir que de transcrire par Artaxerxes.

Les fautes d'impression dans le texte arabe sont rares, mais la liste des *corrigenda* pourrait être encore augmentée.

M. Gismondi a ajouté à son édition des index des noms propres qui paraissent être complets et qui sont d'une grande utilité pour les recherches. On lui doit aussi un appendice contenant pour chaque année le comput de la fête mobile de Pâques, auquel se réfèrent les signes énigmatiques des recensions d'Amr et de Sliba ; l'éditeur a eu le grand mérite de découvrir la valeur de ces signes.

Nous n'insisterons pas sur l'intérêt historique de cette chronique des patriarches nestoriens dont Barhebraeus, Assémani et d'autres ont tiré un si grand profit. L'édition du P. Gismondi met cette chronique à la

---

tyrs et des saints. Le Roman de Julien l'Apostat a fourni les récits de I. p. 22-25, trad. p. 19-21.

1. Nous n'avons pas comparé la traduction avec le texte d'une manière suivie ; nous donnons ici les quelques notes que nous avons prises au courant de la lecture : I, p. 2, l. 12 et suiv., il était utile de remarquer qu'*Ahai*, le disciple d'Addai, s'appelait en réalité *Aggai* et que l'erreur a été causée par l'absence du point diacritique de la lettre *djim* ; p. 26, l. 15, lire *Tomarsae* au lieu de *Marûtae* ; p. 32, l. 5 (= p. 36, l. 19 du texte), combler la lacune par les mots *à Aïn-Dékla* (sur cette localité de la montagne d'Orouk dans le Beit-Garmai, voir *Le livre de la chasteté*, éd. Chabot, n° 10) ; p. 67, l. 34, ajouter après *praestitit* les mots : *et il y demeura (á Gondésapor) vingt ans* ; p. 67, l. 4 d'en bas, lire *Harranae* au lieu de *Harzanae* ; p. 123, l. 20, au lieu de *melior factus...*, lire *le plus beau qui fût* ; *il se sentit épuisé à Bagdad* ; p. 123, l. 7 d'en bas, combler la lacune par les mots *pendant laquelle (administration) il se montra clément* ; p. 132, l. 18, combler la lacune par les mots *repoussé d'un lieu dans une autre* (lire dans le texte, p. 106, l. 11 : *moschattatan min makânin ila makânin*) ; p. 132, l. 25, lire *successeur* au lieu de *prédécesseur* ; deux lignes plus bas effacer *eumdem*. — II, p. 13, l. 16, lire *Jezdegerd le pervers* au lieu de *Jezdegerdes Atimus* (dans le texte *al-athim*) ; p. 26, l. 15, au lieu de *Daniel abilensis* lire *Daniel l'ascète* (Daniel de Hazza dans Mari, p. 55, l. 6 du texte) ; p. 33, l. 10, les mots : *officio functus annis quinque supra quadraginta* se rapportent à Sergius, métropolitain de Gondésapor, et non pas à Jésuyab III qui fut patriarche neuf ans seulement ; p. 34, l. 10, au lieu de *Sajuri* lire *Severi* (comp. I, p. 65, l. 6. du texte) ; p 58, l. 30, *Zanbûr* au lieu de *Zaibûr*.

portée de tous dans des volumes fort bien imprimés. Les corrections que nous avons notées en vue des personnes qui ne lisent pas l'arabe ne sauraient porter atteinte à la valeur de cette publication qui est digne de sincères éloges et qui assure à l'auteur des droits à la reconnaissance du public savant.

R. D.

---

1. **Syrische Grammatik** mit Litteratur, Chrestomathie und Glossar von Carl Brockelmann. Berlin, Reuther et Reichard, 1899, pet. in-8, p. xiii, 110 et 190, Prix 7 M., broché; 7 M. 80, relié.
2. **Grammatik** der aramaeischen Muttersprache Jesu von Dr. Martin Schultze. Berlin, Calvary, 1899, pet. in-8, p. 87.

I. — La nouvelle grammaire syriaque de la collection Reuther et Reichard, intitulée *Porta linguarum orientalium* précédemment et *Hülfsmittel für das Studium der orientalischen Sprachen* aujourd'hui que ces manuels sont rédigés en allemand, a été confiée à M. C. Brockelmann, l'auteur connu du *Lexicon syriacum*. En ouvrant ce livre, nous nous attendions à trouver la grammaire traitée telle qu'elle l'est dans les ouvrages de ce genre écrits pour les commençants, c'est-à-dire un résumé des principales règles dont la connaissance est nécessaire pour une première étude de la langue syriaque. Mais, à la grande satisfaction du lecteur, M. B. inaugure une nouvelle méthode; il a eu le talent d'exposer dans 96 petites pages une grammaire raisonnée et analytique, mise au courant du progrès des études linguistiques et qui, d'un autre côté, donne la note originale de l'esprit scientifique de l'auteur. M. B. a fait ressortir le rôle important que l'accent tonique a joué dans les phénomènes phonétiques, et il a noté avec soin les différences qui distinguent le dialecte des Syriens occidentaux (Jacobites et Melkites) du dialecte des Syriens orientaux (Nestoriens). Aussi avons-nous lu d'un bout à l'autre et avec un véritable plaisir la première partie du livre que nous nous proposions d'abord de parcourir seulement. L'exposition, quoique concise, est claire et dénote un auteur maître de son sujet. Ce jugement paraîtra peut-être exagéré au débutant qui n'est pas encore en état de comprendre les difficultés de la langue. C'est dans ce sentiment que M. B. a détaché du texte principal et rejeté dans des *Anmerkungen* imprimées avec un caractère plus petit les explications que l'étudiant devra passer et sur lesquelles il reviendra avec curiosité après avoir traduit la chrestomathie.

La syntaxe est l'objet de quelques remarques (*Syntaktische Bemerkungen*) qui contrastent d'une manière fâcheuse par leur petit nombre avec les chapitres précédents. L'auteur renvoie pour cette partie à la grammaire de M. Noeldeke; mais il semble que, pour l'intelligence des textes de la chrestomathie, un peu plus de développements était dû à l'autodidacte.

La *Littérature* a été mise au point par l'addition des nombreuses publications syriaques [1] qui ont paru depuis la seconde édition de la *Syrische Grammatik* de M. Nestle (1888). L'auteur n'a pas visé, comme son prédécesseur, à donner un tableau complet de cette littérature; il a omis les anciennes éditions qui n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif.

Nous trouvons aussi digne d'éloges la méthode de M. B. concernant la chrestomathie. Résistant à la tentation de l'inédit, M. B. a imprimé des textes déjà publiés, appartenant à l'époque classique et propres à donner à l'élève une notion du caractère de la littérature syriaque. La poésie n'est représentée que par une homélie de Jacques de Saroug en vers de douze syllabes; il eut été utile d'ajouter quelques morceaux composés dans d'autres mètres, notamment des hymnes d'Éphrem [2]. Ces morceaux auraient avantageusement remplacé les extraits de Kalila et de Pseudo-Callisthène qui, en tant que traductions, n'appartiennent pas à la littérature originale des Syriens.

Le glossaire est suivi d'une liste alphabétique des noms propres qui sont expliqués.

II. — Le petit livre de M. Martin Schultze renferme une esquisse linéaire, un *schéma*, pourrait-on dire, de la langue araméenne envisagée au point de vue historique et dans ses développements dialectaux, plutôt qu'une grammaire de l'araméen de Galilée que parlait le Seigneur. Il sera lu avec intérêt par les personnes qui veulent acquérir une idée générale de cette langue sans en faire une étude spéciale. Nous ne pouvons accepter sans réserve le principe posé par l'auteur que « l'araméen avec sa phonétique et ses formes simples et archaïques sert mieux de base pour les études sémitiques que l'hébreu et l'arabe (*Préface*) » et que « de toutes les langues sémitiques l'araméen possède le système phonétique le plus archaïque (p. 1) ». Il est admis aujourd'hui que c'est l'arabe qui possède les formes les mieux conservées de l'ancien fonds sémitique. Nous dirions plutôt avec M. Brockelmann (Préface de sa *Syrische Grammatik*, p. VII): « Il me semble que parmi les dialectes sémitiques classiques il n'en est guère de plus apte à nous conduire à l'intelligence des problèmes de l'histoire linguistique que le syriaque. »

R. D.

---

1. P. 102, la quatrième avant-dernière ligne est à supprimer, la publication de M. Budge, *The martyrdom of Isaac of Tiphre*, donne un texte copte et non syriaque.

2. La poésie insérée dans *La vie* de Saint Ephrem, p. 48, est apocryphe; la division en strophes 443333 indiquée par l'auteur, *ibid.* note 1, est inexacte; dans les poésies composées de vers de sept syllabes, la phrase poétique est formée de deux vers et il ne peut y avoir de strophe de trois vers.

Carlo Pascal. **Dizionario dell' uso Ciceroniano** ovvero Repertorio di locuzioni e costrutti tratti dalle opere in prosa di M. Tullio Cicerone. Lœscher. 1899. Petit in-8, xv-777 p.

M. Pascal a déjà publié nombre d'ouvrages [1]; il écrit beaucoup dans les revues italiennes; mais jusqu'ici il ne s'était occupé, ce me semble, que de questions d'histoire, de mythologie, de linguistique et d'essais sur les langues primitives de l'Italie; il aborde cette fois un sujet de philologie qui touche à l'enseignement; je ne voudrais pas dire qu'il fût dépaysé; mais on peut expliquer par ce fait les hésitations et les faibles de son nouveau livre.

Rien de plus séduisant sans doute que le projet de réunir en un volume maniable ce qu'il y a d'essentiel dans le vocabulaire, dans la langue, et, autant qu'on peut le saisir, dans le style de Cicéron. Supposez un nouveau Nizolio plus court et adapté aux exigences de notre temps; débarrassé des doublets et de ce qui est connu et banal, mais où les articles soient classés, l'incertain donné comme tel, et l'exceptionnel mis fortement en relief. Combien un tel ouvrage rendrait de services à tous! Il est vrai qu'il est plus facile à concevoir en gros qu'à exécuter. M. Merguet a dû, pour des raisons de librairie, paraît-il, renoncer à son projet de Handlexicon de Cicéron. Il n'en a publié qu'un fascicule et déjà les critiques le guettaient (il y a ici, dans la préface, quelques lignes à son adresse). On demande en vérité beaucoup et peut-être trop aux livres comme ceux-ci. Ils servent de contrôle à nos études; mais on ne cesse de les contrôler eux-mêmes; on passe au crible ce qui est donné, en protestant contre telle lacune: tel est le sort commun des livres d'enseignement. L'utilité d'un lexique comme celui-ci est telle cependant que presqu'au moment où le lexicographe de Kœnigsberg renonçait à son projet, on voit qu'il était repris en Italie. Le *Dizionario* de M. Pascal, pour l'extérieur, a toutes les qualités; voyons si nous trouvons à l'intérieur une partie tout au moins de ce que nous souhaitions.

Comprenons bien d'abord le but de l'auteur comme il l'indique. Le livre qu'il nous donne ne contient pas, il ne pouvait ni ne devait contenir tous les mots et tous les sens qu'on trouve dans Cicéron. Ce n'est point à la fois un résumé et un double des grands dictionnaires de Merguet pour les discours et les traités philosophiques: M. Pascal s'est proposé avant tout de nous donner, sous cette forme de lexique maniable, un aperçu de la syntaxe et de la stilistique cicéronienne. Le choix des indications et même des mots est donc avant tout subordonné à l'exposé des habitudes de style de l'auteur. Tel sens, tel mot qui n'est qu'un ἅπαξ (par ex. *absque*) ne sera pas mentionné. On n'énumérera pas les quatre ou cinq exemples

1. Citons les *Studi Romani*: Procès des Scipion, Valérius d'Antium et Tite-Live (voir *Revue* de 1896, II, p. 68 et s.); Exil de Scipion; Le parti des Gracques et Scipion Émilien; aussi des *Studi di antichita e di mitologia*; enfin des *Saggi italici*, *Saggi linguistici*, *Studia philologica*, etc.

de *abs*; mais on dira que Cicéron n'emploie cette forme que dans ses ouvrages moins limés et seulement devant *te*. Tout cela est très sage. Louons aussi M. P. d'avoir mis nettement à part ce qu'il faut connaître, mais qui est rare ou exceptionnel dans Cicéron [1], et aussi d'avoir noté expressément les formes qui manquent entièrement dans Cicéron [2]. Il est encore très sage de défendre le lecteur contre l'illusion que nous donnent certains mots (abstrus, tempérament...) qui n'ont pas dans Cicéron le sens qu'ils ont pris dans les langues romanes. M. P. s'appuie sur les meilleurs travaux qui aient été faits sur le sujet dan les derniers temps, particulièrement sur l'Archiv de M. Wœlfflin, et tel renvoi à telle étude particulière aura pour tous son utilité.

Mais, malgré sa commodité, ce dictionnaire ne peut compter malheureusement à nos yeux que comme un premier essai. Il ne rendra de service qu'à la condition d'être rectifié et complété. Les fautes d'impression sont en vérité bien trop nombreuses; elles ne sont pas toutes, il s'en faut de beaucoup, relevées dans l'Errata où l'on compte cependant 17 pages d'additions et de corrections (comme il est commode de reporter tout cela !). Cet errata est encombré de signes de quantité primitivement omis, corrigés ici parfois à faux (p. 768, sur p. 67 b, lire: consópire); de traductions, d'articles nouveaux à ajouter (il y en a des séries de trois ou quatre de suite, ce qui prouve, si je ne me trompe, que le plan primitif était mal défini). Je ne note ci-dessous que les plus grosses fautes sur lesquelles l'Errata est muet [3].

Mais le côté le plus faible du dictionnaire est certainement dans ses lacunes; je les crois inévitables dans un ouvrage comme celui-ci; mais je trouve grave que M. P. ait négligé un moyen très simple d'éviter nombre de celles qu'il a relevées dans son Errata et de celles aussi que j'aurai à relever moi-même; il lui eût suffi d'ouvrir la *Clavis Ciceroniana* d'Ernesti. Cependant il est tout indiqué, ce semble, de lire d'abord avec soin et de tâcher de dépasser ceux qu'on veut remplacer. Avec le livre de M. Pascal tel qu'il nous le donne, la *Clavis* gardera une partie de son intérêt et restera pour certains mots indispensable: est-ce normal? Je tâche, dans la note ci-jointe, de grouper les lacunes qui me paraissent surtout regrettables [4].

1. Par ex. : « unico uso Cicer. di questo verbo ». Vers la fin des articles ces remarques sont amenées d'habitude par : *Si noti* ou *Si notino*.

2. Par ex.: « Non presso C.... »

3. P. 2, vers le bas de la col. 2, écrire *Sulla*. P. 3, a, l. 6 : *per* est le mot italien et doit être en lettres droites. A la col. 2, inconséquences : *abjudicare* et *abiudicare*, et de même p. 4 et suiv. pour *judicium*, *adjectus*, etc. P. 4, en haut de la deuxième colonne, très mauvais texte et grosse faute : lire *in Coa Venere* (au lieu de *Coae Veneris*). P. 5, col. a, 17 : lire Rep (et non Rip). P. 10 a, 12[e] ligne avant la fin, écrire *ei* (au lieu de *et*). P. 721, col. b, l. 6 : *T*iro (et non Ciro). P. 752, col. a, l. 15: lire ; admiserim. A l'article *Venire*, le même exemple (*ad buccam*) est cité deux fois, etc.

4. Les articles sur les expressions juridiques sont négligés : voir combien est mal définie l'expression *res mancipi*; même remarque pour la définition de *formula*,

Toutes les objections qui précèdent n'impliquent nullement que nous ne soyons très heureux dès maintenant d'avoir, sous la main, tel quel, ce lexique, fait un peu vite ; mais on doit nous permettre d'ajouter que nous l'apprécierons et que nous nous réservons de le louer davantage quand il sera corrigé et complété.

Émile Thomas.

Iustiniani Institutiones, recens. Paulus Krueger. Editio altera. Berolini, apud Weidmannos, MCCCIC ; vi-175 pp. in-8. Prix : 1 Mk. 60.

La première édition Krüger des *Institutiones* est de 1868. Après trente ans, la base critique du texte n'a pas changé. Les manuscrits se divisent en deux familles représentées principalement par le manuscrit de Bamberg et la *lex Romana canonice compta* d'une part et, de l'autre côté, par les fragments de Turin et un certain nombre de manuscrits inférieurs. M. Krüger s'est aussi appuyé sur la paraphrase grecque de Théophile ; il en a étudié autrefois les manuscrits directement. Il ne cite pas l'édition donnée depuis par E. C. Ferrini en 1884 et 1885.

---

de *viator*. A l'article *jus* il manque le sens ; devant le magistrat (*in jure, in jus*). Rien (à aucun des deux mots) sur *capitis deminutio* ou *capite deminutus*, et le sens correspondant n'est pas indiqué à *capitalis*. Il eût fallu noter et expliquer l'expression *cernere hereditatem*. A l'article *nomen*, oubli du sens de *créance, dette*. A l'article *actio*, il eût fallu ajouter le sens qu'a le mot, par ex. dans *Actiones Verrinæ*. Il eût fallu noter que si on lit très souvent dans Cicéron l'expression *nomen Romanum*, et *nomen populi Romani* (qu'oublie M. P.), on ne trouve que très rarement (*Rep.* I, 31 et III, 41) chez lui *nomen Latinum* si fréquent chez Tite-Live et qui est déjà dans Salluste. Il eût fallu dire expressément à la place du mot dans l'ordre alphabétique (et non pas comme 357 b, à un endroit qui peut échapper) que *necnon* ne se rencontre pas dans Cicéron. Je crois dangereux pour les débutants d'indiquer à l'article *ullus* la forme *non ullus* de Cicéron, sans ajouter qu'elle est chez lui exceptionnelle et discutée. Il eût fallu noter que *nec*, dans Cicéron, n'a jamais le sens de *ne... quidem*. Dans certains articles manquent des expressions très fréquentes : ainsi au mot *deducere* les tours : *coloniam, in forum, ad aliquem*. Dans l'article *dies* on verra des exemples du mot avec des adjectifs des deux genres sans aucune explication. La tmèse du mot *quicunque*, si fréquente dans Cicéron, est bien indiquée pour *quocunque*, mais pas à *quicunque*. Pourquoi manquent ici des mots comme ceux-ci que donne Ernesti : *acervatim, acquiescere, acro amata* (tandis que M. P. donne *anagnostes*), *adventitius, ambustus, bellus* et *belle, conventus, convicium, cunctus, deditius, divisor, emblema ; facta* oratio; *lévis* (*De Or.* III, 171); *nectere* et le participe *nexus ; obrussa ; scilicet* (employé absolument) ; *discribere* (et il eût fallu de plus un renvoi à ce mot dans l'article *describere*), etc ? A *maxime* j'aurais voulu trouver *cum maxime* ; et il eût fallu donner le sens de l'expression et ne pas se contenter de la remarque qui est p. 546, col. a, au bas. A l'article *lentus* manque le sens de *apathique :* on se rappelle la fameuse expression (*lenta res*), qu'emploie Cicéron en parlant de son collègue Antoine: une souche (*Att.* I, 18 : nihil est illo *lentius*). P. 101, à l'article *dignas*, sur le mot pris absolument, il eût fallu renvoyer à *Phil.* III, 9. Au mot *condicio*, n'eût-il pas fallu spécifier plus nettement que Cicéron ne dit pas *sub* condicione ? Le sens de l'expression *sibi deesse* est assez mal indiqué, p. 83, col. b.

L'apparat est d'une netteté parfaite. Il ne comprend qu'un choix, mais donne en même temps les références aux passages similaires ou aux emprunts de Gaius, d'Ulpien, des Digestes, etc. Des signes particuliers dénoncent dans le texte les emprunts directs faits à Gaius.

Au moment où l'on s'occupe de nous donner un lexique scientifique de la jurisprudence romaine et où les études sur la langue des jurisconsultes ont pris une importance et un développement nouveaux, cette deuxième édition ne peut être que la bienvenue.

P. L.

Zur Ueberlieferung des Philostorgios von Dr Ludwig Jeep, prof. der klass. Philol. an der Univ. Kœnigsberg. — Leipzig, Hinrichs, 1899. Un vol. in-8, 34 pp. (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altch. Literatur, N. F.* 3 b.)

M. Jeep, n'ayant pas connu une étude publiée en 1890 sur le sujet même qu'il entreprenait, s'est trouvé dans le cas d'un savant qui recommence des expériences faites déjà. La *Rœmische Quartalschrift*, t. IV, Rome, 1890), p. 134-143, avait publié une étude de nous intitulée *Die Textueberlieferung der Kirchengeschichte des Philostorgius* : c'était exactement le sujet de M. Jeep, et ce sont, pour une part, les mêmes conclusions.

Nous avions conclu de la comparaison de tous les manuscrits connus et par nous collationnés ou étudiés, que tous les manuscrits existants de l'*Epitome* philostorgienne procédaient du même archétype : *Rœm. Quart.*, p. 139. M. J. reconnaît pareillement que « die handschriftliche Ueberlieferung geht auf einen Archetypos zurück ». M. J. tient le manuscrit de Bochart pour un texte très proche parent du manuscrit d'Oxford : nous avions établi que le manuscrit de Bochart était une copie du manuscrit d'Oxford revisée par un érudit, peut-être Bochart lui-même : *Rœm. Quart.*, p. 137. M. J. tient le manuscrit de Berne et le manuscrit de l'Escurial pour deux transcriptions du manuscrit de Venise : nous l'avions proposé de même : *Rœm. Quart.*, p. 141. M. J. croit que le manuscrit de Venise est une transcription du manuscrit d'Oxford : nous avions pensé que le manuscrit de Venise n'est pas une copie du manuscrit d'Oxford, mais la reproduction d'une copie issue du même original que le ms. d'Oxford : *Rœm. Quart.*, p. 142. Nous nous félicitons d'être si parfaitement d'accord avec M. Jeep.

Pour le reste, on saura gré à M. Jeep d'avoir signalé un fragment jusqu'ici ignoré Περὶ τοῦ Ἰορδάνου ἀπὸ τῆς ἱστορίας Φιλοστοργίου tiré de la chronique de Jean d'Antioche. Mais on sera surpris qu'il ait ignoré les larges fragments du même Philostorge tirés par nous de la passion de saint Artémios et publiés sous le titre de *Fragmente der Kirchengeschichte des Philostorgius* dans la *Rœmische Quartalschrift*, t. III (Rome, 1889), p. 252-289. Pareillement, M. J. a ignoré le mé-

moire de M. Pio Franchi de' Cavalieri, *Di un frammento di una vita di Costantino nel codice greco 22 della biblioteca angelica* (Rome, 1897), où M. Franchi a publié quelques fragments inédits de Philostorge.

On ne peut qu'être étonné de voir la collection des *Texte und Untersuchungen* recueillir un travail aussi peu au courant que celui de M. Jeep.

Pierre Batiffol.

Émile Bertaux. **Santa Maria di Donna Regina e l'arte Senese a Napoli nel secolo XIV**; publié dans les *Documenti per la Storia e per le arti et le industrie delle provincie Napoletane*, Napoli, 1899. 1 vol. in-4. 174 p. et xi planches.

M. Émile Bertaux, ancien membre de l'Ecole française de Rome, qui écrit l'italien aussi élégamment que le français, donne, dans une collection de Documents publiée à Naples, une très intéressante monographie de l'Église Santa Maria di Donna Regina. C'est un modèle à proposer aux archéologues. Il est rare de trouver dans les ouvrages de ce genre autant de clarté, de méthode, d'attention pénétrante, de goût. — Santa Maria di Donna Regina est une église abandonnée, perdue dans un coin de Naples, qu'aucun guide ne signale. C'est pourtant une curieuse église, riche en souvenirs historiques et en œuvres d'art. Elle date de la domination angevine. La femme de Charles II, la princesse Marie de Hongrie, qui descendait de Sainte Élisabeth de Thuringe, et qui fut mère de Saint-Louis, évêque de Toulouse, la fit reconstruire au commencement du xiv° siècle. C'était la chapelle d'un couvent de Clarisses, particularité qui explique la singulière disposition de l'intérieur, où l'on remarque deux nefs superposées s'ouvrant sur un chœur unique. L'église inférieure était ouverte à la foule, tandis que l'église supérieure formait une vaste tribune réservée aux Clarisses, qui assistaient, invisibles, aux cérémonies. Dans le courant du xiv° siècle, l'église tout entière fut revêtue de peintures. Celles que le temps a le mieux respectées représentent le Jugement dernier, des scènes de la Passion de Jésus-Christ, et enfin l'histoire de Sainte-Catherine et de Sainte-Agnès. Après l'Arena de Padoue, Assise, la chapelle des Espagnols et le Campo Santo, c'est l'œuvre la plus considérable que nous aient laissée les Trecentistes. En attirant l'attention sur un aussi bel ensemble, M. B. n'a donc pas rendu un médiocre service à l'histoire de l'art. Ces peintures malheureusement sont monochromes. A vrai dire, nous n'avons que la préparation des dessous que l'artiste avait modelés avec de l'ocre jaune. La couche supérieure a disparu, quand on a enlevé le badigeon qui recouvrait les fresques. A quelle école faut-il attribuer les peintures de Santa Maria di Donna Regina? — C'est ici que M. B. a fait preuve d'érudition et de goût. Les chapitres les plus remarquables de son livre sont ceux où il a montré, en étudiant la composition, l'iconographie, la technique des

fresques de Santa Maria, qu'elles ne procédaient pas de Giotto et de l'école de Florence, mais de Ducio, de Simone Martini, des Lorenzetti, en un mot de l'école de Sienne. Il en a donné vingt raisons, mais l'argument qni emporte la conviction est une preuve de goût : Giotto est un peintre dramatique, qui a appris à ses élèves à concentrer l'intérêt sur deux ou trois figures, à composer une fresque comme une scène de tragédie classique. Giotto a retrouvé les grandes traditions de l'art antique. Le peintre de Santa Maria, au contraire, est un aimable conteur, qui se complait dans l'anecdote, qui multiplie les détails, et qui finit presque par faire oublier la scène principale. Or c'est là précisément un des plus notables caractères de l'art siennois. Ce sont ces gracieux défauts qui donnent tant de charme aux œuvres de Simone Martini, des Lorenzetti, et enfin aux fresques de Santa Maria di Donna Regina.

Naples fut donc, au commencement du XIVe siècle, un foyer d'art siennois. Ce n'étaient pas seulement leurs peintres que les Angevins faisaient venir de Sienne, mais encore leurs sculpteurs. Un sculpteur de Sienne, Tino di Camaino, déjà fameux par les travaux qu'il avait entrepris à Pise et à Florence, fut appelé à Naples pour sculpter le tombeau de Marie de Hongrie. Ce tombeau existe encore. L'analyse attentive de ce riche monument et de quelques autres œuvres authentiques de Tino, conservées à Naples ou à Pise, a permis à M. B de se faire une idée très nette de la manière du maître; et il a été assez heureux pour rendre au sculpteur de Sienne quelques monuments funèbres conservés dans les églises de Naples, notamment le tombeau de Catherine d'Autriche à San Lorenzo. — D'autres noms d'artistes prouvent qu'il y eut à Naples une véritable colonie siennoise. Ce sont là des faits très intéressants et qui donnent beaucoup de force à une idée générale qui peut servir de conclusion au travail de M. B. C'est que l'art siennois s'est répandu à travers l'Italie et jusqu'à Avignon bien avant l'art Florentin. Sienne, avant Florence, a fait aimer le génie de l'Italie à l'Europe chrétienne.

Émile MALE.

Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauragais, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours, par Camille RABAUD, président honoraire du Consistoire de Castres, lauréat de l'Académie française. Paris, Fischbacher, 1898, 642 p. 8· Prix : 7 fr. 50.

M. Camille Rabaud a publié en 1873 une *Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauragais depuis les origines jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes*. Après un quart de siècle de recherches nouvelles, il continue cette histoire jusqu'à nos jours, dans le présent volume. Comme on pouvait l'attendre de la part du chercheur auquel nous devons les intéressantes monographies sur Sirven, le protégé de Voltaire, et sur le girondin La Source, son livre est un travail utile et

sérieux. Non seulement M. R. connaît à fond toute la littérature imprimée de son sujet, mais il a recueilli nombre de détails précis et nouveaux dans les dossiers des Archives nationales, dans ceux des archives déparmentales de l'Hérault, dans une foule de dépôts ecclésiastiques locaux et de nombreuses collections particulières. Ce second volume est divisé en trois livres: le premier est consacré au tableau des suites de la révocation de l'Édit de Nantes jusqu'à la promulgation de l'Édit de 1724; le second raconte les persécutions intermittentes dirigées contre les religionnaires, jusqu'au moment où l'Édit de tolérance de 1787 rendit enfin quelque sécurité aux dissidents [1]; le troisième livre enfin embrasse l'histoire contemporaine jusqu'en 1894. Ce n'est pas la moins intéressante, pour l'époque révolutionnaire tout au moins, et l'ère napoléonnienne, y compris la réaction fanatique de la *Terreur blanche* en 1815 [2]. A partir de cette date, le travail de M. R. devient plutôt une espèce de chronique locale et presque familiale du protestantisme de ces régions du sud-ouest. L'historien y puisera sans doute plus tard quelques détails typiques; mais, pour le moment, l'ensemble de tous ces menus faits divers ne peut guère attirer que les plus proches intéressés de chaque consistoriale, et tout au plus l'esprit ouvert au mouvement des idées s'arrêtera-t-il un instant à étudier le tableau, nécessairement sommaire, des luttes doctrinales qui, depuis un demi-siècle, ont si profondément agité l'Église réformée de France. M. Rabaud, retiré de la vie active, après un long ministère, n'a pas seulement voulu faire œuvre d'historien; il a voulu laisser comme un souvenir personnel de son enseignement à ses paroissiens castrais; de là, le tour oratoire et chaleureux à la fois de mainte page de son récit. mais aussi certaines familiarités de langage qu'il faut regretter, dans l'intérêt même du sujet, comme cette comparaison du « roi » Béhanzin du Dahomey, d'abord avec Louis XIV (p. 89), puis, par récidive, avec Louis XV (p. 256). De là aussi certaines négligences de composition qu'une revision plus attentive aurait pu éviter [3], certains jugements qui étonnent [4], certaines exagérations que l'histoire impartiale et froidement austère ne peut s'empêcher de combattre [5]. Mais nous ne voulons pas accentuer ici ces

---

1. Encore le *14 juillet 1785*, Louis XVI signait une lettre de cachet pour arracher une jeune fille protestante à sa mère et l'enfermer au couvent de Sainte-Clair à Lavaur. Quatre ans plus tard, on renversait la Bastille!

2. Il ne faudrait pas croire que les actes de fanatisme religieux aient cessé dans ces régions à partir de 1815; M. R. fournit de nombreuses et humiliantes preuves du contraire pour des temps bien récents.

3. Ainsi, p. 254, un fait est d'abord raconté sans indication du nom des personnes; p. 260, le fait identique (une révoltante profanation de cadavres par les *pénitents blancs* de Lavaur) est narré *une seconde fois* avec tous les détails.

4. *Comment* M. R., le biographe de Sirven, a-t-il pu caractériser *l'esprit nouveau* du XVIII[e] siècle, un « esprit mêlé de sensualisme, de scepticisme et d'insouciance pour tout »? Il y avait autre chose pourtant!

5. L'admiration généreuse et légitime de M. R. pour les martyrs de sa foi s'est un peu trop uniformément répandue sur tous les huguenots de France au XVII[e] et au XVIII[e]

objections de détail, et nous préférons terminer en disant avec l'auteur : « Quelle salutaire leçon de tolérance dans la résurrection de tant de maux [1]! »

R.

M. Evers. **Die Tragik** in **Schillers** « Jungfrau von Orleans », in neuer Auffassung dargelegt. Leipzig, Teubner, 1898. In-8, p. iv, 63.

De tous les drames de Schiller *Jeanne d'Arc* est peut-être celui qui a le plus occupé les critiques. L'étude que lui a consacrée M. Evers est une des plus substantielles et des plus originales. L'auteur s'est proposé de rechercher ce qui constitue dans l'œuvre le ressort dramatique. Il le trouve dans la contradiction qui existe entre la mission de Jeanne et son emportement passionné, entre son rôle surhumain d'envoyée de Dieu et sa naturelle faiblesse de femme. Les critiques étaient d'accord là-dessus. Mais tandis qu'ils voyaient le conflit tragique dans l'infidélité de Jeanne à sa mission, dans un oubli de ses vœux, M. E. le trouve au contraire dans une exagération de son rôle, dans une sorte d'excès coupable de son action providentielle. La mission de Jeanne est toute idéale, elle ne doit pas se dégrader par une intervention directe dans les événements. Mais l'ivresse du champ de bataille, celle des premiers triomphes, une conscience exagérée de son rôle entraînent l'héroïne à se servir, elle aussi, du glaive qui ne devait rester dans sa main qu'un symbole. C'est alors la scène où elle immole le jeune Montgomery qui devient le pivot dramatique; ce meurtre est la faute initiale, l'amour pour le chef anglais Lionel n'est qu'une faute secondaire. M. E. montre très finement comment toute la conduite de Jeanne n'est dès lors qu'une série d'oscillations entre la conception haute et juste de sa mission et l'exagération fanatique que lui en font faire la passion et l'inconséquence féminines. La faute de l'héroïne, c'est l'ὕϐρις de l'antique tragédie, c'est la présomption de la créature en face du destin tout-puissant.

La thèse de M. E. est habilement présentée et très admissible. J'aurais voulu qu'elle fût appuyée sur quelques témoignages empruntés à Schiller lui-même. Soit dans la correspondance, soit dans les traditions littéraires, on eût pu trouver, semble-t-il, des arguments qui fortifieraient singulièrement l'interprétation en la rapprochant des intentions du poète. M. E., qui souvent rappelle à propos de Jeanne d'Arc l'Iphi-

---

siècles. A côté d'admirables exemples de constance, il y a eu bien des exemples aussi de tristes et faciles défaillances, que je ne songe pas à flétrir, sachant la fragilité des forces morales dans l'homme, mais qui doivent empêcher pourtant qu'on parle d'une « race de géants » à côté desquels les contemporains ne sont que des « nains » dégénérés.

1. P. 57 lire *1687* pour *1657*. — P. 70 lire *Falkirk* pour *Falkir*. — P. 387 lire *Washington* pour *Wasington*, etc.

génie de Gœthe, aurait dû plutôt prendre ses points de comparaison dans les autres drames de son auteur. Un des moyens constants de Schiller pour provoquer l'émotion tragique est l'ironie dramatique, le contraste douloureux ou héroïque entre nos paroles, nos intentions, nos aspirations et les actes auxquels la réalité nous condamne. Le fier idéalisme du poète auquel avait abouti l'ancien titanisme des premiers drames revêt assez souvent une teinte pessimiste qui s'exprime par l'ironie ; on en trouverait des exemples nombreux dans *Jeanne d'Arc*.

Quoi qu'il en soit, l'étude très poussée de M. E. mérite d'être retenue par la critique. L'interprétation de la chaire et même celle plus complète du théâtre pourront en profiter également. Il est seulement fâcheux que l'auteur ait présenté si mal ses observations ; par suite d'additions complémentaires, il y a parfois comme un double développement parallèle qui est d'une lecture gênante. M. Evers l'a constaté et regretté le premier ; un remaniement complet de la brochure, avec suppression entière de la partie polémique, serait à souhaiter.

L. ROUSTAN.

Abbé CASTEIG. **La défense d'Huningue en 1815 et le général Barbanègre**, d'après des documents inédits, avec un portrait du général Barbanègre, une photographie de la statue élevée à Pontacq et une réduction phototypique du tableau de Detaille « La sortie d'Huningue ». Paris, Berger-Levrault. 1898. In-8, 138 p.

Le livre de M. l'abbé Casteig est utile et consciencieux. Il vaut surtout par les documents qu'il renferme et que l'auteur a trouvés dans les papiers de Barbanègre. D'ailleurs, il est indépendant, impartial, et quel que soit l'enthousiasme de M. C. pour son héros, il nous paraît, du moins à première vue et sauf examen plus ample, avoir fait justice de toutes les critiques adressées au général (notamment par Sabourin de Nanton) et avoir justement montré dans Barbanègre un vaillant et honnête soldat. Nous reprocherons cependant à M. C. de n'avoir pas consulté sur son sujet tous les livres imprimés, Lutz, Lenoir, la relation de Courvoisier, les mémoires de Hochberg. Il a commis quelques légers lapsus [1]. Il a fait plutôt une notice sur Barbanègre qu'une étude sur

1. On n'a pas assez de renseignements sur les débuts de Barbanègre, et l'auteur aurait dû consulter la notice qui est à la suite du *Précis des opérations des armées du Rhin et du Jura* (1819) ; — p. 9, on ne peut dire que Barbanègre « entra dans la ligne » en se faisant volontaire ; — p. 14, le traité d'Aix-la-Chapelle n'est pas de 1751 ; — p. 15 « Abbatucci n'a pas été « frappé à mort » ; il est mort le surlendemain et a eu la force d'écrire à Moreau qu'il avait « reçu une balle qui lui avait traversé le corps et l'avait mis hors de combat » ; — p. 33, Chancel est né le 9 et non le 12 janvier et il fallait dire qu'il servit au 4e de la Drôme et non « au bataillon de la Drôme » et nommer le général (Victor) qui voulut le récompenser après la Favorite ; — *id.* lire Loriol et non *Loriot* ; — p. 99, lire Morzin et non *Morin* ; p. 115, Chancel et non *Chamel* ; p. 120, Moritz et non *Maurice* ; Lichtenhahn et non *Lichtenhalm* ; p. 121,

Huningue. Enfin, il se livre dans les dernières pages du volume à une discussion inutile. Quel était l'effectif de la garnison? Est-il vrai que Barbanègre est sorti de la ville avec *cinquante-cinq* hommes? M. C., qui est évidemment un homme sérieux et réfléchi, a bien compris que la chose était impossible; il ne peut pas admettre que la garnison de Huningue ne fût composée que de cinquante-cinq hommes, et, d'après une note inédite de Barbanègre, il assure que le défilé peint par Detaille comprenait sept pelotons, mais que cet effectif reste inconnu, qu'il était sans doute de trois cent cinquante hommes. La vérité sur ce point se trouve dans Courvoisier, Lutz et Hochberg. Courvoisier dit que les ennemis furent étonnés du petit nombre de troupes françaises, mais, ajoute excellemment l'éditeur de Courvoisier, Loredan Larchey, « les premiers qui défilèrent furent les cinquante hommes de l'armée régulière, les cinquante hommes du tableau de Detaille. Les soldats-citoyens (gardes nationales du Haut-Rhin) suivaient. On n'en a point parlé officiellement. C'est pour eux que je réserve mon admiration : ils avaient résisté à la contagion du mauvais exemple offert par la désertion de leurs camarades et ils n'avaient aucune chance d'avancement; rien que pour cela il faut de la solidité ». Lutz et Hochberg donnent d'ailleurs des chiffres exacts. « Le 28 août, dit Lutz, la garnison, qui se composait encore de mille huit cents hommes, pour la plus grande partie gardes nationales, et de cent-cinquante hommes de troupes de ligne, posa les armes sur la route de Saint-Louis. » Mais Hochberg est encore plus précis : « La garnison sortit, et, forte de 1.917 hommes, posa les armes. Ce fut pour moi un sentiment tout particulier de voir passer Barbanègre que j'avais connu trois ans auparavant gouverneur de Smolensk. Il avait la tête bandée. Chancel était aussi blessé à la tête. »

A. C.

Baston (l'abbé). Mémoires, publiés d'après le manuscrit original par MM. Loth et Verger. Tome I (1741-1792), Un vol. in-8 de xxix-438 p. Paris, Picard, 1897.

Ces mémoires d'un chanoine de Rouen qui a traversé la Révolution et l'Empire méritaient d'être publiés, car on y trouve une foule de détails qui permettent de mieux connaître l'ancien régime ecclésiastique. Les chapitres que Baston a consacrés à l'organisation du séminaire de Saint-Sulpice, de la Faculté de théologie ou des chapitres de cathédrales sont des plus intéressants, et il y a plaisir à le voir plaider la cause des Jésuites, bien qu'il ne les aime pas, ou à suivre les péripéties de ses polé-

---

Baquol et non *Bagnol*; p. 124 Volkmann et non *Wolchmann*; — p. 124, les dates du monument d'Abbatucci que M. C. écrit toujours *Abattuci*) sont inexactes, lire 1802, 1815 et 1828 au lieu de 1801, 1816 et 1819.

miques de presse contre Camus et les curés de Lisieux, et plus tard contre l'église constitutionnelle.

Ce 1er volume est consacré tout entier aux 50 premières années de la vie du personnage; il s'arrête au moment où l'ex-chanoine Baston se voit contraint de fuir en Angleterre. A proprement parler, ce ne sont pas des mémoires historiques, c'est une auto-biographie, trop complète à certains égards, trop peu complète à certains autres, soit parce que les éditeurs ont supprimé à tort les détails intimes, soit parce que l'auteur s'est bien gardé de tout dire. L'abbé Baston semble avoir été singulièrement de son temps, avant la Révolution du moins; très correct, mais on ne peut plus positif, il paraît avoir été prêtre comme d'autres sont magistrats ou militaires, parce qu'il faut bien être quelque chose quand on n'est pas né dans l'opulence; ne lui demandons pas le zèle ardent des apôtres ou des missionnaires. Ce prêtre, qui n'écrit jamais à genoux comme Saint-Augustin, raconte assez gaîment les mensonges qu'il fit pour se tirer d'un mauvais pas ou les vengeances qu'il aimait à savourer. Il semble bien avoir à l'égard de ceux qui l'ont élevé par charité une certaine sécheresse de cœur, et peut-être ne faut-il pas croire tout ce que raconte à son avantage ce Marbot en soutane. Il donne comme inédites des plaisanteries vieilles comme les rues (par exemple : Sequor asinum, je suis un âne) et je crains bien que son imagination ne lui ait fourni, comme jadis au cardinal de Retz, historien des prétendus fantômes, des détails de haute fantaisie. Son prétendu rôle dans l'incendie de la foire Saint-Germain pourrait servir à prouver ce que j'avance.

Les jugements de Baston sur la Constitution civile du clergé qui a tari soudain la source de ses beaux revenus sont bons à étudier; ils sont d'un homme instruit, perspicace, mais singulièrement passionné, et justement les deux évêques constitutionnels de Rouen qu'il a attaqués, Charrier de la Roche et Gratien, sont au rang des « intrus » les plus dignes d'estime et de respect. Baston lui-même est contraint d'en faire l'aveu. Charrier de la Roche, ancien chanoine et comte de Lyon, qui mourut évêque concordataire de Versailles, était en particulier un esprit de la plus rare distinction [1]; attribuer à Baston, comme celui-ci le désire, la démission de Charrier en 1791 serait faire beaucoup trop d'honneur à Baston.

Somme toute, ces Mémoires, un peu longs et d'une allure parfois un peu lente, sont intéressants. L'introduction qui les accompagne est bien faite, sans prétention, d'une grande sobriété, d'autant plus que l'un des éditeurs, M. l'abbé Loth, est fort gêné quand il parle de cet ennemi acharné des intrus qui fut lui-même, en 1813, l'adversaire de Pie VII et l'*intrus* de l'évêché de Séez. L'impression du volume est très soignée, l'annota-

1. Charrier de la Roche, démissionnaire en 1791, est resté l'ami de Grégoire et des constitutionnels; j'ai de lui des lettres fort curieuses postérieures à 1795, une entre autres dans laquelle il donne à Grégoire une preuve péremptoire de la non-rétractation de Lamourette.

tion est suffisante, sauf p. 40, où il faudrait nommer Montazet, archevêque de Lyon, et p. 202 où il faut lire hôtel de *Pons.*

Le 2e volume, relatif à l'émigration ecclésiastique, au concordat et aux querelles de Napoléon avec le Saint-Siège, promet d'être plus intéressant encore, et il faut remercier la Société d'histoire contemporaine d'avoir favorisé cette publication.

A. GAZIER.

Francis Count LÜTZOW. **A history of Bohemian literatur.** Londres. W. Heinemann, 1899. VII-412, in-8, 6 sh.

M. Edmond Gosse publie une série de manuels d'histoires des diverses littératures, dont le plan a été conçu dans un esprit très large ; le sanscrit y figure à côté du japonais, de sorte que quand la collection sera complète, on y trouvera le résumé de l'œuvre littéraire du genre humain. Sept volumes ont déjà paru ; le dernier, qui est consacré à la littérature tchèque, est l'œuvre de M. Lützow, et le choix était tout indiqué. M. L. qui a plusieurs années représenté une circonscription tchèque au parlement de Vienne, s'est consacré à faire connaître à l'Angleterre, — et par là à l'Europe occidentale, — l'histoire du peuple tchèque. On est sûr d'avoir avec lui un guide sûr, bien informé, de commerce aimable, qui a le grand mérite de ne pas vous accabler sous des détails inutiles.

Sa réserve peut même quelquefois paraître excessive. Certaines parties du livre sont singulièrement écourtées, et ce sont malheureusement celles qui auraient surtout intéressé les lecteurs auxquels il s'adresse. Je ne lui reprocherai pas trop sévèrement d'avoir passé si rapidement sur le XVIIIe siècle : M. Vltchek, dans l'histoire qu'il publie en ce moment à Prague, a prouvé cependant que ce n'est pas « la lande déserte » dont les historiens ont trop souvent parlé ; mais enfin, il n'en est pas moins certain que les œuvres tchèques parues de 1648 à 1800 n'ont qu'une valeur intrinsèque assez mince. — On ne saurait en dire autant sans injustice de la période contemporaine, qui est certainement la plus animée et la plus féconde de toute l'histoire littéraire tchèque : c'est aussi sur elle que nous désirons les renseignements les plus précis, et nous savons mauvais gré à M. L. de tromper presque complètement notre curiosité, au moment précis où elle est le plus éveillée. Sans doute, il était difficile ici de distinguer les productions durables des œuvres éphémères, et il était important de ne pas tomber dans les énumérations fastidieuses : certains oublis pourtant sont difficiles à justifier. Comment un écrivain, aussi au courant des choses de Bohême que M. L., a-t-il pu oublier ou négliger de parti pris des poètes tels que Halek et Néruda, des historiens comme Tchélakowsky et Constantin Jirétchek, des orateurs qui se nomment Rieger et Hérold ? On n'est guère moins étonné de ne pas rencontrer la moindre allusion à Havlitchek dont l'influence à tous les

points de vue a été si profonde. — Sur plus d'un point aussi, les opinions exprimées par M. L. nous causent quelque surprise : c'est ainsi une idée singulière que de représenter comme le successeur de Palacky Gindely qui savait à peine le tchèque ; les travaux de Rezek se rapportent surtout au XVIIe et au XVIIIe, et non au XVIe. — En résumé, cette dernière partie est médiocre et aurait besoin d'être reprise. Il est probable que des considérations de librairie ont condamné l'auteur à abréger sensiblement son manuscrit et qu'il n'a plus dès lors rédigé avec le même soin un chapitre sacrifié.

La première partie aussi, infiniment supérieure, ne répond pas complètement encore à ce que le nom de l'auteur nous permettait d'attendre. Elle est un peu sèche et la pensée ne se dégage pas toujours avec netteté. Sur la question des manuscrits, M. L. me paraît avoir suivi Flajshans, dont l'opinion n'est pas toujours elle même très précise.

L'auteur avait hâte d'arriver à la Réforme qui est en effet, un des épisodes les plus intéressants de la vie du peuple tchèque. Sur les 400 pages de son récit, il en a consacré trois cents à Hus, à ses précurseurs ou à ses disciples : c'est peut-être beaucoup. Prise en elle-même, d'ailleurs, cette partie, sans présenter rien de bien nouveau, est bonne : les travaux les plus récents ont été consultés ; M. L. s'est ainsi heureusement servi des recherches de M. Loserth, tout en se gardant des exagérations auxquelles se laisse volontiers entraîner le savant professeur allemand. L'étude sur Coménius est très poussée et les conclusions, modérées, me paraissent exactes : quoi qu'en aient pensé ses apologistes, Coménius ne fut pas un grand philosophe : peut-être cependant y a-t-il quelque sévérité, — sinon dans les conclusions de M. L., — au moins dans la manière dont il conduit son récit ; il a fait une part excessive aux relations de Coménius avec les prophètes et les visionnaires de son temps et l'impression qui se dégage de cette biographie n'est strictement conforme ni à la réalité ni sans doute à la pensée même de M. L.

Le livre de M. L. est donc assez inégal et l'opinion définitive demeure un peu incertaine. L'œuvre vaut moins par l'ensemble que par les parties : beaucoup de morceaux en sont bons. La sympathie de l'auteur pour son sujet demeure toujours clairvoyante et il ne tombe jamais dans la déclamation et dans l'emphase. C'est un livre de bonne foi, qui mérite la confiance et qui l'inspire. Il contribuera à dissiper bien des préjugés et des erreurs, c'était certainement le but que se proposait avant tout M. Lützow.

E. DENIS.

Paul MATTER. **La dissolution des assemblées parlementaires** (Paris, Alcan, 1898. In-8, 281 pp.).

Nous possédons depuis 1896, dans les *Éléments de droit constitutionel* de M. Esmein, un traité de haute et magistrale valeur, mais les

monographies originales sur tant de délicats problèmes que notre droit constitutionel soulève sont relativement peu nombreuses encore. En voici une que je suis d'autant plus heureux de signaler à l'attention qu'elle est construite, et solidement, sur les larges assises de l'histoire et des législations comparées. L'auteur a pensé avec raison que son sujet se prolongeait dans le passé de nos institutions et de notre politique, et qu'il fallait l'éclairer de la lumière ambiante que les constitutions étrangères peuvent fournir. Il s'est gardé ainsi des abstractions stériles, il a produit une œuvre animée et vivante.

Il faut bien reconnaître que le droit de dissolution a chez nous une mauvaise histoire. Introduit par Bonaparte en l'an X, pratiqué avec excès par les Bourbons et le Gouvernement de Juillet, il a été sous la République mis au service de tentatives de restaurations monarchiques (16 mai). D'autre part, il se rencontre dans toutes les monarchies de l'Europe (sauf en Norvège) et manque aux États-Unis et en Suisse.

Ce sont là des précédents inquiétants pour une constitution républicaine, mais M. Matter a serré la question de plus près. Il a mis notamment en claire évidence deux ordres de faits qui s'opposent l'un à l'autre: 1° l'absence (1797-1799) ou la disparition (1848-1851) du droit de dissolution acculant le pays à un coup d'État; 2° l'abus (1830) ou même l'exercice régulier mais inopportun (1846) de ce droit provoquant une révolution. — Il semble dès lors qu'on soit en présence d'une sorte d'antinomie de droit constitutionnel. En tout cas, rien n'est délicat comme l'analyse de cette institution et la fixation des règles qui doivent présider à son exercice. M M. y a déployé de grandes qualités de finesse, de clarté, de méthode. Il conclut finalement en faveur du droit de dissolution avec autant de fermeté que de sage réserve contre ses abus possibles.

Il voudrait même le voir étendre au Sénat, mais sans s'expliquer assez nettement, à mon sens, ni sur les conditions spéciales qu'une telle extension comporterait, ni sur les objections qu'elle soulève. La question se pose tout autrement que pour la Chambre des députés, non seulement parce que, de son essence, le Sénat est un corps d'une plus longue permanence et agit moins directement sur la constitution des ministères, mais encore parce que, issu du suffrage à plusieurs degrés, sa dissolution semble exiger logiquement le renouvellement préalable des corps dont il émane (conseils municipaux, conseils généraux). J'aurais voulu aussi que le rôle politique du Président de la République fût défini avec plus d'ampleur et une plus grande hauteur de vues.

Ce sont là des réserves secondaires. Le livre de M. Matter demeure une excellente monographie de droit constitutionnel. On ne peut que féliciter la Faculté de droit de Paris, qui l'a couronné, d'en avoir provoqué l'éclosion en mettant le sujet au concours (concours Rossi) et l'auteur de s'être tiré à son honneur d'une tâche exceptionnellement difficile.

Jacques FL·CH.



BULLETIN

— Dans les *Irodalomtœrténeti Koezlemények* (1899, I et II) nous signalons l'article de M. Benoit Csaplar, sur *Le projet d'une société savante de Horanyi.* Horányi est l'auteur d'une des premières histoires de la littérature hongroise : *Memoria Hungarorum et provincialium scriptis editis notorum* (1775-1777) : comme beaucoup d'écrivains, notamment Bessenyei, il a élaboré le plan d'une Académie pour le perfectionnement de la langue. Csaplár publie ce travail jusqu'ici inédit. M. Zsilinszky compare la légende de la méchante femme avec le poème *Joka œrdœge* d'Arany et trouve que la légende, telle que le poète hongrois l'a traitée, est d'origine serbe. M. Sarudy recherche l'origine d'une ballade sicule : *La femme du maçon Kelemen.* M. Etienne Hegedüs donne la traduction en hexamètres du poème de Janus Pannonius : *Certamen ventorum.* M. Vajnovich étudie la vie et les œuvres du comte Ladislas Teleki père (1764-1821), dont les œuvres, en grande partie inédites, sont conservées à l'Académie hongroise : à l'exemple de Bessenyei, le chef de l'École française, Teleki a écrit quatre tragédies dans le genre de celles de Voltaire: *Guillaume Tell* (1784), *La Mort de Sénèque, Ladislas Hunyadi,* sujet traité également par Bessenyei, et *Le roi Pierre;* ses poésies, pour la plupart des élégies sans beaucoup d'élan, montrent également l'influence française. — J. K.

A PROPOS DE « WATERLOO »

A MONSIEUR SALOMON REINACH, DE L'INSTITUT

Paris, 28 juin 1899.

Mon cher Confrère,

Vous devez bien penser que je ne suis point du tout fâché de votre article sur *Waterloo.* Contînt-il même de moins grands éloges, que son étendue serait déjà très significative. On n'écrit pas dix-sept pages de la *Revue critique* sur un livre négligeable.

J'ai donc à vous remercier, ce que je fais avec grand plaisir; mais je crois aussi devoir répondre à celles de vos critiques qui portent sur des points essentiels de la campagne de 1815 [1]. Notre controverse pourra servir à l'histoire de cette campagne.

1. Je passe sur des points de détail de peu d'importance en général : ma prétendue indulgence pour Soult, — le récit de la révolte des Saxons relégué dans les notes, — la dispersion des cantonnements alliés, que l'on peut expliquer comme vous le faites et comme je l'ai indiqué moi-même (*Waterloo,* 107) par la nécessité de faire vivre les troupes, mais qui n'en était pas moins périlleuse et condamnable, — le sauve — qui — peut au centre de l'armée prussienne le soir de Ligny; désordre que ne mentionne pas Gneisenau dans son rapport officiel, mais que Grolman laisse supposer dans son rapport du 17 juin; désordre qui est mentionné par plusieurs témoins oculaires et qui est confirmé par ceci, que huit mille Prussiens se sauvèrent presque d'une seule traite jusqu'à Liège et Aix-la-Chapelle (*Waterloo,* 181), — le retard de Bülow dont j'aurais pu en effet discuter les causes, réelles ou supposées,

Je maintiens que Wellington commit de lourdes fautes auxquelles, malheureusement pour nous, parèrent le 15 juin le prince Bernard de Saxe, le chef d'état-major du prince d'Orange et le général Pirch; le 16, le prince d'Orange et Blücher; le 17, et le 18, Blücher, ou, si vous préférez, Gneisenau.

La lettre de Wellington, du 2 juin, que vous citez (*Rev. Crit.* 446) : « Le 16, j'espère que nous commencerons. J'entrerai en France avec 80,000 hommes,.. » n'a rien de *prophétique*, comme vous l'écrivez. 1° Selon les décisions du conseil de guerre du 10 juin, l'armée anglaise devait se mettre en mouvement non le 16 juin, mais seulement du 27 juin au 1er juillet. — 2° Si, en effet, il y eut bataille le 16, ce ne fut pas sur le territoire français et par suite d'un plan de Wellington ; ce fut sur le territoire belge, par suite du plan de Napoléon et à la surprise de Wellington qui ne prévoyait nullement une invasion de la Belgique Le 15 juin, quand déjà les Français avaient passé la Sambre, il exposait au czar, dans une longue lettre, comment il prendrait l'offensive à la fin du mois. Voilà qui n'était pas prophétique.

J'avoue ne pas connaître le récit de Napier (sans doute l'auteur de l'*History of the War in Peninsule*) relatif à la nuit du 15 au 16 juin. Il n'importe, car ce document est inexact d'un bout à l'autre. Napier dit : « Wellington fut surpris de voir au bal le prince d'Orange parce qu'il l'avait placé dans l'importante position de Binch pour observer l'ennemi... Il expédia le prince à son poste ; cela se passait vers onze heures. Puis il se rendit à son quartier et y trouva Müffling envoyé par Blücher avec des nouvelles. »

1° Le quartier général du prince d'Orange était non pas à Binch, mais à Braine-le-Comte. (Ces deux points sont distants de six lieues!)

2° Il est faux que Wellington retournant à 11 heures à son quartier général « y aît trouvé Müffling envoyé par Blücher avec des nouvelles ». D'une part, Müffling ne quitta pas Bruxelles dans la journée du 15. D'autre part, c'est une dépêche de Gneisenau, arrivée vers 7 heures du soir, qui fit connaître au quartier général anglais que l'armée prussienne, dont les avant-postes avaient été refoulés, allait se concentrer à Sombreffe pour y livrer bataille. Malgré cet avis, il fallut l'arrivée, à 10 heures du soir, d'une dépêche de Dœrnberg annonçant que tout était tranquille du côté de Mons pour déterminer Wellington à donner des ordres de marche. C'est après avoir dicté ces ordres qu'il alla au bal.

Que Napier ait tenu ses renseignements de Wellington, je veux bien le croire. Mais Müffling, qui ne quitta pas le duc pendant la journée du 15 et la nuit du 15 au 16, tenait ses renseignements de soi-même ; et son témoignage est confirmé par les dépêches de Gneisenau et de Dœrnberg et par les lettres et ordres de Wellington.

J'ajoute que, malgré tant de renseignements positifs, Wellington se contenta de prescrire, dans la nuit du 15 au 16, une concentration partielle à Nivelles au lieu d'un mouvement général sur les Quatre-Bras. Même le matin du 16, encore indécis, il arrêta la division Picton à Waterloo. Il ne l'appela aux Quatre-Bras qu'après y être arrivé lui-même, à 10 heures du matin.

Selon vous, Wellington agit bien en faisant, le 17 juin, un détachement sur Hal. Et vous citez à l'appui de cette opinion ces mots de Wellington dans une conversation de 1820 : « J'ai toujours pensé que Bonaparte marcherait sur Hal. C'est pourquoi j'ai détaché 20.000 hommes à Hal. »

Il est possible que Wellington pensât ainsi en 1820, mais il pensait différemment le 17 juin 1815. La preuve, c'est que le matin du 17 juin, au moment même où il

---

mais dont je me suis borné à exposer la principale : l'extension des cantonnements qui obligea Bülow à concentrer son corps d'armée avant de lui faire entreprendre une marche de 14 lieues, — la question Forbin-Janson à quoi j'ai répondu dans le *Matin* du 28 mars dernier, — la question Cambronne et Halkett à quoi je répondrai dans un article que je prépare sous ce titre : *La garde meurt et ne se rend pas, Histoire d'un mot historique.*

écrivait à Lords Hill de porter à Hal le corps du prince Frédéric, il faisait dire à Gneisenau par l'aide de camp Massow : « Je vais m'établir à Mont Saint-Jean (Waterloo) pour y attendre Napoléon et lui livrer bataille. » Si Wellington avait cru que Napoléon « marcherait sur Hal », ce n'est pas à Mont Saint-Jean, c'est à Hal qu'il se serait établi. Le 17 juin, Wellington ne pensait nullement que « Napoléon marcherait sur Hall », mais il appréhendait qu'un corps français ne tournât sa droite par ce point. Or il avait tort de supposer qu'un général comme Napoléon concevrait un mouvement aussi excentrique. (Hal est à 4 lieues à vol d'oiseau à l'ouest de Mont Saint-Jean.) Pour tourner la droite anglaise, il n'était pas nécessaire de pousser jusqu'à Hal. Il n'y avait qu'à diriger 20,000 hommes entre Braine-le-Château et Braine-l'Alleud. Mais Napoléon, dont l'objectif était de séparer les deux armées ennemies, ne voulait pas tourner la droite anglaise à Waterloo, pas plus qu'à Ligny il n'avait voulu tourner la gauche prussienne.

Quand à l'autre allégation de Wellington qu'en opérant par Hal, Napoléon aurait éloigné les Anglais des Prussiens, elle est tout à fait spécieuse. Sans doute en se portant sur Hal à la rencontre de Napoléon, Wellington se serait *éloigné* de Blücher, mais : 1° Blücher aurait pu se *rapprocher* de Wellington en suivant ce mouvement; 2° si Wellington avait été battu à Hal, il se serait replié sur l'armée prussienne. Or Napoléon manœuvrait non pour éloigner plus ou moins l'une de l'autre les deux armées ennemies, mais pour empêcher leur réunion. Il est vrai que, d'après vous, Wellington, battu ou menacé à Hal, « ne se serait pas reporté vers Blücher, mais se serait éloigné de lui en rétrogradant vers Bruxelles ». Je regarde la carte, et je vous réponds : Certes Wellington n'aurait pas été à Wavre retrouver Blücher, mais Blücher serait venu de Wavre à Bruxelles pour se réunir à Wellington.

J'ai démontré maintes fois dans *Waterloo* combien Napoléon était peu véridique. Wellington l'est peut-être moins encore. Sa prétention que « la Haye Sainte n'aurait jamais été prise si Baring n'avait pas négligé de pratiquer une ouverture à travers laquelle on aurait pu faire passer des munitions », est prodigieuse. A trois reprises, des compagnies de renfort entrèrent dans cette ferme. Les ouvertures ne manquaient donc pas pour y accéder. Mais Wellington n'avait pas de cartouches à envoyer. Vous dites que c'est « invraisemblable ». Nullement. Wellington avait certainement des cartouches de réserve, mais les caissons étaient à l'arrière, tandis qu'il avait des soldats sous la main. Dans une bataille, il est toujours plus facile de renforcer une troupe d'infanterie engagée que de la ravitailler.

Les trop fameuses paroles de Wellington, que son armée était de qualité médiocre, sont une calomnie et une ingratitude. Jamais troupes ne se montrèrent mieux disciplinées au feu, plus résolues et plus tenaces dans la défensive, plus ardentes à l'attaque. Ce sont les baïonnettes anglaises qui ont acquis à Wellington la gloire de Waterloo. Il est beau de donner comme ordre : « tenir jusqu'au dernier homme »; il est plus beau encore d'exécuter cet ordre à la lettre. C'est ce que fit l'infanterie de Picton, d'Adam, de Halkett, de Byng, de Maitland, de Baring, d'Ompteda.

Vous pensez que la promesse de Wellington à Blücher, au moulin de Brye, était positive. J'ai dit qu'elle était conditionnelle. C'est ce dont témoignent Müffling et Dœrnberg [1], tous deux présents au conseil de guerre de Brye. C'est ce qu'admet le

---

1. Que Dœrnberg ait écrit vingt-deux ans après les événements, l'autorité de son témoignage peut en être diminuée mais non détruite. D'ailleurs, j'ai cité Dœrnberg par surérogation. Le témoignage de Müffling me suffisait. Vous reconnaissez que Müffling, dans ses *Mémoires*, présente comme conditionnelle la promesse de Wellington, mais vous faites remarquer que, dans son *Histoire de la campagne de 1815*, le même Müffling parle d'un « véritable engagement ». Or voici seulement ce que dit Müffling dans son *Histoire de la campagne de 1815* (p. 11) : « Wellington retourna aux Quatre-Bras *dans l'intention* d'exécuter ces mouvements », après avoir dit (p. 10) : « Wellington était décidé à soutenir Blücher *autant qu'il était en son pouvoir*. » Voilà qui est bien conditionnel.

général von Ollech, l'historien allemand, le mieux documenté et le plus impartial de la campagne de 1815. — Vous m'opposez un passage d'un rapport de Grolman et deux passages de deux lettres de Gneisenau.

Les mots de Grolman : « l'armée de Wellington, malgré nos prévisions et ses assurances, n'était pas encore assez *concentrée* pour porter secours », paraissent s'appliquer bien moins à la promesse de Wellington à Brye, le 16 juin, qu'à sa promesse du 13 juin : « Mon armée sera *concentrée* aux Quatre-Bras vingt-deux heures après le premier coup de canon. » — D'ailleurs, quelle crédibilité accorder, en ce qui regarde les actes de Wellington, à Grolman qui osa écrire dans ce même rapport : « Les Anglais ont livré un combat *qui n'a pas beaucoup servi au dénouement général.* » Mais si Wellington n'avait point occupé Ney non par un *combat*, mais par une véritable *bataille* aux Quatre-Bras, il ne serait pas resté un homme ni un canon du centre et de toute l'aile droite de Blücher!

Le passage de la lettre à Knesebecke : « Wellington nous assura *par écrit...* Le 16 juin au matin il promit d'être *à 10 heures* aux Quatre-Bras avec 20,000 hommes », s'applique certainement à des promesses écrites et antérieures à l'entretien de Brye qui eut lieu *entre 1 et 2 heures.*

Seul le passage de la lettre à Hardenber : « Wellington avait promis de prendre l'ennemi à dos; il ne vint pas », est relatif à la promesse de Brye. Mais ce passage contient une grosse inexactitude. Wellington n'avait pas *promis* de prendre l'ennemi à dos, il l'avait *proposé ;* et Gneisenau lui-même ayant critiqué ce projet, il avait été convenu que les Anglais viendraient prolonger la droite prussienne. Si donc, dans cette lettre, Gneisenau a pu confondre un mouvement tournant et une simple marche de flanc, il est bien permis de croire qu'il a pu aussi omettre de préciser que la promesse de Wellington était conditionnelle et non positive.

A propos des deux versions de la lettre de Grouchy, vous assurez que j'ai été mal fondé à dire que les deux phrases controversées ont le même sens. Je m'en remets au jugement de vos lecteurs : dans l'un et l'autre textes, Grouchy commence par parler d'un mouvement possible des Prussiens par Wavre pour rejoindre Wellington. Qu'il écrive ensuite : « *Je les suivrai afin qu'ils ne puissent gagner Bruxelles et de les séparer de Wellington* », ou : « *Je les suivrai et les attaquerai dès que je les aurai joints* », le sens n'est-il pas le même? Ici comme là, Grouchy n'annonce-t-il pas qu'il attaquera les Prussiens en marche? Et cette attaque ne doit-elle pas avoir pour résultat d'arrêter ou de retarder leur mouvement et, par conséquent, de mettre obstacle à la jonction avec Wellington? — Mais je me trompe en disant que, dans la première version, Grouchy écrit qu'il *attaquera* les Prussiens; il écrit seulement qu'il les *suivra.* Ainsi, dans cette première version, il n'est pas parlé d'une attaque. Dira-t-on pour cela que cette attaque n'est pas sous-entendue? Dans la seconde version, il est parlé d'une attaque, mais non du but de cette attaque. Dira-t-on pour cela que ce but n'est pas sous-entendu ?

Un dernier mot. Vous vous étonnez que « je n'aie pas pris la peine de dire quelle était la proportion, dans l'armée de 1815, des vieux soldats et des jeunes soldats ». Si je n'ai pas dit quelle était cette proportion, c'est que, hormis les engagés volontaires, la plupart incorporés dans la division Duhesme (jeune garde), *il n'y avait pas à Waterloo un seul jeune soldat.*

J'ai exposé en détails, dans le chapitre Ier de *Waterloo*, de quels éléments était formée au 15 juin l'armée de première ligne : 1° de 200,000 hommes sous les drapeaux au retour de l'empereur; 2° de 56,500 rappelés (soldats en congé limité et illimité et déserteurs de 1814 portés sur les contrôles comme « absents sans permission »); 3° d'environ 15,000 engagés volontaires; 4° des grognards de l'île d'Elbe; 5° de 5,500 Suisses, Polonais et déserteurs étrangers.

Or, sauf naturellement les engagés volontaires, tous ces soldats appartenaient aux classes 1814 et antérieures jusqu'à l'origine de la conscription (an VI), Quant aux conscrits de 1815 (licenciés en 1814 et rappelés le 1er juin 1815), le 15 juin ils arrivaient seulement dans les dépôts. Ainsi, les 124,000 hommes de l'armée du Nord

comptaient de *dix-sept ans* à *un an et demi* de service, et *tous avaient vu le feu*. Les plus vieux étaient des vétérans des armées du Rhin, d'Égypte et d'Italie; d'autres avaient combattu de 1805 à 1812 en Allemagne, en Russie et en Espagne; *les moins aguerris avaient fait la campagne de Saxe ou la campagne de France.*

Si donc il y avait à Waterloo des *soldats jeunes* (classes 1813 et 1814, appelées toutes deux en 1813), il n'y avait pas de *jeunes soldats*.

Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments les plus distingués.

Henry Houssaye.

Réponse de M. Salomon Reinach.

L'intéressante lettre de M. Houssaye apporte une preuve nouvelle à l'appui de l'opinion de Wellington — qu'il est difficile de savoir exactement ce qui s'est passé en 1815. Je ne puis songer à rentrer ici dans le fonds du débat. Je veux seulement faire observer : 1° que Napier est bien l'historien et que son témoignage paraît très digne d'attention ; 2° que Wellington n'avait aucun motif, en 1820, de s'excuser d'avoir immobilisé 20,000 hommes à Hal, puisqu'il dit lui-même, à cette occasion, que les historiens n'avaient pas pris garde à ce fait; 3° que le jugement sévère porté par Wellington sur son armée est confirmé par ses lettres *confidentielles* à Walter Scott, écrites peu de semaines après la bataille ; 4° que l'existence même de deux versions de la lettre de Grouchy prouve que les intéressés, meilleurs juges que nous, ne les ont pas considérées comme équivalentes; 5° que, sur les conscrits de 1814, bien peu avaient dû voir le feu et qu'il reste à tenir compte des assertions de Vaulabelle et de Lot sur la forte proportion de jeunes soldats dans l'armée de 1815. M. Houssaye le fera certainement dans une édition ultérieure, en vue de laquelle je me permets aussi de lui recommander une visite à Apsley House, vrai musée de la campagne de 1815, auquel préside — car Wellington fut un vainqueur modeste — l'admirable *Napoléon* de Canova.

Salomon Reinach.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juillet 1899.

En raison de la fête nationale, l'Académie tiendra sa prochaine séance le mercredi 12 juillet.

M. le secrétaire perpétuel communique une lettre de M. Philippe Berger, relative à plusieurs nouvelles inscriptions découvertes à Carthage. L'une est l'épitaphe, en grec et en phénicien, d'un Syracusain enterré à Carthage et qui portait, comme son père, un nom punique. Elle a été découverte par M. Gauckler. — Les autres ont été trouvées par le R. P. Delattre. Une de ces dernières est l'inscription funéraire d'un Carthaginois dont la femme était d'Arouad en Phénicie. C'est la première fois que l'on trouve sur une inscription phénicienne le nom de la célèbre cité phénicienne. Cette inscription prouve les rapports qui n'avaient pas cessé d'exister entre Carthage et la mère-patrie jusqu'au temps des guerres puniques.

M. Th. Mommsen fait deux communications, l'une sur les fragments juridiques récemment publiés par M. Emile Chatelain d'après un manuscrit du séminaire d'Autun, l'autre sur le projet de publication d'un *Corpus nummorum*.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 7 août — 1899

I. **The letters and inscriptions of Hammurabi,** by L. W. King; vol. I. Introduction and the Babylonian texts. London, Luzac. 1898. In-8, LXVIII-134 pp.

II. **Notes on oriental antiquities,** par W. Hayes Ward; extrait du *Journal of the Archæological Institute of America*. Vol. II (1898), p. 159 à 168.

III. **Note sur un monument babylonien se rapportant à l'extispicine,** par A. Boissier. Genève, 1899. In-8, 12 pp.

I. L'important travail entrepris par M. King, sur les lettres et inscriptions du roi de Babylone, Hammurabi, débute par un volume de planches autographiées comprenant : 46 lettres de Hammurabi à Sin-idinnam (dont 44 inédites) ; une lettre de Samsu-iluna, 5 d'Ammizaduga, 2 d'Ammiditana (toutes inédites) ; une lettre écrite à la femme d'un certain Sin-idinnam qualifié du titre de *Gal Martu* (inédite), et enfin les inscriptions historiques et votives de Hammurabi (la plupart déjà connues). La traduction de ces différents textes doit former un second volume dont M. K. annonce la prochaine publication.

Envoi d'ouvriers ou de fonctionnaires, transport par bateaux de marchandises diverses, questions de corvées ou de travaux publics, règlements de compte de propriétaire à fermier, créances à faire recouvrer, réclamations à satisfaire, procès à trancher, tels sont les sujets habituels de la correspondance entre le roi de Babylone et son vassal (ou préfet ?) de Larsa. Ce ne sont, on le voit, que de menus détails, intéressants néanmoins malgré leur apparente insignifiance : en effet, nous pénétrons par là dans l'administration intérieure et dans la vie presque journalière de l'empire babylonien. Suivant une heureuse expression de M. K. c'est l'histoire en action qui revit devant nous.

Une seule des lettres de Hammurabi paraissait se référer à un fait proprement historique. Publiée il y a environ deux ans, on avait cru y reconnaître le nom de Kodorlahomor, en même temps qu'une allusion à une guerre soutenue par Hammurabi contre ce roi. Le passage en question était lu comme il suit : *ûm sha Ku-dur-nu-ukh-ga-mar*, « au temps de Kudur-nukhgamar (Kodorlahomor) ». M. K., s'appuyant sur quelques-unes des nouvelles lettres de Hammurabi, démontre que cette lecture est impossible, et que la véritable transcription du passage doit être *tsabum bushû I-nu ukh-sa mar* « les hommes sous le commandement d'Inukhsamar ». Cet Inukhsamar est un haut dignitaire mentionné ailleurs dans la correspondance de Hammurabi. Aucun doute ne peut aujourd'hui subsister sur cette lecture que confirme entièrement une copie prise directement sur l'original par M. Knutzon et récemment publiée par M. Delitzsch dans les *Beitræge*.

Resterait, comme texte cunéiforme mentionnant Kodorlahomor, le document publié par M. Pinches. Mais ici la lecture de ce nom royal est si hypothétique et, on peut ajouter, si improbable, qu'il est, jusqu'à nouvel ordre, impossible d'en faire état. Concluons donc, avec M. K., que le nom de Kodorlahomor est absent de la littérature cunéiforme actuellement connue.

On a vu que l'une des lettres publiées par M. K. est adressée à la femme d'un certain Sin-idinnam [1] qualifié de *Gal Mar-tu*. M. K. rend *Gal Mar-tu* par « governor » ou « ruler of *Martu* ». Cette interprétation me paraît assez sujette à caution. *Gal*, avec le sens de gouverneur, serait, je crois, sans exemple. D'autre part, il n'est pas certain que *Mar-tu* désigne ici « le pays de Martu » ; cette expression semble plutôt signifier dans le cas présent « l'homme de Martu ». Dans des textes plus anciens le terme *Mar-tu* est en effet appliqué à toute une catégorie d'employés. On peut citer par exemple une tablette de l'époque de Sargon, énumérant des employés qui s'intitulent *galu shà-mar-tu-ne* « hommes de Martu » (voir *Rev. d'Assyr.* 4e vol., n° III, p. 78, n. 2) et un autre texte qui appartient comme le précédent à la période des rois d'Agadé et sur lequel est mentionné le titre de *nu-banda mar-tu-ne* « chef des hommes de *Martu* » (voir *Rev. Sémit.*, avril, 1897, p. 167, III, 8). Il est probable que *Gal Mar-tu* est un titre tout à fait analogue au précédent et désignant non pas un gouverneur du pays de *Martu*, mais un fonctionnaire préposé à des esclaves ou employés de *Mar-tu* [2].

On ne saurait assez louer le soin apporté par M. King à la copie de ces textes dont l'écriture à la fois archaïque et cursive offre parfois de réelles difficultés de lecture. Cette publication présente, comme toutes

1. C'est avec raison que M. K. hésite à identifier ce personnage au correspondant de Hammurabi.

2. Le sens littéral serait « grand (homme) de *Martu* ».

celles que nous devons au même savant, les plus complètes garanties d'exactitude.

II. Dans ses intéressantes *notes on oriental antiquities* M. Ward examine d'abord la question du cheval dans l'ancienne Babylonie. D'un très ancien cylindre qui représente une divinité traînée en chariot par un animal fabuleux, il tire la conclusion que le char de guerre devait être utilisé par les anciens Babyloniens. On possède de ce fait une preuve directe qui a été, je ne sais pourquoi, omise par M. W. La stèle des vautours fournit en effet la représentation d'un char de guerre : mais malheureusement la partie antérieure manque ; ce qui empêche de déterminer si ce char était traîné par des chevaux. M. W. publie un autre cylindre, également fort ancien, qui présente l'image d'un chariot traîné par un quadrupède dans lequel il reconnaît un cheval. Mais la représentation est à notre sens beaucoup trop grossière pour qu'on puisse déterminer la nature de l'animal. En somme, l'image du cheval manque jusqu'ici sur les plus anciens monuments babyloniens. On peut ajouter que la mention du cheval est également absente des plus anciens textes : ainsi sur les listes d'animaux trouvées en si grand nombre à Tello, le cheval n'est jamais nommé. Je ne puis donc me ranger à l'avis de M. W. qui considère comme évident que le cheval était connu des Babyloniens dès l'époque de Sargon ou même auparavant : cela est *possible*, c'est tout ce qu'on en peut dire.

Dans une seconde note, M. W. publie un cylindre où figure un pieu surmonté d'un serpent. Il y voit la représentation d'un objet symbolique analogue au *nekhushtan* biblique. Un rapprochement analogue a déjà été fait il y a quelques années (voir *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I, n° 2).

Une troisième note est consacrée à un curieux cylindre hittite où M. Ward signale une représentation fréquente dans l'art mycénien, l'image du poulpe.

III. M. Boissier qui s'est appliqué avec succès au déchiffrement et à l'interprétation des documents cunéiformes relatifs aux présages, publie un court mémoire sur un document bizarre récemment publié par le *British Museum* : il s'agit d'une sorte de palette d'argile ayant vaguement l'apparence d'un champignon et présentant sur ses deux faces des caractères babyloniens. M. Boissier démontre qu'on est en présence de l'image d'un foie de mouton et que l'inscription, d'ailleurs fort obscure, est de caractère augural. Il suggère en outre un intéressant rapprochement entre ce document et deux représentations analogues découvertes en Étrurie et étudiées par Deecke. Il y a là un curieux exemple de l'analogie déjà signalée entre les pratiques divinatoires des Étrusques et celles des Babyloniens.

F. Thureau-Dangin.

Bardesane l'astrologue : Le livre des lois des pays, texte syriaque et traduction française avec une introduction et de nombreuses notes par F. Nau. Paris, Ernest Leroux, 1899, in-8, p. 30 et 62. Prix : 4 fr. ; la traduction sans le texte, prix : 2 fr.

M. l'abbé Nau poursuit sans interruption ses études sur la littérature syriaque si riches d'idées neuves et originales. Il y a quelques mois à peine nous parlions ici même de ses récentes publications : *Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré ; Les fils de Jonadab, fils de Réchab ; Les plérophories de Jean de Maïouma*. Aujourd'hui, M. N. reprend et développe la thèse qu'il avait exposée en 1897 dans l'opuscule intitulé : *Une biographie de Bardesane l'astrologue*, suivant laquelle on doit substituer à l'expression usuelle de *Bardesane le gnostique* celle plus exacte de *Bardesane l'astrologue*.

Faisant avec raison table rase des tentatives des auteurs postérieurs au VIe siècle pour reconstruire le système gnostique de Bardesane, M. N. s'en tient à ce que Eusèbe et Saint-Éphrem nous apprennent au sujet de ce célèbre écrivain. Or les passages qu'on cite d'Eusèbe et d'Éphrem nous conduisent à voir dans Bardesane un philosophe versé dans la connaissance de l'astronomie et de l'astrologie, et nullement un hérésiarque abusé par les doctrines gnostiques, lui qui combattit Marcion et Valentin. La tradition l'a classé parmi les hérétiques, et cette tradition était déjà constante un siècle après sa mort, selon Eusèbe ; mais le culte sidéral, qui survécut au paganisme dans certaines pratiques des chrétiens de l'Osrhoène, aura amené une violente réaction contre les astrologues considérés comme des pervers de la pire espèce, et ceux-ci furent confondus avec les gnostiques, les hérétiques du jour. Les partisans de Bardesane, les Bardesanites, que l'on rencontre à Édesse jusqu'au Ve siècle, appartenaient à la classe riche et instruite de la ville ; ils s'occupaient sans doute des sciences naturelles plutôt que des dogmes religieux ; il est possible aussi qu'ils aient dénaturé les idées du maître dont ils s'autorisaient. La seule hérésie de Bardesane qui paraisse établie, c'était la négation de la résurrection des corps.

Telle est en quelques lignes la thèse qu'a inspirée à M. N. l'étude du dialogue de Bardesane intitulé *Le livre des lois des pays*. Je ne crois pas qu'après avoir lu la traduction de M. Nau et les nombreuses citations parallèles de Firmicus Maternus qui l'éclairent, on soit encore tenté de chercher dans ce dialogue des traces de gnosticisme. Mais ne peut-on pas dire avec Eusèbe que Bardesane inclina pendant sa jeunesse vers le système de Valentin qu'il répudia plus tard, et que, revenu de ses erreurs, il fut ensuite le parfait chrétien que nous montre *Le livre des lois des pays ?* Ce livre, à en juger par plusieurs passages, appartient à la dernière période de la vie de Bardesane et, de ses nombreux écrits, c'est le seul qui nous soit parvenu. Saint-Éphrem attribue à cet auteur cent cinquante hymnes religieuses qui traitaient vraisemblablement de tout autre chose que d'astrologie. D'un autre *côté*, les *Actes de Saint-*

Thomas, rédigés probablement à Édesse après le transfert des soi-disant reliques de l'apôtre dans cette ville (en 232 selon Lipsius), contiennent une hymne gnostique qui, selon M. Noeldeke, peut avoir pour auteur un disciple de Bardesane. Ces actes témoignent par cela même de l'influence que les idées gnostiques exerçaient sur l'Église d'Édesse quelques années après la mort de Bardesane.

La traduction est suivie d'extraits des écrits de George, évêque des Arabes, et de Moïse bar Képha.

Le livre des lois des pays, le plus ancien document syriaque après la version *La Peschitto*, a été édité d'abord dans le *Spicilegium syriacum* de Cureton ; cette édition étant depuis longtemps épuisée, on sera heureux de trouver à bon marché une réimpression du texte qui a été revu par M. Budge sur le manuscrit unique.

R. D.

Georg Kaibel. **Die Prolegomena** *περὶ κωμῳδίας* (Extrait des Abhandlungen de la Société des sciences de Gœttingue. Nouvelle série, t. II, n° 4). Berlin, Weidmann, 1898. Un vol in-4° de 70 p. Prix 4 m. 50.

Poetarum graecorum fragmenta auctore U. de Wilamowitz-Mœllendorff collecta et edita. Vol. VI, fasc. I. **Comicorum Graecorum fragmenta**, edidit Georgius Kaibel. Berlin, Weidmann. 1899. Un vol. in-8 de VIII-256 p. Prix 10 m.

O. Froehde. **Die Technik der alten aatischen Komœdie.** Dans les Berliner Studien. Nouv. série, t. III, fasc. I. Leipzig, Reisland. 1898. Un vol. in-8 de 215 p.

Les deux ouvrages que publie aujourd'hui M. G. Kaibel se rattachent l'un à l'autre. L'étude sur les *Prolegomena* περὶ κωμῳδίας a été composée à l'occasion de la publication des fragments des comiques grecs. Dans le premier de ces travaux, M. K. étudie l'origine de divers morceaux dont il publie le texte dans le second. Ainsi, quoique le volume relatif aux fragments ait paru le dernier, c'est de lui qu'il convient de parler d'abord, non seulement parce qu'il a été la raison d'être du premier, mais aussi parce qu'il est autrement important par le sujet et par l'étendue que doit avoir tout l'ouvrage dont il n'est que la première partie. Assurément, bien des gens trouveront que cette publication nouvelle des fragments des Comiques grecs, après les deux éditions très justement estimées de Meineke et de Kock, n'était peut-être pas nécessaire. Sans doute, depuis la publication de l'édition Kock, bon nombre de fragments nouveaux ont été signalés, et presque tous par M. Kock lui-même (*Rheinisches Museum*, t. XLI, fasc. 1 ; XLVIII, fasc. 1, 2 et 4 ; *Hermes*, t. XXI, fasc. 3 ; cf. encore L. Steinbach ; *Wiener Studien*, VIII, fasc. 2 ; Blass, *Neue Jahrb. f. Phil.*, t. CXXXVII, etc). Mais toutes ces découvertes rendaient-elles urgente la revision totale du recueil ? Si M. K. s'est décidé à faire une édition nouvelle, c'est qu'il a été appelé à contribuer à une entreprise d'une haute impor-

tance. M. U. de Wilamowitz-Mœllendorff, dont l'activité est infatigable, a conçu un vaste projet, majora molitus, dit Kaibel; il a résolu de publier un corpus complet des fragments de tous les poètes grecs. L'ouvrage complet ne comprendra pas moins de douze volumes, qui presque tous auront des proportions considérables. Des savants comme Diels, Bethe, Knaack, sans parler de Kaibel et de Wilamowitz, se sont distribué les diverses parties de la besogne. M. K. s'est trouvé prêt le premier, il inaugure la publication nouvelle par un fascicule sur les fragments des comiques grecs. M. K. dit dans sa préface que, depuis dix ans, il s'occupe de ces fragments ; en effet, c'est à cette époque qu'il a donné une édition d'Athénée à la librairie Teubner ; c'était là une préparation naturelle à l'étude des comiques grecs. Ce premier fascicule est composé de deux parties : 1° les commentaires anciens sur la comédie grecque ; à ces commentaires sont joints les testimonia vetera, c'est-à-dire les passages des auteurs anciens qui concernent la comédie ; 2° les fragments sur la comédie dorienne, les mimes et les phlyaces. Nous nous occuperons d'abord de cette partie. La comédie dorienne comprend Épicharme, Phormis, Dinoloque ; pour les mimes, nous n'avons de fragments que de Sophron, car Xénarque n'est pour nous qu'un nom ; quant aux phlyaces, à ces bouffonneries, qui étaient le plus souvent une parodie de la tragédie et qui pour cela avaient reçu le nom d'ἱλαροτραγῳδία, elles nous ont fourni quelques fragments de Rhinton, de Sciras, de Blaisos, de Sopater. On voit tout de suite que les fragments contenus dans le fascicule ne se trouvent pas dans les recueils de Meineke et de Kock. Pour Épicharme, par exemple, nous en étions encore réduits au recueil formé par Ahrens (appendice au volume sur le dialecte dorien, 1846) et au livre très estimable de Lorenz, *Leben und Schriften des Koers Epicharm*, 1864. Le nombre des fragments d'Épicharme, réunis par Lorenz, s'élevait à 168 ; ce nombre a été porté à environ 300 par Kaibel; et encore M. K. a-t-il supprimé bien des fragments qu'avait admis Lorenz soit parmi les fragments authentiques, soit parmi les fragments douteux. Nous savons, par le témoignage des anciens eux-mêmes que les ψευδεπιχάρμεια étaient nombreux dans l'antiquité. Parce que Épicharme avait la réputation d'être un poète comique philosophe, on était porté à mettre sous son nom tout morceau anonyme présentant un caractère philosophique. Les fragments de ce poète doivent donc être soumis à une critique sévère. M. K. s'est expliqué très nettement là-dessus dans les quelques mots qu'il a placés p. 133, en tête des pseudépicharmeia. Il nous semble même qu'il aurait pu aller plus loin qu'il ne l'a fait ; il reste encore nombre de passages que, sans crainte d'être taxé d'une sévérité excessive, on peut signaler au moins comme suspects. M. K. rejette parmi les spuria ce fragment 254, qui faisait d'Épicharme un nouveau prophète, prédisant, dès le commencement du cinquième siècle, la venue de Platon ; mais il conserve les fragments 170 et 171 qui ne sont guère moins singuliers. La démonstration de M. Denis (*La*

Comédie grecque, I, p. 57) sur ce point, nous paraît des plus probantes; les idées qui sont développées dans ces deux passages sont bien étrangères à l'époque d'Épicharme et peu aceeptables dans une comédie.

Une édition de fragments présente toujours de graves difficultés. Ces morceaux, qui sont généralement très courts, ne sont pas ordinairement faciles à interpréter; souvent aussi le texte n'est pas sûr. Un éditeur consciencieux se croit le devoir d'abord de comprendre ces textes, et aussi de les débarrasser, quand cela est possible, des taches qui les obscurcissent et les déparent. M. K. n'a pas failli à ce devoir. Plusieurs de ses corrections méritent d'être signalées. 124, περί γα μὰν αἴκλου τί κά τις καὶ λέγοι, le manuscrit d'Athénée donnait περὶ σᾶμα με καλοῦσα κατίσκα λέγοι; il faut dire que le mot αἴσκλος, assez rare d'ailleurs, paraît appartenir au vocabulaire ordinaire d'Épicharme; nous renvoyons aux n°s 37 et 110 — 120. Ζεὺς ἄναξ, ἀν' ἄκρα ναίων au lieu de Z. ἄ. αναadαν ναίων. — 170, 4 ἔνθεν au lieu de μηδέν. — 171, 8. γάρ ἐστ' αὔλησιν au lieu de εἰς τὴν αὔλησιν. — 90. La correction ἔχεις Θεάγενες au lieu de ἔχησθ' ἀτενές est très séduisante. Nous ne croyons pas qu'il y ait rien à changer à 161, 3; nous avons, d'autre part, beaucoup de peine à rejeter, comme le fait K., la jolie correction d'Ahrens : προβάτον προβάτερον, οἶὸς οἰότερον dans le n° 122 de Sophron.

Passons à présent aux commentaires. Ces morceaux, la plupart anonymes, ont été publiés en tête des éditions des scholies d'Aristophane de Dindorf et de Dübner. M. K. a pu ajouter quelques morceaux nouveaux découverts après ces deux publications. Il y a d'abord les deux morceaux désignés dans l'ouvrage de M. K. par les lettres Ma et Mb; ils sont de Tzetzès; ils ont été trouvés dans l'Ambrosianus C 222, par H. Keil et publiés dans le *Rheinisches Museum* en 1848; il y a ensuite des fragments des scholies sur Denys de Thrace complétés aujourd'hui à l'aide d'un manuscrit de Darmstadt; il y a enfin trois fragments assez longs des grammairiens latins Diomède, Euanthius et Donat. Le recueil de M. K. est donc plus complet que ceux qui l'ont précédé; de plus, les commentaires déjà connus sont publiés d'une façon plus correcte. Le premier de ces commentaires, un des rares qui portent un nom d'auteur, le traité de Platonios περὶ διαφορᾶς κωμῳδιῶν, nous est connu aujourd'hui par deux manuscrits nouveaux, un Estensis et un Vaticanus, qui donnent souvent la bonne leçon. L'Estensis est certainement le meilleur des deux; voici quelques-uns des passages qu'il a permis de corriger : l. 15, τυραννιούντων au lieu de τυραννούντων; — 27, τύπος au lieu de τόπος ou de τρόπος; — 36, ἀργόν ajouté après θέατρον; — 74, ζηλώσεις au lieu de ζητήσεις, Hemsterhuis avait conjecturé ζηλώσας; — 86, σκώμματα au lieu de σκέμματα. Nous sommes étonné que M. K. ne dise pas que Meineke avait déjà corrigé ce dernier passage, *Hist. com.* p. 108, et que sa correction se trouve aujourd'hui pleinement confirmée.

Jusqu'ici ces divers traités n'avaient pas été l'objet d'une étude approfondie. M. K. vient de combler cette lacune. Il les a soumis à une criti-

que très serrée et très ingénieuse. Nous n'avons pas à exposer ici cette discussion qui est très longue et très minutieuse. Nous indiquerons seulement les résultats généraux. M. K. s'est appliqué surtout à rechercher les sources auxquelles avaient puisé les auteurs de ces commentaires; c'était le seul moyen d'en déterminer exactement la valeur. Le mérite de l'étude de M. K. consiste en ce que, dans les écrits de Tzetzès ou d'un autre écrivain byzantin, il a pu montrer ce qui devait être rapporté à des grammairiens comme Posidonios et Didyme. Pour ce qui regarde en particulier le commentaire anonyme qu'on appelle le Tractatus coislinianus n°X d de Didot), M. K. a prouvé que ce traité ne contenait pas, comme le croyait Spengel, des restes du morceau perdu de la Poétique d'Aristote relatif à la comédie, mais qu'il dérivait d'un traité de poétique générale qui avait été utilisé par Proclus et, avant Proclus, par Diomède et Euanthius. Ces courtes explications suffisent pour montrer la haute valeur de l'étude de M. K., et l'importance qu'elle présente pour l'histoire de la comédie grecque. Par cette dissertation et par la publication du premier fascicule du recueil des fragments des comiques grecs, M. Kaibel vient de rendre un service signalé aux études sur l'antiquité classique.

L'ouvrage de M. O. Froehde est fait avec soin et rendra des services. Le titre, *Die Technik der alten attischen Komœdie*, ne donne pas une idée bien claire et bien juste du sujet. M. F. étudie les diverses sortes de plaisanteries que les poètes comiques d'Athènes ont faites sur les noms propres. Le plan de l'ouvrage ne nous semble pas très heureux; il est, à coup sûr, une cause de gêne pour le lecteur. L'ouvrage n'est guère qu'un recueil d'exemples. Au début, l'auteur les distribue d'après les parties dont se compose une comédie, prologue, dialogue, stasima, parabase, etc.; mais bientôt il abandonne cette division, et il établit divers groupes d'exemples, d'après le caractère, l'état social des personnages qui sont l'objet des plaisanteries, les hommes politiques, les généraux, les devins, les courtisanes, les philosophes, etc. On est obligé, si l'on veut connaître tout ce qui concerne un personnage, de recourir à la table des matières et de rassembler tous ces traits épars; je cite, comme exemples, Cléon le démagogue et le devin Lampon. Nous sommes étonné que l'auteur ne se soit pas servi des deux ouvrages de L. Grasberger, *Die griechischen Stichnamen*, Würzbourg, deux éditions, une en 1877 et 1883; *Studien zu den griechischen Ortsnamen mit einem Nachtrag zu den griech. Stichnamen*, 1888. — Une petite rectification pour terminer. P. 87, n. 1, M. Froehde attribue au regretté M. Couat une explication ingénieuse du vers 6 des Acharniens. C'est moi qui ai fait connaître cette explication; mais je n'en suis pas l'auteur; je l'avais trouvée dans une dissertation publiée par M. H. Lübke en 1883, et, la jugeant bonne, je l'avais exposée dans mes *Cavaliers Athéniens*, p. 467. C'est là que Couat l'a prise. Il est bon de la restituer à son véritable auteur M. Lübke, cuique suum.

Albert Martin.

Charakteristik der Germanischen Elemente im Italienischen, von Dr. W. Bruckner. Wissenschaftliche Beilage zum Bericht über das Gymnasium in Basel. 1898-1899. In-4, 34 pp.

Ce n'est jamais sans quelque retour égoïste sur mon pays, que je recois pareilles brochures d'érudition, œuvres de professeurs de gymnases étrangers. Quand donc la préparation des candidats aux postes d'enseignement secondaire et l'organisation même de cet enseignement seront-elles de nature à permettre aux maîtres de nos lycées de trouver profit et plaisir à ces menues découvertes dont chacune enrichit la science? Ne fût-ce que dans l'histoire locale, dans l'étude des patois ou des idiotismes régionaux, ils auraient à leur disposition une mine inépuisable. Mais on préfère leur imposer de temps à autre un stérile discours de distribution des prix.

M. Bruckner divise très pertinemment les emprunts de l'italien aux langues germaniques en quatre grandes périodes : — 1° mots introduits dans le bas-latin, reconnaissables en général à ce que l'italien les possède en commun avec l'ensemble du romanisme; — 2° mots importés par les Gots (spécialement les Ostrogots de Théodoric); — 3° mots importés par les Lombards; — 4° mots naturalisés postérieurement au xe siècle, soit dans la langue littéraire, soit (en beaucoup plus grand nombre) dans les dialectes, et, pour la plupart au moins, venus à l'italien par l'intermédiaire du français. — On voit sans peine ce que cette chronologie soulève de nuances phonétiques successives, délicates parfois au point d'en être insaisissables, mais toujours analysées avec autant d'information que de sagacité : il est curieux, par exemple, de trouver dans l'it. *stia* (p. 13) une preuve de la prononciation spirante du *g* de got. *steigan*, preuve que le gotique à lui seul est impuissant à fournir, ou dans l'it. *schiavino* (p. 23) le vestige de la palatalisation du *k* fr. qui a servi d'intermédiaire entre *scabînus* et *eschevin*[1].

Voici quelques remarques accessoires. — L'*i* de *biber* « bièvre » ne vient pas de l'*i* du lat. *fiber*, dont la forme pure a dû être *feber*[2], avec le même vocalisme que *febris* « fièvre »; le vocalisme *i* indique un emprunt à un dialecte haut-allemand, et *fiber* (p. 6) en est contaminé. — Il est difficile de croire que le fr. *bière* n'ait pas joué un rôle prépondérant dans le passage de l'al. *bier* au genre féminin dans l'it. *birra* (p. 29). — Le vénitien *matar* « mâter » (p. 26) doit être un emprunt très tardif au fr. pour que l'*s* y ait déjà cessé de sonner dans le groupe *st*. — A l'appui de son étymologie de *sacîre* et fr. *saisir* (p. 24), l'auteur eût pu citer le fr. *saisine* (xiii e siècle), qui sûrement n'a signifié autre chose à l'origine que « prétention justifiée à une possession » : le fameux adage « le mort saisit le vif son hoir plus proche » a été imaginé après

---

1. L'explication des doublets *tétin téton*, *grappin crampon*, etc., par l'apophonie de la déclinaison germanique, me paraît convaincante de simplicité.
2. Voir L. Havet, *Phaedri fabulae*, p. 144.

coup pour donner à ce vieux mot une étymologie pittoresque et *saisissante*.

V. Henry.

Adolphe Krafft : **Les Carlovingiennes** : I. Vie de Saint Léger et Cantilène de Sainte Eulalie; textes romans, origines latines et traductions. — II. La Passion de Jésus-Christ, texte roman, origine latine et traduction. Le Cantique humain, avec musique et gravure. — Paris, E. Leroux, 1899; 2 vol. in-12, de 35 et 59 p.

On ne voit pas très clairement le but que s'est proposé l'auteur de ces deux opuscules : le titre en est un peu vague et les préfaces ne donnent à cet égard que des renseignements insuffisants. M. Krafft n'est point romaniste, et il n'y a dans son travail aucun commentaire philologique suivi : les notes qui sont au bas des pages sont de peu d'importance, quelques-unes assez inexactes. Dès lors qu'a-t-il voulu en reproduisant les textes du célèbre manuscrit de Clermont? En donner à côté, semble-t-il, une traduction assonancée qui reproduisît, sous une forme moderne, le rythme ancien. Il n'y a réussi qu'imparfaitement. Dans une de ses préfaces il dit qu'il a dû souvent « procéder par divination » : cela se sent de reste. Je ne nie pas qu'il n'y ait dans ces textes de très grandes difficultés d'interprétation : cependant la plupart ont été résolues. M. K. ne fait que citer dans sa bibliographie les travaux des savants français ou allemands : il ne paraît pas s'en être inspiré d'une façon suivie, et il s'en est tenu souvent à ce qu'avait dit autrefois Champollion-Figeac; c'est vraiment être en retard. De là plus d'erreurs que je n'en puis signaler dans ce compte rendu Si nous prenons, par exemple, le *Saint Léger*, nous voyons que l'interprétation du vers 5 de la strophe 1 est absolument inintelligible. — Strophe 4, v. 3, l'assimilation de *fist* avec *fils* n'est guère heureuse. — Strophe 5, v. 3, la traduction de *lo non rit* est des plus bizarres; il est évident qu'il faut lire *nodrit*. — Strophe 10, v. 2, la note afférente rattache indument la forme *avret* au latin *haberet*. — Strophe 15, v. 1, traduire *cum il laudit* par « quand il l'eut dit » est une erreur bien étrange ; v. 6, *cumuit* (*cum vit*) ne peut pas être changé en *comivit*, ni traduit par « accompagna ». — Strophe 32, v. 4, *donc at ab lui dures raizons* est encore traduit bien malheureusement par « Ce dont il eut raison assez ». Champollion-Figeac, comme l'indique une note, avait donné déjà la seule interprétation possible, et qui est d'une simplicité élémentaire. M. K. ne connaît donc pas l'expression toujours si usuelle dans le français populaire « avoir des raisons avec quelqu'un » ? Je ne veux pas insister ; je pourrais relever beaucoup d'erreurs de ce genre, mais je n'en vois pas la nécessité. Et il en serait de même de la traduction de la *Passion*, que M. K. juge inférieure au *Saint-Léger* comme œuvre littéraire, ce qui n'est point démontré. J'en ai dit assez pour faire voir que ces publications ont été entreprises sans préparation philologique

suffisante. N'auraient-elles pas été faites essentiellement pour ce *Cantique humain* (trois strophes de huit vers chacune), qui sert de post-scriptum à l'une d'elles, et dont l'auteur dit sur un ton qui désarme toute critique : « Je suis l'auteur d'un cantique que je me décide à publier ici, puisque autrement il ne verrait jamais le jour » ? A cette pièce est jointe une sorte de gravure mystique, assez étrange, et intitulée *Révélation*. Mais cela nous mène sur un tout autre terrain que celui de la philologie romane, et M. Krafft me permettra de ne pas l'y suivre.

E. BOURCIEZ

Pagi et vicairies du Limousin aux IXe, Xe et XIe siècles, par M. DELOCHE. Extraits des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome XXXVI, 2e partie, Paris, imp. nat., libr. C. Klincksieck, 1899. In-4 de 68 pages et 1 carte.

Ce mémoire a pour objet de donner aux *Études* du même auteur *sur la géographie historique de la Gaule et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin au moyen âge*, parues en 1857, le supplément rendu nécessaire par les publications de documents alors ignorés. Ces nouveaux textes ont révélé dans le Limousin un *pagus Burgolius*, que M. Deloche place aux alentours de Saint-Dizier, commune de l'arrondissement de Bourganeuf, plus neuf vicairies qui viennent s'ajouter aux quarante-cinq précédemment décrites. En poursuivant l'examen des mêmes chartes, le savant géographe fait le relevé des localités dont les noms sont encore à inscrire à côté de ceux qu'il avait identifiés en 1857 ; puis il discute certaines opinions qui tendaient à infirmer ses anciennes conclusions, conclusions qu'il maintient d'ailleurs dans leur intégrité ; enfin, il refait la carte de tout le Limousin en y portant les divisions administratives et les localités que l'ensemble des documents aujourd'hui connus lui ont permis de signaler (il en a, du reste, dressé une liste complète). Le tout est présenté avec une critique des plus rigoureuses ; il est à peine besoin de le faire remarquer.

L.-H. LABANDE.

Johan MORTENSEN. **Medeltidsdramat i Frankrike**. Gœteborg. Wettergren och Kerber. 1899. (Pr. 2 Kr. 25 ore).

La Société des conférences populaires de l'École supérieure des Lettres de Gœteborg vient de publier un nouveau volume. C'est le neuvième de sa collection. Il est consacré au « Drame en France pendant le moyen âge ». Très simplement, très clairement et d'une façon bien suffisamment complète, l'auteur, M. Johan Mortensen, après avoir fait ressortir combien fut grande du XIIe au XVIe siècle la popularité du

théâtre, en expose toute l'importance au double point de vue de l'histoire des mœurs et de l'histoire littéraire : le moyen âge voyant tout à son point de vue, c'est la vie de l'époque qu'il nous dépeint en tous ses détails; et, d'autre part, si la France a rompu avec lui, il n'en a pas moins donné Lope de Vega à l'Espagne et Shakespeare à l'Angleterre.

Successivement, M. J. Mortensen étudie les diverses formes que prit le drame au cours de son développement: comment le drame liturgique, issu des antifones ou chants alternés, devint le Mystère et le Miracle; puis, se transforma en *Moralités, Histoires* et *Mystères profanes.* Après le drame sérieux, c'est le drame comique, d'origine plus obscure, avec ses trois chefs-d'œuvre, — deux au début : le *Jeu de la Feuillée* et le *Jeu de Robin et Marion* d'Adam de la Halle et l'autre presque à la fin de son histoire, la Farce de l'avocat Patelin — chefs-d'œuvre qui dès lors établissent l'incontestable supériorité de la comédie française.

Entre temps, nous sommes mis au courant de la technique de ces drames de toutes sortes, de leur mise en scène, et l'on nous esquisse l'histoire des Puys et Confréries qui se chargeaient de leur représentation, jusqu'au moment où, vers le milieu du xvi[e] siècle, sous l'influence de la Renaissance religieuse et littéraire, l'ancien drame national cédant la place à la tragédie classique, se retira pour s'y laisser mourir, au fond de provinces perdues, où, de temps à autre encore, son cadavre semble secoué d'un spasme.

Nous ne croyons pas faire de meilleur éloge de ce petit ouvrage qu'en disant que la traduction n'en déparerait pas nos bibliothèques de vulgarisation.

Léon Pineau.

Actes anciens et documents concernant le bienheureux Urbain V pape. sa famille, sa personne, son pontificat, ses miracles et son culte, recueillis par feu M. le chanoine J.-H. Albanès,... et publiés par le chanoine Ulysse Chevalier..., Tome I[er]. Paris, A. Picard. Marseille, P. Ruat. 1897. In-8 de 488 pages.

Le chanoine Albanès semble avoir eu de son vivant une vénération particulière pour le pape avignonais qui fut connu sous le nom d'Urbain V. Dès 1865, il avait publié la relation de son entrée solennelle à Marseille en 1365 ; l'année suivante, il avait fait paraître le résultat de ses recherches sur sa famille ; en 1872, il avait rédigé un abrégé de sa vie et de ses miracles. J'omets encore des panégyriques, oraisons funèbres, etc. Personne donc n'avait sur ce souverain pontife un dossier aussi bien garni que feu le chanoine Albanès. Avait-il le dessein de publier les documents eux-mêmes qui lui avaient servi pour ses différentes notices et ceux qu'il avait découverts depuis ? Il faut le croire, puisque un des premiers soins de son exécuteur testamentaire, M. le chanoine Ulysse Chevalier, a été de mettre au jour un tome I[e] contenant les vies

antiques d'Urbain V, les procès-verbaux de ses miracles qui furent rédigés de 1376 à 1379, et l'information canonique pour sa canonisation, qui eut lieu en 1390 sur l'ordre du pape d'Avignon Clément VII. Un deuxième volume suivra, qui renfermera les pièces d'archives concernant la famille de Grimoard, la personne d'Urbain V avant et pendant son pontificat, son frère Anglic Grimoard, évêque d'Avignon et cardinal, etc.

On aura donc là très certainement un recueil important; cependant il est permis d'augurer que le tome II aura, au point de vue de l'histoire générale, plus d'intérêt que le premier. Dans celui ci le récit des miracles et prodiges opérés par l'intercession du bienheureux tient une grande place, trop grande peut-être pour notre satisfaction. Et pourtant dans les témoignages des contemporains qui sont ici rapportés, il y a beaucoup à glaner, surtout pour la vie privée au xive siècle, principalement des Avignonais.

Malgré tout le zèle de M. le chanoine U. Chevalier, qui a rassemblé et coordonné les notes du défunt, cette édition a quelques-uns des défauts d'un ouvrage posthume; on sent que l'auteur n'a pas pu y mettre la dernière main; il y a trop peu de notes, pas d'identifications des noms de lieux et de personnes. Mais les variantes des différents manuscrits ont été consignées avec soin; le texte paraît donc fort bien établi.

L.-H. Labande.

Jacob Burckhardt. **Die Cultur der Renaissance in Italien.** Siebente, durchgearbeitete Auflage von Ludwig Geiger. Leipzig, Seemann, 1899. 2 vol. in-8.

Nous avons sous les yeux la septième édition de l'œuvre désormais classique de Burckhardt sur la civilisation de la renaissance en Italie. Elle n'a plus besoin d'être présentée au public; mais ce qui doit être signalé c'est le travail considérable fait par M. Geiger pour compléter cet ouvrage, non seulement en le tenant au courant des publications les plus récentes, mais en traitant à fond certaines questions, à peine effleurées par Burckhardt. Aussi ne s'est-il pas contenté d'ajouter au bas des pages des notes, dont le développement excessif eût étouffé le texte; il a eu recours, dans la plupart des cas, à des *excursus* placés à la fin de chaque volume, et qui, pour l'ensemble de l'ouvrage, s'élèvent au chiffre respectable de cent onze. Quelques-uns sont assez courts, d'autres au contraire occupent trois ou même quatre pages d'un texte compact, où se pressent les citations, les indications bibliographiques, les dates, les renseignements de statistique, etc. Il serait exagéré de dire que la lecture de ces *excursus* est très aisée ou très agréable; mais c'est à dessein que M. Geiger leur a donné cette forme condensée, afin de ne pas grossir démesurément le volume de cette nouvelle édition. On y trouve parfois, en une ou deux pages, plus de matériaux qu'il n'en faudrait

pour composer une étude substantielle et de proportions assez vastes. Une lecture attentive d'un grand nombre de ces additions nous a permis de constater que M. Geiger possède une information merveilleusement sûre et variée; il ne servirait à rien de relever ici quelques menues inexactitudes qui ne tirent pas à conséquence, ou de signaler de légères lacunes sur tel ou tel point très particulier. Pour mener à bien un travail aussi considérable, il fallait une science et une méthode comme celles dont M. Geiger a fait ici preuve. Nous ne lui ferons qu'une critique: pourquoi, à l'index des noms propres, n'a-t-il pas ajouté une table méthodique des matières traitées dans ces précieux *excursus?* Bien faible est le nombre de ceux qui portent un titre indiquant de quoi ils traitent, et ce titre n'est pas rapporté à la table générale des matières qui se lit en tête de chaque volume. Chacune des additions, il est vrai, se rapporte à un passage déterminé du texte; mais comme quelques-unes d'entre elles constituent de véritables études, indépendantes de l'œuvre de Burckhardt, le contenu méritait d'en être analysé. Il serait désirable que l'on puisse recourir aisément aux renseignements fournis par M. Geiger, sans avoir besoin de retrouver d'abord la phrase à laquelle ils sont rattachés par un lien parfois peu solide.

Henri Hauvette.

Arthur Heulhard. **Villegagnon, roi d'Amérique.** Un homme de mer au xvi[e] siècle. (Grande Bibliothèque de Géographie historique). Paris (Leroux) 1897, in-4, vi-366 p.

En vous donnant cette nouvelle biographie de Villegagnon, M. Heulhard a voulu reviser une injustice historique et venger son héros des accusations malveillantes qui pesaient sur lui depuis trois siècles. Il nous retrace toute la carrière de cet aventureux chevalier de Saint-Jean, le suivant à l'expédition d'Alger de 1541, en Hongrie, en Écosse, à Malte, en Bretagne où il fortifie Brest, au Brésil, où il fonde sa fameuse colonie de la France antarctique. Enfin, il nous le montre, pendant ses dernières années, bataillant de plume et d'épée, avec un égal entrain, contre les huguenots. La polémique a tenu une grande part dans l'existence agitée de cet homme de guerre et à fréquenter ses écrits, M. H. a pris quelque chose de leur passion. Son livre a la véhémence d'un plaidoyer plutôt que les allures circonspectes d'une contre-enquête historique. Sans songer à donner raison aux ministres calvinistes qui ont attaqué Villegagnon avec tant de rudesse, on ne peut s'empêcher de constater qu'à un moment, vers mars 1557, le « roi d'Amérique » s'éloigna quelque peu de l'orthodoxie. Il est vraisemblable qu'il n'eut pas l'intention d'adopter le pur calvinisme, mais il songea sans doute à instituer dans sa colonie de la baie de Rio de Janeiro un culte simplifié par un retour à la primitive Église, et qui eût été susceptible de réunir les

adeptes des différentes confessions. M. H. quoique paraissant attacher une très grande importance à l'orthodoxie de son héros, admet cette hypothèse. A aucun titre nous ne nous faisons juge des croyances de Villegagnon, mais au point de vue strict de l'Église romaine, il risquait fort, en s'engageant dans cette voie, d'aboutir à l'hérésie, et célébrer la Cène avec des ministres de Calvin, comme il l'aurait fait une fois à l'époque indiquée, paraîtra difficilement le fait d'un catholique intransigeant. L'expérience ne lui réussit pas. La tolérance n'était pas de mise à cette époque, même dans une colonie naissante. L'ardeur de la propagande des ministres calvinistes envoyés dans la France Antarctique, leur esprit d'indiscipline à l'égard de Villegagnon le désabusèrent bien vite de son rêve de conciliation. Le chevalier de Malte revint à la rigueur de la doctrine catholique. Plus tard, on dirait qu'il se venge par la vigueur de sa polémique contre les huguenots des difficultés que la conduite de leurs ministres lui a suscitées au Brésil, et ceux-ci de leur côté l'attaquent avec une âpreté qui s'expliquerait assez par la déception des espérances qu'ils avaient conçues à son endroit.

On regrettera peut-être la place que prennent dans cette biographie les démêlés religieux. Non pas qu'il eût fallu les passer sous silence, loin de là, mais nous aurions préféré pour notre part un récit plus bref des disputes théologiques de Villegagnon depuis son retour en France, et, s'il y avait eu moyen, des détails plus circonstanciés sur cette tentative de colonisation curieuse, quoique assez mal engagée, semble-t-il, au cœur d'une contrée dont les alentours étaient déjà occupés par les Portugais et où l'on n'aurait pu se maintenir que par la force. M. Heulhard a fait surtout l'histoire morale et religieuse de la colonie, en y mêlant quelques anecdotes pour animer le récit. N'y aurait-il pas eu lieu de nous parler un peu plus longuement de l'œuvre matérielle de colonisation qu'y commencèrent Villegagnon et les siens ?

H. Léonardon.

BULLETIN

— Les livraisons 14 et 15 du tome III du *Recueil d'Archéologie Orientale* publié par M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux ; elles contiennent : § 39, Une « éponge américaine » du vie siècle avant notre ère. — § 40, Orphée-Nébo à Mabboug et Apollon. — § 41, La lettre de Jésus au roi Abgar, la Koutbi juive et la *mezoûzah*. — § 42, La Palestine au commencement du vie siècle et les *Plérophories* de Jean Rufus, évêque de Maioumas.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juillet 1899 (suite).

M. Clermont-Ganneau termine la lecture de ses communications sur Orphée et le dieu Nébo et sur la lettre de Jésus à Abgar et la Koutbi juive. Il étudie d'abord un

passage du pseudo-Méliton relatif au culte, à Mabbourg (Hiérapolis de Syrie) d'un prétendu Orphée, identifié expressément par le document syriaque avec le dieu Nébo. Il explique cette légende bizarre par une confusion populaire, d'ordre iconologique, entre Orphée et le type de l'Apollon Musagète, tous deux jouant de la lyre, et par le fait que, d'autre part, le dieu assyro-babylonien Nébo avait Apollon pour équivalent officiel dans le panthéon hellénique. — Dans un autre passage, encore plus énigmatique, il est question d'une « juive Koutbi qui était adorée par les Mésopotamiens et qui avait sauvé de ses ennemis Bakrou, dynaste d'Edesse ». S'appuyant sur le sens étymologique d'*écriture* qui lui semble être celui du nom de cette mystérieuse Koutbi, M. Clermont-Ganneau en rapproche la tradition, si populaire à Edesse et inexpliquée jusqu'ici, de la lettre de Jésus au roi Abgar, qui était pour la ville un véritable palladium et passait pour l'avoir préservée, elle et son roi, de l'attaque des Perses. Il croit qu'on a là la double face, juive et chrétienne, d'une même tradition locale, dont le point de départ réel ne serait autre chose que l'établissement, à la porte d'Edesse, lors de l'introduction du judaïsme en cette ville, vers le commencement de l'ère chrétienne, d'une mezouzah rituelle, c'est-à-dire de ce petit rouleau de parchemin qui contenait les passages fondamentaux du Deutéronome et qui, fixé aux jambages des portes, servait de phylactère. Cet usage est encore aujourd'hui en vigueur chez les juifs pratiquants. Cet écrit sacré et tutélaire aurait fini par être personnifié par l'imagination populaire à Edesse et y serait devenu une sorte de déesse, la Koutbi juive, en même temps que, par une autre évolution du mythe sous l'influence d'idées chrétiennes, il se transformait en un écrit de Jésus adressé au roi Abgar. Ces trois états de la superstition, si divergents en apparence, ont entre eux un point commun et caractéristique : un écrit doué d'une puissance surnaturelle et prophylactique.

M. Eugène Müntz termine la seconde lecture de son mémoire sur le musée de portraits formé à Côme par Paul Jove.

M. Oppert revient sur les textes cadastraux chaldées remontant au XLe siècle a. C. qu'il a déjà étudiés dans un mémoire lu à la dernière séance.

Séance du 12 juillet 1899.

Hamdi-Bey, directeur général des Musées impériaux de Constantinople, annonce qu'il envoie, pour le *Corpus inscriptionum semiticarum*, les clichés photographiques de plusieurs monuments himyarites.

M. Perrot communique un mémoire de M. Pierre Paris sur la céramique espagnole à décor géométrique et mycénien. M. Paris fait connaître, par de nombreux fragments presque tous recueillis dans le S.-E. de la péninsule, une céramique qui décore ses vases à l'aide du pinceau et y dessine, en rouge brun et en noir, des motifs dont l'analogie est frappante avec ceux de la poterie géométrique et mycénienne. Ce ne sont pas des vases mycéniens importés. M. Paris croit qu'il s'agit d'un art indigène qui se serait inspiré de types apportés de l'Orient et aurait continué pendant de longs siècles à les reproduire sans se renouveler par de nouveaux contacts avec la Grèce plus civilisée. Cet art conservateur s'est maintenu jusqu'aux premiers temps de la conquête romaine. Dans l'un des rares vases de cette espèce qui ont été recueillis intacts, on a ramassé un as romain. Chypre offre la même persistance à reproduire des types passés de mode dans le reste du monde grec. Ce qui reste toujours obscur, c'est la voie par laquelle la communication s'est établie entre la Grèce primitive et ces peuplades lointaines.

M. G. B. M. Flamand, chargé de conférences à l'Ecole des sciences d'Alger, fait une communication sur les pierres écrites (hadjrat mektoubat), gravures et inscriptions rupestres du Sud-Oranais. Il insiste sur les figurations, d'âge néolithique, du grand buffle fossile, le *bubalus antiquus*, qu'il signalait dès 1892 dans le cercle de Géryville. Il indique ensuite une série des gravures des environs d'El Richa, qui comprennent des figurations d'éléphant, d'antilopes, d'autruches, d'âne, de félins, d'ovins, etc Enfin, il décrit une nouvelle station néolithique relevée par lui en décembre 1898 à Bou-Alem (cercle de Géryville) : là sont figurés le bouc et le bélier, la tête ornée d'une tiare et portant des appendices latéraux vraisemblablement attribuables à des *uræi*. M. Flamand signale enfin diverses stations à gravures préhistoriques où d'autres sujets d'adoration et de culte sont manifestes.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 14 août — 1899

F. H Skrine et E. Denison Ross. **The Heart of Asia**, a History of Russian Turkestan and the Central Asian Khanates from the earliest times. London. 1899. Methuen et Cie, in-18, 444 p., 2 cartes.

L'extension de la puissance russe en Asie et la conquête récente du Turkestan ont inspiré à deux savants anglais l'idée d'écrire l'histoire de cette vaste contrée qui s'étend de la mer Caspienne à la Kashgarie, du lac Aral à l'Afghanistan et aux confins de l'empire indien. L'histoire de l'Asie centrale n'a pas encore été écrite alors que nous possédons déjà des livres européens sur les Arabes, les Mongols et les Ottomans. Ce n'est pas que les documents manquent, ils sont au contraire très abondants depuis la publication d'un certain nombre d'auteurs arabes et persans, mais il fallait coordonner ces documents et se reconnaître au milieu des dynasties qui ont occupé le Turkestan depuis la conquête arabe jusqu'à la destruction des Khanats de Khiva et de Bokhara. C'est le mérite de l'ouvrage que viennent de présenter au monde savant MM. Ross et Skrine. Il se divise en deux parties : M. Ross, professeur de persan à l'Université de Londres, a écrit la partie historique qui comprend toute la période écoulée depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ; la seconde partie est réservée à l'époque moderne. L'ouvrage est bien fait, très clairement écrit et peut être considéré comme le précis ou manuel destiné à vulgariser l'histoire, encore peu connue, de l'Asie centrale et à prendre place au milieu de nos livres historiques dont il va ainsi étendre le champ d'études.

Pour la partie historique, tout ce qui concerne la période musulmane est suffisamment complet et a été traité avec beaucoup d'ordre et de méthode (sauf que les dates sont un peu trop rares) ; l'auteur a consulté tous les écrits orientaux publiés ou encore en manuscrits. Le chapitre consacré à l'époque antérieure, c'est-à-dire celle qui va depuis l'expédi-

tion de Cyrus chez les Scythes jusqu'à la chute de Bokhara vers l'an 700 de J.-C. aurait pu être plus étendu. Sans doute cette portion de l'histoire de la Sogdiane et de la Transoxiane rentre plutôt dans le domaine de l'érudition et son exposé formerait presque à lui seul un volume, mais, même pour un ouvrage de vulgarisation, il est impossible de ne pas tenir compte des éléments nouveaux, médailles, inscriptions, livres chinois, qui sont venus éclairer et compléter les renseignements fournis par les auteurs classiques. La deuxième partie de l'ouvrage, rédigée par M. Skrine, ancien fonctionnaire anglais en Asie, est un résumé de l'histoire des expéditions russes de l'autre côté de l'Oural depuis Pierre le Grand jusqu'à la conquête du Turkestan par le général Tchernaïef en 1867. Cette conquête a été un bienfait pour la civilisation et pour la science, car c'est seulement depuis l'occupation russe que l'on a pu commencer à explorer le pays et mettre au jour quelques-unes des richesses qui sont encore cachées dans le sol. Le Turkestan et la Kashgarie nous réservent, comme le nord-ouest de l'Inde, des découvertes qui renouvelleront ou plutôt créeront la véritable histoire de l'ancienne Asie.

L'ouvrage de MM. Ross et Skrine est accompagné de deux cartes et de nombreuses photographies qui lui donnent de l'actualité ; il mérite d'être lu des orientalistes, des archéologues et des historiens.

E. D.

Gallia christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France... par feu le chanoine J.-H. Albanès,... complétée, annotée et publiée... par le chanoine Ulysse Chevalier,... Marseille (évêques, prévôts, statuts). *Valence, impr. valentinoise,* 1899. In-4° de xii pages et 956 col.

A la mort de l'abbé Albanès, qui venait à peine de publier le tome Ier de son *Gallia christiana novissima* (la table même n'en a pas encore paru), les érudits avaient éprouvé des craintes sérieuses sur la continuation de l'œuvre si importante à laquelle il s'était consacré. Ils n'ignoraient pas que ses cartons étaient bourrés de notes et de documents, en grande partie inédits, dont la réunion devait former un recueil de premier ordre : là auraient abondamment puisé tous ceux qui auraient eu à travailler sur l'histoire générale aussi bien que sur l'histoire locale. Sans doute, on pouvait n'être pas d'accord avec M. le chanoine Albanès sur la façon dont il avait traité son tome Ier, sans doute quelques auteurs avaient pu faire quelques réserves sur la rigueur de sa critique, mais tous étaient obligés de reconnaître que ses pièces justificatives avaient le plus haut intérêt.

Heureusement le réformateur de l'ancien *Gallia* avait choisi en M. le chanoine Ulysse Chevalier un exécuteur testamentaire aussi zélé qu'érudit. Celui-ci s'empressa d'ouvrir les précieux portefeuilles, où dormaient les bulles, chartes et diplômes qui devaient servir à la rédaction des

tomes II et suivants du *Gallia christiana novissima* ; une de ses premières préoccupations fut d'examiner le parti qu'on pourrait tirer de ces richesses. Il s'est résolu à donner d'abord au public les actes concernant les évêques et les prévôts de l'église de Marseille : d'après l'accueil qui sera fait à ce premier volume, dit-il, il jugera s'il doit et s'il peut publier le reste. Or, si l'on se base sur ce qu'il vient d'éditer, il est de toute évidence que l'intérêt général exige la poursuite de cette entreprise et la continuation d'une œuvre qui est encore si belle de promesses.

La Provence, d'ailleurs, a été jusqu'ici si mal partagée en fait d'histoires véritablement sérieuses ! Elle est si pauvre en recueils de documents, elle qui a de si riches archives ! On peut vraiment dire que le sol est à peu près vierge, que les sources très abondantes n'ont encore alimenté aucun historien digne de ce nom. Je laisse de côté bien entendu les monographies de pur intérêt local ; quelques-unes ont une réelle valeur et je m'en voudrais de l'oublier ; mais comme les institutions générales du pays sont peu connues ! Le *Gallia christiana novissima*, en refondant une des parties les plus négligées et les plus incomplètes du grand ouvrage des frères Sainte-Marthe, comble donc une immense lacune.

Par le choix même des documents, il se trouve encore que M. le chanoine Albanès a servi aussi bien l'histoire dite civile que l'histoire ecclésiastique de la province. Qu'on en juge par le volume dont il est rendu compte actuellement : les pièces nos 41 et 42 concernent des *missi dominici* de Charlemagne ; les nos 149, 152, 207, 211, 213 ont trait aux rapports des vicomtes avec les évêques de Marseille aux XIIe et XIIIe siècles ; les nos 217, 224, 243, 265, 268, etc., intéressent plus spécialement la communauté du même lieu, si turbulente et si jalouse de son indépendance ; le no 221 est une importante convention, signée le 23 janvier 1219 par l'évêque et les recteurs de la ville vicomtale ; elle établit le tracé des limites de la ville haute et de la ville basse (cf. encore le no 227) ; le 249 est un arbitrage de l'évêque Benoît d'Alignan entre la commune et le comté de Provence (2 août 1230) ; les nos 250, 257, 258 sont relatifs au même différend du comte Raymond-Bérenger avec les Marseillais ; le 283 est l'échange entre l'évêque et Charles d'Anjou de la seigneurie de la ville haute de Marseille contre d'autres fiefs (30 août 1257), etc. Je passe sous silence les nombreux statuts de l'église et du chapitre, la délimitation des diocèses d'Aix et de Marseille, pour arriver au XIVe siècle, où les documents, extraits par l'abbé Albanès des archives du Vatican et des registres des notaires, prennent un caractère tout à fait spécial et donnent aux évêques mis en cause une physionomie originale. On suit par eux toute l'existence des prélats qui étaient venus résider à la cour pontificale d'Avignon, on y voit leurs richesses, leur train de maison, leurs habitudes, on y saisit sur le vif les relations qu'ils avaient avec leur église.

Je ne pousserai pas plus loin une analyse qui pourrait m'entraîner trop loin. Je le répète, cet ensemble forme une mine fort précieuse.

Quand il sera complété par les actes concernant les différentes églises et les différents monastères de Marseille, on possédera certainement là les principaux matériaux pour l'histoire de cette ville, surtout antérieurement au XIVe siècle.

Seulement, il est à craindre que cette manière de procéder, adoptée par le chanoine Ch. pour assurer l'utilisation des dossiers réunis par son savant ami, ne le conduise beaucoup plus loin qu'il ne voudrait. Voici, en effet, un premier volume in-4 de près de 1.000 colonnes de texte ; il ne s'y trouve que les pièces ou analyses d'actes relatifs aux évêques et aux prévôts de l'église de Marseille. Combien d'autres en faudra-t-il imprimer, si la même méthode est suivie pour tous les chapitres et tous les couvents du même diocèse ? Combien en faudra-t-il après cela pour les diocèses qui ont été réservés ? Surtout pour des églises qui ont eu l'importance de celles d'Arles et d'Avignon ?

La présente publication n'est plus une « Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes » de la Provence, comme l'indique le titre conservé sur la couverture et comme avait commencé l'abbé Albanès : c'est presque un cartulaire de chacun des établissements ecclésiastiques. Tel est son grand défaut et telle sera sa pierre d'achoppement. Aussi, malgré tout le bien que je pense de ce recueil, malgré tout le désir que j'aie de le voir continuer sur une base aussi large, je ne crois pas être grand prophète en annonçant qu'il sera bien difficile de persévérer dans cette voie. Je souhaite ardemment me tromper et pour mon compte j'aiderais volontiers à me donner un démenti ; mais il semble bien que pour aller jusqu'au bout il soit nécessaire de rectifier un peu la méthode et de faire une part, si petite qu'elle soit, à la rédaction. De cette façon, on éliminera facilement toute une série d'actes, dont on n'aurait à reproduire que certaines dispositions particulières. De plus, d'autres pièces seront peut-être remplacées sans trop d'inconvénients par une analyse qui en signalera l'essentiel. Je me permets d'indiquer ces deux moyens d'abréger ; que l'expérience de M. le chanoine Chevalier me pardonne cette franchise en faveur de l'intention.

Etant données les circonstances tout à fait exceptionnelles où paraît ce volume, il y aurait très mauvaise grâce à chercher querelle à l'éditeur au sujet de quelques lacunes, comme l'absence de toute identification des noms de lieux et de personnes, des désignations parfois insuffisantes des sources (cf. par exemple nos 1327 à 1333 et en bien d'autres endroits encore). C'est déjà beaucoup que M. le chanoine Chevalier ait fait paraître ce livre tel qu'il est ; ne lui demandons pas l'impossible et secondons plutôt ses efforts pour la continuation d'une entreprise aussi manifestement utile. Puisque le regretté chanoine Albanès n'a pas eu le temps d'écrire son *Gallia christiana novissima*, il faut de toute nécessité que ses notes et documents soient sauvés de la destruction et mis à la portée du public.

L.-H. LABANDE.

Sophus Bugge. **Helge-Digtene** i den ældre Edda, in-8. 355 p., Kœjbenhavn, 1896.

En tête des poèmes héroïques contenus dans le vieux manuscrit islandais de l'Edda, de 1270 environ, se trouvent les chants d'Helge : d'abord le *Helgakvida Hundingsbana theira ok Hodbrodds*, en vers ; puis le *Helgakvida Hjœrvardssonar* et le *Helgakvida Hundingsbana œnnur*, ceux-ci mêlés de prose et de vers. Un court récit en prose sur la mort de Sinfjotle, « *Frá dauda Sinfjotla* », les rattache aux chants de Sigurdr.

L'opinion étant à peu près générale maintenant que les parties les plus anciennes de l'Edda ne doivent pas remonter au-delà de la fin du ixe siècle, on attribue les chants de Helge au xe, et même le premier ne serait que du xie Si l'on est assez d'accord sur leur âge, on l'est moins sur leur patrie. Parmi les derniers critiques, Jessen, Ax. Olrik, Finnur Jónsson estiment qu'ils ont été composés en Norvège ; Bjœrn Magnusson Olsen, au contraire, les croit venus d'Islande ; enfin, Gudbrand Vigfusson les suppose originaires des îles anglaises, les Hébrides, les Orcades ou l'île de Man, et les auteurs en seraient des Vikings, émigrés de la Gothie ou du Jutland.

C'est cette question que reprend l'éminent professeur de l'Université de Christiania.

Étudiant les rapports de ces chants avec les poèmes norrains postérieurs, il arrive à cette constatation, que les chants d'Helge étaient connus en Islande depuis 1040 environ et qu'ils y ont été très imités, surtout dans la première moitié du xiie siècle. On les connaissait de même aux Orcades, du moins le premier, dès 1145. Celui-ci est, néanmoins, un des plus jeunes de l'Edda, comme il apparaît des nombreuses expressions que son auteur emprunte aux poèmes antérieurs, tels que le Vœluspá, le Grimnismál, le Rigsthula, etc...

La date ainsi établie, comment en fixer le lieu d'origine ?

Par l'étude intrinsèque des chants eux-mêmes.

Le premier raconte la naissance d'Helge, fils de Sigmundr ; puis, comment à l'âge de quinze ans le jeune héros tue l'ennemi de sa famille, le puissant Hundingr avec ses fils Alfr, Eyolfr, Hjœrvardr et Hovardr. Après la bataille, Sigrún, venue à travers les airs, accompagnée de ses valkyries, lui raconte comment elle a été promise par son père Hœgne à Hodbroddr, fils de Granmarr, qu'elle déteste. Helge lui promet de la délivrer. Pour ce, ayant réuni une puissante flotte, il fait voile vers le pays de Granmarr. Une violente tempête le surprend en pleine mer ; mais, protégé par les valkyries, il s'en tire sain et sauf et, bientôt, aborde. Sur le rivage son frère Sinfjotle a une vive altercation avec un des fils de Granmarr, Godmundr. Hodbroddr, informé par un messager de l'arrivée d'une armée ennemie, accourt à la rencontre ; mais il est vaincu et tué. Après quoi Sigrún se donne au vainqueur.

Très habilement, M. S. B. établit progressivement que, étant donné certaines expressions qui ne s'expliquent que par des analogies tirées de

l'irlandais, ce chant a dû être composé par un Scandinave vivant en pays anglais, sans doute à la cour d'un prince : ce qui serait confirmé par ce fait très important que plusieurs incidents de l'aventure d'Helge se retrouvent également dans les traditions irlandaises. Bien plus, ce poète serait un savant : il connaissait les récits irlandais tirés de la « Historia de Excidio Trojæ » de Darès, ainsi que la légende de Méléagre, auxquels il aurait emprunté plusieurs motifs et même des noms propres de lieux et de personnes ; il connaissait de même un poème anglo-saxon — supposé — sur Wolfdietrich, poème, qui, vers la même époque, aurait aussi exercé son influence sur les récits de la naissance de Cormac.

L'autre *Helgakvida Hundingsbana*, qui se compose de strophes sans suite reliées par des proses, raconte, au fond, les mêmes faits, cependant avec de nouveaux incidents et des plus caractéristiques. C'est ainsi, par exemple, qu'Helge adolescent fut, un jour, obligé de se déguiser en servante pour échapper aux embûches de Hundingr ; que Sigrún a aimé Helge longtemps avant de l'avoir vu ; enfin, qu'Helge, après avoir tué Granmarr et tous ses fils, fors un, est. à son tour tué par celui-ci, Dagr, qui venge ainsi son père et ses frères. A quelque temps de là, le fantôme du héros apparut près du tumulus où il reposait, recommandant à Sigrún de ne pas le pleurer ainsi : car ses larmes, dit-il, filtrent comme des gouttes de sang dans sa tombe. Peu après, Sigrún meurt de chagrin.

Dans ce chant aussi l'influence irlandaise serait manifeste. Cependant la tradition s'y montre sous une forme plus ancienne, et c'est ce chant, ou ces fragments de chants, remontant à un demi-siècle environ, qu'un poète danois, établi dans la Grande-Bretagne, aurait repris pour en faire ce qu'on est convenu d'appeler le « *Helgakvida Hundingsbana theira ok Hodbrodds* ».

Pour qui connaît l'étendue des connaissances de M. S. B. et la conscience avec laquelle ce savant traite les moindres sujets qu'il aborde, il sera facile de comprendre que l'on puisse hésiter à accepter ses conclusions, sans toujours être suffisamment armé pour combattre ses arguments. Pour mon compte, je crois à l'influence irlandaise sur la littérature eddique, mais non sur tous les points où M. S. B. la signale. Et je me permettrai quelques objections.

Un récit irlandais de la bataille de « Ross na Ríg » attribue au héros Conchobar à peu près les mêmes aventures qui, dans l'Edda, sont chantées d'Helge ; ce sont aussi, d'autre part, dans l'antiquité classique, celles d'Hercule allant attaquer Laomédon dans sa ville de Troie : donc, conclut M. S. B., ce sont et cette tradition grecque et le récit irlandais qui ont inspiré le poème eddique.

Mais pourquoi, Grecs, Irlandais et Scandinaves étant sensiblement au même niveau de culture et habitant également des contrées maritimes, ne pourrions-nous trouver chez les uns et les autres des événements identiques, qui chez eux devaient se renouveler tous les jours, sans qu'il y ait

eu emprunt ou imitation ? Et comment veut-on que ces Barbares aient raconté les mêmes choses, sinon presque dans les mêmes termes? La concordance des expressions peut donc n'être que toute naturelle et fortuite

Lorsque M. S. B. veut voir dans le *Helgakvida* des noms propres empruntés aux Grecs, je deviens plus sceptique encore, en songeant, d'une part, au peu que nous savons de ces époques obscures et, d'autre, à la variété des parlers populaires dans les pays du Nord ainsi qu'à l'incertitude orthographique au moyen âge. Que, par exemple, Salamine soit devenu Sólheimar et Kalydon Brálundr, « le bois où il fait chaud », je ne suis vraiment pas assez bon philologue pour me sentir convaincu.

Assurément, la similitude des détails peut quelquefois être une preuve d'emprunt; mais il faut pour cela que ces détails soient comme des erratiques au milieu de l'ensemble : ce n'est tout de même pas le cas quand on nous dit que, la flotte d'Hercule ayant, après la tempête, jeté l'ancre, la nuit, dans le port de Sigée, et celle d'Helge s'étant, après la tempête aussi, retirée le soir dans une baie, ceci est imité de cela. L'explication de cette coïncidence est toute simple : en ces temps primitifs, les navigateurs, ne voyageant pas la nuit, s'arrêtaient chaque soir dans quelque anse ou tiraient leurs barques sur le rivage. De même, à la naissance d'Helge, les Nornes vinrent qui fixèrent sa destinée; or, la légende en dit autant de Méléagre: faut-il donc conclure, comme M. S. B., que le poète de l'*Helgakvida* ait emprunté ce trait à Hygin? Je ne le crois pas. C'est dans les deux légendes un même motif, essentiellement traditionnel du reste, qui reparaît comme dans cent autres et chez les peuples les plus divers. Y a-t-il enfin une conclusion quelconque à tirer du fait suivant? L'épisode de la bataille de « Ross na Ríg » se termine par le mot « Finit »; le chant d'Helge par « thá 's sókn loket », « Le combat est fini » : est-ce à dire que le poète scandinave ait là encore imité le narrateur islandais? Non. En tous pays les conteurs populaires finissent ainsi leurs récits: Et mon conte est fini! disent-ils.

De telles observations toutefois ne sauraient rien enlever de la valeur scientifique du livre de M. le professeur S. Bugge, à qui je suis particulièrement heureux d'avoir une occasion de rendre hommage.

Léon Pineau.

Essai sur la vie et les œuvres littéraires du trouvère Adan de le Hale, par Henri Guy, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse. — Paris, Hachette et Cie, 1898; un volume in-8 de LVIII-605 p.

J'avais l'habitude de dire et d'écrire *Adam de la Halle*, comme tout le monde, je crois : mais, estimant qu'il n'est point de petite exactitude, l'auteur du présent volume nous rappelle — ce que nous savions bien —

que, dans le dialecte picard, la forme de l'article féminin était *le*. Va donc pour *Adan de le Hale* : cela n'a d'ailleurs qu'une importance toute secondaire. Ce qui en a bien davantage, c'est d'avoir tiré au clair, autant qu'elles peuvent l'être, toutes les questions relatives à la vie et aux œuvres du trouvère artésien : il y fallait une méthode historique rigoureuse, beaucoup de sagacité et de sens critique. C'est précisément ce que nous rencontrons dans le gros livre que vient de publier M. Guy.

A vrai dire, la biographie d'Adan le Bossu, faute de documents précis, ne peut reposer et ne repose que sur des conjectures. Mais il y a conjectures et conjectures : toutes n'offrent pas le même degré de solidité, et depuis longtemps, sur le sujet en question, on en a beaucoup accumulé dont la plupart sont ruineuses et ne tiennent pas debout. Il fallait donc avant tout déblayer le terrain. M. G. l'a fait, un peu rudement peut-être — un peu longuement aussi — partant de Fauchet pour aboutir à des écrivains contemporains, en passant par Arthur Dinaux. C'est la *pars destruens*, ce qu'il appelle lui-même une « affligeante énumération », tout en n'en tenant point quitte le lecteur. Il arrive après cela à fixer les dates exactes, en discutant avec un soin minutieux les indices probants, et par une série de déductions dans le détail desquelles il m'est interdit d'entrer. Ce que je puis dire, c'est que la chaîne me semble solide : je n'ai trouvé dans tout cela rien qui ne fût logique et vraisemblable. Jusqu'à nouvel ordre, on devra admettre ces dates et les tenir pour définitives : à savoir 1237 (au plus tôt) pour la naissance d'Adan ; 1286 ou 1287 pour sa mort. Entre ces deux points extrêmes se placent les dates intermédiaires : c'est en 1262 qu'a été représenté le *Jeu de la Feuillée*, en 1269 que le trouvère a été exilé d'Arras, etc. Tout cela est solidement établi, avec une richesse d'argumentation qui emporte l'assentiment. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on s'est longtemps demandé si, vers la fin de 1262, Adan a bien réellement quitté sa ville et sa jeune femme pour aller à Paris continuer ses études? Oui, répond M. G., et comme preuve à l'appui il cite une chanson qui n'a guère pu être composée que dans ce milieu de l'Université parisienne. Il connaît même les gens qui y sont cités, les *Gautelot* originaires de l'Artois, les *Hancart* qui sont d'Arras même. Et ne le pressez pas trop, car il vous dirait où demeuraient ces derniers : c'est rue de la *Garance*. On conçoit que, par ce constant souci de la précision et du détail, le milieu s'anime. A force de fouiller les archives, M. G. a fait revivre l'Arras communal du XIIIe siècle avec sa pratique orageuse de la liberté, ses négoces, son goût pour l'argent et la poésie : j'ai déjà eu l'occasion de dire cela à propos d'une de ses précédentes publications [1], et on en trouve une nouvelle preuve ici, notamment dans l'*Introduction*, où a été résumée dans ses grandes lignes cette vie intérieure de la cité. Aussi le prend-il de très haut avec ceux qui seraient tentés de dire :

1. Cf. *Revue Critique* du 27 juin 1898, p. 509.

Que nous importent aujourd'hui ces obscures querelles municipales? — Si, répond-il (p. 481 et suiv.), tout cela a un intérêt *actuel*, philosophique, et il le démontre. Je trouve, pour ma part, qu'il a parfaitement raison.

La seconde partie du livre (la plus considérable, car elle n'a guère moins de 350 pages) est consacrée à l'examen des œuvres d'Adan. Encore M. G. n'a-t-il point abordé les questions relatives à la musique, sur lesquelles il avait dès le début fait un aveu modeste d'incompétence. Il n'a rien dit non plus de la langue, craignant d'ôter au « plan son unité, et de ne rien offrir au lecteur qui n'ait été déjà dit et répété » : cette abstention s'explique, car c'était en réalité tout un sujet nouveau, où devaient intervenir des considérations dialectales, et je comprends qu'il ait été ici résolument laissé de côté. Reste donc l'appréciation littéraire des œuvres du trouvère artésien, l'étude des sources où il a puisé quelques-unes de ses inspirations : ainsi délimité, le cadre de cette seconde partie est déjà suffisamment vaste. M. G., il faut bien le dire, a pour Adan de le Hale une grande tendresse, un peu de cette faiblesse ordinaire et très compréhensible chez ceux qui, ayant longtemps vécu dans le commerce d'un auteur, finissent par y découvrir toutes sortes d'intentions et y mettre quelque chose de ce qu'ils voudraient y trouver. L'écueil est difficile à éviter, surtout lorsqu'on s'occupe de ces auteurs du moyen âge, où l'art est encore si rudimentaire. Je ne dis pas cela pour rabaisser Adan, car après tout le *Jeu de la Feuillée* et celui de *Robin et Marion* offrent bien quelque originalité et méritent de retenir l'attention. Cependant je me demande si le rude *Jeu de Saint Nicolas* par Jean Bodel et — pour ne pas sortir de la Picardie — la délicieuse chantefable d'*Aucassin et Nicolette* ne sont pas des œuvres d'art supérieures? Mais enfin tout cela est affaire d'appréciation et d'impression personnelle. C'est Adan que M. G. a étudié avec un soin infini, et naturellement il est un peu porté à l'exalter, en faisant d'ailleurs par endroits toutes sortes de restrictions. Il s'est débarrassé tout d'abord des œuvres lyriques, chansons, jeux-partis, motets, et du fragment épique sur le *Roi de Sicile* : pour intéressantes que soient quelquefois ces œuvres, elles sont cependant secondaires, et les deux pièces dramatiques ont une toute autre valeur. Le *Jeu de la Feuillée* surtout est une œuvre très complexe : par la façon même dont le réel et la fantaisie s'y trouvent juxtaposés, il soulève les questions les plus diverses. Toutes ont été abordées dans le présent volume, judicieusement résolues, et si tous les détails sur la féerie au moyen âge, sur le personnage nommé *Hellequin*, ne sont pas complètement neufs, ils sont du moins bien groupés et forment un exposé complet. Relativement au début du jeu — la tirade célèbre sur les amours de maître Adan et son mariage avec Maroie — M. G. n'admet pas la théorie qui voudrait y voir une peinture des désenchantements du cœur, les lassitudes vite engendrées par la possession, un pessimisme tout moderne et comme un avant-goût de Schopen-

hauer. Il a sans doute raison : quoique cela paraisse au premier abord paradoxal, il est probable que le trouvère artésien avait des raisons pour décrier en apparence sa femme, comme il dit plus loin du mal de son père et des siens. Cependant tout cela est d'une psychologie un peu compliquée, avouons-le. Bien plus simple est la pastorale de *Robin et Marion*, celle qui fut jouée en Italie à la cour du comte d'Anjou ; tout l'intérêt ici est de voir des bergers sortir pour la première fois du cadre de la pastourelle, prendre vie, s'animer. Ancêtres de nos paysans d'opéra-comique, ces bergers sont à leur manière déjà des figures de convention, légères et primesautières ; il ne faut pas leur prêter trop d'intentions, ni chercher à trop analyser leurs caractères, ce qu'avait fait gravement M. Bahlsen, il y a quelques années. M. Guy, lui, s'en est bien gardé. — En somme, son livre sur Adan de le Hale est consciencieux, bien informé, très complet (avec des lacunes voulues). Je dirais presque qu'il l'est trop. Il me semble que certaines discussions s'y prolongent un peu outre mesure, qu'elles auraient pu être condensées parfois, ou même rejetées en note. On suivrait mieux le fil du récit ainsi allégé. Mais, après tout, ces longueurs mêmes font honneur à l'érudition et à la sagacité de l'auteur : il y a du profit à lire cette étude, qui me paraît à peu près définitive, et à laquelle sans doute on n'ajoutera plus grand chose.

E. Bourciez.

Ouvriers du temps passé (xve, xvie siècles) par H. Hauser, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Clermont. Paris, F. Alcan, 1899. xxxviii, 252 p., in-8. Prix : 6 fr.

Les questions sociales qui tourmentent notre époque sont trop souvent encore discutées d'après des principes à priori, quand on y retrouverait pourtant, sans trop de peine, une série de faits historiques, ce que l'auteur du présent livre appelle « le résidu des expériences du passé ». Aussi doit-on se réjouir chaque fois que l'on rencontre un de ces chapitres de « l'histoire sociale » traité par un véritable historien. On se dit alors que celui-là du moins ne se laissera tyranniser par aucune doctrine préconçue, mais guider uniquement par la préoccupation de savoir « comment les choses se sont passées ». Il est vrei qu'on est pris presque aussi souvent de je ne sais quelle peur d'avoir à constater, en parcourant son travail, le peu de certitude qu'il pourra nous donner, lui aussi, sur les problèmes économiques des siècles un peu lointains. On a beau faire, en effet ; le scepticisme, obligatoire pour tout critique prudent, nous montre d'une façon trop brutale ce qui se passe de nos jours, où les journaux spéciaux, les correspondances et les enquêtes officielles abondent, et où cependant les économistes les plus graves et les plus consciencieux en tirent les conséquences les plus contradictoires. Comment démêler la

vérité dans le passé, si le présent même nous échappe? Le fait seul, que pour apprécier le mouvement industriel ou commercial des siècles plus reculés, nous sommes obligés d'ordinaire de nous fier aux règlements et statuts d'une époque, devrait nous inspirer pour la réalité des faits que nous en déduisons, une méfiance absolue. Comment observe-t-on chez nous, dans nos ateliers publics ou privés, les lois et règlements analogues, alors que nous avons cependant des inspecteurs officiels pour en assurer le respect et une presse quotidienne pour en signaler l'oubli ? Jamais les textes juridiques ne suffiront pour nous retracer la *vie* industrielle du passé; et où en trouver d'autres? Sans doute si nous avions les livres de comptes et la série des salaires d'une trentaine de maîtres-artisans du xive siècle, bouchers, passementiers, armuriers ou tisserands de Paris, de Bourges ou de Lyon, nous serions plus immédiatement édifiés sur mainte question qui nous semble obscure ; mais les archives conservent plus volontiers les comptes des princes et des rois et les rôles de leurs capitaines, et l'historien doit se résigner à des glanes bien modestes quand il remonte à ces âges lointains où le tiers-état bourgeois était encore bien peu de chose et la « gent artisane » n'était rien.

Si je rappelle les difficultés si graves, que rencontre tout travailleur sur ce terrain difficile, ce n'est que pour féliciter d'autant plus M. Hauser de n'avoir point reculé devant elles et d'avoir courageusement abordé le sujet qu'il traite dans son livre, la condition des ouvriers d'industrie en France, entre le milieu du xve et la fin du xvie siècle. Cette période du développement économique de notre pays, il l'a choisie parce qu'elle est une des moins connues et parce que les ordonnances de Louis XI, depuis 1467, marquent nettement la fin du moyen âge, comme la grande ordonnance de 1581, imposant le système corporatif par tout le royaume, résume les courants économiques un siècle plus tard et peut passer, dans une certaine mesure, pour l'avant-coureur de la législature industrielle de Colbert. Ce qui me plaît encore davantage que le courage de M. H., c'est la franchise prudente avec laquelle il a marqué lui-même jusqu'où s'étendent, en pareille matière, les limites du *possible* pour l'historien et la netteté avec laquelle il s'explique sur certains points de méthode, fort controversés encore aujourd'hui entre spécialistes. Non seulement il fait au lecteur la recommandation, presque banale et qu'il serait si nécessaire pourtant de répéter à plusieurs, de fixer les faits « non pas à la lumière de quelques formules à priori, mais uniquement à l'aide des textes contemporains » ; il ajoute immédiatement cette autre vérité, que les textes sont souvent menteurs et que, du fait qu'une prescription est inscrite dans un statut, il n'est pas prouvé qu'elle ait jamais été appliquée. Il se prononce, avec non moins de raison, contre cette « autre méthode, d'apparence moins timide et plus scientifique, qui introduit dans l'histoire sociale la notion du nombre » et qui consiste « à déterminer pour chaque époque et pour chaque classe le coût et le revenu de la vie et de les évaluer en chiffres comparables entre eux ». Entreprise

séduisante, dit M. H., mais absolument illusoire ! Et il le démontre en quelques pages de son introduction, dont nous recommanderions volontiers la méditation à tous ces calculateurs hardis, qui trouvent tant de charme à aller — du moins ils le croient — au tréfonds des choses et jonglent le plus sérieusement du monde avec les équivalences des prix modernes, dressent de longues séries de chiffres où les extrêmes les plus fantastiques se fondent en *moyennes* illusoires, et prétendent établir, pour l'an 1400 ou 1500 de notre ère, les mêmes données statistiques assurées, que nous pouvons fixer exactement aujourd'hui, qu'on connaissait approximativement en 1800, assez mal en 1700, et, pas du tout à la fin du XVIe siècle.

Le corps même de l'ouvrage de M. H. est divisé en une dizaine de chapitres, dans lesquels l'auteur s'occupe successivemeut de l'apprenti, du compagnon, du contrat de travail, de l'organisation du travail et des règlements plus ou moins suivis qui le règlent, le jour et même la nuit, des salaires, du travail libre et de l'accès à la maîtrise, du travail des femmes qui joue un rôle assez considérable dans l'industrie, dès le XVe siècle et qui, alors comme aujourd'hui, est plus mal rétribué que celui des hommes, des coalitions ouvrières, des confréries, souvent défendues par les édits royaux, et qui renaissent toujours, soutenues sous main par l'Église, pour former, à l'époque des guerres de religion, les cadres de l'armée de la Ligue à Paris. Un chapitre particulièrement intéressant, qui vient *illustrer*, pour ainsi dire, l'exposition générale des chapitres précédents, c'est celui qui raconte en détail la grande grève des ouvriers imprimeurs de Lyon (1539-1541). C'est également à l'histoire économique de cette ville que se rattache l'appendice intitulé *La Grande Aumône* de Lyon (1531), où l'on peut étudier le fonctionnement de l'assistance publique, il y a trois siècles. On lira d'ailleurs le volume entier avec un véritable plaisir ; tout y est clairement et solidement déduit, sans que les déductions dépassent jamais les prémisses, sans phraséologie oiseuse, et grâce à la confrontation sobre et précise des faits actuels et de ceux du passé, l'auteur fixe certains résultats généraux qu'on n'acceptera pas, je le crains, partout, mais qui pourtant me semblent bien acquis pour la critique impartiale : la grande diversité du régime industriel subsiste encore au XVIe siècle ; la prédominance du travail libre, du moins au commencement de cette époque, sur le travail corporatif ; l'existence, dès ce temps, d'une *question sociale*, niée par certains historiens plus habitués à se promener parmi les sommités de l'histoire qu'à baisser leurs regards vers les faibles et les petits, la naissance du capitalisme, dès le XVIe siècle, résultat forcé de l'invasion des métaux précieux de l'Amérique ; les grèves et les révoltes ouvrières de ces artisans, qu'aucuns affirment avoir été si heureux, et les répressions impitoyables dont elles sont suivies ; tout cela est plus semblable à ce que nous voyons autour de nous qu'on ne l'imagine d'ordinaire. Une seule différence, éclatante, il est vrai : l'ouvrier n'a encore aucune valeur

sociale ni politique, parce qu'il n'est pas assez fort pour qu'on soit obligé de compter avec lui. Le capitalisme bourgeois parvient au XVIe siècle, comme au XVIIe, à le river à son métier, comme autrefois le serf à la glèbe; il l'empêche d'arriver à la maîtrise que les fils des maîtres réussissent à se réserver presque entièrement, de fait, formant une espèce d'oligarchie héréditaire de la petite industrie, en face de laquelle se constitue forcément, à son tour, le prolétariat moderne. C'est, en formulant ces conclusions générales que M. H. a pu dire, à bon droit, « qu'à l'idylle, il avait substitué un peu d'histoire ». On n'y croyait plus guère, à l'idylle, excepté dans des milieux qu'il ne saurait se flatter de convaincre, mais il ne sera jamais inutile de combattre les légendes, aussi longtemps qu'on s'obstinera d'autre part à nier les faits.

Ce qu'on peut alléguer de plus fort contre l'excellent travail de M. H., c'est qu'il n'est pas complet ; que le dépouillement des sources n'est pas assez avancé pour permettre de formuler déjà ces conclusions générales; que, pour un titre aussi vaste, ses cadres ne sont pas suffisamment bourrés de faits de détail, et qu'il y a bien d'autres dépôts d'archives à fouiller que ceux de Paris et de Lyon. Ces remarques assurément peuvent être présentées ; mais on peut faire observer aussi aux critiques qui les formulent, que si l'on devait attendre, pour traiter un sujet, d'avoir scruté tous les dépôts publics, on ne s'attellerait jamais à aucune besogne, toutes dépassant les forces d'un travailleur isolé, surtout en cette matière, où il ne s'agit pas seulement de dépouiller des dossiers déjà connus, mais de rechercher tout d'abord, et presque au hasard, s'il en existe. M. Hauser a d'ailleurs répondu d'avance à ce reproche, avec une bonne grâce qui désarmera, j'en suis sûr, les critiques les plus grincheux. « On pardonnera, dit-il, à un modeste travailleur, perdu dans un coin obscur, d'avoir reculé devant une tâche impossible pour lui et d'avoir mieux aimé laisser ce livre imparfait que de ne pas l'écrire du tout. » Certes, on lui pardonnera — puisqu'il emploie ce mot, si malsonnant à son égard — d'autant plus volontiers, qu'il a tracé, d'une main sûre, mais avec la prudence voulue, le cadre complet d'une étude plus détaillée ; en continuant ses recherches, il stimulera celles d'autrui, et quand il aura réuni de la sorte des matériaux plus nombreux, il n'aura qu'à les distribuer dans ce cadre excellent, pour constituer sur la matière, dans une édition nouvelle, un travail définitif[1].

R.

1. Je n'aurais que deux observations de détail, sans grande importance d'ailleurs, à présenter à M. Hauser. D'abord, il me semble un peu dangereux de vouloir exemplifier certains faits généraux de la vie ouvrière du XVIe siècle, en s'appuyant sur les données de l'existence des ouvriers imprimeurs ; ils appartiennent un peu partout à l'aristocratie ouvrière et jouissent d'une situation certainement meilleure que la plupart des autres groupes de travailleurs industriels. A la p. 219 il doit y avoir une erreur d'interprétation des chiffres, dans la note; j'ai peine à admettre qu'en 1571 on faisait tirer 4.000 feuilles d'impression aux typographes lyonnais, d'abord parce que je ne

H. Ullrich. **Robinson und Robinsonaden.** Teil I. Bibliographie. Weimar, Felber, 1898. In-8, pp. xxiv, 248. Prix : 9 Mk.

Le travail publié par M. Ullrich dans la nouvelle collection des *Litterarhistorische Forschungen* de Schick et Waldberg, dont il forme le septième fascicule, n'est que la première assise d'une étude complète, historique et critique, sur le roman de Defoe et la foule innombrable de livres qu'il a provoqués. L'auteur ne donne que la bibliographie de son futur travail, un millier d'ouvrages environ, dont à peu près la moitié est passée sous ses yeux.

M. U. a adopté pour son catalogue une division très naturelle : éditions de l'original, — traductions, — adaptations, — imitations. De précieux renseignements bibliographiques sont joints à l'indication des plus anciennes éditions. Les traductions sont rangées d'après la langue; l'auteur mentionne 49 traductions françaises et seulement 20 allemandes. Toutes les langues européennes sont représentées, sauf le russe; en outre, il y a des Robinsons néo zélandais, bengalais, arméniens, hébreux, etc. Les adaptations sont françaises (de 1 à 5), allemandes (6-62), hollandaises (63-77), anglaises (85-104), etc. De tous ces remaniements celui de Campe eut la plus grande fortune, jusqu'à faire pâlir le succès de l'original : la liste des éditions (la 117e est de 1894), traductions et imitations de l'imitateur, est très longue chez M. U. (p. 67-84). Enfin, le quatrième chapitre, plus touffu encore, et où l'ordre chronologique remplace l'ordre géographique, contient les imitations plus libres, tout ce qui est désigné sous le nom de *Robinsonades*. Ce sont les *Vies et aventures*, les *Naufrages*, les *Fata* de héros de tout pays, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, dans un décor d'une infinie variété; nous sommes loin de Defoe et souvent nous touchons à Münchhausen. De tous ces fils et petits-fils de Robinson quelques-uns eurent à leur tour un succès européen, comme l'*Ile Felsenburg* de Schnabel (1732), le *Robinson suisse* de Wyss (1812), traduit et imité surtout par les Anglais. A mesure qu'il se rapproche de nous, le thème de Defoe devient matière commode pour les écrivains de la jeunesse, souvent des femmes ; il n'est plus guère qu'un motif à illustrations dont les Marryat, Mayne-Reid, J. Verne et L. Biart fournissent le texte. — Dans les dernières pages de ce chapitre M. U. traite des pseudo-robinsonades, des ouvrages qui se paraient du titre de Robinson comme d'une réclame : ainsi une traduction allemande de notre *Gil-Blas* s'intitule jusqu'en 1813 le *Robinson espagnol*. Cette élimination d'œuvres étrangères était importante à faire et on ne peut que souscrire au critère de l'auteur qui n'admet comme Robinsonade que le motif d'un homme séparé dans une

---

crois pas pareille production possible avec des presses à bras (à moins qu'il ne s'agisse du labeur d'équipes *simultanées*), puis surtout parce que je ne vois pas ce qu'on aurait fait d'un pareil amas de papier noirci ; les livres ne se vendaient pas encore en masse comme aujourd'hui.

solitude du reste de la collectivité. — Quelques pages sont enfin consacrées aux Robinsons apocryphes et aux adaptations dramatiques, d'ailleurs peu nombreuses et présentant en général un caractère comique.

Le travail entrepris par l'auteur est très méritoire, étant de l'ordre des tâches utiles, mais longues et ingrates. Pour faire l'histoire du roman de la pédagogie, de la géographie, des rapports des littératures européennes, la bibliographie de M. U. sera précieuse à consulter. Elle le serait encore devenue davantage, s'il avait entrepris un classement des ouvrages qui constituent les chapitres 3 et 4. Les adaptations et les imitations du Robinson sont faites à des points de vue très différents. Depuis la simple relation de voyage jusqu'au roman d'aventures écrit pour un jeune public, depuis le traité pédagogique jusqu'à la satire politique ou sociale, elles offrent un certain nombre de groupes assez distincts, quoique sans frontières nettement définies mais que l'auteur avec la connaissance qu'il avait du sujet eût pu sans peine déterminer. Sans aborder la seconde partie de sa tâche, l'histoire et la critique du roman robinsonien. il eût pu déjà nous donner la division sur laquelle s'appuiera nécessairement le livre projeté. Nous l'aurions d'autant plus désiré que M. U. semble laisser entendre que cette suite de son travail risque de ne nous être jamais donnée. J'aurais souhaité par exemple dans cette bibliographie une division analogue à celle qu'a adoptée Engel dans ses travaux sur Faust ou don Juan. J'aurais voulu aussi que pour plus de commodité chaque ouvrage différent reçût, comme chez Engel, un numéro d'ordre depuis le premier jusqu'au dernier sans interruption. La nomenclature chez M. U. recommence au contraire pour chaque division ; elle est interrompue dans chacune par une nomenclature spéciale pour tel ou tel ouvrage. Environ 600 titres sont numérotés : en réalité, la bibliographie en contient presque le double. En outre certaines éditions d'un livre sont cataloguées, d'autres simplement mentionnées. Il résultera de ce manque de rigueur quelque confusion quand viendra le besoin des références. Mais ces desiderata se diminuent pas le mérite d'une tâche aussi ardue dont M. Ullrich s'est acquitté avec une rare conscience.

L. Roustan.

K. Sell. **Goethes Stellung zu Religion und Christentum.** Freiburg i. B., Mohr, 1899. In-8, pp. iv, 104. Prix : 1 Mk. 80.

M. Sell, professeur de théologie à l'Université de Bonn, nous donne le résumé d'un cours fait pendant le semestre d'été 1898. C'est au point de vue historique, le seul légitime en effet, qu'il étudie les rapports de Gœthe avec la religion et le christianisme, en conservant pour suivre cette évolution le cadre biographique adopté par le critique.

Le « jeune Gœthe », nourri de la Bible et de Klopstock, élevé au milieu de l'*Aufklærung*, puis traversant une crise de mysticisme, ami de

Lavater, de Stilling, de Jacobi, de Herder, trempe dans le piétisme, réagit contre la sécheresse des rationalistes et semble surtout séduit par la haute morale du Christ. Mais l'étude de Spinoza, la passion croissante des études scientifiques l'éloignent encore davantage du point de vue confessionnel. Le « séparatiste religieux » des jeunes années devient dans la période classique de Weimar le « païen », l' « apôtre de l'humanisme ». La sympathie pour le christianisme s'est changée en une demi-hostilité. M. S. veut cependant prouver qu'il y a dans sa pensée un fond de religion véritable, dans toutes ses œuvres la croyance à un être supérieur et dans l'idéal de dignité, de sacrifice et d'amour que présente son « évangile de l'humanité » une réelle harmonie avec les enseignements du christianisme. Pour M. S. *Prométhée* était déjà « une sorte de Christ païen » ; il trouve de même dans *Iphigénie* comme « un Christ féminin dans un milieu païen ». Il me semble que c'est élargir un peu trop les idées pour les faire aboutir à un rapprochement forcé. Que restera-t-il du christianisme et de la religion ainsi entendus, si ce qui fait justement de Gœthe pour les uns un païen, un Grec, en fait pour les autres un chrétien, presque un Nazaréen? Je préfère à ces assimilations plus ingénieuses que justes les témoignages précis empruntés par l'auteur aux œuvres mêmes du poète, surtout quand la critique les avait négligés ou trop faiblement relevés. L'examen du poème allégorique *Die Geheimnisse* (1784-1785) est pénétrant et le rapprochement avec les *Idées* de Herder assez neuf; mais il n'établit rien de plus, si ce n'est que Gœthe ne sympathise guère qu'avec un christianisme sans le Christ. D'ailleurs, l'auteur me paraît s'exagérer le sens des témoignages qu'il invoque pour chacune des trois grandes périodes de la vie de Gœthe ; il importe, dans cet ordre d'idées, de ne perdre jamais de vue la relativité de ces documents et de voir ce qu'ils pèsent comparés au reste des aveux du poète. C'est pour la dernière période que M. S. a établi avec le plus de certitude les croyances religieuses de Gœthe. Le dogme de la résignation à une volonté supérieure, l'abandon confiant en une sagesse éclairée et aimante paraissent bien faire le fond du poème inachevé de *Pandora*, du *Divan*, du second *Meister* et du second *Faust*. Mais à côté de ce théisme assez net, qui s'est développé sous l'influence de l'âge, de l'étude de Kant et des nouveaux courants d'idées de la Restauration, subsiste toujours dans Gœthe l'individualisme, la subordination de l'au-delà à l'ici-bas. Je ne peux pas trouver dans les *Affinités électives* cette adhésion complète à la doctrine chrétienne du mariage qu'y veut voir M. S., et dans le second *Faust* la dernière profession de foi du héros ne se lit guère comme une confession religieuse.

Cette question de la religion de Gœthe dépend en général toujours trop du point de vue religieux du critique lui-même. Il semble que pour la traiter avec l'entière impartialité qu'elle mérite, il faudrait plutôt choisir celui que Gœthe avait lui-même adopté, quand il déclarait se ranger dans la secte des Hypsistariens et ne pas vouloir tracer de lui,

de peur de le diminuer, un portrait trop idéal. L'étude sérieuse et très documentée de M. Sell eût gagné en force, je crois, si elle eût fait abstraction de croyances personnelles et laissé à la littérature populaire ces préoccupations d'auréole.

L. ROUSTAN.

TRISTAN L'HERMITE. **Le page disgracié**. Nouvelle édition avec une introduction et des notes par Auguste DIETRICH, Paris, Plon. 1898. In-12, 454 p.

On a beaucoup essayé depuis quelque temps de remettre Tristan l'Hermite en faveur. Il ne me semble pas qu'on y soit parvenu et je doute fort qu'on y parvienne. Au vrai, c'était un versificateur fort médiocre dont l'originalité s'accuse si peu qu'on ne peut guère le considérer que comme un sous-Saint-Amand et un sous-Théophile. Quant à sa tragédie de *Mariamne*, dont on a si souvent parlé sans l'avoir lue, elle est bien une des tragédies les mieux pourvues de scènes et de vers grotesques que nous ait laissées le XVII siècle et mieux vaut encore la *Mariamne* du vieux Hardy. Mais son *Page disgracié* est sans contredit de bien meilleure venue. L'observation, pour un peu superficielle qu'elle soit, s'y montre ingénieuse et avisée, le récit s'y poursuit clair et alerte, et, somme toute, on trouverait malaisément parmi les innombrables romans de l'époque un si agréable modèle de bonne prose narrative. C'est, comme on le sait, un de ces romans picaresques mis à la mode en France par le *Lazarillo de Tormes* et le *Guzman de Alfarache*, nationalisés par le succès du *Francion*, et qui formèrent alors une littérature très abondante. Est-ce, comme on le prétend aussi, une autobiographie? M. Bernardin a donné force détails qui paraissent le prouver. Mais je voudrais bien qu'on ne le déclarât pas d'une façon absolue, car il est aisé de reconnaître dans le *Page disgracié* bien des incidents qu'on rencontre plus ou moins transposés dans maints romans analogues. Peut-être serait-il plus sage de dire simplement que Tristan, comme presque tous les romanciers de son temps et même des temps futurs, mêlait volontiers à ses fictions ses souvenirs personnels.

C'est donc une excellente idée qu'a eue M. Dietrich de rééditer ce petit livre qui n'avait jamais été imprimé que deux fois au XVII siècle et qui, par conséquent, était devenu introuvable. Il paraît avoir établi son texte avec beaucoup de soin en se servant concurremment de ces deux éditions de 1643 et de 1667.

Quant à son introduction et à ses notes, peut-être quelques critiques seraient-elles à leur adresser, car elles ne sont pas d'une érudition bien sûre. Au cours de la lecture j'ai pu y surprendre, sans me livrer à aucune recherche particulière, quelques erreurs vraiment étonnantes. Comment dire, par exemple (p. XXXV) que le succès du *Page disgracié* en 1643 fut dû surtout à ce que « le public se lassait des grandes machi-

nes en dix volumes et plus des Gomberville, des La Calprenède et des Scudéry », alors que le premier roman de La Calprenède, *Cassandre*, ne sera terminé qu'en 1645, et que Mlle de Scudéry, qui n'a encore publié à cette date que les quatre petits volumes de son *Illustre Bassa,* ne commencera son *Grand Cyrus* qu'en 1649? Comment faire de Tristan, né en 1601, un poète de la *même génération* (p. 11) que Cyrano de Bergerac et Furetière nés tous deux en 1620? Quelle étrange idée l'auteur se fait-il de l'ancienne législation pour déclarer que les faux-monnayeurs normands n'étaient passibles que de l'article 634 de la coutume de Bretagne! Mais heureusement les notes sont peu abondantes et beaucoup même, n'étant pas absolument utiles à l'intelligence du texte, peuvent passer sans qu'on y recoure.

Raoul Rosières.

L. Garreau. **L'État social de la France au temps des croisades.** In-8, Paris, Plon. 1899. 530 pp.

Il n'est guère aisé de discerner le but que s'est proposé M. Garreau en écrivant ce livre. S'il a eu l'intention d'esquisser un tableau de la civilisation féodale, son travail est étrangement incomplet, car la plupart des particularités qui la caractérisent le mieux ne s'y trouvent point. Rien sur les cérémonies royales, seigneuriales ou ecclésiastiques, la cour, les grands officiers, le culte, les hérésies, les pèlerinages, les croyances, les mœurs et les coutumes, les monastères, les châteaux, les finances, l'agriculture, les épidémies, les chasses, les tournois, etc. Même sur les sujets dont il traite expressément (inquisition, juifs, caractère des seigneurs, ordalies, etc.), il est singulièrement succinct et oublie les trois quarts des faits importants qui étaient à dire. A-t-il au contraire voulu simplement énumérer avec quelques explications les différentes conditions sociales des hommes du moyen âge? Alors on se demande pourquoi çà et là de longues digressions sur les opérations stratégiques d'une armée, ou la chevalerie, ou même sur les diverses natures des chemins. On dirait plutôt un recueil de recherches sur certains points qu'une étude d'ensemble.

Ces recherches, il est vrai, sont généralement fort bonnes et sur plusieurs questions l'auteur arrive à émettre des vues originales très judicieuses. On peut notamment citer comme excellents en leurs conclusions les chapitres sur la chevalerie, les conciles, le rôle politique de l'Église, le développement du tiers-état. Son érudition, bien qu'elle ne laisse pas voir aisément ses procédés et ses sources, est précise et donne peu de prise aux rectifications. Il y aurait sans doute à discuter bon nombre de ses assertions, mais ce sont de celles sur lesquelles les érudits ne sont pas toujours d'accord. On pourrait peut-être aussi lui reprocher quelque négligence dans le choix de ses sources, soit par exemple de décrire toute

l'organisation judiciaire du XIIIe siècle d'après les seules *Assises de Jérusalem* qui exposent plutôt cette organisation judiciaire telle que les seigneurs la rêvaient que telle qu'elle fut réellement. Mais, somme toute, on peut dire qu'il a fort bien traité la plupart des questions qu'il a choisies.

J'aurais bien encore un reproche à lui faire, celui d'avoir donné à son livre une forme toute didactique ou plutôt toute énumérative qui en rend la lecture si pénible. Mais ce défaut-là n'est pas pour effrayer les érudits, tout au plus éloignera-t-il les simples lecteurs. Seulement, j'ai bien peur que ce ne soit surtout aux lecteurs qu'il ait voulu s'adresser.

Raoul ROSIÈRES.

BULLETIN

— M. L. Delisle vient de publier une *Notice sur une « Summa dictaminis » jadis conservée à Beauvais* (Tirée des notices et extraits des manuscrits de la Bibl. nat. et autres bibl , t. XXXVI ; Paris, C. Klincksieck, 1898, in-4 de 37 pages). Daunon avait connu cette *Summa*, sans doute par des notes trouvées dans les papiers des Bénédictins, mais il s'était mépris sur son auteur et son contenu. Sans les nombreux extraits conservés dans un volume de la riche bibliothèque du comte de Troussures, il serait bien difficile de reconnaître la vérité. Mais ces extraits ont permis à M. L. Delisle d'identifier presque sûrement l'ancien volume du chapitre de Beauvais avec le nº 4 des manuscrits de la Bibliothèque d'Agen, qui renferme une des nombreuses rédactions de la *Summa dictaminis* de Bernard de Meung. L'éditeur les reproduit en entier : ils ont un intérêt des plus divers et concernent surtout la vie privée. Ils donneraient des mœurs de nos ancêtres une idée peu édifiante, si l'on ne se rappelait que les passages les plus crus sont souvent des charges d'écoliers, qu'on ne saurait prendre au sérieux. — L.-H. L.

— M. Francisci VIVONA vient de publier à Palerme (chez Remi Sandron) une brochure (38 p. in-8) en forme de programme qu'il intitule : *Quæstiones Vergilianæ*. L'auteur, à l'occasion de divers passages contradictoires du poème, qu'il examine successivement dans l'ordre des vers, expose en somme, sauf de légères divergences, les idées de son maître, M. Sabbadini. J'ai indiqué assez clairement ce qu'on peut dire pour et contre ce genre d'études (*Revue* de 1898, II, 363, et de 1899, I, p. 184) pour qu'il soit inutile de revenir sur ce sujet. Mes critiques précédentes laissent assez pressentir celles que je pourrais faire encore. La brochure est intéressante ; je n'aurais à y relever qu'un trop grand nombre de fautes d'impression et quelques phrases mal tournées. — É. T.

— *Storia e metodo storico* est le sujet qu'a traité dans une leçon d'ouverture M. Columba, professeur à l'Université de Palerme, au mois de mars dernier. Malgré une certaine tendance à l'abstraction, qui en rend parfois la lecture un peu pénible, le sujet est développé avec netteté et même avec force. — H. H.

— Le marquis MAC SWINEY DE MASHANAGLASS continue la série de ses monographies sur les relations entre *le Portugal et le Saint-Siège*, dont les documents sont tirés des archives du Vatican. La seconde de ces monographies (in-8, 195 pages, Picard, 1899) roule sur les *Langes bénits envoyés par les pages aux princes royaux de Portugal*. — H. H.

— En publiant une *Monodia Chrysolorae* inédite, en 41 distiques, de Raffaele Zovenzoni (Catania, 1899, 17 pages, per nozze), M. R. Sabbadini fait connaître quelques détails sur la vie et les œuvres de cet humaniste, né à Trieste en 1431, élève de Guarino de Vérone et qui enseigna tour à tour à Trieste, à Capo d'Istria et à Venise. Dans les renseignements succincts que M. S. a réunis sur Zovenzoni, on reconnaît la sûreté d'information qui caractérise tout ce que publie ce savant historien de l'humanisme. — H. H.

— La conférence que M. F. Foffano a tenue devant les élèves du lycée de Pavie sur *Giuseppe Parini* (Torino, Loescher, 1899, 22 pages) se recommande par la netteté des idées et par l'élégance sobre du style. C'est bien ainsi qu'il convenait de parler de l'auteur du *Giorno* devant des jeunes gens; peut-être cependant y aurait-il eu profit à limiter plus exactement le sujet de la conférence, sans essayer d'indiquer, c'est-à-dire d'effleurer tous les points de vue que comportent le caractère personnel et l'œuvre satirique, lyrique et même critique de Parini; l'exposition aurait alors pu être moins superficielle. — H. H.

— L'*illustrazione geografica ad un articolo glottologico del Sen. Prof. Ascoli* publiée par M. G. Grasso (*Estr. dai Rendiconti del R. Istit. Lomb. di sc. e lett.* Série II, vol. 32, 1899, 19 pages) a pour but de déterminer le sens précis des mots *isca* et *pesco*, fréquents dans les noms de lieux de l'Italie méridionale, par un examen attentif de la topographie des lieux ainsi nommés. *Isca* ou *ischia* (lat. *insula*, que l'on est parfois exposé à confondre avec les dérivés de *aesculus*) désigne en général un terrain d'alluvion, le plus souvent sablonneux, formé soit à l'embouchure, soit au coude d'un torrent. *Pesco* ou *peschio* (lat. *pensilis;* ne pas confondre avec les dérivés de *piscis*) signifie pierre, roche, montagne à pic. — H. H.

— Une nouvelle édition (la 12e) du *Guide Baedeker pour l'Italie centrale et Rome* vient de paraître (1899, en allemand). On sait assez ce que valent ces guides, et combien ils sont pratiques; il suffira donc de signaler ici l'excellente *mise au point* de cette dernière édition; les plus récentes fouilles du forum y sont mentionnées, et l'emplacement du fameux *lapis niger*, dont on a tant parlé, est marqué sur le plan du forum, ainsi que les autres particularités récemment reconnues. Peut-être dans leur désir d'être parfaitement au courant, les éditeurs vont-ils un peu trop loin, lorsqu'ils font figurer par exemple sur la carte de l'Italie centrale des chemins de fer qui n'existent pas encore, comme celui qui doit réunir Urbino à la ligne Rimini-Bologne; en revanche le tronçon Urbino-Pergola-Fabriano n'est indiqué que pour la section Urbino-Pergola, tandis qu'il est entièrement terminé et déjà en exploitation; le texte du guide est ici bien au courant, c'est la carte qui n'est pas d'accord avec lui. — H. H.

— M. Stephanos A. Koumanoudis, le savant épigraphiste, professeur honoraire de philologie latine à l'Université d'Athènes, est mort le 20 mai. L' Ἄστυ du 21 publie sa biographie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 21 août — 1899

Parisot. Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens. — Viard. Lettres d'État sous Philippe de Valois. — Ducausé, Mémoires, p. E. Daudet. — Burlington club, Catalogue des tableaux de l'école lombarde.

Robert Parisot. **Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens** (843-923). 1 vol. grand in-8 de xxi-820 pages, avec deux cartes. Paris, Alphonse Picard et fils. 1898.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, en accordant à cet ouvrage le grand prix Gobert, vient d'en proclamer la très haute valeur. C'est, en effet, l'un des livres les plus importants qui aient paru en ces dernières années sur l'histoire de France ; c'est le plus considérable sur l'histoire spéciale de la Lorraine. L'auteur, M. Robert Parisot, ancien officier, agrégé d'histoire et docteur ès lettres — cet ouvrage lui a servi de thèse française [1] — est rompu à la vraie méthode scientifique. Il connaît admirablement les textes des ixe et xe siècles; et il sait l'art de s'en servir. Il a étudié de près tous les diplômes et chartes de l'époque; il en a vu les originaux, quand ils existent encore, ou les copies les plus anciennes ; il a corrigé les mauvaises lectures des éditions ; il a critiqué ces documents avec le plus grand soin. Il en a rejeté quelques-uns qui jusqu'à présent n'inspiraient aucun soupçon ; en revanche, il a prouvé l'authenticité d'autres, qu'on écartait sans plus ample examen. Et la plupart de ses démonstrations, très claires, sont tout à fait décisives. Une partie de ces documents, les diplômes des rois de Lorraine et des souverains d'Allemagne, sont relevés dans l'excellent *régeste* de Bœhmer-Mühlbacher ; et nous sommes persuadé que, pour la nouvelle édition, en ce moment en cours de publication, Mühlbacher recueillera ici une série de judicieuses remarques. M. P. interprète les chroniques avec non moins de sagacité. Il discute, avec une grande pénétration, les témoignages d'Hincmar ou du moine de Fulda, de Flodoard ou de Richer. Il indique comment parfois, sous leur plume, les faits sont déformés ou

1. M. Parisot a consacré sa thèse latine à l'étude de la première maison ducale de Lorraine (959-1033). Il en a déterminé la généalogie et énuméré les domaines ; il a cherché en quoi consistait le pouvoir ducal et exposé tous les événements auxquels les ducs de cette famille furent mêlés. Nous espérons que bientôt il comblera la lacune entre les années 923 ou 925 et 959.

grossis et il cherche à saisir la vérité sous la légende qui perce, prend corps et grandit. Peut-être montre-t-il parfois une trop grande méfiance. Il est, à notre avis, trop sévère pour Richer. Sans doute, Richer emprunte au *Catilina* de Salluste les principaux traits de son portrait de Giselbert; mais, dans cette mosaïque, il choisit les caractères qui conviennent le mieux au seigneur lorrain; et M. P. lui-même convient que la vie du personnage confirme en partie l'exactitude de la description. Puis, pourquoi rejeter entièrement tous les détails que le moine de Saint-Rémi nous donne sur la révolte de Giselbert, sur le siège du château d'Harburc, etc., sous prétexte qu'il y a dans le texte quelques erreurs chronologiques? Ici et en d'autres circonstances encore, la prudence nous paraît exagérée. — M. P. connaît les ouvrages modernes aussi bien que les textes de son sujet. Sa bibliographie est abondante et précise. Il discute souvent avec bonheur les opinions de Mühlbacher, Schrœrs ou de Dümmler. Mais peut-être s'arrête-t-il trop à réfuter certains historiens français qui n'ont jamais eu la prétention d'être des érudits. Le livre eût gagné à être débarrassé de ces polémiques où l'adversaire était, en vérité, vaincu trop facilement. — Ajouterons-nous encore que, dans l'exposition, M. P. observe avec un très grand soin les règles les plus minutieuses posées par la critique historique? Il suit dans la transcription des noms propres un système très rationnel; il appelle toutes les institutions de leur nom technique; ses citations sont toujours très précises; il serait difficile de trouver, dans ce long ouvrage, des erreurs de références.

Le livre de M. P. est donc, avant tout, un livre d'érudition où tous les textes, sans exception, sont réunis, interprétés, pesés. Pour avoir un renseignement sur un fait quelconque de l'histoire de Lorraine de 843 à 923, l'on ouvrira ce volume et l'on sera sûr d'y trouver ce que l'on cherche. Et il n'en va pas seulement ainsi des événements. Vous voulez connaître une division géographique du royaume lorrain, au IX[e] siècle; vous cherchez un détail généalogique sur tel comte, ou quelque trait de la biographie d'un évêque ou d'un abbé? soyez persuadé que M. P. vous donnera satisfaction. Sa table alphabétique, très bien faite, vous renverra aussitôt au bon endroit et là vous trouverez toutes les discussions sur l'étendue du *pagus* et ses relations avec les *pagi* voisins, sur la famille seigneuriale et sa filiation, sur les opinions et le rôle du prélat ou du religieux. Et qu'on n'oublie pas que le royaume de Lorraine dont traite M. P. est bien plus étendu que le futur duché de Lorraine, et même que les deux duchés réunis de Haute et Basse-Lorraine. Il va de Chalon-sur-Saône à la mer du Nord; de Cambrai à Coblence; il dépasse même le Weser, du côté de la mer; de tous ces pays M. P. s'occupe avec un soin égal et, certainement, les passages de son livre sur la Frise peuvent compter parmi les meilleurs. Aussi le livre sera nécessaire à tous les savants de France, d'Allemagne, de Belgique et de Hollande. Par sa méthode, l'ouvrage se rapproche des *Jahrbücher* de l'empire

germanique, où tous les textes sont scrutés dans leur ordre chronologique; et ici un parallèle s'imposerait entre M. P. et Dümmler qui nous a raconté l'histoire d'Allemagne pendant la période à peu près correspondante de 843 à 918. Sans nier l'admirable érudition que déploie le savant allemand, on peut dire que M. P. creuse davantage son sujet, presse ses textes d'une main plus vigoureuse, pour en exprimer toutes les vérités qu'ils contiennent; mais Dümmler garde l'avantage par sa narration plus alerte et plus dégagée. Il y a ici une interversion fort curieuse des qualités qui passent pour l'expression du génie des deux nations.

Pourtant qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. M. P. n'est pas seulement un érudit qui interprète les textes et les met bout à bout dans l'ordre des dates. C'est un historien véritable qui sait dominer son sujet. Il nous montre fort bien, par les diverses divisions de son livre, claires et nettes, par quelles phases a passé la Lorraine de 843 à 923. Après le règne de l'Empereur Lothaire qui a réuni sous sa domination l'Italie, la Provence et l'ancienne *Francia*, qui a régné à la fois sur Rome, la capitale de la chrétienté et sur Aix-la-Chapelle, l'ancienne capitale de Charlemagne, le royaume de Lorraine se forme sous Lothaire II (855-869) et ce royaume est tout à fait indépendant, au même titre que celui de France ou d'Allemagne. — Lothaire II meurt jeune, après le retentissant scandale de son divorce et ses démêlés avec le pape Nicolas Ier. Ses États devraient revenir à son frère aîné l'empereur Louis II; mais ses oncles, Charles le Chauve et Louis le Germanique, ne permettent pas à celui-ci de faire valoir ses droits; ils se partagent par le pacte de Meerssen la Lorraine, et, pendant dix années environ, ce pays, démembré, obéit à deux dominations différentes. En 880 au traité de Ribémont le fils de Louis le Germanique, Louis le Jeune, contraignit les petits-fils de Charles-le-Chauve, Louis III et Carloman, à lui céder leur part du royaume de Lothaire II; l'unité de la Lorraine est rétablie; mais sous Louis le Jeune, sous Charles le Gros, sous Arnulf (880-895), la Lorraine est incorporée à l'Allemagne; elle n'est plus qu'une *province* et une province sacrifiée, puisque le souverain n'y fait que de rares apparitions et laisse les Normands la ravager, à peu près impunément. — Pour maintenir l'ordre que troublent les divisions des grands, Arnulf a l'idée de rétablir l'ancien royaume en faveur de son bâtard Zewentibold. Pendant cinq années (895-900) Zewentibold jouit d'une indépendance à peu près complète; il bat monnaie, il rend la justice en dernier ressort, il suit une politique propre. Mais, quand il veut réduire les grands à l'obéissance, il se heurte contre eux, et ceux-ci sont unanimes à offrir la couronne à Louis l'Enfant, fils légitime d'Arnulf et qui venait de succéder à son père sur le trône d'Allemagne. Quelques mois plus tard Zewentibold périt dans un combat contre les seigneurs lorrains. — La Lorraine est réunie à l'Allemagne sous Louis l'Enfant (900-911); puis elle se donne au dernier Carolingien, au roi de France Charles le Simple (911-

923); mais elle conserve son existence propre; elle formé un royaume à part avec une chancellerie spéciale : elle est juxtaposée successivement à l'un et à l'autre royaume, comme aujourd'hui la Hongrie à l'Autriche, la Norvège à la Suède. En 925 seulement, quand Charles le Simple aura été emprisonné par Héribert de Vermandois, quand le nouveau roi franc de l'ouest Raoul de Bourgogne, aura renoncé à soutenir ses partisans dans les vallées de la Meuse et de la Moselle, la Lorraine se donnera à Henri Ier l'Oiseleur, et elle suivra pour de longs siècles les destinées de l'Allemagne. — M. P. détermine avec beaucoup de force, à chacune de ces étapes, la situation juridique de la Lorraine et dégage ainsi l'idée générale des petits faits contingents. Il termine par une étude d'institutions fort bien conduite. A grands traits, il décrit la situation et les forces respectives de la royauté, de l'aristocratie laïque et de l'église de 843 à 923. Quelques-unes de ses conclusions, résumant ces minutieuses études, ont une grande portée et sont véritablement nouvelles. Ainsi il montre fort bien que les charges de comte ne sont pas tout à fait héréditaires; mais elles ne sont plus données qu'aux membres de certaines grandes familles, peu nombreuses, qui commencent à constituer une caste nobiliaire.

L'ouvrage tout entier est enfin dominé par une *thèse* : ce qui prouve bien les facultés de généralisation de l'auteur. D'abord, selon lui, des trois parts taillées par le pacte de Verdun dans l'empire de Charlemagne, la plus importante était celle qui était attribuée à Lothaire; c'est cette part qui eût dû en bonne logique, absorber les autres, au lieu d'être absorbée par elles. Et, en une certaine mesure, M. P. a raison. Mais — et c'est là ma grave objection — s'il en était ainsi du royaume de Lothaire Ier, — en était-il de même de celui de Lothaire II, qui n'était qu'un tiers du premier et qui ne comprenait plus ni l'Italie ni la Provence, ni Rome, ni Vienne? Pourquoi ne pas reconnaître le premier rang au royaume de l'empereur Louis II, de préférence à celui de Lothaire II? En réalité, il n'y avait plus en 843 de royaume supérieur, et la prééminence devait appartenir à celui qui saurait la conquérir. En second lieu, — et cette idée n'est qu'un corollaire de la précédente, — M. P. croit que le royaume de Lothaire II était parfaitement susceptible de vivre et de se développer. Composé de pays fertiles, riches et pourvus d'un débouché sur la mer, habité par une population belliqueuse, il aurait eu en lui des conditions de durée, s'il avait eu à sa tête des princes plus énergiques et des politiques plus habiles. Mais la fatalité voulut que les rois lorrains indépendants, Lothaire II et Zewentibold, accumulèrent faute sur faute. Nous concédons à M. P. que les États tels qu'ils existent aujourd'hui eussent pu se former de façon toute différente; et, si l'on étudie au temps de Charles le Chauve l'antagonisme entre les Français du Nord et les Aquitains, l'on conçoit très bien que la Loire par exemple eût pu faire la limite entre deux pays différents et hostiles. Une série extraordinaire de circonstances historiques, qu'il eût été bien

difficile d'imaginer *a priori*, expliquent seule l'existence actuelle des royaumes de Belgique et de Hollande. Rien n'eût sans doute empêché la Lorraine unie à ces deux pays, de constituer un État à part. Pourtant avouons que ce royaume intermédiaire était bien mal situé entre ses voisins de droite et de gauche, également avides; que les populations à l'intérieur étaient hostiles les unes aux autres et qu'une dissolution était fatale entre les Frisons du Nord et les Francs du centre, comme du reste elle l'a été en 1830, et pour des raisons très profondes, entre la Belgique et la Hollande. M. P. ne nous a pas convaincu, et les observations qu'on nous présentait autrefois sur la fragilité du royaume de Lo thaire II nous paraissent conserver leur justesse.

Parti de ces idées, est-il étonnant que M. P. se place toujours au point de vue lorrain pour apprécier les événements comme Dümmler s'était placé au point de vue allemand ; et nous avouons que tel était son droit. Son livre en a acquis une saveur particulière, et, en ces pages toutes remplies de discussions techniques, circule une véritable passion de lotharingiste. Qu'on ne touche pas à la Lorraine; M. P. monte bonne garde autour d'elle. M. Édouard Favre, retraçant le portrait du comte Régnier, a fait une allusion à un proverbe défavorable aux Lorrains; il faut lire comment M. P. rabroue cet honorable historien « d'ordinaire plus sérieux ». Cette passion lotharingiste influe sûrement sur les jugements qu'il porte sur les hommes. Non point qu'il exalte les souverains lorrains ; — ils ont si mal défendu leur royaume ! Il est justement sévère pour Lothaire II et pour Zwentibold, et nous avouons que pour notre compte nous aurions été plus indulgent que lui pour l'empereur Lothaire, et peut-être aussi pour Charles le Simple [1], d'ordinaire si décrié et dont les onze années de gouvernement en Lorraine n'ont pas été sans grandeur. Mais M. P. ne peut pardonner à ceux qui ont attaqué la Lorraine, son royaume. Il ne rend certainement pas au pape Nicolas Ier tout l'hommage qui lui est dû. Il reconnaît bien la droiture de ses intentions, son amour de la vérité et de la justice; mais pourquoi tant de restrictions à l'éloge? Pourquoi demander du tact et de la mesure au souverain pontife dont la parole, châtiant le forfait, ne peut-être que tranchante? Il malmène surtout Charles le Chauve et il répète toutes les accusations de l'annaliste de Fulda contre le roi qui envahit en 869 la Lorraine et puis la démembra. Il écrit : « Charles ne s'attaquait à ses frères que lorsqu'il les jugeait plus faibles que lui ou lorsqu'il les voyait dans l'embarras. Dès qu'on lui tenait tête, il tournait les talons, sa jactance tombait et il devenait plus traitable. Si nous ajoutons qu'il était fourbe et menteur, nous aurons complété le portrait du personnage. » Mais non, votre portrait n'est pas complet. Songez à la soumission de l'Aquitaine, aux deux expéditions d'Italie, au capitulaire de Servais, aux mesures prises contre

1. M. Parisot attribue aux conseillers de Charles les mesures habiles ou énergiques qui furent prises.

les Normands, aux traditions conservées de l'empire romain, et surtout mettez ce règne en parallèle avec ceux des Lothaire ou de Louis le Germanique, et vous serez alors plus juste. Mais les exagérations mêmes de M. P. ont leur charme. Elles animent tout d'un coup son exposition, d'ordinaire très sage et très pondérée. Elles achèvent de donner au livre son caractère.

Ce livre, qui est un ouvrage de début, est un ouvrage de maître. Par la science profonde dont il témoigne, par sa méthode sûre qui jamais ne se relâche et jamais ne faiblit, par ses divisions nettes, par ses conclusions bien tranchées, il méritait la haute récompense qui lui a été attribuée. M. Parisot ne s'arrêtera pas là ; la science historique compte beaucoup sur lui.

Ch. Pfister.

Lettres d'état enregistrées au Parlement sous le règne de Philippe VI de Valois (1328-1350), recueillies et publiées par Jules Viard, archiviste aux Archives nationales. Paris (Extrait de l'*Annuaire-bulletin de la Société de l'Histoire de France*, années 1897-1898), 1899, in-8 de 172 p.

On appelait « lettres d'état » celles par lesquelles le roi, ou une autre personne investie de pouvoirs suffisants, suspendait temporairement toute action judiciaire en faveur de quelqu'un qui était chargé d'une mission importante, commandement militaire, mission diplomatique, administrative ou autre. Le but en était de permettre au personnage en question de remplir sa fonction en toute liberté et indépendance. Les historiens appellent souvent les documents en question « lettres d'État », par un E majuscule, induits en erreur par ce fait que ces lettres sont, le plus souvent, données en faveur de personnages chargés d'une mission importante pour l'État. M. Viard établit fort bien que le mot *état* n'est ici que la traduction du latin « status », *in statu tenere*, tenir en état. Les affaires portées devant le Parlement, ou toute autre juridiction, restent en l'état où elles sont. Le but de ces lettres était le plus souvent d'arrêter l'action des créanciers contre un débiteur.

On connaît l'érudition et l'attention que M. V. apporte à tous ses travaux. Il a dressé avec beaucoup de clarté et de précision un catalogue des lettres d'état délivrées par Philippe de Valois de 1328 à 1350. On y trouve une foule d'indications précieuses sur les personnages le plus en vue du commencement du xive siècle. La plupart d'entre eux sont identifiés de la manière la plus heureuse. Nous ne trouvons guère à reprocher à M. Viard que l'orthographe de quelques noms propres. Il faut écrire Jean de Chepoix (Oise, cant. Breteuil) au lieu de Chepoy ; Marie de Sottegem (Flandre orientale, arrondissement d'Alost), au lieu de Sottenghien ; Guillaume et Pierre Flote, au lieu de Flotte.

Frantz Funck-Brentano.

Mémoires du temps de Louis XIV par Du Cause de Nazelle, publiés avec une introduction et des notes par Ernest Daudet. Paris, Plon, 1899, in-16. xxviii-269 pages.

La conspiration de Rohan a déjà plusieurs fois attiré l'attention des historiens : Pierre Clément l'a racontée, à deux reprises, dans ses *Trois drames historiques* [1] (1857) et dans *La police sous Louis XIV* (1866); en 1874, Ravaisson a publié, au tome VII des *Archives de la Bastille* (p. 402 à 495), les principales pièces du procès, ainsi que quelques lettres d'agents diplomatiques étrangers, vénitiens et anglais. Ces dernières viennent d'être analysées à nouveau, et de manière plus complète, par M. Hubert Hall dans l'*Athenaeum* du 4 février 1899 (n° 3719, p. 146 et suiv.). Enfin, en 1886, M. Alfred Maury a donné à la *Revue des Deux-Mondes* l'histoire d'*une conspiration républicaine sous Louis XIV*, qui n'est autre que « le complot du chevalier de Rohan et de Latréaumont ». Déjà au xviiie siècle, les malheurs du chevalier de Rohan avaient vivement frappé l'attention des contemporains : La Fare, Beauvau, Pellisson, pour ne citer que les mieux renseignés. Plusieurs des détails qui nous ont été ainsi transmis affectent un caractère presque légendaire. C'est pourquoi les romanciers se sont à leur tour mis à la besogne, et Courtilz de Sandras écrivit son *Prince infortuné* (1713), Eugène Sue son *Latréaumont* (1837). Le chevalier de Rohan participe donc de l'histoire et du roman. M. Ernest Daudet aussi : comme pour rester fidèle à l'impression qu'a laissée son héros, il publie en romancier — avec agrément, mais sans une suffisante précision — un texte historique qui par endroits affecte lui-même une allure un peu bien romanesque.

Il s'agit de l'autobiographie du jeune officier qui dénonça en 1674 le projet que Rohan, Latréaumont et leurs complices avaient eu de soulever la Normandie avec l'appui des Espagnols et des Hollandais. De quelle date est le manuscrit ? Quelle est son histoire ? Comment est-il arrivé entre les mains de son possesseur actuel ? M. Daudet ne nous l'apprend pas. Qui est l'auteur ? M. D. l'ignore : « Nous ne savons de lui que ce qu'il en dit-lui-même » (p. xviii) ; « il nous a été impossible de découvrir » le lieu de sa naissance (p. 1, n. 1). M. D. ne connaît ni les parents, ni la carrière, ni les prénoms, ni même le nom exact de son auteur, qu'il appelle Du Cause de Nazelle. Il était pourtant facile de fournir au lecteur des renseignements moins sommaires, et, sans faire de longues recherches, de trouver d'autres détails que ceux des *Mémoires*.

Jean-Charles Ducausé, écuyer, sieur de Nazelle, fils de Jean-François Ducausé de Nazelle et de Marie Melet de Saint-Thousaint, naquit vers 1644 au château de Nazelle (com. de Layrac, c. d'Astafort, ar. d'Agen,

---

1. Cf. Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques t. XXXVII, 1856, p. 253 à 316.

dép. de Lot-et-Garonne). Il servit comme lieutenant au régiment de Montaigu pendant la campagne de Crète en 1669 et ensuite dans les gardes du corps. « Il rendit à l'État un service des plus importants, ayant découvert en 1674 la conspiration du chevalier de Rohan, pour récompense duquel le roi lui accorda une pension héréditaire de mille livres; il fut ensuite employé dans diverses négociations [1]. » Nous ne savons au juste quand il mourut.

Quelle est la valeur de ses *Mémoires?* Pour en rendre compte, M. D. a cru devoir raconter en deux morceaux placés au début et à la fin du volume, comme introduction et en appendice, les origines et l'issue de la conspiration [2]. Peut-être eût-il été plus clair de l'exposer d'ensemble. Le fond du récit est d'ailleurs fort sujet à caution. De tous ses prédécesseurs, M. D. ne cite — et semble ne connaître — qu'Eugène Sue! M. Alfred Maury a déjà utilisé le manuscrit de Ducausé, dont il a publié une longue analyse et quelques extraits (*loc. cit.*, p. 757 à 774); M. D. ne paraît pas s'en douter, ou du moins, il omet de nous en avertir. Il est vrai qu'il a retrouvé en manuscrit quelques-unes des pièces déjà précédemment publiées par Clément et Ravaisson.

Aussi ne sera-t-on pas surpris que les observations critiques de M. D. sur les *Mémoires* de Ducausé soient des plus superficielles. L'annotation est copieuse, mais d'une rare banalité : elle porte presque toujours « à côté » et n'élucide aucune des difficultés du texte. Les personnages nommés par Ducausé ne sont pas tous identifiés, et la liste n'en est pas dressée dans une table alphabétique, qui manque. Dans son introduction M. D. tient un raisonnement curieux. Ducausé semble avoir été un personnage médiocrement recommandable. A quinze ans, il trompe sa mère, il contrefait l'écriture de son père, et il s'en vante. Ce fut sa première aventure. Les autres ne valent guère mieux. Tel qu'il se décrit lui-même, il est escroc, faussaire, aventurier, délateur, menteur. Donc, écrit M. D., « sous sa plume, les faits qu'il évoque suent la vérité »

1. Lettres patentes de 1753 érigeant la vicomté de Neufchâtel (Soissonais) en marquisat sous le nom de Ducausé-Nazelle. Voy. La Chenaye-Desbois, *Dict. de la noblesse*, 3e éd., t. VII, 1865, col. 52 ; Saint-Allais, *Nobiliaire univ. de France*, t. II, 1872, p. 117. D'Hozier, *Armorial général*, Registre V, p. 949 (famille de Redon, p. 3), indique que Jean-François Ducausé épousa en 1622 Anne de Redon : ce fut probablement un premier mariage. Sur la date de naissance de Jean-Charles Ducausé : Ravaisson, *Arch. de la Bastille*, t. VII, p. 442 et 443; Pellisson, *Lettres historiques*. t. II, 1729, p. 169 et 170 (cf. les *Mém.* de Ducausé, p. 1 et 3). Sur le régiment de Montaigu à Candie : Navailles, *Mém.*, 1701, p. 237. Tous ces textes sont inconnus de M. Daudet.

2. Entre ces deux fragments, M. D. a inséré quelques appréciations sur les *Mémoires* de Ducausé, puis le texte même des *Mémoires*. De là une certaine confusion dans le plan du volume. C'est que M. D. a reproduit, en les combinant (mais sans nous en informer), deux articles publiés en 1897 dans la *Revue du Palais* (t. II, p. 499 à 538), et en 1898 dans la *Revue hebdomadaire* (8e année, n° 2, du 10 décembre, p. 225 à 235), où les *Mémoires* de Ducausé ont d'abord paru en articles avant d'être réunis en volume.

(p. XIX); « il livre le fond de son cœur et le met à nu avec une candeur qui désarme » (p. XX). En d'autres termes, ses mensonges inspirent confiance. Il est permis de conclure tout autrement. Si Ducausé a beaucoup menti dans sa vie, pourquoi ne mentirait-il pas encore dans ses *Mémoires ?*

M. D. a prévu l'objection, et il indique le moyen de la résoudre : Ducausé, dit-il, p. XX « s'est gardé du mensonge. Il suffit de lire dans les pièces de la procédure le procès-verbal de ses dépositions pour être assuré que dans ses mémoires il n'a pas menti. Nous les avons contrôlés à la lumière des documents officiels, et nous n'y avons relevé que quelques rares erreurs, toutes sans importance. » Il n'est pas possible de souscrire sans réserves à cette appréciation. Nous n'avons pas à instituer ici une critique approfondie des *Mémoires* de Ducausé : bornons-nous à quelques remarques; ou plutôt, posons quelques questions.

Le fond des *Mémoires* semble authentique. On a vu plus haut que les détails que Ducausé donne sur lui-même sont en partie contrôlés par ailleurs. Mais, dès qu'il s'agit de la conspiration de Rohan, Ducausé est, en somme, très mal renseigné. Il n'apprend presque rien de nouveau, et on peut constater de notables divergences entre les faits qu'il rapporte et ceux qui étaient déjà connus. En quelle qualité avait il pris pension chez Van den Enden, complice de Rohan? Comment a-t-il dénoncé le complot? A quelle époque précise? Pourquoi raconte-t-il si inexactement le supplice des conspirateurs? Sur bien d'autres points encore, une comparaison serait nécessaire, et instructive, entre les *Mémoires* de Ducausé et les pièces de la procédure.

On pourra, d'autre part, rapprocher les *Mémoires* de Ducausé des autres mémoires du temps, tout au moins de ceux qui étaient déjà publiés au début du XVIIIe siècle. Alors on remarquera certaines ressemblances, peut-être fortuites assurément, mais qu'il faudrait expliquer. Tel passage de Ducausé (p. 48 et suiv.) semble directement inspiré des Mémoires de Navailles (p. 274 et suiv.). Ailleurs, Ducausé emploie à l'égard de Rohan exactement les mêmes expressions que La Fare : c'était, dit-il, « l'homme le mieux fait qu'il y eut en France » (p. 137; cf. La Fare, édit. Michaud et Poujoulat, série III, t. VIII, p. 279 : « l'homme de son temps le mieux fait »).

Enfin, qu'il parle de lui-même ou de la conspiration, Ducausé entremêle son récit d'incidents romanesques, amusants, mais parfois peu croyables. C'est ainsi qu'il découvre la conspiration parce que « la *Gazette de France*, à l'article de Madrid, portait que le Roi catholique avait donné un régiment de cavalerie au marquis de Bayonne-Babet ». Ce nom bizarre lui donna l'éveil. Or, il avait dit à Van den Enden qu'il était né à Bayonne (en quoi il avait menti, à son ordinaire) et Babet n'était autre que la servante de sa maîtresse : il comprit que les conjurés correspondaient avec l'étranger par les gazettes et en langage

convenu [1]. Pour voir sa maîtresse, il se déguise en garçon pâtissier. Plus tard, il se frotte le visage d'une poudre merveilleuse que lui avait donnée Van den Enden au moment de son arrestation : il devient « tout à coup fort beau ».. Alors, il s'habille en paysanne : sa maîtresse elle-même ne le reconnut pas, d'abord. Enfin, l'ayant examiné : « Vous ressemblez fort, lui dit-elle, à un garçon pâtissier que j'ai vu autrefois » (p. 163). Ces anecdotes, observe fort justement M. D. (p. XXI), « ne dépareraient pas quelques-uns de ces jolis romans, un tantinet libertins, que vit éclore le XVIII[e] siècle ». D'accord, mais pourquoi ne dateraient-elles pas du XVIII[e] siècle, plutôt que de 1674? Et peut être faudrait-il rapprocher les *Mémoires* de Ducausé, du *Prince infortuné* de Sandras (dont le manuscrit est actuellement conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal).

Il est fort possible que les rapprochements que nous souhaitons n'apportent aucun fait nouveau : encore faudrait-il les avoir opérés et de toute manière, ils seraient nécessaires à l'intelligence des *Mémoires* de Ducausé. En publiant un document presque inédit sur l'un des incidents les plus curieux du règne personnel de Louis XIV, M. Daudet a rendu à l'histoire un service dont on doit lui être reconnaissant ; mais il a en même temps posé, comme à son insu, une question critique qu'il n'a rien fait pour résoudre, et on ne peut que le regretter.

G. PARISET.

BURLINGTON FINE ARTS CLUB. **Illustrated catalogue of pictures by Masters of the Milanese and allied schools of Lombardy**. Printed for the Burlington Club. London, 1899. In-fol., LXXX et 41 p., avec 27 planches. (Prix: 50 francs, mais pour les souscripteurs seulement.)

Le *Burlington Club* de Londres a réuni dans ses salons, au printemps de 1898, une admirable collection de 77 tableaux de l'école lombarde, dont une quarantaine au moins n'avaient encore paru dans aucune exposition. Pour conserver le souvenir de cette galerie unique autant qu'éphémère, le *Club* en a publié un catalogue, illustré de très bonnes phototypies et accompagné d'un texte divisé en trois chapitres : 1° une histoire de l'école lombarde, avec biographie des principaux artistes et énumération de leurs œuvres, en particulier de celles qui existent en Grande-Bretagne ; 2° un catalogue raisonné des 77 peintures

1. Comprenne qui voudra, M. D. lui-même convient que le texte n'est pas clair. Il suppose que Ducausé a confondu la *Gazette de France* avec la *Gazette de Bruxelles* (p. 127, n. 1). L'hypothèse est vraisemblable : il ne restait plus qu'à le vérifier en recherchant dans la *Gazette de Bruxelles* le nom de Bayonne-Babet. Nous savons d'autre part, que Ducausé dénonça nominativement M. de Louvigny, qui fut gouverneur de Bayonne (*Arch. de la Bastille*, t. VII, p. 435, 436, 442). Il n'est pas impossible que les deux faits soient en corrélation. Ce n'est là qu'un exemple des nombreuses difficultés que provoque la lecture des *Mémoires* de Ducausé.

exposées; 3° un catalogue d'une très intéressante collection d'environ 450 photographies d'après des tableaux de la même école, qui étaient à la disposition des visiteurs. On ne saurait trop regretter qu'un ouvrage de cette importance soit publié « pour les souscripteurs seulement » et destiné à devenir aussi rare que les précédents volumes du même genre nés de l'initiative du *Burlington Club*. Combien peu de bibliothèques publiques, en dehors du Royaume Uni, ont été averties à temps et réussiront à se procurer ce bel in-folio !

Dans la *Préface* (p. VIII), des remerciements sont adressés à M. Herbert Cook « sans lequel, est-il dit, exposition et catalogue auraient été également impossibles ». C'est bien vague; je vais préciser. Non seulement M. Cook, par ses voyages et ses relations personnelles, a réuni la presque totalité des éléments qui figuraient à l'exposition de 1898, *mais il est l'auteur des trois chapitres qui composent le texte* et qui ont paru sans nom d'auteur. Mon assertion n'est ni gratuite ni fondée sur des confidences, car j'ai sous les yeux un in-4° de LXXXI-39 p., imprimé (mais non distribué) pendant l'exposition et qui est signé en toutes lettres (p. LXXXI) : *Herbert F. Cook*. Or, le texte de cet in-4° est, à première vue, identique à celui de l'in-folio. Pourquoi donc ce dernier est-il anonyme? Il n'est pas indifférent de répondre à cette question. Lors de l'impression du catalogue illustré, seul destiné à une publicité d'ailleurs restreinte, *on* — je ne sais qui — a voulu imposer à M. Cook certaines modifications d'un caractère grave. M. Cook, qui est un connaisseur de mérite et qui a le droit de parler peinture, s'est refusé à accepter ces corrections; on a passé outre et on a imprimé, sans son nom, le texte *revisé*. Du reste, M. Cook ne s'est pas plaint et nous n'avons pas à intervenir dans cette affaire : *volenti nulla fit injuria*.

Mais ce qui peut intéresser quelques-uns de nos lecteurs, c'est de savoir quelles parties de l'in-4° ont été supprimées ou modifiées dans l'-infolio, et pour quels motifs. Je me suis soumis à la besogne du collationnement et suis arrivé à des constatations singulières qui, si elles justifient pleinement le refus opposé par M. Cook, jettent un jour très déplaisant sur la nature des influences qui se ont employées à modifier son texte primitif.

Dès le début de l'histoire de la peinture lombarde (p. X), M. Cook faisait observer, en note, que la *Vierge aux Rochers* de la National Gallery, n'étant pas de Léonard, devrait être dans la salle lombarde et non dans la salle florentine. Cette remarque a été supprimée (p. XII de l'in-folio), évidemment pour préparer ce qui est dit plus loin sur le même tableau.

A la page suivante (XI), M. Cook parle de l'arrivée de Bramante d'Urbin à Milan « introduisant ce caractère fortement individuel de l'art de l'Italie centrale, la composition dans l'espace ». Ici un renvoi aux *Central Italian painters* de M. Berenson. L'in-folio (p. XIII) supprime ce que nous avons imprimé entre guillemets et, par suite, toute mention de M. Berenson.

Les deux changements signalés jusqu'à présent sont caractéristiques ; le troisième (p. xx) ne l'est pas moins. M. Cook avait désapprouvé le scepticisme exagéré de Morelli à l'égard de Zenale et très judicieusement observé que cette attitude était peu dans les habitudes du grand connaisseur italien (*and, for him, most unusual.*) Le texte revisé (p. xxii) laisse subsister la critique, mais supprime la réserve élogieuse qui l'atténuait.

Ce triple désir : 1° de ménager — même au prix de platitudes — la direction, d'ailleurs si libérale et si courtoise, de la National Gallery ; 2° de nommer le moins possible M. Berenson et ses amis ; 3° de rabaisser Morelli — constitue, si l'on peut dire, l'idée maîtresse de toute la *recension* anonyme. Ce n'est pas une œuvre de science, mais de condescendance mondaine, d'une part, et de malignité, de l'autre. Poursuivons.

En 1896 (*Gazette des Beaux-Arts*, décembre), une élève de M. Berenson, Mme Mary Logan, a donné de bonnes raisons pour faire attribuer à Brea di Nizza un intéressant triptyque du Louvre (n° 258), qui était autrefois classé aux inconnus des écoles du Nord. M. Cook avait rappelé cette hypothèse, en l'approuvant, aux p. xxvii-xxviii de son in-4°. Que fait le reviseur ? Il supprime tout le paragraphe sur Brea di Nizza, afin de n'avoir pas à nommer *une élève de M. Berenson.*

Je ne sais pourquoi (p. xliii) le reviseur a biffé une note dans laquelle M. Cook (p. xvii) déclarait erronée l'attribution à Léonard d'un Mercure, probablement de Bramantino, récemment découvert au château de Milan. En revanche, je saisis à merveille le motif des altérations graves qu'on peut constater aux p. l et suivantes. M. Cook avait écrit (p. l) qu'il attribuait à Ambrogio de Predis les deux portraits exposés sous le nom de Léonard à l'Ambroisienne. Hypothèse de Morelli ; donc, à supprimer. (Il est seulement question de « quelques-uns » qui attribuent à Ambrogio, etc.) Mais j'ai hâte d'arriver au paragraphe suivant (p. li), consacré à la *Vierge aux Rochers.*

En 1584, Lomazzo signalait à Milan, dans l'Église de San Francesco, un tableau très semblable à celui du Louvre et qui passait pour être de Léonard. En 1787, Bianconi remarque que le tableau a disparu, et qu'il reste seulement les deux volets, où sont figurés des anges musiciens. En effet, vers 1777, Gavin Hamilton avait apporté cette peinture en Angleterre, où elle passa dans la collection du Marquis de Lansdowne, puis dans celle de l'earl of Suffolk à Charlton Park. La National Gallery l'acquit en 1880 pour une somme énorme et prétendit que c'était l'original de Léonard, le tableau du Louvre n'étant qu'une réplique. *Inde irae.*

Or, Morelli avait vu le tableau de Charlton Park et les deux anges, alors chez le duc de Melzi à Milan. Il y avait, sans hésiter, reconnu la même main d'un « habile imitateur de Léonard », mais s'était abstenu de le désigner autrement.

M. Cook (dans l'in-4°) raconte que M. Berenson, il y a plusieurs années, lui avait dit que ces trois peintures étaient d'Ambrogio de Predis; ses propres études l'avaient amené à la même conclusion. Et il se trouva justement qu'en 1893 M. Motta découvrit et publia un document qui atteste la collaboration d'Ambrogio et de Léonard dans la peinture d'une « Vierge aux Rochers ». Les deux anges du duc de Melzi furent acquis postérieurement par la National Gallery ; comme ils sont beaucoup trop faibles pour être de Léonard, l'attribution à Ambrogio s'impose, non seulement pour ces figures, mais pour la plus grande partie, sinon pour la totalité du tableau de Londres, où M. Gruyer avait déjà justement reconnu quelque chose de « cotonneux ». M. Müntz, dans son *Léonard*, admet aussi l'attribution à Ambrogio, mais sans citer aucune autorité à ce sujet.

Eh bien ! Tout l'excellent exposé donné de cette question par M. Cook a été grossièrement mutilé et interpolé dans l'in-folio. De MM. Berenson et Cook, il n'est plus question, mais seulement de la compétence de Sir Fred. Burton, l'ancien directeur de la National Gallery, et de la sage réserve du directeur actuel. Pas de conclusions, d'ailleurs, mais une ambiguïté aussi « cotonneuse » que l'œuvre dont il s'agit. La part personnelle du reviseur comprend encore une erreur, réfutée depuis 1886 et que M. Cook n'avait pas commise. Il est dit (p. LI) qu'il n'y a pas de trace du tableau du Louvre en France avant Louis XIV, alors qu'on est assuré, par Cassiano del Pozzo, qu'il a déjà appartenu à François Ier (cf. Müntz, *Léonard*, p. 172).

P. LXII de l'in-4°, il était question d'un tableau de Solario appartenant à M. Richter, traité d' « alvivesque » par M. Berenson, et d'une tête de Christ appartenant à Sir Francis Cook, donnée à Solario par MM. Frizzoni et Berenson. Dans l'in-folio, il n'est plus fait mention du premier tableau et le nom de M. Berenson disparaît à propos du second. On a presque honte de signaler une à une de pareilles marques de petitesse et de niaiserie.

P. LXVI de l'in-4°, M. Cook avait écrit une page aussi spirituelle que sévère sur Luini, qu'il appelle le « Murillo milanais » ; il se moque, en passant, du vieux préjugé qui fait de lui « l'élève favori de Léonard » et qui conduit à lui attribuer, pour une grande part, la pacotille des « faux Léonard » fabriqués par des Milanais et des Flamands. Tout cela a disparu ; voici pourquoi. Parmi les tableaux exposés sous le nom de Luini, il y avait trois prédelles appartenant à M. Benson, membre du *Club*. M. Cook mentionnait ces prédelles et leur possesseur, mais sans éloges. Dans le remaniement (p. LXVI), le nom du possesseur a disparu, mais il y a trois lignes d'éloges pour l'œuvre et il n'y a plus l'ombre d'une réserve à l'endroit de l'auteur !

En voilà assez sur ce sujet. L'in-4° étant inédit et introuvable, j'ai cru devoir noter les différences essentielles que révèle l'étude comparée de cette brochure et de l'in-folio. Cette dernière publication reste excellente,

par tout ce que M. Cook y a mis et en dépit des modifications — les journalistes emploient un vocable plus énergique — que lui a fait subir un reviseur mal intentionné.

Parmi les phototypies, qui toutes reproduisent des œuvres peu connues ou inédites, je signalerai les suivantes : pl IV, volet d'un triptyque de Borgognone (acquis depuis par le Louvre au prix de 30,000 francs) ; pl. V, portrait d'un jeune homme, œuvre intéressante d'Ambrogio de Predis (acquis depuis par la National Gallery); pl. IX, la splendide *Pietà* de Solario, conservée à Rossie Priory, qui n'a pu être exposée et dont cette belle phototypie tenait lieu; pl. XI, le *Narcisse* de Beltraffio (au général Ellis)[1] ; pl. XIV, la *Vierge au bas-relief* de Cesare da Cesto perdu de Léonard (coll. Battersea et Buccleuch), dont j'ai vu récemment une autre réplique à Dijon; pl. XXI, la *Vierge et l'Enfant*, chef-d'œuvre de Giampetrino (?), jusqu'à présent attribué à Léonard (Sir Francis Cook) ; pl. XXII, la *Nativité* de Luini (lord Windsor) ; pl. XXVII, la *Nativité* de Gaudenzio Ferrari (captain Holford). Si l'on voulait énumérer toutes les belles choses que nous font connaître ces planches, il faudrait simplement en transcrire la liste.

L'auteur de l'introduction historique a fait preuve d'autant d'équité que d'indépendance à l'égard de MM. Crowe et Cavalcaselle (1871) et de Morelli (1880), nos principaux informateurs sur le développement historique de l'école lombarde [3]. De toutes les grandes écoles de peinture de l'Italie, c'est, d'ailleurs, celle que nous connaissons le plus mal ; la faute en incombe à Vasari, qu'elle intéressait peu et qui n'a daigné consacrer que quelques lignes à des hommes comme Ambrogio, Borgognone et Luini.

La désignation d' « école lombarde » a besoin d'être précisée, car la « Lombardie » de l'histoire de l'art n'est pas celle des géographes et des politiques. On entend par là l'école de toute la partie septentrionale de l'Italie à l'ouest du domaine vénitien, y compris le Piémont, mais déduction faite de Brescia, Crémone et Bergame (écoles rattachées à Venise), de Parme (rattachée à Ferrare), de Gênes (rattachée à l'école bolonaise du xvie siècle). La limite méridionale est marquée par le cours du Pô.

M. Cook dit excellemment que « l'histoire de l'art lombard est celle

---

1. Cette merveilleuse peinture n'est pas citée par M. Müntz dans la notice qu'il consacre à Beltraffio (*Léonard*, p. 498), notice où la *Madone* de la National Gallery, chef-d'œuvre du maître, est également omise.

(Earl of Carysfort)[2]; pl. XVII, deux excellentes répliques d'un tableau

2. Ce tableau a appartenu successivement à MM. Crawley, Dimsdale, Woodburn, Monson; l'earl of Carysfort l'a acquis en 1888. Les renseignements donnés à ce sujet par M. Müntz (p. 444) sont inexacts; il oublie d'ailleurs de dire que, depuis Morelli, on est d'accord pour attribuer ce tableau à Cesare da Cesto.

3. L'auteur avait terminé son travail avant la publication du *Léonard de Vinci* de M. Müntz. Il y aurait lu avec surprise la phrase suivante (p. 131) : « L'histoire de cette école (milanaise) a été encore embrouillée, comme à plaisir, par le sénateur Morelli. »

d'une série d'invasions ». D'abord, au XIV° siècle, paraît l'influence des Giottesques, dont nous ne savons encore presque rien; au début du XV° siècle, celle de Pisanello de Vérone, dont dérive Zenale et, par Zenale, Borgognone; vers le milieu du XV° siècle, Foppa de Brescia, élève des Padouans, maître de Giovanni Montorfano, de Bevilacqua et de Ferramola; en 1474, Bramante d'Urbin, maître de Suardi dit *Bramantino*; en 1481, Léonard de Vinci; vers 1490, Solario, formé à Venise, d'où il rapporte la technique brillante d'Alvise Vivarini et d'Antonello[1]. Ainsi, Florence, Vérone, Brescia, Urbin, Venise concourent à former l'école lombarde, sans qu'on puisse trouver aucune trace appréciable d'un élément indigène. Mais le résultat complexe de ces influences a son originalité propre. L'école se distingue, en bien, par une recherche de l'idéal et une pureté d'expression qui rappellent les tendances ombriennes; en mal, par une singulière indigence d'imagination, de mouvement et de sentiment dramatique. Le long séjour de Léonard de Vinci à Milan est le moment critique dans l'histoire de l'école lombarde. Tous ses maîtres, sauf Foppa, ont subi l'influence de Léonard; mais on peut les répartir en deux groupes, suivant qu'ils y ont cédé dans leur âge mûr, alors qu'ils avaient déjà révélé leur tempérament personnel, ou qu'ils en ont été entièrement pénétrés. Au premier groupe appartiennent Zenale, Borgognone, Luini, Bramantino, Sodoma, Solario, Gaudenzio Ferrari; au second, Ambrogio de Predis, Beltraffio, Cesare da Cesto, Oggiono, Salaino (dont il n'existe pas une œuvre certaine) et Giampetrino. L'école principale, à laquelle se rattachent les écoles locales de Pavie, Lodi et Verceil, tomba après la mort de Gaudenzio (vers 1547), laissant le champ libre à l'éclectisme bolonais.

Les Lombards, par le fini de leur travail, devaient séduire les artistes du nord; c'est parmi eux, en effet, que les Flamands immigrés en Italie ont le plus souvent cherché des modèles. Il n'est guère de grande galerie qui ne possède quelques tableaux de technique flamande et d'inspiration lombarde; en bien des endroits, ces peintures sont encore attribuées à Léonard de Vinci. Morelli avait la manie de voir un peu partout des copies flamandes; on tend à réagir aujourd'hui contre cet excès, mais sans qu'il ait encore été possible de fixer des criteriums sérieux. Qu'est-ce au juste qu'une copie flamande? Quand il s'agit, par exemple, du prétendu Léonard de Munich, déclaré flamand par Morelli, revendiqué comme florentin par Bayersdorfer, faut-il se résigner à dire que « c'est affaire de sentiment »? La meilleure réponse à cette question serait un catalogue critique illustré de ces peintures litigieuses, dont les plus médiocres sont encore intéressantes, parce qu'elles peuvent nous apporter l'écho d'originaux disparus (tableaux ou dessins). Ce travail n'est pas fait; il n'a même pas, que je sache, été ébauché.

---

1. Il faudrait aussi, comme l'a fait M. Müntz (*Léonard*, p. 127, 129), tenir compte de l'influence des sculpteurs.

Voici quelques opinions remarquables relevées dans l'introduction dont nous avons fait connaître les grandes lignes. Zenale n'a pas été l'élève de Foppa, mais se rattache à Pisanello; c'est de Pisanello aussi qu'est venu aux Lombards le goût presque exclusif des portraits de profil. La *Circoncision* du Louvre (n° 1545) n'est pas de Bramantino, mais de Zenale. Borgognone se rattache à Zenale et non à Foppa (comme l'avait cru Morelli). Sodoma n'a pas été, quoi qu'en ait dit Morelli, l'élève immédiat de Léonard; on exagère ses relations avec le grand maître florentin et l'on méconnaît sa dépendance à l'égard de l'école florentine dans son ensemble (p. LXV). La *Vierge aux balances* n'est pas de Cesare da Cesto [1]. Deux tableaux de la Madona del Sasso à Locarno doivent être attribués à Bernardino de' Conti. Le *Bacchus* et le *Saint-Jean* du Louvre sont des œuvres de Salaino retouchées par Léonard (nous dirions plutôt : des esquisses de Léonard exécutées par X... [2]; le *Bacchus* pourrait bien être de Léonard lui-même).

Quand on fait, à la suite de notre auteur, le *bilan* de l'école lombarde, il reste un certain nombre d'œuvres distinguées, quoique sèches, que l'on ne sait à qui attribuer. Telles sont la *Madona Litta* de Saint-Pétersbourg, donnée par Morelli à Bernardino dé Conti, qui n'était pas capable de la peindre; la *Colombine* de Saint-Pétersbourg, laissée sans motif valable à Luini ; la *Vierge aux balances* du Louvre, dont l'attribution à Cesare da Cesto est très douteuse ; la *Belle Féronière* du même Musée, dont MM. Frizzoni, Berenson et Cook font honneur à Beltraffio, lequel se révèle sous un autre aspect dans ses œuvres authentiques; le *Bacchus* et le *Saint-Jean* du Louvre, etc. Tous ces tableaux ont passé et passent encore pour être de Léonard. D'autre part, dans l'entourage immédiat du grand maître, nous connaissons les noms d'un certain nombre d'élèves ou d'auxiliaires — Melzi, Salaïno, etc. — dont aucune œuvre n'a encore été identifiée. En reconstituant, par des découvertes heureuses, les personnalités d'Ambrogio et de Bernardo de' Conti, Morelli a beaucoup avancé le classement des œuvres léonardesques; mais il reste encore bien à faire pour ajuster des noms aux œuvres disponibles et des œuvres disponibles aux noms.

Salomon REINACH.

1. M. Müntz (p. 444) ne mentionne même pas cette attribution, qui est encore la moins invraisemblable, mais dit qu'on a donné ce tableau à Oggiono ou à Salaï. Oggiono était trop faible et peignait autrement; Salaï n'est encore qu'un nom.

2. Cet inconnu n'est certainement pas Oggiono, comme le veut M. Müntz (p. 447). Ce dernier croit encore sans réserves à l'authenticité du *Saint-Jean* (p. 473). Il est certain que ce tableau était chez Léonard en 1516; mais rien ne prouve qu'il fût entièrement de sa main.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 28 août — 1899

A. Bouché-Leclercq. **L'Astrologie grecque.** Paris, Leroux, 1899. xx-655 p.

On ne sait ce qu'on doit louer, disons mieux, admirer le plus dans ce long ouvrage, la patience ou la science de l'auteur. Sans doute M. Bouché-Leclercq était mieux préparé que personne, par ses belles études sur la *Divination*, désormais classiques, pour traiter un si vaste sujet ; nul mieux que lui ne pouvait exposer l'histoire de l'astrologie grecque, avec toute l'exactitude et toute la clarté — chose peu facile en matière si embrouillée — nécessaires pour en faire connaître le développement, les principes et les méthodes. Ce n'était pas une petite affaire que de s'engager résolument dans cette *selva oscura,* comme il l'appelle ; et l'audace était d'autant plus grande qu'il fallait s'attendre, je pense, à devoir renouveler sa provision de courage. Manilius n'est pas sans intérêt ; la *Tétrabible* de Ptolémée n'est pas non plus d'une étude qui puisse rebuter ; on peut même aborder Manéthon sans trop de crainte d'en laisser la lecture ; mais s'il s'agit de dépouiller une foule d'autres textes anonymes ou pseudépigraphes confus et contradictoires, d'une médiocrité qui atteint la sottise, d'une obscurité qui dépasse l'inintelligible, s'il faut surtout analyser les deux cent quarante-quatre pages in-folio qui renferment les divagations de cet étonnant Julius Firmicus Maternus (précieuses pourtant pour l'historien de l'astrologie), il me semble que l'on doit parfois éprouver des accès de découragement. Mais il était sans doute écrit dans les astres que M. B.-L. débrouillerait tout ce chaos, pour l'instruction des profanes, et je crois fermement qu'il est protégé par le brillant Arcturus, puisque, c'est Firmicus qui le dit, « in Boote quicumque habuerit horoscopum erit artis Chaldaïcæ valde peritus ». Et voilà pourquoi, malgré l'aridité inévitable de quelques chapitres, les lecteurs de l'*Astrologie grecque* apprécieront surtout, avec un vif sen-

timent de curiosité satisfaite, la lucidité d'exposition qui est l'une des qualités saillantes du livre. Il s'adresse, malgré les apparences, à tous les gens instruits; si le désir de connaître l'avenir a pu exercer une telle séduction sur les esprits cultivés des temps anciens, comment les esprits cultivés de notre époque n'auraient-ils pas le désir de connaître les procédés qui servaient à le prévoir? Mais exposons la suite de l'ouvrage. M. B.-L. retrouve les précurseurs de l'astrologie grecque dans les philosophes. Ce sont eux qui ont préparé le terrain, les Stoïciens surtout, par leur théorie de l'homme sembable au monde, du monde semblable à l'homme; Platon lui-même, en écrivant le *Timée*, avait déjà posé, sérieusement ou non, certains dogmes astrologiques que ses commentateurs ne manquèrent pas d'interpréter; et quand le Chaldéen Bérose vint s'établir à Cos dans les premières années du IIIe siècle, l'esprit grec était mûr pour ce qu'on croyait une science nouvelle. M. B.-L. montre excellemment comment l'astrologie grecque a été suscitée par l'astrologie chaldéenne, mais aussi comment les Grecs seuls, amis de la discussion, purent s'ingénier à en établir les règles. Leurs observations météorologiques, d'après les planètes et les étoiles fixes, leurs levers et leurs couchers, devaient les conduire à vouloir approfondir les mystères qu'on leur faisait connaître : puisque les astres influaient sur les phénomènes naturels, pourquoi n'auraient-ils pas exercé leur influence sur l'homme et ses destinées? Et comme le zodiaque est grec, sinon dans ses signes, empruntés en tout ou en partie à la Chaldée, au moins par sa construction en un cercle qu traverse les constellations, il est prudent de ne pas trop croire sur parole les astrologues, quand, pour donner un lustre de respectable antiquité à leurs doctrines, ils invoquent l'autorité des « anciens Chaldéens », qui ne sont peut-être que des Grecs déguisés. Les premiers jalons une fois posés, constellations zodiacales et planètes (pour celles-ci, leurs types sont bien chaldéens), l'astrologie, foi religieuse, n'avait plus qu'à prendre le masque de la science. Aussi bien un astre n'est pas seul; pourquoi son influence ne se combinerait-elle pas avec celle des autres, suivant leurs rapports réciproques, contrariants ou adjuvants? On fit donc tout dépendre des positions des astres, soit entre eux, soit par rapport à la terre, centre de leurs orbites et point d'arrivée de leurs effluves; mais on n'oublia pas que ces positions, si elles influent sur l'être humain au moment de sa naissance, ce qui permettait de prévoir les destinées, sont essentiellement variables; et il se produisit un autre système, grâce auquel, pour une opportunité donnée, on pouvait également formuler des prévisions; c'est ce qu'on appelle le système des καταρχαί, l'autre étant le système généthlialogique. L'ouvrage se déroule ensuite dans un ordre parfait : étude des planètes, de leurs attributions, de leur sexe; description des signes zodiacaux, et répartition des signes en différentes catégories, humains ou bestiaux, féconds ou stériles, etc[1].

1. M. Bouché-Leclercq demande (p. 150 note) pourquoi le rugissement du lion ne lui a valu qu'une demi-voix. L'appendice des *Cod. flor.* donne la réponse (p. 166) :

Nous sommes en plein dans le domaine d'une fantaisie incohérente, que M. B.-L. a su égayer de son esprit ; mais il faut lire les notes. A mesure qu'on avance, on pénètre de plus en plus dans les arcanes. Voici les « aspects », c'est-à-dire les manières dont sont associés les signes du zodiaque, diamétral, trigone, quadrat, sextil, la géométrie appliquée à l'astrologie ; puis, comme les planètes circulent dans le zodiaque, les stations où elles se plaisent et « se réjouissent », où elles sont en exaltation, en dépression (en chute, comme disent les croyants actuels), les trigones et les confins, singulières combinaisons de mathématiques, d'astronomie et de superstition ; enfin les mystérieux décans, présidant aux subdivisions du cercle zodiacal en cases planétaires. M. B.-L. expose, pendant cet examen, les théories de Manilius, de Firmicus, des mythiques Néchepso et Pétosiris, et de l'infortuné Ptolémée, qui se débat au milieu de tant d'étrangetés et d'incohérences, croyant et pourtant incrédule, rejetant une absurdité pour en tolérer une autre, à la fois astronome et astrologue, ne pouvant ou n'osant, malgré ses objections, réduire à néant ces constructions fallacieuses, L'intérêt va croissant avec la lecture, parce qu'on saisit de mieux en mieux ; après le chapitre intitulé *le Cercle de la Géniture*, avec la théorie des centres, des douze lieux et des dodécatémories, on est bien près d'être complètement initié, et avec un peu de bonne volonté et de pratique, on arriverait à dresser un horoscope passable. Quant à l'interpréter, c'est autre chose. M. B.-L. ne nous laisse pas en si beau chemin, et il n'oublie pas de si importantes spéculations. C'est là, pour ainsi dire, la seconde partie de son ouvrage, et non la moins curieuse. Mais je ne puis le suivre dans le détail de ces chapitres (XI-XV), où il est traité des règles de l'apotélesmatique universelle, d'après la *Tétrabible* (pronostics généraux tirés des éclipses et des météores), de la généthlialogie et de la détermination de la destinée individuelle, du système concurrent des καταρχαί ou « opportunités » et des concessions réciproques faites par les partisans de chaque système, enfin des applications de l'astrologie à la médecine. M. B.-L. s'oriente avec

---

c'est que le lion, avec le taureau, le bélier et le capricorne (le classement n'est pas le même que dans les *Anecdota* de Ludwich) φωνὴν μὲν ἔχει, ἄναρθρον δὲ καὶ ἄσημον. Mais M. B.-L. n'a connu cette publication récente qu'au moment où il imprimait son chap. IX (p. 306, n. 6). — J'ajoute quelques notes. P. 287 selon une autre tradition (*Cod. flor.* p. 157) les τόποι ἀχρημάτιστοι sont VI, III, II, VIII, XII ; les χρηματίζοντες sont les quatre centres I, IV, VII, X, les deux trigones de l'horoscope V, IX, et l'ἐπαναφορά de la culmination supérieure, c'est-à-dire XI. Ce sont les καλοί et les κακοὶ (κάκιστοι) τόποι d'Héphestion ; et II, par sa nature d'ἀργὸς τόπος, comme VI, VIII et XII, me semble mieux approprié que XI à être considéré comme ἀχρημάτιστος ; il est d'ailleurs la « porte d'Hadès ». P. 439, n. 3, les signes βασιλικά des *Anecdota* de Ludwich sont appelés dans les *Cod. flor.* (p. 165) ἡγεμονικά ; viennent ensuite les παρηγεμονικά et les ὑποτακτικά. P. 446, n. 3, à propos du médecin et du croque-mort, on peut rappeler l'épigramme de Martial : *Nuper erat medicus, nunc est vespillo Diaulus ; | Quod vespillo facit, fecerat et medicus*. P. 460, note : N'y aurait-il pas, dans la superstition actuelle du nombre 13, une influence chrétienne, la présence de treize convives à la Cène ?

aisance dans ce dédale de prescriptions et de théories dissemblables, où Ptolémée tient la plus grande place, au milieu de ce symbolisme charlatanesque qui permet, à l'aide de règles posées comme certaines, de prévoir la vie et la mort, la santé et la maladie, le mariage et la procréation, la fortune, la profession et la condition sociale, et par dessus le marché de retrouver les esclaves fugitifs et de savoir si votre femme vous trompe. Les astres disaient tout, suivant qu'ils étaient à l'horoscope, à l'occident, en culmination supérieure ou inférieure, suivant leurs innombrables combinaisons imaginées pour répondre à tous les cas; et l'état du ciel à un moment donné suffisait pour savoir s'il fallait faire ou non tel ou tel acte sur lequel on consultait, si un malade mourrait ou reviendrait à la santé, pourquoi tel événement de la vie d'un homme devait infailliblement se produire, sauf erreur d'observation ou de calcul, dans telle ou telle condition. On remarquera surtout, dans cette partie, la théorie des chronocratories, et une ingénieuse et solide explication de la semaine, avec la figure qui l'accompagne. Après cette magistrale étude, M. B.-L. ne s'arrête pas encore. On pouvait se demander comment l'astrologie, sans fondement sérieux, construite tout entière sur des postulats indémontrables dont la plupart choquaient le sens commun, put se soutenir si longtemps sans être ébranlée, avoir tant de clients et tant d'adeptes dans les classes les plus éclairées, et malgré les progrès du christianisme qui devait nécessairement être son ennemi, résister jusqu'à ce qu'on eût enfin découvert que la terre, emportée comme les autres planètes autour du soleil, n'était pas le centre du monde. La question devait être résolue; M. B.-L. nous présente donc rapidement, comme conclusion, l'histoire de l'astrologie dans le monde romain et dans la société chrétienne des premiers siècles. Rome reçut des Grecs l'astrologie et les astrologues, qui devinrent rapidement à la mode. Ce ne fut pas pourtant sans protestations. Des édits les proscrivirent; ils n'en furent que plus goûtés, et d'ailleurs, remarque justement M. Bouché-Leclercq, la persécution fut plus virtuelle que réelle. Des sceptiques, Carnéade, Favorinus, Sextus Empiricus, les discutèrent, mais à l'aide d'arguments faibles ou incomplets, ou même de simples plaisanteries; que faire d'ailleurs contre des théories présentées comme révélées, et d'une si haute antiquité? Les méthodes pratiques fussent-elles entachées d'erreur, elles seules sont atteintes, et non l'astrologie elle-même dans son principe. Enfin, les moralistes, néo-platoniciens ou théologiens chrétiens, dans une polémique poussée d'ailleurs mollement, les attaquèrent sans plus de résultat; et quand Saint-Augustin s'imagine avoir mis à bas tout l'édifice, il ne s'aperçoit pas qu'en dénonçant l'astrologie comme une science démoniaque, il ne fait qu'appliquer une épithète à un principe qu'il laisse debout.

Tel est cet ouvrage, œuvre de science et de patience, comme je le disais au début de cet article. J'ai essayé d'en montrer le développement en une analyse rapide; mais ce que je n'ai pas dit, c'est combien il sera

utile. Il sera le manuel indispensable des éditeurs d'ouvrages astrologiques : comment publier sérieusement ces textes, si l'on n'a pas pénétré dans les finesses de la doctrine ? Il sera le guide sûr pour de nouvelles recherches de détail, qui feront pénétrer plus avant dans la connaissance des faiblesses humaines : comment approfondir des points particuliers, si l'on n'a pas une vue précise de l'ensemble ? Et pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'humanité, qui aiment à rattacher le présent au passé et à comparer entre elles les diverses époques, il sera la source d'instructives méditations sur l'étonnante naïveté des hommes, sur leur insatiable besoin de foi, sur leur éternelle crédulité. Entre l'*Histoire de la Divination* et l'*Astrologie grecque*, qui font à un égal degré honneur à la science de notre pays, certains lecteurs préféreront peut-être le premier ouvrage, qui est en effet d'un accès plus facile et exige, pour être compris, moins de connaissances spéciales ; mais si l'on considère, à égalité de résultats, la somme des efforts dépensés, des obstacles surmontés, des difficultés vaincues, l'*Astrologie grecque* devra être mise au premier rang[1].

My.

Il Cantare di Fiorio e Biancifiore, edito ed illustrato da Vincenzo Crescini. Vol. II. Bologna, Romagnoli, 1899, in-12, VII-250 p.

Le premier volume de cette publication avait paru il y a dix ans ; il contenait en plus de 500 pages la plus grande partie de l'introduction. Celui-ci, moins épais, nous en donne la fin, avec le texte du *Cantare* établi d'après les manuscrits et les anciennes éditions. C'est une vraie thèse que M. Crescini a soutenue dans cet ouvrage, et on peut dire qu'il l'a parfaitement démontrée ; s'il l'a fait peut-être un peu plus longuement (il le reconnaît) qu'il n'eût été strictement nécessaire, c'est que cette thèse, émise par l'auteur il y a longtemps, avait été obstinément contestée par Gaspary, et qu'à l'autorité d'un aussi éminent critique il fallait opposer une argumentation qui ne laissât pas de place au doute. M. Crescini a en effet établi : 1° que le *Cantare* (d'où est tiré le poème grec de Φλωρίος καὶ Πλατζιαφιόρε) ne dépend pas du *Filocolo* de Boccace, auquel il est antérieur, mais que tous deux remontent à une source commune ; 2° que cette source commune était plus riche que le *Cantare* (lequel d'ailleurs ne nous est pas parvenu sous sa forme primitive) et se rapprochait plus des rédactions françaises. Subsidiairement, il rend très probable (suivant ici une conjecture de P. Rajna) que la source commune, plus ou moins directe, du *Cantare* et du *Filocolo* est un poème

---

1. L'importance de l'*Index analytique* final, pour l'orientation des recherches, n'échappera à personne. — Malgré l'erratum, il reste encore assez de fautes d'accentuation dans les mots grecs.

franco-italien, et que le roman espagnol de *Flore y Blancaflor* est apparenté de près à ce poème (sur la relation exacte il reste quelque incertitude). On ne peut regretter qu'une chose, quand on a lu ce travail où l'auteur montre une fois de plus l'étendue de son savoir et la sûreté de sa critique, c'est qu'il n'ait pas poussé plus loin ses recherches et donné son avis sur l'origine du poème même de *Floire et Blanchefleur* et sur le rapport des trois rédactions qu'on en connaît[1]. On voit à plus d'une indication passagère qu'il a sur cette question des idées qui ne peuvent qu'avoir un grand intérêt et qu'on aurait été heureux de lui voir développer. Mais il a jugé, et on ne peut l'en blâmer, son commentaire du court *Cantare* qu'il publie d'une longueur suffisante. Nous espérons seulement qu'il retrouvera ailleurs l'occasion négligée ici.

Ξ.

A. Cartellieri. **Philipp II. August. Kœnig von Frankreich. Zweites Buch.** Leipzig, Fr. Meyer et Paris, Le Soudier, 97 et 35 pp., in-8.

Dans cette seconde livraison de son ouvrage sur Philippe-Auguste (il a été parlé précédemment de la première), l'auteur retrace l'histoire du roi de France depuis la mort d'un frère avec lequel il partageait jusqu'à un certain point le pouvoir, jusqu'à la fin de la seconde guerre de Flandre. Le récit commence en 1180 et s'arrête en 1186. Dans un appendice, M. Cartellieri étudie quelques points spéciaux de critique ou publie des documents inédits, d'importants documents inédits.

Les limites données à ce second livre sont bien fixées. Dans le premier, l'auteur avait raconté l'enfance et la première jeunesse du restaurateur du pouvoir monarchique en France ; dans ce second livre, il s'occupe des événements qui amenèrent la complète émancipation du roi de l'influence, de la tutelle flamande, qui établirent d'une manière indiscutable sa réelle supériorité, sous tous les points de vue, du suzerain sur le puissant vassal, sur son plus puissant vassal, à l'exception du roi d'Angleterre. Ce livre devait commencer et finir à ces points tournants du développement du règne de Philippe-Auguste.

Peu de personnes pourraient exprimer une opinion compétente sur un livre dû à des recherches si sérieuses et si profondes. Mais tous les lecteurs de cette brochure reconnaîtront, cette fois aussi, que la nouveauté et la largeur des vues de l'auteur, son intelligence pour la forme ne le cèdent guère à sa solidité scientifique.

N. Jorga.

---

1. Il vient de paraître sur cette question, dans la *Romania* du mois de juillet, un important article de M. G. Huet. Le même numéro contient un long compte rendu du livre de M. Crescini, par M. G. Paris.

Die Anfænge des deutschen Minnesangs. Eine Studie von Anton E. SCHŒNBACH. Graz, Leuschner et Lubensky, 1898. In-8. IX, 129 p. 3 mk.

Geschichte des Minnesangs, von Dr Edward STILGEBAUER, Privatdocenten an der Universitæt Lausanne. Weimar, Felber. 1898. In-8, 298 p.

M. Schœnbach s'est proposé d'étudier à nouveau quelques questions abordées dans ses précédents ouvrages et intéressant les origines du *Minnesang*.

Après un clair et instructif résumé des opinions des savants qui ont plus ou moins catégoriquement les uns, affirmé, les autres, révoqué en doute l'existence en Allemagne d'une poésie lyrique populaire antérieure au *Minnesang* (voy. la définition de cette poésie p. 3), M. Sch. émet l'avis qu'il a bien existé d'anciennes chansons populaires (*Volksgesang*), mais qu'on ne possède pas de documents démontrant que cette poésie ait eu le grand développement qu'on lui suppose (p. 10). Il admet qu'il y a eu avant le *Minnesang* des genres *objectifs*, comme en témoignent un certain nombre de pièces des *Carmina Burana*, et dont on retrouve la trace chez Walther de la Vogelweide et d'autres poètes (p. 14). Mais pour M. Sch. la question de l'épanouissement du *Minnesang* est intimement liée à celle de l'imitation française. Aussi tire-t-il un grand parti du parallélisme du développement de la poésie lyrique en France et en Allemagne, et il a examiné dans les ouvrages des romanistes l'histoire de la poésie lyrique française, dont il donne une brève esquisse. Il s'est glissé dans ce résumé une ou deux infidélités auxquelles je ne veux pas accorder plus d'importance qu'elles n'en méritent. Des refrains étudiés par M. Jeanroy dans le chap. V de la première partie de son livre bien connu sur les *Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*, M. Sch. dit (p. 17): « Es zeigt sich dass die verse dieser refrains durchweg aus ælteren beliebten liedern entnommen wurden, die grossenteils volksmæssig sind, aber zum teile wol auch schon der hœfischen periode angehœren. Das material gestattet sogar, stückchen solcher ælterer lyrik noch aus den refrains zusammenzusetzen (Gaston Paris, *Journal des Savants*, 1892, s. 407 ff.; Jeanroy-Jullev, s. 361 ff. Grœber, *Grundr.* s. 661). » Ainsi présentée, la pensée n'est pas tout à fait exacte. M. Jeanroy s'attache à montrer, dans plusieurs pages du chap. en question, le caractère courtois des refrains cités par lui, v. p. 114 et ss. Le même savant dit, dans le chapitre consacré à la chanson dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française*, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville : « Les refrains ne présentent donc point, comme on l'a soutenu, la poésie spontanément éclose sur notre sol qui a dû précéder la poésie courtoise » (p. 361). Enfin, M. Gaston Paris, dans l'article du *Journal des Savants*, cité par M. Sch. s'exprime ainsi : « M. Jeanroy a dissipé l'illusion d'après laquelle on aurait affaire ici à de la vraie et pure poésie populaire ; il a montré que beaucoup de ces refrains appartiennent à la poésie courtoise, qu'ils en ont toutes les formules et toutes les conventions et que ce qu'ils nous ont conservé de

poésie populaire, à quelques exceptions près, n'est qu'un reflet plus ou moins lointain » (p. 420). M. Sch. a aussi trop généralisé la pensée de M. Jeanroy quand il dit p. 22 qu'en France comme en Allemagne « cette poésie (il s'agit de la pastourelle) prend un caractère réaliste (Jeanroy, p. 39 et s.) et que l'observation exacte de la vie rustique s'y exprime de façon poétique (Jeanroy, p. 41 et s.) ». M. Jeanroy ne fait cette remarque que pour un groupe de pièces et non pour la pastourelle prise dans son ensemble (v. p. 41). Je ne relève pas une légère erreur de traduction au sujet du rôle du vilain, qui, dit M. Sch. p. 22, « wenn nicht verachtet, so doch gehasst... (Jeanroy, s. 19 ff.) », alors que M. Jeanroy dit de ce genre qu'il « respire le mépris et la haine du vilain ». C'est une ingénieuse idée de M. Sch. d'avoir mis en parallèle la pastourelle française (il s'agit des pièces où se rencontre un plus grand souci de vérité, v. la liste donnée par M. Jeanroy l. c. p. 42, n. 1) et la poésie villageoise allemande. Il y a en effet entre ces deux genres des analogies qui justifient le rapprochement de M. Sch. et il serait intéressant de pousser la comparaison plus loin encore qu'il ne l'a fait. On y trouverait de nouvelles ressemblances, mais aussi des divergences, dont la plus importante paraît être le rôle du poète, qui, dans la pastourelle, est un personnage fictif (v. G. Paris, *Journal des Savants*, 1892, p. 161) alors que dans la poésie de Neidhart, il est bien réel. La raison pour laquelle le vilain est honni dans la pastourelle française et chez Neidhart n'est pas non plus la même. Là nous voyons orgueil de classe, dédain aristocratique, ici surtout griefs personnels. De même, le caractère littéraire des deux genres diffère en ce que le premier ne sort guère de la convention (il n'a fait en somme qu'élargir le cadre primitif) alors que le second constitue, comme l'a dit M. Sch., une réaction contre l'exagération sentimentale et artificielle du *Minnesang*, p. 23.

L'examen des origines de la poésie lyrique française amène M. Sch. à penser que l'influence française peut s'être fait sentir sur les genres *objectifs* de la poésie lyrique allemande, au moins sur les textes qui nous restent, même les plus anciens. Elle est plus manifeste sur la poésie lyrique *subjective* ou courtoise au sens étroit du mot. Parmi les voies par lesquelles elle a pénétré en Allemagne, M. Sch. signale le Frioul, hypothèse nouvelle et que M. Sch. rend bien vraisemblable p. 26 et ss. A cette occasion, M. Sch. consacre une longue et intéressante étude, fort documentée, à la personnalité et à la poésie de Thomasin de Circlaria, chanoine d'Aquilée. Voici les principaux résultats des recherches de M. Sch. Thomasin a emprunté le cadre de son ouvrage, *der Welsche Gast*, à la *Philosophie morale* de Guillaume de Conches ; il a été élevé en vue de l'état ecclésiastique quoiqu'il ne paraisse pas s'être livré à de fortes études théologiques ; sa poésie a un caractère aristocratique ; il fait preuve par endroits d'un savoir étendu ; il y a dans ses vers plus d'allusions à la destinée de l'auteur et aux événements historiques de son temps qu'on ne l'a reconnu jusqu'ici : Thomasin et Walther de la Vo-

soumet à un minutieux examen des théories controversées, M. Stilgebauer s'est proposé de donner une étude d'ensemble du *Minnesang*, de présenter au grand public les poètes lyriques allemands qui ont vécu de la fin du XII[e] aux dernières années du XIII[e] sieèle. C'est en passant, d'un trait rapide, sans la motiver, que M. S. donne son opinion sur les questions envisagées par M. Sch. A l'inverse de M. Sch., M. S. pense que les éléments lyriques les plus anciens qui nous sont conservés sont entièrement indépendants de l'influence française (p. 6). Il restreint même cette influence, là où elle est incontestable, à la forme extérieure et à « certaines pensées devenues conventionnelles » (p. 7), ce qui est un peu trop sommaire. M. S. distingue avant le *Minnesang* courtois une période comprenant les poésies anonymes du ms. fr. et les productions de l'école austro-bavaroise et estime, que les pièces de cette période sont issues sans aucune influence étrangère (*selbstændig*) de la poésie lyrique populaire antérieure p. 50 (v. aussi p. 27 et 34). Je pense que M. S. va trop loin et que dans certaines de ces poésies, notamment dans l'*aube* de Dietmar d'Eist se trouvent des éléments français (v. Rœthe : *Anz.f. d.A.* 16, 93, cité par M. Schœnbach, *Die Anfænge des deutschen Minnesangs,* p. 20). Je crois aussi que M. S. n'aurait pas dû, pour établir cette distinction, faire état de l'attitude de la femme, qui, dit-il, parle ici avec aussi peu de retenue de son amour que l'homme, « ce qui eût été tout à fait impossible à l'époque du *Minnesang* conventionel » (p. 27 et s.). La strophe de femme de la poésie courtoise est en effet aussi passionnée que celle des chansons anonymes et la même crudité de langage s'y retrouve (v. Reinmar, ms. fr. 203 : 17 et ss.).

M. S. divise le *Minnesang* en trois grandes périodes dominées chacune par un grand nom : la période d'épanouissement, avec Henri de Morungen, que M. S. place très haut ; la période classique, avec Walther de la Vogelweide ; enfin la période des épigones, dont le plus brillant est Neidhart. Autour de ces grands maîtres sont groupés les poètes moins importants, que M. S. apprécie successivement, donnant leur biographie, caractérisant leur talent et citant des passages de leurs œuvres.

Des menues erreurs, si difficiles à éviter dans un aussi vaste sujet, je relèverai les deux suivantes. Hartmann d'Aue n'a pas raconté dans son *Iwein* « ses voyages fertiles en aventures dans de lointains pays » p. 86 : il s'est borné à rapporter fidèlement les aventures qu'il a trouvées dans l'*Ivain* de Chrétien de Troyes. Il n'est pas exact en outre de dire que le *I. Büchlein* est *peut-être* authentique.

L'ouvrage de M. S. est écrit dans une pensée de vulgarisation. Voilà sans doute pourquoi on y trouve des appréciations comme celle-ci : Gervinus, « le célèbre auteur de l'histoire de la poésie allemande » (p. 22). C'est peut-être aussi pour cela qu'on y voit la tendance à respecter les opinions depuis longtemps admises. Ainsi M. Stilgebauer, examinant si le rôle du veilleur, de la *gaite,* est la propriété de Wolfram d'Eschenbach, n'a pas voulu se prononcer pour la négative (p. 97), alors

qu'il aurait pu le faire en toute sécurité. Comme il convient dans une œuvre de ce genre, l'exposition de M.S. est vive, animée, aisément intelligible. Peut-être est-elle parfois trop pompeuse. Bien que le ton lyrique soit de mise en un pareil sujet, M. Stilgebauer semble s'être laissé emporter trop loin par sa fantaisie quand il nous représente le chevalier chantant, dans les nuits solitaires, sous les fenêtres de sa *dame* les poésies composées par lui (p. 14). En somme, le livre de M. Stilgebauer est un guide agréable et commode pour ceux qui voudront faire une excursion au pays du *Minnesang*; c'est un tableau attrayant d'une période importante de la littérature allemande du moyen âge.

F. Piquet.

C. Jirecek. **Die Bedeutung von Ragusa in der Handelsgeschichte des Mittelalters.** Vienne, Gerold. 88 pp., in-8.

M. Jirecek publie peu, mais ce qu'il publie a toujours un très haut intérêt et une très haute importance scientifique. Le grand savant, dont le début a été ce livre classique qui est l' « Histoire des Bulgares », rassemble depuis nombre d'années des matériaux pour une géographie historique de la péninsule des Balkans. Ces matériaux, en grande partie inédits, tirés de livres rares ou d'archives peu explorées, il les emploie de temps en temps dans des comptes rendus ou dans des études de détail. Après un opuscule sur l'élément chrétien dans la nomenclature des localités de la péninsule des Balkans, il nous donne maintenant une vue d'ensemble sur l'histoire économique, sur l'industrie et, surtout, le commerce de la République de Raguse.

Cette République minuscule, aux racines grecques et romaines, a eu la chance, la chance inespérée de prolonger son existence comme État séparé, bien que tributaire de l'empire turc, jusqu'au seuil de notre époque. Elle a vécu toujours — et c'est le secret de sa durée — sous une suzeraineté étrangère, qui n'a été jamais bien pesante, ni trop coûteuse. L'empire grec, puis Venise, la Hongrie, et enfin, comme il a été dit, les successeurs musulmans des Césars byzantins comptèrent Raguse au nombre de leurs possessions. Mais ce n'était qu'une affaire de tribut, et pas de domination réelle : si les βασιλεῖς de la Nouvelle-Rome et les Vénitiens y eurent des représentants (ceux de Venise ne résidaient pas toujours eux-mêmes), la Hongrie et l'empire Ottoman négligèrent d'affirmer d'une manière visible leur droit de suzeraineté. Protégée par ses puissants voisins, mais complètement libre quant à sa vie intérieure, Raguse atteignit bientôt une grande prospérité économique et une haute culture intellectuelle, qui, tout en s'affaiblissant avec le temps, ne l'abandonnèrent jamais. Les Ragusans d'aujourd'hui, dont les ancêtres, pas trop éloignés, traversaient en tout sens la péninsule balkanique où l'influence de la République était presque sans rivale, et allaient visiter à travers

la large mer les ports de l'Égypte et de la Syrie, peuvent être fiers de leur passé, où il y a des éléments de véritable grandeur. Il y a eu un développement de civilisation dont il faut reconnaître l'importance, dans le contenu étroit des hautes et noires murailles, qui ceignent encore Raguse déchue, port de second ordre de la Dalmatie autrichienne.

Ce développement est tracé d'une manière intéressante et très complète, avec une haute compétence scientifique, dans l'élégant opuscule de M. Jirecek. L'ouvrage est un discours prononcé à l'Académie des sciences de Vienne le 31 mai dernier; mais il faut se garder bien de croire que c'est uniquement un ouvrage de popularisation, écrit avec agrément. Les notes, imprimées en caractères menus, que l'auteur a rejetées à la fin du livre, traitent largement des points de détail; par le matériel inédit qui y est employé, par la bibliographie critique, qu'on y donne, ces notes sont de nature à intéresser et à instruire les meilleurs connaisseurs de l'histoire des Slaves du sud.

En un mot, cette modeste brochure sera désormais un guide sûr pour toute personne qui voudra connaître l'histoire de Raguse, et nous devons être reconnaissants à l'auteur qui ne prodigue guère ses ouvrages, de nous avoir donné celui-ci.

N. JORGA.

History of Scotland. par P. HUME BROWNE, t. I, jusqu'à l'avènement de Marie Stuart. Cambridge (at the University Press), 1899, pet. in-8 carré de xviij-408 p.

Cette nouvelle histoire d'Écosse, œuvre de vulgarisation écrite pour le grand public, a paru dans la collection intitulée « Cambridge historical Series » publiée sous la direction de G.-W. Prothero. Le but de cette collection est de produire une histoire détaillée de l'Europe moderne et de ses colonies, et s'il lui arrive, comme dans le cas présent, de faire paraître tout un volume consacré au moyen âge, ce n'est que pour que ce volume serve d'introduction à l'histoire de l'époque moderne qui doit suivre.

L'auteur commence d'une manière très précise l'histoire d'Écosse à l'année 80 avant notre ère, à l'expédition des Romains dirigée par Agricola. Il étudie à grands traits la physionomie des populations qui ont occupé les différentes régions de l'Écosse, les Scotes, les Pictes, les Bretons et les Angles, les Celtes, les Saxons et les Normands, recherche les causes de la prédominance de l'élément germain sur l'élément celtique, qui s'accusa définitivement au XIIe siècle, étudie dans leurs détails les grandes luttes contre les Anglais aux XIIIe-XIVe siècles, et trace enfin un vivant tableau de l'Écosse au XVe siècle, disposé dans un ordre rigoureusement chronologique.

Une très précieuse bibliographie, rangée par périodes, termine le

volume, pour faciliter les recherches, dit la préface, à ceux qui désireraient approfondir le récit d'ensemble qui leur est présenté. Un certain nombre de cartes de géographie, divers plans pour étudier les événements militaires les plus importants, complètent l'ouvrage.

M. Hume Brown a fait preuve d'esprit critique. Il ne s'est pas contenté, faisant œuvre de vulgarisateur, de résumer les conclusions des travaux historiques les plus récents. Il a dépouillé les recueils de sources contemporaines, chroniques et chartes, et, sur bien des points, le récit est le résultat d'idées et de recherches personnelles.

Frantz Funck-Brentano.

Raoul de Vissac. **Les Barons de Châteauneuf de Mazenc**. Paris, Champion, 1899. In-8 de 222 p.

Ce n'est pas précisément une histoire que nous offre M. de Vissac : c'est une suite d'aimables récits, enguirlandés autour d'un petit château dauphinois[1]. Comme ce château a eu successivement pour maîtres les Poitiers (et parmi eux la célèbre Diane), les Turenne, Estienne de Vesc, etc., ces récits ne sont pas dépourvus d'intérêt. M. de Vissac les a fait suivre d'un excellent *extrait des archives du château de Mazenc* (de 1283 à 1860), de tableaux généalogiques, de la charte communale de Mazenc (1292), et de quelques notules, la plus importante est une défense d'Estienne de Vesc contre Commynes; elle n'ajoute rien aux travaux de M. de Boislisle. Signalons aussi la liste, dressée le 1er mars 1792, des biens territoriaux à vendre à Mazenc[2].

H. Hauser.

Eugène d'Eichthal. **Socialisme et Problèmes sociaux**. Paris, Alcan, 1899. In-18, 271 p.

M. d'Eichthal est un des publicistes, de plus en plus rares, qui ont le courage de ne pas coqueter avec le socialisme. Le mot, il est vrai, par suite de l'abus qu'on en a fait, a fini par perdre presque toute signification précise. N'a-t-on pas vu tout récemment un officier, et non des moins glorieux, déclarer publiquement que les trois quarts de ses camarades étaient socialistes, c'est-à-dire pauvres? Mais derrière le mot,

---

1. Drôme, arrondissement de Montélimar. — Éviter de parler de *basalte* et de *burons* en Dauphiné (p. 147) : mots et choses sont d'Auvergne.

2. P. 162 : « la bise qui faisait mal à la *seconde poitrine* de Mme de Sévigné (?) ». P. 57 : *çà* lui semblait un Dieu ». — M. de Vissac est-il bien sûr que le passé « ne pouvait pas être aussi angoissant que l'heure actuelle, etc. (p. 8) ». Pure illusion d'optique.

M. d'E. voit la chose, et, comme dans ses précédents ouvrages, elle lui paraît vague, laide et fausse. Il n'est pas, d'ailleurs, de ceux qui se contentent d'une condamnation sommaire et sans motif. Nul, au contraire, n'a suivi avec une attention plus éveillée les avatars successifs du socialisme contemporain et jusqu'à ses changements d'aspect les plus fuyants, comme nul n'a mis à nu d'un coup de sonde plus pénétrant la vanité de ses prédictions et de ses dogmes économiques.

Dans le présent volume on trouvera de nouveaux et curieux chapitres de cette enquête. M. d'E. nous montre le discrédit où commence à tomber, dans les milieux collectivistes eux-mêmes, l'édifice pseudo-scientifique bâti par Karl Marx, avec des prodiges de dialectique et de savoir, sur des bases non vérifiées. Il nous montre le socialisme, désabusé de plus en plus des vues systématiques et désintéressées qui faisaient sa noblesse relative, transiger avec la réalité bourgeoise, se faire « possibiliste », « opportuniste » même, subordonner son idéal à la conquête du corps électoral et des pouvoirs publics, où paraît désormais se résumer son ambition. Il nous le montre, mentant à ses principes, déclarer hautement qu'il ne part plus en guerre contre la propriété privée *in genere*, mais seulement contre la propriété capitaliste, c'est-à-dire contre la « grande propriété », faire miroiter aux yeux des petits propriétaires ruraux l'espoir non seulement de conserver le cher lopin arrosé de leur sueur — fumier très insuffisant, — mais encore de l'arrondir avec les dépouilles des « grands propriétaires », enfin commencer l'expropriation de ceux-ci en rejetant exclusivement sur eux le fardeau de l'impôt. Ce socialisme électoral n'est pas nouveau sous le soleil; il est la simple résurrection de cette lutte des pauvres contre les riches qui a fait, pendant des siècles, l'histoire des républiques grecques, et finalement leur ruine. Réduit ainsi à un pur programme de spoliation, le socialisme est assurément destiné à perdre les sympathies des penseurs élevés, qu'il avait séduits par certains côtés généreux et philanthropiques de sa doctrine; mais cette religion de haine et d'envie n'en est que plus dangereuse dans un pays comme le nôtre, où les passions les plus légitimes, l'amour de la propriété et de l'égalité, tournent si facilement à l'aigre, l'un à la convoitise du bien d'autrui, l'autre à l'intolérance méchante de toutes les supériorités.

Il ne faut jamais oublier d'ailleurs — on l'oublie sans cesse — soit dans le pronostic, soit dans le traitement de cette maladie morale, que la Révolution de 1789, restée, malgré tant d'attaques, le berceau et le fanal de la France moderne, a été une révolution sociale au moins autant qu'une révolution politique. Sans parler de l'abolition sans indemnité des droits féodaux, votée d'enthousiasme dans la nuit du 4 août, la vente à vil prix des biens du clergé et des émigrés a constitué une expropriation colossale, opérée par l'intermédiaire, mais non au bénéfice de l'État; les frais en ont été supportés en dernière analyse, grâce au budget des cultes et au milliard de Villèle, par le contribuable, sans

aucune proportionalité entre l'enrichissement des acquéreurs particuliers et la part individuelle d'impôt qui leur incombe. On ne voit pas *a priori* pourquoi ce qui s'est passé alors ne pourrait pas se reproduire. A l'heure actuelle, il est vrai, la « propriété capitaliste » n'est plus en majeure partie aux mains de l'Église et de la noblesse, mais la bourgeoisie, leur héritière, a-t-elle, sauf d'honorables exceptions, justifié, par sa dignité morale et par ses services sociaux, la situation privilégiée que lui ont faite le travail, l'intelligence ou la chance de ses membres ? Il est hélas ! permis d'en douter. Or, toutes les fois que la supériorité politique, ou même économique d'une classe ne s'accompagne pas d'une supériorité intellectuelle et morale, l'ordre social est en danger, parce qu'il ressemble à un désordre. La vieille malédiction de la Bible reste suspendue sur la tête de nos Sodomes bourgeoises qui fournissent la clientèle docilement abrutie des écoles où l'on tue la pensée et des journaux où l'on tue le reste; seulement, de nos jours, la foudre du ciel s'est singulièrement laïcisée.

M. d'E. est un observateur trop sagace pour ne pas apercevoir ces visions inquiétantes, et rien ne ressemble moins à un apôtre de l'égoïsme satisfait que cet adversaire déterminé des utopies collectivistes. Mais il a volontairement détourné ses yeux des spectacles trop attristants. Optimiste mélancolique, sans se faire illusion sur la gravité du mal et du péril, il cherche à se rassurer et à nous rassurer en ramenant plutôt nos regards vers les progrès accomplis, vers les éléments d'ordre et d'harmonie sociale qui, sagement développés, pourraient préparer la solution pacifique des conflits exaspérés de l'heure présente. Pour dégager cette solution, il ne s'embarrasse pas de métaphysique nuageuse, comme M. Henry Michel, ou d'une philosophie idéologique de l'histoire, comme M. Andler, deux normaliens distingués dont il a critiqué avec beaucoup d'élévation les récents ouvrages. Cet économiste a le goût des réalités; il ne se paye ni de mots ni de formules sonores. Entre les théories extrêmes et exclusives qui sacrifient les unes l'individu à l'État, les autres l'État à l'individu, il fait comme Bossuet dans la question voisine du libre arbitre et de la Providence, qui voulait qu'on tînt fortement les deux bouts de la chaîne sans se préoccuper de savoir par combien d'anneaux intermédiaires ils se rejoignent. Ni anarchiste, ni « panarchiste », M. d'E. puise dans une expérience raisonnée la conviction raisonnable que l'individu ne trouve l'épanouissement complet de ses facultés et de ses aspirations que dans l'atmosphère sociale, comme la société n'est grande, riche, puissante, que par le plein développement des forces individuelles qui la composent. Comment concilier ces deux intérêts, qui, harmoniques au fond, ont si souvent l'air de se combattre et de s'exclure? Par la culture de ce sentiment, exquis et fécond, que M. d'E., après quelques autres, propose d'appeler *socialité*, et qui, sous ce nom nouveau, n'est autre chose que ce qui s'est appelé tour à tour civisme, charité, humanité, fraternité, altruisme, solidarité, suivant que l'horizon

des penseurs se rétrécissait aux limites d'une cité, d'une patrie, d'une croyance ou s'élargissait à celles du genre humain tout entier. Sur les conditions propres à faire croître et fructifier ce sentiment, sur les applications innombrables qu'il comporte, M. d'E. a écrit des pages ingénieuses et belles, que je ne chercherai ni à résumer ni à déflorer, mais que je conseillerai à tout le monde de lire. On sent, rien qu'à l'allure plus dégagée et plus vivante de la phrase, qu'elles ne procèdent pas de la seule lumière intellectuelle; le cœur les a échauffées. Ici M. d'E. suit instinctivement le conseil antique, il philosophe avec toute son âme.

J'en dirai autant du remarquable essai sur l'esthétique sociale par lequel s'achève le volume[1]. Après Ruskin, après Tolstoï, après Guyau, M. d'E. a trouvé ici l'occasion d'énoncer des vérités utiles et mieux équilibrées sur la mission sociale de l'art qui, dans ses plus nobles créations, développe, avec la jouissance de la nature, les ressorts de sympathie que renferme toute âme humaine. Communier dans l'admiration du beau n'est pas une vaine phrase. Ce que La Bruyère a donné pour le critérium d'un bon livre — qu'il élève et rend meilleur — est aussi vrai de l'œuvre d'art, plastique ou musicale, avec cette nuance que l'œuvre musicale, plus complètement détachée du substratum réel, fait un appel plus direct, parfois même troublant, à nos facultés d'émotion. On aime toujours à entendre M. d'E. parler musique, il est là sur un sol qui lui est particulièrement familier, et si j'ose dire vibrant.

Je ne quitterai pas ce livre si riche d'idées et de sentiments, sans marquer ce qui m'y plaît le plus : c'est sa parfaite sincérité. M. d'Eichthal exalte la sympathie sociale, il évite d'avoir toujours à la bouche le mot sacré de pitié. On sait l'abus écœurant qu'en ont fait, dans ces dernières années, certains tolstoïsants de salon, dont le monde a été la dupe, jusqu'au jour où il s'est aperçu que leur âme était fermée non seulement au sentiment dont ils faisaient parade, mais à un autre infiniment plus « social », et qui est même le fondement de toute société. Méfions-nous des cuisiniers qui mettent le dessert avant le rôti, la pitié avant la justice.

Théodore Reinach.

D'Ancona (Alexandro). **Spigolature nell' archivio della polizia austriaca di Milano** : *P. Giordani, L'esilio da Parma nel 1824. P. Giordani, La prigionia in Parma nel 1834.* Rome, bureau de la *Nuova Antologia*, 1899. In-8 de 35 et 50 p.

Les documents que M. D'Ancona tire des archives de la police autri-

1. Pas tout à fait, car il est encore suivi de l'article sur l'*Israël* de M. Leroy-Beaulieu (*Rev. Cr.* août 1893) que je n'ai pas besoin de présenter à nos lecteurs. Pour que la critique ne perde jamais ici ses droits, faisons observer à M. d'Eichthal qu'il a tort (p. 258) de nommer Sénèque parmi les auteurs qui se sont déchaînés contre les Juifs, « au sortir de la grande guerre ». *Suicidé* par Néron, Sénèque n'a même pas assisté au début de la grande insurrection, de 67 à 70 après J.-C.

chienne de Milan ne piquent pas seulement la curiosité; ils ne mettent pas seulement en lumière la physionomie d'un écrivain que son style un peu tendu et son contentement de lui-même pourraient faire soupçonner de vaine jactance; ils offrent à la génération présente ce dont elle a précisément besoin, l'exemple d'un courage à la fois actif et sensé mis au service d'une noble cause. Si les démêlés de M. P. Giordani et de la police présentaient uniquement le spectacle de l'habileté aux prises avec la force, l'étude en serait plus piquante qu'édifiante. Ce qui attache à Giordani, c'est que son objet et ses moyens sont également purs. Sa philanthropie réclame pour les autres comme pour lui-même, non le bien-être, mais la dignité. Il prêche par son exemple, non la turbulence qui s'affilie aux sectes mais le courage qui exprime tout haut son mépris pour la bassesse. Averti par des indices irrécusables qu'on décachette ses lettres, il y redouble l'expression de son dédain irrité mais non illégal contre une tyrannie inintelligente qu'il met au défi de le prendre en faute. Sans doute, on possédait déjà ses fières et éloquentes lettres au comte de Bombelies, au ministre V. Mistrali, où il compare hardiment la situation que lui eût faite Napoléon Ier et celle que lui fait le gouvernement de Neipperg, où il déclare que les ducs peuvent être *deduqués*, mais qu'on ne saurait le *dégiordaniser*; toutefois on pourrait soupçonner ces lettres de n'être sorties qu'après coup de son portefeuille. Au contraire, les pièces que publie M. d'A. prouvent qu'elles ont été sur l'heure envoyées à leur adresse et que Giordani a su en soutenir le ton dans les interrogatoires auxquels on l'a soumis. Ajoutons qu'elles prouvent aussi que les petits États de l'Italie osaient quelquefois refuser à l'Autriche les complaisances injustes qu'elle sollicitait; et félicitons M. D'Ancona du sens patriotique qui lui fait entretenir des sentiments auxquels, on peut le dire, l'existence de l'Italie est attachée.

Charles Dejob.

BULLETIN

— Sous ce titre fantaisiste: *Le Salon de la vieille dame à la tête de bois* (chez J. Olivier Alforter), M. Firmin Maillard vient d'écrire un livre « pour servir à l'histoire de l'Académie française ». Avec la fine bonhomie qui caractérise le style narratif de l'auteur de *la Femme émancipée* et des *Passionnés du livre*, M. F. M. nous introduit dans les coulisses du théâtre académique, dans des salons non moins académiques où nous voyons évoluer les hommes académisables ou jugés tels, soit par leurs amis, soit par eux-mêmes. Il est instructif autant que plaisant de voir les dessous des candidatures les plus mémorables, et curieux au possible d'assister au spectacle — si souvent renouvelé et d'ailleurs raconté avec une malice indulgente, — des petites intrigues menées par les grands dignitaires de la littérature et de la politique. Le volume se termine par un index onomastique. — C. E. R.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 4 septembre — **1899**

Lehrbuch der alttestamentlichen Religionsgeschichte, von D. B. Smend; zweite Auflage. Freiburg i. B., Mohr, 1899. In-8, x-519 pages.

Die Gleichnisreden Jesu, von D. A. Jülicher. Erster Theil, Die Gleichnisreden Jesu im allgemeinen ; zweite Auflage. Freiburg i. B., Mohr, 1899. In-8, x-328 pages.

Deux nouvelles éditions d'ouvrages très recommandables.

L'excellent manuel de M. Smend (voir *Revue* du 23 octobre 1893) paraît avec des retouches notables ; il est tenu au courant des plus récents travaux sur la religion d'Israël et l'exégèse de l'Ancien Testament ; certains chapitres, principalement ceux qui concernent les origines, ont été remaniés et en partie renouvelés ; la division des chapitres et paragraphes a été améliorée ; quelques vues générales ont été placées en lieu convenable ; certains développements qui intéressaient plutôt l'exégèse que l'histoire de la religion ayant été supprimés, la présente édition a une trentaine de pages en moins que l'ancienne.

Tout dernièrement M. Jülicher publiait son commentaire des paraboles évangéliques (voir *Revue* du 30 janvier 1899) ; il réédite maintenant l'étude d'ensemble qu'il avait donnée, en 1886, sur le même sujet. Les retouches et additions ne portent que sur les détails. La thèse générale est à bon droit maintenue, et l'auteur s'excuse d'avoir paru la pousser jusqu'au système, par la nécessité où il se voit encore de combattre les vues systématiques d'autres exégètes ; il ne tiendra plus, dit-il, à la rigueur de ses définitions, quand tout le monde lui accordera que Jésus n'a pas inventé l'enseignement parabolique en vue d'une fin déterminée, comme le font entendre les évangélistes, et que tout dans les paraboles est à prendre au sens propre. La division primitive du livre en

six chapitres, est conservée ; M. Jülicher reconnaît que le premier, où il est traité de l'authenticité, et le cinquième, où il est traité de la rédaction des paraboles, auraient dû être réunis, s'il avait voulu refondre entièrement son travail.. Les autres chapitres ont pour objet la nature, le but, la valeur des paraboles et l'histoire de leur interprétation. Il n'y a pas de paraboles dans le quatrième Évangile : M. B. Weiss a essayé d'en retrouver quelques débris, en les séparant du commentaire allégorique dont les aurait pourvus l'évangéliste ; mais on pourrait par le même procédé de « filtration », tirer des paraboles de n'importe quelles allégories ou métaphores. Rien absolument n'autorise l'exégète à pratiquer une telle dissection sur le texte johannique. Ce texte résiste à l'opération: ni addition ni soustraction ne transforment les παροιμίαι de Jean en παραβολαί synoptiques. Si l'allégorie du bon pasteur se rattache en quelque façon à la parabole de la brebis perdue, elle n'en reste pas moins une allégorie où le Christ n'est pas comparé à un berger, mais est lui-même le berger dont il s'agit. Est-il vrai pourtant que l'auteur du quatrième Évangile ait délibérément écarté la parabole, comme ne répondant pas aux conditions de la gnose parfaite ? Ne semble-t-il pas, au contraire, avoir rempli son livre de discours figurés, qu'il prend lui-même pour des paraboles, parce qu'il ne voyait qu'allégories dans les paraboles synoptiques ? N'est-ce point parce que celles-ci ne s'adaptaient pas à son type d'enseignement qu'il s'est abstenu d'en reproduire aucune, tout en y faisant çà et là des emprunts ? Les discours figurés auxquels les Juifs et même les disciples ne comprennent rien ne sont-ils pas censés de même caractère que les paraboles, dont il est dit que le Christ les avait employées pour l'aveuglement de ses auditeurs? Il y a certes une différence essentielle entre l'allégorie johannique et la parabole synoptique ; mais Jean paraît bien ne pas s'en apercevoir. La tradition synoptique a déjà introduit plus d'un trait allégorique dans les paraboles de Jésus, et c'est là ce qui empêche beaucoup d'exégètes d'accepter les conclusions de M. Jülicher : ils répugnent à distinguer le sens original, attribué aux paraboles par Jésus, de l'interprétation allégorisante que les évangélistes en ont pu faire.

E. F.

Codex purpureus Petropolitanus (N), by H. S. Cronin (*Texts and Studies* edited by J.-A. Robinson, V, 4). Cambridge, University press, 1899. In-8, LXIV-108 pages.

Clement of Alexandria's biblical text. by P. M. Barnard (*Texts and Studies*, V, 5). Cambridge, University press. In-8, XIX-64 pages.

Zwei neue Fragmente der Weingartener Prophetenhandschrift, von S. Corssen. Berlin, Weidmann, 1899. In-4, 51 pages.

On lit avec intérêt dans la publication de M. Cronin l'histoire compliquée du manuscrit des Évangiles acquis en 1896 par la bibliothèque

impériale de Saint-Pétersbourg, débris d'un luxueux *codex* dont on connaissait déjà quelques fragments (désignés par la lettre N dans l'apparat critique de Tischendorf). Le texte en est apparenté à celui du *cod. Rossanensis*, autre *purpureus*, du VIe siècle ; il est probable que les deux manuscrits ont été copiés sur le même original et sortent du même atelier de librairie. Ils contiennent un texte mêlé; leur témoignage, sans être de première importance pour la critique textuelle des Évangiles, vaut d'être recueilli, à cause des leçons anciennes qui y sont encore maintenues. On doit donc savoir gré à M. Cronin pour l'édition très soignée qu'il nous donne de tous les morceaux des quatre Évangiles que contiennent les feuillets subsistants du manuscrit N : un tiers environ de Matthieu, la moitié de Marc, la moitié de Luc, les deux tiers de Jean. Dans Luc, au ch. XXII, on ne trouve pas la mention de l'ange et de la sueur de sang (v. 43-44), ni dans Jean, au commencement du ch. VIII, l'histoire de la femme adultère ; il manque trois feuillets à la fin de Marc; mais la conclusion deutérocanonique (*Marc*, XVI, 9-20) devait y être, comme dans le *Rossanensis*. Une description minutieuse du manuscrit, avec la discussion critique de toutes ses particularités, est donnée dans l'introduction.

M. Barnard s'est appliqué à recueillir les citations des Évangiles et des Actes qui se rencontrent dans les œuvres de Clément d'Alexandrie. Les citations sont imprimées de telle sorte qu'on discerne à première vue celles qui doivent être textuelles de celles qui sont libres ou douteuses. Une introduction remarquable, écrite par M. Burkitt, présente les résultats de l'enquête poursuivie par M. Barnard. Le texte de Clément n'est pas celui du manuscrit Vatican et des témoins les plus accrédités auprès des critiques, mais il s'accorde souvent avec les témoins dits occidentaux, le manuscrit D et les anciens manuscrits latins, et aussi avec la version syriaque du Sinaï. Il faudra bien admettre, conclut M. Burkitt, que les plus anciens textes des Évangiles étaient *occidentaux*, que maintes leçons dites occidentales sont primitives, que le texte prétendu neutre du manuscrit B est un texte de recension, non le texte pur des écrits apostoliques.

La brochure de M. Corssen ne contient pas seulement deux fragments inédits du manuscrit palimpseste de Weingarten, morceaux nouveaux, et peu considérables, de l'ancienne version latine des prophètes, à savoir *Ez.* XXXIII, 7-11 et *Dan.* XI, 18-23, mais l'histoire du manuscrit auquel ces fragments ont appartenu, et la comparaison de certains passages avec le texte fourni par un autre palimpseste, de Wurzbourg. La discussion des variantes permet à M. Corssen d'émettre les hypothèses les plus suggestives sur l'origine et la conservation de l'ancienne Vulgate latine, le travail de perpétuelle transformation et de révision qu'elle a subi, qu'elle subissait même, nous assure-t-il, dès l'époque de Tertullien, qui aurait connu déjà des traductions diverses. Ces conclusions, formulées par un auteur très compétent, gagneraient

à être fondées sur une base plus large. Mêlées à la discussion de textes assez courts, elles ne se définissent pas nettement et ne semblent pas suffisamment appuyées. L'étude des fragments ne laisse pas d'être fort instructive. Les manuscrits de Weingarten et de Wurzbourg n'offrent que peu de variantes et appartiennent à la même famille ; l'exemplaire dont ils dérivent était postérieur à saint Jérôme et avait subi l'influence de la nouvelle Vulgate ; on y lisait des gloses provenant des Hexaples d'Origène et qu'il a été assez difficile de reconnaître à travers les altérations de copie. M. Corssen y est parvenu, et le fait mérite d'être signalé. Ces gloses ne viennent pas des commentaires de saint Jérôme ; elles n'ont pas été prises non plus directement sur les Hexaples ou les Tétraples, mais sur des manuscrits grecs des Septante, qui avaient en marge ces variantes des autres interprètes grecs.

T. D.

Die Synoptische Frage, von P. Wernle. Freiburg i. B., Mohr. 1899, in-8, xii-256 pages.

La question synoptique est très bien posée et discutée par M. Wernle. Il commence par l'étude du troisième Évangile. La comparaison de Luc et de Marc conduit à cette conclusion, que Luc a connu Marc et l'a pris pour base de son propre récit, en en modifiant profondément le style, en en expliquant souvent les détails, rarement en le combinant avec d'autres sources. L'exemplaire de Marc sur lequel a travaillé Luc n'avait pas de finale ; le récit se terminait, comme dans les plus anciens manuscrits connus, avec le v. 9 du c. XVI. Le premier Évangile n'a pas servi de source au troisième ; tous les deux dépendent de Marc, pour les récits qu'ils ont en commun, et, pour les discours, d'une source qui ne s'est pas conservée. Luc s'est approprié le contenu de cette source en corrigeant le style, comme il avait fait pour Marc, en ajoutant de son propre fonds certaines indications historiques, en élaguant dans les discours mêmes ce qui ne convenait plus à son temps, et en faisant ressortir les mérites de la pauvreté et de la bienfaisance. Il a utilisé encore d'autres sources qui lui ont fourni nombre de sentences, de paraboles et de récits ; la liberté avec laquelle ces matériaux ont été traités par lui ne permet pas de reconstituer les documents où il les a pris. Le premier Évangile a été composé en grec, d'après Marc et la source principale des discours de Luc ; mais il a combiné le texte de Marc avec d'autres sources, il l'a retouché pour le style, moins pourtant dans les discours que dans les récits, et l'a souvent commenté et complété ; il a mieux gardé, en général, le texte des discours qui lui sont communs avec le troisième Évangile ; il a pris dans la tradition écrite ou orale certaines sentences et paraboles qui lui appartiennent en propre ; les récits qui lui sont particuliers ne viennent pas de source écrite. Il a été composé, comme Luc, vers la fin

du premier siècle. L'Évangile de Marc représente véritablement, comme l'assure Papias, la tradition de Pierre ; l'auteur a connu sans doute le recueil des discours qui a été mis à contribution pour Matthieu et Luc, mais il n'en dépend pas ; il doit seulement à une source écrite le discours apocalyptique du c. XIII ; on n'a pas lieu de supposer un proto-Marc ; les modifications légères que l'ouvrage primitif a pu subir ne regardent que la tradition du texte, non la composition du livre. Marc a écrit un peu après l'an 70, peut-être un peu avant ; son Évangile n'a pas de conclusion parce qu'il a été empêché de la rédiger. Le recueil de discours qui existait avant l'Évangile de Marc avait une forme catéchétique, non chronologique ; rien ne prouve qu'il ait été rédigé d'abord en araméen ; il s'en était fait diverses recensions grecques avant qu'il fût incorporé aux Évangiles de Matthieu et de Luc ; la première rédaction pourrait être approximativement rapportée à l'an 60. Le quatrième Évangile dépend des trois premiers ; de même l'Évangile des Hébreux ; l'Évangile de Pierre suppose les quatre Évangiles canoniques. Pour l'histoire de Jésus, la source principale est Marc ; pour son enseignement, le recueil de discours : il n'y a pas de tradition johannique.

Telles sont les conclusions de M. W., et si la forme de quelques-unes est paradoxale, si plusieurs auraient dû être accompagnés d'un « peut-être » ou indiquées simplement comme probables, l'ensemble de la construction, fondé sur une sérieuse étude des textes, paraît solide. La question synoptique étant un problème littéraire, M. W. n'est pas à blâmer de l'avoir envisagée uniquement en cette qualité ; mais il l'a, sous ce prétexte, trop isolée de l'histoire du christianisme primitif, et il n'a pas assez montré comment les Évangiles sont un produit de la tradition chrétienne en même temps que de l'activité littéraire d'un certain nombre d'individus. Il écarte trop vite l'hypothèse, pourtant si naturelle, d'une mutilation pratiquée à la fin du second Évangile pour défaut d'harmonie avec les autres, et il ne paraît pas voir ce qu'il y a de mécanique et d'artificiel dans l'idée d'un empêchement imprévu qui n'aurait pas permis à Marc d'écrire les quelques lignes réclamées pour la conclusion de son livre ; il n'a pas vu que le c. XXI de Jean contient une apparition galiléenne du Sauveur, l'apparition annoncée dans Marc, et que ce récit de pêche miraculeuse, admis dans le quatrième Évangile, ne vient pas de Luc, où il est fusionné avec la vocation de Pierre parce que Luc n'a pas retenu d'apparitions galiléennes ; il ne reconnaît pas la signification du témoignage rendu par l'Évangile de Pierre à la tradition de Marc ; s'il a raison de dire que l'auteur du premier Évangile avait un Marc sans finale, il a quelque chance de se tromper en affirmant la même chose de Luc ; pour la passion et la résurrection, Luc avait d'autres sources que Marc. Il est trop facile de dire que Luc met les apparitions à Jérusalem parce que Marc ne lui fournit pas les apparitions qu'il avait annoncées pour la Galilée. Si Luc avait été dans les mêmes conditions que Matthieu, il aurait fait comme lui : il aurait pré-

senté, dans un seul tableau galiléen de sa composition, l'enseignement chrétien de la résurrection. Pourquoi n'aurait-il pas trouvé dans une de ses sources le schéma hiérosolymitain qui encadre les origines du christianisme depuis la passion du Christ jusqu'à la descente de l'Esprit au jour de la Pentecôte ? Ce schéma exclut tout fait galiléen. Il est aisé de voir pourquoi Luc l'a préféré à la tradition plus ancienne qui ne plaçait aucune apparition avant le retour des apôtres en Galilée. N'est-il pas singulier que l'on rencontre chez Luc la pêche miraculeuse (v, 1-11) dans une combinaison qui n'est pas primitive, la mention d'une apparition à Pierre (*Luc*, xxiv, 34) que l'évangéliste s'est abstenu de raconter, et dans l'apparition du Christ aux apôtres (*Luc*, xxiv, 42) le poisson rôti qui figure au dernier chapitre de Jean ? Ne seraient-ce pas les débris de la tradition galiléenne, utilisés autant qu'on le pouvait en suivant la tradition hiérosolymitaine ? La dépendance de l'Évangile de Pierre à l'égard des Évangiles du canon n'est peut-être pas aussi clairement établie qu'on le dit pour ce qui concerne Luc et Jean. Le rôle d'Hérode n'est pas le même dans Luc et dans l'Évangile apocryphe. Luc n'a pas inventé ce rôle ; on a plutôt l'impression qu'il le donne en raccourci, d'après une source qui transportait de Pilate au tétrarque de Galilée la responsabilité de la condamnation portée contre Jésus. C'est de cette source plutôt que de Luc lui-même que dépend l'Évangile de Pierre. La pêche que l'apocryphe introduit immédiatement après la visite des femmes au tombeau et le départ des apôtres pour la Galilée ne dérive pas non plus de Jean ; elle vient plutôt de la source où Jean (c'est-à-dire l'auteur de *Jean*, xxi) a puisé, de la tradition galiléenne que représentait Marc. Si donc il paraît certain que Matthieu suppose un Marc sans finale, Luc, Jean et l'apocryphe de Pierre rendent un témoignage plus ou moins direct au Marc avec finale concernant une ou plusieurs apparitions galiléennes.

Il est aussi quelque peu téméraire de soutenir que Marc a connu le recueil de discours évangéliques et n'en a tiré aucun parti ; de supposer qu'il dépend uniquement de la tradition orale pour les discours qu'il pouvait trouver dans le recueil comme si celui-ci n'avait été formé que des discours communs à Luc et à Matthieu qui ne se trouvent pas dans Marc ; enfin d'admettre le témoignage de Papias pour Marc et de le rejeter pour Matthieu. Après beaucoup d'autres, M. W. pense que le garant de Papias, Jean le Presbytre, a dû excuser Marc de n'avoir pas suivi dans son récit l'ordre historique, parce que lui, Jean, prenait pour terme de comparaison le cadre du quatrième Évangile. Rien n'est plus fragile que cette hypothèse. Que Jean le Presbytre soit ou non l'auteur du quatrième Évangile, il ne pouvait pas croire que ce livre reproduisait dans l'ordre historique les discours et les actes de Jésus, puisqu'il ne contient qu'un petit nombre de discours et de faits et non une vie du Christ. Surtout s'il n'y a pas de tradition johannique, Jean le Presbytre devait comprendre mieux que nous le caractère symbolique du quatrième Évangile, et s'il

en est l'auteur, il ne pouvait pas reprocher à Marc un certain défaut d'ordre chronologique, en se référant à son propre livre où il y en a beaucoup moins. On confond l'ordre avec les indications chronologiques. Or Jean parle d'ordre et non de cadre ou d'indications chronologiques ; sa réflexion est sans rapport avec le quatrième Évangile. Mais si on accepte, et on a raison d'accepter, ce qu'il dit de Marc, pourquoi rejeter ce que Papias, d'après lui sans doute, énonce touchant Matthieu ? Le Presbytre disait que Matthieu avait écrit en hébreu les discours du Seigneur et que chacun après cela les interprétait comme il pouvait. Sous prétexte que Papias n'a pu avoir en pensée que notre premier Évangile, et que cet Évangile a été certainement composé en grec, sur des sources grecques, M. W. conteste toute valeur à ce témoignage. Ainsi le Presbytre se sera trompé le premier, et il n'aura existé d'Évangile hébreu que dans son imagination. C'est se débarrasser bien lestement d'un témoignage qui n'a rien d'invraisemblable, et qui ne peut pas, en bonne critique, être rejeté pour la seule raison que nous ne sommes plus maintenant en mesure de le contrôler. Si le Presbytre avait dit seulement : « Matthieu a écrit en hébreu », on pourrait se demander s'il ne fait pas quelque hypothèse analogue à celle que d'autres ont risquée sur l'Épître aux Hébreux, mais il ajoute (et M. W. conduit sa discussion comme si cette donnée positive n'existait pas) que le livre avait fourni pendant quelque temps un thème d'explications orales plus ou moins exactes ; dans le temps où il parlait, un livre grec existait, qui représentait pour lui le Matthieu hébreu. Le texte de Papias est beaucoup trop court pour que nous puissions voir si le Presbytre se rendait compte des différences notables qui existaient entre le Matthieu hébreu et son Matthieu grec ; lors même qu'il n'aurait jamais été en état de faire la comparaison, ce qu'il dit d'un ancien Évangile hébreu n'a pas forme de conjecture, mais bien de tradition précise. Cet Évangile hébreu n'aurait pas été simplement traduit, mais enrichi par ses interprètes au moyen de la tradition orale ; la donnée du Presbytre peut aisément rejoindre les hypothèses de M. W ; et qui sait même si elle ne leur communiquerait pas un peu de consistance.

Les fragments qui nous restent de l'Évangile des Hébreux ne permettent guère de se prononcer sur sa dépendance à l'égard des Synoptiques. Dernièrement M. Harnack voulait le mettre sur le même pied que ceux-ci, dans la même dépendance à l'égard de leur source commune ; mais cet évangile a pu n'être qu'une édition plusieurs fois remaniée et complétée du livre araméen dont parlait le Presbytre. En disant qu'il n'y a pas de tradition johannique, M. W. entend que la tradition historique de l'Évangile se trouve dans Marc et l'ancien recueil des discours ; il suppose derrière le quatrième Évangile un travail légendaire plus ou moins considérable. Après avoir fait une part trop large à l'initiative de Luc dans la tradition concernant les apparitions hiérosolymitaines du Christ, ressuscité, M. Wernle pourrait bien réduire plus que

de raison l'originalité du quatrième Évangile, l'œuvre la plus personnelle qu'il y ait dans tout le Nouveau Testament, sans en excepter les Épîtres de Paul. C'est Jean lui-même qui est toute la tradition johannique. Mais Jean est le sphynx qui pose devant la critique une énigme dont elle cherche encore le premier mot.

Alfred Loisy.

Max Niedermann. **Studien zur Geschichte der lateinischen Wortbildung.** Basler Habilitationsschrift. (Extrait des Indogermanische Forschungen. Tom. X, p. 221-258.)

Tous les latinistes connaissent le nom de M. Niedermann et la fine dissertation sur *e et i en latin* qui est signée de ce nom. Le nouveau travail de M. N. ne pourra qu'affermir une réputation déjà solidement fondée. Il comprend cinq articles où sont étudiés successivement les suffixes *-do-*, *-êdula*, *-êio-*, *-ulento-*, *-ôso-* et le préfixe *uê-* : un dernier article est consacré au mot *bucêtum*. Les résultats de la discussion sont en général très concluants grâce au soin qu'a pris l'auteur de réunir tous les exemples et de tenir un compte exact des différences chronologiques et dialectales. Sa vaste érudition le servait d'ailleurs ici à merveille; elle lui a permis d'introduire dans la discussion de nombreux éléments nouveaux. Le cas du suffixe *-do-* pouvait sembler par exemple définitivement réglé après le travail de M. Osthoff : M. N., reprenant dans le détail l'argumentation de son devancier, en fait voir les points faibles et propose une nouvelle hypothèse qui sera sans doute admise par tous ; les adjectifs en *-do-* ne sont pas formés selon lui de la racine **dôc* (ou **dhê-*); ils présentent une dérivation qui est indo-européenne, puisqu'on retrouve le même suffixe en germanique, en celtique et en slave. L'examen des adjectifs en *-ulento-*, en *-ôso-* et des noms d'animaux en *-êdula* conduit M. N. à conclure que dans les trois cas il s'agit d'une ancienne composition : *ulento-* et *ôso-* contiennent les racines **ol-* (de *olere*) et **od-* (de ὄζω) « sentir » ; *-êdula* contient la racine **êd- *edə-* « manger ». On remarquera la finesse avec laquelle M. Niedermann réussit à concilier les sens si variés des mots qui contiennent le préfixe *uê-* et l'ingéniosité de l'hypothèse par laquelle il fait sortir ce préfixe du mot *uêmens* = *uehemens*. On trouvera aussi ingénieux, moins convaincant peut-être, ce qui est dit p. 227 du mot *fordus*, p. 237 du mot *nitêdula*. Sur l'explication du suffixe *-êio-*, il y a lieu de faire des réserves : elle est vraiment plus brillante que solide. Quelques fautes de détail sont à signaler : p. 241 dans les phrases sanscrites citées, il vaudrait mieux résoudre les sandhis. La p. 225 contient une faute plus grave : la citation de Lucrèce VI, 1261 est interprétée faussement, puisque *morbida* ne peut se rapporter à *parte*. Enfin, p. 225 n., p. 231 n. et p. 247, les noms de MM. Guieysse, Thurneysen et Schuchardt sont mal orthographiés. Ce

sont là des lapsus pardonnables dans un travail qui suppose un effort considérable et qui offre au lecteur, avec une foule d'aperçus ingénieux, un modèle de discussion serrée et précise.

J. VENDRYÈS.

Maximilianus SCHULTZ. De Plinii Epistolis quæstiones chronologicæ. Thèse de Berlin, Mayer et Mueller, 1899. 1 m. 20. 46 p.

Les lettres de Pline sont-elles, dans le recueil qui nous est parvenu, rangées suivant l'ordre chronologique de leur publication, peut-être même de leur composition, par livres, et même, à l'intérieur d'un livre, par lettres? Mommsen l'affirmait : on lui a opposé des objections assez fortes. Voici qu'on reprend la question.

M. Schultz discute à nouveau les textes qui touchent à notre sujet et il s'efforce de démontrer que les lettres n'ont pas été publiées toutes ensemble, mais que quelques livres, notamment I et II, puis III et IV, peut-être avec les livres V et VI, enfin VII, VIII et IX ont été publiés en même temps. Pour les dates de publication, les deux premiers livres auraient été édités au plus tôt en 100; les livres du second groupe en 110 ; ceux du dernier auraient suivi très peu après. Les lettres à Trajan seraient dans l'ordre chronologique ; mais ici encore il faudrait distinguer trois groupes (p. 19 et s.). Les difficultés se rattachant à telle lettre sont examinées séparément. Le fond de la discussion se compose, comme on le pouvait prévoir, de polémiques avec les savants qui ont traité précédemment le sujet : Masson, auteur de la vie de Pline publiée à Amsterdam en 1709; Mommsen, Asbach, Peter, Stobb, Gemoll. M. Sch. s'applique très justement à bien distinguer les lettres qui ne se trouvent pas placées suivant l'ordre général qui est l'ordre chronologique (II, 9, 13, 20 ; III, 1, 4, 10, 19, 21, 26 et 29; VII, 4, 7, 8, 9, 15, 24, 31 ; VIII, 10, 11, 12, 16, 19; IX, 8, 10, 14, 22, 23, 24, 36 et 38). Il s'attache par contre à combattre les doutes qu'on élevait sur la date véritable de plusieurs autres lettres.

La thèse dédiée par l'auteur à ses maîtres (Vahlen et Kirchhoff) comprend trois parties correspondant aux trois groupes de livres que distingue M. Sch. Elle est faite avec soin et servira à compléter et rectifier les travaux antérieurs. Je ne puis ici entrer dans le détail d'un tel sujet; voici seulement deux objections que je soumets à l'auteur : d'abord il me paraît assez risqué de rattacher, comme le veut M. Schultz, à très peu près, au même temps les lettres qui traitent du même sujet (p. 4 au milieu). Que Pline ait eu soin de ne pas placer ces lettres trop loin les unes des autres, d'accord; mais tirer de là une règle absolue n'est guère possible.

D'autre part, je vois avec regret revenir trop souvent dans les raisons données le fameux argument *ex silentio*; « si l'on fait telle supposition,

Pline n'eût pas manqué de dire... : » qu'il soit probant en quelques cas, passe; mais combien aussi il est dangereux! J'en dirais autant de telle preuve négative; « on ne trouve dans telle lettre rien qui force à la placer après telle autre ». Il est prudent d'éviter toujours et partout de tels raisonnements[1].

É. T.

Titi Livi ab urbe condita libri. Editionem primam curavit Guilelmus Weissenborn. Editio altera quam curavit Mauritius Müller. Pars II, fasc. I, Lib. VII-X. Teubner, 1899. xx-230 p.

Les directeurs de la Bibliothèque Teubner, en vue d'une seconde édition du Tite-Live de Weissenborn, ont confié la revision de l'ouvrage à M. Mor. Müller [2].

J'ai eu précédemment [3] à signaler l'un des volumes parus. On nous en donne un nouveau qui contient les livres VII-X. J'ai lu le livre VII. Tout en reconnaissant le soin et la compétence de M. M. Müller, j'ai le regret d'être amené, ici encore, à faire au reviseur diverses objections; sans parler de fautes d'impression dans le texte qui me paraissent assez graves [4], je trouverais bien à redire à l'appendice critique. Placé en tête, il est destiné à indiquer les divergences avec le texte de Weidmann (1886 et 1890). On y voit naturellement revenir les noms de H. J. Müller, Zingerle, Karsten, Luterbacher, W. Heræus. Il est sûr qu'on y trouvera des indications précieuses; mais combien il me paraît insuffisant et obscur! En tel passage, le texte ou la note ne se comprend que si l'on a le livre de Zingerle sous les yeux. Les sigles, les termes employés sont souvent équivoques; les parenthèses enveloppent d'autres parenthèses jusqu'à aboutir au plein galimatias (39, 10). Ailleurs, la rédaction est verbeuse et vide (VII, 30, 11).

La disposition typographique choisie (avec les notes en tête, et non au bas des pages), constituait dès l'abord une infériorité de ce Tite-Live à l'égard de l'édition si commode de Zingerle. Les défauts que j'ai in-

---

1. Les fautes d'impression ne sont pas rares : p. 1, avant dernière ligne; lire *eo* anno; p. 4, sept lignes avant la fin, lire remoto; vers le milieu de la p. 12, à la fin de la ligne, lire consulat*u*; p. 16, 8 lignes avant la fin, lire prop*r*iam.

2. Ne pas confondre le présent éditeur, le Dr Moritz Müller, Oberlehrer am Gymnasium zu Stendal, auteur d'un programme sur Tite-Live (1886) et d'éditions très soigneusement annotées de livres séparés (I, II, XXI) avec le professeur Herm. Joh. Müller, Oberlehrer am Friedrichs-Werderschen Gymnasium zu Berlin, l'éditeur bien connu de Sénèque le père, de quelques livres de Tite-Live (XXIV et XXV) publiés à part chez Teubner et qui fait dans la collection Weidmann la revision des éditions annotées de Weissenborn.

3. Voir la *Revue* du 16 septembre 1894 (p. 124) sur les livres XXI-XXIII.

4. P. 19, l. 4 : lire privat*a*m ; p. 24, à la 6e l. avant la fin, supprimer l'*s* ajoutée à la fin de *jussere*; p. 38, l. 4, lire qu*a* (et non quo).

diqués rendent l'écart encore plus sensible. Après les excellentes publications que nous ont apportées ces dernières années sur tout ce qui concerne Tive-Live, on pouvait, ce semble, surtout de M. Müller, attendre autre chose et mieux.

É. T.

Gustave Bulard. **Les traités de Saint-Germain** (1679). Essai sur l'alliance étroite de Louis XIV et du Grand-Électeur, après la guerre de Hollande. Paris, Picard. 1898. In-8, 163 pages.

Le travail que publie M. Gustave Bulard, professeur du collège de Vienne, a été d'abord soumis à la Faculté des Lettres de Lyon pour l'obtention du nouveau diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie (1897). Il est dédié à M. le professeur Albert Waddington : il fait honneur au maître, à l'élève et à l'examen ; beaucoup de thèses allemandes de doctorat ne valent pas celle-ci. M. B. n'a pas borné son enquête aux documents imprimés; il a dépouillé, au Ministère des Affaires étrangères à Paris, la correspondance de Brandebourg pour les années 1675 à 1680; il livre le résultat de ses recherches en un exposé consciencieux. minutieux, étayé d'une annotation très abondante, — parfois même un peu encombrante, et trop souvent incorrecte typographiquement — ; il s'est donné la peine de dresser une utile bibliographie de la question et une table alphabétique des noms propres; il n'a négligé aucun soin.

Il est plus difficile de dire en quelques lignes ce qu'il apporte de contributions nouvelles. On sait que le Grand-Électeur n'a traité qu'un des derniers avec Louis XIV après la guerre de Hollande; mais longtemps on ignora que le traité conclu le 29 juin 1679 à Saint-Germain-en-Laye, fut complété le 25 octobre par un traité secret : il manquait ainsi un élément essentiel à l'histoire de l'alliance étroite qui unit le Brandebourg et la France après 1679. Ce fut seulement en 1860 que les *Mémoires* de Pomponne (publiés par Mavidal) signalèrent pour la première fois le traité du 25 octobre, et en 1867 que Th. von Moerner en publia le texte, d'après les archives prussiennes, dans ses *Kurbrandenburgs Staatsvertraege*. Ni Droysen, ni Erdmannsdoerffer, dans leurs histoires générales de Prusse et d'Allemagne, n'eurent occasion d'écrire en détail l'histoire du traité secret : la question restait posée. Puis, simultanément, dans les mêmes années 1897 et 1898, trois historiens se présentèrent pour l'élucider. De pareilles rencontres ne sont pas rares. L'ouvrage de M. Prutz, *Aus des Grossen Kurfürsten letzten Jahren* (1897), les articles de M. Vast sur les *Tentatives de Louis XIV pour arriver à l'Empire* (1897) et au tome II de ses *Grands traités de Louis XIV* (1898), enfin, le mémoire de M. B., ont tous, plus ou moins, apporté leur contingent à l'enquête en cours. Tous trois ont utilisé les

archives des Affaires étrangères à Paris ; aucun n'a dépouillé les pièces des archives d'État, à Berlin [1] ; aussi leurs conclusions ne sont-elles pas sans ressemblances. M. B. s'est proposé d'examiner « comment avait pris naissance » (p. 113) l'alliance entre le Brandebourg et la France, tandis que M. Prutz en suit les différentes phases jusqu'à la rupture (1685-1688) : les deux auteurs n'ont donc pas adopté les mêmes dates terminales; mais, pour les années communes (1675-1680 env.), ils se contrôlent et se complètent mutuellement. Afin de restituer à chacun son dû, une comparaison détaillée serait nécessaire, qui dépasserait le cadre de cet article.

Considérée en elle-même, l'étude de M. B. nous a semblé trop exclusivement chronologique et politique. Pourtant, Meinders, les deux Schwerin, Blaspeil, plusieurs autres, et surtout Frédéric-Guillaume le Grand Électeur, ne sont pas seulement des noms abstraits, mais des personnes réelles, qu'il eût été intéressant de faire revivre. — Au point de vue chronologique, M. B. a cru devoir, dans ses premiers chapitres, exposer séparément les relations du Grand-Électeur avec les Provinces Unies, l'Empire et la France, en 1678 et au début de 1679. Or, en même temps que Frédéric-Guillaume engageait la Hollande et Léopold à continuer la guerre, il faisait secrètement des ouvertures pacifiques à Louis XIV. Sa politique est double. Le plan suivi par M. B. empêche le lecteur de s'en rendre compte. Les faits les plus caractéristiques sont relégués en note (par ex., p. 56, n. 3), et les circonstances qui forcèrent le Grand-Électeur à traiter auraient pu être mieux présentées : M. B. ne mentionne pas comme il aurait fallu la marche en avant des troupes françaises sous les ordres de Créquy, en juin 1679. — Au point de vue politique, M. B. n'a peut-être pas toujours apprécié avec une suffisante justesse les mobiles et les actes des deux partenaires. Si par exemple, le Grand-Électeur est désireux d'obtenir les subsides de Louis XIV, est ce seulement qu'il avait « besoin d'argent pour ses entreprises de commerce extérieur et pour le développement de sa marine » ? (p. 80). M. Bulard ne donnera la raison la plus importante que beaucoup plus tard, dans ses conclusions (p. 127 et 128, n. 4) : le Grand-Électeur voulait une armée forte, dont les écus français paieraient l'entretien. Si Frédéric-Guillaume et quelques-uns de ses familiers furent subventionnés par Louis XIV, peut-on conclure qu'il y eut entre eux « la différence qui existe entre celui qui paie et celui qui reçoit un salaire », et dire : « c'est la distance du maître au valet » ? (p. 104, n. 4). Quand Meinders expose les raisons qui portent le Grand-Électeur à solliciter l'alliance française, est-on en droit d'affirmer que

1. De là, le grand intérêt de l'article que M. G. Pagès a récemment publié dans la *Revue historique*, t. LXX, p. 148 à 157. M. Pagès a longtemps travaillé aux archives d'État à Berlin ; et les détails complémentaires qu'il ajoute au livre de M. Prutz sont pour la plupart également applicables au mémoire de M. Bulard.

son Mémoire, d'ailleurs « très remarquable » (p. 52) est un « véritable monument de servilité » ? (p. 53, n. 4). Et le Grand-Électeur est-il « absolument dépourvu de sens moral » parce qu'il est « exclusivement préoccupé des intérêts de sa maison » ? (p. 128). Il est visible que chez M. Bulard le souci de la documentation minutieuse n'est pas sans porter quelque préjudice à la finesse de la critique.

G. PARISET.

Paul LACOMBE. **Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant.** Paris, Colin, 1899. In-8, XIII-213 p.

On discute déjà, on disputera prochainement avec fureur sur la fameuse « liberté de l'enseignement ». Cette liberté *sui generis* a cela de particulier que les ennemis avérés de la liberté sans épithète, lorsqu'ils étaient au pouvoir, n'ont jamais songé à la proclamer et que, dès qu'ils en furent tombés, ils la réclamèrent, pour l'obtenir à un moment où la liberté allait périr (1850). C'est curieux et suggestif. Mais, à côté de la liberté de l'enseignement, à maintenir ou à définir, il y a la liberté à introduire dans l'enseignement, ce dont peu de personnes se préoccupent. M. P. Lacombe est du nombre, et il faut lui en savoir gré. L'uniformité de l'éducation lui semble une hérésie psychologique et c'est en se fondant[1] sur la psychologie particulière de l'enfant qu'il proteste contre la tyrannie des programmes. Son idéal est une école très aérée — d'autres diront peut-être « très en l'air » — où chacun travaillerait, mais à sa façon et suivant son goût. Il sent bien que cet idéal peut être traité d'utopie, mais il demande qu'on essaye. Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. L'enfant est naturellement curieux, docile même, et ne devient paresseux ou rétif que lorsqu'on l'agace. *If children are naughty, it is because grown up people make them so*, me disait récemment une éducatrice anglaise. La contrainte extérieure peut être, dans l'éducation, réduite au minimum; ce qu'il faut développer, c'est la contrainte intérieure, le sentiment que doit avoir l'enfant de sa responsabilité et de son devoir. Il y a là non seulement la condition d'une bonne éducation intellectuelle, mais le principe d'une éducation morale.

La crainte d'imposer le savoir à l'enfant, au lieu de lui donner, sans qu'il y paraisse, le goût de l'acquérir, induit M. L. à des exagérations singulières, où il y a du J.-J. Rousseau et du Berquin. « On va dans la campagne... Le maître dispose toujours d'un moyen d'attirer l'attention des enfants sur un objet, c'est de s'y montrer lui-même attentif, curieux. Au lieu de dire : « Regardez », il regarde, il feint d'observer, d'être

---

1. M. Lacombe écrit *baser* au lieu de *fonder*. De mon temps, en rhétorique, cela faisait une faute.

amusé ou étonné... Je me promène avec eux; tout à coup je m'arrête pour regarder une chose à terre. C'est une fourmi. Si aucun enfant attiré par ma propre attention ne vient auprès de moi, je passe outre. Il vient un enfant, je ne me hâte pas de lui communiquer mes observations; il regarde, je le questionne, je le fais parler, je le mets en acte; et au regard des autres, je le mets en scène, en relief... Et je ne pousse pas l'étude de la fourmi, craignant de trop insister, de vouloir trop enseigner en une fois ». Cette page a été écrite cent ans trop tard; elle date et fait sourire. Mais M. L. nous dit cela très sérieusement.

L'auteur a raison de recommander l'étude du dessin, mais il a tort d'y voir « un exercice qui apprend... à se faire des images exactes et *détaillées* ». Ce dernier mot me fait craindre que M. L. ne sache pas dessiner lui-même. Ce qui distingue justement le dessinateur de celui qui ne l'est pas, c'est l'habitude qu'il a prise de simplifier, de ne pas voir le détail. La méthode de M. L. consiste, pour commencer, à montrer à l'enfant beaucoup de gravures, « remarquant des détails qu'il n'apercevrait pas de lui-même ». A ce jeu, l'enfant prendra bien vite l'amour des hachures croisées, des traits en fil d'araignée, des « beaux noirs », enfin de tout ce qui est de la calligraphie — laquelle est la peste du dessin.

A l'égard de l'antiquité, M. L. fait paraître une injustice peu faite pour surprendre ceux qui — comme moi — ont lu de près son livre *La famille dans la société romaine* (1889). Il n'en comprend ni la belle simplicité ni les hautes vertus civiques; il ne voit pas que la Grèce et Rome, où la grandeur morale était indépendante de toute théologie, ne sont pas seulement de bonnes écoles de vertu, mais les seules encore où on la puisse vraiment apprendre. Je demandais, il y a quelque temps, à un partisan très distingué de l'enseignement moderne quels noms laïques notre civilisation chrétienne pouvait opposer à ceux d'Aristide, de Phocion, de Socrate, d'Épaminondas, de Caton, de Marc-Aurèle, etc. Il me cita un contemporain; laissons cela. Puis quelques magistrats intègres et le général Hoche. C'était mince; il fut le premier à le reconnaître. Mais M. L. veut qu'on forme la jeunesse par la lecture « des mémoires de Combes, de Marbot (!), de Thiébault (!), des journaux de Belot (?), de Nansen, de Hourst ». Il ose écrire qu'on ne trouverait pas, dans l'antiquité « l'équivalent du héros pacifique, d'un La Condamine, d'un Belot, d'un Nansen, d'un Duveyrier ». J'ai beaucoup connu ce brave Duveyrier; on l'eût bien étonné en lui annonçant qu'il serait un jour traité de héros [1]. Mais Socrate dans sa prison, mais Pline au Vésuve, mais Musonius Rufus à Gyaros, qu'en faites-vous? De qui donc nous vient-elle, la

---

1. On abuse singulièrement de ce mot-là. M. Rambaud écrivait récemment, à propos des funérailles du duc d'Aumale : « L'armée de Paris défila en présentant les armes au *héros* décédé » (*Institut*, 1899, 4, p. 35). Ceux qui ont connu l'excellent prince savent combien peu ces hyperboles lui convenaient.

conception même du « héros pacifique », de l'homme qui formule et réalise la maxime

Non sibi sed toti genitum se credere mundo ?

M. Lacombe est parfois mieux inspiré. J'applaudis quand je lis ceci (p. 101) : « Un enseignement hardi serait à créer, ayant pour but d'apprendre à croire difficilement, à n'accepter aucune affirmation des autres et de soi-même que sur preuves bien vérifiées ». Parfait ! Je ne suis cependant pas de l'avis de M. L. quand il recommande, à cet effet, l'excellente *Introduction aux études historiques* de MM. Langlois et Seignobos. C'est un livre beaucoup trop difficile pour les enfants et qui ne convient qu'à l'enseignement supérieur. Il y aurait quelque chose de plus modeste à tenter en vue des enseignements primaire et secondaire. J'indiquais cela ici même — qu'on me permette de le rappeler — en rendant compte de l'ouvrage susdit (*Rev. Crit.*, 1898, I, p. 197) : « C'est seulement aux « affranchis » que convient ce livre ; les autres attendront qu'on leur apporte quelque chose de plus simple, un « Précis élémentaire de critique historique », qui serait utile à tout le monde, même au plus modeste lecteur d'un journal qui ment ». Que M. Lacombe nous donne donc cet antidote. Mais cela fera-t-il l'affaire de tout le monde ? Et n'est-il pas à craindre que la critique des enfants, une fois éveillée, ne s'attaque aux vérités intangibles du catéchisme ? On n'y peut penser sans inquiétude, car ce serait alors, et pour de vrai, le « péril protestant ».

Salomon REINACH.

BULLETIN

— M. Alexandre CARTELLIERI publie dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher* un article sur la situation politique, les intérêts, les buts de Henri II, roi d'Angleterre, et sur l'importance générale de son règne (*Die Machtstellung Heinrichs II. von England*). Ce court article est plein de vues nouvelles, et il montre dans l'auteur de « *Philippe-Auguste* », une fois de plus, un penseur distingué, un esprit original et un écrivain d'un réel talent littéraire. — J.

— M. Alphonse RŒRSCH poursuit ses recherches sur les humanistes belges. Il vient de donner au *Musée belge* un article sur la vie d'Ischynus et deux articles à la *Biographie nationale* publiée par l'Académie royale de Belgique : *Johannes Murmellius* et *Pierre Nanninck (Nannius)* (t. XV, 355-365 ; 415-429 ; 1898-1899). La plus intéressante de ces notices est celle de Nannius, l'auteur des Συμμίκτων, qui contiennent d'intéressants détails sur les Blandinii d'Horace ; le traducteur de Plutarque, de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de saint Athanase, d'Athénagore ; un des représentants au XVIe siècle de la critique conservatrice. — P. L.

— Mme Alice SCHANZER expose des vues justes dans l'opuscule intitulé *Il romanticismo in Italia*. (Pérouse, typogr. ombrienne, 1899) ; mais pour traiter, d'une manière utile, en 40 pages, les origines du romantisme et la forme qu'il a prise en Italie, il

eut fallu s'en tenir aux généralités : l'espace manquait pour caractériser d'une façon originale les œuvres des individus. — Charles Dejob.

— De quelle Compagnie des Indes s'agit-il ? se demandera-t-on en feuilletant avec inquiétude le volume de M. Ch. Montagne (*Histoire de la Compagnie des Indes*. Paris, Bouillon, 1899, viii-235 p.), volume sans table, sans têtes de chapitres. Il y manque bien d'autres choses encore, et notamment des références ; nous ne trouvons cités comme autorisés que Toussenel, Victor Duruy et *Histoire de France* (p. 180). A la lecture on s'aperçoit que l'auteur a réussi à embrouiller encore l'histoire passablement embrouillée des Compagnies des Indes, et qu'il a écrit sous une forme qu'il s'est « efforcé de rendre pittoresque, saisissante ». — B. A.

— Sous le titre *La Péninsule balkanique, Esquisse historique, ethnographique, philologique et littéraire* (Paris, Ollendorff, 1899, 310 p. Prix : 3 fr. 50), M. Léon Lamouche a publié un cours libre professé à l'Université de Montpellier. Les auditeurs pour lesquels *verba volant*, auront certainement goûté cet exposé clair et substantiel. Les lecteurs, pour lesquels *scripta manent*, regretteront d'abord que l'auteur leur ait fait grâce de l'apparat critique. On aimerait à connaître les documents statistiques d'où sont tirés les chiffres des recensements ; car les sources officielles aussi bien que les évaluations des voyageurs ou polémistes méritent discussion. On demandera compte aussi à M. L. de son évidente partialité pour les Roumains ; qu'il adopte la théorie ou légende daco-roumaine, libre à lui ; mais il escamote (qu'on nous passe l'expression) trop complaisamment les arguments de Rœssler et de son école. Enfin, il semble ignorer la thèse récente et très digne d'attention de M. Ladislas Rethy sur le berceau et les migrations des Roumains. M. L. affirme (p. 12) que les Roumains ont conservé dans leurs mœurs un caractère nettement latin. Ce n'est point l'opinion de tous ceux qui ont étudié leurs origines (*Rev. crit.*, 29 mai 1899, p. 427). M. L. est moins indulgent aux Grecs, et il consacre à la domination morale de l'hellénisme, à la Grande idée, des pages plutôt sévères, mais fort sensées : il montre avec raison que dans l'œuvre d'émancipation la part des Serbes, moins glorifiée — leurs hauts faits n'ont pas été chantés par Byron et Victor Hugo — a été au moins aussi glorieuse que celle des Hellènes. Ce que l'auteur ne met pas assez en relief, à ce qu'il semble, ce sont les phases et les éléments de la formation des nationalités. Au moins s'attache-t-il avec prédilection et avec une compétence des plus variées aux langues et littératures des peuples balkaniques. Il définit les langues balkaniques « des langues indo-européennes mêlées d'éléments turcs ». Ce qui est plus curieux, c'est qu'il ne soit point parlé dans la péninsule un idiome de truchement, comme le *sabir* du bassin méditerranéen ; cela tient-il aux circonstances géographiques, aux haines de races et de religions ? — B. A.

— Les militaires liront avec fruit les deux études que M. le lieutenant G. Becker consacre aux deux dernières campagnes qui ont eu pour théâtre la Péninsule des Balkans (*La Guerre contemporaine dans les Balkans et la Question d'Orient 1885-1897*. Paris, Berger-Levrault, 1899. xiv-339 p. avec 13 cartes hors texte). L'auteur qui écrit pour ses camarades a su résumer à leur usage et simplifier pour leur entendement les formes si complexes de la Question d'Orient ; historiens et diplomates trouveraient à ajouter et même à reprendre à son exposé. La partie technique, récit des opérations, étude tactique, est traitée avec une clarté à laquelle les profanes rendront hommage. M. B. raconte, jour par jour, épisode par épisode, la guerre serbo-bulgare et la guerre gréco-turque. Le récit est de seconde main ; l'auteur emprunte surtout aux ouvrages allemands. Mais sa critique est toujours en éveil sur chaque geste des belligérants. Quant à la tactique, il la rapporte aux normes françaises, qu'il considère

comme un infaillible critérium (p. 311). Les cartes sont nettes, les pièces annexes sont inutiles, étant des documents diplomatiques et non militaires. — B. A.

— La brochure de M. Nicolas Notovitcu (*La Pacification de l'Europe et Nicolas II*. Paris, Ollendorff, 1899, xx-183 p.) trouvera grâce devant la censure russe. C'est un commentaire apologétique des rescrits du jeune souverain qui ont provoqué la Conférence de La Haye. L'auteur, après avoir cueilli dans la presse de tous pays les critiques et les éloges, émet sur les termes les plus délicats du problème posé devant le monde civilisé son opinion personnelle. Il demande la neutralisation de l'Alsace, la restitution de la Lorraine à la France contre une de nos riches colonies, idée que M. Henri Rochefort a prise sous son patronage (p. 111). « Il ne manque plus, remarque M. N., que l'adhésion de Guillaume II. » Est-il sûr que ce soit la seule qui manque ? — Enfin, s'il se constitue un tribunal arbitral, M. N. estime que la présidence n'en peut être dévolue qu'au pape. « J'espère que les délégués de la Conférence s'inspireront d'un pareil sentiment. » La brochure de M. N. en est à sa troisième édition ; et l'auteur, d'après la liste de ses ouvrages, est comme un historiographe officieux des tsars Alexandre III et Nicolas II. — B. A.

— L'*Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle* s'est augmentée d'un volume intitulé *L'Expansion coloniale* ; première partie : *Afrique et Amérique*, (Paris, Soc. fr. d'Éditions d'Art. L. Henry May, 1898, 175 p.). C'est un abrégé de Dictionnaire géographique, où la monotonie des articles est interrompue par quelques croquis et images plutôt frustes. Les notices exclusivement consacrées aux établissements européens sont suffisamment précises et concises ; quelques-unes sont suivies d'indications bibliographiques. En somme, c'est une tentative louable de vulgarisation. — A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juillet 1899.

M. Croiset, président, exprime les vifs regrets que la mort soudaine de M. Gabriel Devéria, membre ordinaire, a inspirés à la compagnie.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur l'histoire des constitutions communales. Il étudie en détail les divers modes d'élection en usage dans toute la France. Au XIIe siècle, deux régimes contraires sont en présence : un régime populaire ou démocratique, un régime aristocratique ou oligarchique. Ces deux régimes sont reliés l'un à l'autre par toute une série de systèmes intermédiaires. Dans les siècles suivants, les régimes populaires de beaucoup de villes se transforment peu à peu en régimes aristocratiques.

M. Salomon Reinach fait une communication sur le serpent Zagreus. Il étudie le mythe de la naissance de Zagreus, le dieu des Orphiques, identifié plus tard à Dionysos. Il montre que Zagreus naquit sous les traits d'un serpent cornu, type qui est inconnu de la mythologie grecque classique, mais qui se retrouve fréquemment dans la mythologie celtique à l'époque romaine. Il a donc pu exister des relations religieuses très anciennes entre la Gaule et la Thrace, foyer de l'orphisme.

M. Noël Valois communique un mémoire intitulé *la prolongation du grand schisme du* XVe *siècle dans le midi de la France*.

Séance du 28 juillet 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre du Ministre de l'instruction publique invitant l'Académie à donner son avis sur le legs de 30,000 francs de Mme Chavée, destiné à la fondation d'un prix de linguistique. Puis il communique une lettre de M. de Puységur au sujet des analogies qu'il a découvertes entre la langue anglaise et le langage en usage sur la rive gauche de la Garonne.

M. l'abbé Thédenat présente un plan du Forum romain et des forums impériaux, donnant l'état des fouilles faites entre la *Regia* et la maison des Vestales. Ces fouilles ont une grande importance pour déterminer la direction de la Voie sacrée à une époque ancienne. Près du temple d'Antonin, on a mis au jour les débris d'un portique avec une inscription consacrée à Lucius César, fils adoptif d'Auguste. M. l'abbé Thédenat compare cette inscription avec les autres textes relatifs à L. César, et émet l'opinion que le monument mis au jour est celui auquel fait allusion un texte d'Ovide.

Sur le rapport de M. Collignon, une somme de 1,500 francs, sur la fondation Piot, est allouée à M. Pâris, professeur de l'Université de Bordeaux, pour continuer ses recherches en Espagne.

M. Delisle lit une note de M. Guesnon sur la confrérie des Jongleurs d'Arras.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur les constitutions communales.

M. Salomon Reinach fait une communication sur les premières importations de l'étain. On admet généralement que les Phéniciens ont les premiers introduit dans la Méditerranée l'étain des Iles-Britanniques ou îles Cassitérides. M. S. Reinach cite des textes antiques jusqu'à présent négligés qui prouvent, au contraire, que les Phrygiens, originaires de la Thrace européenne, ont été les premiers à importer l'étain britannique par la voie maritime. C'est donc aux navigateurs phrygiens des environs de l'an 1000 avant Jésus-Christ qu'on peut attribuer, dans l'état actuel de nos connaissances, la découverte de l'Angleterre.

M. l'abbé J.-B. Chabot lit une note sur la Chronique de Michel le Syrien et présente le texte syriaque du premier volume de cet important ouvrage dont il a entrepris la publication sous le patronage et avec le concours de l'Académie. Cette chronique fut rédigée en 1196. Son auteur, patriarche jacobite d'Antioche, mourut en 1199. La chronique s'étend des origines du monde jusqu'à la mort de Saladin. Elle est partagée en vingt-deux livres et suivie de listes épiscopales fort complètes pour les VIIIe-XIIe siècles. L'auteur cite, et le plus souvent textuellement, plusieurs historiens et chronographes dont les ouvrages sont aujourd'hui perdus ; de sorte que son travail constitue un document de premier ordre pour l'histoire de l'Orient, particulièrement du Ve au IXe siècle.

Séance du 4 août 1899.

M. Paul Viollet termine la lecture de son mémoire sur les communes au moyen âge. Après avoir passé en revue le régime électoral des villes de Saint-Omer, Amiens et Paris, M. Viollet insiste, en terminant, sur le caractère oligarchique des constitutions urbaines pendant les derniers siècles et sur la décadence des assemblées générales.

M. Giry commence la lecture d'un mémoire sur les documents carolingiens de l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil en Anjou. Il critique successivement deux prétendus diplômes de Charlemagne et de Charles le Chauve concédant des privilèges à l'abbaye et prouve que ces documents sont des faux fabriqués en grande partie à l'aide d'un petit poème du IXe siècle sur la destruction de l'abbaye par Noménoé.

M. Clermont-Ganneau revient sur l'interprétation donnée par M. Philippe Berger d'une *tabella devotionis* en langue punique inscrite sur une lame de plomb et découverte aux environs de Carthage par M. Gauckler.

Séance du 11 août 1899.

M. Clermont-Ganneau termine la lecture de ses observations sur l'interprétation donnée par M. Philippe Berger d'une *tabella devotionis* en plomb, découverte par M. Gauckler aux environs de Carthage.

M. Eugène Müntz lit un mémoire sur l'œuvre scientifique de Léonard de Vinci dans ses rapports avec la science du moyen âge. Un des points les plus épineux dans l'histoire de l'œuvre scientifique de Léonard de Vinci est, sans nul doute, le départ entre les découvertes qui lui sont personnelles et celles qu'il a simplement rapportées, à titre de document, d'après quelque prédécesseur du moyen âge ou de l'antiquité. Il est, en effet, établi aujourd'hui que Léonard lisait et compilait énormément. Souvent il se bornait à copier, sans le dire, des recueils anciens, dont ses historiens lui ont trop longtemps fait honneur. D'autres fois aussi, il a pu se rencontrer, à son insu, avec quelque devancier et découvrir à nouveau ce que d'autres avaient entrevu ou formulé avant lui. En attendant que M. Berthelot porte ses recherches du côté de Léonard de Vinci, M. Müntz soumet à l'Académie quelques rapprochements de nature à préciser la portée de deux des manuscrits de Léonard conservés à la bibliothèque de l'Institut et publiés par M. Ch. Ravaisson-Mollien. On sait aujourd'hui, grâce surtout aux recherches de M. de Toni, professeur à l'Uni-

versité de Padoue, qu'un de ces manuscrits, le n° B (*Traité sur l'Art Militaire*), procède en grande partie du *De re militari* de Roberto Valturio. Une foule de passages du manuscrit B ne sont que des extraits de cet ouvrage, pour lequel Léonard a pu consulter les éditions latines de 1472 et de 1483. A première vue, les recherches de Léonard sur la géologie, recherches si profondes, si véritablement géniales, auraient également leur point de départ dans les travaux antérieurs. Boccace déjà n'a-t-il pas mentionné la présence de coquillages marins sur les continents et n'en a-t-il pas tiré toutes sortes de déductions? Bien plus, en rapprochant des écrits de Léonard l'hypothèse sur la formation des montagnes telle qu'elle est rapportée dans le prétendu *Lapidaire d'Aristote*, dont il existe un manuscrit datant du XIIIe siècle et qui a été récemment mis en lumière par M. de Mély, il est impossible de ne pas constater une certaine similitude. Mais les innombrables expériences personnelles instituées par Léonard prouvent que, tout en adoptant parfois des idées générales qui étaient en quelque sorte en l'air, il les fécondait, les élargissait, les faisait siennes par le travail le plus opiniâtre. Tout récemment aussi, on a essayé de déposséder Léonard de Vinci de ses droits à l'invention de la chambre noire, au profit d'un géomètre juif du XIVe siècle, Lévi ben Gersom. Ce savant a, en effet, étudié, dans un manuscrit encore inédit de la Bibliothèque nationale, la façon dont se comporte un rayon de soleil, un rayon de lune ou tout autre rayon lumineux, lorsqu'il passe par une fenêtre ou par une ouverture quelconque. Or, M. Müntz démontre que cette expérience, déjà signalée par Roger Bacon, n'a rien de commun avec la chambre noire telle que l'a définie Léonard de Vinci. Lévi ben Gersom, en effet, s'est placé uniquement au point de vue de la trigonométrie et de l'astronomie. Tout au plus s'il a appliqué son système à l'observation des éclipses. Il n'a pas songé un instant à rapprocher les fonctions de l'œil de celles de la chambre noire, comme l'a fait Léonard de Vinci. Pas un instant non plus, il n'a entrevu, comme celui-ci, la possibilité de projeter sur un écran les images de toutes sortes d'objets, avec leurs couleurs naturelles, mais plus petites et renversées. Rien donc, jusqu'à nouvel ordre, ne permet de contester à Léonard de Vinci cette invention.

M. l'abbé Thédenat donne lecture d'une notice sur la vie et les œuvres de M. Alphonse de Ruble, son prédécesseur.

Séance du 18 août 1899.

M. Heuzey communique, de la part de Hamdy-bey, directeur du Musée de Constantinople, des informations sur un groupe de ruines antiques situé en Syrie, à deux journées d'Orpha, l'ancienne Édesse, au lieu nommé Arslan-tash, c'est-à-dire la Pierre-au-lion. Ayant reconnu ces ruines en 1883, Hamdy-bey y rencontra deux statues colossales de lions, semblables à ceux qui gardent les entrées des édifices assyriens, puis un bloc décoré de deux figures de taureaux et plusieurs plaques sculptées représentant des soldats armés d'un bouclier rond. Quelques fouilles furent pratiquées, et le Musée de Constantinople s'enrichit de dix-huit plaques du même genre portant divers personnages. Dernièrement, il a encore reçu une plaque beaucoup plus grande, de 1 m. sur 1 m. 84, où l'on voit un char à deux chevaux monté par deux hommes et suivi d'un cavalier, avec des traces indiquant une file de bas-reliefs analogue aux frises des palais assyriens. Toutes ces sculptures sont en basalte, d'un style assyrien beaucoup plus franc que celui des monuments, dits hétéens. Certains traits du costume et du harnachement des chevaux indiquent l'époque de Sennachérib et des Sargonides (VIIe siècle). Il y aurait donc là un important établissement assyrien ou tout au moins un témoignage de l'expansion de l'art ninivite chez les populations syriennes. Aucune inscription n'a été signalée jusqu'ici.

M. Clermont-Ganneau communique un commentaire sur trois inscriptions néopuniques récemment découvertes et déjà étudiées par M. Philippe Berger.

M. Philippe Fabia donne lecture d'un mémoire relatif aux jugements de Tacite sur l'historiographie romaine. Partant de l'appréciation générale formulée dans la préface des *Histoires* et la comparant, d'un côté, avec celle que contient la préface des *Annales*, de l'autre avec certains jugements particuliers, il prouve que Tacite a été beaucoup trop élogieux pour ses devanciers de l'époque républicaine, beaucoup trop sévère envers ceux de l'époque impériale. Il conclut que ces deux aperçus généraux, spécialement celui des *Histoires*, donneraient une fâcheuse opinion de son goût si les jugements plus précis qui les rectifient ou les contredisent ne démontraient qu'il ne faut pas les prendre trop au sérieux, qu'ils sont d'un écrivain préoccupé de bien dire plutôt que d'un historien soucieux de dire vrai.

Séance du 25 août 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Louis Finot, directeur

de la mission archéologique d'Indo-Chine (Saïgon, 23 juillet). M. Finot a séjourné au Cambodge du mois d'avril au mois de juillet. Il s'est préoccupé de former une collection aussi complète que possible des textes khmers. La réalisation de ce projet présentait quelques difficultés: les *satras*, textes traditionnels, sont dispersés dans tous les monastères du royaume, et les moines ne consentent pas volontiers à s'en dessaisir. Cependant M. Finot a pu acquérir une centaine d'ouvrages formant environ 340 *khsé* ou volumes, qui permettent dès maintenant une connaissance assez approfondie de la littérature cambodgienne. Cette collection se compose principalement de *jatakas*, ou récits ayant pour objet les vies successives du Buddha. Elle comprend en outre quelques poèmes dramatiques, longues narrations en vers destinées à être chantées et mimées. On y trouve enfin des traités dogmatiques traduits du pâli, des livres de piété, des manuels de morale pratique, de médecine, d'astronomie, de divination. — M. Finot a pu, en outre, acquérir une idée suffisante de l'art khmer en visitant les ruines de Vat Nokor, près de Kompong Cham, ainsi que tous les monuments importants de la province de Bati; il a trouvé dans un de ces temples quelques statues d'une belle facture qui formeront le commencement du futur musée de la mission. — Enfin, dès que les conditions climatériques le permettront, M. Finot entreprendra un voyage circulaire dans l'Annam, le Tonkin et le Laos. Cette revue générale une fois terminée, il sera temps d'organiser définitivement la mission et d'inaugurer son enseignement et ses publications.

La place de membre ordinaire occupée par M. Devéria, décédé depuis plus d'un mois, est déclarée vacante.

M. Giry termine la seconde lecture de son mémoire sur de faux actes carolingiens de l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil en Anjou.

M. Henri Weil défend la tradition qui place Tyrtée au VIIe siècle a. C. contre des hellénistes qui ont récemment contesté la haute antiquité des élégies de ce poète ou sont même allés jusqu'à en nier l'authenticité.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur El-Kaph et la caverne des sept dormants.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 11 septembre — 1899

Le Synode de Mar Jésuyab, par Mgr Graffin, professeur à l'Institut catholique (Texte syriaque et traduction française). Revue de l'Orient chrétien, t. IV, n° 2 (1899) pp. 247-262.

En droit, un manuscrit faisant partie d'une bibliothèque publique appartient à tout le monde, et chacun est libre de l'utiliser sans avoir à se préoccuper des intentions d'autrui; en fait, les savants sont assez courtois (et les sujets de travail sont assez nombreux) pour ne pas entreprendre une publication qu'ils savent être déjà commencée par un autre. Mgr. Graffin, qui savait pertinemment que la *Collection des Synodes nestoriens* était en cours d'impression[1], a néanmoins entrepris d'éditer un des synodes de ce recueil. Il n'a fait qu'user de son droit et on n'a pas celui de lui en faire reproche; mais il est, semble-t-il, moins excusable d'avoir choisi un texte qu'il ne comprenait qu'imparfaitement, d'en avoir entrepris l'édition sans l'avoir lu en entier, et d'en avoir donné une traduction si peu fidèle.

Il s'agit du Synode tenu, en 588, par le patriarche nestorien Jésusyab Ier. Le texte est tiré d'un manuscrit syriaque du Musée Borgia, à Rome. Ce texte comprend un court exposé historique, et une longue profession de foi contenant l'explication du symbole, dans le sens nestorien, suivie de trente canons disciplinaires. M. G. n'a encore donné que les premières pages de ce synode en suivant servilement le manuscrit et sans s'apercevoir de la transposition de quelques feuillets, qui rend inintelligibles les fragments de la profession de foi imprimés ici.

La courte préface (20 lignes) nous assure que la domination musulmane a changé les conditions d'existence de l'Église nestorienne. L'auteur ne dit pas en quoi; l'histoire non plus. Elle nous laisse entrevoir au

1. Dans le t. XXXVII des *Notices et Extraits des Manuscrits*. Le volume est déjà entièrement composé et paraîtra très prochainement.

contraire que ces conditions furent à peu près les mêmes sous les premiers princes arabes que sous les derniers sassanides.

La traduction laisse beaucoup à désirer; l'auteur s'est fréquemment mépris sur le sens des mots syriaques [1], et dans beaucoup de passages où il semble l'avoir compris, il ne l'a pas rendu avec toute la précision désirable, je dirais presque nécessaire, dans un ouvrage dogmatique ou juridique [2].

Le texte est entièrement vocalisé selon le système particulier adopté par l'éditeur dans le premier volume (seul paru, 1894) de la *Patrologie syriaque*, système qui a été l'objet de vives et justes critiques. Il reproduit en général fidèlement le manuscrit de Rome; néanmoins, on y rencontre quelques erreurs [3] de lecture ou d'impression. Quant aux notes

---

1. Ainsi : p. 248, ligne 26, *qadmoioto* ne signifie pas « les premiers principes » mais « les choses antérieures » ; l. 28, *'eqar* ne signifie pas « examiner », mais « arracher ».

P. 249, l. 34, *etwa'ad* ne signifie pas « se donner rendez-vous », mais « s'assembler » (*convenire*) à une époque fixée d'avance ; l. 35, au lieu de : « par l'administration céleste », mieux vaudrait : « par la providence ».

P. 250, l. 1, *'ahid*, ne signifie pas « respectée » mais « établie »; l. 4, *'abohoiê* ne signifie pas « les sièges *patriarcaux* », mais « paternels » Comment y aurait-il eu *des* sièges patriarcaux dans un seul patriarcat? l. 11, « dans la résidence de campagne de Mahoza » est une ingénieuse interprétation d'un passage mal compris ; le texte porte : « dans la plaine de Babylone, à Mahoza ».

P. 251, l. 25, au lieu de « les premiers pères dans leurs monastères », lisez : « dans leurs générations », c'est-à-dire: en leur temps. Qui a jamais entendu parler de monastères à l'époque des premiers Pères ? ; l. 29 : « les cent cinquante réunis à Byzance sur la résurrection des morts et sur la vie nouvelle, etc. » est une phrase inintelligible. Il faut lire : « ...réunis à Byzance pour détruire l'impiété des Ariminites, etc. » en intercalant ici toute la suite de l'exposé du symbole qui se trouve transposée un peu plus loin dans le manuscrit (de la l. 7, p. 391, jusqu'à la l. 18, p. 395). Il est manifeste d'après cela que l'éditeur a jugé ce synode « particulièrement intéressant » sans en avoir lu les dix premières pages !

P. 252, l. 3. Au lieu de « Il est né de rien » traduisez : « Il a été fait de rien », ce qui change totalement le sens au point de vue théologique ; l. 12, au lieu de : « providentiellement » mieux vaudrait : « économiquement » qui est le terme consacré chez les théologiens.

P. 253, l. 7, *etqadam* ne signifie pas ici « faire des avances », mais « être prévenu, avoir des préjugés ».

P. 254, l. 11, *nço* ne signifie pas « être livré à la discussion » (des muets), mais « combattre, attaquer »; et *phîqo*, ne signifie pas « muet » mais « bègue, bredouilleur »; on s'imagine d'ailleurs difficilement un muet qui discute; l. 12, *habshoushto* ne signifie pas « sangsue » mais « scarabée ».

2. Dans beaucoup de phrases le traducteur s'est servi d'à peu près, comme « Maître de tout » pour « Maître supérieur à tout » (248, l. 8); « ce qui a été et ce qui se fait », pour « ce qui a été et ce qui sera » (248, 10), « ce siècle » pour « cette génération » (248, 24); « grain » pour « semence » (249, 12); « depuis un temps immémorial » pour « dès l'origine » (250, 2), » mutuellement » pour « judicieusement » (250, 18); « hérésiarques » pour « hérétiques » (252, 19).

3. P. 255, l. 13 après *Idouboro*, il y a un blanc dans le manuscrit; suppléer : *maioutouto* ; p. 257, l. 13, au lieu de *bqélioto* (cellule) le manuscrit porte *Babiloito* (babylonienne); p. 259, l. 8, la leçon du manuscrit est à corriger en *dorathoun* ; l. 21, le mot

critiques, elles sont peu nombreuses : six seulement, dont quatre tombent à faux[1].

Il ne sera pas inutile de signaler à l'éditeur que des fragments nombreux et étendus de ce synode ont été insérés dans la Collection canonique d'Ébedjésus : comme ce recueil a été publié avec une traduction latine (Maï, *Nova. coll.*, t. X) M. Graffin y trouvera un utile secours pour la suite de sa publication. La collation du manuscrit syriaque de la Bibliothèque nationale (nº 332), dont il paraît ignorer l'existence, pourrait également fournir quelques bonnes leçons dans le texte.

J.-B. Chabot.

Otto Cartellieri. **Abt Suger von Saint-Denis**, 1081-1151. Berlin, 1898, in-8, xi-191 p. (11e fascicule des *Historische Studien*, publiés par Ebering).

M. Otto Cartellieri [2] a devancé les érudits français sur leur propre terrain, et il nous a donné, en allemand, une biographie de Suger, qui est la première tentative, vraiment scientifique, pour mettre en lumière la vie et l'œuvre du célèbre abbé de Saint-Denis. J'avais dit, dans mon *Introduction aux Annales de Louis VI* (p. lvii) « que les vies de Suger publiées jusqu'ici étaient des *éloges* composés sans critique, chargés de détails de fantaisie, et que les hypothèses gratuites, les inductions mal fondées, y tenaient presque autant de place que les textes eux-mêmes ». Ceci ne pourrait plus s'écrire aujourd'hui ; grâce au travail de M. C., la lacune est déjà plus qu'à moitié comblée.

Sans doute, ce volume est mince, et nous n'avons là qu'une esquisse sérieuse, en attendant la biographie complète et définitive. Il y aurait à dire, beaucoup plus que ne l'a fait M. C., sur certains points, par exemple sur l'histoire de la régence et sur l'activité de Suger, considéré comme constructeur d'églises et collectionneur d'œuvres d'art. La note 1 de la p. 106 montre que l'auteur n'est même pas très au courant de la bibliographie relative à ce sujet spécial, car il aurait dû citer l'article substantiel d'Anthyme Saint-Paul sur la construction de l'église abbatiale de Saint-Denis (*Suger, l'Église de Saint-Denis, et Saint-Bernard* dans *Bulletin archéol. du Comité des trav. histor.* 1890). Mais il faut savoir gré à M. C. de nous avoir apporté l'essentiel, c'est-à-dire une biographie raisonnée de Suger, faite d'après les documents mêmes, et fondée sur une

---

ouad'noshouté est marqué d'un *deleatur* dans le manuscrit et le contexte exige en effet sa suppression ; p. 260, l. 7, ajoutez *'alohi* après *dafêq* (manuscrit de Paris) ; l. 9, le manuscrit porte *mlaninan* au lieu de *mothînan*.

1. P. 253, n. 3, la leçon du manuscrit est correcte ; de même p. 258, n. 1 ; p. 260, n. 1, la forme du participe doit être maintenue ; p. 262, n. 1, la leçon du manuscrit est correcte ; la restitution proposée serait un barbarisme.

2. Qu'il ne faut pas confondre avec Alexandre Cartellieri, auteur de deux fascicules sur l'histoire de Philippe-Auguste (1897-1899).

critique exacte des travaux déjà publiés. Tous les faits importants sont placés à leur ordre chronologique, bien mis en valeur et judicieusement appréciés. Le livre est divisé assez naturellement en trois parties : 1° *Suger au service de la couronne*; 2° *Suger, abbé de Saint-Denis*; 3° *L'activite littéraire et religieuse de Suger*. A propos de la première partie et en ce qui concerne l'élection de Suger comme abbé de Saint-Denis (1122), je signalerai à M. C. un passage curieux et encore inédit de l'historien de l'abbaye de Saint-Victor, Jean de Thoulouse, contenu dans le manuscrit latin 14679 de la Bibliothèque Nationale. Il en résulterait que Suger était alors prieur de Notre-Dame d'Essonne, et que ce fut à l'instigation d'un courtisan de Louis VI, nommé Guathon (ou Guazon, sans doute Guazon de Poissi, qui apparaît en effet dans l'entourage de Louis le Gros, voir nos *Annales*, n° 9 et 141), que le roi de France, mécontent de l'élection de Suger faite sans son aveu, incarcéra des moines de Saint-Denis. Je ne sais à quelle source l'annaliste de Saint-Victor a emprunté ces détails, qui ne se trouvent ni dans la *Vie de Louis le Gros*, ni dans les chroniques écrites à Saint-Denis; je me bornerai à observer que les allégations de Jean de Thoulouse, un érudit exact, qui disposait de manuscrits aujourd'hui disparus, ne doivent pas être négligées sans raison, Il apporte d'ailleurs, toujours à propos de l'élection de Suger, une citation intéressante d'un contemporain célèbre, Hugues de Saint-Victor : « Aujourd'hui, pour les élections, c'est la volonté du prince qu'on attend, et non celle de Dieu. Cependant le roi a confirmé l'élection de Suger, dont la personne lui était agréable. »

Un catalogue des actes et chartes de Suger occupe les p. 125 à 167. Il est complet, fait avec soin et rendra de véritables services aux érudits. En général, M. C., pour la désignation des sources, est bien renseigné, et il a même fait (ce qui est très méritoire pour un étranger) des efforts constants en vue d'arriver à une identification exacte des noms de lieux. On pourrait cependant lui demander, sur certains points, une précision plus rigoureuse. Je prendrai comme exemple le n° 33 *a* des regestes, l'acte par lequel Suger donne à l'abbaye d'Ourscamp des terres et des bois à Bailleul-le-Soc et à « *Magniviler* ». M. C. place cet acte entre le 12 mars 1122 et le 13 janvier 1151. Or il est possible d'arriver à une

---

1. Latin 14679, f° 28-29 : « Hoc anno, mortuo Adamo, S. Diyon. abbate, viri religiosi ejusdem abbatiae inconsulto rege Ludovico, in capitulum convenientes Suggerium ejusdem loci professum, Sanctae Mariae de Essona priorem absentem et Regi charum, utpote quem Rex ad Calixtum nuper pontificem electum salutationis causa miserat, notissimum abbatem suae ecclesiae unanimiter eligerunt, et seniores sui monasterii ad electionem regi insinuandam destinarunt. In quos rex iratus, Guathonis cujusdam assentatoris aulici suggestione, jussit eos carceribus tradi nec sine multis precibus ex eis educi. Quod factum cum viris probis ecclesiasticis et religiosis durius videretur, nec etiam sine scriptorum observatione subticuit. Nam Hugo noster quaestione prima in secundam ad Corinthica, illud non praetermisit scribens : « His diebus voluntas principis super eligendis exspectatur, non Dei; Rex tamen Suggerium virum sibi gratum abbatem confirmavit. »

détermination plus précise, d'après les noms mêmes des dignitaires de l'abbaye de Saint-Denis cités comme témoins. Le grand-prieur Henri est certainement entré en charge après 1137, car il a succédé à Hervé, dont le nom apparaît dans les chartes de Saint-Denis, de 1135 à 1137, et il a eu lui-même pour successeur Ansoud, désigné comme grand-prieur de 1152 à 1154. De même, le sous-prieur ou second prieur Guillaume n'a pu être en fonctions avant 1138, car les chartes dyonisiennes lui donnent pour prédécesseur, de 1135 à 1137, Thévin. L'acte doit donc être daté de 1138 au 13 janvier 1151. D'autre part, M. C. ne le cite que d'après le cartulaire d'Ourscamp, publié (assez mal) par Peigné-Delacour : mais il aurait dû se référer à l'original qui existe aux archives départementales de l'Oise et a été publié dans une collection bien connue, le *Musée des Archives départementales*, p. 74, n° 38. Il y aurait vu que « *Magniviler* » est Grandvillier aux Bois (arrondissement de Clermont, commune de Saint-Just).

En poussant un peu plus ses recherches, M. C. aurait pu aussi enrichir son catalogue de quelques notices. On peut lui signaler parmi les actes dont il ne fait pas mention :

1° Celui par lequel Suger notifie qu'il a fait conclure un accord entre le chapitre de Saint-Paul et Adam, fils d'Ive, au sujet d'un moulin situé sur le Crould (orig. Arch. Nat. L. 845). M. C. ne cite sur cette affaire que la charte de Louis le Gros (n° 83 de ses regestes) où il est mentionné et qui est datée de 1134. Il ne connaît pas l'acte de Suger, qui est daté de la 14e année de son administration abbatiale, de la 6e année du pontificat d'Innocent II, et souscrit par le prieur Hervé et le sous-prieur Thévin.

2° L'acte de 1142-1151 par lequel Suger donne aux moines de l'abbaye des Vaux-de-Cernai une aulnaie proche de l'étang, à charge de six deniers de cens (L. Merlet, *Cartul. de l'abb. des Vaux de Cernay*, n° 4, d'après l'orig.).

Un appendice où la mort de Suger est fixée au 13 janvier 1151, et une liste des localités qui appartenaient à l'abbaye de Saint-Denis au temps de Suger, terminent utilement le volume. Je regrette que M. Cartellieri n'y ait pas adjoint un index des noms de personnes et de lieux cités dans son texte et dans son catalogue. C'est là une chose indispensable, même dans un livre peu étendu.

Achille LUCHAIRE.

A. TOBLER. **Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik** (3e série, avec un appendice : Romanische Philologie an deutschen Universitæten). Leipzig, Hirzel, 1899, un vol. in-8 de XII-203 p.

M. Tobler vient de réunir pour la troisième fois les articles qu'il publie d'une façon suivie dans la *Zeitschrift* de Groeber. Cette nouvelle

série ne le cède point en intérêt à ses deux aînées, ce qui est tout dire : l'éloge n'est plus à faire de ces « contributions » par lesquelles, depuis une quinzaine d'années, l'éminent professeur de Berlin a si complètement renouvelé l'étude de notre syntaxe française. Lors même qu'on a lu ces articles avec soin, au fur et à mesure de leur apparition, on les retrouve avec plaisir groupés ici dans un volume portatif et formant une sorte d'ensemble, revisés soigneusement du reste et enrichis çà et là d'exemples nouveaux. Une des sensations qu'on éprouve en parcourant ces études qui s'appuient sur un si riche matériel d'exemples, c'est que la syntaxe de notre ancienne langue était vraiment quelque chose de bien flottant encore, de très peu arrêté dans ses lignes essentielles. Relisez, par exemple, à cet égard l'article capital qui est ici consacré à *Ne... se... non*, *mais*, *fors*, *que* (p. 68-98), vous y verrez comment peuvent se combiner, se remplacer, s'entre-croiser ces formules restrictives : tout cela est plein de tâtonnements encore, inorganisé, amorphe dans une certaine mesure, et il faut à celui qui interprète les faits, qui cherche à démêler leur écheveau embrouillé, un sens psychologique singulièrement aiguisé pour arriver à refaire le chemin fait autrefois par des esprits français et à coordonner des exemples souvent contradictoires entre eux. Ce sens psychologique, M. T. le possède au plus haut degré, et il l'a bien prouvé : il le possède tellement, qu'on serait plutôt tenté de lui reprocher par moments un excès de subtilité dans la façon dont les faits sont exposés ou déduits les uns des autres. Mais c'est vraiment là un reproche qu'il n'est pas donné à tout le monde d'encourir. Une des préoccupations qui éclate dans ce nouveau volume — et que j'avais remarquée déjà dans les précédentes séries, mais peut-être à un moindre degré — ç'a été, de la part de M. T., de se montrer très attentif à l'évolution contemporaine, aux menus faits, aux glissements souvent imperceptibles qui se produisent dans notre usage actuel, et qui, à une échéance plus ou moins lointaine, en dépit de tous les modèles classiques et de toutes les Académies, nous préparent sans doute une syntaxe française nouvelle. Je crains seulement qu'en citant souvent des phrases empruntées à des articles de critique littéraire — notamment ceux de la *Revue Bleue* — il n'ait été porté parfois à attribuer à l'usage vraiment courant de la langue des tours qui sentent la recherche, qui sont des tentatives isolées de stylistes ou des essais de restauration archaïque, bref dont l'avenir est douteux. Voyez, par exemple, dans cet ordre d'idées, ce qui est dit (p. 50) de l'emploi du futur passé après la conjonction *si*. Je sais bien que parfois les stylistes semblent avoir gain de cause. Les Goncourt, malgré les spirituelles protestations de Sarcey et de bien d'autres, ont réussi dans une certaine mesure à naturaliser par exemple, dans notre usage écrit, l'emploi de la préposition *avec* séparée par toute une incise de son complément légitime (*avec sur sa figure un bon sourire*, etc. Cf. p. 114). Oui, mais est-ce bien pour longtemps? ou même avons-nous vraiment renoncé aux règles posées par Vaugelas sur la matière?

En tout cas, il est certain que, pour commencer nos phrases, nous employons très librement des formules d'infinitif absolu comme *autant dire*, *et dire que*, etc. : mais quant à *autrement dire*, dont M. T. cite (p. 141) deux exemples empruntés à M. Richepin, je crois bien que c'est un tour particulier à la stylistique de l'auteur de *La Glu*, et je ne me souviens pas, pour ma part, l'avoir jamais entendu. Il y a peut-être là quelque provincialisme, ou tout simplement une confusion avec *autrement dit*.

Un de ces tours contemporains que M. T. a soigneusement notés, et non sans raison, c'est l'emploi pléonastique de *en*, représentant par avance un nom accompagné de l'article *un*. Ce qui vient compliquer la tournure, c'est que fréquemment dans l'usage populaire un *de* plus ou moins partitif se trouve inséré entre l'article et le substantif (*en voilà une de chance*). M. Siede — qui était, je crois, élève de M. T. — avait essayé déjà d'expliquer ce tour dans une dissertation parue il y a quelques années, et n'y avait qu'à demi réussi. M. T. reprend ici pour son compte la question, et lui fait faire un pas en proposant une série *en voilà des chances*, puis *en voilà une, des chances*, et enfin *en voilà une de chance* sous l'influence des phrases comme *une drôle d'idée*, *un coquin de valet*. Cela se peut ; je crois néanmoins que l'emploi du partitif est essentiellement amené par une sorte de symétrie avec le *en* qui précède : dans ses créations en apparence les plus fantaisistes, la syntaxe populaire obéit aux analogies de la langue. Il faudrait d'ailleurs tenir compte de certaines autres considérations pour étudier la question sous toutes ses faces. M. T. dit qu'on ne trouve pas en français de phrases du type *en voilà une d'idées* (ce qui serait conforme au type italien *tu me ne hai fatta una delle beffe*, déjà employé par Straparola) : le tour est rare, il est vrai ; mais on en trouverait peut-être cependant quelques exemples, notamment celui-ci qui est d'Alexandre Dumas père : *C'en est un des malheurs que de jeûner six semaines* (Kean, III, 6). Il y aurait à remarquer encore que, par analogie, le mot *un* peut être remplacé par un nom de nombre quelconque, et que dans ce cas bien entendu le substantif complément se met au pluriel (*j'en ai trois de chevaux*). Enfin, il resterait à déterminer à quelle époque le tour fait son apparition en français : c'est, semble-t-il, dans la seconde moitié du siècle passé ; le plus ancien exemple que je me rappelle en avoir vu se trouve dans un Proverbe de Carmontelle, écrit entre 1768 et 1781 (*Je te dis de m'en faire un, qui soit bien tourné, de compliment*). Il convient d'être très réservé d'ailleurs à propos de ces questions de chronologie : ce qui est certain, c'est que les phrases de ce genre ne deviennent un peu fréquentes qu'aux environs de 1830, et c'est aussi qu'elles n'ont jamais réussi à avoir pleinement droit de cité dans la langue écrite. Comme le remarque M. T., la tournure qui semble aujourd'hui l'emporter définitivement est celle où le *de* partitif est supprimé (*en voilà une chance*).

Quoi qu'il en soit, en lisant toutes ces études de détail, si déliées, si

subtiles, que M. Tobler sème d'une main prodigue, sur les points les plus délicats de notre syntaxe, on ne peut s'empêcher de formuler un souhait. Il serait à désirer que l'auteur entreprît quelque jour de coordonner d'une façon systématique toutes ces données, et qu'en les résumant il s'appliquât à présenter des vues d'ensemble sur l'évolution syntaxique de la langue française. Nul n'est mieux préparé, semble-t-il, à une tâche de ce genre, et ne pourrait plus sûrement la mener à bonne fin. En attendant, il faut se contenter de relire et de méditer les « contributions » qui forment cette troisième série ; il ne faut pas oublier de lire non plus le discours sur la *Philologie romane dans les Universités allemandes,* qui lui sert d'appendice. Le morceau date déjà d'une dizaine d'années, mais il est d'un intérêt toujours actuel.

E. Bourciez.

Les Substantifs postverbaux dans la langue française. Thèse pour le doctorat par G. Lené. Upsala, 1899, Almqvist et Wiksell, un vol. gr. in-8 de II-146 p.

M. Lené vient de reprendre, dans une thèse substantielle, la question des substantifs post-verbaux en français. Je ne dirai pas qu'il l'ait renouvelée, et telle n'a point dû être d'ailleurs son ambition, car le sujet est de ceux qui ne sont plus guère susceptibles de l'être. Son étude est du moins consciencieuse et solide ; les faits y sont groupés d'une façon méthodique, et des listes d'exemples sont mises là à notre disposition qu'il sera très utile de consulter. Ces listes sont copieuses, à peu près complètes, semble-t-il, en ce qui concerne la langue littéraire ancienne et moderne, car un dépouillement attentif des patois et des parlers provinciaux pourrait singulièrement les allonger : je ne sais pourquoi M. L. a exceptionnellement tenu compte ici dans une certaine mesure des idiomes de la Suisse romande. Ce dont il faut le louer encore, c'est d'avoir fait, dans la partie théorique, des constatations intéressantes, et qui n'avaient point été jusqu'ici, je crois, formulées d'une façon précise, — celle-ci notamment (p. 44) : c'est que dans l'ancienne langue française, à l'origine du moins, les post-verbaux étaient presque tous du genre masculin ; vers le XIIIe siècle, cet état de choses a commencé à se modifier, peu à peu la proportion entre les masculins et les féminins s'est renversée, et finalement la formation féminine est aujourd'hui seule vivante. A quoi cela tient-il ? Il y aurait lieu, semble-t-il, de l'examiner d'un peu plus près que ne l'a fait M. L. Il a également donné (p. 22) une explication juste des formations proportionnelles qui ont eu pour point de départ un substantif comme *cantus* arbitrairement rapproché d'un verbe fréquentatif comme *cantare* : il eût été bon seulement d'indiquer que M. Meyer-Lübke a déjà nettement exposé la même théorie (*Gramm.*, II, § 397). Un peu plus loin, M. L. prétend que « la question de savoir si

en latin vulgaire on a formé de *suspirare suspiru* ou bien si l'on a créé en français le mot *soupir* de *soupirer*, n'offre pas un très grand intérêt » : voilà qui est fort contestable, et les faits de ce genre ont au contraire un intérêt de premier ordre au point de vue de la chronologie. — Relativement au point capital de la théorie, qui est de savoir en somme sur quelle forme reposent les substantifs post-verbaux, M. L. abandonne et combat même l'opinion de Darmesteter (qui réclamait le présent de l'indicatif); il revient à celle d'Egger (qui voyait le radical de l'infinitif à la base de ces créations). Je crois, pour ma part, que l'opinion reprise et défendue ici est en effet la meilleure. Il faut seulement y ajouter un correctif, ainsi que l'a déjà fait M. Suchier (*Français et Provençal*, § 101) : si, pour toutes sortes de raisons assez délicates, l'infinitif doit être postulé comme ayant en général servi de premier modèle, on doit cependant reconnaître qu'en certains cas s'est produite une influence des formes accentuées sur le radical. Car sans cela comment expliquera-t-on des mots tels que *relief* et *soutien*, par exemple ? M. Lené n'en dit rien, et il se contente de citer ces deux mots à leur rang alphabétique (p. 92 et 101), sans commentaire d'aucune sorte. Il n'en reste pas moins que, prise dans son ensemble, cette étude est honorable : l'auteur aurait pu se dispenser seulement d'y donner de nombreuses références à des ouvrages élémentaires ou de seconde main, surtout ayant parfois omis celles qui semblaient au contraire tout indiquées.

E. Bourciez.

Félix Reyssié. **Le cardinal de Bouillon** (1643-1715). Paris. Hachette, 1899. In-8 de 248 p. (extrait des *Annales de l'Académie de Mâcon*).

Le P. Henri Chérot. **A propos de la disgrâce du cardinal de Bouillon. Lettre inédite de Bourdaloue au cardinal, suivie de quatre lettres extraites des *Pensées*.** Paris, V. Retaux, 1899. In-8 de 108 p.

I. Le livre de M. Reyssié se lit avec plaisir. Mais, quand on l'a fermé, on se demande si c'est un livre d'histoire, ou bien une apologie de l'ambitieuse maison de la Tour et du cardinal Emmanuel-Théodose. Sous prétexte que Saint-Simon a poursuivi « les Bouillons » d'une haine implacable, M. R. écarte purement et simplement toutes les accusations lancées contre le cardinal et les siens par l'irascible duc et pair. — Il a vu, dans l'église Saint-Marcel de Cluny et au musée de cette ville, les fragments du mausolée que le cardinal rêvait d'élever à ses ancêtres; ce mausolée, il semble que M. R. ait pris à tâche de l'édifier dans son livre.

Il n'est besoin cependant que de lire ce livre même pour juger sévèrement ces petits gentilshommes limousins, devenus, par grâce de Henri IV, ducs de Bouillon et princes souverains de Sedan. Famille de rebelles qui tirent bénéfice de leurs rébellions mêmes, ils échangent leurs terres de

Meuse contre le comté d'Auvergne, tout en gardant leur titre de princes étrangers, qui les met sur le même pied que les Guises. Cela ne leur suffira pas : il leur faudra descendre de la maison d'Auvergne, afin de marcher de pair avec la maison de France elle-même. Un éclatant rayon de gloire avait été jeté sur cette famille par Turenne.

Le neveu du maréchal est bien le type de cette maison orgueilleuse et insatiable. Chanoine à quinze ans, cardinal à vingt-six, grand-aumônier de France, ambassadeur, abbé de Cluny, doté de 200,000 livres de bénéfices, comblé de toutes les faveurs, il restera inquiet et avide. Il contrecarre sans scrupule la politique de son souverain. Il joue, dans l'affaire des *Maximes des Saints*, un jeu très double : officiellement, il réclame au nom du roi, la condamnation de Fénelon ; en dessous, il est absolument exact de répéter avec Saint-Simon qu'il « mettait tout son crédit à la différer ». C'était ce que le cardinal appelait ne « jamais oublier pour le roi ce qu'il devait à Dieu, ni pour son ami ce qu'il devait au roi[1] ». On comprend que Louis XIV lui ait écrit : « Mon cousin, la voie la plus sûre que vous ayez pour détruire les faits avancés contre vous est d'exécuter mes ordres sans aucune réserve. »

Dans l'affaire de la coadjutorerie de Strasbourg, il suit de même une politique personnelle, une politique de famille. Il s'élève avec une vertueuse indignation contre les menées simoniaques des Soubise et des Furstenberg, lui qui avait conclu, en 1694, pour se faire nommer à Liège, des pactes analogues avec les mêmes Furstenberg [2]. Il reçoit l'ordre de quitter Rome ; mais, comme il espère le décanat du sacré Collège, il feint une maladie et, malgré de nouveaux ordres plus formels, rentre à Rome pour y attendre la mort du cardinal Cybo. Enfin, en 1710, en pleine guerre de la succession d'Espagne, il se fera enlever par son neveu le prince d'Auvergne, passé à l'ennemi dès 1702 ; il ira trouver dans leur camp Eugène et Marlborough. C'était, un peu tard, revenir aux mœurs de la Fronde. Et il n'est pas nécessaire d'avoir les yeux de Saint-Simon pour apercevoir dans sa lettre du 22 mai — où il excipe de son titre de « prince étranger » afin de couvrir sa trahison — le crime de lèse-majesté.

M. R. n'a pu se dispenser de toucher à la fameuse affaire du cartulaire de Brioude. Mais, s'il a consulté le livre de Loriquet, et les extraits d'interrogatoires que possède la Bibliothèque de Clermont [3], il est regrettable qu'il n'ait pas songé même à ouvrir le *Manuel de diplomatique* de

1. Je n'ai pas à examiner si le cardinal avait tort ou raison de soutenir Fénelon. Il était chargé des affaires de France, et, comme tel, il devait soutenir la politique du roi, ou se démettre.

2. M. Reyssié est muet sur ces intrigues. Il a cependant lu le t. VII du *Saint-Simon* de M. de Boislisle, lequel (p. 101, n. 1) renvoie aux *Nouv. acquisit. franç.* 5089, vol. 2-6, 40-95, 152, et ajoute que Bouillon essaya de se faire nommer grand maître des teutoniques « par les mêmes moyens » (d'après Clairambault 915 f°s 88-96).

3. Manuscrits 565-567.

M. Giry[1]. Il y aurait trouvé l'une des curieuses pièces, conservées aux Archives nationales, qui prouvent à l'évidence que de Bar avait chez lui un véritable atelier de faux : ces pièces sont les « copeaux » de cet atelier. M. R. (p. 183, n. 2) triomphe de ce que « de Bar, dans ses interrogatoires, ne semble pas avoir varié et a toujours déclaré qu'il n'a jamais fabriqué de faux titres[2] ». La vérité est que de Bar se défend très habilement et, au moment d'être pris, accumule les *distinguo* et les échappatoires. Sujette à revision comme toutes les sentences humaines, la condamnation de 1704 ne semble pas cépendant avoir frappé un innocent. Laissons de côté la question de savoir si le suicide tragique du condamné n'est pas un aveu de son crime. Mais, mis en présence de ces pièces étranges, véritables modèles pour faussaires, de Bar reconnut très bien qu'elles étaient de lui ; seulement, il prétendit ne s'être exercé à cette fabrication et n'avoir écrit ces faux que sur l'ordre et sous la dictée de du Bouchet, lequel, « ne voulant pas que son écriture parût, il se servait de la main du répondant pour empêcher qu'on ne reconnût qu'il avait envie de fabriquer des titres »[3]. Du Bouchet ne pouvait contredire de Bar : il était mort.

Je crois savoir que M. de Boislisle, dans un volumineux mémoire, établira prochainement la culpabilité de Pierre de Bar et, ce qui est plus grave, la complicité du savant Baluze. Que restera-t-il alors des éloges que M. R. adresse au cardinal de Bouillon, *pius atavis?* Je ne saurais reprocher à M. Reyssié de n'avoir pas vidé cette question ; il devait au moins ne pas la traiter si légèrement, ne pas se servir aveuglément de l'*Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, et ne pas affirmer, comme chose prouvée, que le cardinal descendait de Guillaume d'Aquitaine.

L'ouvrage contient un joli portrait du cardinal encore jeune, et trois tableaux généalogiques. Il manque un index.

II. Le P. Chérot s'étonne à bon droit que la lettre du 28 déc. 1703 ait été « ignorée entièrement de l'auteur qui semblait appelé à nous la faire connaître » M. R. Cette lettre, en effet, se trouve aux Archives nationales sous la rubrique : *Papiers des Princes. Correspondance du cardinal de Bouillon* (R² 65). Une désignation si claire aurait dû piquer la curiosité du biographe d'Emmanuel-Théodose ; remercions le fervent de Bourdaloue d'avoir été plus perspicace. Malheureusement, la partie la

1. P. 881.

2. Si M. Reyssié avait lu plus attentivement l'appendice VIII de M. de Boislisle, il y aurait vu ceci (p. 498, n. 6) : « se croyant poursuivi pour l'affaire du cartulaire, *il avoua avoir écrit les feuillets suspects* d'après un texte établi dix-huit ans auparavant. » M. de Boislisle ajoute : « Nous verrons tout cela en 1703 ». Il y a là une faute d'impression, car Saint-Simon ne parle de ces faits que sous la date de 1706 (éd. Chéruel, t. III, p. 361).

3. C'est dans le manuscrit de Clermont que M. Reyssié a eu entre les mains (565, p. 12) que je relève cette phrase.

plus intéressante de cette lettre (dont le P. Ch. donne une excellente phototypie), précisément celle qui est relative à la disgrâce du cardinal, a été lacérée, sans doute en raison de l'intérêt qu'elle présentait, et le texte ne peut en être reconstitué. On peut seulement, de ce qui reste, conclure (ce que l'on savait déjà) que Bourdaloue et les jésuites avaient pour le cardinal une vive sympathie. Dans une agréable notice, le P. Ch. nous donne une lettre de Turenne au P. Oliva[1] qui prouve que la conversion du maréchal fût due en partie aux efforts de son jeune neveu, tout frais émoulu d'une brillante soutenance en Sorbonne, alors abbé duc d'Albret. Il nous donne d'intéressants détails sur les nièces du cardinal, et sur son neveu le prince de Turenne, fils de Marie-Anne Mancini. — Les quatre autres lettres publiées par le P. Chérot, lettres de direction, ne sont pas de mon sujet. — La plaquette se termine par un bon index.

H. HAUSER.

Wœrterbuch der Elsæssischen Mundarten, bearbeitet von E. MARTIN und H. LIENHART. V. — Strasbourg. Trübner, 1899. In-8, 176 pp. cotées 625-800. Prix : 4 mk.

Ce fascicule termine le tome premier de l'ouvrage. Car les conditions originaires de la publication sont modifiées[2] : le *Dictionnaire*, qui ne devait comprendre qu'un volume en six livraisons, en comportera deux en dix livraisons. Les Alsaciens, je pense, ni les germanistes ne s'en plaindront.

P. 625, 1, l. 23, je suppose qu'il faut lire *gezitert*. — P. 627, 2, sous *luter* l'ordre des sens 4 et 5 doit être renversé, soit la filière sémantique « purement, rien que, rien que cela ». — P. 632, 2, *làvàtl* doit être un diminutif du fr. *lavette*, qui, si je ne me trompe, a en argot le sens d' « imbécile ». — P. 633, 1, manque *làks*, qui existe parfaitement et désigne, en opposition à *sàlm*, le saumon avant l'époque du frai. — P. 639, 2, ajouter le vb. dérivé *mèvliere* « meubler ». — P. 640 sq., sous *machen*, il fallait noter les expressions : *màch às te fórt kêsch*, ou plus énergiquement *màch ti fórt*, « f... moi le camp » ; *tar màcht àvr làng*, « en voilà un lambin » ; et renvoyer à *Loch* à cause de la jolie locution *to hè tr tsémrmàn e lòch kmàcht* « c'est ici que le charpentier a fait un trou » (en montrant la porte à quelqu'un). — P. 645, 1, dans le mot *bæmacher* « podex », que je ne connaissais pas, le premier terme est visiblement le fr. *pet*. — P. 648, 1, sous *Much* II, si c'est bien *mugot* et non *magot* que porte le texte de Martin, il nous a

1. Et dans l'appendice des lettres du P. Oliva.
2. Cf. *Rev. crit.*, XLV (1898), p. 82, et XLVI (1898), p. 112 et 407. Je m'abstiens de renouveler un éloge monotone et désormais superflu.

conservé, sans doute à la faveur de l'homophonie de l'allemand, une forme dont il n'existe, je crois, qu'un petit nombre de spécimens. — P. 651, 1, ne pas oublier en son lieu la vive expression *maytleschmèkr* « vieux marcheur ». — P. 651, 2, il fallait noter le diminutif *metalyele* (*y* = *j* allemand), très usité des médailles de piété que portent tous les enfants catholiques. — P. 656, 1, « maigre » à Colmar se dit *mâyer* (*â* sombre) et non pas *mâker*[1]. — P. 658, 1, manque *schâvetsmàkt* « la journalière catholique ou protestante qui fait le service du samedi dans une famille juive rigide ». — P. 659, 1, « peine » à Colmar se dit *mièy*, et non *miay*. Les auteurs ne paraissent vouloir tenir aucun compte de cette remarque déjà faite pour d'autres mots. — P. 662, 1, à Colmar le diminutif de « mouche » est *mékle*. — P. 663, 1, la *Geschmeissmuck* s'appelle à Colmar *vórmschisere*, expression qui devra trouver place sous *scheissen*. — P. 665, 2, sous *einmal*, les deux variantes colmariennes sont *ámôl* et *áml*, et l'usage en est courant au sens de l'anglais « of course »; il en est de même de *nàtîrlik* « naturellement », qui eût dû être relevé avec cette acception, p. 792, 2. — P. 667, 1, je ne comprends pas comment un mot *mál*, signifiant « serrure de porte ». peut être le fr. *malle*. — P. 669, 1, dans mon enfance, les dragées de qualité inférieure, qu'on jetait aux gamins après le baptême devant la porte de l'église, s'appelaient *mâlhòpler* (*â* franc) : je veux bien croire que l'*h* était une corruption ; mais il ne manquait jamais. — P. 670, 2, oublié *e militèr* (oxyton) « un soldat », très commun. — P. 678, 2, *Multung* est le fr. *molleton*. — P. 679, ajouter *i à ke pànge* (ter) *màme khómt* (= ich habe keine Bænge, Mamma kommt), imitation burlesque de quatre mesures de piano. — P. 683, 2, le plat de dessert dit *Bettelmann* n'est pas un « gâteau de cerises », et ne comporte nécessairement aucun fruit, ni autre ingrédient que ceux qu'énumère le texte cité plus bas par les auteurs eux-mêmes. — P. 684, 2, *hüsdada*, que j'ai entendu sous une autre forme, est le fr. *hue dada*, devenu dans la légende le cri caractéristique du diable dans la chasse démoniaque. Je transcris à ce propos le récit que nous a fait, dans un pèlerinage, une bonne femme d'Ingersheim : *tô* (à un carrefour), *hàv·i emôl tr tèyfl ksê; er hèt e yèyerklèyt âkhèt ón kèysefiès* (« une veste de chasse et des pieds de chèvre » ; bien entendu, ces formes ne sont pas colmariennes) ; *ón*, *vó-n-r pi óns frpèy kange-n-ésch*, *se hèt·r hutata hutata kemàcht*. — P. 689, 1, la traduction littérale de ce *vàs mayne-n-er* ? est le fr. « qu'est-ce que vous pensez ? », qui, avec un accent intense et traînant sur la pénultième, est une protestation véhémente et l'un des schiboleth de

1. J'ai déjà eu l'occasion de dire que, pour le dialecte colmarien au moins, les auteurs avaient recueilli des témoignages contradictoires qu'ils avaient insuffisamment coordonnés. J'en ai aujourd'hui la preuve matérielle : dans la même page (716, 1), ils impriment, à titre de formes colmariennes *hùntsm·sik* et *sòimésik*, La première exclut la seconde.

l'Alsacien. — P. 696 1, oublié le vb. *ófmóntre* « égayer », attesté entre autres pour Colmar par l'usage qu'en fait Mangold. — Ibidem, « monnaie » chez nous se dit *méns*. Combien de fois faudra-t-il répéter qu'après nasale l'affriquée, *pf* ou *ts*, se réduit à une spirante? L'illusion contraire ne se fonde que sur de fausses graphies empruntées à l'usage de l'allemand classique. — P. 697, 2, *mâr* est le fr. *marc* (de café) et non *mare*. — P. 707, 1, ajouter *e tómi krêt* (diminutif de Marguerite) « une grosse bête ». — P. 708, 1, « demain matin », à Colmar, *mòrn à-mòrye*. — P. 717, 2, les paroles adaptées sur l'air de la mazurka sont aussi, plus simplement, *tsóm tsèleri* (ter) *sàlât*. — P. 718, 2, je ne sais pas comment la forme classique *mist* a pu venir s'égarer dans la conjugaison colmarienne du vb. *mase* « mesurer ». Il faut qu'un instituteur primaire trop zélé l'y ait introduite. A Colmar ce verbe n'a même pas la métaphonie classique, qui y donnerait, non pas **mist*, mais * *mést*. Il ne change pas sa voyelle, et l'on dit *er mast*. — P. 722, 2, comment est-il possible d'enseigner que *misèr* a la « prononciation française », alors que l'*s* médial français est un *z*, alors que l'alsacien ne connaît pas cette sonore, non plus qu'aucune sonore? Il y a là une négligence regrettable. De plus, on a oublié la locution *misèr è kómpanî*, juron atténué fort usité. — P. 727, 1, ajouter *khàtsemüsik*, « hourvari, tumulte infernal ». — P. 729, 2, on ne nous explique pas comment fr. *dommages-intérêts* a subi l'aphérèse et la corruption en *maschèntri*. C'est pourtant bien simple : *i* substitué à *è* a paru la finale normale du pluriel, et dans la forme complète * *temaschèntrè* l'initiale *te-* a été prise pour l'article alsacien. — P. 732, 2, *mayschtr* suivi du prénom ou du nom est en outre le terme de politesse couramment employé envers un paysan ou un petit patron que l'on ne tutoie pas et qui serait gêné d'être traité de *hèr*. — P. 733, 2, je doute beaucoup de l'authenticité de la phrase « wenn er uf der Mist hockt » : la syntaxe exige le datif, *uf-m M.*, et cette règle, à ma connaissance, est partout rigoureusement observée. — P. 738, 1, *môtüs* est tout simplement le fr. *motus*, quelle que soit d'ailleurs l'origine de celui-ci. — P. 744, 1, mes souvenirs d'enfance du jeu de billes ne concordent pas tout à fait avec les renseignements fournis aux auteurs, et les deux exclamations *moys* et *papusch* ne sont pas synonymes : quand la bille a donné contre un obstacle et se trouve ainsi exposée aux coups de l'adversaire, le joueur qui l'a lancée crie *moys*, ou en fr. *course*, et acquiert par là le droit de la faire courir plus loin ; que si, avant de jouer, il aperçoit un obstacle, brin de bois, caillou, etc., interposé entre elle et le but, il s'écrie *pusch*, que nous interprétions par *putz* « nettoie », et acquiert par là le droit de balayer devant elle ; à moins que l'adversaire plus prompt ne l'ait devancé en criant *papusch*, dont l'initiale est fr *pas*, soit donc « ne pas balayer ». Ces conventions sont très strictes. — P. 751, 2, à Colmar, *nôchenô* « peu à peu », et *óntrnocherte* « et puis », très usité comme transition dans les récits des commères. — P. 756, 2, à Colmar, « Noël » se dit *vînàchte*. — P. 766,

2, oublié *t'menékl*, hypocoristique de « Dominique », qui a l'inappréciable avantage de faire calembour avec *tóme nékl* « sot Nicolas ». — P. 768, 1, *n le* « sucer » est sûrement une dissimilation du vrai mot *lóle*. — P. 773, 2, sous *nummen*, noter la locution *kàng nóme, mr hán ti schò ksâ*, « tu peux t'en aller, on t'a [assez] vu », pour renvoyer un enfant importun. — P. 777, 2, le fr. est *diaconesse*, et j'avoue ne pas comprendre comment il se serait altéré en *napotenis*. — P. 780, la souche de l'al. *næhren* n'est pas relevée : il est vrai que le verbe n'est pas commun; mais *nâróng* « nourriture » (*â* sombre) est bien connu. — P. 784, 2, ajouter *khópfrnâs*, surnom d'un homme qui a le nez rouge. — P. 793, 1, ajouter *Nètele*, qui est l'hypocoristique d' « Antoinette ». — P. 795, 1, sous *nétike* « forcer », ajouter le sens de politesse enseigné par M. Bréal[1]. — P. 796, 1, l'expression *fér niks* « en pure perte » a un superlatif énergique et très usuel : *fér niks n vétr* (= *wieder*) *niks*.

Et, à propos du doublet *nit*, je terminerai par une anecdote que j'ai ouï conter à Winzenheim : *tô én táre khérich ésch e pélt, ón vá mr trèymôl tróm eróm kêt, on sayt* « *Sànt Yàkèple, vàs màchsch tü tô?* » *se sayt er... nit*. Le talent consiste à prendre un temps devant *nit*, de façon que les auditeurs comprennent que la statue de saint Jacques répond « rien » au questionneur, et protestent longuement de leur incrédulité au miracle. On dispute, les paris s'engagent, on fait l'expérience, et en fin de compte l'enjeu demeure au narrateur, car saint Jacques ne répond rien.

V. HENRY.

LEOPARDI (Giacomo). **Scritti letterari ordinati e riveduti sugli autografi e sulle stampe corrette dall' autore per cura di Giov. Mestica con Discorso proemiale.** Florence, Le Monnier, 1899. 2 vol. petit in-8 de LXXXIV-425 et 444 p. 8 fr.

Sous ce titre un peu vague, l'éminent érudit réimprime diverses traductions de Leopardi (L'Art poétique d'Horace, des épigrammes grecques, les poésies de Moschos, la Batracomyomachie, Fronton, le 2e livre de l'Énéide, etc., son *Saggio sopra gli errori popolari degli antichi*, ses préfaces et ses vers de jeunesse). Il a classé tous ces écrits plus rigoureusement qu'on ne l'avait fait encore dans l'ordre chronologique. Le volume s'ouvre par un Discours préliminaire et se clôt par des notes sur les manuscrits et les éditions qui ont été employés par M. Mestica. Ces notes et ce discours témoignent d'une rare connaissance de tout ce qui touche au grand poète de Recanati et spécialement

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 415.

à sa bibliographie. M. Mestica n'ignore pas que la vraie gloire de Leopardi n'est pas dans les morceaux qu'il réédite, mais il y relève justement des preuves de l'attachement du poète aux idées libérales, auxquelles Leopardi put, à certains jours, paraître avoir renoncé.

Charles Dejob

BULLETIN

— La livraison 17 du tome III du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux; Sommaire : § 45, La relation du voyage du sultan Qâït-bây en Syrie (*suite et fin*). — § 46, Itinéraire d'un pèlerin français du XIVe siècle de Damas à Naplouse. — § 47, Gezer et ses environs; nouveaux relevés. — § 48, Création d'un fonds spécial pour l'acquisition d'antiquités. — § 49, Jehovah, seigneur du Sinaï (à suivre). — Cette livraison est accompagnée de quatre planches, dont deux doubles (pl. III, IV, V, VI).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1e septembre 1899.

Le maire de Chalon-sur-Saône invite l'Académie à l'inauguration du monument élevé dans cette ville à feu M. Chabas, correspondant de l'Académie, l'égyptologue bien connu. L'inauguration aura lieu le 17 septembre prochain.

M. le marquis de Vogüé, président de la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, annonce que cette commission fera paraître, à partir du 1er janvier 1900, des Bulletins périodiques d'épigraphie sémitique. Ces Bulletins, conçus d'une façon générale sur le plan de l'*Ephemeris epigraphica latina*, seront encore plus utiles pour le Corpus des inscriptions sémitiques que cette dernière ne l'est pour le Corpus des inscriptions latines.

M. de Barthélemy, vice-président, prononce l'éloge funèbre de M. Joachim Menant, membre libre de l'Académie, décédé à Paris le 30 août. M. de Barthélemy termine ainsi : « Chacun parmi nous a pu apprécier la grande courtoisie et l'affabilité de M. Menant. Grâce à ses études spéciales, il laisse un grand vide dans l'Académie. Son souvenir restera non seulement à cause de ses travaux, mais encore par ceux d'une élève, formée à son école, qui, tout en l'entourant des soins les plus délicats, n'en travaillait pas moins à des recherches considérables, quoique plus modernes, sur l'Extrême Orient. »

La séance est levée en signe de deuil.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 18 septembre — 1899

E. Amélineau. **Les Nouvelles fouilles d'Abydos**, 1895-1896, Compte rendu in extenso des Fouilles, description des monuments et objets découverts, avec carte, plans, dessins, et 43 planches, Paris, Leroux, 1899, in-4°, xxxiii-307 p.

E. Amélineau, **Le Tombeau d'Osiris**. Monographie de la découverte faite en 1897-1898, avec cinq planches et un plan. Paris, Leroux, 1899, in-4°, 155 p.

M. Amélineau s'est décidé à en finir par où il aurait dû commencer : il a publié enfin les pièces principales d'une partie des collections qu'il a recueillies au cours de ses fouilles. Je ne puis pas dire que la publication soit partout satisfaisante, et un peu de surveillance personnelle lui aurait permis de nous donner des planches plus nettes ; mais enfin les monuments sont là dans leur ensemble, et nous pouvons maintenant les étudier avec plus de sécurité qu'auparavant. Le texte qui y est joint présente les particularités auxquelles les brochures précédentes nous avaient accoutumés, la prolixité, l'accumulation des détails oiseux sur les émotions du fouilleur, la plainte perpétuelle et la facilité à voir des ennemis ou des envieux dans tous ceux qui entretiennent sur la matière une opinion différente. L'économie d'impression eût été notable si M. A. avait élagué tous ces hors d'œuvre et s'il se fût contenté d'exposer simplement les faits. Elle eût été plus considérable encore s'il avait supprimé tout un appareil d'apparence scientifique assez superflu, par exemple les reproductions multipliées du chapitre VI du *Livre des Morts*, dont les figurines funéraires qu'il a recueillies n'offrent aucune variante intéressante. Ses deux volumes se liraient mieux s'ils étaient réduits d'une bonne moitié, et la matière vraiment utile n'y serait pas diminuée d'une ligne.

Je n'insiste pas sur les recherches préliminaires, qui d'ailleurs feront l'objet d'un mémoire particulier, et j'en viens de suite aux chapitres qui traitent des monuments archaïques. L'impression qu'on ressent après

les avoir parcourus, ainsi que les planches afférentes, c'est que ce mémoire, différé si longtemps, contient surtout ce qui a été publié déjà en France, en Angleterre, en Allemagne : il est arrivé à M. A. la mésaventure que je lui laissais pressentir, quand je lui disais que, s'il tardait trop, il verrait l'interprétation de ses documents s'achever autour de lui, sans qu'il lui restât rien de sa découverte que les doctrines évhéméristes dont il l'a obscurcie. Les noms royaux ont été lus ou classés, les légendes transcrites, les conclusions réelles tirées par d'autres que par lui. On sait quelle théorie bizarre il exposa à l'Académie des Inscriptions, dès 1896, et comment il lui fut répondu : lui-même en a conté l'histoire, une histoire qui n'est pas toujours aussi conforme à la réalité qu'on le souhaiterait. Il avait fait défiler sous nos yeux beaucoup de photographies qui, tirées typographiquement, ont fourni des planches à son premier volume, et il en avait accompagné la présentation de commentaires diffus : toutes les époques s'y brouillaient dans un désordre tel qu'au bout d'un instant les rares égyptologues épars dans la salle renoncèrent à suivre le fil de son discours [1]. Deux faits seuls ressortirent nets de son homélie : 1° il pensait avoir découvert des monuments antérieurs à la IVe dynastie ; 2° ces monuments n'appartenaient pas aux familles historiques de Manéthon, mais aux lignées de Mânes que la tradition sacerdotale intercalait entre le règne des dieux vivants et celui des Pharaons humains. J'essayai de l'amener à distinguer entre les époques, et, après lui avoir remontré que la composition seule des noms d'épervier n'était pas un indice suffisant pour dater un roi inconnu d'ailleurs, je terminai en lui disant que rien ne nous encourageait à reporter ses Pharaons hors de l'histoire : « il eût « été bien beau déjà de retrouver parmi eux quelques noms de souverains appartenant aux dynasties thinites ». Je conseillai même à M. Amélineau « de peser minutieusement les faits qu'il avait recueillis avant de s'engager à fond dans la voie qu'il avait prise : peut-être une étude plus froidement conduite le ramènerait-elle à des conclusions tout autres que celles auxquelles il se tenait maintenant [2] ».

1. Le même désordre qui régnait alors dans les paroles et dans l'esprit de M. Amélineau prévaut toujours dans ses collections : « Was in Amélineau's Sammlungen aus allen Jahrtausenden zusammengemengt ist, habe ich selbst mit Grauen gesehen », dit W. Max Müller (*Orientalische Literaturzeitung*, t. I, p. 410, note 2). Le jugement a d'autant plus de poids que Max Müller est, à ma connaissance, le seul égyptologue qui admette *les Mânes* de M. Amélineau.

2. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1896, p. 200. M. Amélineau se plaint que ce procès-verbal et les suivants ne contiennent pas tout ce que j'ai dit. On ne peut condenser en trente lignes la matière d'un discours de plus d'une demi-heure sans sacrifier bien des détails : toutefois, ces sommaires, écrits et remis à M. Omont, à la fin même de la séance, sont plus exacts que les longs développements où M. Amélineau, perdu au milieu des détails, a reproduit ce que je disais, souvent sans avoir compris le sens de mes paroles ou saisi le lien qui les rattachait entre elles.

M. A. préféra se confirmer dans son idée des Mânes, et il croit avoir eu gain de cause auprès des savants, du moins il le dit dans son présent volume. J'ai résumé, dans un article précédent [1], les conclusions que la plupart des égyptologues ont adoptées, et je ne vois aucun motif d'y rien changer jusqu'à nouvel ordre.

L'idée de reculer les princes nouveaux par delà l'histoire a été suggérée à M. A. par l'analyse du livre Ier de Manéthon qu'on lit dans la version arménienne d'Eusèbe. Le texte en est assez confus et il a suggéré des interprétations diverses; il résulte pourtant de la comparaison des variantes apportées par d'autres documents que, pour le chronographe égyptien, tous les rois d'Égypte antérieurs à Ménès étaient des êtres divins. Les Mânes sont des demi-dieux, νέκυας τοὺς ἡμιθέους, et c'est demi-dieux que Manéthon les appelait : *Ecyniorum reges... Imitheos vocans et ipsos* ou, en restituant l'original grec dont le rédacteur des *Excerpta Barbara* s'est servi, τὰς νεκύων βασιλείας.... ἡμιθέους καλῶν (sc. Μανεθῶ) καὶ αὐτούς. Il semble que certains de ces demi-dieux étaient propres à certaines localités, à Memphis au nombre de trente, et à Thinis au nombre de dix. En tout cas, ce qui ressort bien de l'examen des fragments, c'est que tous les Pharaons primitifs, du Soleil ou de Phtah à Ménès, étaient considérés, non pas comme des rois-hommes, mais comme des rois surhumains, dieux, demi-dieux, mânes ou héros (*Khouou* [2]). Les Égyptiens, racontant l'histoire de l'Égypte, qui se confondait naturellement chez eux avec l'histoire du monde, au moins à ses débuts, signalaient la création, puis, dans une série continue, des dieux et des êtres divins ou demi-divins se rapprochant de plus en plus de l'humanité, tant qu'enfin, le dernier de ceux-ci ayant disparu, Ménès le remplaça et, après Ménès, il n'y eut plus que des hommes sur le trône d'Égypte. C'est au fond quelque chose d'analogue à ce qu'on trouve dans la Bible : Dieu crée le monde, crée Adam, déroule ensuite la généalogie des patriarches adamites jusqu'au déluge, puis, après le déluge, reconstitue une humanité nouvelle. On peut, si l'on veut, admettre ou rejeter cette conception biblique, mais on ne doit rien y modifier, sous peine de la détruire ou, du moins, de la fausser entièrement. Si l'on croit qu'il y eut des hommes avant le moment où la tradition sacrée note la création, c'est un contresens véritable que de les désigner sous le nom de *préadamites*, comme on fit naguère ; par définition, et pour qui admet le système des livres hébreux, il ne peut pas y avoir d'hommes avant Adam. Il en est de même en ce qui concerne l'Égypte : le schème égyptien de l'histoire ne comporte rien avant Ménès que des règnes d'êtres plus qu'humains, et il n'admet pas plus de rois humains *pré-ménites* que l'autre n'admettait d'hommes *pré-adamites*. Autant

1. Voir la *Revue critique* de 1898, t. II, n° du 26 décembre.

2. On verra les variantes et un exposé sommaire des difficultés que le texte d'Eusèbe présente dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 526 sqq.

qu'il est permis d'en juger par l'étude des Canons royaux, les chronologistes, lorsqu'ils établirent leurs catalogues de souverains, classèrent tous les dieux et tous les êtres surhumains avant Ménès, puis tous les rois qu'ils savaient être des hommes après Ménès. Quel motif eurent-ils de considérer Ménès comme leur premier roi humain, le fondateur de leurs dynasties ? Nous n'en savons rien pour le moment, mais le certain, c'est qu'ils remirent entre lui et eux tous les princes dont ils rencontraient les noms sur leurs monuments. J'ai montré ailleurs qu'ils ne donnaient pas tous les mêmes noms et qu'ils ne se croyaient pas obligés à classer de la même façon les noms qu'ils donnaient. Ils s'accordaient pourtant sur un point : ils inscrivaient dans les premières dynasties tous les souverains humains [1]. Lorsqu'on veut bien conserver le système de Manéthon, ainsi que le fait M. Amélineau, il faut agir comme Manéthon lui-même, et, au lieu de reléguer les noms nouveaux dans des dynasties qui sont réservées aux êtres plus qu'humains, on doit les attribuer où les Égyptiens l'auraient fait, aux dynasties qui suivirent Ménès. Si, maintenant, on se décide à rompre avec la tradition manéthonienne, comme il en est arrivé plusieurs fois, rien n'empêche que l'on ne classe les rois monumentaux selon les affinités des documents qui les mentionnent. Peut-être aurons-nous un jour la preuve que Ménès n'était pas le plus ancien, même des rois connus de Manéthon, et que tel de ceux que les chronographes logeaient après lui, Qenqénès ou Athôtis, ou qui l'on voudra, l'avait précédé en réalité. Il conviendra alors d'être conséquent avec soi-même, et, lorsqu'on voudra loger ces nouveau-venus, de les réunir entre hommes, mais de laisser les Mânes, demi-dieux, héros de Manéthon, à la place même que Manéthon leur assignait, dans l'histoire mythologique.

Il faudra aussi y laisser les vrais dieux Osiris, Isis, Horus, Typhon. M. A. persiste à penser qu'ils ont tous vécu ou régné réellement et il appelle quelque part Osiris « ce grand homme ». Il se refuse plus que jamais à confesser que le nom de double, que j'avais restitué *Khâ-sokhmoui* d'après les dessins de M. Jéquier, appartienne à un roi de la III[e] dynastie, le même dont M. Quibell a découvert un monument superbe à Kom el Ahmar en face d'El-Kab [2]. C'est affaire à lui, mais

---

1. Je résume ici brièvement tout un ensemble d'idées que j'ai exposées au Collège de France, et dont on trouvera des parties exposéesdans plusieurs articles du *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 56-79, 121-128, sur la constitution des premières dynasties égyptiennes.

2. M. Amélineau, plutôt que de reconnaître qu'il a mal lu les légendes un peu floues de ses bouchons de terre, préfère reconnaître dans le roi des monuments découverts par Quibell, un Pharaon différent de *Khâsokhmoui*. M Amélineau s'étonne et se réjouit de ce qu'ayant à raisonner de ces souverains, je les appelle, comme lui, par leur nom de *double*. Comme ce nom de *double* est, jusqu'à présent la seule chose que nous connaissions d'eux, je ne vois pas comment je pourrais faire pour les désigner autrement. Il faudra bien continuer à en agir de la sorte, tant que nous n'aurons pas

on peut regretter qu'il s'obstine dans la traduction, qu'il avait improvisée, lorsque, renonçant à sa première lecture Ti, il s'essaya à retrouver deux dieux dans un seul homme : « *Ont paru, combattant avec leurs deux casse-tête, les deux dieux ; ils se sont couchés ici* (mot à mot : coucher en elle, dans la maison du tombeau). » Les empreintes publiées par M. Amélineau, celle du moins qui est lisible sur la planche qu'il a jointe à son mémoire, donnent nettement non pas le signe *ouzou*, la masse blanche, mais le signe *sokhmou,* ce qu'on peut appeler, faute d'un nom meilleur, l'épée en bois. La dissertation philologique de M. A. n'a pas convaincu les Égyptologues, et la lecture *Khâ-sokhmoui* prévaut toujours pour le nom, quoi qu'il en ait. Je n'insiste donc pas. Je noterai seulement que, si j'ai rendu ailleurs, à l'Académie ou dans cette *Revue*, le mot *Noutiroui* par *les deux Horus* et non par *les deux dieux*, c'était pour bien montrer à un auditoire ou à des lecteurs peu accoutumés aux choses de l'Égyptologie, qu'il s'agissait de deux divinités très déterminées, les deux Horus, et non pas de deux divinités quelconques. Quant à désigner Horus et Typhon par l'expression *les deux Horus*, ce sont les Égyptiens eux-mêmes qui l'ont fait avant moi, comme les Égyptologues le savent depuis des années. Sans reprendre la question, ce qui m'entraînerait loin, je rappellerai à M. A. — ce qu'il m'a entendu souvent dire du temps qu'il suivait mes cours — que l'Égypte se partageait en deux moitiés, qu'on appelait *la moitié d'Horus* et *la moitié de Typhon :* des textes, familiers à tous les gens du métier, présentent dans une formule fréquente où le dieu accorde au roi « les deux moitiés *d'Horus et de Typhon* », la variante significative « les moitiés *des deux Horus* [1] ». Le mythe auquel le nom *Kkâ-sokhmoui* fait allusion est indiqué à plusieurs reprises dans les textes des Pyramides, de façon rapide parce qu'il était courant alors, mais suffisam-

---

leurs noms courants, ceux qui figureront, au moins en partie, aux canons royaux déjà connus.

1. Voici les paroles de M. Amélineau : « Jamais je n'ai rencontré l'abréviation des *deux Horus* pour signifier Horus et Set : M. Maspero, qui a une collection si riche d'exemples à citer, aurait bien fait de citer ici quelques phrases où cette abréviation est reçue par les Égyptiens, car il y a tout lieu de croire qu'ils ne songèrent jamais à identifier l'un avec l'autre, ni même à confondre les deux implacables adversaires. » On ne démontre point d'ordinaire les faits admis de tous : si j'avais pu penser que M. Amélineau ignorât la locution des *deux Horus,* je me serais fait un plaisir de lui en citer plusieurs exemples, outre celui auquel je fais allusion dans le texte et qui est emprunté à Lepsius, *Denkmæler*, III, 246 *a*. La confusion des deux dieux est si complète dans certains cas qu'on les figure par un seul corps humain surmonté de deux têtes, l'une d'épervier, l'autre d'animal typhonien. Je renvoie d'ailleurs pour cette question aux ouvrages des Égyptologues modernes que M. Amélineau paraît avoir lus aussi peu que les textes égyptiens. Sans remonter au mémoire de Pleyte, Brugsch, parlant de l'image dont je viens de parler, en conclut que « die Verbindung beider Gœtterkœpfe ist ein deutlicher Hinweis auf ihren engen Zusammenhang und entspricht ihrer innersten Natur »; il ajoute un peu plus bas qu'elle « zeigt das Unzertrennliche zwischen den Gœttern Seth und Horus » (*Religion und Mythologie*, p. 703).

ment claire pour que le sens en soit compréhensible encore avec un peu d'attention. Je n'insiste pas, non plus que sur d'autres passages où M. A., voulant corriger mes déchiffrements, a montré une singulière inexpérience de l'écriture et de la langue. Il affirme par exemple qu'il faudrait un signe déterminé, ce qu'on appelle d'ordinaire *le fil de métal replié*, pour justifier la traduction de *maître d'hôtel* que j'ai donnée d'un titre commun aux anciens temps, *hir-ouotbou*, et qui figure sur un bouchon de terre sèche. Le *fil de métal* n'est pas usité dans cette conjoncture, mais les Égyptiens employaient une espèce de pain long conique, couché sur le flanc, qui a la valeur *ouotbou*, et c'est bien ce signe que porte le bouchon à l'endroit contesté, seulement M. A. n'a pas su l'y reconnaître, pas plus qu'il n'avait reconnu ailleurs le signe *khâ* et le signe *sokhmou*. Les discussions et les traductions de textes sont d'ailleurs le côté le plus faible chez M. Amélineau. La moindre formule lui paraît étrange, l'arrête, lui offre des difficultés insurmontables. Pour n'en citer qu'un exemple, il veut utiliser quelque part deux inscriptions en hiératique du genre de celles qu'on a ramassées en si grand nombre, à El-Amarna, au Ramesséum de Thèbes, partout où l'on a fouillé les magasins d'un temple. Il lit sur l'une : *l'an 44, vins de* Paqa... *pour la maison d'Osiris qui est à*... et l'autre le gêne au point qu'il se borne à en indiquer le sens : « Une offrande de vin de Syrie (?) pour une maison que je n'ai pu réussir à connaître. » C'est, en réalité, une variante de l'étiquette transcrite sur les jarres à vin, et un égyptologue traduira sans peine : *L'an 44, vin du verger* et *Vin du verger du Château des Millions d'années du roi Ramsès II..... aux mains du chef des jardiniers,* dont le nom est illisible, comme le milieu de l'inscription, sur la planche. C'est le mot fréquent Qamou, le verger, le jardin, le vignoble, mot conservé d'ailleurs en copte, que M. A. prend pour une localité du nom de Paqa... et qu'il place avec doute en Syrie. Quand on le voit sans ressources devant des mots aussi vulgaires et des formules d'usage aussi répandu, on s'étonne moins de la façon dont il déchiffre les textes archaïques.

M. A. consacre une bonne moitié de son second ouvrage à démontrer que le monument retrouvé par lui est le tombeau d'Osiris, mais d'Osiris, homme ayant régné véritablement sur l'Égypte. Un point surtout était remarquable dans sa démonstration telle qu'il l'avait donnée, la découverte d'un crâne qu'il imagina aussitôt être « ce chef d'Osiris que la déesse Isis enterra dans le tombeau d'Abydos ». Il a eu, lorsque le volume était déjà imprimé, une surprise désagréable, dont il nous fait l'aveu un peu piteux à la fin du volume. « Au moment où je l'écrivis, dit-il, je croyais en toute sincérité que le crâne trouvé dans le tombeau d'Osiris était celui du Dieu lui-même. Si je n'ai pas fait examiner ce crâne, c'est que l'examen avait été réservé à quelqu'un qui n'a pu le faire. Cette année, je l'ai remis à un spécialiste et il m'a affirmé que sans doute ce n'était pas un crâne d'homme. Je porte ce fait à la con-

naissance de mes lecteurs. Donc, si ce résultat se confirme, il n'y a pas lieu de faire fond sur la présence de cette tête dans le tombeau d'Osiris ni sur les arguments que j'en ai tirés ; mais les conclusions générales restent intactes. » M. A. a reculé devant l'idée de faire d'Osiris une vieille femme sur la foi du crâne, et je l'en félicite, mais le crâne aurait été d'un homme que l'argument n'en eût pas valu davantage. C'est un principe que la demande suscite l'offre : toutes les fois qu'on eut besoin d'un crâne matériel d'Osiris à Abydos, le crâne ne fit pas défaut, et probablement on en eut de rechange. Si le crâne ramassé dans une des chambres avait été d'un homme, il n'eût rien prouvé pour la thèse évhémériste ; bien qu'il soit d'une femme, il ne prouve rien contre. Un seul point est à noter dans cet incident, parce qu'il fournit une indication de plus sur la méthode de travail employée par M. Amélineau. Sa conviction était si forte à priori que, déterrant une pièce à laquelle il attachait assez d'importance pour lui consacrer un procès-verbal particulier de découverte, il l'a utilisée dans sa discussion au mieux de ses théories, avant même d'avoir un rapport d'expert qui le renseignât ; son volume était achevé d'imprimer lorsqu'il a consulté enfin le docteur Verneaux. Partout au cours de son exploration, M. A. a procédé de même. Il n'a pas laissé les faits parler et lui suggérer au jour le jour les idées qu'ils comportaient, mais il a débuté par se forger une théorie complète d'histoire primitive, et il a essayé d'y adapter les faits au fur et à mesure qu'ils se manifestaient. Seulement, les faits sont entêtés et ils se révoltent quand on veut les obliger à entrer dans des places où ils ne s'accommodent pas. M. A. s'étonne que j'aie souvent modifié mes traductions et mes jugements. C'est que j'ai toujours essayé de me laisser instruire par les monuments chaque fois qu'ils m'arrivaient : lorsque d'autres documents ont surgi qui m'ont paru devoir changer ou renverser les conclusions que j'avais tirées des premiers, je n'ai jamais hésité à corriger ou à rejeter mes interprétations antérieures. L'archéologie égyptienne n'en est pas encore au point de pouvoir dessiner ses théories d'un seul trait ferme et continu : il y faut procéder presque partout par retouches incessantes au premier jet, et ceux qui ont travaillé le plus sont aussi ceux qui ont à leur compte le plus de repentirs.

Je ne pense pas que la prédication de M. Amélineau convertisse beaucoup d'Égyptologues à la conception d'un Osiris homme et roi, devenu dieu depuis sa mort. Ce qui reste certain, après sa démonstration ainsi que devant, c'est qu'il a déblayé un édifice que les Égyptiens considéraient comme étant l'un des tombeaux d'Osiris. Cette chapelle, sise au milieu d'une nécropole d'anciens rois, avait appartenu à l'un d'eux, et nous ne savons pas jusqu'à présent comment elle passa de son maître humain à son maître divin. J'ai émis à ce sujet une hypothèse que M. Amélineau n'accepte pas, mais qui n'en demeure pas moins possible, celle d'une resssemblance entre le nom du roi et l'un des noms du dieu. Peut-être la stèle du roi Nofirhotpou II renferme-t-elle quelque allusion

à ce tombeau, auquel cas la transformation aurait été faite dès la XIII[e] dynastie; par malheur cette stèle est si mutilée que je n'ose rien affirmer à cet égard. Peut-être l'inscription de la statue A 93 du Louvre mentionne-t-elle une restauration, en donnant au lit l'épithète caractéristique d'*alkhai* : « J'ai édifié le château divin d'Osiris Khentamenti en travail parfait, éternel, selon l'ordre de Sa Majesté... je l'ai entouré de murs de briques, un *Alkhai* d'un seul bloc de granit, un naos en électrum », et ainsi de suite. J'incline à penser, et M. Chassinat y incline comme moi, qu'il s'agit de l'édifice d'Omm el-Gaâb, et en ce cas nous aurions une date approximative pour la réfection du lit, l'époque saite : elle conviendrait assez à ce qu'on peut juger de la facture du monument, d'après les photographies très nettes, mais trop petites, de M. Lemoine. En résumé, comme presque tous ceux des Égyptologues dont je connais l'opinion, je persiste à croire que nous devons à M. Amélineau les tombeaux des Pharaons thinites et memphites, de la I[re] à la III[e] dynastie, inclusivement, qu'Osiris est un dieu et n'est pas un homme, que la *bannière* à la légende *Khâsokhmoui* contient le nom d'Horus et de Sîtou, d'un roi de la III[e] dynastie, peut-être Houni, à cause du lien qui semble rattacher ce personnage à la reine Hâpou-ni-maît. Même ainsi interprétée la découverte demeure très belle. Si M. Amélineau, au lieu de se répandre en lamentations grandiloquentes sur les persécutions imaginaires auxquelles il se croit en butte, voulait bien prêter l'oreille aux protestations presque unanimes qui s'élèvent autour de lui, je pense encore aujourd'hui que « peut-être une étude plus froidement conduite le ramènerait à des conclusions tout autres que celles auxquelles « il se tient maintenant ».

G. Maspero.

J. Krall, **Grundriss der Altorientalischen Geschichte**, 1 ter Theil : Bis auf Kyros, Vienne, 1899, Hœlder, in-8°, vi-200 p.

M. Krall a voulu écrire un manuel d'Histoire Orientale, et il a fort bien réussi dans son entreprise. La tâche n'est pas si aisée qu'on serait tenté de le croire avec les moyens d'information dont nous disposons aujourd'hui. L'ensemble des faits découverts est si considérable, la masse des documents à utiliser si effrayante et répartie entre tant de langues anciennes ou modernes, qu'on a tout autant de travail pour rédiger un résumé que pour composer une histoire développée des mêmes époques. Le public, d'ailleurs, est particulièrement exigeant, soit qu'élevé au respect des traditions classiques il se méfie des déchiffrements contemporains et leur préfère les fables aimables auxquelles Hérodote ou Diodore l'avait accoutumé, soit au contraire que mal informé du petit nombre des travailleurs et de l'immensité du travail à fournir, il se plaigne de ne pas trouver dans ce qu'on lui donne tout ce

dont il aurait besoin pour ses études particulières, l'histoire des idées, des mœurs, des sciences, des arts, aussi complète que l'histoire des dynasties, des conquêtes et des révolutions politiques. M. Krall a donc fait preuve de courage en publiant cette première partie de son Manuel, et il lui a fallu un mérite réel pour se tirer d'affaire aussi heureusement qu'il l'a fait.

Il n'a pas évité la sécheresse, et le moyen de l'éviter, quand on enferme vingt peuples et plusieurs milliers d'années en deux cents pages? Il ne s'est pas contenté pourtant d'une simple liste de noms royaux et de faits : il a trouvé le moyen de répandre sur le tout des appréciations très concises, mais très fermes, et qui font ressortir la physionomie d'un souverain ou comprendre l'esprit d'une époque. De bibliographie, il n'a mis que l'indispensable, et il a apporté un soin particulier à l'établissement de la chronologie. L'œuvre est utile, consciencieuse, un livre à consulter plutôt qu'à lire, mais d'une consultation facile et agréable, de plus aisé à maintenir au courant à cause de son petit volume et de l'exiguïté de son prix.

G. Maspero.

J.-E. Quibell, **the Ramesseum, with Translations and Comments** by W. Spiegelberg, and *the Tromb of Ptah-hetep*, copied by R. F. E. Paget and A. A. Pirie, with Comments by F. Ll. Griffith (forme le volume de l'*Égyptian Research Account for 1898*), Londres, Quaritch, 1898, in-4°, 36 p. et xli planches.

M. Quibell a été le plus intelligent et le plus précieux des aides pour M. Petrie; il suffit de se reporter au volume publié récemment sur Ballas et Negadèh pour s'en convaincre. Cette fois-ci encore il s'était uni à lui afin d'explorer les temples situés à l'ouest de Thèbes, mais, au moment d'entreprendre la mise au net des résultats obtenus, les deux collaborateurs se sont partagé la tâche : M. Petrie a publié la partie de l'œuvre commune qui se référait aux six temples moindres, et M. Quibell s'est réservé le Ramesséum. Le travail avait été long, pénible, et, somme toute, ingrat. Le Ramesséum est une œuvre admirable d'architecture et l'étude des parties décorées qui en subsistent promet encore plus d'une surprise à l'archéologue; mais ce ne sont pas les ruines monumentales que M. Quibell a explorées : c'est l'aire du temple, habitée jadis par la population des prêtres, des ouvriers et des esclaves attachée au culte funéraire d'Amon et de Ramsès II, ce sont les débris d'édifices en briques, dont on remarque les voûtes au nord-ouest et à l'ouest des salles en pierre. Un coup d'œil jeté sur le plan de l'ensemble (Pl. I) montrera l'étendue du travail accompli par M. Quibell et par les amis qui le secondèrent bénévolement dans sa tâche, sa sœur, puis Mlle Pirie, MM. Newberry et Milne. Une portion du butin et non la moindre, les Ostraca et les Papyrus, paraîtront dans des volumes spéciaux par les

soins de M. Spiegelberg : ce qu'on voit dans celui-ci ce sont les menus objets et les stèles recueillis pendant le déblaiement des chambres surtout dans les tombeaux qui avaient été creusés dans ce coin du cimetière avant que Ramsès bâtît son temple ou qui y furent établis plus tard quand le temple eut été délaissé en partie.

Les fouilles de M. Quibell ont jeté quelque lumière sur l'histoire du temple et du site qu'il occupa. Il y avait là peut-être dès la XIIe dynastie un petit temple dont les débris se rencontrent encore çà et là, deux tambours de colonne, des blocs avec des cartouches royaux, un grand puits, et deux dépôts de fondation, malheureusement sans objets caractéristiques et sans inscriptions qui permissent d'en reconnaître l'âge. Il est probable que la XVIIIe dynastie s'occupa de ce premier édifice, car M. Quibell a rencontré au cours de ses recherches un bloc au nom de Thoutmosis V et des briques estampées aux noms d'Aménôthès II, de Hâtsthopsouîtou de Thoutmosis III et IV, de Khouniatonou, toutefois il est possible que ces matériaux aient été apportés d'autres endroits au moment de la construction du temple actuel ; deux des chacals accroupis du Memnonion voisin d'Aménôthès III avaient été traînés ici et, ce qui est plus curieux encore, les ingénieurs de Ramsès II étaient allés chercher dans les portions du monument de Déir el-Baharî ruinées sous Khouniatonou des fragments en beau calcaire provenant de la chapelle d'Anubis. Ajoutons que M. Naville, prévenu de la découverte, a recueilli ceux d'entre eux qui présentaient quelque intérêt et qu'il les a remis à leur place antique après un exil de trois mille ans [1]. Ramsès II engloba ce qui subsistait de ce premier édifice dans son Memnonium à lui, et il détruisit par la même occasion un certain nombre de tombes du Moyen-Empire dont les substructions ont été recouvertes par ses architectes. Il avait doté richement sa chapelle, et le clergé qu'il y avait établi y vécut en splendeur jusqu'à la XXIe dynastie, mais alors l'appauvrissement général de la région sévit contre elle, et les bâtiments n'étant plus entretenus se délabrèrent : dès la XXIIe dynastie, on y enterrait les morts du voisinage. Ces brusques déchéances ne doivent pas étonner, et l'on se les explique aisément lorsqu'on leur compare ce qui s'est passé dans l'Égypte médiévale pour les tombeaux des souverains musulmans. Là également les souverains se faisaient bâtir à portée des murailles du Caire des tombeaux qui formaient de véritables petites cités mortuaires, avec mosquée, fontaine, école, magasins, maisons d'habitation pour les serviteurs et pour le clergé, le tout entretenu par des donations de biens-fonds ou de rentes. Il est rare que la prospérité de ces fondations funéraires se soit prolongée longtemps après la mort du souverain et la chute de sa dynastie : bientôt les revenus ont été confisqués pour la plupart par un successeur à court de ressources, la population a diminué et s'est éteinte, les maisons et les bâtiments se sont écroulés, et il est resté de tant de

1. Quibell, *The Ramesseum*, p. 4-5 et pl.

richesses les ruines que les étrangers visitent volontiers au clair de lune. Les *Memnonia* des Pharaons ont eu la même histoire que les tombeaux des califes et des sultans Mamelouks, et le quartier de Thèbes où ils s'élevaient dut toujours présenter le même mélange de magnificence et de désolation qu'on admire dans les cimetières royaux du Caire.

Il y en a beaucoup d'importants parmi les documents recueillis par M. Quibell. Et d'abord les tombeaux. L'un d'eux, celui de Sahotpouibrî est de la première moitie de la XIIe dynastie, et les inscriptions en ont été fort bien interprétées par Spiegelberg. Il est d'une facture plus que médiocre et assez mutilé; mais il est fort intéressant malgré tout, car il nous prouve que les scènes reproduites si fréquemment sur les parois des hypogées des XVIIIe-XXe dynasties à Thèbes, appartenaient déjà au système de décoration usité sous la XIIe dynastie, le voyage vers Abydos, les danses des bouffons, et surtout les rites du *tikanou*, qui sont liés si intimement à la donnée du sacrifice humain [1]. Je ne dirai rien des sceaux empreints sur les briques ou des mentions tracées sur les jarres de vin et d'huile; Spiegelberg les étudiera dans son volume prochain. Les stèles enrichissent la série des *Domestiques* et des autres employés de la *Place vraie*, dont quelqu'un devrait bien reprendre et mettre au courant le catalogue dressé il y a dix-sept ans déjà. Les tombeaux de la XXIIe dynastie ont fourni, avec de beaux sarcophages, des généalogies de hauts personnages qui ont joué leur rôle dans l'histoire troublée du temps. Le meilleur d'entre eux était un certain Nakhîtifmaout, attaché au sacerdoce d'Amon et dont le fils Harsiisît épousa une fille, Isiouîrît, d'un roi ignoré jusqu'alors, de moi du moins, Harsiisît Mariamonou. Ce roi n'appartient pas à l'une des dynasties qui régnèrent alors sur l'Égypte entière, la Bubastite ou la Tanite, dont les membres officiellement admis au Canon nous sont connus. Mais il y a eu, à partir de la fin de la XXIIe dynastie officielle, un certain nombre de petites dynasties locales, dont les principaux personnages se sont attribué souvent les titres et l'appareil de la royauté avec ou sans l'autorisation du Pharaon régnant. A Thèbes, où la constitution théocratique de la principauté prêtait à tant de combinaisons curieuses, ce sont les grands-prêtres d'Amon qui, de temps à autre, en agissaient ainsi, et les inscriptions de Legrain nous ont révélé un Aouîti, avec l'épithète de Mariamonou et un an II, qui correspond à l'an XV du Pétoubastis de la XXIIIe dynastie [2]. L'exemple des Hrihorou et des Paînotmou, à la XXIe dynastie, nous permet de croire que le Harsiisît, décoré du titre de roi sur le cercueil d'un de ses petits-fils, est un grand-prêtre d'Amon monté en grade. Or, nous avons vers ce temps-là deux Harsüsît qui furent grands-prêtres [3], l'un qui arriva au pontificat

1. Quibell, *the Ramesseum*, p. 4, 14-15, et pl. VI-IX.
2. *Inscription n° 26 de Legrain*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114.
3. *Inscription n° 23 de Legrain* et peut-être aussi l'*Inscription n° 24*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114.

en l'an VI de Sheshonq III, et l'autre qui s'y trouvait installé à peu près trois générations plus tard, en l'an XIX de Pétoubastis [1]. D'après l'ensemble des documents découverts par M. Quibell, je pense que c'est celui-là qui maria sa fille au fils de Nakhîtiîmaout. Il y aurait eu ainsi, du temps de Pétoubastis, deux personnages qui se seraient proclamés Pharaons à Thèbes, ce qui, d'ailleurs, n'aurait rien d'étonnant, sous une dynastie aussi faible que le furent les Tanites de la XXIIIe dynastie. En ce cas, Harsiisît aurait été l'un des derniers rois-prêtres qui dominèrent sur Thèbes. Dès Osorkon III, successeur de Pétoubastis, les Éthiopiens étaient maîtres du Saîd, et ils avaient supprimé le grand-pontificat thébain, comme incompatible avec leurs droits héréditaires.

La partie du volume occupée par M. Quibell est donc d'un intérêt très réel, et nous gagnerons tous à l'étudier de près. L'autre partie, celle qui a été réservée à M. Griffith, nous transporte à une époque très antérieure, sous la Ve dynastie. Elle contient ce tombeau de Phtahhotpou, découvert par Mariette, utilisé par E. de Rougé, édité pour la plupart par Dümichen dans ses *Resultate*. Deux dames anglaises, Mesdemoiselles Pirie et Paget, l'ont copié en entier et leurs dessins ont été reproduits en onze planches. L'exécution est fort louable; il me semble pourtant que les deux artistes auraient pu mieux reproduire la facture des artistes égyptiens. La manière dont elles ont tracé les profils est surtout défectueuse : au lieu de les poser d'un seul trait depuis le haut du front jusqu'à la naissance du cou, ainsi que les Égyptiens le faisaient, puis d'ajouter les détails intérieurs, elles les ont décomposés en trois ou quatre parties, du front au bout de l'aile du nez, de la narine à la commissure des lèvres, du bas de la lèvre supérieure à la naissance du cou, et elles ont marqué le contour des lèvres par deux traits joignant la commissure à angle droit au lieu de l'envelopper d'un seul trait replié autour de la commissure. Tout cela est conforme aux habitudes du dessin moderne, mais ce n'est pas ainsi que les Égyptiens d'autrefois procédaient, et l'impression en est faussée. Les tableaux sont d'ailleurs exacts, et je regrette seulement que M. Griffith n'y ait pas fait surajouter partout les parties copiées jadis par M. Dümichen et qui ont été endommagées ou même détruites depuis lors : cela aurait évité au lecteur la peine de se reporter à l'ouvrage de Dümichen, dont le volume photographique au moins est rare et coûteux. Ces observations n'enlèvent rien à la valeur scientifique de l'œuvre de M. Griffith et de ses collaborateurs. Les planches sont claires, agréables et d'un usage commode : le texte rétablit l'ordre naturel des scènes, un peu troublé sur les planches, et les explique avec toute la netteté désirable. Le tombeau de Phtahhotpou ne compte point parmi les plus riches que l'on connaisse en scènes de la vie privée, mais il représente assez bien ce qu'était

---

1. *Inscriptions n°s 27-28 de Legrain*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114, le nom mutilé du pontife ne peut se rétablir qu'en Harsiisît.

la décoration courante des mastabas ordinaires de l'époque memphite, et à ce titre la traduction que M. Griffith a donnée des inscriptions sera utile aux égyptologues [1]. Dans une note supplémentaire, M. Griffith identifie le tombeau qu'il publie avec celui de Phtahhotep II (D 64) de Mariette, et il rapporte l'opinion de Petrie, d'après laquelle, si Mariette a si peu parlé de ce mastaba dans son ouvrage inachevé, c'est qu'il comptait le publier en entier et le décrire avec soin. C'était, en effet, l'intention de Mariette, et j'ai eu entre les mains, en 1876, plusieurs des planches exécutées; elles appartenaient à un manuscrit presque complet des mastabas. Ce manuscrit fut mouillé avec beaucoup d'autres papiers, en 1878, lors de la grande inondation qui envahit le Musée de Boulaq, et Mariette le détruisit dans un accès de découragement. Il en avait recommencé aussitôt une rédaction nouvelle, et c'est de celle-là que j'ai publié les fragments après sa mort.

G. Maspero.

J. E. Quibell, **El-Kab**, in association with the work of Somers Clarke and J. J. Tylor, (forme le volume de l'*Egyptian Research Account*, pour 1897), Londres, Quaritch, 1898, 23 p. et XXVII pl.

Le site d'El-Kab a toujours été de ceux qui ont attiré l'attention des voyageurs et des savants. Dès la fin du siècle passé, l'enceinte immense et les ruines de la ville, les débris de temples qu'elle renferme, les beaux hypogées creusés dans les collines voisines, les restes d'édifices qui sont semés aux alentours fournissaient aux savants de la *Commission d'Égypte* la matière d'un des chapitres le mieux rédigés de leur *Description* [2]. J'avais toujours pensé qu'on y découvrirait des sépultures remontant aux époques les plus anciennes de l'histoire, et à deux reprises en 1882 et en 1884, j'avais fait exécuter quelques sondages dans la plaine qui s'étend entre l'enceinte et la montagne, mais le hasard m'avait fait tomber chaque fois sur des puits entièrement dépouillés, et ce n'était pas avec des budgets variant entre 21,000 et 32,000 francs pour l'Égypte entière qu'il eut été prudent de persévérer dans une entreprise qui s'annonçait si mal. Grâce à la générosité de MM. Somers Clarke, JJ. Tylor et Jesse Howorth, M. Quibell a pu

1. Il y aurait, je crois, des modifications à apporter dans plusieurs passages des dialogues. En voici deux que je prends à la planche XXXII. Au-dessus des manœuvres qui tirent sur la corde pour abattre le filet tendu aux oies, M. Griffith lit : « Pull, comrade, you have made a catch. » Il vaut mieux traduire : « Tire, toi qui es avec moi; il y a une oie (habou) pour toi! » parmi les oies qui vont être prises. Au registre immédiatement supérieur M. Griffith traduit ainsi l'apostrophe que le père adresse à son fils : « O strong lad, bring me ropes! » J'aime mieux lire : « *A sobkai*, *O petit*, apporte-moi les cordes! » *Sobkai* est le prototype du copte ϭⲟⲃϫ, ϭⲃⲟϫ, *petit*.

2. *Description de l'Égypte*, t. I, p. 341-356, et t. VI, p. 97-154.

exécuter l'œuvre avec des ressources suffisantes pour les besoins de la science. Le résultat de ses fouilles autour d'El-Kab tient dans le petit volume que l'*Egyptian Research Account* vient de publier.

La plupart des tombes qu'il a ouvertes dans les parties inférieures du terrain avaient été pillées par les paysans du village voisin, comme celles que j'avais examinées : elles étaient fort petites, un simple trou long de six pieds, large de deux, profond de trois environ, sans autre mobilier qu'un peu de poterie, sans caractère nettement déterminé. En revanche, trois tertres bas, deux au N. un au S. de ce premier champ de recherches, contenaient des sépultures d'époques diverses, dont les plus anciennes appartenaient à plusieurs types, mastabas en briques sèches les uns à puits carré, les autres à escalier grossier ou à couloir incliné, fosses où le corps est enfermé dans un de ces larges pots en terre cuite évasés largement, du type de ceux que l'on appelle des *mâgour*, et où l'on recueille l'eau qui s'échappe des grands *Zîr* poreux, enfin les mêmes tranchées que M. Q. avait déjà explorées à Negadéh, et que M. Petrie attribuait à la *Nouvelle race*, avec leurs cadavres repliés sur eux-mêmes la tête au Sud, et leur appareil de poteries, de perles et de plaques de schiste. Sur plus de trois cents tombeaux examinés, environ cinquante-trois des plus petits fournirent quelques objets utiles, ainsi que trente-sept mastabas ordinaires et treize mastabas à escalier : le reste avait été vidé ou ne renfermait que des tessons insignifiants. Deux ou trois mastabas seulement nous ont rendu le nom de leur premier maître, celui de Kamen, ou plutôt de Menka, et celui de Nofirshemem. Il ne reste plus guère que les arasements du premier, assez pour constater qu'il était construit comme tous ceux de son groupe en briques sèches recouvertes d'un enduit poli et passé au lait de chaux. La face extérieure des murs était rayée de longues rainures qui la divisaient en panneaux étroits. Un mur de ronde l'enveloppait en entier et le séparait de ses voisins. Quelques débris de calcaire recueillis dans les chambres proviennent de la stèle et des portes : on y lit encore le nom et les titres du défunt, *le connu du roi, inspecteur des prophètes*, Kamen (Menka). Le mastaba de Nefershemem contenait deux statues de double, l'une assise, l'autre debout, qui sont conservées l'une et l'autre au musée de Gizèh. La première est en calcaire, la seconde en grès peint, et elles sont toutes deux de bons spécimens de l'art courant de l'ancien empire. Deux autres mastabas contenaient des plats de diorite sur lesquels le nom et le titre du Pharaon Sanofiroui étaient gravés. La seule des tombes moindres qui n'eût pas été pillée dès l'antiquité contenait une petite plaque en stéatite avec un cartouche que M. Q. lit Râneb, comme l'un des noms de double gravés sur la statue archaïque de Gizèh. On y ramassa une quantité d'or ouvré ou brut assez considérable, deux pépites d'or du poids de 0,28 grammes, un bracelet en or, une barrette en or percée de cinq trous ayant servi de fermoir à un collier composé d'autant de rangs de perles où l'or alternait avec la corna-

line. Le mobilier courant comprenait, outre les vases ordinaires en calcaire ou en poteries, cinq petits récipients en ivoire, et deux balles rondes en cornaline et en calcaire. Si tous les mastabas de taille plus forte possédaient une quantité d'or proportionnelle à celle qu'on a recueillie dans ce petit hypogée, on conçoit sans peine que les voleurs d'autrefois n'aient pas résisté à la tentation de s'y introduire et de les dépouiller. La seule des fosses de la *Race nouvelle* qui fût intacte renfermait avec les objets qu'on rencontre communément dans ce genre de sépulture un cylindre portant un cartouche Râka, entre autres signes de déchiffrement incertain [1]. Les quelques objets inscrits ramassés ailleurs, ainsi le cylindre du Pharaon Ousirkaf de la Ve dynastie, ne permettent pas malheureusement de classer avec une entière certitude les endroits où ils étaient; les remaniements ont été si fréquents dans la nécropole, qu'on ne peut dire s'ils étaient à leur place primitive, ou s'ils ne se sont pas glissés là à la suite de quelque fouille antique.

Je ne décrirai pas ici l'aspect des corps, leur position, les objets qui les accompagnaient : tout cela est identique à ce qu'on observe à Neggadèh, et, par conséquent, n'est plus nouveau pour nous. Le seul point intéressant à noter ici, c'est le changement d'opinion qui s'est produit dans l'esprit de M. Quibell, au sujet de la date qu'il convient d'attribuer aux monuments de la *Nouvelle race*. On se rappelle qu'à la suite de certains faits observés à Ballas et à Neggadèh, M. Petrie avait pensé pouvoir affirmer qu'elle s'était introduite violemment en Égypte après la VIe dynastie et qu'elle y avait dominé pendant l'intervalle obscur qui s'étend de la VIIe à la XIe. M. Q. pense que les observations sur lesquelles M. Petrie s'appuyait ne sont pas convaincantes et M. Petrie lui-même admet aujourd'hui qu'il ne faut pas s'enfermer dans les limites qu'il avait tracées lui-même. Ceux qui, suivant ses opérations de loin, ne peuvent rien vérifier sur place, n'ont qu'à accepter ses appréciations du moins jusqu'à nouvel ordre. Nous admettrons donc que les tombes de Neggadèh ne soient pas de l'époque à laquelle M. Petrie les avait attribuées d'abord. En faut-il conclure qu'il faille les reporter toutes aux temps antérieurs à l'histoire ? Je rappellerai ici que les poteries rouges et noires ont été trouvées en deux endroits au moins mêlées à des monuments écrits d'un type connu, à Gébéléîn en 1885-1886, avec des cercueils décrits par Bouriant [2], et qui sont des Xe-XIIIe dynasties, à Khozâm, en 1883, avec une stèle qui fut transportée à Boulaq et qui est au nom du fils royal Ousirou, prince de Haraoui [3], c'est-à-dire du nome de Coptos. Il est fâcheux qu'Ousirou n'ait pas nommé son père :

---

1. Cf. le dessin publié dans Quibell, *El-Kab*, pl. XX, n° 28.

2. Bouriant, *Petits monuments et petits textes recueillis en Égypte*, dans le *Recueil*, t. IX, p. 82-84.

3. C'est la stèle décrite à tort dans la *Notice des principaux monuments exposés au musée de Gizeh*, 1897, p. 15, n° 53, comme provenant de Karnak, ou du nord de Karnak.

c'eût été un gros gain pour nous. Mon impression est que le monument est des premières dynasties thébaines, probablement de la XIe, mais Wiedemann préfère le ranger à la fin de la VIe [1]. De toute façon, il fournit une date relativement basse, et il nous prouve le long usage de la poterie en question aux temps historiques de l'Égypte. J'ajoute que les circonstances de la découverte sont telles qu'on ne saurait douter que les vases soient contemporains de la stèle. Les fellahs en quête de *sabakh* avaient découvert les ruines d'une petite chambre en briques sèches, et, au milieu, une grande dalle de pierre étendue sur le sol. Comme elle cachait évidemment un trésor, une querelle s'éleva entre eux, et, le bruit en courant à Louxor, le consul d'Angleterre, Moustapha Aga Ayat, prévint la direction des fouilles. Arrivé sur les lieux, on constata qu'on était dans une chapelle dont les murs ne dépassaient guères deux mètres au plus haut dans leur état actuel. Un déblaiement sommaire autour de la pierre mit au jour plus d'une centaine de ces vases rouges et noirs de tous les types retrouvés depuis, y compris les deux petits vases accolés [2]. Ils étaient autour de la pierre, intacts pour la plupart et dans la position même où ils avaient été rangés. Lorsque la pierre fut déplacée et retournée, on découvrit au dessous les débris d'une trentaine au moins de vases pareils : *la pierre les avait écrasés en tombant*, et les décombres avaient bientôt recouvert le tas complet. Je continue donc à penser pour ma part que cette poterie et les localités où on la trouve peuvent s'échelonner sur une très longue série d'années. J'ai exposé ailleurs que le gros de la population égyptienne était d'origine libyenne, et identique aux tribus qui peuplaient les déserts sur la droite et sur la gauche du Nil ; seulement les unes se sont civilisées rapidement dans le milieu favorable de la vallée, tandis que les autres ont conservé les mœurs et l'outillage plus grossier du début [3]. Elles avaient une tendance irrésistible à sortir de leur domaine aride pour se répandre sur l'Égypte, et, comme je l'ai également expliqué ailleurs, elles y réussissaient plus ou moins selon les époques [4]. Il me paraît probable jusqu'à nouvel ordre qu'une partie des tombes découvertes par Petrie, par Quibell, par Morgan, par Amélineau, remontent aux âges les plus anciens, mais qu'un nombre considérable appartient aux temps historiques, à ceux de l'Empire memphite, à ceux du premier empire thébain, plus bas peut-être.

Les cimetières de la XIIe dynastie n'ont rien fourni qui sortît de l'ordinaire : ce sont les perles, les scarabées, les disques, les éperviers, les têtes d'hippopotame, en cornaline, en améthyste, en feldspath vert,

1. *Orientalistische Literaturzeitung*, 1899, col. 182.

2. Cf. pour ces types variés, J. de Morgan, *l'Age de la pierre et des métaux*, pl. I, et p. 159 n° 461-470. J'ai encore des croquis coloriés de ces vases, qui doivent se retrouver dans les collections de Gizèh.

3. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. I, p. 45-46, 52-53.

4. *Revue critique*, 1897, t. I, p. 97 sqq, à propos des fouilles de Petrie-Quibell à Neggadèh.

en nacre, en jaspe, que l'on rencontre communément, et, dans la masse, un cylindre d'Amenemhâît III, qui, avec deux stèles assez grossières, a permis de dater l'ensemble. La XVIIIe dynastie est presque absente, et cela n'a rien d'étonnant si, comme M. Q. le pense, les tombes contemporaines furent usurpées aux basses époques et utilisées en guise de chantiers pour les momies des pauvres. Les seuls monuments d'alors qui aient fourni quelques documents curieux sont les temples semés dans la ville ou autour d'elle. M. Q. a constaté que le petit édifice d'Aménôthès III, situé à une heure de distance dans le désert, succéda à une chapelle construite un peu plus haut, antérieurement à la VIe dynastie, et qui fut balayée par les eaux à la suite de ces orages épouvantables qui éclatent parfois dans le désert ; il ajoute qu'un sort pareil menace les constructions actuelles. Le petit temple de Thoutmosis III, qui s'élève à l'ouest de la colline des hypogées, avait beaucoup de dépôts de fondation, mais sans grande valeur. Au contraire, ceux qui ont été déterrés dans le grand temple ont fourni quelques documents intéressants pour l'histoire de la ville : on y a lu les cartouches d'Aménôthès II, quand les restes du mur sous lequel ils étaient enfouis portent des scènes au nom de Ramsès II. Toutefois M.Q. parle à ce propos d'usurpations commises par Ramsès II et je ne pense pas qu'ici le terme soit juste. Les tableaux n'avaient pas été sculptés sous Aménôthès II, puis démarqués sous la XIXe dynastie et remarqués par le souverain régnant alors : le mur, une fois bâti, était demeuré blanc jusqu'au jour où l'on y inscrivit les titres de Ramsès. Il n'y a pas, comme on voit, une usurpation réelle, mais une décoration retardée puis reprise après plus d'un siècle.

C'était la première fouille que M. Quibell entreprenait seul, sous sa responsabilité : le récit prouve qu'il l'a menée avec une activité et une conscience rares. Elle ne lui a pas rendu à coup sûr tout ce qu'il en attendait, mais la fortune, qui l'avait trahi sur cette rive orientale du Nil, l'a dédommagé sur la rive opposée, à Kom-el-Ahmar. Ses trouvailles sur ce dernier site comptent parmi les meilleures de ces dernières années, et nous espérons tous qu'il ne s'écoulera plus grand temps avant qu'il nous en fasse connaître le produit.

G. Maspero.

Sophocle, Œdipe à Colone, traduit en vers par Ph. Martinon. Paris, Fontemoing, 1899. 75 p.

Après avoir traduit les *Élégies* de Tibulle et les *Amours* d'Ovide, M. Martinon essaie son talent de traducteur dans un autre genre ; il met Sophocle en vers ; plus tard ce seront *Œdipe Roi* et *Antigone* ; actuellement c'est *Œdipe à Colone*. Il sait, comme on le voit, passer du plaisant au sévère. Cette fois le texte est absent ; c'est que M. M. n'a pas traduit la pièce dans son entier ; l'ayant disposée en vue d'une représentation

possible, il a pratiqué quelques coupures, supprimé certains morceaux qui sont moins dans le goût moderne, et laissé de côté une bonne partie des chœurs. Je ne trouve pas heureuses toutes les suppressions; au début même du drame, par exemple, après le dialogue entre Œdipe et Antigone (ici la scène première), Œdipe adresse quelques mots à l'habitant de Colone qui survient, et est brusquement interrompu; ces mots produisent un jeu de scène, minime si l'on veut; cependant je ne vois pas bien pourquoi ils ne sont pas rendus. Mais je ne veux parler que de la manière dont la pièce est traduite. Au point de vue du sens, M. M. suit son modèle avec bonheur : c'est bien Sophocle que nous lisons. Il n'en est pas tout à fait de même pour la forme; l'expression est parfois terre à terre et touche à la vulgarité; le rythme n'est pas toujours heureusement choisi, et l'on rencontre trop souvent des vers qui sont simplement de la prose rimée[1]; il y a bien par ci par là quelques chevilles, et *car* revient bien souvent sans raison, et sans autre effet que d'alourdir la phrase. M. Martinon doit néanmoins être félicité de sa tentative; je souhaite que pour les autres pièces de Sophocle qu'il traduira, sa versification soit plus ferme et sa langue plus relevée; on n'aura pas moins de plaisir à le lire, au contraire.

My.

A. Leroux. **Le Massif Central**. Histoire d'une région de la France. Paris, Bouillon, 1898. Vol. Ier, xxvii-432 p. Vol. IIe, 385 p. Vol. IIIe, 309 p., avec table analytique. Prix de l'ouvrage : 25 fr.

On commencera par chicaner l'auteur sur le titre de son ouvrage. Pourquoi laisse-t-il figurer sur la couverture de ses volumes l'épithète *Central*, alors qu'il répudie cette dénomination (I, p. 10) et qu'il emploie constamment celle de Massif *Intérieur* ? Ce qui est plus grave c'est que ce massif Intérieur est présenté comme « une région de la France ». Or cette région embrasse, à elle seule, d'après la délimitation qu'en trace l'auteur (I, 16-17), onze de nos anciennes provinces et empiète sur quatre ou cinq autres; c'est un territoire de plus de 100 mille kilomètres carrés, plus du double de la Suisse. L'on a déjà signalé ici[2] le mal fondé de cette conception, par où M. Leroux accole sous une même rubrique des provinces naturelles fort diverses et s'évertue à les fondre en une unité artificielle. Depuis la publication séparée de son introduction géographique, l'auteur semble avoir eu conscience de l'illusion à laquelle il a cédé. « Bien que la géographie, écrit-il (III, p. 243) nous ait contraint (*sic*) d'étendre les limites du Massif jusqu'au Bas-Rhône et jusqu'à la

1. P. 18, Tu n'étais pourtant pas malheureux à moitié; p. 35, Elle résiste ? Emmenez-la bon gré mal gré; p. 36, Ça, m'obéira-t-on ?; p. 51, Ah ! venez dans mes bras, Mes enfants, car sûr vous je ne comptais plus guère, etc.

2. *Rev. Crit.*, 1894, II, p. 234.

Dheurre-Bourbince, jusqu'aux plaines du Languedoc, de la Guyenne, du Poitou et du Berry, il n'en est pas moins évident que la notion de cette région ne peut se réaliser pleinement, au point de vue historique, que dans le groupe des provinces qui lui appartiennent tout entières — si même elle ne doit point se restreindre au groupe des provinces intérieures. » Et il conclut par ces mots. « Parler du Massif comme d'une entité historique absolue, serait une duperie, puisqu'aussi bien il n'y a pas dans tout son passé un seul fait, de fonction ou d'incidence, qui soit adéquat à l'ensemble » (p. 262). Cette confession *in extremis,* écrite en un style étrange, dément et condamne toute l'entreprise.

Nous savons bien que M. L. a tenté une « construction historique »; dont « le cadre est fourni par la géographie ». C'est justement l'interprétation de la géographie qui paraît inquiétante. Car en cette matière se trahit l'inexpérience de l'auteur. Est-il vrai qu'un géographe professionnel ait « fortifié de son approbation » des propositions comme celles-ci : Nivernais, Morvan et Puisaye « font corps, géographiquement, avec la Côte-d'Or et le plateau de Langres qui sont eux-mêmes un prolongement du grand massif (?) lorrain » (I, p. 15). « S'il est vrai que la race celtique a pour berceau l'extrême Orient de l'Europe, la région de l'Oural et de la Mer Noire, c'est assez dire qu'il n'y avait pas opposition entre les conditions climatériques anciennes et celles au milieu desquelles vivait la race celtique établie en Gaule » (p. 98). « La position géographique, quand la ville est très ancienne, ne provient jamais d'un choix réfléchi ni d'un propos délibéré... Si la position géographique et la situation topographique étaient naturellement privilégiées, les effets s'en révélaient plus tard par l'afflux inconscient (*sic*) des populations voisines » (II, p. 11). Un ethnographe demanderait compte de phrases comme celles-ci : « Les Celtes ayant couvert en Europe presque toute la région des Alpes, il faut nécessairement voir en eux un peuple montagnard. Rien donc de surprenant à ce qu'on les trouve établis justement dans cette moitié de la Gaule où prépondèrent les montagnes » (I, p. 97). Est-il vrai que les Celtes soient originairement blonds ? (p. 93). On aimerait aussi à connaître comment M. L. entend la différence entre « l'origine celtique » et la « souche historique » des brachycéphales du Périgord (p. 96).

Sur le terrain historique, l'auteur se meut avec plus de sûreté. Son ouvrage a les qualités d'une compilation soigneuse et intelligente. On y louera d'abord l'abondance de l'information sur les sujets les plus variés, et parfois des recherches et trouvailles personnelles. Signalons, à ce titre, à propos des institutions administratives, une explication nouvelle des *pariages* ou partages d'attributions entre les officiers du roi et les seigneurs (I, p. 383), des observations suggestives sur la physionomie des villes (II, p. 20), et en général, l'historique des industries, du commerce, des voies de communications, où l'auteur se plaît à comparer, sur divers points de sa « région », l'évolution de ces phénomènes.

Mais, chemin faisant, que d'assertions hasardeuses, jetées au courant de la plume ! Dans un chapitre spécialement consacré aux chefs-lieux du Massif Intérieur, M. L. se demande « quelles sont les causes qui ont fait la fortune de ces villes ». La première, dit-il, c'est que ces villes « ont été le siège d'institutions communes à tout un territoire » (II, p. 7). Mais ce qu'il importait de résoudre d'abord, c'est la raison de cette concentration d'institutions communes en un point donné ; c'était là la cause première. Dressant un ordre d'ancienneté des villes de second ordre, « d'après leur formation matérielle », M. L. professe que les plus anciennes sont les villes d'origine romaine « qui doivent leur importance première à leur situation au bord des cours d'eau » (II, p. 17). N'a-t-il pas existé des petits centres urbains antérieurs à l'époque romaine ? M. Leroux en énumère lui-même quelques-uns (p. 2). Une autre classification comprend, sous la dénomination bizarre de « villes auxiliaires du pouvoir royal », celles qui ne possèdent que quelques-uns des « cinq grands services qui s'appellent le culte catholique, la justice, l'enseignement, l'administration et l'armée ». On sentira tout le prix de cette hiérarchie quand on apprendra qu'à l'époque où l'auteur la considère (milieu du xviᵉ siècle), « Toulouse et Aix sont « au point de vue politique les deux plus importantes villes de la France provinciale », éclipsant Lyon, Montpellier, Bordeaux, simples « villes auxiliaires » (II, p. 26). Voici encore quelques aphorismes notés au passage. « Dans l'homme primitif, l'idée morale, j'entends l'intuition du bien et du mal, fut la première éveillée » (II, p. 273). « L'amour libre n'est pas toujours, tant ses variétés sont nombreuses, l'amour électif » (p. 285). Voici encore une théorie que méditeront les historiens. « La première cause de la distinction entre les pays de droit écrit et les pays de droit coutumier résulterait, si notre jugement ne nous trompe, de ce fait que le sacerdoce des druides ne s'est jamais véritablement exercé que sur la moitié septentrionale de la Gaule » (II, p. 314). Quant aux philologues, peut-être ne partageront-ils pas l'opinion de M. L. sur la répartition des idiomes dans le Massif intérieur, due simplement aux « relations sociales ». Les populations du Bourbonnais et d'une partie du Lyonnais ont parlé français uniquement parce qu'elles ont eu avec leurs voisins du Nord des relations quotidiennes qui leur ont manqué avec leurs voisins du Midi. Mais cette cause n'est pas, comme l'assure l'auteur, « purement historique » ; elle procède d'abord de la géographie (III, p. 13).

Les parties de l'ouvrage qui traitent des arts, sciences et lettres donneraient lieu à bien des observations. On aimerait à savoir comment l'architecture, dans le Massif Intérieur, a tiré parti des matières premières livrées par le sol, si les artistes et les littérateurs se sont inspirés du pays natal. M. L. passe une revue rapide des monuments et se contente d'une nomenclature biographique des écrivains. On croit sentir la lassitude de l'auteur à la fin de son travail.

Ces critiques témoignent de l'attention méritoire avec laquelle nous

avons lu les trois volumes de M. Leroux. Nous devons avec la même sincérité rendre justice à l'effort déployé par l'auteur pour maîtriser un sujet aussi vaste, au talent avec lequel il résume les travaux de première main sur les questions les plus variées On lui saura gré surtout de la documentation copieuse qui fait de son ouvrage un précieux instrument de travail et un indispensable répertoire. Si le plan de la « construction historique » est manqué, les matériaux en sont bons.

B. Auerbach.

Nicoolo Machiavelli. Il Principe, testo critico con Introduzione e note a cura di Giuseppe Lisio. Firenze, Sansoni, 1899. In-8, LXXII-121 pages (10 fr.).

Dans l'Introduction de cette nouvelle édition du *Prince*, M. Lisio expose minutieusement la méthode qu'il a suivie pour retrouver, derrière les milliers de variantes que présentent les manuscrits et les éditions, la leçon primitive de l'ouvrage de Machiavel. Les principes dont il s'est inspiré sont excellents, et ses conclusions paraissent devoir être acceptées dans leur ensemble. M. L. établit fort bien que les retouches et corrections de langue ou de style qui se remarquent dans la première édition (Rome, 1532), lorsqu'on la compare avec les manuscrits, ne sauraient être imputées à Machiavel, car si celui-ci avait récrit ou simplement revu son *Prince* après 1513, ce travail n'aurait certainement pas été limité à des détails de pure forme, d'orthographe ou de syntaxe ; les idées elles-mêmes auraient été plus ou moins gravement modifiées, ne fût-ce que dans la façon d'en présenter quelques-unes ; Machiavel, en effet, était un penseur avant d'être un auteur, et il ne commet jamais les scrupules grammaticaux des purs humanistes qui se plaisent à remanier une phrase sans trop se préoccuper de ce qu'elle dit. Le nouvel éditeur avait donc à débarrasser la prose de son auteur du vernis académique, de la régularité factice et de la correction pédantesque qui y avaient été artificiellement surajoutés. C'était un travail qui exigeait à la fois de la hardiesse et du tact. M. L. l'a entrepris avec courage et dans un esprit nettement scientifique ; il convient de l'en féliciter. Certains lecteurs seront peut-être surpris de trouver dans le texte ainsi restitué un grand nombre d'irrégularités, en particulier d'anacoluthes, et bien des formes franchement populaires (*le sua legge* pour *le sue leggi*, *possere* pour *potere*, *indrieto* pour *indietro*, etc...), des mots latins enchâssés dans la période italienne (*tamen* que les éditions ont remplacé par *pure* ou *nondimeno*, *in exemplis* remplacé par *per esempio*, etc..., sans parler des titres de chapitres, tous en latin). Le style de Machiavel y perd en majesté et en tenue ; il y gagne en vivacité, en mouvement et en vérité : on y reconnaît mieux le parler savoureux de cet enfant de Florence, qui se pique peu de faire œuvre littéraire ; il dit les choses comme il les conçoit, avec la spontanéité de son langage familier, sans pourtant réussir à se

défaire de certains mots latins parasites, que l'ancien secrétaire de la république tenait de la tradition des chancelleries. Étudiée au point de vue des éléments disparates, et encore mal fondus, qui s'y rencontrent, la langue du *Prince* est des plus intéressantes. M. Lisio tire de cette étude des conclusions instructives. Il distingue deux périodes dans la prose de Machiavel; la première comprend ses lettres (de 1512 à 1515), le Prince et les discours sur Tite-Live (1517) : c'est la période de tâtonnements, où la langue est foncièrement *florentine*, très libre au point de vue de la syntaxe et parsemée de latinismes peu agréables. La seconde période commence avec l'Art de la guerre et la Vie de Castruccio Castracani (1520) et s'affirme surtout avec l'Histoire de Florence (1521-1525) : la langue de Machiavel y devient *italienne* par la fusion de plus en plus parfaite des divers éléments, latins et populaires qui entrent dans sa composition; la phrase est plus régulière, plus élégante, mais en général aussi plus massive, et tout en conservant les caractères propres qui font de Machiavel l'un des écrivains les plus nerveux de la Renaissance, elle annonce la période solennelle et factice qui va se généraliser en Italie dans le cours du xvie siècle. Les influences qui paraissent avoir agi sur l'évolution du style de Machiavel sont fort judicieusement indiquées (Introd. p. LXXI-LXXII). On voit assez par ces remarques quelle est l'importance de l'édition qui nous occupe; elle permet de mieux apprécier la place du *Prince* dans l'histoire de la prose italienne.

Henri HAUVETTE.

Jules GARSOU. **Les créateurs de la légende napoléonienne, Barthélemy et Méry**. Paris, Fischbacher, 1899. In-8, 221 p.

M. Garsou n'a pas eu le moins du monde l'intention de se livrer à une étude littéraire sur Barthélemy et Méry en écrivant ce livre; il a simplement voulu constater la part qu'ils avaient prise à la formation de la légende napoléonienne. Dès lors, il n'avait plus guère qu'à analyser les longs poèmes consacrés par ces deux auteurs à Napoléon (*Napoléon en Égypte, le Fils de l'Homme...*) et à extraire de toutes les autres poésies qu'ils ont écrites, auparavant ou ensuite, tous les passages, vers ou hémistiches qui se rapportent à l'Empereur. C'est ce qu'il a fait. Cette besogne de découpage ne saurait évidemment donner lieu à un livre d'un intérêt palpitant, mais pour tous ceux qui voudront écrire l'histoire de la légende napoléonienne, elle constitue un recueil de documents qui leur évitera de fort ennuyeuses recherches dans des opuscules aussi difficiles aujourd'hui à se procurer qu'à lire. M. Garsou est d'ailleurs très sobre d'observations, entourant seulement ses citations de commentaires historiques indispensables. Nous ne saurions nous en plaindre, car à la façon dont il traite constamment Barthélemy et Méry de grands poètes, nous pourrions craindre d'être peu souvent d'accord avec lui.

Barthélemy et Méry furent, à la vérité, deux improvisateurs d'une habileté extraordinaire, toujours prêts à écrire au courant de la plume des vers solides, aux rimes incroyablement riches, mais tous de même forme, de même allure, de même son, sans vie, sans fantaisie, sans bienheureuse trouvaille de pensée ou d'expression, sans images originales, sans modulations imprévues — des vers manufacturés ayant la fastidieuse monotonie des objets de fabrication courante. Il suffit de les mettre en prose pour constater combien la poésie leur manque et à quel point ils ressemblent à d'ordinaires articles de journaux. Ajoutez que par le style et par l'imagination le *Napoléon en Égypte* ne diffère pas sensiblement du *Philippe-Auguste* de Parseval ou de la *Franciade* de Vennet. Méry d'ailleurs n'était visiblement pas né pour des vociférations si véhémentes ; peut-être réussirait-on à trouver un peu plus de verve naturelle dans ses *Mélodies Poétiques* (1853), si faibles et si banales pourtant, et l'éditeur qui les présentait au public — sans doute Méry lui-même — avait bien raison d'écrire dans la préface : « sa vocation n'était pas là où le hasard de ses débuts l'avait poussé ».

Raoul ROSIÈRES.

T. R. G. Méthode de Transcription rationnelle générale des Noms géographiques s'appliquant à toutes les écritures usitées dans le monde, par Christian GARNIER. — Paris, Leroux, 1899. Petit in-folio, xij-149 pp.

Quand je me reporte à des souvenirs déjà bien lointains, j'ai tout lieu d'être sympathique à cette œuvre posthume d'un jeune travailleur de vingt-six ans : précisément au même âge et dans le même but, j'en avais esquissé une semblable sous le nom d' « Alphabet universel », qui n'a jamais vu le jour et ne le méritait point. Mais l'idée, du moins, était bonne, puisqu'un Congrès géographique l'a reprise et que l'auteur l'a heureusement réalisée. Elle a même plus de portée pratique que sa modestie ne paraît l'avoir soupçonné : au jour prochain où le Japon voudra résolument marcher de pair avec l'Europe, en renonçant à son inextricable système graphique, il trouvera dans ce livre un alphabet tout fait et rationnellement établi.

L'auteur n'a point prétendu faire œuvre de linguiste, mais de géographe pratique. Il n'en faut que davantage admirer la prodigieuse préparation linguistique que supposent ses tableaux, où figurent les idiomes les plus divers, les moins aisément assimilables, les plus riches en combinaisons phonétiques et accentuelles littéralement déconcertantes pour notre oreille et nos organes. Il va de soi pourtant, — et, en luttant vaillamment à la fois contre les difficultés et la maladie, Garnier a dû lui-même en avoir pleine conscience, — que son système n'est point définitif. Il y manque, d'abord, une base rigoureusement phonétique. On sera tenté de penser que c'est là un défaut insignifiant, dans un

travail qui exclut à peu près la théorie; et, en effet, il est, par exemple, indifférent que l'auteur ait cru à tort (p. 5) à l'identité de l'élément nasalisant des voyelles nasales avec l'*n* guttural allemand; mais il ne l'est pas qu'il ait pu s'imaginer (p. 7) qu'il n'existait qu'un seul *eu* (français), et qu'en conséquence il n'ait proposé qu'un seul signe pour l'*eu* fermé de *meunier* et l'*eu* ouvert de *cœur* (de ce dernier il ne parle même pas). Certaines complications graphiques paraissent au moins inutiles: j'avoue, pour ma part, ne rien comprendre à celle qui représente par un double signe (p. 132) le *sz* hongrois, lequel équivaut à un simple *s* (sourd). On s'étonne encore davantage, dans une méthode de transcription « générale », de voir l'*x* recommandé tour à tour pour transcrire le *ks* russe (p. 15) et le *sh* osindonga (p. 109). Il fallait opter, et surtout s'en tenir le plus possible à ce principe sauveur : un seul signe pour un seul son, autant de signes que de sons. Mais cette contradiction eût sans doute disparu, si l'auteur avait présidé lui-même à la publication de son ouvrage.

Car cette consolation même lui a manqué. Des mains pieuses lui ont élevé ce monument, qui naturellement a dû demeurer intact dans l'état où il l'avait laissé [1]. S'il eût vécu, s'il lui avait été donné de porter son œuvre au Congrès de Berlin, de profiter des objections de ses confrères, de consulter plus tard un linguiste ou surtout un phonéticien de profession, nul doute qu'il n'eût mis à parfaire son œuvre l'admirable conscience dont telle quelle elle témoigne. Jamais le prix Volney ne fut mieux décerné selon les intentions du fondateur, rarement à un talent de plus d'avenir. C'est le cœur serré que l'on quitte ces pages que la mort a scellées.

V. Henry.

Kleinere Schriften zur Mærchenforschung, von Reinhold Kœhler, herausgegeben von Johannes Bolte. — Weimar, Felber, 1898. In-8, xij-608 pp.

Il y aurait peut-être quelque abus à recenser les recensions qui composent exclusivement ce fort volume; mais quelques-unes sont de véritables études, aussi importantes qu'étendues, et les bribes même de la plume d'un Reinhold Kœhler étaient dignes d'être recueillies. Il faut s'applaudir de les voir réunies et féliciter M. Bolte de la diligence avec laquelle il s'est acquitté de cette tâche. Les fautes qu'il a laissé échapper sont si insignifiantes et en si petit nombre qu'il ne vaut pas la peine de les relever [2], quoique des citations en langues très diverses émaillent la

1. Il était permis toutefois de corriger les fautes évidentes comme « le devanagârî » (p. 37) pour « la dêvanâgarî ».

2. P. 42, l. 15, supprimer un *que*, qui est peut-être dans le texte latin, mais qui fausse le vers. — P. 152, l. 2, lire *damna*. — P. 369, l. 20, lire *herauszugeben*.

prose allemande, parfois même entremêlée d'articles assez longs écrits tout entiers en français : il y en a un qui est extrait de *Mélusine* (p. 469), et deux qui nous intéressent particulièrement comme appartenant à l'âge héroïque de la *Revue Celtique* (p. 138 et 270).

A plus forte raison s'abstiendra-t-on de critiques de fond. On en pourrait hasarder çà et là. Ainsi la correction de la p. 351 n'est certainement pas heureuse : tourné comme on le voudra, *con quel che vedo, porto* ne peut signifier que « je porte avec ce que je vois », c'est-à-dire rien du tout, et n'équivaut nullement à *con quel che porto, vedo* (l'œil enchâssé en chaton de bague). A un détail du conte de la p. 339 (*quando verrà Maggio*) il y a un similaire dans le *Moyen de Parvenir* [1] : la dame a dit à sa chambrière qu'elle gardait ce jambon pour Pâques; celle-ci le remet en toute confiance à un jeune homme, qui lui dit se nommer Pâques et lui tient encore bien d'autres propos. Les principaux thèmes du conte de Capdarmere (p. 91) se retrouvent à peu près identiques, moins l'extrême début, dans un des contes albanais publiés par M. Pedersen en 1895 et 1898 [2]. Ce dernier exemple est typique : le seul moyen peut être d'ajouter quelque chose à la prodigieuse information folkloriste de R. K., c'est de lui avoir survécu. Il est difficile d'imaginer un savoir livresque plus étendu dans sa spécialité : chaque conte en fait jaillir des centaines, qui retombent en pluie de perles; l'œil en est ébloui et parfois fatigué.

Avec tout cela, dirai-je que je sois entièrement satisfait? Non. R. Kœhler était de ces collectionneurs dont la joie est de colliger, le modèle de ces esprits curieux et sagaces qui toujours cherchent et se feraient scrupule de jamais conclure, pour qui la crainte des idées générales est le commencement de la sagesse... Brisons là. Nous n'avons pas, dit Mardoche, le crâne fait de même.

V. HENRY.

Sir Harry H. JOHNSTON. **A history of the Colonization of Africa by alien Races.** (Cambridge, Historic Series. University Press. 1899. XII-319 p., 8 cartes coloriées).

Bien que l'auteur ait été un agent des plus zélés de l'Angleterre dans la politique d'expansion en Afrique (p. 182), on sent un effort vers l'impartialité; ce dont témoigne d'abord l'hommage de sa dédicace à Sir G. Taubman Goldie, lord Kitchener of Khartum, M. René Millet, et le major von Wissmann. Mais cette intention méritoire est souvent trahie, et ce défaut d'objectivité est d'autant plus regrettable que M. Johnston

---

1. Édition du bibliophile Jacob, 1873, p. 278.

2. *Albanesische Texte* et *zur Albanesischen Volkskunde*, p. 70 : les trois hommes glabres et le paysan.

possède à fond son sujet, et que sa critique est juste et pénétrante, quand les intérêts britannique ne sont pas en jeu.

L'Afrique est, dès les temps les plus reculés, un champ de colonisation. M. J. montre qu'il ne faut pas exagérer l'œuvre de pénétration qui fut tentée sur les bords de la Méditerranée par les Carthaginois, les Romains, les Grecs. Les épisodes décisifs dans l'histoire des immigrations, c'est l'arrivée des Bantu, c'est surtout le rayonnement des Arabes qui apportèrent une civilisation et un idéal, et qui transformèrent Berbers et Nègres comme les Romains firent les Gaulois.

C'est à un monde africain déjà remanié que s'attaquèrent les Européens, les Portugais en premier lieu, qui rendirent au monde africain d'inappréciables services en acclimatant des végétaux et animaux étrangers (manioc, canne à sucre, tabac, etc., introduction du porc). Si les autres envahisseurs européens ont travaillé pour eux-mêmes, les Portugais ont travaillé pour l'Afrique. D'ailleurs M. J. rend justice à leur entreprise : leurs établissements supportent la comparaison avec ceux des autres puissances. Ils n'ont qu'un tort : c'est de dénier à l'Angleterre ses droits sur la bordure méridionale de la baie de Delagoa et de se prévaloir de l'arbitrage rendu en leur faveur par le maréchal de Mac Mahon, « due to the influence of his wife, who was an ardent Roman Catholic, and had been won over to the Portuguese cause in other ways » (p. 50). Vaut-il la peine de protester contre cette insinuation de mauvais ton et de mauvais goût ?

Les entreprises de chacun des envahisseurs et copartageants de l'Afrique sont racontées depuis le début, en général avec clarté. Il est intéressant toutefois de recueillir les jugements de l'auteur sur les problèmes actuels. Dans l'Afrique australe, M. J. reconnaît la vitalité de l'élément hollandais et déplore que les Boers aient la rancune si longue contre les Anglais. Il croit — et l'opinion est originale — que les Hollandais s'entendraient mieux avec les Écossais à cause de leurs affinités morales et confessionnelles. Mais les Boers ne méritent pas leur fortune ; en les laissant se constituer en un État sous le « titre extravagant » de République Sud-Africaine, l'Angleterre a fait « le plus remarquable acte d'abnégation que l'on rencontre dans les fastes de l'Empire britannique » (p. 87).

Aux Français, M. J. dit aussi leur fait. A propos des essais de colonisation en Algérie, il nous apprend (p. 137) que des concessions de terres furent accordées d'abord à de jeunes soldats qu'on maria à des jeunes filles dotées par l'État, et que les concessionnaires n'eurent rien de plus pressé que de lâcher leurs femmes et leurs terres. Où l'on souscrira davantage à son appréciation, c'est quand il déclare que le régime parlementaire appliqué à l'Algérie est « a cruel farce » (p. 139). « Ce pays, ajoute-t-il, devrait être gouverné sur le modèle de l'Inde anglaise », et il fait ressortir avec éloge les bienfaits du Protectorat en Tunisie. M. J. après une tournée récente en Algérie, constate la fusion déjà très avancée

des races. Il y a quelque chose de vrai dans cette observation, en ce sens qu'il se forme un élément ethnique nouveau, un *homo Mediterraneus*.

Pour l'Allemagne, M. J. est plus indulgent. Il se plaint cependant qu'on l'ait laissée agir à sa guise dans le Sud-Ouest et incrimine la « stupid inactivity » du gouvernement anglais (p. 180). Le Congo belge, aux mains des « gallant and artistic Flanders », a un bel avenir en Afrique. Mais M. J. s'apitoie en passant sur l' « infortunate M. Stokes » et flétrit le méchant capitaine Lothaire.

M. J. ne se contente pas de raconter le passé; il a des vues sur l'avenir de l'Afrique. Divisant le continent en quatre zones suivant l'habitabilité (v. carte, p. 274), c'est-à-dire la possibilité de l'acclimatation des Européens, il conseille de diriger d'abord le peuplement vers les régions les plus saines : tant que la France, par exemple, n'aura point peuplé ses provinces du Nord, ce serait folie que d'attirer les émigrants au Sénégal ou au Congo ; de même l'Angleterre doit essaimer d'abord dans l'Afrique centrale, avant d'établir des blancs dans le Sokoto ou vers les grands lacs (p. 280). D'ailleurs, les blancs devront seuls occuper le Sud Africain, particulièrement salubre, et en nettoyer le nègre. M. J. prévoit aussi entre quelles races ou types nationaux l'Afrique sera partagée, et entre quelles langues : les idiomes prédominants seront l'Anglais (car Hollandais et Flamands se fondront dans cet élément), le Français que parlent les Belges, l'Italien, le Portugais, le Hausa et le Souahili. M. J. ne croit pas à la fortune de l'Allemand, trop compliqué, au point que les Allemands ont adopté au Cameron le *pigeon english*. M. Johnston aurait pu faire allusion aussi au *sabir* que parlent les Méditerranéens. La lutte en Afrique ne sera pas seulement économique et politique, elle sera surtout religieuse : Musulmans et Hamites voudront repousser le chrétien. Le nègre assistera passivement au conflit : ce n'est pas lui qui fera l'Afrique aux Africains.

Ce volume n'est pas, on le voit, une simple compilation. On le voudrait mieux composé : les chapitres sont mal coupés (par exemple, p. 133, la conquête de l'Algérie est racontée après celle du Soudan ; le récit est interrompu sans raison par les chapitres sur l'esclavage, les missions, les grands explorateurs). La bibliographie « specially useful » est très précaire (sur Madagascar, un seul ouvrage, anglais naturellement, et datant de 1886). Mais les cartes sont particulièrement jolies et claires, et elles illustrent un exposé plein de faits et d'idées.

B. AUERBACH.

L. FROBENINS. **Ursprung der Kultur**, Band I. **Ursprung der afrikanischen Kulturen.** Berlin, Borntræger, 1898. xxxi-368 p. 26 cartes, 9 planches coloriées, 240 illustrations.

Si l'on en juge par le titre de l'œuvre, l'auteur nourrit de longs espoirs

et de vastes pensées. Ce premier volume témoigne assurément que M. Frobenius est armé pour la tâche à laquelle il s'attaque; car il offre, non seulement des matériaux abondants et curieux, mais aussi une doctrine, ou du moins une méthode garantie pour originale. Il faut lire le « programme » ou profession de foi initiale avec une attention d'autant plus ferme que l'on risque d'être rebuté par un ton suffisant et dogmatique, et des phrases à effet. M. F. constate non sans amertume que nous ne savons presque rien de l'histoire de l'humanité, dont une seule fraction nous intéresse, celle dont nous faisons partie nous mêmes; qu'en dehors du cycle classique, les autres races n'ont pas de place au soleil. L'Europe en tuant ces races est en train d'effacer les vestiges d'une histoire à peine ébauchée, mais dont il importe *in extremis* de recueillir les monuments et les survivances. Ces vestiges, ce sont les « formes des civilisations », non celles qu'on étiquette dans les musées; mais celles qui évoluent et vivent Qu'on les étudie donc, non comme des objets d'archéologie, mais comme des choses vivantes, c'est-à-dire d'après leurs traits extérieurs (morphologie), leur structure interne (anatomie), et enfin d'après ce que M. F. appelle la structure physiologique ou modes de vie (p. XI-XII). Tous ces termes mériteraient définition dès le début. Nous apprenons plus loin qu'il nous faut entendre par morphologie des civilisations africaines la complexion du continent africain, les idiomes, genres d'alimentation, arts, organisations politiques qui s'y sont développés; — par formes anatomiques de ces civilisations, les armes, ustensiles, instruments de musique, habitations, etc.; — par la physiologie, le mode de diffusion, de transplantation de ces objets.

Voilà les idées directrices et fondamentales, « sur lesquelles on peut édifier la science, et que personne jusqu'ici n'avait énoncées » (p. XII). On scandaliserait M. F. en lui contestant son brevet d'invention. L'on admettra encore avec l'auteur cette vérité banale que les civilisations évoluent comme des organismes, passant de l'enfance à l'âge mûr et à la vieillesse, et se mouvant dans le temps et dans l'espace. Mais ce sont, affirme M. F., des organismes indépendants de l'homme (Die Kultur wæchst ohne Mensch, ohne Volk); l'homme n'est que le véhicule de la civilisation, et de même qu'il la porte, il la suit par les chemins où elle le devance (da der Mensch auf denselben Wegen wie seine Kultur gewandert sein muss... p. XIII). Cette « culture » ressemble terriblement à une entité métaphysique.

Comment l'auteur a-t-il pratiqué sa méthode et qu'en a-t-il tiré? Il a pris pour champ de démonstration l'Afrique. Ce continent est croisé par deux axes de migrations : celui du Nord, en sens horizontal, du Nil au Sénégal; c'est la route des Peuls, ces bousculeurs de nègres, et de l'islam entre Tombouctou et la Mecque; sur ce parcours des États ont prospéré; Mandingues, Haoussas, Bornou, Baghirmi, Wadaï; — l'axe orienté du S.-N. au N.-E., du Cap aux sources du Nil, a été longé par les Zoulous et leurs congénères; — enfin un axe de jonction entre les deux

précédents, le long duquel rodent les peuplades Nilotiques, telles que les Massaï. Tous ces courants ont déferlé vers le centre du continent et jusqu'aux rivages atlantiques, et par quelques-unes de leurs branches se sont mêlés et confondus. Et c'est ainsi que les formes de culture asiatiques ont pris contact avec les formes malaio-nigritiennes, et que de leur croisement sont nées les formes africaines. Vous demanderez aussitôt ce qu'est cette marque malaio-nigritienne; c'est seulement à la page 249 que vous rencontrerez non pas une explication, mais une promesse d'explication. Contentons-nous de savoir que les éléments de culture malaio-nigritiens sont de provenance mélanésienne et constituent le fond aujourd'hui masqué des civilisations océaniennes. L'auteur réserve sa démonstration pour le volume qu'il doit consacrer à l'Océanie. Pour les gens trop curieux il ajoute un petit supplément de définition dans la Table des Matières (p. 355).

Les chapitres où est traitée « l'anatomie » sont singulièrement riches, car les « formes de culture » y sont non seulement décrites, mais reproduites en de nombreuses figures, de manière à faciliter la comparaison des pièces de conviction. La première « forme » étudiée est le bouclier; le bouclier de peau s'est répandu par l'axe vertical, de la Cafrerie au Nil et au Congo; par le N.-E., s'est introduit le bouclier asiatique, dont le caractère principal est le bombement et la matière le cuir, il est en usage depuis l'Abyssinie jusqu'en Sénégambie. Dans la zone de transition, se sont créés des types mixtes. Enfin, le bouclier tressé est d'importation malaio-nigritienne. Avec le même luxe de détails et de copieuses références, sont présentées les armes, les instruments de musique, les habitations. Nombre de problèmes curieux sont évoqués : entre autres, l'origine asiatique de l'industrie du fer dans le Soudan, où les modèles asiatiques ont été déformés, tandis que dans le Centre Africain, les armes en bois malaio-nigritiennes ont été imitées en fer et perfectionnées; — à propos du tambour, quelques observations sur le langage du tambour, le téléphone des Africains. Dans le chapitre sur les habitations, M. H. Frobenius, père de l'auteur et spécialiste en la matière, professe qu'il faut considérer avant tout « le principe de construction » (p. 195), c'est-à-dire, si nous saisissons bien, le style et la mise en œuvre des matériaux ; et non pas les linéaments extérieurs qui frappent d'abord les yeux ; car les types les plus divers voisinent sur un petit espace et souvent chez une même tribu ; et il n'y a point de raison scientifique à localiser les aires des maisons carrées ou des huttes coniques. Sachons gré en tous cas à M. H. Frobenius de son exposé complet et technique, qui servira de base aux enquêtes ultérieures.

Après l'inventaire du matériel des civilisations qui se partagent l'Afrique, la nigritienne, la malaio nigritienne, l'asiatique (de quelle Asie s'agit-t-il ?), M. L. F. proclame que la première est vieillie, énervée, mais que pénétrée, vivifiée par la civilisation asiatique en pleine vigueur, elle a regermé et refleuri dans la jeune civilisation africaine, dont les monu-

ments les plus significatifs sont le bouclier des Zulus et la hutte conique de l'Afrique du Sud (p. 252). Quant aux éléments malaio-nigritiens, ils avaient atteint la plénitude de leur développement quand ils ont gagné l'Afrique; ils y ont fait fortune un peu « d'après les caprices de la destinée » (p. 254). Le mode de propagation constitue un des problèmes de l'étude « physiologique » où l'auteur aboutit.

La source de la « physiologie » d'une civilisation est la matière première qui commande la forme et l'usage de chaque objet (p. 270); l'invention humaine est un facteur négligeable. Ainsi le tambour en peau ne pouvait être façonné que dans un pays d'élevage, où la préparation des peaux s'opère par un battage rythmé. On peut donc concevoir une civilisation du bois, du cuir, du bambou. Et il demeure entendu que ces civilisations « naissent sur le sol et non sur l'homme » (p. 300).

L'ouvrage se termine par une table analytique qui n'est pas une superfluité, car l'auteur a senti le besoin — pour ses lecteurs et pour lui-même, peut-être, — de condenser quelques-unes de ses définitions; et il est accompagné de 26 cartes schématiques.

Il faut faire crédit à M. F. jusqu'à l'achèvement de son œuvre pour en essayer la critique. On jugera seulement alors si ses hypothèses et théories sont aussi neuves qu'il le croit et surtout si elles répondent à la nature des choses. Elles gagneraient d'ailleurs à être formulées en des termes plus précis, moins précieux et moins personnels. Mais le résultat positif et incontestablement utile des recherches de M. Frobenius, c'est-à-dire une ample moisson de faits et de documents, doit être accueilli avec reconnaissance et sans arrière pensée.

Bertrand Auerbach.

Conférences sur les administrations tunisiennes faites en 1898 à l'Hôtel des Sociétés françaises à Tunis (Sousse, Imprimerie française, 1899. 543 p.).

Le Protectorat français en Tunisie a fait ses preuves. On en admire les résultats à bon droit, mais avec peu de confiance; car combien de gens en connaissent le fonctionnement? Qu'on lise ce volume, publié par la Direction générale de l'enseignement public, et l'on surprendra en pleine manœuvre ce mécanisme à la fois solide et délicat, dont les rouages sont démontés sous nos yeux et expliqués par ceux qui les font mouvoir. Ces conférences, professées par les chefs des principaux services à l'usage des candidats aux administrations, n'ont ni la sécheresse didactique, ni, quelque souci qu'aient les orateurs de s'effacer, l'impersonnalité d'un livre de droit administratif. Tous ces exposés procèdent d'une conception commune, celle qui a présidé aux débuts du Protectorat, qui s'est, par sa vertu propre, imposée aux administrateurs successifs.

Le Protectorat se borne d'abord ici, comme en Égypte, à l'office de

conseil. Le contrôle sur les affaires intérieures ne fut établi qu'en 1883, par la création d'un secrétariat général du gouvernement tunisien et du Contrôle civil. Ce sont là les chevilles ouvrières du système. On remarquera que le Protectorat est ainsi plus officiel, si l'on peut dire, plus hiérarchisé que celui des Anglais en Égypte. Le contrôleur civil (Conférence de M. Serres, § II) est un touche à tout, mais qui n'a point, à l'égard des indigènes, de pouvoir exécutif direct; il dirige et surveille les chefs indigènes. Le Secrétaire général collabore avec le premier Ministre de la Régence, et le véritable instrument de son autorité est le visa de la correspondance de ce personnage (p. 256). C'est ce que révèle M. Padoux, secrétaire général adjoint, sans crainte de dévoiler un mystère d'État. On regrettera — pour la bonne ordonnance du volume — que ce chapitre n'ait point trouvé place en tête auprès de l'article intitulé : *Organisation centrale*, *Résidence générale*.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les réformes réalisées par l'administration franco-tunisienne. La plus décisive et la plus bienfaisante peut-être est l'introduction de l'*Act Torrens*, qui donne à la propriété foncière son statut, sa personnalité, la liberté de ses mouvements. Ajoutons que ce ne fut pas une simple imitation, mais une adaptation aux usages locaux et aux principes du droit français. Grâce à d'heureuses modifications, entre autres à l'institution du Tribunal mixte, la procédure de l'immatriculation — comme le montre M. Anterrieu en quelques pages lumineuses, — a été rendue plus rapide et plus sûre qu'en Australie même. Cette préoccupation d'approprier les organismes importés aux besoins du pays se retrouve ailleurs : par exemple les tribunaux français ont été mis en mesure d'appliquer la loi coranique ou rabbinique. Quant aux progrès matériels, ils sont éclatants et le service des antiquités y concourt lui-même en retrouvant les vestiges des travaux anciens qui guident les occupants actuels du sol.

Le tableau des affaires indigènes n'offre pas un moindre intérêt : à ce titre se recommande la Conférence si nourrie de M. Padoux. On y saisira par exemple la différence entre la circonscription adminsitrative et la circonscription territoriale, qui précise la notion de la tribu ; on pénétrera les secrets du gouvernement beylical, etc.

L'impression qui se dégage de ce volume est réconfortante : aucune de nos possessions n'offre ce spectacle d'un corps de fonctionnaires travaillant à parfaire une œuvre dont ils mesurent l'importance et l'originalité. « Les institutions tunisiennes, a dit le Résident général en ouvrant la série de ces conférences, sont considérées comme un exemple à suivre et un modèle à imiter. » *Pium votum*, jusqu'à cette heure. Quel contraste entre la brillante et prospère image de la Tunisie, et l'Algérie qui lui sert (qu'on nous passe l'expression) de repoussoir !

B. A.

Léon de Seilhac. **Les Congrès ouvriers en France** 1876-1897. (Bibliothèque du Musée Social.) A. Colin et Cie. 1899. xiii-364 p.

« Il nous eut été facile, écrit M. de Seilhac, d'écrire la brève histoire du mouvement ouvrier de 1876 à 1898. » On regrette qu'il n'ait pas cédé d'abord à la tentation, et qu'au lieu de faire œuvre d'historien — ce dont on sait qu'il est capable — il se soit réduit à l'office d'annaliste. Il se contente dans sa courte, trop courte préface, de signaler les épisodes décisifs du mouvement ouvrier, mais il laisse au lecteur le soin de suivre à travers des procès-verbaux souvent décousus et des programmes souvent diffus, la filière des idées directrices. Ce recueil de documents ne sera utile et aisé à interroger que quand M. de Seilhac en aura, selon sa promesse, publié le commentaire.

B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 septembre 1899.

M. Babelon rappelle qu'il a signalé, il y a quelques mois, deux monnaies de la ville de Medaba, au pays de Moab. Il décrit aujourd'hui deux monnaies de bronze à l'effigie d'Elagabale, qui proviennent de Charac-Moba, ville de la même région. Medaba et Charac-Moba entrent pour la première fois dans la nomenclature numismatique de l'antiquité. Sur l'emplacement de Charac-Moba s'élève aujourd'hui la localité appelée El-Kérak, à l'E. de la mer Morte, au S. d'Er Rabbah (Rabbath-Moab). Cette ville est déjà mentionnée, de même que sa voisine Medaba, dans la prophétie d'Isaïe contre Moab. Son nom, signifiant « la forteresse de Moab », se trouve généralement, dans les auteurs grecs, sous la forme Χαράκμωβα, et quelquefois sous la forme Μωβουχάραξ. L'ethnique, d'après Étienne de Byzance, est Χαρακμωβηνός, qui se lit sur une des pièces décrites par M. Babelon. A la différence d'Etienne de Byzance qui écrit le nom de la ville par un χ et un κ, les monnaies l'écrivent par deux χ. — M. Babelon fait en outre observer que le règne d'Elagabale, prince syrien, semble bien avoir marqué une période de prospérité pour la Syrie, la Palestine et les régions avoisinant le Jourdain et la mer Morte.

Sur la proposition de M. Senart, l'Académie désigne M. Cabaton comme membre de la Mission archéologique d'Indo-Chine.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre sur les dernières fouilles exécutées dans une des nécropoles les plus considérables de Carthage, en face de la batterie de Bordj-Djedid. L'épigraphie punique est représentée par huit épitaphes, par douze inscriptions sur vases dont une écrite au charbon et les autres à l'encre noire, par deux marques peintes en rouge, l'une sur la tranche d'une dalle de tombeau, l'autre sur une pierre brute, et enfin par six estampilles de potiers carthaginois. Parmi les épitaphes, la plus longue ne compte pas moins de huit lignes; son auteur, Molocpalas, y nomme ses ancêtres jusqu'à la septième ou huitième génération. A la fin de sa généalogie, accompagnée de titres honorifiques, ce Carthaginois paraît invoquer la bénédiction du dieu Soleil sur sa dépouille.

M. Babelon présente quelques observations.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur les chartes communales du moyen âge.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 25 septembre — 1899

W. SPIEGELBERG, **Zwei Beitræge zur Geschichte und Topographie der Thebanischen Necropolis im Neuen Reich.** I. der Grabtempel Amenophis' I zu Drah-Abu'l-Neggah, II; — Plan einer Gesamtarbeit über die Verwaltung der Thebanischen Necropolis im Neuen Reich (Vortrag). Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1898, in-4°, 16 p. autographiées et six planches.

W. SPIEGELBERG, **Hieratic Ostraka and Papyri found by** J. E. QUIBELL **in the Ramesseum,** 1895-1896, (forme l'*Extra volume* pour 1898 de l'*Egyptian Research Account*). Londres, Quaritch, 1898, in-4°, 4 p. et LIV pl.

M. Spiegelberg s'est donné la tâche d'étudier la condition de cette partie de la population thébaine qui habitait la nécropole, et après s'être attaché longtemps aux papyrus conservés dans les divers musées de l'Europe, il est allé examiner les lieux mêmes. Il s'y est associé avec Newberry, que des recherches analogues avaient amené à Thèbes, avec Quibell, et les résultats heureux de ces collaborations n'ont pas tardé à se faire sentir. M. Spiegelberg découvrit, en janvier 1896, la chapelle funéraire que les procès-verbaux du *Papyrus Abbott* permettaient de placer à Drah abou'l-Negga, mais dont le site exact avait échappé aux investigations de Mariette. Il n'en reste plus grand chose, quelques blocs misérables enterrés en pleine terre, mais les sculptures et les inscriptions ont permis l'identification certaine de l'édifice qu'ils indiquaient avec celui dont M. S. cherchait les traces. La caractéristique en était un pylone précédé d'un large parvis, d'un *oubai*, qui fut longtemps célèbre à Thèbes, et qui servit probablement de marché aux habitants de la petite ville bâtie juste en face de Karnak. Thouthmès I[er] l'acheva peut-être après la mort de son père, Khouniatonou le maltraita selon sa coutume, et Ramsès II, selon la sienne, répara tant bien que mal les dégâts commis par Khouniatonou. Le temple existait

encore au temps de Taharqou, et, je crois, sous les Ptolémées. M. S. a tracé toute cette histoire à grands traits, et il a reproduit sur les planches qui accompagnent sa notice, les principales des inscriptions qui mettent Aménôthès Ier en jeu. Il reviendra certainement sur ce sujet : bornons-nous à constater pour le moment que, l'emplacement du temple une fois découvert, on pourra déterminer sans trop de peine celui de plusieurs des constructions qu'on savait lui avoir été voisines, peut-être quelques-uns des tombeaux portés sur les débris du plan sur papyrus conservé au musée de Turin.

Les habitants de la nécropole avaient, comme tous les Égyptiens instruits, la manie d'écrire, et, comme le papyrus coûtait, somme toute, assez cher, ils la passaient sur toute sorte de matières que nous n'employons plus aujourd'hui à cet usage, sur les éclats de calcaire, sur des galets, sur des bouts de planche, sur les tessons de pots qui ne manquaient jamais autour d'eux, et, à tout propos, sur les murs des temples ou des tombeaux qu'ils visitaient, sur les parois de rochers auprès desquelles ils se mettaient à l'ombre ou au repos. Ces grafites ont été peu remarqués jusqu'à présent, quoique Lefébure et Petrie en aient déjà publié de bons spécimens, et pourtant ils contiennent une variété de dates et de renseignements d'autant plus précieux qu'ils ont été tracés sous l'impression du moment et qu'ils représentent comme l'immobilisation instantanée d'une pensée ou d'un fait actuellement présents à l'écrivain. Les gens y indiquaient l'année, la saison, le jour du mois, et trop souvent ils oubliaient le nom du roi : ce serait le point important pour nous, mais eux qui ne s'inquiétaient que du moment même, ils ne jugeaient pas à propos de noter ce que tout le monde savait autour d'eux. En revanche, ils énuméraient avec soin leurs noms, leur filiation, leurs titres, et l'on conçoit de quelle utilité tous ces renseignements, triviaux en apparence, sont en réalité pour l'étude que M. S. poursuit. Ce sont les gens de la nécropole qui se révèlent à lui et dans des conditions telles qu'il peut souvent deviner leur fonction ou leur rang : ils lui enseignent eux-mêmes à restituer leur hiérarchie et l'état social du milieu dans lequel ils plongeaient. On conçoit que M. S. se soit efforcé d'en réunir le plus grand nombre possible. Les plus anciens remontent à la XIe dynastie, la plupart appartiennent à la seconde époque thébaine, tous lui apportent un menu fait nouveau qui trouvera sa place dans le travail d'ensemble qu'il prépare.

Il en a donné et traduit quelques spécimens dans son texte et dans le petit recueil de pièces qu'il a relégué en appendice à la fin de sa brochure. Plusieurs se réfèrent aux questions d'inondation et montrent avec quel intérêt les Égyptiens d'alors notaient les mouvements de leur fleuve. Dans une autre, le scribe des manœuvres, Harminou, et son fils, de même profession, Pantaouîrît, nous apprennent que « *ce jour-là*, il y eut une offrande à la déesse », la vipère Marîtsakro, ainsi que M. S. l'a vu, mais ils oublient de nous dire quel jour était *ce jour-là*. Plus

loin le scribe royal Thoutmosi de la nécropole dont le fils, Boutahamonou, est attaché à l'établissement funéraire du Pharaon, a gravé une prière : « Ne m'abandonne pas Phrâ-Harmakhouîti ! » M. S. raconte qu'un jour dans la Vallée des Rois, après avoir chassé le graffite toute la matinée, il alla se reposer à l'abri d'une roche saillante. Une fois étendu à l'ombre, il aperçut au-dessus de sa tête, un gribouillage hiératique : « C'est ici la place de repos du manœuvre dépendant de Nsisouamanou, Haî, dont le fils est Amonnakhîtou. » Il eut la vision très nette du pauvre diable qui, trois mille ans auparavant, par un jour de chaleur, avait fait la sieste à la place même où lui-même se prélassait. J'ai eu la même impression pour mon compte dans la vallée d'Akhmîm, en m'abritant sous la roche où les garde-chasses et les caravaniers de la ville avaient coutume de faire halte et d'inscrire leurs noms depuis le Moyen-Empire jusqu'à la conquête arabe. Toutefois, la plus curieuse sans contredit des inscriptions que M. S. a copiées est un quatrain satyrique, tracé par un archiviste Phtahshodou contre son chef qui lui avait donné je ne sais quel ordre dangereux à exécuter. « Le commandement de mon maître, dit-il, c'est un crocodile, dont la dent est dans l'eau, mais où ? ses dents c'est le lac de l'Occident, la déesse dont l'œil fascine » comme celui-ci du serpent. Il fallait que l'ordre fût traître, puisque notre homme le compare au crocodile qui se tient au fond de l'eau, bien endenté, mais si bien caché que l'on ne sait de quel côté craindre sa dent. Et d'autre part si on le rencontre, l'eau où il se trouve devient ce canal funeste que les momies traversaient pour se rendre à la tombe, la demeure de cette déesse Occident dont l'œil fascine ceux sur lesquels il se pose et ne leur permet plus de retourner vers la terre des vivants. Le malheur de beaucoup de ces refrains populaires est qu'ils procèdent par métaphores et par allusions empruntées à des ordres d'idées que tout le monde connaissait alors : ils nous sont étrangers entièrement aujourd'hui, et il est rare que nous puissions les comprendre, et surtout les faire comprendre, sans un commentaire disproportionné à l'importance du morceau.

M. Quibell a remis à M. S. les Ostraca et les débris de papyrus qu'il avait recueillis dans ces belles fouilles du Ramesséum dont je parle ailleurs : c'est un acte de libéralité courtoise qui n'étonnera personne de ceux qui ont entretenu des relations avec lui. Il y a là des documents précieux pour l'histoire littéraire de l'Égypte et pour l'économie politique ou sociale du pays. Toutefois, M. Spiegelberg annonce qu'il les traduira puis les commentera dans un second volume et je ne veux que signaler ici l'intérêt des inscriptions sans rien dire qui puisse lui déflorer son succès : je me borne à exprimer le vœu que ce second volume paraisse aussitôt que possible.

G. Maspero.

A. Billerbeck, **Das Sandschak Suleimania und dessen persische Nachbarlandschaften zur babylonischen und assyrischen Zeit**, Geographische Untersuchungen unter besonderer Berüchsichtigung militærischer Gesichtspunkte, hierzu eine Karte, Leipzig, Ed. Pfeiffer, 1898, in-8, iv-176 p.

J'aurais voulu rendre compte de cet ouvrage aussitôt qu'il parut : mais il m'a fallu m'y reprendre à plusieurs fois pour bien l'étudier. Nos connaissances géographiques sur les régions où M. Billerbeck nous transporte sont si incomplètes jusqu'à présent, qu'on éprouve des scrupules perpétuels lorqu'on essaie d'identifier la plupart des sites mentionnés dans les inscriptions cunéiformes avec les sites actuels, et qu'on hésite entre deux ou trois solutions également possibles avec les matériaux que nous possédons. J'avais été désolé de voir combien aisément les Assyriologues laissaient en l'air les pays parcourus par les conquérants assyriens, et quels itinéraires invraisemblables ils attribuaient aux armées; j'avais essayé de remettre sur le terrain ces expéditions d'Assournazirabal et de Salmanasar II, et l'on trouvera le résultat de mes efforts dans les livraisons déjà parues du troisième volume de mon *Histoire*. Tout cela était rédigé et imprimé avant que l'ouvrage de M. Billerbeck m'arrivât, et je le regrette sincèrement, car j'aurais pu modifier certains de mes tracés et, en tout cas, citer l'opinion de notre confrère allemand. C'est un officier supérieur, habitué aux études militaires, et par conséquent ses déductions ont une valeur technique à laquelle les miennes ne peuvent prétendre; de plus, l'appui qu'il a trouvé auprès d'Assyriologues aussi ingénieux que Winckler, par exemple, et la connaissance intime qu'on voit qu'il a par lui-même des documents originaux augmentent la confiance qu'on doit avoir le plus souvent dans ses conclusions. Bon nombre des localités et des peuples qu'il a placés sur le terrain resteront à l'endroit même où il les a fixés, ou ne pourront en être délogés qu'au moyen de documents nouveaux plus détaillés, documents assyriens contenant des orientations nouvelles, cartes modernes ou descriptions de voyageurs nous permettant de déterminer avec plus d'exactitude l'aspect du terrain, la direction des montagnes, la position des défilés, le cours des rivières, le tracé des sentiers et des routes.

Il y a toujours un certain danger pour un savant de cabinet à critiquer les idées d'un militaire sur des faits d'ordre purement militaire. Un point m'a frappé pourtant dont il faut que je parle dans la façon de procéder de M. Billerbeck : je crains qu'il ne transporte trop complètement dans la guerre antique les procédés de la guerre moderne. Il admet les opérations coordonnées de deux ou plusieurs corps d'armée dans bien des cas où le texte assyrien ne me paraît indiquer rien de pareil, et, comme cette hypothèse se présente surtout aux passages qui offrent quelque difficulté en l'état actuel de nos cartes, je répugne, pour mon compte, à user de ce moyen. Certes, les Assyriens avaient une organisation militaire très ferme, et une tactique assez développée pour leur assurer la supériorité sur tous les peuples de leur âge, les Élamites et les Égyp-

tiens compris, mais il est probable que, si nous découvrions tous les documents techniques relatifs à une de leurs campagnes, nous n'y rencontrerions que peu des traits qui caractérisent la guerre moderne. Lorsque nous examinons ce qu'on sait des expéditions perses contre la Grèce et des luttes des derniers rois Achéménides contre les Pharaons égyptiens ou contre les Macédoniens, on est étonné de voir de quelle façon naïve les généraux asiatiques se comportaient en face de l'ennemi. Même lorsqu'ils ont avec eux les meilleurs chefs de bandes de leur temps, Iphicrate, par exemple, les combinaisons un peu compliquées des tacticiens helléniques leur inspirent une méfiance insurmontable. Pharnabaze, dans sa grande campagne contre Nectanèbo Ier, refuse d'abord à Iphicrate l'autorisation de se porter par mer sur les derrières de la ligne égyptienne; puis, lorsqu'il l'a accordée enfin et que le mouvement a réussi, il ne veut entendre parler d'aucune des opérations que ce premier succès entraînerait, de la marche sur Memphis, par exemple. Il ne comprend que l'attaque de front, en masse, contre l'ennemi massé également, et, comme la position de celui-ci est très forte, il reste inactif en face des retranchements égyptiens, jusqu'à ce que le Nil monte et l'oblige à se retirer. Une vingtaine d'années plus tard, la même partie s'engage contre Nectanèbo II, et d'abord avec le même résultat : les Perses furent pourtant vainqueurs, parce que les mercenaires de Pharaon, se croyant sacrifiés par leur maître, mirent bas les armes. Si au IVe siècle avant notre ère, et malgré la présence autour d'eux de condottieri occidentaux, les généraux perses en agissaient ainsi, est-il vraisemblable que cinq siècles plus tôt les capitaines assyriens eussent des procédés beaucoup plus avancés? Les identifications géographiques que M. B. établit en appréciant de la sorte les opérations assyriennes, me paraissent donc être parfois sujettes à caution.

J'aurais souhaité pouvoir entrer dans un examen minutieux de telle ou telle campagne et montrer comment il en suit le progrès pas à pas, mais il faudrait pour cela et beaucoup d'espace et des intercalations de cartes que je ne puis demander à la *Revue Critique*. Je me bornerai donc à prier ceux de nos lecteurs que ces matières pourraient intéresser à comparer le tableau que j'ai tracé des razzias d'Assournazirabal au Zamoua (*Histoire Ancienne*, t. III, p. 22 sqq.) et les itinéraires que M. B. a dressés pour les mêmes opérations (p. 18-28). Une confrontation rapide des résultats montrera ce qu'il y a de commun entre les deux façons d'envisager le sujet et en quoi elles diffèrent. Nous avons enfermé les opérations dans la même région et indiqué des directions très analogues aux marches assyriennes, mais il y a des divergences considérables dans le détail des localisations. Il était difficile qu'il en fût autrement avec les cartes incertaines que nous possédons de la région, et je n'ai que peu d'objections à me ranger sur la plupart de ces points à l'avis motivé de M. Billerbeck. Lui, de son côté, il sème tant de points d'interrogation dans sa démonstration, qu'on le sent disposé à

revenir sur beaucoup de ses décisions, lorsqu'il aura des raisons suffisantes pour le faire. Je ne voudrais pas que la réserve avec laquelle nous agissons l'un et l'autre rendît nos lecteurs trop sceptiques sur les résultats qu'on a tirés des monuments assyriens. On discutera longtemps encore certaines sections des itinéraires d'Alexandre, d'Annibal ou de César, comme nous discutons ceux d'Assournazirabal où de Sargon, mais les incertitudes des historiens à ce sujet n'empêchent pas que nous ne possédions une connaissance très suffisante des grandes guerres conduites par ces capitaines. De même pour les guerres assyriennes : on les suit dans l'ensemble et l'on sent qu'on parviendra à les attacher au terrain étape par étape, le jour où les géographes nous auront donné les cartes qui nous manquent encore.

Je suis heureux de pouvoir recommander chaudement à tous les amis du vieil Orient l'ouvrage de M. Billerbeck. Il leur montrera combien est réel tout ce passé qu'ils entrevoient si nébuleux et si flottant dans les écrits des philologues. L'exposition est claire et abondante, le style net, la carte qui accompagne le texte d'une échelle suffisante pour qu'on y puisse suivre aisément la démonstration : ce sera longtemps encore l'ouvrage à consulter par les historiens.

G. Maspero.

Handbuch der Nordsemitischen Epigraphik nebst ausgewæhlten Inschriften von Mark Lidzbarski; Weimar, E. Felber, 1898. Première partie. *Texte*, in-8, pp. xiv-508. Deuxième partie. *Atlas*, 46 planches, in-folio. Prix : 30 marks.

Nous avions d'excellents manuels d'Épigraphie latine (comme celui de M. Cagnat) ou grecque (comme celui de M. Reinach), mais nous ne possédions pas encore d'ouvrage similaire pour l'épigraphie sémitique. Le premier travail de ce genre est celui que vient de publier M. Lidzbarski, professeur de langues orientales à l'Université de Kiel. Disons tout de suite qu'il est réussi au-delà de tout ce qu'on pouvait espérer d'un premier essai.

Le domaine de l'épigraphie sémitique[1] est tout à la fois plus vaste et plus restreint que celui de l'épigraphie grecque et latine : plus vaste, parce qu'il exige la connaissance de plusieurs langues et de nombreux dialectes plus différents entre eux que ne le sont les dialectes grecs ou latins; plus restreint: parce que les monuments sont beaucoup moins nombreux, ce qui ne contribue pas peu à accroître les difficultés de leur interprétation. La grande divergence qui existe entre les langues et dialectes sémitiques du nord (hébreu, phénicien, araméen, etc.) et les langues et dialectes du sud (arabe, éthiopien, sabéen, etc.) ne permet

1. Selon l'usage, nous laissons de côté dans cette acception les inscriptions cunéiformes qui forment une branche spéciale des études orientales.

guère de les traiter systématiquement dans un même ouvrage. — Voilà pourquoi M. L. a divisé son Manuel en deux parties tout à fait indépendantes ; celle qui concerne l'Épigraphie sémitique du Nord, vient de paraître, et il prépare un manuel de l'Épigraphie sémitique du Sud.

Le soin apporté par l'auteur à la rédaction de son travail le rend exempt de toute critique sérieuse et le spécialiste le plus compétent n'y trouverait à relever que de légères erreurs de détail. Nous devons donc nous borner à en indiquer le contenu.

Après une courte préface exposant le but et la méthode de l'ouvrage (pp. 1-4), on trouve une copieuse *Bibliographie*, qui, avec son supplément, comprend 1234 articles, rangés par ordre chronologique (1616-1898). Une liste alphabétique des auteurs renvoie aux numéros qui signalent leurs œuvres, et des manchettes indiquent sous chaque numéro la langue des inscriptions. — Vient ensuite l'histoire de l'Épigraphie sémitique du Nord (pp. 89-110) traitée avec impartialité et avec des développements qui nous semblent un peu exagérés pour un manuel. — Nous trouvons après cela sous le titre de *Realien und Formeln* (pp. 111-172) ce qui constitue l'introduction proprement dite aux études épigraphiques. L'auteur parle successivement de la chronologie et de la topographie, de l'exécution matérielle des inscriptions, des falsifications, des différentes classes d'inscriptions (funéraires, religieuses, honorifiques, architecturales, historiques, etc.). Le chapitre suivant (pp. 173-203) traite de l'écriture épigraphique (lettres, chiffres, signes de ponctuation). — Vient enfin le chapitre le plus important et le plus utile de tout l'ouvrage, celui dans lequel M. L. a recueilli sous forme de lexique tous les mots et formes grammaticales contenus dans les inscriptions et les monnaies connues jusqu'à ce jour. Ce lexique est partagé en deux colonnes indépendantes contenant, l'une les mots *araméens* (araméen, palmyrénien, nabatéen, syriaque, mandaite), l'autre les mots qu'il appelle *chananéens* (phénicien, punique, néopunique, moabite, hébreu, samaritain), et disposées de telle sorte que les racines communes aux deux groupes se trouvent en face les unes des autres. — Les mots ne sont accompagnés d'aucun exemple, mais un système de renvois, ingénieux quoique un peu compliqué [1], permet de retrouver les inscriptions auxquelles ils appartiennent [2]. — Le lexique des mots est suivi d'un

---

1. Cette complication est particulièrement gênante en ce qui concerne les inscriptions néopuniques, qu'on ne peut retrouver sans se reporter à la Grammaire de Schrœder.

2. On pense bien que je n'ai pas parcouru tout ce dictionnaire pour en vérifier l'exactitude. Je puis seulement assurer qu'en ayant déjà fait un fréquent usage, j'y ai très rarement constaté des erreurs, et encore de peu d'importance. Voici quelques-unes des observations que j'ai pu faire : le *taw* néopunique, contraction de *ait*, ne figure pas, page 383. — Pour le n. pr. *Obaishou*, l'auteur a tort de renvoyer à *Oneishou*, car au n° 195 du CIS, II, la lecture *Obaishou* est certaine. — Le prétendu nom de mois *Dagon*, n'aurait pas dû être maintenu, même avec deux points d'interrogation ; le texte porte bien *Kanoun*. — M. Lidzbarski a raison de proposer de lire *ate'aqab*

lexique des *formes* qui contient les éléments d'une grammaire comparée des différents dialectes, et d'une table des *choses* qui classe les noms des pays, des rois, des villes, des divinités, des mois, etc.

Enfin, comme M. Lidzbarski s'est placé au point de vue de l'enseignement de l'Épigraphie, la dernière partie du Manuel (pp. 413-485) donne la transcription (sans traduction) des inscriptions contenues dans les planches de son Atlas. Cet Atlas contient un choix de monuments fait de manière à donner aux étudiants une idée sommaire des différents genres d'inscriptions et des diverses formes d'écriture dans chacun des dialectes Quarante-trois planches sont consacrées à ces inscriptions. Les trois dernières contiennent les différents alphabets. — Un appendice met l'ouvrage à jour jusqu'à la fin de l'année 1898.

Nous ne saurions donner trop d'éloges à cet ouvrage qui, non seulement. deviendra un manuel indispensable aux étudiants désireux de s'initier aux études épigraphiques, mais qui rendra aussi les plus grands services à tous ceux qui sont obligés de recourir au *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, en attendant que les tables de ce magistral ouvrage aient vu le jour.

J.-B. Chabot.

Karl Dieterich. **Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache,** von der hellenistischen Zeit bis zum 10. Jahrh. n. Chr. Mit einer Karte (Byzantinisches Archiv als Ergænzung der Byzantinischen Zeitschrift in zwanglosen Heften herausgegeben von K. Krumbacher, Heft 1). Leipzig, Teubner, 1898, xxiv-326 p.

L'impulsion donnée aux études byzantines par M. Krumbacher est des plus fécondes; l'histoire de l'origine et du développement de la langue grecque moderne lui sera redevable, à lui et à ses disciples, de progrès continus et méthodiques, grâce à des recherches minutieuses, à un contrôle soigneux des faits, à des observations chronologiques et géographiques bien dirigées. Les inscriptions en langue commune, les textes

au lieu de *ateqanab* ; j'ai vérifié la première lecture sur la copie originale de cette inscription. — Il me semble que le nom *Po'alna'am* (Evergète), que je ne trouve pas dans le Lexique, s'est rencontré quelque part. — Je doute fort que l'interprétation du nom de *Belhazi* « Bel fait connaître [le voleur] », donnée p. 501, n. 1, soit acceptable. — M. L. me paraît recourir un peu trop facilement à l'hypothèse de noms hypokoristiques pour établir les étymologies. — Il a omis de signaler plusieurs équivalents de noms propres sémitiques qui existent en grec ou en latin. — Parmi les quelques omissions bibliographiques, j'ai noté : Bernoville, *Dix jours en Palmyrène* (Vogüé, p. 40) ; Henniker, *Notes during a visit to Egypt*, Londres, 1823 (2e édit. 1824), 1 pl. (Inscript. sinaitiques); *Correspondance astronomique*, t. VII, p. 534 (2 inscript. sinait.). Porphyr (*sic*) Uspenski a donné deux relations de ses Voyages au Sinaï (en russe), la première (Pétersbourg, 1855), contient quelques inscriptions différentes du n° 268 de la Bibliographie.

vulgaires, les documents si importants des papyrus forment un vaste champ d'investigations, dont les indications deviennent de plus en plus précises à mesure qu'elles se corroborent mutuellement ; et quand les causes qui ont produit le néogrec auront été pénétrées dans le détail, quand une synthèse des points acquis — ou conquis — permettra d'établir les lois qui ont présidé à la transformation de toute une langue, alors on pourra embrasser d'un seul coup l'histoire de la langue grecque moderne, c'est-à-dire suivre les phénomènes depuis leur première apparition, comprendre la lutte entre les formes nouvelles et celles qu'elles vont remplacer, et assister en définitive à l'installation complète et sans retour de la langue dérivée, rejeton bien vivant d'une souche fatalement appelée à disparaître. Le moment n'est peut-être pas encore venu d'écrire une histoire d'ensemble du néogrec depuis ses premiers germes connus ; l'ouvrage récent de M. Jannaris, essai fort louable, est plutôt un recueil de faits qu'un exposé systématique de causes, et laisse beaucoup trop à faire au lecteur, embarrassé au milieu de cette foule de matériaux ; en outre, les textes médiévaux sont incomplètement ou imparfaitement publiés, sauf quelques exceptions, et l'on ne peut se dispenser d'étudier de très près tout ce qui touche à cette période de transition, quelles que soient les dates qu'on veuille lui assigner. Les travaux sur une époque déterminée sont actuellement ce qu'il y a de plus utile à entreprendre, et c'est d'ailleurs ce qu'exige une sévère méthode historique. M. K. D. a donc eu raison de circonscrire très nettement la période sur laquelle s'étendent ses travaux : il recherche les traces du néogrec, principalement dans les inscriptions et les papyrus, en remontant jusqu'à leur première apparition dûment constatée, en général depuis 300 av. J.-C., et les poursuit jusqu'à la fin du xe siècle. Au point de vue chronologique, M. D. ne fraye pas une route nouvelle; les travaux des néogrécisants ont déjà fait la lumière sur un certain nombre de points, et je n'ai qu'à citer le nom de Hatzidakis pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir. Il restait cependant à faire : à quel moment le grec moderne est-il définitivement constitué ? En termes plus précis, à quelle époque les caractéristiques du néogrec sont-elles suffisamment constatées dans la langue pour qu'on puisse les considérer comme des phénomènes dès lors invariables, comme des traits d'un idiome nouveau qui devront se retrouver de plus en plus régulièrement au cours de son évolution ? Et puisqu'il s'agit de lois, à quelles dates ces lois productrices du grec moderne ont-elles achevé de modeler la langue et de créer des types nouveaux ? C'est pour répondre à cette question encore controversée que M. D. descend jusqu'au xe siècle, et en réalité il a su retrouver avant cette époque sinon toutes, au moins presque toutes les modifications du grec moderne. Il résulte, en effet, des observations consignées dans cet ouvrage que les traits essentiels du néogrec sont déjà dessinés bien avant le xe siècle ; cette démonstration, qui me semble probante, on pourra l'embrasser d'un coup d'œil dans les tableaux dressés par M. D. à la fin

de chaque grande subdivision de son travail, ainsi que dans les commentaires qui les accompagnent. L'autre point de vue de M. D. est le point de vue géographique. C'est le plus nouveau, et le plus intéressant, mais aussi celui dont les conclusions sont le plus contestables. Des tableaux et des commentaires, analogues à ceux qui résument les observations relatives à la chronologie, exposent les résultats obtenus, par rapport aux lieux d'origine des phénomènes. En thèse générale, M. D. reconnaît dans le néogrec deux couches distinctes : une couche grecque commune proprement dite, issue de la κοινή attique mélangée de quelques éléments égyptiens-asiatiques; et une couche dialectale, sortie de la κοινή égypto-asiatique, laquelle se serait ainsi séparée en deux courants : l'un se mêlant à la κοινή attique pour former le néogrec commun, l'autre suivant son propre lit et produisant le groupe dialectal micrasiatique. Ce système, plutôt spécieux, et qui présente un caractère d'a priori qui n'échappera à personne, se heurte au moins à deux objections : il faudrait d'une part prouver que tel phénomène est exclusivement dialectal, et les renseignements de M. D. me paraissent très insuffisants à ce sujet; en second lieu, montrer que certains de ces phénomènes sont exclusivement propres au domaine égypto-asiatique, et les raisonnements de M. D. sur ce point manquent de solidité, parce que les documents sur lesquels il s'appuie, papyrus et inscriptions vulgaires, proviennent presque exclusivement d'Asie Mineure et d'Égypte, et que par suite tel ou tel phénomène doit, en l'absence de témoignages d'un autre domaine, sembler propre à la κοινή égypto-asiatique. J'ajoute que pour un même fait les témoins, en beaucoup de cas, sont trop peu nombreux pour servir de base suffisante à une répartition géographique inattaquable. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. D. est une bonne contribution à l'histoire du néogrec ; il faut maintenant qu'il continue ce qu'il a commencé, et nous montre comment les caractères distinctifs de la nouvelle langue se sont étendus et affirmés de plus en plus, et comment s'est complétée l'évolution première que nous expose son livre : autrement l'histoire de la langue restera imparfaite. La tâche est difficile surtout pour les dialectes, pour la plupart desquels les témoignages historiques font défaut; il est à souhaiter que l'on découvre des textes du moyen âge analogues à la Chronique de Machéras, et que ces textes trouvent des éditeurs compétents. — Je termine par quelques critiques de détail. M. D. cite trop souvent sans se préoccuper de l'exactitude de ses citations : p. 163 ἐξώλεοι pour ἐξώλεις BCH, 4, 171, n° 26 (Erythrées); impossible de le retrouver, de même ἐλαμβάνεσαν BCH, 6, 23, n° 18 (p 242); le premier est cité par Jannaris (p. 135) BCH, XX, 33, qui n'est d'ailleurs pas plus exact. Les citations de Machéras, dans l'*Exkurs*, sont faites d'après Sathas (Μεσ. Βιβλ., t. II) ; mais plusieurs sont erronées et doivent être cherchées dans l'édition de Miller-Sathas. P. 276, développement d'un ι initial : « im absoluten Anlaut selten » d'après Beaudouin (*Dial. chypr.* p. 57) est à supprimer comme inexact; B. dit le contraire. Des règles sont établies

sur des faits insuffisamment contrôlés : υ > ε devant ρ quand l'accent est sur la syllabe suivante, dans les îles de la côte asiatique, contrairement au grec commun, μερσίνη, gr. com. μυρσίνη (p. 25); M. D., qui a fait une étude « longue, pratique et scientifique du néogrec » (p. xviii) n'a-t-il jamais entendu μερσίνη, ou encore μερμίγκι aux portes mêmes d'Athènes ? Le hasard l'a bien mal servi. J'en dirai autant de περιβόλι, la seule forme suivant lui usitée (p. 39) : περβόλι et περβολάρης sont courants. Toute une théorie est construite sur la forme Κόντος = *Quintus* BCH, 2, 602, n° 13 Pamphylie (p. 82 ; lire n° 12, et Cibyra, d'où provient l'inscription, n'est pas en Pamphylie); or cette forme est plus que suspecte, pour ne pas dire une erreur de l'éditeur ; l'inscription porte QONTΩN, que M. Holleaux restitue très vraisemblablement en Φρόντων (*Rev. des Ét. anciennes*, t. I, p. 16); M. D. ne pouvait connaître l'article de Holleaux, qui est du commencement de 1899; mais il est étonnant que ce singulier koppa, à une pareille époque, ne l'ait pas mis sur ses gardes[1]. La carte finale, qui représente les rapports des dialectes insulaires asiatiques avec la κοινή, est très imparfaite et aurait besoin d'être complétée. Le n° 15 signifie la chute du γ intervocalique devant α, ο, ου; je ne le vois pas dans la carte, pas plus d'ailleurs que p. 280, pour Karpathos, où pourtant c'est la règle. De même le n° 45, qui représente οὖλος pour ὅλος, et Karpathos manque également dans l'énumération des pays où cette forme est usitée (p. 274, rem. 2). D'après la carte, le développement d'un ι intérieur (n° 11) serait propre à Patmos; le numéro devrait se retrouver dans la Crète et à Chio ; et d'ailleurs la forme χιλιμουντρῶ citée (p. 277) pour cette dernière île, est employée également non seulement dans d'autres îles, par exemple χιλιμιντρῶ à Karpathos, mais encore dans le grec commun, qui dit χιλιμιντρῶ et χιλιμιντρίζω. L'affaiblissement de ι en ε avec d'autres consonnes que ρ (n° 3) est bien noté pour Rhodes, Karpathos, Symé, etc. ; il manque pour la Crète, où l'on dit Ῥέθεμνος. M. Dieterich sait bien d'ailleurs qu'il faut s'appuyer, pour l'étude des dialectes, sur des matériaux aussi nombreux que possible (p. 271) ; mais il n'a peut-être pas dépouillé assez minutieusement ceux qu'il avait à sa disposition (ses citations de Tilos sont toutes inexactes), et il accorde parfois, rarement il est vrai, une confiance trop absolue à

1. Je veux donner un autre exemple (ce ne serait pas le seul) de la légèreté avec laquelle M. Dieterich fait ses citations. P. 104, sous le titre « νδ au lieu de ντ » on lit parmi les exemples : « Ἀνδίδωρος BCH 13, 36, l. 23 (Iasos und Bargylia). Holleaux lit cependant Ἀντ-. » Tout est inexact, et j'ai eu quelque peine à retrouver l'endroit. D'abord le renvoi : lire BCH 13, 3, iv, l. 1 ; secondement l'origine : l'inscription n'est pas d'Iasos en Asie Mineure, mais de Béotie; troisièmement la forme même du nom : il y a Ἀντιδωρίω avec un τ dans le texte épigraphique et dans la transcription ; enfin Ἀνδιδώριος existe bien p. 7, l. 23 ; mais cette faute d'impression se trouve dans le commentaire, et M. Holleaux la corrige p. 229 du même tome ; la phrase de M. D. semble donner à entendre que Holleaux veut lire Ἀντίδωρος malgré le texte.

des formes recueillies par des observateurs mal dressés à ce genre de travail.

My.

What was ictus in Latin prosody ? by Ch. E. Bennett (American Journal of Philology, XIX, n° 76). Baltimore, 1899, pp. 361-383.

Dans cet article, M. Bennett aborde un problème sans doute insoluble, mais sur lequel il est utile de réveiller l'attention des métriciens, des linguistes et des latinistes.

Il commence par déclarer qu'il faut entièrement faire abstraction des suggestions des langues germaniques. L'habitude de la prononciation intense, soit des syllabes accentuées dans les mots, soit des temps forts dans les vers, conduit les savants modernes à transporter inconsciemment dans leurs théories sur les langues anciennes les faits de leur parler quotidien. Ils doivent donc tout d'abord se dépouiller du préjugé créé par l'usage. Ce point est capital. Nous sommes heureux de le voir mis en lumière avec une telle netteté. C'est là une condition essentielle pour raisonner juste.

M. B. se demande ensuite si l'accent latin de l'époque classique était un accent d'intensité. Il présente un certain nombre d'arguments tirés des grammairiens, des auteurs, des langues apparentées au latin. Il n'insiste pas autant qu'on le pourrait et il omet quelques raisons sérieuses. L'accord des philologues sur la nature intensive de l'accent latin à l'époque classique n'est pas aussi universel qu'on pourrait le croire en lisant M. B L'auteur a peut-être ici manqué de confiance [1].

Il observe ensuite que le mot d'accent couvre pour nous des phénomènes très différents. Il est certain qu'il n'y a aucun rapport entre l'accent d'intensité et l'accent mélodique. L'accent est un phénomène qui distingue une syllabe du mot d'entre toutes les autres. Mais ce phénomène lui-même peut prendre les formes les plus variées et les plus contradictoires. Or, M. B., très frappé du rôle de la quantité en latin, se demande si l'accent latin n'est pas un accent de quantité. Les objections ne manqueront pas à cette théorie que d'ailleurs M. B présente surtout comme une possibilité. La syllabe accentuée serait avant tout une syllabe longue et dans des mots comme *latuit* la pénultième ne porterait pas l'accent uniquement par suite d'un défaut de quantité longue. M. B. ne s'explique pas clairement sur les mots du type *dominus*.

Mais ce point est accessoire. Dans l'intérêt même de sa thèse principale, M. B. eût dû le négliger. Pour lui, l'*ictus* du vers latin consiste essentiellement dans la prédominance quantitative des syllabes longues.

---

1. Voir *Revue critique*, 1897, I, 291-295.

Le vers latin est un vers quantitatif et c'est là le seul point dont les théoriciens comme les poètes paraissent se préoccuper.

Voici quelques-uns des arguments sur lesquels M. B. étaye cette théorie.

1° Il est irrationnel de supposer qu'un élément artificiel, inconnu du parler normal, soit le fondement de la versification. Ce serait le cas si l'*ictus* consistait en une intensité qui ne se retrouve pas dans ces conditions dans la langue. Dans *arma uirumque cano*, la syllabe *no* est frappée, d'après les métriciens modernes, d'une intensité spéciale. Or, jamais le même mot dans le parler quotidien ne présenterait le même phénomène. Il y a donc là un élément purement artificiel. Cet argument a une valeur incontestable. Voilà déjà bien longtemps que mon collègue Rousselot m'a fait cette objection, au nom des lois générales de la parole.

2° Si l'*ictus* est intensif, le vers latin est constitué d'une façon unique, sur deux principes différents, la quantité et l'intensité. Le dactyle, par exemple, est formé d'une syllabe longue suivie de deux syllabes brèves ; il est aussi formé d'une syllabe tonique suivie de deux atones. Il semble impossible que deux principes aussi différents aient été les principes régulateurs, constamment et uniformément, de la métrique latine ou d'une métrique quelconque.

3° Rien n'implique, dans les textes des anciens, une notion intensive de l'*ictus*. Le mot lui-même est employé assez rarement, presque toujours avec *digitus*, *pollex*, *pes*, et il semble indiquer le battage de la mesure, accessoirement le mouvement rythmique, jamais une syllabe intense. Le fait de battre la mesure n'a rien d'inhérent à un système de versification plutôt qu'à un autre. Si l'on admet qu'il ne s'explique que par l'existence d'un *ictus* intense, on introduit dans les prémisses la con clusion à prouver. Les métriciens de basse date nous fournissent en outre des textes contradictoires. Un certain nombre d'entre eux qualifient l'*ictus* d'*eleuatio uocis*. A supposer que cette expression ait le sens d'intensité, nous sommes peu avancés, puisque le plus ancien de ces auteurs est Martianus Capella; il y avait déjà un siècle et demi que le principe de l'intensité s'était affirmé dans les vers de Commodien. De plus, la plupart des théoriciens des derniers temps, les seuls que nous connaissions, assignent dans certains pieds, deux syllabes au temps fort. Il est certain que l'intensité ne peut se poser sur deux syllabes successives.

4° Au contraire, si un principe est énoncé clairement chez les grammairiens, c'est celui du fondement prosodique du vers latin.

La théorie de M. B. s'applique très bien aux pieds fondamentaux : dactyle, anapeste, trochée, iambe. Quand ces pieds sont remplacés par leurs équivalents, il faut admettre qu'ils prennent la couleur des pieds fondamentaux voisins. De toute façon, les substitutions ne peuvent s'expliquer rationnellement que par une altération accidentelle de la quan-

tité normale. C'est un point sur lequel M. B. aurait pu insister. Il a d'ailleurs montré, en réponse à M. Hale, que ces substitutions existent même dans les vers toniques, comme en anglais, où elles présentent la même difficulté.

La conclusion pratique, et qu'il faut retenir, c'est qu'on doit faire sentir la quantité en lisant les vers latins. M. Bennett se plaint de la façon désagréable dont les professeurs de son pays lisent les vers grecs et latins, comme s'ils étaient des vers allemands ou anglais. N'introduisons pas dans l'harmonie du vers antique un élément qui s'y est fait sentir seulement au temps de Commodien. Ce parti est plus prudent et peut-être le seul conforme aux habitudes des poètes classiques.

Paul Lejay.

H. Vast. **Les Grands Traités du règne de Louis XIV.** (23e fascicule de la Collection de Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.) Paris, Picard. 1898. In-8, 256 p. 5 fr. 60.

M. Vast avait commencé en 1893 l'édition critique des grands traités du règne de Louis XIV par le traité de Munster, la ligue du Rhin, le traité des Pyrénées ; il vient de la continuer en donnant les textes des traités d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue, de Turin, de Ryswick et de la trêve de Ratisbonne. Les professeurs et les étudiants qui ont eu entre les mains le précédent fascicule, retrouveront dans celui-ci les mêmes qualités de méthode. Une notice historique, rédigée d'après les archives des Affaires étrangères et donnant des références précieuses pour l'étude détaillée de notre action diplomatique, sert d'introduction à chaque traité ; après la bibliographie des manuscrits et des imprimés, le texte du traité est publié tel qu'il a été établi à nouveau après une recension minutieuse sur l'instrument original ; des notes explicatives l'accompagnent. On remarquera dans ce fascicule un texte publié pour la première fois : c'est le traité secret (Saint-Germain, 25 octobre 1679) passé entre Louis XIV et l'Électeur de Brandebourg en vue d'une entente pour l'élection à l'empire. — Souhaitons qu'une publication qui répond aux exigences de la critique et aux besoins de l'enseignement scientifique de l'histoire, soit complétée au plus tôt par les actes diplomatiques de la succession d'Espagne.

G. Lacour-Gayet.

Maurice Tourneux. **Diderot et Catherine II.** Paris, Calmann Lévy. 1899. In-8, 601 pp.

Voici un livre qui tient beaucoup plus que son titre ne promet : on s'attend simplement à un récit des relations de Diderot avec Catherine et c'est tout un volume inédit de ses œuvres qu'on y trouve.

Pendant son séjour en Russie, Diderot s'était avisé de résumer chaque jour les principaux entretiens qu'il avait eus ou qu'il se proposait d'avoir avec Catherine, afin de lui laisser en partant un souvenir précis de toutes les questions qu'ils avaient discutées ensemble. Ce manuscrit, écrit entièrement de sa main, relié en maroquin rouge aux armes impériales, et portant le titre *Mélanges philosophiques, historiques, etc., année 1773, depuis le 5 octobre jusqu'au 3 décembre même année*, est conservé dans la bibliothèque privée des tsars. C'est lui que M. Tourneux publie aujourd'hui.

L'heure est passée de faire la critique d'un livre déjà vieux de plus de cent ans. Je me bornerai donc à dire que c'est là de l'excellent et très curieux Diderot avec toutes ses qualités et tous ses défauts habituels, des vues fines, judicieuses, profondes, des idées bizarres, de franches utopies, et toujours le bel entrain de sa verve. Il y disserte brièvement et sans suite sur toutes sortes de problèmes de législation, d'économie politique, de politique intérieure et extérieure, de morale et de religion, de pédagogie, d'éducation par le théâtre, d'enseignement des beaux-arts, de littérature. C'est le plan d'une Salente nouvelle qu'il trace, et c'est un recueil des plus précieux renseignements sur l'état de la Russie qu'il nous laisse.

M. Tourneux a saisi cette occasion de grouper autour des *Mélanges philosophiques* tous les faits qui pouvaient les éclairer, c'est-à-dire l'histoire des relations qui se poursuivirent pendant plus de vingt ans entre l'impératrice et le philosophe, les bons offices qu'ils se rendirent mutuellement au début, le voyage de Diderot à Saint-Pétersbourg, puis leur correspondance des dernières années. C'est dire qu'avec la compétence que lui seul possède en cette matière il y a semé à profusion les faits inconnus, les détails curieux et les pièces inédites.

Somme toute, je ne vois qu'un reproche à lui adresser : l'impropriété de son titre. Si son livre n'était pas à ce point excellent qu'on peut être sûr que tous les lettrés le liront, les *Mélanges philosophiques* auraient grande chance d'y dormir aussi inconnus que dans la bibliothèque des tsars.

Raoul ROSIÈRES.

La Renaissance Catholique en Angleterre au XIXe siècle. Première partie. Newman et le Mouvement d'Oxford, par Paul THUREAU-DANGIN, de l'Académie Française. Paris, Plon, Nourrit et Cie. 1899. LX et 333 pp. 7 fr. 50.

Tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'Angleterre suivent avec attention l'évolution de la crise religieuse que subit en ce moment l'Église anglicane et qui agite profondément le pays. Il y a lutte engagée entre l'esprit protestant qui tend à se rapprocher du calvinisme pur par la simplicité du culte et l'individualisme du dogme et le parti de la Haute

Église qui voudrait faire revivre les somptuosités du rite catholique, en même temps qu'il admet les dogmes principaux de l'Église romaine, la transsubtantiation et la présence réelle objective, entre autres. Les ritualistes, déjà si enclins à revenir aux croyances catholiques, iront-ils, comme le prétendent leurs adversaires de la Basse Église ou de la Large Église, jusqu'à se soumettre à l'autorité du pape et à rentrer dans le giron de l'Église romaine? Se contenteront-ils, comme ils l'affirment, d'un pseudo-catholicisme sans aller jusqu'au romanisme? Les prêtres protestants de la Haute Église, qui sont à la tête du mouvement ritualiste et qui pratiquent, au milieu des réclamations bruyantes de leurs adversaires, la plupart des cérémonies catholiques, arriveront-ils à entraîner avec eux l'opinion publique? Ce sont là des questions qui en Angleterre préoccupent les esprits au même titre que la politique impérialiste de M. Chamberlain. Le livre de M. Thureau-Dangin vient donc à son heure, et, encore qu'il nous apporte l'exposé de faits déjà anciens, il est en quelque sorte d'actualité.

C'est avec raison que, se proposant de rechercher les origines du mouvement actuel au XIX[e] siècle, M. T.-D. remonte à cette agitation célèbre qui commença en 1833, à Oxford, par la campagne des « *tracts* », et se continua pendant de longues années pour donner d'une part naissance au « *Puseysme* » et de l'autre amener vers 1845 au catholicisme un certain nombre de ceux qui y prirent part. De ceux-là aucun ne fut plus illustre que John Henry Newman qui devint cardinal, et M. T.-D. a raison de lui consacrer la plus grande partie de son étude. C'est Newman qui est le centre du mouvement d'Oxford. C'est lui qui a exercé sur ceux qui y ont pris part l'action personnelle la plus considérable: c'est de sa plume que sont sortis les « *tracts* » les plus importants, en particulier le fameux « *tract* » 90 qui tendait à démontrer qu'il était permis d'interpréter dans un sens catholique les 39 articles que doit signer, avant son ordination, tout prêtre anglican. Tout au plus voudrait-on voir cependant le D[r] Pusey être un peu moins laissé dans l'ombre par M. T.-D. Tout le livre est écrit pour mettre en lumière le passage de Newman au catholicisme : il aurait été intéressant d'étudier les raisons qui ont arrêté dans leur évolution des esprits aussi profondément religieux que Pusey et Keble. Mais M. Thureau-Dangin n'écrit pas seulement en historien, il écrit aussi en croyant. En même temps qu'un livre d'histoire, son étude est un livre de foi et d'édification. Il cherche dans le passé des motifs d'espérance pour l'avenir et voudrait, dans l'évolution de Newman et de quelques-uns de ses disciples vers Rome, voir des raisons de croire pour un temps plus ou moins lointain à une réunion définitive de l'Église anglicane avec l'Église catholique romaine. En tout cas ce livre, écrit d'un style clair, fluide et courant, bien informé, est intéressant à lire. Quand on sait quelle place les questions religieuses tiennent dans la vie anglaise, on comprend toute l'importance qui s'attache au mouvement ritualistique actuel et par contre-coup à ses origines. J. Lecoq.

GOURLIAU. **Grammaire complète de la langue mzabite**, Miliana, Legendre, 1898, x-216 p. in-8.

Si l'on en croyait le titre, on s'attendrait à trouver une grammaire *complète* de la langue parlée dans les sept villes qui formaient autrefois la confédération du Mzab, avec des observations sur les différences phonétiques qui proviennent pour une bonne part des origines diverses de ces populations. Il n'en est rien : comme on le voit par la préface (p. v), l'auteur a confondu *spécial* avec *complet*, car il ne s'agit ici que du dialecte de Guerara. Pour comble de malechance, ce dialecte est le moins pur, étant sujet à s'altérer sous l'influence de ceux de l'Oued Righ et de Ouargla : ce reproche n'aurait pas de raison d'être si M. Gourliau n'avait pas eu l'intention de donner une grammaire *générale* de la langue. De plus, même pour l'étude de ce dialecte, les moyens d'information qu'il a eus à sa disposition laissent à désirer. Rencontrant, à ce qu'il dit, de l'hostilité, ou au moins du mauvais vouloir, chez les principaux marchands Mzabites à qui il s'est adressé [1], il a dû avoir recours à « des gens besogneux », chez lesquels il a trouvé « plus de franchise et moins de scrupule ». Il a trouvé aussi des renseignements moins sûrs, car, par suite du contact prolongé des Arabes du Tell, ses informateurs ont substitué une grande quantité de mots arabes aux mots berbères employés dans le Tell [2]. On doit adresser ce même reproche au choix des textes où trente-trois sur trente-cinq sont purement traduits de l'arabe. Quand il s'agit de populations chez qui l'on ne peut pénétrer, le procédé est très légitime; mais ce n'est pas le cas pour le Mzab [3]. Un autre inconvénient, aisé à comprendre chez les gens de la catégorie à qui s'est adressé M. G., c'est la mauvaise prononciation : il est amené à donner comme exemples des formes fautives, comme *tamejjida* pour *tamezjida*; *achdrar* pour *azejrar ; ejjej* pour *ezzedj ; edhdhouft* pour *tadhouft*, etc.

La phonétique est traitée d'une manière sommaire ; pour la morphologie, elle est généralement exacte : du reste, elle est sensiblement la même dans tous les dialectes. Dans le chapitre du substantif [4], il était

---

1. Je dois observer à ce sujet que jamais, ni au Mzab ni ailleurs, je n'ai trouvé la mauvaise volonté dont se plaint M. Gourliau.

2. Je prends au hasard dans le glossaire des textes qui termine l'ouvrage : p. 193. *elarneb*, lièvre, mzab. *taierzost*. — P. 188, *ah'bib*. ami, mz. *amdoutchel*. — P. 201, *tar'zalt*, gazelle, mz. *izerzer*. — P. 188, *ah'rek* (lire *ah'rek'*), mz. *err'*. — P. 195, *sedret*, jujubier sauvage, mz. *tazouggouart*. — P. 186, *elmebkhel*, avare, mz. *ik'k'or*. — P. 187, *elbr'el*, mulet, mz. *aserdoun*, etc. Il serait trop long de multiplier les exemples.

3. Faut-il rappeler qu'à Oran où les Mzabites sont bien plus rares qu'à Constantine, M. Mouliéras a su trouver et réunir les textes indigènes qu'il a donnés dans son *Étude sur le dialecte des Beni Isguen*, Oran, 1895, in-8 ?

4. P. 24, note. Le mot *ajertil* ne désigne pas seulement une natte de couleur qu'on suspend au mur; c'est le vrai nom berbère de la natte : quant à *tah'çirt* c'est

plus simple de dire que le pluriel féminin se forme sur le pluriel masculin en préfixant le *t* et en faisant précéder l'*n* finale du son *i*. Je passe sur le chapitre des pronoms où il n'y a rien à reprendre; pour les adjectifs qualificatifs il aurait fallu faire remarquer qu'en réalité ils n'existent pas : on emploie des adjectifs verbaux, des participes ou des verbes à un mode personnel.

Pour les verbes, je dois féliciter M. G. de ne pas avoir cherché à les faire entrer dans le moule du verbe arabe et de n'avoir pas imaginé des verbes sourds, concaves, assimilés etc., qui n'existent pas plus en berbère qu'en français. L'avantage apparent, qui est de faciliter aux débutants, familiers avec la grammaire arabe, les changements phonétiques des verbes, disparaît bientôt devant l'emploi de termes inexacts. Mais l'on ne saurait, avec M. G., considérer comme irréguliers les verbes classés comme tels (p. 68). L'étude du verbe berbère est encore à faire et, en rendant compte ici-même du travail de M. Mouliéras sur le dialecte des B. Isguen, j'ai fait remarquer qu'il était sur la voie d'un classement logique [1]. En ce qui concerne les formes, on peut regretter que M. G. ait introduit une nouvelle classification (c'est la troisième qui existe!) au lieu de s'en tenir à celle du général Hanoteau. Il en est de même de la classification des noms verbaux et l'auteur a même oublié ceux qui sont identiques à la racine du verbe.

Après le chapitre des particules, viennent les textes et le lexique dont j'ai déjà parlé. On peut regretter que l'auteur n'ait pas pris soin de noter les mots empruntés à l'arabe, on aurait vu combien est réduite la part du berbère : ainsi p. 186, la colonne 1 renferme 7 mots berbères sur 14; la colonne 2, 4 sur 15.

Toutes ces critiques faites, je dois reconnaître que le livre de M. Gourliau n'est pas sans mérite, mais plutôt pour ce qu'il promet que pour ce qu'il tient. Si, dans une seconde édition, l'auteur tient compte de ces observations, son ouvrage sera consulté avec profit pour le dialecte parlé à Guerara et complètera ainsi ce que nous possédons sur ceux de Melika, de Ghardaïa et de Beni Isguen.

René Basset.

---

un emprunt à l'arabe *h'açira* qu'on emploie concurremment avec *ajertil*.—P. 34, note. *At ouaman* (les gens de l'eau) sous lequel on désigne les Européens signifie « les baptisés » (les chrétiens). Cf. *imer'dhas* en kabyle. La note 2 de la page 36, sur l'emploi de la particule *n* en Kabyle n'est ni claire ni exacte.

1. La note 1 de la page 81 est incompréhensible. « *Le verbe* as d, *venir*, *est* transitif *en mzabite* tout *comme le verbe arabe* dja » et l'auteur cite comme exemple : *ious as d*, il vient à lui. Mais la vraie forme est *iousa as d* : *as* est le pronom personnel complément *indirect*, et la voyelle finale s'est élidée devant l'*a* qui suit. Si la théorie de M. G. était exacte, on dirait *iousou t*.

A. DE CALASSANTI-MOTYLINSKI. **Le Djebel Nefousa**, transcription, traduction française et notes. Paris, E. Leroux, 1898-1899 3 fasc., 156 p. in-8°, 7 f. 50 (t. XXII des Publications de l'École des lettres d'Alger).

Si de la *Grammaire Mzabite* de M. Gourliau, nous passons au *Djebel Nefousa* de M. de Calassanti-Motylinski, le changement est frappant. Ici, il n'y a que des éloges à donner et la seule critique, ou plutôt le seul regret, que je puisse exprimer, c'est que l'auteur n'ait pas été plus prodigue dans ses notes des renseignements que lui fournit sa profonde connaissance de l'histoire des Abadhites et de leurs doctrines. Il y a quatorze ans, M. de Motylinski avait fait paraître le texte d'une description de la région peu connue jusqu'ici du Djebel Nefousa en Tripolitaine [1]. Mais ce texte, rédigé en dialecte nefousi et autographié en caractères arabes, était resté lettre morte pour les géographes et pour bon nombre de berbérisants. Aujourd'hui, nous possédons la transcription en lettres latines et la traduction de ce texte avec une introduction grammaticale suffisamment étendue (p. 1-37) — c'est la première qui existe sur ce dialecte — un glossaire (p. 121-155) et des notes historiques qui nous font connaître les personnages dont il est question dans cette relation. Il est inutile d'ajouter que cette publication du savant professeur à la chaire d'arabe de Constantine sera bien accueillie, non seulement des berbérisants, mais aussi de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la géographie de l'Afrique du Nord.

René BASSET.

BULLETIN

— Les livraisons 18 et 19 du *Recueil d'archéologie orientale*, publié par M. CLERMONT-GANNEAU, viennent de paraître à la librairie Leroux. Elles contiennent deux planches phototypiques et deux gravures dans le texte. *Sommaire :* § 49. Jéhovah, Seigneur du Sinaï (suite et fin). — § 50. Gath et Gath-Rimmon. — § 51. Le tombeau de Dja'far, cousin-germain de Mahomet. — § 52. Nouveau lychnarion à inscription coufique. — § 53. Une inscription du calife Hichâm (an 110 de l'hégire). — § 54. El-Kahf et la caverne des Sept-Dormants. — § 55. Tabella devotionis à inscription punique (à suivre).

— MM. Luzac et Cie de Londres mettent en vente un tirage à part de la traduction anglaise des *Contes amusants* de Barhebraeus, qui a paru avec le texte syriaque en 1897, par les soins de M. A. Wallis BUDGE et dont la *Revue* a rendu compte la même année. Titre : *Oriental Wit and Wisdom or the Laughable Stories collected by Mar Gregory John Bar-Hebræus, translated from the Syriac by E. A. Wallis Budge, London, Luzac and Co, 1899;* prix 6 sh., relié en toile. Il est regrettable que ce tirage reproduise sans modification la traduction de 1897 et que l'auteur n'ait pas corrigé

1. Le *Djebel Nefousa, relation en temazir't du Djebel Nefousa,* composée par Brahim ou Slimane Chemmakhi. Alger, Jourdan, 1885, 48 pages petit in-4°.

au moins les plus graves des erreurs qui lui avaient été signalées et qui ôtent toute leur pointe à quelques-uns des traits d'esprit. — R. D.

ERRATUM. Par suite d'une erreur de mise en page les lignes suivantes doivent être rétablies dans l'article de M. Piquet sur le *Minnesang* de MM. Schoenbach et Stilgebauer (n° 35, p. 165) :

« ...Thomasin et Walther de la Vogelweide auraient été en relations plus étroites qu'on ne l'a admis encore et peut-être même ils ont été ensemble pendant dix ans au service du patriarche Wolfger d'Aquilée; enfin Thomasin a écrit son livre exclusivement pour des lecteurs allemands et ce livre a eu un grand succès en Allemagne.

« M.Sch. cite à propos du dialogue de l'auteur avec sa plume p.45, l'apostrophe que l'auteur du *II. Büchlein* (qui décidément n'est pas Hartmann, v. les recherches de M. Saran : *Paul und Braunes Beitr.* 24 p. 1 et ss. et de M. C. Kraus : *Das sogenannte II. Büchlein und Hartmanns Werke*, Halle, 1898) adresse à son poème. Il me paraît probable que nous sommes ici en présence d'une imitation de l'apostrophe à la chanson, si fréquente dans la poésie française et dont la place est à la fin de la chanson, comme, dans le *II. Büchlein*, elle se trouve, réserve faite de six vers, à la fin de la poésie. Qu'on me permette de citer entre plusieurs, un exemple de cet *envoi* : « Sagement va, sans estre aperceüe, — Chançon, là où ma dame en est alée; — Dis li, por Dieu, quand tu l'as encontrée, — Jehan Frumaus est suens sans repentance — A tos jors mais, se la mors ne l'avance » (Scheler, *Trouvères belges*, nouvelle série, 1879, p. 134). Ne peut-on en outre se demander si ce n'est pas un *envoi* de ce genre, la forme de l'apostrophe mise à part, qui se rencontre dans la poésie de Hartmann ms. fr. 206 : 35-38, dont le vers « den si wol hœret unde niene siht » rappelle le « sans estre aperceüe » cité plus haut ?

« Le reste de l'ouvrage de M. Sch. est consacré à l'examen de questions plus générales. Il attribue (p. 95 et ss.) l'attitude d'inférieurs prise communément par les poètes courtois allemands vis-à-vis de leurs *dames* au fait que la plupart de ces poètes étaient des ministériaux. Ces *dames* étaient des femmes mariées (p. 99 et ss.). L'opinion de M. Sch. au sujet des strophes de femme est qu'il peut y en avoir eu d'authentiques, mais que nous n'avons aucune preuve historique du fait (p. 107). Enfin, après une excursion sur le domaine de la musique du *Minnesang*, M. Sch., converti par M. Saran, revient (p. 122 et ss.) sur une opinion précédemment émise : il estime qu'on ne peut tirer partie des poésies des *Minnesinger* pour reconstituer leurs biographies et restreint dans d'étroites limites le *vécu* de ces poésies.

« L'ouvrage de M.Sch. pose avec clarté bon nombre de questions compliquées et les examine avec sagacité et circonspection. Il apporte en outre des faits nouveaux et intéressants. Nul doute que, selon le vœu de son savant auteur, il n'aide à la solution de l'important problème des origines du *Minnesang*, en insistant plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici sur les rapports étroits qui unissent la poésie lyrique de l'Allemagne et de la France au moyen âge.

« Si M.Sch. s'efforce de jeter quelque lumière sur des points obscurs et soumet à un minutieux examen des théories controversées, M. Stilgebauer s'est proposé de donner une étude d'ensemble sur le *Minnesang*. »

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 2 octobre — 1899

F. L. Griffith, **A Collection of Hieroglyphs, a Contribution to the History of Egyptian Writing**, with 9 coloured plates from Facsimiles by Rosalind F. E. Paget, Annie Pirie, and Howard Carter (forme le sixième Mémoire de l'*Archæological Survey of Egypt*), Londres, 1898, in-4°, xii-74 p. et 9 planches en couleur.

J'ai signalé, il y a quelques années, les observations consignées par M. Griffith au troisième volume de son ouvrage sur Beni-Hassan : voici aujourd'hui un long mémoire où il reprend le même sujet avec des développements plus considérables et un succès très réel. Quelques généralités sur le système de transcription et sur la valeur phonétique des signes précèdent le corps même du traité, et peut-être l'auteur y suit-il avec trop de fidélité les théories de l'école égyptologique de Berlin, dont quelques-unes au moins sont assez hasardées. Je ne m'y arrêterai point, et, comme dans un travail qui se compose d'une foule de menues discussions sur des points très divers, un examen d'ensemble est impossible, je me bornerai à noter ici quelques-unes des remarques que j'ai faites en lisant le volume.

Fig. 59, p. 11. Les substitutions qui ont remplacé le demi-masque humain par d'autres signes, tels que le nez de veau, par exemple, sont dues à l'écriture hiératique, et je crois que le signe interprété par la bouche vue de côté (p. 12, entre les fig. 19 et 157) est en réalité une forme de ce nez reproduisant le tracé hiératique régularisé.

Fig. 21, p. 13. Les dieux *Heh*, qui lèvent les bras en l'air, sont les dieux-étais sur lesquels le ciel s'appuyait, ainsi qu'il résulte du texte et du tableau de la *Chambre de la Vache* au tombeau de Séti Ier ; cf. *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, t. II, p. 219, note 2.

Fig. 148, 161, p. 13. A propos du mot *Ati*, souverain. Voici longtemps que *Ati*, *Atoui*, me paraît un nom en *-i* final dérive de *Atou*, *At*, père : *Atoui*, se traduirait littéralement *le paternel*, celui qui fait fonc-

tion de père, et il nous conserverait ainsi le souvenir d'une ancienne constitution patriarcale, par laquelle la tribu égyptienne aurait passé au début de son histoire.

Fig. 165, p. 14. Ka khou serait *le ka spiritualisé.* En réalité c'est, comme plus tard sous la XX[e] dynastie, parmi les dévots de Râ, *le double du khou*, qui est mentionné sur ces très vieux monuments; cf. *Recueil de Travaux*, t. III, p. 105-106.

Fig. 177, p. 15. Le nom du poisson écrit avec ce signe est épelé *Ahaît,* dans les mastabas de Mariette, confirmant une fois de plus la lecture contestée.

P. 17. Le nom copte de la brebis, ⲉⲥⲟⲟⲩ, ne vient pas directement de l'ancien égyptien *sarou*, mais de la forme *saoua,* déjà citée par Brugsch, et où *r* final est déjà tombé.

Fig. 161, p. 21. M. G. dérive le nom de Thot de celui du XV[e] nom de la Haute Égypte, qui appartient à ce dieu. Je crois qu'il faut maintenir l'interprétation de Naville, *Zahouîti*, le dieu qui est l'oiseau nommé *Zahou-Tahou,* le dieu-ibis.

Fig. 118, p. 21-22. M. G. revient à la lecture *ba* que j'avais proposée tout d'abord pour le nom de l'un des personnages du dialogue philosophique contenu dans l'un des papyrus de Berlin.

Fig. 83, p. 28. M. de Rougé a montré, il y a plus de trente ans, qu'une des formes du signe *qam* est l'empreinte sur le sol d'un pied humain, les cinq doigts indiqués nettement : elle répond au sens *durer*, *se tenir*, qu'a l'une des racines √QM̄.

Fig. 35, 151, p. 25. Le *céraste* final *f* du mot *Atifou iatifou*, pour *père,* est un suffixe qu'on retrouve dans plusieurs cas, dans PSF, *cuire*, à côté de PS (copte ⲡⲓⲥⲉ, ⲡⲓⲥⲓ), dans KHSF, à côté de KHS, STF à côté de ST, etc.

Fig. 45, p. 25. Le déterminatif de *sapou* me paraît être l'enveloppe vide, la coque que certains insectes laissent derrière eux quand ils passent à l'état parfait; peut-être celles des insectes qui rongent les cadavres et même les momies et que j'ai trouvés par centaines sur la momie de Soqnounrî par exemple. Ce serait un fort bon déterminatif, pour le sens *reste*, *débris,* du mot *sapou.* Ce déterminatif s'est confondu avec la représentation du millepattes auquel il ressemblait beaucoup.

Fig. 72, p. 25. Le signe répond à deux ou trois formes différentes d'origine, la feuille, comme Rougé l'avait montré, et l'attise-feu. Si M. G. en a de bons exemples, il faut admettre qu'il figurait aussi parfois un coquillage : je n'ai jamais rencontré cette dernière forme dans mes recherches.

Fig. 50, p. 31. L'oval aplati représente un terrain vu de haut et arrondi aux deux extrémités, soit, avec la valeur *aît*, une *île.* Avec la lecture *khouît*, nous admettons le sens *horizon*, qui, tel qu'on le comprend chez nous, ne répond pas à l'idée égyptienne. Si l'on étudie les figures du *Livre de l'Hadès,* on s'aperçoit que l'oval est la forme prêtée par les Égyptiens à chacune des deux régions en lesquelles le monde se

divisait, la région du jour et la région de la nuit. Elles se terminaient à chaque extrémité par une sorte de cirque rocheux, aux pentes recouvertes de sable ; au fond, un défilé étroit conduit la barque solaire à la région voisine, ou bien une tête de déesse sort avec deux bras étendus suivant le contour du cirque. Sans insister sur ce sujet qui demandera une étude plus longue, j'ajouterai que le nom d'Harmakhis désigne non pas, comme nous le traduisons d'ordinaire, l'Horus dans les deux horizons, mais l'Horus dans les deux régions du monde, dans le domaine du jour et dans le domaine de la nuit.

Fig. 56, p. 33. Le signe étudié a plusieurs formes différentes à l'origine. L'une d'elles est certainement le triangle sexuel de la femme, comme le prouve sans réplique un des déterminatifs employés après certains mots qui désignent l'union sexuelle.

Fig. 134. p. 45. La valeur *th* du signe en question est au moins douteuse, et, pour ma part, je ne l'ai jamais admise. Elle a été mise en avant pour faciliter des rapprochements de noms égyptiens et bibliques, et admise depuis lors. Je crois qu'il y aurait lieu de reprendre la question au point de vue strictement philologique, sans y mêler les questions de géographie sacrée.

Fig. 130, p. 45. Je ne vois pas non plus de différence organique entre les deux signes pour *s*. Il y a dans leur emploi, comme dans celui de bien d'autres signes, une raison purement artistique le plus souvent : le scribe emploie celui des deux qui carre le mieux son mot.

Fig. 92, p. 47. Le signe *k* représente l'un des petits récipients dont les femmes se servaient pour vanner le grain, et qui sont de diverses formes.

Fig. 95, p. 47. L'une des formes du *p* carré montre le volet en bois dont on se servait pour fermer les soupiraux et les petites fenêtres des maisons.

Fig. 23, p. 47. Les textes des Pyramides montrent que l'une des formes du signe *Zabou*, la forme originale peut-être, était celle d'une sellette, à quatre pieds probablement, qui supporte une amphore serrée au cou d'une corde dont les deux bouts, une fois noués, retombent sur le côté.

Fig. 20, 96, p. 49. Je ne puis m'empêcher de croire que ce *t* n'est que la forme hiératique du grand *t* de la page 45, qui a été régularisée et qui s'est localisée dans certains emplois. C'est là toutefois une idée que je me borne à indiquer pour le moment.

Fig. 174, p. 51. Le signe *outes* me paraît résulter de la forme hiératique soit du pieu fourchu qui supportait la rame gouvernail, soit du chevet : ces deux signes servent de déterminatifs aux idées *porter*, *supporter* dans les Pyramides.

Fig. 65, p. 54. Les textes des Pyramides montrent que le *siège* a bien la valeur *sa* et non la valeur *isa*, originairement. Differentes raisons me portent à croire que le nom des dieux Osiris et Isis s'est pro-

noncé longtemps *Saït* et *Sairi*. On trouve encore aux exemplaires du *Livre de l'Hadès* des tombes royales thébaines, une variante écrite par l'*œuf* et *la bouche*, et qui se lit *sari*, *siri;* la tradition grecque connaissait encore le nom *Siris* pour le Nil, qui est aussi Osiris. Il y aura lieu de revenir sur cette observation.

P. 59. Le sceptre *Ouasit* est à l'origine le bâton terminé en crochet du gardeur d'oies. On voit plusieurs fois ce personnage crocheter par le cou, au moyen de son instrument, une oie qui s'écarte du troupeau. La tête d'animal n'est qu'une forme seconde : le gardien l'a donnée au crochet de son bâton comme ornement, guidé dans son choix du motif décoratif par la forme utile de l'instrument à décorer. Ce sont là quelques unes des observations que la lecture de l'ouvrage de M. G. m'a suggérées. Il y en aurait d'autres à présenter, et le sujet est de ceux qui prêteront longtemps encore à la discussion. M. Griffith n'en a pas moins fait beaucoup pour en éclaircir l'intelligence, et, si quelques-uns des rapprochements qu'il suggère me paraissent contestables, beaucoup sont certains qu'il aura été le premier à proposer. Il s'est taillé dans notre science un champ d'études fécondes : j'espère bien qu'il ne l'abandonnera plus désormais et qu'il examinera l'un après l'autre tous ceux des signes de l'écriture dont la valeur figurative reste encore à déterminer plus exactement qu'on n'avait fait jusqu'à présent.

G. Maspero.

Histoire de la littérature latine, par René Pichon, Paris, Hachette, xviii-986 pp. in-18.

Le livre de M. Pichon est avant tout une exposition. L'auteur prend ce qui nous reste de la littérature latine et nous en donne à la fois une analyse et une description. De l'ensemble des remarques se dégage la physionomie des œuvres. Une série de chapitres très vivants et très clairs nous met sous les yeux les manifestations successives du génie latin, des origines à la fin du vᵉ siècle. Dans cette histoire, la personnalité des auteurs n'est mise en relief que dans la mesure où les écrits nous la révèlent. Les données biographiques sont indiquées brièvement dans une note.

Tout appareil scientifique est banni de ce livre. La note qui contient la biographie, donne aussi brièvement des renseignements sur les manuscrits, les éditions, les livres à consulter. C'est un peu court, mais ce serait suffisant si M. P. avait donné la référence de ses citations. Il cite souvent les textes étudiés, avec goût, avec mesure aussi, et cet heureux choix de passages caractéristiques n'est pas le moindre mérite de son travail. Mais on voudrait pouvoir se reporter facilement à ces morceaux et en saisir quelques-uns dans leur entourage. Comment retrouver une phrase de Sénèque le rhéteur ? Le livre de M. P. donne l'impression bienfaisante

de la lecture directe des œuvres littéraires. Cette impression engage insensiblement à laisser M. P. pour les anciens. On veut aller à la source où il a pris tel développement, telle maxime. On en est empêché par le défaut d'indication. M. P. est un maître qui nous apprend à nous passer de lui et nous refuse les moyens de le quitter.

Cette critique est peut-être la plus grave qu'on puisse faire à ce gros volume. Il pourrait nous répondre qu'il a songé à ne pas rebuter le public qui n'est pas spécialiste : « C'est pour cela que j'ai eu soin de traduire en français toutes les citations » (p. xvi). Pas toutes cependant. Quelques-unes sont restées isolées dans un développement qui n'en donne que le sens très général (pp. 265, 269, etc).

La bibliographie est bien au courant. « Parmi les ouvrages de seconde main, j'ai cité beaucoup de livres français et relativement peu de livres allemands. Ces derniers sont énumérés dans Teuffel » (p. xvii). Ce n'est pas tout à fait exact. S'il s'agit de la traduction française de Teuffel, il est évident que l'on ne peut s'en tenir à ce livre arriéré. S'il s'agit de la dernière édition allemande, il ne faut pas oublier que les derniers travaux cités appartiennent à 1888-1889. Dans les dix années écoulées ont paru des études fort importantes. Au contraire, j'approuve sans réserve l'opinion de M.P. sur les livres français et le soin qu'il prend à les citer complètement. « Les œuvres françaises, surtout les thèses de doctorat, sont souvent aussi érudites (que les travaux allemands), et ont en outre plus de goût, de clarté et de netteté ». J'ajouterais volontiers : « et plus de maturité ». « Elles font trop d'honneur à notre pays... pour que je ne tienne pas à le proclamer hautement » (p. xvii). Depuis la guerre, nous nous sommes mis résolument à nous informer de ce qui se passe chez nos voisins. Mais encore avions-nous regardé surtout de l'autre côté des Vosges, ce qui n'est pas sans injustice pour le pays des Jebb, des Tyrrell, des Ellis, des Mayor, des Nettleship, des Sellar et de bien d'autres. Et nous avons oublié si facilement l'œuvre de nos compatriotes qu'on a vu rééditer en France sous un nom allemand des idées émises chez nous pour la première fois. Ce snobisme a caractérisé certains enseignements et il est en train de disparaître, fort heureusement. Il faut rendre justice au labeur considérable des étrangers ; nous le faisons dans une mesure dont la réciproque ne nous est pas toujours accordée; il suffit de parcourir un numéro de cette revue pour s'en rendre compte. Mais n'allons pas jusqu'à taire systématiquement les noms français ou à ne les mentionner que pour y accoler une critique. L'école du dénigrement mutuel ne vaut pas mieux que celle de l'admiration mutuelle. L'exemple donné par M. P. est bon et il n'était pas inopportun d'insister.

Le plan du livre est naturel. Il comporte quatre parties : l'époque républicaine (pp. 1-152), l'époque classique (pp. 153-432), l'époque impériale (pp. 433-706), l'époque chrétienne (pp. 707 936). Il y a évidemment une certaine disproportion entre les différentes parties : la deuxième et la troisième parties forment les deux tiers du volume. Mais

c'était inévitable et il faut même savoir gré à M. P. de n'avoir pas cherché à dissimuler ce défaut d'équilibre par un expédient. On remarquera la place faite aux auteurs chrétiens. Ils reçoivent pour la première fois dans un livre de ce genre une place convenable.

La méthode adoptée ne permettait guère d'insister sur le développement et sur la continuité des faits. Le petit livre excellent de M. Paul Thomas, *La littérature latine jusqu'aux Antonins* (Bruxelles, Ch. Rozez), donne plus d'indications, plus de vues d'ensemble sur l'évolution et les caractères généraux de la littérature latine. Je connais peu de pages aussi justes et aussi suggestives que l'introduction et les considérations générales mises par M. Paul Thomas en tête de chaque période. M. P. accepte parfois les yeux fermés les truismes qui ont cours. Il tonne lui aussi contre la « tyrannie » : « Le pouvoir impérial est doublement coupable, et de la mort des meilleurs écrivains et de la bassesse des autres » (p. 435; voir aussi p. 459). Je ne vois pas sous quel régime un Martial n'eut pas été un flagorneur : flatteur d'un sénateur ou flatteur de Domitien, il avait besoin d'un Mécène. La vérité est que la littérature devient sous l'Empire l'occupation de petits bourgeois et de pauvres diables. De plus, elle s'est faite mondaine : elle va en ville; ce serait une explication suffisante de son peu de fierté. « Sénèque et Lucain, au début du moins, exaltent la bonté de Néron »; la restriction est heureuse; elle prouve que la phrase est inutile. M. Paul Thomas a déjà protesté très justement contre ces doléances de réfugié : « quelle liberté a donc manqué à Tacite et à Suétone ? » Puisque M. P. parle de Cremutius Cordus, il eut bien fait d'ajouter que ses écrits, condamnés sous Tibère, furent republiés sous Caligula (Suét., *Calig.*, 16; le texte qui n'est pas mentionné dans M. P. est cité par M. P. Thomas, p. 215, n. 1). Ainsi les deux livres se complètent et se corrigent mutuellement. Je n'ai pas l'intention de faire de ce rapprochement une critique du livre de M. P.; il a conçu son livre d'une certaine manière et ces observations sont seulement destinées à le faire comprendre.

L'histoire des styles rentrait au contraire dans l'étude analytique des œuvres. Sur ce sujet cependant, il n'y a guère que des indications, distribuées de façon fort inégale. Le jugement porté sur certains écrivains secondaires, comme Valerius Flaccus, aurait été sans doute modifié si M. P. avait accordé à cette partie de sa tâche une attention plus soutenue. Mais il n'est pas responsable de ces lacunes. Nous n'avons de fait que des monographies très incomplètes et des études fragmentaires. On ne pouvait demander à M. P. de faire un travail de première main sur cette question qui exigerait un ouvrage spécial.

On pourrait multiplier ces remarques sur des points particuliers. Un ouvrage de ce genre et de cette étendue y prête facilement. P. XVIII, ajouter aux collections les deux séries de *Textausgaben* de Weidmann (Tite-Live de Luchs, Plaute de Leo, Solin de Mommsen, etc.). Pp. 6, 9, 11, Fustel de Coulanges est cité sans indication de page : la référence est

alors inutile. P. 13, n. de la p. 12, Stolz n'est pas l'unique auteur de la grammaire latine de Teubner, mais l'auteur de la partie seule publiée jusqu'ici. L'appréciation de la langue latine, pp. 13-14, pour être l'appréciation habituelle depuis une trentaine d'années, n'en est pas plus assurée. La subtilité de certaines particularités grecques peut faire illusion ; mais le latin rend des nuances dont le grec ne se préoccupe pas. M. P. ne paraît pas connaître le sens de la périphrase *factum fuit*. Pp. 15 et 89, la forme *Publius* Syrus ne paraît pas être la plus autorisée. P. 58 (note de la p. 57), l'édition Gœtz-Lœwe-Schœll de Plaute est la continuation de l'édition Ritschl et non pas de l'édition Fleckeisen. P. 236, n., la recension α du *De bello gallico* est attribuée trop nettement à Julius Celsus. P. 246, ajouter l'édition Maurenbrecher des *Histoires* de Salluste. P. 266, M. P. a exagéré le caractère « scientifique » de Lucrèce. Buffon ajourne les classifications comme trop incertaines. Lucrèce, pour se passer des dieux, entasse les explications différentes en sachant qu'une seule peut être vraie. Il n'a donc pas le véritable esprit scientifique qui sait ignorer. Il diffère d'Épicure qui s'inquiète peu du choix de l'explication ; mais il a plus de passion et plus de parti pris, puisque son ignorance des causes ne l'empêche pas d'en imaginer plusieurs. Il lui faut une explication. Cette volonté opiniâtre n'a rien de commun avec la recherche désintéressée ni avec l'appréciation calme des faits. P. 267, il y a une confusion entre un procédé de raisonnement, l'induction, et la théorie épicurienne de la sensation et des idées. La disposition à vouloir retrouver les hypothèses de la science moderne conduit à de véritables contresens. Le vers 1, 327, « corporibus caecis igitur natura gerit res », est, quand on se reporte au contexte, la conclusion d'un long développement destiné à rendre vraisemblable par des analogies l'existence des atomes. Un rapprochement avec la microbiologie est tout à fait en dehors de la direction de la pensée exprimée. On pourrait reprocher aussi à M. P. certaines formules contestables dues à l'habitude de la dissertation française. A propos du goût des Romains pour les archaïsmes, M. P. termine un alinéa par cette phrase : « Il y a moins d'écart entre Ennius et Symmaque qu'entre Homère et Lucien » (p. 13). Ce rapprochement ne pourrait être probant que si Ennius avait écrit en quelque dialecte falisque. Je cite ce trait justement parce que M. P. s'est laissé rarement entraîner à abuser de sa virtuosité d'écrivain. L'appréciation du poème des *Astronomiques* ne me paraît pas prise du bon point de vue ; M. Monceaux dans *Les Africains* l'a mieux jugé. Et pourquoi dire que Manilius ou Mallius « est donné par les manuscrits » comme l'auteur (p. 520, n.) ?

Une dernière question. On se demande pour quelle raison M. Pichon donne en français des titres des quelques ouvrages étrangers qui sont mentionnés. Ou ses lecteurs ne savent pas la langue de ces ouvrages, et l'indication est totalement inutile ; ou ils la savent, et ils sont fort empêchés d'acheter le livre et surtout de le demander dans une bibliothèque.

Les critiques précédentes portent sur de menus détails ou sur des appréciations variables suivant les tempéraments. Mais le livre est bon. Il fait entrer dans la connaissance directe des œuvres étudiées. Il est l'œuvre d'un homme de goût et d'un écrivain consciencieux. Il a une fraîcheur et une simplicité qui engagent et qui retiennent. Nous sommes heureux d'avoir enfin dans notre langue une histoire de la littérature latine qui soit autre chose qu'un manuel de baccalauréat ou un recueil de leçons d'agrégation. Nous sommes heureux aussi de compter dans l'Université un latiniste de plus, un homme de « la spécialité qui ne mène à rien », comme le disait un professeur de faculté de province.

Paul LEJAY.

Gregorii I papae Registrum Epistolarum. Tomi II pars III : Praefatio et indices. Post Pauli Ewaldi obitum edidit Ludouicus M. HARTMANN (*Monumenta Germaniae historica*, Epistolarum tomi II, pars III). Berolini, apud Weidmannos. MDCCCIC. Pp. I-XLIII ; 465-607. In-4.

Il y a quatre ans qu'il n'avait paru un fascicule du Registre de Grégoire le Grand. On sait quel a été le sort de cette publication, interrompue par la mort de Paul Ewald et reprise par M. Hartmann. Ce dernier fascicule nous donne la fin des appendices, dont le dernier est l'épitaphe en huit distiques; trois tables alphabétiques : « personarum et locorum; rerum, uerborum, grammaticae ; initiorum » ; enfin, l'introduction.

L'introduction fournit sur l'histoire du Registre de Grégoire I des renseignements précis. Les lettres conservées dans les archives de l'église romaine sont mentionnées par Bède, saint Boniface et le diacre Gemmulus, entre 730 et 745 environ. Jean diacre, qui écrivait au temps du pape Jean VIII (872-882), nous apprend qu'Hadrien I (772-795) fit faire un choix de cette volumineuse correspondance : « Ex quorum multitudine primi Hadriani papae temporibus quaedam epistolae decretales per singulas indictiones excerptae sunt et in duobus uoluminibus, sicut modo cernitur congregatae. » Ce registre a dû être offert à Charlemagne par Hadrien. C'est de lui que procèdent nombre de manuscrits et la division en deux tomes (indictions I-VII, IX-XV) a laissé des traces, soit par un renversement de l'ordre des deux parties, soit par la copie séparée de l'une ou de l'autre seulement. Le registre édité par Hadrien comprenait 686 lettres. Le titre ne laisse aucun doute sur la nature du recueil : « In nomine Domini incipit epistolae ex registro domni Gregorii de indictione I. » Avant le recueil d'Hadrien, comme le prouvent les témoignages de Bède et de Boniface, on avait fait d'autres extraits des lettres de Grégoire. De là deux autres collections, l'une de deux cents lettres, dont le plus ancien manuscrit a été copié entre 794 et 818, et une autre, de 53 ou 54 lettres, qui est précédée d'une sorte d'envoi de « Pau-

lus supplex » à l'abbé de Corbie, Adalhard. On a supposé que ce Paul était Paul diacre, bien que, d'après Ewald, ni dans l'Histoire des Lombards ni dans la vie de saint Grégoire, il n'ait mentionné ou utilisé ces lettres. M. H. (p. xxvi) croit au contraire que l'auteur de l'Histoire des Lombards a connu ce recueil et n'a pas dû recourir directement aux archives. Ce personnage en tout cas n'est pas le premier auteur de la collection, ainsi qu'il résulte de ses propres paroles. Les trois recueils, séparés ou diversement combinés, sont la source de tous nos manuscrits. En dehors de là, Bède et les collections canoniques ont gardé quelques autres lettres.

Parmi les manuscrits des lettres qui présentent un intérêt paléographique, je citerai seulement le manuscrit de Cologne, écrit sous Hildibaldus, évêque de Cologne de 794 à 818 et disposé *per cola et commata* ; un autre manuscrit de même provenance, écrit sous le successeur d'Hildibaldus, Hadebaldus; le manuscrit de Saint-Pétersbourg, 6. F. I, 7 fol., provenant de Corbie, dans lequel M. H. paraît reconnaître l'exemplaire contenant la lettre autographe de Paul à Adalhard ; un manuscrit de Vienne 934, autrefois à Salzburg, et qui présente différentes variétés d'écriture du ixe siècle et témoigne de la lutte entre la caroline et les écritures antérieures. Une planche reproduit une page du manuscrit de Saint-Pétersbourg.

Après des notions sur les éditions, l'ordre chronologique des lettres, l'orthographe, on trouve à la fin de l'introduction une table de concordance des numéros de l'édition bénédictine avec ceux de la présente édition. On sait que les travaux d'Ewald terminés par M. Hartmann apportent pour la première fois un classement rationnel.

Paul Lejay.

Armin Dittmar. **Studien zur lateinischen Moduslehre.** Leipzig, Teubner, xi-346 pp., in-8. 1897.

L'ouvrage de M. Dittmar est destiné à critiquer et à remplacer le livre connu de M. Hale sur la syntaxe de la conjonction *Cum*[1].

La première partie est consacrée à la critique de la théorie de M. Hale. On sait que cette théorie peut se résumer en deux points : 1° le développement de la syntaxe de *cum* s'est fait parallèlement au développement de la syntaxe du pronom relatif et celui-ci donne la clé de celui-là ; 2° le subjonctif, qui s'est introduit dans certaines constructions de *cum* n'est pas le mode primitif et il a une origine consécutive. Le principal argument de M. D. contre M. Hale est que la langue latine, de Plaute à Apulée, n'a pas varié. Par conséquent l'idée d'un développement, tel que l'a conçu le savant américain, est contradictoire avec la notion

1. *Revue critique*, 1892, I, 485.

même de la langue latine. Je crois qu'il est inutile de discuter de pareilles assertions.

Dans le détail, M. D. a quelquefois raison. L'interprétation de tel ou tel passage peut laisser place au doute. Mais encore ici, nous retrouvons de singulières façons de raisonner. M. D. objecte à M. Hale (p. 23) des phrases comme Cic. *Ver.* 4, 48 : *apposuit patellam in qua sigilla* erant *egregia.* Si la thèse de M. Hale était vraie, on devrait, prétend-il, avoir *essent.* Mais Cicéron raconte deux faits : *apposuit patellam* ; *in ea sigilla erant egregia.* Le fait de mettre un plat sur la table n'a aucune influence sur les ciselures de ce plat. L'idée : « il posa un plat tel qu'il s'y trouvait de fines ciselures », est une espèce de non sens.

L'emploi du subjonctif ou de l'indicatif après *sunt quidam qui* a lieu suivant que l'auteur veut indiquer avec précision une catégorie de personnes, ou au contraire qu'il laisse dans l'indétermination ce groupe en tant que groupe. M. D. (p. 16) ne paraît pas avoir très bien compris ici la pensée de M. Hale. Dans les deux cas, l'écrivain pourrait nommer ceux qu'ils visent. Mais il en fait ou non une classe spéciale. Une des erreurs où l'on tombe facilement dans les études de syntaxe, c'est de croire que pour chaque cas particulier il n'y a qu'une expression possible. Il arrive fréquemment en effet que la construction est soumise à une « règle ». Mais souvent aussi l'auteur peut choisir entre deux constructions. Chacune d'elles traduira une nuance différente et c'est à l'auteur à préférer celle qui cadre le mieux avec son but ou avec le mouvement de la pensée. Ainsi s'explique l'emploi indifférent, semble-t-il, de l'indicatif ou du subjonctif, après des expressions comme *sunt quidam qui.* Et si avec *sunt qui* il a pu s'établir une « règle » classique, c'est un phénomène qui ne doit pas surprendre, puisque le maintien de doublets est difficile dans une langue. Mais cette explication suppose une évolution que M. D. nie a priori.

M. Hale considère le subjonctif après *nemo est qui* comme une conséquence de la forme négative de la phrase. M. D. ne trouve rien de mieux à objecter que l'emploi du subjonctif après *nemo est qui non.* Comme les négations se détruisent, la phrase a un sens positif et le subjonctif doit être inexplicable pour M. Hale (p. 18). Un avocat, à court de raisons, ne trouverait pas mieux. Et quelle singulière conception de la langue suppose une pareille argumentation !

Dans quelques cas, les objections de M. D. peuvent être prises en considération. Dans César, *de b. g.*, IV, 10, 5 : « Ex quibus sunt qui piscibus atque ouis uiuere *existimantur* », l'indicatif ne peut guère être pris pour une survivance de l'ancienne construction. M. Hale (p. 123, n.) cite des archaïsmes de syntaxe dans le *de bello ciuili*, ce qui n'a rien d'étonnant. Il est peu vraisemblable qu'il y en ait dans le *de bello gallico.* Un autre texte tiré du même ouvrage et allégué avec ceux du *de b. c.* (VII, 35, 4), contient une leçon que M. Meusel corrige en suivant les manuscrits de la seconde classe (*caperet*, non *ceperat*). En tout cas,

je crois possible d'expliquer autrement l'indicatif *existimantur* de IV, 10, 5. Le subjonctif après *sunt qui* a pour effet d'exprimer une intervention de la pensée de celui qui parle dans l'énonciation d'un fait. *Sunt qui agunt* représente objectivement des gens qui agissent d'une façon déterminée; *sunt qui agant* représente les mêmes hommes considérés par *moi* comme formant un groupe que *j'isole* au lieu de les laisser dans la foule. *Ma* réflexion intervient donc dans ce second cas. Au lieu du fait pur et simple, c'est ma vision du fait que je traduis. Or dans la phrase de César, cette intervention de la pensée est déjà exprimée par un mot *existimantur.* Ici, ce n'est pas César qui isole ces tribus germaines des autres, mais le sujet logique et indéterminé de *existimantur*. Quand l'auteur prendra la chose à son compte, il écrira *qui... uiuant*, et non *qui... uiuere existimentur*. Comme il l'attribue à des tiers, il dit : *uiuere existimantur*. Si le latin avait un moyen d'exprimer à l'infinitif la nuance qui oppose le subjonctif à l'indicatif, il en userait avec *uiuere*. Il faut donc, dans une discussion sur l'emploi du subjonctif après *sunt qui*, mettre hors de cause cet indicatif *existimantur.*

La théorie que M. D. essaie de substituer à celle de M. Hale a deux avantages. Elle est très simple, elle est très élastique. Le subjonctif est le mode « polémique ». Il exprime les sentiments passifs ou déprimants, la crainte, l'inquiétude, la terreur, la timidité, l'abattement, l'embarras, le désespoir, l'incertitude, le doute. L'indicatif est « souverain ou apodictique ». Il a quelque chose de calme, de paisible, de reposé, de satisfait, d'indifférent. Ainsi tout s'explique de la façon la plus simple (pp. 80-81 et 208).

Pour simple, cette explication l'est à coup sûr. Reste à savoir si c'est une explication. On peut discuter sur la nuance particulière que le subjonctif est destiné à traduire. Là n'est pas la difficulté principale. Ce qu'il faut expliquer, c'est comment cette nuance s'est introduite dans la pensée et par suite dans son expression. Après *sunt qui,* l'indicatif domine à l'époque ancienne; à l'époque classique, le subjonctif est la règle. D'une époque à l'autre, les modes n'ont pas changé de sens; mais la formule a acquis une nuance qui a nécessité la substitution d'un mode à l'autre. Comment la pensée du sujet parlant s'est-elle modifiée et par suite de quels raisonnements inconscients, là est tout le problème.

Mais M. D., qui n'admet pas d'évolution et tient la langue latine pour un bloc immuable de Plaute à Aulu-Gelle, ne peut laisser poser la question dans ces termes. Je ne croyais vraiment pas que, dans l'état actuel des études classiques, il serait nécessaire de montrer que le grec et le latin n'ont pas été parlés pendant cinq siècles sans avoir subi des modifications dans leurs formes et dans leur syntaxe. Il ne peut être question ici de reprendre toutes les classifications et toutes les conclusions de M. D. et de refaire son livre. Ce serait d'abord fort inutile pour mes lecteurs. Mais il faut au moins montrer par suite de quelles confusions, de quelles fautes de méthode et de quelles erreurs, un savant laborieux a pu soutenir sérieusement un pareil paradoxe.

Je prends un sujet très limité : les propositions qui contiennent une idée de répétition (pp. 146-151). Jusqu'ici, les faits étaient présentés de la manière suivante. Après les conjonctions qui signifient « jusqu'à ce que », « avant que », le subjonctif est possible à l'époque classique quand le verbe est un imparfait ou un plus que parfait, impossible quand c'est un parfait, nécessaire au présent. L'emploi de l'indicatif présent est archaïque, celui du subjonctif parfait postérieur à l'époque classique. En dehors de ce cas particulier, chez les auteurs classiques, le verbe des propositions conditionnelles, temporelles et relatives reste à l'indicatif même quand l'action est répétée. Le subjonctif est exceptionnellement rare ; il est propre à l'époque suivante et étranger aux écrivains archaïques[1]. Pour M. D. ces distinctions n'existent pas. Il s'agit donc de trouver, pour démontrer la thèse, des exemples de ce subjonctif de répétition qui soient antérieurs à Varron.

Voici d'abord quelques cas au moins douteux. 1° Lydus, dans Plaute, *Bacch.*, 481 sqq. décrit l'ancienne éducation : « De hippodromo et palaestra ubi *reuenisses* domum, | ... apud magistrum adsideres : | cum librum *legeres*, si unam *peccauisses* syllabam, | fieret corium tam maculosum quamst nutricis pallium. » M. D. ne cite que la première partie de la phrase et *ubi reuenisses*. Cependant la deuxième partie en est inséparable, cette citation incomplète est d'autant plus malheureuse que la seconde partie montre comment on doit interpréter la première. Il s'agit d'une hypothèse se rapportant au passé. « Vbi reuenisses domum » équivaut à « si tu étais revenu chez toi » (Riemann, *synt.*, § 207 ; cp § 163, r. 3). 2° César, *B. G.*, V, 35, 4 : « Sin autem locum, tenere *uellent*, nec uirtuti locus relinquebatur, neque... tela... uitare poterant. » Nous avons ici le même cas. L'historien fait une supposition relative au passé : « Dans le cas où ils auraient eu l'intention de résister... » (voir Meusel, *Beitræge*, dans *Zeitschrift für gymnasialwesen*, Berlin, t. XLVIII, 1894, p. 374 ; « à supposer qu'ils voulussent », traduit Dosson)[2]. 3° César, *B. G*, VI, 17, 3 : « Cum *superauerint*, animalia capta immolant. » Mais le passage est par ailleurs suspect. Les manuscrits présentent en effet : « *quae* superauerint « ou « *quae* superarint », qui est difficile à défendre. On a proposé diverses corrections ; voir la discussion dans Meusel, *ib.*, p. 375. En tout cas ce texte ne peut servir à établir une règle grammaticale.

Les autres exemples cités par M. D. pour l'époque ancienne appar-

---

1. J'indique sommairement les faits ; pour le détail, voir Riemann, *Syntaxe latine*, §§ 213 et 203. Les infiltrations du subjonctif à l'époque classique paraissent avérées ; il y a pourtant lieu d'effacer de la liste de Riemann, 3e éd., p. 341, n. 1, l'exemple de Cicéron, *de of.*, 2, 42 et de noter que les 4 exemples certains de César appartiennent au *De bello ciuili* dont la langue offre d'autres traces de mélange et d'incertitude.

2. Voir dans Riemann, p. 256, n. 1, l'exemple de Cicéron, *Ver.*, 4, 86, où *cum* est suivi d'un imparfait du subjonctif (potentiel du passé).

tiennent à des séries grammaticales tout à fait différentes. Il y a d'abord un certain nombre de subjonctifs exprimant une possibilité pour le présent ou pour l'avenir : 1° « Si *attingas* eum manu, extemplo puer paedagogo... dirrumpit caput ; cum patrem *adeas* postulatum, puero sic dicit pater » (Plt. *Bacch* 440-2) ; 2° « Hocine hic pacto potest | inhibere imperium magister, si ipsus primus *uapulet* » (Plt., *Bacch.*, 647-8). Dans deux exemples de Plaute, *Bacch.*, 540 et *Merc.*, 550, nous avons l'emploi élémentaire de la deuxième personne du subjonctif dans le sens du français « on » : « Multi more isto... uiuunt, quos cum *censeas* | esse amicos reperiuntur falsi falsimoniis »[1] ; « Adulescens cum *sis*..., | rei suae quaerendae conuenit operam dare. | Demum igitur, cum *sis* iam senex, tum in otium | te conloces. » Enfin dans un passage d'Ennius, *Ann.*, 294, M., nous voyons déjà apparaître après *cum* l'emploi du subjonctif, habituel à l'époque classique, lorsque la proposition temporelle caractérise une situation : « Haece locutus uocat, cui tum bene saepe libenter | mensam sermonesque suos... | impartit comiter, magnam quom lassus diei | partem fuisset de summis rebus regundis | consilio ». Il y a dans cette phrase une proposition certainement itérative ou plutôt un adverbe impliquant cette idée : « *saepe* impartit ». Mais ce n'est pas une raison pour introduire cette notion dans la proposition subordonnée; elle indique seulement dans quelles circonstances Servilius usait de complaisance avec ses amis ; le ton descriptif et caractéristique est si marqué que l'on pourrait donner à *cum* la valeur concessive : « Il distribue avec bonté ses conseils à ses commensaux, quoiqu'il revînt fatigué d'avoir passé une grande partie de la journée dans les affaires[2]. » C'est un des premiers exemples de cet emploi du subjonctif.

Ce sont là tous les textes antérieurs à Cicéron cités par M. D. et tous ceux du *De bello gallico*. M. D. allègue en outre un passage de Catulle qui doit s'expliquer comme celui de César, *B. G.*, V, 35, 4, par l'idée d'une possibilité dans le passé : « Chommoda dicebat, si quando commoda *uellet* | dicere » (84, 1-2) ; cp. « sperabat se *esse locutum* » (vers 3)[3]. Deux subjonctifs parfaits de Varron, *R. R.* II, 5, 16 et 7, 10, sont des subjonctifs potentiels : « Cum *creuerint* uituli, leuandae matres », et : « Cum *conceperint* equae, uidendum ne... ». *Cum* a ici une

---

1. M. Dittmar, p. 147, n., nous met en garde contre l'idée d'un subjonctif potentiel, « mode de la modestie ». Il oublie, ici comme souvent ailleurs, qu'entre la nuance première d'un emploi modal et l'usage courant de la langue classique il y a un intervalle souvent considérable. Comment explique-t-il tant d'autres secondes personnes du subjonctif ?

2. Tel me paraît être le sens général de ce fragment, ainsi qu'il résulte des mots par lesquels Aulu-Gelle (XII, 4, 1) l'introduit. La teneur exacte du texte donne lieu à des difficultés dont M. Dittmar ne parle pas et qui conduisent M. Hale (p. 258) à écarter ce subjonctif comme sans explication certaine. M. Hale repousse l'hypothèse d'un subjonctif de répétition. Je crois qu'il n'y a pas même lieu de la formuler.

3. M. Riese considère aussi *uellet* comme un subjonctif de répétition, à tort à mon avis.

nuance conditionnelle marquée : « s'il arrivait que. » Enfin, parmi les exemples de Cicéron, plus d'un est susceptible d'une interprétation différente de celle que M. D. propose. *Pro Sest*. 126 : « Cum cotidie gladiatores spectaret, nunquam est conspectus, *cum ueniret* », = « quoique » ; *Pro Rab. Post.*, 10 : « Quod *cum fecissent*, permulti saepe uicerunt » = « parce que » : ici M. D. a été encore dupe de l'emploi de *saepe* ; *Pro Roscio Am.*, 50 : « Facile omnes patimur accusatores, quod innocens, *si* accusatus *sit*, absolui potest, nocens, *nisi accusatus fuerit*, condemnari non potest » : hypothèse possible se rapportant au présent ou à l'avenir ; *De of.*, III, 42 : « Nec ...nostrae nobis utilitates omittendae sunt aliisque tradendae, cum iis ipsi *egeamus* » = « puisque ».

Je n'ai pas relevé ces derniers textes pour infirmer directement la thèse de M. D., puisque le subjonctif de répétition paraît déjà à l'époque de Cicéron dans Salluste, le *De bello ciuili* et Cicéron lui même. Ils sont discutés ici seulement pour achever de montrer la méthode ou le défaut de méthode de M. Dittmar. J'ajouterai que le pêle mêle des exemples qui comptent et de ceux qui ne comptent pas est fort instructif pour le lecteur réfléchi. Les textes où l'idée de répétition est évidente tranchent au premier coup d'œil sur les autres : « Sabinus suopte ingenio mitis, ubi formido *incessisset*, facilis mutatu » (Tac., *H.*, II, 63). On en trouvera beaucoup d'autres de même clarté dans les listes de M. D.

Ce qui précède suffit, je pense, à montrer le caractère du livre. Avant de le quitter, je relève encore quelques assertions singulières. On a vu plus haut la doctrine du subjonctif, expression des sentiments déprimants. Ce subjonctif est appelé cependant « polémique » par M. D. Quelques lignes avant, on nous dit aussi que les Romains étaient un peuple chatouilleux sur le point d'honneur, combattif, sceptique et conservateur : combattif, parce qu'ils ne supportent pas une proposition déplaisante sans protester ; sceptique, parce ce qu'ils n'acceptent pas un ordre ou une assertion les yeux fermés, conservateur, parce qu'ils discutent toute nouveauté. Je ne me charge pas d'accorder toutes ces belles choses.

M. D., pour expliquer le subjonctif, se sert des expressions : « merkwürdig », « merkwürdigerweise », « Merkwürdigkeit » (pp. 104, 141, 150, 164, etc.) ; je ne vois pas la différence radicale, entre cette manière d'expliquer les faits et celle de M. Hale qui emploie les expressions de « qualitative *quom* », « Situationsangabe ».

La conclusion est lyrique. C'est le droit de M. D. J'y relèverai seulement une assertion qui pourrait être une méprise. « Les lois qui régissent l'emploi des modes en latin sont sans exception dans le même sens que les lois phonétiques. » Cette comparaison me paraît clocher plus que ne fait d'ordinaire une comparaison. Pour M. D., la constance dans l'emploi des modes, c'est la permanence d'un même état syntactique

pendant cinq siècles ; c'est la négation de tout changement. Pour les linguistes, le caractère absolu des lois phonétiques, c'est l'extension *à une date donnée* du même accident à tous les phonèmes identiques et placés dans les mêmes conditions ; c'est l'affirmation du changement, puisque l'énoncé d'une loi phonétique est l'énoncé d'un changement. Je ne sais si M. D. a songé à cette différence.

On trouvera peut-être ce compte rendu un peu étendu. Il était utile de lui donner ce développement parce que la plupart des critiques de M. D. ont paru hésitants et craintifs de leur opinion. Le livre de M. D. a de plus un mérite qui oblige à ne pas le traiter légèrement : c'est un recueil considérable d'exemples. Comme il court risque d'être mis au pillage par des gens un peu pressés, il est bon de mettre en garde contre les erreurs d'interprétation qui pourraient faire cortège aux textes maladroitement extraits d'un livre non cité. On ne sait pas ce qui peut arriver. La valeur de l'œuvre de M. Dittmar est dans la collection des textes réunis. Ce sont des matériaux que d'autres pourront utiliser.

Paul LEJAY.

Bruno SAUER. **Das sogenannte Theseion und sein plastischer Schmuck.** Leipzig, Giesecke et Devrient, 1899. In-4, x-274 p., avec 6 pl. et de nombreuses vignettes. Prix : 32 Mark.

Au mois d'avril 1897, M. B. Sauer annonçait à la Société archéologique de Berlin que l'étude des traces laissées par les sculptures sur la base et les parois des frontons du temple dit Théséion lui avait permis de reconstituer l'ensemble de ces deux compositions perdues. A l'est était représentée la naissance d'Erichthonios ; Athéna, Cécrops et les trois filles de ce dernier recevaient l'enfant des mains de Gê. A l'ouest on voyait Héphaestos chassé de l'Olympe, reçu par Thétis et Eurynomé dans la grotte sous-marine, les angles étant occupés par les chars du Soleil et de la Lune. Cette hypothèse, aussi brillante qu'inattendue, a déjà trouvé place dans le tome V du *Pausanias* de M. Frazer (p. 489). Elle occupe, avec les développements qu'elle comporte, une partie considérable de la monographie de M. S. où l'on peut voir de grands dessins, — d'apparence, il faut l'avouer, un peu germanique — qui figurent ces deux frontons perdus... et reconquis. M. S. est tellement convaincu de la vérité de ses restitutions, plus certaines, suivant lui, que celles des frontons à demi conservés du Parthénon, qu'après avoir rétabli les œuvres, il les critique, il en discute les qualités et les défauts. C'est là, dans l'histoire de l'archéologie, une bien surprenante nouveauté, et qui ne laissera pas d'être accueillie avec scepticisme. Mais il faut observer deux choses : la première, c'est que les résultats obtenus n'ont, en eux-mêmes, rien d'invraisemblable ; la seconde, c'est que l'auteur a procédé avec méthode, sans parti-pris apparent, sans « coups de pouce », tenant

compte méticuleusement de toutes les traces (*Standspuren* et trous) qu'il a relevés sur le Théséion, comme il l'avait fait jadis sur le Parthénon. La critique n'a le droit ni de hocher dédaigneusement la tête, ni de donner *hic et hunc* son assentiment[1]. Si, par aventure, la découverte de quelque peinture céramique, de quelque bas-relief, venait un jour confirmer les déductions de M. S., ce serait pour lui, et pour l'archéologie en général, un beau triomphe. Souhaitons-le, mais ne le prédisons pas.

Feu Lolling, reprenant une thèse du grec Surmélis, avait affirmé, il y a quelques années, que le prétendu Théséion était, en réalité, le temple d'Héphaestos (Paus., I, 14, 6). On sait que Cyriaque y voyait un temple d'Arès et que le nom de Théséion n'a été donné à cet édifice qu'au xv[e] siècle, pour être contesté, en 1840, par Ross. Depuis la découverte de la *République athénienne* d'Aristote (chap. XV), on s'est accordé à rejeter la désignation traditionnelle[2]; mais la plupart des archéologues pensaient à l'Hérakléion de Mélite plutôt qu'à l'Héphaistéion. Si les restitutions des frontons par M. S. sont exactes, le problème est résolu en faveur de l'opinion de Lolling; M. S. admet, du reste, que le temple était consacré à deux divinités, Héphaestos et Athéna.

Une partie des métopes représentant, sans doute possible, les exploits de Thésée, on s'est longtemps autorisé de ce fait pour qualifier le temple de Théséion. Mais comme les autres métopes reproduisent les exploits d'Héraklès, les partisans de l'Hérakléion y trouvaient, de leur côté, un argument. En réalité, ces métopes ne décident rien : Héraklès et Thésée pouvaient figurer, dans leurs multiples aventures, sur les métopes d'un temple quelconque.

La frise occidentale représente le combat des Centaures et des Lapithes; là-dessus tout le monde est d'accord, et cela convenait bien à l'hypothèse du Théséion. Mais la frise orientale, ou plutôt les fragments qui en restent, a donné lieu aux interprétations les plus diverses. M. S. en a proposé une nouvelle, qui est assurément singulière. Il est obligé d'imaginer une légende inconnue de la littérature, inconnue de la céramique, qui met aux prises Erichthonios, armé de la foudre, avec des Pélasges nus, combattant à l'aide de grosses pierres « magiques », qui fendent l'air sans être lancées par eux[3]. Ici encore, tout en rendant

1. M. Bulle a déjà présenté quelques objections de détail très dignes d'attention aux restitutions de M. Sauer, *Phil. Wochenschrift*, 1899, p. 819-823. Sa conclusion est que « rien n'est prouvé ».

2. La question a été exposée par M. Frazer, dans son admirable édition de Pausanias (t. II, p. 145-156), d'une manière bien plus complète que par M. Sauer. Une seule note comme celle-là, qui forme une véritable monographie, suffit à convaincre de malignité ou d'ignorance ceux qui affectent de traiter le Pausanias de Frazer de « compilation à l'anglaise ».

3. Otfried Müller avait pensé à la lutte de Thésée contre les Pallantides.

hommage à l'extrême ingéniosité de l'auteur, je demande à réserver mon jugement.

La *cella* du temple était occupée par deux statues, l'Athéna et l'Héphaestos d'Alcamène. M. S. s'est rencontré avec M. Reisch pour reconnaître, dans l'Athéna, le prototype d'une belle statue de Cherchell (*Rép.*, II, 644, 5.) Le groupe qu'il reconstitue, en associant à cette Athéna un Héphaestos de type asklépien, présente bien l'allure d'une composition née dans l'école de Phidias[1]. S'il a raison, il faudra renoncer une fois pour toutes à faire dériver de l'*Aphrodite des jardins* d'Alcamène la statue dite Vénus *genetrix*; je suis, d'ailleurs, de plus en plus convaincu qu'elle n'appartient pas à l'école de Phidias, mais à une école rivale — celle du Callimaque de M. Furtwaengler.

La date du temple et de ses sculptures décoratives est, suivant M. S., un peu postérieure à celle du Parthénon. Ces sculptures ne sont ni phidiesques, ni myroniennes; M. S. les rattache à l'école de Critios et Nésiotés et prononce, à ce propos, le nom peu illustre du crétois Amphion, élève d'un élève de Critios. A première vue, cela peut sembler bien téméraire et comme un accès de *Furtwaenglérite* aiguë. Mais lisez avec soin ce chapitre du beau livre de M. Sauer; assurez-vous qu'il n'écrit rien au hasard, ni pour éblouir le monde; et vous reconnaîtrez qu'après l'élimination raisonnée des noms célèbres, celui d'Amphion n'est vraiment pas mal choisi.

On ne ferme pas ce volume sans éprouver, pour celui qui l'a conçu et écrit, des sentiments d'estime que je crois devoir, pour ma part, lui exprimer.

Salomon Reinach.

Arthur Galton. **The message and position of the Church of England.** London, Kegan Paul, 1899. In-8, xx-230 p.

Que l'anglicanisme se sente atteint et songe à se défendre, cela paraît naturel. Depuis la suppression des dernières *disabilities* qui pesaient sur ses membres, l'église romaine a constamment gagné du terrain en Grande Bretagne. Ce mouvement s'est accentué, depuis quelques années, avec une force singulière et cela, surtout, par suite des tendances ritualistes qui se sont fait jour parmi les Anglicans eux-mêmes et qui constituent, aux yeux des meilleurs juges, un premier pas vers la *romanisation*. Telle était, en 1895, l'opinion de l'abbé Portal: « L'Église d'Angleterre, écrivait-il, voit tous les jours non seulement la théorie, mais aussi la pratique sacramentelle, bien affaiblie dans son sein, reprendre vigueur. Elle ressent de plus en plus le besoin d'une autorité centrale et partout

1. Je demande la permission d'en rapprocher le groupe, imaginé par moi, de l'Amphitrite de Milo (*Vénus de Milo*) associée à Poseidon. Cf. *Chronique des arts*, 1898, p. 226.

on dit ouvertement que Rome constitue ce centre. » M. Arthur Galton, *ex-curate* de Windermere, n'y contredit pas, mais il proteste et s'insurge. Esquissant à grands traits l'histoire de l'église chrétienne, d'abord, puis celle de l'église d'Angleterre, il s'applique à montrer que la vraie continuité, la vraie fidélité à la tradition évangélique et apostolique sont l'apanage de celle-ci, que les prétentions de Rome reposent sur des textes mal interprétés ou frauduleux, que le romanisme est le contraire même du christianisme, etc. Il y a longtemps qu'on a dit ces choses; il y a longtemps aussi qu'on a discuté sur le sens du *Tu es Petrus*, et il ne semble pas que M. Galton, insistant, à ce propos, sur la distinction entre πέτρος (*petite* pierre) et πέτρα (*grande* pierre), ait contribué à l'avancement de cette controverse. Mieux vaudrait dire que Jésus — le Jésus historique — n'a pu songer à fonder une Eglise, et que, par suite, la phrase où il en est question doit être apocryphe. Mais ce qu'il faut noter, comme un signe des temps, c'est l'extraordinaire violence de l'auteur quand il essaye de définir le rôle historique et le caractère actuel du romanisme. Voici quelques citations : « Les successeurs de Pierre n'ont pas seulement usurpé l'épée interdite, mais la bourse de Judas. L'épée et la bourse, non les clefs mystérieuses, voilà les vrais supports de la triple couronne » (p. 53). — « L'Église d'Angleterre court quelque danger par suite d'une explosion d'ignorance et de superstition médiévale ; mais le péril des églises de langue anglaise n'est rien en comparaison des ténèbres et des dangers qui enserrent le christianisme lui-même dans tous les pays latins, où sévit une forme développée et aggravée de ces fictions médiévales » (p. 65). — « Le pape est bien, en effet, prisonnier au Vatican, mais il n'est pas le prisonnier du roi Humbert. Ses géôliers sont les jésuites. Ce sont eux qui dirigent sa politique téméraire, etc. » (p. 203). Même dans la partie historique du livre, ces appréciations dénuées de mansuétude ne sont pas rares. Mais que dire du ton de la préface? Elle est signée de M. J. Henry Shorthouse ; et voici ce qu'écrit M. Shorthouse (p. XIII) : « Née des pires traditions de la Rome païenne et décadente, la Papauté n'a jamais été une église. Elle n'a jamais été qu'une machine de propagande pour imposer l'obéissance et des redevances pécuniaires à un monde ignorant, trompé et terrifié. La curie papale est fondée sur le mensonge et le mensonge entre — consciemment ou non, volontairement ou non — dans l'âme de toute créature humaine qui en subit l'influence. Elle a empoisonné les sources de la vie religieuse. Son histoire est une série d'horreurs, de crimes et de cruautés. Comme je l'ai dit ailleurs, elle a toujours été, et elle est encore, l'ennemie du genre humain. » (p. XIV).

Convicti odio generis humani !.. Ainsi roule encore, dans la dernière année du XIXe siècle, le torrent des anathèmes. Il y a là un spectacle peu édifiant, mais instructif. D'autres symptômes — par exemple l'immense succès du roman de Mrs Ward, *Helbeck of Bannisdale*— ont révélé aux observateurs les plus distraits que l'anglicanisme s'inquiète; voici main-

tenant quelques-uns de ses adeptes autorisés qui reprennent — car tout recommence — le vieux cri de guerre : *No popery* !

S. R.

BULLETIN

— M. Latino Maccari a fait imprimer récemment (Urbin, typogr. Rocchetti, 1899), sous le titre de *Bacchilide e Orazio*, une brochure de 19 pages où il recherche les passages qu'Horace a pu imiter de Bacchylide. Aux rapprochements faits par d'autres il ajoute quelques observations qui lui sont personnelles; mais ce qu'Horace a pu imiter dans le poète grec se réduit en somme à fort peu de chose, et encore est-il peu sûr que ce soient là de véritables imitations. — My.

— Dans son opuscule, *Northern English Phonetics, Grammar, Texts*. Leipzig, Teubner, 1899. vi et 127 p., in-16), M. Richard Lloyd ne s'est pas suffisamment renfermé dans l'étude que semble annoncer le titre même du livre. Était-il bien nécessaire de nous donner un résumé banal de la grammaire anglaise ou d'entrer dans l'étude approfondie de la phonétique anglaise en général ? Il semblerait au contraire que M. L. eût dû se borner à noter ce qui fait l'originalité de l'anglais parlé « sous la latitude de Durham et de Birmingham » pour prendre sa définition de l'anglais du Nord et à relater ce qui le distingue à tous les points de vue de l'anglais proprement dit, de l'*Anglais de la Reine*. Il faut remarquer aussi que M. L. ne s'occupe que de l'anglais parlé par les gens bien élevés, laissant ainsi de côté les patois qui ont aussi leur intérêt. On pourrait chicaner encore M. L. sur la définition qu'il donne de l'anglais du Nord, qui semblerait devoir comprendre les dialectes ou patois du Yorkshire, illustrés par tant de romans célèbres, et ne pas être limité à l'anglais de Liverpool seulement. L'étude de M. L. ne rend donc pas tous les services qu'on serait en droit de lui demander, faute de netteté dans la conception du livre et de clarté dans l'exécution. — J. L.

— M. Karl Breul, lecteur à l'Université de Cambridge, présente au public anglais en un élégant volume une édition très soignée d'*Iphigénie en Tauride* de Gœthe. Cambridge, University Press, 1899. 1 vol. in-12, 254 pp. Dans une introduction de 84 pages très denses il passe en revue l'histoire de la pièce, les sources auxquelles le poète a puisé, l'accueil qui a été fait de son œuvre, les imitations auxquelles elle a donné lieu, les traductions anglaises et grecques qui en ont été publiées. Le 5e chapitre, assez confus, doit beaucoup au *Wegweiser durch die klassischen Schuldramen* de Frick. L'auteur y présente des remarques décousues sur la structure de la pièce, la langue, les influences subies par le poète, le caractère d'Iphigénie, les principaux thèmes et motifs de l'action, la question de savoir si la pièce est antique ou moderne. Le 6e chapitre n'est autre chose qu'un tableau chronologique de la vie et des œuvres de Gœthe ; le 7e est consacré à un parallèle de Gœthe et d'Euripide ; dans le 8e sont signalés les écrivains qui ont traité la légende d'Iphigénie, le 9e énumère les principales œuvres d'art que cette légende a inspirées. La métrique et la langue de Gœthe sont étudiées dans les deux chapitres suivants — consciencieusement, mais d'une manière un peu sèche — et le 12e et dernier chapitre nous donne l'analyse de la pièce. Une introduction de cette importance, qui renferme presque la matière d'un volume, exigeait un plan. Si M. Karl Breul s'en était avisé, il eût évité bien des lon-

gueurs et des redites. Pour le fond, l'auteur ne se pique pas d'originalité et on ne saurait lui en vouloir. Il résume très simplement et d'ordinaire avec clarté les résultats des travaux de ses devanciers. Les notes très nombreuses, très nourries forment presque un commentaire perpétuel de la pièce, commentaire historique, littéraire et grammatical tout à la fois. En appendice, M. K. Breul nous cite plusieurs scènes des différentes versions de la pièce, quelques fragments de poésies contemporaines d'*Iphigénie*, des passages de Schiller, enfin, les fables d'Hygin relatives à Oreste et à Iphigénie. Une bibliographie détaillée, qui eût été très utile, si elle eût été raisonnée, et un index des notes terminent l'ouvrage. Bien que M. K. Breul se soit surtout proposé de faire une édition à l'usage des classes, nous estimons, avec lui, que son travail rendra service aux étudiants des Universités et aux professeurs d'allemand. — E. Henri Bloch.

— Sous le titre de *An pax perpetua sit speranda?* M. Wilhelm Münscher publie (Marburg, Friedrich's Univ. Buchdruckerei, 1899) en une plaquette de 19 pages, un discours académique, tenu en latin par son bisaïeul, W. Münscher, professeur de théologie et prorecteur de l'Université de Marburg, — en janvier 1798. A l'occasion de la réunion de la conférence de La Haye, il dédie cet opuscule au tsar Nicolas II. L'orateur, plus soucieux de la forme que du fond, développe sans grande originalité, en un latin élégant, les lieux communs traditionnels que le sujet appelle. — E.-H. B.

— M. Maddalena, professeur de littérature italienne à l'Université de Vienne, et bien connu pour ses études relatives à Goldoni, vient d'avoir l'heureuse idée d'interroger sur son auteur de prédilection les lettres qui composent les *Mémoires* de Favart. Il y a trouvé notamment des détails sur le traité passé par Goldoni avec la Comédie italienne de Paris, sur sa nomination de professeur des princesses royales de France, sur la tentative de Giacomo Durazzo, alors directeur d'un théâtre de Vienne, pour attirer Goldoni en Autriche. L'article de M. Maddalena est extrait du 1er vol, de la XXIIe année de l'*Ateneo Veneto*. — Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 septembre 1899.

M. Fossey, ancien membre de l'École française d'Athènes, communique un mémoire sur une mission archéologique en Turquie d'Asie. Il présente quelques inscriptions grecques trouvées dans la Syrie du Nord et en Mésopotamie et discute la lecture de la date donnée par Sennachérib dans l'inscription de Bavian. M. Fossey énumère ensuite les monuments et inscriptions découverts au cours des fouilles qu'il a exécutées à El-Hadra.

M. Homolle communique deux inscriptions, la première provenant des îles grecques, l'autre d'Asie Mineure. La première est une lame de plomb sur laquelle sont gravées des formules de malédiction. — Dans la seconde se trouve mentionnée la ville de Karadrous, sur la côte de Cilicie, port des habitants de Lamos, connue par Strabon, Scylax et autres géographes. — MM. S. Reinach, Deloche et Weil présentent quelques observations.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur les chartes communales du moyen âge.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 9 octobre — 1899

A Latin Grammar for Schools and Colleges, by George Lane, Professor Emeritus in Latin in Harvard University. London, and New-York, Harper and Brothers, 1899, in-8, p. v-xv, 1-572.

Tandis qu'en France les études classiques et la philologie sont en butte à tant d'imprudentes attaques, voici que nous vient d'Amérique une grosse grammaire latine, pleine de choses, et destinée pourtant, nous dit le titre, aux élèves des Collèges (Schools) aussi bien qu'à ceux des Universités. Si elle est réellement à la portée des uns et des autres, heureux nos collègues d'outre-mer, qui trouvent encore des jeunes gens capables de profiter d'un enseignement du latin aussi approfondi ! Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce point de vue.

Le livre de M. Lane est un ouvrage posthume, publié et complété sur quelques points de syntaxe par un de ses élèves, M. Morris H. Morgan de l'Université de Harvard ; c'est le fruit de près de trente années d'enseignement et de recherches personnelles, un riche répertoire de faits amassés avec la plus louable conscience. Malheureusement, dans la première partie, l'auteur a voulu faire œuvre de linguiste : mal préparé à cette tâche, il y a complètement échoué.

La phonétique (p. 1-20) ne mérite aucune confiance. Quelques exemples suffiront. §§ 59, 66, 67, 68, dans *ordinē, darē, longiūs, aedibūs, pōnīt*, etc., les finales longues que l'on rencontre chez les anciens poètes sont les formes primitives ; les finales classiques sont des abréviations postérieures. — § 71, le vocatif *serve* est pour **servo-* avec affaiblissement de l'*-o*. Même affaiblissement de l'*-ā-* en *-i-* dans *herbidus, tubicen*, etc. (§ 74), de l'*-o-* en *-e-* dans *bellus* (cf. *bonus*, M. L. oublie *bene*), *pietās*, etc. (§ 76). — § 86, *regēmus* est issu de **regaimus*, sur lequel on ne nous

donne aucune explication[1]. — § 102, *fōrmōsus*[2] procède de **fōrmiōsus*, dérivé de *fōrmā-* par affaiblissement de l'*ā*, et suppose l'élision de l'*i*, comme *optiō* celle d'un *ā* (cf. *optā-*). — § 104, *ea, luxuriēs* viennent par *assimilation partielle* de **ia, luxuria*. — § 130, *muliebris* est *syncopé* de **mulierbris*. — § 142, *nēve, sīve* remontent à **nēvīs, *sīv s*, comme *mage, pote* à *magis, potis*, etc. Il y a là une telle méconnaissance des faits les mieux établis, qu'on se sent dispensé de toute discussion avec l'auteur sur d'autres points qui admettraient peut-être la controverse. Telle est la parenté de *lātus* et de *strātus* (§ 115), de *glōria* et de *clueō* (§ 119), de *populor* et de *spolium* (§ 123), etc., étymologies bien hardies en tout cas pour figurer dans un livre d'enseignement comme celui-là; telle aussi l'explication de *locārunt, metū* (datif), tirés par *contraction* de *loc verunt* et *metuī* (§ 101), celle de *capis*, venu par *élision* de **capiīs* (§ 102), etc.

Dans la section qui traite de la formation des mots (p. 20-46), M. L. range les suffixes nominaux d'après leur sens, et sa classification est intéressante, bien faite, accompagnée d'observations ingénieuses. Mais pourquoi divise-t-il en même temps les mêmes suffixes en deux catégories, suivant que les noms qu'ils forment sont primitifs ou dénominatifs? Son incompétence apparaît aussitôt. Il appelle primitifs les mots ou thèmes « formés directement d'une racine ou *d'un verbe* » (§ 198), si bien que, pour lui, un nom dérivé d'un verbe dénominatif est *primitif*. En conséquence, *captātor, accūsātor, senātor* (§ 206), *cōgitātiō, occultātiō* (§ 228), *conruptēla* (§ 229)[3], *pugnāx* (§ 284), etc., etc., sont primitifs, *senium, sāvium* (§ 250), etc., sont dénominatifs. Question de mot, dira-t-on, affaire de définition. Non pas: cette division en thèmes primitifs et thèmes dénominatifs n'est en elle-même d'aucun intérêt. Elle n'en prend un que si elle jette quelque jour sur l'histoire des suffixes et nous renseigne sur leur emploi. Pour cela, il fallait mettre en première ligne ceux qui remontent si haut qu'on les trouve attachés à une racine; parmi ceux-là, distinguer les suffixes morts, c'est-à-dire qu'on ne rencontre jamais qu'attachés à une racine, puis ceux qui s'ajoutent soit à une racine, soit au radical d'un mot reconnaissable, verbe ou nom, en fait dérivé; enfin, étudier ceux qui ne s'unissent qu'au radical d'un mot de ce genre, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, les plus récents. Voilà qui nous aurait éclairé sur leur histoire[4]. Ensuite, si l'on veut, on

---

1. De cet exemple et de quelques autres, on pourrait conclure que M. Lane en était encore à Schleicher pour la phonétique. Il ne s'était pas tenu au courant des progrès de la science grammaticale. Ainsi il enseigne (§ 364) que *sētius* est le comparatif de *secus*.

2. M. Lane marque partout la quantité des voyelles longues, même en syllabe fermée. M. Morgan lui en fait un mérite (p. VII) et il a raison.

3. Pour *conrupt-ēla* et *tūt-ēla*, M. Lane imagine un suffixe *-tēla*!

4. Et qui n'aurait pas permis à M. Lane de passer si vite sur la création des suffixes nouveaux par composition ou adjonction de l'élément final de certains radicaux.

regardera quels sont ceux qui se rencontrent uniquement avec un radical verbal, uniquement avec un radical nominal, ou indifféremment avec l'un et l'autre. Mais comme ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux, — la grammaire de M. L. en fait foi —, la question me paraît de médiocre importance.

Dans la déclinaison (p. 47-95)[1], M. L. ne compte que cinq cas; il rélègue le vocatif dans le même paragraphe que le locatif et n'en admet l'existence qu'au singulier des masculins en *-o-* et de quelques noms grecs (§ 420). Force lui est pourtant de le faire figurer dans le tableau de la deuxième déclinaison (§ 449). Il manque partout ailleurs. Pourquoi cette innovation? Elle ne fait que compliquer les choses dans la syntaxe, où il faut un paragraphe pour le vocatif-nominatif: *quō usque tandem abūtēre, Catilīna*, etc. (§ 1118), un autre pour le vocatif proprement dit : *urbem, mī Rūfe, cole* (§ 1119), un autre enfin pour les « combinaisons » des deux cas, *dulcis amīce, mī vir, Jāne pater* (§ 1121), sans compter qu'il en faudrait encore deux, — oubliés par l'auteur —, pour ces exceptions aux règles d'accord du substantif apposé (§§ 1077 sqq.) et de l'adjectif (§§ 1082 sqq.). Et d'ailleurs M. L. ne rétrécit-il pas ainsi le domaine du vocatif proprement dit? Qui oserait, en effet, affirmer sans réserves que *Catilīna*, que *pater* sont des nominatifs, et non point des vocatifs faisant aussi fonction de nominatifs, comme *Jūpiter*? Enfin, M. L. se trompe du tout au tout en mettant sur le même pied le locatif et le vocatif. Il est possible que ces deux cas aient laissé en latin aussi peu de traces l'un que l'autre de leurs formes propres. Mais cette constatation est une curiosité linguistique, qu'il suffit au latiniste de signaler en passant. La grammaire d'une langue doit, avant tout, nous renseigner sur ce qu'était cette langue pour les hommes qui la parlaient et l'écrivaient. Or, pour les Latins, il n'y avait pas plus de locatif que d'instrumental, d'optatif ou de conditionnel; *Rōmae, domī*, etc., étaient des adverbes de lieu[2]. Au contraire, ils sentaient le vocatif, même quand il avait la forme du nominatif, sans quoi ils n'auraient pas dit *mī vir, fortūnāte adulēscēns* (§§ 1121, 1123). Varron déjà donne un nom à ce cas (*vocandī cāsus*) et précisément en rapprochant *lepus* de *lupe*[3]. Enrichir du locatif la déclinaison latine n'est pas plus nécessaire que d'attribuer au français un génitif et un datif à cause de *leur* et de *lui*. Réduire le domaine du vocatif, comme fait M. L., c'est ne pas comprendre l'idée

1. Les adverbes, les prépositions et les conjonctions sont étudiés à la fin des déclinaisons (p. 93-95), heureuse disposition qui fait mieux saisir la véritable nature des mots indéclinables au point de vue morphologique.

2. Cf. Riemann et Gœlzer, *Gram. Comp., Syntaxe*, p. 197, n. 1.

3. L. L., VIII, 68; IX, 61; cf. VIII, 42, IX, 43. Point de divergences sur ce point entre les grammairiens latins, bien que plusieurs aient explicitement noté la ressemblance entre le nominatif et le vocatif. Cf. Serv., Keil, IV, p. 433; Job, *de grammaticis vocabulis apud Latinos*, p. 65.

que les Latins se faisaient de leur idiome ou ne pas l'accepter, c'est méconnaître le rôle du grammairien.

Même dérogation à l'usage traditionnel dans la conjugaison (p. 96-166). Les verbes sont divisés en deux catégories, I. verbes-racines et verbes en *-ere,* la plupart primitifs; II. verbes en *-āre, -ēre, -īre,* la plupart dénominatifs (§ 741), classification excellente pour le chapitre de la formation[1]. Mais ici c'est une autre affaire. L'ordre alphabétique donné aux conjugaisons par les anciens est bien artificiel, j'en conviens, et il peut y avoir avantage, en tout cas il n'y a pas d'inconvénient, à étudier *regō*, avant *laudō*, etc.[2]. Mais c'est donner une idée fausse de l'état de la conjugaison en latin que de mettre en tête les verbes athématiques *sum*[3], *dō*, *bibō*, *serō*, *sistō*, *inquam*, *eō*, *queō*, *edō*, *volō*, *ferō* et leurs composés. Ce sont, pour la plupart, les débris d'un autre âge, les représentants d'un stade antérieur, au point de vue latin des exceptions qu'il n'est pas d'une bonne méthode de placer avant les formations régulières. Quant à *bibō*, *serō*, *sistō*, le linguiste, qui regarde aux origines, peut les classer à part, s'il admet qu'ils sont issus de **pibōmi* (?), de **sisēmi*, de **sistāmi*. Le grammairien, qui n'a à considérer que leur forme latine, doit les ranger sous le même chef que *regō*, *terō*, *gignō*, etc. Au reste, M. L. ne tarde pas à se perdre dans ses catégories de « verbes-racines ». Il les divise en deux classes, 1°, ceux dans lesquels la racine nue a prévalu, *sum*, *dō*, *bibō*, *serō*, *sisto*, 2°, ceux qui ne présentent que partiellement la racine nue, *inquam*[4], *eō*, *queō*, *edō*, *volō*, *ferō*. Dans les premiers, les désinences s'attachent immédiatement à la racine; dans les seconds, une voyelle « formative » (§ 759) s'introduit quelquefois entre les deux éléments. Mais qu'est-ce donc que l'*u* de *sum*, *sumus*, *sunt* (racine *es*)? n'est-il pas de même nature que celui de *eunt*, *queunt*, *volumus*, *volunt*? Et comme l'*-ō* de *eō*, *queō*, *volō* ne peut être autre que celui de *bibō*, nous ne voyons pas pourquoi *eō*, *queō*, *volō* ne sont pas rangés dans la première catégorie, ou *sum* dans la seconde. En réalité, il fallait distinguer les racines à finale vocalique et celles à finale consonantique, ou plutôt, comme ces distinctions importent peu au latiniste, en laisser le soin à la grammaire comparée. Autrement, on reprochera encore à M. L. d'avoir exclu arbitrairement de sa liste certains verbes athématiques, comme *sto* et *for*; d'avoir oublié l'impératif

1. M. Lane a le tort de traiter de la formation des verbes dans deux passages différents (§§ 365-375, 824-840).

2. Cf. S. Reinach, *Gram. latine*, p. 312.

3. Il est vrai qu'en général on conjugue *sum* avant tous les autres verbes. Mais c'est parce qu'il fait fonction d'auxiliaire dans la conjugaison périphrastique en *-rus*, et aux temps passés du passif.

4. *Inquam* n'appartient à aucun titre à cette catégorie. C'est un aor. 2 à voyelle thématique, pour **in-sq-es*, etc. A la 1re pers. sing. la désinence *-om* a, par analogie, fait place à *-ām*, désinence de passé (*erām*, *-bām*). Si *inquiunt* est ancien, il est pour **in, squiunt* et appartient au type *capiō*.

vel, devenu conjonction, alors qu'il signale, comme participe de *esse*, l'adjectif *sontem*; de n'avoir pas dit que *vīs* n'est pas de même racine que *volō*, etc. Pour achever de donner une idée de cette partie du livre, encore deux observations, qui se rapportent aux déclinaisons. A la suite de la plupart des paradigmes sont énumérées, — souvent sans explications et toujours sans références —, des variantes orthographiques et des formes archaïques, parfois isolées et par conséquent suspectes, ou provinciales et par conséquent de latinité douteuse, comme le datif (?) *devas corniscas* (§ 443)[1]. Cet étalage d'érudition est d'autant plus inutile que les faits intéressants se trouvent déjà en grande partie à leur vraie place, dans la phonétique. — En troisième déclinaison, M. L. entreprend de distinguer les thèmes qui se terminent par une consonne ou par un *-u-* de ceux en *-i-*. Et nous trouvons parmi les premiers *cōs*, *dōs* (§ 477), etc., parmi les seconds, *arx*, *audāx*, *supplex* (§ 531), etc.; les thèmes de *rādīx* (§ 473). et de *pēs* (§ 475) sont à finale consonantique, ce qui est juste; mais ceux de *nūtrīx* (§ 531), de *bipēs*, de *quadrupēs* (§ 532), etc., sont en *-i-*!

La syntaxe (p. 167-427) est la partie la plus importante et la meilleure de l'ouvrage. M. L. ne s'est pas contenté de réunir et de classer, — parfois avec un peu de subtilité [2] —, un nombre considérable d'exemples. Il indique, dans la plupart des cas, l'usage des différentes périodes et des principaux écrivains. A la théorie, appuyée sur assez de documents pour permettre au lecteur de la contrôler, s'ajoutent ainsi de précieux éléments d'historique et de statistique[3]. L'ordre des matières est, dans les grandes lignes, le même que dans la récente Syntaxe de MM. Riemann et Gœlzer. Quelques exemples seulement sont interprétés [4] ou classés [5] de façon discutable. Mais on regrette parfois que M. L. se soit borné à de simples constatations là où des explications étaient désirables et possibles: telle est, entre autres, cette longue liste de propositions

---

1. Cf. §§ 465, 507, 564, 593, 654, etc.

2. Je ne partage pas, par exemple, l'admiration de M. Morgan pour la distinction entre le *Present of Vivid Narration* (§ 1590) et l'*Annalistic Present* (§ 1591). Tout au plus peut-on considérer le second comme un cas particulier du premier. Cf. aussi ce que M. Lane appelle *the obligatory use* (§ 2306) et *the permissive use* (§ 2307), etc.

3. Cf. §§ 1158, 1334, 1508, 1819, 1827, 1833, 1934, 2007, 2247, etc., etc.

4. On ne peut pas dire (§ 1031) qu'un verbe à la pr. et à la deux. pers. ait jamais pour sujet un substantif. Dans les exemples cités par M. Lane : *Hannibal petō pācem* (T. L. XXX, 30, 29), *exoriāre aliquis*, etc. (Virg. En., IV, 625), *Trecentī coniūrāvimus* (T. L., II, 12, fin), *Hannibal*, *aliquis*, *trecentī* sont des appositions. (Les références sont de moi. Elles manquent dans ce paragraphe et quelques autres à la suite.) — § 1349, l'ablatif qui accompagne *fīdo*, *confīdo*, etc., est dit un locatif! C'est évidemment un complément de cause. — Il ne vaut pas la peine de multiplier les exemples de semblables vétilles.

5. Ex., §§ 2043, 2053, comme parfaits à l'apodose, il ne fallait pas citer *oportuit*, qui a le sens d'un conditionnel, ni *vīcimus*, *āctum est*, qui ont la même acception que le parfait grec et équivalent presque à des présents.

conditionnelles qui s'étend, sous diverses rubriques, du § 2025 au § 2114 (p. 343-365), et où il y avait tant de fines nuances à souligner et à éclaircir[1]. Enfin, les références manquent précisément où elles seraient le plus précieuses, quand M. L. indique un emploi rare ou isolé. Ex., § 1819, « *aptus* est employé deux fois avec *ut*, une fois par Cicéron, une fois par Ovide. » § 2247, « *canēs paucōs habendum*, etc.... C'est dans Lucrèce et dans Varron que cette construction se présente le plus souvent; on la trouve une fois dans Plaute, et plusieurs fois dans Cicéron, *pour des raisons spéciales* ». Combien il serait intéressant de se reporter au texte, ne fût ce que pour étudier « ces raisons spéciales » ! Inutile de donner un plus grand nombre d'exemples : jamais en ce cas la référence n'est indiquée. Rien de grave dans tout cela. La syntaxe de MM. Lane et Morgan n'en est pas moins une œuvre intéressante et qui rendra des services.

Il en est de même du traité de versification et de métrique qui vient à la suite (p. 433-485). Sans prétentions scientifiques, il est clair, solide, complet, et fait grand honneur à son auteur, M. Hermann W. Hayley.

Enfin, l'ouvrage se termine par un index analytique (p. 489-534) et un index des mots latins (p. 535-572), qui permettent de trouver facilement les renseignements dont on a besoin.

L. Job.

Itinera Hierosolymitana saeculi IIII-VIII, ex recensione Pauli Geyer (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, vol. XXXVIIII). Vindobonae et Pragae, Tempsky. Lipsiae, Freytag. XLVII-480 pp., in-8. Prix : 15 Mk. 60.

Les directeurs du *Corpus* ont eu une idée excellente de comprendre dans leur collection un volume d'*Itinera hierosolymitana* et aussi d'en confier l'exécution à M. Paul Geyer. Pour ces anciens récits, nous n'avions que le recueil de MM. Molinier et Tobler, publié pour la Société de l'Orient latin, rare, arriéré (1879), d'une notoire insuffisance philologique. Le contenu des deux volumes n'est pas absolument le même. M. G. a laissé la *Hieronymi peregrinatio Paulae* et la *Paulae et Eustochii epistula ad Marcellam*, qui se retrouveront dans le saint Jérôme du *Corpus* ; il a ajouté le récit dit de Silvie, publié pour la première fois en 1887, et l'opuscule de Pierre diacre *De locis sanctis* Ce

---

1. Je prends pour exemple cette liste bien qu'elle appartienne à la partie de l'ouvrage dont M. Lane n'a laissé qu'une ébauche (Préf., p. VI). Mais c'est un des passages où l'absence d'explications m'a paru le plus regrettable. D'ailleurs, au § 1559, imprimé de son vivant, M. L. se contente de dire que l'imparfait du subjonctif marque quelquefois l'irréel passé, et il n'indique pas la nuance exprimée alors par ce temps. On peut en induire qu'il n'aurait pas donné plus d'éclaircissements aux §§ 2094 b, 2098 b.

dernier écrit est du XII[e] siècle, mais il a utilisé le récit de Silvie et peut nous aider à combler les lacunes du manuscrit d'Arezzo. En conséquence, nous avons maintenant réunies les pièces suivantes : *Itinerarium Burdigalense*, *Siluiae peregrinatio*; *Petrus d. de locis sanctis* ; *Eucherius : Theodosius*; *Breuiarius de Hierosolyma ; Antonini Placentini Itinerarium* (les deux recensions reconnues par M. Gildemeister) ; *Adamnanus; Beda, de locis sanctis*. Les recherches de M. G. ont amené la connaissance de plusieurs manuscrits ignorés de ses devanciers : un pour Eucher, un pour le *Breuiarius de Hierosolyma* ; il en a étudié jusqu'à dix huit pour Adamnanus et en a retenu quatre principaux.

Le joyau du volume est le récit attribué à Silvie, la sœur de Rufin. Les deux éditions données par M. Gamurrini prêtaient à diverses critiques. Celle de M. G. repose sur une étude minutieuse de l'unique manuscrit. L'attribution à Silvie est des plus incertaines. Elle repose sur un passage de l'Histoire lausiaque où il est dit de Silvie qu'elle connaissait à merveille les Écritures et les commentaires des Pères grecs et latins. Le récit que nous possédons ne décèle aucunement une science aussi étendue. M. G. va plus loin. Il conclut des paroles de l'évêque à la pèlerine, p. 57, 29, qu'elle savait très mal le grec : « In hodie hic hortus aliter non appellatur, graeco sermone nisi *cepos tu agni iohanni*, id est quod uos dicetis latine *hortus sancti Ioannis*. » Mais cette traduction spontanée peut être une simple politesse de l'évêque. Le fait que le dialogue avait lieu en latin, non en grec, pourrait seul avoir quelque intérêt. L'incorrection des formes grecques employées ne prouve pas beaucoup non plus. Il faudrait pouvoir faire le départ des erreurs des copistes : notre manuscrit est du XI[e] siècle et il y a des indices de changement dans l'orthographe du texte (p. IX). Il est commode de garder le nom de Silvie. La seule chose qu'on puisse affirmer est la composition du récit par une femme gauloise vers 385.

La méthode suivie est la fidélité la plus stricte aux manuscrits. M. G. reconstitue le texte qu'ils nous ont transmis, avec ses erreurs; il ne va pas au delà. Même méthode dans la reproduction des particularités orthographiques et grammaticales. On les trouve telles qu'elles existent dans les manuscrits, avec le caprice et l'irrégularité qui sont l'habitude des scribes en ces matières. Ce procédé a l'avantage de ne pas enterrer dans l'apparat les faits intéressants. La contribution de M. G. à cet ordre d'études va plus loin. Il a dressé des tables alphabétiques pour la langue de chaque document séparément. Ces tables équivalent à une étude spéciale et en contiennent tous les éléments.

Les savants qui s'occupent de l'histoire de la terre sainte trouveront dans ce volume une base solide pour leurs travaux. M. G. a reproduit en fac similé phototypique les figures qui accompagnent le récit d'Adamnanus d'après les dessins d'Arculfus : l'église du Saint-Sépulcre et les trois églises adjacentes (p. 231) ; l'église du Mont-Sion, à laquelle on

rattachait les souvenirs de la dernière cène, de la Pentecôte et de la mort de la Vierge (p. 244); l'église de l'Ascension, sur le mont des Oliviers (p. 250); l'église du puits de Jacob et de la Samaritaine, en dehors de Sichem (p. 271). Ces figures sont tirées du manuscrit latin de la Bibliothèque nationale 13.048, du IXe siècle, qui, inférieur pour le texte au manuscrit 458 de Vienne, du Xe siècle, a conservé plus fidèlement les dessins de l'archétype. Bède, dans la compilation qu'il a faite d'Adamnanus, d'Eucher et d'Hégésippe, a emprunté ces dessins à son devancier. Enfin, l'*index rerum et nominum* permet de trouver rapidement les renseignements archéologiques, géographiques, liturgiques et autres dont ces récits sont remplis.

On doit être profondément reconnaissant à M. Geyer de la peine qu'il a prise de nous donner des textes sûrs et d'en avoir rendu l'accès facile par plus de 150 pages de tables. Ce volume est à tous égards un modèle d'exactitude et de soin.

Paul LEJAY.

Classiques populaires. — Pascal. par Maurice SOURIAU, professeur à l'Université de Caen. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 15, rue de Cluny. 1897. 240 pp., in-8.

L'étude de M. Souriau se compose de trois parties de longueur inégale : *Pascal dans le monde* (enfance et jeunesse jusqu'en 1654); *Pascal et Port-Royal*, enfin les *Pensées*. La première est un résumé fait avec soin de tout ce qu'on sait sur le développement intellectuel, moral et religieux du grand penseur. M. S. insiste sur l'influence exercée sur lui par son père, puis par sa sœur Jacqueline, parle des premiers travaux scientifiques, des premières relations de la famille avec les Jansénistes de Rouen ; il raconte encore l'existence de Pascal à Paris, énumère ces relations mondaines qu'il devait plus tard s'imputer à péché, insiste enfin sur la liaison avec le duc de Roannez, Mitton et le chevalier de Méré. Enfin, il termine au 24 mai 1654, date importante, inscrite sur la fameuse amulette, et qui indique la conversion définitive de Pascal, son retour absolu et sans réserve à la religion qu'il avait un peu négligée durant ces quelques années de demi-dissipation.

Pascal, dès lors, vit au milieu des gens de Port-Royal, et il va épouser les haines et les amitiés des solitaires. Le voilà donc bientôt mêlé à la lutte contre la Compagnie, et de là les *Provinciales*, dont M. S. est ainsi amené à parler à son tour. L'auteur, espérons-le, ne nous en voudra pas si nous affirmons qu'à notre sens, il n'a pas donné à cette partie de son livre toute l'ampleur désirable. Il semble, est-ce une illusion, que le terrain lui ait paru trop brûlant et qu'il ait eu hâte de gagner une région plus sereine. Cette hâte d'ailleurs ne l'a pas empêché de hasarder quelques expressions qui nous paraissent inacceptables ; peut-on aujour-

d'hui faire l'éloge des vues de Louis XIV en matière de religion ? Est-il équitable de traiter les Jansénistes d'énergumènes (p. 71) ? Sans doute les Jansénistes ont été souvent excessifs, mais ils avaient pour eux le bon droit, et ils ont eu cette bonne fortune de compter parmi eux presque tout ce que la France renfermait alors d'esprits élevés et de caractères austères. Ils voulaient, en somme, donner à la religion un caractère sérieux que le catholicisme a rarement eu en France ; on peut regretter leur échec. M. S. admire le talent déployé par Pascal dans les *Provinciales*, mais il regrette, semble-t-il, avec Mgr d'Hulst, dont il cite quelques mots (p. 127), que Pascal n'ait pas consacré toutes ses forces à son apologie de la religion chrétienne, cet ouvrage, qui, ajoute le prélat, « eût peut-être rendu Voltaire impossible »[1].

Cette réserve que l'auteur s'est imposée en parlant des *Provinciales*, on la retrouve dans la partie du volume consacrée aux *Pensées*. M. S. examine d'abord l'édition dite janséniste et insiste à son tour sur les mutilations que les amis de Pascal firent subir en 1669 aux manuscrits de celui-ci, adoucissant partout la forme, supprimant la majeure partie des pensées philosophiques et pyrrhoniennes, faisant en un mot disparaître tous les excès de langage, toutes les hardiesses de pensée, qui auraient pu faire renaître des querelles un instant assoupies. En un sens, les gens de Port-Royal ont trahi leur ami et édulcoré les pensées du plus intransigeant des Jansénistes. Sur ce point, M. S. a donc absolument raison et cette édition de 1669, qu'on a jugé utile de réimprimer luxueusement il y a quelques années avec une préface de l'excellent M. de Sacy, n'est plus qu'une curiosité bibliographique, un épisode de l'histoire si compliquée du texte des *Pensées*.

Dans les pages suivantes, l'auteur expose le système théologique de Pascal ; c'est le dogme janséniste, aujourd'hui condamné par l'Église, qui, pris dans l'ensemble, a été admis durant tout le moyen âge. Les théories augustiniennes sur la grâce, si chères à Port Royal, ont pu être atténuées dans la pratique, être prudemment voilées ; elles n'en sont pas moins toujours restées catholiques. M. S. qui puise ses informations principalement dans les écrits des Jésuites modernes, méconnaît trop ce fait essentiel et à la forte et sévère doctrine de Pascal oppose on ne sait quel système de nonchaloir, de molle confiance en la bonté divine, qui prévaut certainement aujourd'hui dans la théologie moderne, mais que les théologiens de la bonne époque auraient certainement rejeté avec mépris. Affirmer que le jansénisme n'était pas une doctrine catholique, c'est le juger sur les dires de ses adversaires ; le vrai défaut du système était une logique impitoyable, et très sectaires, les gens de Port-Royal ne reculaient devant aucune des conséquences contenues dans les prémisses posées par eux. Leurs adversaires au contraire, désireux avant tout de ne

1. Phrase légèrement ridicule que M. Souriau aurait pu se dispenser d'emprunter au vénérable prélat. Ce sont propos de sermonnaire, mais non d'historien.

point effaroucher des âmes mondaines, esquivaient la difficulté en voilant ce dogme austère de la prédestination, pierre angulaire du christianisme. La tentative janséniste devait fatalement échouer, mais pour des raisons étrangères à la doctrine. L'austérité du calvinisme, si voisin de la doctrine de Jansénius, ne l'a pas empêché de devenir la règle de grandes sociétés laïques; mais ces sociétés avaient l'esprit religieux qui manquait en somme à la France du XVIIe siècle. Dans notre pays, à cette époque, on était dévot, superstitieux même, mais bien peu de gens avaient cette foi, si vivante en Hollande et en Angleterre dans le monde puritain. Tous ces problèmes religieux, si négligés encore aujourd'hui par la plupart des catholiques réduits à des pratiques inférieures et machinales, ne préoccupaient alors, en dehors du clergé, qu'un petit nombre d'esprits d'élite, habitués à la réflexion. Au XVIe siècle, la Réforme avait rallié à peu près tout ce que la France comptait d'âmes élevées; au XVIIe siècle, le jansénisme a pour partisans tous les esprits sérieux et réfléchis.

M. Souriau, nous l'avons remarqué plus haut, étudie principalement les *Pensées* de Pascal et ne consacre aux *Provinciales* que quelques pages hâtives et écourtées. A notre sens, il y a là une erreur de méthode. Sans doute il a pour lui l'opinion la plus répandue aujourd'hui; on lit les *Pensées* plus que les *Provinciales*, et le premier des deux ouvrages a été l'objet de commentaires innombrables. Mais en dehors même de préférences littéraires, il y a là, croyons-nous, une singulière illusion; les petites *Lettres* non seulement sont un ouvrage achevé, nous livrent la pensée complète de l'auteur, mais c'est s'abuser lourdement que de prendre telle ou telle page éloquente des *Pensées* pour l'expression des idées personnelles de l'auteur. Beaucoup des morceaux les plus célèbres sont simplement des développements magnifiques, laborieusement écrits, longuement travaillés, de telle ou telle réflexion émise en passant par Montaigne ou par Charron. Ce sont avant tout des exercices littéraires; quant aux pensées purement théologiques, autant n'en pas parler; la forme ici est bien souvent languissante et le fond n'a aucune valeur. Pascal n'était point théologien de profession et ses notes sur les mystères, les figures de l'ancien Testament, les miracles, les preuves de la vérité catholique, tous morceaux qu'au surplus on ne lit guère, n'ajoutent rien à la réputation de l'auteur. En un mot, à notre avis, fondé sur un long commerce avec Pascal, ce sont les *Provinciales* qui restent le vrai titre de gloire de l'avocat du jansénisme; le fonds en est parfois assez faible, l'auteur n'est pas toujours suffisamment informé, mais la forme est parfaite, la doctrine rigoureuse, et c'est là qu'il faut avant tout chercher les idées et les sentiments personnels de Pascal.

A. MOLINIER.

P. SSYMANK. **Ludwig XIV in seinen eignen Schriften und im Spiegel der zeitverwandten Dichtung.** Leipzig, Schmidt. 1898. In-8, 50 p.

La dissertation de M. Ssymank, présentée à l'Université de Leipzig pour le doctorat en philosophie, se compose de deux parties. La première, « l'Image du parfait souverain d'après les idées de Louis XIV », doit paraître à part ; la seconde, « Louis XIV dans les œuvres des poètes de son temps », a seule été publiée. Cette seconde partie est une marqueterie de citations, divisée en quatre chapitres : les poètes et la royauté absolue ; les mérites de Louis XIV envers la littérature ; les poètes et l'éloge du roi ; Louis XIV tel que l'ont représenté les poètes de son temps, soit dans ses rapports avec la France, soit dans ses rapports avec l'étranger. Boileau, Corneille, La Fontaine, Molière et Racine sont les auteurs que M. Ssymank a lus de préférence; il a fait aussi quelques emprunts à Benserade et à Quinault. Le dépouillement des textes a été fait avec soin, les citations ont été disposées avec ordre ; mais l'idée n'a-t-elle pas en soi quelque chose d'un peu singulier, de prétendre tracer le portrait du grand roi en ne recueillant que des témoignages qui doivent inspirer une certaine défiance, soit parce que les poètes ont d'autre souci que d'être des témoins fidèles, soit parce que ceux dont il est ici question n'ont connu Louis XIV que dans la première moitié de son règne ? L'auteur a senti ce qu'il y avait de factice dans cette conception de son sujet ; car il lui est arrivé de corriger ou de compléter les témoignages des poètes par les témoignages d'autres écrivains du temps[1].

G. LACOUR-GAYET.

EUGEN WOLFF. **Die Gesetze der Poesie in ihrer geschichtlichen Entwicklung.** Oldenburg und Leipzig, Schultze. 1899. In-8. 4 mark.

Comme M. Bruchmann, dont la *Poétique* a été l'année dernière l'objet d'un compte rendu dans cette revue, M. Wolff préconise, pour étudier les lois générales de la poésie, la méthode inductive des sciences naturelles. Il prend pour point de départ l'histoire générale de toutes les littératures et en se basant sur cette masse énorme de faits il cherche à déterminer par induction les lois qui les régissent. Il diffère de W. Scherer ou de M. Bruchmann en ce qu'il refuse d'appeler à son secours les sciences naturelles ou l'anthropologie. Il n'admet pas qu'on puisse rechercher par exemple avec Scherer l'origine de la poésie dans les appels amoureux des animaux. Il n'admet pas davantage qu'il soit licite, comme le fait M. Bruchmann, de chercher à éclairer les origines de notre poésie

1. P. 9. Le *Catéchisme royal*, que Mazarin fit disparaître de la chambre du jeune Louis XIV, n'est pas de Godeau, mais de Fortin de la Hoguette. — P. 27. *La Conquête de la Toison d'or* est de 1660.

par l'étude des formes d'art que l'on rencontre chez les peuples soit disant « primitifs » d'aujourd'hui. Les sauvages actuels ne sont pas, pour lui, des *primitifs*, mais bien des *dégénérés*, des malades et l'étude de leur culture ne peut être d'aucune utilité pour l'historien qui cherche à se représenter ce que furent les temps préhistoriques des peuples civilisés, c'est-à-dire *sains* et *normaux*. — M. W. s'appuie donc pour constituer sa poétique uniquement sur l'histoire de la littérature proprement dite, et même spécialement de la littérature européenne (il ne parle que très peu des littératures asiatiques). Son livre se divise en quatre parties. Dans la première (p. 1-62) il définit la Poétique, son but et ses méthodes, il passe en revue les différentes définitions qu'on a données de la poésie et cherche à son tour à dégager de l'ensemble des faits littéraires les caractères généraux et permanents qui distinguent la poésie à toutes les phases successives de son évolution. Ces caractères sont forcément très vagues. M. W. reconnaît comme attributs nécessaires du poète : 1° Une vie intérieure particulièrement intense et puissante ; 2° une faculté développée de donner à cette vie intérieure une forme expressive particulièrement saisissante. — La seconde partie qui est de beaucoup la plus développée (p. 63-239) est un tableau général du développement de la poésie lyrique, épique et dramatique. — La troisième (p. 240-262) est un essai de psychologie du poète. — La quatrième enfin (p. 263-274) est une esquisse de l'évolution générale de la métrique.

Le volume de M. W. qui touche à une foule de questions des plus controversées, tant esthétiques que littéraires ou historiques, est forcément très général et d'un caractère assez élémentaire. Je doute qu'on y trouve beaucoup de points de vue nouveaux ou d'idées originales, et j'avoue ne pas très bien comprendre l'intérêt scientifique ou autre de ces courses au grand galop à travers l'histoire des littératures. C'est un genre qui me paraît singulièrement factice et arbitraire. Et la forme ne suffit pas pour compenser l'insignifiance du fond. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le volume de M.W. est clair et se lit sans peine. Peut-être tombe-t-il un peu moins que M. Bruchmann dans l'erreur de donner, sous prétexte de Poétique, un simple tableau d'ensemble de la littérature universelle. Par contre, il me paraît isoler beaucoup trop la poésie des autres arts. Sans doute il affirme bien l'unité théorique des arts (p. 36) mais en fait il ne recherche pas comment et dans quelle mesure ils se prêtent mutuellement assistance ; or, je crois que, sans une étude des rapports de la poésie et de la musique, par exemple, l'esthétique et l'évolution historique de la poésie lyrique et du drame resteront forcément insuffisantes. De même M. W. n'indique pas suffisamment, à mon sens au moins, les rapports entre la poésie et la religion et la philosophie. Il laisse ainsi en dehors du cadre de son étude quelques uns des problèmes les plus intéressants de l'époque contemporaine où précisément la poésie tend à se rapprocher d'une part de la musique, d'autre part de la philosophie. Sous ces réserves et comme manuel élémentaire d'his-

toire de la littérature et d'esthétique combinées, le livre de M. Wolff peut mériter lecture.

H. L.

BULLETIN

— La *Revue des lettres françaises et étrangères* devenue, par la collaboration des Facultés de Toulouse, de Montpellier et d'Aix-Marseille, l'un des principaux organes des Universités du Midi, a réservé une section particulière, sous le nom de *Bulletin hispanique*, aux études de littérature, de langue, d'histoire et d'archéologie espagnoles et portugaises. Ce *Bulletin hispanique* paraît tous les trois mois (Paris, Fontemoing, 7 fr. 50 par an). Il a pour rédacteurs en chef MM. E. Mérimée, P. Paris et G. Cirot, et se propose d'être un intermédiaire entre les travailleurs et le public lettré de France et d'Espagne. On y trouvera non seulement des articles originaux relatifs aux études hispaniques, mais des comptes rendus critiques des œuvres nouvelles et l'analyse de toutes les revues espagnoles et portugaises. Ce *Bulletin*, dont nous donnerons le sommaire (cf. la couverture du n° 39), rendra de grands services et nous lui souhaitons tout le succès qu'il mérite. — A. C.

— M. A. Bertholet a résumé clairement en quelques pages les données bibliques sur l'existence d'outre-tombe : *Die israelitischen Vorstellungen vom Zustand nach dem Tode* (Fribourg i. B. Mohr, 1899, in-8, 31 pages).

— La conférence de M. R. Kittel, *Prophetie und Weissagung* (Leipzig, Hinrichs, 1899, in-8, 25 pages), a un caractère théologique plutôt qu'historique : les prophètes étaient les hommes de Dieu; qu'ils aient été les organes d'une révélation divine, aucune science n'est autorisée à le nier ou capable de le prouver. M. Kittel parle ensuite de révélation immédiate et médiate, alléguant comme preuve de la première les visions prophétiques : nous ne pouvons le suivre sur ce terrain, et nous avouons humblement ne pas comprendre cette révélation *immédiate* qui se fait *par le moyen* de la vision, ni comment le phénomène psychologique de la vision constitue par lui-même une révélation divine. — Z. W.

— La *Theologische Rundschau*, que dirige M. W. Bousset (Fribourg, e. B., Mohr ; revue mensuelle; abonnement annuel, 6 mks), est maintenant augmentée d'une bibliographie théologique très complète, qui sera trimestrielle; les deux premiers fascicules de cette bibliographie ont paru annexés aux numéros d'avril et juin 1899. Les publications nouvelles y sont indiquées sous les rubriques suivantes : théologie exégétique, théologie historique, théologie systématique et théologie pratique. Le relevé de la littérature scientifique comprendra les articles de revue; celui de la littérature édifiante sera limité aux écrits les plus importants qui se publieront en Allemagne par les protestants. Ce supplément, très soigné, ne peut qu'ajouter aux mérites d'une revue d'ailleurs excellente. — T. S.

— Le *Gœthe-Jahrbuch* de 1899 (vingtième volume !) contient les études et pièces suivantes : 1. A. Brandl, Gœthe et Byron ; Lettres de Gœthe à Christiane (1813), p. L. Geiger ; Supplément à la correspondance de Schiller, p. C. Schüddekopf ; Onze lettres de Charlotte de Stein à Gœthe, p. Wahle ; Charles de Villers à Gœthe, p. Wahle. — 2. L'original d'un poème de Gœthe (*Gross ist die Diana der Epheser*), p. K. Koetschau ; six lettres de Gœthe à Loder et une lettre de Charles-Auguste, p. L. Geiger ; P. Bailleu, Le duc Charles-Auguste, Gœthe et la couronne royale de

Hongrie. — 3° J. Niejahr, Les scènes de Pâques et la scène du pacte dans le *Faust*; V. Valentin, Le « développement du motif » chez Gœthe ; K. Heinemann, La guérison d'Oreste ; P. de Bojanowski, La médaille du jubilé de Gœthe. — 4° Mélanges, chronique, bibliographie : H. Funck, De la correspondance de Gœthe avec Lavater et *Ariane an Wetty*; W. de Wurzbach, Le motif de Faust dans une comédie de Lope de Vega ; M. Morris, Motifs de Faust dans la poésie de Gœthe, Le remaniement de *Le trame deluse*, *An den Genius anderer Welten*; R. M. Meyer, L'incendie du palais de l'empereur ; E. Horner, Gœtz de Berlichingen à Vienne ; G Herzfeld, Un anglais chez Gœthe ; C. M. de Gorski, Le comte Zaluski chez Gœthe ; Appel à une statue de Gœthe à Strasbourg ; Appel à un monument de Gœthe à Leipzig, etc. On trouve en tête du volume une silhouette de Gœthe offerte par un Américain et faite en 1786, d'après la silhouette de 1774, qui appartenait aux Krespel. Comme d'ordinaire, l'appendice contient la liste des souscripteurs et le rapport annuel sur la Société de Gœthe ; on y lira avec plaisir le *Festvortrag* de M. Erich Schmidt, prononcé à l'assemblée générale le 27 mai 1899 et qui a pour sujet le *Prométhée* de Gœthe. — A. C.

— On remarquera dans le rapport annuel de M. Julien Lhermitte (aujourd'hui au Mans) sur *les archives de la Corrèze en 1897-1898* (Tulle, Lacroix et Moles, in-8°, 59 p.), plusieurs documents de quelque intérêt : le début de la chronique d'Agen qui fait allusion aux premiers troubles des guerres de religion et deux pièces en dialecte limousin ; un traité d' « amor e patz e feutat e cumpanhia » entre les villes de Martel et Beaulieu (12 janvier 1241) et des lettres de sauvegarde données par le roi d'Angleterre et de France à Beaulieu. Citons aussi la longue et minutieuse analyse que M. Ch. Godard, professeur d'histoire au lycée de Tulle, a faite, sur le plan proposé par M. Lhermitte, du *Registre* des délibérations de l'administration municipale du canton d'Uzerche du 24 brumaire an IV au 9 fructidor an VI (pp. 20-39). — A. C.

— L'éditeur des *Mémoires* et de la *Correspondance* de Salamon, M. le vicomte de Richemont a retrouvé aux Archives du Saint-Siège de nouvelles lettres de son héros qu'il publiera bientôt et qui « permettront de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la mission diplomatique de Salamon ». Il a offert la primeur de quelques-unes de ces dépêches aux *Mélanges* de l'École française de Rome (tome XVIII); elles apportent des détails assez neufs et curieux sur la période qu'elles décrivent, et l'on voit, dans l'une d'elles, le chargé des affaires du Saint-Siège apparaître sous le plus inattendu des déguisements : il retrace le coup d'État du 18 fructidor en style révolutionnaire, acclamant la République et le Directoire — A. C.

— M. Pol Gosset a fait tirer à part (du tome V des travaux de l'Académie nationale de Reims), une étude sur *les Sœurs de l'hôtel-Dieu et le comité de surveillance de Notre-Dame à Reims en 1793*. Le service de l'hôtel-Dieu, alors appelé Hospice d'humanité, était assuré en 1793 par vingt-huit sœurs Augustines. Quatre d'entre elles furent arrêtés par ordre du Comité de surveillance de Notre-Dame et retenues près d'une année en prison. Dans sa « note » intéressante et consciencieuse, rédigée d'après les documents des archives de Reims, M. Pol Gosset nous renseigne non seulement sur les circonstances de l'arrestation des sœurs hospitalières, mais sur la formation et la vie du Comité de surveillance de Notre-Dame dont un des membres était Fressencourt, le Crassidor du *Souper des Jacobins*. — A. C.

— Le même érudit rémois fait paraître en même temps une très attachante étude sur *la Société populaire de Reims, 1790-1795* (tiré à quatre-vingts exemplaires, In-8, 58 p. avec six vignettes). Les documents qui lui ont servi à écrire ce récit sont aux archives de Reims et se composent de quatre registres de procès-verbaux, d'un millier de documents cotés et de pièces imprimées par ordre de la Société. Les regis-

tres vont du 30 novembre 1790 au 17 octobre 1791, du 18 octobre 1791 au 23 juillet 1793, du 25 juillet 1793 au 14 ventôse an II, du 16 ventôse an II au 23 pluviôse an III; mais il n'y a pas de séance du 30 août au 16 septembre 1792; pendant ces quinze jours eurent lieu à Reims les massacres de septembre et les élections à la Convention. Parmi les documents et pièces imprimées, bien peu chargent les Jacobins; ce sont la *Feuille rémoise*, rédigée par l'acteur Delloye (15 germinal an III-29 ventôse an IV) et l'instruction du procès des terroristes; mais tous les terroristes n'étaient pas jacobins, et les jacobins nièrent tout, ne firent qu'un seul aveu : que beaucoup de membres n'avaient pas la permission de voter — ce qui démontre que Reims fut pendant plus d'une année aux mains de quelques meneurs. M. Gosset retrace d'abord la fondation et les installations diverses du club. Il montre ensuite comment ils s'efforcèrent de faire l'éducation de l'esprit public par leurs séances, par leur journal, par les fêtes, par le théâtre (p. 31 lire Mouscron et non *Monqueron*), ce que furent leurs rapports avec le conseil général de la commune et les représentans du peuple. Il y a dans ces quarante pages une foule de détails instructifs. Un utile appendice termine la plaquette : la liste des présidents et secrétaires du club, formule du serment, lettre de Giroust, la séance d'épuration, le conseil général de Reims en 1793, observations du club au représentant Bo. — A. C.

— L'infatigable professeur de Vitry, M. Ernest Jovy, publie à la librairie Tavernier de Vitry, sous le titre *Spicilège de Vitry*, un recueil de documents, inédits pour la plupart et relatifs à Vitry-le-François, à Vitry-en-Perthois et à l'arrondissement de Vitry. Il donne ces pièces dans l'ordre où il les a trouvés, sans se soucier d'un ordre logique, parce qu'il n'a, comme il dit, d'autre intention que d'être utile, d'apporter des documents, au fur et à mesure qu'il les a glanés, et il faut le remercier de la peine qu'il a prise. Mais il eût peut-être mieux fait de classer tous ces matériaux selon l'ordre chronologique. Toutefois, un index géographique des matières et une table d' « indications diverses » facilitent les recherches de celui qui aura entre les mains ce volume de 865 pages. Voici le sommaire du *Spicilège :* I. Le P Jacques Pérard, de Vitry-le-François (1567-1638). II. Les exercices publics dans les pensions de Vitry (1809 et 1810). III. Quels étaient les « devoirs et obligations » du Tailleur-portier du Collège de Vitry en 1788? IV. Les Russes à Vitry en 1814. V. Un document vitryat sur 1814. VI. Un moraliste vitryat au XVIIIe siècle VII. Le Testament de Guillaume Le Roy, abbé de Haute-Fontaine. VIII. L'église Notre-Dame de Vitry-le-François. IX. Racine et la pierre tombale de Jean de Mutigny en l'Église Notre-Dame de Vitry. X. Les inscriptions de l'église de Marolles. XI. Le Calendrier du Chapitre de Notre-Dame de Vitry. XII. Limites du territoire concédé en 1110 à l'abbaye de Cheminon. XIII. Une charte de 1151 concernant l'abbaye de Trois-Fontaines et la forêt de Baudonvilliers XIV. M. l'abbé Garnier, curé de Vitry-le-François. XV. Un phénomène météorologique. XVI. Trouvaille archéologique. XVII. Quelques exercices publics au Collège royal des PP. de la Doctrine Chrétienne de Vitry-le-François. XVIII. Un règlement du Collège de Vitry-le-François au temps de Richelet (octobre 1660). XIX. Quelques vieux noëls d'un recueil vitryat. XX. Une brochure publiée en 1823 sur la statue de Saint-Louis à Notre-Dame de Vitry. XXI Les inscriptions de l'église de Saint-Lumier-en-Champagne. XXII. Vitry et Valmy. XXIII. Le rétablissement du Collège de Vitry-le-François sous le nom d'école secondaire communale en l'an XI. XXIV. Trouvailles archéologiques à Ponthion en 1862. XXV. Notes archéologiques sur l'arrondissement de Vitry communiquées au Congrès archéologique de France tenu à Châlons-sur-Marne en 1855. XXVI. Chansons de 1820. XXVII. Notice sur le camp des Louvières et quelques antiquités du Perthois.

XXVIII. Les tombes de Maisons-en-Champagne et de Pogny. XXIX. Les de Vaveray, seigneurs des Presles, d'après des documents inédits. XXX. L'inscription de l'église de Larzicourt. XXXI. Une description de Vitry-le-François en 1681. XXXII. Louise-Caroline d'Aumont. XXXIII. Le prospectus de la souscription proposée pour le rétablissement de la statue de Saint Louis, roi de France, dans l'église Notre-Dame de Vitry XXXIV. Note sur une tombe à Strasbourg. XXXV. M. Narcisse Michaut, professeur du Collège de Vitry-le-François (1868-1869). XXXVI. Vieilles lettres. XXXVII. Le testament de Mlle de Préfontaine. XXXVIII. Un document nouveau sur la famille de Jeanne d'Arc. XXXIX. Le capitaine Champagne de Vitry-le-François. XL. Une brochure de Pierre Herbert. XLI. Vieilles affiches vitryates. XLII. M. Hatteier. XLIII. Un discours prononcé dans l'église de Somsois, le 14 juillet 1790 XLIV. Les cahiers de M. Dorizy. XLV. Documents relatifs à l'histoire de la ville de Vitry-le-François. XLVI. Vieilles lettres militaires. XLVII. Contribution à l'histoire de la formation du département de la Marne d'après des documents vitryats. XLVIII. Les mémoires de l'abbé Flambard. XLIX. A propos d'une poésie. L. L'emplacement de la tombe de Jean de Mutigny. Ce premier volume, tiré à cent exemplaires seulement (6 francs par la poste) sera suivi d'un tome II qui contiendra de précieux documents sur l'histoire du Jansénisme en Champagne et, en particulier, les *Mémoires* inédits de l'abbé Feydeau. — A. C.

— C'est encore parler de M. Jovy que de signaler à nos lecteurs le tome XIX, années 1896 à 1899, de la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, car M. Jovy est vice-président de cette société et président désigné pour 1900. Le volume renferme : quatre études de M. Jovy sur *Bossuet, prieur de Gassicourt-lès-Mantes et Pierre du Laurens* (la *Revue critique* en a déjà rendu compte, 1898, n° 52, p. 496); sur *le séjour de Jean-Jacques Rousseau à Grenoble en 1768* (voir encore la *Revue critique*, 1898, n° 34-35, p. 136); sur *François Tissard et Jérôme Aleandre* (nous en reparlerons prochainement); sur les armoiries de la ville de Vitry-le-François; une notice de M. L. Vast sur M. E. Deschiens, ancien président de la Société; des *Variétés numismatiques vitryates* (avec planches de M. le Dr L. Mougin et le rapport du même sur la *parure de Frignicourt* (avec une planche en couleur); douze lettres écrites de Bastia à Vitry par le professeur Pierre Herbert; les comptes rendus des séances de la Société en 1897 et 1898, la liste de ses membres et celle des sociétés et établissements scientifiques avec lesquels elle correspond. — A. C.

— La librairie Hachette a publié tout récemment une nouvelle édition, en format in-16, des *Origines de la France contemporaine* de H. Taine. L'édition forme onze volumes à 3 fr. 50; la première partie, l'*Ancien régime*, comprend deux volumes; la deuxième partie, la *Révolution* (l'*Anarchie*, la *Conquête jacobine*, le *Gouvernement révolutionnaire*) six volumes; la troisième partie, le *Régime moderne*, trois volumes. Cette édition complète et suivie dans le format commode de la « Bibliothèque variée » où sont entrés déjà les autres ouvrages de Taine, ne peut manquer d'être bien accueillie. La valeur de l'édition est rehaussée par un *Index général* (136 pages, sur deux colonnes), index bien fait et très exact qui paraît à part et qui aidera le lecteur dans ses recherches. — C.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 16 octobre — 1899

La littérature Syriaque, par Rubens Duval. Paris, Lecoffre, 1899, in-12, pp. xv-426, avec carte. Prix : 3 fr. 50.

Excellent ouvrage, de tous points fort recommandable, pratique et érudit tout à la fois, contenant beaucoup de choses en peu de pages. Une simple analyse en montrera le but et l'utilité. — La littérature syriaque s'est formée et développée en Mésopotamie sous l'influence du christianisme, auquel elle doit le caractère religieux qui la distingue ; mais, si elle est avant tout une littérature ecclésiastique, en ce sens que les œuvres qu'elle nous a laissées ont pour auteurs, presque sans exception, des évêques ou des moines, cependant la théologie n'est pas le seul objet de ces ouvrages. Les versions syriaques de la Bible et les travaux exégétiques des Syriens doivent être placés à un rang honorable parmi les sources de la critique textuelle. L'histoire tient également une place importante dans cette littérature, et les chroniques syriaques renferment des documents de premier ordre pour l'histoire de l'Asie antérieure sous les Romains, les Perses, les Arabes, les Mongols et les Turcs.

Bien que toutes les œuvres des écrivains syriens ne nous soient pas parvenues, leur nombre est néanmoins considérable : les ouvrages déjà édités formeraient une collection de cent volumes in-8. La plupart des éditions sont accompagnées de traductions ; mais souvent ces publications ne sont connues — chez nous surtout — que des orientalistes, bien qu'elles intéressent les historiens et les théologiens. Ceux-ci seront donc heureux de trouver un guide sûr pour les initier à cette littérature dont la connaissance leur est toujours utile, et parfois nécessaire. C'est principalement à ce point de vue pratique que s'est placé M. R. Duval en écrivant le présent volume, sans négliger pour cela l'érudition.

Le livre est divisé en deux parties : dans la première on donne une vue d'ensemble des œuvres littéraires qui nous sont parvenues des

syriens ; la seconde renferme de brèves notices sur les auteurs syriaques, par ordre chronologique. — Après avoir retracé les origines de la littérature syriaque et examiné ses caractères généraux, l'auteur traite successivement : des versions syriaques de la Bible et des questions qui s'y rattachent (pp. 31-75), des commentaires bibliques (pp. 75-88), des apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament (pp. 89-119) ; puis il passe en revue les Actes des martyrs, les textes apolégétiques, le droit canonique et civil, les historiographes, la littérature ascétique, la philosophie, les écrits scientifiques, la grammaire, la rhétorique, la lexicographie (pp. 120-307) ; enfin, les traductions d'œuvres grecques, ecclésiastiques et profanes. Tous les sujets ne sont pas traités avec le même développement. L'auteur a insisté avec raison sur les points qui présentaient de l'utilité pour la majorité des lecteurs. Je signalerai parmi les chapitres les mieux présentés de cette première partie : l'étude sur la poésie syriaque, celle des apocryphes du Nouveau Testament, et celle sur le philosophe gnostique Bardésane. En parlant des lexicographes, M. D. s'est cru obligé de taire le bien qu'on pouvait dire de son édition du Lexique de Bar-Bahloul (p. 303) ; et c'est à peine si l'on soupçonnerait qu'il est l'auteur du second volume de *La Chimie au moyen-âge* (p. 286). — Puisque l'ouvrage est de nature à intéresser le public ecclésiastique, il aurait été bon, croyons-nous, de donner quelques notions sur les liturgies et les livres liturgiques des syriens. La matière de ce chapitre était déjà élaborée dans le *Conspectus rei lit. Syrorum* de Bickell.

Les notices bibliographiques de la seconde partie, pour laquelle l'auteur était un peu à l'étroit dans les limites de son volume, sont réparties en trois sections répondant aux trois grandes périodes de l'histoire littéraire des Syriens : la première, des origines au vᵉ siècle, est celle de la propagation du christianisme ; la seconde, du vᵉ au viiᵉ siècle, répond à l'apparition et au développement des grandes hérésies nestorienne et monophysite ; la dernière s'étend depuis l'époque de l'invasion arabe jusqu'à la fin du xiiiᵉ siècle. A signaler, parmi ces courtes monographies, celles de Saint-Éphrem (p. 331), de Jacques de Saroug (p. 376), de Philoxène de Maboug (p. 356), de Jacques Baradée (p. 362). On y trouve tous les éléments bibliographiques nécessaires pour des études plus développées.

L'auteur a cité au cours de son ouvrage toutes les éditions de quelque importance ; mais puisqu'il n'en donnait pas la liste méthodique, il aurait été bon d'indiquer aux profanes que cette liste se trouve à peu près complète dans la *Litteratura syriaca* de Nestle.

Voici quelques observations que nous avons notées en lisant l'ouvrage et qui sont pour la plupart des notes complémentaires, plutôt que des corrections :

P. 55. L'explication du P. Durand, citée par l'auteur, pour Matth. I, 16, dans l'Évang. sinaïtique, ne me paraît pas admissible ; je ne puis

voir dans ce verset une modification intentionnelle du texte, de la part d'un auteur orthodoxe; l'explication la plus naturelle paraîtêtre qu'il y a là simplement un *lapsus calami.* — P. 84. Il n'y a aucun doute que Jésusdad ait commenté l'Ancien Testament; son ouvrage existe dans un manuscrit de Jérusalem (*Journ. As.*, janv. 1894, p. 105). — Pp. 92-93. L'opinion (que l'auteur ne fait d'ailleurs pas sienne) d'après laquelle les *Vies des Prophètes* auraient été composées primitivement en syriaque est sans fondement [1]; les différentes recensions syriaques actuelles répondent aux différents manuscrits grecs. — Pp. 108-109. J'ai partagé autrefois l'avis de M. R. Duval sur l'époque tardive de la *Peregrinatio Sylviae*; mais en visitant le Sinaï, j'ai constaté de toute évidence que le voyage de la pèlerine a eu lieu avant Justinien, et dès lors la fin du IVe siècle devient la seule date admissible. — P. 126. Les actes de Gouria et de Schamouna existent en syriaque et en carshouni dans un manuscrit de l'église jacobite de Jérusalem. M. F. Macler se propose de les publier prochainement. — P. 153. A propos des *Martyrs de Palestine* d'Eusèbe, citer : Viteau, *de Eusebii Cæsar. duplici opusculo*, etc. Paris. 1893. — P. 157. En même temps que le présent ouvrage, paraissait le livre de D. Butler, *The Lausiac History of Palladius*, qui étudie à fond la question du *Paradisus Patrum*, et consacre un chapitre à l'examen de la version syriaque. — P. 171 La qualification d' « œcuméniques » ne convient pas à tous les conciles énumérés en ce passage, mais seulement à ceux de Nicée, de Constantinople, de Chalcédoine (et d'Éphèse). — P. 180. L'expression de « dyophysite » n'est pas exacte pour qualifier la doctrine de Nestorius qui admettait dans le Christ non seulement deux *natures* (comme les catholiques), mais aussi deux *personnes* (fondement de son hérésie). — P. 200. La version de la Chronique d'Eusèbe se retrouve citée presque en entier dans les cinq premiers livres de la chronique de Michel le Syrien. Cet auteur affirme qu'il est l'œuvre de Jacques d'Édesse. — P. 202. Les trois narrations relatives à l'invasion des Perses sont tirées de Jean d'Asie, et n'ont aucun droit à une mention spéciale. — P. 207. Le titre syriaque de la Chronique de Michel le Syrien, mis en tête du ms. de Londres : *Or.* 4402, est apocryphe; j'en donnerai la preuve dans ma préface à l'édition de Michel. — P. 238. Deux discours de Jean Saba se trouvent traduits en latin et insérés dans le *Liber de contemptu mundi* (chap. 28 29 et 53) attribué à Isaac de Ninive (Migne, *Patr. Gr.* t. 86). — P. 269. Le traité de Plutarque *de capienda ex inimicis utilitate*, est réédité dans les *Studia Sinaïtica* n° IV. — P. 301. Il existe à la Bib. Nat. (ms. syr. n° 276) une *Explication des mots difficiles qui se trouvent dans Jacques d'Edesse* (anonyme). — P. 209. Il y a un *lapsus calami*, l. 17-18 : ou le manuscrit n'est pas du

---

1 A moins de supposer qu'une rédaction primitive perdue ait été d'abord traduite en grec et que la version grecque ait à son tour fourni les recensions syriaques aujourd'hui connues ; ce qai est peu probable.

vi^e siècle, ou il ne s'agit pas du patriarche nestorien Timothée. — P. 325, n. 1, ajouter : Traduction anglaise par Gollancz (*Folk-Lore*, juin 1897, p. 99 et suiv.). — P. 309, n. 3. L'excellente édition de Beelen méritait plus qu'un simple renvoi. — A propos des traductions d'œuvres grecques, on peut affirmer qu'il a existé une traduction des *Antiquités* de T. Josèphe, traduction dont Michel le Syrien cite de nombreux extraits dans sa *Chronique*. — P. 358, n 3. Un fait assez curieux et qui met bien en évidence les procédés littéraires des orientaux est la substitution du nom d'Isaac de Ninive (nestorien) à celui de Philoxène (monophysite) en tête d'un long traité, plus tard traduit en grec, et publié par Maï (*Patr. Nova Biblioth.*, t. VIII). cf. Chabot, *de S. Isaaci Nin. vita*, p. 14 — P. 407. Les deux épîtres métriques de Jacques de Tagrit existent également dans un manuscrit de Paris (n° 316). Les lettres initiales de chaque vers, *phê* et *taw*, répondent aux initiales des destinataires (Fakr et Tadj).

J.-B. Chabot.

Geschichte des Arabischen Litteratur, von Carl Brockelmann. 1 Band. Weimar, 1898. Verlag von E. Felber. 1 vol. in-8, 11 et 528 p.

Parmi les mérites de ce livre, et ils sont nombreux, celui que je veux signaler tout d'abord, c'est qu'il apporte à lui seul la preuve des progrès considérables accomplis par les études orientales depuis un demi siècle. C'est, si je ne me trompe, en 1850 que M. de Hammer fit paraître son Histoire de la littérature arabe. On connaît les destinées de cette compilation, fruit d'un travail hâtif, désordonné, dépourvu de toute critique et tombé aujourd'hui dans le plus profond oubli. Si graves que fussent les défauts inhérents à l'auteur lui-même et à sa méthode de travail, il serait injuste cependant de méconnaître les circonstances défavorables où il se trouvait. La mine inépuisable de renseignements dont M. Brockelmann vient de tirer un si bon parti était à peine exploitée : les documents manuscrits en particulier restaient encore pour la plupart à l'état de lettre morte. Il a fallu cinquante années d'un labeur acharné pour établir l'histoire et la philologie arabes sur leurs bases véritables. Les principales bibliothèques de l'Europe, en répandant leurs catalogues orientaux, ont accru le nombre des travailleurs; la riche collection khédiviale, les mosquées du Caire et de Constantinople ont fait connaître l'inventaire de leurs trésors. Des monographies détaillées sur les sujets les plus variés ont porté la lumière dans les recoins les plus ignorés de la civilisation arabe. De jour en jour les matériaux sont devenus plus abondants et dès à présent, la possibilité d'avoir un jour une Histoire véritable des lettres musulmanes, conforme aux exigences de la science, n'est plus considérée comme une entreprise irréalisable.

Je serais désolé qu'on interprétât cette espérance comme une critique

du titre adopté par M. B. Cette histoire littéraire, au vrai sens du mot, il n'a pas eu l'intention de l'écrire, et lui-même l'avoue avec une entière bonne foi. D'accord avec des juges autorisés tels que MM. Noeldeke, de Goèje et d'autres savants, il reconnaît que les temps ne sont pas venus où un monument digne de ce nom puisse être élevé à la gloire de nos études. Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que, malgré les conquêtes réalisées dans la seconde moitié de ce siècle nous sommes encore dans une phase correspondante à celle où se trouvait l'Europe savante vers la fin de la Renaissance. De même qu'une œuvre maîtresse comme celle de O. Müller eût été impossible au siècle d'Erasme et de Scaliger, de même l'histoire de la culture littéraire des Arabes est pour nous une entreprise prématurée, réservée sans doute à nos héritiers du xx[e] siècle. Contentons-nous de la préparer et accueillons avec faveur tout travail qui, comme celui de M. B. est de nature à en hâter l'accomplissement.

Son livre doit être considéré avant tout comme un vaste répertoire, construit sur un plan méthodique et correspondant aux grandes époques de l'histoire des Arabes. M. B. ne s'est pas borné à compulser les documents imprimés et manuscrits dont il nous donne la longue nomenclature ; il n'a pas pris seulement pour guide le dictionnaire de Hadji Khalifa, les Biographies rédigées par Ibn Khallikan et El-Kûtûbi. Les considérations générales qui ont présidé à l'ordonnance de son travail dénotent une connaissance profonde de tout ce qui constitue la civilisation orientale des bonnes époques, et donnent à son ouvrage une plus haute valeur.

Il se compose de deux sections principales qui font chacune l'objet d'un livre réparti en plusieurs chapitres. La première section traite de la littérature arabe proprement dite, celle qui va des origines jusqu'à la chute de la dynastie des Omeyyades (de 132 à 750 de notre ère). Elle passe successivement en revue : 1° les fragments appartenant aux âges préislamiques ; 2° le prophète et son temps ; 3° le siècle des Omeyyades.

La seconde section, qui est consacrée à la littérature musulmane, c'est-à-dire à celle de tous les pays soumis à la loi de l'islam où l'arabe est resté la langue classique, renferme : 1° l'âge d'or de la littérature sous la dynastie des Abbassides (de 750 à 1000) ; 2° la décadence depuis l'an 1000 jusqu'à la prise de Bagdad par Houlagou en 1258. Ces deux seules parties ont paru et c'est là que s'arrête le volume que nous avons sous les yeux. Le second, dont la publication ne peut manquer d'être vivement désirée, renfermera toute la période comprise entre la domination des Mongols et la conquête de l'Égypte par Sultan Selim II, en 1517, c'est-à-dire jusqu'au moment où la majeure partie des contrées qui professent la loi du Coran passent sous le sceptre des souverains ottomans. L'auteur nous promet davantage, il se propose de poursuivre son étude jusqu'à nos jours. Pour cette dernière période, nous sommes tout disposés à lui pardonner d'être bref et même incomplet.

C'est un reproche qu'on ne saurait sans injustice lui adresser pour la

partie qu'il vient de terminer. On est au contraire heureux de constater avec quel soin méticuleux il a réuni les notices qui par milliers forment ce premier volume, avec quelle judicieuse critique il a mis de l'ordre en cet amas de renseignements souvent contradictoires donnés par les auteurs indigènes, ce cahos de noms propres, d'ouvrages aux titres prétentieux et bizarres, de faits et de dates qui appellent un contrôle incessant.

Il se peut que le classement n'ait pas toujours été rigoureusement observé, que tel auteur cité comme historien ait plus de titres à figurer parmi les grammairiens, que tel autre, comme par exemple El-Djahez, se refuse à toute classification précise. Mais peu importe : de telles inexactitudes sont inévitables dans une œuvre de cette envergure et l'importance des services qu'on est en droit d'en attendre n'est pas amoindrie. Il est inévitable aussi que le lecteur, suivant l'objet particulier de ses études, rencontre çà et là des lacunes. Déjà un savant étranger auquel les origines de l'islam, et en particulier l'histoire des traditions, doivent de remarquables travaux, vient de signaler à l'auteur plus d'une centaine d'additions et de corrections qu'il acceptera de grand cœur. Elles seront, en effet, les bienvenues dans une seconde édition; mais dès aujourd'hui nous avons le droit de reconnaître dans l'œuvre de M. Brockelmann un effort consciencieux et méritoire pour doter nos études d'un document indispensable et qui nous faisait encore défaut. Que l'auteur, déjà connu par ses travaux dans le domaine du syriaque, mène promptement à bonne fin cette tâche si utile : qu'il n'oublie pas surtout d'y ajouter les tables et index plus nécessaires ici que partout ailleurs, et il aura mérité une place distinguée parmi les meilleurs représentants de l'érudition orientale.

B. M.

Enrico Sicardi. **Gli amori estravaganti e molteplici di Francesco Petrarca e l'Amore unico per madonna Laura de Sade** Con un' appendice e un facsimile. Milan, Hœpli, 1900. In-18 de 280 p. 4 fr.

Sous ce titre un peu grandiloquent, dont l'auteur s'excuse lui-même en sa préface, se cache un travail critique de réelle valeur et qu'on peut recommander sans crainte à qui s'intéresse à l'œuvre italienne de Pétrarque et à sa psychologie amoureuse. Le livre a pour but, et pour résultat, de réfuter une opinion qui tendait à prévaloir dans la critique pétrarquesque, sur la multiplicité des femmes chantées par le poète. M. Cesareo notamment a consacré un grand effort et un grand talent à démontrer qu'il y a trace, dans *le Canzoniere* même, de plusieurs amours de l'auteur, qui aurait utilisé des matériaux de provenance sentimentale diverse pour le monument élevé en l'honneur de Laure [1]. C'est

1. Laure de Sade? M. Sicardi n'est-il pas bien affirmatif en acceptant toute faite l'identification aujourd'hui traditionnelle? Il a été du reste bien inspiré en reproduisant en facsimilé la fameuse note autographe du Virgile de l'Ambrosienne, dont l'authenticité n'a pu être niée que par qui ne l'avait point vue.

cette démonstration que M. Sicardi suit pas à pas, s'appuyant sur une connaissance très fine de l'âme du poète et citant intégralement les textes, dont l'ensemble seul éclaire les phrases isolées d'où l'on paraît avoir tiré des conclusions trop rapides. Pour la solidité de l'information, étendue à l'œuvre entière de Pétrarque, latine aussi bien qu'italienne, et pour l'agrément de l'analyse, ce livre mérite de prendre place à côté du récent ouvrage de M. Henry Cochin, *La Chronologie du Canzoniere de Pétrarque* (Paris, 1898), avec lequel il est assez souvent d'accord [1].

Léon Dorez.

Marcel Reymond. **La sculpture florentine**, seconde moitié du xv[e] siècle. Florence, Alinari. 1899. In-4, VIII-250 pages.

Après les éloges qu'ont déjà recueillis les deux premiers volumes de cette histoire de la sculpture florentine, il ne reste plus guère qu'à se répéter. L'autorité de M. Reymond ne cesse de grandir à mesure que se poursuit, avec une régularité remarquable, cette importante publication : il est plus maître de sa pensée et de son style, et l'on peut dire que la variété de plus en plus grande des artistes dont il lui faut définir le caractère assouplit son jugement. C'est dans l'analyse pénétrante des œuvres qu'il continue à déployer le plus de talent : il y fait preuve d'un sentiment très vif de leur valeur et de leur originalité ; il sait en exprimer le charme particulier ; on sent que ce critique est lui-même un artiste, deux choses qui ne devraient jamais être séparées, mais que l'on trouve bien rarement réunies !

Au point de vue des illustrations, le volume précédent, par l'importance et la beauté des œuvres qu'il présentait au lecteur, fait peut-être tort à celui-ci ; on croit remarquer moins de netteté dans certaines gravures (chaire de Sainte-Marie Nouvelle, p. 37 ; le festin d'Hérode, p. 217), trop de dureté dans quelques autres (l'incrédulité de Saint-Thomas, p. 200 ; tombe d'Innocent VIII, p. 191). Lorsque l'on parcourt les suaves créations d'un Agostino di Duccio, d'un Desiderio, d'un Rossellino, d'un Mino, d'un Benedetto da Mariano ou d'un Andrea della Robbia, dont ce volume offre aux yeux charmés une riche série, il faut toujours se rappeler que la sculpture florentine, en cette seconde moitié du xv[e] siècle, n'a plus la puissance dont elle avait fait preuve au temps de Donatello : elle se rapetisse pour rivaliser tantôt avec la peinture, tantôt avec l'orfèvrerie. Si l'on met à part Verrocchio, avec son Colleone (parfaitement apprécié, p. 212-213) et son Incrédulité de Saint-Thomas, les sculpteurs de cette période se complaisent à fouiller curieu-

---

1. M. Sicardi a dédié courtoisement son œuvre à trois de nos compatriotes, MM. Pierre de Nolhac, *novello instauratore della critica petrarchesca*, Ch. Dejob et Henry Cochin.

sement le marbre, le bronze ou la terre cuite pour en tirer des figures exquises de finesse, de grâce et de distinction, mais sans force ni grandeur ; l'habileté souveraine de l'artiste ne le défend pas assez contre une tendance bien marquée à la mièvrerie. Pourquoi n'en pas convenir? C'est un art appauvri au point de vue de l'inspiration : l'exécution est plus habile, plus ingénieuse que jamais; l'observation de la réalité devient plus pénétrante, souvent même spirituelle ; mais la pensée est de plus en plus molle. Les sculpteurs qui ne se livrent pas encore aux seules voluptés de la forme, s'absorbent dans une sentimentalité monocorde que l'on ne peut, de bonne foi, confondre avec les ardeurs du mysticisme. C'est un art charmant mais énervé.

Pourquoi M. R. qui sait si bien tout cela, et le dit ou le laisse entendre à l'occasion, n'a-t-il pas plus nettement indiqué ce caractère dans l'Introduction, toujours si nourrie, de son volume? Peut-être sa thèse ne le lui permettait-elle pas ; car il a une thèse : l'art florentin, dans la seconde moitié du xve siècle est encore profondément religieux et ne doit rien à l'influence de l'antiquité ; par conséquent la Renaissance (M. R. entend par là l'avènement de l'imitation classique au début du xvie siècle) est venue arrêter l'admirable essor de l'art chrétien en pleine vitalité pour le jeter dans la voie déplorable de la Renaissance (traduisons : du classicisme).

Passons sur la définition trop étroite que M. R. donne du mot Renaissance, et reconnaissons que l'art florentin au xve siècle est aussi loin que possible de l'imitation ; la thèse n'en est pas moins fort contestable dans son ensemble. Vers 1490 Savonarole ne pensait pas que les Florentins ses contemporains fussent fort religieux, bien au contraire ; et il enveloppait dans une réprobation commune le paganisme des poètes, des artistes et du peuple tout en entier. Il n'est pas jusqu'au caractère des œuvres que M. R. appelle joliment « les suaves litanies d'A della Robbia », qui ne me paraisse confirmer le jugement de Savonarole : il y a beaucoup d'indifférence, l'indifférence d'un pratiquant qui s'acquitte machinalement de ses devoirs, dans cette immuable sérénité et dans ces gentillesses plus humaines que divines ; l'on n'y aperçoit pas une pensée, pas une émotion personnelle ; c'est la répétition indéfinie d'un thème qui n'a plus de chrétien que le nom. En présence de cet épuisement de l'inspiration vraiment chrétienne, que devait faire un génie puissant comme Michel Ange — excellent chrétien du reste? Rompre avec une tradition devenue stérile, malgré tous les prestiges de la forme, et jeter l'art dans une voie nouvelle. C'est ce qu'il fit avec l'éclat que l'on sait. Par malheur le remède devait être pire que le mal ; mais peut-on raisonnablement imputer à cette évolution classique la mort de l'art chrétien, si cet art se mourait de langueur? Il y avait quelque chose qui finissait alors en Italie, et ce quelque chose, c'était une civilisation qui depuis deux siècles avait entièrement renouvelé, rajeuni la pensée et le sentiment du peuple italien, dans les arts comme dans les lettres, c'était

en un mot ce que la moderne critique d'art ne veut à aucun prix appeler la Renaissance.

Ces remarques ne visent que les idées générales exprimées au début du volume ; dans les chapitres qui suivent, la discussion ne pourrait porter que sur des nuances extrêmement légères, car M. Reymond a trop de conscience pour subordonner à des idées préconçues, quelles qu'elles soient, l'étude minutieuse qu'il consacre aux œuvres du XVe siècle finissant.

Henri HAUVETTE.

J. E. SPINGARN. **A history of literary criticism in the Renaissance.** New-York. Macmillan (Columbia University Press) 1899. VIII-323 pp., in-18.

Les Universités américaines, qui ont emprunté à l'Allemagne le grade de docteur en philosophie et l'obligation pour le candidat de présenter une thèse, produisent depuis quelques années des travaux distingués. C'est une thèse de doctorat que nous avons aujourd'hui entre les mains, un volume de belle apparence d'ailleurs, et dont la couverture est ornée des armes de la Columbia University, un livre surmonté d'une couronne — souvenir de la domination anglaise et monarchique - et portant la devise plus démocratique *in litteris libertas*.

M. Spingarn aime les idées générales : nous en reconnaissons au passage, pour les avoir déjà rencontrées chez M. Brunetière ou M. Lanson. Il ne nous déplait pas de constater que l'influence de nos critiques passe l'Atlantique. De plus l'auteur doit en être à son premier essai, car il revient à plusieurs reprises sur un manuscrit d'un certain critique italien découvert à Florence, et seuls les débutants attachent autant d'importance à l'inédit.

M. S. a voulu écrire l'histoire de la critique littéraire en Europe à la Renaissance. Par critique littéraire il entend la conception générale que l'on se faisait de la poésie au XVIe siècle et plus spécialement les règles de la poésie dramatique et de l'épopée. Cette interprétation étroite, toute technique, du mot *critique* exclut Rabelais et Montaigne, réduit Bacon à une citation de quelques lignes, tandis qu'elle donne une importance considérable à des auteurs de petits traités techniques, d'arts poétiques, de commentaires d'Aristote, à des Robortelli, des Segni, des Salirati.

Ainsi comprise, la critique littéraire est étudiée en Italie, en France et en Angleterre, et l'auteur conclut — c'est là proprement sa thèse — que c'est à l'Italie de la Renaissance que la France du XVIIe siècle doit son esprit classique. Les précurseurs de Boileau et d'Aubignac sont Vida et Castelvetro. Quant à Scaliger, c'est un Italien, dont la *Poétique* fut imprimée par accident à Lyon.

M. S. a écrit un chapitre fort intéressant sur la question toujours débattue des unités. Il complète par quelques textes les renseignements

que M. Breitinger d'abord, puis M. Arnaud, dans sa thèse sur l'abbé d'Aubignac, avaient fournis là-dessus. L'unité de temps est formulée par Cintio, entre 1540 et 1545. Robortelli (1548), Segni (1549) l'admettent comme une loi de la poésie dramatique. Quant à l'unité de lieu, c'est dans Castelvetro (1570) qu'on en trouve la première trace, car il ne faut pas, d'après M. S., en voir la mention dans un célèbre passage de Scaliger.

Ces recherches n'offrent pas pour l'auteur un simple intérêt d'érudition. Il songe à sa thèse générale sur l'origine de l'esprit classique. L'Italie, puis la France doivent leur esprit classique à trois causes : l'humanisme, l'étude d'Aristote, le rationalisme. Cette dernière cause va nous arrêter un instant. Si nous avons bien compris M. S., la raison pour les premiers critiques de la Renaissance équivaut au bon sens, *Semper nutu rationis eant res*.

Vida veut dire par là que la raison préside au choix du sujet et modère dans l'exécution les excès de la sensibilité et de l'imagination. Pour Scaliger la raison permet de découvrir les règles propres à chaque genre. Mais les Français du XVIIe siècle estiment que ce travail est déjà fait par les anciens. Les règles ont une valeur absolue. La raison n'est autre chose que l'autorité d'Aristote.

Il reste quelque obscurité dans cette discussion. A un certain endroit M. S. déclare qu'au XVIe siècle, « le rationalisme extrême prenait la forme d'une opposition avouée contre Aristote ». N'y a t-il point là comme l'aveu d'une contradiction ? Car enfin l'obéissance à la règle et la critique de cette même règle sont choses un peu différentes. M. S. a oublié de dire que la raison au XVIIe siècle et la raison à la Renaissance et de notre temps sont aussi opposées l'une à l'autre que l'esprit critique et la soumission à une règle assurant le triomphe de l'ordre, de la mesure, de l'harmonie. Il valait la peine d'empêcher le lecteur de confondre le rationalisme de Bossuet et le rationalisme de Renan.

Mais arrivons à la troisième partie de l'ouvrage, consacrée à l'Angleterre. Elle forme à peine un cinquième du volume. L'auteur a eu beau analyser consciencieusement tout ce qui a été écrit sur la poésie sous le règne d'Élisabeth, il est obligé de conclure que la véritable critique littéraire ne commence en Angleterre qu'à la fin du XVIIe siècle et grâce à l'influence française. Et ce fut en somme un bienfait pour la littérature anglaise que l'indifférence accordée par les auteurs aux discussions des critiques étrangers. Ben Jonson, le seul représentant autorisé du théâtre classique au XVIe siècle, disait des anciens : *Non domini nostri, sed duces fuere*. Il eût été intéressant de rechercher pourquoi l'Angleterre se montra rebelle à l'esprit classique. C'est un problème que l'auteur a évité de résoudre.

Retenons cependant le conseil que donne M. Spingarn d'éclairer par l'étude des critiques italiens bien des points obscurs de la littérature anglaise de la Renaissance. C'est dans Salviati, paraît-il, qu'il faut cher-

cher la définition du mot *humours* de Jonson, et le fameux jugement du même auteur sur Shakespeare : « il avait peu de Latin et moins de Grec » n'est qu'un souvenir de Minturno.

On nous permettra en terminant, et tout en rendant hommage à l'érudition consciencieuse et sûre de l'auteur et à son désir d'élever toujours le débat, de regretter l'abus qu'il fait du néologisme « classique ». En français les mots abstraits terminés en *-ation* sont désagréables, ils sont odieux en anglais. A la seule page 129, nous relevons *systematization*, *latinization*, *paganization*, et à la page 306 *objectification*. Ce dernier mot intéressera ceux des philologues qui font des collections tératologiques.

Ch. Bastide.

D. Menant. **Behramji M. Malabari; un réformateur parsi dans l'histoire contemporaine de l'Inde**, traduit de l'anglais de M. Dayaram Gidumal. Préface de J. Ménant, membre de l'Institut. Paris, 1898. In-8, 300 pages. Prix : 10 fr.

En 1883, Darmesteter entretenait longuement les lecteurs de la *Revue critique* [1] des travaux d'un jeune homme appartenant à la communauté zoroastrienne de Bombay, M. B.-M. Malabari, et faisait connaître celui-ci pour la première fois au public lettré français comme l'auteur d'excellents poèmes guzeratis et anglais et le fondateur d'un journal hebdomadaire, l'*Indian Spectator*. Les heureux débuts poétiques de M. Malabari, l'orientation de ses idées philosophiques et religieuses avaient frappé le savant iraniste qui s'était plu à mettre en lumière des œuvres aussi originales que le *Nîti-Vinod,* le *Sarôdi Ittifâq*, le *Wilson Viràh* et l'*Indian Muse* ; il s'était plu aussi à signaler en M. Malabari le plus avancé des membres de la communauté parsie « qui elle-même, comme on sait, représente l'extrême avance de l'Inde vers l'Europe », et il avait montré l'infatigable apôtre parcourant l'Inde pour réunir les fonds nécessaires à la traduction et à la publication des *Hibbert Lectures* de Max Müller dans les différentes langues de l'Inde (cf. le discours de Malabari à Jeypore, éd. Ménant, pp. 114 sq.).

Seize ans se sont écoulés. Le poète guzerati nous a donné trois œuvres nouvelles [2] où l'on retrouve sa haute inspiration spiritualiste et morale et sa science des rythmes populaires; par trois fois il a été à nouveau célébré par les juges indigènes les plus compétents. L'écrivain anglais a fait paraître *Gujarat and the Gujaratis* et the *Indian Eye on English Life,* et se trouve aujourd'hui être l'auteur hindou de beaucoup le plus célèbre en Europe [3]. L'*Indian Eye on English Life* fut présenté aux lec-

---

1. Janvier 1883, p. 101 sq.
2. *Anûbhavîkâ, Adnû ane tênô dûnôyâ, Sansarîka.*
3. Cf. Frazer, *A literary history of India*, pp. 441 sq.

teurs français par M. Filon [1] et par Valbert [2] : assurément il ne méritait pas moins, et *Gujarat and the Gujaratis* méritait autant. Car la pensée et la langue en sont également intéressantes ; et l'on y peut voir, en particulier, quelles qualités inattendues et quel charme étrange l'anglais peut acquérir sous la plume d'un Oriental. M. Filon a tâché d'analyser ce charme et certes peu d'hommes étaient comme lui à même de sentir tout ce qui sépare le style de M. Malabari de l'anglais d'Angleterre. Pourtant il reste une remarque à faire : le style anglais de M. Malabari n'a rien de raffiné, quoiqu'il en puisse paraître ; il est tout de premier jet et sa grande originalité repose toute dans le génie national et individuel de l'écrivain. Le publiciste enfin a fait de l'*Indian Spectator* l'organe le plus influent du parti libéral sous l'administration de lord Ripon et de lord Rey. Aujourd'hui, il est cité jusque dans les *Blue Books* [3] et si l'*Indian Spectator* n'est pas le journal du peuple indien, qui n'existe pas, il est le porte-parole commun des nombreuses nations de la Grande Péninsule, parce qu'il s'attache à découvrir et à soulager leurs maux communs. A tous M. Malabari consacre quelque chose de sa vie : il n'en est pas auquel il ait autant sacrifié qu'au mal hideux des mariages d'enfants, parce qu'il lui semblait de tous le plus inhumain. Seul, pauvre et père de famille, il a soutenu une lutte incessante de dix années contre l'ignorance et la superstition et a fini par arracher au gouvernement anglais l'*Age of Consent Act* qui protège l'Hindoue jusqu'à l'âge de douze ans. Grâce à quoi il s'est attiré l'admiration et l'estime de quelques-uns, soit en Europe, soit aux Indes, en même temps que l'inimitié et la haine de l'écrasante majorité orthodoxe.

Telle est la vie que M. D. Menant a voulu faire connaître en France en traduisant et commentant la biographie que M. Dayaram Gidumal avait publiée en 1888, à Bombay, et rééditée en 1892 à Londres, avec une préface de Miss. F. Nightingale. Certes M. D. Menant eût été, mieux que personne, en état de nous donner une biographie originale de M. Malabari : personne n'est, en effet, mieux renseigné sur M. Malabari, son activité, son entourage. Si le rôle de traducteur lui a plu davantage, c'est qu'à ses yeux la biographie de M. D. Gidumal avait une valeur particulière ; d'abord, comme l'explique si bien M. J. Menant dans sa préface, rien n'affirme aussi clairement la sympathie naissante entre hommes séparés par la religion et la caste que cette biographie d'un parsi de Bombay par un Amil du Sind. Mais rien surtout ne montre la grande action d'un Malabari comme le fait d'avoir été jugé digne dans l'Inde même d'une biographie. On sait, en effet, l'indifférence, encore vivace, des Hindous pour toute espèce d'histoire et leur surprenante gaucherie

1. *Journal des Débats*, 26 déc. 1893.
2. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1894.
3. *Statement exhibiting the moral and material progress and condition of India during the years 1895-1897*.

en cette matière : tous les faits, réels ou légendaires, se placent pour eux sur un même plan et se suivent sans jamais s'enchaîner. Les rares biographies[1] nées, comme le livre de M. D. Gidumal, sous l'influence occidentale, semblent elles-mêmes avoir retenu quelque chose de ce défaut national : les anecdotes d'enfance paraissent y prendre une place trop large ; et la philosophie y tient lieu d'explication psychologique. Celle-ci est d'ailleurs rendue singulièrement difficile par suite de la répugnance de l'Hindou à découvrir son âme, à révéler ce qu'elle reçoit ou ce qu'elle donne ; la vie intime de l'Hindou est comme cachée derrière un rideau (pærdæ)[2] que notre curiosité n'est pas habituée à ménager. Il n'en est pas autrement dans la biographie de M. D. Gidumal, agréable et jolie pour tout le monde, poignante pour ceux-là seuls qui savent lire au-delà des mots la vie que M. Filon a devinée « amère et douloureuse à vivre » : mais ceux-là, grâce aux documents si habilement choisis par M. D. Menant [3], peuvent dès aujourd'hui être nombreux.

Depuis la promulgation de l'*Age of Consent Act* (1891) l'œuvre sociale entreprise par M. Malabari a été arrêtée dans son développement : des luttes religieuses, des débats politiques, et, pour finir, la famine et la peste ont mis fin à l'intérêt qu'avaient su provoquer les réformateurs ; heureusement, la nouvelle loi n'est pas ignorée de tous, on cite même plusieurs cas où des Hindous l'ont invoquée [4], et M. Malabari est inébranlable à son poste. On annonce même [5] la prochaine publication d'un nouveau livre, *Native India*, qui nous donnera le tableau des cours indigènes de l'Inde. Que M. Malabari sache que son livre est attendu, que l'on a tâché de lui préparer des lecteurs, et que l'on est heureux de pouvoir parler pour lui, alors que les temps lui sont durs.

Robert GAUTHIOT.

André LEBON. **Cent ans d'histoire intérieure** (1789-1895). Paris, Colin, 1898, in-12, IX-339 p.

M. André Lebon s'est proposé de résumer l'histoire intérieure de la France depuis 1789. Mais le jeu des partis, des gouvernements et des constitutions (qui, d'ailleurs, ne constitue pas toute l'histoire intérieure d'un pays) se trouve presque toujours en relation étroite avec les faits de guerre et de diplomatie. M. L. ne sépare donc pas la politique intérieure de la politique extérieure. Et, bien que son livre soit intitulé *Cent ans*

---

1. Vie de *Keshub Chander Sen* par *Protab Mozoomdar*, de *Kristo Das Pal*.
2. Cf. sur ce point Max Müller dans *Cosmopolis* (septembre 1898) sous le titre de *My Indian Friends*.
3. Cf. *Introduction* et *Appendices*.
4. Cf. *Times of India* (décembre 1898, janvier 1899).
5. Cf. *Madras Maib* et *Times of India* (avril 1898).

d'histoire intérieure, c'est en réalité une histoire générale de la politique française qu'il nous apporte sous une forme très abrégée.

Comme la discordance du titre avec le sujet, la disproportion des parties dénote une composition quelque peu hâtive. L'ouvrage est divisé en treize parties chronologiques, dont six vont de 1789 à 1815, cinq de 1815 à 1870, les deux derniers étant consacrés à la Troisième République jusqu'en 1895 : il est donc sensiblement plus développé pour la période révolutionnaire que pour l'époque contemporaine. Le contraire eût semblé plus naturel.

Les faits sont généralement exacts et bien choisis. Un index alphabétique placé à la fin du volume, en fait un répertoire d'un maniement commode. L'exposition est très claire — si claire qu'elle devient, par endroits, quelque peu décevante. On s'étonne que les faits soient si simples, et qu'ils s'enchaînent si aisément. Mais M. L. ne fait pas mystère de ses procédés. « La méthode, dit-il, p. 2, est d'une extrême simplicité : elle consiste à enregistrer l'événement accompli et à en rechercher la cause, non pas dans ce qui tend à la rendre inexplicable, mais au contraire, dans ce qui peut l'expliquer, et, par exemple, lorsqu'un système politique est tombé, à dresser le bilan de ses fautes apparentes, et non celui de ses qualités secrètes. »

L'idée porte un joli masque d'évidence ; mais regardez la : ses allures trop simples l'ont vite trahie. Elle est latine ; elle va au fatalisme historique, elle est l'acceptation du fait accompli et l'explication superficielle des choses : car elle ne connaît que les causes contingentes et elle ignore qu'en histoire tout ce qui a été aurait pu ne pas être. Il est curieux de constater que l'abrégé sommaire de M. L. laisse dans l'esprit une impression toute semblable à celle que donne la volumineuse histoire de Thiers, dont M. Rambaud a dit, très finement, qu' « il semble ne pas saisir toute la complexité des questions qu'il effleure ».

Tel quel, le petit manuel de M. Lebon rendra pourtant quelques services à tous ceux qui voudraient rapidement refaire le chemin parcouru depuis un siècle, sans rencontrer en route d'idées compromettantes et de mauvaise compagnie.

G. Pariset.

K. Bœdeker. **Spanien und Portugal. Handbuch für Reisende**, 2e édition, Leipzig, 1899. xciv-584 p. 7 cartes, 34 plans de ville, 13 plans de monuments.

Cette seconde édition du Guide de Bœdeker pour l'Espagne et le Portugal est en réalité la première édition complète. Celle qui avait été publiée en 1897, quoique suffisant aux besoins de la plupart des voyageurs, ne comprenait pas en effet la description de la Galice, des Asturies, de l'Algarve et des îles Baléares. Le principal auteur de ce guide est le Dr Friedrich Propping, de Wiesbaden. Il a trouvé des collabora-

teurs précieux dans la personne du professeur Emil Hübner et du professeur C. Justi. Nous n'avons pas à examiner ici en détail la partie pratique de ce guide, qui nous paraît d'ailleurs très bien faite. Les quelques pages relatives à Madrid : hôtels, moyens de communication, théâtres, fêtes, etc., sont d'une exactitude parfaite. Ces renseignements d'ordre matériel sont complétés par une longue préface. Celle-ci, après quelques indications bibliographiques, peut-être un peu écourtées, donne au voyageur un certain nombre de notions sommaires sur la vie en Espagne. On y trouvera deux pages sur la tauromachie, qui, sans entrer dans le fin de l'art, suffiront du moins pour mettre sur leurs gardes les *aficionados* de passage qui se mêlent de disserter sur ce sujet, sans se douter que la *lidia* a des règles comme notre escrime, règles codifiées dans un langage spécial qu'il n'est pas donné de comprendre sans initiation. Vient ensuite un résumé chronologique de l'histoire d'Espagne. Ces indications très concises peuvent, sinon remplacer un exposé un peu plus narratif, du moins tenir lieu d'aide-mémoire. Nous y relevons quelques lacunes ou légères inexactitudes : dans la période de la conquête romaine, Sertorius devrait être nommé. — L'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492 est un fait trop important pour ne pas être signalé. — L'exactitude historique, à défaut d'autre intérêt, demanderait une brève mention pour l'abdication de Philippe V, le règne de Louis Ier et le retour de Philippe V sur le trône. — La note : *1735, l'Espagne reconquiert le royaume des Deux-Siciles*, est exacte, mais doit être complétée par : *dont l'infant D. Carlos devient roi*, sous peine de laisser croire que le royaume des Deux-Siciles a été directement rattaché à l'Espagne à cette époque. Même observation pour ce passage : *1748, Parme, Plaisance et Guastalla cédés à l'Espagne à la paix d'Aix-la-Chapelle* ; il faut mettre *à l'infant d'Espagne, D. Felipe*. — Ce n'est pas en 1792, mais le 27 mars 1793 que l'Espagne déclara la guerre à la République française.

L'exposé d'histoire de l'art en Espagne est dû au professeur Carl Justi. Cette notice est excellente, précise, nourrie, et le voyageur artiste sera très heureux d'y trouver à propos de chaque période et de chaque branche de l'art, l'indication des localités où l'on en trouve les plus intéressants spécimens. Le côté artistiqne de ce guide a été particulièrement soigné, car après cette étude de 57 pages, on en a donné un bref résumé qui lui sert de table et à la fin du volume a été placée une liste alphabétique des artistes cités avec dates et renvois. Nous nous permettrons une seule question à M. Carl Justi, dont la compétence est indiscutée. Pantoja de la Cruz (p. LXXVI) n'a-t-il pas été aussi bien le peintre de Philippe II que celui de Philippe III ? Il y a justement à Madrid un portrait du premier, par Pantoja, tout à fait saisissant par le regard froid, l'impénétrable expression de ses yeux bleus.

Au double point de vue de l'histoire et de l'art le Portugal a été moins bien traité. Le résumé historique qui lui a été consacré tient en une

page. C'est vraiment un peu bref. Quant à l'art portugais, peu connu et sans éclat, nous en convenons volontiers, il n'en est pas question dans la préface du guide relative au Portugal. Il faut aller chercher à la p. 506, à propos du monastère de Belem, une notice sur l'architecture manueline.

Il serait trop long de pénétrer dans l'extrême détail de ce guide. Pourtant nous signalerons à l'éditeur, pour répondre à son propre désir, quelques légères imperfections, voire même de simples desiderata : P. 10. En parlant du bombardement qui réduisit Saint-Sébastien en cendres en 1813, pourquoi ne pas indiquer l'auteur responsable, Wellington ? — P. 26. « Venta de Baños, basilique du VIIe siècle de Saint-Jean-Baptiste. » Il est à signaler que cette basilique a des arcs en fer à cheval, ce qui supposerait l'invention de cette forme en Espagne avant la venue des Arabes, à moins qu'un examen plns attentif ne vienne démontrer que ces arcs datent d'une époque plus récente, lors d'une restauration (cf. *Boletin de la R. Academia de la Historia*, 1er sem. 1897). — P. 37. Valladolid cessa d'être la capitale sous Philippe II, en 1560, mais Philippe III y ramena la cour de 1601 à la fin de son règne. — P. 38 Valladolid : Santa Maria la Antigua est bien, dans sa majeure partie des XIIe-XIIIe siècles, mais elle aurait été érigée vers 1088 par le comte D. Pedro Ansúrez et sa tour notamment serait de cette époque (cf. *Boletin de la R. Academia de la Historia*, 1er sem. 1897). — P. 58. « Madrid, capitale et résidence du Roi, et pour cela appelé *la Villa y Corte.* » Il est erroné de dire que c'est à son titre de capitale que Madrid doit cette désignation de *villa.* Il y a une sorte d'opposition entre ces deux mots *villa* et *corte.* La *corte*, la cour, désigne l'endroit où résident le roi et le gouvernement, et qui doit à leur présence une réelle importance. *Villa* désigne au contraire une ville de second ordre, une ville qui n'est pas le siège d'un évêché, une ville où réside un évêque portant la qualification de *ciudad.* Et de fait Madrid, appartenant au diocèse de Tolède, n'eut d'évêque qu'en 1885. La dénomination villa y corte rappelle donc à la fois les origines modestes de Madrid et son élévation au rang de capitale par la seule volonté du roi. — P. 113. Ici il y a une erreur grave. Le duc de Vendôme, enseveli dans le Pantéon de los Infantes, n'est pas le fils naturel de Louis XIV, C'est le petit-fils naturel de Henri IV. — P. 197. « Medinaceli, avec les tombeaux de la famille *Medinaceli y de la Cerda.* » Il y a confusion du nom de famille et du titre. Les la Cerda devinrent en 1368 comtes, puis en 1479 ducs de Medinaceli. — P. 202. A l'histoire de Saragosse on peut ajouter le pronunciamiento du 15 sept. 1843 et la prise de la ville le 28 oct. par D. Manuel de la Concha. — P. 219. Histoire de la Catalogne. A signaler le soulèvement de la Catalogne de 1640 à 1652 et la proclamation de Louis XIII comme comte de Barcelone. — P. 245. Tarrasa. Au lieu de : « les églises romanes San Pedro, San Miguel *et* un baptistère », il faut lire les églises romanes San Pedro, Santa Maria,

et San Miguel *ou* le Baptistère. — P. 273 et 278. A propos de Minorque et de Mahon, la phrase « *de 1713 à 1783 Minorque fut en la possession des Anglais* », est trop peu explicite. Les Anglais s'emparèrent de Minorque en 1708; le traité d'Utrecht (1713) leur en confirma la possession. Le duc de Richelieu s'empara de Mahon en 1756 et les Français restèrent maîtres de l'île jusqu'au traité de Paris (1763) qui la rendit à l'Angleterre. Les Espagnols assistés des troupes françaises du duc de Crillon reconquirent Minorque en 1782 et en restèrent maîtres par le traité de Versailles (1783). Les Anglais reprirent l'île en 1798 et la rendirent définitivement à l'Espagne, à la paix d'Amiens, en 1802, en échange de la Trinidad. — P. 285. C'est à Sagonte, le 29 déc. 1874, que fut proclamé Alphonse XII, lors du pronunciamiento du maréchal Martinez Campos. — P. 315. On a trouvé à Elche des antiquités assez remarquables, entre autres une mosaïque et le fameux buste découvert par M. Paris et actuellement au Louvre. Au mois d'août il y a à Elche une fête populaire très curieuse, à signaler. — P. 334. Pont d'Alcoléa. Pourquoi, au lieu d'une phrase vague, ne pas dire que c'est là que fut livré en 1868 le combat où les troupes insurgées de Serrano, de Prim et de Topete l'emportèrent et où fut décidé du trône d'Isabelle? — P. 453. Il serait à propos d'ajouter que ce fut à Cadiz que, le 23 septembre 1868, l'amiral Topete fit son fameux pronunciamiento. — P. 463. Trujillo. Pizarro est appelé *Hirtensohn*. Ceci ne semble pas exact. On dit que lui-même, dans sa jeunesse, fut gardeur de pourceaux, mais il était le fils naturel d'un officier, le capitaine Pizarro. — P. 481. A l'histoire d'Elvas, ajouter qu'elle ouvrit ses portes sans résistance à Philippe II en 1580. — P. 482 A propos de Crato, il y aurait lieu de signaler D. Antonio, prieur do Crato, fils bâtard de l'infant dom Luiz, qui fut l'adversaire de Philippe II lorsque celui-ci s'empara de la couronne de Portugal et qui fut soutenu dans ses prétentions par la France et l'Angleterre. — P. 534. Pombal. Il semble bien que ce n'est pas à Soure, mais à Lisbonne, que naquit Sebastião José de Carvalho e Mello, plus tard marquis de Pombal. — P. 541. Au lieu de Penafiel, lire Peñafiel.

Nous ne nous serions pas attardés à relever ces vétilles si ce guide d'Espagne ne nous avait paru digne d'une sérieuse attention. Il nous reste un vœu à exprimer. C'est de le voir traduire en français pour le mettre plus aisément à la portée de nos compatriotes.

H. LÉONARDON.

Jean SCHOPFER. **Voyage idéal en Italie**; l'art ancien et l'art moderne. Paris, Perrin, 1899, in-16, 350 pages.

Ce *Voyage idéal*, par lequel M. Schopfer fait ses débuts dans la critique d'art, est un livre des plus agréables, sur lequel il est permis de fonder de sérieuses espérances. M. S. ne se contente pas de connaître et

de comprendre; il sait écrire, et pour peu qu'il veuille cultiver par un travail sérieux des dons aussi précieux, il pourra se faire une place des plus distinguées parmi nos écrivains d'art. Son *Voyage* nous fait passer en revue les principales écoles, antiques et modernes, qui se sont succédées en Italie, depuis les Grecs de Pœstum jusqu'aux derniers représentants du style baroque. Pourquoi M. S. a-t-il exclu la Sicile de son voyage? On le regrette d'autant plus que la partie de son livre qui traite de l'art antique en est la plus réussie et aussi la plus brève; on aimerait l'entendre parler d'Agrigente, de Sélinonte et de Ségeste.

Son exposé suit, d'une façon générale, l'ordre chronologique; pourtant, à partir du milieu du livre, l'ordre par villes prédomine. Le nombre des œuvres à passer en revue, des artistes à juger, des points de vue à indiquer explique assez la rapidité avec laquelle M. S. promène son lecteur d'une église à un musée et d'une ville à l'autre; force lui est de se contenter de quelques traits sommaires. La critique aurait fort à faire si elle voulait suivre pas à pas ce cicerone; mais à quoi bon? Dans un ouvrage de ce genre, destiné à un public d'amateurs et non de spécialistes, l'essentiel est de plaire par l'animation et la sincérité, et M. S. n'y manque pas. Il est pourtant difficile de ne pas relever dans quelques-uns de ses jugements un ton frondeur et paradoxal qui ne lui permet pas toujours d'être équitable; mais ceci m'amène à une observation d'ordre plus général.

M. S. professe une admiration profonde pour l'art français du moyen âge et pour l'école bourguignonne du xiv[e] et du xv[e] siècle. Il a parfaitement raison, et l'on ne peut que s'associer à son indignation quand il dénonce « la moutonnière indifférence du public qui ne sait encore quelles sont nos richesses, et qui va répétant sans fin les mêmes lieux communs ». Que ne lui fait-il donc mieux connaître ces richesses? Le chemin le plus court pour y arriver passe-t-il par Florence et Rome, et quelques promenades à Paris, Chartres, Amiens et Dijon, n'auraient-elles pas mieux fait l'affaire? L'utilité d'un livre de vulgarisation destiné à rendre plus accessible aux profanes l'histoire de notre art national est évidente et sentie par bien des gens. Si M. S. avait écrit le voyage idéal en France qu'il a visiblement fait, il aurait uni à une préparation excellente un amour véritable pour son sujet. Cet amour lui fait un peu défaut quand il parle de l'art italien, et il est manifeste que ses études préalables ont préparé M. Schopfer à porter tous ses efforts sur une autre

1. Je ne puis m'empêcher de signaler l'absolue insuffisance du *memento bibliographique* qui termine le volume, même en ne m'attachant qu'aux ouvrages « les meilleurs, les plus récents, ceux qu'on peut consulter sans peine »; je n'en citerai qu'un exemple. Parmi les généralités relatives au moyen âge et à la Renaissance on chercherait en vain le bel ouvrage de P. Villari, *Machiavelli e i suoi tempi*, dont la 2[e] éd. a paru il y a peu d'années; c'est un guide assurément meilleur et plus récent que Stendhal, Gautier ou même Taine! Au reste, il résulte clairement de ce court *Memento*

civilisation que celle de l'Italie[1]; ce n'est pas seulement un regret que j'exprime ici, c'est encore plus un vœu et une espérance.

Henri HAUVETTE.

Francesco MASTELLONI. **Errori non errori in fatto di grammatica.** Firenze, Le Monnier. 1898. In-8, xxv-95 (1 fr. 50).

Le but de l'auteur en discutant un certain nombre d'« erreurs grammaticales qui n'en sont pas », est de combattre la tyrannie des grammairiens et des puristes qui ont sans cesse à la bouche : « ceci se dit ; cela ne se dit pas. » Il s'élève avec vivacité contre ces pédants et ces décisionnaires qui sont, semble-t-il, plus nombreux et plus intolérants en Italie qu'en France. M. Mastelloni a choisi une cinquantaine de locutions ou de tours plus fréquemment condamnés, et il montre, par de riches séries d'exemples empruntés à divers écrivains, que ces prétendues fautes ont pour elles, outre l'usage populaire actuel, l'autorité des meilleurs classiques. Le livre est ingénieux et intéressant surtout par les nombreux textes qui sont mis sous les yeux du lecteur ; les citations sont accompagnées de l'indication précise des passages où elles sont prises, dans les éditions les meilleures. On feuillette avec curiosité et plaisir ces paradoxes grammaticaux, et l'on ne pourra les consulter qu'avec fruit ; il en ressort clairement qu'il n'est guère de règle de grammaire que l'on ne puisse trouver violée par les plus grands écrivains italiens. C'est, en résumé, une brochure extrêmement instructive.

H. H.

BULLETIN

— Il y a une page curieuse dans la brochure que vient d'éditer la maison Berger-Levrault ; c'est le titre : *Jeanne d'Arc* par le général DRAGOMIROV. Ces deux noms accolés ne font pas mal ensemble. Quant au reste (52 pages, in-8), il faut le lire, comme l'auteur l'a écrit : avec beaucoup de sympathie. — G. P.

— Continuant ses intéressantes études sur l'histoire de l'enseignement en Anjou (cf. la *Revue critique* du 27 février 1899, p. 179), M. UZUREAU publie les résultats de *L'Enquête scolaire de l'an IX dans le département de Maine-et-Loire, et les arrondissements de Château-Gontier et de La Flèche* (Angers, Lachèse, 1898, 27 pages, in-8) ; mais il n'indique que par exception l'origine exacte des documents qu'il analyse, d'ailleurs, avec clarté et précision. — G. P.

— M. Henri LICHTENBERGER, qui avait fait connaître au public français le système de

---

que les auteurs que M. Schopfer connaît le moins sont de beaucoup les Italiens ; il donnerait à croire que leurs travaux sont négligeables, ce qui serait profondément injuste.

Frédéric Nietzsche, publie aujourd'hui à la librairie Alcan une traduction d'*Aphorismes et fragments choisis* du penseur allemand (in 8°, 181 p. 2 fr. 50). Il a fait précéder ces fragments et analyses d'une notice biographique de trente-deux pages où il indique à grands traits ce qu'a été la personnalité de Nietzsche et comment elle s'est développée.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 septembre.

M Gauckler expose les résultats des fouilles qu'il a exécutées, à l'aide d'une subvention de l'Académie, dans une ville romaine découverte par M. D. Novak à El Alia, en Tunisie. Le plan de cet établissement agricole offre beaucoup d'analogies avec celui des bordjs africains actuels. Le bâtiment principal, réservé à la vie de famille, a la forme d'un pavillon allongé et bas, muni à ses extrémités de deux tours carrées. Il est décoré avec un très grand luxe. Les murs sont revêtus de peintures à la fresque ; le pavement est formé partout de fines mosaïques; dans les chambres à coucher, ce sont de simples motifs géométriques; dans les salons de réception qui occupent les deux ailes se développent deux grands paysages décoratifs. L'un représente une pêche à la seine sur la côte africaine; l'autre, des scènes de chasse au crocodile, à l'hippopotame, à l'ibis, dans les marais du Delta d'Egypte. Tous les détails de la faune et de la flore sont rendus avec une extrême précision. Dans les paysages qui encadrent les deux tableaux sont représentées une cinquantaine de constructions qui montrent, au premier siècle, l'emploi prédominant du bois dans la construction des bâtiments ruraux et l'usage déjà très répandu des fenêtres vitrées. Les mosaïques d'El Alia, offertes à l'Etat par M. Demeure, ont été enlevées et restaurées par M Pradère, conservateur du Musée Alaoui, et sont exposées l'une au Musée du Bardo, l'autre au Musée de Sousse. — M. G. Boissier présente quelques observations.

M. Marcel Schwob communique quelques résultats de ses recherches sur François Villon et sur Arnoul Greban, auteur du *Mystère de la Passion*. M. Longnon avait découvert les pièces de l'information dressée contre François Villon pour un vol qu'il commit avec quatre complices au collège de Navarre à Noël 1456. Les malfaiteurs avaient enlevé 500 écus d'or qui appartenaient à la Faculté de théologie. Or un registre de comptes de cette Faculté, conservé à la Bibliothèque nationale, mentionne que vers le 3 novembre 1462, six ans plus tard, la Faculté apprit que maître François Villon était accusé d'un vol et prisonnier au Châtelet. Il allait être élargi. La Faculté y mit opposition et fit interroger Villon sur le vol du collège de Navarre. Muni du double de la confession de Villon devant le lieutenant criminel, le grand bedeau de la Faculté fit signer au poète la promesse de rembourser dans le délai de trois ans la somme de 120 écus d'or. Puis Villon fut mis en liberté le 7 novembre 1462. Peu de jours après, il était de nouveau en prison, condamné à être pendu pour avoir assisté à une rixe où le scribe de l'official, maître François Ferrebouc, avait été blessé d'un coup de dague, puis la sentence ayant été commuée par le Parlement le 5 janvier 1463, banni de Paris pour dix ans. La Faculté de théologie ne rentra pas dans son argent. — Quant à Arnoul Greban, les registres capitulaires de Notre-Dame permettent de constater que, de 1450 à 1455, l'auteur du *Mystère de la Passion* fut maître des enfants de chœur de Notre-Dame. C'est l'époque même où fut composée l'œuvre de Greban qui représente le plus grand poème dramatique du xve siècle.

M. Héron de Villefosse rappelle qu'il a récemment signalé à l'Académie une lame de bronze découverte par le R. P. Delattre et ornée de très fines gravures. M. le marquis d'Anselme avait habilement enlevé la couche oxyde qui recouvrait cette lame, et il a eu l'idée de soumettre à la même opération les autres hachettes déjà découvertes. Jusqu'ici une cinquantaine d'entre elles présentent des sujets de style égyptien et de style grec. Une en particulier porte une inscription punique, sur laquelle M. Berger donne quelques explications. — M. Babelon fait observer, au nom de M. Gauckler, que l'on conserve au Musée du Bardo un certain nombre de ces hachettes.

M. Paul Viollet continue la lecture de son mémoire sur les communes au moyen âge.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 25 octobre — 1899

Das Buch der Kœnige, von Dr C. Holzhey. München, Lentner, 1899, in-8, 63 pages.

Die Psalmen erklært, von B. Duhm (*Kurzer Hand. Commentar zum A. Testament*, Lief. 8). Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-8, xxxii-312 pages.

Ecclesiastes, by T. Tyler. London, Nutt, 1899, in-8, vii-168 pages.

A critical commentary on the Book of Daniel, by J. D. Prince. Leipzig, Heinrichs, 1899, in-8, viii-269 pages.

La brochure de M. Holzhey contient une analyse et une critique assez sommaires du livre des Rois. On souhaiterait plus de précision dans l'examen des sources. Ce qui est dit touchant l'esprit de l'auteur, sa méthode, le temps et le lieu où il a écrit, est médiocrement satisfaisant.

Un commentaire des Psaumes écrit par M. Duhm ne peut être que très solide, instructif et original. L'introduction, très serrée, présente des renseignements généraux sur le livre des Psaumes, la recherche des « collections dans la collection », une étude sur les dates et les auteurs des Psaumes, l'analyse critique du psautier en tant que livre religieux, des considérations sur la métrique et l'exécution musicale des Psaumes. Le livre aurait acquis sa forme actuelle vers l'an 70, sous le règne d'Alexandre ; il fut formé par la réunion de collections qui avaient elles-mêmes englobé d'autres recueils moins considérables. Les plus anciens seraient les deux groupes formés par Ps. III-XLI (psaumes de David) et XLII-LXXXIX, ce dernier ayant été constitué par trois petits recueils, Ps. XLII-XLIX (psaumes des Corahites), Ps. LI-LXXII (prières de David) L, LXXIII-LXXXIII (psaumes d'Asaph), avec le supplément Ps. LXXXIV-LXXXIX ; on aurait ajouté d'abord aux Ps. III-LXXXIX les Ps. CX-CXI, puis CVII-CXIX, puis les psaumes des pèlerinages, CXX-CXXXIV, enfin CXXXV-CL, et les Ps. I et II. Les psaumes dits

d'Asaph, des fils de Corah, et autres noms connus comme étant ceux des familles de chantres, ont eu place d'abord dans les livres rituels du temple; il ne s'ensuit pas qu'ils aient été composés par les chantres qui les gardaient dans leur répertoire; les titres des psaumes ne fournissent aucune indication recevable en critique touchant leurs auteurs. Aucun psaume n'est antérieur à l'exil, un seul peut être daté de la captivité, le Ps. CXXXVII; beaucoup peuvent être de l'époque persane, mais on ne peut le prouver, on le peut pour l'époque grecque antérieure à Antiochus Épiphane; d'autres sont du temps de la persécution; un plus grand nombre ont été composés sous les princes hasmonéens (notamment le Ps. CX, en l'honneur de Simon Machabée); et plusieurs même contre eux, par les pharisiens, depuis le temple de Jean Hyrcan; quantité de psaumes qui n'ont aucun rapport avec l'histoire du temps où les intérêts de parti sont impossibles à dater avec précision; des retouches ont été faites dans plusieurs morceaux, soit pour l'adaptation liturgique, soit par les éditeurs de collections. L'édition définitive ne fut pas faite en vue de l'usage liturgique, pour être « le livre de cantiques de la communauté », mais en vue de l'édification commune, pour être le livre de la piété israélite; elle est due aux scribes et non aux prêtres. La critique de ces conclusions nous mènerait trop loin : disons seulement que M. Duhm est plus radical qu'il ne paraît nécessaire de l'être en matière de psaumes préexiliens, exiliens ou de l'époque persane; et que les allusions à l'histoire des Hasmonéens qu'il découvre dans un grand nombre de morceaux, sont assez contestables. Ainsi rien n'oblige à admettre que le petit chant contenu dans Ps. XXIV, 7-10, ait été composé pour la purification du temple par Judas Machabée, en décembre 165. On y célèbre l'entrée de Iahvé dans le temple, et aucun trait n'indique un retour après abandon occasionné par la profanation du saint lieu. Il est fort probable que les successeurs de Salomon n'emmenèrent jamais l'arche à la guerre; mais est-il aussi probable qu'elle ne sortît jamais du *debir*, pour aucune cérémonie, ostension ou procession? Quelques indications sur l'état du texte des psaumes et sur les versions anciennes auraient pu être utilement placées à la fin de l'introduction. Le commentaire est très substantiel et clair; la critique du texte se joint à l'explication; on y tient compte du rythme poétique, sans exagération ni arbitraire; la forme rythmique et le sujet du psaume sont indiqués en tête de chaque morceau; la discussion de la date et de l'origine vient après le commentaire. Si hardi qu'il soit en certaines de ses conclusions, ce livre est certainement un des meilleurs qui aient été écrits dans ces derniers temps sur le psautier. Il peut figurer dignement à côté du beau commentaire d'Isaïe que nous devons au même auteur.

M. Tyler réédite, avec quelques modifications et retouches, le sérieux travail publié par lui, en 1874, sur le livre de l'Ecclésiaste; il maintient l'antériorité de ce livre par rapport à celui de l'Ecclésiastique, bien que les rapprochements de texte sur lesquels il appuie cette hypothèse ne

semblent pas concluants et que l'hébreu de l'Ecclésiastique, dont on a aujourd'hui un spécimen considérable, invite plutôt à placer ce livre avant l'Ecclésiaste. L'influence de la philosophie grecque, que M. Tyler a été un des premiers à remarquer, ne paraît pas considérable, mais c'est l'exagérer sans doute que de retrouver dans l'Ecclésiaste des emprunts directs à tel ou tel système, au stoïcisme et à l'épicuréisme ; il y a plutôt influence d'esprit que de conceptions doctrinales. L'Ecclésiaste se pique t-il de philosophie ? On nous dit qu'il a écrit pour détourner les autres de la philosophie et les ramener à la crainte de Dieu et à l'observation de la Loi. C'est une autre exagération : le zèle religieux de l'Ecclésiaste est des plus modérés. Et ne risque-t-on pas encore une conjecture plus spécieuse que solide en attribuant à l'auteur de la Sagesse l'intention de faire tenir à Salomon, touchant la vraie philosophie et l'immortalité, des propos plus orthodoxes que ceux de l'Ecclésiaste ? L'ouvrage de M. Tyler est très érudit et se lit avec intérêt; mais les conclusions semblent dépasser parfois la portée des preuves. A l'étude sur le caractère et l'origine du livre se joignent une analyse exégétique, une traduction et des notes, le tout très soigné, mais avec une certaine raideur dans l'interprétation doctrinale. Quand *Cohélet* dit qu'il a trouvé un homme sur mille, et de femme point, il exprime de façon piquante un sentiment des sages hébreux qu'il n'est pas nécessaire de transformer en noire pensée grecque.

Dans son introduction au livre de Daniel M. Prince a résumé très méthodiquement et clairement l'état de la critique. Le commentaire proprement dit a été divisé en deux parties : commentaire critique et commentaire philologique, en réalité grammatical, avec un peu de critique textuelle. Les notes qui constituent ce second commentaire auraient pu sans inconvénient être annexées au premier, et le lecteur ne serait pas promené deux fois d'un bout à l'autre du livre. Les deux textes d'explication ont, du reste, les mêmes qualités que l'introduction ; érudition solide, sobre et claire, sans grande originalité dans les recherches ou dans les conclusions. Très bon livre de savante vulgarisation

A. L.

Einführung in das Griechische Neue Testament, von E. Nestle. Zweite Auflage. Gottingen, Vandenhœck, 1899, in-8, 288 pages.

Textkritik der Vier Evangelien, von B. Weiss (*Texte und Untersuchungen*, *N. F.*, IV, 2). Leipzig, Hinrichs, 1899, in-8, vi-246 pages.

Notes on the Translation of the New Testament, by the late F. Field, reprinted with additions by the Author. Cambridge, University Press, 1899, in-8, xvii-267 pages.

L'excellente introduction à la critique textuelle du Nouveau Testament, par M. Nestle, sera promptement arrivée à sa seconde édition (voir *Revue* du 13-20 septembre 1897). Elle paraît augmentée d'environ cent

cinquante pages ; la troisième partie surtout, qui a pour objet la théorie et la pratique de la critique textuelle, a été considérablement développée, au plus grand avantage des exégètes. Les additions à la première partie, histoire du texte imprimé, consistent en notes bibliographiques, avec l'indication, à la fin, des plus récentes éditions du Nouveau Testament grec. A côté des notes bibliographiques, on a introduit, pour compléter la seconde partie, concernant les matériaux de la critique, de très utiles renseignements sur le livre dans l'antiquité (matière, écriture) et des remarques importantes sur les citations bibliques des anciens auteurs ecclésiastiques. Il eut été bon, pour la clarté, d'exposer en tête de la troisième partie les principes généraux de la critique textuelle, au lieu de mêler la pratique à la théorie. Les renseignements sur les travaux de Lucien, d'Hesyetrius, d'Eusèbe, le texte de Marcien, etc., auraient été peut-être mieux placés dans la seconde partie. Ils ne laissent pas d'être bons à prendre là où M. Nestle les a mis. La série de notes critiques sur tous les livres du Nouveau Testament, qui termine le volume, sera très précieuse à consulter. Il s'y rencontre pourtant au moins deux lignes inutiles; M. Harnack est accusé d'avoir négligé dans sa *Chronologie* la curieuse notice d'un manuscrit syriaque du musée britannique où il est dit que l'histoire des mages et de l'étoile fut discutée et rédigée dans une assemblée tenue à Rome sous l'épiscopat de Hystus, en l'an 119; M. Harnack a cité cette notice, *Chronologie*, 164, n. 5, mais il n'a pas cru devoir en tirer parti, trouvant le témoignage trop isolé.

M. B. Weiss nous annonce une édition critique du texte des Évangiles et il en publie maintenant l'introduction. Ses investigations s'exercent sur les manuscrits anciens et les variantes qui s'y rencontrent. Il étudie successivement et dans le plus minutieux détail les *conformations* de textes (influence d'un évangile sur l'autre), les échanges de mots, les omissions et additions, les transpositions; viennent ensuite des remarques sur l'orthographe et les conclusions. On peut penser que M. Weiss a trop restreint le champ de ses observations, et que la critique du Nouveau Testament, pour être complètement informée, ne doit pas s'en tenir aux témoins qu'il interroge; mais dans les limites qu'il s'est fixées, il a exploré le terrain à fond ; il a fait, comme il le dit lui-même dans son avant-propos, une besogne qui était à faire ; inutile d'ajouter qu'il l'a bien faite. Il convient néanmoins, pour porter un jugement d'ensemble sur les résultats de cette critique minutieuse, d'attendre le texte qui nous est promis.

Les commentateurs de la Bible feront bon accueil à la réédition des notes de Field sur des passages choisis du Nouveau Testament. Celles de ces notes qui ont simplement pour objet la critique de la version officielle de l'Église anglicane sont d'un intérêt secondaire; mais le plus grand nombre se rapportent à l'explication du texte grec, par la comparaison des Septante et de la littérature profane. Beaucoup de ces rapprochements ont été ajoutés dans la présente édition, et le nombre des notes

a été aussi considérablement augmenté d'après les manuscrits de l'auteur (mort en 1885). Ces notes sont très importantes pour l'exégèse, mais non pour la critique du texte. L'ancienne conjecture ὑσσῷ περιθέντες, dans *Jean*, XIX, 29, au lieu de ὑσσώπῳ, n'était pas à défendre. Le récit johannique de la passion est dominé par les souvenirs du rituel pascal; l'on ne doit pas, sous prétexte que l'hysope ne convient guère à l'usage qui en est fait dans cet endroit, et pour un accord plus facile avec les Synoptiques, supprimer un rapport symbolique avec *Ex.* XII, 22, que l'évangéliste a conçu et qu'il a voulu insinuer, sans le marquer en termes exprès.

Alfred Loisy.

Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments, von E. Kautzsch. Elfte bis vierzehnte Lieferung. Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-4, 128 pages.

Das Fragmententhargum herausgegeben von M. Ginsburger. Berlin, Calvary, 1899, in-8, xvi-122 pages.

Festschrift zu Ehren von Prof. M. D. Chwolson. Berlin, Calvary, 1899, in-8, iv-267 pages.

La publication des Pseudépigraphes de l'Ancien Testament commence avant que celle des Apocryphes soit entièrement terminée (voir *Revue* du 26 juin 1899). On trouvera dans la première livraison des Pseudépigraphes la traduction de la lettre d'Aristée par M. P. Wendland, celle du livre des Jubilés par M. E. Littmann, celle du Martyre d'Isaïe par M. E. Beer. La lettre du pseudo-Aristée ne se présente aucunement comme un livre biblique, mais on conçoit que M. Kautzsch l'ait insérée dans son recueil, en tant que légende concernant la Bible. M. Wendland place la composition de cette lettre au commencement du premier siècle avant notre ère (entre 96 et 63). Sa traduction est fondée sur le texte dont il prépare l'édition, d'après les matériaux amassés par L. Mendelssohn, pour la *Bibliotheca Teubneriana*. La traduction des Jubilés a été faite sur l'édition que M. Charles a donnée, en 1895, du texte éthiopien. M. Littman incline à penser que l'original hébreu de ce livre, qui est perdu ainsi que la version grecque d'où procède la version éthiopienne, a été composé à l'époque des Machabées. Le Martyre d'Isaïe est également traduit de l'éthiopien. L'interprète a cru pouvoir supprimer les passages considérés comme des interpolations chrétiennes : peut-être eût-il mieux fait de les maintenir, en en signalant le caractère adventice; car l'omission du chapitre IV crée une lacune dans le récit, et il doit y avoir quelques éléments primitifs dans le morceau retranché.

M. Ginsburger nous donne une édition critique du targum fragmentaire du Pentateuque, dit targum de Jérusalem. L'édition est faite d'après un manuscrit de Paris (Bibl. nat., hébr. 110); suit la collation de deux manuscrits qui représentent une autre recension du même targum, puis

quelques notes (toseqhtas) sur des versets isolés, qui figurent aussi dans les manuscrits sous la rubrique « targum de Jérusalem » ; enfin, les citations de ce targum qui se rencontrent dans l'ancienne littérature rabbinique.

Le recueil de mémoires publié en l'honneur de M. D. Chwolson, professeur à Saint-Pétersbourg, « à l'occasion du cinquantenaire de ses recherches indépendantes dans le domaine de l'histoire de la pensée », comprend neuf dissertations ou travaux particuliers qu'il ne nous est pas possible d'analyser en détail et dont nous indiquons simplement les titres avec le nom des auteurs :

Zur Geschichte des Tempelcultus in Jerusalem, par M. A. Büchler, discussion d'après les indications du Talmud, de certaines particularités du culte du temple dans les dernières années avant sa destruction ;

Biblische Textkritik bei den Rabbinen, par M. A. Epstein ;

Le premier livre imprimé en hébreu, par M. D. de Günzburg; dissertation un peu longue et confuse ;

Beitræge zur semitischen Sprachvergleichung[1] *bei Mosei Maimuni* par W. Bacher;

On the Relationship of the so-called Codex Babylonicus of A. D. 916 to the Eastern, Recension of the Hebrew Text, par M. Ginsburg ; il en résulte que ce manuscrit n'est pas un témoin du texte oriental ;

Zwei koptische Fragmente aus den Festbriefen des heiligen Athanius, par M. O. von Lemm; fragments peu étendus et de médiocre importance pour le contenu ;

Psalm IX et X und anderes Maccabaeische, par M. A. Mérx, travail intéressant, mais bien conjectural ;

La Géographie d'Ibn Saïd, par M. V. Barthold ;

Fausses prières et exorcismes éthiopiens, par M. Touvaïeff.

La dissertation de M. Barthold et la traduction jointe aux textes éthiopiens que publie M. Touvaïeff, sont en langue russe.

F. G.

C. C. Uhlenbeck. **Kurzgefasstes etymologisches Wœrterbuch der altindischen Sprache**. Amsterdam 1899. Deuxième partie (de paçus à la fin)

Avec une exactitude digne de tout éloge, M. Uhlenbeck termine à l'époque fixée son lexique étymologique du sanscrit. Il est inutile de revenir sur les nombreux mérites de cet excellent ouvrage, dont la première partie a fait l'objet d'un compte rendu à cette même place [2] ; en terminant son livre aussi rapidement, l'auteur a préservé les deux parties de toute disparate. On trouvera donc du commencement à la fin la

1. La table des matières dit à tort *Sagenvergleichung*.
2. Voir le numéro de la *Revue critique* du 24 octobre 1898.

même sûreté d'information, la même exactitude, le même art d'être à la fois bref et complet.

Trop complet parfois, pourrait-on dire ; car M. U. qui pousse la conscience scientifique jusqu'à n'accorder à ses découvertes personnelles qu'une mention modeste en fin d'article (par ex. s. u. *bâdhate*; cf. P. B. B. XX, p 37) est quelquefois conduit par un scrupule inverse à faire place dans son livre à des étymologies vraiment trop incertaines. Une vague similitude de forme ne saurait prévaloir contre la différence des sens; surtout, il est toujours dangereux de rattacher un mot isolé d'une langue quelconque à une racine verbale d'une autre langue ; grâce à l'imprécision du sens des racines, de pareils rapprochements sont toujours faciles, mais aux dépens de la saine méthode. Par exemple, les mots qui signifient « nu-pieds » (arm. *bok*, lit. *bâsas*, vha. *bar*) semblent aussi peu à leur place sous la racine *bhas* « broyer » (p. 186) que sous la racine *bhâs* « briller » (p. 200). De même, à quoi bon rapprocher lat. *piscis* de sk. *piccham* (p. 165); lat. *barba*, vha. *barta*, etc , de sk. *bardhakas*, gr. πέρθω (p. 187); irl. *mucc*, cymr. *moch* « porc » de sk. *muncáti* (p. 226); cymr. *hwyad* « canard » de sk. *siprds* (p. 335); irl. *arg*. cymr. *eira* « neige » de sk. *sphûrjati* (p. 351)? Tous ces mots germaniques, celtiques ou latins doivent être des innovations du vocabulaire occidental (cf. les judicieuses remarques de M. Kretschmer dans son *Einleitung*). Le point d'interrogation que M. U. ajoute à quelques-uns d'entre eux est insuffisant; il faudrait dire nettement que le rapprochement est injustifié.

Voici maintenant quelques observations de détail : p. 173, s. u. *pûrtás*; noter que le lit. *piltas* signifie « versé »; c'est le participe passé de *pilu* « je verse », rapproché par M. Meillet de l'arm. *halem* « je fonds » (*De rad.* « *men* », p. 36). — P. 218. s. u *marmá*, cf. *Urkelt. Sprach.* où M. Bezzenberger fournit quelques rapprochements plus justifiés. — P. 234, on trouve sk. *yájati* rapproché de gr. ἅζομαι, malgré les bonnes raisons apportées par M. Kretschmer (*Einleitung*, p. 81). — P. 243 s. u. *rájas*; l'*e* initial de gr. ἔρεβος et de arm. *erek* prouve également peu pour l'indo-européen, puisque dans les deux langues il y a toujours prothèse devant *r* — P. 258, le rapprochement du latin *leno* et du sk *lanjikâ* (unbelegt) est bien hasardé, et il y a une réelle difficulté phonétique. — P. 262 s. u. *lînas* M. U. semble admettre que le lin est indo-européen; c'est au moins contestable. — P. 280. Le sk. *váhati* présente une contamination de i-e * *wégheti* et *i-e* * *wédheti* « il épouse » (cf. *vadhûs*) ainsi que l'a remarqué M. Zubaty (*Arch. f. sl. Phil.*, XVI, 404) : *dh* tend à devenir *h* en sanscrit entre voyelles. — P. 289. M. Bloomfield a fourni une meilleure étymologie du mot *vishnus* dans les *Proc. Am. Or. soc.* March 1894, p. CXXVI. — P. 302 s. u. *çatám*, le russe *sto* est expliqué comme un emprunt à l'iranien; M. Meillet a montré (M. S. L. VIII, p. 236) que la nasale voyelle pouvait être représentée en slave par un jer dur. — P. 321, le mot *çvaghnî* a été expliqué d'une

façon très ingénieuse par M. V. Henry comme dérivé de * *çvaghna* « coup du chien (au jeu de dé) » (A. V. VII, 50, 6, p. 78); cf. K. Z. XXVII, où M. Schulze a donné une explication un peu différente. — P. 327, à propos de l'explication de *sánemi*, M. U. aurait pu tenir compte de la protestation de M. V. Henry consignée par M. Brugmann dans les additions à son *Grundriss*, II, p. 1432, *sánemi* = *sa nemi* « pourvu de jante ».

Quelques lacunes, d'ailleurs peu importantes, sont à signaler. Manquent : s. *prthivî* (p. 174) le grec Πλαταιαί ; s. *bhávati* (p. 197) les formes britonniques ; s. *mathnâti* (p. 212) le lat. *mentula* (?) ; s. *vrkîs* (p. 291) le lit. *vilke* ; s. *vetasás* (p. 295) le lat. *uitta* ; s. *crnâti* (p. 315) le gr. κλάω (Meillet M. S. L. VIII, 297) ; s. *sprçtiá* (p. 350) le lit. *pirsztas* (de Saussure M. S. L. VIII, 439) ; s. *hávate* (p. 358) le lat. *hauere* ? (Osthoff B. B. XXIV, 189) ; s. *hyás* (p. 362) l'irl. *-dé*, cymr. *doe*. A propos de ce dernier mot, il y a lieu de faire remarquer que M. U., qui ne craint pas à l'occasion de citer une forme mannoise (p. 301 s. u. *çáktis*) néglige parfois de citer des formes britonniques intéressantes : cymr. *bar* (s. *bhrshtis* p. 205) ; cymr. *mam* (s. *mâmas* p. 282) ; cymr. *cwrw* (s. *çrâyati* p. 320) ; cymr. *cigleu* = irl. *cualз* parf. de *clunim* (s. *çrnóti* p. 315) ; cymr. *ci* (pl. *cwn*) bret. corn. *Ki* (s. *çvá* p. 322) ; cymr. *seith* (s. *sapta* p. 328).

Enfin, voici quelques erreurs de détail : p. 163 s. u. *pâma*, le lat. *peminosus* est marqué d'une astérisque ; c'est pourtant la véritable orthographe du mot, attestée par les manuscrits de Varron (R. R. I, 51) et conservée par Keil dans son édition ; la forme *paeminosus* ne se trouve que dans quelques manuscrits de Nonius. — P. 201 s. u. *bhinátti* écrire devant le gén. *bibid* « *acymr.* » au lieu de « *cymr.* » — P. 275 s. u. *vartas* il manque une explication du mot. — P. 287 s. u. *vindáti*, donner le sens du cymr. *gwn* = « je sais ». — P. 301 s. u. *çakâras* ajouter au moins « im drama ». Au point de vue de l'orthographe, il y a lieu de signaler à M. Uhlenbeck une légère inconséquence dans sa manière d'écrire le cymrique : l'accent circonflexe est parfois noté par un signe de longueur. — P. 263 s. u. *lumpâti* écrire *llwmm* au lieu de *lwmm* ; p. 319 s. u. *çrâmyati* ne pas accentuer *klâmyati*. Ce sont là évidemment des fautes légères dans un travail aussi considérable ; on ne les a relevées ici qu'à cause même de la valeur de l'ouvrage ; elles disparaîtront aisément dans une seconde édition. Un reproche plus grave, déjà formulé l'an dernier ici même, est relatif à l'absence de bibliographie ; c'est le seul que l'on puisse sérieusement adresser à l'œuvre, mais il faut s'empresser d'ailleurs d'ajouter que par ses nombreuses qualités, le livre mérite une place à part dans la bibliothèque de tous les linguistes ; il est digne de figurer à côté du lexique étymologique gotique du même auteur.

J. Vendryès.

Ferdinand SOMMER. Dr. Phil. **Die Komparations-suffixe im Lateinischen.** Strasbourg, Trübner. 1899. In-8 (iv-) 98 pp.

On ne peut qu'applaudir au mouvement qui entraîne les jeunes linguistes vers l'étude méthodique du latin. Il était irritant et humiliant de voir que, de toutes les langues anciennes de notre famille, celle que nous connaissons le mieux par la pratique et les auteurs nous fût à ce point lettre close en linguistique. Voici donc, après M. Niedermann, encore un débutant plein d'ardeur qui s'attaque aux plus délicats problèmes de la phonétique italique et qui du moins nous en laisse entrevoir une solution possible. Certes, sa théorie de la syncope (p. 36 sq.) est fort loin d'être définitive, et aussi ne la donne-t-il point pour telle. Il sait combien il est aisé, lorsqu'un système a atteint ce degré de perfection, de le retourner sens dessus dessous et de dire : *È sempre bene.* En ce qui me concerne, j'ai peine à croire qu'une juxtaposition **oritû erom* ait dû, pour devenir *oritûrum* (p. 43), commencer par abréger son *û* devant voyelle, et je conçois infiniment mieux l'absorption de l'*e* bref par l'*û* long. Mais après tout, « je n'y estois point », dirait Rabelais. Toute hypothèse constructive mérite attention et sympathie.

M. Sommer rattache à la formation comparative un très grand nombre de catégories morphologiques latines, notamment celle des prérogatifs en *-astro-* (p. 33). En phonétique, sa suggestion du temps *molto allegro* (p. 5) est un peu celle que j'exposais ici même il y aura tantôt quinze ans [1]. Mais j'avoue ne pas comprendre le parallélisme établi entre le maintien de l'*f* dans *inferus* et *infestus* (p. 8) : si *infestus* s'est conservé, c'est qu'il existait alors un **festus* à *f* initial ; mais je ne suppose pas qu'on ait saisi un rapport quelconque entre *ferus* et *inferus.* — A propos de l'ombr. *nertru* « sinistro » (p. 13), M. S. pouvait citer l'allemand *Nord* qui confirme sa doctrine : le nord est à gauche dans l'orientation ancienne. — Sur l'évolution sémantique de *frûgî* (p. 71), il y a lieu de comparer l'allemand *bi derbe* devenu *bieder*, si toutefois, ce que j'ai toujours soupçonné, ce mot n'est pas une traduction pure et simple de *frûgî.* — Pour comprendre *nequior* et similaires, il n'est nullement nécessaire de restituer un primitif **nequo-* (p. 72) : soit une locution **ne quam [rem valens]*, ou approchant ; on voit qu'elle répond exactement à notre *vaurien*, lequel a formé sans difficulté un pl. *vauriens* et un fm. *vaurienne.* — Enfin, malgré le regret de voir disparaître un locatif sans suffixe [2], je souscris volontiers à l'idée de reconnaître dans *tenus* (p. 63) un participe du parfait : l'une et l'autre catégorie est assez rare en latin pour qu'on en embaume les restes. Seulement je ferai observer que, dans une théorie qui suppose la priorité de *mag-is* sur **mag-yos*

1. *Revue critique*, XXI (1886), p. 225, et cf. XXIII (1887), p. 9 : théorie reprise et discutée avec beaucoup de courtoise vigueur par M. P. Passy, *Étude sur les Changements phonétiques* (1890), p. 239.
2. V. Henry, *Esquisses morphologiques*, V, in *Muséon*, VIII (1889), p. 197.

(p. 58), la logique exige qu'on restitue comme forme primitive *ten-us* même et non pas **ten-wos*.

On voit à combien de questions intéressantes touche l'opuscule de M. Sommer. J'aurai plus d'une fois l'occasion de le citer; car il est de ceux qu'on relit.

V. Henry.

Altsæchsisches Elementarbuch. Von Dr F. Holthausen, O. Professor an der Hochschule zu Gotenburg (Sammlung von Elementarbüchern der Altgermanischen Dialekte, herausgegeben von Dr W. Streitberg. V.) Heidelberg, C. Winter, 1899. In-8, xx-284 pp. Prix : 5 mk. et 6 mk.

Le tome V de l'excellente collection de M. Streitberg[1] n'est point appelé sans doute parmi nous à une notoriété aussi grande que les précédents volumes. Ce n'est pas qu'il ne vaille hautement ses aînés. Mais, si l'étude du gotique fait partie intégrante de la grammaire comparée des langues indo-européennes, si quelques-uns des étudiants s'élèvent, par une curiosité naturelle, de la connaissance de l'anglais et de l'allemand actuels, à la recherche de leurs origines historiques, si même enfin l'intelligente rédaction de nos programmes d'agrégation favorise discrètement et par un insensible progrès cette heureuse orientation, il faut bien convenir que le bas-allemand n'offre pas les mêmes ressources, ni d'ailleurs sa littérature les mêmes attraits. Cependant nous ne manquons pas de jeunes germanistes qui poussent jusqu'au scandinave; le vieux-saxon mériterait de les retenir quelque temps au passage, ne fût-ce qu'à raison de son extrême facilité, maintenant que M. Holthausen leur a si merveilleusement aplani les voies.

Sa grammaire, fondée sur les recensions les plus sûres et les plus récentes, ainsi que sur la *Syntaxe du Hêliand* de M. Behaghel[2], est un modèle de méthode et de clarté. A peine quelques lacunes d'exposition s'y laissent-elles regretter. Par exemple, on souhaiterait, outre les notions éparses à ce sujet dans la phonétique, un chapitre d'ensemble de la métaphonie : il serait bon que le débutant fût explicitement averti, que le vieux-saxon, comme le vieux-haut-allemand, n'en connaît d'autre, en principe. que celle de l'*a*, et un état sommaire de la chronologie respective de la métaphonie et de la chute des finales mettrait mieux en relief les particularités de la déclinaison des thèmes en *-i-* (p. 104 sq.), si différente de la flexion anglo saxonne. On manque aussi de données précises sur la métaphonie d'*e* en *i* devant *u* (*sibun*, p. 30): à la façon dont le phénomène est présenté, il semblerait que l'auteur l'en-

---

1. Cf. *Revue critique*, XLI (1896), p 203, XLII (1896), p. 258, et XLIII (1897), p. 94.

2. Cf. *Revue critique*, XLVI (1898), p. 403.

visageât comme germanique, alors qu'il n'est que teutonique. Enfin, la règle de l'expulsion du ʒ médial (p. 79) n'est pas aisément intelligible.

Le choix des textes s'imposait : fragments du *Hêliand* et de la *Genèse*. Mais il faut louer M. Holthausen de les avoir fait précéder de textes de prose qu'un étudiant en possession de l'anglais ou de l'allemand, moyennant un léger effort, pourra comprendre presque à la lecture. Je n'en dirai pas autant de la poésie : il y avait moyen de la mieux mettre à sa portée : ainsi, p. 221, il cherchera vainement au lexique *unthat* et *wâgostrôm*. Mais on ne s'arrêtera pas à ces infimes détails.

On nous promet pour l'automne la *Grammaire du moyen-haut-allemand* de M. V. Michels.

V. Henry.

Richard Steffen. **Enstrofig nordisk Folklyrik i jæmfœrende Framstællning.** Stockholm. 1898.

A l'origine des peuples, tout le monde est poète au même degré : ce qui se manifeste par des chœurs plus ou moins articulés qui accompagnent les danses guerrières ou religieuses de la tribu. Puis, peu à peu, de ces chœurs des voix isolées montent : ce n'est plus la masse qui compose, ce sont des individus. Seulement, ce que ces individus ont « trouvé » est en si complète harmonie avec les sentiments de la communauté que celle-ci se l'attribue sans vergogne comme son bien propre. Le double caractère de cette poésie primitive est donc d'être toujours chantée et de servir à rythmer la danse. Toutefois, en vertu de ce principe que tout composé tend sans cesse à se diviser en ses éléments, le chant et la danse d'abord, insensiblement, se séparent et un jour vient où le verbe poétique peut se passer même du chant.

Toute poésie vraiment populaire en est à l'un de ces trois stades.

Nous le constatons au premier non seulement chez à peu près tous les peuples sauvages du nouveau et de l'ancien monde, mais, en Europe encore, chez les paysans de presque tous les pays.

Dès cette première période la poésie tend à se scinder en deux catégories de chants : les uns, plus longs, à caractère épique; les autres, tout courts, généralement les *quatrains*, qui sont et restent éminemment lyriques.

C'est à ces derniers, tels qu'on les retrouve dans les pays du Nord, que M. Richard Steffen a consacré l'intéressante étude comparée que nous annonçons ci-dessus.

Chez tous les peuples, chez les Lapons et les Malais comme chez les Slovènes et les Vendes, dans le Tyrol et la Carinthie (« Schnaderhüpfeln ») de même qu'en Espagne (« coplas »), cette poésie monostrophique offre partout une ressemblance frappante : presque toujours

les deux premiers vers contiennent une description de la nature ou nous font un petit tableau ; tandis que les deux autres rendent une pensée quelconque ou relatent un fait, le plus souvent dans la forme épigrammatique.

Quand de gauche le vent souffle, — il agite la cime des roseaux : —
Quand je pense à tous mes parents, — mes yeux se remplissent de larmes.
(Sud de la Sibérie.)

La liaison entre les deux parties n'est souvent pas facile à saisir, si tant est qu'il y en ait toujours une. D'habitude, cependant, il règne dans l'ensemble une unité de ton qui fait impression.

« La tourmente mugit, infatiguée ; — la chouette ulule dans les rochers. —
Hélas ! la mort vous a fermés, — yeux d'azur, lèvres de rose ! »
(Malaisie.)

D'autres fois, au contraire, nous avons les deux termes d'une comparaison toute naturelle.

« Belle est Tawera, l'étoile — qui brille le matin : —
Tu n'es pas moins belle, — oh non ! toi, qui me ronges le cœur ! »
(Nouvelle Zélande.)

Tantôt la strophe est toute entière chantée par la même personne; tantôt elle est dialoguée : un chanteur disant les deux premiers vers auxquels un autre répond par les deux derniers.

Tel est le genre de poésie auquel appartiennent et le « stev » de Norvège[1] et les « sópur » et « skandéring » d'Islanda, ceux-ci, se rapprochant davantage des chants amébées de l'antiquité grecque.

En Suède, les chants de danse ne manquent point non plus. Les « lekar », par exemple, y accompagnent des rondes dramatiques ou mimées. Ces chants, qui se sont allongés avec le temps, se composent, pour la plupart, de strophes primitivement indépendantes les unes des autres : et leur origine monostrophique est indiscutable. M. R. Steffen explique ainsi le processus qui a dû être suivi : chaque couple chantant sa strophe différente, on a fini par suivre une certaine tradition, chanter toujours à peu près les mêmes dans le même ordre et constituer ainsi une sorte de chant unique. Dieu sait si le fil qui tient les grains de tels chapelets est ténu ! D'autre part, la « polska », qui, si elle a subi plus tard une influence étrangère, n'en est pas moins une danse éminemment nationale, usitée principalement dans les circonstances solennelles, comme le mariage, y est accompagnée du « låt ». Ce nom se donne aussi à la seule mélodie. Mais en Dalécarlie et dans le Leksand, c'est bien proprement une chanson de danse qu'il désigne, la chanson monostrophique.

1. J. Jacobsen l'explique du moins ainsi dans la *Færœsk Anthologi*, et c'est du reste le sens qui résulte d'un passage du chant de Sjurd. En Jutland aussi, d'après H. F. Feilberg, le *stev* est un refrain qui sert à accompagner la danse.

« Les petits poissons qui vont dans l'eau, — ils cherchent leur compagne : —
Ainsi, moi, je fais, la nuit et le jour, — quand je n'ai pas ma bien-aimée. »
(Runa 1843.)

« Je veux bien que tu danses un peu avec moi, — mais tu n'auras point mon petit cœur : —
Tu peux sauter, bondir autant que tu voudras, — mon petit cœur appartient à un autre. »
(Upps. Lm.-fœr. saml.)

Le « *lat* » suédois, dont le sujet est généralement érotique ou satirique, peut, dans son ensemble, paraître moins prosodiquement enchaîné, plus obscur et plus vague, moins poétique même que le « stev » norvégien ou le « schnaderhüpfel » de l'Allemagne du Sud. Seulement, cela tient à la variété de son rythme. Car, s'il est vrai que l'imagination populaire ne pouvant à la fois se donner également à la musique et à la poésie, forcément l'une souffre de l'autre, il est juste de dire, avec A. P. Berggreen, qu'aucun autre pays ne possède autant d'airs de danse que la Suède, ni de plus ravissants.

L'existence de la poésie lyrique monostrophique constatée ainsi chez les Suédois, de même que chez les Danois et les Norvégiens, et sa nature étudiée jusqu'en sa décadence, M. Richard Steffen s'est demandé à quelle époque ce genre de poésie peut remonter et s'il ne nous en est rien resté du passé. A cette double question il répond d'abord en faisant remarquer que dans les « Visboecker » qui nous ont conservé les vieilles ballades du moyen âge, il se trouve de ces sortes de strophes en assez grand nombre — établissant ainsi que la poésie purement lyrique avait dès lors sa place à côté de la poésie épique; puis, par une série de témoignages et de déductions, il est arrivé à cette autre conclusion, qui m'est d'autant plus intéressante que, moi-même, contre l'opinion d'écrivains scandinaves des plus éminents, je l'avais soutenue quelques mois auparavant[1] : à savoir, que les vieux Suédois, comme tous les Primitifs, ont, dès le berceau de la race, connu la danse, la danse chantée, mimée même et dialoguée.

Nous n'avons malheureusement pu donner ici qu'un résumé très général d'un ouvrage admirablement documenté et rempli des vues les plus originales : mais nous tenions à le signaler parce qu'il serait imprudent à quiconque voudra désormais s'occuper des origines de la poésie lyrique de l'ignorer.

Léon Pineau.

La lettre M du Complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française, par F. Godefroy, 92e et 93e fascicules, librairie Émile Bouillon.

On remarquera dans ces deux fascicules bon nombre d'articles qui ajoutent à l'historique du français, mais il en est encore beaucoup qui

1. *Les vieux Chants populaires scandinaves*, Paris, E. Bouillon. 1898.

restent à compléter. Ainsi, dès le XIIe siècle sont en usage : malséant « mainte parole *malseant* i aura dit, vous tous oiant », manuel, marquise, matutinal « sacrefice matutinal », muguet, mutation.

Au XIIIe siècle : macule, dans un texte franco-italien, magdaléon, magistral, malappris, maldisant « as *maldisans* ne doit maldire », mathematique, matou « dure oysel pele qi diable ou *matoue* escourche », mécanique, mélodieux, menterie, médicament, merdeux, montagneux « liex aspres, desvoiés et *montaigneus* », muselière.

Au XIVe siècle : magicien, maigreur « les dieux... mirent *maigreur* et maladie en terre », malletier, maltraiter, manes, qui n'a pas été fait français par M. de Ronsard, comme le dit La Porte dans un exemple cité sous ce mot ; mangeure, manieur, marron = guide de montagnes, qui n'a rien de commun avec le fruit du marronnier, matineux et médecin (vers 1350), meneau, minon « Il convient, comme dist la souris, Vïr qui pandra la cloquette au mynon » ; miraculeux, mole 2°, mondanité, monstruosité, morfondure, mugir, museler, mythique « la theologie *miticque*, c'est-à-dire fabuleuse ».

Au XVe siècle : magot, malpropre « homme indoct, gros et *malpropre* a doctrine », martial, massif « la teste estoit d'or pur et *massive* », mécontent, méfiance, mégère, menotte, mépris. Sous ce dernier article est cité cet exemple d'une concision superlative : « *Mespris*, J. Lescurel, chanson XXXII. Ce *mespris* n'est pas autre chose que le participe passé de *mesprendre* : « car gent et douce est, sanz amer; Dont *n'ai mespris*, Se je suis d'elle amer espris. » Ajoutons encore : milan « sonnettes de *mylenc* » (1476), monarchique, mortadelle, mort-né, musquer.

D'autre part, sont absents beaucoup de mots qui datent la plupart du milieu du XVIe siècle, dont les dictionnaires n'indiquent l'emploi que plus tard, au XVIIe et même au XVIIIe siècle. Je citerai seulement : magnésie, malechance, malsentant, malvoulu, mannequinage, manuscrit, marneux, martin-bâton qui n'aurait pas dû être omis, ne fût-ce que pour rectifier l'article de Littré ; matte (1515), méconium, méticuleux, mimographe qui n'est pas un néologisme comme l'a cru Darmesteter ; minéraliste, métrète, monétaire, monogramme, moufler 1°, mufti qui méritait mieux d'être recueilli que l'arabe *mahaleb*, lisez *maguelet*, lequel, du reste, n'est pas plus français que *mahaleb*. Les auteurs du *Complément* l'expliquent par « sorte de cerisier » ; Cotgrave par « corail bâtard, pomme de senteur ou troesne dont on fait des bracelets » ; Pierre Jannet par « cenelle », ce qui ne manque pas de variété. Je n'ai pas rencontré davantage *moitir* (XIIIe siècle), margot et moraliseur (XIVe s.), modique et maraude = larcin (XVe siècle), non plus que mulâtre, mutilateur (1512) qualifié de néologisme par Littré, et *morganatique* qu'un jurisconsulte de la fin du XVIe siècle a employé : « Ces conventions *morganatiques* ne sont pas recongneues, et aucun ne s'en aide. »

Il me semble qu'on n'aurait dû admettre dans ce *Complément* que les mots qui ont un historique insuffisant dans les Dictionnaires, ceux dont

les graphies multiples intéressent le grammairien, le philologue surtout, et ceux dont les acceptions rares ou disparues n'ont pas été signalées. C'est pourquoi je trouve absolument inutiles les articles suivants et quelques autres qu'on dirait empruntés simplement à la partie historique du Dictionnaire de Littré, tels que : macaronique, machiavélisme, machiavéliste, magnanime, magnanimité, maigrement, main-mise, main-forte, malverser, mannequin 2°, mante, marécage, mascaret, masculinité, mastoïde, masturbation, mécaniser, médical, médium, médullaire, mentonnière, modérer, modifier, morte-saison, murmurateur, muqueux, etc.

J'ajouterai quelques acceptions ou locutions curieuses, je crois, qui n'ont pas été mentionnées. *Macher* : mascher le laurier; l'aise nous masche dit Montaigne. *Machination* = machine, engin : ny beliers ne mines, ny autres sortes de machinations ne les peuvent grever (les remparts. *Maçonner* = démolir, composer : Il asaillent la tor... Et pikent et machonent comme gent forsené. — Une ballade maçonnai. *Mage*, sf. Circé, la mage renommée. *Magnificat* : Tel n'entend le latin ne ne parle qui corrige magnificat, *Guill. Alexis*; exemple de Ronsard dans Littré. *Main* : ne veoir ne pié ne main = n'y voir goutte, prendre quelqu'un à main = le punir, le corriger. Ne fud pas nez de basse main, et encore au xvi° siècle, gens de basse main. 1° *Maigre* : Por le rei plius poindre el maigre. *Malcontent*, s. m. : nous jouasmes au malcontent jusques a minuict. Ce mot est encore dans d'Aubigné, T. II, 258. *Malice*, quelquefois masculin ; il serait plus juste de dire très souvent. *Mallette* : courir la malette = faire le métier de pillard. *Manche* = condition : femmes de basse manche. *Manicle* : assassineurs, meurtriers, escumeurs de mer, et toute telle manicle de gens. *Manier*, employé subst. : Le brandir de la pique et le bien manier un beau cheval. *Manouvrier*, adj. : Les vies ignorantes, manouvrieres et serviles. *Manteau*, mesure de longueur : je conte à mon pelletier six manteaux et demy de penne blanche qu'il a employés à ma robe de droguet. *Mantelet* = pièce de monnaie: .III. nobles, .II. demy nobles, .II. mantelets, .V. frans. *Marbre*, étoffe marbrée : un chapperon de marbre, tout fourré de cendal vermeil. *Marc* : D'ennuy j'en ai le marc, si vous en avez l'once. *Marécage* : Par les marescaiges d'imagination. *Marécageux*: Les marescageux libertins, athéistes, mondains et charnels. Curieux emplois de ces mots, à faire envie aux décadents, s'il en est encore. *Martinet* 1° : Pour .IIII. petiz chandeliers nommez martinès. *Mémorable* = qui se souvient : les chievres memorables de leurs chevreaux. *Menton* : drecier le menton à quelqu'un = l'encourager. — Je le disais estant jeune : lors on me donnoit de mon menton par le nez, *Montaigne*, III, 2. *Messager*, adj. : tenant au poing sa verge messagère. *Méthodique*, employé subst. : Et toutefois ne sont rien moins que bons méthodiques. *Midi* = cadran solaire : planer une ais a mettre le miedi. — Ça disons bas tierce et midy = la leçon qui se dit à l'heure de midi. *Minéral*, s. m., mineur : les

minéraux et fouilleurs des secrets cachés dans les entrailles de la terre. *Miatine* : Luy arresté, leur vint a monstrer ses dentz, si bien que tous a l'heure ont faict *mytaine*. *Moisir* : un fainéant moisi d'oisiveté. *Morceau, morsel* : Passer le morsel de la mort. — Morceau de geline = morgeline. *Mosquée* ; la forme actuelle se trouve dès 1547 : La mosquée qu'a fait bastir sultan Mehemet. *Moulin*, dans une locution proverbiale : chascun si trait à son molin. — Faire le moulin = tourner, danser en rond. *Mure* : ramener quelqu'un des mures = l''interrompre dans une occupation qui lui plaît, et l'en arracher de force en le gourmandant.

A. Delboulle.

BULLETIN

— La librairie Max Hesse, de Leipzig, fera paraître prochainement dans sa collection de classiques une édition complète des *œuvres de E. T. A. Hoffmann* par M. Edouard Grisebach ; l'éditeur ne se bornera pas à publier une série d'œuvres de Hoffmann absolument oubliées et qui manquaient dans toutes les éditions précédentes ; il donnera aussi un certain nombre de gravures intéressantes qui reproduiront les illustrations des premières éditions, telles que Hoffmann les a conçues ou exécutées lui-même.

— La même librairie annonce dans la même collection la prochaine publication d'une édition complète des *Œuvres de Bœrne*, où l'on trouvera, pour la première fois, outre une biographie détaillée de Bœrne par M. Alfred Klaar, les œuvres posthumes du brillant écrivain.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 septembre 1899.

M. le Secrétaire perpétuel communique une lettre de M. le Maire de Chantilly qui invite l'Institut à se faire représenter à l'inauguration de la statue du duc d'Aumale, le dimanche 15 octobre prochain.

Lecture est donnée d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique annonçant que, conformément à la désignation faite par l'Académie dans sa séance du 8 juillet dernier, M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, a nommé pensionnaire de la Mission archéologique M. Paul Pelliot, licencié ès lettres, diplômé de l'Ecole des Langues orientales, élève de l'Ecole des Hautes Etudes.

M. Senart insiste sur les excellents résultats qu'on est en droit d'attendre des travaux de la Mission archéologique d'Indo-Chine.

M. Salomon Reinach communique un mémoire sur le héros Scirus, fils de Neptune, qui passait pour avoir colonisé l'île de Salamine. Cette île fut appelée, d'après lui, la Salamine de Scirus, *Sciri Salamis*. Or. il y a dans la Pharsale de Lucain un vers inintelligible : *Tresque petunt veram credi Salamina carinae*. Tout s'explique si l'on écrit *Sciri Salamina*. Un reviseur a pris *Sciri* pour un verbe, le passif de *scio*, et y a substitué *credi*, qui est devenu le texte de tous les manuscrits. — Incidemment, M. S Reinach observe que toutes les éditions de Voltaire, à l'article *Celtes* du *Dictionnaire philosophique*, parlent d'une « histoire des Huns et des *Ours* ». Au lieu de *ours*, Voltaire a certainement écrit *Guigours*, nom d'une tribu apparentée aux Huns.

M. Paul Viollet continue la lecture de son mémoire sur les institutions communales du moyen âge.

Léon Dorez

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 30 octobre — 1899

Julius Lange. **Darstellung des Menschen in der aelteren Griechischen Kunst.** Aus dem dänischen übersetzt von Mathilde Mann. Strasbourg, Heitz, 1899. In-4, xxxi-225 p., avec 72 gravures. Prix : 20 Mark.

Dans la *Philologische Wochenschrift* du 1er janvier 1894, M. Furtwaengler annonçait, avec une émotion communicative, qu'un savant danois, Julius Lange, avait « découvert » une nouvelle *loi* de l'art antique, la « loi de frontalité ». L'ouvrage de Lange, publié en danois, était précédé d'une analyse en français. A la suite de M. Furtwaengler, je parlai de la *loi de frontalité* dans la *Revue archéologique* (1894, II, p. 68) : « Cette loi caractériserait l'art grec jusque vers l'an 500 et l'art de tous les peuples primitifs. Elle ne permet pas que le cou et la partie inférieure du tronc s'écartent d'une ligne médiane qui va du sommet du crâne au bas du ventre. Par suite, les mouvements ne peuvent être représentés que d'une manière conventionnelle et imparfaite: c'est le pendant d'un état primitif de civilisation, où la convention et l'habitude emprisonnent l'existence des individus. Le bas-relief échappa d'abord à cette loi ; la sculpture en ronde-bosse ne commença à s'y soustraire qu'à l'époque des frontons d'Égine. » En terminant, j'exprimais l'espoir que le travail de Lange parût bientôt dans une langue plus familière aux archéologues que le danois Le premier fascicule de la *Revue des Universités du Midi*, aujourd'hui défunte, apporta au public français une excellente étude de M. Lechat sur l'ouvrage de Lange, sous ce titre: *Une loi de la statuaire primitive* (1895). L'auteur donnait son assentiment sans réserves à la découverte de Lange et essayait seulement de montrer, d'une part, qu'elle avait été pressentie par d'autres savants; de l'autre, que les exceptions à la loi offertes par la statuaire grecque

antérieure au ve siècle sont assez nombreuses pour qu'on fasse à l'ar grec un sort à part. Enfin, M. Lechat exprimait le vœu que la nouvelle loi s'appelât, pour plus d'exactitude, *loi du plan médian*; l'usage en a déjà décidé autrement, en ratifiant la dénomination primitive.

Lange est mort le 20 août 1896. L'édition allemande de son célèbre mémoire, connu surtout jusqu'à présent par des résumés et des analyses, est précédée d'une préface enthousiaste de M. Furtwaengler, qui salue en Lange un des pionniers de la science, un érudit original et profond auquel l'histoire de l'archéologie fera, quelque jour, une place éminente. L'analyse française, due à Lange lui-même, a été réimprimée en tête de ce volume, qu'aucun archéologue ne pourra désormais négliger.

S. R.

Euripides, **Der Mütter Bittgang** (*Hiketides*), übersetzt von U. von Wilamowitz Mœllendorff. Berlin, Weidmann, 1899, 1 vol. in-12, de 92 pages.

Cette traduction allemande des *Suppliantes* d'Euripide fait partie du premier volume d'une collection nouvelle de *Tragédies grecques*, destinée au grand public. Dans plusieurs publications analogues du même savant, le texte grec figurait encore, accompagné de notes critiques, en face de la traduction. Ici tout vestige de l'original a disparu; mais on peut avoir confiance : l'établissement du texte a été le premier soin du traducteur ; philologue éminent, autant qu'habile écrivain, M. U. von Wilamowitz-Mœllendorff excelle à rendre, dans une langue forte et savoureuse, les œuvres qu'il connaît si bien, et son style, d'allure si moderne, rajeunit, sans les défigurer, les plus beaux monuments de la tragédie grecque. A côté de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, qui ouvre la série, nous trouvons dans ce volume trois pièces d'Euripide, *Hippolyte, Héraklès, Les Suppliantes*. La dernière de ces tragédies ne compte pas parmi les plus célèbres, disons mieux, parmi les meilleures d'Euripide ; mais elle offre un intérêt historique tout particulier. L'éloge de Thésée et d'Athènes anime toute la pièce, et les allusions politiques y fourmillent. Personne mieux que M. U. v. W.-M. n'était capable de mettre en lumière ce côté de l'œuvre d'Euripide, et c'est ce qu'il a fait dans une importante introduction. L'auteur parle à ce propos de la tragédie qu'Eschyle avait composée sur le même sujet, les *Eleusiniens*, et il exprime, sur la date de cette œuvre (p. 11, note 1), une opinion différente de celle que j'ai défendue moi-même (*Mélanges Weil*, p. 159 et suiv.). Je reconnais volontiers que la fable traitée par Eschyle a le caractère d'une légende éleusinienne, et que cette légende ne se rattache pas nécessairement à l'institution de la fête de Thésée en 475 ; mais je ne vois pas de raison non plus pour nier que le poète ait pu, même sans avoir assisté en personne à l'inauguration de cette fête (son voyage en

Sicile paraît se placer de 476 à 474), composer, en 473 par exemple, une œuvre inspirée à la fois par les légendes locales d'Eleusis et par les sentiments de fierté patriotique que le nom de Thésée représentait dès lors pour les Athéniens. Aussi bien ne s'agit-il ici que d'hypothèses. La tragédie d'Euripide, elle, ne donne pas lieu aux mêmes incertitudes, et M. U. von Wilamowitz-Mœllendorff en explique admirablement l'intérêt historique, dramatique et religieux.

Am. HAUVETTE.

Die Variation im Heliand und in der Altsæchsischen Genesis, von Dr. Paul PACHALY. (Schriften zur Germanischen Philologie, herausgegeben von Dr. Max ROEDIGER. IX.) Berlin, Weidmann, 1899. In-8 (viij-)118 pp. Prix : 4 mk.

Le procédé dit ici de la « variation » relève essentiellement de la stylistique : c'est une sorte de balancement rythmique, qui consiste à équilibrer, non des syllabes, mais des idées, en répétant le même concept sous deux formes différentes et parfois davantage. Il suppose naturellement une langue assez riche en synonymes et, dans la composition, une naïveté quelque peu barbare que notre goût moderne a depuis longtemps dépassée. C'est pourquoi nos littératures ne le connaissent plus guère ; mais il ne nous en est pas moins resté familier par la pratique de la liturgie catholique ou protestante, puisqu'il constitue le principal ornement de la poésie hébraïque, et qu'il suffit d'ouvrir un recueil de psaumes pour en voir foisonner les plus mémorables exemples : *Domine, exaudi orationem meam ; auribus percipe obsecrationem meam in veritate tua*; *exaudi me in tua justitia.* Nos modèles habituels le pratiquent à peine, ou, si à la rigueur ils l'emploient, mettent leur art à le déguiser bien plus qu'à l'accuser : *Tu ne cede malis*, *sed contra audentior ito* (p. 4). Il y a loin de cette savante sobriété à la banale profusion des plus anciens poèmes que nous ont légués comme monuments de leur foi les nouveaux convertis de la Saxonie et de la Haute-Allemagne : *Thesa Iudeon sind an luston, mendit thiu menigi, sindun an iro muode fraha, thius werold ist an wunnion*, dira le *Hêliand* (4724) « Ces Juifs sont en joie, la multitude jubile, ils se réjouissent en leur cœur, les gens du monde sont dans l'allégresse » (p. 18); et vraiment ici la répétition inutile ne trahit que gaucherie et frise le radotage.

M. Pachaly a dressé, par ordre de concepts de toute sorte, la statistique de tous les cas semblables qui se présentent dans les deux vieux poèmes saxons du *Hêliand* et de la *Genèse*. Ce travail diligent est d'autant plus méritoire qu'il a dû être difficile d'y trouver quelque charme. Quant aux conclusions qui s'en dégagent, je crois qu'il faut s'en tenir à la sage réserve de l'auteur (p. 106) : il se peut, sans doute, que les deux poèmes soient de la même main ; mais cette identité ne s'impose point, et ici comme ailleurs les chorizontes ont les meilleures chances. Lors-

qu'on songe à quel point la forme extérieure de la poésie est encore, même aux époques les plus raffinées, affaire de mode, de procédé et souvent de cliché, on se prend à admirer la sûreté de coup d'œil de ceux qui reconnaissent irréfragablement le même auteur dans un long poème et dans un fragment mutilé, tous deux écrits en une langue fruste et balbutiante, aussi indigente que possible d'artifices littéraires. Si l'instrument n'a qu'une corde, comment ne rendrait-il pas sous tous les doigts les mêmes sons ?

V. Henry.

Deutsche Privatbriefe des Mittelalters, hrsg. von Georg Steinhausen. Erster Band, Fürsten und Magnaten. Edle und Ritter. Berlin, Gaertner. 1899. In-8, xiii et 454 p. 15 mark.

On a déjà critiqué le défaut capital de cette publication, et il serait cruel d'y insister : M. Steinhausen est allé trop vite en besogne ; il a reproduit ses textes sans se soucier de toujours les comprendre, et il y a laissé nombre de fautes. On a pu dire — avec beaucoup de sévérité — qu'il ne connaît pas la vieille langue et qu'il ferait bien de s'associer un philologue. Il faut pourtant signaler cet ouvrage et reconnaître les services qu'il rendra. M. S. s'est proposé de publier — et il publie avec l'appui de l'Académie des sciences de Berlin — un recueil de *Privatbriefe*, de lettres privées en allemand, de lettres d'un caractère familier et intime sans rien de politique. Le premier volume, paru cette année, contient en deux parties 590 lettres de princes et de magnats — M. S. se sert de ce nom de *magnats* déjà employé par Ficker pour distinguer surtout du reste de la noblesse les comtes qui ne sont pas princes — de chevaliers et de nobles. Il y a 78 lettres de chevaliers et de nobles, et 512 lettres de princes et de magnats. Ces documents ont été rassemblés à force de peine et de patience ; M. S. les a copiés pour la plupart et il a collationné sur l'original ceux qu'on avait imprimés avant lui. Le recueil qui suit l'ordre chronologique, se clôt à l'année 1500 ; sur 590 lettres, 15 seulement sont antérieures au xv[e] siècle. Plusieurs sont vraiment trop courtes et ne renferment que quelques mots (n[os] 264, 265, 272, 284, 298) ; il fallait les mettre en note, et, par exemple, citer le n° 284 à propos du n° 295 puisqu'il est, dans ces deux lettres, question d'un cheval que l'Électeur de Brandebourg offre au duc de Saxe. Mais on a là une masse considérable de matériaux où l'historien et le philologue trouveront à prendre et à apprendre. Nombre de ces *Privatbriefe* sont fort intéressantes : la lettre de reproches que le comte Ulrich de Wurtemberg envoie à son fils Eberhard, les lettres gaillardes d'Albert à Anne de Brandebourg (qu'il suffise de dire que le mot *pfeffern* y revient souvent), les lettres pleines d'humour et d'abandon que Maximilien écrit à Prüschenk, surtout les lettres de femmes (Amélie de Veldenz, Barbe de

Brandebourg) qui touchent par leur tristesse et leur résignation. Elles nous introduisent dans la vie du grand monde de ce temps-là : chasses, fêtes, cadeaux, disputes (comme celle de Besserer et de Reischach qui se plaint que Besserer l'a tutoyé), procès, dettes, sommations, manque d'argent. Le volume se termine par trois tables des matières, noms de lieux, de personnes et de choses, qui faciliteront grandement les recherches, et si l'on songe que M. Steinhausen a fait précéder chaque lettre d'un court sommaire, qu'il donne au bas des pages l'explication des termes rares ou obscurs, qu'il n'a pas esquivé les difficultés et qu'il s'est efforcé, comme il dit, de prendre les fossés et non de les tourner, on oubliera quelques lapsus pour le remercier, avant tout, de ce précieux recueil.

A. C.

Paquier. **L'Université de Paris et l'humanisme au début du xvie siècle Jérôme Aléandre.** Paris. 1899. In-8 de 68 pp.

M. l'abbé Paquier, déjà connu par divers travaux de détail sur Aléandre, en attendant l'ouvrage d'ensemble qu'il nous promet, a réuni dans cette brochure, extraite de la *Revue des Questions Historiques*, tous les renseignements relatifs au séjour de ce personnage à Paris. Ce séjour, qui s'est prolongé, avec une courte interruption, de 1508 à 1513, est une date dans notre histoire littéraire, personne n'ayant plus fait qu'Aléandre pour introduire en France la culture et les méthodes nouvelles déjà si florissantes ailleurs. Comme le dit fort bien M. P., c'est son enseignement qui a vraiment préparé la fondation du Collège de France, bien que les semences jetées par lui aient mis du temps à lever, et qu'après lui l'Université ait encore fait une belle défense. Nous ne croyons pas qu'aucune publication sur ce sujet déjà abordé par quelques érudits ait échappé à l'attention de M. Paquier. Il a de plus utilisé le premier à la Bibliothèque vaticane d'importants fragments de la correspondance d'Aléandre (qui lui a permis notamment de préciser son rôle dans l'affaire du Concile de Pise). Du rôle de son héros comme professeur, il a tracé un tableau qui paraît bien définitif. Naturellement il n'a pas laissé de côté l'éditeur de textes anciens. Si sur les publications grecques d'Aléandre il ne pouvait ajouter grand' chose aux résultats acquis par MM. Omont et de Nolhac, il est beaucoup plus neuf en ce qui concerne les éditions latines, lesquelles n'avaient pas encore été décrites dans leur ensemble. Il en marque bien le caractère d'ouvrages de vulgarisation. Dans un dernier chapitre, il a réuni d'intéressants détails sur ceux des élèves d'Aléandre qui se sont fait un nom ; beaucoup devinrent ses amis et restèrent en relations avec lui. En somme, cet opuscule fait revivre d'une façon très érudite et très fidèle ces temps héroïques de l'enseignement où tout était à créer, où il fallait qu'un professeur se fît

comme Aléandre courtier en librairie ou imprimeur, obligé qu'il était de se procurer lui-même ou de créer les instruments de son enseignement; où il devait se prodiguer sans compter en leçons publiques ou privées; mais où il était récompensé de ses peines par un enthousiasme extraordinaire. J.

Mémoires du chevalier de Quincy, publiés pour la première fois pour la Société de l'histoire de France, par Léon Lecestre. Tome premier, 1690-1703, Paris, Renouard. 1898. In-8, 372 p.

Cette publication aura trois tomes au moins, car un signet nous avertit que la notice préliminaire paraîtra avec le tome III, et nous comptons que M. Lecestre ne manquera pas, dans cette notice, de nous renseigner sur les rapports qui existent entre les Mémoires du chevalier de Quincy et l'*Histoire militaire* de son frère le marquis: il semble que tous deux se doivent réciproquement; le marquis s'est dans son *Histoire* servi des relations du chevalier, et plus tard le chevalier, en rédigeant ses souvenirs, a emprunté les réflexions du marquis. Bornons-nous à dire que la lecture de ce premier volume est singulièrement attachante. On suit avec le plus vif intérêt les destins de ce jeune gentilhomme élevé par charité, devenu mousquetaire noir, et portant dans toutes ses campagnes — 1697 en Flandre, 1698 à Compiègne (car « le service se faisait plus exactement dans ce camp que pendant le temps de la guerre et je n'aurais pas plus dépensé que j'ai fait dans le cours d'une campagne entière »), 1702 et 1703 en Italie — beaucoup d'entrain et de belle humeur. Le récit de la guerre d'Italie, des combats de Luzzara, de Carpi et d'Oleano, des sièges d'Arco et de Trente, intéressera l'historien. Quincy mêle d'ailleurs à sa narration une foule d'anecdotes et de traits curieux: il conte avec agrément sa grande passion pour une dame de Reggio, sa « chère comtesse », et ses visites aux couvents de religieuses. Ses descriptions, si courtes qu'elles soient, marquent toujours le trait essentiel : lorsqu'il parle de Rocroy, il n'oublie ni les brouillards ni les landes de ce triste séjour (p. 169) et il s'enthousiasme pour Gênes, pour ses églises qui ne sont « que marbre, dorure et peinture », pour ses maisons et ses « plates-formes remplies d'orangers, citronniers et d'autres arbres qui exhalent dans l'air une odeur charmante », pour le couvent des Capucins d'où l' « on découvre la mer aussi loin que la vue puisse s'étendre » (p. 361-362). M. Lecestre a fort bien annoté son texte; il a identifié tous les noms de lieux et tous les personnages; ses notices et notules, si brèves soient-elles, sont fort utiles et témoignent de sa conscience d'éditeur et de son soin scrupuleux [1]. A. C.

---

1. P. 6. « tout fut saisi réellement et en moins de trois années, mon père fut saisi de fond en comble »; le dernier *saisi* doit être remplacé par *ruiné*; p. 75, peut-être

V. Schrœder. L'abbé Prévost : sa vie, ses romans. In-12, 362 pp. Paris, Hachette. 1898.

Quand M. Schrœder écrivait ce livre, *L'abbé Prévost* de M. Harrisse n'avait pas encore paru et tout au plus put-il le consulter au dernier moment pour rectifier ou corroborer quelques faits. C'est grand dommage pour lui, car le travail de M. Harrisse, plus documenté et plus étendu, supplantera certainement le sien, et le sien contenait assez de recherches et de faits nouveaux pour mériter un meilleur sort. Toute sa première partie consacrée à la vie de l'abbé Prévost constitue une excellente biographie. Somme toute, cette étude reste la meilleure que nous possédions après celle de M. Harrisse.

La seconde partie de son livre, celle où il étudie M. Prévost comme romancier, n'est peut-être pas d'une lecture aussi attachante. Pour montrer que les premiers romans de cet écrivain ne sont pas indignes de *Manon Lescaut,* il en exagère beaucoup le mérite et s'empêtre ainsi dans une interminable série d'analyses, de citations et de rapprochements qui, ne produisant visiblement pas la démonstration qu'il poursuit, n'acquièrent pas l'intérêt qu'il leur suppose. Il y a cependant maintes remarques justes et même ingénieuses en cette trop lente dissertation. M. Schrœder prouve fort bien que les qualités que nous admirons dans *Manon Lescaut* étaient déjà en germes dans le *Doyen de Killerine* et dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, que Prévost a vraiment créé une forme nouvelle de roman qui ne doit presque plus rien à nos anciens récits héroïques et galants et dont notre roman moderne dérivera bien plus directement que des fictions de Lesage ou de Marivaux. On trouvera dans tout cela bien des pages à passer, mais quelques-unes seront fort bonnes à lire.

Raoul Rosières.

Aus Lichtenberg's Nachlass, Aufsætze, Gedichte, Tagebuchblætter, Briefe, zur hundertsten Wiederkehr seines Todes (24 Februar 1799) herausgegeben von Albert Leitzmann. Weimar, Bœhlau. 1899. In-8, xxiii et 273 p. 4 mark.

Ce volume s'ouvre par un beau portrait de Lichtenberg : on y reconnaît le fin observateur et le mordant satirique tout ensemble. Tout ce que renferme le livre est inédit et tiré des papiers de Lichtenberg : 1° *Essais* où l'on remarquera ce que dit Lichtenberg des « caractères

---

fallait-il noter que les Mesnilbus signent à la fin du xviiie siècle Menibus ; p. 101, il est question des grisettes de Nemours, et c'est là qu'il fallait placer la note de la p. 132 ; p. 140, dire au lieu de *Maasmünster* Massevaux ; p. 142, la « présidente de... » est Mme de Corberon ; p. 144 et 150, écrire plutôt Bruche que *Brusch*; p. 151, lire Bouquenom et Saarwerden au lieu de *Bouquenon* et *Saarwerder* ; p. 156, lire au lieu de l'*Alsitz* l'Alzette ou l'Elze ; p. 281 et ailleurs, si bizarre que semble cette orthographe, il faut écrire Starhemberg et non *Stahremberg*.

dans l'histoire », des fragments de récits, des commencements de romans, une satire de la faculté de théologie de Gœttingue qui s'était prononcée en faveur de Goeze, des contributions au dictionnaire de Rabener (*Aber, Afterreden, Instinkt*), des critiques de Lavater, etc.; 2° *Poésies* : naturellement, des épigrammes, mais de médiocre valeur; 3° un *Journal* : il faut relever une entrevue de Lichtenberg à Bückebourg avec Herder (p. 153) et à Osnabrück avec Mœser (p. 154) ainsi qu'un éloge enthousiaste de Garrick (p. 158-165); 4° des *Lettres* : une de Lessing, une de Leisewitz, et trois d'Alexandre de Humboldt. Le copieux appendice qui compte près de cent pages, contient une foule d'éclaircissements et de rapprochements : M. Leitzmann connaît évidemment son Lichtenberg et il ne connaît pas moins bien la seconde moitié de la littérature allemande du XVIIIe siècle; on lit ce commentaire avec grand profit.

A. C.

Un agent des princes pendant la Révolution. Le marquis de la Roüerie et la conjuration bretonne 1790-1793 d'après des documents inédits, par G. LENOTRE. Paris, Perrin, 1899. In-8, XVIII, et 418 p. 7 fr. 50.

Ce livre est le meilleur de tous ceux que M. Lenotre a publiés jusqu'ici, non seulement parce que son talent a mûri, mais parce qu'il s'appuie, ici, sur des documents déja dramatiques par eux-mêmes, et il n'a eu nul besoin de donner à son récit une allure romanesque : la vérité était suffisamment tragique. M. L. a consulté les documents des archives nationales et ceux que renferment les archives des communes du pays d'Antrain, il a mis à profit des souvenirs de famille de Mme de la Guyomarais, et tous les faits qu'il a trouvés, il les a groupés et unis d'une façon vive et saisissante. Il raconte dans une première partie les commencements de ce La Roüerie que Chateaubriand comparait aux jeunes seigneurs de la Ligue, ses relations avec sa belle cousine Thérèse de Moëlien, son voyage à Coblenz et à Ulm, son retour en Bretagne où il reprend le surnom de colonel Armand, son surnom d'Amérique, et devient le père de la chouannerie (p. 149), ses rapports avec Chévetel, ce traître qui « met un masque et des gants pour se vautrer dans la boue, travaille sous un nom supposé, sournois, mielleux, poltron, n'ayant que le courage du baiser de Judas, cachant même à ceux qui le paient ses moyens d'action et son but » (p. 173). Dans la seconde partie se déroule le drame poignant de la Guyomarais et de la Fosse-Hingant : exhumation du corps de La Roüerie et décapitation de son cadavre, découverte des pièces de la conspiration, procès des Bretons arrêtés, et, à côté de l'espion et dénonciateur Chévetel que personne ne soupçonne et qui dirige tout, paraît son complice et agent d'exécution Lalligand, aussi traître, aussi abject que lui, différent toutefois par l'humeur et par les procédés, car il est cynique, vantard et fier de son rôle. Le dernier chapitre de l'ouvrage nous montre « Chévetel glorifié », Chévetel maire

de la commune d'Orly sous tous les régimes. Il y a parfois — très rarement — des longueurs et quelques légères exagérations dans la narration de M. Lenôtre (La Roüerie, fougueux, mobile, crédule, avait-il toutes les qualités d'un chef? Jean Cottereau a-t-il été le « disciple » de La Roüerie et avait-il une « intrépidité folle », une « endurance fanatique » ?, p. 148); mais tout pourrait être étayé d'une référence, tout est à la fois exact et intéressant[1].

A. C.

Notes sur Madame de Staël, ses ancêtres et sa famille, sa vie et sa correspondance, par Eugène RITTER. Genève, Georg. 1899. In-8, 110 p.

M. Ritter publie dans ce livre des notes de son cours à l'Université de Genève : il étudiait Mme de Staël et il a relevé plusieurs erreurs chez les écrivains qui ont parlé d'elle. C'est ainsi qu'il contredit M. d'Haussonville à propos de Suzanne Curchod et rectifie ou précise des dates de la correspondance de Gibbon. C'est ainsi que dans le livre d'ailleurs méritoire et très étoffé de lady Blennerhassett il signale quelques fautes et remarque notamment que Napoléon n'a pas inséré au *Moniteur* une critique de *Corinne*. Mais l'opuscule de M. R. contient autre chose que des critiques. Il énumère année par année les voyages et les séjours qui rapprochaient ou séparaient Mme de Staël et Benjamin Constant, trace, comme il dit, la suite des allées et venues de ces deux personnages. Il donne, d'après les papiers de Charles de Constant, les lettres de Mme de Staël que Melle Menos a laissé de côté dans sa publication des *Lettres* de Benjamin. Il reproduit tout ce qu'il a recueilli à la rencontre dans les livres et manuscrits du XVIIIe siècle sur les ascendants de Mme de Staël, établit sa généalogie, montre que quatre races diverses, saines et vivaces, Poméranie (Necker), Genève (Gautier), Vaud (Curchod), Dauphiné (Albert) se sont unies en elle. Citons encore une biographie du professeur Charles-Frédéric Necker — le père du ministre — d'après les registres du Conseil de Genève, une liasse de renseignements sur le père et la mère de Mme Necker, de curieux détails sur les études de Necker qui sortit du collège lorsqu'il n'avait pas encore quatorze ans et sur les soupirants de Suzanne Curchod qui imprimaient dans le *Journal helvétique* leurs lettres à la jeune et jolie vaudoise — et nous aurons mentionné à peu près tout ce que contient ce recueil. M. Ritter est vraiment trop modeste en écrivant dans son avant-propos que les résultats auxquels il est arrivé ont une mince valeur, et après sa publication, on ne pourra plus dire que « l'érudition genevoise n'a quasi rien fait pour Mme de Staël ».

A. C.

---

1. P. 150, lire Rodemaker et Sierck au lieu de *Rodemach* et *Sierk*; dire que Longwy capitula, non « après trois jours de pourparlers », mais après un bombardement; ajouter le comte de Provence au comte d'Artois.

Prof. Guido Bigoni. **La caduta della repubblica di Genova nel** 1797, con appendice di documenti. Genova, tipografia r. Istituto sordi-muti. 1897. In-8, 113 p.

Ce travail a dû coûter de longues et patientes recherches à M. Bigoni. Il est composé d'après la *relation de la Révolution de Gênes* de Poussielgue, les *Réflexions* de Bastide — M. B. a trouvé ses prénoms (Jean-François), ce qui permet de l'identifier — le *Compendio* de Gaggiero et une foule d'autres sources. M. B. n'a pas connu les *Mémoires* de Lavallette (1831, I, p. 213-217) où il aurait trouvé quelques particularités sur l'effet que produisit l'entrée du jeune officier dans la ville, sur les mesures qui suivirent la séance du Sénat où fut prononcé le fameux *ci batteremo* et sur l'arrivée imprévue de Letizia Bonaparte et de ses filles. Mais son étude est instructive, pleine de détails. Peut-être trahit-elle par endroits un peu d'inexpérience. M. B. aurait dû diviser plus nettement son essai, si court soit-il, le répartir en chapitres, et il eût bien fait de mettre quelquefois en note ce qui est dans le texte et vice versa. On remarquera surtout ce qu'il raconte des démocrates génois, des frères Serra, du rôle prépondérant qu'ils ont joué dans les événements, et de leurs aspirations unitaires, de la politique de Bonaparte, des actes de Faipoult qui fut, pour endormir le Sénat, un « artiste consommé » (p. 39), des ressemblances et des différences entre l'aristocratie de Gênes et celle de Venise. Il montre très bien, quoique avec un peu d'emphase (p. 83-84) pourquoi le doge se soumit et comment Gênes n'était pas assez « gagliarda » pour résister, et, à ce propos, il se moque spirituellement d'une antithèse de Botta entre la république de Saint-Georges et celle de Saint-Marc. Il est difficile d'être plus complet que l'a été M. Bigoni, et l'on peut dire de sa publication ce qu'il dit trop indulgemment du livre d'un de nos compatriotes sur Venise, que c'est la meilleure monographie sur la chute de la république de Gênes [1].

A. C.

Heinrich Bischoff. **Ludwig Tieck als Dramaturg**. Bruxelles, Société Belge. In-8. 124 p. (2e fascicule de la bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège).

M. Bischoff résume ici et apprécie la critique dramatique de Tieck d'après toutes ses œuvres, ses préfaces, le *Phantasus*, les satires répandues dans ses pièces (notamment dans *Zerbino* et le *Chat botté*), les entretiens rapportés par Köpke, les quatre volumes des *Kritische Schriften*,

1. Un des mérites du livre, c'est la quantité de détails qu'il renferme sur le personnel génois à cette époque; signalons à M. Bigoni sur le Serra qui fut ambassadeur à Dresde une lettre de Fœrster à Théodore Kœrner du 14 décembre 1812 traduite par nous dans la *Revue critique* de 1882 (nº 42, p. 314).

voire d'après les soixante-quinze romans et nouvelles du fécond écrivain. Il expose ainsi, comme on ne l'avait pas fait avant lui, les rapports de Tieck avec le romantisme, son enthousiasme pour Shakspeare, sa froideur pour Calderon qui contraste avec l'engouement de Schlegel (on sait qu'il disait que Shakspeare était le plus proche des parents et que Calderon n'était qu'un cousin à la mode de Bretagne), son horreur pour la *Schicksalstragödie*, etc, Tout cela est exact, intéressant, fin parfois, parfois aussi désordonné et confus. M. B. relève justement certains points, par exemple, la façon différente dont les Schlegel et Tieck jugeaient Schiller, l'amour de Tieck pour le *Sturm und Drang*, sa sympathie pour Kleist qu'il a été le premier à mettre en lumière, sa sévérité à l'égard d'Iffland et de Kotzebue. Mais, quoi qu'en dise M. Bischoff, Tieck n'était pas un critique de premier rang : il n'avait pas le goût très pur ; les œuvres de la jeunesse de Schiller et de Gœthe lui semblaient supérieures à celles de l'âge mûr et il disait volontiers que leurs premiers drames avaient été les plus parfaits ; il soutenait même que Schiller, après avoir fondé le théâtre allemand, avait contribué à le détruire ! Quelles exagérations ! Bornons-nous à dire avec Laube que Tieck avait « eine gute dramatische Einsicht ».

A. C.

Nos écrivains militaires, études de littérature et d'histoire militaires, par E. Guillon. Deuxième série. Depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Paris, Plon. 1899. In-8, II et 400 p. 3 fr. 50.

Ce second volume offre, comme le premier, une lecture agréable et solide tout ensemble et il sera utile notamment aux élèves de nos classes supérieures, aux futurs officiers. M. Guillon apprécie d'abord Napoléon, ses maréchaux, ses généraux qu'il divise ingénieusement en trois classes, savants, conteurs et théoriciens (mais Ségur est-il un « savant » et ne devait-il pas figurer parmi les conteurs ?). Il examine ensuite les écrivains militaires de la Restauration (Foy, Lamarque), ceux qui retracèrent la conquête de l'Algérie (Saint-Arnaud, Bosquet, Du Barail), ceux du second Empire. Le dernier des dix chapitres du volume traite des contemporains. Tout cela est intéressant et bien réparti. L'auteur ne se contente pas d'analyser l'œuvre des plus brillants mémorialistes, de Marbot, de Thiébault, de Lejeune. Il fait leur place à de moins connus ; il étudie les spécialistes ; grâce à lui, on connaîtra de bonne heure et Jomini et Koch et Vaudoncourt et Augoyat et Brack. Mais faut-il ranger parmi les « écrivains militaires » tout officier qui tient une plume et qui traite de son métier ? N'est-il pas excessif de consacrer six pages au colonel Iung—ainsi qu'au général Thoumas – et de tant insister sur son *Bonaparte*, livre étrange et qui fourmille d'erreurs ? Les historiens de nos jours ne sont-ils pas trop bien traités ? Qui s'attendrait à trouver

parmi eux de La Barre du Parcq? Quoi qu'il en soit, par la foule des détails, par ses jugements sains, par ses citations attachantes, ce volume se recommande à tous nos établissements d'instruction [1].

A. C.

Gustave LARROUMET. **Nouvelles études d'histoire et de critique dramatique.** In-12. 358 p, Paris, Hachette. 1899.

Nous signalons seulement ce volume parce que les deux tiers des articles dont il se compose — *la direction du Conservatoire*, *la Duse et le public parisien*, etc. — ne sont pas du ressort de cette *Revue*, mais nous ne voulons pas manquer de le signaler, car il contient aussi quelques articles — *au théâtre de Bacchus*, *la danse grecque*, *la légende de don Juan*, *Marivaux à Berny*, *Nepomucène Lemercier*, — qui, sans apporter à l'érudition aucune donnée nouvelle, sont d'excellents résumés de travaux érudits ou de questions littéraires écrits avec la clarté et l'élégance habituelles à l'auteur. On y trouve de plus le texte intégral de la *Femme fidèle* de Marivaux, restitué sur les fragments qui nous en restent à la bibliothèque de l'Arsenal et complété par M. Berr de Turique.

Raoul ROSIÈRES.

Jakob BÆCHTOLD. **Kleine Schriften mit einem Lebensbilde** von W. von Arx, hrsg. von Theodor VETTER. Mit Portræt und Bibliographie. Frauenfeld, Huber, 1899. In-8. 330 p.

M. Vetter a regardé comme un devoir d'honneur de publier un recueil des *Petits écrits* de son collègue et ami Bächtold. Il a fait son choix avec goût. Il reproduit dans la première partie la préface de la dissertation sur le *Lanzelet* d'Ulrich de Zazikhoven, le travail sur les services que les Zurichois ont rendus à la philologie et à l'histoire littéraire de l'Allemagne, les études sur Josué Maler ou Pictorius et sur

1. P. 2. Napoléon « n'est sorti de l'École militaire qu'avec le n° 42 »; non pas, Napoléon est sorti de l'École militaire pour être lieutenant en second d'artillerie et il a passé l'examen de lieutenant en second avec succès; il a été reçu 42° sur 58, et reçu d'emblée, il a fait le tour de force d'un *bizut* de mathématiques spéciales entrant à l'École polytechnique; — p. 3. Napoléon n'a pas été en garnison à Douai; — *id.* le *Masque prophète* n'est pas une fantaisie; — p. 60, lire Munnier et non *Meunier*; — p. 167, Thiébault n'a pas été aide-de-camp de Dumouriez; — p. 223, Carrion-Nisas n'a pas été « élevé en même temps que Napoléon à l'École de Brienne »; il n'a pas été élève de Brienne, et il est sorti de l'École militaire de Paris, où il était pensionnaire, avant l'arrivée de Napoléon; — p. 230, on oublie de parler du *Dictionnaire* de Bardin; — p. 387, les *Mémoires* de Lucien publiés par Iung comptent trois volumes et non deux.

Édouard Mörike, un toast prononcé à Stäfa, à la fête de Gœthe, et les *Images littéraires du passé de Zurich*, le plus ample morceau du volume, où paraissent successivement Bodmer, Klopstock, Wieland, Kleist, Gœthe, Lavater et Kaufmann. La seconde partie nous présente un Bæchtold inattendu : esquisses d'Alsace et de Lorraine en 1870 (Bæchtold visite Strasbourg après la reddition et le camp prussien de Sainte-Barbe à la veille de la capitulation de Metz); excursion dans le Valais — la description des bains de Leuk est fort attachante ; — Walther de la Vogelweide (impressions d'un voyage à Bozen) [1]. M. Vetter a clos le livre par une bibliographie complète des publications de Bæchtold. On ne lira pas sans émotion la notice de M. d'Arx sur le regretté professeur (p. 1-55) ; elle retrace de la façon la plus intéressante la vie de Bæchtold et l'on s'éprend, en la lisant, d'une vive sympathie pour cet homme consciencieux, scrupuleux, si remarquable par « son savoir étendue et sa grande acribie » (p. 32), pour cet infatigable *Schanzer* qui fut également un homme ouvert et loyal, un compagnon aimable, spirituel et plein d'humour.

A. C.

A. Justice. **A propos de l'infaillibilité du pape.** Le Syllabus. Le pouvoir des Rois. Le Concile de Constance. Paris, Juven, 1899. In-8, VIII-255 p.

Ce qu'il y a d'érudition dans ce livre vient de Mgr Fessler, que l'auteur, d'ailleurs, cite copieusement. Mais ce qui appartient bien à M. A. Justice, c'est l'entrain, la verve familière, la violence même qu'il met au service de sa thèse, au grand dommage de ses adversaires, catholiques comme lui, mais appartenant à « l'école de l'*Univers* » et à la séquelle de Veuillot. Ces derniers tiennent que l'infaillibilité pontificale prête un caractère d'inerrance absolue, non seulement au *Syllabus* de 1864, mais à toutes les bulles des papes du moyen âge qui subordonnent le pouvoir temporel des princes à leur pouvoir spirituel et font appel, contre les hérétiques, au bras séculier. M. J. cherche à réfuter ces doctrines, non pas en invoquant des arguments d'opportunité, mais en insistant, parfois outre mesure, sur la lettre des textes. Ainsi, s'il est très vrai que le *Syllabus* n'est pas un acte *ex cathedra*, il y a une grave exagération à dire, ou à répéter après d'autres, que c'est « une simple table des matières » (p. 67), « un index quelconque » (p. 50) et à insinuer que Pie IX pourrait bien ne pas en être l'auteur. Cette singulière assertion revient plusieurs fois : « Rien n'établit qu'il l'ait vu, ni approuvé. La signature est absente. On ne sait même pas qui l'a rédigé. C'est un acte anonyme » (p. 39). — « Un acte qui non seulement n'était

---

1. Lire p. 216 Jacob Lenz (et non *Reinhold*) ; p. 276 Pange (et non *Pouge*) ; p. 279 Arzweiler (et non *Erzweiler*).

pas infaillible, mais n'était même pas du pape » (p. 42). — « Il ne porte rien qui indique que le pape l'ait jamais vu » (p. 49). Tout cela parce que le *Syllabus*, ou liste des doctrines condamnées à diverses reprises par Pie IX, a été envoyé aux évêques par le cardinal Antonelli, en compagnie de l'encyclique *Quanta cura* qui ne fait aucune allusion au *Syllabus* ! Mais si le pape n'avait jamais vu ce document, s'il l'avait désavoué même du bout des lèvres, cela ne serait-il pas, depuis trente-cinq ans, de notoriété historique ? A vouloir trop prouver, on gâte une bonne cause. Le *Syllabus* n'engage pas l'infaillibilité du Saint-Siège, parce qu'il y est question de bien des choses qui ne touchent ni à la foi ni aux mœurs et qu'il ne contient pas de *définitions*. Cela, même un athée de bonne foi l'accordera à M. J. Mais que ce ne soit pas là, au premier chef, un acte de Pie IX, le plus important et le plus retentissant de ses actes, voilà ce qu'aucun catholique de bonne foi ne devrait plus contester.

M. J. a encore raison quand il demande que l'Église elle-même distingue nettement entre les actes de son autorité doctrinale et ceux de son autorité de juridiction : « Ce que l'on doit souhaiter, dit-il, c'est que les actes publics des papes, qu'ils soient instructions ou condamnations, soient bien précis et bien nets, de façon qu'à leur simple lecture on sache exactement ce qu'ils comportent et ce qu'ils signifient. Des doutes, des difficultés, c'est tout ce qu'il y a de plus fâcheux. Il n'en faut plus. On croyait que le décret du Concile du Vatican aurait tout éclairci, mis tout au point. Ah ! bien oui. Les discussions sont aussi nombreuses. Sans remonter bien loin, n'a-t-on pas vu des catholiques, se disant éminents, en tous cas, bruyants, se quereller, il n'y a pas longtemps encore, à propos de la valeur de certains actes du pape actuel ! Infaillibles pour les uns, ils ne l'étaient pas pour les autres ! Déplorable, n'est-ce pas ? » (p. 99-100). J'ai voulu citer un exemple de ce style de journaliste, qu'on est peu habitué à rencontrer dans les livres de théologie. Voici maintenant un spécimen de la polémique de M. J. : « Pour ce qui est des catholiques de l'ancienne école de l'*Univers*, qu'ils se taisent, c'est tout ce qu'ils ont de mieux à faire... L'édifice qu'ils avaient voulu élever, qu'ils avaient prétendu avoir élevé, est à terre, broyé, anéanti, pulvérisé. Il n'en reste rien. On n'en voit plus seulement la place. Ils parlent d'élever une statue à leur prophète Louis Veuillot ; qu'ils le fassent. Elle n'égalera jamais en solidité et en durée celle que la société moderne s'est érigée dans tous les esprits et dans tous les cœurs. »

Voilà qui est bien ; mais ce *de profundis* sur l'école de Veuillot est prématuré. Il n'est pas niable, pour l'historien, que cette école a cru triompher, qu'elle a été autorisée à croire qu'elle triomphait lors de la proclamation, par le Concile du Vatican, du dogme de l'infaillibilité. Qui trouve-t-on alors parmi les adversaires de ce dogme, parmi les prélats dissidents ? Précisément des gens qui pensent comme M. Justice. Or, ces gens furent battus à une imposante majorité. Il est vrai que les

vainqueurs se sont exagéré leur victoire et que le texte adopté par le Concile ne dit point ce qu'ils ont voulu lui faire dire; mais, enfin, s'ils étaient hors de combat, anéantis, pulvérisés comme le veut M. J., leur adversaire aurait-il pris tant de peine à les écraser de nouveau ?

Dans la première partie de ce livre, M. J. incline visiblement vers le gallicanisme; dans le dernier chapitre, qui concerne le Concile de Constance, il combat à la fois les théologiens gallicans, qui ont vu dans les décrets de ce Concile l'assertion de la supériorité des Conciles sur les papes, et les papistes d'extrême droit qui, à l'exemple de Joseph de Maistre, accusent les Pères de Constance d'avoir « déraisonné ». Ceux qui déraisonnent, dit M. Justice, ce sont ceux qui ne distinguent pas la définition dogmatique du Concile de 1870 d'avec la décision d'ordre pratique prise par le Concile de Constance pour mettre fin au Schisme. L'auteur a la loyauté de reconnaître que les évêques de 1417 croyaient probablement à la supériorité des Conciles sur les papes; mais, ajoute-t-il, « ce n'est pas l'intention qui fait loi dans la circonstance, c'est le texte formel, la définition proprement dite ». On en peut convenir.

Il est fâcheux que ce livre, d'une lecture facile, animé d'un esprit libéral et tolérant, soit défiguré par de très nombreuses erreurs typographiques[1].

Salomon Reinach.

Panzacchi (Enrico). **Conferenze e discorsi.** Milan, Cogliati. 1899. In-8 de vii-275 p. 3 francs.

M, Panzacchi est un des conférenciers les plus brillants, les plus goûtés de l'Italie; il est un de ceux à qui l'on s'adresse de préférence dans les commémorations artistiques ou littéraires et dans les fêtes de bienfaisance. Le présent recueil peut donc nous donner une idée de ce qui plaît en matière de conférences au grand public italien. Or, ce qui agrée surtout à ce public, et il faut l'en féliciter, ce sont moins les vues ingénieuses, neuves, paradoxales au besoin, que le bon sens et le sens patriotique. Il ne vient pas à ces réunions pour s'amuser, mais pour s'émouvoir, et pour se retremper. Ces savants, ces lettrés, et M. P. avec une verve et une chaleur toutes particulières, savent lui faire entendre le langage qu'il aime; car, si l'Italie politique n'est pas toujours raisonnable, l'Italie érudite et universitaire possède une sagesse qui peut servir de modèle. Elle se souvient toujours de l'abaissement séculaire dont la nation est sortie par miracle, et rappelle, sans se lasser, à toutes les classes à quel prix un peuple conserve son rang dans le monde.

Je n'entends pas dire par là que les historiens de la littérature ne trou-

---

1. *Newman* est appelé partout *Newmann*, le duc de Norfolk est dit *Norfolck*, *tenendam* est travesti en *tenandam*, *exsurge* en *exurge*, etc. Qu'est-ce que cet italien (p. 63) : *Di Valore Syllabi Pie IX* ? La ponctuation est très souvent fantaisiste.

veront rien à apprendre dans ce volume; ils y relèveront au contraire, par exemple, de solides arguments pour une thèse que M. Romain Rolland a indiquée dans son histoire des débuts de l'opéra italien et que j'avais soutenue de mon côté à propos des conséquences littéraires du Concile de Trente, mais que M. P. a de tout temps, semble-t-il, caressé l'espoir de mettre un jour en pleine lumière, savoir que le *seicento*, avec tous ses travers, est le point de départ de la régénération de l'Italie, parce qu'il tend à réinstaller dans l'art le sérieux et la morale. (V. notamment le morceau sur le Guerchin; M. Panzacchi y montre fort bien ce qu'il y eut de probité dans l'école des Carrache; il refuse avec raison de prendre les protestants et les rationalistes pour juges du sentiment religieux des Bolonais, il signale tout ce que les Italiens du temps ont fait pour les sciences physiques, naturelles et sociales). Mais il en faut simplement conclure que le patriotisme éclaire l'intelligence, car le vrai objet de M. Panzacchi est de sauver l'honneur d'un siècle de l'histoire de son pays. De même, l'amour de l'Italie ne lui inspire pas seulement une éloquente apothéose des intrépides défenseurs du Vascello (sans une parole d'amertume contre les Français qui l'attaquaient), il l'aide à discerner que le vrai maître de Leopardi dans la poésie amoureuse fut Dante et non Pétrarque, et que, dans Foscolo, la passion quoique sincère est sensuelle et éprise de pittoresque plutôt encore que profonde. Il lui inspire un enthousiasme communicatif pour tous les grands hommes de son pays et un franc mépris pour une fausse science qui les transforme en égoïstes ou en hallucinés: surtout il l'arme contre les théories qui, sous prétexte d'affranchir le génie, ruinent les principes que le génie lui-même a cent fois jugés aussi indispensables au progrès de l'art qu'à la vie des nations.

Il valait la peine de constater la pensée dominante d'un des conférenciers les plus applaudis de la péninsule.

Ch. Dejob.

Gaston Deschamps. **Le malaise de la démocratie.** Paris, Colin, 1899. 359 p. in-8.

Le titre de ce recueil d'articles répond à une réalité si peu contestable qu'on voudrait trouver dans le livre tout ce que le titre promet. Malheureusement, il n'en est rien. M. Deschamps a noté, avec sa verve habituelle, quelques éléments, quelques épisodes de la crise morale de notre démocratie; mais il n'a pas fait effort pour l'étudier sous tous ses aspects et a négligé — à dessein, sans doute — d'en mettre en lumière les causes profondes, alors même que son sujet l'y conduisait naturellement.

Par exemple, aux p. 111-136, il est question de la pornographie et, en particulier, de la fâcheuse habitude d'introduire un lit pseudo-nuptial sur la scène des théâtres. Évidemment, cela est fort vilain; encore fallait-il essayer de dire pourquoi et montrer comment ce lit indiscret

témoigne du malaise démocratique. En creusant un peu, au lieu d'avoir tant d'esprit, M. D. aurait peut-être trouvé à nous dire quelque chose d'intéressant même à propos de ce qu'il appelle des « coucheries ». Car ce n'est évidemment pas le principe démocratique qui est en cause, mais l'éducation que notre démocratie reçoit. Qui donc lui donne cette éducation? De quel principe s'inspirent ses éducateurs quand ils l'entretiennent de certain commandement? Ou, s'ils ne l'en entretiennent pas du tout, comme il paraît, pourquoi ce silence, alors que les pays protestants, où l'on explique le Décalogue à la jeunesse, ne connaissent les « coucheries » scéniques et bien d'autres choses qu'à titre d'articles d'importation? Serait-ce, par hasard, que les protestants, n'ayant point la confession auriculaire, éprouvent le besoin de se guider eux-mêmes sur les sentiers obscurs qu'éclaire — mais seulement pour les privilégiés de l'église romaine — le cours de théologie morale? Serait-ce encore que l'église romaine, trés préoccupée, depuis le XIIe siècle, du célibat des prêtres, néglige un peu d'enseigner la chasteté à ceux qui ne portent pas l'habit? Voilà des problèmes dignes d'être étudiés par un moraliste. Et si M. D. était entré dans cette voie, peut-être se serait-il souvenu d'une histoire récente, bien caractéristique, que je demande la permission de rappeler ici. On jouait à Paris (peut-être y joue-t-on encore) une pièce assez libre où, dès le premier acte, le public voyait une jeune personne au lit, qui se réveillait, s'ébrouait et s'habillait en sa présence. Cette jeune personne remplissait la comédie de sa turbulence et de l'étalage, vingt fois renouvelé, de sa lingerie. Il lui arrivait aussi d'enseigner, à un brave curé de campagne, une chanson à double sens, que le curé répétait avec candeur, parce qu'il n'en avait saisi que le sens honnête. Et voilà qu'une dame de haut parage, associée aux œuvres philanthropiques et politiques de la Congrégation, écrit à l'auteur, M. Feydeau, pour le supplier de modifier la scène du prêtre. De la « coucherie », de l'exhibition des dessous roses, de la danse gaditane, elle n'avait cure; les laïques peuvent s'amuser à leur guise, n'est-ce pas? Mais il ne fallait point, même en apparence, manquer de respect à une soutane. Je m'imagine qu'une dame anglicane de même envergure, qui aurait cru devoir écrire à M. Feydeau, eût plutôt blamé les exhibitions, *divitis urticas*, que la scène du curé, qui ne corromprait même pas un potache. Mais voilà! Les uns font plus de cas de l'Évangile, les autres de ses ministres. Je me garde de décider qui a tort, qui a raison; mais je dis que M. D., abordant un sujet scabreux sous le pavillon d'un titre de moraliste, aurait dû, pour se justifier, philosopher quelque peu.

Il me dira que c'est de la théologie et que cela ne le regarde pas. Je lui répondrai que l'on ne peut aujourd'hui s'occuper de questions morales sans toucher à la théologie. Car nous avons sur nous, en nous, par le fait même de l'éducation qui nous est donnée, le résultat ou le résidu de vingt siècles de théologie et nous sommes théologiens sans le savoir. Cette influence seule est profonde; celle de la philosophie laïque, même

de Voltaire, même de Renan, est à fleur de peau. J'en ai constaté, ces temps derniers, un frappant exemple. Le hasard m'a mis entre les mains le *Cours complet de morale* à l'usage des écoles primaires, par M. Elzéar Méritan, opuscule dédié à M. Gabriel Compayré, recteur de l'Académie de Lyon. A la p. 77, il y est question du châtiment mérité par celui qui trahit la patrie : « Tout traître qui vend sa patrie à l'étranger devrait être attaché à un poteau pour recevoir sur le visage les crachats de ses compatriotes, sa main droite devrait être brûlée et sa chair tenaillée donnée en pâture aux corbeaux. » Cela signifie que la maxime romaine *lex non ulciscitur, sed cavet*, que l'idée platonicienne et moderne de la pénalité considérée comme un traitement du malade, non comme une vengeance, que tout cela n'existe pas aux yeux d'un honorable instituteur de notre temps. Quelles sont donc ses maximes? Mais, tout simplement, celles de l'Écriture, où l'on coupe les doigts et les orteils à Adonibezek, où les méchants sont précipités dans les flammes éternelles, qui ne constituent pas un moyen de guérison, mais une vengeance de cannibale. Donc, quand on trouve du cannibalisme dans l'esprit de nos contemporains, il faut avoir la curiosité d'en chercher la source la plus haute et se demander si, par aventure, ils ne seraient pas un peu théologiens.

M. D. est extrêmement injuste envers Cousin (p. 150). Il fait de lui l'instrument servile des classes dirigeantes sous la Monarchie de Juillet, qui voulaient qu'on opposât une digue aux revendications du prolétariat. D'abord, cela est contredit par les dates, puisque la philosophie cousinienne, ou ce qu'on appelle ainsi, est antérieure à 1830; puis, cette philosophie, si peu originale, n'est qu'un cartésianisme accommodé à l'écossaise, grâce à la découverte d'un volume de Reid que fit, sur les quais, Royer-Collard; enfin, le caractère essentiel du spiritualisme universitaire, au point de vue religieux, c'est d'être strictement *concordataire*, de chercher à ménager, non pas les *beati possidentes*, mais les Églises reconnues, surtout la plus exigeante des trois. On sait assez que Cousin, d'abord assez hardi en face des revendications de l'Église romaine, qui n'a jamais voulu partager avec personne la direction des consciences, finit, de guerre lasse, par s'incliner devant elle au point de mériter ses éloges compromettants.

Il n'est donc pas permis de parler du cousinianisme sans préciser le rôle de ce facteur essentiel : la menace d'une guerre ouverte, d'une excommunication, que l'Église romaine ne lui a pas ménagée dès le début. Pas un mot de cela dans le chapitre de M. D. J'en viens donc à me demander si un élément, un élément considérable de ce « malaise de la démocratie » dont nous parle son titre, ne serait pas la peur qu'éprouvent les esprits distingués à toucher aux questions religieuses. M. D. n'en dit rien, mais il le prouve.

L'armée est *tabou* comme l'enseignement catholique ; mais, aux yeux de M.D., elle l'est un peu moins. Aussi a-t-il eu l'audace de réimprimer,

sous le titre de *Madagascar*, son bel article du *Temps* sur les carnets du colonel Lentonnet. Mais, ici encore, que de précautions qui, dans vingt ans, paraîtront inexplicables! Après avoir raconté des choses révoltantes, M. D. se contente de dire que « tout commentaire paraîtra superflu ». Mais non! Il n'est jamais superflu de dégager la vérité de la vérité; de dire, par exemple, qu'il y a des ministres imbéciles auxquels une démocratie devrait demander des comptes; de montrer pourquoi, en certaines circonstances, le silence épeuré des honnêtes gens est aussi coupable que les vociférations payées des malandrins. Quand il y a lieu de philosopher, M. D. se dérobe; ou plutôt non, il s'est réservé pour une *conclusion*, où il y a de justes réflexions sur les deux mauvais géants Mensonge et Bêtise qui menacent, si l'on n'y met ordre, de dévorer notre démocratie, après l'avoir abrutie et déshonorée. Encore eût-il fallu se demander comment le Mensonge, la Bêtise et — on peut l'ajouter sans crainte — la Férocité, ont encore tant de prise sur le peuple le plus cultivé de la terre, sur le peuple de Voltaire et de Renan. M. Deschamps s'en doute peut-être, mais il ne veut pas le dire : c'est *tabou*[1].

Salomon Reinach.

Les Maisons souveraines de l'Europe, recueil de portraits avec notices généalogiques, par le Comte F.-U. Wrangel. Stockholm, Hasse-W. Tullberg. 1 vol. pet. in-4 (Tome 1er).

Ce qui m'a frappé dès l'abord dans cet ouvrage, et séduit tout de suite, c'est le goût et la discrétion avec lesquels l'éditeur l'a conçu ; c'est qu'il eût pu être affreusement banal, comme tant d'autres, et qu'il ne l'est à aucun point de vue. Au surplus n'en est on que médiocrement surpris quand on est un peu au courant de la librairie et de la typographie suédoises de ces derniers temps. Les résultats extraordinaires de perfection alliée au bon marché ont frappé tous les membres de l'un des derniers Congrès internationaux de la Presse à Stockholm, et il n'est pas douteux que l'exposition de l'année prochaine nous en présente de nouveaux spécimens.

Le but de cet ouvrage-ci, qui paraît en livraisons, mais dont le premier tome est prêt depuis plusieurs mois et sera prochainement suivi du second et dernier, était simplement de fournir à la curiosité du public les portraits authentiques, et les plus récents, de tous les membres des familles ou Maisons souveraines de l'Europe, à quelque âge qu'ils fussent. Indépendamment de la peine évidente qu'on a dû avoir à se pro-

---

1. M. Deschamps use deux fois par page d'un procédé de style qui est, à la longue, tout à fait insupportable. Cela consiste à répéter trois ou quatre fois la même chose, en termes qui ne sont pas de plus en plus précis, mais de plus en plus précieux : « Nos romanciers, psychologues ou descriptifs, si longtemps *retenus par l'asphalte, hypnotisés par les garçonnières et perturbés par la délectation morose d'un monotone péché.* » Il y en a, comme cela, quelques centaines. M. D. a trop d'esprit pour ne pas renoncer à ce tic, d'ailleurs très facile à mal imiter.

curer un grand nombre d'entre eux, il fallait les reproduire par un procédé typographique, et l'on pense tout de suite à ces mille et une livraisons, pittoresques ou autres, de banales phototypies, dont la librairie est encombrée depuis quelques années. Mais ici la perfection de la reproduction, le soin du tirage et la qualité du papier défient toute critique, en sorte que le bon marché du procédé, sans ôter à la publication son caractère soigné, n'a servi qu'à réduire le prix de vente.

Ces portraits sont d'ailleurs précédés d'un texte : un court résumé historique de la Maison en question, suivi de l'état actuel de cette Maison, avec dates, et d'un petit tableau généalogique pour rapprocher les diverses branches. Ceci est l'œuvre d'un spécialiste, le comte Wrangel, d'abord héraut d'armes des ordres de Suède, aujourd'hui chambellan. Les données de ce texte m'ont paru précises et parfaitement exactes. Elles sont complétées, comme documentation, par l'illustration même, due à l'architecte Agi Lindegren, d'un goût discret et délicat, qui comprend, pour chaque notice, un frontispice donnant l'écusson complet au dessous duquel apparaît, comme en un lointain, le principal château de la famille; puis des monogrammes et culs de lampe empruntés aux miniatures, sculptures, etc.

Voici les notices achevées dans ce premier volume : *Anhalt, Autriche-Hongrie, Bade, Bavière, Belgique, Bonaparte, Bourbon*, (branche espagnole, Deux Siciles, Parme, Orléans), *Bragance, Bulgarie, Danemark, Espagne, Grande-Bretagne, Grèce, Hanovre.* — Il paraît deux éditions concurrentes : l'une en allemand, l'autre en français. C'est mettre l'ouvrage entre toutes les mains. H. de CURZON.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 octobre 1899.

M. Edmond Pottier, conservateur-adjoint au Musée du Louvre, pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Devéria.

L'Académie déclare vacante la place de membre libre occupée par M. J. Menant, récemment décédé. — MM. E. Guimet, le duc de La Trémoïlle et Théodore Reinach posent leur candidature à cette place.

M. de Mély donne lecture d'une note sur la date de l'apport de la couronne d'épines à Constantinople. D'après tous les *Itinéraires*, elle demeure à Jérusalem jusqu'au IXe siècle; mais, à partir de cette date, aucun pèlerin n'en parle plus, et aucun des historiens byzantins n'en fait mention antérieurement à la lettre d'Alexis à Robert de Flandres en 1098. Elle n'est certainement pas comprise dans l'apport des reliques de Gabaon par Jean Zimiscès en 975. Il ne reste dès lors que les deux dates de 1048 et 1063, années où l'administration des Grecs à Jérusalem leur permit de s'en emparer. Si alors on étudie la chanson de Charlemagne à Jérusalem, que M. Gaston Paris attribue à la fin du XIIe siècle, on ne saurait hésiter à proposer comme certaine la date de 1063, qui demeure, après l'élimination des autres, la seule admissible.

(*à suivre*.) Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 6 novembre — 1899

J. Mordtmann, **Palmyrenisches**, 1899, Wolf Peiser, Berlin.
— Du même, **Zu den Palmyrenischen Inscrhiften des Dr. A. Musil**. 1899.

Ces deux mémoires relatifs à l'épigraphie palmyrénienne, sont tels qu'on devait les attendre de l'auteur qui s'est fait connaître, depuis longtemps déjà, par d'excellents travaux d'épigraphie et d'archéologie sémitiques et à qui le terrain araméen de Palmyre est particulièrement familier. Le reproche le plus grave qu'on pourrait lui adresser, c'est que, malgré une érudition en général très avertie, il n'est pas tout à fait au courant de l'état de la science, ce qui l'expose plus d'une fois à donner comme nouvelles des solutions déjà proposées. Je me hâte de dire qu'il est tout à fait excusable, car, résidant à Salonique comme consul d'Allemagne, il doit avoir quelque peine à suivre d'aussi loin le mouvement des études auxquelles il consacre les loisirs que peuvent lui laisser ses fonctions.

Dans son premier mémoire, il fait connaître quelques menus textes palmyréniens conservés au musée de Tchinili-Kieuchk et encore inédits; puis il propose divers amendements, quelques-uns réellement heureux, d'autres plus contestables, aux textes publiés autrefois par M. de Vogüé, et à la série publiée en 1875 d'une manière assez imparfaite, par son propre père, le regretté A. D. Mordtmann; enfin il dresse un

tableau du panthéon palmyrénien — panthéon déjà passablement riche [1], — qui sera consulté avec fruit.

Le second mémoire consiste dans l'examen critique du groupe d'inscriptions palmyréniennes recueillies par le Dr A. Musil et publiées l'année dernière, dans les *Mémoires* de l'Académie de Vienne, par M. D. H. Müller, d'une façon qui laissait grandement à désirer. M. M. y fait bonne justice de nombre de lectures et interprétations singulièrement erronées ; malgré cela, il en reste encore pas mal.

Ayant eu déjà l'occasion de discuter ailleurs [2], en détail, plusieurs des vues de l'auteur, je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à ce travail dont il serait fastidieux de reproduire ici les éléments techniques.

Clermont-Ganneau.

Dr A. Stumme, **Handbuch der Schilhischen von Tazerwalt.** Leipzig, Hinrichs, 1899, v-249 pp. in-8.

M. Stumme poursuit avec une remarquable activité ses études linguistiques sur l'Afrique septentrionale. Cette fois, ce n'est plus aux dialectes arabes qu'il s'attaque, mais aux dialectes berbères, et il le fait avec les mêmes qualités de précision que j'ai eu déjà l'occasion de louer en lui. La langue *Chilha* est un des trois idiomes berbères parlés au Maroc, le plus méridional des trois comme habitat. M. S. voit dans ce nom de *Chilha* un sobriquet d'origine arabe (*chilh*, « Baumast » et, par extension, « Rüpel » et « Raüber »); cette étymologie conjecturale mérite confirmation. Le petit manuel forme un tout complet : grammaire, morceaux de lecture (très peu), dialogues (plus développés) et glossaire, qui permettra de pénétrer assez avant dans l'intimité de cet idiome.

Ce qui m'inquiète un peu, c'est la nature de la source à laquelle l'auteur a puisé les informations dont il nous fait part, source exclusive et peut-être même suspecte à certains égards. Suivant en cela ses anciens errements et l'exemple de certains autres orientalistes allemands, par un procédé sur lequel j'ai déjà eu l'occasion de faire ici même des réserves de principe, il se présente à nous, si l'on peut dire, comme *vir unius viri ;* pour confectionner son manuel, il a vidé — c'est le mot — un certain Hâdj Abdoullah ben Mohammed, de Tazerwalt, chef d'une troupe d'acrobates marocains dont il a eu l'honneur de faire la connaissance à Berlin. J'avoue que cela m'inspire quelques scrupules sur la valeur de cette

1. Vingt et un numéros, ce qui est déjà un chiffre assez coquet — et la liste n'est pas close. Le trop fameux monothéisme sémitique est décidément bien malade.

2. Dans mon *Recueil d'Archéologie orientale*, vol. III, p. 242 et suiv. Sur certains points même, comme on le verra en se reportant aux pages 47 sq. et 176 sq., M. Mordtmann a abouti, sans le savoir, à des conclusions que j'avais déjà expressément formulées.

autorité unique et sans contrôle; et mon inquiétude redouble quand j'apprends que l'honorable impresario mangrébin parle couramment l'allemand... M. S. a beau me dire qu'il a eu soin de composer lui-même les dialogues et qu'il en a modifié le tour quand son guide estimait que la pensée de l'auteur n'avait pas une forme assez « marocaine » ; je n'en suis pas plus rassuré — au contraire.

Assurément, l'ouvrage de M. Stumme est une contribution importante à la connaissance des dialectes berbères; mais je crois qu'il sera bon de ne s'en servir qu'avec précaution et de ne pas prendre tout ce qu'il contient pour argent comptant — il y a des chances même pour qu'il se soit glissé dans le tas quelques pièces de fausse monnaie. Je ne possède malheureusement pas le trébuchet nécessaire pour en faire l'épreuve et je laisse ce soin à d'autres plus compétents. Tout ce que je puis dire, c'est que le *Chilha* est, comme on pouvait s'y attendre à priori, fortement imprégné d'éléments arabes.

Clermont-Ganneau.

Croiset (Alfred et Maurice). **Histoire de la littérature grecque**, t. V. Paris, Fontemoing, 1899, 1096 pages. In-8.

Lorsque parut, il y a douze ans, le premier volume de cette grande *Histoire de la littérature grecque*, le nom des deux frères Croiset était assez connu déjà du public savant, pour qu'il fût presque inutile de la recommander aux lecteurs de la *Revue critique*. Aujourd'hui, l'œuvre est devenue classique[1]: il serait téméraire de prétendre en faire un nouvel éloge. Mais comment résister à la tentation de redire, après tant d'autres, les qualités essentielles qui la distinguent ? Aussi bien, puisque ce gros volume, de onze cents pages environ, a paru pendant les vacances, peu de personnes sans doute ont eu le temps de le lire encore : à défaut d'autre mérite, ce compte rendu aura celui de ne pas s'être fait longtemps attendre ; c'est là un hommage qui me semble bien dû à un travail de cette étendue et de cette valeur.

M. Alfred Croiset a écrit en trois cents pages l'histoire de la littérature alexandrine : c'est assez dire qu'il n'a pas tenté de refaire le livre savant et consciencieux de Susemihl. Mais combien est lumineux ce tableau, tracé à grands traits, d'une période obscure et confuse entre toutes ! Ce qui me frappe d'abord dans ces chapitres, c'est une sûreté de jugement vraiment magistrale; c'est une vue supérieure, et comme souveraine, des hommes et des œuvres, jointe à une connaissance profonde et solide

1. La seconde édition du premier volume a paru en 1896, celle des t. II et III en 1898. Dans la réimpression du t. II, M. Alfred C. a pu insérer une étude sur les poèmes de Bacchylide : l'ouvrage est désormais au courant des dernières découvertes de la science.

des détails ; c'est l'admirable proportion d'un exposé historique qui ne néglige aucun fait, aucun phénomène propre à éclairer la marche des esprits en Grèce, mais qui réserve une place d'honneur aux grands noms, aux belles choses ; c'est enfin la largeur d'une critique qui a le sentiment le plus délicat de ce qu'on peut appeler la décadence alexandrine, mais qui sait faire valoir et comprendre, sans la moindre gêne, avec l'accent de la plus entière sincérité, le mérite particulier d'une littérature si éloignée du pur atticisme. Historien de la littérature grecque, M. Alfred C. mérite pleinement ce titre, puisqu'il expose et explique le développement des genres littéraires ; mais c'est un historien qui reste avant tout un lettré. Érudit, il ne veut l'être que dans une mesure restreinte : les plus belles découvertes de l'érudition ne lui font jamais perdre de vue l'objet propre de son étude ; il ne partage pas l'illusion, bien naturelle, des heureux chercheurs d'inédit ; il n'ignore ni les hymnes gravés à Delphes sur le Trésor des Athéniens, ni les poèmes d'Isyllos découverts à Épidaure ; mais la nouveauté de ces productions littéraires ne l'aveugle pas sur leur valeur ; Hérondas lui-même, pour avoir enfin revu le jour après tant de siècles d'oubli, ne le retient pas plus longtemps qu'il ne faut : c'est à Théocrite qu'il consacre tout l'effort de sa pénétrante attention. Et n'est-ce pas là le signe d'une œuvre, comme je le disais, magistrale ? M. Alfred C. possède et domine son sujet : il n'aborde l'énumération et l'analyse des écrits alexandrins, qu'après en avoir dégagé et arrêté d'avance le caractère général ; il définit l'alexandrinisme avec l'aisance et la fermeté élégantes qui conviennent à un juge éclairé, également averti des défauts charmants et des qualités dangereuses de cette forme exquise de l'art ; discrètement, il en signale les origines lointaines dans l'atticisme et en observe les transformations jusque chez les modernes ; mais il ne se livre à aucune digression inutile : tout entier à son devoir de critique, il s'attache à expliquer ces Grecs qu'il connaît si bien, et à les apprécier sans excès d'éloge ou de blâme ; dans l'œuvre de chaque écrivain il n'a garde d'omettre des distinctions nécessaires ; il discute, approuve ou réfute, avec une égale sérénité ; enfin, après avoir maintes fois pesé le pour et le contre, maintes fois retourné un livre ou un poème sous toutes ses faces, il proclame, avec la simplicité ferme d'un juge et d'un maître, ou bien que Théocrite est décidément un grand poète, ou qu'Apollonios de Rhodes « a eu aussi son heure d'inspiration et son éclair de génie. » La même gravité, la même autorité se fait sentir dans l'étude sur Polybe, avec je ne sais quel accent plus profond encore, et, si c'est possible, plus personnel. C'est que Polybe offre un exemple rare, sinon unique, dans l'histoire de la littérature générale : il est à la fois un grand esprit dans l'ordre de la recherche scientifique et un mauvais écrivain. Or M. Alfred C. a le culte de la science, et il ne peut manquer de saluer avec admiration chez Polybe le plein épanouissement et l'application sévère d'une méthode que Thucydide seul avait entrevue. Mais il a aussi le goût trop délicat pour ne pas se lasser d'un

style lourd, monotone, maladroit même, d'une langue tout ensemble recherchée et commune, prétentieuse et fade. Cruelle alternative, que la loyauté de M. Alfred C. ne cherche pas à esquiver ! Avec une égale conviction, il démontre et la grandeur de l'historien et la faiblesse de l'artiste ; mais il n'est pas non plus de ceux qui hésitent à conclure, et, après avoir impartialement exposé les deux causes, il incline enfin à pardonner à Polybe la pauvreté de son art, en faveur de sa haute intelligence, de son noble caractère et de son grand amour de la vérité.

La tâche qui incombait à M. Maurice Croiset était de beaucoup la plus longue et la plus ingrate. Quelle immense production d'ouvrages ! et en général quelle médiocrité ! Mais l'historien de la littérature ne se laisse rebuter par aucune époque : il suit avec intérêt les signes de décomposition qui préparent les transformations futures ; il s'attache à retrouver, dans des œuvres même détestables, le souvenir et l'influence de temps meilleurs ; il ne craint pas de découvrir, dans des écrits même excellents, les marques sûres d'une décadence prochaine. Ce regard pénétrant, qui va au fond des choses, M. Maurice C. l'a appliqué, sans défaillance, à tous les écrits de la période romaine, et nulle part il ne s'est départi de cette méthode rigoureuse. Une haute impartialité domine les 700 pages qu'il a consacrées à cette vaste étude. Mais l'impartialité n'est pas l'indifférence, et partout l'auteur apparaît dans les jugements qu'il porte ; mais il s'y montre si modéré, si clairvoyant, si judicieux, si raisonnable, et pourtant si pénétré de bienveillance, si porté même à l'admiration, qu'on se sent tout naturellement amené à lui donner raison, à accepter ses conclusions comme la vérité. M. Maurice C. a ses préférences ; mais il les justifie si bien, qu'elles semblent provenir moins de son goût personnel que de l'évidence même. Il a pour Plutarque un sentiment de sympathie profonde, et quelque répugnance à tout approuver dans l'esprit de Lucien ; mais ni les côtés faibles de l'un ne lui échappent, ni le don, le génie satirique de l'autre. Sans doute sa tournure d'esprit et la modération de son caractère le mettent en défiance contre les plaisanteries impitoyables de Lucien ; mais c'est au nom même de l'histoire, au nom de la science, qu'il combat l'opinion trop commune qui tend à faire de Lucien l'apôtre de la raison contre les superstitions de tous les temps : il insiste sur la sécheresse, la vanité d'une critique qui ne puise pas toute sa force dans un idéal déterminé de raison, de goût et de beauté. Chez Plutarque, au contraire, il contemple et savoure avec délices cette fleur tardive de la morale hellénique ; il goûte avec joie ce bon sens, mêlé d'un sentiment si vif des beautés poétiques et littéraires de l'âge classique ; il connaît les défauts de son personnage, et il les signale avec loyauté ; mais ces défauts mêmes, il les rattache à des préoccupations morales, qui le touchent. Ces distinctions délicates, ces analyses subtiles, il les fait toujours avec la seule intention de mieux connaître, de mieux comprendre l'auteur qu'il étudie ; il veut rendre justice au fond même de l'homme, et c'est ainsi qu'il compense

ses sévérités par l'éloge des qualités d'où dérivent certains défauts. Son appréciation de Denys d'Halicarnasse est des plus instructives à cet égard : la franchise naturelle, et tout à fait louable, de ce rhéteur est cause qu'il a bien souvent formulé des jugements déraisonnables. Qu'on n'aille pas attribuer cependant à M. Maurice C. une indulgence et un optimisme excessifs ! Il a par endroits des impatiences, des révoltes légitimes, surtout quand il parle des ridicules inventions de la sophistique; mais ce n'est pas une raison pour qu'il nie tout ce que l'hellénisme renaissant a dû au grand mouvement sophistique du second siècle. Nulle part je ne trouve en faute la parfaite équité d'un juge aussi pondéré. Dans un seul chapitre j'aurais souhaité que le fin critique insistât davantage sur un point qui me gâte un peu la lecture du bon Plutarque, je veux dire sur la langue et le style de cet auteur. A Dieu ne plaise que je reproche à M. Maurice C. de n'avoir pas consacré un paragraphe spécial à cette étude ! Rien n'est plus souple que sa méthode d'exposition, rien n'est plus libre, et je l'en félicite. Certes il n'y a pas lieu de parler du style de Plutarque avec la même attention qu'on apporte au style d'un Sophocle ou d'un Lysias. Mais ici la lacune me paraît pourtant assez sensible : j'ai l'impression, en lisant certains passages de Plutarque, surtout ceux où l'auteur expose des considérations politiques ou philosophiques, qu'il enveloppe une pensée fort simple, parfois même banale ou vulgaire, de termes abstraits, de locution, contournées, et, disons le mot, d'un jargon prétentieux. M. Maurice C. a glissé peut-être un peu vite sur ce point; mais il a d'ailleurs admirablement défini le caractère de causerie que présentent la plupart de ces charmants traités de morale qui doivent tant, pour le style, à la traduction d'Amyot.

Une impartialité sereine était surtout nécessaire et délicate dans l'appréciation des œuvres de la littérature chrétienne. En signalant les écrits des Pères de l'Église, et en les mettant à leur place dans le mouvement général des lettres, il était indispensable que l'auteur parlât aussi des hommes, et même un peu des doctrines. Le christianisme et l'hellénisme se sont disputé le monde pendant plusieurs siècles, avant la victoire définitive de l'un, la disparition de l'autre : comment un historien de l'hellénisme n'aurait-il pas un faible pour cette culture grecque dont il a suivi dès l'origine les manifestations multiples et variées ? M. Maurice Croiset n'est pas tenté pourtant de méconnaître la valeur des hommes et des œuvres qu'a produits le christianisme. Il a, sur la saveur particulière des écrits évangéliques, sur les essais des apologistes, sur l'éloquence des orateurs chrétiens du IVe siècle, des pages excellentes, où la justesse de l'expression n'a d'égale que la modération, la sagesse de la pensée. Ici encore, c'est vraiment l'esprit scientifique qui le guide ; mais l'auteur ne craint pas cependant de sortir de sa réserve pour exprimer ses regrets personnels de voir la morale chrétienne attachée à un idéal trop étroit dans certains sermons de Jean Chrysostome, ou la pensée philosophique trop contenue dans l'œuvre, d'ailleurs si forte, d'Athanase ou de Cyrille

d'Alexandrie. L'éloquence de S. Basile et de S. Grégoire de Naziance l'enchante, sans le rendre indulgent pour les poésies du second de ces écrivains. A l'égard de tous, grands et petits, c'est partout la même équité, le même souci de rendre justice au rôle joué par chacun dans l'histoire des idées morales ou dans celle de la littérature.

Ce dernier volume, comme les précédents, n'a pas seulement le mérite d'exposer des idées personnelles et de provoquer les réflexions du lecteur sur les plus graves sujets de la morale et de la philosophie. C'est aussi un répertoire complet et commode, un manuel abondamment pourvu de renseignements bibliographiques, un livre, en un mot, destiné à être consulté sans cesse, en même temps qu'il sera lu par les lettrés.

Et maintenant que cette grande entreprise est achevée, admirons un si noble effort, enfin couronné de succès! Quel rare et touchant exemple de collaboration fraternelle! Voilà pour la science et les lettres françaises un véritable titre de gloire !

Am. Hauvette.

Georges Salles. **L'Institution des Consulats; son origine, son développement au Moyen Age chez les différents peuples.** (Paris, Leroux. 1898. 104 p. Extrait de la *Revue d'Histoire diplomatique*).

L'institution des Consulats du Moyen Age ne procède par aucune filiation des proxénies antiques et ne répond pas davantage à la conception moderne du consul, agent commercial. M. Salles démontre que le consul fut le chef des colonies des bourgeois et marchands qui, lors des croisades, prirent pied dans les pays conquis par les chevaliers, mais qui ne voulurent pas être régies par le droit féodal. On leur attribua soit un territoire, soit une ville, soit même un quartier ; et la métropole plaça à leur tête un magistrat, investi de pouvoirs déterminés ; ce magistrat s'appela communément, à partir du XII[e] siècle, consul. Mais on le trouve désigné par d'autres titres : *vicomte* dans les colonies génoises, *alcade* des Aragonnais, *procureur*, *avocat*, etc. C'est surtout dans les établissements des villes italiennes que M. S. cherche ses exemples au Moyen Age, car les consulats français, ainsi qu'il l'a écrit dans un Mémoire précédent, ne sont pas connus au delà de l'an 1500. Les consuls détiennent leurs pouvoirs, comme délégués de la métropole, qui les investit ; c'est exceptionnellement qu'ils sont les élus des marchands. Le consul n'est pas toujours un compatriote ou concitoyen de ses administrés, c'est souvent un notable du pays. M. S. réfute à ce propos la théorie de M. Schaube, qui considère, comme deux institutions différentes, les consuls nationaux et les consuls indigènes ou proxènes. Mais la nationalité du titulaire ne modifie en rien l'institution : le proxène, l'étranger, a toute juridiction même au criminel, sur ses protégés. M. Salles étudie dans le détail les attributions des consuls ; et il est

frappé de l'uniformité des usages et procédures; d'où il conclut à l'existence d'un droit international. Ce Mémoire, fortement documenté, éclaire les origines des Capitulations.

B. A.

Johann Georg Schlosser als badischer Beamter, von Eberhard GOTHEIN (Neujahrsblætter der badischen historischen Kommission), Heidelberg, Winter, 1899. In-8°, 109 p.

Il ne s'agit pas ici du mari de Cornélie, du beau-frère de Gœthe, de l'ami de Lenz et de Klinger; il s'agit du fonctionnaire, et, d'après les documents des archives, M. Gothein nous retrace les actes de Schlosser dans le pays de Bade. En somme, le grand bailli Schlosser reste tel que nous le connaissons, sérieux, grave, consciencieux, mais brusque, rude, agressif, rompant en visière avec le conseil aulique, avec le conseil ecclésiastique, avec la chambre des finances, bravant le mécontentement du ministre Edelsheim et du margrave Charles-Frédéric. Très curieuse est, par exemple, la lutte contre le vieux Sander qui impose aux enfants seize heures d'enseignement religieux par semaine et qui réplique à son adversaire en le rangeant parmi les « grands génies ». Mais Schlosser rendit de réels services — que M. G. expose tout au long — notamment dans les questions d'assistance publique en fondant un orphelinat où les enfants furent employés au tissage, et l'*Amalienstiftung* qui subsiste, témoigne encore aujourd'hui de son « labeur social » (p. 71). Il régla la frontière entre Bade et l'Autriche antérieure, non sans se chamailler avec la régence de Fribourg. Et il fut mêlé à de plus graves intérêts : il eut une mission à Vienne en 1782 et fut chargé de correspondre avec Pfeffel, puis de s'aboucher avec Gérard pour soumettre à la France le projet du *Fürstenbund*. Enfin, lorsqu'il dut quitter Emmendingen où il s'était fait trop d'ennemis, pour venir à Carlsruhe, en qualité de conseiller intime, il joua dans les affaires françaises le rôle de jurisconsulte et de diplomate. Schlosser fut l'adversaire décidé de la Révolution; car, par pessimisme, il était conservateur. Toutefois, dans le litige des princes possessionnés (Bade avait, sous la souveraineté du roi, la supériorité territoriale à Rodemaker et à Beinheim), il fit preuve d'une merveilleuse sagacité. Il proposa de laisser aller les choses, de tirer parti des événements, d'échanger ces possessions de la rive gauche qui n'avaient pour Bade aucune valeur, de lâcher le fougueux évêque de Spire qui protestait avec passion contre les décrets de la Constituante. Dans un mémoire remarquable, le plus remarquable qu'il ait écrit, il dit que la France se dégoûtera de l'anarchie, qu'elle aura un Cromwell, que Bade n'aura plus jamais pour ses domaines du dehors l'indépendance et l'immédiateté que fixaient les traités, qu'il vaut mieux abandonner ses droits et faire un accommodement avantageux. Il ne fut pas

écouté, et en 1794, il donnait sa démission. L'étude que lui consacre M. Gothein est complète et on la lit avec intérêt, bien qu'avec un peu de fatigue, parce que l'auteur a négligé de la couper, de la diviser en chapitres [1].

A. C.

La mission secrète de Mirabeau à Berlin (1786-1787), d'après les documents originaux des archives des affaires étrangères avec introduction et notes par Henri WELSCHINGER. Paris, Plon. 1900 In-8°, 522 p. 7 fr. 50.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Welschinger de réimprimer la correspondance que Mirabeau envoya de Berlin à Versailles pendant les années 1786 et 1787 et qu'on connaît sous ce titre — qui d'ailleurs est de Mirabeau — *Histoire secrète de la cour de Berlin.* M W. rappelle d'abord dans une introduction les débuts de Mirabeau et raconte, d'après l'excellente biographie de M. Stern, ce que fut sa mission à Berlin ; il apprécie la correspondance ; il prouve que Mirabeau, malgré ses dénégations, a publié les lettres, et, au passage, que Talleyrand ne rompit pas pour toujours avec l'indiscret. Il énumère ensuite dans une note les diverses éditions de l'*Histoire secrète* et publie, à son tour, ce qu'il nomme à bon droit l'édition définitive. Cette édition est faite d'après les minutes originales léguées par La Marck à Bacourt et par Bacourt au ministère des affaires étrangères. On trouve donc dans le texte publié par M. W. tous les passages supprimés dans les précédentes éditions et, en toutes lettres, les noms qui ne figuraient qu'en initiales. Mais il est fâcheux que l'impression ne soit pas mieux soignée et que les lapsus, les incorrections soient en si grand nombre [2]. M. Welschinger a, ce semble, corrigé trop rapidement ses épreuves et il ne connaît pas la Prusse de Frédéric Guillaume II aussi bien que la France de Napoléon I. Il imprime partout *Welner* au lieu de Wöllner et qu'est-ce qu'un prince de *Gœthen* ou de *Gœthe* (p. 224, 225, 248) [3] ? Mais il a fait suivre chaque lettre d'un court précis qui contient le résumé des observations de Trenck *(Examen politique et critique de l'Histoire secrète)* et des notes sur les principaux personnages : on peut ainsi vérifier la valeur des assertions et des renseignements de Mirabeau. Il donne, en outre, les lettres qu'il a trouvées et que Talleyrand avait revues et corrigées pour les transmettre au ministre, et il a soin d'indiquer les modifica-

---

1. P. 98, lire Ternant et non *Ternaux*.
2. Ainsi, p. 290, Cliton pour *Clitus*. Même la table nominative demanderait un *erratum : la baronne* de Gemmingen pour le baron; *Sweton* pour Swieten : *Wonsch* pour Wunsch. Dans le texte, on trouve tantôt Finkenstein et tantôt Finckestein; à la même page (p. 229) Viviez et Vivier; p. 213, Veyrac et ailleurs Verac; etc.
3. Il s'agit du prince d'Anhalt-Cœthen.

tions de l'abbé de Périgord par des italiques et les suppressions par des points suspensifs. S'il n'a pas apporté, quoi qu'il dise (p. 91), à sa publication tous les soins dont elle était digne [1], il aura le mérite d'avoir livré à l'impression dans leur intégrité ces terribles lettres où Chateaubriand retrouvait tout Mirabeau [2].

A. C.

Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française par Alexandre Tuetey. Tome quatrième, Assemblée Législative, première partie. Paris, Imprimerie nouvelle (association ouvrière), 11, rue Cadet, 1899. in-8, xxxv et 652 p.

Ce quatrième volume qui témoigne, comme les précédents, d'un long et difficile labeur, contient les titres des documents manuscrits trouvés par M. Tuetey sur le Paris de l'Assemblée législative : démission de La-

---

1. Voyez en Allemagne quelle acribie un Bailleu apporte à l'édition de la correspondance de Talleyrand et un Koser, à celle des mémoires de Katt.

2. Voici quelques observations dont on pourra profiter pour une seconde édition : p. 111 on aurait voulu une note sur Féronce — par inadvertance de l'éditeur, un même personnage a deux notices au lieu d'une, ainsi Bischoffswerder, p. 127 et 198; Goertz, p. 143 et 195, Struensee, p. 149 et 199; — p. 151 manque une note sur Schweizer, et Jeanneret n'a la sienne qu'à la p. 417; — p. 172, lire Vittinghof au lieu de *Wittinkoff*; — p. 180 les prénoms de Tauentzien sont Boguslaus-Emmanuel et non *Boleslas-Cunnarinel* (!); — p. 182 lire Geusau et non *Gaysau* ou, comme à la table *Gaysac*; — p. 185, ligne 11, lire « sait » et non *fait*; — p. 194 Lehwald et non *Levald* ou, comme à la table, *Lewold*; — p. 209, Kæmmerer et non *Kammerer*; — p. 214, lire Kalckstein et non *Kalschstein*; — p. 227 Itzenplitz et non *Isemblitz*; — p. 230 Gutschmied et non *Gudschmidt*; — p. 234, Fersen et non *Ferjen* (cf. p. 95); — p. 257 (261, 269) Reck et non *Reek*; — p. 261, Keyserlingk et non *Kaiserling*; — p. 272 Seckenberg et non *Feckenberg*, Dalberg et non *d'Alberg*; — p. 279 Vitzthum et non *Witzthum*; — p. 282 (et p. 326), c'est là et non p. 384 qu'il fallait mettre la note sur Lavater; — p. 285, lire Münchhausen et non *Munchaufen*; — p. 293, Rabener et non *Rabner*; — p. 313 et ailleurs Holstein-Beck et non *Holsteinbeck*; — p. 316, la note sur Edelsheim est très incomplète, et il ne suffisait pas de rappeler son rôle dans l'enlèvement d'Enghien; — p. 320 (cf. 342, 353 et 356) lire Heymann et non *Hayman*; — p. 330 Rohdich et non *Rodig*; — p. 352, Schlichtegroll et non *Schlichlegrol*; — p. 357 : pourquoi imprimer « la fameuse T... » et ne pas mettre en toutes lettres *Tribade*, comme l'a fait Mirabeau dans l'édition de 1789? quel singulier scrupule! — p. 362 lire Goerne et non *Goern*; — p. 366, là encore (cf. p. 398) quelle étonnante pudeur de remplacer le mot *giton* par une initiale!; — p. 392, Sprengporten et non *Spring-Porten*; — p. 407, Westphal et non *Westfall*; — p. 411 ; ici aussi, pourquoi ne pas imprimer *Bonneau* (que d'ailleurs M. W. a osé transcrire plus haut) et *bordel*, comme dans le texte de Mirabeau? — p. 414, Eben et non *Ebben*; — p. 421, Breitenfeld et non *Streitenfeld*; Kesselsdorf et non *Keneldorf*; Hülsen et non *Kuls*; — p. 428, Kalckreuth n'a pas « cédé » Mayence aux Français; — p. 439, cet Eugène de Wurtemberg n'est pas, comme le croit l'éditeur, le duc Charles-Eugène, mari de Françoise de Hohenheim.

fayette, troubles, bruit d'un départ de Louis XVI, fêtes en l'honneur des soldats de Chateauvieux et de Simonneau, affaire du Comité autrichien, chute du ministère girondin, journée du 20 juin, dons patriotiques et proclamation de la patrie en danger, organisation du camp sous Paris, déchéance du roi réclamée par les sections et par la Commune, journée du 10 août. On pourra faire désormais, grâce à M. Tuetey, une histoire de ce fameux 10 août. Il indique toutes les sources qu'il range sous dix rubriques : préparatifs ; historique ; rapports procès-verbaux et déclarations ; participation des Suisses ; incendie et pillage des Tuileries ; morts et blessés, secours, pensions, dons ; fête funèbre ; adhésions ; protestations ; conséquences. Aucune journée révolutionnaire n'était plus obscure. M. T. fait sur elle la lumière. Il expose dans son *Introduction* de quels éléments étaient formées les forces insurrectionnelles qui montèrent à l'assaut du palais royal, et il prouve qu'à côté des Marseillais, des Brestois et des fédérés de tous les départements s'étaient groupés des gardes nationaux de toutes les sections parisiennes, appartenant pour la plupart à la classe ouvrière et exerçant les professions les plus variées, nullement émeutiers de métier, nullement fauteurs de désordres et de troubles, nullement attirés par l'appât du pillage. Il relève également de curieux incidents et des traits caractérisques qui ont échappé aux historiens (p. v-xv) et l'on regrettera avec lui la perte de ce manuscrit où Marie-Antoinette avait fait un « tableau narratif et descriptif des huit femmes de chambre de Madame Royale » et « la censure mordante de quelques maîtres des enfants de France ». Enfin, dans cette introduction — si intéressante qu'on la voudrait plus longue — le patient et habile chercheur produit une statistique remarquable : l'état des fédérés et gardes nationaux tués, morts de leurs blessures ou blessés le 10 août. Cet état a été dressé par la municipalité et, comme le démontre M. Tuetey, très sérieusement fait. Il comprend 42 fédérés marseillais, 7 fédérés brestois, 32 fédérés d'autres régions, 8 gendarmes des 29e et 35e divisions, et 285 gardes nationaux parisiens, en tout 376 personnes. Dès lors tombent les évaluations de Poisson, de Michelet, de Ternaux, de Taine, etc., et il est permis de dire avec M. Tuetey, après avoir constaté la condition sociale des combattants et la ferveur de leurs sentiments patriotiques (car beaucoup, bien que gravement atteints, n'ont pas attendu leur guérison pour voler aux frontières) que l'insurrection du 10 août a été, non une simple émeute, mais « l'explosion des colères longuement amassées, le déchaînement de la fureur de tout un peuple, des provinciaux comme des Parisiens, en un mot un mouvement national ». Ce volume rendra donc de grands services en signalant aux travailleurs tant de témoignages où la physionomie des événements est plus exactement retracée que dans les *Mémoires* de l'époque, et il faut en remercier le modeste et consciencieux éditeur — d'autant qu'il a joint à sa description des 3981 numéros une table alphabétique de cent-cin-

quante pages en deux colonnes qui a dû lui coûter beaucoup de peine et de temps.

A. C.

Les volontaires nationaux pendant la Révolution, par Ch.-L. Chassin et L. Hennet. Tome Ier. Historique militaire et états de services des huit premiers bataillons de Paris, levés en 1791 et 1792, documents tirés des archives de la guerre et des archives nationales. [Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française, publiée sous le patronage du Conseil municipal.] Paris, Cerf, Noblet, Quantin, 1899. In-8, 768 p.

Ce volume pourra servir de guide et de modèle à tous ceux qui voudront entreprendre l'histoire des volontaires de leur département ; mais on peut dire à l'avance que nul ne sera aussi complet que les deux auteurs dont l'un, déjà très compétent, peut en outre, par la situation qu'il occupe aux archives administratives du ministère de la guerre, puiser pleinement aux sources mêmes. MM. Chassin et Hennet donnent d'abord la liste des premiers volontaires de Paris, de ceux qui, en juin 1791, se déclarèrent disposés à se dévouer à la défense des frontières. Ils font ensuite l'historique des trois premiers bataillons de Paris, ou bataillons de 1791. Sur la levée de 1792, ils apportent une foule de détails curieux et d'informations très intéressantes, parfois très neuves que nous ne pouvons résumer ici ; mais tout le chapitre sur les volontaires de 1792 mérite d'être consulté par les historiens de l'armée française. Suit le récit de ce qu'ont fait le 4e bataillon de Paris, dit 1er des sections armées, le 5e bataillon, le 6e bataillon, un autre 6e bataillon qui s'appelait le bataillon de Bonconseil, le 7e bataillon, dit du Théâtre-Français, le bataillon 7e *bis* et le 8e bataillon, dit de Sainte-Marguerite. On a donc dans ce volume *dix* historiques de bataillons parisiens, et des historiques aussi minutieux et fouillés que possible, contenant la formation du bataillon, sa composition, ses marches et combats, son embrigadement et les états de services de tous ses officiers et sous-officiers, voire des soldats. La masse de renseignements que les deux auteurs nous fournissent ainsi, est vraiment incroyable : effectifs, notices biographiques, documents importants pour l'histoire générale comme le *Précis* du 1er bataillon, le mémoire de Vezu (p. 279), les pièces relatives au commandant Chopplet, le compte rendu de Clozel (p. 617), la relation des combats de Rousselaer (p. 692). L'ouvrage fait honneur aux deux érudits qui l'ont entrepris ainsi qu'au Conseil municipal de Paris qui l'a patronné.

A. C.

E. de Villiers du Terrage, **Journal et souvenirs sur l'expédition d'Égypte**, 1798-1801, mis en ordre et publiés par le baron Marc de Villiers du Terrage. Avec portraits, cartes et gravures. Paris, Plon, 1899. In-8, xxiii et 378 p., 5 fr.

Édouard de Villiers du Terrage, instruit dans les mathématiques par son oncle Villantroys, était élève de l'École polytechnique lorsqu'il s'embarqua pour l'Égypte en qualité d'attaché à la commission scientifique. Il passa au Caire ses examens de sortie et fut nommé par Bonaparte ingénieur des ponts et chaussées. Ce fut Villiers qui reconnut les points d'atterrissement autour de Péluse; il leva, avec quelques-uns de ses collègues, les profils de la vallée du Nil ; avec Jollois, il réunit dans ses séjours à Syout, à Denderah, à Esné, à Thèbes, des notes et des dessins en grand nombre, et l'on doit remarquer que Villiers et Jollois, partis les premiers pour la Haute-Égypte, quinze jours seulement après Denon, devancèrent les deux commissions que Bonaparte envoya quelques mois plus tard. Ils dessinèrent le zodiaque de Denderah, découvrirent le tombeau d'Aménophis III, et Champollion a loué l'exactitude de leur description de Thèbes. Ajoutons que Villiers prit encore part à quatre expéditions qui parcoururent la région de l'isthme de Suez pour faire un nivellement entre les deux mers et qu'il dressa la carte de la vallée de l'Égarement, ainsi que celle de la province de Belbeis. Son petit-fils publie aujourd'hui ses *Journal et souvenirs*. Villiers avait d'abord écrit son journal sur des feuilles volantes et sur de petits carnets. Au moment de revenir en France, pendant les mois d'inaction qui précédèrent le départ de la commission des sciences et arts, il rédigea, à l'aide de ces memento, un véritable journal. Plus tard, lorsqu'il travailla à la *Description de l'Égypte*, il développa considérablement les pages relatives à ses séjours sur l'emplacement de plusieurs villes anciennes. Enfin, vers 1835, il revit le journal et le recopia, mais en le transformant, en y intercalant des observations générales et plusieurs lettres écrites ou reçues par lui en Égypte, et en retranchant de menus faits qu'il jugeait trop personnels. M. Marc de Villiers du Terrage a reproduit ce texte en y insérant à son tour tout ce que son grand père n'avait pas recopié et qui se trouvait dans quelques feuilles volantes et dans un carnet que le hasard avait conservés. Tel quel, le livre offre un grand intérêt, non seulement pour les historiens de l'égyptologie, mais pour ceux qui voudront mieux connaître l'extraordinaire campagne de l'Égypte. Il y a là des détails curieux sur l'aspect de Malte, sur l'Institut d'Égypte, sur la révolte du Caire, sur Esné et son jardin français, sur Menou, sur le retour de la commission des arts, etc. L'éditeur s'est fort bien acquitté de sa tâche et l'on ne peut que louer son exactitude et sa compétence. Son introduction nous renseigne sur le texte des Mémoires et sur l'existence de Villiers ; ses notes sont toujours les bienvenues, et il a joint à l'ouvrage une liste complète des membres de l'Institut d'Égypte et de la commission des sciences et arts, une très bonne notice sur les portraits de Dutertre (plusieurs de ces portraits des

membres de l'expédition ont été reproduits dans le volume), et un index des noms de personnes [1].

A. C.

Albert Lumbroso, **Correspondance de Murat** (juillet 1791-juillet 1808], préface de H. Houssaye, avec cinq portraits et six fac similés d'autographes. Turin, Roux Frassati et Cie, 1899. In-8°, xxx et 512 p., 6 francs.

Était-ce la peine de reproduire l'orthographe parfois fautive de Murat? Que nous importe qu'il écrive *ralie* et *coeffure?* Mieux valait donner les lettres sans s'attacher à ces insignifiants lapsus. Mais la publication de M. Lumbroso est fort méritoire. Il publie 401 textes selon l'ordre chronologique — du 5 juillet 1791 au 18 juillet 1808 — en les classant en quatre groupes : soldat et général, maréchal et prince, addenda, lettres non datées (mais, comme il le remarque dans sa substantielle et spirituelle introduction, écrite en excellent français, la plus grande partie des lettres est adressée à Napoléon pendant l'année 1808 et, soit dit en passant, ces lettres de 1808 nous renseignent singulièrement sur les événements d'Espagne). Il a dépouillé les ouvrages de M. Boulay de la Meurthe et de M. le comte Joachim Murat, la brochure de M. Biagi qui contient quarante lettres de Murat à sa fille Laetitia, le recueil de Schlitter, les collections d'autographes, les archives publiques de France et d'Autriche, etc. Deux archives privées de grande importance lui ont été fermées : celles de la famille du duc de Gallo qui fut le ministre des affaires étrangères du roi Murat et celles de M. le comte Murat, qui prépare un livre sur le règne de Joachim. Mais, en somme, et malgré ces lacunes, nous aurons dans l'ouvrage de M. Lumbroso la plupart des lettres de Murat. L'éditeur y joint des lettres de Caroline, et il fait bien. Il annote le texte, comme il convient, discrètement, sans

---

1. Une preuve du savoir et du zèle de l'éditeur est la liste qu'il donne (p. 35) des chevaliers de Malte qui accompagnèrent l'expédition. Elle est plus complète qu'il ne le croit, il ne lui manque que Hautpoul et Mongenet. J'ajoute seulement que Bonvouloir, Saint-Exupery, Duchesne et Le Bègue, devenus aspirants de marine, sautèrent avec l'*Orient*. au combat d'Aboukir; que Du Peyroux devint chef de bataillon au 85e ; Saint-Félix, aide de camp de Darmagnac ; Bourbel, capitaine au 26e chasseurs (blessé grièvement); La Faye, capitaine des grenadiers au 18e (tué sous Alexandrie); Cheffontaines, adjoint à l'état-major (mort en Égypte); Alpheran et d'Auray, aides-de-camp de Menou ; Tousard, chef de brigade du génie ; que Sainte-Colombe et Vibrac entrèrent dans le génie ; que De Pierre entra dans la marine. — P. 85, le personnage appelé *Dargenel*, se nomme d'Argeavel ; cp. *Jeunesse de Napoléon I*, 174 et 397 ; nous nous permettons de renvoyer l'éditeur à cet ouvrage, où il trouvera quelques renseignements sur Alméras (et non *Almeyras*, III, 245 et 310), d'Alvimart qui fut condisciple de Napoléon à Paris et non à Brienne (I, 256 et 444), d'Andigné (I, 335 et 472), d'Anthouard (II, 182 et 330), Dommartin (III, 170 et 292), Fugières (II, 228 et 342), Jullien (I, 461), les Lepère (I, 166 et 390), Sucy (II, 162 et 317), Villantroys (II, 180 et 327) et autres.

donner une complète biographie des personnages; il ne dit que l'indispensable. Le second volume renfermera les lettres de Murat, roi de Naples, et un index alphabétique des noms qui facilitera les recherches [1].

A. C.

État-major de l'armée, section historique. **Campagne de** 1809 en Allemagne et en Autriche, par le commandant Saski. Tome 1er. Paris, Berger-Levrault, 1899. In-8°; VIII et 586 p.

Le premier tome de l'ouvrage du commandant Saski, paru sous les auspices et avec l'attache de la section historique de l'État-major de l'armée, est conçu et disposé comme le travail du commandant Foucart sur la campagne de 1806-1807. C'est, non pas une histoire proprement dite, mais un recueil de documents tirés, pour la plus grande partie, des archives ou ministère de la guerre. On voit d'abord les mesures que prend l'Empereur pour faire face à une lutté qu'il prévoit et augmenter ses forces, quelles instructions pressantes il adresse sur ce point à Clarke, à Davout et aux princes de la confédération, comment il constitue en corps d'armée la division Oudinot, réunit à Magdebourg la division Saint-Hilaire et forme le corps d'observation de l'armée ou Rhin commandé par Masséna. Mais bientôt, dans la dernière quinzaine de février, il n'y a plus de doute sur les intentions de l'Autriche : Napoléon nomme Berthier major-général pour l'armée du Rhin, pour le corps des villes hanséatiques et pour le corps d'observation du Rhin ; il rassemble les troupes de la confédération, concentre l'armée du Rhin à Bamberg, lui envoie des renforts, tout en organisant un corps de réserve, donne de nouvelles instructions à Davout, à Masséna, à Lefebvre qui commande les Bavarois, aux commandants des divers corps en cas d'une attaque inopinée des Autrichiens, et finalement, « lorsque la guerre paraît à peu près inévitable » (p. 405), dépêche Berthier à Strasbourg pour assurer aux premières opérations de la campagne une direction conforme à ses vues. C'est là, au moment où l'Empereur juge la situation assez critique pour envoyer sur la base d'opérations le major général — ainsi que l'intendant général Daru — que se termine le volume. M. Saski a joint à l'ouvrage des annexes (décrets, états de situation, etc.), quatre croquis (Augsbourg et Passau) et une carte de l'Europe centrale. On louera la façon intelligente dont il a ordonné son travail : il l'a bien divisé (sans s'astreindre toujours à la chronologie, et il a eu raison de grouper, en un seul chapitre, tout ce qui est relatif aux demi-brigades provisoires de réserve) ; les documents se suivent dans un ordre très clair, en quatorze chapitres, et sont annoncés

1. Lire p. 7 Albouys de Cahors; p. 13 Monmayou (cf. p. 451); p. 27 de Blou et Decous; p. 135 Deutz; p. 329 Faudoas (cf. p. 376); p. 470 Boinod (et non *Boisnard*),

par des exposés sobres et nets. L'impression est d'ailleurs fort soignée [1].

A. C.

Campagnes de Russie et de Saxe 1812-1813. Souvenirs d'un ex-commandant des grenadiers de la vieille garde, fragment des Mémoires inédits du lieutenant-général J.-J. Vionnet de Maringoné, avec préface de Rodolphe Vagnair. Paris, Dubois. 1899. In-8, 193 p.

Vionnet qui fut fait baron par Napoléon et vicomte par Louis XVIII, avait rédigé ses Mémoires. On n'a retrouvé des vingt trois volumes qu'il a écrits que le manuscrit publié aujourd'hui par M. Vagnair. Il y raconte les campagnes de Russie et de Saxe. Son récit est intéressant, souvent dramatique. Nous citerons, par exemple, l'aspect du champ de bataille de la Moskova, quelques épisodes de l'incendie de Moscou et — bien qu'il y ait des répétitions et des longueurs — la description de la retraite, notamment le passage consacré aux *hébétés*. C'est dommage que le volume soit d'un format peu ordinaire et d'une impression mauvaise; dommage que l'éditeur ait reproduit tel quel le texte de Vionnet. Pas un seul nom de lieu n'est identifié, des noms de personnes sont estropiés (comme celui du général Lanusse, écrit *Lanus* !) et l'on trouve des abréviations comme *Nous biv.* (pour « nous bivaquames »). M. Vagnair nous répondra que c'est son droit, qu'il a voulu donner le manuscrit dans sa forme originale; mais Vionnet a-t-il vraiment écrit *Ornanano* (p. 133), *Tharaud* (p. 137 pour « Tharand »), et lorsqu'il dit qu'il a couché à Landstuhl (dans le texte, *Landsthut* p. 99) *à Lauge,* ne faut-il pas lire à l'ange, à l'auberge de l'ange? Cette façon de publier les textes est très commode pour l'éditeur, mais déroute et agace le lecteur. M. Vagnair a du moins le mérite d'avoir mis en tète des *Souvenirs* une notice sur Vionnet, neuve et détaillée [2].

A. C.

Louis XVIII et les Cent Jours à Gand, recueil de documents inédits publiés pour la Société d'histoire contemporaine par MM. Édouard Romberg et Albert Malet. Paris, Picard, 1898. Tome I, lxiv et 256 p.

Les documents que contient ce recueil, proviennent des archives du duc de Blacas et des archives impériales de Vienne. Les éditeurs ont

---

1. Lire p. 153 Heidenheim et Hall au lieu de *Heindenheim* et *Haal;* p. 298 Hochstett et non *Hæchstett*; p. 299 Beker et non *Becker*, Pernety et non *Pernetti*, Flayelle et non *Flayet*, Günzbourg et non Gunzbourg.

2. Nous ne relevons pas les innombrables fautes que présente la transcription des noms propres; mais nous signalerons un ou deux lapsus de l'introduction de M. Vagnair: p. 9 « les généraux *Desprès*, *Brassier* », lire le général Deprez-Crassier; p. 10 « *Meunier* », lire Munnier; *id.* « *Stemfeldt* », lire Steinfeld.

aussi inséré les actes officiels parus au *Journal universel*, journal de la cour de Gand. Les pièces sont réunies sous diverses rubriques : lettres des souverains alliés et de Louis XVIII ; pièces où le roi a fait acte de souverain, ordonnances et projets d'ordonnances, instructions, etc. ; pièces relatives à la déclaration du 2 mai ; pièces concernant la création et la nomination de commissaires du roi auprès des armées d'invasion ; pièces sur les projets d'insurrection dans les départements du Nord ; pièces sur le concours et secours sollicité de l'Espagne en vue d'une campagne dans le Midi ; lettres du comte d'Artois, de Lainé, du baron Vincent ; mission de Gain de Montagnac à Londres. Cet ordre est un peu factice, mais il s'imposait. La plupart de ces documents sont inédits et quelques-uns, fort curieux et fort importants pour l'histoire générale (à noter par exemple les craintes qu'inspirait le parti orléaniste). En tête du volume M. Romberg a mis une très intéressante introduction de soixante pages où il donne une foule de détails, jusqu'ici inconnus en grande partie, sur le séjour de Louis XVIII à Gand et en Belgique [1].

A. C.

A. Martinien, **Tableaux par corps et par batailles des officiers tués et blessés pendant les Guerres de l'Empire** 1805-1815. Paris, Lavauzelle, in-8, 824 p., 20 fr.

Ces *Tableaux* intéresseront tous ceux qui s'occupent de l'histoire militaire du premier Empire. L'auteur a relevé près de 60,000 noms. Il n'a pas, comme on pourrait le croire, copié aux archives du ministère de la guerre des listes toutes faites ; ces listes n'existent pas. Il a dépouillé près de douze mille cartons et de trois mille registres ! Aussi son travail lui a coûté plus de dix années. Il a rangé les noms des tués et blessés par régiments et par batailles dans l'ordre suivant : I, l'empereur et les princes (Napoléon, Murat, Eugène, Jérome ont été blessés, le premier à Ratisbonne, le second à Vinkovo, les deux autres à Legnago et à

---

1. P. 1. C'est non pas *Hugues* de Damas, mais Roger de Damas que Louis XVIII nomme commissaire auprès de l'Autriche (ou mieux, auprès de l'armée de l'empereur d'Autriche), et le Talleyrand dont il s'agit, est, non pas commissaire, mais commissaire-adjoint de Roger de Damas qui était trop grand personnage pour avoir un collègue revêtu des mêmes pouvoirs ; le Damas en question est cité p. 131 et, comme il était comte, ne doit pas être confondu à la table avec le baron du même nom — P. 68. Castejas doit être lu Castéja. — P. 141, le général *de Perrière* est le général Poissonnier-Desperrières qui fit alors imprimer une *Réfutation d'un soldat à MM. les conseillers de Buonaparte, se disant empereur des Français*. — *Id*. Brossard est le futur général de Brossard qui, l'année précédente, chef d'escadron et aide-de-camp de Delaborde, avait été chargé par le ministre Dupont (7 avril 1814) de remettre des dépêches aux commandants des places de l'Est. — P. 217, lire Dalhousie (et non *d'Halousie*) ; ce nom manque à la table (où, soit dit en passant, il y a une faute grave, *Bournonville* pour Beurnonville).

Waterloo). II, État-major et services généraux. III, Garde impériale. IV, gendarmerie. V, infanterie. VI, cavalerie. VII, artillerie, génie et train des équipages. VIII, marine. IX, troupes alliées. Il n'oublie pas, comme on voit, les officiers des équipages de la flotte, ni ceux des troupes italiennes, napolitaines, espagnoles, hollandaises, westphaliennes et polonaises, ni les contingents allemands, les Bavarois qui combattirent avec nous à Pultusk et dans le Tyrol, à Wagram et à Polotsk, les Saxons, les Wurtembergeois, les Hessois, les Badois, les régiments de la confédération du Rhin, les Autrichiens et les Prussiens qui prirent part à l'expédition de Russie. Le modeste et consciencieux auteur n'a pas dit dans son avertissement le profit que l'histoire pouvait tirer de son livre. On voit, en le lisant, quelle énorme consommation d'hommes Napoléon a faite. Dans l'espace de dix ans, parfois même à quelques semaines de distance, des régiments ont deux, trois colonels tués à l'ennemi. Des batailles ont été moins meurtrières, d'autres ont été plus terribles qu'on le croit d'ordinaire; à Pultusk le 88e où Cambronne était chef de bataillon, a quarante officiers hors de combat. Les pertes essuyées à Austerlitz et à Iena (victoires relativement faciles) ne sont rien ou presque rien à côté de celles d'Auerstaedt et d'Eylau; le 14e eut à Eylau vingt-six officiers tués et treize blessés; le 24e, dix-sept tués et trente-sept blessés. Certaines armes ont souffert énormément dans certaines actions : l'artillerie à Wagram et la cavalerie à Essling (la cavalerie n'a jamais été aussi rudement éprouvée que dans les guerres du premier Empire). Le génie qui ne fait que la guerre de sièges, a quatre officiers tués et quatre blessés a la bataille de Krasnoë. Le corps d'état major dont les officiers ont constamment parcouru le champ de bataille, est cruellement atteint à Leipzig. Dans la campagne de 1814 — comme à Waterloo avec les cuirassiers et les carabiniers — la vieille garde porte presque tout le fardeau et compte le plus de victimes. Quelques fautes d'impression et quelques inexactitudes inévitables dans la transcription des noms propres ne diminuent nullement la valeur de cette publication de M. Martinien : elle doit figurer dans toutes les bibliothèques militaires et aura bientôt, pensons-nous, une deuxième édition.

A. C.

Mémoire de Pons de l'Hérault aux puissances alliées, publié pour la Société d'histoire contemporaine par Léon G. Pélissier. Paris, Picard, 1899, in-8°, LVI et 374 pages.

Le *Mémoire* de Pons de l'Hérault est inachevé; mais il est bien intéressant. Pons décrit l'île d'Elbe sous le gouvernement de Napoléon, et si, après avoir lu ses *Souvenirs*, on ne trouve plus à cette description le charme de la nouveauté, on jugera néanmoins qu'il a su représenter d'une façon assez vive et saisissante la vie que mène l'empereur, son

administration, ses relations avec sa famille, et il ne sera pas inutile de contrôler les *Souvenirs* par le *Mémoire* et réciproquement. Il raconte le départ de Napoléon, le débarquement au golfe Jouan et le commencement de la marche triomphale ; il s'attribue peut-être un rôle trop considérable dans l'expédition et se fait la part plus belle qu'elle ne l'était ; mais que de renseignements, parfois inconnus jusqu'ici, toujours curieux et évidemment véridiques sur les préparatifs de la flottille, sur les sentiments des Elbois et leur touchante douleur, sur les incidents de la traversée, sur les proclamations de l'Empereur, sur les premières journées en Provence et en Dauphiné, sur les conversations de Napoléon avec ses guides et les gens qu'il rencontrait, sur l'opinion qu'il avait des personnes et des villes, du général Loverdo et des Marseillais ! Enfin, Pons narre ses propres aventures, la manière dont il accepte la mission que Napoléon lui confie auprès de Masséna, son voyage à travers un pays troublé, la lutte ardente entre royalistes et « napoléonistes », l'effervescence qui règne à Marseille, son arrestation, sa captivité dans le château d'If avec Traham pour commandant et Vincent de Saint Laurent pour compagnon d'infortune, sa délivrance, son arrivée à Toulon. M. Pélissier a donc bien fait de publier ce *Mémoire*. Il l'accompagne de notes précises et utiles [1], ainsi que de pièces justificatives d'assez grande importance (notamment le réquisitoire du substitut Laget de Podio contre Masséna) et dans l'introduction il a écrit une biographie très exacte, très complète, très attachante de Pons.

A. C.

Général baron Gourgaud, journal inédit, 1815-1818, avec préface et notes par MM. DE GROUCHY et Antoine GUILLOIS. Paris, Flammarion, 1899. Deux vol. in-8°, 590 et 564 pp. 15 francs.

Ces pages sont, comme disent les éditeurs, précieuses (I, 9). Non pas toutes. Elles ne donnent pas une idée favorable des entours de l'empereur à Sainte-Hélène. Ce ne sont que piques, que brouilles, qu'accès de mauvaise humeur, que plaintes et regrets. Napoléon « bourre » souvent ses fidèles (II, 358, 381, I, 484). Mme Bertrand souhaite de quitter l'île et traite Mme de Montholon de méchante femme. Gourgaud qualifie Las Cases de jésuite et Montholon refuse de lui céder le pas (I, 268) ; Las Cases que Napoléon affectionne et regarde comme un homme de grand mérite est aux yeux de Gourgaud un flatteur outré qui n'a pas fait la guerre sous les ordres de l'empereur et n'est venu à Sainte-Hélène que pour faire parler de lui, écrire des anecdotes et gagner de l'argent (I, 316). Jeune, fougueux, fier de ses services, mal récompensé (I, 335

1. P. 140, l'expression n'a pas, comme le croit l'éditeur, trahi la pensée de Pons ; Bonaparte avait fait placer en 1794 des batteries sur la côte d'Antibes.

et 427-429), Gourgaud est jaloux de Napoléon comme de sa maîtresse. On finit par tirer parti de cette disposition d'esprit. Il fallait envoyer en Europe, après Piontowski, Las Cases et Santini, un nouvel avocat. On convint qu'une mésintelligence passagère de Gourgaud et de Montholon deviendrait une brouille mortelle; ils se provoquèrent en duel, et le gouvernement anglais laissa partir Gourgaud. Ce dernier joua si bien son personnage qu'il réclama de Napoléon une indemnité sans crainte de paraître indélicat et ingrat. L'empereur trouvait même qu'il chargeait trop son rôle (I, 15). Mais ce qui fait le prix de ces deux volumes, c'est qu'on y revoit Napoléon brusque, impérieux, appréciant les hommes et les choses avec une franchise brutale. Il parle peu de ses belles années ; il ne cesse de revenir à Waterloo : s'il avait fait ceci ou cela, s'il avait culbuté la Chambre, s'il avait tenu jusqu'au bout ! (I. 504, 578, etc.). Quelques détails qu'il faudrait, il est vrai, contrôler, étaient inconnus jusqu'ici : la rencontre avec le frère Élie (I, 361), les amours de Jullien et d'une jeune Valentinoise, uu duel que le lieutenant Bonaparte aurait eu avec un officier de Royal-Vaisseaux (I, 496). Citons encore le portrait des Directeurs (I, 468), une relation du retour de l'île d'Elbe (I, 373), des jugements sur Ney, sur Moreau, sur Êvain — qui ne s'est avancé que par les bureaux — sur Clauzel à qui Napoléon aurait voulu confier le ministère de la guerre et qui est assez vigoureux pour se mettre à la tête d'un mouvement et renverser les Bourbons, etc. Les éditeurs ont bien fait de mettre en italiques les propos et discours de Napoléon. Mais ils auraient dû ajouter à leur publication un index des noms propres et, dans leur préface, comparer de près les souvenirs de Gourgaud à ceux de Montholon et de Las Cases. Nous n'avons pas à faire ici cette comparaison : de prime vue, il nous semble que Montholon reproduit Las Cases, et que Gourgaud est d'accord avec Las Cases sur tous les points, avec plus de précision et de brièveté. Il y a aussi de ci de là quelques petites fautes [1]. Remercions néanmoins et la famille de Gourgaud et

1. I, 31 et 39, lire Beker et non *Becker* ; 191, Ordener et non *Ordonneau* ; 204, Zayonchek et non *Jazonschef* ; 228, Mesmer et non *Messmer* ; 266, Belliard et non *Béliard* ; 268, l'allégation de Montholon qu'il a été ministre, n'est pas « inexplicable », Montholon voulait dire qu'il avait été ministre plénipotentiaire à Würzbourg ; 335, Bussy et non *Bussi* (c'est l'ancien camarade de Napoléon au 1er régiment d'artillerie); 347, Guyot et non *Guillot* (cf. p. 503); 433, Ceracchi et non *Ceraschi* , 442, Deforgues et non *Desforges* ; 464, Bassville et non *Basseville* ; 465, Maignet et non *Meynier* ; 471, remarquez la confusion faite par Gourgaud entre Letourneur, le directeur, et Letourneur, le traducteur de Young ; — II, 16, lire Lloyd et non *Loyd*, il s'agit du tacticien anglais dont Carnot invoquait l'autorité en 1793 ; 32, cf. sur l'expression « à mon cul », « à son cul » les *Mém.* de Saint-Chamans, 39 ; *id.* lire Schwerin et non *Schoen* ; 34, Daun et non *Daün* (cf. p. 337 *Daunn*) ; 44, Sheridan et Castlereagh et non *Schéridan* et *Castelreagh* ; 70, Étienne est un maître de l'École militaire ; 90, lire Chataux et non *Chateau* ; 95, Germanicus est une tragédie d'Arnault et non d'*Amant* ; 140, « Mme Précieu aimée de l'empereur » est évidemment Mme de Bressieux ou Mlle Grégoire du Colombier ; *id.* (cf. I, 232), *Julien*, c'est Jullien de Bidon ; 149, Vincent est, non pas lord Saint-Vincent, mais le

MM. de Grouchy et Antoine Guillois d'avoir livré à l'histoire ce texte important.

A. C.

Soldats de Lorraine, par Paul Despiques, avec une préface de Paul et Victor Margueritte et illustrations dans le texte. Paris, Berger-Levrault, 1899. In-8, xiv et 310 p. 5 francs.

M. Despiques a réuni dans ce volume quelques unes de ses études et conférences. La première est un discours de distribution de prix sur le patriotisme dans l'enseignement de l'histoire. La deuxième décrit la physionomie du pays barrois tel qu'il apparaît dans l'œuvre d'André Theuriet. Suivent des études sur Chevert (d'après Mme Buvignier, M. Chadenet et un article de la *Revue critique* que nous remercions l'auteur d'avoir cité), sur les Lorrains et Hoche en Irlande pendant la Révolution (d'après Guillon, Escande et Gribayédoff), sur Oudinot intime (d'après les souvenirs de la maréchale et le *Journal de Pils*), sur Oudinot et Marbot, sur Exelmans (d'après Thoumas et Eugène André), sur le cuirassier Lataye et le barrisien Ponty, sur le général Margueritte. Les plus neuves de ces études sont celles où M. D. analyse le journal de marches du cuirassier Lataye et retrace la carrière du brave et simple Ponty. On remarquera dans l'assai sur Chevert, le parti que M. D. a su tirer du journal inédit de Proust (p. 75) et dans *Oudinot intime*. une lettre inédite de Desaix (p. 129). Il y a de ci de là quelques légères exagérations et de menues erreurs. M. D. représente (p. 90-92) Hoche comme le « saint » de la première République, comme un homme « vertueux » qui lisait surtout des « essais de morale » et « avait pour cette science la préférence qu'eut Napoléon pour les mathématiques »; il faut en rabattre, et est-il exact de dire que Hoche a été exposé sous la Terreur à « la lente agonie du cachot » et à « la torture des interrogations et des accusations mensongères »? En tout cas, il n'a pas « vaincu à Hondschoote [1] ». Peut-on qualifier Chérin de « savant » que la Révolution « arracha à ses livres » (p. 93)? Le titre de l'étude *Les Lorrains et Hoche* n'est il pas trompeur, puisque, de ces Lorrains qui suivent Hoche en Irlande, M. D. ne cite que Humbert et Hardy (lequel est né à Mouzon)? Enfin, M. D. n'est-il pas trop bienveillant pour Oudinot? Ces études, vives, animées, pleines d'anecdotes, offrent une lecture attrayante et M. Despiques y fait œuvre de saine vulgarisation.

A. C.

---

baron Vincent, ambassadeur d'Autriche à Paris; 186, Sidney *Schmidt*!; 187, *Regnier* par deux fois (au lieu de Reynier); 313 et 426 (cf. I, 228), lire Du Teil et non *Dutheil*; 328, Lemarois et non *Lemarrois*; 417 « Scherer, dans la bataille de... », le mot qui manque est Pastrengo ou Magnano.

1. Ni à *Landau*, il faut dire Wissembourg.

Aus Alt-Weimar. Mittheilungen von Zeitgenossen nebst Skizzen und Ausführungen, von Ludwig Geiger. Berlin, Paetel, 1897. In-8, xvi et 369 p. 8 mark.

Ce nouveau livre de M. Ludwig Geiger renferme une foule de lettres qui se rapportent à la vie politique et intellectuelle de Weimar du commencement du xixe siècle à la mort de Gœthe. L'éditeur les a trouvées dans les papiers de Bœttiger, dans l'archive de Bertuch, dans d'autres collections publiques et particulières. Il ne fait pas un récit continu ; il publie des documents, mais il les met en valeur, les classe, les ordonne, les divise en groupes, les accompagne de commentaires, et il n'en donne que l'important et l'essentiel. I. *Le nouveau siècle* : M. G. retrace comment les écrivains de Weimar, grands et petits, saluèrent le nouveau siècle qui commençait en 1801, II. *Wieland à son fils Louis* : lettre qui contient non seulement de sévères remontrances et de sages conseils, mais un tableau de la vie des écrivains en ce temps-là. III. *Bœttiger et son départ de Weimar* : M. G. justifie, réhabilite Bœttiger, montre que le « docteur Ubique », si vertement jugé par Schiller et Gœthe, s'était fait des amis et qu'il fut vivement regretté. IV. *Les premiers temps de Marie Paulovna* : témoignages en faveur de la jeune princesse, brillante réception qui lui est faite, hommages des poètes, etc. V. *Visites célèbres* : l'abbé Grégoire, Mme de Staël, Benjamin Constant, Gall. VI. *1806* : Weimar pendant l'occupation française d'après un curieux rapport de l'anatomiste Loder, des lettres de Kirms et de Voigt. VII. *Conversation de Gœthe avec Napoléon* : récit complet et critique où M. G. fait justice du témoignage de Talleyrand qui est « unecht ». VIII. *Enthousiasme pour les Français et sentiments allemands* : le plus long et le plus instructif chapitre du volume, plein de citations neuves ; un seul exemple : Voigt avait nommé Napoléon l' « Unique » et « le plus Unique » ; en 1814 il se convertit, selon sa propre expression, appelle les Français les bourreaux du monde, qualifie Paris de « grande Babel », de « ville du péché » et se refuse à employer le mot *détail* et tous les mots d'une « langue menteuse ». IX. *Voigt, le collègue de Gœthe* : biographie de ce personnage remarquable avec un choix de ses lettres. X. *Les États et la liberté de la presse* : lettres de l'historien et professeur Luden à Bertuch, lettres de Bertuch et de Voigt à Bœttiger, éveil du libéralisme, fondation de l'*Oppositionsblatt* qui paraît à Weimar en 1817 et que le vieux Bertuch compare à une batterie bien servie qui fait une brèche salutaire dans maint bastion. XI. *Avant et après la mort de Gœthe* : les entours de Gœthe au dernier temps de sa vie et l'impression que produisit sa mort. — Ces onzes chapitres offrent, comme on le voit, une lecture attachante et l'on remerciera M. Geiger d'avoir tiré de diverses archives tant de pièces intéressantes et curieuses qui font revivre le vieux Weimar [1].

A. C.

1. J'aurais rejeté en note certaines remarques du texte, par exemple p. 213.

E. Carton de Wiart. **Les Grandes Compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle.** Paris, Librairie Acad. Perrin. 1899. xix-280 p.

L'histoire des Compagnies à Charte anglaises de ce siècle, dont la plus vieille n'a pas vingt ans, aura été courte. Les études que M. Carton de Wiart consacre à la *British North Borneo Cy* (1885), à la *Royal Niger Cy* (1886), à l'*Imperial British East Africa Cy* (1888), plus sommairement appelée l'*Ibea*, à la *British South Africa Cy* (1889), plus connue et peu avantageusement sous le nom de *Chartered*, ces études ressemblent à des notices nécrologiques. C'est qu'en effet, — l'auteur le remarque, judicieusement — ces Compagnies auront été, dans le système colonial anglais, des expédients, des procédés accidentels, et non des établissements définitifs, des formations εἰς ἀεὶ. D'où leur faiblesse et leur grandeur. Les Compagnies à charte contemporaines n'ont de commun que le nom avec leurs devancières, dont la carrière fut si peu glorieuse. Elles ne sont pas uniquement des corporations commerciales, dotées d'un monopole absolu. Elles ont un horizon et un champ plus étendu ; elles mettent en valeur tout leur domaine territorial, par la colonisation, au sens large du mot, et sur ce domaine elles exercent des droits régaliens et souverains. Ainsi la *North Borneo* ne se livre à aucune exploitation directe : elle prélève des taxes sur les sociétés ou particuliers auxquels elle accorde des concessions. Chez toutes, d'ailleurs, l'action politique éclipse et même entrave l'épanouissement du trafic. La ruine matérielle a été la rançon du prestige moral que conférait l'investiture officielle de la Grande Bretagne, la Charte d'incorporation. Qu'ont gagné ces Compagnies à être placées sous le protectorat immédiat de la Couronne ? Elles ont été soumises à un contrôle rigoureux — sur le papier, du moins ; la façon dont elles traitent les indigènes est surveillée avec une défiance philanthropique ; les tarifs qu'elles édictent doivent être approuvés, etc. En revanche, elles ont annexé des territoires, passé des traités, envoyé des expéditions militaires contre des protégés plus ou moins dociles. De la sorte, l'Ibea a conquis l'Uganda ; la Chartered a guerroyé contre les Matabélés et les Mashona rebelles, la Royal Niger s'est débattue contre les menaces d'empiètement des Français et des Allemands qui la serraient de près. Les Compagnies n'ont poursuivi que malgré elles cette politique militante. Elles ont pratiqué le *sic vos non vobis*. Elles ont travaillé pour l'idée impériale ; elles ont servi de coins de pénétration, de pionniers, de prête nom à l'Angleterre. Celle-ci s'est substituée aux Compagnies, le jour où leur œuvre a été achevée et leurs forces épuisées. Ç'a été le sort de l'Ibea, qui dura sept ans ; de la Royal Niger, qui vient de céder ses droits de possession à la Couronne : l'échéance est plus lointaine, mais non moins fatale pour les autres. Et tandis que la France aura prodigué ses hommes et son argent pour s'assurer un empire en Afrique, l'Angleterre, entendez l'État, aura acquis presque sans bourse délier, moyennant de médiocres indemnités, d'immenses portions

du continent déjà défrichées, déjà fécondées. Voilà la vérité que M. C. de W. a mise en relief. Nous ne suivrons pas son exposé dans le détail des faits, un peu sèchement présentés. Nous ne contesterons pas ses jugements : M. C. de W. témoigne aux Compagnies une indulgence extrême ; il excuse les agissements de la *Royal Niger* contre lesquels des protestations se sont élevées en Angleterre même (p. 82-83), et il se range volontiers aux conclusions favorables de l'enquête ordonnée par le gouvernement contre une Association où figurent, entre autres grands personnages, des membres de la famille royale ; M. C. de W. flétrit l'équipée de Jameson, mais n'en impute pas la responsabilité à la *Chartered*. N'oublions pas que l'auteur est belge, et qu'il n'a ni les préventions ni les rancunes françaises.

Il a mis son livre sous le patronage de M. Étienne, ancien sous-secrétaire des Colonies. Or celui-ci, en quelques mots de préface, se plaint que le Parlement français ait laissé dormir un projet de loi sur les Compagnies à charte déposé en 1891. Mais nous apprenons par l'étude de M. Carton de Wiart que le profit pécuniaire des Compagnies anglaises a été plus que maigre ; que les actionnaires « ont engagé leurs noms et leurs capitaux moins dans la certitude du succès financier que dans l'espoir de faire servir ces entreprises à un puissant intérêt national » (p. 12, 35. 47). Allez donc proposer cet exemple de désintéressement à l'épargne française !

Le volume se termine par une bibliographie étendue et raisonnée ; l'auteur a mis à profit et les documents parlementaires, et ceux, moins connus, qu'ont publiés les Compagnies.

B. Auerbach.

Sir A. Milner. **L'Angleterre en Égypte.** Ouvrage traduit de l'anglais par F. Mazuc, ancien inspecteur général des Finances d'Égypte (Paris, Plon, Nourrit et Cie, Toulouse, Privat. 1899. vi-507 p.) Prix : 7 fr. 50.

Eugène Aubin. **Les Anglais aux Indes et en Égypte.** Paris, Armand Colin. 1899. x-290 p.

England in Egypt parut en 1892, et a été depuis réimprimé quatre fois « sans omission et sans modification d'aucune sorte ». Au bout de sept ans — *grande aevi spatium* pour un écrit politique — l'ouvrage garde toute sa fraîcheur et son actualité. C'est en effet déjà l'histoire de l'œuvre de l'Angleterre en Égypte. Sir A. M. a été un des ouvriers de la période héroïque, mais inglorieuse, de l'occupation, comme sous-secrétaire d'État au département des finances. Il occupe aujourd'hui les hautes et difficiles fonctions de gouverneur du Cap. C'est un homme d'État, par la netteté des vues, la fermeté des conclusions ; c'est aussi un véritable écrivain, par la clarté, l'élégance, la bonne grâce et l'humour, qualités qui ne se sont pas évaporées dans la traduction, ce dont il faut féliciter et l'auteur et le traducteur.

Le livre méritait d'être présenté au public français, parce qu'il s'en dégage des leçons précieuses. C'est d'abord un traité de l'art du protectorat, art où nous avons déployé une réelle maîtrise en Tunisie. C'est surtout un avertissement. Il importe que dès à présent l'on envisage en France la question d'Égypte dans sa réalité, et si l'amertume et les regrets sont légitimes, rien ne serait plus enfantin et périlleux que des illusions sur un regain de prépondérance.

L'Égypte est, depuis Hérodote, comme le rappelle Sir A. M. en un spirituel couplet, la terre des paradoxes. Le paradoxe du jour, c'est un pays oriental, administré en commandite par des Européens, sous la suzeraineté nominale de la Turquie; c'est un pays gouverné de fait, sinon de droit, par un simple agent diplomatique qui officiellement — voyez l'Almanach de Gotha — se confond avec ses collègues du corps diplomatique, tandis que le résident français en Tunisie est ministre des Affaires étrangères et président du conseil de la Régence. L'Angleterre a donc trouvé devant elle, depuis l'occupation en 1882, non seulement la dynastie et la nation égyptiennes, mais encore l'Europe représentée par des colonies défiantes et des organes autonomes. Elle louvoya entre ces obstacles. Elle s'accommoda du « Protectorat déguisé ». L'Anglais se fit d'abord « donneur de conseils » (p. 69). Il affecta de ne remplir qu'un office provisoire ; il promit l'évacuation, promesse imprudente, dont la diplomatie se fait encore une arme contre la Grande-Bretagne. « Mais, déclare tout net Sir A. M., ce n'est que dans un monde idéal, et non dans la pratique des choses humaines, qu'on peut exiger d'une nation qu'elle se conforme rigoureusement, après la victoire, aux professions de foi qu'elle a faites avant d'entreprendre une guerre » (p. 67). On ne se tire pas d'un mauvais pas avec plus de désinvolture ! Quoi qu'il en soit, ce rôle de conseilleur était faux, car l'Oriental, remarque l'auteur, veut être gouvernant ou gouverné ; il ne souffre pas d'être conseillé.

Les premiers frottements furent douloureux. Sir A. M. intitule le chapitre où il les raconte : « Jours sombres ». L'hostilité des pachas et des fellahs fut moins gênante que l'intervention des organes internationaux, Caisse de la Dette, Commission de la Daïra sanieh, etc. Sir A. M. a exposé avec toute la clarté possible le *modus vivendi* qui fut imaginé entre le gouvernement égyptien (lisez : l'administration anglaise) et ces institutions. Avec toute la clarté possible, disons-nous, car il confesse lui-même (p. 284) que ce « casse-tête financier » est incompris de tous, sauf peut-être de ceux qui gèrent les finances. En tous cas, il se plaint du système des « dépenses autorisées » issu de la Conférence de Londres de 1885, des exigences de la Dette, « l'ogresse », qui entraînent ou retardent l'emploi productif des excédents de recettes ; chaque réforme doit être arrachée à la résistance boudeuse de la France qui a condamné les fellahs à subir plus longtemps la corvée.

Malgré ces difficultés, les Anglais ont amené l'Égypte à un merveil-

leux état de prospérité. En matière financière, ils ont établi une comptabilité; le fellah reçoit sa feuille de contributions et n'a point de surprises; outre que les revenus ont progressé plus que les dépenses, de larges dégrèvements ont été opérés. Mais surtout — et c'est la partie la plus remarquable de leur œuvre, — les Anglais ont ménagé une plus value au sol déjà si fertile de l'Égypte, par une meilleure distribution de l'eau, par la réfection des canaux, la réparation du Barrage de Mougel-Bey, auquel Sir A. M. rend un hommage chaleureux, la création des réservoirs. Le chapitre de « la lutte pour l'eau » est dans sa simplicité technique d'une lecture singulièrement émouvante. Ce sont les ingénieurs anglo-indiens, personnel d'élite dirigé par Scott Moncrief, qui ont réalisé le plan des ingénieurs français, auxquels il n'a manqué pour réussir, Sir A. M. le reconnaît, que l'autorité exécutive. En matière judiciaire, les progrès ont été plus lents. Il reste à corriger l'organisation française, trop compliquée avec un parquet et une police toujours en conflit, par l'introduction des juges de circuit. Il reste à former une magistrature indigène (ce à quoi s'emploie l'École de droit du Caire, dirigée par un Français, M. Testoud), qui offre assez de garanties pour permettre la suppression des juridictions consulaires, véritables nids d'abus et de scandales, et même des tribunaux mixtes.

Pour Sir A. M. la solution consiste à assurer à l'Égypte un bon gouvernement. A quoi les fonctionnaires anglais et surtout anglo-indiens travaillent plus efficacement, au gré de l'auteur, qu'un Condominium, voire même que le parti nationaliste, encore trop novice et qui s'instruit à l'école des Anglais. L'Angleterre n'aspire pas à une autre fin. « Nous n'avons rien à gagner à posséder l'Égypte ». L'occupation n'est pas éternelle; il suffit que l'influence britannique survive à l'occupation. C'est à quoi se borne l'impérialisme de Sir A. M.

Voilà les motifs principaux et la thèse de l'ouvrage, qui fourmille d'aperçus suggestifs. C'est ainsi que l'auteur proclame, dès après l'évacuation du Soudan, la nécessité de le reconquérir, quand l'Égypte en aura le pouvoir (p. 129). Sir A. M. connaît non seulement les choses; mais les hommes; il a pénétré jusqu'aux âmes orientales des Khédives, Tewfik et Abbas-Hibm, des ministres Nubar et consorts; il portraiture aussi, parfois non sans malice, ses propres compatriotes, Clifford Lloyd, par exemple; il connaît leurs travers, causes de leur impopularité.

Ce qui nous encourage à ne pas révoquer en doute la sincérité du plaidoyer si habile de Sir A. M., c'est qu'un publiciste français qui a longtemps résidé en Égypte, M. Eugène Aubin, correspondant du *Journal des Débats*, rend hommage aux actes des Anglais en Égypte (p. 240). M. A. paraît désolé d'être obligé à cette reconnaissance. Et son dépit est naturel, car il a assisté au déclin du prestige et du nom français. La France n'a plus en Égypte que des intérêts locaux des plus faibles (p 258 et suiv.). Il importe seulement de ne point autoriser l'annexion officielle de l'Égypte à l'Empire britannique, et dans ce but,

M. A. souhaite un rapprochement avec l'Allemagne (p. VI et 262), et la restauration de la souveraineté Ottomane, seul contrepoids, selon lui, à l'omnipotence anglaise. M. A. affirme le plus sérieusement du monde, que le Haut Commissaire Ottoman, Mouktar Pacha, « a vu sans cesse grandir l'autorité de sa fonction » (p. 162). On se demandera quelle est au juste la fonction de ce grand personnage. Ce qui semble plus sûr, c'est que la vénération pour le Sultan est une manifestation du panislamisme, quoi que prétende M. Aubin qui ne veut pas que ce mouvement soit issu de l'idée religieuse pure, mais d'« un véritable sentiment de nationalité » (p. 163).

L'étude sur l'Égypte, où l'on retrouvera, traités avec moins d'ampleur et, pour ainsi dire, par l'envers, quelques-uns des thèmes de Sir A. Milner, est précédée de quelques chapitres sur l'Inde. L'auteur a la critique très éveillée, piquante et juste, sinon toujours neuve. On doute parfois si ses observations sont personnelles ou livresques : car il cite des autorités, avec la seule indication du titre, sans autre référence.

Bertrand AUERBACH.

Joleaud BARRAL. **La colonisation française en Annam et au Tonkin.** Ouvrage orné de gravures d'après les photographies de l'auteur et de trois cartes. Paris, Plon. 1899. 248 p.

Dans ce volume d'aspect aimable et orné de jolies gravures, on s'attend à recueillir des impressions de voyage faciles et humoristiques. On y trouve les éléments d'une enquête sérieuse et d'un guide des immigrants et colons. M. Joleaud Barral connaît toutes les ressources et les misères de notre possession indo-chinoise; parmi ces dernières, la plus malfaisante est l'Administration. Tout d'abord, cette administration pèche par incohérence : le Ministère des Colonies traite le Tonkin et l'Empire d'Annam en terres françaises ; le Département des Affaires Étrangères, fidèle aux protocoles, les regarde comme terre s étrangères, et se prévaut du seul protectorat : et, en effet, la loi française n'y protège pas le colon ; le seul régime légal est celui des décrets, c'est-à-dire, suivant les paroles mêmes de M. J. B., celui « du bon plaisir ». Encore si ce bon plaisir se faisait pardonner par la justice et l'utilité de ses actes. Mais M. J. B. dénonce — textes à l'appui — les singuliers abus des concessions, et surtout la triste pratique de la loue des coolies, officiellement autorisée et rétablie par le gouverneur général actuel. L'auteur ne critique pas avec moins de courage et sans doute avec quelque pessimisme les procédés fiscaux du même personnage, qui, selon lui, exténuent le menu peuple annamite et préparent des désenchantements aux obligataires du dernier emprunt indo-chinois.

Malgré cela, M. J. B. ne désespère pas de la fortune de la colonie; il

convie les Français à s'y établir et leur prodigue les conseils de son expérience ; un très bon chapitre est consacré aux cultures. M. Joleaud Barral veut qu'on traite avec équité les Annamites, et s'élève contre le projet de haute et basse justice féodale que les propriétaires, avec l'appui de la magistrature, prétendent exercer sur les paysans et travailleurs agricoles.

Signalons enfin quelques pages amusantes et même croustillantes sur la société, un peu fièvreuse et mêlée — comme dans les villes trop jeunes — où se forme le type nouveau du Français Indo-Chinois.

B. A.

Joseph Reinach. **Essais de politique et d'histoire**, Paris, Stock, 1899. In-8, 365 p. 3 fr. 50.

M. Joseph Reinach a bien fait de réunir les études qui composent ce volume. On est heureux de les retrouver et de les relire parce qu'elles sont sincères, sérieuses, suggestives, pleines d'idées et de faits. *L'Histoire d'un idéal* n'est que trop vraie, et M. R. signale avec une grande vigueur, parmi les causes du mal présent, l'éducation insuffisante de la démocratie et l'abaissement de l'idéal politique ; mais le mal est fait, et on ne reviendra pas, comme il l'espère, à la poésie de la République. L'analyse du livre de M. Bodley, *France*, est intéressante, et qui ne souhaiterait avec l'auteur que la France apprenne avec le temps à pratiquer le régime parlementaire qui « n'est encore qu'une étiquette » ? Le morceau sur l'éloquence politique et les évolutions du genre oratoire, paru en tête d'un *Conciones* français, contient de très justes réflexions. Viennent ensuite des études sur Disraeli, ce fils d'un juif qui fut le plus entêté des Anglais, ce *Séphardim* que le peuple britannique appelait « notre Dizie », — sur Thiers économiste (à noter les pages consacrées à son protectionnisme et à la libération du territoire) — sur Challemel-Lacour dont M. Reinach fait revivre la noble et sévère figure, — sur Colani dont il loue la critique magistrale, profonde, nullement complaisante et engouée, éprise d'exactitude et de précision, semblable à une instruction judiciaire, nerveuse parfois et brutale, dénonçant avec mépris les supercheries philosophiques de Cousin et les prétentions scientifiques de Zola — sur Edmond About, une des études les plus fines et les plus complètes qui aient paru sur le spirituel écrivain — sur M. Waldeck-Rousseau et sa manière oratoire. L'histoire de Raphaël Lévy, ce juif lorrain, victime d'une erreur judiciaire sous Louis XIV, a été appréciée ici même (cf. *Revue critique*, 1898, n° 12). Un article sur la pièce secrète du procès Danton et sur la façon dont ce terrible Danton fut, selon le mot de Riouffe, escamoté par Robespierre, termine le volume.

A. C.

LETTRE DE M. A. MOLINIER

Paris, 15 octobre 1899.

Permettez-moi de rectifier une petite inexactitude échappée à M. Paul Lejay dans son intéressant article sur les *Itinera* de M. Geyer (n° 41). Le recueil publié en 1879 sous un titre analogue par la Société de l'Orient latin est, dit-il, de MM. Molinier et Tobler. En réalité, ce volume se compose de deux fascicules : le premier, paru dès 1877, répondant exactement, *mutatis mutandis*, au volume qui vient de paraître à Vienne, ne porte que le nom de Titus Tobler; seul, le second, qui renferme les textes du VIIIe siècle et des siècles suivants, ajoute mon nom à celui du premier éditeur. Une note du comte Riant, placée en tête de ce second fascicule, explique du reste comment pour les pages 1-240, c'est-à-dire pour le premier fascicule tout entier, mon rôle s'est borné à la correction des épreuves. M. Lejay, faute d'être renseigné, et d'autres érudits, moins innocemment, m'ayant souvent attribué le travail de Titus Tobler, j'ai tenu à dégager une fois pour toutes ma responsabilité. Vous ne verrez, je pense, aucun inconvénient à publier cette lettre. Cité par M. Lejay, j'ai tenu à prouver que, dans ce cas spécial, je ne pouvais en bonne justice être mis en cause.

BULLETIN

— Les livraisons nos 20 et 21 (septembre) du volume III du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Elles contiennent : § 55 « Tabella devotionis » à inscription punique (suite et fin). — § 56. Note sur la création, en Syrie, d'une station d'archéologie orientale dépendant de l'École du Caire. — § 57. Les inscriptions néo-puniques de Maktar (I. — *à suivre*).

— Est-ce que les savants hollandais eux-mêmes renonceraient à la bonne habitude d'écrire en latin leurs dissertations philologiques? L. Dr W. A. A. Hecker, du gymnase de Delft, nous adresse un livre que nous signalons volontiers aux lecteurs de la *Revue critique* : *Het 8ste Boek van Thucydides*, 'S-Gravenhage, 1899, 126 p., in-8. Il est regrettable qu'aucune table des matières, aucun index des chapitres, aucune conclusion même, ne facilite la lecture d'un ouvrage écrit dans une langue encore si peu connue du public français. — Am. H.

— L'histoire de la musique grecque vient de faire une perte sensible en la personne du professeur Carl von Jan, du gymnase de Strasbourg, décédé à Adelboden le 4 septembre dernier. Depuis 1859, où jeune encore il fit paraître une étude approfondie sur les instruments à cordes dans l'antiquité, jusqu'à cette année même où il ajoutait un supplément à ses *Musici auctores graeci* (1895), il n'a jamais interrompu ses recherches et son travail de critique sur les publications d'argument musical. Celui qui écrit ces lignes a le devoir de déclarer en outre, après 40 ans de relations cordiales, qu'il l'a toujours trouvé animé d'une vive sympathie pour la science et la nation françaises. — C. E. R.

— Dans la *Revue des études anciennes*, n° 3, juillet-septembre 1899, p. 249, M. Engel publie un godet de bronze ayant servi à l'exploitation des mines de Coronada (Huelva, Espagne) au temps des Romains. Ce godet porte une marque et une indication de poids : *L. Vibi Amanti, p(ondo) XIIS*, douze livres et demie. Le godet pèse maintenant 3367 grammes ; il est entier et il a dû perdre fort peu de son poids. Douze livres et demie, en calculant sur la base de la livre romaine de 327, 45 gram-

mes, donnent 4093, 125 grammes. Ce godet pose donc un petit problème de métrologie. « Il y a bien, ajoute M. E. d'après M. Hübner qui a consulté M. Hultsch, il y a bien une livre romaine, la plus ancienne, qui ne pèse que 272, 9 grammes, et qui se rapproche de celle que donnerait l'inscription, c'est-à-dire 269, 6 gr. [lire 269 36] ; mais il est impossible de la supposer pour ce vase, qui doit être du IIe siècle. » Ces savants n'ont pas songé à un autre objet de métal, qui soulève la même difficulté dans les mêmes conditions. Je veux parler de la coupe des Laumes. Elle est en argent, ornée d'une guirlande en relief, mais n'est pas intacte et pèse actuellement 490 grammes. L'indication du poids porte très lisiblement 3 livres 4/12, ce qui ferait 1091, 50 gr. C'est un poids beaucoup trop fort, quelle que soit la quantité perdue. Quand je me suis occupé de ce vase en 1889, j'ai été aussi embarrassé que ceux qui avaient vu l'objet avant moi. Je demande la permission de me citer pour corriger des erreurs de chiffres : « Ne s'agirait-il pas plutôt de l'ancienne livre italique de 273 gr. encore usitée à une époque récente (H. Nissen, *Handbuch* d'Iw. Müller, I [1e éd.], pp. 681 et 708)? On aurait 910 gr. [non 810 gr.] comme poids total et la coupe aurait perdu 420 gr. [non 320 gr], ce qui est encore beaucoup (*Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, n° 27, p. 37). Il est assez curieux que M. Hultsch ait fait la même conjecture dix ans après. La coupe des Laumes étant incomplète, il était difficile d'insister. Le godet de Coronada apporte un renseignement plus sûr. A raison de 269, 36 gr., la coupe des Laumes aurait pesé, quand elle était intacte, 897, 86 gr. et aurait perdu un peu moins de 400 gr. M. Engel considère comme la solution la plus raisonnable l'existence de « livres locales et provinciales, sans parler de livres particulièrement employées pour certains objets ». Tout pourrait se concilier. Lors des premières relations commerciales des Romains avec l'Espagne (et la Gaule, si la coupe a une telle origine), il est probable que la livre ancienne a été seule connue. Elle est restée employée dans le pays, malgré les changements apportés en Italie au système des mesures. De même, des mots apportés au moment des guerres et de la conquête ont pu survivre sur les lèvres des provinciaux, quand ils étaient depuis longtemps sortis du bon usage de la société romaine. De même aussi, pour prendre une analogie plus directe, dans l'antiquité et de nos jours, certaines monnaies anciennes ont été l'objet d'une préférence marquée hors des pays qui les avaient émises et où elles avaient cessé d'avoir cours. — Paul Lejay.

— M. L. Venturini vient de réunir en un volume de 88 pages plusieurs articles qu'il a publiés dans la « Rivista di Storia Antica e Scienze affini » de Messine. Ce volume, intitulé *Vita di Caligola*, se compose en réalité de deux parties : 1° L'histoire de la famille de Germanicus en général et de Caligula en particulier sous le règne de Tibère; 2° Le règne et la mort de Caligula. M. L. Venturini a traité ce double sujet avec compétence et précision. La lecture de son livre est intéressante. C'est une contribution utile à l'histoire des empereurs romains. Signalons cependant quelques taches. Les pages 48 et 49, consacrées à la division de la province d'Afrique en deux commandements, sont fort sujettes à caution. L'auteur de la Géographie de la Gaule Romaine n'est pas Dejardins (*sic*); ce n'est pas M. Boissier (*sic*) qui a édité et étudié les Inscriptions de Lyon. Il n'est plus guère permis de parler des assemblées provinciales, surtout de l'Assemblée de Lyon, sans citer, au moins en note, les travaux de MM. P. Guiraud et Carrette. Enfin, il serait bon d'éviter des fautes d'impression (?) comme : centesima rerum venalia, judices ex quinque decuries, ex tribus decuries ; — l'auxilium latio, — jus imperium — sponte suo, — J. Toutain.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 octobre 1899 (suite).

M. Léon Joulin donne lecture d'un rapport sur les établissements gallo-romains de la plaine de Martres-Tolosanes. Ces établissements, où M. Joulin a exécuté des fouilles de 1897 à 1899, sont disséminés sur une quarantaine de kilomètres carrés. On y a relevé successivement les plans de quatre villas, d'un *vicus*, et reconnu l'emplacement de plusieurs autres villas et *vici*. Les villas sont : la grande villa de Chiragan qui semble bien avoir été habitée pendant plus de quatre siècles, d'Auguste à Arcadius, par des procurateurs chargés d'administrer les domaines impériaux formés par des confiscations faites, lors de la conquête, dans la vallée supérieure de la Garonne et dans celle du Salat; puis celles de Bordier, Sana, Coulieu ; d'après les médailles, ces trois dernières villes étaient encore habitées au IVe siècle. — Les *vici* sont : celui de Saint-Cizy, formé par une agglomération de grandes fermes séparées, occupant une surface de dix kilomètres carrés; celui de Tuc-de-Mourlan, de proportions beaucoup moindres. Les deux villages ont été occupés d'Auguste à Théodose. — M. Joulin étudie ensuite la décoration sculpturale de la grande villa de Chiragan : sculptures architectoniques ; statues, têtes, torses, bas-reliefs, groupes (au nombre de 75); bustes-portraits (au nombre de 74). Chiragan présente la plus importante réunion connue de monuments figurés qui manifestent les idées religieuses de la haute société romaine aux époques des Antonins et des Sévères. — MM. Boissier et Héron de Villefosse présentent quelques observations.

Séance du 13 octobre 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Émile Chatelain, Henri Cordier et Charles Joret posent leur candidature, le premier à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Devéria, les seconds à la place de membre libre vacante par le décès de M. J. Menant.

M. le Dr Hamy est désigné pour faire une lecture à la prochaine séance publique de l'Académie.

M. Paul Viollet achève la lecture de son mémoire sur les institutions municipales au moyen âge.

M. le Dr Hamy donne quelques renseignements sur la reproduction qui vient d'être faite, aux frais de M. le duc de Loubat, du célèbre manuscrit mexicain de la Bibliothèque nationale connu sous le nom de *codex Telleriano-Remensis*. M. Hamy a transcrit avec soin les textes hispano-mexicains joints aux images indigènes qu'il a brièvement commentées, et dont une partie est l'œuvre d'un Dominicain, Pedro de los Rios, auquel on doit déjà les figures du *Vaticanus* 3738.

L'Académie se forme en comité secret.

M. A. de Boislisle commence la lecture d'un mémoire sur les Bouillon et l'histoire de la maison d'Auvergne.

Séance du 20 octobre 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Jules Lair et Léopold Hervieux posent leur candidature à la place de membre libre vacante par le décès de M. J. Menant.

M. Eugène Müntz fait une communication sur le collège des Bernardins et les artistes parisiens du XIVe siècle. L'ensemble le plus considérable qui subsiste, à Paris, de l'architecture conventuelle du XIVe siècle est le collège des Bernardins, situé rue de Poissy et transformé en caserne de pompiers. A l'aide de documents recueillis aux Archives du Vatican par lui-même et par M. G. Daumet, M. Müntz a pu compléter l'histoire de cette construction. Il signale d'abord deux bulles portant concession d'indulgences, datées du 13 mars 1338, qui fixent le début des travaux. Quelques semaines plus tard, le 24 mai 1338, la reine Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe VI de Valois, procède à la pose solennelle de la première pierre. A partir de ce moment, les banquiers apostoliques, les Acciajuoli de Florence, effectuent de nombreux versements pour les travaux dont la direction est confiée d'abord à « Bertrandus Auseti », clerc du diocèse de Mende, puis, après la destitution de Bertrand, accusé de

malversations, à Pons de Madieiras, de l'Ordre de Cîteaux et du diocèse de Mirepoix, et à maître Jean Courtois. Un registre des Archives du Vatican contient, pour les années 1339-1341, les noms d'une série d'artistes ou artisans employés à la construction de l'église, Jean Champion, J. Maurelet, J. Quartet.

L'Académie procède à l'élection des trois commissions suivantes :

Prix ordinaire (antiquité). Sont élus MM. Girard, Perrot, Weil et Boissier.

Prix Bordin (moyen âge). Sont élus MM. L. Delisle, G. Paris, Longnon et de Lasteyrie.

Commission de la mission archéologique de l'Indo-Chine. Sont élus MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Barth, Clermont-Ganneau et Hamy.

M. A. de Boislisle continue la lecture de son mémoire sur les Bouillon et l'histoire de la maison d'Auvergne.

M. l'abbé Henry Thédenat, délégué comme lecteur de l'Académie pour la séance publique annuelle de l'Institut, le 25 octobre prochain, communique le mémoire qu'il doit lire à cette occasion sur les fouilles récentes exécutées au Forum romain.

M. Croiset, président, présente à M. Maspero, nommé directeur des antiquités et fouilles en Égypte, les vœux de l'Académie. — M. Maspero remercie M. Croiset et l'Académie tout entière.

Séance du 27 octobre 1899.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Ravaisson-Mollien lit une note relative à une question dont il a plusieurs fois entretenu l'Académie et qui est toujours à l'étude, celle de la signification des monuments funéraires des Grecs. Il confirme par de nouvelles recherches l'opinion qu'il a soutenue et suivant laquelle ces monuments, aux plus belles époques, sont comme autant d'hymnes à l'immortalité.

M. Croiset, président, annonce que l'Académie a décidé de proroger à l'année 1902 la question sur les vieilles épopées grecques autres que l'Iliade et l'Odyssée, proposée pour le prix ordinaire. — Les deux questions proposées pour le prix Bordin (Vies de saints traduites du grec en latin jusqu'au xe siècle et Iconographie des Vertus et des Vices au moyen âge). L'Académie y ajoute un nouveau sujet, qui est l'examen des trois derniers livres du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais.

M. Clermont-Ganneau présente une série d'observations, sur les inscriptions récemment découvertes à Carthage par M. Gauckler et le R.P. Delattre et déjà commentées par M. Philippe Berger.

M. Tocilescu, de Bucarest, communique le résultat de ses dernières recherches sur les monuments de l'époque romaine en Roumanie. Il décrit le triple retranchement qui s'étendait du Danube à la Mer Noire. Le premier rempart en terre était l'œuvre des Daces; le deuxième, également en terre, peut être attribué à l'empereur Trajan; le troisième, plus récent encore, mais en pierre, doit remonter à l'époque de Constantin. — M. Tocilescu, qui a passé plusieurs années à explorer cette partie de la Roumanie, la Dobrudscha, présente un plan résumant les résultats de ses recherches. — M. Tocilescu communique ensuite une série considérable d'inscriptions romaines inédites qui fournissent les noms d'un certain nombre de *vici* jusque-là inconnus. Il commente ces textes d'où il tire des renseignements sur la peuplade des *Castroboci* et sur un proconsul d'Asie, *Fabius Postumius*.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 13 novembre — 1899

The Rig-Veda mantras in the Grhya Sûtras, by E. W. Fay. Dissertation accepted for the Degree of Doctor of Philosophy by the Johns Hopkins University, may 1890 (paru en 1899), in-8, 40 pp.

Ce qu'il faut louer avant tout dans cette dissertation, c'est le choix du sujet : on reconnaît là l'excellente direction de M. Bloomfield. Ses *Contributions* montrent assez combien il importe, pour comprendre les *mantras*, de les rapprocher des rites qu'ils accompagnent. La comparaison des mantras propres à un même rite et des rites auxquels un même mantra est affecté par les divers rituels éclairera sans doute un peu l'histoire des écoles védiques : les divergences s'accusent déjà entre les rituels et, d'autre part, entre eux et leurs sa*m*hitas respectives, malgré les remaniements, quelques discordances apparaissent. En attendant l'index promis par M. Bloomfield, des mantras cités dans toute la littérature védique, celui de M. Fay, partiel et incomplet même pour les Grhya sûtras (le *Mânavagrhya sûtra* de Knauer et le *Mantrapâ*tha de Winternitz, dont M. F. s'est d'ailleurs servi, étant de 1897) peut déjà rendre des services. Beaucoup des mantras cités méritent d'attirer l'attention. Sans compter des variantes de mots intéressantes [1], on trouve dans les divergences plus profondes entre le texte du R.V. et les citations des divers G*r*hya sûtras [2]

1. Ex. *Mantrapâ*tha I, 6, 8 = *R. V.* X, 85, 28.

2. Comme *R. V.* II, 34, 4-5 et les citations des divers *G. S.* — *R. V.* VI, 75 et *Açv. G. S*, III, 12, 2 sq. intéressant à comparer avec les conjectures de Grassmann.

de quoi fonder sur des faits la critique du texte védique. D'ailleurs, la présence même de *gṛhya mantras* dans un recueil qui n'était pas destiné aux usages domestiques est, à elle seule, un fait intéressant : leur place dans le recueil, de préférence vers la fin des divisions (anuvâkas, adhyâyas ou maṇḍalas), leur fréquence dans le livre X (119 citations et 20 hymnes) en face de leur rareté dans les autres et de leur quasi-absence dans le livre IX (2 citations), voilà autant d'indices propres à nous éclairer sur la nature respective des différents livres et la manière dont ils se sont formés. L'intérêt de ces problèmes n'échappe pas à M. F. et dans la seconde moitié de sa dissertation il se montre très capable d'interpréter ingénieusement les faits. Cependant la partie essentielle de son travail reste l'index. M. F. y classe les mantras en quatre catégories dont les trois premières comprennent ceux qui ont avec le rite où on les emploie un rapport : 1° général (et peuvent servir dans n'importe quelle occasion), 2° particulier, 3° purement verbal (calembour) ; la quatrième renferme ceux qui ne sont cités que pour la justification d'un rite. Si ce cadre est acceptable, quoiqu'il n'ajoute rien à l'utilité de l'index, la répartition des mantras n'y saurait être que provisoire. M. F. lui-même est forcé de ranger certaines citations dans deux classes à la fois et beaucoup de celles qu'il met dans la première demanderaient une discussion. Il est toujours hasardeux d'affirmer qu'il n'y a point eu de raison particulière d'associer tel mantra à tel rite ; cela est presque impossible dans des cas comme celui de l'hymne I, 43, à Rudra, affecté à des rites concernant le bétail. On peut trouver aussi que M. Fay admet trop volontiers que le mantra est antérieur au rite et l'a suggéré[1]. Mais on ne peut que rendre hommage à la conscience avec laquelle il a présenté et discuté les faits et souhaiter qu'il donne une suite à cet utile travail.

F. Lacôte.

Origenes Werke; Erster Band, **Die Schrift vom Martyrium, Buch I-IV gegen Celsus**; Zweiter Band, **Buch V-VIII gegen Celsus, Die Schrift von Gebet.** Herausgegeben im Auftrage der Kirchenvæter-Commission der Kœn. preussischen Akademie der Wissenschaften, von Paul Kœtschau. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1899. xcii-374 ; 545 pp. In-8. Prix : 28 Mk.

Kritische Bemerkungen zu meiner Ausgabe von Origenes Exhortatio, Contra Celsum, De oratione. Entgegnung auf die von Paul Wendland in den Gœttingischen Gelehrten Anzeigen 1899, nr. 4, veroeffentlichte Kritik, von Paul Kœtschau. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1899. 82 pp. In-8.

La collection des Pères grecs vient de s'accroître de deux volumes

1. Ex. : l'usage de *R. V.* X, 85, 24-25, en un sens purement moral, serait antérieur à la pratique enseignée par l'*Apast. G. S.* V, 12 : la corde déliée du cou de la fiancée — et par l'*Açv. G. S.* I, 7, 17 : les deux touffes de laine déliées de ses cheveux.

publiés par M. Kœtschau. En outre des textes indiqués dans les titres, le premier contient l'introduction, étude détaillée des ouvrages à tous les points de vue. Le deuxième se termine par les tables des références, des noms propres, des matières. Ces tables eussent gagné en commodité à être simplifiées, et, au risque d'être un objet de scandale pour tous les « théologiens », j'émettrai le vœu de voir placés les livres de la Bible non dans leur ordre traditionnel, mais au rang alphabétique de leurs titres. J'estime que le but des tables est d'épargner du temps dans les recherches et non de satisfaire un certain goût d'architecture.

Le morceau le plus considérable de ces deux volumes est l'ouvrage *Contre Celse*. Dans son introduction, M. K. résume les conclusions de la critique. Écrit en 248, pour réagir contre l'assurance des païens à l'occasion du millénaire de Rome, cet ouvrage poursuit une double fin, la réfutation du paganisme et la conciliation du christianisme avec la partie la plus élevée de la sagesse antique. M. K. donne le sommaire des éléments qu'Origène a fait rentrer dans cette œuvre : littérature grecque, philosophie et antiquités, littératures biblique et chrétienne ; des références nombreuses permettront de reprendre plus en détail cette question des sources. L'attitude d'Origène est d'ailleurs la même que celle de son maître Clément d'Alexandrie. Il ne s'attache à aucune école philosophique en particulier, mais, tout en marquant une prédilection pour le platonisme, il puise dans toutes les doctrines et en dégage un spiritualisme éclectique. La foi chrétienne lui sert de critérium et il place les prophètes juifs à côté des philosophes. Ses adversaires ordinaires sont les épicuriens. Remarquons qu'ils avaient été déjà l'objet des principales attaques de Clément d'Alexandrie, et, quand le premier humaniste, Pétrarque, voudra réconcilier lui aussi la raison antique avec la foi chrétienne, il réservera toute son aversion à l'épicurisme. Cet exposé des sentiments d'Origène pour les philosophes est suivi d'une esquisse de sa théologie. Ici, M. K. n'a fait qu'emprunter les grandes lignes tracées par M. Harnack dans sa *Dogmengeschichte* et grouper sous chaque assertion les références aux livres contre Celse. Le paragraphe suivant est consacré au plan d'Origène. Il paraît certain qu'Origène après avoir lu une première fois le livre de Celse a commencé sa réfutation d'après un plan méthodique. Le manque de temps l'a obligé de changer de procédé, et à partir de I, 28, il suit pas à pas le *Discours véritable*, commençant par citer textuellement chaque paragraphe avant de le réfuter (cf. prooem., n. 6). Comme un petit nombre de détails secondaires ont été seuls omis, nous devons à ce changement de marche d'avoir dans la réfutation d'Origène les neuf dixièmes de l'ouvrage de Celse, dont trois quarts de citations textuelles. De plus nous connaissons ainsi le plan de Celse qui se trouve être celui d'Origène lui-même. Ce plan n'est pas très rigoureux et comporte, d'après M. K., quatre grandes divisions : 1° objections de Celse faites du point de vue du judaïsme, et mises par Celse dans la bouche d'un juif (I,

28 II); 2° objections contre les principes du christianisme (III-V); 3° les enseignements des chrétiens sont, dans le détail, des emprunts et des falsifications de la philosophie grecque (VI-VII, 58); 4° apologie du paganisme, religion d'État. M. K. voit dans les attaques rapportées dans Origène, VIII, 72-75, les éléments d'un épilogue de Celse; je ne suis pas de cet avis. Il s'agit dans ces chapitres de l'union morale de tous les hommes, du service militaire et de la participation aux magistratures. Ces questions me paraissent se rattacher étroitement au culte des empereurs et à la soumission due aux puissances terrestres. Cet ensemble constituait en effet le patriotisme pour un homme du IIe siècle. Ce n'est pas sans motif que Celse termine son ouvrage par là. Le point de vue dominant de l'auteur païen me paraît être celui de la raison d'État, et le danger que le christianisme fait courir à l'Empire, le *leitmotiv* des attaques de Celse. L'épilogue proprement dit a pu être, comme celui d'Origène, une conclusion brève adressée au dédicataire dont le nom ne nous a pas été conservé. Si Origène nous fait connaître très exactement l'ouvrage de Celse, il ne nous donne pas beaucoup de renseignements sur la personne de l'auteur, parce qu'il en manquait lui-même. Il ne sait même pas s'il faut identifier son adversaire avec l'épicurien Celse qui a écrit plusieurs livres contre la magie. Tout ce que nous pouvons conclure de deux allusions de Celse, c'est qu'il a écrit entre 177 et 180.

Tous les manuscrits que nous possédons de l'œuvre d'Origène remontent à un original que nous possédons, le Vatic. gr. 386, du XIIIe siècle (A). En 1889, M. K. considérait comme une source indépendante le Paris. sup. gr. 616 de 1339 (P). En 1890, M. Robinson soutint que ce manuscrit était aussi une copie de A et M. J. K. Neumann, qui prépare une édition des fragments de Celse, présente, dans l'introduction de M. K., des arguments très forts en faveur de cette opinion. Les manuscrits autres que le Vaticanus n'ont donc plus d'utilité que de combler des lacunes subies par ce volume et d'aider la lecture de passages douteux. Si reconnaissants que nous devions être au pape Nicolas V d'avoir fait acheter *A* entre 1450 et 1455 à Constantinople (p. LVIII), à défaut de ce précieux manuscrit, l'œuvre d'Origène nous aurait été conservée par des copies faites en Orient au XIVe et au XVe siècles. Le manuscrit *A* se rattache à l'édition d'Origène faite par Eusèbe et Pamphile; tel du moins, paraît être le sens d'une rubrique qu'il nous a conservée à la fin du livre I : μετεβλήθη καὶ ἀντεβλήθη ἐξ ἀντιγράφων τῶν αὐτοῦ Ὠριγένους βιβλίων. D'autre part une autre source du texte se trouve dans la *Philokalia* recueil d'extraits formé par Basile et Grégoire de Nazianze. Sur l'histoire de ce recueil et sa transmission, M. K. adopte les conclusions de M. Robinson[1].

D'après M. K., le rapport des deux sources est tel que la tradition

1. Cf. *Rev. cr.*, 1893, 2, 480.

directe l'emporte sur la tradition indirecte représentée par la *Philokalia* (Φ). C'est là l'objet le plus important du différend entre M. K. et M. Wendland Ce différend nous vaut, dans la brochure de M. K., une étude complète des rapports de Φ avec *A*. Je ne connais pas l'article de M. Wendland ; mais, en dehors des aménités échangées par ces Messieurs, il semble bien que M. K. a raison en général : Φ est une source moins pure que *A*. Dans ce débat il faut s'attacher à un principe de critique souvent méconnu. Une source vaut moins par les « bonnes leçons » qu'elle nous transmet que par la possibilité plus grande qu'elle nous donne de reconstruire l'archétype ; un grand nombre d'altérations mécaniques dues aux copistes sont moins graves qu'un petit nombre de lectures spécieuses, démontrées après examen comme innovations. Or Φ paraît bien avoir subi des retouches de diverse nature ; alors que ces retouches seraient des corrections certaines, elles prouveraient que Φ n'est pas une source sincère. Mais ce n'est pas le cas et souvent ces retouches sont des altérations indéniables. Tantôt elles sont destinées à faciliter l'intelligence du passage. I, 62 (p. 377 Delarue) Origène montre que Jésus devait choisir pour apôtres des hommes ignorants des ressources de la philosophie et de la dialectique, pour faire ressortir le caractère divin de son enseignement et le distinguer de celui des philosophes ; autrement, ἂν ὑπενοήθη ὁμοίᾳ φιλοσόφοις κεχηρύχθαι ἀγωγῇ (κεχρῆσθαι ἀγ. Φ). Le sujet est Ἰησοῦς, qui est pris dans la première partie de la phrase comme une personne qui choisit des disciples (χρησάμενος διακόνοις τῆς διδασκαλίας), et dans la deuxième partie comme l'enseignement même des apôtres, par une manière de parler fréquente dans saint Paul (par ex. I Cor. xv, 12). La leçon de Φ est destinée à simplifier la phrase au risque d'y glisser un contresens. Tantôt une citation, adaptée par Origène au sujet traité, est corrigée dans Φ par collation avec l'original. A propos des facultés prophétiques des oiseaux, Origène (IV, 90) raille Celse et lui applique le texte du Ps. XLVIII, 13 et 21, en remplaçant κτήνεσι du texte par ὄρνισι ; Φ a rétabli κτήνεσι. De même (II, 20), dans une citation d'Euripide, *Phoen.* 18-20, faite de mémoire, Φ a restitué le texte au lieu des lapsus d'Origène παίδων et δι' αἱμάτων (τέκνων de Φ n'est pas noté dans l'apparat de M. K.). Tantôt la correction a un but dogmatique. « Chez les animaux on ne découvre pas d'autre principe que la privation de raison ; chez les êtres raisonnables, on découvre la raison, qui est commune à l'homme et aux êtres divins... », ἐν δὲ τοῖς λογικοῖς (ζῴοις ad. Φ) λόγον (om. Φ) τὸν (τὸ Φ) κοινὸν ἀνθρώπων πρὸς τὰ θεῖα (IV, 85). Du texte de *A*, on pourrait conclure, à la rigueur, que la raison une anime à la fois les hommes et les êtres supérieurs et en conclure une sorte de panthéisme. C'est à ce danger que prétend parer la correction de Φ. Ces exemples peuvent suffire, pris entre les nombreux passages discutés par M. K. à la suite des objections de M. Wendland. Toutes ces corrections de Φ n'avaient pas du se substituer définitivement au texte primitif, car le plus ancien manuscrit de Φ, un manuscrit de Patmos du xe siècle est

souvent d'accord avec *A* contre les autres manuscrits de Φ. Une partie de ces corrections étaient placées en marge ou dans l'interligne et représentent le travail de l'orthodoxie byzantine. Il n'est pas interdit de penser que les auteurs du florilège en avaient cependant les premiers donné l'exemple.

En dehors de cette thèse de l'infériorité de Φ, laquelle tient 38 pages de la brochure de M. K., l'auteur examine un grand nombre de passages discutés par M. Wendland. Il y a là quelques corrections à l'édition et surtout un complément appréciable de renseignements qui faciliteront l'intelligence et l'interprétation de l'ouvrage d'Origène. La polémique entre MM K et Wendland aura surtout servi à préciser les caractères du style d'Origène ; sans être de l'écriture de rhéteur, il n'a pas la simplicité nue et presque fruste que lui attribuait M. K. dans son édition.

Cette édition des livres contre Celse réalise un progrès sérieux puisqu'elle a utilisé pour la première fois le manuscrit *A*, source des manuscrits secondaires employés par Delarue, ainsi qu'un texte soigneusement établi de la *Philokalia*. Mais le profit est peut-être encore plus appréciable pour l'Exhortation au martyre. Cet opuscule n'était connu que par un mauvais manuscrit de Bâle, écrit négligemment au XVIe siècle et plein d'omissions plus ou moins graves. M. K. a pu se servir d'un manuscrit rapporté à Paris par Mynoides Mynas (Sup. gr. 616, de 1339) qu'il croit être l'original du manuscrit de Bâle, et d'un Marcianus de Venise un peu postérieur. Comme ces deux manuscrits contiennent le Panégyrique d'Origène par Grégoire le thaumaturge, les livres contre Celse et enfin l'Exhortation et que pour les deux premiers ouvrages ils sont des copies de *A*, M. K. conclut avec vraisemblance que *A* dut avoir aussi l'Exhortation. J'ajouterai seulement que la mutilation du fragment de Celse dans *A* ne prouve rien quant à un accident qui a été antérieur (p. XXI). Ce fragment a été copié au XVe siècle, à la faveur d'un blanc quand le manuscrit avait déjà perdu l'Exhortation.

Le *De Oratione* nous a été conservé par un manuscrit de Worms qui, après avoir passé dans la bibliothèque de la reine de Suède, est maintenant à Trinity College, à Cambridge. Une bonne édition en avait été publiée en 1728 par Reading, à Londres. Le texte de Delarue est médiocre. Dans l'introduction M. K. fixe la date de l'ouvrage, 233 ou 234.

On ne peut méconnaître les grands progrès réalisés par M. Kœtschau dans l'établissement du texte de ces trois écrits. Avec raison, il s'est attaché surtout à nous faire connaître la tradition et à fournir aux travaux subséquents de critique et d'interprétation la seule base solide.

Paul Lejay.

Die althochdeutschen Glossen, gesammelt und bearbeitet von Elias STEINMEYER, und Eduard SIEVERS. IV Band. Berlin, Weidmann. 1898. In-8, xv et 790 p. 32 mark.

Le quatrième et dernier volume des *Gloses* de l'ancien haut-allemand renferme dans sa première moitié : 1° les glossaires alphabétiques (le plus considérable, les *Glossae Salomonis*, est édité par M. Sievers) ; 2° les *Adespota* (p. 220-249) dont M. Steinmeyer n'a pu fixer les sources latines et qu'il accompagne de copieuses remarques ; 3° les suppléments aux trois premiers volumes (p. 250-370), toutes les gloses trouvées depuis 1879.

La seconde moitié du volume est comme la table de tout l'ouvrage : 1° liste et description des manuscrits consultés (p. 371-686) selon l'ordre alphabétique des endroits où se trouvent les manuscrits, depuis Admont, Altenbourg et Amiens jusqu'à Zurich et Zwettl ; 2° tables de concordance avec les listes et éditions antérieures de gloses ; 3° liste des passages corrigés par des collations postérieures ; 4° six tables détaillées (possesseurs des manuscrits, manuscrits, commencements de tous les vers latins cités, mots allemands cités dans la liste des manuscrits et les notes des quatre volumes, mots qui ont été l'objet d'une remarque, table des noms de choses et de personnes).

Cette publication, enfin terminée, rendra de grands services : il n'est pas besoin de dire l'importance de ces gloses tant pour la connaissance du sens des mots que pour l'histoire de la culture allemande, et M. Steinmeyer ne peut s'empêcher d'admirer « la superbe beauté du monde antique qui, dans ses restes mesquins et mutilés, était encore capable, uni au christianisme, d'éveiller une vie nouvelle et de dompter l'esprit barbare » (p. IX).

Il faut remercier M. Sievers et surtout l'infatigable Steinmeyer — qui a, comme il dit, commencé il y a vingt cinq ans cette *Glossenfahrt* et qui ne prévoyait pas alors l'immensité de sa tâche — d'avoir mené à bonne fin avec tant de conscience, tant de soin et de minutieuse exactitude ces quatre gros volumes.

M. Steinmeyer, du reste, ne se repose pas sur ses lauriers, et il nous apprend qu'il travaille à un dictionnaire complet de l'*Althochdeutsch* qui contiendra en appendice une table de tous les mots latins traduits et comme un lexique latin-allemand de la prose de l'ancien haut-allemand. Personne n'est mieux préparé pour cette entreprise.

A. C.

Geschichte der deutschen Litteratur bis zum Ausgange des Mittelalters, von Rudolf KŒGEL. Erster Band. Bis zur Mitte des XI Jahrh. Zweiter Teil. Die endreimende Dichtung u. die Prosa der althochdeutschen Zeit. Strasbourg, Trübner. 1897. In-8, XIX et 652 p.

M. Kœgel publie une *Histoire de la littérature allemande jusqu'à la*

fin du moyen âge, et il a déjà donné un premier volume en deux parties. De la seconde partie de ce premier volume comme de la première on peut dire que c'est, non pas une histoire de la littérature, mais une suite d'études sur la littérature. L'auteur semble n'avoir d'autre souci que de publier toutes les notes qu'il a rassemblées sur le sujet, et, comme il est surtout philologue, il considère les œuvres surtout au point de vue de la langue et de la métrique.

Il parle d'abord d'Otfrid et il juge bien que le moine de Wissembourg n'est qu'un compilateur, qu' « on n'est jamais sûr si ce qu'il donne est réellement sa propriété ». Mais, après Erdmann et Schütze, il a peut-être trop insisté sur les rimes d'Otfrid, sur ses formules, sur tout ce qu'il nomme les nouveautés métriques.

Le *Chant de Louis* est l'objet d'une assez longue étude où M. K. note particulièrement les rapports qu'il a trouvés entre le poème et celui d'Otfrid dans l'expression et la phraséologie. Mais a-t-il raison ? La rencontre de mots et de locutions comme *gote thionon*, *ih weiz*, *koron*, *arbeidi tholon*, *leidor*, *snel inti kuoni*, est-elle probante, et ne sont-ce pas des termes dont tout le monde se servait et qui venaient de la Bible ou de la vieille tradition poétique, des « formules reçues » dont Otfrid usait déjà (cf. p. 31)?

Mêmes observations sur le *Georgslied* où M. K. découvre encore l'influence d'Otfrid. Là encore, ne s'est-il pas appuyé sur des ressemblances de style et de rime qui ne prouvent rien ? Et qui s'attendrait dans cette « histoire de la littérature » que l'auteur reproduise le texte du poème, comme il l'entend, en strophes de deux et trois vers ?

Tous les petits poèmes de cette époque, même ceux que M. K. reconnaît insignifiants (p. 111) sont étudiés minutieusement l'un après l'autre : le *Christ et la Samaritaine* qui semble à M. K. relever également d'Otfrid, la traduction libre du psaume 138, le *De Heinrico,* et toutes les formules magiques, les énigmes, les proverbes, les vers cités dans la Rhétorique de Notker.

Vient l'analyse des témoignages sur la légende héroïque de 750 à 1050 — mais, et là est le danger, M. K. ne distingue pas assez nettement l'élément norois et l'élément purement *deutsch* — des chants historiques dont Charlemagne est le sujet (pourquoi ne pas traduire *rotando* par « en jouant de la rote » p. 223), des événements du xe et du xie siècles célébrés par la poésie, des récits du moine de Saint-Gall, des nouvelles latines, comme celle d'*Alfrad* où M. K. a raison de ne pas voir d'allégorie, comme celle de *Lantfrit et Cobo* qui lui semble trop immorale pour ne pas être un « produit français » (!)

Le chapitre sur le *Waltharius* est très considérable, M. K. parle de ce poème tout à son aise et comme à cœur-joie. Il retrace les combats singuliers du héros avec une sorte d'enthousiasme et consacre cinquante pages à l'analyse de l'œuvre ! Et pourtant, on ne trouve pas cette analyse trop longue, car il la rend très intéressante par une foule de rappro-

chements tirés des textes germaniques et des poèmes du moyen haut-allemand : il lui arrive même de refaire en allemand certains vers ou fragments de vers d'Ekkehard. Mais il va parfois trop loin et nul besoin n'était de dire que *fessus* est le mhd. *wegemüede* ou l'ahd. *fartmuodi*.

Il s'étend pareillement sur le *Ruodlieb* qu'il nomme à bon droit un roman d'aventures, et il l'analyse pareillement en cinquante pages. A dire vrai, il narre d'une façon intéressante et claire cette histoire assez compliquée, tout en jetant de ci de là, après le récit de chaque épisode, des notes sur certaines locutions et certains usages. Les huit dernières pages de cet essai (p. 403-412) sont excellentes : c'est là de l'histoire littéraire, et si le livre tout entier était sur ce ton et dans cette forme, il serait réellement une *Geschichte*.

M. K. examine ensuite les monuments en prose, les glossaires — où je signale en passant les remarques sur plusieurs mots (p. 434-435) — les hymnes, les psaumes, la traduction d'Isidore et celle de Tatian, les serments de Strasbourg, etc.

Une énumération des écrits de Notker, une appréciation de son œuvre qui renferme, selon M. K., tout ce qui paraissait alors digne d'être su (p. 615), l'ardent panégyrique de ce savant qui fut en même temps un poète et « un des plus grands stylistes de la littérature allemande », le juste éloge de la « beauté sonore », de ses périodes — personne n'avait encore parlé de Nœtker avec une aussi vive admiration — terminent le volume[1].

Il devrait s'intituler « Études sur l'ancienne littérature allemande ». Mais, si contestables que soient certaines assertions de M. Kœgel, son ouvrage est fort utile, et aucun de ceux qui étudient les monuments de l'ancien haut-allemand, ne peut se dispenser de consulter cette série de commentaires. D'un bout à l'autre se manifestent les résultats de recherches personnelles, longues et patientes, se rencontrent des aperçus féconds, des remarques suggestives, des rapprochements instructifs.

A. C.

Germanistische Abhandlungen hrsg. von F. Vogt.

XIV Heft. **Des armen Hartmann Rede vom Glouven**, eine deutsche Reimpredigt des XII Jahrh. untersucht und hrsg. von Friedrich von der Leyen. Breslau, Marcus. 1897. In-8, xv et 226 p. 8 mark.

XV Heft. **Der Uebergang vom Mittelhochdeutschen zum Neuhochdeutschen in der Sprache der Breslauer Kanzlei**, von Bruno Arndt. Breslau, Marcus. 1898. In-8, 168 p. 5 mark.

M. F. von der Leyen édite dans le XIVe fascicule de la collection Vogt le texte de la *Rede vom glouven* publié en 1837 par Massmann d'après

---

1. N'oublions pas le tableau chronologique de la fin ainsi que la table des deux parties de ce premier volume.

l'unique manuscrit de Strasbourg (qui fut brûlé en 1870). Il a fait de menues corrections en assez grand nombre — à remarquer celles que propose M. Vogt (p. 226) — et donné au bas des pages les passages correspondants de la Bible. Dans sa longue introduction il étudie avec soin, bien qu'avec un peu de confusion, l'œuvre du poète. Mais peut-on croire qu'elle ait servi de sermon et faut-il admettre dans le poème tant d'interpolations ? Et dans le chapitre, d'ailleurs intéressant, sur les formules employées par Hartmann, tout ce que cite M. von der Leyen, est-il formule ? On lit avec profit ce qu'il dit du choix des mots et du style, à condition toutefois de reconnaître que son poète n'est pas, comme il le prétend (p. 58), un maître de la langue.

Le travail de M. Arndt est un recueil, très patiemment fait, des formes phonétiques et des habitudes d'écrire qu'il a notées dans les actes de la chancellerie de Breslau de 1352 à 1560. M. Arndt divise les documents dont il dispose en quatre groupes : A (deux documents de 1352 et de 1359) ; B, de 1389 à 1447 ; C, de 1470 à 1477 ; D, de 1490 à 1560. A montre encore un caractère strictement moyen-allemand ; mais le nouvel haut-allemand se manifeste déjà dans B et C par le changement de î en *ei*, de û en *au*, de iu en *eu* et devient prépondérant dans D. On trouve dans B et C *sl, sm, sn, sw* ; D n'offre plus guère que *sch*. L'auteur fait les mêmes remarques à propos de la déclinaison et de la conjugaison, et même de certains mots comme *ader*, « mais », comme *aber* « de nouveau » qui n'existent plus au XVIe siècle. Tous ceux qui étudient le développement du nouvel haut-allemand tireront grand profit de cette collection de matériaux[1].

A. C.

Œuvres complètes de Christiaan Huygens, publiées par la Société Hollandaise des Sciences Tome VIII, Correspondance, 1676-1684. La Haye, Martinus Nijhoff, 1899, 632 pages, gr. in-4.

Cette magnifique publication continue avec la même perfection, sans que la mort du regretté Bierens de Haan se fasse sentir. Dans le nouveau volume qui vient de paraître, l'intérêt n'est pas moins vif pour l'histoire des mœurs que pour celle des sciences au XVIIe siècle. En 1676, Huygens est sérieusement malade et obligé d'interrompre ses travaux ; le 1er juillet, il quitte la France, convalescent, pour se reposer au sein de sa famille et se refaire dans le climat de sa patrie. Il s'y remet à l'étude de la dioptrique et trouve (6 août 1677) l'explication de la double réfrac-

1. A mentionner p. 99-112 une liste alphabétique des mots dont quelques-uns sont intéressants comme *anstant* et *beyfrid* (armistice), *brotesse* (serviteur), *dankneme* (dankbar), *geschos* (impôt), *hausen* et *hofen* (héberger), *irnisse* (obstacle), etc.

tion du spath d'Islande, s'intéresse à la découverte par Rœmer de la vitesse de propagation de la lumière, la soutient contre les objections de Cassini, et s'occupe du microscope, à la suite des observations de Leeuwenhoek. En juillet 1678, il retourne prendre son poste à l'Académie des Sciences, et nous voyons recommencer son intéressante correspondance avec ses parents, le babil de sa sœur Susanna et les commissions des uns et des autres. Une rechute le détermine, en mai 1681, à retourner de nouveau en Hollande où il rapporte son niveau. Il ne reviendra plus en France, quoique, jusqu'en 1684, il parle chaque année de le faire. Mais à partir de la mort de Colbert (1683), on sent qu'il n'a plus la même confiance et qu'il prétend faire ses conditions. Cependant, dans sa patrie, il a retrouvé toute sa santé ; il termine son célèbre automate planétaire et s'occupe de nouveau activement de l'application des horloges à la solution du problème des longitudes, en même temps qu'il travaille, avec son frère Constantyn, à de grandes lentilles, dont il a trouvé le moyen de se servir sans tuyau. Pendant toute cette période, il a à peu près abandonné la mathématique pure ; cependant c'est alors qu'il reçoit, de Leibniz et de Tschirnhaus, une série de lettres particulièrement importantes.

La reproduction « diplomatique » des pièces manuscrites, la plupart inédites, de la collection Huygens de Leyde, entraîne, pour la lecture, une certaine gêne, à cause de l'irrégularité de la ponctuation ; en revanche, elle fournit un document infiniment précieux pour l'étude de l'orthographe réelle du temps. Cette reproduction est faite avec un soin très remarquable ; il y a toutefois un point où les éditeurs me paraissent avoir dépassé la mesure.

Il s'agit de la très fréquente substitution, dans les textes latins ou français, de la double lettre hollandaise *ij* à l'*y*. Je ne crois nullement, par exemple, que Rœmer ait jamais écrit *hijpothesi* ou *Tijchonica* (p. 39). Il a dû mettre l'*ÿ* surmonté d'un tréma, habitude scripturaire assez fréquente au XVIIe siècle, et d'ailleurs justifiée ; car le plus souvent, l'*y* minuscule (appelé grec bien à tort) représente un *i* double, le second étant allongé en *j* suivant la bonne règle. Mais dans les écritures du XVIIe siècle, il est d'ordinaire impossible de distinguer l'*y* avec tréma de *ij*, et si l'on trouve *May*, il est clair qu'il faut imprimer en latin *Maij* et en français *May*.

Si les Hollandais sont le seul peuple qui ait conservé la forme double, leur *ij* n'en équivaut pas moins à notre *y* ; mais les éditeurs de Huygens auraient mieux fait, il me semble, de ne pas imputer à leurs compatriotes du XVIIe siècle, bons latinistes et bien familiers avec le français, des incorrections comme celle que je signale. Si Huygens père oublie de mettre un tréma, avec ce système, on imprimera *luy* (par exemple, p. 260) ; et à deux lignes de distance, *luij*. Si l'excellent homme ressuscitait, il aurait le droit de se plaindre.

Je ne sais pas trop non plus pourquoi les éditeurs ont choisi le β

pour représenter l'*S* conventionnel dans des marques de port; exemple, p. 6 : 10 β pour 10 sols, prix de Londres à Paris.

Voici quelques fautes, la plupart d'impression, quelques-unes de lecture, que j'ai relevées :

P. 45, l. 4, en rem., lire *radios* (ou *radium*) au lieu de *radius*. — P. 46, note 3, la première édition des *Principia Matheseos* de Bartholin est de 1651 (non 1661). — P. 48, l. 3, corriger *spirale meo* en *spiralem eo*. — P. 57, l. 8, lire *erant* au lieu de *errant*; l. 13, *ultra* au lieu de *ultma*; l. 15, *inter* au lieu de *inte*; l. 18, *æquatio* au lieu de *æqualis*. — P. 76, l. 6, en rem., *suffecti* au lieu de *sufferti*. — P. 77, l. 11, *diligentissime* au lieu de *diligentissimi*. — P. 85, l. 7, *Quùm* au lieu de *Qùm*. — P. 197, l. 3, en rem., *securité* (ou *seureté* ?) au lieu de *seurité*. — P. 219, l. 6, *procurer* au lieu de *prouuer*; l. 10, *dans lequel elle* au lieu de *dans le quelle*. — P. 231, l. 2, en rem., *recouurer* au lieu de *rencontrer* (?). — P. 243, l. 3, *pisciculis* au lieu de *pisculis*. — P. 247, note 15, *Castlemaine* au lieu de *Castellaine*. — P. 257, note 5, c'est à tort que l'on propose de lire *la reçue du phosphore* au lieu de *la recrue du phosphore* (Huygens remercie Leibniz de lui avoir envoyé de nouveaux échantillons; il n'aurait jamais commis le barbarisme *reçue*, et *recrue* est très intelligible). — P. 329, l. 6, *commone faciendi* au lieu de *commune faciendi*. — P. 403, l. 12, *tuas* au lieu de *duas*. — P. 429, l. 11, en rem., *qui* au lieu de *que*. — P. 477, l. 13, en rem., *decerni* (plutôt que *discerni* ?) au lieu de *dicerni*.

Celui qui sait ce que c'est que de publier des textes inédits n'aura garde de trouver cette liste un peu longue pour un in-quarto de 600 pages.

Paul TANNERY.

Benjamin Neukirch, sein Leben und seine Werke, ein Beitrag zur Geschichte der zweiten schlesischen Schule, von Wilhelm DORN. Weimar, Felber, 1897. In-8, 140 p., 3 mark (IVe fascicule des Litterarhistorische Forschungen).

Das deutsche Madrigal, Geschichte seiner Entwickelung bis in die Mitte des XVIII Jahrhunderts, von Karl VOSSLER. Weimar, Felber, 1898. In-8, 163 p., 3 mark 50 (VIe fascicule des Litterarhistorische Forschungen).

Griechische Epigramme und andere kleinere Dichtungen in deutschen Uebersetzungen des XVI u. XVII Jahrh., p. Max RUBENSOHN. Weimar, Felber, 1897. In-8, CCLXXVI et 210 p. 10 mark (II-III-IV-Ve fascicules de la Bibliothek aelterer deutscher Uebersetzungen).

On lit avec intérêt la consciencieuse et complète étude de M. Dorn sur Neukirch. Il retrace la vie du poète et montre très bien (p. 18-20) que le caractère de Neukirch était un « produit de son temps, un mélange de savoir polyhistorique et de raide pédanterie, de basse flatterie et de généreux efforts ». Suit une bibliographie très minutieuse de

Neukirch, — qu'il aurait fallu rejeter en note ou dans un appendice — et une appréciation exacte de son œuvre. Notre poète a d'abord imité Hofmanswaldau et Lohenstein[1]; puis il s'est tourné contre eux pour se rattacher au groupe de la poésie de cour dont Besser, Canitz et autres étaient les représentants, et sa défection éclatante, plus efficace que l'hostilité muette de Canitz et les attaques ouvertes de Wernicke, lui valut le nom de fondateur d'une nouvelle et troisième école de Silésie. Dans la seconde période de sa vie, il s'inspire surtout de Boileau (p. 94-110), et l'on sait qu'il a traduit en vers le *Télémaque*. Il n'est pas poète et il n'a pas d'originalité, il tombe très souvent dans la platitude; mais, comme dit M. Dorn, il a donné une certaine impulsion en s'essayant dans tous les domaines, et l'influence qu'il a eue sur Günther — Neukirch, disait ce dernier, sait seul dompter Pégase, — lui assure sa place dans l'histoire littéraire.

M. Vossler décrit d'abord les commencements et la première floraison du madrigal en Italie; puis il le montre paraissant en Allemagne dès la fin du XVIe siècle, et toutefois ne prenant, dans la première moitié du siècle suivant, qu'une très petite place dans la littérature allemande et n'arrivant même pas à se faire reconnaître comme genre (cf. la lettre de Schütz, de 1653, p. 42). Mais Gaspard Ziegler publie son petit écrit sur le madrigal — que M. V. analyse avec détail (p. 43-46) — et son influence paraît dans les poétiques de l'époque et dans le nombre croissant des « madrigalistes », Kempe, Stockmann, Olearius, Agricola, Jean Jacobi, Feinler, Knittel, Bredelow, Bedaun, Heini, Rambach. Toutefois, les « poètes galants » cultivaient, eux aussi, le madrigal, sans accepter les lois de Ziegler, et M. V. consacre quelques pages à cette « deuxième direction » (p. 85), au *madrigal galant* de Stieler, de Zesen, et de la seconde école de Silésie, qui n'est plus le véritable madrigal; celui-ci, comme dit M. V., les « poètes galants » l'ont porté en terre. Le livre de M. V. prouve l'importance qu'a eue le madrigal pour le développement du vers libre. L'auteur a fouillé dans les bibliothèques et rassemblé sur son sujet d'abondants matériaux qu'il a mis en œuvre avec succès. Il connaît l'histoire de la musique, et il a profité des travaux d'Ambros et de Spitta.

Réunir en un volume les principales traductions de l'*Anthologie* faite en vers allemands au XVIe et au XVIIe siècles, tel est le but de M. Rubensohn, et il s'est acquitté de cette tâche *con amore*, avec un soin tout à fait extraordinaire, avec un souci extrême d'être complet. Aussi est-il plus que complet, et il donne plus qu'on ne lui demandait; ce dont certes nous ne nous plaignons pas. Il reproduit les traductions de Hunger, Held, Weckherlin, Opitz, Schirmer, Schoch, Rittershausen, Weidner, Köler, Czepko, Tscherning, Gryphius, Rivinus, et y ajoute, en une centaine de pages serrées, des remarques sur ces traductions, donnant le texte grec d'alors et la version latine que les poètes ont presque toujours consultée, montrant de la sorte pourquoi ils ont choisi

telle expression souvent bizarre, citant en outre des pièces de vers grecques et traduites du grec qui traitent les mêmes motifs, bref déployant dans ce commentaire une érudition qui étonne et confond. L'introduction qu'il a mise en tête du volume témoigne de la même compétence, du même savoir, je dirais presque de la même virtuosité. Elle comprend plusieurs parties remarquables : 1° la vie et les écrits de Wolfgang Hunger, étude complète et fort intéressante sur cet humaniste qui connaissait admirablement sa littérature contemporaine (il a vécu en France et il nomme Marot « ingeniosissimus tersissimusque omnium qui vivunt hodie apud Gallos », p. xxxi); 2° les traductions, faites par Hunger et Held, des *Emblemata* d'Alciat (très longue étude à la fois littéraire, bibliographique et iconographique sur Alciat et ses *Emblemata*, sur la traduction de l'ouvrage en vers français par Jean le Fèvre, et en vers allemands par Hunger, sur le mètre employé par Hunger et sur ses rimes, sur son style et sa langue, sur le destin de sa traduction); 3° les traductions de l'*Anthologie* par Opitz, Schirmer et Schoch (observations importantes sur les auteurs classiques qu'on lisait alors dans les écoles, sur le goût du XVIIe siècle allemand pour la satire antique et les morceaux érotiques de l'*Anthologie*, sur les caractères distinctifs des poètes saxons, etc). A chaque page on sent que l'auteur est épris de son sujet et qu'il le connaît à fond.

A. C.

Theatergeschichtliche Forschungen hrsg. von Berthold Litzmann. Hambourg et Leipzig, Voss.

XIV. **Der dramatische Monolog in der Poetik des XVII u. XVIII Jahrhunderts und in den Dramen Lessings**, von Friedrich Düsel. In-8, 86 p., 2 mark 40.

XV. **Die geistige Entwicklung der deutschen Schauspielkunst im XVIII Jahrh.**, von Hans Oberlænder. In-8, 216 p., 3 mark 50.

XVI. **Das Ifflændische Rührstück, ein Beitrag zur Geschichte der dramatischen Technik**, von Arthur Stiehler.

Dans sa dissertation qui témoigne d'une vaste lecture, M. Düsel étudie d'abord avec beaucoup de détail ce que Français et Allemands, d'Aubignac — pourquoi dire Hédelin ? — Diderot, Nicolas, Mendelssohn, Marmontel, Sonnenfels, Engel, pensaient du monologue. Mais la partie principale de son travail est consacrée aux monologues de Lessing. Il divise à cet égard les drames de Lessing — sans oublier les esquisses et fragments — en deux groupes : les œuvres de jeunesse avant 1755, et les œuvres postérieures. Le premier groupe est soumis à l'influence de l'école française, et le monologue n'est alors pour Lessing qu'un expédient, un *Notbehelf* (p. 22) Mais les drames postérieurs marquent un progrès, et un progrès puissant (p. 48); le monologue appartient alors à l'action, à la « caractéristique » ; il prépare, il fait,

comme dit M. Düsel avec un peu de recherche, le service du pionnier qui établit des mines pour déterminer l'explosion tragique *(id)*. L'auteur accumule d'ailleurs les exemples, et certaines de ses observations méritent d'êtres retenues; il remarque que Lessing ne prend jamais dans ses monologues un ton lyrique ou sentencieux, et il apprécie très bien le *Philotas* [1].

Le travail de M. Oberlænder est un peu confus, et l'on ne voit pas clairement ce qu'il a voulu faire et démontrer. Il essaie avant tout d'exposer la théorie de l'art dramatique allemand au XVIIIe siècle; mais il joint à cet exposé le récit de ce qu'il nomme les « directions du goût » et des détails circonstanciés sur la régie des théâtres et sur la critique dramatique; tout cela est intéressant, puisé aux sources, mais trop mêlé. M. O. analyse d'abord Du Bos, Batteux, et (après avoir parlé de Molière et de Grimarest) les deux Riccoboni ainsi que Rémond de Sainte-Albine, puis arrive à Gottsched et à Élie Schlegel, et là, lorsque point l'époque de l'Aufklärung « dont le soleil, dit-il emphatiquement, fond la glace des préjugés » (p. 71), consacre un chapitre à Garrick et à Diderot, ces « auteurs les plus immédiats du naturalisme idéalisé ». Lessing vient ensuite, et M. O. nous montre l'influence qu'eurent sur lui Riccoboni, Rêmond et Diderot, et l'influence qu'à son tour il exerça par la *Dramaturgie de Hambourg*. Le dernier chapitre du volume traite de la création de la scène nationale allemande; « la vérité qu'a voulue Lessing [2] brille comme un flambeau », et M. O. rappelle l'œuvre de Sonnenfels, de Schrœder, d'Iffland, de Sulzer qu'Iffland avait nommé la Bible de l'acteur, d'Engel, de Schink, de Reichard, de Gœthe. Une table des noms propres termine le livre où l'on voudrait plus d'ensemble et d'unité, où l'auteur a dit trop de choses, et de choses connues, mais qui mérite d'être consulté.

M. Stiehler montre dans son étude comment Iffland a employé la sensibilité ou mieux la sensiblerie, l'*Empfindsamkeit*, et il le fait ingénieusement. Il expose d'abord les sujets et les personnages : 1° la famille (affection, bonheur, conflits, veuvage, etc.); l'amour (aveu, renoncement, refus); la vertu ; le malheur; la séparation et le revoir ; la nature; la joie et l'espoir; les femmes et les jeunes filles. Puis il en vient à la structure des pièces et à leur arrangement : combinaison des motifs larmoyants, caractères, monologues, épisodes, lettres et messages, — et en plusieurs pages intéressantes (108-122) il examine dans les pièces les plus importantes d'Iffland l'exposition, la gradation, le point culminant, le « revirement », la « dernière tension », le dénoue-

1. P. 33, lire Davusne (et non « Davus loquatur »). P. 63, « le secret pour être ennuyeux, c'est de tout dire », mieux valait citer le vers de Voltaire : « Le secret d'ennuyer est celui de tout dire ».

2. P. 155, « die Lessing-gewollte Wahrheit! »; ce « Lessing-gewollt » est bien hardi.

ment. Enfin, il parle du costume, des gestes, de la langue des personnages ; tout est calculé pour émouvoir, et Iffland ne manque pas d'indiquer lui-même les inflexions de voix, les façons d'entrer et de sortir; il abuse des embrassements, des mains qui se joignent ou se tordent, des pleurs, etc. L'auteur aurait pu diviser sa matière moins mécaniquement et diminuer ses rubriques; mais il a comme déboîté et décarcassé l'œuvre d'Iffland; sa monographie sera très utile, et il faut lui savoir gré de sa patience. Il a eu soin de faire quelques rapprochements avec la *Nouvelle Héloïse*, *Siegwart* et *Werther;* il aurait dû dire toutefois où se trouvent tous les passages caractéristiques qu'il a cités. Où est, par exemple (p. 141), ce mot ridicule sur une dame qui pleurait si fort « qu'on pouvait sous elle se laver les mains » ?

A. C.

Schiller als Kritiker, von Otto Pietsch. Kœnigsberg, Græfe et Unzer, 1898. In-8, 147 p. 2 marks.

Schiller, von Otto Harnack. Berlin, Hoffmann, 1898. In-8, 418 p., 4 marks 80.

Schiller's Dramen, Beitræge zu ihrem Verstændniss, von Ludwig Bellermann. Deuxième édition. Berlin, Weidmann, 1898, xii et 355, v et 512 p., 15 mk.

M. Pietsch a eu tort de suivre l'ordre chronologique : il divise son étude en huit chapitres, le *Karlsschüler*, Stuttgart, Mannheim, Körner, Weimar, Kant, Gœthe, la seconde époque, et, par suite, il mêle les recensions littéraires, la critique théâtrale, les écrits esthétiques et philosophiques. Son travail n'est donc qu'une suite d'analyses et n'offre pas d'idées d'ensemble, sinon qu'à la dernière page, il s'avise de distinguer dans l'activité critique de Schiller trois degrés de développement qu'il désigne par trois noms, Shaftesbury, Kant et Gœthe [1].

Le livre de M. Harnack sur Schiller se lit aisément. Il est clairement disposé. On pourra lui reprocher un peu de froideur. L'auteur s'astreint trop souvent à l'ordre chronologique ; il n'attache pas assez d'importance aux premières études de Schiller et aux influences que subit sa jeunesse ; il n'insiste pas suffisamment sur la genèse des œuvres du poète ; il ne montre pas ce qu'il y a de révolutionnaire dans les *Brigands* et l'on ne sent pas dans la première partie du livre l'action du *Sturm und Drang* sur Schiller ; il ne nous présente pas avec assez de détail le théâtre de Mannheim, auquel le jeune auteur était attaché ; il est vraiment trop sévère pour *Intrigue et amour*, qu'il traite de « simple pièce d'intrigue », et c'est trop dire que de nommer le *Tell* une « pièce patriarcale ». Mais il juge sainement le *Don Carlos,* retrace fort bien le premier séjour de Schiller à Weimar, apprécie justement les œuvres historiques et le *Wallenstein*, où il voit un « nouveau type de

1. P. 1, le nom de « Karlsakademie » n'existe pas en 1775.

l'art tragique ». Il a écrit de très bonnes pages sur l'alliance de Schiller et de Gœthe, ce « fruit d'une maturité morale », « l'événement le plus important dans le développement de la littérature nationale ». Ce qu'il dit des écrits philosophiques n'est pas à dédaigner. Son ouvrage est le meilleur, *en un volume*, qu'on ait sur Schiller : dépourvu de notes et de tout bagage scientifique, rapide malgré les citations qui sont trop nombreuses et qui parfois ralentissent le récit, agréable à lire malgré quelques négligences de style, exact toutefois et précis, il forme un tout, et, dans ses quatre cents pages qui forment quinze chapitres, l'auteur n'a rien négligé d'essentiel. Il arrive même que sur certains points de grande importance, il est aussi complet que ses devanciers à plusieurs volumes.

Il suffit d'annoncer le livre de M. Bellermann. Il est rare qu'un ouvrage de ce genre, assez coûteux et qui compte deux volumes, parvienne au bout de sept ans à une deuxième édition. Celle-ci diffère, en somme, très peu de la première. On y remarquera que M. B. blâme, cette fois, l'intendant du théâtre de Mannheim d'avoir transporté les *Brigands* au XVIe siècle, qu'il précise les accusations de Charles Moor contre certains personnages du Wurtemberg alors vivants, qu'il analyse les remaniements du *Fiesque* opérés par Plümicke et Reinbeck, qu'il défend la vraisemblance de certaines scènes d'*Intrigue et amour* (I, 62, 107, 141, 155), etc. Les études de M. B. sont judicieuses, sages, menées avec méthode; dans toutes, il procède de même : il analyse minutieusement la pièce, il nous renseigne sur « la marche de l'action »; puis il examine l' « unité » de l'action et son « enchaînement » ; il apprécie les caractères, compare les « remaniements », et enfin commente les passages obscurs et difficiles. Son livre ne peut qu'être recommandé, et nous lui souhaitons d'avoir le plus tôt possible une troisième édition. Défenseur très décidé de Schiller, dit M. Harnack, M. Bellermann va peut-être trop loin par instants, mais il a le grand mérite de réfuter clairement nombre d'attaques insensées.

A. C.

Russian Reader. **Lermontof's Modern Hera with english translation and biographical sketch**, by Ivan Nestor. Schnurmann...., teacher of the russian and bulgarian languages in the University of Cambridge. — Cambridge, University Press, 1899, in-18, xx-403 pp.

Pour avoir sa raison d'être, la publication d'un texte russe accentué avec traduction en regard doit répondre à trois conditions : que la correction typographique en soit sans reproche, l'accentuation très sûre, la traduction très fidèle. De ces trois conditions M. I. N. Schnurmann paraît s'être assez peu soucié; on en jugera par l'examen, même rapide, des premières pages de son volume, soit des deux premières pages du texte russe et des deux pages correspondantes de la traduction anglaise.

Une moyenne d'une faute d'impression par page, c'est beaucoup pour une publication de ce genre; et, quand bon nombre de ces fautes d'impression sont en même temps des fautes d'orthographe, le cas est pis. Condamnation sera aisément passée sur *tchschoueiou* pour *tchechoueiou* (p. 3); mais il est permis d'être moins indulgent pour *obvêchennyia* à la place de *obvêchannyia* (même page), pour *serebro* coupé en *sereb* + *ro* (p. 5).

Les fautes d'accentuation sont plus nombreuses encore : à la page 3 : *gory*, avec l'accentuation du génitif singulier au nominatif pluriel; à la page 5 : *naniál* pour *nánial*; *moltchá*, alors que, trois lignes plus bas, cette même forme est correctement accentuée ; *Stavropol* avec l'accent sur la pénultième, au lieu de *Stávropol*; et, dans une même ligne de la page 7 (l. 7) : *kriknout* accentué sur la finale, *po-svoémou* accentué sur la pénultième.

Quant à la traduction, bien que M. S., dans sa préface, la promette « as close as the idioms of the two languages admit », elle n'est exempte d'aucun des défauts qui font les mauvaises traductions : contresens, mots ajoutés, mots supprimés. A la page 2 : *tchinar*, nom du platane d'Orient, traduit par « sycamore »; *jeltye obryvy*, *istchertchennye promoinami*, traduit par « at their feet alluvial fragments »; trois lignes plus loin, « through the green meadows » et l'épithète « huge » inutilement ajoutés. A la page 4 : tandis que Lermontov veut dire : « les autres se prirent à aider les bœufs, mais de leurs cris seulement » (*potchti odnim krikom*), M. S. interprète : « the others began to help the oxen, *yelling like one man* »; *s kazennymi vechtchami* est insuffisamment rendu par « on government business »; l'épithète *poustouiou* (ligne 5 du bas, dans le texte russe), signalée cependant par son opposition, dans une même phrase, à l'épithète *tiajelouiou*, n'est pas traduite du tout.

Il serait oiseux de pousser plus loin un examen qui ne saurait qu'être pénible à l'amour-propre de M. Schnurmann. Faut-il ajouter que, par la plus fâcheuse des coïncidences, son édition présente, en plus des fautes qui ne sont qu'à elle, la reproduction trop scrupuleuse de presque toutes celles qui déjà déparaient l'édition allemande du même texte (Collection accentuée Manassewitsch, cahiers 6-12, Raimund Gerhard, Leipzig)? Ainsi, p. 3 *obvêchennyia*; p. 5 *Stavrópol*.

L'esquisse biographique qui ouvre le volume (pp. IX-XX) s'abrite modestement sous l'autorité de l'édition Efremov : ce pâle résumé de seconde main eût été avantageusement remplacé par le brillant *Avant-propos* en deux pages que Lermontov écrivit pour la 2e édition de son roman et qu'aucun des éditeurs successifs ne s'était cru encore autorisé à considérer comme négligeable. De même, aux six notes « explicatives » (pas une de plus, pas une de moins) perdues en ce volume de quatre cents pages, et dont la plus longue n'a pas deux lignes et demie, le lecteur eût sans doute préféré la simple reproduction des notes de l'auteur lui-

même, *notes qui font partie du texte* et dont une au moins a une réelle importance littéraire, celle où Lermontov s'excuse d'avoir traduit en vers la chanson de Kazbitch.

Il fallait que les étudiants en langue russe, trop souvent à court de textes accentués, fussent mis en garde contre ce mauvais livre; mais il ne fallait pas moins que cette considération pour justifier la longueur excessive du présent compte rendu.

Paul BOYER.

LETTRE DE M. RADET

Si les nombreux lecteurs de M. Salomon Reinach, lorsqu'ils ont à citer ses *Chroniques d'Orient*, faisaient suivre leur renvoi de la mention « aujourd'hui défuntes », M. Reinach estimerait sans doute que ce genre d'esprit sent la province. User, comme il le fait plus haut (n° 44, p. 333), de ce qualificatif à l'égard d'une publication dont les sommaires garnissent la couverture de la *Revue Critique* (1899, n°s 21, 24, 39), c'est jouer sur une équivoque. De ce que le recueil enterré par M. Reinach compte aujourd'hui trois sections distinctes (*Revue des Études anciennes, Revue des Lettres françaises et étrangères, Bulletin hispanique*), sous la rubrique commune *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Uuiversités du Midi*, il ne s'ensuit nullement qu'il y ait solution de continuité dans la série. Non seulement, depuis que MM. Liard et Couat l'ont fondé en 1877, notre périodique n'a jamais eu d'interruption, mais, depuis que la direction m'en a été confiée, il a toujours paru à sa date, avec une exactitude chronométrique. La *Revue archéologique*, dont s'occupe M. Salomon Reinach, devrait bien s'inspirer de ces habitudes de ponctualité.

G. RADET.

BULLETIN

— Sous ce titre : *Vom Euphrat zum Tiber, Untersuchungen zur alten Geschichte*, M. Ch. MÜCKE a réuni en un petit volume d'une centaine de pages, publié à Leipzig par Ed. Pfeiffer, quatre études historiques: *Die Legende von den athenischen Tyrannenstürzern. — Die rœmische Geschichtslegende. — Die Uberlieferung über Alexander. — Der Xerxes-und der Keltenzug*. M. Mücke a une tendance, vraiment excessive, à voir partout des légendes. Pour lui, Harmodius et Aristogiton ne sont, ne peuvent être que les Dioscures (*Es ist sofort klar, dass es nur die Dioskuren sein kœnnen*). L'histoire de Cylon est une légende; celle de Clisthène le réformateur est une légende. De même qu'à Athènes Harmodius et Aristogiton sont les Dioscures, de même à Rome Brutus et Collatinus le sont. L'histoire de C. Licinius et de L. Sextius n'est qu'une répétition de celle de Brutus et de Collatinus : elle est également légendaire. Les cent pages écrites par M. Ch. Mücke sont pleines de rapprochements fantaisistes et de conclusions à nos yeux inacceptables. La lecture de cet opuscule n'est point ennuyeuse; mais un historien sérieux n'y trouvera jamais...... qu'une distraction. Il y apprendra par exemple que les récits de l'expédition de Xerxès, de l'expédition d'Alexandre, et même de l'invasion des Gaulois en Grèce au IIIe siècle dérivent tous, plus ou moins, de la légende d'une antique expédition babylonienne, dont le souvenir se serait conservé dans les mythes de Gilgamès, de Sémiramis et de

Bacchus. M. Ch. Mücke doit être de ceux qui se résoudraient presque à ne voir dans Napoléon I qu'un mythe solaire. — J. Toutain.

— Nous avons reçu les pièces couronnées au concours Hœufft, par l'Académie d'Amsterdam. Amstelodami, apud Io. Muellerum, 1899, in-8. Les mêmes noms reparaissent, et en tête, l'excellent latiniste J. J. Hartmann, *Pater ad filium* (19 pp.); puis, R. Carrozzari, *Leo gladiator seu Pompei Vesuuii montis conflagratione obruti* (27 pp.); P. Rosati, *Myceteis* (27 pp.); A. Zappata, *Nox nouembris* (24 pp.); A. Muccioli, *Clytie* (17 pp.). — L.

— La quatrième édition de l'*Hélène* de Cynewulf vient de paraître à la librairie berlinoise de Weidmann (*Cynewulfs Elene mit einem Glossar*, par J. Zupitza. In-8, ix et 89 p. 2 fr. 50). La troisième édition donnée par le regretté Zupitza datait de 1888. La quatrième n'est qu'une réimpression de la troisième; M. Albert Herrmann a corrigé quelques fautes d'impression et, dans les trois dernières pages de la préface, complète la bibliographie de la « littérature la plus importante » du sujet. — A. C.

— Le premier fascicule de la grande publication de M. Pierre de Nolhac, *Histoire du château de Versailles* (gr. in-folio illustr. Fasc. I, 32 p. Société d'édition artistique, 1899), vient de paraître. Comme les notes et références ne seront imprimées què dans un fascicule postérieur (ce qui est un peu regrettable), il faut attendre de les avoir sous les yeux pour faire le compte rendu critique de l'ouvrage. C'est à ce moment aussi qu'on pourra juger la valeur de l'illustration qui, dès maintenant, paraît établie sur un grand nombre de documents inédits ou peu connus. Mais nous croyons pouvoir signaler immédiatement ce premier fascicule aux lecteurs soucieux des études méthodiques sur l'art du xviie siècle. Dès maintenant, il est impossible d'écrire quelque chose sur ce premier Versailles (retiré à Lemercier et attribué à Salomon de Brosses), sans tenir au moins compte des recherches de M. de Nolhac. — H. L.

— Le deuxième fascicule du tome premier de l'*Inventaire sommaire des archives historiques* du Ministère de la guerre, rédigé par M. Félix Brun, vient de paraître. Il comprend les pages 245-472 et les numéros 1204 à 1615, de mai 1693 à la fin de 1702. On ne peut mettre plus de soin et de conscience, plus d'exactitude minutieuse dans un Inventaire sommaire que M. Brun, et ce deuxième fascicule mérite les mêmes éloges que le premier. — A. C.

— On a remarqué dans la « Révolution française » de juillet et août les articles de M. Cl. Perroud sur une amie de Madame Roland, *Sophie Grandchamp*. M. Perroud constatait la double identité de cette femme supérieure avec l'amie dont Mme Roland parle en plusieurs endroits de sa correspondance et de ses Mémoires et avec l'auteur d'une relation qui se trouve dans les papiers Faugère, et il publiait cette très intéressante relation où Mme Grandchamp fait « connaître en détail l'histoire de sa liaison intime avec Mme Roland ». Les deux articles viennent de paraître en tirage à part. (Paris, Maretheux, rue Cassette, 1. In-8, 44 p.) — A. C.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 20 novembre — 1899

W. Max Müller. **Die Liebespoesie der Alten Ægypter**, mit 18 Tafeln in Autographie und 3 Tafeln in Lichtdruck, 1899. Leipzig, J.C. Hinrichs'sche Buchhandlung, in-4, 46 p. et 21 planches.

W. Max Müller a réuni dans cette mince plaquette tout ce qui nous est connu actuellement de l'ancienne poésie amoureuse chez les Égyptiens. J'en avais fait autant il y a dix-huit ans au premier volume de mes *Études égyptiennes*, et les deux recueils ont en commun le *Papyrus Harris n° 500* du Musée britannique, les deux stèles de Paris et de Londres, le manuscrit de Turin : celui de Max Müller contient en plus les fragments découverts par Spiegelberg sur un Ostracon du Musée de Gizéh et publiés récemment par lui dans la *Zeitschrift*. Tout cela n'est pas fort long, mais nous ne sommes pas à bout de trouvailles, et d'autres manuscrits viendront bientôt augmenter ce premier fond : il suffit en tout cas à nous montrer et le caractère que la poésie amoureuse revêtait chez eux, et le goût qu'ils manifestaient pour elle.

Le morceau principal de la collection, le papyrus Harris, avait été traduit pour la première fois en anglais par Goodwin, puis en français par moi; la traduction allemande de Max Müller corrige mon interprétation sur bien des points, et on peut la considérer comme donnant dans la plupart des cas la traduction qui sera acceptée longtemps encore [1]. La comparaison entre les deux sera instructive et pour les savants qui voudront se rendre compte du progrès de nos études, et pour le grand public qui cherchera à évaluer le degré de foi qu'il doit

1. Ma traduction n'a pas été reproduite dans le volume des *Contes Égyptiens*, comme le pense W. Max Müller (p. 13, note 5), mais en revanche j'ai donné en 1896, au second volume de mon *Histoire des peuples de l'Orient*, la traduction révisée d'une partie des pièces du *Papyrus Harris*.

accorder aux traductions des Égyptologues. Le sens de plus d'un mot s'est précisé depuis une quinzaine d'années, et l'appréciation de certaines constructions syntactiques est devenue plus rigoureuse, ce qui a permis à Max Müller de serrer souvent le texte de plus près que je n'avais pu le faire; mais cela dit, on doit convenir que dans bien des endroits les deux traductions ne diffèrent que par des nuances sans importance, et ne sont pas plus éloignées l'une de l'autre que celles de certaines pièces difficiles de la poésie lyrique des Grecs. Notez qu'il s'agit de morceaux littéraires, où sont accumulées comme à plaisir toutes les fleurs de la rhétorique orientale, les assonances de mots, les *concetti*, les comparaisons et les métaphores outrées, tout ce qu'il y a de plus éloigné de notre goût et de nos habitudes d'esprit : le lecteur qui aura constaté les ressemblances entre les traductions de ces pièces alambiquées, ne pourra que se trouver édifié sur l'exactitude des traductions qu'on donne des textes historiques ou des contes populaires conçus dans le langage courant. La plupart des dissentiments portent sur des points d'appréciation personnelle où il est malaisé de porter un jugement : c'est ainsi que W. Max Müller estime d'un tour trop moderne des interprétations qu'Erman (p. 34, note 9) ou moi (p. 20, note 8, 23, note 5, 25, note 11), nous avions supposées conformes au génie antique. Je ne suis pas bien sûr qu'il ait raison sur tous les points, mais, là même où son appréciation me paraît contestable, l'analyse à laquelle il a soumis l'idée nous conduit à mieux la saisir que nous ne faisions auparavant. Sa traduction est plus nuancée que la mienne; elle rend de façon souvent plus piquante les finesses et les bizarreries de l'auteur égyptien. En l'étudiant avec soin, on comprendra mieux les procédés techniques de ces vieux poètes, et l'on jugera plus exactement la valeur littéraire de leur œuvre.

L'introduction traite, comme on pouvait s'y attendre, de la femme, de sa position dans la famille et la société, de l'amour. Elle est des plus intéressantes, et bien qu'elle ne compte que sept pages, elle constitue la monographie la plus complète de beaucoup qu'on ait consacrée à ce sujet. Il prend la femme dès la puberté, c'est-à-dire vers sa dixième ou douzième année, ou même plus tôt, et ce qu'il dit de sa précocité maternelle est justifié par les faits : à la mère de neuf ans, qu'il cite d'après Ebers, je puis ajouter la mention d'une mère de dix ans, fille du gardien de l'île de Philae, une nubienne, qui mourut en 1884 dans sa onzième année, laissant un enfant de huit mois. Je ne suis pas certain que la circoncision ait été aussi fréquente chez les femmes qu'il paraît le penser : du moins, les quelques momies féminines que j'ai examinées ou fait examiner spécialement ne portaient aucune trace de l'opération. Les rares documents que nous possédons sur les cérémonies du mariage, montrent qu'il comportait, outre la signature d'un contrat, une fête au cours de laquelle la fiancée et son trousseau passaient de la maison des parents à celle du mari. Le *Conte de Satni* dit formellement que cette

cérémonie s'accomplissait la nuit et, données les circonstances du récit, Max Müller pense que c'était là un fait exceptionnel, une surprise faite au fiancé : c'était, je crois, une habitude courante alors comme aujourd'hui. Je ne sais pas non plus si l'étymologie d'après laquelle le nom de la femme mariée *himît*, signifierait comme *harîm*, *harîmah*, en arabe, « celle qui est défendue aux autres hommes par les lois du mariage » ; j'y verrais plutôt un terme de relation sexuelle. De même j'admettrai volontiers avec Max Müller que le vocable *habsouît*, qui désigne la nouvelle mariée ou la fiancée, veut dire *l'habillée*, *la vêtue*, mais je me demande s'il faut l'expliquer par la cérémonie du mariage sémitique, pendant laquelle on jetait le manteau ou le vêtement du fiancé sur la jeune fille en signe de prise de possession. Il me semble que l'origine de cette dénomination est différente. Les enfants, les filles comme les garçons, demeuraient nus jusque vers l'âge de la puberté, et l'on voit sur les peintures les jeunes femmes ou les jeunes filles qui servent les hôtes dans les repas funéraires représentées nues, sauf une mince ceinture autour des reins : le mariage ayant lieu presque en même temps que la puberté, on comprend que la prise du vêtement ait pu servir à désigner les filles nubiles, les fiancées, les jeunes mariées, et que l'épithète *habsouît*, la vêtue, ait pu devenir un terme commun pour désigner ces personnes.

Les observations sur le divorce, sur la position que les femmes de la classe moyenne occupaient, sur la polygamie, sont sobres mais justes. Peut-être aurait-il fallu leur adjoindre quelques faits recueillis dans les généalogies des stèles ou des tombeaux et qui les auraient précisées et complétées. Plusieurs stèles nous font connaître *la seconde femme* d'un individu : pour n'en citer qu'un exemple, une stèle du Musée de Sens publiée par Jules Baillet dans le *Recueil*. Est-ce une deuxième femme simultanée à la première ou bien épousée après divorce ou après décès de la première? Il est difficile de le dire, il me semble pourtant à certains indices très légers reconnaître une seconde femme contemporaine de la première, au moins dans la plupart des cas. De même, on rencontre à Béni-Hassan, une *femme au collier*, une serve, dont la destinée est significative : l'un de ses enfants est fils du prince Khnoumhotpou, l'autre a pour père un personnage attaché au service de Khnoumhotpou. Il y a là probablement un fait analogue à ce qui se passe encore aujourd'hui dans les pays musulmans : un prince ou un riche particulier qui a eu l'une de ses esclaves pour concubine, la marie ensuite à l'un de ses subordonnés. Quelle que soit l'explication du fait, il était curieux à noter et il aurait complété heureusement l'exposition de Max Müller. Peut-être aussi quelques mots sur la prostitution sacrée en Égypte n'auraient-ils pas été hors de propos. On connaît le chapitre où Diodore raconte qu'à Thèbes on choisissait la plus jolie fille parmi les familles les plus nobles de la ville, et qu'après l'avoir consacrée au dieu, on lui laissait le droit de se donner à qui bon lui semblait, tant qu'enfin vers la quarantaine elle pouvait renoncer à sa vie libre et se marier. Les

textes découverts à Kamak dans ces derniers temps m'ont porté à croire que cet usage remontait jusqu'à l'époque éthiopienne, et que les princesses d'Amon de l'époque saite usaient déjà des mêmes privilèges que les Pallakides de Diodore. On signalerait aisément sur les monuments plusieurs faits de cette nature qui ont échappé à Max Müller; la masse des documents à dépouiller est si considérable, que de pareils oublis sont inévitables.

Somme toute, excellent ouvrage, un peu dogmatique dans la forme, mais d'un intérêt soutenu et qui sera lu avec agrément non seulement par les Égyptologues, mais par les curieux de littérature. Les facsimile sont fort bons et seront utiles aux paléographes. Il y a dans les transcriptions hiéroglyphiques des raffinements d'exactitude qui me paraissent au moins inutiles. Ainsi Max Müller, comme l'école allemande presque entière, transcrit par *l'homme tenant un bâton*, le déterminatif que nous rendons par *le bras tenant le bâton*. La transcription est exacte à l'origine, comme E. de Rougé l'a dit il y a longtemps déjà, mais, au moins à partir du second empire thébain, les Égyptiens eux-mêmes ne l'employaient plus : où le brouillon hiératique d'une inscription mettait *l'homme armé* par tradition graphique, ils employaient le bras armé dans les hiéroglyphes. Substituer *l'homme* au *bras* dans la version hiéroglyphique de notre manuscrit, qui est au plus tôt de la XXe dynastie, c'est commettre une faute d'usage qui aurait étonné les Egyptiens ; il vaut mieux ne pas être plus exacts qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, et se contenter du *bras armé* comme ils s'en contentaient. C'est là toutefois un point secondaire et sur lequel je n'insiste pas. A ces vétilles près, la transcription est si claire que le livre de Max Müller devra être recommandé aux débutants pour les initier à la lecture de l'hiératique des temps ramessides : c'est un mérite de plus à joindre à ceux que j'ai signalés.

G. Maspero.

Heronis Alexandrini Opera quæ supersunt omnia. Volumen I. Heron's von Alexandria Druckwerke und Automatentheater, griechisch und deutsch herausgegeben von Wilhelm Schmidt. Leipzig, Teubner. 1899. LXX-512 p. In-16, avec 124 figures.

C'est le premier volume d'une édition qui fera certainement époque pour la connaissance réelle d'un auteur dont l'âge, le rôle et les écrits sont depuis longtemps matière à controverse. Non seulement on nous promet, comme second volume, une réédition, avec l'aide de nouveaux manuscrits, par notre compatriote le baron Carra de Vaux, du texte arabe des *Mécaniques* qu'il a donné et traduit dans le *Journal Asiatique* de 1893 (réédition qui sera accompagnée d'une traduction allemande) ; mais encore le troisième volume nous révélera le texte des Μετρικά,

d'après le manuscrit du Sérail de Constantinople, dont H. Schœne a pu obtenir récemment une reproduction photographique.

Quant au premier volume, dont M. Wilhem Schmidt poursuivait depuis longtemps la préparation avec un soin et une compétence que tous peuvent apprécier aujourd'hui, il comprend, comme textes, les Πνευματικά, le Περὶ αὐτοματοποιητικῆς, puis en appendice, deux fragments du Περὶ ὑδρείων ὡροσκοπείων tirés, l'un des *Hypotyposes astronomiques* de Proclus, l'autre des *Commentaires* sur Ptolémée ; de plus, le *Liber Philonis de ingeniis spiritualibus*, d'après une version d'arabe en latin, déjà recueillie dans les *Anecdota* de Rose; enfin, les chapitres de Vitruve qui concernent l'éolipyle, les horloges hydrauliques de Ctésibios, sa trompe et son orgue hydraulique.

Je ne m'arrête pas aujourd'hui aux questions qui concernent le choix des manuscrits et l'histoire du texte de Héron, car elles ont été traitées par M. W. S. dans un *Supplementheft*, qui constitue un véritable volume et mérite une analyse spéciale. Je me bornerai à dire quelques mots sur deux points qui méritent une attention particulière.

Et tout d'abord, on remarquera que, rompant décidément avec la tradition longtemps respectée dans sa *Bibliotheca*, la maison Teubner prend maintenant le parti de donner, pour les ouvrages grecs d'un caractère technique, des traductions, non plus latines, mais allemandes. Le premier essai fait dans ce sens (pour l'*Hipparque* de Manitius, en 1894) lui a probablement réussi, et je ne crois pas que, pour des ouvrages de mécanique, comme ceux des deux premiers volumes de l'édition de Héron, personne puisse désirer une traduction en latin, c'est-à-dire dans une langue beaucoup moins intelligible que le grec. Mais je ferais des réserves pour le troisième volume, car pour les mathématiques pures, il y a un latin conventionnel qui se lit encore assez facilement et qui subsistera longtemps, grâce aux immortels travaux écrits en cette langue par les modernes. Je regrette surtout que, dès le premier volume, l'allemand ait été également substitué au latin pour les notes (en dehors de l'*apparatus criticus*) et pour les prolégomènes. Il y a là une innovation assez grave, et dont je vois mieux les inconvénients que les avantages, car en somme les questions critiques n'intéressent guère que ceux qui lisent facilement le latin.

Il est vrai que, le plus souvent déjà, elles se traitent en langues vivantes dans les revues et journaux philologiques. C'est sans doute plus commode pour les polémiques et pour les variations, plus ou moins subtiles, sur les thèmes controversés ; mais le livre-édition a un autre objet, pour lequel le latin conventionnel des philologues, avec ses formules toutes faites, est très convenablement approprié, et garde cette fois l'avantage de la clarté; car il ne faut pas que l'érudit, écrivant dans une langue vivante, s'imagine qu'au delà des frontières sa pensée sera exactement comprise dans toutes ses nuances et ses détails, même par ceux qui parlent cette langue.

Je ne sais donc pas pourquoi M. S. a composé en allemand la très remarquable introduction qui ouvre son volume. Il y consacre une vingtaine de pages à exposer l'état de la question : *Quand vivait Héron d'Alexandrie?* Je ne saurais trop louer l'impartialité et le sens critique avec lequel est fait cet exposé des arguments et des conjectures avancées à ce sujet. Finalement, M. S. admet comme valable la remarque, faite par M. Carra de Vaux, que Héron a décrit une presse à vis dont Pline signale l'invention comme récente; il pense cependant que Héron doit encore avoir vécu dans le premier siècle de notre ère, en tout cas avant Ptolémée. Il rejette au contraire l'indication que j'ai donnée (*Bulletin des sc. math.*, 1893, p. 318), d'une démonstration de Ménélas (vers 100 ap. J.-C) que je considère comme antérieure à une démonstration de Héron « Pourquoi, M. Tannèry ne le dit pas », remarque M. S. « Il « serait même difficile de développer des arguments probants en compa- « rant ces deux démonstrations ; or, en pareille matière, on ne doit pas « s'en rapporter au sentiment. »

Cette remarque, je l'accepte pleinement ; il me suffira de constater que, lorsque je donnais accidentellement l'indication dont il s'agit, dans un compte rendu d'ouvrage, je n'étais certainement pas obligé de développer les motifs de mon opinion. J'en avais dit assez pour qu'une personne compétente pût juger la chose par elle-même, et je n'avais pas évidemment la prétention de rallier l'unanimité des suffrages. Mais comme il serait encore plus difficile à M. S. de prouver la thèse contraire à la mienne, qu'à moi de défendre celle-ci, je puis dire que la question reste posée. D'autre part, j'ai déjà assez écrit sur Héron pour avoir droit de me refuser à traiter à fond, soit ce point particulier, soit plusieurs autres, jusqu'à ce que la nouvelle édition soit terminée et que son étude ait permis d'apporter de nouvelles lumières. Je me bornerai donc aujourd'hui à deux observations de détail.

La conjecture de Mommsen « Hoc auctor Heron Metricus (manuscrit *yron metricus*) » pour un texte de Cassiodore relatif au temps d'Auguste, me paraît devoir être abandonnée purement et simplement. Comme N. Bubnov vient de le faire remarquer (*Gerberti opera mathematica*, 1899), on doit plutôt lire *auctor gromaticus*.

Je ne comprends pas d'autre part très bien, je l'avoue, ce que remarque M. Wilhem Schmidt (p. VIII) à propos d'un passage de Denys de Thrace rapporté par Clément d'Alexandrie (*Strom*, V, 672 Potter). Denys voulait donner une explication symbolique (probablement très fausse) d'un usage traditionnel dont le sens était perdu. Il devait naturellement employer l'imparfait, pour dire que les anciens employaient des inscriptions, « comme celles qui sont au temple de Delphes », ou des symboles, comme les roues mobiles à l'entrée des sanctuaires égyptiens. On ne peut nullement conclure de là que la pratique de toucher ces roues, pour se purifier, fût tombée en désuétude au temps de Clément.

Mais le curieux est que, tandis que Denys de Thrace et Héron

d'Alexandrie parlent de cet usage comme exclusivement propre à l'Égypte, les *Mécaniques* d'Aristote (ch. 1) le mentionnent sans aucune limitation de ce genre. Est-ce que les *Mécaniques* auraient été rédigées à Alexandrie ? Denys de Thrace écrivait à Rome ; mais où ont été composées les *Pneumatiques* de Héron ?

Paul Tannery.

Ernest Renan. **Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel.** Paris, libr. Calmann Lévy, 1899, in-8° de II-483 pp.

Les trois études que Renan a publiées dans l'*Histoire littéraire de France* sur Guillaume de Nogaret, Pierre Dubois et Clément V, ont été réunies sous le titre — qui laisse beaucoup à désirer — *Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel*. L'étude consacrée à Nogaret est sans doute ce que Renan a écrit de mieux sur l'histoire du moyen âge. L'attentat d'Anagni y est décrit avec beaucoup de soin et avec impartialité. Cette partie du livre est cependant dépassée aujourd'hui par le travail de Holtzmann [1] ; les publications de M. Ch. V. Langlois ont rendu inutiles les pages sur Pierre Dubois ; et, depuis les travaux de Wenck et, surtout, depuis la grande édition des bulles de Clément V par les soins du Vatican, l'étude consacrée au grand pape paraît bien insuffisante. Reste le style souple et charmant. La publication est faite par un sentiment de piété filiale devant lequel nous nous inclinons avec respect. Dans un codicille à son testament Renan en avait laissé le soin à sa famille. Un jeune érudit, M. Pierre Caron, s'est fort bien acquitté de la tâche ; mais on regrettera que, dans la table, les noms propres n'aient pas été ramenés aux formes que des travaux récents — nous ne parlons pas de ceux dont nous pourrions être l'auteur — leur ont définitivement attribuées.

Fr. F.-B.

Der Briefwechsel von Gottfried Wilhelm Leibniz mit Mathematikern, herausgegeben von C. J. Gerhardt, erster Band. Berlin, Mayer und Müller. 1899. Gr. in-8, p. XXVIII et 762.

Les écrits mathématiques de Leibniz ont été édités par C. J. Gerhardt en sept volumes, parus de 1849 à 1863, dont les quatre premiers contiennent la correspondance et les trois derniers les opuscules. L'édition des Œuvres philosophiques, commencée en 1875, n'est point, que je

---

1. Robert Holtzmann, *Wilhelm von Nogaret, Rat u. Gross siegelbewahrer Philipps des Schœnen von Frankreich.* Fribourg en Brisgau, 1898, in-8 de XI-279 p. On y trouve, p. 5, et s. une critique du travail de Renan.

sache, encore terminée, que voici, à l'occasion du second centenaire de la fondation de l'Académie des sciences de Prusse, une réédition de la correspondance mathématique, réédition d'ailleurs conçue sur un nouveau plan, qui semble très heureux, au moins pour le cas de Leibniz. Au lieu de l'ordre strictement chronologique, nous avons, par exemple, dans le premier volume : 1° la série des lettres échangées avec Oldenburg, Newton, Collins et Conti ; 2° la correspondance avec Tschirnhaus; 3° celle avec Huygens. De plus, dans ces correspondances, sont insérées diverses pièces tirées des papiers de Leibniz, qui ont rapport de date et de sujet avec les lettres publiées. Chacune des trois séries, d'ailleurs précédée d'une introduction spéciale, forme ainsi un tout complet, où l'on peut suivre l'évolution des pensées, et dont les points saillants ont été signalés, avec une rare compétence, par l'éditeur. Surtout destiné aux mathématiciens qui s'intéressent à l'histoire de leur science, ce volume répond amplement à tout ce qu'ils peuvent désirer ; mais je me réserve d'en faire ailleurs, sous ce rapport, tout l'éloge qu'il mérite.

Le bibliographe peut regretter l'absence d'indications faisant ressortir les pièces publiées pour la première fois (comme la plus grande partie des lettres de Tschirnhaus), et en général le manque de références à l'édition précédente ou aux publications antérieures. C'est une lacune qui pourra être comblée dans un *Index* spécial, au dernier volume. Un *errata* sera également nécessaire ; car les fautes d'impression dépassent quelque peu la proportion inévitable et quelques-unes ne se distinguent pas bien des fausses lectures.

Que le texte ne soit pas partout suffisamment assuré, c'est ce qu'il faut d'ailleurs bien se dire, sans exagérer l'importance de ce fait. Le volume contient une reproduction photographique d'une des pages des papiers de Leibniz qui est capitale pour l'histoire de l'invention du calcul infinitésimal. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour apprécier la difficulté que présente le déchiffrement de l'écriture de Leibniz, et pour se rendre compte de la reconnaissance que nous devons au savant dont la vie a été consacrée à cette tâche. Mais ce qu'on ne peut exiger de personne en pareil cas, c'est l'infaillibilité.

Si l'on compare la reproduction photographique avec le texte imprimé (p. 153-155), on reconnaîtra immédiatement que la publication n'est pas « diplomatique »; cependant, je ne saurais trop louer, pour ma part, M. G. de la façon dont il l'a comprise. En fait, cette page de Leibniz est un brouillon couvert de ratures, surchargé d'additions. Il peut être amusant d'éplucher tous ces *repentirs*; mais on n'a pas, en mathématique surtout, à imprimer des *lapsus calami* que l'auteur a corrigés lui-même. Il faut donner, sous une forme lisible, le texte auquel il s'est arrêté (au moins provisoirement ; car ces notes de Leibniz n'étaient rédigées que pour lui). Le pis, c'est que les ratures sont parfois incomplètes, et que l'on ne voit pas toujours bien à quoi se rapportent les additions. Il y avait donc une véritable restitution à opérer, et je ne puis constater

qu'une chose, c'est que l'éditeur s'en est tiré avec une singulière sagacité.

Ses lectures ont-elles été toujours certaines ? P. 154, l. 2, il y a *porro* : d'après le sens, je mettrais *pono* ; au contraire, p. 155, l. 11, il y a *pono* ; cette fois je lirais *porro*. Mais sur la photographie, je ne sais pas quel paléographe pourrait distinguer entre les deux mots. En somme, je ne vois, pour cette page, qu'une correction qui me paraît certaine : p. 155, l. 16, au lieu de *sublatio*, qui est incompréhensible, il faut lire : *ʃ sublatu*, (c'est-à-dire en faisant disparaître le signe *ʃ*). Comme leçons probables, après collation approfondie, mais toutefois moins assurées, j'indiquerai encore : p. 153, l. 29, *quid* au lieu de *jam* ; l. 2 en rem., *vel* au lieu de *ut* ; p. 154, l. 3, *in* est à ajouter après le second *y* ; l. 19, au lieu de *ut* lire *ita erit* (?) ; p. 155, l. 12, *relata* (non *relatio*).

M. G. a peut-être été moins heureux, tout compte fait, pour la correction de passages évidemment corrompus dans les copies qu'il a utilisées. Ainsi p. 81, l. 9-10, en rem., il imprime : « sed hoc non nisi ad Te scriptum *volutatumque* illust. Boylium », en remarquant que la copie de cette lettre de Leibniz à Oldenburg (8 mars 1873) porte *volvatumque*. Je ne crois pas qu'on doive hésiter à écrire : *volui tuumque* (ou peut-être : *volui ad tuumque* ; Leibniz n'est pas assez puriste pour que j'ose décider). P. 97, l. 10, en rem., « quæ... me dicatus (?) es » se corrige de même immédiatement : *quae... meditatus es*.

Voici quelques autres corrections que j'ai relevées, en dehors des simples fautes d'impressions : P. 61, l. 10, en rem., *limum* au lieu de *linum* ; l. 8, en rem., *limi* au lieu de *lini*. — P 96, l. 9, *ad* au lieu de *at* ; l. 18, *cujus* au lieu de *ejus* ; *ut* au lieu de *et*. — P. 109, l. 17, *quadrante* au lieu de *quadrato*. — P. 118, l. 8, *mantissæ* plutôt que *manticæ*. — Dans la copie, faite par Leibniz, des *Définitions des coniques* de Pascal, pièce du plus haut intérêt, p. 136, l. 6 en rem., le mot qui manque dans la lacune est indubitablement *secundum* ; p. 136, l. 2, après *secans*, les mots *parabolam efficiat* sont omis ; l. 15, *triangulum* est faux et doit être remplacé par *illam* (*hyperbolam*) ; l. 16, *si* est à ajouter avant *denique* ; p. 140, l. 25, colonne 1, au lieu de *parallelarum*, il faut *monosecantium*. — P. 145, l. 20, *possimus* au lieu de *possumus*. — P. 201, l. 10, *produire* un *homme*. — P. 264, l. 9, en rem. : *je n'ay point été ouï* (non *été uni*). — P. 337, l. 11, *in memoriam* (non *immemor*). — P. 349, l. 9, *præstitum, considerando* (non *præstatum, considerantes*). — P. 372, l. 28, *a*4 *c*4 (non *b*4 *c*4) — P. 373, l. 1, *Intelliges* (plutôt que *Intelligis*). — P. 381, l. 13, *perfectiores* (non *perfectiones*). — P. 397, l. 12, *nunquam* (au lieu de *non quam*. — P. 688, l. 10, *capable* (non *coupable*). — P. 732, l. 9, en rem., *Voëtianisme* (non *Vostinianisme*). — P. 758, l. 27, *reste* est oublié après *Au*.

Quant à l'opinion que C.-J. Gerhardt soutient (p. 761) contre les éditeurs de Huygens, à savoir qu'il convient de placer en 1673 les deux

lettres échangées entre celui-ci et Leibniz, lettres qu'ils ont rapportées à l'année 1675, je ne saurais m'y rallier. La correspondance de Leibniz et d'Oldenburg me paraît prouver que si, en juin et juillet 1675, Leibniz s'occupe déjà de la résolution des équations (ce qu'il ne semble point avoir fait auparavant), que si dès lors il étudie en conséquenee l'Algèbre de Bombelli, il n'est pas encore en mesure d'annoncer un résultat important, ce qu'il fera dans sa lettre du 28 décembre 1675. A voir le soin avec lequel Leibniz tient au courant de ses travaux le secrétaire de la Société Royale, il me paraît bien difficile d'admettre qu'il ne lui eût pas communiqué de bonne heure une relation découverte en 1673 et qu'Huygens avait trouvée « surprenante et tout à fait nouvelle ».

Paul TANNERY.

Anatole LOQUIN, d'Orléans. **Le prisonnier masqué de la Bastille, son histoire authentique.** Bordeaux, Orléans, Marseille, in-12 de XVIII-400 p.

M. Anatole Loquin écrit tout un volume pour démontrer que l'homme au Masque de fer a été Molière. Du moins le livre est-il un touchant hommage rendu au grand comique, qui aimait tant « ce bon rire qui vous prend par les entrailles ». Il serait cruel d'analyser l'argumentation de l'érudit orléanais. Nous préférons renvoyer aux travaux récents de M. le docteur Bröcking (*Das Rætsel der Eisernen Maske und ihre Læsung*, Wiesbaden, libr. Lützenkirchen et Bröcking, in-12 de 60 p.) et de M. le vicomte Maurice Boutry (*Une mystification diplomatique, la Trahison du comte Mattioli*, Paris, 1899, in-8 de 12 p., extrait de la *Revue des Études historiques*, libr. Fontemoing). L'un et l'autre établissent, avec de nouveaux arguments, que l'homme au Masque a été le comte Hercule-Antoine Mattioli, secrétaire d'État du duc de Mantoue. M. L. est dans une grande colère parce que nous avons osé imprimer que tous les travaux historiques sérieux consacrés à l'homme au Masque depuis un siècle avaient tous abouti au comte Mattioli [1]. Les récentes publications de M. le docteur Bröcking et de M. le vicomte Boutry — et celle de M. Anatole Loquin — en sont une preuve nouvelle.

Fr. F.-B.

1. Nous faisons exception pour les études de M. Loiseleur pour lesquelles nous avons une grande estime bien que les conclusions nous en paraissent aujourd'hui entièrement détruites.

Lessing et l'Antiquité. Etude sur l'hellénisme et la critique dogmatique en Allemagne au XVIII[e] siècle par J. KONT. Paris, Leroux, 1899, tome second. 1 vol. in-12, pp. 298. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce second volume, qui se compose de quatre chapitres (la fable, l'épigramme, la philologie, l'art et l'archéologie) suivis d'une conclusion générale, M. Kont étudie d'abord très longuement les travaux de Lessing, de ses devanciers et de ses contemporains sur la fable et l'épigramme. L'érudition consciencieuse et sûre de l'auteur épuise à peu près le sujet. Toutefois, malgré l'intérêt qui s'attache à cette étude, on se perd dans un détail trop minutieux. L'exposé des théories de Lessing et des Suisses sur la fable eût été plus clair, si M. Kont, au lieu de les délayer en de longues analyses, en avait fait ressortir dans un résumé concis les idées essentielles. Tout nous apparaît à peu près sur le même plan, sans ordre déterminé, sans idée directrice. Il n'est pas rare qu'aux doctrines de son auteur, M. K. mêle, sans nous prévenir, son appréciation personnelle (cf. notamment page 15 au bas de la page) et le lecteur perplexe se demande s'il a affaire à Lessing ou à son biographe.

On lira avec beaucoup de profit les longs et substantiels chapitres de M. K. sur la philologie, l'art et l'archéologie, où rien n'est omis des théories et études philologiques et archéologiques de Lessing. Mais ici encore la même réserve s'impose : on s'égare trop souvent dans un dédale de faits, d'appréciations particulières sans lien entre elles ou étrangères au sujet.

En somme, il ne se dégage pas de l'ouvrage une impression nette, une vue d'ensemble. Aussi la conclusion (p. 260-278), semble-t-elle un peu vague et diffuse. « Prenons les Anciens pour modèles », telle est, selon M. Kont, la pensée maîtresse de Lessing : « *Le fait principal* qui se dégage de notre ouvrage, c'est que grâce aux études de Lessing, les chefs-d'œuvre de la littérature grecque occupèrent enfin la place qui leur est due. » Vraiment, si le travail approfondi auquel M. K. s'est astreint, ne lui permettait point d'autre conclusion, il ne méritait guère d'être entrepris. M. K. est plus explicite lorsqu'il dit que Lessing a remis en honneur l'étude directe et intelligente des textes anciens et surtout des Grecs. Mais n'est-il pas exagéré, sinon faux, de soutenir qu' « *il est Hellène jusqu'au fond de l'âme* (p. 273), surtout lorsqu'on vient d'assurer (p. 271) que « tout en vivant par l'esprit au milieu des Grecs et des Romains, Lessing conserva beaucoup de l'érudit allemand du XVIII[e] siècle » ?

De semblables contradictions ne sont pas rares dans l'ouvrage de M. Kont. Lessing qui « a l'humeur et le tempérament païens » à la page 271 devient profondément religieux à la page 278. Malgré ces exemples, qu'il serait aisé de multiplier, et les réserves que nous avons faites plus haut, l'ouvrage de M. Kont est un travail très sérieux, d'une réelle valeur et qui rendra de grands services à ceux que ne rebutera pas l'imperfection de la forme. Il faut avouer, en effet, que les faiblesses et

les impropriétés d'expression, les tours obscurs, équivoques, bizarres, incorrects, se rencontrent presque à chaque page et rendent parfois pénible la lecture de ce volume si nourri [1].

E. Henri Bloch.

Fernand Engerand. **Ange Pitou, agent royaliste et chanteur des rues, 1767-1846.** Paris, Leroux, 1899, in-8, 332 p., 7 fr. 50.

Ce livre négligemment écrit, mais plein d'anecdotes et de piquants détails, est très intéressant, aussi intéressant qu'un roman. Et, en effet, c'est un roman plutôt qu'un livre d'histoire. L'auteur a eu la patience de lire tous les ouvrages d'Ange Pitou et il en cite de nombreux extraits (les plus curieux sont peut-être les pages sur le Paris des premiers mois de 1814, p. 230-239). D'après M. Engerand, Pitou serait non seulement un chanteur des rues, mais un très sérieux et très efficace agent des rois de France; il tiendrait son mandat de Marie-Antoinette; il ne se serait pas borné à défendre la monarchie dans les journaux; il aurait, muni de pouvoirs renouvelés par Charette, préparé en plein Paris l'armement des royalistes de la Vendée; il aurait été de tous les complots et aurait par son adresse, par l'argent qu'il gagnait, obtenu la commutation de la peine encourue par les commissaires royaux, aurait corrompu les administrations de la police, aurait sauvé la vie à de nombreux royalistes; enfin, au moment où il fut arrêté et envoyé en Guyane, il aurait pris une part active à la conspiration, réuni des armes, et de ses deniers personnels, avancé à Pichegru 60,000 francs. Le malheur est que Pitou est le seul qui nous renseigne sur le rôle politique de Pitou : il y avait bien un dossier secret (p. 45), et dans ce dossier se trouvaient « les pièces essentielles qui contenaient toutes les indications désirables »; par malheur, ce dossier a disparu, et il nous faut croire Pitou sur parole. Or, quelle confiance pouvons-nous avoir en un homme qui se vante d'être royaliste et qui, après le 9 thermidor, a sûrement rédigé l'*Ami du peuple*, un homme qui disait : « Il faut dîner, faisons une toise de démagogie » ? Le témoignage est de Babeuf, qui nommait Pitou un « vil Protée », un « infâme roué », un « caméléon vénal »

---

1. M. Kont parle d'épigrammes qui sont des « satires au petit pied » (p. 85). Il est question (p. 103) d'une épigramme « imitée par J.-B. Rousseau d'Ausone ». Qu'est-ce que « corriger diplomatiquement un texte? » (p. 127) Parlant de Heyne, M. Kont dit (pp. 225-226) : « Quels que soient ses torts envers *Lessing après sa mort*, il n'en est pas moins vrai que l'*auteur du Laocoon* aussi bien que Winckelmann estimait les vastes connaissances qu'il mit au service de l'archéologie. » Peut-on dire, sans ironie, que « ce qui est irréfutable dans la critique de Heyne, ce sont les passages de Diodore et de Polyen » ? (p. 227) Que signifie la phrase suivante : « Malgré cette erreur, la réalité que Lessing demande pour la fable est un fait acquis. » (p. 26)? M. Kont emploie souvent l'imparfait au lieu du passé défini (cf. p. 6 et 7), etc.

(p. 85-86), et ce témoignage, M. E. ne le récuse pas. D'ailleurs, M. Engerand ne dit-il pas, à propos du *Voyage à Cayenne*, qu'il est presque impossible de distinguer dans cet ouvrage où finit la réalité et où commence la fantaisie? (p. 209).

A. C.

Robert Lindet, député à l'Assemblée législative et à la Convention, membre du Comité de salut public, ministre des finances. Notice biographique par Amand Montier, préface d'Étienne Charavay. Paris, Alcan, 1899, in-8, xiv et 444 p. 10 fr.

M. Montier nous donne dans ce volume une excellente biographie de Robert Lindet. C'est mieux qu'une notice, comme dit très modestement le titre; c'est un livre, et un livre très sérieusement composé, non seulement d'après le recueil Aulard et les ouvrages de Boivin-Champeaux et de Dury, mais d'après les documents des bibliothèques de Caen, de Rouen et de Pont-Audemer, des archives de l'Eure et du Calvados, des archives nationales et surtout d'après des papiers de famille communiqués par une petite-fille du conventionnel. Aidé de toutes ces pièces et d'ailleurs très consciencieux, très méthodique, M. M. nous expose les actes d'un homme qui égale, sinon par la renommée, du moins par les services et le dévouement, les coryphées du Comité de salut public. Il le montre d'abord réclamant la convocation des États-Généraux, rédigeant le cahier de Bernay, devenant maire de cette ville, procureur syndic du district, et le premier des députés de l'Eure à la Législative, adhérant aux journées du 20 juin et du 10 août, cachant dans sa maison le colonel suisse baron de Salis, déplorant les massacres de septembre qui furent, a-t-il dit plus tard, *ordonnés* et qui ne sont pas le résultat d'un « mouvement populaire ». M. M. suit Lindet à la Convention, le représente convaincu de la culpabilité de Louis XVI et votant la mort du « tyran », de celui qui avait « conçu, dirigé, exécuté un plan de conspiration contre l'État », acquérant peu à peu une grande influence dans l'assemblée, rédigeant une adresse aux habitants de la Vendée, entrant au Comité de salut public et chargé de missions importantes. Le récit de ces missions est intéressant et complet; pour celle de Lyon, M. M. a puisé dans un memorandum inédit de Lindet; pour celle de Normandie, il a trouvé de précieux détails dans la liasse « fédéralisme » des archives du Calvados. On remarquera notamment tout ce qu'il dit de la bataille de Pacy ou de Vernon — qu'il appelle plus justement la bataille de Brécourt — et des mesures à la fois généreuses et habiles que prit son héros pour désarmer et pacifier le pays. Vient le moment où Lindet, rentrant au Comité, collabore avec Carnot et Prieur-Duvernois à l'organisation de la défense nationale : il préside et dirige trois commissions, celle du commerce et des approvisionnements, celle de l'agriculture, des arts et manufactures, celle des transports, postes

et messageries; il est en l'an II « le grand intendant de la France civile et des armées » (p. 231); absolument isolé, travaillant dans un local éloigné des comités, ne fréquentant aucun cercle, aucun club, pas même celui des Jacobins, il ne se laisse pas distraire de sa besogne absorbante, sinon pour arracher à l'échafaud ses compatriotes accusés de fédéralisme, pour refuser sa signature à l'ordre d'arrestation de Danton et pour se prononcer contre Robespierre et Saint-Just, qu'il traite tous deux d' « atroces » (p. 249-250). Sorti du Comité après avoir rédigé sur la situation de la République un rapport qui « constitue une pièce capitale dans l'histoire du gouvernement révolutionnaire », poursuivi par les thermidoriens et prenant contre eux la défense des comités, Robert Lindet fut, au lendemain de l'insurrection de prairial, mis en accusation et arrêté. Relâché sur les protestations de Conches et de Caen, il fut déclaré inéligible, bien que nommé par le Nord et la Seine, impliqué dans le procès de Babeuf, et vit, lorsqu'il fut envoyé par l'Eure aux Cinq-Cents, son élection annulée. Mais le coup d'État de prairial le rendit à la politique. Il fut appelé au ministère des finances où il montra, selon le mot de Barras (p. 308) la même probité, la même capacité qu'à la commission des approvisionnements. Au 18 brumaire, Bonaparte le remplaça par Gaudin, et dès lors Lindet vécut dans la retraite, prévoyant l'Empire sous le Consulat, souhaitant la paix, blâmant la guerre d'Espagne et celle de Russie, se ralliant en 1815 à Napoléon qui « le délivrait des Bourbons », mais refusant de le servir, échappant par cette abstention et à cause de son état de faiblesse et de maladie, à la loi de 1816 contre les régicides, mourant à Paris en 1825. M. Montier n'a pas manqué de citer les principaux écrits de Lindet, et il faut l'en remercier. On regrettera toutefois qu'il n'ait pas publié le manuscrit où Lindet reproche à Carnot sa conduite envers Hoche et Jourdan (cf. p. 249). On le trouvera trop sévère pour les Girondins et on lui reprochera de croire à l'accusation de fédéralisme portée contre eux par la Montagne[1]. Mais il ne se perd pas, comme certains biographes, dans les détails de l'histoire générale, et son livre, longuement et très sérieusement préparé, plein de renseignements, clair d'ailleurs et nettement distribué, est, comme dit le regretté Charavay dans la préface, un monument historique digne de Robert Lindet.

A. C.

---

1. Lire p. 27, le roi de Hongrie ou l'empereur d'Allemagne, et non l'empereur d'*Autriche*; — p. 52 et 97, les *Mémoires d'un homme d'État* ne sont pas de Hardenberg; — p. 101, Wimpffen a eu la tâche si aisée en 1792 qu'on ne peut le nommer le héros de Thionville; — p. 247, il est peu probable que Saint-Just ait reproché à Carnot sa conduite envers Hoche.

Edouard Rott. Perrochel et Masséna, l'occupation française en Helvétie. (1798-1799). Neuchatel, Attinger, 1899. In-8, 375 p.

M. Rott retrace dans ce volume le conflit qui s'éleva entre le général Masséna et le ministre plénipotentiaire du Directoire Perrochel. Ce Perrochel méritait d'être connu. Il n'a cessé durant toute sa mission de montrer un remarquable esprit de justice et d'humanité. Dès les commencements de son séjour, il annonçait sa ferme intention de transmettre à Talleyrand les plaintes de la Suisse lorsqu'il les trouverait fondées, et il ne faillit pas à cet engagement. Il seconda de tout son pouvoir les opérations du général en chef; il admira ses dispositions stratégiques et s'efforça d'en assurer l'effet; mais il aurait voulu que les Suisses fussent traités avec plus de ménagement, et il comprenait que tous, démocrates et oligarques, souhaitaient la fin de l'occupation, et que nombre de patriotes regrettaient une alliance qui provoquait la suppression de la neutralité helvétique et l'invasion autrichienne. Il protesta courageusement contre la friponnerie épouvantable des entrepreneurs de l'habillement et de l'approvisionnement, contre les bénéfices monstrueux des fournisseurs, contre les vols et pillages impunis des hommes chargés de l'entretien et de la subsistance de l'armée. Il demanda des « exemples éclatants » et il s'écriait : « Jusqu'à quand fatiguera-t-on la patience des peuples que nous prétendons nous attacher? Jusqu'à quand, par un tissu éternel de brigandages, excitera-t-on les peuples à la révolte contre tout ce qui porte le nom de Français? Faudra-t-il que les agents de la République soient toujours réduits à élever en vain la voix contre ces affreuses déprédations qui se commettent depuis si longtemps et qui font la honte de la nation française? S'il en était ainsi et s'il n'y a plus assez de courage et de vertu pour punir le crime, il ne reste plus à l'homme sage que de s'envelopper dans son manteau et à désirer d'être éloigné du théâtre où des scènes si dégoûtantes se passent sous ses yeux » (p. 147-148). Il ne fut pas entendu, ses rapports semblèrent suspects, on l'accusa de se faire l'écho des doléances suisses et on le remplaça par Reinhard. Mais, sur ces entrefaites, Reinhard devint ministre. Perrochel continua ses fonctions, et lorsque Masséna exigea, après la victoire de Zurich, des contributions pécuniaires de plusieurs villes, il gémit sur ce que de pareils procédés envers un allié avaient de « tyrannique » et de « révoltant » (p. 206); lorsque Masséna frappa les Bâlois d'un emprunt forcé de seize cent mille francs, il osa dire au général qu'il approuvait et soutiendrait l'opposition du Directoire helvétique à ces mesures illégales. Il connaissait son Masséna, et quand il regrette que les chefs de l'armée méconnaissent les principes de l'honneur et de la probité, quand il écrit que « la soif honteuse de l'or convertit un héros en spoliateur des peuples » et que « les besoins de l'armée ont fourni sans cesse des prétextes à plusieurs généraux pour commettre des vexations de tout genre »; c'est à Masséna qu'il fait allusion. Mais le vainqueur de Zurich

eut gain de cause; Perrochel fut révoqué. A la narration de cet intéressant épisode, M. R. a joint un court récit de l'insurrection des cantons. Qui croirait qu'il y a un siècle, les balles sifflaient sur les deux rives du lac des Quatre-Cantons, que les révoltés brûlaient le bourg d'Altorf et n'y laissaient debout que quinze maisons, que les Français de Soult arrivant de Brunnen et sautant de leurs barques, culbutaient au pas de charge les soldats de Vincent Schmied et les rejetaient de Fluelen dans les ruines d'Altorf [1]? On goûtera pareillement, si courtes soient-elles, les pages que M. Rott consacre à la glorieuse campagne de Masséna; cela est net, précis, d'une exactitude saisissante et d'une brieveté rigoureuse. Vingt pièces justificatives et une table onomastique très bien faite terminent ce volume si soigné à tous égards d'un bout à l'autre [2].

A. C.

Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire par P. M. Desmarest, édition annotée par Léonce Grasilier et précédée d'une étude sur Desmarest et la haute police, par Albert Savine. Paris, Garnier, 1899, in-8, LXXVI et 453 p., 3 fr. 50.

MM. Grasilier et Savine ont jugé à propos de rééditer les souvenirs de Desmarest. Peut-être auraient-ils mieux fait de fouiller à fond et de retracer complètement plusieurs des affaires retracées par le policier. En tout cas, l'étude que M. Savine a mise en tête du volume est excellente, très détaillée, pleine de renseignements, et l'on regrettera qu'il n'ait pas élargi son sujet et fait de cet essai un livre sur la haute police impériale. C'est M. Grasilier qui a annoté le texte. On lui reprochera de l'avoir laissé tel quel. Que nous importe que Desmarest ait écrit *Shönbrunn*, *Esseling* et *Mallet?* Doit-on respecter les fautes de son imprimeur? M. Grasilier nous répondra qu'il a rétabli l'orthographe des noms dans son *Index* [3]; mais faut-il, au milieu de sa lecture, courir à la fin du volume pour s'assurer de la forme exacte d'un nom propre? Les notes sont d'ailleurs instructives et empruntées en grande partie aux documents des archives nationales. C'est ainsi que M. Grasilier nous apprend au juste qui était Guillet (p. 24) et qui était Pagowski (p. 26), ainsi qu'il distingue le Saxon von der Sahla et l'Italien Dominique Sala. Il aurait dû mettre une note à Massias (p. 122), à Staps (p. 204), et tâcher de savoir qui était *Loening* (p. 29) [4]. Pour grossir le volume, il

---

1. M. Rott aurait pu citer à ce propos les *Mémoires* de Soult, II, 64-88.

2. P. 165 (et table), lire Reubell et non *Rewbel*.

3. Pas partout. Et c'est là l'inconvénient du système — ainsi qu'une preuve de précipitation dans la confection de l'index. On trouve à la table *Cazes* (de), et *Decazes*.

4. Lœning, jeune pharmacien de Nassau, un des *noirs* de Heidelberg, jaloux d'imiter Sand, tenta d'assassiner, le 1er juillet 1819, le président Ibell à Wiesbaden et se donna la mort dans sa prison en avalant des éclats de verre.

a publié à la suite des Souvenirs une œuvre de Desmarest, le précis du siège de Valenciennes en 1793, déjà publié en partie par Boissonnade et par Foucart et Finot, et que personne ne pensera à chercher là [1]. Mais il donne en outre des pièces intéressantes : les libelles destinés à soulever les troupes dans l'affaire de Rennes et saisis par la police, des lettres relatives à l'affaire Malet et tirées des papiers de Cambacérès, la liste des gardes d'honneur du 3e régiment arrêtés dans l'affaire de Tours [2].

A. C.

Émile Faguet. **Flaubert.** In-12. Paris, Hachette, 1899, 191 pp.

La collection des *Grands écrivains français* a demandé à M. Faguet le volume qu'elle voulait consacrer à Gustave Flaubert. Le choix était excellent et l'habile critique l'a fort bien justifié.

Comme tous les volumes de cette collection, celui-ci se divise en deux parties : une biographie et une étude littéraire. Le seul reproche que l'on pourrait faire à la biographie que nous donne M. F. est celui d'être un peu succincte. Avec maints détails tirés de la propre correspondance de Flaubert et de ce qu'ont écrit sur lui Maxime du Camp et Guy de Maupassant, l'homme aurait plus nettement encore expliqué l'écrivain.

L'étude littéraire, au contraire, est minutieuse et complète. M. F. met, comme il convient, *Madame Bovary* hors de pair dans l'œuvre du romancier et en fait ressortir très exactement les mérites de composition, de psychologie et de style. On le voudrait peut-être moins dédaigneux de *Salammbo* qui, malgré sa monotonie, n'en est pas moins une épopée pleine d'une imagination très originale et d'une singulière splendeur de style. Puis il met très bien à leur place l'*Éducation sentimentale*, la *Tentation de saint Antoine* et *Bouvard et Pécuchet*. On

---

1. Et il a tort de donner ce précis à la suite des Souvenirs, sans le distinguer du reste de l'ouvrage, au lieu de le ranger parmi les pièces de l'appendice : bien des lecteurs croiront que la narration de ce siège appartient aux *Quinze ans de haute police*.

2. L'index fourmille de menues fautes d'impression que nous ne relevons pas. Bornons-nous à quelques observations qui portent sur le texte. P. LVI, lire Villingen et non *Villengen*. — P. 1, l'épigraphe de Lucain (dès la première page !) est mal reproduite, *majorque accus*, et Desmarest avait très bien écrit *majorque jacens*. — P. 14, lire Pommereul et non *Pomereuil*. — P. 19, lire Kork et non *York*. — P. 29, lire Wunsiedel et non *Wondsiedel*, et ne pas dire que Sand « assista à Waterloo » : il ne vit pas l'ennemi et revint plein de mépris pour l'armée. — P. 72, K... est Skarætin. — P. 160, Phélippeaux a été camarade de Bonaparte à l'École militaire de Paris et non à Brienne. — P. 204 et ailleurs, lire Staps ou Stapss, et non *Staaps*. — P. 214 (et table), lire Armstrong et non *Arinstrong*. — P. 218, il manque une note sur Rumbold; cf. *Corr.* de Napoleon, X, 59, et *Mon.* du 11 novembre 1804 (M. Grasilier a imprimé 1806 au lieu de 1804). — P. 224 (et table), lire Mme Hamelin et non Mme *Amelin*. — P. 308 (et table), lire Kielmannsegge et non *Kielmasegg*, etc. Somme toute, un peu plus de soin n'eût pas été inutile.

lira surtout avec intérêt le chapitre qu'il consacre à rechercher comment, chez Flaubert, le romantique s'allie au réaliste de façon à se compléter l'un par l'autre.

J'ai dit que cette étude était très minutieuse, j'ajouterai qu'elle l'est peut-être trop par endroits. P. 149, par exemple, M. F. cherche à Flaubert quelques chicanes de grammaire qui, à vrai dire, ne me semblent pas toutes fondées. Je ne suis pas très convaincu que : « elle se rappelait l'échéance des billets, *obtenait des retards* », soit une phrase incorrecte. Le verbe *faner* peut très bien se passer de complément, et Mme de Sévigné a écrit : « Savez-vous ce que c'est que faner ? » donc il n'est peut-être pas indispensable de reprocher à Flaubert d'avoir dit : « Il mangeait des mûres le long des fossés, gardait les dindons avec une gaule, *fanait à la moisson* ». Même remarque pour : « C'était pour lui quelque chose de nouveau qui le *sortait de ses habitudes faciles* », car *sortait* peut parfaitement être pris comme verbe actif, et Littré cite cette phrase de Mme de Genlis : « Les personnes sans éducation sont très à plaindre lorsqu'un événement imprévu les sort de leur état. » Mais ce sont là des vétilles. J'aime mieux reprocher à M. Faguet d'écrire toujours le nom de Leconte de Lisle avec une faute d'orthographe *(Lecomte)*.

Raoul ROSIÈRES.

Trooper 3809. A Private soldier of the Third Republic. By Lionel DECLE. London, Heinemann, 1899. In-8, XI-271 p., avec 6 gravures.

L'étude et la discussion d'un pareil livre conviennent plutôt à la presse quotidienne qu'à cette *Revue* ; il suffira donc d'en signaler ici l'importance aux historiens futurs de notre temps. L'auteur, après avoir reçu une éducation soignée, s'est engagé comme *volontaire d'un an* en 1879. En butte à des vexations puériles et odieuses, à des punitions continuelles et, pour la plupart, imméritées, il a été contraint de servir une seconde année et n'a échappé qu'à grand' peine aux compagnies de discipline qui le guettaient. Libéré pour cause de santé, il s'est rendu en Angleterre et s'est fait connaître, depuis, comme explorateur ; pendant que son livre s'imprimait, il s'embarquait de nouveau pour l'Afrique, chargé d'une mission par un grand journal anglais.

Si ce Français de naissance, aujourd'hui Anglais, qui sert au loin la politique britannique, qui écrit en anglais et publie en Angleterre un volume où la vie intérieure de nos garnisons est présentée sous les couleurs les plus sombres — si ce Français, disons-nous, était un Coriolan, il n'y aurait pas lieu de s'arrêter à son témoignage. Mais il n'en est rien ; M. Decle est, paraît-il, avantageusement connu au Ministère de la Guerre ; il a été consulté au moment de l'expédition de Madagascar et même chargé de certaines reconnaissances préliminaires. Jusqu'à

preuve du contraire, on ne peut donc voir en lui qu'un de ces nombreux observateurs qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux en France. Si cette espèce d'hommes n'existait pas, nous n'aurions eu ni la Réforme, ni la Révolution; il ne faut donc pas les envoyer aux corbeaux, mais les écouter.

La thèse principale qui se dégage de l'autobiographie de M. D. peut se résumer en quelques mots. Le système de punitions, dans notre armée, est mal conçu: même les réformes du général Boulanger, bien inspiré à cet égard, n'ont pas produit tout l'effet qu'on en pouvait attendre. En Allemagne, le capitaine seul a le droit de punir, et, s'il en abuse, le colonel le réprimande. En France, depuis Boulanger, les punitions graves ne peuvent être infligées que par les officiers; mais le lieutenant de semaine ne refuse presque jamais à un caporal ou à un sergent l'envoi d'un simple soldat à la salle de police ou à la prison. De là, chez ces gradés, souvent ignorants et intempérants, une tendance continuelle à faire montre et abus de leur pouvoir. L'officier, instruit ou du moins supposé tel, se tient à trop grande distance des troupiers, n'est pas, comme il le faudrait, en contact suivi et individuel avec eux. C'est un mal que des officiers distingués (M. Lyautey, par exemple) ont déjà dénoncé plus d'une fois et dont il faudra bien qu'on se préoccupe un jour, si l'on veut que le régiment soit une école d'éducation nationale au lieu d'être ce que MM. Lucien Descaves et Decle prétendent qu'il est — ou qu'il tend à devenir[1].

S. R.

BULLETIN

— M. F. Aulard a publié récemment deux tomes nouveaux de son *Recueil* des actes du comité de salut public et de la correspondance officielle des représentants en mission : le tome onzième (9 février-15 mars 1794) et le tome douzième (16 mars-22 avril 1794). Il poursuit en même temps la publication d'un autre recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris, *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire*; deux tomes de cet ouvrage ont paru, le tome II (9 juin 1795-19 février 1796) et le tome III (20 février 1796-10 mars 1797). Ces deux tomes du *Paris* thermidorien et directorial ont été composés avec la même méthode que le premier. On y trouvera, outre la suite des rapports de la Commission de police administrative de la commune, la série presque complète des rapports du Bureau central de Paris qui avait remplacé la Commission de police administrative et d'autres rap-

1. Une seule citation (p. 261): « Si la guerre avait éclaté pendant que j'étais troupier, je suis tout à fait sûr que la première bataille aurait coûté la vie à trois au moins de nos officiers et à quatre de nos sergents et qu'ils ne seraient pas tombés sous les balles ennemies. C'est une chose terrible à dire, mais j'ai connu deux soldats qui étaient décidés à faire le coup et le hasard a fait que je les ai entendus plus d'une fois s'en entretenir. »

ports, plus riches en faits, plus substantiels, plus intéressants, ceux des agents du ministre de l'intérieur et du ministère de la police générale. Mais M. Aulard ne néglige pas les extraits des gazettes du temps, notamment du *Rédacteur*, le journal officiel du Directoire exécutif. On remerciera surtout M. Aulard d'avoir comblé en très grande partie une lacune grave des *Tableaux de la Révolution* de Schmidt qui n'avait pu rencontrer aucun rapport relatif au mois de vendémiaire et aux vingt-deux premiers jours de brumaire an IV. Ces volumes sont indispensables à quiconque veut connaître, à quelque point de vue que ce soit, l'histoire des années 1794-1797. — A. C.

— Le capitaine Émile Simond a publié une deuxième édition de son livre *Le capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République* (Paris, Lavauzelle. s. d. In-8, 352 p.). Il dit dans sa préface qu'il a revisé minutieusement et complété son ouvrage, corrigé des erreurs de détail, introduit des renseignements nouveaux tirés de lettres inédites de La Tour d'Auvergne et d'autres documents qu'il ignorait. Plusieurs chapitres ont été complètement refaits. On félicitera l'auteur d'avoir poursuivi avec une si louable patience ses recherches dans les archives et les bibliothèques. Signalons lui dans le tome XII du Recueil Aulard, p. 771, une lettre des représentants à l'armée des Pyrénées occidentales, « il est des nobles qu'on ne frappe pas, tels Du Repaire, La Tour d'Auvergne, etc. ». P. 325, la citation allemande est estropiée; lire au lieu de *Todt im heiligen kampf sand* « Tod im heiligen Kampf fand ». — A. C.

— Le tome II de M. le commandant Margueron, sur la *Campagne de Russie* (Paris, Lavauzelle. In-8, 408 p.) est consacré aux six premiers mois de l'année 1811. On y remarque, d'après les documents que reproduit M. Margueron et notamment d'après les lettres de Napoléon, l'irritation de l'empereur contre les armements de la Prusse; son souci de se renseigner sur les préparatifs militaires de la Russie et quelles informations précieuses il tire de Danzig par Rapp et de Varsovie par Poniatowski; les instructions qu'il donne au roi de Saxe pour la défense du grand-duché; l'organisation nouvelle que reçoit dès le mois d'avril l'armée d'Allemagne (qui comprend désormais trois grands corps d'observation, corps de l'Elbe, du Rhin et d'Italie); la mise en état de défense de Danzig et des places de l'Oder. « On voit, dit l'auteur, que Napoléon s'attache sans cesse à grossir et à perfectionner son armée au fur et à mesure que l'horizon s'obscurcit du côté du Niemen et qu'à la fin de juin il a déjà deux lignes en état de faire face à un conflit avec les Russes : la première, sous les ordres du prince d'Eckmühl, forte de 200,000 hommes, en y comprenant les contingents westphaliens, saxons et polonais; la seconde, d'une force à peu près égale, répartie dans les camps de Boulogne, d'Utrecht, d'Emden, sur l'Adige, dans la Bavière et dans le Wurtemberg » (p. 15). Notons aussi tout ce qui concerne les levées de 1811. Ce volume comprend les chapitres IX-XIV de la publication. — A. C.

— Le XXXIXe fascicule (feuille 80-89) du *Schweizerisches Idiotikon* qui paraît à la librairie Huber de Frauenfeld, contient les p. 1265-1424 et va de la fin de l'article *bamp-bump* au mot *Poppo*. A signaler dans ce fascicule les articles *bann*; *bein* et ses nombreux composés; *bon* (bohne); *büne*; *band*, *binde* et *bund*; *bengel*; *bank*; *punkt*; *pension*; *banst* et *bunst*; *bünt*; *benz*; *binz*; *papp*; etc.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 48 — **27 novembre** — **1899**

R. H. Brown, **The Land of Goshen and the Exodus**, by Major R. H. Brown, C. M. G., late Royal Engineers, Inspector-General of Irrigation, Lower Egypt, with 2 Maps and 4 Plates, Londres, Edward Stanford, 1899, in-8°, 85 p.

Le livre du Major Brown se distingue de la plupart des livres qu'on a écrits sur la matière, en ce qu'il émane d'un homme qui, par fonction administrative, a dû étudier le pays dont il parle sous toutes ses faces et en connaît les voies d'eau et de terre mieux que personne. Il a donc de ce chef une valeur particulière, et, quand même il n'aurait pas réussi mieux que les autres à donner la solution des problèmes soulevés, les observations qu'il contient seront toujours utiles à retenir. Il prend le récit actuel de la Bible, sans du reste s'en dissimuler la nature traditionnelle, et il essaie de le replacer sur le terrain, de manière à en fixer les points principaux à des localités connues et explorées récemment. Il rappelle l'arrivée de Joseph et de ses frères, l'établissement des Hébreux dans la terre de Gesem, et il place ces événements sous les rois Pasteurs selon l'opinion la plus commune; il se refuse à voir le Pharaon qui ne connut point Joseph dans Ramsès Ier, comme Sayce le voudrait, et il se range du côté de ceux qui pensent que Ramsès II fut le Pharaon de l'oppression et Mînéphtah le Pharaon de l'Exode. Le Major B. a suivi presque partout les idées de Naville, et, se renfermant comme il faisait dans les données traditionnelles, il ne pouvait choisir un guide plus sage et plus consciencieux.

Ce qu'il dit du pays de Gesem et de l'aspect que l'Ouady Toumilât présenterait si le canal d'eau douce venait à disparaître est frappant, mais peut-être n'a-t-il pas poussé son tableau assez au sombre. Les auteurs de

la *Description* ont vu la vallée, à la fin du siècle passé, dans des conditions analogues à celles qu'il suppose, et ils s'expriment de façon plus forte encore que le Major Brown. Les rares documents égyptiens qui nous parlent de ces régions montrent qu'elles étaient demeurées incultes au moins depuis l'expulsion des Pasteurs. Ramsès II, s'installant au Delta pour surveiller ses provinces syriennes, avait choisi Tanis pour résidence et sa présence dans cette ville avait rendu la prospérité aux cantons qui bordaient la Méditerranée. Il n'avait pas négligé la ligne de l'Ouady, et les ruines explorées par Naville montrent qu'il y avait fondé ou réparé plusieurs postes militaires, mais sans que ces travaux eussent changé suffisamment la physionomie des districts environnants : c'étaient plutôt des postes destinés à protéger la route ou la frontière que des villes de commerce ou d'industrie. Admettant pour un moment la suite des faits telle que le récit de l'Exode les expose, l'itinéraire indiqué par Naville et adopté par le Major B. me paraît être le meilleur qu'on ait proposé encore. Je voudrais seulement que pour obtenir une plus grande assonance entre la Soukkôt hébraïque et la Toukouît-Toukôt égyptienne, on n'essayât pas de prêter à un signe hiéroglyphique une valeur nouvelle. Le T initial du nom égyptien n'a jamais à l'époque ramesside d'autre valeur certaine que celle du T dur ou du T emphatique de l'Arabe : la valeur TH du TH anglais lui a été prêtée pour les besoins de la cause, et les autres exemples qu'on en a cru trouver, s'expliquent plus simplement d'autre manière. La ressemblance entre Toukôt et Soukkôth est assez sensible pour qu'un ancien n'ait éprouvé aucune difficulté à identifier les deux noms.

Le livre du Major Brown est écrit de façon agréable, avec un grain d'humeur qui en relève la saveur. Il est au courant des dernières découvertes hiéroglyphiques autant qu'on pouvait l'être il y a six mois, mais notre science marche si vite qu'un fait nouveau s'est produit déjà depuis l'impression. La momie royale que M. Loret avait trouvée aux Bab-el-Molouk et qu'il pensait être celle de Khouniatonou n'est certainement pas celle de ce Pharaon ; le cartouche, lu par M. Groff, est très probablement celui de Mînéphtah. Si cette lecture se confirme et qu'on ne puisse pas déchiffrer le cartouche voisin de Séti II, nous aurions le corps même du prince sous lequel la plupart des historiens placent l'Exode.

G. MASPERO.

ZACHER. **Aristophanesstudien, erstes Heft. Anmerkungen zu Aristophanes Rittern.** Leipzig, Teubner. 1898. In-8, 147 p.

J. van LEEUWEN, **Aristophanis Nubes.** Leyde, Sitjhoff, 1898. In-8, XXXIV et 238 p.

C. E. GRAVES. **The Clouds of Aristophanes.** Cambridge, University Press. 1898. In-16, X et 172 p.

Nous avons fait connaître à nos lecteurs (nº du 13 juin 1898) que

M. K. Zacher, chargé de continuer l'édition d'Aristophane entreprise par A. de Velsen, avait commencé son travail en donnant] une seconde édition des *Equites*. A ce volume qui ne contient que le texte grec et l'appareil critique, M. Zacher vient d'ajouter un volume de commentaires qui renferme des discussions très intéressantes, assez souvent originales. Il rend ainsi à la critique d'Aristophane un nouveau service.

M. J. van Leeuwen qui a déjà publié deux pièces d'Aristophane, les *Guêpes* et les *Grenouilles* (cf. *Revue critique*, 15 novembre 1897) publie une édition des *Nuées* qui mérite les mêmes éloges que les éditions précédentes. On rencontre bien quelques explications hasardées et inacceptables; mais l'ensemble est excellent, et ce travail comptera parmi les bons travaux qui ont paru en ces derniers temps sur Aristophane.

M. Graves publie, lui aussi, une édition des *Nuées*; c'est une édition de classe faite avec soin et très suffisante pour les jeunes étudiants.

A. M.

BAUER (Adolph), **Die Forschungen zur griechischen Geschichte**, *1888-1898, verzeichnet und besprochen*, Munich, Beck, 1899, 574 p. in-8.

On se souvient que M. Ad. Bauer a publié naguère, dans le *Jahresbericht* de Bursian et J. v. Müller (t. 60, 1889) un compte rendu des ouvrages relatifs à l'histoire et à la chronologie grecques, parus de 1881 à 1888. C'est la suite de ce travail, mais une suite sensiblement étendue et modifiée, que l'auteur offre aujourd'hui au public savant. L'ouvrage forme désormais un volume indépendant, précédé d'une introduction et accompagné d'un index. En outre, au lieu de se borner à l'histoire et à la chronologie, M. Ad. B. a compris dans son étude tous les écrits relatifs à l'épigraphie, à la topographie, aux papyrus grecs. On sait quelle a été depuis dix ans l'abondance de ces documents nouveaux : une bibliographie exacte de ces récentes découvertes sera la bienvenue auprès de tous les philologues. Aussi bien M. Ad. B. touche-t-il souvent aux questions d'histoire littéraire : tous les historiens grecs sont ici passés en revue, et les autres écrivains mêmes, poètes et orateurs, dans la mesure où ils éclairent l'histoire, sont l'objet d'une étude approfondie. On voit quel intérêt général s'attache à un recueil de cette nature.

Mais M. Ad. B. ne se contente pas d'énumérer, en les classant, les 770 ouvrages dont le titre figure en note, au bas des pages de son livre; il les analyse avec clarté, et les critique avec l'autorité qui appartient à son nom. Historien lui-même, il a, sur le sujet qu'il traite, des idées personnelles, et ne craint pas de prendre parti, presque à chaque page, pour ou contre les œuvres qu'il examine. Sa critique, généralement modérée, est pourtant aussi ferme que courtoise, et, de ces analyses mul-

tiples et variées, se dégage en somme une doctrine. L'*Introduction*, surtout, a le caractère d'un exposé de principes : l'auteur y indique à grands traits la tendance réaliste des études sur l'histoire grecque à la fin de notre siècle, et marque les nuances qui distinguent les principaux historiens contemporains. Parmi ces derniers, tout en rendant justice aux savantes recherches de Pœhlmann sur l'état social et économique de la Grèce, aux vues générales de Beloch, aux admirables découvertes de Wilamowitz, sa sympathie va plutôt à la méthode sévère et simple dont Edouard Meyer a donné l'exemple dans le second volume de sa *Geschichte des Alterthums* (Stuttgard, 1893). Cet ouvrage, ainsi que les travaux du même savant sur la plus ancienne histoire grecque, lui semble approcher plus que tout autre de cette image objective des choses qui est le but suprême de l'historien. Chacun de ces jugements de M. Ad. Bauer pourra sans doute être discuté ; mais on aime à lire un auteur qui manie avec tant d'aisance les idées générales, en même temps qu'il nous introduit avec tant de sûreté dans la connaissance des détails et des faits particuliers de l'histoire.

Am. Hauvette.

La situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales (429), par F. Ferrère, docteur ès-lettres. Paris, Alcan, 1897; xxiv-382 pp. in-8. Prix : 7 fr. 50.

Après une préface (objet et utilité de cette étude) et une bibliographie, M. Ferrère étudie dans trois parties : 1° la constitution de l'Église d'Afrique, la société chrétienne, les dernières luttes de cette Église et du paganisme ; 2° le schisme des Donatistes ; 3° les hérésies : le manichéisme, le pélagianisme et l'arianisme. Une conclusion et une table des évêchés de l'Afrique romaine terminent l'ouvrage. Il n'y a pas d'index.

Ce livre témoigne de la nécessité d'une bonne formation historique et philologique. Il a des qualités que j'indiquerai. Mais le professionnel qui l'ouvre d'abord, est choqué des fautes de méthode, graves et menues, qui se montrent avant qu'il ait eu le temps de rendre une justice moins sévère et mieux établie. M. F. ne paraît pas s'occuper de la critique de ses sources. Il cite dans sa bibliographie les sermons de saint Augustin, Migne, tomes 38 *et 39 ;* or, les sermons de l'Appendice (t. 39) ne sont pas de saint Augustin, et on court de grands risques de citer à la place quelque admonition ds Césaire d'Arles. Je ne suis pas sûr que ce ne soit pas le cas d'une note (p. 70, n. 4) sur les superstitions du jour de l'an, pour laquelle la référence est d'ailleurs insuffisante. On ne sait pas si, parmi les conciles de Carthage (p. 19, n. 1), M. F. a fait état du pseudo-quatrième concile, autrement dit des *Statuta ecclesiae antiqua*, qui sont l'œuvre de Césaire (Malnory, *Césaire d'Arles*, pp. 50 sqq). Certaines lacunes sont plus importantes encore. M. F. ne paraît connaître

ni la *Dogmengeschichte* de M. Harnack, ni la brochure du P. Rothmaner, *Der Augustinismus;* elles l'auraient renseigné sur l'évolution des idées de saint Augustin, évolution nécessaire à connaître lorsqu'on veut apprécier son attitude vis-à-vis des hérésies, surtout vis-à-vis du pélagianisme (pp. 316 sqq., 313, 321 n. 1, etc.). A propos du donatisme, M. F. cite l'article de M. Duchesne sur le dossier du donatisme, mais non l'édition d'Optat de M. Ziwsa. La bibliographie trahit le même défaut de mise au point. Tandis qu'on y voit le Discours sur l'Histoire universelle et l'Histoire des variations, ainsi qu'un Tillemont *in-folio,* les Métamorphoses d'Apulée y figurent sous le titre *De Asino.* Mais voici qui est plus grave. Le tome VIII du *Corpus inscript. lat.* y est indiqué, non le supplément. Sur le colonat et l'administration des *saltus* (pp. 15-16, 152 sqq.), il eût été bon de renvoyer à Fustel de Coulanges et aux articles, motivés par les inscriptions, de Schulten, Toutain, etc. M. F. (p. 178) ne paraît pas connaître sur Tychonius le livre capital de M. Burkitt. Je ne parle pas de l'orthographe des textes cités. Il suffit de dire que, soit en latin soit en allemand, les *ae* et les *oe* sont perpétuellement confondus.

Ce défaut d'information complète se traduit par des erreurs de détail. Ainsi l'affaire de Contumeliosus a été plus compliquée et assez différente de ce que M. F. nous dit, p. 34, n. 1. Il aurait pu en prendre une connaissance plus exacte dans le livre cité de M. Malnory (pp. 154 sqq.). Cependant dans l'ensemble le livre de M. F. est utile et peut passer pour un résumé exact des sources. C'est que l'auteur les a lues et a su les interpréter avec bon sens. La principale de toutes est saint Augustin. Or, M. F. le connait très bien; malgré l'insuffisance de la partie dogmatique et psychologique de son travail, d'ailleurs peu importante, il a extrait toutes les données d'histoire externe conservées dans ces ouvrages. Il aurait pu prendre pour titre : *Saint Augustin et la situation religieuse de l'Afrique.* De longues analyses, des citations, des références suffisamment précises, malgré quelques *passim*, forment la trame solide de son exposition. Cette fidélité aux sources a été récompensée et a préservé en général M. F. des erreurs où un défaut d'éducation scientifique aurait pu l'induire. Il a vu juste le plus souvent dans l'appréciation des faits. Ainsi il ne tombe pas dans l'exagération ordinaire aux apologistes quand ils parlent du concubinat romain et il mentionne, au moins dans une note (p. 68, n. 5), les idées admises dans la société antique et la législation qui les consacrait. S'il ne sait rien des travaux récents de M. Helm sur Fulgence, la lecture d'un document négligé trop souvent, la vie de Fulgence de Ruspe par Ferrand de Carthage, lui fournit des détails intéressants sur l'éducation d'un Africain de bonne famille à la fin du v[e] siècle (p. 52). Il apprécie, mieux que ses devanciers, ce qu'on pourrait appeler le rigorisme de saint Augustin (pp. 58-59) ; s'il avait eu une vue plus nette de sa théologie, il aurait pu montrer comment ici se rejoignent dogmatique et discipline de la vie.

Quoi qu'on en ait, saint Augustin est bien le père du jansénisme. Sur la véritable cause du schisme donatiste (pp. 138-139), comme sur la raison des justes sévérités exercées contre les manichéens (p. 296), M. F. donne la note exacte, bien qu'il eût pu insister; sur le second point, il est vrai, il suffit de rapprocher de la page 296 la p. 297 et les notes. Il eût été bon de remarquer combien l'apitoiement de Victor Duruy (citation p. 293) est déplacé à propos de cette société secrète et immorale. Mais M. F. est très discret. Il met sous les yeux du lecteur l'état des questions et les documents; il se contente d'indiquer rapidement son appréciation, qui a le mérite de rester strictement historique. Je tiens à marquer une réserve sur son estime de Salvien. M. F. ne paraît pas avoir compris les défiances que ce déclamateur inspire aux historiens modernes. « Il nous semble qu'on a tort de ne voir dans son œuvre qu'un long mensonge » (p. 75, n. 2). Ce n'est pas précisément « un long mensonge », mais un plaidoyer, plaidoyer de rhéteur, de moraliste et de théologien. On n'écrit pas l'histoire avec des factums d'avocat, ou du moins on ne les croit pas sur parole. La comparaison des vices romains et des vertus germaniques n'est-elle pas déjà une idée de sophiste? M. F. croit aux vertus des envahisseurs. Mais c'est une question trop complexe pour qu'on puisse la trancher en passant.

Le livre de M. Ferrère produit donc une impression mélangée. A condition d'en « rafraîchir » la bibliographie et de modifier çà et là, d'après les travaux les plus récents, tel ou tel détail, il sera utile aux professionnels comme aux débutants. Les textes qu'on y trouve rassemblés garderont toujours leur valeur. Il faut ajouter qu'on le lit facilement et que nous n'avons dans notre langue rien d'équivalent, en un temps où tant de gens s'obstinent à ne pas savoir les langues étrangères. C'est malheureusement la faiblesse de l'ouvrage de M. Ferrère, d'avoir trop négligé ce qui s'écrit en ces langues. On a vu comment elle était partiellement compensée.

Paul Lejay.

Authority and Archaeologie sacred and profane; essays on the relation of monuments to Biblical and Classical literature; by S. R. Driver, E. A. Gardner, F. Griffith, F. Haverfield, A. C. Headlam, D. G. Hogarth; with an introductory chapter on the nature of archaeology by the editor. Edited by David G. Hogarth. London, Murray, 1899, xiv-440 pp. in-8.

Ce livre a pour but de faire connaître, pour les terres de la civilisation chrétienne, les principales investigations de l'archéologie moderne, et de donner une idée des résultats obtenus. Ces résumés, destinés au grand public et aux historiens non archéologues, ont été confiés pour chaque partie à un spécialiste. Il est seulement possible ici d'indiquer brièvement l'économie de ce recueil d'essais.

La première partie, *Hebrew authority*, est l'œuvre exclusive de M. Driver, qui y apporte sa compétence bien connue. Après un tableau chronologique très commode (Babylonie, Assyrie, Égypte), M. D. traite son sujet en trois chapitres : introduction sur les résultats généraux, Pentateuque, les Rois et période suivante.

La deuxième partie, *Classical authority*, est divisée en quatre chapitres. Chacun d'eux est l'œuvre d'un savant différent : Égypte et Assyrie par M. Griffith, le directeur de l'*Archaeological Survey*; Grèce préhistorique, par M. Hogarth, le directeur de l'École anglaise d'Athènes; Grèce historique, par M. E. A, Gardner; Monde romain, par M. Haverfield, un des collaborateurs du *Corpus inscriptionum latinarum.*

La dernière partie est en revanche l'œuvre de M. Headlam seul. Elle comprend trois essais : l'ancienne Église, les ruines de Phrygie, les catacombes de Rome.

Ce simple sommaire donne déjà l'idée de ce qu'ont tenté M. Hogarth et ses associés. Ils ont choisi quelques exemples destinés à être représentatifs de l'ensemble. Cette méthode a été appliquée à chacun des sujets particuliers. Les auteurs ont exposé les résultats les plus importants et sont entrés dans des détails pour les découvertes de premier ordre. Comme l'ouvrage ne s'adresse pas aux spécialistes, il ne comporte pas de discussions. On s'est même abstenu complètement d'aborder des points qui ne sont pas tout à fait élucidés. Il n'y a pas non plus de références et les ouvrages les plus connus sont à peine mentionnés. La première partie fait cependant exception à cette règle ; une bibliographie assez abondante court au bas des pages de M. Driver. Enfin, les auteurs ont laissé le plus possible la parole aux textes qu'ils encadrent dans leur exposition. Ces textes sont tous traduits, même les textes latins. Pour citer quelques exemples, nous avons, dans la première partie, le récit babylonien de la création, le récit babylonien du déluge, l'inscription de Mésa, l'inscription d'Eschmounazar; dans la troisième partie, les *Logia*, l'inscription d'Abercius et de nombreux textes de Phrygie, quelques inscriptions damasiennes. La deuxième partie est une exposition moins coupée de documents ; c'est une série de tableaux d'ensemble, d'une lecture fort agréable.

C'est au reste un des mérites de ce livre. Nous avons en France, au moins pour l'érudition classique, les ouvrages de M. Boissier avec lesquels il peut supporter la comparaison. Ce rapprochement achèvera de caractériser le recueil publié par M. Hogarth.

Manuel Dohl.

Louis Leger. **L'Évangéliaire slavon de Reims, dit : Texte du sacre,** édition fac-similé en héliogravure avec une introduction. 1 vol. in-4 de XLV-94 pages. Prix : 100 francs [1]. Reims, librairie Michaud ; Prague, librairie Rivnac, 1899.

A l'occasion de la visite de l'empereur de Russie à Paris, M. Ram-

1. 300 fr. l'exemplaire aquarellé.

baud eut l'idée de faire exposer dans la Sainte-Chapelle, pour mettre sous les yeux de l'auguste visiteur, quelques *slavica* français et notamment le célèbre manuscrit cyrillique glagolitique appartenant naguère à la cathédrale et aujourd'hui à la bibliothèque de Reims et connu sous le nom de *Texte du sacre*. L'empereur Nicolas I s'était vivement intéressé à ce document et en avait fait exécuter aux frais de la Russie une édition décalquée par Silvestre, l'éditeur de la paléographie universelle, édition fort bien exécutée pour l'époque (1842), qui fit grand bruit dans les pays slaves. Elle eut l'honneur d'être présentée au public savant par une préface latine de Kopitar et fut mise à la portée du grand public dans une édition de librairie faite par le tchèque Hanka. En 1886, l'*Archiv für Slavische Philologie* signalait de nombreuses inexactitudes dans les calques de Silvestre. Mais le collaborateur de l'*Archiv* n'avait pas eu le temps de se livrer à une collation détaillée. Elle lui eût révélé non seulement des fautes de copie, mais de nombreuses erreurs dans l'interprétation artistique du manuscrit.

La visite de l'empereur Nicolas II ayant rappelé l'attention sur le célèbre ms., l'Académie nationale de Reims songea à faire une nouvelle édition fac-similé. On essaya d'abord de photographier le ms. à Reims; l'épreuve ne réussit pas aussi complètement qu'on l'avait espéré. On s'adressa alors à M. Leger, qui entreprit de faire exécuter par M. Dujardin une édition vraiment digne de ce célèbre monument et d'y joindre les commentaires historiques dont elle avait besoin. Les épreuves de M. Dujardin reproduisent les textes cyrilliques et glagolitiques avec une fidélité absolue. Un tirage spécial (à 300 francs l'exemplaire) a permis de reproduire les lettres enluminées et les miniatures qui ornent les deux parties de ce texte composite. Dans son introduction [1], M. Leger s'est appliqué à réfuter les légendes propagées par M. Louis Paris dans la préface du tirage de 1852, à rétablir l'histoire exacte des deux parties du ms., d'abord dans les pays slaves, ensuite à Reims; il expose les circonstances qui permettent d'affirmer qu'il a servi au sacre de certains rois de France, les vicissitudes du manuscrit après la Révolution. Il cite notamment (p. 25) un curieux sonnet où le poète tchèque Kollar dévoue aux tourments de l'enfer slave les Jacobins coupables d'avoir anéanti le précieux manuscrit. Des documents extraits des archives du ministère de l'Instruction publique de Saint-Pétersbourg racontent dans quelles circonstances l'empereur Nicolas s'intéressa au manuscrit de Reims, quelles sommes furent mises à la disposition de Silvestre pour exécuter un travail dans lequel il fut aidé d'ailleurs par un Rémois attaché à la Bibliothèque nationale, le dessinateur Lundy. Une fois exécuté, le fac-similé n'entra pas sans encombre en Russie. La censure refusa la préface latine que Kopitar avait écrite pour lui. Le comte Can-

1. Cette introduction a été tirée à part sous ce titre, *Notice sur l'Évangéliaire slavon de Reims* (Reims, librairie Michaut; Prague, Rivnac).

crine, ministre des finances, tout en remettant une somme de 13,000 fr. à son collègue Ouvarov, ministre de l'instruction publique, exprimait la crainte de voir publier et introduire en Russie un texte hérétique.

Comme on le voit par ce rapide résumé, le célèbre manuscrit a passé par bien des vicissitudes : grâce aux recherches et à la courageuse initiative de M. Leger, son histoire est maintenant connue et il devient désormais accessible, sous une forme définitive, aux savants de tous les pays slaves et aux amateurs de curiosités bibliographiques.

A. V.

A. Lods. **L'édit de Nantes devant le Parlement de Paris.** Paris, Fischbacher, 1899, in-8 de 23 p. (extr. du *Bulletin hist. et littér. du Protest. franç.*).

M. Lods, dans ce très intéressant opuscule, montre très bien, d'après les textes contemporains et le fonds X[1] A des Archives nationales, que Henri IV ne put faire enregistrer l'Édit de Nantes qu'au prix des plus grandes difficultés. Le pape Clément VIII, l'assemblée du clergé, le Parlement voulaient faire de l'Édit une simple satisfaction platonique donnée aux anciens compagnons d'armes du roi, mais ils comptaient bien que la loi nouvelle ne recevrait jamais un commencement d'exécution. Pour intimider le roi, on eut recours même à une tentative d'assassinat. Les résistances ne cédèrent, le 25 février 1599, que devant l'inébranlable volonté de Henri IV ; il avait vraiment le droit de dire de l'Édit de Nantes : « *c'est mon édit* ». Les autres parlements furent plus récalcitrants encore. A peine l'Édit était-il promulgué que déjà s'organisait la campagne qui devait, en moins d'un siècle, aboutir à la Révocation.

H. Hauser.

Eusèbe Pavie. **La guerre entre Louis XIII et Marie de Médicis**, 1619-1620. Angers, Germain et Grassin, 1899, in-8 de 687 p.

Ayant à sa disposition les archives angevines, M. Pavie aurait pu nous donner une intéressante étude d'histoire locale sur le séjour de Marie de Médicis en Anjou : il a préféré écrire un gros volume d'histoire générale, fatalement destiné à faire double emploi avec des œuvres considérables, et qui ne nous apprend rien de nouveau. Bien qu'il ait lu beaucoup de pièces, documents provinciaux et municipaux, délibérations du conseil de ville, etc., rien de tout cela n'apparaît dans son texte ; les discussions critiques, les détails vivants y sont noyés dans une phraséologie pseudo-oratoire. M. P. — tel Thucydide ou Tite-Live — refait à sa façon, et de bonne encre, les discours des personnages qu'il met en scène. La prosopopée lui est une figure familière : Mathieu de

Mourgues (p. 659), le duc d'Épernon (p. 666), passent chez lui un bien mauvais quart d'heure. Chacun de ses chapitres a l'air d'un *discours* prononcé à la réunion mensuelle d'une « société savante ». Chacun de ces *discours* est écrit dans un style qui veut être éloquent, qui reste ambitieux et vague, tout hérissé de formules bizarres[1], particulièment affectionnées par l'auteur, et d'une correction parfois douteuse[2].

L'information de M. P. est très insuffisante. S'il a manié le recueil d'Avenel au point de reproduire textuellement — mais sans guillemets — des morceaux de l'éditeur des *Papiers d'État de Richelieu*[3], il ignore les travaux de feu Berthold Zeller, ceux de MM. Fagniez sur le Père Joseph, Hanotaux sur Richelieu[4]. A propos de Lesdiguières, il s'en tient à la biographie du connétable par Vidal, et ne connaît pas le livre de M. Dufayard.

Quant à sa critique, elle repose sur des bases singulièrement fragiles. P. 542, il avance comme vérité démontrée que Marie fit recueillir et soigner les blessés des deux armées : « Cette touchante particularité (n. 1) nous est *du moins* attestée, à défaut de titres authentiques, par la plus respectable tradition ». Au-dessus d'une note (p. 16) où il concède que « nous n'avons point de preuve absolue que telle pièce émane de Richelieu », il imprime bravement : « *sans contredit* émanée de lui ». P. 115, à propos de dépêches qui « n'existent plus ou sont devenues introuvables », il affirme sans l'ombre d'une preuve : « *Il est certain* que le prince de Piémont les exhiba... » Il veut avant tout (p. 131) « *concilier* les absolues dénégations » de l'un avec les affirmations de l'autre, ce qui est d'une bonne âme, mais ce qui n'est peut-être pas un bon moyen de trouver le vrai. Il veut aussi, à toute force, innocenter Marie et Richelieu[5]. M. Hanotaux, lui, ne craint pas d'appeler le Richelieu de 1620 un *rebelle*.

---

1. Exemples : P. 6, « les soupçons *en règne* » ; p. 8 et 50, « les partis *en règne* » ; p. 10, « les préventions *en règne* » ; pp. 67 et 70, « favoris en *règne* ». P. 31, « soutirer le péril attaché à la transmission de ce gage ». P. 119, « les vues *calvitieuses* du duc de Longueville ». P. 177, « envahir son grief ». P. 309, « le *panorama des sollicitudes sociales* du nonce ».

2. P. 1, « où s'*y* est popularisée sa mémoire ». P. 56, « versati*bi*lité ». P. 134 et encore p. 228, « conclu*a*-t-il », sans doute le prétérit du verbe *concluer*. P. 237, « un condottier*i* ». P. 301, et de nouveau p. 320, « exploi*ta*teurs ».

3. La note 16 de la page 1 est copiée purement et simplement sur Avenel, t. I, p. 587, n. 1.

4. Ceci est d'autant plus extraordinaire que M. Hanotaux, ayant à traiter, dans ses deux récents articles sur *Richelieu rebelle* (*Revue des D.-M.*, 1er et 15 juin), de la même période que M. P., dit (p. 480, n. 1) : « Pour toute cette partie de mon récit, je dois beaucoup à la communication obligeante qu'a bien voulu me faire M. Pavie, ancien magistrat à Angers, des épreuves de son très érudit ouvrage, qui doit paraître incessamment ».

5. Les noms propres sont écorchés : Bourghtroude (p. 164) et Bourgthroude (p. 162) pour Bourgtheroulde; Rohannais pour Roannais ou Roannez (Pascal a pourtant sauvé ce nom de l'oubli). Il faut choisir entre les deux formes Mourgues (p. 26, n. 2)

On ne voit pas sans tristesse se gâcher à des besognes trop vastes un esprit laborieux qui, s'il s'était appliqué à une tâche plus modeste, nous eût sans doute donné un bon livre.

H. Hauser.

G. Desdevises du Dézert. **L'Espagne de l'Ancien Régime : les Institutions.** Paris, Société d'imprimerie et de librairie réunies. 1899. In-8. 454 p.

La *Revue Critique* a déjà annoncé et apprécié le tome Ier de cet important ouvrage paru en 1897. Le second qui vient de paraître, est aussi intéressant et aussi approfondi que son aîné. Douze années de recherches ininterrompues dans les dépôts d'archives générales, provinciales et municipales de la péninsule, dans les bibliothèques d'Espagne et de France, ont permis à M. Desdevises de tracer le tableau le plus méthodique, le plus précis et le plus complet qui existe, des institutions de l'État espagnol au xviiie siècle. L'auteur étudie successivement la royauté espagnole et ses représentants, souverains et ministres réformateurs, l'administration centrale ou le mécanisme des Conseils et des ministères, l'administration provinciale et municipale, l'armée, la marine et les finances. Son livre est surtout un instrument de travail, une sorte de répertoire où une masse énorme de renseignements a été mise en œuvre. Mais quand le sujet s'y prête, l'historien sait dégager les physionomies et les caractères, tracer des portraits attachants de rois ou d'hommes d'État, et des tableaux de mœurs espagnoles d'un piquant intérêt. Au reste, les détails ne font que mieux ressortir dans cette étude poussée à fond les idées générales qui s'en dégagent. Le volume précédent avait montré dans la société espagnole la persistance des mœurs, des influences et des idées du moyen âge, et les timides débuts de l'esprit moderne, les premiers effets du levain nouveau au milieu de ces formes anciennes. Le travail récent de M. Desdevises prouve que les institutions politiques avaient subi une transformation bien plus profonde, sous l'impulsion énergique et continue du despotisme éclairé inauguré par les Bourbons. Les idées françaises dont s'inspirèrent ces princes et leurs ministres régénérèrent l'Espagne décrépite des derniers Habsbourg. Ce n'est pas qu'il faille exagérer le rôle des souverains espagnols du xviiie siècle. L'auteur est le premier à le reconnaître ; on lit avec intérêt ce premier chapitre de son ouvrage où il les montre en pied, avec une netteté et un éclat qui les fait revivre. A part Charles III, qui eut surtout du bon sens et de l'activité, ce sont tous des maniaques ou des imbéciles. Mais ils ont eu le bonheur de rencontrer une série de serviteurs, de caractère ou d'intelligence supé-

---

et Morgues. — Il est difficile (duc d'Aumale, t. III, p. 130) de transformer en une action militaire importante « la drôlerie des Ponts-de-Cé ». M. Hanotaux reproduit cette expression dans le second des articles précités.

rieures, les Orry, les Patiño, les Ensenada, les Aranda, les Campomanès et les Florida Blanca, qui suppléèrent à leur insuffisance. Ce sont ces hommes qui travaillèrent avec une sorte de passion à la réforme et à la grandeur de l'État. Tous ceux qui voudront désormais avoir une idée exacte de l'Espagne à la fin de l'ancien régime devront recourir à l'exposé magistral que nous devons à M. Desdevises. L'unité territoriale affermie, l'unité politique assurée par la ruine de l'influence de l'aristocratie et l'abaissement du clergé, l'administration centrale simplifiée et épurée, la justice améliorée, la centralisation développée dans une juste mesure, la police créée, l'assistance publique réorganisée, l'armée et la marine reconstituées, voilà l'œuvre utile dont peut s'enorgueillir la monarchie espagnole à la veille de la Révolution. Comme le dit excellemment M. Desdevises, le despotisme éclairé « a donné à l'Espagne quatre-vingt années de paix et de bonne administration » et a réformé sagement l'État, en « respectant les institutions nationales », c'est-à-dire en laissant une large part à la vie provinciale et municipale. Mais il n'avait pu retrancher un grand nombre d'abus profondément enracinés dans la monarchie : la rivalité des fonctionnaires, la vénalité et la lenteur de la justice, la routine dans l'administration locale, et surtout le gaspillage et le désordre dans les finances. Il avait été impuissant à relever l'esprit militaire, sans lequel le chiffre des effectifs n'est qu'illusion. Enfin, la plus grande partie de la nation avait suivi avec répugnance ce mouvement de réformes. Elle ne l'avait pas accepté, parce qu'elle n'avait rien compris à ces innovations. Le règne désastreux de Charles IV et surtout la réaction sauvage que déchaîna l'invasion française devaient montrer combien la vieille Espagne avait de peine à se plier aux exigences de la civilisation moderne. Les deux volumes que M. Desdevises a consacrés à la période des réformes font bien présager de ceux qu'il consacrera sans doute à la période de réaction. Ils sont l'œuvre d'un historien digne de ce nom, d'esprit mûri, de jugement sûr. Ils font honneur à celui qui les a écrits après en avoir lentement assemblé les matériaux, en même temps qu'à l'école historique française. Ils constituent, en un mot, une des meilleures contributions que les étrangers aient fournie à l'histoire de l'Espagne, sans en excepter les travaux les plus appréciés des hispanisants allemands ou anglais.

P. Boissonnade.

La contre révolution de 1799 ou les aventures merveilleuses de quatre Corses dans le royaume de Naples, par Louis Campi. Bastia, Ollagnier. 1899. Petit in-8, 272 p. 2 fr.

En 1799 quatre émigrés corses, Cesari, Corbara, Boccheciampe et Hugues Colonna étaient à Brindisi avec une lettre de recommandation pour la princesse Adélaïde. Le peuple prit Corbara pour le prince héré-

ditaire et Boccheciampe pour le frère du roi. Corbara se laisse faire; on l'acclame, on se jette à ses pieds, on lui baise les mains, on le mène à la cathédrale où l'archevêque fait semblant de le reconnaître; le lendemain, arrivent des députations de la terre d'Otrante; Mesdames Adélaïde et Victoire encouragent nos jeunes Corses à profiter de l'enthousiasme des populations pour les soulever contre les républicains français; Corbara et Colonna se rendent à Otrante et de là à Corfou pour hâter l'arrivée de la flotte russo-turque, mais sont capturés en pleine mer par un corsaire barbaresque; Boccheciampe et Cesari, délégués du roi, et passant l'un pour le frère du monarque, l'autre pour le duc de Saxe, répandent des manifestes et prononcent des discours, apaisent des séditions, rétablissent l'ordre, lèvent des troupes; Boccheciampe est blessé et fait prisonnier à Brindisi; Cesari, nommé général à titre provisoire par le cardinal Ruffo, s'empare d'Altamura et de plusieurs villes, et il rend de tels services qu'après la reconquête du royaume, Ferdinand IV le confirme dans son grade et le fait baron. Telles sont les « aventures merveilleuses » que nous conte M. Campi. Il a fort bien réfuté Colletta qui traite nos quatre Corses d'assassins, de gens sans aveu, de roturiers, et il a tiré un excellent parti, non seulement des *Mémoires* de Mesdames, mais du *Diario Storico* de Durante (1800) qui a relaté jour par jour tous les événements auquels ont pris part Cesari et ses compagnons. Hermann Hüffer avait d'ailleurs, dans une note de son essai sur la « république napolitaine de 1799 » (*Histor. Taschenbuch* de 1884), déclaré que le récit de Colletta était un « tissu de contradictions et d'inexactitudes » et que le meilleur exposé des faits était le *Journal* de Durante « très rare et inconnu à la plupart des écrivains italiens ». On félicitera M. Campi de son curieux récit fait avec soin et qui achève la réhabilitation de nos quatre Corses, commencée par Alexandre Dumas dans le roman la *San Felice*. Il n'oublie pas, à la fin de son livre, de nous renseigner sur le sort des quatre officiers : Corbara, redevenu libre, eut un emploi supérieur à Palerme; Colonna, pareillement délivré, fonda à Syracuse un grand commerce d'épicerie qu'il vendit à bon prix en 1811; Boccheciampe, moins heureux, fut emmené en France et fusillé comme complice de Malet; Cesari regagna la Corse en 1815 et revint mourir dans le royaume de Naples après la révolution de 1820[1].

A. C.

Commandant Hollender. **Le siège de Phalsbourg en 1870.** Paris, Charles Lavauzelle. 1899. In-8, 139 p.

M. Hollender était au siège de Phalsbourg et il a eu la bonne fortune

1. Lire p. 25, Haguenau et non *Hagueneau*, Berstheim et non *Bentheim*; p. 45, Gorani et non *Gorini*; p. 110, Manscourt et non *Manscœur*.

de consulter les papiers du colonel Taillant, défenseur de la place. Il a ainsi retracé, d'une façon très intéressante, la résistance de la petite forteresse en 1870 et il a joint à ce récit une notice historique sur Phalsbourg et sur Pont-Saint-Esprit, patrie du colonel Taillant, ainsi que quelques pièces d'archives relatives aux blocus de Phalsbourg en 1814 et en 1815, notamment une lettre de Gérard, un bulletin de Ségur, deux rapports de Ney et la relation du colonel Barthélemy. L'ouvrage témoigne de recherches patientes et d'un grand soin. Quelques menus détails ont été ignorés ou négligés : M. H. ne dit pas qu'il y avait 12 pièces rayées sur les 65 que renfermait la forteresse; qu'au 14 août l'artillerie tira 150 coups par pièce; que Quirin (p. 66) était adjoint de la ville et qu'il fut acquitté par le conseil de guerre le 10 septembre. Il ne nomme pas le capitaine — c'était le capitaine Thomas [1] — qui proposa le 28 septembre de gagner les bois après avoir fait sauter les poudrières, et il n'ajoute pas que le capitaine Dejean, de la même arme, s'opposa à ce dessein. Il ne donne pas la date — 30 novembre — du jour où l'indigne Cerfberr fut condamné à mort par le conseil de guerre. Il aurait pu remarquer que l'on mit les pièces hors de service en faisant éclater des projectiles dans l'âme. Ces observations ne sont d'ailleurs que des chicanes et n'ont aucune importance [2]. M. Hollender nous donne là une étude très attachante, pleine de renseignements parfois inédits et, en somme, complète. On remarquera notamment les pages qu'il consacre aux rumeurs qui couraient par la ville, au drapeau blanc qui flottait sur la chapelle de Dabo (p. 69), aux opérations des corps francs qui à l'insu des Phalsbourgeois, tenaient au sud de la Zorn les forêts voisines de Lützelbourg.

A.C.

Gerardo Hauptmann e l'opera sua litteraria di Cesare de Lollis (Firenze, successori Le Monnier, 1899).

Ouvrage intéressant, et qui offre un exposé en raccourci de tout ce

---

1. Il le nomme sans doute en disant « le commandant de l'artillerie »; mais là (p. 59) comme ailleurs cette appellation est trop vague.

2. Un mot du *Journal* du prince royal aurait pu être cité : « Pfalzburg kapitulirt, was es noch nie zuvor gethan »; on aurait voulu également que l'auteur cite l'excellente brochure d'*Un passant* qu'il a sûrement consultée, et où il aurait dû prendre (p. 46) un intéressant détail sur la lettre du 12 décembre portée à Giese par MM. Villatte, Desmares et Geoffroy qui furent conduits en traîneau dans une neige épaisse par les deux derniers chevaux qui restaient; — il eut fallu dire pourquoi Vauban a choisi Phalsbourg plutôt que Mittelbronn et, quels que soient les sentiments de l'auteur envers les « Germains », mentionner la visite de Gœthe à Phalsbourg, rappelée aujourd'hui sur la porte d'Allemagne par une inscription ; — une liste des généraux français nés à Phalsbourg eût été la bienvenue (Ulrich, Rottembourg, etc.) et je doute que les chiffres d'Ambert soient exacts.

que Hauptmann a pu écrire jusqu'à ce jour. C. de Lollis a consulté avec soin les articles et ouvrages déjà nombreux que les critiques allemands ont consacrés au poète. Il cite volontiers leur avis et plus d'une fois même, c'est en discutant leurs appréciations qu'il établit la sienne. Son but serait de donner à ses compatriotes une idée juste du poète, une idée de bon sens, également éloignée de toute extrémité. Aussi ne fait-il qu'effleurer la biographie et passe à la revue rapide des œuvres qu'il analyse dans l'ordre même de leur production. Malheureusement, ces analyses sont souvent quelque peu « écolières » : elles donnent les faits et ne peuvent dégager le lien qui les unit ni fixer le point essentiel d'où il conviendrait d'envisager l'ensemble. Cette faiblesse de l'analyse éclate surtout, quand elle s'attaque aux œuvres maîtresses de l'auteur. Une série d'analyses, d'ailleurs, ne constitue pas un livre, et la série a beau s'entremêler de critiques ou de contre-critiques, s'orner même d'un chapitre intitulé « conclusion »; le principal, ce qui serait le meilleur du livre, reste encore à faire. Il reste encore à montrer dans la diversité des œuvres et parmi les variations apparentes le développement d'une pensée toujours fidèle à ses lois, l'épanouissement joyeux d'une nature originale. Il reste à pénétrer dans l'être complexe du poète, pour y trouver, tout au fond, l'âme féconde, l'élément générateur. C. de Lollis n'a point entrepris de parvenir jusqu'aux sources profondes ; il s'est arrêté à la superficie, et la conséquence a été, qu'en dépit du titre de l'ouvrage, qui semble annoncer mieux et plus, il ne nous a donné qu'une suite d'études sur des œuvres détachées — au lieu d'un vrai livre sur un vrai poète.

Il y a une sympathie naïve, qui, dans l'appréciation d'un auteur et surtout d'un auteur contemporain, conduit plus avant que tous les préceptes du goût et que tout l'appareil de la science. Cette sympathie n'aurait-elle point manqué un peu trop à C. de Lollis? Il est visible du moins qu'il est dominé par une crainte : il a peur de trop accorder à Hauptmann ; il ne veut point qu'on le mette sur la même ligne que ceux qui furent grands dans le passé; il ne se pardonnerait point d'imprimer de lui une image trop éclatante. Il va même si loin dans ses scrupules, que le Hauptmann qu'il nous présente finit par sembler moins un poète, qu'un dilettante d'une espèce supérieure. On dirait un esprit extraordinairement ingénieux et habile, qui se porte où il prévoit le succès. Indulgent à la mode, dont il cherche à devenir le héros, sans cesse à l'affût du goût régnant, il passe d'un cœur léger du naturalisme au symbolisme, quitte à revenir ensuite au premier, plus curieux de complaire aux caprices du public que de satisfaire à sa propre conscience d'artiste. Sans doute C. de Lollis, qui est un esprit des plus distingués, a dans le détail des appréciations délicates et des paroles élogieuses qui tempèrent cette impression par trop défavorable ; mais la grande originalité de Hauptmann, son génie, diraient quelques-uns, lui échappe. Le réalisme du détail se conciliant avec la poésie ou

la grandeur de l'effet total, le contraste entre l'observation rigoureuse de l'esprit scientifique qui ne consent à aucun prix à embellir les choses et les triomphantes injonctions d'une pitié qui veut souffrir avec toutes les misères tout ce qu'elles contiennent de douleur, une manière toute nouvelle de conduire le drame et d'en rapprocher l'évolution de la marche même de la vie, rien de tout ce qui a valu et vaut au poète tant d'admirations passionnées n'est mis dans une juste lumière par l'auteur italien, et sa critique, consciencieuse et libérale d'intention, est en définitive impuissante à rendre justice. Est-il juste de refuser à Hauptmann le génie dramatique et de regretter qu'il n'ait pas écrit plutôt des romans (p. 65)? est-il juste de tirer d'une œuvre manquée des conclusions extrêmes, comme on le fait, p. 189? est-il juste de contester l'originalité d'un auteur et sa puissance de création sous prétexte que l'on peut relever entre quelques-unes de ses œuvres et des œuvres antérieures des analogies de détail indiscutables? ou même, si l'on veut, parce que le point de départ de tel ou tel drame se trouve dans une pièce d'Ibsen ou de Tolstoï? Et depuis quand une œuvre, même de génie, est-elle donc née de rien?

Ces réserves faites, — et elles sont importantes, — on ne peut dire assez de bien de l'ouvrage. Telle de ces études, prise à part, est un chef-d'œuvre de science sérieuse, de bonne grâce et d'esprit. On aimerait à discuter avec l'auteur et l'on sent que l'on profiterait de la discussion. Que l'on approuve ou désapprouve, l'œuvre mérite d'être lue et on aura plaisir à le faire.

Georges Belouin.

BULLETIN

Nous avons dit (n° 39, p. 257) que M. Vast avait le premier publié le traité secret conclu le 25 octobre 1679 entre Louis XIV et le Grand Électeur. M. Paul Bailleu nous écrit que ce traité a été publié intégralement en 1867 par Moerner, *Kurbrandenburg's Staatsvertræge von 1601-1700*. p. 707.

— Il a été fondé à Berlin, en 1896, une société (*Vorderasiatische Gesellschaft*) qui a pour but l'étude de l'Asie antérieure, d'après les monuments épigraphiques (cotisation annuelle 10 mark). Elle publie des *Mittheilungen*, et, sous le titre de *Der alte Orient* (Leipzig, J.-C. Hinrichs) des *Darstellungen* qui ont pour but de vulgariser ces études. Le premier cahier contient *Die Vœlker Vorderasiens*, par Hugo Winckler. Le deuxième cahier, *Die Amarna-Zeit*, par Karl Niebuhr (prix: 60 pf.), est un résumé des découvertes faites à El-Amarna en 1888, de nombreuses tablettes écrites en caractères cunéiformes. On sait que ces documents précieux sont répartis entre les Musées de Boulaq, de Berlin et de Londres. La majeure partie a été déchiffrée par M. Joseph Halévy, en 1893, et, après lui, par H. Winckler, Delattre et Betzold. La brochure de M. N. donne un aperçu de l'administration égyptienne au XVIe siècle avant notre ère en Syrie et dans ses rapports avec les royaumes voisins d'Arsapi, des

Hetta, d'Alashia et de Mitani, avec quelques extraits des lettres adressées par ces rois et par d'autres vassaux des Égyptiens aux deux Pharaons, Amenophis III et IV. Un fait intéressant qui ressort de cette correspondance est que la langue babylonienne et l'écriture cunéiforme étaient la langue et l'écriture diplomatiques de l'Asie antérieure bien avant ce que nous savons de l'apparition des Phéniciens dans l'histoire et la création de l'alphabet. Ces petites publications de la Société allemande, par des hommes compétents, en vue de vulgariser la science, sont dignes d'être encouragées; pour être plus complètes, elles devraient citer en quelques mots les travaux et les noms des savants qui ont les premiers ouvert la voie. — E. D.

— Dans son mémoire sur *l'écriture du royaume de Si-hia ou Tangout* (Extr. des mém. présentés par divers savants à l'Acad. des Inscr., 1re série, tome XI, 1re partie), M. Devéria a publié une inscription bilingue en chinois et en écriture Si-hia; il a expliqué le texte chinois et a donné des détails historiques sur le royaume de Si-hia. Cette stèle, qui a été trouvée à Leang-Tcheou, dans la province de Kan-sou, fut érigée, en l'an 1094 de notre ère, par un souverain du royaume de Si-hia; l'écriture étrangère qu'elle présente est donc bien de l'écriture Si-hia; comme d'ailleurs, elle est identique à celle de l'une des six parties de la fameuse inscription de Kin-Yong koan, nous possédons, dès maintenant, deux textes écrits en Si-hia; quoiqu'on ne puisse pas encore les déchiffrer, c'est déjà beaucoup que de pouvoir assigner un point de départ certain aux recherches ultérieures. A M. Devéria revenait déjà l'honneur d'avoir signalé le premier, un monument en véritable écriture Joutchen; il nous a rendu derechef le même service pour l'écriture Si-hia; il aura été ainsi un précurseur dans l'étude des écritures des peuples barbares qui ont été en relations avec la Chine, étude qui ne peut manquer d'éclairer d'un nouveau jour l'histoire de l'Extrême-Orient, quand des monuments plus nombreux auront été découverts et expliqués. Les lecteurs de la *Revue critique* ont appris la mort soudaine de M. Devéria, survenue le 12 juillet dernier; ils s'associeront aux profonds regrets qu'a suscités dans le monde des orientalistes la disparition prématurée de ce savant, à qui la sinologie doit de précieuses trouvailles et d'excellents ouvrages. — Ed. C.

— Nous avons reçu : L. Gurlitt, *Lateinisches Lesebuch mit Bildern, Quinta* (Berlin, Wiegandt u. Grieben, SW. 46, Luckenwalderstr. 1; prix : 2 Mk. 40). C'est un luxueux in-8· jésus orné de gravures, avec lequel aucun de nos livres scolaires ne peut soutenir la comparaison. Les gravures sont des compositions originales du peintre Müller-Münster, inspirées de l'antique (combat des Géants, consul précédé des licteurs, vestales, intérieur de maison, triomphe, etc.); l'on obtient ainsi des images plus vivantes, mais on risque de déformer un peu les objets : j'ai noté, p. 88, un hermès d'un type au moins rare. Le texte des exercices est rédigé d'après le principe de la concentration et destiné à mettre l'esprit de l'enfant en présence du plus grand nombre possible de données de la réalité antique. A noter, comme sortant de nos habitudes, le récit du martyre de sainte Perpétue. Des listes de mots, des paradigmes, des règles de syntaxe, forment une deuxième partie et fournissent à la fois le dictionnaire et la grammaire. Enfin, deux tables alphabétiques faciliteront les recherches. L'impression et le papier sont très beaux. Nous souhaitons que ce livre réponde aux besoins pédagogiques dont se préoccupent nos voisins. — P. L.

— La partie intéressante de la conférence de M. W. Bornemann, *Die Allegorie in Kunst, Wissenschaft u. Kirche* (Freiburg i. B., Mohr, 1899; 55 pp. in-8; prix : 1 mk.) commence à la page 21; ce qui précède est une série d'observations élémentaires avec des références aux œuvres de la littérature et de l'art, le tout sans grande portée. La fin de la conférence est consacrée à l'allégorie dans la religion, ou, plus exactement,

dans le christianisme. L'auteur indique les courants qui sont venus se rejoindre dans le christianisme : interprétation allégorique des mythes grecs, haggada et halacha judaïques (M. B. eût bien fait de définir ces termes à son auditoire), littérature apocalyptique, exégèse philonienne. M. B. retrace ensuite succinctement l'histoire de la méthode allégorique dans l'Église chrétienne. Il signale les maîtres de l'allégorie, en Orient, Origène; en Occident, Hilaire de Poitiers, Ambroise, Grégoire le Grand; les poètes de l'allégorie et, à leur tête, Prudence; ainsi que la tentative de réaction essayée par l'école d'Antioche. Ces procédés deviennent si habituels qu'ils transforment en quelque sorte le christianisme et marquent de leur empreinte l'art, la morale, les conceptions hiérarchiques. La Réforme a mis fin à la domination de l'allégorie, d'après M. B. qui cite Luther. Il n'est pas sûr cependant que Luther ait montré toujours tant de répugnance pour l'allégorie. Certaines applications de l'Apocalypse, le livre cher à tous les allégoristes, paraissent être chez lui des survivances assez vigoureuses. Mais on trouve tout dans Luther. Une mention plus spéciale de Clément d'Alexandrie eût été la bienvenue, car, en cela comme en beaucoup d'autres points, il est le maître d'Origène. On a dans le livre de M. de Faye, *Clément d'Alexandrie*, pp. 207 et sqq. des renseignements utiles, le renvoi au Ve livre des *Stromates*, si important à cet égard, et des considérations générales sur la méthode allégorisante, fort sensées et d'une justice historique plus équitable que les jugements portés par M. Bornemann. Les dix-huit dernières pages sont consacrées aux notes et aux références; M. Bornemann a fait, là et dans sa conférence, une place bien grande à un article obscur et sans valeur du *Pfarrhaus* de Leipzig. On ne cite pas ce qui n'existe pas. — M. D.

— M. C. Goessgen a voulu retracer dans un travail d'allures plutôt populaires le rôle qu'à joué en Alsace, avant comme après son avènement au trône, Rodolphe de Habsbourg (*Die Beziehungen Koenig Rudolfs von Habsburg zum Elsass*. Strassb., Heitz u. Mündel, 1899, 47 p. 80, prix 1 fr. 85). Ce personnage resté longtemps très populaire dans les régions occidentales de l'Empire où il a vécu de préférence avant qu'un vote assez imprévu lui offrit la couronne, n'a pourtant pas influé d'une façon quelque peu marquée sur le développement politique ou économique des territoires alsaciens. Malgré qu'il tâche d'établir l'importance de son rôle, soit comme landgrave, soit comme roi, l'auteur est bien obligé de reconnaître qu'en définitive son autorité, en dehors de ses domaines propres du landgraviat de la Haute-Alsace, a été fréquemment contestée et tenue en échec, que les petites villes impériales elles-mêmes ne lui ont pas toujours obéi et les grandes, comme Strasbourg, dans les limites seulement de leur bon vouloir et de leur intérêt personnel. M. G. explique, fort justement d'ailleurs, que cette impuissance politique fut en majeure partie la conséquence de son impuissance économique, de sa « misère financière » où le maintenait l'*impignoration* presque continuelle de ses domaines d'Alsace à des prêteurs intéressés. Sans nous apprendre rien de bien nouveau sur l'homme et sur son règne, le travail de M. Goessgen est un résumé utile des travaux antérieurs; peut-être aurait-il dû appuyer davantage sur ce point, que Rodolphe de Habsbourg, cherchant à se créer de vastes domaines héréditaires dans les régions extrêmes de l'est, ne pouvait consacrer en même temps ses forces assez limitées et sa volonté tenace à développer l'étendue de ses terres patrimoniales à l'autre bout de l'Empire. On ne saurait lui faire un reproche d'avoir échoué dans une tâche vraiment impossible, et le vainqueur d'Ottokar de Bohême n'eut pas à se plaindre en définitive d'avoir préféré l'Orient à l'Occident. — R.

— Nous avons déjà parlé, il y a quelques années de la collection de notices et des

inventaires d'archives que la *Commission historique de la Styrie* fait paraître à Graz. Nous avons reçu quatre nouveaux fascicules de cette intéressante série de travaux relatifs à l'histoire provinciale; dans le premier (n° V), M. J. Loserth nous donne des renseignements sur l'organisation de la Régence et de la Chambre des Comptes de Graz en 1564-1565 (*Urkundliche Beitraege zur Geschichte Erzherzogs Karl II in den beiden ersten Regierungsjahren*); dans le second (n° VI) le même savant publie des régestes et des pièces diverses, relatifs à la Réforme et à la Contre-réformation en Styrie, à des fiefs, à des confirmations de privilèges, des comptes, etc., au XVIe siècle (*Archivalische Studien in Wiener Archiven zur Geschichte der Steiermark im XVI. Jahrhundert*), tirés de différents dépôts publics de Vienne. Le n° VII renferme la suite du travail de M. Hans de Zwiedineck sur les archives comtales des Lamberg, conservées au chateau de Feistritz. Cette seconde partie énumère les papiers relatifs à certaines familles assez obscures qui ont possédé ces domaines du XVe au XVIIIe siècle. (*Das Graeflich Lambergische Familien archiv zu Schloss Feistritz*, II). Le n° VIII enfin comprend une étude de M. Arnold Luschin von Ebengreuth (*Materialien zur Geschichte des Behoerdewesens und der Verwaltung in Steiermark*) sur l'office du sécrétaire provincial (*Scriba Stiriae, Landschreiber*), sur ses attributions multiples, et donne la liste de ces fonctionnaires de 1222 à 1494. — R.

— La brochure dans laquelle M. Louis Germain-Lévy expose les principes, les procédés et le développement de la Très Sainte Inquisition (*L'Inquisition*, Paris, Durlacher, 1899, 51, p. 18° ; prix : 1 fr.) ne rentre pas, à vrai dire, dans le cadre de notre *Revue*. C'est un bon résumé populaire des ouvrages de Molinier, Taxon, Llorente, etc., suffisant pour orienter le grand public désireux de s'instruire rapidement sur une question de faits. On ne peut s'étonner que l'auteur y ait mis çà et là une nuance de véhémence extra-scientifique, quand on voit encore aujourd'hui des dévots ignorants et des gens très habiles, qui n'ont pas l'excuse de l'être, s'entendre pour traiter ce terrible tribunal soit comme « noir fantôme, *ultima ratio* des sots », soit comme une juridiction indulgente et paternelle, laissant aux accusés toute liberté pour se défendre, et punissant à regret quelques coupables endurcis, sans jamais rechercher de victimes. — R.

— La librairie Colin publie le deuxième volume du *Cours d'histoire à l'usage des écoles normales primaires* de M. Charles Normand (In-8°, 616 p., 4 fr. 50). L'ouvrage traite une vaste matière : la fin du moyen âge, du XIIIe au XVe siècle, et les temps modernes jusqu'à la Révolution française. L'auteur s'est fort bien acquitté de sa tâche, et il a su éviter un double écueil ; il est ni trop sec ni trop détaillé; son livre est excellent, précis, accompagné de gravures bien choisies, de *lectures* intéressantes, de notes et éclaircissements utiles, d'une suffisante bibliographie. P. 392 écrire Sasbach et don *Saltzbach*. — A. C.

— La même librairie fait paraître, dans sa collection de « Pages choisies » un volume sur *Shakspeare* dû à M. Émile Legouis (In-8°, XLVI et 396 p., 4 fr.). L'introduction renferme une biographie complète de Shakspeare et une étude, faite à grands traits, des caractères distinctifs du théâtre shakspearien. Dans les extraits figurent quelques sonnets; mais M. Legouis a surtout donné des passages des drames en les disposant selon l'ordre chronologique le plus vraisemblable et en les choisissant avec assez de variété pour faire connaître tous les aspects du théâtre de Shakspeare : comique et tragique, histoire et féerie. C'est lui-même qui a traduit les extraits, en recourant parfois à Montégut et à F.-V. Hugo — exception faite pour *Macbeth* où il reproduit la traduction « si littérale et si littéraire » d'Alexandre Beljame — et en

s'efforçant de garder d'un bout à l'autre le mouvement dramatique, sans sacrifier l'exactitude. Il a rendu en vers (tous nos anglistes, Angellier, Morel, etc sont poètes) les passages lyriques, sonnets, chansons, bribes de ballades, adages rimés, pour conserver son allure à la scène où ils se trouvent. — A. C.

— Signalons encore à la librairie Colin la bibliographie géographique parue dans le n° de septembre des *Annales de géographie*. Cette bibliographie annuelle, publiée sous la direction de M. L. Raveneau, comprend en trois cents pages 934 numéros. Quiconque veut se tenir au courant dans le grand domaine de la géographie, ne peut se dispenser de consulter ce complet répertoire. — C.

— L'Académie jougoslave d'Agram vient de publier dans la collection des Anciens écrivains croates (tome XXI), les œuvres de Dominique Zlatoric, poète ragusain du xvi° siècle. Elle est précédée d'une introduction de M. Budmani. L'Académie qui poursuit régulièrement ses Mémoires a fait paraître, en outre, le quatrième volume du recueil (Zbornik) de documents sur la vie populaire et les usages des Slaves méridionaux. — L.

— M. Albert Soubies a publié deux nouveaux volumes de son *Histoire de la musique* (Paris, Flammarion 1899. Petit in-18, 84 p. et 1900, 132 p.); ils traitent de la musique en Espagne et en Suisse aux xvii° et xviii° siècles.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 novembre 1899.

M. le secrétaire perpétuel annonce que, par son testament, M. Dourlans a légué à l'Académie toute sa fortune, y compris la « Salle Wagram », à charge de payer une rente viagère de 12,000 francs à deux personnes déterminées.

M. le Dr Hamy, désigné comme lecteur pour la prochaine séance publique annuelle de l'Académie, communique le mémoire qu'il doit lire en cette solennité et qui a pour titre: *Un égyptologue oublié. J.-B. Adanson.*

M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Charles Schefer, son prédécesseur.

M. Enlart communique un mémoire sur les fouilles exécutées par lui sur l'emplacement de la cathédrale de Thérouanne, détruite en 1553 sur l'ordre de Charles-Quint. Ces fouilles ont été faites sous les auspices et avec le concours de MM. Félix de Bayenghem et Félix de Monnecove.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 4 décembre — 1899

Kurt SETHE, **das Altægyptische Verbum im Altægyptischen, Neuægyptischen und Koptischen**, 1er Band : Laut-und Stammeslehre, 2er Band, Formenlehre und Syntax der Verbalformen, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1899, in-4°, XXXV-291, et XI-469 p.

C'est l'ouvrage le plus considérable qui ait été consacré aux questions de Grammaire égyptienne depuis l'*Altes Ægypten* de Schwarze, car il compte plus de sept cents pages d'un grand in-4° serré, et il attend encore un volume d'Index variés qui formera certainement plus d'une centaine de pages. C'est une autographie compacte, menue, très claire pourtant, et je n'ai pu jusqu'à présent qu'en prendre une connaissance générale. Le sommaire imprimé qui précède le premier volume permet pourtant au lecteur de se faire à première vue une idée des doctrines exposées dans l'ensemble, et j'ai pu grâce à ce secours m'orienter à travers la masse des démonstrations et des exemples. Je n'ai pas la prétention de donner ici un résumé de tout ce qu'on y trouve : le plus court dépasserait encore les limites des articles les plus longs qu'on puisse imprimer dans cette *Revue*, et d'ailleurs il n'intéresserait que peu de savants en dehors du cercle restreint des Égyptologues. Je me propose d'ailleurs d'examiner de fort près, dans d'autres recueils, quelques-uns des chapitres les plus neufs de l'ouvrage, ceux qui sont consacrés à la vocalisation égyptienne, et j'aurai alors l'occasion d'indiquer par le détail ce qui me paraît devoir être rejeté, conservé ou réservé des résul-

tuts auxquels M. Sethe est arrivé. Je dirai seulement ici que sur deux ou trois points importants je ne puis me placer au point de vue où il s'est placé lui-même. Le pseudo-participe par exemple ne m'inspire que des doutes, à la façon dont je le vois défini. De même, je ne puis admettre le principe des écritures défectives, au moins jusqu'à nouvel ordre : je craindrais de tomber dans l'erreur de qui rencontrant en italien *facultade, Deïtade, bontade, pietade, Iddio, ispazio, istatua,* à côté de *facoltá, Deità, bontà, pietà, Dio, spazio, statua,* déclarerait que ces deuxièmes formes sont des orthographes défectives des premières. Enfin, les faits me paraissent aller à l'encontre de l'affirmation que, « malgré tout ce qu'on a avancé, on n'a trouvé jusqu'à présent ni dans l'Ancien ni dans le Nouvel Égyptien, la moindre trace d'une notation des voyelles. L'hypothèse, d'après laquelle « les signes de consonnes *l*, *w*, *j*, *y*, répondant à l'*aleph*, au *vau*, à l'*iod* des langues sémitiques, serviraient à noter des voyelles dans certaines terminaisons du Nouvel Égyptien (Erman, *Æ. Gr.*, § 14), ne repose sur aucun fondement ». Je crois au contraire que le jeu des variantes graphiques prouve qu'à toutes les époques connues les signes en question, quelle que fût leur valeur originelle, répondaient dans la prononciation aux simples voyelles du langage parlé. En ces points, et en quelques autres moindres, j'ai peur que M. S. ne se soit laissé guider par une conception *à priori* de l'écriture et de la langue égyptiennes, plutôt que par la constatation matérielle des faits.

Je n'insiste pas sur ces matières qui, je l'ai dit, seront traitées ailleurs de façon technique. J'aime mieux dire dès à présent tout le respect que m'inspire le livre de M. Sethe. Qu'il y ait dans sa manière de grouper les faits et d'en déduire les conséquences des défaillances ou des idées paradoxales, cela n'a rien d'étonnant dans une œuvre où les pages se comptent à la centaine et les exemples au millier ; mais ces portions douteuses et peut-être caduques sont elles-mêmes traitées avec tant de vigueur et d'habileté qu'il faudra des efforts sérieux pour les distinguer et pour en montrer la faiblesse. Il y a d'ailleurs, à côté d'elles, des quantités de faits qui me paraissent être établis solidement et constituer un gain réel pour notre science. La forme est partout nette, précise, le raisonnement facile à suivre malgré l'abondance des exemples qui s'intercalent dans chaque paragraphe, malgré l'incommodité de certains des signes conventionnels employés dans la transcription. M. S. n'avait pas sans doute conçu son ouvrage sur un plan aussi développé ; mais, à mesure qu'il l'exécutait, l'abondance des matériaux l'a obligé à multiplier les paragraphes et à augmenter le nombre des pages. Il en est arrivé par degrés à faire de son traité grammatical comme un Index où sont enregistrés et classés méthodiquement tous les exemples qui peuvent servir à justifier la forme, le sens, l'emploi des paradigmes verbaux : c'est un trésor où tous ceux qui le suivront puiseront à pleines mains pour défendre ses théories ou pour le combattre. Peut-être aurait-

il dû ne pas négliger de mentionner ses prédécesseurs et d'indiquer brièvement la part d'erreur ou de vérité qui appartient à chacun d'eux dans la reconstruction de la grammaire : c'est un défaut commun à toute son école de négliger l'histoire des questions qu'elle attaque à son tour. Ici, un peu de bibliographie aurait eu pour M. S. l'avantage de montrer combien ce qu'il a ajouté aux faits déjà connus est considérable.

En résumé, et bien que je sois loin d'admettre beaucoup des idées mises en avant par M. Sethe, je suis heureux de déclarer que son livre marque une époque dans le progrès de la Grammaire Égyptienne. Il est, dès à présent, l'ouvrage classique sur la matière, et des années s'écouleront, j'imagine, avant qu'un auteur nouveau se hasarde à reprendre dans son ensemble le sujet dont il a traité si largement.

G. Maspero.

De Sanctis (Gaetano), 'Ατθίς, **Storia della Republioa Ateniense**, dalle origini alle riforme di Clistene, Rome, Typogr. de la Propagande, 1898, 364 p. in-8.

Je ne voudrais pas le moins du monde paraître déprécier l'œuvre de M. G. de Sanctis; c'est au contraire un éloge que je voudrais en faire, en disant qu'elle rappelle les bons travaux de l'érudition allemande. C'est évidemment à cette école que s'est formé l'auteur, et je ne sache pas que, dans le domaine de l'histoire grecque, il ait pu choisir de meilleurs modèles. La présence de M. J. Beloch à l'Université de Rome n'a pas été sans influence peut être sur ce mouvement des études historiques en Italie; mais M. G. de S. n'est pas de ceux qui se bornent à jurer par la parole d'un maître: s'il a pris à la science allemande les règles d'une méthode sévère, le goût d'une critique pénétrante, le souci de l'exactitude dans la discussion des textes, il paraît moins préoccupé que M. Beloch de rompre avec les idées reçues, de battre en brèche la tradition, disons mieux, de surprendre parfois ses lecteurs par de brillants paradoxes. M. G. de S. est bien au courant des travaux modernes (et Dieu sait si le nombre en est considérable) qui traitent, après Aristote, de la constitution athénienne; il les cite et les connaît tous; mais il se fait à lui-même une opinion, qu'il expose sous une forme claire, sans excès de polémique, avec aisance et simplicité. Dès le début du livre, un sommaire assez développé met le lecteur en face des matières contenues dans chaque chapitre; un index, à la fin, facilite les recherches; des notes abondantes se pressent au bas des pages. Est-ce à dire que l'ouvrage de M. G. de Sanctis marque un progrès sensible sur les plus récents écrits du même genre? Disons plutôt qu'il mettra le public savant d'Italie au courant des derniers résultats de la science, et qu'il se fera lire avec agrément de tous ceux qu'intéresse l'histoire de la république athénienne.

Am. Hauvette.

E. Petersen. **Trajans Dakische Kriege nach dem Sæulenrelief. I. Der erste Krieg.** Leipzig, Teubner, 1899, in-8°, 95 pages.

On sait que la science allemande a entrepris de publier à nouveau, dans de luxueuses éditions, la colonne de Marc Aurèle et celle de Trajan. Par la première surtout, dont on n'avait pas encore de reproduction fidèle, c'est un grand service qu'elle a rendu aux études d'antiquité romaine. Les bas-reliefs de la seconde avaient déjà été plus d'une fois, reproduits et expliqués; jamais on n'y avait encore consacré un commentaire aussi développé que celui que les auteurs annoncent (5 volumes in-8°). La présente brochure ne fait pas partie de cet ensemble; mais elle lui doit néanmoins la naissance. M. Cichorius ayant longuement étudié dans la grande publication, la première guerre Dacique, M. Petersen a cru devoir reprendre la question en quelques pages, après lui et un peu contre lui, pour mettre les choses au point. Il me semble bien, en effet, que sous la forme d'un petit guide destiné aux amateurs de la Colonne Trajane, dans le genre de celui qu'a rédigé M. Salomon Reinach, c'est surtout une critique du travail de M. C. L'auteur lui reproche principalement d'être plus historien qu'archéologue et d'avoir plus d'une fois méconnu la valeur des représentations du marbre. Ces reproches portent d'abord (p. 1 à 13) sur l'ensemble, puis à partir de la page 13, où commence, tableau par tableau, l'explication des bas-reliefs de la colonne, sur les détails. Chemin faisant, M. Petersen nous exprime son opinion et propose son interprétation. Le volume se termine : 1° par un intéressant rapprochement entre la composition d'ensemble des bas-reliefs nos LXXIV à LXXVI (de l'édition allemande) et l'*Ilioupersis* de Polygnote — il y a là, sur les sources d'inspiration de la sculpture romaine au Ier siècle de notre ère, des remarques très instructives; — 2° par un résumé des évènements historiques de la première guerre Dacique, tels qu'on peut les rétablir par l'étude de la colonne Trajane. Jamais encore on n'était arrivé à des résultats aussi précis.

R. Cagnat.

C. Weichardt. **Pompei avant sa destruction. Reconstitution de ses temples et de leurs environs.** Traduction française par A. Duchesne. Paris, Reinwald, in-8°, 66 pages, 4 francs.

Ce petit livre n'est qu'un abrégé, je devrais dire le prospectus d'un grand ouvrage de M. Weichardt, qui porte le même titre. Dans cet ouvrage, dont le prix est fort élevé, les illustrations sont somptueuses et le texte développé. Le volume dont il est ici question est destiné aux bourses mal garnies. Aussi le lecteur n'en a-t-il que pour son argent. Le texte est tout à fait insignifiant; les dessins, qui sont empruntés à la grande publication et réduits, sont jolis et intéressants; ils donnent

une idée assez exacte quoique un peu conventionnelle et théâtrale de ce qu'étaient certains coins de Pompéi, le forum triangulaire, le temple d'Apollon, celui de Jupiter, celui de la Fortune Auguste, celui de Vespasien, celui d'Isis. Les touristes y trouveront quelque charme ; car ces ouvrages, comme dit l'auteur, veulent évoquer dans sa réalité ce qui n'est plus qu'un rêve planant au-dessus des ruines. Pour les érudits l'opuscule est sans profit ; du moins les engagera-t-il à se reporter au grand travail de M. Weichardt où il y a beaucoup à prendre.

R. C.

G. Landgraf u. C. Weyman. **Novatians Epistula de cibis iudaicis.** Leipzig, Teubner, 1898. 29 pp., in-8, Prix : 1 Mk. 20.

MM. Landgraf et Weyman ont publié ce travail dans l'*Archiv für lateinische Lexikographie u. Grammatik* de Wœlfflin. Le *De cibis iudaicis*, restitué à Novatien depuis Pamelius, a été conservé par un manuscrit de Corbie, du IXe siècle, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg. En outre S. Gelenius s'est servi pour son édition de Tertullien (Bâle, 1150) d'un manuscrit du monastère anglais de Minsburne, et Gagny avait aussi utilisé un autre manuscrit (édition de Paris, 1545). Tels sont les secours dont on dispose pour établir le texte. MM. Landgraf et Weyman ont pu mettre à profit une collation nouvelle du manuscrit de Saint-Pétersbourg. Leur édition est avant tout une édition critique et le texte sort de leurs mains bien amélioré, grâce à leurs corrections personnelles et aux leçons du manuscrit de Corbie. Une courte introduction précède le texte et en retrace l'histoire. Des notes explicatives terminent la brochure. Elles ont principalement pour but de mettre en parallèle les expressions analogues d'autres ouvrages de Novatien.

M. D.

Saint Ambroise, par le duc de Broglie. Paris, Lecoffre, 1899, 202 pp., in-12. Collection « Les Saints ». Prix: 2 fr.

M. le duc de Broglie revient à ses études d'autrefois. Il montre en trois chapitres, saint Ambroise conseiller intime de l'empereur Gratien, saint Ambroise diplomate, saint Ambroise dans ses relations avec Théodoric. C'est donc surtout l'action extérieure et politique de l'évêque de Milan qu'il s'est proposé de dépeindre. Il l'a fait dans cette manière large et synoptique qui n'exclut pas le soin du détail. Un livre où sont exposés clairement les événements de cette époque est le bienvenu ; il fournit un cadre, non seulement à la vie de saint Ambroise, mais à toute l'histoire ecclésiastique de ce siècle intéressant. On peut formuler quelques réserves sur certaines appréciations. P. 162, l'idée que M. de B. se fait de

l'apothéose impériale n'est peut-être pas celle que s'en faisait un contemporain; d'ailleurs les empereurs chrétiens furent divinisés comme leurs devanciers. Le récit de la faute et de la pénitence de Théodose appelle une critique plus sérieuse. La fameuse scène de l'évêque et de l'empereur à la porte de la basilique n'a rien d'historique[1]. Et ceci m'amène à une observation plus générale. Il est regrettable que M. de B. ne nous ait pas indiqué, dès le début, fût-ce en une demi page, ses sources et leur valeur. Elles sont d'ordinaire de tout premier ordre, puisque ce sont les œuvres mêmes d'Ambroise. Mais encore peut-il, comme on le voit, se trouver matière à discussion. Cette lacune est moins le fait de M. de Broglie que celui de la direction de cette collection. Chacun de ces petits livres devrait sinon avoir un plan uniforme, du moins contenir les mêmes éléments. Ces observations ne peuvent pas diminuer l'intérêt et la valeur du Saint Ambroise, qui est un des mieux réussis[2].

P. L.

Clément d'Alexandrie, Etude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au IIe siècle, par Eugène de FAYE. Paris, Leroux, 1898. IV-320 pp., in-8.

Après une introduction sur l'Église au IIe siècle, la vie et la conversion de Clément, l'école catéchétique d'Alexandrie, les écrits de Clément, M. de Faye étudie successivement la question littéraire, la question historique et la question dogmatique. Cette dernière répond spécialement au sous-titre. La clé des théories et de l'activité de Clément d'Alexandrie est dans la création d'une gnose chrétienne, union harmonieuse de la nouvelle religion et de la sagesse antique. C'est à faire comprendre cette entreprise que tend l'ouvrage entier; M. de F. a réussi avec une clarté éloquente et une parfaite connaissance des textes.

La question historique porte sur l'état des esprits au moment où Clément se mit à enseigner. L'Église traversait une crise. La foule des fidèles, sans instruction, hostile aux philosophes qui lui paraissaient comme les théoriciens du paganisme, était l'ennemie d'une culture supérieure et même d'un développement normal de la théologie. Cette répugnance était en partie justifiée par les aberrations des gnostiques. Il

---

1. Cf. Fr. van Ortroy, *Les Vies grecques de saint Ambroise* (*Ambrosiana*, IV, 1897). De même la loi des trente jours est de 382, date donnée par le code Théodosien, non de 390. Toutes ces erreurs procèdent du récit de Théodoret, fort sujet à caution. Il serait étrange que M. de Broglie ait ignoré les conclusions du P. van Ortroy dans un recueil auquel lui-même a collaboré; mais la date de 1897 n'est probablement pas celle de la publication.

2. Quelques fautes d'impression : pp. 39, l. 10 du bas, lire: *la* (?); 54, l. 6, lire : *lèvres*; 100, n. 2, lire : *didici*.

y avait de plus dans ces sentiments un fondement assez sérieux ; M. de F. n'en parle pas, je crois. En dehors de quelques exceptions illustres, et Clément en était une, les philosophes étaient moins disposés que d'autres à embrasser le christianisme. Le roman de la correspondance de Sénèque et de saint Paul, sans parler d'autres impossibilités, soulève une assez grosse difficulté d'ordre psychologique. D'un autre côté il était urgent pour le christianisme de faire une place à la spéculation. Il devait rester sans action sur la jeunesse cultivée et aurait disparu obscurément dans la décadence du judéo hellénisme, si un souffle nouveau n'était venu féconder les germes qu'il portait en lui. Clément d'Alexandrie le comprit, et, résolu de parer à ce danger, il dirigea toute sa polémique contre les gnostiques. Dans ce dessein, il distingue les vrais et les faux gnostiques et cherche à gagner la neutralité des simples par la rigueur de son orthodoxie. Pour faciliter la réconciliation, Clément entendait par philosophie une doctrine éclectique prise dans toutes les écoles, surtout dans le platonisme. Ses devanciers, Justin, Athénagore, avaient procédé de même.

A cette solution du problème historique, il n'y a pas d'objection sérieuse à faire. Il en va tout autrement de la question littéraire. On considère généralement les Stromates de Clément d'Alexandrie comme la troisième partie d'un tout, dont le Protreptique et le Pédagogue forment les deux premières. D'après M. de F., cet ouvrage serait au contraire un traité intermédiaire entre le Pédagogue, esquisse du chrétien ordinaire, et une exposition philosophique du christianisme, formulant à la manière des écoles païennes les δόγματα de la nouvelle doctrine. Les Stromates auraient pour but de résoudre une question préjudicielle et de prouver le droit du chrétien à utiliser les méthodes de la philosophie grecque. M. de F. cite à l'appui de sa théorie un mot de Clément (*Str.* VII, 59) : « Notre tâche est de décrire la vie du gnostique, non d'exposer les δόγματα. Cet exposé, nous le ferons plus tard, au temps convenable. » Ce texte peut prouver que Clément avait bien l'intention de donner la formule philosophique des croyances chrétiennes ; mais il montre en même temps que les Stromates sont le couronnement de ce traité de l'éducation du chrétien dont le Protreptique et le Pédagogue sont les deux premières parties. Clément s'occupe du chrétien, du gnostique, non pas du christianisme, de la gnose. Il prend l'homme de son temps, le sépare du milieu païen ou philosophique, l'aggrège au christianisme (Protreptique) ; puis, il lui donne la formation rudimentaire qui est commune à tous les fidèles (Pédagogue) ; il l'achève par l'union de la philosophie et du christianisme (Stromates). Ainsi successivement l'homme guidé par Clément a cessé d'être païen, est devenu chrétien, et enfin chrétien parfait, gnostique : c'est la peinture du vrai gnostique qui remplit le VIIe livre des Stromates. L'auteur poursuit donc un but concret, pratique ; c'est aussi un être concret qui est son sujet et dont il veut régler le développement. La formule abstraite des croyances chrétiennes

est tout autre chose ; si jamais Clément a eu le projet de la donner, cette œuvre eût pris place à côté des trois parties de son manuel d'initiation, et non pas à la suite. Quant à la question de savoir si la philosophie peut venir en aide au théologien chrétien, elle est bien traitée comme l'indique M. de F., mais ce n'est qu'une partie des Stromates, l'introduction nécessaire à la peinture du vrai gnostique.

M. de F. a été amené à son hypothèse par l'étude des vues et du but de Clément. Mais rien n'empêche d'adopter les autres conclusions de son livre en rejetant celle-ci. Une partie des raisonnements par lesquels M. de F. veut justifier après coup son système peuvent être retournés. Toutes les précautions que prend Clément vis-à-vis des simples prouvent qu'il ne voulait pas du tout formuler de *dogmata* : le danger était encore trop grand. Il devait forcément garder jusqu'au bout sa méthode, un peu désordonnée, mais propice à ses vues et adaptée à son génie. La phrase que nous avons citée (VII, 59) s'adresse au lecteur philosophe, qui pourrait s'étonner de ne trouver dans les Stromates rien de semblable à l'enseignement de ses maîtres ordinaires. Mais c'est avant tout une précaution à l'adresse des chrétiens étroits, qu'un appareil trop scolastique aurait mis en défiance. Obligé d'écrire pour les hommes cultivés des livres que les simples peuvent ouvrir et dénoncer à l'autorité ecclésiastique, Clément tâche de ne mécontenter personne et fait tous ses efforts pour mener à bien sa tentative de conciliation.

L'hypothèse que nous venons d'examiner brièvement tient une grande place dans le livre de M. de F. Voici quelques points secondaires sur lesquels mon attention s'est arrêtée. P. 31, M. de F. me paraît presser beaucoup une métaphore de chasseur, à propos de Pantène : Ἐν Αἰγύπτῳ θηράσας λεληθότα (*Str*. I, 11). « Que signifie son langage, si ce n'est que Pantène enseignait alors sous sa propre responsabilité, etc. ? » Cela ne veut-il pas dire simplement que Clément, après bien des expériences, finit par trouver en Égypte ce qu'il cherchait ? Pp. 29 et 32, les raisonnements sur l'enseignement d'Origène n'expliquent pas comment les païens ont eu d'abord l'idée d'aller le trouver. Pp. 39-41, 61-63, 74-77, 195, etc., M. de F. montre très bien que le sentiment et la morale sont des éléments de la prédication et de l'apologétique de Clément. On a trop voulu voir en lui je ne sais quel sophiste à peine chrétien, un raisonneur qui aurait pu prendre pour thème tout autre philosophie, un archéologue inintelligent ou indifférent. Un des mérites de ce beau livre est de nous donner de cette haute figure une image noble et complète. P. 182, l'identité de la science et de la vertu est une idée plus ancienne, puisqu'on la retrouve dans Aristote. Pp. 207-208 : l'idée qu'il y a des choses, Dieu, par exemple, qu'on ne peut connaître ni même apercevoir, sinon à travers des symboles, n'est pas seulement platonicienne. Clément la trouvait dans saint Paul : Βλέπομεν γὰρ ἄρτι δι' ἐσόπτρου ἐν αἰνίγματι (Cor. I, xiii, 12). P. 209, l'opposition entre Tertullien et Clément ne me paraît pas aussi prononcée que ne le dit M. de F. Clément ne se

fie pas au sens chrétien intime pour protéger la foi dans la lecture des livres saints. Sa pensée est obscure, mais il ne parle que de tradition extérieure. Voir d'ailleurs ce que dit M. de F., p. 213, de la παράδοσις ἐκκλησιαστική et ce que Clément a pu y puiser.

Mais je ne veux pas insister davantage sur des détails. Un appendice bibliographique termine le livre : c'est une étude raisonnée et complète. Je crois devoir résumer les éloges que j'ai donnés à M. de Faye en disant que nous serions heureux de posséder sur chaque Père une monographie aussi lucide, aussi bien composée, d'un style aussi agréable[1].

Paul LEJAY.

La Pédagogie de Rabelais, par Albert COUTAUD, avec une préface par Gabriel COMPAYRÉ. Paris, Librairie de la France scolaire, 13, Boulevard Montparnasse, 1899, 1 vol. gr. in-8 de XI, 279 pages.

M. Compayré, dans une instructive et substantielle présentation de ce livre, dit avec raison que M. Coutaud a pénétré Rabelais jusqu'à la moëlle, à force d'étudier son œuvre « diverse et touffue ». Et ce n'est pas seulement une étude complète, consciencieuse, poursuivie avec amour, de l'inimitable historien de Gargantua et de Pantagruel; c'est tout autant une fidèle esquisse de son époque, au point de vue pédagogique et même social, qui se déroule aux yeux du lecteur. Dans un style simple et clair, mais chaleureux, coloré (peut être même, parfois, un peu oratoire), M. C. passe en revue les principaux réformateurs de l'enseignement public au XVIe siècle. A côté des deux héros gigantesques, le roi François Ier est raconté comme réorganisateur des études, et c'est ainsi que dans toute la suite de l'ouvrage les idées de Rabelais sont placées dans le cadre de la société d'alors. Les sciences exactes et naturelles, l'histoire, l'art militaire, tels que les rêvait le jovial et profond esprit du curé de Meudon, sont mis en parallèle avec la réalité historique, et il résulte de ce parallélisme, qui suppose d'immenses lectures, la conclusion, connue du reste, mais amplement développée ici, que Rabelais fut sur bien des points un merveilleux précurseur. Un dernier chapitre, morceau plein d'humour, a pour titre « Le pantagruélisme et le renanisme. » Le livre de M. Coutaud sera lu avec autant de plaisir que de fruit, notamment par les jeunes gens auxquels les programmes actuels imposent l'étude de quelques pages empruntées à Rabelais.

C. E. R.

---

1. Certaines expressions, comme « être au clair » sur une question, « similarité » (p. 182), sont des taches légères.

Quelques préliminaires de la Révocation de l'Édit de Nantes en Languedoc, 1661-1685, par P. Gachon, professeur d'histoire à l'Université de Montpellier. Toulouse, Privat, Paris, A. Picard, 1899, 202, CLIII pages grand in-8 (Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, 2e série, tome V).

Ce volume est, comme le dit l'auteur, trop modestement, dans sa préface, « un cadre d'études sommairement tracé et très inégalement rempli sur la procédure suivie en Languedoc contre les réformés, de 1661 à 1685 ». On y peut assister, dans l'une des provinces du royaume les plus cruellement affectées par la Révocation, non seulement à la promulgation et à l'application des mesures systématiquement ordonnées *d'en haut*, mais encore à « cette poussée *d'en bas*, qui, de la corporation, de l'atelier urbain comme de la rue villageoise et du champ, soutient le pouvoir ecclésiastique et royal dans la répression de l'hérésie et souvent la devance ». C'est là surtout ce qui fait, à notre avis, l'intérêt du travail de M. Gachon; on connaissait de reste les agissements du pouvoir central d'alors, l'activité des intendants, celle des autorités militaires et judiciaires; mais on ne trouvait encore nulle part un tableau si détaillé, si richement documenté par une foule d'exemples topiques, de cette coopération du fanatisme individuel et local aux vexations d'abord, puis aux injustices et finalement aux violences officielles. L'étude de M. G. se partage en deux moitiés ; la première intitulée *La Procédure,* se subdivise elle-même en trois chapitres, dont l'un traite de la condition civique des réformés du Languedoc, l'autre de leur condition religieuse, le dernier enfin de leur condition administrative et économique. Nous les voyons successivement écartés des États, des consulats, des conseils de ville et des charges municipales les plus modestes, dépouillés de leurs hôpitaux, puis de leurs malades, de leurs académies, de leurs collèges et leurs « petites écoles » ; les meilleurs des intendants, comme les pires, un Daguesseau, un Bezons, comme un Basville, sont d'accord pour les vouer à l'ignorance et à la misère, et l'émulation du zèle à se bien mettre en cour stimule leur ingéniosité afin de découvrir quelque raffinement nouveau [1], tandis que l'intolérance du clergé s'unit à des chicanes de procédure pour pénétrer dans les temples, insulter les fidèles, amener la cessation du culte, et rendre l'existence matérielle impossible aux malheureux hérétiques, car « il fallait être orthodoxe dans certains milieux pour ne pas mourir de faim » (p. 146).

Le second livre, intitulé *La Violence,* ne compte qu'un chapitre unique, mais aussi s'arrête-il à la date même de 1685 ; il ne nous raconte plus « la chevauchée facile et facétieuse des dragons » à travers les popu-

1. Un des plus caractéristiques et des moins connus, c'est la création d'une *caisse des conversions*, longtemps avant celle de Pellisson, qu'à la suite d'un vote des États alimentaient tous les contribuables; les riches protestants de Nîmes subventionnaient ainsi, malgré eux, l'abjuration de leurs coreligionnaires.

lations terrifiées, ni tous « ces égarements d'une foi sincère[1] trop insoucieuse des droits supérieurs au dogme, la liberté et la dignité de l'être humain », qui devaient se manifester jusqu'aux abords de la Révolution.

Le livre de M Gachon est écrit avec toute la modération et le calme que, même en pareille matière, on doit toujours demander au véritable historien. Il n'en fera que plus d'effet sur les esprits désireux avant tout de s'éclairer et de connaître les faits, et l'on peut dire qu'il a pleinement atteint son but, de « dégager et définir dans une province déterminée, quelques effets d'un mécanisme de procédure agressive qui finit logiquement par aboutir à la violence, par léser à la fois l'humanité et la patrie « (p. 199)[2].

R.

F. T. Perrens : **La littérature française au XIX· siècle.** In-12, 437 pp. Paris, May, s. d.

Pierre Robert : **Les poètes du XIX· siècle.** In-12, 458 pp., Paris, P. Dupont, 1899.

On connaît les excellents travaux historiques de M. Perrens, et, en ouvrant *La littérature française au XIX[e] siècle*, qu'il nous offre aujourd'hui, on peut s'attendre à un résumé historique fort bien fait. Toutes les phases par lesquelles notre littérature a passé depuis cent ans y sont en effet exposées avec beaucoup de clarté et de méthode, et, chaque fois que l'auteur nous retrace l'évolution des genres littéraires qui relèvent directement de ses études habituelles, l'histoire, la morale, la philosophie, l'éloquence, il écrit des chapitres dont on peut louer l'exactitude et la critique. Mais lorsqu'il aborde l'histoire des genres purement littéraires, tels que la poésie, le roman, le théâtre, sa compétence n'est visiblement pas aussi sûre et l'on est parfois étonné des erreurs qu'il commet et des jugements qu'il porte. Sa haine intransigeante du romantisme et du réalisme l'entraîne souvent à des appréciations qui sont loin d'être impartiales, et notamment, sur Hugo, sur Gautier, sur Balzac, sur Flaubert, il a écrit des pages profondément regrettables. Pourtant, comme des opinions littéraires ne se discutent pas avec des arguments scientifiques, nous n'essaierons pas de critiquer telle ou telle de ses assertions qui nous semblent inadmissibles, car il serait en droit de nous répondre que nos propres manières de voir lui

---

1. Encore ne l'était-elle pas toujours ; l'auteur a montré, par plus d'un exemple, que beaucoup des persécuteurs poursuivaient un double but, assurer leur salut éternel, en même temps qu'ils soignaient leur fortune en ce monde.

2. Près de la moitié du volume est pris par 62 pièces justificatives inédites, empruntées aux archives languedociennes, se rapportant aux années 1648-1685, et fournissant les preuves les plus concluantes pour les allégations du récit de l'auteur.

semblent plus défectueuses encore. Bornons-nous plutôt à relever, au courant de notre lecture, quelques erreurs très certaines :

P. 46. « Or, cet érudit (Raynouard), fourvoyé au théâtre (*Les Templiers*), n'a même pas pris la peine de feuilleter Villehardouin, fidèle historien de ces rudes seigneurs féodaux qu'il s'agissait de peindre. » — Villehardouin est du commencement du XIIIe siècle, le procès des Templiers est du XIVe siècle.

P. 82. « En 1777, paraît-il, se jouait chez nos voisins de l'Est « un drame romantique plus truculent qu'aucun de ceux de 1830 », soit ! » — Comme je me reconnais pour l'auteur de la phrase citée entre guillemets, je sais qu'il est ici question des *Aventures du jeune d'Olban*. Or cette œuvre n'a jamais été jouée en Allemagne et n'est pas allemande. Elle est écrite en français et a pour auteur le Français Ramond.

P. 86. « Tels de leurs écrits (des romantiques) se signalent par ces titres : *de l'incommodité des commodes, de l'influence des queues de poissons sur les ondulations de la mer*. » — Aucun de ces écrits n'a jamais existé. L'annonce du premier était une mystification de Jules Vabre, et la promesse du second était une plaisanterie du musicien Ernest Reyer.

P. 89. « Ne parlons pas ici de leurs drames puisque Chateaubriand s'est abstenu d'en commettre. » — Chateaubriand a fait représenter un *Moïse* qui comportait une mise en scène exotique très compliquée avec rochers, cascades, chameaux, etc.

P. 102 : « Lamartine, au début, ne semblait devoir être qu'un disciple de Voltaire et de Larivey. » — Je cherche en vain comment Larivey, qui traduisait en prose quelques comédies italiennes, à la fin du XVIe siècle, peut avoir quelque chose de commun avec Lamartine.

P. 116. « *Aymerillot* nous rend un épisode de la *Chanson de Roland*. » — *Aymerillot* provient d'*Aimery de Narbonne* et non de la *Chanson de Roland*.

P. 123. « A cet ouvrage (*La coupe et les lèvres*) succède presque aussitôt le *Spectacle dans un fauteuil*. » – *La coupe et les lèvres* fait au contraire partie du *Spectacle dans un fauteuil*.

P. 131. « Méritaient pourtant d'être lus non seulement *Eloa* mais aussi le *Moïse sauvé des eaux*. » — Aucun poème de Vigny ne porte ce titre et dans son *Moïse* il n'est pas question de sauvetage.

P. 141. « On avait même fini par l'oublier (A. Barbier) quand, après 1870, l'Académie appela en son sein ce revenant de 1830. » — C'est en 1869 que Barbier fut élu membre de l'Académie.

P. 268. « Une fois lancé, Lanfrey se mit à l'œuvre qu'il pensait devoir être l'honneur de son âge mur et qui commença de paraître en 1880, son *Histoire de Napoléon Ier*. » — Le premier volume parut en 1867 et les tomes II et III en 1868.

Heureusement pour ceux qui voudront avoir un tableau exact de l'histoire de notre poésie contemporaine, M. Pierre Robert vient de faire

paraître, presque en même temps, un livre intitulé : *Les poètes du XIXe siècle*. Ici plus d'erreurs ni d'opinions trop insolites. L'auteur étudie avec soin et calme A. Chénier, Delille, N. Lemercier, Lamartine, Mme Desbordes-Valmore, Vigny, Hugo, Béranger, Casimir Delavigne, Sainte-Beuve, Musset, Barbier, Brizeux et Gautier. On peut ne pas être toujours de son avis, mais il s'en faut de très peu, et ses appréciations bien motivées et logiquement déduites sont généralement de celles sur lesquelles tout le monde est d'accord. Peut-être même y aurait il lieu de lui reprocher trop de sagesse, car sa manière un peu didactique ne laisse vraiment pas assez de place aux trouvailles inattendues et aux aperçus originaux.

Raoul ROSIÈRES.

Général H. BONNAL, **Froeschwiller**. Paris, Chapelot, 1899. In-8°, VI et 494 p. 12 francs (avec atlas de 38 cartes).

Le général Bonnal assistait comme lieutenant à Froeschwiller et depuis il a visité trois fois le lieu de l'action. Il a étudié très minutieusement la bataille, ses préliminaires, ses péripéties, ses conséquences, et il publie aujourd'hui les résultats de sa longue et profonde étude pour « former le jugement des jeunes officiers de notre armée sur les questions de grande tactique ». Aussi, ce qu'il y a de plus notable dans son livre, c'est, non pas le récit, si détaillé et complet qu'il soit, mais la partie critique. Nous ne sommes pas compétent et ne pouvons qu'indiquer au hasard quelques points. M. B. expose d'abord comment se rassembla la IIIe armée allemande et il montre que les mesures prises pour couvrir ce rassemblement et protéger le Palatinat bavarois contre les entreprises des Français, furent insuffisantes, mais que la fameuse reconnaissance du comte Zeppelin eut une grande importance et que le choix de la zone de rassemblement au nord du Bienwald fut judicieux. Il pense qu'il eût fallu rassembler l'armée d'Alsace sur le front Vendenheim-Hochfelden, faire exécuter à la division Duhesme une grande reconnaissance au nord de Wissembourg, et attirer l'ennemi dans les défilés des Vosges septentrionales ; mais l'esprit de la guerre n'était pas alors suffisamment développé en France pour qu'on pût concevoir et exécuter des opérations aussi délicates et aussi « artistiques » (p. 71). A propos du combat de Wissembourg, il fait voir que l'incroyable dissémination de l'infanterie bavaroise a permis au bataillon, déjà si faible, du 74e et à quelques compagnies de turcos de tenir en échec pendant deux heures la division de Bothmer, mais que dans l'attaque de la gare et du Geisberg les Prussiens se mêlèrent, se confondirent sans inconvénient parce qu'ils avaient acquis, au prix d'un labeur énergique et patient, « la rapidité des évolutions, leur simplicité, leur adaptation instantanée aux circonstances » (p. 111, cf. 315), que l'armée française avait désap-

pris la guerre à un point qu'on ne peut imaginer aujourd'hui — comme le prouve le piteux résultat de la reconnaissance mixte envoyée au matin du 4 août vers Altenstadt – que Douay aurait dû mettre à Altenstadt un bataillon et qu'il eut tort de ne donner qu'un ordre verbal à l'officier d'état-major qui prévint le bataillon du 74e d'évacuer Wissembourg (cet officier se présenta devant la porte de la ville et, au lieu de faire baisser le pont-levis et de se rendre auprès du commandant Liaud, cria à la sentinelle du rempart que le bataillon devait revenir aussitôt au Geisberg, et le commandant ne fut informé du fait que deux heures après; cette faute amena la perte du bataillon). Dès le 4 août, remarque M. Bonnal, se montrent les qualités et les défauts des deux partis : mollesse et pusillanimité des Bavarois, intelligence, initiative, énergie des Prussiens, bravoure, entrain et ignorance des Français, « ignorance qui s'étend à tout, depuis les hautes conceptions stratégiques jusqu'au détail du placement d'une ligne d'avant-postes » (p. 138). Le commentaire de la journée du 5 août n'est pas moins sévère pour les chefs de notre armée et pour leurs idées militaires : ils avaient encore l'esprit du XVIIIe siècle; ils attribuaient une valeur propre à des points géographiques, comme au défilé de la Petite-Pierre; ils croyaient que l'armée pourrait se concentrer à Lemberg. Les réflexions sur la bataille improvisée de Froeschwiller sont trop nombreuses pour qu'il soit possible de les résumer. Étudiée au point de vue allemand, elle montre que, même en l'absence d'une direction supérieure, les commandants des corps d'armée, imbus d'une doctrine unique, surent se partager les rôles; tous jugèrent de même la situation; ils voulurent à l'unisson; ils engagèrent l'action, la dirigèrent, la menèrent à maturité sans l'aide du général en chef. On constate au contraire dans le camp français l'absence de toute combinaison; Mac-Mahon prépare une bataille défensive et il ne fait même pas de fortifications ! Le soldat se surpassa; car il a une supériorité individuelle dont la cause est la qualité exceptionnelle du sang français (p. 301); mais le soldat ne vaut que par l'emploi qu'on en fait; « l'organisation et le commandement priment tout » (p. 447).

A. C.

Manifestation du 20 novembre 1898. A Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège, à l'occasion du XXVe anniversaire de son cours pratique d'histoire. Liège, Poncelet, 224 p. petit in-4°.

Nous aurions souhaité, dans l'intérêt de l'auteur, que ce volume, orné d'un beau portrait de M. Kurth, portât un titre indiquant plus clairement au public ce qu'il peut y trouver. Il a été publié par un Comité d'anciens élèves, d'amis et d'admirateurs du savant professeur liégeois. Mais quelque intéressants que soient les discours, les harangues et les toasts prononcés par les personnages officiels et autres à l'occasion du

vingt-cinquième anniversaire de l'activité professionnelle du jubilaire, l'attrait que présente l'ouvrage pour le pédagogue et pour l'historien est ailleurs; il est dans le mémoire détaillé de M. Paul Frédéricq sur « l'origine et les développements des cours pratiques d'histoire dans l'enseignement en Belgique ». L'auteur y raconte fort en détail, avec un certain *humour* et sans exagérations optimistes, la naissance et les progrès des conférences d'histoire pratiques, ces *Séminaires historiques* transplantés des Universités allemandes dans celles de la Belgique contemporaine comme dans les nôtres; il les suit, depuis le jour où M. Kurth osa en risquer l'introduction à Liège (1874), à Liège tout d'abord, puis à Bruxelles, à Gand et à Louvain, énumérant les efforts des maîtres, qui eurent à lutter si longtemps contre la routine officielle et l'inertie administrative, énumérant aussi les travaux des élèves, sans dissimuler d'ailleurs que les résultats obtenus n'ont pas toujours été merveilleux [1]. Il n'en reste pas moins que ces conférences pratiques ont contribué d'une façon très notable à renforcer l'activité scientifique de la Belgique contemporaine dans le domaine de l'histoire, que les tendances les plus diverses en ont également profité et nous joignons bien volontiers nos félicitations à toutes celles qui furent adressées à M. Kurth, le 20 novembre 1898, comme à l'initiateur de ce mouvement fécond et dont profiteront les savants et l'histoire même de tous les pays voisins.

R.

Jules Breton. **Nos peintres du siècle.** Paris, Société d'édition artistique, 1899. In-8, 256 p. 4 fr.

L'auteur se rappelle volontiers sa jeunesse et ses camarades d'autrefois; il invoque en termes touchants et attendris les amis qui « semblent lui sourire du fond des brumes du passé »; il les fait revivre dans leur intimité, et, s'il se laisse entraîner par ses souvenirs, s'il avoue qu'il ne peut suivre une route régulière, s'il s'attarde parfois à retracer la physionomie de ceux qu'il a connus, il passe néanmoins en revue tous les grands peintres du XIXe siècle, regarde dans sa mémoire, comme il dit, leur production d'ensemble, suit en somme la marche générale de la peinture française et caractérise ses successives tendances. On louera surtout ses portraits saisissants et, si rapides qu'ils soient, vigoureusement enlevés : David chez qui le caractère a tué le grand peintre; Prudhon, qui ressemble à André Chénier; Gros, à la peinture grasse et un peu molle; Delacroix, l' « héritier tumultueux, indiscipliné, sauvage de la Révolution »; Ingres au génie étroit mais pénétrant; Vernet, dont les

1. Le seul reproche qu'on pourrait faire à ce travail, c'est que M. P. Frédéricq a bien trop modestement parlé de la part si marquante que lui et les élèves de son Séminaire historique, à Gand, ont prise à ce développement des cours pratiques en Belgique.

kilomètres de toile ne valent pas cette *Retraite de Russie* où Charlet fait circuler un grand souffle d'héroïque horreur ; Delaroche, qui pèche par excès de sagesse ; Meissonnier qui voyait tout, sauf le mystère ; Ribot, chez qui la manière de Ribera devient manie; Manet, qui n'a donné que des images inanimées ; Gustave Moreau, un Delacroix en miniature ; Bastien, qui apportait à l'étude de la nature une sincérité si opiniâtre ; Millet, un des artistes qui ont le plus profondément cherché l'expression de la vie et qui fait parler non seulement les êtres, mais les choses ; Puvis de Chavannes, qui a le charme des simples et une « grâce ingénue, toute végétale », etc., etc. C'est un plaisir d'entendre un homme du métier qui juge les artistes et leurs œuvres en un style aussi vivant et imagé. Il est rare qu'un peintre qui tient la plume, rende ses impressions avec autant de saveur.

A. C.

A. Seidel, **Anthologie aus der asiatischen Volkslitteratur**, Weimar, E. Felber, 1898. pet. in-8. 396 p.

M. Seidel ne cherche pas, dans son livre, à faire œuvre de savant. Folkloriste, il a voulu surtout vulgariser, sous une forme attachante, quelques produits de la littérature populaire d'un grand nombre de peuples asiatiques. Le mérite de ce livre curieux réside donc moins dans la révélation de pièces peu connues, que dans l'agréable juxtaposition de documents que l'on ne trouve point, d'ordinaire, réunis dans un même ouvrage. Ces légendes et ces chants populaires sont empruntés, en effet, aux races et aux langues les plus diverses de l'Asie : les races de l'Asie septentrionale, les races voisines du plateau central, les Chinois, les Japonais, les races malaises, et les races de l'Inde, les races turques de la Sibérie méridionale, etc. viennent tour à tour fournir quelques exemples de leur imagination ou de leur sagesse populaire. C'est comme un tableau en raccourci des religions et des climats si divers de l'Asie, qui se dégage de ce curieux recueil, et l'on y trouverait matière à de nombreux rapprochements.

J. L.

L. Frobenius. **Die Weltanschauung der Natürvœlker**. Weimar. E. Felber, pet. in-8 427 p. av. planches.

M. Frobenius a poursuivi un double but : d'une part, donner une idée des mythes et des conceptions religieuses de certains peuples océaniques, et d'autre part, en montrer la pénétration chez certaines races de l'Amérique du Nord, de l'Afrique et de l'Australie. Or, si la seconde

partie de ces questions nous semble ici résolue avec beaucoup de vraisemblance et d'ingéniosité, en revanche, la forme volontairement sèche et discursive de l'auteur ne lui permet pas de donner une idée totale suffisamment nette de la psychologie des peuplades qu'il considère. C'est un regret que nous exprimons, car la méthode adoptée par l'auteur dans son travail de comparaison est d'ailleurs bonne et féconde. Parmi les résultats les plus nets de ses recherches, nous citerons ceux qui ont trait au mythe de *Fanany*, c'est-à dire aux relations qui s'établissent entre le défunt et les survivants, par le moyen des produits de la dissolution cadavérique. Ces croyances et ces pratiques repoussantes ont laissé dans tous les pays que l'auteur examine des traces qu'il suit avec beaucoup de patience et de sagacité. Son livre, dans l'ensemble, est d'ailleurs, d'un vif intérêt.

J. L.

RÉPONSE DE M. S. REINACH A LA RÉCLAMATION DE M. RADET.

Je ne comprends pas de quoi se plaint M. Radet (n° 46, p. 403). Une *Revue* qui a changé de titre est *défunte*, témoin l'*Archaeologische Zeitung*, que personne ne voudra proclamer vivante parce qu'elle a été remplacée par le *Jahrbuch*. Quant aux critiques que formule M. Radet au sujet de la *Revue archéologique*, il me suffit de dire qu'elles sont absolument injustifiées. Cette *Revue*, dont je m'occupe, en effet, quelque peu depuis treize ans, paraît avec plus de régularité que toutes les publications similaires. Et puis, en quoi cela regarde-t-il M. Radet ?

S. R.

BULLETIN

— Le second volume de la traduction allemande des *Contributions* de M. Max Müller (*Beitræge zu einer wissenschaftlichen Mythologie*, übersetzt von Dr H. Lüders vient de paraître à la librairie Engelmann de Leipzig. L'ouvrage anglais avait déjà été annoncé dans cette revue, et la traduction française de M. L. Job y a fait l'objet d'un compte rendu détaillé, où le tome Ier de la traduction allemande avait également trouvé place : *Revue critique*, XLVI (1898), p. 510. Il n'y a donc plus rien à dire. La parole est aux contradicteurs. Mais il convient de les avertir que la science ne se contentera plus de leurs négations gratuites : « l'équation *Dyaus* = Ζεύς, seule identification restée debout », cela est aisé à dire, mais difficile à imposer à qui ne ferme pas volontairement les yeux à l'évidence. J'ai pu constater moi-même, au Congrès des Orientalistes de Rome, que la doctrine naturaliste ne se ressent nullement du discrédit où on la prétendait plongée. — V. H.

— M. Pfaff vient de faire paraître le 3e fascicule de la reproduction des poésies lyriques contenues dans le grand manuscrit d'Heidelberg (*Die grosse Heidelberger Liederhandschrift*). L'auteur et l'éditeur (Winter, Heidelberg) ont apporté le même

soin à ce fascicule qu'aux deux premiers de cette importante publication dont les mérites ont été signalés dans la *Revue critique* (v. n° du 24 avril 1899). — F. P.

— Voici trois intéressantes brochures de M. Rodolphe Reuss : I. *Aus dem Stammbuch eiuer jungen Strassburgerin vor hundert Jahren* (tirage à part du « Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens », Band XV). Dans l'album de Dorothée Schott, mère du théologien Cunitz, qui alla à l'âge de quinze ou de seize ans apprendre le français au Ban de la Roche, M. R. a trouvé deux autographes des demoiselles Brion, Frédérique et Sophie. Le 14 juillet 1802, Frédérique, la bien aimée de Gœthe, alors quinquagénaire, a écrit sur l'album de la jeune strasbourgeoise les lignes suivantes : *Du bist, edles Mædchen, ein Beispiel fur Viele. Mœchte doch jedes in deinem Alter Wahrheit reden und empfinden, Tugend so hoch schætzen, lieben und ausüben wie Du. Belohnung für all das Gute, so du besitzest, wünscht dir schon auf dieser Welt eine deiner zærtlichsten aufrichtigsten Freundinnen.* On voit, comme le remarque M. R., que les filles du pasteur de Sessenheim habitaient encore en 1802 la vallée de la Bruche, et l'hommage que Frédérique rend à la vertu ainsi que ses relations avec Dorothée Schott prouvent qu'elle n'avait pas la mauvaise renommée que certains lui ont prêtée. — 2° *Marc-Antoine Rochon de Chabannes et sa correspondance avec M. de Gérard, préteur royal, relative à la comédie la Tribu représentée à Strasbourg le 1er octobre 1781*, documents inédits des archives municipales publiés et annotés (Strasbourg, Treuttel et Würtz. In-8°, 19 p.). L'auteur des *Amants Généreux*, chargé de composer une pièce de circonstance à l'occasion de la fête séculaire de la réunion de Strasbourg à la France, consulte Gérard sur plusieurs points et, selon l'expression de M. R., ses lettres nous initient, dans leurs épanchements naïfs, aux procédés littéraires d'alors et à la façon de charpenter, à bref délai, une comédie officielle. — 3° *Correspondance intime entre Ulric Obrecht, préteur royal, et Jean-Baptiste Klinglin, avocat général et syndic de la ville de Strasbourg*, 1688-1698, d'après un manuscrit de la bibliothèque municipale de Strasbourg. Paris, Fischbacher: Strasbourg, Treuttel et Würtz. In-8°, 64 p). Cette correspondance méritait d'être publiée, non pas seulement parce qu'elle expose certaines affaires administratives, mais parce qu'elle jette une curieuse lumière sur le gouvernement de Louis XIV et ses procédés. Elle montre combien Obrecht et Güntzer se jalousaient; comment tous deux se dénonçaient mutuellement et faisaient assaut de dévouement, de soumission servile envers l'intendant et les ministres; comment tous deux, bien que convertis au catholicisme, étaient en butte aux attaques du grand vicaire. Elle renferme donc de précieux renseignements sur l'état moral de Strasbourg dans les dernières années du XVIIe siècle et complète heureusement, — puisque ce témoignage vient du camp adverse — le récit de l'ammestre Reisseissen publié par M. Reuss il y a vingt ans. — A. C.

— Mlle Buvignier-Clouët a fait tirer à part de l'*Annuaire de Lorraine* — un de ces rares annuaires régionaux qui gardent la bonne tradition de publier des travaux d'histoire — l'étude qu'elle a donnée à ce recueil sous le titre *Faits divers recueillis à Bar-le-Duc en l'année 1719* (Nancy, Crépin-Leblond. In-8°, 77 p.). Il était de mode au XVIIIe siècle de noter au jour le jour sur des feuillets intercalés dans un almanach les principaux événements du temps. Mlle Buvignier-Clouët a trouvé à la Bibliothèque de Bar-le-Duc plusieurs de ces almanachs : deux d'entre eux, relatifs à l'année 1719, et dus, l'un à François de Bar, l'autre à Hubert de Vendières, lui ont semblé curieux, et elle reproduit ce qu'ils contiennent de plus remarquable. On y trouve des détails intéressants sur l'incendie du château de Lunéville (3 janvier 1719) et sur celui qui réduisit en cendres la ville de Sainte-Menehould (7 août), sur la peste qui régna dans le Barrois, sur le prix des denrées, sur le système de Law (nos

descendants auront peine à croire la crédulité et l'aveuglement des Français »), etc. Mlle Buvignier-Clouët accompagne la plupart des notes de ces éphémérides d'un commentaire instructif puisé à des pièces inédites. C'est ainsi qu'elle rectifie quelques points de la généalogie de la famille d'Alençon et de l'histoire de l'abbaye de Jeand'heurs, qu'elle corrige plusieurs erreurs des gazettes du temps sur le séjour du chevalier de Saint-Georges à Bar-le-Duc, etc. — A. C.

— Le volume *La France sous le Consulat* que M. F. Corréard publie dans la Bibliothèque d'histoire illustrée dirigée par MM. J. Zeller et H. Vast (Paris, May. In-8°, 277 p.) est un excellent précis de cette période de notre histoire où la France révolutionnaire s'ordonne et s'organise sous la main et au profit de Bonaparte. L'auteur a divisé son sujet en cinq parties : il expose dans la première partie le gouvernement consulaire (constitution de l'an VIII, mesures de réparation, pacification de l'Ouest, Marengo, complots, exécution du duc d'Enghien); la deuxième partie est consacrée aux institutions (administration, justice, finances, police, légion d'honneur, concordat, instruction publique, presse, législation, armée); la troisième partie traite de la société; la quatrième, du mouvement économique; la cinquième du mouvement intellectuel. M. Corréard n'a négligé, comme on voit, aucun des aspects du Consulat, et, dans son récit rapide et néanmoins très solide, puisé aux sources, coupé de citations expressives, il a su montrer comment Bonaparte a établi sa dictature et reconstruit l'État français, État administratif et bureaucratique, excessivement centralisé, étroitement utilitaire; comment la société, se polissant avec lenteur, portait encore l'empreinte de la Révolution ; comment naquit l'industrie nationale; comment l'époque consulaire où les savants et les peintres occupent en Europe le premier rang, n'est pas une époque stérile et pauvre. — A. C.

— Le capitaine Bégouen a traduit la *Campagne de 1812 en Russie* de Clausewitz (Paris, Chapelot. In-8°, 210 p. 4 fr.). On sait que cet ouvrage du grand critique militaire se compose de trois parties : il raconte dans la première ses souvenirs personnels — et l'on y trouvera bien des traits curieux et notamment un portrait vivant du général Phull — ; il fait dans la deuxième le résumé succinct des opérations; il expose dans la troisième ce qu'il a vu à la fin de la guerre et se livre à des considérations générales sur la marche des événements (on y notera particulièrement les remarques sur la marche de Napoléon vers Kalouga, les réflexions sur les calculs de Koutousov et les souffrances de l'armée russe, les détails sur le défection de Yorck et la convention de Tauroggen). Cette traduction sera volontiers accueillie, et on lit avec profit les cinq pages de la préface de M. Bégouën. L'officier français remarque avec raison que, chez Clausewitz, « la métaphysique tend à l'emporter sur l'observation », mais que l'auteur allemand a compris l'audace napoléonienne et qu'il montre clairement comment les généraux russes ont sauvé leur armée en maintenant son énergie intacte malgré la retraite continuelle. — A. C.

— M. Ch. Joret a publié (tirage à part des « Nouvelles archives des missions scientifiques », t. IX) son *Rapport* sur les Français à la cour de Weimar. Il signale aux archives d'État de Weimar le compte des dépenses faites par le duc héritier Charles-Auguste et son frère Constantin pendant leur voyage en France dans l'année 1775, les actes relatifs à l'Institut du Belvédère, cet établissement d'éducation fondé par Mounier, des lettres inédites de Mme de Staël à la grande duchesse Louise. Il appelle, en outre, l'attention sur l'immense correspondance de Bœttiger qui compte plus de deux cent volumes déposés à la Bibliothèque royale de Dresde : on y trouve plus de cent lettres de Millin qui donnent de nombreux renseignements sur les recherches archéologiques et les études d'érudition de 1798 à 1818 (volume 131),

des lettres de Winckler (volume 228), de Hase (volume 73), de Raoul Rochette (volume 152), de l'helléniste Le Chevalier (volume 26), de Mounier (volume 134), de Benjamin Constant (volume 25), etc. — A. C.

— Le petit livre que M. F. Fœrster publie sous le titre *Kritischer Wegweiser durch die neuere deutsche historische Litteratur* (Berlin, Ræde, 1900. Petit in-8, 58 pp.) rendra des services. Il est destiné et aux étudiants d'histoire et aux gens du monde qui veulent lire autre chose que des livres « populaires ». M. F. Fœrster a voulu citer, non pas les sources, mais les ouvrages les plus importants écrits en Allemagne dans ces derniers temps sur l'histoire d'Allemagne, les ouvrages qui « méritent cette citation, d'après la *communis opinio* des historiens, et qu'un étudiant d'histoire doit connaître au moins à un certain degré ». Il cite d'abord les bibliographies et les revues, puis les ouvrages généraux, puis les ouvrages sur les divers pays, puis, selon l'ordre chronologique, ceux qui traitent spécialement de certaines périodes et de certains événements. Chaque publication est caractérisée en un mot ou en une ligne. En appendice, figurent les collections comme la collection Oncken et les publications des Instituts allemands. — A. C.

— Il faut signaler le livre très complet et très consciencieux que Mme Hélène Richter a écrit sur Shelley (*Percy Bysshe Shelley*, Weimar, Felber, 1898, 640 pp). C'est une monographie très littéraire et très enthousiaste. L'auteur suit pas à pas le poète dans sa vie tourmentée, en narratrice sympathique et émue. Elle replace chacun de ses poèmes, même les moins considérables, à sa place chronologique dans la vie de Shelley. Le plan même qu'elle a choisi lui interdit, par conséquent, toute synthèse de la philosophie de Shelley, toute appréciation d'ensemble sur sa poésie. C'est une biographie littéraire; rien de plus. De nombreuses traductions en vers qui ne sont ni sans mérite, ni sans élégance, complètent cet ouvrage estimable d'une lecture agréable et facile. — J. L.

— M. Wilfred P. Mustard s'est proposé dans la petite plaquette qu'il publie (*Tennyson and Virgil*. The lord Baltimore press. The Friedenwald Company, Baltimore, 1899, 11 pp.), de relever dans Tennyson tous les passages où il a cru pouvoir retrouver une imitation ou un souvenir de Virgile. Son travail témoigne d'une connaissance profonde du texte des deux poètes qu'il compare. Les rapprochements sont, en général, intéressants et assez plausibles. Tout au plus pourrait-on suggérer à M. M. que l'influence de Virgile sur Tennyson dépasse de beaucoup les imitations purement verbales. Si Tennyson est réellement le plus virgilien des poètes modernes, ce n'est pas seulement parce qu'il a emprunté çà et là à Virgile quelques images, c'est surtout parce qu'il y a eu entre les deux poètes, à travers les âges, une communion d'âmes : et cela, M. Mustard, tout occupé de ses recherches minutieuses, a négligé de nous le dire. — J. Lecoq.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 11 décembre — 1899

Ægyptische Urkunden aus den Kœniglichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung. — **Griechische Urkunden**, t. III, fasc. I-V.

La publication des Papyrus grecs, que nous avons signalée plusieurs fois déjà, continue régulière et soignée comme par le passé. M. Krebs a pour son compte trois des premières livraisons de ce troisième volume, et M. Wilcken une seule livraison : les noms de Goodspeed, de Schubart, et de Sethe apparaissent çà et là derrière quelques rares documents. La plupart des pièces transcrites proviennent de l'île de Soknopaios et intéressent l'administration du canton ou la vie privée de ses habitants, vers le IIe et le IIIe siècles. Chacune d'elles a son importance qu'il faudrait parfois de longs développements pour faire sentir convenablement : ce sont des matériaux de valeur réelle qu'on livre à l'exploitation des savants sans y regarder. La netteté des reproductions, la loyauté des déchiffrements, la rapidité avec laquelle les livraisons se succèdent n'ont plus besoin d'être louées : tous ceux qui se livrent à l'étude de ces documents savent de longue date ce qu'ils peuvent attendre de M. Wilcken et de M. Krebs.

H. G.

Abhandlungen zur Arabischen Philologie, von Ignaz Goldziher, zweiter Theil. Leyde, Brill, 1897, un vol. in-8.

Le recueil de philologie arabe qui fait grand honneur à l'érudition

pénétrante et sagace de M. Goldziher vient de s'enrichir d'un nouveau travail sur un sujet à peine connu et qui a tout l'attrait de l'inédit. Il s'agit d'une série de personnages à demi fabuleux, patriarches comme *Khidr* (Élie ou Saint-Georges), héros célèbres comme Dhou'l-Karneïn (Alexandre le Grand) qui, au dire des Orientaux ont dépassé les extrêmes limites de la vie humaine. Ces survivants des âges écoulés, les Arabes les nommaient *mou'ammarîn*, ce qui se peut traduire par « les toujours vivants » et leur attribuaient soit des prouesses extraordinaires, soit des sentences d'une sagesse profonde, soit enfin d'émouvantes élégies dont le thème obligé est la brièveté de la vie et la vanité des choses d'ici bas.

A ces types légendaires l'imagination populaire ajouta plus tard des êtres réels, presque contemporains de la prédication de Mahomet et qu'elle façonna sur le modèle de leurs fantastiques prédécesseurs. Comme pour ceux-ci, on mit sous leur nom bon nombre de pièces d'une authenticité douteuse, des fragments de cette variété de poésie arabe qu'on nomme *mersyah* (élégie, complainte) où s'exhalent les regrets du poète exclu par les ans des glorieuses expéditions qui ouvraient alors le monde à l'islamisme triomphant. Quelques morceaux du même genre se rencontrent, il est vrai, dans l'Anthologie (Hamasa) de Bohtori et dans certains traités de littérature ou de philologie grammaticale. Mais la bibliothèque de Cambridge possède seule l'exemplaire d'un traité spécial de la longévité, composé dans la première moitié du IXe siècle de notre ère, par un écrivain fort ignoré, un certain Abou Hatim originaire de Seïstân. Cette unique copie qui n'est pas datée appartient au Ve siècle de l'hégire, puisqu'elle a été collationnée en 428 (1036-1037) sur un exemplaire probablement contemporain de l'auteur.

Si intéressant qu'il fût pour les lecteurs arabes toujours avides de merveilleux, le livre de Abou Hatim ne paraît pas avoir joui parmi eux d'une grande notoriété. Tout au plus s'il est cité par cinq ou six compilateurs des âges suivants. L'un d'eux cependant lui a fait d'assez larges emprunts, sans doute parce qu'il y trouvait des arguments favorables au dogme de l'*imam maktoum*, dogme fondamental chez les Chiites. C'est, en effet, un acte de foi pour les adhérents de cette secte que le douzième et dernier héritier de la famille d'Ali est encore vivant, contrairement aux données historiques qui placent en 260 de l'hégire (873-874) les circonstances tragiques de sa mort. Incarnation de la divinité qui s'est transmise d'Ali aux imams, c'est-à-dire à ses descendants en ligne directe, ce Mahdi vit loin des regards dans une retraite inaccessible jusqu'à la fin des temps, il apparaîtra alors dans une apothéose glorieuse et ouvrira dans le monde l'ère de la justice, de la paix et du bonheur éternels. Or quelle meilleure preuve à l'appui de cette doctrine que la miraculeuse longévité des *mou'ammarîn*, c'est-à-dire de ces êtres privilégiès dont la vertu et la sagesse brillèrent dans une existence plusieurs fois séculaire ?

Tel est le document doublement précieux par sa rareté et l'étrangeté du sujet que M. G. a tiré de l'oubli où il était enseveli depuis près de huit siècles. Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un maître aussi profondément versé dans la connaissance de la civilisation et de la littérature arabes au moyen âge, son édition répond à toute les exigences de la critique moderne. Le texte original provient, comme nous l'avons dit, d'un exemplaire unique qui n'était exempt ni de lacunes ni d'incorrections : le savant éditeur y a remédié dans la mesure du possible. S'il n'a pas jugé à propos d'y joindre une traduction, c'est que l'abondance et la précision de ses annotations la rendaient inutile. Nous aurions toutefois désiré l'interprétation littérale de certains passages difficiles, notamment dans les fragments de poésies que Abou Hatim insère presque à chaque page de son récit.

Dans une introduction très développée, M. G. a groupé tous les renseignements que ses vastes lectures lui ont fournis sur l'auteur de la rédaction primitive et sur les additions qui sont dues à un autre écrivain qui, plus tard, remania l'ouvrage et l'enrichit d'un nouvel apport de légendes et de citations. On lira avec intérêt à la fin de l'introduction les remarques très judicieuses du savant orientaliste hongrois sur le parti qu'on peut tirer du traité d'Abou Hatim pour la critique des sources de la tradition musulmane, ce que dans l'école traditionniste on nomme *isnad*, c'est-à-dire la transmission orale, laquelle a d'autant plus d'autorité qu'elle a passé par moins de bouches. Enfin un index des noms d'auteurs et des ouvrages cités termine heureusement l'ouvrage et en rend la lecture plus profitable.

En un mot, M. Goldziher vient de rendre par cette publication un nouveau service à l'érudition musulmane qui lui doit déjà de notables progrès. C'est grâce à des matériaux de cette valeur que s'élèvera un jour et peut-être dès les premières années du XX[e] siècle le grandiose monument depuis longtemps annoncé et toujours ajourné d'une encyclopédie musulmane.

B. M.

SALOMON REINACH. **Répertoire des vases peints grecs et étrusques.** Tome I : *Peintures de vases gravées dans l'*Atlas *et le* Compte rendu *de Saint-Pétersbourg, les* Monumenti, Annali *et* Memorie *de l'Institut de Rome, l'*Archæologische Zeitung, *le* Bullettino napolitano, *le* Bullettino italiano, *l'*Éphemeris (1883-1894), *le* Museo italiano, *avec des notices explicatives et bibliographiques.* 1 vol. in-12, de VI-535 p. Paris, Leroux, 1899. Prix : 5 fr.

Procul ab Urbe studentibus : telle est la dédicace du nouvel ouvrage de M. Reinach, qui continue ainsi, par une autre voie, la grande œuvre de vulgarisation archéologique qu'il a entreprise depuis déjà bien des années. Après les quatre gros volumes de la *Bibliothèque des monu-*

ments figurés (laquelle semble, malheureusement, ne devoir pas être continuée), après le *Répertoire de la statuaire*, dont le tome I[er] est une réédition du *Musée de sculpture de Clarac* et le tome II comprend, en ses deux volumes, plus de sept mille statues ou statuettes antiques, réunies pour la première fois, M. R. publie un *Répertoire des vases peints* qui, dès aujourd'hui, le tiers de l'ouvrage seulement étant paru, dépasse de beaucoup les plus amples recueils qu'on ait encore faits pour ce genre de monuments. Il est vrai que M. R. a choisi un format modeste et adopté un type de reproductions très réduites. Ce n'est pas dans son recueil que l'on pourra étudier le style d'un vase ou le dessin d'une figure. Mais on pourra y parcourir en quelques instants la plus riche série de documents mythologiques ou archéologiques ; on y trouvera matière à maintes comparaisons instructives ; on y fera sûrement des découvertes, grâce au rapprochement fortuit de telles ou telles peintures, jusqu'ici dispersées dans les publications les plus diverses. Aussi, n'est-ce pas seulement aux travailleurs privés des ressources de la grande ville et des grandes bibliothèques, que l'ouvrage de M. R. sera utile. A tous les archéologues il rendra le service de leur faire mieux connaître quantité de documents, cachés dans des publications devenues très rares, ou trop bien défendus contre la curiosité par la masse énorme de papier et de carton qu'il fallait remuer pour les atteindre.

Les reproductions ont été obtenues de la manière suivante : un calque a été pris sur les planches originales, puis a été réduit au format voulu, et la réduction a été enfin reproduite par le procédé de la zincogravure. Malgré les différences de format, parfois très grandes, la fidélité du dessin est donc assurée. Mais les inscriptions sont devenues presque toujours illisibles ; souvent même elles ont été supprimées de parti pris, ainsi que les détails trop petits pour que la réduction en laissât subsister plus qu'une trace confuse. Ces précautions n'ont pas empêché que quelques dessins (très rares, heureusement) n'aient pas encore toute la netteté désirable. Je ne sais si M. R. n'est pas allé un peu trop loin dans ce sens et s'il n'aurait pas dû, au risque de grossir son livre de quelques pages, épargner aux yeux de ses lecteurs, en certains cas, un écarquillement pénible : pour ne citer qu'un exemple, le n° 4 de la page 258 a subi une réduction et une compression vraiment excessives. Tous les dessins sont accompagnés d'une notice explicative qui donne la description sommaire du sujet ; il y est joint une bibliographie, très abrégée comme de juste, mais qui renferme les renseignements essentiels.

On a vu, par la lecture du titre, quelles sont les publications dont les planches ont été transcrites, en traits simplifiés, dans les 532 pages du premier volume de M. R. Le tome II aura pour fonds les *Auserlesene Vasenbilder* de Gerhard et les *Engravings from ancient vases* de Tischbein, et on y trouvera en plus les planches « de Millingen (vases de Coghill), de Laborde (vases de Vienne), du duc de Luynes (vases de

la Bibliothèque nationale), de Roulez (vases de Leyde) et de Schulz (vase de Ruvo) ». Un troisième tome sera consacré au dépouillement de publications moins notables ou qui font en partie double emploi avec les précédentes. M. R. annonce d'ailleurs qu'il n'empruntera rien à des recueils récents très répandus, comme ceux de Benndorf, Dumont, Hartwig ou les *Vases du Louvre* de M. Edmond Pottier ; il laissera aussi de côté les périodiques encore existants. Il s'en tient, en quelque sorte, à l'ancien fonds des études céramographiques ; et son but a été de le vulgariser, d'en mettre sous nos yeux tous les éléments, au nombre de deux à trois mille. A la différence du *Répertoire de la statuaire*, le *Répertoire des vases* ne contiendra rien d'inédit ; mais il fournira la récapitulation complète et infiniment commode d'une foule de documents dont beaucoup étaient mal accessibles et certains ne l'étaient même pas du tout. Ce précieux et secourable *Répertoire* aura pour complément une vaste « concordance » des recueils de vases, dont M. Reinach prépare la rédaction ; et à ce propos il adresse au public savant un appel que je vais transcrire ici, afin d'augmenter, s'il est possible, les chances qu'il a d'être entendu : « Les archéologues qui posséderaient des *concordances* manuscrites des vases publiés dans les recueils d'Hancarville, de Gargiulo, de Stackelberg, de Moses, dans les programmes de Gerhard et de Panofka, dans les brochures introuvables de Politi, etc., feront œuvre pie en me les communiquant. Ma *Concordantia vasorum* est déjà plus qu'un projet ; mais, si l'on ne me vient pas en aide, elle ne pourra être publiée qu'à l'état d'ébauche. Ce serait dommage pour nos études »[1].

Henri LECHAT.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE. **La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique** (Cours de littérature celtique, t. VI). Paris, Fontemoing. 1899. In-8, XV-418 p.

En lisant l'*Iliade* et l'*Odyssée* en vue d'une étude grammaticale, M. d'Arbois de Jubainville a remarqué qu'il y avait de nombreuses analogies entre la civilisation homérique et la civilisation celtique. Nous ne connaissons l'état social des Celtes dans l'antiquité que par les rares renseignements que nous ont transmis à diverses époques et sur des parties différentes du monde celtique les écrivains grecs et latins. Au

---

1. Quelques *lapsus*, notés en passant. P. v-vi, dans la table des Abréviations, il y en a deux qui font double emploi l'une avec l'autre : Inghirami *Vasi Fittili* ; VF = Inghirami, *Vasi Fittili*. — P. 16, au lieu de *kybistria*, lire *kybistétria*. — P. 33, l. 9, au lieu de 7-9, lire 7-10. — P. 33, l. 10-12, au lieu de Sujets : 7... 8... 9, lire Sujets 8... 9... 10. — P. 46, l 10, au lieu de *anods*, lire *anodos*. — P. 318, l. 8, au lieu de Troïlos, lire Τροιλος (puisque l'inscription existe). — P. 319, l. 11, au lieu de p. 117, lire p. 177.

moyen âge, au contraire, la littérature épique de l'Irlande nous fournit les renseignements les plus abondants et les plus intéressants sur les Celtes de langue gaélique. Quelle est l'époque dont le cycle le plus ancien, le cycle de Conchobar et de Cûchulainn, nous trace le tableau très vivant, sinon très artistique? Il est assez difficile de le déterminer. Les manuscrits que nous possédons ne remontent pas au delà du XI[e] siècle. Ces manuscrits sont eux-mêmes des copies de textes plus anciens. Mais avant que les histoires merveilleuses dont les *file* charmaient les loisirs des chefs irlandais eussent été fixées par l'écriture, vers le VII[e] siècle, elles avaient été récitées et s'étaient transmises de conteurs en conteurs pendant peut être plusieurs siècles. D'après les chroniques irlandaises, le roi Conchobar serait mort l'an 22 de notre ère, et le héros Cûchulainn, l'an 2. Mais la chronologie irlandaise, dont nous ne connaissons pas les sources, ne laisse pas d'être suspecte. D'autre part, les *file* qui récitaient les poèmes du cycle d'Ulster et les scribes qui en ont fixé les principaux épisodes n'ont-ils pas altéré la tradition et attribué aux vieux héros gaéliques les mœurs et les usages des temps où l'on récitait et où l'on rédigeait les poèmes épiques de l'Irlande? Il est donc difficile de déterminer exactement l'âge de la civilisation que nous présente le cycle de Conchobar.

Mais il est remarquable que sur un grand nombre de questions, les documents transmis par les auteurs de l'antiquité, et les renseignements que l'on peut tirer de l'épopée irlandaise du moyen âge coïncident. Chez les anciens Celtes comme chez les Irlandais, on trouve l'usage du char de guerre armé ou non de faux (p. 327-341), de la fronde (p. 352-356), du *gæsum* (p. 364-366), du chien de guerre (p. 55), du combat singulier entre deux armées (p. 27); le meilleur morceau est offert au plus valeureux champion (p. 52); on constate à la fois la pluralité des femmes (p. 291), et la polyandrie (p. 293-294); certaines croyances religieuses et les noms mêmes de plusieurs dieux sont identiques (p. 201).

Sur ce dernier point, il importe toutefois de noter une différence importante. Dans la tradition irlandaise, évhémérisée par des rédacteurs chrétiens, les personnages dont le nom est identique à celui de divinités celtiques, apparaissent comme des héros magiciens et thaumaturges, mais nulle part, ils ne sont l'objet d'invocations, d'offrandes ou de sacrifices.

Quoi qu'il en soit, il est évident que la civilisation des Celtes d'Irlande au moyen âge et la civilisation des Celtes dans l'antiquité présentaient de grandes analogies. Il est plus étonnant que l'état social des Irlandais soit à peu près le même que celui des Grecs à l'époque homérique. Le combat singulier, le morceau du champion, les devins et les bardes, la transformation des dieux en oiseaux, le pays des bienheureux, la barque des morts, l'achat de la femme, le char de guerre, sont des traits communs aux deux civilisations. Un des chapitres les plus intéressants du livre de M. d'A. de J. est consacré aux nombres favorables et défavorables

(p. 256-284) qui sont les mêmes chez les Celtes et chez les Grecs. De plus les Celtes de l'antiquité et les Grecs de l'épopée homérique connaissent également le culte des arbres et l'immolation sur les tombes. Il y a même de curieuses coïncidences de détail ; aux noms grecs en -γένης dont le premier terme est un nom de dieu, comme dans διο-γένης, on peut comparer les noms gaulois en *-genus* comme *Camulo genus*, *Esu-genus Totati-genus*. De l'épisode bien connu du chant I de l'*Iliade* où l'on voit Apollon envoyer la peste dans le camp des Grecs et ne mettre fin au fléau que sur la prière de son prêtre Chrysès, on peut rapprocher le texte de César : *Apollinem morbos depellere* (VI, 17, 3).

Peut-on tirer quelque conclusion de ces ressemblances entre les civilisations de deux peuples d'origine indo-européenne, l'un et l'autre, mais qui n'ont jamais eu de rapports nombreux et fréquents ? M. d'A. de J. ne se dissimule pas que si nous avions pour d'autres Indo-Européens des textes aussi étendus et aussi intéressants que les poèmes homériques, on y trouverait ces mêmes analogies qu'il a fait ressortir dans son livre. Comme il le dit fort bien p. 393 : « la parenté entre Celte et Grec homérique tient sur certains points à une origine commune ; les mots qui veulent dire père et mère par exemple sont décisifs. Mais l'accord sur beaucoup de détails s'explique par les lois générales de l'esprit humain et par le degré de civilisation ». M. d'A. de J. ne néglige point d'ailleurs d'indiquer à côté des ressemblances, les différences : les pratiques magiques inconnues dans l'Iliade, rares dans l'Odyssée, et si fréquentes en Gaule et en Irlande ; le clergé enseignant des Gaulois, et le ἱερεύς homérique ; les îles bienheureuses des morts et le sombre et triste Aïdès ; la sépulture par inhumation des Celtes, et la sépulture par incinération des Grecs ; le respect de la femme grecque et la condition misérable des femmes chez les Celtes ; enfin, tandis que les noms d'armes et d'ustensiles sont souvent communs aux Celtes, aux Germains et aux Romains, les noms correspondants en grec ne sont pas apparentés aux noms celtiques.

L'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville contribuera à mieux faire connaître l'épopée irlandaise encore si peu connue ; il attirera l'attention des folkloristes sur des rapprochements curieux que seul un celtiste était en situation de faire. Un index des matières, une table des mots grecs et une table des noms propres de personnes et de dieux y rendent faciles les recherches. G. DOTTIN.

Paul FOURNIER. **Joachim de Flore et le Liber de Vera Philosophia.** Paris, Mâcon, imprimerie Protat. 30 pp. in-8. Extrait de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, IV (1899), n° 1, pp. 37-65.

L'article de M. Paul Fournier est une importante contribution à l'histoire de la théologie du moyen âge. Un manuscrit de la bibliothèque de

Grenoble, provenant de la Grande-Chartreuse, contient une œuvre inédite et anonyme intitulée : *Liber de Vera Philosophia*. Le livre procède de l'enseignement de Gilbert de la Porrée et s'attaque aux conceptions trinitaires des théologiens en renom au XIIe siècle : Abélard, Hugues de Saint-Victor, saint Bernard, Guillaume de Conches, et surtout Pierre Lombard. Ce sont là les modernes sabelliens contre lesquels s'élève l'auteur. Tout le système qu'il leur oppose est fondé sur la distinction de la nature, *quo est*, et de la personne, *quod est*. Il en résulte que, dans la Trinité, l'unité est celle d'une collection d'individus de même espèce. M. F. montre comment ces doctrines se rattachent directement à la philosophie de l'évêque de Poitiers. L'ouvrage a dû être composé peu après le concile du Latran en 1179. L'attribution à l'abbé de Flore résulte tant de la doctrine du traité que des détails fournis par l'auteur sur lui même. Il doit se placer avant la période des œuvres prophétiques de Joachim, avant le temps où il se pique d'écrire sur les conseils et par la direction des papes. M. F. se trouve amené par cette étude et par cette discussion à préciser, mieux que ne l'avait fait Renan, certains points de l'histoire de Joachim. Notamment, la *Concordia Euangeliorum* du manuscrit de Dresde n'est pas, comme il l'avait affirmé, un écrit supposé.

La portée générale des recherches de M. Fournier est grande. Le *Liber de Vera philosophia* est le développement du concept grec de la Trinité. Le Grec va des personnes à l'unité de la nature, tandis que le Latin, depuis Augustin et dans la scolastique, va de l'unité aux personnes. *Exordium fidei*, dit le *Liber*, *a Trinitate incipit*, *non ab unitate*. D'un autre côté, l'enseignement de Gilbert lui fournit sa base philosophique. Joachim, le Calabrais *bilinguis*, se trouve être le trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Et c'est aussi en Joachim que se trouve le point de contact entre la théologie trithéiste et la conception trithéiste de l'histoire. « C'est ainsi que toute la postérité mystique de Joachim, les Spirituels et les Fraticelles du XIIIe et du XIVe siècle, et avec eux tant d'âmes ardentes qui attendirent la régénération de l'Église d'un avènement de l'Esprit divin, descendent par l'intermédiaire de l'abbé de Flore, d'un théologien fort peu mystique, Gilbert de la Porrée ; et par Gilbert, sans s'en douter, les rêveurs qui crurent à la révélation d'un Évangile éternel se rattachent aux doctrines d'Aristote ».

Les doctrines trinitaires de Joachim n'eurent pas plus de succès que ses révélations. Le *Liber de Vera Philosophia*, écrit en partie pour relever les Porrétains de la condamnation du concile de Reims, en 1148, se trouva impliqué dans la condamnation d'un autre ouvrage de Joachim, *De unitate et essentia Trinitatis*, dirigé spécialement contre Pierre Lombard. Le pape Innocent III le condamna dans une bulle de 1215. Le *Liber* avait dû disparaître déjà, quand les doctrines de Joachim sombrèrent définitivement dans le procès intenté à ses idées, en 1255, devant la commission d'Anagni.

M. D.

Verfassungs = Verwaltungs = and Wirthscaftosgeschichte der Stadt Strassburg bis 1681, von Dr K. Th. Eheberg. Band. I. Urkunden und Akten. Strassburg, Heitz. u. Mündel, 1899, xvi, 771 p., 8, Prix : 18 f. 75 c.

Le critique chargé de rendre compte de ce volume de près de huit cent pages, se trouve dans une position bien bizarre. Le titre lui annonce une histoire constitutionnelle, administrative et économique de la ville libre de Strasbourg jusqu'à sa réunion à la France, et quand il s'apprête à étudier un ouvrage qui ne peut manquer d'être intéressant, puisqu'il traite un sujet qui n'a jamais encore été traité avec quelque détail et qu'il a pour auteur un économiste justement estimé par ses confrères, il s'aperçoit avec stupeur que, de toute cette histoire, rien, pas même une préface orientant le lecteur, n'est encore écrit. Tout ce gros volume ne renferme, en effet, qu'un amas de pièces justificatives et c'est la préface du *second* volume seulement qui devra nous éclairer sur la méthode et le plan de l'ouvrage. Ce second volume devait paraître au printemps de 1899 et nous l'avons patiemment attendu jusqu'au mois de novembre sans le voir venir, mais il paraît qu'il n'est pas même sous presse. On n'ignorait pas quelle singulière idée se font encore aujourd'hui certains savants allemands de la façon de *composer* un livre et combien il leur semble inutile, et presque malséant pour un *Geschichtsforscher* authentique, de le rédiger d'une façon quelque peu abordable pour le grand public. Mais nous n'avons point souvenance d'une publication présentée, même à un cercle d'érudits, contrairement à toute règle et avec un sans gêne aussi complet, surtout après avoir été annoncé depuis de longues années [1]. Ignorant ce que sera en définitive le travail, quelles divisions, chronologiques ou autres, adoptera M. E. dans son exposé de la vaste et intéressante matière qu'il a choisie, il est à peu près impossible de parler du formidable appendice qu'il a cru devoir mettre dès maintenant au jour. Assurément, on trouve dans cet amas de documents inédits bien des pièces curieuses utiles à connaître; il y en a d'autres qui, à première vue, nous paraissent encombrer assez inutilement le volume; il y en a beaucoup aussi qui manquent, et qu'on s'attendait à y trouver, si réellement ce premier tome doit représenter le *Cartulaire administratif et constitutionnel* de l'ancienne république de Strasbourg. Aucune des chartes constitutionnelles (*Schwoerbriefe*), aucun des codes municipaux (*Stadtrechte*) ne se trouve dans les pièces justificatives de cette *Verfassungsgeschichte*, et l'on ne peut pourtant pas demander aux futurs lecteurs de l'ouvrage de se reporter à chaque instant aux gros in-quarto de l'*Urkundenbuch* de M. Wiegand et de ses collaborateurs. On nous annonce, en outre, une *Wirthschaftsgeschichte* et, dans ce recueil de documents à l'appui, on n'en rencontre presque aucun sur l'organisation primitive des tribus d'arts et métiers, sur les

1. Il aurait infiniment mieux valu qu'on ne mette ce volume en vente qu'un ou deux ans plus tard, puisque aussi bien on l'attend depuis quinze ans.

statuts de ces corporations industrielles et bien peu sur leur développement à travers les siècles [1]. Ce qui frappe aussi, en feuilletant le volume de M. E. c'est que toutes les pièces qu'il donne sont rangées pêle-mêle et uniquement d'après l'ordre chronologique, sans égard aux rubriques qu'elles devraient tout naturellement former comme annexes aux divers chapitres du livre. M. J. Brucker dans ses *Zunft und-Polizeiordnungen Strassburgs* du xiv[e] et xv[e] siècles avait classé les règlements d'après les matières, ce qui nous semble infiniment plus pratique et plus logique à la fois. Cependant, c'est là un inconvénient auquel on peut encore assez facilement obvier par une bonne table systématique des matières; ce qui est plus fâcheux, c'est que pour certaines rubriques les pièces justificatives semblent devoir manquer à peu près complètement; l'auteur déclare que pour l'administration des finances, il n'existe pas de matériaux officiels. Cela est vrai sans doute pour le moyen âge et pour le xvi[e] siècle, mais pour le xvii[e] siècle tout au moins, des comptes du *Pfennigthurm*, du Trésor public, existent parfaitement aux Archives. Dans un milieu aussi conservateur que celui de l'oligarchie strasbourgeoise d'alors, les errements suivis, les dépenses ordonnancées, les recettes effectuées ont dû être sensiblement les mêmes un siècle auparavant et comme le récit de M. E. ne doit s'arrêter, à ce que nous annonce le titre, qu'en 1681, il aurait fort bien pu incorporer au moins l'un de ces budgets parmi la masse des paperasses administratives accumulées dans son recueil.

Espérons que son *second* volume, qui aurait dû être, de toute nécessité, le *premier*, finira pourtant par paraître quelque jour. Espérons surtout que nous y trouverons une explication satisfaisante de certaines lacunes et, avant toutes choses, l'exposé de la méthode dont s'est inspiré l'auteur. Si le savant professeur d'Erlangen, dont le mérite n'est pas en cause, réussit à nous retracer, dans ce second volume, le tableau fidèle et vivant des rouages politiques, si compliqués, et de tous les innombrables règlements qui constituent l'organisme administratif et économique du vieux Strasbourg que son titre nous promettait trop tôt, volontiers nous lui pardonnerons l'accès d'impatience qu'il a fait naître chez tous ceux qui, ayant pris en mains le premier, se sont sentis complètement et fort légitimement déçus.

R.

Die Konfutation des Vierstaedtebekenntnisses. Ihre Entstehung und ihr Original, von Alfred Paetzold. Leipzig, A. Barth, 1900, viii, lxxxii, 115 p. in-8. Prix 12 fr. 50.

Si l'origine et l'histoire des Confessions de foi présentées à Charles-

---

1. Si, par hasard, il devait y avoir un *second* volume de pièces justificatives, ces observations n'auraient pas de raison d'être ; mais pourquoi, si c'est le cas, ne le dit-on pas au public ?

Quint par les États de l'Empire, gagnés aux nouvelles doctrines, a été l'objet de nombreuses et savantes études historiques et théologiques, on était beaucoup moins bien informé, jusqu'à ces dernières années, sur celle des réfutations opposées, par ordre de l'empereur, aux manifestes de la foi luthérienne par les théologiens catholiques. L'ouverture des Archives du Vatican aux savants de tout culte et de tout pays, a permis de combler enfin cette lacune. C'est grâce à elles que M. le professeur Jean Ficker a pu raconter, en 1891, l'histoire des péripéties par lesquelles a passé le texte de la *Confutatio Augustana*, et nous donner ensuite le texte authentique lui-même. Maintenant l'un de ses élèves, M. Paetzold, nous fournit un travail analogue sur une œuvre de controverse parallèle, la *Confutatio Tetrapolitana*, encore ignorée jusqu'à nos jours, puisqu'elle n'avait jamais été distribuée d'une façon officielle à l'état de manuscrit, ni mise à l'impression. On sait que lors de la diète d'Augsbourg, en 1530, les délégués de la ville de Strasbourg, auxquels se joignirent ceux des villes de Constance, Memmingen et Lindau, refusèrent de signer la Confession dite d'Augsbourg, rédigée par Mélanchthon, parce qu'ils partageaient plutôt les doctrines zwingliennes sur le dogme de l'Eucharistie; ils présentèrent donc au souverain une Confession de foi particulière, connue sous le nom de *Confession Tétrapolitaine* et rédigée par Bucer et Capiton. Charles-Quint donna ordre à la même commission, déjà chargée de réfuter la confession des princes, de rédiger une seconde *Confutation*, dirigée contre celle des quatre villes; sous la direction du légat du pape, ce travail fut fait assez rapidement par Jean Eck, aidé par Fabri, Cochlaeus et quelques autres théologiens marquants, alors présents à Augsbourg. Remanié à plusieurs reprises, ce texte fut enfin *lu* à l'audience accordée aux députés des villes, le 25 octobre 1530 [1], mais il ne fut partiellement connu que par une *Apologie*, publiée l'année suivante à Strasbourg et destinée à le réfuter. M. P. a non seulement retrouvé au Vatican le texte définitif, qu'il donne sous sa double forme allemande et latine, mais il a encore mis la main sur les dossiers qui lui ont permis d'en suivre les transformations successives, et grâce à la collation minutieuse des rédactions diverses conservées aux Archives de Rome, de Vienne et de Munich, il a pu écrire une page d'histoire très curieuse et compléter le tableau des intrigues et des agissements qui se croisèrent à la diète d'Augsbourg, en se contrecarrant, et modifièrent alternativement en sens inverse ces formules théologiques, selon que la prudence politique ou les antipathies religieuses prenaient le dessus.

R.

1. On leur en avait refusé une copie officielle.

The Stage-quarrel between Ben Jonso nand the so-Called poetasters by Roscoe Addison Small. Breslau, H. Marcus, 1899, in-8, viii et 204 pp.

Cette nouvelle et intéressante contribution à l'étude du drame anglais de l'époque d'Élizabeth est l'œuvre d'un jeune savant mort prématurément. On ne peut que regretter la disparition de ce critique qui promettait de se signaler par des travaux sérieux sur cette période si considérable de la littérature anglaise. La querelle fameuse qui met aux prises Ben Jonson d'une part et de l'autre Dekker et Marston, qui inspira en tout ou en partie dix pièces — et non des moindres — du prolifique théâtre de cette époque, à laquelle se sont mêlés de près ou de loin presque tous les dramatistes du temps, même Shakspeare, a été déjà étudiée. Tout récemment M. Penniman publiait un volume sur ce sujet [1]. Et d'autre part, un des historiens les plus considérables du théâtre anglais, M. Fleay, au cours de ses études bien connues sur les œuvres dramatiques du siècle d'Élizabeth et de Jacques, s'est, à propos de cette question, laissé aller plus que de coutume peut-être au charme irrésistible pour lui des hypothèses justifiées ou non. Le grand mérite de M. Small est de remettre les choses au point, de rejeter impitoyablement tout ce qui ne s'appuie pas sur des faits vérifiables et certains, de se refuser à torturer les textes pour en tirer ce qu'ils ne contiennent pas. C'est cette méthode rigoureuse et véritablement scientifique qui donne sa valeur à ce livre qui ne sera malheureusement suivi d'aucun autre et qui permettait d'augurer si favorablement de travaux projetés que la mort est venue brutalement interrompre.

J. Lecoq.

Félix Bouvier, **Bonaparte en Italie**, 1796. Paris, Cerf. 1899, Gr. in-8°, xi et 745 p. 7 fr. 50.

Il est impossible d'être aussi complet que l'est M. Bouvier sur son sujet, et il suffirait de lire, à la fin de ce gros volume, la nomenclature des documents et ouvrages consultés (p. 715-739) pour s'assurer qu'il a tout, ou à peu près tout dépouillé, journaux, mémoires, lettres de l'époque, monographies et biographies : s'il est un livre puisé aux sources, c'est bien celui-là. Le récit commence à l'instant où Bonaparte prend le commandement de l'armée d'Italie, et il s'arrête à l'entrée des Français dans Milan, au moment de la signature définitive de la paix avec le roi de Sardaigne, à l'heure où le jeune général, rassuré sur ses derrières, s'apprête à entamer sa seconde campagne contre les Autrichiens. Le consciencieux auteur qui n'omet et n'oublie rien, nous présente d'abord les armées qui vont se heurter : l'armée sarde, l'armée autrichienne,

1. Cf. *Revue critique*, 1898, n° 45, p. 336.

l'armée française qu'il décrit comme nul ne l'avait fait encore, avec tous ses défauts et toutes ses qualités, indisciplinée, pillarde, affamée, mais ardente, vaillante, prête aux plus puissants efforts, profondément nationale. Il passe en revue les états-majors : Bonaparte et ses lieutenants qu'il peint de pied en cap, impétueux, libres de préjugés, libres de toute règle, et les généraux comme Beaulieu, expérimentés et toutefois las, froids, vieillis. Il trace un tableau de l'Italie, de son morcellement, de l'impuissance de ses divers états, expose quelles étaient les idées des Français sur le but de la campagne, prouve que Bonaparte seul voyait clair. Vient la narration des premiers combats : M. B. développe le plan du jeune général inspiré, en somme, par Maillebois, et retrace l'épisode de Monte-Legino; la journée de Montenotte dont il diminue justement l'importance et qu'il qualifie de vif combat d'avant-postes, mais qui donne à Bonaparte la position de Carcare; la journée de Millesimo qui ne servit guère les projets de Napoléon; celle de Dego qui rompit le charme et qui fut une victoire complète; l'investissement de Céva et l'échec de San Michele; l'assaut du Bricchetto et la prise de Mondovi, l'action de cette campagne qui se rapprocha le plus d'une bataille rangée; l'armistice de Cherasco. Voilà Bonaparte débarrassé des Piémontais : il court aux Autrichiens et avec M. B. nous le suivons dans sa marche rapide, à Casteggio, à Plaisance où il passe le Pô, à Lodi, à Milan. M. B. a rétabli la vraie physionomie de toutes ces affaires. Il ne loue pas aveuglément Bonaparte et ses soldats. Il fait voir que la cavalerie française était médiocre, que l'alerte et intrépide Stengel périt à Mondovi en voulant donner l'exemple à sa troupe qui n'avait ni bravoure ni élan, que les Français subirent un grave échec devant les retranchements de Céva ainsi qu'à San Michele où Colli eut un entier et incontestable avantage, qu'ils se ruèrent au pillage et commirent d'incroyables désordres, que Lodi même ne mérite pas sa réputation (il cite à ce propos le mot du vainqueur à l'évêque. *non fu gran cosa*), que Bonaparte paya bien cher le succès relatif de Cosseria et qu'il l'eût acquis à meilleur compte avec plus de patience. Mais s'il blâme la précipitation meurtrière que le général eut quelquefois, s'il le juge trop impatient par instants, trop pressé de rattraper le temps perdu, trop dédaigneux des obstacles et des difficultés, il admire la netteté et la vigueur de ses coups, l'opportune rapidité de la plupart de ses mouvements, sa géniale audace à Lodi, et il insiste justement sur le perfectionnement que Bonaparte apporta à l'outillage militaire en formant des têtes de colonne qui arrachent la victoire par leur fougue et leur ténacité, en composant avec les compagnies d'élite des bataillons de grenadiers et de carabiniers qui sont constitués en corps d'avant garde et capables de tout risquer. On pourra lui reprocher quelques longueurs, la quantité des citations, des paragraphes trop coupés et trop courts, plusieurs locutions négligées ou familières. Mais il a le style animé, pittoresque, et son ouvrage offre des portraits précis et vivants (beaucoup d'après des notes inédites de Desaix) et nombre de

passages très attachants, très dramatiques : la défense de Fornésy à Monte-Legino, la prise de Cosseria, l'hasardeuse attaque de Wukkasovich qui faillit réparer à Dego le mal causé par l'indolence d'Argenteau, la tentative hardie des deux Schreiber à San Michele, l'héroïque résistance du brigadier Dichat à Mondovi et sa mort, l'échauffourée de Codogno où La Harpe périt si misérablement, l'enlèvement du pont de Lodi par Dupas et les carabiniers savoyards, l'entrée triomphale des Français à Milan et l'accueil enthousiaste qu'ils reçoivent. Bref, on sent à chaque page, que le livre de M. B. témoigne des recherches les plus considérables ; c'est un livre fait avec amour où l'auteur a mis et voulu mettre tout ce qu'il savait et tout ce qu'il avait recueilli dans ses voyages comme dans ses lectures, un livre plein de détails et de renseignements, fort intéressant et qui fait le plus grand honneur à M. Bouvier, mais qui l'engage, le lie. C'est évidemment un premier volume qu'il publie là et qu'il pourrait sous-intituler *Lodi*; il est obligé maintenant de nous donner la suite, obligé de se ceindre les reins et de se remettre à la besogne ; il le fera sans doute avec la même ardeur, la même verve, le même soin assidu et scrupuleux ; mais de pareilles œuvres exécutées dans de telles proportions et avec tant de minutieuse exactitude demandent des années de travail [1].

A. C.

I. **Sotchinenia Pouchkina.** Œuvres de Pouchkine, édition publiée par L. Maïkov pour l'Académie des sciences, 1er vol. in-8 de XIX, 420 pp., Saint-Pétersbourg).
II. L. Maïkov. **Pouchkine, biografitcheskie materialy** (matériaux biographiques et études littéraires, 1 vol. in-8 de 462 pp.) Saint-Pétersbourg. 1889. Librairie Pantelieev.

En 1886, le regretté Mejov publiait à Saint-Pétersbourg, le volume intitulé *Puschkiniana, bibliographie des littératures russe et étrangères sur la vie et les œuvres de Pouchkine.* Ce consciencieux ouvrage ne compte pas moins de 4587 numéros. Si Mejov avait pu le continuer jusqu'à nos jours, il en compterait probablement 6000. Le centenaire du poète qu'on vient de célébrer cette année a fait éclore quantité d'éditions, de notices, d'essais critiques. L'œuvre du grand poète russe est de plus en plus traduite et commentée à l'étranger. Notons à ce propos un fait regrettable. Il n'existe pas actuellement en français d'anthologie bien faite des œuvres de Pouchkine. Les amateurs de littérature comparée ne peuvent se faire une idée de son génie qu'en recherchant chez les libraires ou dans les dépôts publics, des traductions disséminées, fragmentaires,

---

1. L'appendice renferme plusieurs notes que l'auteur nomme notes de discussion, des notes biographiques sur la plupart des gens cités dans l'ouvrage — encore un long, utile et ingrat travail! — et trois cartes dont celle de Borgonio, de 1772, celle même qui servit à Bonaparte.

le plus souvent introuvables. Il y a là pour l'honneur de la librairie française une sérieuse lacune à combler.

Parmi les travaux russes auquels le poète à donné lieu, ceux de M. Léonide Maïkov méritent d'être cités au premier rang. Membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, M. L. M. est l'un des plus profonds connaisseurs de la littérature russe. Son frère Apollon, récemment décédé, a été en poésie l'un des plus brillants successeurs de Pouchkine. La section russe de l'Académie a été bien inspirée en confiant à M. L. M. le soin de publier une édition définitive et monumentale des œuvres de Pouchkine. Cette édition formera douze volumes. Le premier volume vient de paraître pour le jubilé du poète. Il comprend les poésies lyriques écrites de 1812 à 1817. Pouchkine avait commencé à écrire des vers à l'âge de quatorze ans. Il s'inspirait surtout de nos poètes français du XVIII[e] siècle, de Parny notamment. Dans le commentaire qui occupe près de la moitié du volume, M. M. donne le texte intégral des morceaux français imités par le poète russe. Ce commentaire est des plus instructifs. Voilà Pourchkine traité enfin en véritable classique. L'intérêt du travail de M. M. ira croissant avec chaque volume. Il se propose de couronner son pieux travail par une biographie détaillée et nous l'espérons définitive du grand poète.

En attendant il nous donne un volume de *Matériaux biographiques et d'essais historiques et littéraires*. Les dévots de Pouchkine, — et ils sont nombreux, — y trouveront de quoi se délecter. La jeunesse de Pouchkine, racontée par son frère, les mémoires de Poustchine, son plus intime ami de collège, le journal de Wulf, les souvenirs de Mme Kern qui vers 1825 inspira au poète une passion violente et éphémère, les jugements de Pouchkine sur Batiouchkov, les souvenirs de Schevyrev sur Pouchkine, les rapports du poète avec la famille Ouchakov, son voyage au Caucase, ses relations avec Dahl fournissent la matière d'une série de chapitres admirablement documentés et d'une lecture fort agréable. Quand tous ces documents seront coordonnés et complétés, nous aurons enfin une biographie monumentale comme l'édition elle-même à laquelle le nom de M. Maïkov restera attaché.

L. Leger.

Kuno Francke. **Social Forces in German Literature**; a Study in the History of Civilization. New-York, Henry Holt and C[o]. 1[re] édition 1896. 3[e] édition 1899, in-8 de XIII-577.

Il faut s'entendre sur la signification de ce titre, *Forces Sociales dans la Littérature allemande*, auquel on a reproché de promettre plus que ne tient le livre lui-même. M. Francke n'a pas voulu faire une histoire de la vie sociale de l'Allemagne *en fonction* de sa littérature, à l'exclusion d'autres « forces » d'ordre économique et politique. Il s'est proposé, au

contraire, de rendre compte « des grands mouvements intellectuels de la vie allemande, tels qu'on les trouve exprimés dans sa littérature » ; et son livre revendique une place bien à part à côté des ouvrages consacrés au développement de la littérature allemande, presque tous orientés vers l'esthétique ou l'histoire de la langue.

J'aurais voulu voir M. F. s'expliquer, dans sa Préface, sur deux points. Croit-il trouver, dans les variations de la pensée allemande et dans les mouvements successifs des écoles littéraires, une expression immédiate, et comme une prise de conscience contemporaine des transformations sociales et politiques de la nation ? Ne lui semble-t-il point, à l'inverse, que, les œuvres des poètes ou des penseurs pouvant être en retard ou en avance sur la réalité des « forces sociales », il est difficile de superposer exactement, pour une époque donnée, les indications de la littérature et la vie inconsciente des masses ? — D'un autre côté, une étude comme celle-ci, bien qu'elle néglige à dessein le point de vue esthétique, ne peut guère se dispenser d'aller, avant tout, aux œuvres qui ont quelque valeur littéraire intrinsèque : est-il sûr que ce soient les plus révélatrices et les plus significatives socialement ? Et sont-ce vraiment les hauts sommets qui constituent l'orographie d'une littérature aperçue sous cet angle ? Telles sont, semble-t-il, les questions *de droit*, en quelque sorte, que soulève l'entreprise de M. F. ; et il eût été intéressant d'avoir là-dessus l'opinion de l'auteur au début de son enquête.

L'Introduction expose la thèse même de l'ouvrage. La lutte incessante qui se livre « entre les tendances individualistes et les tendances collectivistes, entre l'homme et la société, la personnalité et la tradition, la liberté et l'unité, le cosmopolitisme et le nationalisme », se trouve reflétée dans le cours de la littérature allemande ; les diverses époques de la civilisation germanique nous font assister au triomphe successif de ces deux tendances, ou — plus rarement — à leur harmonieux équilibre dont les chefs-d'œuvre vraiment classiques sont l'expression. Les neuf chapitres du livre, plus développés à mesure que l'auteur s'éloigne des origines, décrivent les phases variées d'une lutte qui est la condition même de la vie et du progrès. La période des migrations (chap. I) a connu des conflits entre la loi universelle et la passion individuelle dont le souvenir se mêlera à des éléments mythologiques pour animer les épopées germaniques. Puis le moyen âge s'achemine, à travers des luttes entre les pouvoirs ecclésiastique et temporel, à travers des oscillations entre l'inspiration religieuse et l'inspiration mondaine (chap. II), vers une forme presque harmonieuse de vie collective que représente la littérature chevaleresque (chap. III). Mais déjà se fait sentir, chez les plus richement doués des Minnesinger, une tendance émancipatrice qui s'accentue à mesure que se défont les cadres anciens de la société (chap. IV) et que la classe moyenne s'éveille à la vie intellectuelle. La Reforme (chap. V) commence par des affirmations d'indépendance en matière de pensée et de foi, et s'achève par une restauration de l'absolutisme politique et

religieux des princes allemands. Toute vie publique est suspendue au xviie siècle, mais dès cette époque, et en partie même à cause de cette atonie, le perfectionnement de l'individu commence à devenir l'idéal des meilleurs et des plus intelligents (chap. VI). La culture du moi, et bientôt la « réorganisation de la collectivité nationale par la régénération de l'esprit individuel », tels sont les principes directeurs du xviiie siècle allemand (chap. VII). Le dernier quart de ce siècle marque l'apogée de l'individualisme; les poètes du *Sturm und Drang* en représentent les tendances les plus révolutionnaires, Herder, Kant, Gœthe et Schiller en sont les porte-paroles classiques, ceux qui discernent, par delà la liberté individuelle et la culture égotiste, la dignité de tâches altruistes (chap. VIII). La reconstruction nationale, à laquelle collaborent, quoi qu'ils en aient d'abord, les romantiques, mais dont Kleist et Uhland surtout sont les vrais représentants littéraires, la perception croissante d'un idéal collectif, proclamé dans les dernières œuvres de Gœthe, discerné plus ou moins nettement par les diverses écoles, telles sont les tâches du xixe siècle : mais le *credo* communautaire de ce siècle a ses racines dans l'individualisme très élevé qu'il a hérité du précédent (chap. IX). Un Épilogue — trop peu explicite à mon gré — recherche, dans un petit nombre d'œuvres, le drame wagnérien en tête, les principales « valeurs » sociales de l'heure présente : les tendances « collectivistes » y dominent.

Telle est la thèse que M. F. développe avec beaucoup d'ingéniosité, qu'il appuie de citations heureusement choisies, qu'il sait étayer d'arguments empruntés à l'histoire et aux beaux-arts. Il va sans dire que la simplicité schématique de cette proposition est, par endroits, sujette à caution, et que l'on sent parfois un effort pour contraindre les faits à des antithèses ou à des combinaisons auxquelles ils ne se prêtent qu'à la rigueur [1]. Et comment ne pas s'étonner que dans un ouvrage où le mot d'individualisme revient si souvent, et qui consacre 150 pages au xixe siècle, il ne soit question ni de Max Stirner ni de Nietzsche? Du moins le livre de M. Francke est-il exempt d'idéologie arbitraire, exempt aussi de complaisance nationale déplacée. Rien de plus justifié que le succès de ce livre : ce doit être, pour le public américain qui en a eu la primeur, la plus séduisante introduction à l'étude de cette littérature allemande, dont les historiens « esthétisants » sont obligés, un chapitre au moins sur quatre, de déplorer la mince valeur littéraire, et qui se présente ici avec le charme incontestable de la continuité et de l'évolution ininterrompue.

F. BALDENSPERGER.

---

1. Cf. l'opposition de Bismarck et de Bebel (p. 516). Il eût été intéressant de voir une petite place faite à l'*Anton Reiser* de Moritz. Si compact que soit le *Kaiser Octavianus* de Tieck, il n'est point divisé en dix actes (p. 453). Il semble que *Michael Kohlhaas* eût mérité, précisément ici, d'être caractérisé au point de vue qu'a choisi Ihering dans son *Kampf ums Recht* (p. 475). Victor Hugo jeune souffrait-il, autant que M. Francke le laisse entendre, du système social et politique de l'époque (p. 500)?

BULLETIN

— Le professeur de Pise, M. Arturo Solari, continue ses études sur l'histoire de Sparte. Il avait déjà publié un travail sur la Navarchie à Sparte et un autre sur les fastes des Ephores ; nous en avons rendu compte dans les nos du 6 décembre 1897 et du 22 mai 1899. Le nouveau travail qu'il nous donne aujourd'hui *(Ricerche Cronologice* 480-362 a. C. Extrait della *Rivista di storia antica e scienze affini*, Anno IV, n° 1-2, 18 p., in-8, Messine 1899) a pour sujet le développement de l'éphorat sur un point particulier, comment les éphores ont enlevé aux rois les attributions militaires. Il résume ainsi ses conclusions : à partir de 480, les éphores se sont attribué les relations avec les états étrangers ; entre 430 et 423, ils concluent les traités; après 424, ils disposent des prisonniers de guerre, après 404, du butin; à partir de 400, ce sont eux qui déclarent la guerre, et ils empiètent sur le commandement du roi ; enfin dans la première moitié du IVe siècle ils ont le commandement suprême. Nous regrettons que l'auteur ne connaisse pas le livre de M. Hauvette sur Hérodote; il aurait pu lui être utile. — A. M.

— M. Apostolo S. Arvanitopullo, dans une brochure intitulée *Questioni di diritto attico* (Rome, 1899, p. 55, in-8), traite des débiteurs envers l'état athénien, et en particulier, des procès ἀγραφίου, βουλεύσεως, ψευδεγγραφῆς et ἐνδείξεως. L'exposition est claire et l'auteur paraît au courant de la question ; certains points auraient gagné à être plus développés. On aurait pu, par exemple, rapprocher ce qui se faisait à Ilium, d'après une inscription trouvée en 1873 par Schliemann et étudiée par M. Haussoullier, *Rev. de. Philol.* t. XXIII, 1899, p. 165. — A. M.

— M. William Scott Fergusson est l'auteur d'une étude sur les Secrétaires Athéniens, dont nous avons rendu compte ici même (n° du 26 décembre 1898) et qui a été accueillie d'une façon très favorable par la critique. Il nous donne aujourd'hui une étude sur les Archontes Athéniens au IIIe et au IIe siècle après J.-C. (*The Athenian Archons of the third and second Centuries bef. Christ*, dans les *Cornell Studies of classical Philology*, Londres, Macmillan, in-8, 100 p., 75 cts). Grâce à l'apport constant fourni par les inscriptions et, dans ces derniers temps, par les papyrus, les lacunes se comblent peu à peu dans les fastes éponymes des archontes athéniens. Si l'on compare les tables dressées en 1875 par H. Gelzer, dans la cinquième édition du Manuel des Antiquités grecques de K. Fr. Hermann, avec celles qui ont été dressées par M. V. Schoefer, en 1894, au mot Archontes dans la nouvelle édition de la Real-Encyclopédie de Pauly-Wissowa, on verra quel progrès énorme on a fait dans vingt-quatre ans. L'étude de M. F. marque aussi un progrès sensible sur celle de M. Schoefer, en ce sens surtout que les attributions sont plus justes et plus sûres. Dans le courant de son travail, l'auteur examine diverses questions qui touchent accidentellement à son sujet, par exemple la tyrannie de Lacharès, la vie du philosophe Lycon, etc. — A. M.

— On a lu dans un des numéros précédents (3 juillet, p. 1) le compte rendu de la thèse française de M Audouin. Sa thèse latine, dédiée à son maître M. L. Havet, est intitulée *De Plautinis anapaestis*. Division très claire : d'abord séries des vers anapestiques, septénaires, octonaires et dimètres acatalectiques; puis séries d'anapestiques (dimètres ou trimètres) catalectiques ou hypercatalectiques; ensuite anapestiques isolés; enfin vers de Reiz. Dans chaque chapitre, recension critique des exemples ; questions de prosodie et questions de métrique. A la fin, index des vers

traités. M. A. procède du simple au composé; il part des vers reconnus comme anapestiques pour établir les règles qu'il propose d'appliquer à tout le genre même dans les passages discutés. En étudiant ces passages, M. A. expose les théories proposées par les métriciens (Müller, Spengel, Gœtze, Lœwe, Klotz, Skutsch, Havet); il rapproche les textes dont elles ne rendent pas compte et il donne avec indépendance sa conclusion personnelle, le tout déduit avec beaucoup de clarté et de rigueur. Je regrette de n'avoir pas la compétence nécessaire pour faire une véritable critique de ce travail approfondi et consciencieux, qui, malgré les imperfections de détail ou même de doctrine qu'y relèveront les spécialistes, ne peut manquer d'être utile et de faire honneur à notre pays. A l'index bibliographique, je ne vois pas cités les *Beitræge* ni les *Plautinische Studien* de Langen; objecter que l'auteur ne s'occupe pas spécialement des questions de métrique et de prosodie, ne me paraît pas une excuse suffisante. — E. T.

— Nous avons reçu un article de M. C. Pascal, extrait de la *Rivista di filologia* (XXVII, 3) et intitulé : *Lezione ed interpretazione di alcunri passi di Cicerone* (13 p.); ces passages sont empruntés au *Brutus*, au *De Legibus* (III), au *De Oratore* (II); aux lettres à Atticus (XIV), aux lettres familières (I), enfin au poème du Limon; article intéressant, d'un vrai cicéronien, quoique parmi les explications et les conjectures proposées plus d'une me laisse sceptique. Par contre, les rectifications aux fausses remarques ou explications des savants me paraissent en général très justes et souvent très fines. A noter ce qui est dit (p. 9, note, et dans les pages suivantes) d'un manuscrit des lettres familières de la Bibliothèque Nationale Victor-Emmanuel de Rome. D'après ce qu'on nous communique, il est visiblement très interpolé. — É. T.

— M. Caiet. Curcio, de Catane, vient de publier une brochure intitulée : *de Ciceronis et Calvi reliquorumque Atticorum arte dicendi quæstiones* (88 p. gr. in-8 et contenant trois chapitres : de Cicerone dicendi ratione atque arte; de Oratoribus qui Attici appellabantur; Atticorum dicendi ars cum Ciceroniana comparatur; enfin : fragmenta Atticorum quæ supersunt. On revoit ici en longs extraits les textes connus et les remarques des savants (combien déjà !) qui ont traité la matière. Le latin de M. Curcio est bon, son ordonnance claire, son jugement sain; mais dans ce que j'ai lu, je n'ai pas beaucoup rencontré de vues originales, ce qui s'explique peut être par la nature du sujet choisi (je signale cependant ce qui concerne les clausules de Coelius); il est fâcheux surtout que la brochure soit tout émaillée de fautes d'impression. — É. T.

— Dans un article (6 p.) de la *Rivista di storia antica e scienze affini* de Messine, intitulé *Ligdamo e Ovidio* quistioncina cronologica, M. Ramorino, professeur à Florence, étudie les vers célèbres de la troisième élégie de Lygdamus, 18 et s. *cum cecidit fato*... On voit par le contexte que le poète en écrivant ces vers devait avoir de trente à quarante ans : on serait donc en l'an 13 ou 3 *avant* J.-C. Mais M. R. rapproche ce passage joint à deux autres vers de comparaison de vers tout semblables que nous lisons dans Ovide (*Tristes*, IV, 10, 6; *A. Am.* II, 670, et *Am.* II, 14. 23). Si, comme il résulte du rapprochement, l'imitation est à mettre au compte de Lygdamus et non d'Ovide, le livre des Tristes étant de l'année 10 ou 11 après J.-C., Lygdamus n'aurait pu écrire le vers discuté qu'en l'an 12 *après* J.-C. Comment concilier ceci avec ce qui précède? M. R. passe en revue les solutions souvent étranges qu'on a proposées pour sortir de la difficulté. Voici celle qu'il imagine pour son compte : Lygdamus, à 35 ans, aurait bien emprunté à Ovide la comparaison qui est dans les Amours; mais ce serait Ovide qui aurait emprunté à Lygdamus les deux autres passages. Cette hypothèse mixte, habilement ajustée, qui prend et rend de toute main,

me paraît cependant avoir au plus haut point le défaut qui fait rejeter l'une des autres (nº 4, p. 6), par M. R. : n'est-elle pas artificielle et contradictoire ? — É. T.

— Je résume brièvement une thèse d'histoire de Berlin qu'on vient de nous envoyer ; elle est de M. Kurt Regling, et a pour titre : *De belli parthici Crassiani fontibus*. Deux parties : d'abord caractéristique des différentes sources de cette guerre dans les historiens et leurs rapports ; ensuite, classement chronologique des sources primitives, et leurs rapports. M. R. parfaitement au courant des dernières publications (Pauly-Wissowa ; Sanders, *Quellen Contamination*, etc.), emploie les moyens classiques : relevé des divergences, des lacunes, des additions complémentaires dans les différents récits ; d'après cela, essai de classement. Il est fâcheux que, dans le détail, plus d'un cheveu soit ici coupé en quatre et qu'on rencontre bien trop souvent dans les raisonnements, comme dans les conclusions, une assurance, une intrépidité de conviction très regrettable en un sujet comme celui-ci, mais où l'auteur a l'excuse de son âge. D'après lui il y aurait, dans les historiens deux sources très différentes à distinguer : d'un côté l'histoire de Timagène de qui dépendent Trogue-Pompée et Plutarque ; on y trouve exprimée à toute occasion la haine des Parthes contre Rome (actes de lâcheté des soldats, outrages de l'ennemi aux cadavres des chefs, etc.), avec l'intention de disculper la mémoire de Crassus ; l'auteur est de plus très versé dans la connaissance des choses de l'Orient ; de l'autre côté, extraits de commentaires reposant sur des relations de Cassius et d'autres Romains ; de cette seconde classe seraient dérivés Tite-Live, puis l'Épitome de Tite-Live, Velleius, Josèphe, enfin Dion (sauf les chapitres 14 et 15) ; ici la tradition est favorable à l'armée, mais nettement hostile à Crassus. Un bon stemma à la fin de la brochure résume fort bien cette dérivation. Ajoutons qu'une note en tête avertit le lecteur qu'une seconde partie, où M. R. compte faire le récit de l'expédition de Crassus et de la situation géographique du quadrilatère de Mésopotamie, paraîtra plus tard en allemand. — É. T.

— Il nous vient d'Upsal une *Commentatio Academica* (138 p. in-8) de M. Johan Samuelsson, intitulée : *Studia in Valerium Flaccum*. Quatre chapitres ainsi intitulés : de usu modorum ac temporum in liberis sententiis ; parataxis ; de usu modorum ac temporum in sententiis secundariis ; symbolæ exegeticæ. Puis : index locorum. Les trois premiers chapitres sont très soignés, peut-être trop soignés ; je crains que l'auteur n'y subtilise trop en disputant souvent sur des pointes d'aiguilles. Le chap. IV m'a surtout intéressé ; j'y trouve à la fois une érudition étendue et beaucoup d'ingéniosité. Bref, nous avons dans ce travail un bon complément aux travaux antérieurs sur le style de Valerius (préface de Langen ; programme de M. Gebbing, etc.) ; des rectifications qui me paraissent justes aux notes de Langen et de Thilo, et d'utiles additions à nos grammaires (Hand, Draeger, etc.). — É. T.

— M. Paul Thomas vient de publier dans la Société belge d'éditions un petit livre intitulé : *Mœurs Romaines*, extraits d'auteurs latins à l'usage des classes supérieures d'humanités avec des notices et des notes, 167 p. in-12. Avons-nous besoin d'avertir que par le choix des morceaux, la clarté des notices et des notes, la conscience avec laquelle est constitué le texte des extraits, cet ouvrage a bien plus de valeur que ne le ferait croire son apparence modeste et la simplicité discrète de l'avant-propos ? — É. T.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 18 décembre — 1899

Oertel (Hanns). **The Jaiminiya Brahmana Version of the Dîrghajihvî Legend.** (Extrait des actes du XI° Congrès des Orientalistes. — Section arienne, pp. 225-239).

Six passages des écrits brahmaniques font allusion au personnage féminin nommé *Dîrghajihvî*, mais le *Jaiminiya Brahmana* est celui qui donne le plus de détails sur la légende bizarre de cette *Asurî*. M. Hanns Oertel dont les travaux sur le *Jaiminiya Brahmana* sont bien connus étudie dans le présent article les diverses versions de cette légende et les compare entre elles. Il montre qu'elles peuvent se ramener à deux catégories, suivant que le récit est purement narratif, fourni à titre d'« illustration », ou qu'il s'y mêle des préoccupations d'exégèse. La version du J. B. appartient à la première catégorie et peut être considérée comme donnant la légende sous sa forme originale. L'article se termine par l'étude d'un passage du *Rig Veda* (IX, 101, 1) où il est fait allusion à la légende de *Dîrghajihvî*.

J. Vendryès.

A. Ludwich. **Die Homervulgata** als voralexandrinisch erwiesen. Leipzig, Teubner, 1898. II-204 p.

Ceux qui ne suivent pas de très près les études homériques savent néanmoins que parmi les papyrus récemment découverts quelques-uns contiennent des fragments de l'Iliade; ils savent aussi que ces textes ne sont pas en pleine conformité avec la vulgate. Mais peut-être ignorent-ils que ces vestiges d'une époque lointaine ont fait éclater la discorde entre les savants. Rien pourtant n'est plus exact : deux camps se sont formés, et il en a été, pour cette question exclusivement littéraire, comme pour

beaucoup d'autres questions qui divisent les esprits. Les uns, qu'on veuille bien me passer l'expression, se sont « emballés » ; les autres ont jugé avec plus de sang-froid. Or l'expérience ayant montré depuis longtemps qu'en général l' « emballement » obscurcit la vision et fausse le jugement, un spectateur impartial était autorisé à penser à priori — sauf à modifier plus tard son opinion — que la raison, là comme ailleurs, était plutôt du côté du calme. C'est, je crois, ce que démontre le nouveau livre de M. Ludwich. Le papyrus Flinders Petrie, publié en 1891 (*British Museum* CCCCLXXXVI[d]), contient 39 vers sur deux colonnes, non les vers complets, mais seulement les dernières (col. 1) ou les premières lettres (col. 2) de chaque vers, Λ 502-537 ; 4 vers, en quatre endroits différents, y sont intercalés, que ne connaît aucun manuscrit, après 504, 509, 513, 514; au contraire le vers 530 manque ; 7 variantes inconnues, dont 3 finales, 4 initiales. Un fragment de Genève (Nicole, *Rev. de Philol.* 1894) qui contient Λ 788 M 9, ainsi que l'un des papyrus Grenfell et Hunt, publié en 1897 (Brit. Mus. DCLXXXIX[a]), qui contient Θ 216-219 et 249-253, et une série de fragments d'Oxford, où sont conservés des restes de ΦΧΨ, sont plus ou moins dans des relations analogues avec la vulgate. Les papyrus estimés les plus anciens sont rapportés au IIIe siècle av. J.-C., par conséquent avant Aristarque. L'importance de ces trouvailles fut immédiatement mise en relief ; nous avions là des témoins indiscutables d'une recension antérieure aux Alexandrins, et comme la vulgate est bien différente de ces textes, moins riche surtout, ce sont par conséquent les Alexandrins qui ont remanié les textes qu'ils avaient entre les mains pour en faire une sorte de compromis qui est notre texte vulgaire : confirmation éclatante de cette opinion, que la tradition alexandrine est une base tout à fait insuffisante pour les études homériques. On pouvait être séduit en effet, et il n'est pas surprenant que des savants d'une compétence aussi reconnue que Gomperz et Diels s'y soient laissé prendre. Et pourtant les objections sautent aux yeux. Quel que soit l'âge de ces fragments, en les admettant même antérieurs à Aristarque, ils ne sont pas antérieurs à Zénodote, et la diorthose de Zénodote présente bien d'autres différences avec la vulgate. Les citations, les scolies, quelques manuscrits ajoutent un grand nombre de vers qui ne sont pas dans notre texte ; on s'amusait même à augmenter les poèmes homériques de vers interpolés. En quoi donc les 3 vers de plus (4 de plus, 1 de moins) qui se trouvent dans le papyrus Petrie donneraient-ils à ce fragment une importance qu'on n'accorde pas à ces autres textes enrichis? Et comment expliquer que les leçons de Zénodote ne se rencontrent dans aucun des manuscrits connus ? C'est, dit-on, que notre vulgate est une œuvre alexandrine, fabriquée avec plus ou moins de fidélité par la critique d'Aristarque. La supposition semble bien gratuite, et repose seulement sur ce fait qu'Aristarque, car ce serait lui le principal coupable, aurait ignoré cette recension dont le papyrus serait un témoin. Il faudrait cependant prouver qu'Aristarque est responsable de

la vulgate; or, M. L. insiste justement sur ce point : comment le texte d'Aristarque serait-il devenu la vulgate, puisque aucun des manuscrits connus, antérieurs ou postérieurs, ne représente ce texte? Et puisqu'enfin les citations antérieures à la période alexandrine sont généralement d'accord avec le texte que nous possédons, c'est encore une raison de plus pour considérer la vulgate comme antérieure à cette période. M. L. ne va pas jusqu'à prétendre que la vulgate ne doive rien aux travaux des critiques alexandrins; l'influence d'Aristarque n'est pas niable, en effet; mais ces prétendus remaniements, que l'on se hâte trop de vouloir démontrer par l'existence de quelques textes plus anciens, différents en plusieurs passages, ne pourraient être que de faibles témoignages en présence de la nombreuse collection de citations que nous voyons ici réunie. J'estime donc que l'on doit approuver l'ensemble de la théorie de M. L. Que l'on rencontre, au cours de son argumentation, quelques points plus faibles, sur lesquels la discussion peut s'établir avec de sérieuses raisons, par exemple ce qui concerne le digamma (p. 181 sv.), cela ne touche pas au fond même des choses. Il est très concevable qu'en ce temps de découvertes précieuses on soit disposé à surfaire la valeur et l'importance de ce qui revient au jour; l'enthousiasme est excité, comme cela est naturel, par l'attrait de la nouveauté et par le plaisir dû à une révélation imprévue; mais un esprit plus calme, une vue plus sûre et pour ainsi dire plus mathématique ont vite fait de rejeter les verres grossissants et de remettre les choses au véritable point. Nul ouvrage ne justifie mieux que celui de M. Ludwich cette vérité courante, que de la discussion naît la lumière.

My.

Œri (Albertus). **De Herodoti fonte Delphico,** Bâle, Birkhaeuser, 1899, 70 p. in-8.

Ce travail méritoire est une thèse de doctorat, présentée à l'Université de Bâle [1]. L'auteur s'est inspiré d'une de ces observations fécondes que Wilamowitz a semées à pleines mains dans son livre sur Athènes (*Aristoteles und Athen*, t. I, p. 284 sq.) : parmi les sources d'Hérodote, il faut placer au premier rang les ὑπομνήματα de Delphes, vaste recueil où chaque oracle était accompagné du récit des faits qui en avaient été l'occasion. Cette vue, que Wilamowitz n'avait eu garde de justifier dans le détail, M. A. Œri a tenté de la confirmer et de la préciser, en recherchant, parmi les cinquante-sept oracles delphiques que mentionne Hérodote, ceux que l'historien a pu recueillir en effet à Delphes, ou d'une source delphique, et ceux qui lui sont venus d'ailleurs. Une fois cette

1. Le latin n'y est guère meilleur que dans la moyenne de nos thèses latines de doctorat ès-lettres à l'Université de Paris. Je relève, entre autres fautes, p 63 : Cleomenes Pythiam pecunia corrup*uit*.

distinction faite, M. A. Œri se demande quelle vérité se cache sous le récit de l'historien, quelle altération les faits ont subie en passant par la bouche des prêtres, et quelle a été la cause de ces altérations. Toute cette étude repose sur des analyses minutieuses, mais subtiles, et qui laissent encore une large place à l'hypothèse. En concluant, l'auteur estime que les prétendus ὑπομνήματα de Delphes n'étaient pas, comme l'entendait Wilamowitz, un vrai livre, accessible à d'autres voyageurs et à d'autres lexicographes ; c'était un recueil sacré, que les Delphiens ouvrirent à Hérodote seul, parce qu'ils avaient reconnu en lui un homme capable de contribuer par ses écrits à la grandeur de leur cause. Les prêtres de Delphes auraient-ils donc deviné dès lors qu'Hérodote serait appelé un jour le *Père de l'histoire ?*

Am. Hauvette.

Euripide, Médée. Texte grec. Recension nouvelle avec un commentaire critique et explicatif et une notice, par Henri Weil. Troisième édition revisée. Paris, Hachette, 1899. Un fasc. in-8, p. 96-200.

Du même, **Iphigénie à Aulis**, p. 298-433.

Euripidis fabulae. Ediderunt R. Prinz et N. Wecklein. Vol. II, pars vi. *Iphigenia Aulidensis.* Edidit N. Wecklein. Leipzig, Teubner, 1899. Un fasc. in-8 de 91 pages.

C'est avec un vif sentiment d'émotion que j'ai reçu les premiers fascicules de la troisième édition de l'*Euripide* de M. Henri Weil. Je me suis reporté à vingt ans en arrière. J'avais l'honneur de servir de secrétaire à M. W. dont la vue était alors un peu fatiguée. A ce moment, M. W. préparait la deuxième édition du présent ouvrage. C'est pour ce travail que je lui prêtais mon modeste concours. Toutes les notes de la première édition étaient revues et examinées avec soin ; les anciennes conjectures étaient encore une fois étudiées ; de nouvelles étaient préparées. Quelquefois le maître avait la bonté de me demander mon avis. Quelle bonne fortune pour un débutant que d'assister à une telle préparation ! Peu d'heures ont été pour moi aussi fructueuses.

Cette troisième édition est faite dans les mêmes conditions que la deuxième. Nous n'avons qu'à reproduire ce que l'auteur lui-même disait dans l'Avertissement de cette deuxième édition : « Que le lecteur « ne se laisse pas tromper par une inspection rapide de ce volume. Le « nombre des pages y est en effet le même que dans la première édition. « C'est que les pages avaient été clichées et qu'il fallait en conserver le « cadre; mais l'honorable éditeur m'a libéralement autorisé à y intro- « duire tous les changements qui me sembleraient convenables. J'ai usé « largement de cette liberté en remaniant le double commentaire et par- « fois même le texte. Cependant je me suis quelquefois trouvé gêné par « la nécessité de respecter les pages. Ainsi s'expliquent quelques inéga- « lités de rédaction qu'on voudra bien excuser. »

On ne trouvera pas d'inégalités de rédaction dans le présent vo-

lume. On comprend cependant que l'auteur ait été gêné ; la nécessité du cliché l'a obligé plus d'une fois à sacrifier des notes intéressantes. Ainsi p. 309, on trouve supprimée une observation piquante sur Hartung ; aux p. 312 et 313 manquent quelques remarques qui n'étaient pas inutiles ; une note importante relative à des explications de Ribbeck et de Wilamowitz sur la *Médée* de Néophron n'a pu être mise à sa vraie place dans la notice sur Médée ; elle a dû être rejetée après l'ὑπόθεσις ; là, par bonheur, se trouvait un bout de page en blanc qui a pu recueillir ce supplément.

Mais, hâtons-nous de le dire, cette gêne que cause le cliché, ne va pas jusqu'à empêcher un écrivain, qui connaît son métier, de dire tout ce qu'il a à dire. Nous en avons une preuve dans la présente édition. Elle a profité de tous les progrès que le texte d'Euripide a faits depuis vingt ans. On peut affirmer que rien d'important n'a échappé à la diligence de M. W. Toutes les conjectures nouvelles, qui méritent l'attention, sont signalées en note, ou même, s'il y a lieu, introduites dans le texte. Il en est ainsi, dans *Médée*, pour des conjectures de Léo, v. 195, 365, de Barthold, 963 ; dans l'*Iphigénie*, pour des conjectures de Vitelli, 107, 1346, d'England 857, 1172, 1466, de F. W. Schmidt, 1185, etc.

Les corrections nouvelles proposées par l'auteur lui-même sont assez nombreuses ; on les trouve indiquées p. 98 et p. 318. Un grand nombre de ces corrections s'imposent comme certaines. Nous en citerons quelques-unes : *Médée*, 503, σήν qui remplace le mot καί, fort difficile à expliquer ; 1026, συζεῦξαί τε, à la place de καὶ γυναῖκα, correction qui avait déjà été publiée par l'auteur dans la *Revue de Philologie*, t. XVIII, p. 204 ; — *Iphig. à Aul.* 350, ἀγός mot poétique qui avait été chassé du texte par la glose στρατός ; 459, δράσουσ' remplaçant δώσουσ', d'après le v. 728 ; 570, κρύβδαν, au lieu de κρύπταν, ce qui donne un sens plus fin et plus juste ; 823, δητά σ', au lieu de σ' ἡμᾶς, la négation μή qui suit ne serait pas de mise avec la fausse leçon, le pronom personnel déterminant ici la proposition ; 958, δσ' ἄν au lieu d'ὅταν ;

970. Τάχ' εἴσεται σίδηρος· ὄν, πρὶν ἐς φρύγας
ἐλθεῖν φόνους, κηλῖσιν αἵματος χρανῶ.

1070, γᾶθεν à la place de γαῖαν, faisant double emploi avec χθόνα qui se trouve un vers plus haut ; au v. 1076, la glose πρώτας a chassé la vraie leçon πρέσβας que M. W. a retrouvée, en comparant Esch. frag. 174, Aristop. *Ach*, 883 ; la correction μου au lieu de μοι, au v. 1375, est une des plus jolies, si l'on admet qu'ici δέδοκται est dit comme κατέγνωσται μου. Au v. 798 de *Médée*, il nous semble que l'accusatif νιν = αὐτούς ne convient pas bien exactement au sens du passage.

On peut constater cependant, malgré ces corrections assez nombreuses, un effort très marqué de la part de M. W. pour se rapprocher le plus possible de la tradition manuscrite. C'est le mouvement qui domine aujourd'hui. La critique est devenue plus réservée ; elle a moins confiance en elle-même ; plus que jamais on est convaincu aujourd'hui de

cette vérité qu'avant de changer les textes, on doit essayer de les comprendre. Cette évolution de la critique est des plus légitimes. Avec M. W., on n'a pas à craindre qu'une juste réserve dégénère en timidité. La plupart des explications nouvelles proposées par M. W. pour défendre la leçon des manuscrits sont très ingénieuses et très fines ; il nous suffira de renvoyer, à *Médée* 529, 1109, 1316. On ne sera donc pas étonné de trouver dans l'annotation de M. W. des phrases comme celle-ci, *Médée* 529 : « Je rétracte la conjecture que j'avais proposée ». On ne le sera pas non plus de voir aujourd'hui admise dans le texte une correction de Heath, au v. 84 de l'*Iphigénie*, correction que l'auteur, dans la deuxième édition, déclarait insuffisante. Rien de plus instructif que de noter ces variations dans les jugements d'un grand critique et d'essayer d'en trouver les raisons. Nulle part le changement ne se montre aussi clairement, nulle part l'évolution n'est aussi complète que dans la fin de l'*Iphigénie*, un des morceaux les plus maltraités qui nous soient parvenus de la littérature grecque. On n'a qu'à comparer la deuxième et la troisième édition aux pages 310-314 Ce qui est surtout significatif, c'est la suppression du premier paragraphe de la p. 313, et de la note du v. 1572 à la page 428. M. W. croyait, il y a vingt ans, que la critique verbale pouvait restituer des passages aussi mutilés que l'est la fin de cette tragédie ; et la restauration qu'il a proposée comptera parmi les tentatives les plus intéressantes que cette science ait faites dans ce siècle. Aujourd'hui M. W. traite d'élucubration byzantine tout ce qui suit le v. 1569, et en note du v. 1577, il écrit : « A partir d'ici, les tournures « vicieuses, les vers faux, les platitudes et les étrangetés pullulent au « point qu'en bonne critique, je le reconnais aujourd'hui, on doit « renoncer à corriger par des conjectures ce qui resterait mauvais malgré « tous les remèdes. Le malade est incurable ».

Nous saluons avec reconnaissance le nouveau travail du grand philologue français. L'année dernière, nous célébrions le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. Il nous montre aujourd'hui que l'heure du repos n'a pas encore sonné pour lui. Nous pouvons attendre avec confiance la publication des autres pièces du recueil.

Dans les n° du 31 décembre et du 26 juin de cette Revue, nous avons parlé des fascicules qui ont paru de l'édition d'Euripide, continuée après Prinz, par M. N. Wecklein. Nous venons de recevoir un nouveau fascicule, il contient justement l'*Iphigénie à Aulis*. Nous n'étonnerons personne en disant que l'édition Weil garde toute sa valeur après la publication de l'édition Wecklein. Celle-ci n'en est pas moins une œuvre de mérite. Au v. 1212, nous préférons, à la correction χερί, la conjecture de Musgrave χεροῖν qui se rapproche davantage de la leçon des manuscrits χερῶν; au v. 1214 la conjecture τἀπ' ἐμοῦ σοφόν est très recommandable; au v. 1538 nous accepterions volontiers la correction κοὐ δεινά, au lieu de καὶ δεινά qui est inadmissible ; M. Weil écrivait καὶ κεδνά. Albert Martin.

J.-B. Mispoulet. **La vie parlementaire à Rome sous la République.** Essai de reconstitution des séances historiques du Sénat romain. Paris, Fontemoing, 1899 In-8, 418 pages.

Le titre choisi par M. Mispoulet, même complété par le sous-titre, ne suffit pas à donner une idée exacte du livre; il promet plus et moins que ce que nous y trouvons : car, d'une part, il y est question du parlement lui-même et de son organisation presque autant que de la vie parlementaire et, de l'autre, l'étude se limite à la dernière période de la république, à l'époque de Cicéron et de César. Cette critique énoncée, je me hâte de dire que je connais peu de travaux relatifs aux institutions romaines qui soient plus attachants que celui dont je vais essayer de donner ici une idée.

Dans le livre premier, nous dit M. Mispoulet, « l'auteur a essayé de retracer à grands traits l'histoire constitutionnelle de Rome, en insistant sur le rôle politique du Sénat et sur la situation des partis au dernier siècle de la République. C'est un résumé qui dispensera ceux qui auraient oublié leur histoire romaine d'aller chercher en dehors de cet ouvrage les notions les plus essentielles; ceux qui savent n'ont probablement pas grand chose à y apprendre : ils pourront passer ces deux chapitres. » Je ne conseillerai à personne, pour ma part, de suivre ce conseil : si les faits sont connus, ils sont présentés d'une façon plus vivante et, disons-le, plus moderne que dans les manuels d'antiquités romaines ordinaires ; on sent que l'exposé n'est pas écrit pour des candidats à quelque examen, mais pour un public moins spécial. M. M. depuis qu'il a écrit ses *Institutions politiques des Romains* a été mêlé à la politique et aux politiciens ; il y a gagné de voir les choses romaines sinon de plus haut, au moins sous un autre jour.

Le deuxième livre est intitulé : Le Parlement romain et son fonctionnement. Les deux premiers chapitres traitent de la convocation et de la réunion du Sénat, ainsi que de la forme des délibérations : c'est un bon exposé d'une question qui n'est pas absolument nouvelle. Même remarque à propos du suivant, qui traite des sénatus consultes et de leur rédaction. L'auteur passe ensuite à la description du palais du Sénat, de la curie : il a mis à profit, pour cette question de topographie urbaine, les derniers travaux de MM. Lanciani et Thédenat; il n'y avait, là encore, rien de bien nouveau à trouver et à dire. Au cours de son exposition, M. M. examine la question de savoir si, parmi les statues existantes, on possède l'original ou la réplique de la fameuse Victoire de la Curie, transportée de Tarente au Sénat par Auguste, et restée célèbre jusqu'aux derniers temps du paganisme; il en rapproche la Victoire, dite de Brescia, mais pour l'écarter en fin de compte, et avec raison, semble-t-il. Le chapitre le plus curieux de ce livre II est le cinquième où l'auteur, par l'étude des textes, a essayé de retrouver la disposition intérieure de la salle des séances ; la question n'avait presque jamais été touchée. Il arrive à se persuader que

les sénateurs prenaient place sur des bancs en bois, mobiles et disposés parallèlement de façon à laisser « un *passage au milieu pour aller de la porte d'entrée au fond de la salle*, où était placé le siège du président *disposé en face de la porte* ». J'avoue que les arguments qu'il apporte à l'appui des assertions que j'ai indiquées en italique, ne m'ont pas absolument convaincu ; ils prouvent seulement qu'il y avait des dégagements aboutissant à la porte ou aux portes de sortie. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il semble bien, d'ailleurs, que, dans la curie qu'a remplacée l'église de San Adriano, il existait *deux* portes, l'une donnant sur le forum, l'autre, latérale, sur un vestibule. Laquelle des deux servait d'entrée aux sénateurs ? Étaient-elles toutes deux en usage chaque jour ? Pour résoudre de semblables questions, il faudrait avoir vécu il y a dix-huit cents ans.

Avec le livre III, nous arrivons à la reconstitution des séances historiques du Sénat, au VIIe siècle de Rome. Cette partie du livre est assurément la plus curieuse du volume : le mérite en revient aux événements mêmes que M. M. raconte, mais aussi à la façon dont il les met en scène, et aux développements qu'il a su donner à une étude, assez aride en somme, de technique parlementaire. Elle débute par le récit des séances occupées par la conjuration de Catilina. On y voit Cicéron s'ingénier pour faire face au danger, sans violer la loi, tandis que Catilina résiste quelque temps avec succès, en se maintenant, lui aussi, sur le terrain légal ; puis il se laisse aller à des imprudences et fournit à son adversaire des preuves du complot, qui, habilement exploitées, amènent sa condamnation et sa ruine. Replacées ainsi dans leur milieu, les Catilinaires prennent un intérêt tout nouveau ; de morceaux oratoires classiques elles deviennent morceaux de polémique, ce qui est en somme leur véritable caractère. On comprendra mieux, par exemple, la composition de la quatrième Catilinaire si l'on y voit, avec M. M., le type d'un discours de président du Sénat, que son rôle empêche de dire nettement ce qu'il pense, qui ne veut point avoir l'air de peser sur le vote de ses collègues, et qui doit, néanmoins, l'enlever par une tactique habile et des insinuations suffisamment claires. A noter aussi dans cette partie le portrait de Catilina : Cicéron avait intérêt, pour grandir son rôle, à en faire un sombre conspirateur, un professionnel du crime, et la tradition a acceptée cette façon de voir ; M. M. le considère simplement comme un « arriviste », ainsi que nous dirions aujourd'hui : c'est moins solennel, c'est peut-être bien plus voisin de la vérité. Ce que l'auteur a essayé pour le procès de Catilina, il l'a tenté ensuite pour le reste de la vie de Cicéron, en particulier pour le procès de Clodius et celui de Milon, enfin pour la lutte de César et du Sénat, qu'il envisage, non pas comme ses prédécesseurs, MM. Mommsen ou Guiraud, sous le rapport historique, mais au point de vue de la procédure parlementaire. Cette étude, qui se termine par le récit de la fameuse séance où César est assassiné, mérite une lecture attentive.

Le titre du dernier chapitre est : Les mœurs parlementaires à Rome : ce veut être la conclusion et le résumé de tout le travail. Je m'attendais à y rencontrer une doctrine plus nette, des considérations plus développées ; je n'ai trouvé que des observations sèches, courtes, étriquées ; on dirait que M. M. craint d'exprimer un jugement sur toutes ces questions. L'étude si consciencieuse qu'il a faite du parlement romain à sa période de décadence comporte pourtant des enseignements historiques, surtout pour les peuples qui, dotés d'un régime parlementaire, semblent ignorer que cette forme de gouvernement est incompatible avec la corruption des mœurs publiques et privées.

Dois-je dire, en terminant, que ce livre, sans que l'auteur l'ait cherché, sans qu'il l'ait évité non plus, est rempli de détails qui rappellent notre état politique actuel et des événements de date récente : les mêmes maladies se reconnaissent aux mêmes symptômes. C'est quelque peu sortir des *sapientum templa serena* que de se laisser aller à les signaler ; mais la tentation est si forte que personne, je pense, ne pourrait se défendre d'y succomber. N'est-ce pas hier que le Sénat, pour désarmer Cn. Pison, son ennemi, l'appelait à un poste élevé ? Et « cette politique, ajoute M. M,, qui consiste à se débarrasser d'un adversaire gênant en le comblant d'honneurs a été mise en pratique en différentes circonstances par les Romains ». Ailleurs nous lisons qu'il existait un recueil de lettres de César où les noms de ceux qu'il avait achetés se trouvaient indiqués par une initiale ; on cherchait tout naturellement à compléter ; et un grammairien, Probus, était parvenu à reconstituer la liste complète des corrompus. Enfin, dans le dernier chapitre, M. Mispoulet dit en toutes lettres « qu'au point de vue de l'ordre et de la bonne tenue, contrairement à ce qui se passait dans les assemblées populaires, le Sénat romain peut soutenir la comparaison avec nos parlementaires modernes. » A la première lecture cette assertion paraît une douce ironie ; mais, comme il suffit de s'entendre sur les mots, l'on ne peut manquer de partager l'avis de l'auteur quand on voit Crassus traiter un jour le consul Philippe de brigand ou souffleter le sénateur L. Annalius, un autre jour les sénateurs se lever et s'avancer menaçants vers Gabinius pour le faire taire ; ou quand on constate que dans les séances ordinaires « les interruptions, les applaudissements, les rumeurs, les cris pour couvrir la voix des orateurs » étaient d'un usage courant. Là encore les Romains ont été nos maîtres.

R. CAGNAT.

W. HELBIG. **Führer durch die Sammlungen klassischer Altertümer in Rom,** zweite Auflage. Leipzig, Teubner, 1899. 2 vol. in-8.

La première édition allemande du *Guide* de M. Helbig a été publiée en 1891. Deux ans plus tard, une traduction française parut, à laquelle l'auteur collabora ; cette traduction, qui contenait plusieurs additions

et modifications au texte primitif, pouvait presque être déjà considérée comme une seconde édition.

La librairie Teubner nous donne aujourd'hui une nouvelle édition allemande de cet ouvrage devenu classique. M. Helbig et M. Emil Reisch, qui a écrit les pages relatives au *Musée Étrusque* du Vatican, au *Musée Kircher* et au *Musée préhistorique* du Collège romain, ont revu et repris leur travail avec le soin le plus minutieux. Ils ont mis leur texte et leur bibliographie au courant des plus importantes publications archéologiques de ces dernières années. Il serait impossible d'indiquer toutes les additions et toutes les modifications de détail que renferme cette nouvelle édition. On ne pourra plus se servir de la première édition allemande ou des traductions qui en ont été faites, sans les contrôler pour ainsi dire ligne par ligne sur le nouveau texte.

Les additions les plus importantes sont : la description des Antiques qui ornent la place même du Capitole, *Statue équestre de Marc-Aurèle, statues colossales des Dioscures*, *Trophées dits de Marius*, etc. ; — le chapitre intitulé *Das Magazzino archeologico comunale auf dem Caelius*, qui renferme 23 numéros (726 748); — enfin les 94 pages consacrées au *Musée des Thermes*.

La numérotation, qui s'arrêtait dans la première édition après le *Musée des Thermes*, continue maintenant jusqu'à la fin de l'ouvrage. Les citations et les renvois en seront plus faciles. Enfin, les auteurs ont dressé une table de comparaison des anciens et des nouveaux numéros, en prenant pour point de départ les numéros de la première édition allemande.

Cette nouvelle édition est donc un instrument de travail d'une commodité parfaite. Quant à la valeur scientifique de l'œuvre, elle est depuis longtemps connue, et l'on nous permettra de ne pas y insister.

J. Toutain.

Noten zu den alttürkischen Inschriften der Mongolei und Sibiriens, von H. Vambéry, Helsingfors, imprimerie de la Société de littérature finnoise, 1898, in-8°, 120 p. (Formant le fasc. XII des *Mémoires de la Société finno-ougrienne*).

Il s'agit encore, ici, des inscriptions lapidaires de l'Orkhon dont il a déjà été question dans la *Revue critique* (n° 14, 5 avril 1897, p. 268-270). Il est donc inutile d'exposer de nouveau ce que l'on sait de ces plus anciens monuments de la langue des Turcs orientaux. Aussi bien, n'est-ce pas le sujet du présent mémoire : le savant touraniste hongrois se borne à indiquer, en général (p. 3-14), ce que ces documents nous apprennent sur l'ethnographie, la religion, les institutions des Turcs de Mongolie, plus civilisés au viiie siècle qu'aucun de leurs congénères et, plus tard, qu'aucun de leurs descendants restés dans le même pays. Il rend justice « en première ligne, aux professeurs Wilhelm Thomsen et Wilhelm Radloff, qui ont eu le grand mérite de déchiffrer et d'expli-

quer ces textes. Le travail de W. Thomsen, ajoute-t-il, est vraiment phénoménal et témoigne d'un degré d'application, de patience, de perspicacité et de connaissance dont ne peuvent se vanter aucun des déchiffreurs de caractères inconnus qui, pourtant, avaient le plus souvent à leur disposition des textes bilingues.

Quoique les publications de Vambéry sur les idiomes turcs remontent à une quarantaine d'années et qu'il se soit notamment occupé du ouïgour et du djagataï, il ne prétend pourtant pas faire la leçon aux deux maîtres précités ; il dit modestement que, n'ayant pas étudié sur place les inscriptions qui d'ailleurs présentent des différences dans les éditions de Helsingfors et de Saint-Pétersbourg, il veut seulement signaler en quoi son interprétation s'écarte de celle du Dr W. Radloff, « *facile princeps* dans la connaissance des idiomes turcs de l'Est et du Nord ». Il commence par se séparer de ce linguiste sur une question de principe : selon lui, les inscriptions de l'Orkhon, où il y a tant de lacunes, où se trahit souvent une influence étrangère, où le même signe peut représenter deux ou trois voyelles (comme c'est d'ailleurs le cas pour les lettres quiescentes dans les langues sémitiques), — ces inscriptions ne doivent pas être comparées avec les langues turques du Nord, du Sud et de l'Ouest, qui ne possèdent pas de textes aussi anciens, mais bien avec le ouïgour et même le magyar, dont l'élément turc, avant son mélange avec le finno-ougrien, est aussi archaïque, sinon plus que l'idiome de l'Orkhon. C'est en se plaçant à ce point de vue, fort rationnel, qu'il examine les opinions du Dr Radloff sur la morphologie desdites inscriptions et qu'il critique, d'ailleurs avec beaucoup de courtoisie, de fort nombreux passages de ses traductions. Il faudrait être plus compétent que ces éminents spécialistes pour prononcer entre eux ; mais il est toujours permis de constater que, malgré leurs divergences sur quelques principes et surtout dans les détails, ils s'accordent, au fond, pour attribuer le même sens général aux inscriptions bien conservées.

E. Beauvois.

Chevalier (Le chanoine U.). **Repertorium hymnologicum.** Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'église latine, depuis les origines jusqu'à nos jours (Extrait des *Analecta Bollandiana*). Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1892-1897. 2 vol. in-8. [22256 nos].

Le nom du chanoine Ul. Chevalier, au dos d'un volume de bibliographie, suffit pour en marquer la probité et la valeur scientifique. Mais, si j'ai tardé longtemps à en parler, c'est qu'il en va de ce *Catalogue* comme du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, aujourd'hui si bien classé dans les bibliothèques dont il est l'indispensable clé, qu'il est introuvable, et de la *Topo-bibliographie*, en cours de publication. Le temps, seul, en l'épargnant, permet de juger l'œuvre, parce que c'est le temps qui l'a fait. Ce n'est pas un livre à lire ; c'est même un

volume assez difficile à utiliser *actuellement*, en dehors du service essentiellement liturgique qui semble lui être uniquement réclamé. Et cependant, que ne peut-on pas demander à ces pages couvertes de petits chiffres et d'abréviations encore plus écourtées — si possible — que celles des autres volumes de l'érudit chanoine? Pour le but que voulaient atteindre les Bollandistes, celui-ci est parfait : les hymnes sont alphabétiquement rangés. Mais l'historien, qui sent là des sources ignorées, qu'une table seule peut lui révéler, — et quelle table, il faudra ! — comment s'y retrouvera-t-il dans cet immense dépouillement des livres liturgiques? Car, des hymnes au moyen âge, il en a été fait sur tout—remplacés plus tard par des chansons.

Pour mes études sur les reliques de Constantinople, je viens donc de le dépouiller, article par article, et c'est ainsi que j'ai vu la mine qui nous était livrée. Je m'en voudrais de ne pas préciser davantage : voilà des hymnes sur la reddition de Grenade (21389, 21482), sur les expéditions et la perte de Jérusalem (9451, 14957), sur la délivrance du Puy (21290), sur la prise de Rome (21300), sur divers apports de reliques à Paris (2345, 4007, 13669, 14988), à Péronne (13395), à Senlis (18614, 22009), sur un miracle du saint Sang à Quimper (14508, 14991, 15690), sur la dispersion miraculeuse de la flotte des Turcs entre Amalfi et Salerne (21191). Voilà encore des hymnes sur la mort d'Henri Ier, d'Henri II de Champagne (14129, 9448), du favori d'Édouard II, Pierre de Gaveston (21483), de Simon de Montfort (18235). Mais si j'ai réclamé une table — qui nous est promise — pour couronner l'œuvre, il manquera toujours ici un détail, dont l'importance est capitale : la date du jour où était chanté l'hymne. Allez donc maintenant la rechercher, dans les manuscrits où l'a relevé l'érudit travailleur, qui n'a pas — et on ne peut vraiment lui en faire un reproche — indiqué dans quels dépôts ils reposaient.

Mais ce qui est fait, est bien fait. Acceptons donc avec reconnaissance ces renseignements sûrs, malheureusement accueillis si souvent avec une indifférence qui les rend plus méritoires encore, et ne craignons quelques heures de peine pour les parcourir ; elles seront largement récompensées.

F. de Mély.

Bernard de Mandeville und die Bienenfabel-Controverse, eine Episode in der Geschichte der englischen Aufklærung, von Dr. Paul Sakmann. Freiburg. i. B. Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) 1897. In-8, xv et 303 p.

C'est peut-être faire trop d'honneur à l'auteur de la Fable des abeilles que de lui consacrer comme l'a fait M. Sakmann un volume tout entier. La controverse à laquelle donne lieu la publication de ce pamphlet, vendu d'abord dans les rues, réimprimé à d'assez longs intervalles et chaque fois augmenté, dénoncé comme nuisible en 1723 par le grand

jury du Middlesex, n'est somme toute qu'un incident peu considérable dans l'histoire des doctrines philosophiques, économiques et sociales du XVIIIe siècle anglais. On peut se demander s'il valait bien la peine d'étudier avec tant de soin et de détails les théories de Mandeville qui ne fut, tout compte fait, ni un esprit très puissant, ni un penseur très original. Sous le cynisme dont il se pare, son système moral n'a rien de profond ni de nouveau. Il ne fut pas le premier à dire que toute civilisation amène fatalement le développement du vice ; et d'autres le dirent avec plus de force et d'éloquence. Sa doctrine économique qui aboutit à démontrer que l'économie est une source de pauvreté, ne mérite guère davantage l'attention. C'est donc un bien gros livre écrit sur un pauvre sujet. Un article de revue eut été largement suffisant pour Mandeville. Tout en rendant hommage au savoir dont M. Sakmann a fait preuve, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'ait pas consacré à un auteur qui en fût plus digne ses qualités de méthode et son érudition.

J. L.

Des Kursæchsischen Rathes Hans von der Planitz Berichte aus dem Reichsregiment in Nürnberg, 1521-1523, gesammelt von Ernst Wülcker, nebst ergaenzenden Aktenstücken bearbeitet von Hans Virck. Leipzig. B.-G. Teubner, 1899, CXLIX, 688 p. grand in-8°. Prix : 32 fr. 50 c.

Ce gros volume se compose de deux parties d'étendue fort inégale, une notice biographique sur le diplomate saxon qui rédigea les dépêches livrées ici au monde savant, et ces dépêches elles-mêmes. M. H. Virck s'est donné beaucoup de peine pour réunir sur le sire Hans von der Planitz et sa famille un ensemble de renseignements inédits qui lui ont permis de reconstituer à peu près la physionomie intéressante de ce gentilhomme allemand, jurisconsulte et humaniste, qui vécut longtemps en Italie durant le pontificat d'Alexandre VI, prit le grade de docteur en droit à l'Université de Bologne, alla visiter la Terre-Sainte, fut ensuite un riche propriétaire de mines en son pays [1], partit pour le Danemark comme diplomate, fut plus tard bailli de Grimma et finit par mourir juge à la cour suprême d'Altenbourg en 1535, en partisan convaincu des idées nouvelles. Né vers 1474, il approchait de la cinquantaine au moment où il rédigeait les rapports adressés à son maître, l'électeur de Saxe, Frédéric-le-Sage, et qu'on vient de mettre au jour. Il les envoyait de Nuremberg, où siégeait alors la Commission de Régence (*Reichsregiment*), ce rouage administratif imaginé du temps de Maximilien Ier, pour coopérer avec l'empereur à la gestion des affaires d'intérêt général, en même temps que pour le contrôler dans une certaine mesure. Homme de confiance du vieil électeur, Planitz l'y représenta durant

1. Sur ce point surtout, l'exploitation des mines dans l'Erzgebirg saxon, au XVe et au XVIe siècles, on trouvera beaucoup de détails intéressants dans la notice de M.V.

plusieurs années et ses communications fréquentes durent être certainement les bienvenues à la cour électorale. Il y a longtemps d'ailleurs que cette correspondance de Planitz était au moins partiellement connue. Léopold de Ranke l'avait largement utilisée dans son *Histoire d'Allemagne à l'époque de la Réformation*, Ulmann l'avait exploitée dans son *Franz von Sickingen*. H. Baumgarten dans son grand ouvrage sur Charles-Quint, resté malheureusement inachevé, Redlich dans son travail sur la *Diète de Nuremberg*, *1522-1523*, en avaient donné des extraits. Mais la *Commission royale pour l'histoire saxonne* a cru, non sans raison, qu'il serait utile de la mettre au jour tout entière ; il en existait une copie collationnée, prise, il y a une vingtaine d'années, aux Archives de Weimar par feu Ernest Wülcker ; c'est celle-ci que M. V. a été chargé de revoir, d'annoter et de compléter, en y joignant un certain nombre de pièces annexes [1]. Il s'est acquitté très consciencieusement de cette besogne qui n'a pas dû être toujours récréative, et son introduction surtout sera la bienvenue parce qu'elle fournit bien des détails sur la formation et le fonctionnement du *Reichsregiment* durant les premières années du règne de Charles-Quint, en même temps qu'elle nous renseigne sur l'attitude de Frédéric-le-Sage lors des premiers conflits religieux qui vinrent troubler la paix de l'Empire, sur ses rapports personnels avec Luther, etc. C'est un ensemble de près de trois cents pièces nouvelles, parfois assez longues, que le volume de M. V. jette dans la circulation scientifique ; elles s'étendent du 11 septembre 1521 au 24 novembre 1523 et renferment de nombreuses observations de détail, souvent fort curieuses et des renseignements utiles pour l'histoire politique et religieuse du temps [2]. Sans doute on y rencontre aussi bien des bavardages et des racontars, de ces nouvelles à la main (*zeitungen*), qui n'ont souvent aucune valeur réelle. Par moments on désirerait des coupures et l'on ne peut s'empêcher de trouver que les dossiers en question ont été un peu trop scrupuleusement vidés à notre intention. Pour ne pas être injuste sur ce point, il faut se rappeler que c'est une commission d'histoire provinciale qui publie toutes ces données et qu'elles restent intéressantes pour l'histoire locale, alors même que l'historien pressé de s'orienter sur les grands conflits politiques ou religieux, s'impatiente un peu d'avoir à chercher les renseignements nécessaires à travers un fouillis de détails très indifférents à ses yeux [3].

Le bon sire de Planitz se montre dans ses correspondances comme un esprit modéré, cultivé, sagace, mais déjà fermement attaché aux doctrines nouvelles. Rien ne laisse plus deviner en lui le pèlerin dévôt qui

1. Plusieurs de ces annexes manquent d'ailleurs au dossier ; l'éditeur a dû souvent joindre à leur mention, le mot *Nicht vorhanden*.

2. Ainsi l'on trouvera d'assez nombreux passages relatifs aux conflits entre François Ier et Charles-Quint, mais rien de bien saillant.

1. La besogne est cependant beaucoup facilitée grâce aux sommaires placés par l'éditeur en tête de la plupart des pièces.

lors de son voyage en Terre-Sainte, s'arrêtait à tous les sanctuaires, de Lorette à Bethléem et qui, désespéré de ne pouvoir y aller lui-même, envoyait du moins sa chemise aux bords du Jourdain pour s'y laver ainsi de tous ses péchés, au moment même où Luther affichait ses thèses aux portes de l'église de Wittemberg. Les notes jointes au texte par M. Virck sont en général très suffisantes.

R.

Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation, von Gustav Wolf. Bd. I, Abtheilung 2 u. 3. Berlin. O. Seehagen, 1899 (p. 277-789), 2 vol. 8.

Nous avons parlé du premier fascicule de cet important ouvrage dans la *Revue* du 6 mars 1899. Nous disions alors que, pour autant qu'il était permis d'en juger par les quelques centaines de pages déjà publiées, le livre de M. Wolf, fruit de recherches laborieuses et prolongées, dû à un esprit très sérieux, se présentait plutôt comme un traité de la philosophie de l'histoire de la période afférente que comme un récit bien vivant des événements qui s'y sont produits [1]. Les deux fascicules publiées depuis, et qui complètent le tome premier de l'ouvrage, ne sont pas faits pour modifier beaucoup notre impression première. M. W. a évidemment des idées fort arrêtées sur la façon dont il faut écrire l'histoire; il déclare s'être attaché à décrire les situations religieuses et politiques et les différentes chances de naître et de se développer qu'elles ont pu avoir, telles qu'elles se présentèrent aux yeux des contemporains et non pas telles qu'elles se sont, si je puis m'exprimer ainsi, cristallisées dans la suite pour la postérité, sous l'influence d'incidents imprévus. Il croit s'être montré de la sorte plus impartial et plus juste vis-à-vis de personnages moins favorisés par la fortune. Peut-être; mais les a-t-il en même temps rendus plus vivants, comme il croit? On peut être là-dessus d'un avis différent, car dans le second et le troisième livre, comme dans le premier que nous avons analysé déjà, c'est précisément le caractère trop didactique et trop abstrait du récit, le manque de vie de ses personnages qui nous frappe. Il nous montre d'abord Charles-Quint depuis son avènement à l'Empire, ses débuts, les espérances irréalisables attachées en Allemagne, à cette prise de possession de la couronne de Maximilien Ier, l'antagonisme ouvert du souverain, puis sa lutte armée contre le protestantisme allemand, se terminant par l'écrasement de la ligue de Smalkalde. Il nous dépeint ensuite en détail la réaction ecclésiastique et politique imposée par le vainqueur à la diète d'Augsbourg (1547-1548) et la difficulté d'appliquer ces mesures de rigueur, une fois que la première terreur de la défaite fut passée et que des dissenssions se furent produites jusqu'au sein même de sa

1. « Bien que j'aie disposé de matériaux infiniment plus riches que mes prédécesseurs, dit-il dans sa préface, la communication de faits nouveaux n'a jamais été le but visé par moi. »

famille, au sujet de la transmission de la couronne impériale. Le troisième livre, intitulé *Le revirement*, s'occupe avant tout des visées ambitieuses de Maurice, le nouvel électeur de Saxe, de son alliance avec François Ier, et des succès de la cause protestante, affirmés par la convention de Passau, consentie par Ferdinand, inquiet de l'avenir de la maison d'Autriche, succès qui se continuent même après la bataille de Sievershausen et la mort de Maurice, jusqu'au moment où « le tiers parti irénique » arrache aux Habsbourgs la *paix de religion* qui devait ramener le calme dans l'Empire pour de longues années. M. W. avait déjà raconté autrefois, dans un ouvrage spécial, les délibérations de la diète d'Augsbourg en 1555 ; tout en modifiant son opinion sur certains points de détail, on ne peut pas dire qu'il l'ait changée d'une façon notable.

En général on ne peut qu'approuver le ton sur lequel il parle des hommes et des institutions ; ses jugements sont modérés, ses critiques généralement judicieuses et d'un homme fort bien informé ; mais je ne vois pas qu'il nous ait donné un Charles-Quint ou un Maurice de Saxe si différents de ceux que l'on connaissait déjà, ainsi qu'il semble le croire lui-même. D'autres avaient expliqué déjà que Charles-Quint, d'après toute sa nature, ne *pouvait* pas comprendre ni surtout sympathiser avec la Réforme ; d'autres ont affirmé depuis longtemps, que le nouvel électeur saxon, calculateur, ambitieux et viveur, n'était pas au fond si épris de la *pure doctrine* dont il se constitua subitement le champion généreux. On peut trouver aussi, tout en ayant grande confiance en l'érudition scrupuleuse de l'auteur, que les notes et les renvois aux textes sont un peu clairsemés ; il n'est pas rare de trouver une dizaine, voire même une quinzaine de pages à la suite, sans note aucune. L'exposé de M. W. s'arrête parfois trop peu à narrer certains événements parce que les détails en sont plus connus et que la répétition lui en paraît par suite fastidieuse, pour s'arrêter de préférence à certains détails supplémentaires, tirés de son riche fonds d'informations nouvelles, ce qui dérange forcément quelque peu les proportions harmoniques de l'ensemble. Le livre de M. W. est donc très certainement un travail fort méritoire et les spécialistes feront bien d'en tenir grand compte et d'en peser soigneusement les dires, même quand ils ne sont accompagnés d'aucun renvoi aux sources. Les opinions de M. Wolf, même quand on ne les partage pas, sont généralement suggestives. Mais pour ceux qui auraient à étudier pour la première fois cette période un peu confuse de l'histoire d'Allemagne, et qui désireraient s'orienter plus rapidement et avec quelque agrément, sur les problèmes et les individualités de ce temps, je crains bien qu'ils trouveraient ce guide, quelque consciencieux et savant qu'il soit, un peu fatigant et pas assez limpide.

R.

FERRARI (Luigi). **Del « Caffè », periodico milanese del secolo XVIII.** Pise, Nistri, 1899. Gr. in-8 de 122 p.

M. Ferrari est un peu trop sévère en somme pour les rédacteurs du *Caffé*. Sans doute leur talent d'écrivains fut médiocre, ils se trompèrent souvent et plusieurs des vérités qu'ils annoncèrent avaient été dites par d'autres ; mais il eût fallu appuyer sur une excellente remarque de la p. 121, savoir que tandis que la *Frusta* n'ébranlait que des préjugés littéraires, ils ébranlèrent aussi des préjugés moraux et sociaux. A la différence de Baretti et de G. Gozzi, ils comprirent que l'Italie ne souffrait pas seulement des ridicules de salons et d'académie, mais d'une mauvaise éducation et d'une mauvaise administration. Ils ont su le voir, le dire, s'imposer des recherches arides, et leur prudence ne diminue pas leur mérite. De plus, ils ont su se fortifier de l'appui des hommes qui dispensaient alors la réputation en Europe. — Mais M. Ferrari a eu le mérite de découvrir que le discours sur la *Patria degli Italiani*, n'était pas, ne pouvait pas être de Pietro Verri et qu'il est de Carli (p. 35-39). Il corrobore les remarques de M. Guoli sur l'inimitié qui sépara longtemps P. Verri et ses amis de Parini (p. 64-72) ; il met bien en lumière celle de Baretti et des rédacteurs du *Caffè* (p. 77-86), et fournit d'utiles données sur les journaux littéraires italiens du XVIII[e] siècle (p. 3, 27), sur le patriotisme d'Algarotti (p. 49), sur la littérature à l'usage des dames (p. 56, n. 6). C'est un travail soigné.

Charles DEJOB.

HÉRON D'ALEXANDRIE ET POSEIDONIOS LE STOÏCIEN.

Dans son savant article sur la nouvelle édition des œuvres de Héron d'Alexandrie (*Rev. crit.*, 20 novembre 1899), M. Tannery discute une question capitale longuement traitée par l'éditeur, M. Wilhelm Schmidt, dans son introduction, à savoir : l'époque à laquelle vivait le célèbre savant alexandrin ; question des plus controversées, comme on ne l'ignore pas, puisque les divergences de la critique comportent un écart qui n'est pas moindre de *quatre siècles*.

M. Tannery ne parle pas, et M. W. Schmidt parle très incidemment, et d'une manière équivoque, d'une donnée décisive que j'ai introduite dans le problème en 1893, en démontrant que, dans la version arabe du *Baroulkos*, faite directement sur le grec au troisième siècle de l'Hégire, Héron citait, en toutes lettres, comme auteur d'une définition physique du centre de gravité[1], les nom et titre de *Poseidonios le Stoïcien*, encore vivant en 51 J.-C. et même plus tard, puisque Strabon, né en 50, dit l'avoir personnellement connu. Après avoir établi, par un raisonnement paléographique, philologique et historique rigoureusement conduit, que ce nom et ce titre devaient être substitués à l'invraisemblable « *Praxidamas, le peintre* », lecture proposée par l'éditeur et traducteur du texte arabe, M. Carra de Vaux, j'avais tiré de ce fait, jusqu'alors inconnu, toutes les conclusions chronologiques qu'il impliquait — on semble aujourd'hui les trouver si naturelles qu'on ne songe même pas à les attribuer à leur véritable auteur. M. W. Schmidt (p. XIV, n. 2) se borne à renvoyer accessoirement aux quatre ou cinq lignes mentionnant mon « hypothèse » dans les comptes rendus des séances de la Société Asiatique et de celles de l'Académie des Inscriptions. Je me permettrai

1. A côté de la définition géométrique donnée par Archimède.

de le renvoyer à mon tour aux pages de mes *Études d'Archéologie Orientale*, vol. I, 135 et suiv. (décembre 1894), contenant le mémoire détaillé que j'ai consacré à ce sujet, et où je me suis efforcé d'envisager la question sous ses principales faces.

J'ai appris avec plaisir, en lisant l'introduction de M. W. Schmidt, que ma conjecture se trouverait aujourd'hui matériellement confirmée par plusieurs manuscrits arabes découverts depuis. J'estime que cela ne diminue en rien — bien au contraire — le mérite de l'avoir faite sans un secours qui n'existait pas alors. Il n'est pas indifférent, il serait même utile de constater, le cas échéant, en insistant sur de pareilles vérifications, que les méthodes d'induction un peu divinatoires que nous sommes journellement obligés d'employer, ont réellement du bon, puisqu'elles sont capables de nous conduire droit à la vérité, trop souvent inaccessible par d'autres voies. En science, il ne faut pas considérer seulement le but atteint, mais parfois aussi le chemin suivi pour l'atteindre, car, si l'expérience démontre que ce chemin est sûr, nous sommes autorisés par cela même à y repasser, à l'occasion, pour trouver la solution d'autres problèmes similaires.

CLERMONT-GANNEAU.

BULLETIN

— Les études de M. H. M. CHADWICK, que publie dans ses *Transactions* la Société philologique de Cambridge (*Studies in Old English*, London, C. J. Clay and Sons. 1899, in-8, de la page 85 à la page 285 du vol IV des *Transactions*. 6 sh.), se rapportent non à la grammaire, mais à la phonétique anglo-saxonne. Ce sont d'ailleurs des travaux détachés. Le plus important étudie l'histoire de la formation des anciennes diphtongues, surtout d'après le psautier Vespasien. M. C. recherche d'après les anciens textes comme les Glossaires d'Épinal, d'Erfurt, etc., les particularités dialectales de la vieille langue saxonne, cherchant à délimiter d'après les quelques indications que nous possédons la sphère qu'il convient d'assigner aux différents dialectes, dialecte du Kent, dialecte ouest-saxon, dialecte Northumbrien. Les érudites recherches de M. C. sont un premier pas vers la réalisation d'une grammaire définitive de la langue anglo-saxonne, qui serait le complément nécessaire de publications aussi précieuses pour l'étude des vieux dialectes anglais que celle des *Oldest English texts* de M. Sweet. — J. L.

— Sous le titre de *Ergænzungsheft zu Spoken English* (Leipzig, O. R. Reisland, 1899, p. 61), M Otto JESPERSEN publie une traduction allemande du recueil de phrases familières anglaises appelé *Spoken English* et dû à la collaboration de M. J. et de M. True. L'intérêt de cette brochure réside dans les notes qui accompagnent la traduction et contiennent d'utiles explications sur les habitudes de la vie anglaise. — J. L.

— La 9e année du recueil bien connu l'Anglia — de mai 1898 à avril 1899 — vient de paraître en volume (*Anglia herausgegeben* von Max Friedrich MANN. Neunter Jahrgang Mai 1898-April 1899. Halle, A. S. Max Niemeyer). Il est superflu de signaler ce périodique que connaissent depuis longtemps tous ceux qui s'intéressent aux études de langue et de littérature anglaises. Par la variété des articles et la valeur des collaborateurs, cette 9e année n'est en rien inférieure aux précédentes. C'est le meilleur éloge qu'on puisse en faire. — J. L.

— Une petite bibliothèque de vulgarisation technique vient de se fonder chez l'éditeur May (Société française d'édition d'art), dont l'utilité mérite qu'on la signale ici. Elle est intitulée *Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle* et doit com-

prendre 120 volumes à 1 franc pièce, chacun formant un tout et rédigé par divers spécialistes sous la direction, en quatre départements, de MM. Buisson, Denis, Larroumet et Stanislas Meunier. La théorie de cette publication est de réunir, sous chaque rubrique formant volume, tous les articles concernant le sujet en question, qui seraient, à cause de l'ordre alphabétique, éparpillés dans tout le cours d'un grand dictionnaire encyclopédique. Chacun de ces volumes est donc lui-même un petit dictionnaire alphabétique, mais de la matière seule traitée sous cette rubrique. Ce système est extrêmement pratique et rendra sans doute de vrais services. On a, de plus, ajouté de petites vignettes quand il y a lieu. Nous avons vu quelques-uns des volumes déjà parus (il n'y en a encore que cinq ou six, et le soin avec lequel la chose est comprise et exécutée mérite tous les éloges. Signalons plus spécialement à nos lecteurs *le Costume et la Mode*, qui est à moitié de l'archéologie, et très copieusement illustrée. On a mis en vente aussi : *L'Expansion coloniale, la Photographie, la Cuisine, le Jardinage, l'Electricité*. Toutes les branches des connaissances humaines, des sciences historiques et des arts, seront traitées. — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 novembre 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Noël Valois, qui pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Devéria.

L'Académie fixe au 24 novembre la désignation des candidats à la chaire de chinois de l'École des langues orientales vivantes, vacante par le décès de M. Devéria.

M. Croiset, président, offre à M. Félix Ravaisson-Mollien, membre ordinaire depuis cinquante ans, les félicitations et les hommages de l'Académie. Il lui remet la médaille d'or — œuvre de M. Chaplain — frappée en son honneur — M. Ravaisson remercie l'Académie et communique une série de photographies relatives à la Vénus de Milo. — Un certain nombre de membres des autres classes de l'Institut étaient venus pour assister à cette cérémonie.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture de sa notice sur la vie et les œuvres de M. Charles Schefer, son prédécesseur.

M. René Cagnat communique le dessin d'une mosaïque trouvée en Italie, à Veii, en 1889, et appartenant à Mgr le comte d'Eu. Elle représente l'embarquement d'un éléphant destiné aux jeux du cirque.

Séance publique annuelle du 17 novembre 1899.

Les lectures ont eu lieu dans l'ordre suivant :

1° Discours de M. Alfred Croiset, président.

2° Notice sur la vie et les œuvres de M. le comte de Mas-Latrie, membre libre de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel. — La notice de M. Wallon, retenu à la Haute Cour, a été lue par M. R. Cagnat.

3° Un égyptologue oublié, M. J.-B. Adanson, par le docteur E.-T. Hamy.

Séance du 24 novembre 1899.

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres par lesquelles MM. Henri Omont et O. Houdas posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Devéria.

L'Académie désigne, pour la chaire de langue chinoise à l'École des langues orientales vivantes, les candidats suivants : en première ligne, M. Maurice Courant ; en seconde ligne, M. Vissière.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 1er décembre 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de lettres par lesquelles MM. O. Houdas et

Émile Chatelain se désistent de leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite de la mort de M. Devéria.

M. Héron de Villefosse annonce que la ville de Paris vient d'acquérir les documents réunis au nombre de 9,837 par feu M. Théodore Vacquer pour la topographie ancienne de Paris. Conformément à l'avis de la Commission des travaux historiques, l'achèvement du plan de Paris à l'époque romaine commencé par M. Vacquer a été confié à M. Hochereau qui s'est engagé à terminer ce plan en temps utile pour qu'il puisse figurer à l'Exposition de 1900. — MM. Héron de Villefosse, Longnon et Cagnat ont pu examiner une partie des papiers de M. Vacquer. Ils ont été surtout frappés des constatations qu'il a pu faire lui-même sur le terrain à diverses reprises et qui ont servi à fixer d'une manière certaine l'emplacement du théâtre romain de Paris. Les substructions de cet édifice existent encore sur le coteau qui domine la rive gauche de la Seine, au-dessous du lycée Saint-Louis, entre la rue Racine et la partie de l'ancienne rue de la Harpe absorbée aujourd'hui par le boulevard Saint-Michel. Jules Quicherat avait déjà donné d'importantes indications sur ce point dans un mémoire que la mort ne lui permit pas d'achever et qui a été publié par MM. R. de Lasteyrie et A. Giry. Ce sont les relevés de M. Vacquer qui ont servi de base à l'exposé de Quicherat.

M. Croiset, président, annonce la mort de M. Allmer, correspondant national.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Devéria, décédé au mois de juillet dernier. Les votants étant au nombre de 33, la majorité absolue est de 17. Au premier tour, M. Henri Omont obtient 11 voix; M. Edmond Pottier, 19, et M. Noël Valois, 3. En conséquence, M. Pottier est élu membre ordinaire de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Dieulafoy fait une communication sur les monuments archaïques du Forum romain. En s'aidant de la topographie du terrain occupé par le Forum et d'édifices dont l'antiquité ne peut être contestée, il commence par établir la permanence de certaines directions et de certaines voies. Étudiant alors les constructions archaïques, il montre que du profil des bases on peut inférer qu'elles datent des dernières années de la royauté et de l'avènement de la République. Puis il montre que chacune des directions fournies soit par les constructions archaïques soit par le dallage noir coïncident avec les axes dont il a donné la définition et notamment avec la direction des rostres anciens. Il en résulte que partie des constructions archaïques qui n'avaient pas encore été signalées devraient sans doute être attribuées à la tribune du comitium et que le dallage noir serait le *lapis niger* que les textes placent derrière les rostres. Enfin, l'excavation profonde entourée d'une margelle et comprise entre les deux bases moulurées serait la tombe mal définie que le *lapis niger* signalait quand elle fut enfouie et disparut sous un sol nouveau et surélevé.

M. le Dr Hamy communique, de la part de M. E. Chantre, de Lyon, une note sur trois cimetières gaulois du Bas-Dauphiné, trouvés à Leyrieux, Rives et Genas. Les mobiliers funéraires découverts dans ces sépultures sont analogues à ceux qu'on a précédemment exhumés en Franche-Comté, en Bourgogne et en Champagne; leur étude montre une fois de plus l'homogénéité des populations gauloises auxquelles ces diverses nécropoles doivent leur origine.

M. Théodore Reinach communique un document nouveau sur l'histoire artistique du ve siècle. C'est un papyrus récemment publié par MM. Grenfell et Hunt et contenant des débris de fastes olympiques correspondant aux années 480 à 448 a. C. En fixant la date d'un certain nombre de victoires d'athlètes célébrées par les poètes ou les statuaires, ce document apporte une contribution capitale à l'histoire littéraire et artistique de la Grèce. Il fournit notamment des indications précieuses pour la biographie de Pindare, Bacchylide, Pythagore de Rhégium, Myron, Polyclète et Naucydès.

Séance du 8 décembre 1899.

M. le Secrétaire perpétuel introduit en séance M. Edmond Pottier, élu membre ordinaire le 1er décembre, et dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 25 décembre — 1899

J. B. Bury, **The second temple of the Pythian Apollo** (extrait de l'*Hermathena*, vol. X, n° 25). Dublin, 1899.

Cet important mémoire, publié dans un recueil peu lu en France, mérite d'être résumé avec quelque détail.

Les inscriptions de Delphes ont montré que le temple du VIe siècle, connu de Pindare et d'Euripide, fut démoli par un tremblement de terre en 373 avant J.-C. et lentement reconstruit à partir de cette époque. Pausanias ne sait rien de cet épisode; il ne sait pas non plus que le nouveau temple fut brûlé en partie par les Illyriens au temps de Mithridate et que la restauration n'en fut achevée que sous Néron. Il croit encore avoir sous les yeux un monument de la seconde moitié du VIe siècle. Toutefois, les sculptures qu'il décrit dans les frontons — Artémis, Latone, Apollon, les Muses, le coucher du Soleil, Dionysos et les Thyades — étaient certainement postérieures, puisqu'il les attribue à Praxias, élève de Calamis, et à Androsthènes. Or, Calamis travaillait encore en 427 avant J.-C. et un de ses élèves (c'est toujours M. Bury qui parle) a pu sculpter vers 360 [1], date qui convient assez aux frontons du temple restauré après la catastrophe de 373.

Avant la construction du sanctuaire connu de Pindare et d'Euripide, le même emplacement avait été occupé par un temple du VIIe siècle, qui fut brûlé en 548. Nous pouvons ainsi dresser le tableau suivant :

Temple A. 650 (?) à 548. Brûlé.

1. Cette hypothèse est inadmissible. Il faut admettre que Pausanias s'est trompé en disant que Praxias était élève de Calamis, ou bien qu'il y a eu deux Calamis, comme pourrait le faire supposer Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 71.

Temple B. 548-510 à 373. Renversé.

Temple C. 373-300 à 83. Brûlé en partie.

Temple C'. — 50 (?) + 50 à 400 (?). C'est le temple C restauré (vu par Pausanias).

On possède des détails sur la construction du temple B, facilité par la générosité des Alcméonides d'Athènes. Le temple devait être en *poros* : ils firent le devant (τὰ ἔμπροσθε τοῦ νηοῦ, c'est-à-dire la face orientale) en marbre. L'architecte qu'ils employèrent à cet effet fut Spintharos de Corinthe.

Maintenant, si l'on lit avec attention le chœur de l'Ion d'Euripide (v. 190-217) — chœur de jeunes Athéniennes devant le temple de Delphes — on ne peut évidemment y chercher que la description des sculptures du temple B, et non de celles du temple C dont parle Pausanias. Ces dernières ont disparu sans laisser de traces [1] ; mais il subsiste des fragments du fronton ouest du temple B. Ces sculptures, en poros, comprennent une femme drapée marchant à gauche, peut-être combattant, un homme drapé marchant à gauche, un homme agenouillé, un torse d'homme nu, un fragment de cheval. M. Homolle a songé à une Gigantomachie. L'originalité du mémoire de M. B. consiste en ceci, qu'il a retrouvé la mention de cette Gigantomachie dans le chœur de l'*Ion*, universellement considéré, jusqu'à présent, comme se rapportant aux seules métopes. La même idée avait traversé l'esprit de M. Homolle (*Bull. corr. hell.*, t. XX, p. 652), mais il l'avait repoussée aussitôt. Voyons les arguments qui la font accepter de M. B. et, à cet effet, traduisons librement les vers d'Euripide :

Demi-chœur. Regardez ! Voilà l'hydre de Lerne que tue le fils de Zeus.

Demi-chœur. Je vois auprès de lui un compagnon levant une torche ; n'est-ce pas le compagnon du fils de Zeus, Iolaos ?

Demi-chœur. Et regardez ce guerrier monté sur un cheval ailé qui terrasse le monstre à trois corps (Bellérophon et la Chimère).

Demi-chœur. *Je porte partout mes regards. Regardez le combat des Géants sculpté dans ces..... de pierre.*

Demi-chœur. Nous regardons de ce côté, chères amies (ὧδε δερκόμεθ', ὦ φίλαι).

Les mots que nous soulignons constituent l'argument essentiel de M. Bury. A son avis, ceux qui précèdent (παντᾶ τοι βλέφαρον διώκω) indiquent que les jeunes filles, après avoir examiné la métope d'Héraclès tuant l'hydre et celle de Bellérophon tuant la Chimère, portent leurs regards *ailleurs* et que la Gigantomachie *n'est pas une métope*. Le vers 206 se lit ainsi dans les manuscrits :

σκέψαι κλόνον ἐν τείχεσι λαΐνοισι Γιγάντων.

Hermann et Welcker avaient corrigé τύκαισι λαΐναισι ; M. B. écrit :

σκέψαι κλόνον ἐν τύποισι λαΐνοισι Γιγάντων,

1. On a supposé qu'elles avaient été détachées et transportées à Constantinople.

ce qui me semble excellent, τύποι signifiant les sculptures d'un fronton dans ce fragment de l'*Hypsipyle* d'Euripide (éd. Didot, p. 799) :

Ἰδού, πρὸς αἰθέρ' ἐξαμίλλησαι κόραις,
γραπτοὺς ἐν αἰετοῖσι προσβλέπων τύπους.

M Bury se figure cette Gigantomachie sur le modèle de celle du vieux temple de l'Acropole d'Athènes, si heureusement restituée par MM Studniczka (*Ath. Mitth.*, t. XI, p 185) et Schrader (*ibid*, t. XXII, p 59). Elle se composait de trois groupes de combattants, et non, comme les sculptures des frontons d'Égine, de deux troupes opposées.

La seule difficulté, c'est que le chœur d'Euripide est censé regarder la face orientale du temple, qui était en marbre, et que les trois fragments conservés du fronton Est — figures de femmes au repos — n'appartenaient certainement pas à une Gigantomachie. Mais l'objection n'est pas insurmontable; l'auteur de l'*Ion* ne vise pas à l'exactitude d'un Périégète et, d'ailleurs, les jeunes filles formant le chœur pouvaient être censées faire le tour du temple. Ne suffisait-il pas que l'existence d'une Gigantomachie sur un des frontons fût connue du poète et de son public athénien ?

Salomon Reinach.

Gevaert (C. A.) et Volgraff (J. C.). **Les Problèmes musicaux d'Aristote.** Ier fascicule. Gand, Hoste, 1899. Grand in-8°, 164 pages.

Il n'est guère besoin d'insister sur l'intérêt que présente le chapitre XIX des *Problèmes* d'Aristote pour l'histoire musicale de l'antiquité : n'est-ce pas là, par exemple, que Helmholtz a découvert la preuve du rôle du tonique mélodique que jouait la mèse dans la mélopée ancienne, découverte qui a éclairé d'un jour nouveau toute la question des gammes grecques? A l'intérêt historique s'ajoute, pour appeler l'attention des philologues, l'extrême corruption du texte ; défiguré par un nombre vraiment stupéfiant de bourdes et de gloses, il est, par endroits, absolument incompréhensible. Aussi, ce casse-tête a-t-il depuis quelques années exercé la sagacité de plusieurs musicologues, parmi lesquels je citerai, dans l'ordre chronologique, M. Ruelle, M. d'Eichthal et moi-même, le regretté Karl von Jan, et le professeur Stumpf de Berlin Ce n'est pas d'aujourd'hui non plus que M. Gevaert s'occupe des *Problèmes musicaux*. Il les avait plusieurs fois rencontrés sur son chemin en élaborant sa magistrale *Histoire de la musique dans l'antiquité*, et dès cette époque il avait fait connaître quelques très heureuses « émendations », dues à son ami Adolphe Wagener. Non content de ces premières escarmouches, M. G. a voulu couler à fond l'énigmatique et irritant opuscule en lui consacrant une édition spéciale, pour laquelle il s'était assuré le concours de Wagener. La mort récente de cet excellent

helléniste a quelque peu retardé l'exécution du projet; mais M. G. n'est pas homme à laisser tomber une idée une fois conçue : chez lui la ténacité égale le savoir, ce qui n'est pas peu dire. Le collaborateur perdu a trouvé un successeur dans la personne de M. Vollgraff, et grâce aux efforts réunis des deux, ou plutôt des trois savants, voici enfin l'ouvrage entré en voie de publication. Le plan en est simple : d'abord le texte grec des *Problèmes* disposés dans un ordre rationnel[1], et accompagnés de l' « apparat », critique indispensable, en regard une traduction française ; puis vient un commentaire musical très développé, qui est l'œuvre personnelle de M. G. et qui reprend un à un tous les problèmes, avec une introduction en tête de chaque section. Le fascicule qui vient de paraître comprend le texte et la traduction en entier, et le commencement — environ le tiers — du commentaire musical ; le reste formera la matière de deux autres fascicules On trouvera peut-être que c'est beaucoup pour un opuscule assez court, et, en somme, assez niais ; mais il faut observer que pour M. G. le texte n'est souvent qu'un prétexte. Il a saisi avec joie cette occasion de reprendre en sous-œuvre, pour la troisième fois, sous forme d'introductions et de digressions, son exposé de la musique grecque et cet exposé ne fait double emploi avec aucun des deux précédents : car si M. G. est un redoutable adversaire qui ne se laisse pas facilement réfuter, à la réflexion il se déjuge souvent lui-même et sa bonne foi ne recule jamais devant la crainte puérile de la palinodie. C'est donc dans ce commentaire musical, encore inachevé, qui réside le principal intérêt de l'ouvrage ; on y retrouve à chaque page les brillantes facultés, les multiples connaissances historiques et techniques, enfin le style souple et coloré[2] que M. G. a mis au service d'une étude, que nul savant d'aucun temps n'a dominée plus complètement dans toute son ampleur et toute son étendue.

L'inconvénient d'une association entre un helléniste distingué, mais dont l'autorité est encore restreinte, et un musicologue aussi universellement estimé que M. Gevaert, c'est que le premier aura nécessairement pour le second quelques complaisances, qu'il pliera trop volontiers la constitution ou l'interprétation du texte aux secrets desirs — quelquefois inspirés par des vues *a priori* — de son collaborateur. La franchise m'oblige de dire que la société Gevaert et Vollgraff n'a pas toujours échappé à cet écueil. Je compte le montrer en détail dans un prochain article de la *Revue des études grecques* où je reprendrai pas à pas, avec M. d'Eichthal, la critique du texte et de la traduction ; mais dès à présent, je veux donner un exemple sur lequel je n'aurai sans doute pas

1. Cet ordre est à peu près identique à celui que M. d'Eichthal et moi avions adopté (*Revue des Études grecques*, 1892).

2. N'est-ce pas, par exemple, une très jolie caractéristique que celle-ci (p. 130) : « le timbre aigrelet et pétillant » du clavecin ?

à revenir, puisqu'il se trouve dans une partie de hors d'œuvre, étranger aux *Problèmes*. Un certain nombre de textes grecs, inexpliqués et jusqu'à nouvel ordre inexplicables, parlent de deux opérations exécutées sur les syringes qu'ils désignent par les verbes καταστᾶν et ἐπιλαβεῖν : dans le premier cas le son devient plus aigu, dans le second plus grave. Quelle que soit la nature de l'instrument considéré — flûte de Pan ou appareil adapté aux *auloi* — καταστᾶν ne peut signifier que « tirer en bas », ἐπιλαβεῖν « saisir, arrêter ». M. G. traduit ces termes (p. 122) par « déboucher » et « boucher » et bâtit là-dessus tout une théorie. Or, non seulement il n'est pas vrai que « ces significations ne sont nullement forcées », mais elles sont totalement étrangères à la langue grecque. Les analogies qu'invoque M. G., pour justifier cette traduction, sont des plus étranges : le flamand (!) *elene flesch aftrekken* « déboucher une bouteille » et l'expression τὴν ῥῖν' ἐπιλαβεῖν « se boucher le nez ». Je ne sais pas le flamand et ne veux donc pas me prononcer sur l'origine de la métaphore renfermée dans *aftrekken* ; mais si l'on a pu traduire ῥῖν' ἐπιλαβεῖν par « se boucher le nez », c'est simplement qu'en « saisissant » fortement son nez, en le « pinçant », on intercepte les conduits olfactifs : il n'est nullement question là d'un *bouchage* effectif, avec un *bouchon*, comme celui que M. G. admet pour la syringe. L'explication proposée par M. G. manque donc du fondement *sine qua non* : la possibilité grammaticale, et M. V. n'aurait pas dû la laisser passer. Il répondra peut-être qu'elle se trouve dans une partie du volume qui est l'œuvre exclusive de son collaborateur ; mais l'hélléniste qui est M. V. n'assume-t-il pas, même snr ces parties, une certaine responsabilité morale ? Et M. V. est un bon helléniste : car il a proposé, chemin faisant, au moins une douzaine de corrections heureuses au texte des *Problèmes*. S'il a consenti, de temps en temps, à oublier son grec, c'est donc par complaisance.

Une seconde critique que j'adresserai à l'œuvre de ces deux savants, c'est de n'avoir pas tracé une démarcation assez nette entre les *énoncés* et les *solutions* des *Problèmes*. Une étude déjà longue de ce recueil m'a convaincu des propositions suivantes : 1° les énoncés circulaient dans les écoles indépendamment de toute réponse et, par conséquent, en comportaient plusieurs ; 2° lorsque le texte n'en est pas altéré, ils sont, en général, raisonnables ; il n'en est pas de même des solutions, dont beaucoup sont l'œuvre de grammairiens tout à fait ignorants ou ineptes ; 3° dans certains cas l'énoncé était déjà corrompu *avant* la rédaction de la reponse que nous possédons ; le solutionniste ayant sous les yeux un texte absurde ne pouvait y faire qu'une réponse absurde. Tel est, par exemple, le cas du problème XLII (A 3) où l'énoncé original devait porter διὰ τί ἐάν τις ψήλας τὴν ὑπάτην ἐπιλάβῃ, ἡ νήτη μόνη δοκεῖ ὑχηχεῖν ; du problème XVI *a* (B 2) qui n'était qu'un doublet de XXXIX *a* (B 1) (lire ὁμοφώνου au lieu de συμφώνου) ; du problème XLIX (E 2) qui portait probablement à l'origine μελικώτερον mais où l'auteur de la réponse a sûrement *lu* μαλακώτερον, etc. On comprend l'importance et les consé-

quences de cette constatation : les énoncés peuvent servir à expliquer des énoncés, et les solutions des solutions, mais il n'est pas légitime d'interpréter les énoncés à l'aide des solutions ou *vice versa*. Surtout il ne faut pas se hâter de mettre entre crochets tout ce qui, dans les réponses, paraît erroné ou absurde ; il suffit d'y mettre ce qui n'offre aucun sens. Enfin il est dangereux de tirer des conclusions historiques ou esthétiques de telle réponse d'un grammairien étranger aux choses musicales et qui invente souvent de toutes pièces une théorie pour expliquer un énoncé *altéré* ou *mal compris*.

Je ne veux pas aborder ici l'examen des questions de détail, qui sera mieux placé ailleurs. Mon principal objet a été de signaler tout de suite l'important travail de MM. Gevaert et Vollgraff, qui marquera dans l'histoire du texte des *Problèmes*. Il me sera permis aussi, en mon nom et au nom de mon collaborateur, de remercier ces Messieurs de l'attention qu'ils ont accordée à notre publication et des nombreux emprunts. loyalement signalés, qu'ils y ont faits.

Théodore Reinach.

The ecclesiastical history of Evagrius with the scholia. edited with introduction, critical notes and indices by J. Bidez and L. Parmentier. London, Methuen, 1898 ; xiv pp., un tableau, 285 pp. In-8°. Prix : 10 sh. 6.

Cette édition inaugure la collection anglaise des historiens byzantins dirigée par M. Bury. Évagrius est le dernier des continuateurs d'Eusèbe. Il appartient au ive siècle, mais il rapporte des événements anciens d'après des sources que nous ne connaissons plus. Sa narration commence aux préliminaires du concile d'Éphèse et s'arrête à l'année 594, embrassant ainsi plus d'un siècle et demi. C'est le premier récit d'ensemble que nous possédions des origines et des premiers développements du nestorianisme et du monophysisme. Mais il contient aussi nombre d'autres renseignements précieux. L'histoire profane lui est tout particulièrement redevable.

MM. Bidez et Parmentier étaient bien préparés à donner cette édition. Ils ont éclairci récemment le problème de Nicéphore Calliste. Cet historien de la première moitié du xive siècle a fait de nombreux extraits des livres XIV-XVIII d'Évagrius. Il semblait que pour éditer Évagrius, il fallait d'abord établir le texte de Nicéphore, équivalent d'un manuscrit perdu. Mais ce manuscrit, nous l'avons dans le manuscrit même d'Évagrius dont s'est servi Nicéphore. C'est le *Baroccianus 142*, du commencement du xive siècle. On peut ainsi se faire une idée de la méthode de Nicéphore. C'est celle d'un érudit consciencieux et intelligent. Il reproduit les documents avec le plus grand soin. Il éclaircit par des conjectures les passages obscurs ou mutilés. Nicéphore n'est pas le faussaire que l'on a dit. Mais son rôle est peut-être encore plus

intéressant. Le *Baroccianus* contient les tables des livres II-VI conservées également par le *Laurentianus 69, 5* (*L*) du xi[e] siècle et par le *Patmiacus 688* du xiii[e] siècle (*P*). Ces deux derniers manuscrits ont perdu la table du livre I[er], tandis le *Baroccianus* en possède une, expressément attribuée à Nicéphore. MM. B. et P. ont montré qu'il n'y avait aucune raison sérieuse de mettre en doute cette assertion. Or le copiste de cette table semble avoir cessé d'écrire quand le volume a été relié. Par contre, d'autres parties de notre manuscrit actuel sont également attribuées à Nicéphore : une table détaillée de Sozomène, des extraits de Josèphe, la signature : Κύριε, βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Νικηφόρῳ Καλλίστῳ. Il ne peut y avoir de doute. Les diverses parties du *Baroccianus* ont été préparées pour l'usage de Nicéphore et réunies par ses ordres. C'est le premier *Corpus* des historiens ecclésiastiques, ou plutôt un essai de *Corpus*, car jusque-là on n'avait que des groupements partiels. Nicéphore avait entrepris ce recueil en vue de sa grande histoire ecclésiastique. Ces conclusions, qui donnent un intérêt particulier à la physionomie de Nicéphore, auraient besoin, il est vrai, d'être confirmées par une étude et au besoin une identification de l'écriture des notes marginales du manuscrit. La démonstration est cependant assez poussée pour permettre de négliger Nicéphore dans l'établissement du texte d'Évagrius [1].

Les éditeurs, outre le *Baroccianus*, qui est collationné pour la première fois, font entrer en ligne deux autres manuscrits, un *Laurentianus* 70, 23 (fin du xii[e] siècle), signalé déjà par M. de Boor, et un manuscrit de Patmos (688 du catalogue Sakkelion), du xiii[e] siècle. Ce dernier manuscrit a été l'objet d'une étude spéciale des éditeurs dans la *Revue de philologie* [2]. Cet article contient aussi des renseignements sur les devanciers de MM. Bidez et Parmentier, renseignements plus détaillés que ceux de leur introduction. On y voit que notre connaissance du texte a réalisé de grands progrès par leurs soins. L'édition princeps de Robert Étienne (1544) avait été faite d'après une mauvaise copie parisienne du *Baroccianus*. Celle d'Henri de Valois (1673) était fondée sur la précédente, mais aussi sur une collation partielle du *Laurentianus* 69, 5, du xi[e] siècle, le plus ancien manuscrit connu, et sur une assez bonne copie du *Baroccianus* provenant de la bibliothèque de Le Tellier. Grâce à l'autre *Laurentianus* et au manuscrit de Patmos, MM. B. et P. ont pu établir une classification des sources et donner à leur texte une base critique. Les manuscrits se répartissent en deux familles, dont l'une comprend le *Laurentianus* 70, 23 et l'autre, les trois autres manuscrits principaux, ainsi que le premier correcteur du *Laurentianus*, 70, 23. Les manuscrits du xv[e] et du xvi[e] siècles sont des copies directes ou indirectes du Baroccianus.

---

1. *Revue de l'instruction publique en Belgique*, XL, 3[e] livr., 1897, pp. 161-175.
2. XX, 1896, pp. 115-124.

MM. Bidez et Parmentier ont mis en tête du texte d'Evagrius un tableau chronologique des empereurs, des papes, des patriarches et évêques de Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem Deux tables alphabétiques terminent le volume. La deuxième, *index graecitatis*, est une véritable étude de la langue de leur auteur. Grâce à ces efforts, cet écrivain ecclésiastique reçoit enfin les soins nécessaires et les historiens, comme les byzantinistes, pourront l'étudier en toute sûreté.

Paul Lejay.

H. Wœlfflin. **Die klassische Kunst. Eine Einführung in die italienische Renaissance.** Munich, Bruckmann, 1899. In-8°, ix-279 p., avec 110 gravures.

Il y a bien de l'esprit et du savoir dans ce petit livre qui, dédié à la mémoire de Jacob Burckhardt, fait honneur à l'élève reconnaissant autant qu'à l'enseignement qui l'a formé. Ce n'est pas une histoire de l'art italien de la Renaissance, ni même une course rapide à travers les chefs d'œuvre et sur les sommets; une école entière, et des plus importantes, celle de Venise, est restée en dehors des considérations de l'auteur. Cette lacune serait inexcusable dans un résumé didactique; elle s'explique dans un ouvrage de doctrine, dont l'idée maîtresse peut s'énoncer comme il suit. S'il est vrai que l'art, dans ses diverses manifestations, reflète les tendances des milieux où il se développe — témoin le caractère religieux de l'art du moyen âge, solennel du siècle de Louis XIV, libertin du xviiie siècle à ses débuts, déclamatoire du xviiie siècle finissant — l'action du milieu ne rend pas compte de ce qui est proprement artistique dans l'œuvre d'art, du développement de la vision esthétique. C'est là une étude qui doit être poursuivie pour elle-même, en dehors de toute préoccupation religieuse, historique et morale. Or, si l'on cherche les lois de ce développement dans l'art de la Renaissance italienne, comparé à celui du xve siècle, on reconnaîtra, par exemple, que l'ordre dispersé des compositions tend de plus en plus vers l'unité, que l'expression des émotions, d'abord concentrée dans les physionomies, se dégage avec une force croissante des figures entières, que les tableaux perdent en largeur pour gagner en hauteur, afin de faciliter l'intelligence immédiate de l'ensemble. De ces lois et d'autres encore, dont il faut chercher l'énoncé et la preuve dans le livre lui-même, M. Wölfflin a cité d'intéressants exemples, rendus sensibles par de petites similigravures très soignées. Que l'on compare avec lui — c'est un vrai plaisir — la *Transfiguration* de Giovanni Bellini à celle de Raphaël, puis cette dernière à celle de Louis Carrache; que l'on considère le *Meurtre de Pierre Martyr* dans les deux compositions de Gentile Bellini et du Titien; ou, dans le domaine de la sculpture, que l'on se rende compte de l'intervalle énorme qui sépare la *Vierge et*

l'enfant de Benedetto da Majano du même sujet traité par Michel Ange. M. W. n'a pas institué, tant s'en faut, toutes les comparaisons utiles auxquelles peut prêter le vaste répertoire de l'art italien; on regrettera peut-être qu'il n'ait pas insisté sur le *Sposalizio* et figuré quelques-unes de ces compositions, d'abord si gauches, qui aboutissent au chef d'œuvre de la Brera. Mais il a montré la voie à ceux qui voudront, dans l'enseignement de l'art, substituer une étude féconde et vraiment suggestive au sec exposé des biographies d'artistes et à l'inutile énumération de leurs œuvres. On voudrait qu'un livre aussi intelligemment conçu fut traduit en français, ne fût-ce que pour aiguiller sur une voie nouvelle ceux qui professent un peu partout, aujourd'hui, l'histoire de l'art, sans trop comprendre en quoi l'histoire de l'art est plus intéressante que celle de la botanique. Malheureusement, le style un peu touffu de M. W. n'est guère fait pour encourager un traducteur; pour ma part, je reculerais devant cette tâche, et ne voudrais pas la conseiller à autrui.

Dans l'appréciation des œuvres et des maîtres, M. W. témoigne d'une indépendance de bon aloi et de bon exemple. Il n'admire pas aisément ni sans réserve. Ainsi (p. 16) il déclare, avec toute raison, que les tableaux de Filippo Lippi sont mal construits, que la distribution des figures y est vicieuse; il reproche à Filippino d'être quelquefois « grossier et trivial »; il met à sa vraie place Ghirlandajo, peintre charmant, mais, à tout prendre, d'une intelligence médiocre (*ein massives Gemüt*, p. 181); il déclare « foncièrement laid » (*grundhæsslich*) le *David* de Michel Ange (p. 50). La séduction magique exercée depuis quatre siècles par Raphaël ne l'aveugle pas davantage sur les inégalités d'un génie dont il semble que la domination touche à sa fin.

Comment M. Wölfflin peut-il encore affirmer (p. 73), vingt ans après la démonstration contraire de Morelli, que Raphaël s'est entièrement formé à l'école du Pérugin? Il suffit cependant d'ouvrir les yeux pour voir que Raphaël, tant dans sa première jeunesse que dans sa période de maturité, a été dominé par une toute autre influence [1]. P. 118, le portrait d'Inghirami n'est plus à Volterra, mais à Boston; c'est, je crois, le premier tableau de Raphaël qui ait passé l'Atlantique; un second, qui serait au Louvre sans la guerre de 1870, celui du roi de Naples et du duc de Ripalda (cf. Vitet, *Rev. des Deux-Mondes*, mars 1870), vient de trouver un asile définitif au Musée de New-York.

Salomon Reinach.

1. Ce n'est pas Morelli, mais Villot (dans sa *Notice* des tableaux italiens du Louvre) qui a reconnu le premier l'action de Timoteo Viti sur Raphaël.

LMANN. **Russisc -Preussisch Politik unter Alexander I und Friedrich Wil elm III bis** 1806. Leipzig, Duncker et Hunblot, 1899. VI-318 p.

La politique de la Prusse, depuis l'avènement de Frédéric-Guillaume III jusqu'à la chute de Napoléon, ne cesse pas d'attirer l'attention des historiens et, bien qu'on fût tenté de supposer qu'après les travaux et les publications de Ranke, de Bailleu, d'Oncken, de Hüffer, de Duncker, de Lehmann, — pour ne citer que quelques uns des noms les plus connus, — nous n'avons plus grand chose à apprendre sur une période si soigneusement étudiée, le livre de M. Ulmann ne sera pas consulté sans profit. Des archives de Berlin, de Vienne et de Schwerin, il a rapporté plus d'un détail intéressant et des citations caractéristiques; il a surtout fait un très heureux usage des recueils d'origine russe, que ses prédécesseurs n'avaient pas sans doute ignorés, mais auxquels ils n'avaient pas toujours prêté une attention suffisante. M. U se défend modestement d'avoir voulu écrire une histoire générale : mais est il possible d'écrire une monographie des rapports de la Prusse et de la Russie sans être sans cesse entraîné à des digressions, et comment comprendre l'attitude respective de Frédéric-Guillaume III et d'Alexandre Ier si nous ne suivons en même temps le développement de la politique de Napoléon et de François Ier? — De là, — et ce serait peut-être le reproche le plus grave à faire au livre de M. U., — une certaine obscurité : le plan est un peu flottant, quelques pages semblent inutiles et d'autre part nous n'y trouvons pas toujours tout ce qu'il nous serait nécessaire de savoir. Il est juste d'ajouter que tel qu'il a été conçu, le livre s'adresse moins au grand public qu'aux historiens; ils n'y rencontreront sans doute aucune révélation bien imprévue; mais bien des points importants sont éclairés d'une lumière plus vive et la physionomie des principaux personnages se dessine avec une singulière netteté. Tel qu'il est, le travail de M. U. sera bien accueilli par tous ceux qui essaient de pénétrer le secret de la politique impériale.

De chacune des études nouvelles ressort plus clairement la responsabilité personnelle de Frédéric-Guillaume III dans la catastrophe de 1806. — « Les gens qui connaissent bien le roi, écrivait dès 1803 l'envoyé anglais à Berlin, affirment qu'il fait consister le souverain bien dans l'absence de souci et d'inquiétude ». L'éducation et les échecs du règne précédent lui avaient laissé une sorte de répulsion nerveuse pour toutes les résolutions fortes, et l'expédition de Champagne avait développé en lui son aversion instinctive de la guerre. « Je comprends le péril, répondait-il à Alexandre qui lui demandait de ne pas permettre l'occupation du Hanovre par les Français, mais toute mesure de nature à provoquer la guerre me répugne infiniment. La guerre la plus heureuse ruinera bien plus sûrement mes provinces que des usurpations passagères. Je vous avoue, Sire, mais à vous seul, que tant que ces usurpations seront tolérables et telles que l'honneur pût les supporter, je

préférerai certains sacrifices plutôt que de me résoudre à ramener un état de choses plus malheureux encore ». Vivre et laisser vivre, telle était sa devise, et ainsi qu'il arrive d'habitude, il avait fait un système de ses dispositions intimes : le programme qu'il s'était tracé avant son avènement au trône et qui n'était que la contre-partie de la politique de Frédéric-Guillaume II, se résumait dans l'abstention : «ne pas se mêler des choses qui ne vous regardent pas, ne pas se laisser séduire par une fausse gloire, se méfier des alliances dont il n'est pas toujours aisé de prévoir les entraînements. » Dans ce pays où auparavant tout était sacrifié à l'idée de l'état, le nouveau monarque songeait moins à la puissance de la monarchie qu'au bonheur des individus. Ce prince, qui n'avait pas d'imagination, ne manquait pas de bon sens : il était assez clairvoyant pour apercevoir les maux dont souffraient l'administration et l'armée, et assez modeste pour ne se faire aucune illusion sur ses talents de souverain et de général. Trop faible pour corriger les abus qu'il soupçonnait, trop jaloux de son autorité pour remettre à des mains plus énergiques l'œuvre de réforme indispensable, il n'avait d'autre but que d'éviter les risques suprêmes, les périls extrêmes qui sont la pierre de touche des peuples et de leurs conducteurs. Si par hasard les circonstances l'acculaient à une décision grave, sa volonté entêtée d'inertie lui indiquait aussitôt quelque échappatoire, et bien qu'il se piquât de loyauté, ses indécisions ressemblaient alors à de la duplicité. Sous le coup de l'émotion que lui causait la violation de la neutralité de la Prusse par Bernadotte, il acceptait une convention que la Russie avait quelque droit de regarder comme un engagement formel : à peine l'avait-il signée, qu'il cherchait un terrain d'entente avec Napoléon. A t-il ordonné à Haugwitz qu'il envoyait au camp de l'Empereur « d'assurer dans tous les cas la paix entre la France et la Prusse »? — La question est assez obscure et M. U. a des doutes, mais si le texte est suspect, le sens du moins des instructions qu'avait données le roi, n'est pas contesté.

Les ministres avaient les mains liées; ils connaissaient trop bien les tendances de leur maître pour proposer les mesures énergiques qu'eût exigées la situation, et lors même qu'ils arrachaient au cabinet quelque résolution qui paraissait décisive, les résultats qu'ils en espéraient étaient aussitôt détruits par les brusques retours et les oscillations du roi. Entre Haugwitz, Hardenberg, les membres du cabinet civil avec Lombard et Beyme, les conseillers militaires, la responsabilité s'émiettait et disparaissait. M. U. qui a cherché à établir le rôle de chacun des principaux ministres, n'arrive pas lui-même à nous présenter toujours une solution bien nette; la question ne pourrait être résolue que par une comparaison minutieuse des textes très nombreux qui ont été publiés et il est permis de se demander si elle a vraiment un grand intérêt.

L'excuse des fautes de Frédéric-Guillaume, on la trouve, au moins en partie, dans l'attitude de la cour de Russie. Une sympathie très vive

entraînait le roi de Prusse vers le Tsar, et cette sympathie, il la croyait partagée. Ce fut là une des causes de ses erreurs : il ne prenait pas au tragique les périls qui le menaçaient à l'ouest, parce qu'il estimait qu'au premier signal les armées russes accourraient à son aide. Il ne se trompait pas complètement, mais il ne tenait pas assez compte de certaines tendances très particulières du caractère d'Alexandre. Le Tsar, dont un des traits essentiels était une vanité fort chatouilleuse et un besoin maladif de plaire, n'était pas indifférent à l'amitié qu'il rencontrait à Berlin ; il aimait à paraître aux yeux de la reine Louise dans l'éclat romanesque de ses vertus de paladin, et il y avait dans le culte discret qu'il lui rendait tout un apparat mystique qui flattait son imagination et lui imposait certains devoirs qui lui étaient chers. Mais il n'avait ni assez de constance, ni assez d'énergie pour sacrifier à ses penchants sentimentaux les ambitions et les traditions politiques que représentait ce que l'on appelait en Russie l'opinion publique. Bien qu'il eût en aversion la politique de Catherine II, il en subissait très profondément l'influence, et il mettait une souplesse et une ingéniosité extrêmes à parer de motifs généreux des préoccupations très réalistes. Il se disait libéral, et il était sincère, mais il entendait le libéralisme comme les monarques éclairés du XVIII[e] siècle ; à ce point de vue, il se rapprochait singulièrement des Conventionnels et de Napoléon I[er]. Comme eux, il voulait le bonheur du monde, mais à sa manière, et il n'admettait pas que d'autres ne partageassent pas son idéal. Il prêchait une croisade, et il exigeait que tout le monde le suivît. Fils de la révolution qu'il combattait, dit très justement M. U., il n'admettait aucune neutralité, et il regardait volontiers comme des traîtres tous ceux qui n'étaient pas disposés à s'enrôler sous sa bannière ; en même temps qu'il s'indignait des violences de l'Angleterre, il n'eût pas hésité à commencer la guerre qu'il entreprenait pour affranchir l'Europe du despotisme napoléonien en supprimant la liberté et l'indépendance individuelle des divers états. « Il faudra surprendre ces malheureux Prussiens, disait-il en 1805 à l'envoyé autrichien, et si nous voyons qu'il n'y a que la force pour les déterminer, leur tomber sur le corps sans les avertir ».

En somme, dit encore M. U., il eût volontiers traité la Prusse comme Napoléon traitait le royaume de Naples. Ces tendances d'Alexandre, curieux mélange d'intolérance idéaliste, de fanatisme philosophique, d'ambitions obscures et d'atavisme autocratique, étaient entretenues par les conseils que lui murmuraient ses ministres. Ses confidents, qui ne s'entendaient sur rien, étaient tous d'accord pour tenir en pauvre estime la Prusse et son souverain, et aucun ne s'effrayait à la pensée de lui faire violence. Quelques-uns allaient plus loin et, sans préparer un conflit, en caressaient volontiers la pensée, ainsi le grand-duc Constantin et le prince Adam Czartoryski qui fut dans cette période l'inspirateur ordinaire du Tzar. Une rupture avec la Prusse eût permis en effet de réparer l'injustice que Frédéric II avait imposée à Catherine et de

reconstituer un royaume de Pologne sous le protectorat russe. Le plan était séduisant, il flattait les fibres les plus secrètes de l'âme du Tsar qu'il n'a cessé de hanter : il ne pardonna pas à Napoléon d'avoir failli lui enlever la gloire de ressusciter un peuple, et dans la haine dont il le poursuit dès lors, il entre au moins autant de jalousie que de crainte. En 1805, il se fût évidemment résigné sans trop de peine à punir de ses faiblesses ce royaume de Prusse qui manquait à ses devoirs les plus évidents.

Frédéric-Guillaume III ne soupçonnait pas les arrière-pensées de la cour de Pétersbourg, mais quelles que fussent ses sympathies pour Alexandre, il savait que la Russie a de brusques retours : « une alliance avec elle est chose scabreuse, disait-il, parce qu'elle peut se retirer sous le plus léger prétexte, même sans faire la paix, en laissant aux autres le soin de se tirer d'affaire comme ils peuvent ». Il songeait en parlant ainsi à la politique de Catherine II et de Paul Ier : les événements de 1805 et 1807 devaient prouver que ses préoccupations n'étaient pas sans fondement. Surtout il se cabrait contre la désinvolture avec laquelle on le traitait, contre la pression qu'on prétendait exercer sur lui ; les pages que M. U. a consacrées à analyser la lutte qui s'établit ainsi dans l'âme de Frédéric-Guillaume III, partagée entre son désir de ne pas s'aliéner l'amitié du Tsar et les brusques réveils de son amour-propre, comptent parmi les plus curieuses du livre et elles sont de nature à expliquer bien des faits postérieurs. La Prusse ne saurait avoir trop de reconnaissance pour la Russie, mais celle-ci a souvent réclamé avec une insistance un peu lourde la gratitude à laquelle elle avait droit et les Tsars ont trop souvent considéré leurs voisins comme des vassaux et des protégés.

Si l'on joint à cela la crainte très vive que lui inspirait l'armée française, on ne s'étonnera pas que Frédéric-Guillaume III ait opposé une si longue résistance à tous ceux qui cherchaient à l'entraîner à une rupture avec la France et que la convention de Potsdam qui semblait annoncer son entrée dans la coalition n'ait été qu'une sorte de chemin détourné pour aboutir au traité du 25 février 1806, qui soumettait la Prusse à Napoléon. Mais Frédéric-Guillaume ne voulait pas plus s'inféoder à la France que se soumettre à la Russie, et au moment même où il acceptait malgré lui les cadeaux onéreux et compromettants du vainqueur d'Austerlitz, il cherchait à Pétersbourg un appui éventuel contre son nouveau et redoutable protecteur. C'était ce que l'on appellerait aujourd'hui une contre-assurance, écrit spirituellement M. U. Le jeu est dangereux et des diplomates plus subtils que Frédéric-Guillaume III s'y sont brûlé les doigts.

C'est ici que s'arrête le récit de M. U. Il n'a pas de conclusion : cela nous permet d'espérer qu'il compte poursuivre ses études. La période de 1806 à 1814 est en somme moins bien connue que celle qui précède ; M. Ulmann qui joint au goût de la précision un sens psychologique très pénétrant, nous apportera certainement des renseignements précieux

sur les points restés encore obscurs de cette époque si agitée et si importante de l'histoire de la Prusse et de l'Europe.

E. Denis.

Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870, essai de critique de la guerre franco-allemande jusqu'à la bataille de Sedan, par de Woyde, lieutenant-général de l'état-major général russe. Ouvrage traduit avec l'autorisation de l'auteur par le capitaine Thiry, d'après la version allemande (2e édition) revue et corrigée par le général de Woyde. Paris, Chapelot. 1900. 2 vol. in-8, xiii, 409 et 507 p.

Cet ouvrage de 900 pages aurait pu être, du moins dans la traduction française, considérablement allégé, et (ce que l'éditeur aurait sans doute agréé) réduit en un seul volume. Il contient, ce nous semble, bien des longueurs, bien des répétitions, et la partie narrative est à la rigueur, assez inutile, à quiconque a lu les principaux ouvrages sur la guerre franco-allemande. Mais la partie critique est très remarquable. Le général de Woyde y développe avec beaucoup d'insistance et de force cette idée que l'une des causes essentielles des victoires de l'Allemagne et des revers de la France, c'est la manière complètement opposée dont les chefs en sous-ordre se sont comportés. Ces chefs ne se bornèrent pas dans l'armée allemande à exécuter les projets du commandement suprême ; ils les développèrent et les complètèrent, ils réparèrent les fautes inévitablement commises par les chefs supérieurs, ils déployèrent une activité qui eut parfois des succès tout à fait inattendus. Dans l'armée française, au contraire, ils n'avaient pas le droit de faire acte d'initiative. Dès la bataille de Forbach — c'est par elle que commence l'ouvrage — on les voit habitués à la subordination aveugle, passifs, inertes, et, par suite, méconnaissant l'importance de l'offensive et le rôle de la cavalerie, manquant de renseignements, tâtonnant. Napoléon III, donnant ses ordres, ne fait pas connaître ses intentions ; le roi de Prusse donne des *directives* ou instructions générales qui laissent aux chefs en sous-ordre toute liberté dans les détails d'exécution. L'un veut prendre toutes les dispositions ; l'autre compte sur l'intelligence de ses lieutenants. Treize ans après la guerre, Bazaine se plaint que Ladmirault ait, sans le consulter, légèrement modifié l'emplacement d'une division !

Aussi — pour entrer un peu dans le détail — ce sont les chefs en sous-ordre qui, à Forbach, transforment en victoire une bataille sans but et sans espoir parce qu'ils entrent successivement en ligne avec énergie, parce qu'ils montrent, depuis le commandant de brigade jusqu'au chef de train, une remarquable décision. A Wissembourg, ils viennent au secours les uns des autres (Kirchbach, Bose, Sandrart au secours de Bothmer) et ne se bornent pas à marcher au canon ; ils se préoccupent de se diriger sur le point convenable, d'assurer leur liaison réciproque ; leur esprit de camaraderie qui ne vise qu'à faire converger l'effort de

toutes les fractions vers un but commun, supplée à l'absence d'ordres supérieurs. A Frœschwiller, ils donnent les mêmes preuves d'habileté, obvient pareillement aux négligences du commandant en chef, atténuent, annulent les fautes du prince royal; toutes leurs opérations reposent sur une judicieuse appréciation des circonstances; ils continuent la bataille. contrairement à l'ordre reçu, parce qu'ils ont conscience du but qu'il faut atteindre, parce qu'ils ont confiance dans leur propre jugement, parce qu'ils ont la volonté assez ferme pour oser agir sous leur responsabilité. A Borny, leur conduite prouve que leur horizon intellectuel s'étendait bien au delà des limites de leur mission spéciale et des obligations de leur service particulier; aucun d'eux ne reste dans le cadre étroit que lui impose sa tâche de la journée; « aucun ne se regarde comme en dehors de l'organisme commun; chacun se reconnaît membre actif de la grande communauté, il la sent vivre en lui, lui tâte le pouls, et s'attache avec un soin jaloux à pourvoir à tous ses besoins, sans hésitation, hardiment, rapidement, il sait prendre les meilleures résolutions » (I, 250). A Gravelotte, Alvensleben, se heurtant soudain aux Français, ne témoigne aucune appréhension et loin d'hésiter, d'attendre des ordres, attaque incontinent avec une audace impétueuse, achève son périlleux déploiement au débouché de la forêt, s'empare d'une position de défense où il se maintient en face de toute l'armée de Bazaine; mais il compte sur les camarades, et les camarades accourant de loin, de très loin, l'appuient à l'instant où il va succomber. A Noisseville, Pritzelwitz qui couvre à Laquenexy les magasins de Remilly, ne balance pas à renforcer la gauche menacée, à lui envoyer deux brigades, à diminuer l'effectif de son propre détachement. A Beaumont — la première rencontre que le haut commandement ait prévue depuis Wissembourg et fait entrer en ligne de compte dans ses dispositions, — les chefs en sous-ordre, se conforment, non à la lettre, mais au sens et à l'esprit des ordres reçus (II, 257). A Sedan, ils font de la marche contre le front et le flanc droit des Français un mouvement enveloppant; mais le roi Guillaume et Moltke connaissent ce qu'ils valent; ils savent que ces « chefs en sous-ordre », présents sur les lieux, voyant de très près les détails, sauront assurer l'exécution ininterrompue des mouvements qui ne peuvent être connus du grand quartier général, et voilà pourquoi le commandement, dit M. de Woyde, s'abstient d'une manière presque *ascétique* de diriger directement, formellement les troupes (II, 449).

En revanche, dans l'armée française, les chefs en sous-ordre s'en tiennent à la lettre de l'ordre donné, et il semble que chacun, en considérant sa situation, ne compte pas sur le voisin, que chacun se sente seul, regarde involontairement en arrière (I, 93, 95). A Forbach, le général de division Stülpnagel ne croit pas déroger à sa dignité en amenant de sa personne une batterie et un escadron sur le champ de bataille, et tous les chefs allemands cherchent à imprimer au combat leur impulsion,

s'ingénient à trouver les emplacements d'où ils peuvent le mieux voir, s'efforcent de se procurer le plus de renseignements possible ; ils se portent en avant pour connaître la marche de l'action et s'entendre avec leurs collègues. Les chefs français restent collés à leurs divisions et Metman, Montaudon, Castagny n'informent pas Frossard de leur approche, ne se mettent pas en relation avec lui. « Élevés à l'école d'une centralisation poussée jusqu'à ses dernières limites, et n'ayant pas l'habitude d'agir d'après leurs propres inspirations, dès qu'ils se trouvent abandonnés à eux-mêmes et sans ordres fermes pour un cas isolé, ils ne songent qu'à se soustraire à une situation qui les obligerait à prendre une résolution spontanée ; ils évitent une rencontre, non par peur, non par crainte de l'ennemi, mais pour se soustraire à la responsabilité qu'ils encourraient en prenant de leur propre initiative une décision. Mais quand le général en chef comprime systématiquement la pensée de ses subordonnés et prétend manier ses troupes tout seul, comme s'il s'agissait de pièces aux échecs, il ne devra pas s'étonner d'avoir à ses côtés, aux heures difficiles d'une campagne, non des auxiliaires énergiques, mais de simples pions ».

Ce système de centralisation a causé de même l'échec de Wissembourg : Mac-Mahon écrit qu'il ira voir si l'on doit laisser, ou non, un bataillon dans cette ville, et avant qu'il arrive, le bataillon est prisonnier : « en voulant tout prescrire lui-même, le commandement suprême n'arriva à rien » (I, 117).

A Frœschwiller, ne reconnaît-on pas les mêmes fautes, les mêmes erreurs qu'à Forbach ? Sans s'assurer que des renforts se présenteront en temps utile, sans se renseigner exactement sur l'adversaire, Mac-Mahon livre bataille par suite de cette *force passive*, de « cette inertie qui porte les chefs français à se cramponner aux vues et décisions d'autrui », parce que Frossard a recommandé de défendre la ligne de la Lauter, puis, derrière cette ligne, la position de Wœrth. Le général de Failly s'attarde parce qu'il croit avoir devant lui des forces supérieures lorsqu'il n'a que des patrouilles, et perd son temps à se défendre et à se couvrir contre un ennemi imaginaire (I, 187, 189, 194).

A Gravelotte, le 16 août, y a-t-il un seul chef français qui sache de quoi il s'agit, qui comprenne qu'il doit, qu'il peut se porter en avant de la manière la plus résolue ? Malgré leur supériorité numérique et leur bravoure, les Français perdent la bataille : leurs généraux ne font que des attaques isolées et stériles ; Ladmirault qui pourrait envelopper, écraser la gauche des Allemands, hésite, tergiverse, prend des mesures de défense contre une simple brigade qui, elle, ose l'assaillir, la repousse et ne la poursuit pas, et, sous prétexte qu'il a devant lui des « forces supérieures », des « masses énormes », exécute la grande charge de cavalerie, si maladroite et si inutile. « A Gravelotte, comme à Forbach et à Frœschwiller, deux systèmes différents étaient en présence, et la victoire échut au plus parfait : l'un se manifesta par une activité absolument

pleine de vie et d'intelligence, spontanée et fructueuse ; l'autre, par une routine opiniâtre et une inaction funeste » (I, 407).

Il est inutile d'insister davantage ; d'un bout à l'autre de l'ouvrage l'auteur a démontré que la *centralisation* étouffa chez les « chefs en sous-ordre » des armées françaises tout esprit d'initiative, qu'ils ne purent profiter des chances de succès qui s'offraient à eux, et qu'ils éprouvèrent la défaite lorsque la victoire aurait dû leur appartenir de plein droit (II, 465). Mais le général de Woyde ne se contente pas de cette intéressante démonstration ; il émet, au cours du récit, une foule de jugements qui ont leur prix : on notera, par exemple, ce qu'il dit du rôle joué par Steinmetz et des fautes du haut commandement allemand : Moltke eut tort, au début de la guerre, de ne pas délimiter nettement les zones de marche des armées ; il resta trop longtemps à Mayence, à une grande distance derrière les troupes d'invasion ; il amena la situation critique où le III° corps se trouva le 16 août, en prenant tardivement des dispositions pour éclairer la rive gauche de la Moselle. Mais « le commandement suprême de l'armée allemande eut le mérite de se préparer systématiquement dans l'ensemble, comme dans le détail, à la lutte imminente, et, pendant la guerre, il se signala en choisissant des buts élevés, clairement désignés, et en cherchant à les atteindre au moyen d'opérations extrêmement énergiques, dirigées en connaissance de cause ; la capitulation des deux armées ennemies était certes un résultat que ce commandement, secondé par l'esprit de résolution de ses chefs en sous-ordre, méritait d'obtenir. »

A. C.

— La *Bulle d'or* est la grande charte des Hongrois. Elle date de 1222 et forme ainsi, avec la charte anglaise (1215), le document le plus ancien des drois et des prérogatives d'un pays, surtout de la noblesse, en face du pouvoir royal. M. Géza Ferdinandy vient de consacrer à cette Bulle une étude très approfondie qui a été couronnée par l'Académie hongroise (*Az arany bulla*. Budapest, Académie, 1899, 182 p.). L'auteur considère cette charte au point de vue juridique et historique, en discute les termes, remonte aux circonstances qui l'ont fait octroyer par André II et s'efforce surtout de démontrer la valeur qu'on attribuait à la Bulle aux différentes époques de l'histoire hongroise. Il établit que cent ans après sa promulgation, elle était presque tombée dans l'oubli ; que sous les Anjou qui voulaient établir la féodalité à l'instar des pays occidentaux, il a fallu renouveler ou supprimer certains articles et que la Bulle n'a obtenu sa grande importance dans la vie publique des Magyars que sous les Jagellons et à l'avènement des Habsbourg (1526) lorsqu'il fallut défendre l'autonomie. Quoique le célèbre article qui accorde à la noblesse et au clergé le droit de s'insurger, si le roi viole la constitution, fut aboli en 1687 sous Léopold Ier, il n'en restait pas moins le droit de la résistance passive, c'est-à-dire le droit de refuser les impôts et le contingent militaire non votés par la Diète. Et la Hongrie usait de cette prérogative toutes les fois que la constitution était supprimée ; la dernière fois pendant la réaction de 1849 à 1861. L'esprit de la Bulle d'or se

retrouve ainsi dans les lois de 1848 qui sont devenues la base du compromis de 1867. — J. K.

— M. André Veress vient de consacrer une étude à l'interrègne en Transylvanie pendant les années 1551-1556, avec le sous-titre : *L'action diplomatique de la reine Isabelle* (*Erdély fejedelmi interregnuma.* 1551-1556 — Budapest, Académie, 1899. — 128 p.). La reine Isabelle de Hongrie, fille de Sigismond Ier, roi de Pologne, avait épousé, en 1539, Jean Zàpolya que la Transylvanie et une partie de la Hongrie avaient reconnu roi contre Ferdinand Ier de la maison Habsbourg. Après la mort de Jean (1540), son fils, Jean Sigismond, âgé d'un an, fut proclamé roi et sa mère devint régente. Isabelle put se maintenir jusqu'en 1551, année où elle fut forcée d'abdiquer. Elle s'en alla avec son fils d'abord à Cassovie, puis en Pologne et ne revint qu'en 1556, aidée par les Turcs. Elle mourut en 1559 ; son fils resta sur le trône jusqu'en 1571 M. Veress a surtout étudié, d'après les documents des archives étrangères, les démarches diplomatiques que la reine avait faites pendant les cinq ans de son absence, pour assurer de nouveau le trône à son fils. La France favorisa ses prétentions : François Ier, en s'alliant avec les Turcs, promit aide et secours à Jean Zàpolya et une correspondance s'établit dès lors entre les agents français en Orient et les princes de Transylvanie ; une partie de cette correspondance fut publiée par E. Charrière (*Négociations de la France dans le Levant*) ; le reste, conservé dans les archives des Affaires étrangères à Paris, est encore inédit, notamment en ce qui concerne le soulèvement de Thœkœli et de François II Ràkoczy. De même, Henri II promit, en 1552, à la veuve de Jean Zàpolya son intervention et il écrit alors à d'Aramon, ambassadeur à Constantinople, qu'il fera tout son possible pour « aider audit jeune Roy (Jean Sigismond) à recouvrir son royaume : qui est œuvre charitable et digne du nom que je porte, et que j'ay en recommandation pour l'amitié qui a esté entre le feu Roy mon père, et le sien ». Grâce aux documents conservés aux archives de Vienne, de Varsovie et de Léopol, M. Veress a pu reconstituer l'histoire des négociations que la malheureuse veuve entreprit en faveur de son fils.

— L'historien de l'ordre des Cisterciens en Hongrie, M. R. Békefi, publie dans les Mémoires de l'Académie une brochure très intéressante sur les « lois et règlements de 1621 en vigueur à l'école supérieure des réformés de Sarospatak » (*A sarospataki ev. ref. fœiskola 1621-iki tœrvényei.* Budapest, 1899, 78 pages). Cette ville du comitat de Zemplén est un des plus anciens foyers de l'enseignement secondaire et supérieur en Hongrie. Dès le commencement de la Réforme, vers 1530, l'école qui florissait déjà au XVe siècle, passait aux mains des Réformés, qui en firent un établissement de premier ordre. Georges Ier Rakoczi, seigneur de la ville avant de devenir prince de Transylvanie, et sa femme, la riche Suzanne Lorantffy, étaient, au XVIIe siècle, les grands protecteurs de cette école qui forme encore aujourd'hui l'élite des Calvinistes. C'est la princesse qui, après la mort de son mari (1648), fit installer une imprimerie près de l'établissement et appela, en 1650, Amos Coménius à la direction du collège. Le grand pédagogue y passa quatre ans et y rédigea son célèbre *Orbis Pictus*. M Békefi démontre que les règlements du XVIe siècle sont calqués sur ceux de l'Université de Wittemberg ; mais que les statuts et lois de 1621 dont il a retrouvé le manuscrit original à Maros-Vasarhely montrent, outre l'influence de Wittemberg, celle des écoles du Palatinat. Après avoir esquissé le mode de recrutement des professeurs. les matières enseignées, le plan d'études, l'éducation religieuse et morale, la discipline, l'administration et la vie intérieure du collège, l'auteur publie le manuscrit latin *in extenso* (p. 44-78). Il est curieux de voir que le corps enseignant, dans son beau zèle pour les exercices latins et grecs, avait

défendu l'emploi de la langue magyare. Pourtant, c'est de cette école que sortirent presque tous les écrivains et savants hongrois. Au XVIII[e] siècle, la langue nationale y fut cultivée avec ardeur, alors que dans les écoles des Jésuites l'usage du latin seul était permis. — J. K.

— M. Gabriel TÉGLAS, l'épigraphiste bien connu de l'ancienne Dacie et des pays du Bas-Danube, vient de publier un « Examen critique des passages d'Hérodote relatifs à la Dacie ». (*Herodotos Daciara vonatkozo foeldrajzi adalékainak méltatasa.* Budapest, Académie, 1899. 64 pages, avec une carte des affluents de l'Istros). Ce travail est appelé à modifier complètement les commentaires donnés jusqu'aujourd'hui du livre IV, chap. 48-49 d'Hérodote. Depuis l'étude de Charles Goos : *Studien zur Geographie und Geschichte des Trajanischen Daciens* (Hermannstadt, 1874), tous les historiens et géographes ont accepté ses identifications des affluents de l'Istros : Pyretos, Tiaranthos, Araros, Naparis et Ordessos. M. Téglas, après avoir consacré plusieurs années d'études à cette contrée et déchiffré les inscriptions des cataractes du Bas-Danube, est aujourd'hui à même de déterminer exactement les noms actuels de ces fleuves. Pyretos est le Pruth, Tiaranthos est le Szeret, (en roumain *Siret*). Araros est la Prahova, Naparis qu'Hérodote compte, par erreur, parmi les affluents de l'Istros, est le Danaper qui se jette dans le Dnieper ; Ordessos est l'Ardsis. Au cours de son étude M. Téglas explique encore d'autres noms de l'ancienne géographie : le fleuve Athrys s'appelle aujourd'hui Jantra ; Noes est l'Ozma ; Artanes est le Vid ; Skios est l'Isker ; l'Atlas est l'Olt ; l'Auras que Goos et Schafarik identifiaient avec le Zsil, est le Karas près de Versecz ; Tibisis est le Temes, et Maris, le principal fleuve des Agathyrses, est la Maros. A la fin de son étude, le savant épigraphiste dit quelques mots sur les voies de communication entre la Dacie et la Grèce. Sa contribution mérite toute l'attention des commentateurs d'Hérodote. — J. K.

— Parmi les derniers travaux de l'éminent ethnographe et folkloriste des pays des Balkans, M. Adolphe STRAUSZ, dont les travaux sur la Bosnie et l'Herzégovine ont reçu un si bon accueil, il faut mentionner : 1° Une étude sur la *Roumanie économique et ethnographique* (*Romania gazdasagi ès néprajzi leirasa.* Budapest, Lampel, 1899, 95 pages, avec des illustrations). Ce livre destiné au grand public donne un aperçu très exact du jeune royaume dont l'auteur constate le prodigieux essor dans ces trente dernières années. Dans un style alerte, M. Strausz expose le caractère du peuple roumain, sa constitution et sa législation, son industrie, ses voies de communication, jette un coup d'œil sur l'instruction publique et la littérature, en un mot sur toute la vie intellectuelle et économique des Roumains. Une belle description de la capitale du pays termine ce volume qui doit faire connaître les ressources encore peu exploitées du royaume. — 2° Le livre consacré aux Bulgares est encore plus important. Il est publié en allemand. (*Die Bulgaren.* Ethnographische Studien, Leipzig, Grieben, 1898. 477 pages). Cette contribution très précieuse au folklore bulgare se divise en six chapitres : *Kosmogonische Spuren*, *Dæmonen*, *Schicksalsglauben*, *Festgebræuche*, *Volksmedizin*, *Totengebræuche* et donne un grand nombre de légendes et de contes poétiques dans d'excellentes traductions. — Connaissant à fond les pays du Bas-Danube et entretenant des relations suivies avec leurs savants, M. Str. a fondé cette année une revue sous le titre : *Die Donaulaender. Zeitschrift für Volkskunde*, éditée par Charles Graeser à Vienne, Leipzig et Budapest. Elle est destinée à établir un lien entre ces pays dont l'union seule garantit la force et la liberté nécessaires à leur développement, à faire connaître au reste de l'Europe le mouvement littéraire et scientifique des Balkans et principalement leur ethnographie,

à servir les intérêts économiques de la Hongrie, de la Roumanie, de la Serbie et de la Bulgarie. La Revue est strictement scientifique. Les noms des collaborateurs en sont le garant. Dans les six premiers fascicules nous trouvons des articles de Dragomanow (*Les légendes slaves sur le sacrifice des enfants*), de Milicevic (*Le paysan serbe dans sa jeunesse*), de Saineanu (*Les mauvais esprits dans la superstition roumaine*), de Kunos (*La fête de la distribution du Helva* (*gâteau*) *à Ada-Kaleh; Les Plaisanteries de Hodcha Nasreddin*) de Spicer (*La civilisation croate*), de Smicikles (*Les commencements du culte chez les Croates*) de Munkacsi (*Les commencements des rapports ethniques entre Hongrois et Slaves*), de Zichy (*Mes expéditions en Asie*), de Lilek (*Le mariage en Bosnie et en Herzégovine*). Outre ces articles, la revue donne des comptes rendus bibliographiques et retrace le mouvement économique et industriel. Les *Donaulænder* pourront ainsi rendre un grand service aux pays de l'Occident qui ignorent encore, en grande partie, la vie intellectuelle de cette partie de l'Europe. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 décembre 1899.

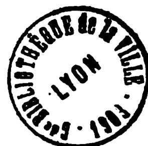
L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre, en remplacement de M. Joachim Menant, décédé. — Les candidats qui restent en présence, après le retrait des candidatures de MM. Léopold Hervieux et Jules Lair, sont MM. Henri Cordier, Emile Guimet, Charles Joret, le duc de La Trémoïlle et Th. Reinach. — Le nombre des membres présents étant de 44, la majorité absolue est de 23 suffrages. — Au premier tour, M. Cordier obtient 7 voix; M. Guimet, 1; M. Joret, 7; M. le duc de La Trémoïlle, 18; M. Reinach, 11. — Au second tour, M. Cordier obtient 3 voix; M. Guimet, 0; M. Joret, 6; M. le duc de La Trémoïlle, 24; M. Reinach, 11. — En conséquence, M. le duc de La Trémoïlle est élu membre libre de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Eugène Révillout fait une communication sur les formes légales de l'adoption en Egypte et à Rome.

M. Dieulafoy présente quelques observations.

Léon Dorez,



Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 27-28 Trente-troisième année 3-10 Juillet 1899

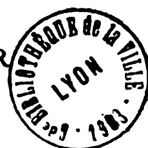
REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28



Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Athene e Roma, n° 9 : E. GERUNZI, Traduzione di alcuni inni omerici. — G. KROLL, Superstitioni degli antichi. — C. PUINI, Il Ta-Ihsin o l'impero romano negli storici cinesi.

The Academy, n° 1415 : BOWDEN, The religion of Shakspeare. — LEACH, A history of Winchester College. — RAWNSLEY, Life and nature at the English lakes; RUMNEY, Sprogues on the fells; NEILSON, Annals of the Solway until 1307. — FISHER, The mediaeval Empire. — Em. THOMAS, Roman life under the Caesars. — TILLE, Yule and Christmas in the Germanic year. — Homage to Boz. — Horace Smith and Lockhart (Beavan).

— N° 1416 : JUSSERAND, Shakespeare in France under the ancient regime. — TURNER, Translations from Puschkine. — Driver and others, authority and archaeology, p. HOGARTH. — Extracts from the diary and autobiography of the Rever. James Clegg, p. KIRKE. — KEANE, Man past and present. — The spectre of Byron at Venice.

The Athenaeum, n° 3738 : Sir William HUNTER, A history of British India. — ROBERTSON, A short history of freethought. — Les poésies de Mallarmé. — LEACH, A history of Winchester College. — Letters of Benjamin Jowett, p. ABBOTT and CAMPBELL. — Evagrius, p. BIDEZ and PARMENTIER. — St John Damascène, transl. by Mary ALLIES. — STILLMAN, Crispi. — MORISOM, Imperial rule in India. — Clara TSCHUDI, Eugenie, Empress of the French. — Two rare records of Commonwealth. — The pronoun « she » (Platt). — Josef Israell's book on Spain (v. W. C.). — KINGSLEY, A history of French art; HARRISSE, Boilly; MALE, L'art religieux du XIIIe siècle en France. — The new Rembrandt.

— N° 3739 : LUBBOCK, Memories of Eton and Etonians. — SNELL, The XIV century. — Mary BATESON, Records of the borough of Leicester, 1103-1327. — Poems of Emile Verhaeren, trad. Alma STRETTELL. — Payne, History of the new world called America, II. — MAHAFFY, A history of Egypt under the Ptolemaic dynasty. — HAWKINS, Horae synopticae. — Historical finds (Scott). — The metrical psalms and the Court of Venus (Ch. C. Stopes). — Cyrus THOMAS, Introd. to the study of North American archaeology. — Notes from Rome. — A Washington sundial.

Literarisches Centralblatt, n° 24 : EHRLICH, Der Pentateuch. — STAERK, Proleg. zu einer Gesch. der israel. Vætersage; Zur Gesch. der hebr. Volksnamen. — Hessisches Urkundenbuch, p. WYSS, III. — LOYE, Les archives de la chambre apostolique au XIVe siècle (cf. *Revue*, n° 17). — CARTELLIERI, Philipp August, II (très bon). — MEINARDUS, Der Katzenelnbogische Erbfolgestreit, I, 1, 2. — NAUMANN, Asia. — WUNDERER, Polybios-Forschungen, I, Sprichwœrter u. sprichwœrtliche Redensarten bei Polybios (louable). — Senecae ad Lucilium epist. p. HENSE. — MORF, Gesch. der neueren franz. Literatur, I (très recommandable). — NISSEN, Beitræge zur englischen Synonymik (estimable). — The gast of Gy, p. SCHLEICH. — KROKER, Die Ayrersche Silhouettensammlung. — MELON, Etude comparée des langues vivantes d'origine germanique, I (sûr et important). — Leo WIENER, The history of yiddish literature in the XIX century (« vaillant essai »). — Festschrift für Otto Benndorf. — VOGLER, Lorenz Spengler.

— N° 25 : DELEHAYE, La lettre du Christ tombée du ciel. — LÆNGIN, Der Christus der Gesch. (cf. *Revue*, n° 26). — CHERFILS, Wronski. — HÜLSEN, Bilder aus der Gesch. des Kapitols. — MUMMENHOFF, Der

Reichsstadt Nürnberg geschæftl. Entwickelungsgang. — Schwarz, Die kaiserliche Sommerresidenz Favorita auf der Wieden in Wien 1615-1746. — Eliade, De l'infl. française sur l'esprit public en Roumanie (cf. *Revue*, n° 19). — Hamelle, Hommes et choses d'outremer (cf. *Revue*, n° 24). — Oechelhaeuser, Die deutschostafrikanische Centralbahn. — Rieker, Grundsætze reformierter Kirchenverfassung. — Samml. der griech. Dialektinschriften, II, p. Collitz. — Olcott, Studies in the word formation of the Latin inscr. (soigné et sans prétention). — Cloetta, Die Enfances Vivien, ihre Ueberlieferung, ihre cyclische Stellung (fouillé). — Hoefler, Deutsches Krankheitsnamen-Buch. (très instructif). — Kont, Lessing et l'antiquité, II (utile et important). — F. Ewart, Gœthes Vater (cf. *Revue*, n° 24). — Setælæ, Suomen Kielioppi. — Frömmel, Kinderreime. — Buchwald, Adrian de Vries.

CONGRÈS INTERNATIONAL
D'HISTOIRE DES RELIGIONS

Sur l'initiative des professeurs de la Section des sciences religieuses de l'École pratique des Hautes-Etudes, à la Sorbonne, et avec l'autorisation de la Direction de l'Exposition universelle de 1900, un *Congrès international d'histoire des religions* se réunira à Paris du 3 au 9 septembre 1900. Le Congrès projeté est exclusivement de nature historique. L'histoire des religions, qui a pris au XIXe siècle son plein développement, a sa place marquée dans la grande revue des conquêtes de l'esprit humain, où sera dressé pour le XXe siècle le bilan du siècle finissant. Elle est appelée à fournir des contributions chaque jour plus importantes à notre connaissance du passé de l'humanité et à jeter une lumière toujours plus vive sur les problèmes moraux et sociaux. Il est à désirer que tous ceux qui ont à cœur ses progrès apprennent à se connaître réciproquement. Il est de leur intérêt de se concerter sur les voies et moyens de lui donner une plus large place dans l'enseignement des Universités et de traiter ensemble certaines questions qui sont spécialement à l'ordre du jour. Il y aurait profit pour tous ceux qu'isolent les uns des autres leurs études particulières, à se trouver pour quelques instants réunis sur ce terrain commun de recherches scientifiques. La Commission espère que les amis de l'histoire des religions, historiens, théologiens, philologues, sociologistes, ethnographes, folkloristes, etc., répondront en grand nombre à son appel et que les maîtres de tous pays apporteront un concours efficace à la réunion. On est prié d'adresser les adhésions à MM. Jean Réville et Léon Marillier, secrétaires de la Commission, *à la Sorbonne*, et de faire connaître le plus tôt possible à quelle section on se propose d'apporter un concours actif. Les cotisations devront être adressées à M. Philippe Berger, trésorier du Congrès, quai Voltaire, 3, à Paris.

RÈGLEMENT DU CONGRÈS

Art. 1er. Le Congrès d'histoire des religions se réunira à Paris, le lundi 3 septembre 1900. Il durera une semaine.

Art. 2. Les séances d'ouverture et de clôture auront lieu au Palais des Congrès à l'Exposition. Les autres séances se tiendront à la Sorbonne.

Art. 3. Les travaux du Congrès comporteront des séances générales et des séances de sections.

Art. 4. Les Sections seront au nombre de huit, qui pourront, suivant les circonstances, être groupées ou subdivisées en sous-sections, savoir : I. *Religions des non-civilisés. — Religions des civilisations américaines précolombiennes* — II. *Histoire des religions de l'Extrême-Orient (Chine, Japon, Indo-Chine, Mongols, Finnois).* — III. *Histoire des religions de l'Egypte.* — IV. *Histoire des religions* dites *sémitiques :* A. *Assyro-Chaldée, Asie antérieure* ; B. *Judaïsme, Islamisme.* — V. *Histoire des religions de l'Inde et de l'Iran.* — VI. *Histoire des religions de la Grèce et de Rome.* — VII. *Religions des Germains, des Celtes et des Slaves. — Archéologie préhistorique de l'Europe.* — VIII. *Histoire du Christianisme.* (*à sous-sectionner en : Histoire des premiers siècles, du moyen âge et des temps modernes*).

Art. 5. Les déclarations d'adhésion au Congrès devront être adressées aux Secrétaires à la Sorbonne.

Art. 6. La souscription est fixée à un minimum de dix francs. Les adhérents au Congrès recevront gratuitement les comptes rendus imprimés des séances et les publications qui pourront être faites par le Congrès.

Art. 7. Les travaux et les discussions du Congrès auront essentiellement un caractère historique. Les polémiques d'ordre professionnel ou dogmatique sont interdites.

Art. 8. Un programme de questions relatives à chaque Section sera distribué à l'avance aux adhérents du Congrès pour servir de base aux discussions, sans préjudice des communications libres.

Art. 9. Toutes les communications destinées au Congrès devront être envoyées aux Secrétaires avant le 1er juillet 1900. Elles devront être écrites en caractères latins.

Art. 10. Dans les communications et dans les discussions seront admises, en dehors du français, les langues latine, allemande anglaise et italienne.

La Commission d'organisation : *Président :* M. Albert Réville; *Vice-présidents :* MM. Alexandre Bertrand, Michel Bréal, Guimet, Maspero, Oppert, Senart ; *Secrétaires:* MM. Léon Marillier, Jean Réville ; *Trésorier :* M. Philippe Berger; *Trésorier adjoint :* M. Toutain.

Membres : MM. Amélineau, Audollent, Bérard (Victor), Berthelot (André), Bonet-Maury, Bruston, Carra de Vaux (le baron), Chavannes, Decharme, Derenbourg (Hartwig), Durckeim, Esmein, Faye (de), Foucher, Henry (Victor), Hild, Huart (Clément), Léger (Louis), Leroy-Beaulieu (Anatole), Lévi (Israël), Lévi (Sylvain), Paris (Pierre), Picavet, Regnaud, Rubens-Duval, Rosny (Léon de), Sabatier, Vernes.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 29 Trente-troisième année 17 Juillet 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, juillet-août : MOSSMANN, La France et l'Alsace après la paix de Westphalie (fin). — RODOCANACHI et MARCOTTI, Elisa Baciocchi en Italie, II. — D'AURIAC, Le marquis de Chamlay. — LARGEMAIN, La fête du 14 juillet 1792 et l'invitation à la Concorde de Bernardin de Saint-Pierre. — *Bulletin* : Berthold Zeller, not. nécr. (Luchaire); Moyen âge et temps modernes, France (Monod, Reuss, Molinier); Angleterre (Bémont). — Fourneaux, Vita Agricolae; D'ARBOIS, La civilisation des Celtes et celle de l'époque homérique ; E. THOMAS, Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère ; SOLMI, Le associazioni in Italia avanti le origini del commune; GARNAULT, Les Rochelais et le Canada, La période consulaire et la Bourse du commerce de la Rochelle; Le commerce rochelais au XVIIIe siècle ; BUCHE, Hist. du studium, collège et lycée de Bourg-en-Bresse ; Rod REUSS, L'Alsace au XVIIe siècle ; COSSA, Hist. des doctrines économiques, trad. par BONNET.

Nouvelle revue rétrospective, n° 61 : Embarquement de l'empereur à Rochefort, notes et lettres de Lallemand. — Fréjus pendant les cent jours. — Henry et Esterhazy, 1789, lettre du lieutenant de maréchaussée Henry au comte Esterhazy, commandant en second du Hainaut. — Siège de Toulon, 1793, journal de Vernes (suite). — Mém. de La Lune 1756-1765 (suite).

Correspondance historique et archéologique, n^c 66 : L.-G. PÉLISSIER, Une relation rimée de la peste d'Aix en 1720; Nouveaux documents sur Robert Guibé, évêque de Tréguier; Une mission à la Guadeloupe en 1644 — Marché pour les provisions de l'hôtel royal des Invalides (1684). — Les cloches de la Samaritaine (1684). — Marché pour le curage d'une fosse à Paris en 1697. — Une expertise au XVIIIe siècle. — Rapport sur un nouveau moyen de procurer de l'eau à Paris (1770). — Cuvier à Bonald. — *Questions* : La bibliothèque du seigneur de Padoue en 1404; Dernier repas des condamnés à mort.

The Academy, n° 1417 : Spinoza. — EGLINTON and LERMINIE, Literary ideals in Ireland. — HOPKINS, An idler in Old France. — LUBBOCK, Memories of Eton and Etonians. — BROCKINGTON, Elements of prose.

— N° 1418 : Nietzsche. — The martyrdom of an empress. — R. H. Quick. — R. G. KINGSLEY, A history of French art, 1100-1889.

The Athenaeum, n° 3740 : Continental literature, juillet 1898-juillet 1899. — Cromwell (ouvrages de BALDOCK, PIKE et sir Richard TANGYE). — Longinus on the Sublime, p. ROBERTS. — CAPELLI, Dizionario di abbreviature. — Nelson at Naples (Badham). — Freethought ancient and modern. — The authorship of the Newe Courte of Venus (Ch. C. Stopes). — Lady Shelley.

— N° 3741 : Lord ROSEBERY, Appreciations and addresses. — Count LÜTZOW, A history of Bohemian literature. — Mrs A. LITTLE, Intimate China. — WARD, Naturalism and agnosticism. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique. — STORR, Life and remains of the rev. Quick. — Nelson at Naples (Laughton). — Helyas, the Knight of the swanne (Sharpe). — The King's Quair and the Romaunt of the Rose (Skeat). — HOGARTH, Authority and archaeology, sacred and profane, essays on the relation of monuments to biblical and classical literature. — The new Rembrandt. — The Basilica Aemilia. — NEWMAN, Wagner.

Literarisches Centralblatt, n° 26 : W. SCHMIDT, Christtiche Dogmatik. — DEUSSEN, Allgem. Gesch. der Philosophie, I, 2. — SCHAEFER, Lichtenberg. — CASTELTI, Gli Ebrei (bon et indépendant). — WILBRANDT, Die attischen Geschlechter vor Solon (parfois juste). — NORDEN, Der vierte Kreuzzug (cf. *Revue*, 1898 n° 46). — Du Cause de Nazelle, Mém. du temps de Louis XIV, p. E. DAUDET. — MULLER, FRITH et FRUIN, Handleiding vor het ordenen en beschrivjen van archiven. — W. MÜLLER, Die Beschiessung von Strassburg 1870. — SEIDEL, Anthologie aus der asiat. Volksliteratur. — Aristophanis Nubes p. LEEUWEN. — HORTON-SMITH, The law of Thurneysen-Havet (cf. *Revue*, n° 25). — PINVERT, Grévin (cf. *Revue*, n° 17). — LENZ, Wörterbuch des Handschuchsheimer Dialects. — EWERS, Deutsche Sprach = und Stilgesch. im Abriss. — Bobé, Lavaters rejse til Danmark 1703 p. REVENTLOW.

— N° 27 : DUHR, Jesuiten-Fabeln. — GERDES, Gesch der salischen Kaiser und ihrer Zeit (très bon). — Die Schweiz im XIX Jahrh. p. SEIPPEL. — DESTOUCHES, 50 Jahre Münchener Gewerbegesch. (instructif). — HEDIN, Durch Asiens Wüsten. — MERX, Aus Muallim Nadschi's Sünbüle. — Fulgentii op. p. HELM (cf. *Revue*, n° 15). — CAPPELLI, Dizionario di abbreviature latine e italiane (très utile). — GÜNTHER, Recht u. Sprache, ein Beitrag zum Thema von Juristendeutsch. — NEUMANN, Aus Hebbel's Werdezeit. — BLAU, Das altjüdische Zauberwesen (clair, parfois trop hardi). — Müller u. Wieseler, antike Denkmaeler zur griech. Götterlehre, 4ᵉ ed. von WERNICKE. — HOHNEISTER, Das Figurenbild in der Kunstphotographie.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : VOWINCKEL, Gesch. u. Dogmatik. — SARTORIUS, Soli Deo gloria. — MARHEINEKES, Christl. Symbolik. — DRUTEN, Geschiedenis der nederl. Bijbelvertaling, II, 1. — BAUMEISTER. Schillers Lebensansicht. — JONES, Lotze. — Eusebius, p. WRIGHT and MCLEAN. — Origines, I, p. KOETSCHAU. — von der GOTTZ, Eine textkrit. Arbeit des X, bezw. VI Jahrh. — DIETER, Laut = und Formenlehre der altg. Dialecte, I. — VANCSA, Das erste Auftreten der deutschen Sprache in den Urkunden (très exact et important). — KÖRTING, Der Formenbau des franz. Namens. — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, VII, p. DOEBNER. — W. SCHMIDT, Die Kirchen = und Schulvisitation im Herzberger Kreise 1529. — UHLIG, Die Veränderungen der Volksdichte im nördlichen Baden 1852-1895. — SCALA, Die Staatsverträge des Altertums (cf. *Revue*, n° 6).

— N° 27 : HOLZINGER, Genesis. — LANG, Bekehrung (Calvins). — Fragmententhargum, p. GINSBURGER. — BLASS, Demosthenes' Genossen u. Gegner, 2ᵉ ed. — NÉMÉTHY, De Libris amorum Ovidianis (manqué). — Zwei Isländ. Gesch p. HEUSLER. — Ein Wiener Stammbuch, GLOSSY gewidmet. — MURKO, Miklosichs Jugend = und Lehrjahre (instructif). — C. THOMAS, Gesch. des Alten Bundes (soigné et pénétrant). — GEBAUER, Kurbrandenburg in der Krisis des Jahres 1627 (fait avec soin). — SCHMITT, Prinz Heinrich von Preussen als Feldherr im siebenj. Kriege, II. — BOCK, Auss einer kleinen Universitätsstadt. — BLUME, Die Beschiessung von Paris 1870-1871. — KEAN, Man past and present. — Das zweite Stralsund. Stadtbuch, I, Liber de Hereditatum obligatione, p. REUTER, LIETZ u. WEHNER. — KNAPP, Piero di Cosimo (bon).

Museum, n° 5 : Comicorum Graec. fragm. p. KAIBEL, I, 1 (Polak). — Velleii Paterculi ad M. Vinicium libri II p. ELLIS (Damsté). — EHNI, Die ursprüngliche Gottheit des vedischen Jama (Kern). — DERUDDER, Cats (Kalff). — Strasburger Goethevorträge (Kossmann). — WASER, Charon, Charun, Charos (Hesseling). — SCALA, Die Staatsverträge des Altertums, I (Gelder). — LEHUGEUR, Hist. de Philippe le Long, I (Pirenne). — RADEMAKER, Did. Camphuysen (Rogge). — Phedon, p. BONNY.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 34 Trente-troisième année 21 Août 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin hispanique, n° 1 : Mérimée, Le Bulletin hispanique. — P. Paris, Tête d'enfant, marbre grec trouvé à Carthagène. — P. Serrano-Gomez, La plaine de la consolation et la ville ibérique d'Ello. — Ibarra y Ruiz, Nouvelle découverte à Elche. — Bourciez, L'agrégation d'espagnol et d'italien. — Despagnet, Le traité de paix entre l'Espagne et les Etats-Unis. — *Gravures :* Ruines du Llano de la consolation; Fragment de la statue découverte à Elche.

— N° 2 : P. Paris, Ornement de bronze trouvé à Marchena. — A. Engel, Nouvelles archéologiques. — P. Paris, Réception de M. José Ramon Melida à l'Académie de San Fernando. — G. Cirot, Un nouveau roi wisigoth. — L. Bordes, Armando Palacio Valdès. — *Bibliographie :* Arco y Moliner, Restos artisticos è iscripciones sepulcrales del monasterio de Poblet (Brutails) ; Menendez Pidal, El poema del Cid y las cronicas generales de Espâna (Mérimée); de Castro, Libro de los Galicismos (Cirot); Font, Bons conseils (Cirot); Melida, Le Viaje a Grecia y a Turquia (Radet). — Radet, Une décision du Conseil de l'Université de Toulouse. — *Gravures* : Une tête grecque trouvée à Carthagène; Ornement de bronze trouvé à Marchena.

— N° 3 : Imbart de la Tour, Une entente intellectuelle avec l'Espagne. — P. Paris, L'âne de Silène, ornement d'un bisellium de bronze trouvé en Espagne. — A. Engel, Godet de noria provenant des mines de Coronada. — Huebner, Epistula scripta in latere nondum cocto et nuper inventa in Hispania. — Morel-Fatio, L'instruction de Charles-Quint à son fils Philippe II, donnée à Palamos le 4 mai 1543. — Le Gentil, Victor Hugo et la littérature espagnole. — *Chronique universitaire* : Mérimée, Quelques documents récents à propos de l'enseignement des langues méridionales. — *Gravures* : Bronze d'Herculanum; Godet de noria provenant des mines de Coronada; Inscription latine sur cuivre trouvée en Estramadure. — *Planches*: L'âne de Silène, ornement d'un bisellium de bronze (collection A. Vives, Madrid).

Nouvelle revue rétrospective, n° 63 : La question juive en 1789 et 1790. — Mém. de la Lune, 1756-1765, fin. — Siège de Toulon, 1793, journal de Vernes, fin.

Revue historique, septembre-octobre : Bourguet, Choiseul et l'Angleterre, Bussy à Londres. — Petit Dutaillis et Monod, Une nouvelle théorie sur la condamnation de Jean sans Terre. — P. Bonnefon, Un mémoire inédit de Dumouriez sur l'Etat de l'Europe en 1773. — Brette, Papiers et corresp. du prince Emm de Salm-Salm pendant la révol. I. — Gallois, Les Grundkarten d'Allemagne. — *Bulletin historique :* France, époque contemporaine (A. Lichtenberger) ; Allemagne et Autriche, histoire grecque (Bauer); Belgique, I (Hubert). — Lettres de MM. des Robert, Marmottan et Hueffer. — *Comptes rendus :* Knoke, Das Caecina — Lager bei Mehrholtz ; Blass, Aristotelis Polit.-Ath. : Kurze, Einhard ; O. Cartellieri, Suger ; G. Hueffer, Korveier Studien ; Guy, Adan de Le Hale ; Jeanroy et Guy, Chansons et dits artésiens du xiii° siècle ; Holtzmann, Wilhelm von Nogaret ; Haller, Concilium Basiliense, II ; Rodocanachi, Les derniers temps du siège de La Rochelle ; Burnet, History of my own times, I ; Desdevizes du Dezert, L'Espagne de l'ancien régime, la société; Reddaway, The Monroe doctrine ; Hazen, Contemporary American opinion of the French Revolution ; Alden, New government west of the Alleghanies before 1780 ; Uhagon, Ordenes militares ; Vianna, Documentos para a historia contemporanea, Jose de Silva Carvalho; Murko, Deutsche Einflüsse

auf die Anfänge der böhmischen Romantik; DRANDAL, Les événements politiques en Bulgarie depuis 1876 jusqu'à nos jours.

Souvenirs et mémoires, n° 15, 15 septembre 1899 : Les Contrôles de l'armée de Condé; état nominatif par compagnies. — *Mélanges :* la folie de Junot; une lettre au prince de Metternich un combat sous le Canigou; un complot anglo-napolitain en l'an VII; journal de la suppression du Parlement d'Aix. — Lettres du maréchal Bugeaud sur la conquête de l'Algérie (suite). — Les mémoires de Madame d'Epinay publiés pour la première fois sur le manuscrit authentique (suite). — Mémoires de Mercier du Rocher, pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée (suite). — *Les livres d'histoire :* Figures de soldats; Bernadotte; Moreau; les généraux Cavaignac.

La Correspondance historique et archéologique, n° 68 : L. G. PELISSIER, Un ruffian vénitien, XVIII° siècle. — Accurse Maynier et une version de César Borgia, 1501. — Vicomte de GROUCHY, Le fief de Mercade, seigneurie de Belleville, 1672. — BOURNON, Documents sur l'Observatoire de Paris, 1784, 1788, 1789. — *Questions* : Le capitaine de Romagnac, 1687; Le docteur Akakia et Fr. Baluze; Antoine Coutel.

The Academy, n° 1427 : SYMONDS, An introd. to the study of Dante. — Sir Alfred LYALL, Antic studies, religions and social. — BECKE and JEFFERY, Admiral Phillip, the founding of New South Wales. — BAKER, Stories of the streets of London. — The embassy of Sir Thomas Roe to the court of the Great Mogul, p. FOSTER. — Devizes Castle.

The Athenaeum, n° 3750 : VLADIMIR, Russia on the Pacific and the Siberian railway; KRAUSSE, Russia in Asia. — LUCAS, Savonarola; PASTOR, History of the Popes, VI. — HASTINGS, A Dictionary of the Bible, II. — Some Gaelic poetry. — GEORGE, Napoleon's invasion of Russia. — Literature of the New Testament. — Em. THOMAS, Rome under the Caesars; BIDEZ et CUMONT, La tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien. — Bifrons and Junius (Sibley). — Lollardry or lollardy. — Jefferson papers. — King Robert the Bruce. — Prof. Peterson. — FOSTER, British miniature painters and their works. — LARROUMET, Nouvelles études d'hist. et de critique dramatique.

Literarisches Centralblatt, n° 36 : HERKENNE, De veteris Latinae Ecclesiastici capitibus I-XLIII. — KUTTER, Wilhelm von St Thierry (manque de clarté et d'objectivité). — LANE-POOLE, Saladin and the fall of the Kingdom of Jerusalem (réussi). — TUMBÜLT, Die Wiedertäufer (instructif et vivant). — KLEINSCHMIDT, Drei Jahrhunderte russischer Politik, 1598-1898 (intéressant). — MONTAGNE, Hist. de la Compagnie des Indes (ni neuf, ni scientifique). — BRUNS, Verfassungesch. des Lübeckschen Freistaates, 1848-1898. — CANSTATT, Das republikanische Brasilien (n'est pas sans mérite). — REISS u. STÜBEL, Reisen in Süd-Amerika. — STÖHR, Algebra der Grammatik (apprend beaucoup). — *Mélanges*, Henri Weil (cf. *Revue*, n° 22). — BAUMGARTEN, Stilist. Untersuchungen zum deutschen Rolandsliede (soigné). — HESSELING, Het Afrikaansch bydrage tot de geschiedenis der nederlandsche taal in Zind-Afrika (étude qui oriente bien). — MERCKEL, Die Ingenieurtechnik im Altertum (remarquable à tous égards). — STRATZ, Die Schönheit des weiblichen Körpers.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 36 : GEPPERT, Die Quellen des Socrates Scholasticus (extrêmement méritoire). — O. RIEMANN, Die Lehre von der Apokatastasis; GEORGE, Religion und Kirche im Zukunftslichte. — MAERKEL, Herbart u. der Religionsunterricht an hoeheren Schulen. — Het leemen wagentje, trad. VOGEL (cf. *Revue*, 1898, n° 5). — Bela

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 40 Trente-troisième année 2 octobre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, n° 46 : *Partie littéraire :* P. GIRARD, Sur un passage interpolé du Prométhée d'Eschyle. — A. E. CONTOLÉON, La déesse Mâ sur des inscriptions de Macédoine. — Th. REINACH, Une stèle grecque funéraire au musée de Blois. — *Chronique ;* H. LECHAT, Bulletin archéologique. — D. B., Correspondance grecque. — Actes de l'Association. — Le Corpus des inscriptions grecques chrétiennes.

— N° 47 : *Partie administrative :* Statuts, La Médaille, etc. — Assemblée générale du 20 avril 1899 : Discours de MM. CROISET, président; rapports de M. P. GIRARD et de la Commission administrative; concours de typographie. — *Partie littéraire :* Isidore LÉVY, Etudes sur la vie municipale de l'Asie mineure sous les Antonins, II. — P. DECHARME, Le drame satyrique sans satyres. — M. BRÉAL, Mots d'origine grecque dans la loi des XII Tables. — P. TANNERY, Sur Héraclide du Pont. — H. WEIL, Denys d'Halicarnasse, Du style de Démosthènes : observations critiques. — E. d'EICHTHAL, Les idées de Stuart Mill sur le grec et le latin dans l'éducation. — *Bibliographie ;* Comptes rendus.

The Academy, n° 1429 : GERARD, The romance of Ludwig II of Bavaria. — BOXALL, The history of the Australian bushrangers — The Roman empresses. — Bishop John Selwyns, a memoir.

The Athenaeum, n° 3752 : BECKE and JEFFERY, Admiral Phillip. — ROPES, The story of the civil war, II. — Le Livre des Mille et une nuits, trad. MARDRUS, I. — DEL LUNGO, Da Bonifacio VIII ad Arrigo VII. — The protest of the Cour des Aides of Paris of 10 April 1775, p. J. H. ROBINSON. — Books on bibliography. — The History of Dover. — A Gaelic poet genealogy. — KITTON, Dickens and his illustrators. — British miniature painters and their works.

Literarisches Centralblatt, n° 38 : THOMAS, Handbuch der Gesch. des alten u. neuen Bundes. — HOLTZMANN et BASSERMANN, Rothe. — Codex diplom. Lusatiae super. 3, 4, 1427-1428. — Hans von Planitz, Berichte, 1521-1523, p. WÜLCKER u. VIRCK. — P. SHWEIZER, Die Wallensteinfrage (à approuver dans l'essentiel). — Louis XVIII à Gand, p. ROMBERG et MALET, I. — HANSEN, Beitr. zur Gesch. der Insel Madagaskar. — P. LEHMAMN, Länder = und Völkerkunde. — DÖLLER, Rythmus, Metrik u. Strophik in der biblisch. hebr. Poesie. — HEINE, Synonymik des neut. Griechisch (utile). — DIEUDONNÉ, Hildebert de Lavardin, évêque du Mans (détaillé). — Grieb, Englischdeutsches und deutsch-englisches Wörterbuch p. SCHRÖER, 10e éd. 1-30. — KRAUS, Veldeke u. die mhd Dichtersprache (très bon). — CLAIR, Creation records discovered in Egypt. — EHRENBERG, Die Kunst am Hofe der Herzöge von Preussen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38 : STAERK, Studien zur Gesch. des A. T. — The dialogues of Athanasius and Zachaeus p. CONYBEARE (cf. *Revue*, 1898, n° 51). — STANGE, Zur Theologie des Musaeus. — BASSI, Mitologia babilonese-assira (soigné). — BRONISCH, Kaschubische Dialectstudien. — HERTLING, Quaestiones mimicae. — WELZHOFER, Die ars poetica des Horaz. — BANG, Om Dale-Gudbrand. — BLANCKENBURG, Die Sprache Abrahams a Sancta Clara. — HENDREICH, Musset ein Vertreter des esprit gaulois. — GLACHANT, Papiers d'autrefois. — FRANKFURTH, Grégoire de Montelogo (méritoire). — ELZE, Luthers Reise nach Rom. — BÄR, Die deutsche Flotte 1848-1852. — KORN, Die Medizin im XIX Jahrhundert. — KAUTSKY, Die Agrarfrage. — DREVES, Godescalcus Lintpurgensis.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 30 : Ph. E. LEGRAND, Etude sur Théocrite (recueil précieux pour une future édition explicative). — R. AGAHD, Varronis antiquitatum rerum diuinarum libri I, XIV, XV, XVI. — Augustini Confessionum libri, rec. P. KNÖLL. — B. CHWOSTOV, Obligationes naturales nach dem rœm. Recht. — O. WASER, Charon, Charun, Charos (bon). — O. BEHAGHEL, Der Gebrauch der Zeitformen im konjunktivischen Nebensatz des Deutschen (avec rapprochements avec le latin et le grec). — Laus Mitiae.

— Nº 31-32 : Griechische Tragœdien übersetzt von U. von Wilamowitz-Moellendorff. — Aristotelis ars. rhetorica, ed. A. ROEMER (excellent). — R. Meyer-G'Schrey, Parthenius Nicaeensis quale in fabularum amatoriarum breuiario dicendi genus secutus sit (bon). — Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso, VIII-XV, erkl. von O. KORN, 3. A von R. EHWALD (important). — Max SCHULTZ, de Plinii epistolis quaestiones chronologicae. — J. BAUNACK, Die delphischen Inschriften (travail modèle). — LEONARDOS, Λυκοσούρας ἱερὸς νόμος; Καββαδίας, Ἐπιγραφαὶ ἐξ Ἐπιδαύρου (intéressants). — L. BEAUCHET, Histoire du droit privé de la république d'Athènes (manuel qui n'est pas sans défauts). — A. SOLARI, Fasti ephororum Spartanorum. — J. H. HUDDILSTON, The attitude of the Greek tragedians towardat (du goût). — C. MEHLIS, Die Ligurerfrage. — A. CAPPELLI, Dizionario di abbreviature latine ed italiane (laborieux et utile). — Max, C. P. Schmidt, Zur Reform der Klassischen Studien auf Gymnasien.

— Nº 33-34 : G. THIELE, Antike Himmelsbilder (hâtif sans être inutile). — Ovidii Amores, trad. par MARTINON (en progrès, sans exclure bien des traces de dilettantisme). — Rationem afferendi locos litterarum diuinarum quam sequi uidetur Hilarius Pictauiensis, ill. F. SCHELLAUF. — S. SCHEBELEW, Aus der Geschichte Athens (en russe). — Chr. HUELSEN, Bilder aus der Geschichte des Kapitols (intéressant). — Paul KAROLIDES, Die sogenannten Assyro-Chaldäen u Hittiten von Kleinasien. — Ed. BOTTEK, Die ursprüngliche Bedeutung des Konjunktivs in lat. Nebnsätzen, I (M. Armin Ditlmar signale les divergences entre les vues de l'auteur et les siennes propres).

— Nº 35 : O. FROEHDE, Beiträge zur Technik der alten att. Komœdie (cause une déception). — A. RUBE, Platos Apologie u. Kriton logisch-rhetorisch analysiert. — Dion Chrysostom übersetzl von K. KRAUT (bon). — E. AUDOUIN, De Plautinis anapaestis (malgré quelques bonnes observations, manqué). — G. DITTENBERGER, Sylloge inscriptionum graecarum, I. — E. COCCHIA, La forma del Vesuvio nelle pitture e descrizioni antiche. — G. B. WINER, Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms, 8 A. von SCHMIEDEL, II (soigné).

— Nº 36 : W. LEAF and M. A. BAYFIED, The Iliad of Homer, II. — A. D. THOMSON, Euripides and the Attic orators, a comparison. — Caesaris de bello Gallico, von KRANE; 16, A. von DITTENBERGER (beaucoup d'améliorations). — Aegyptische Urkunden aus den Kœn. Museen zu Berlin. — PERROT et CHIPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité, VII (premier article). — L. CAMPBELL, Religion in Greek literature (bon). — A. LEVI, Dei suffissi uscenti in sigma. — R. FŒRSTER, O. Müller.

— Nº 37 : W. CHRIST, Geschichte der gr. Litteratur, 3. A. — R. HARMAND, Valerius Flaccus et les Barbares (intéressant). — A. A. SMYTH, Shakespeare's Pericles and Apollonius of Tyre (rien de nouveau). — G. PERROT et CHIPIEZ, Histoire de l'art, VII. — G. WAGNER, Die heidnischen Kulturreligionen u. der Fetischismus (rien de scientifique). — A. PIRRO, La seconda guerra samnitica. — O. MARUCCHI, Gli obelischi egiziani di Roma (plein d'erreurs).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 42 Trente-troisième année 16 octobre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1434 : Graham, The social life of Scotland in the XVIII century. — English satires, p. Smeaton. — Heilprin, Alaska and the Klondike. — Meakin, The Moorish empire. — Grant Allen (not. nécr.). — Mrs. Humphry Ward on Charlotte Brontë.

The Athenaeum, n° 3757 : M. Dieulafoy, La bataille de Muret, Le château Gaillard et l'architecture militaire au xiii° siècle. — Wharlow, A history of the charities of William Jones at Monmouth and Newland. — Leeky, The map of life, conduct and character. — The Homeric hymns, transl. A. Lang. — Books on the Empire. — Powell and Trevelyan, The Lolliards. — W. H. Appleton. — The commune of London. — Richard Badiley. — Grant Allen. — Egyptian archaeology. — Archaeology in Crete.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : Tamm, Das Wesen des evang. Glaubens. — Lipps, Komik und Humor. — Lersch, Einleitung in die Chronologie, 1, II. — Knipping, Die Kölner Stadtrechnungen des M. A., II, die Ausgaben. — Pfeil, Studien u. Beobachtungen aus der Südsee. — Blaydes, Aeschylii Choephoroi, Adversaria critica in Aristophanem. — E. Diehl, De m finali epigraphica (excellent). — Ulrich, Villers (cf. *Revue*, n° 30). — Lindemann, Gesch. der deutschen Literatur, 7° ed. — Lanciani, The ruins and excavations of ancient Rome (très remarquable). — Völlflin, Die klassische Kunst (plein de choses).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43 : S. Michelet, Israels Propheten als Träger der Offenbarung. — Steinkke, Synopse der drei ersten kanonischen Evangelien. — Bertha von der Lage, Studien zur Genesius-Legende. — Deussen, Die Philosophie der Upanishads. — Brockelmann, Syrische Grammatik (cf. *Revue*, n° 31). — Comment. in Aratum reliquiae. p. Maas (très méritoire). — Gull-thoris saga, p. Kalund. — Dorn, Neukirch (cf. le présent n° de la *Revue*). — Brunetière, Manuel de l'hist. de la litt. française (cf. *Revue*, 1898, n° 28). — Rey, Le royaume de Cottius et la province des Alpes cottiennes (important). — Meinardus, Der Katzenelnbogische Erbfolgestreit, I, II. — Wüstenfeld, Gesch. der Türken (précis très serré). — Apelt, Die Konsumtion der wichtigsten Kulturländer in den letzten Jahrzehnten (bon). — Ferriani, Schlaue und glückliche Verbrecher, trad. Ruhemann. — Peyre, Repertoire chronologique de l'Hist. universelle (puisé aux meilleures sources, peu de critiques à faire).

Euphorion, VI, 2 (Vienne, Fromme), Stern, Die Synekdoche. — Rubensohn, Der junge Opitz, 2. Hipponax und Aristarchus, Ernst Schwabe von der Heiden. — R. Schlösser, Ronsard und Schwabe von der Heide. — Kopp, Der Gassenhauer auf Marlborough. — Albrecht, Schillers und Halems Wallenstein. — Palleske, Der dänisch-deutsche Dichter Schack von Staffeldt. — Kraeger, O. Ludwigs Genovefa-Fragmente. — Werner, Hebbel und Schloenbach. — *Miscellen* : Bernays, Ein falsches Citat in Lessings Dramaturgie; Leitzmann, Ein unbekanntes Gedicht Schillers; Steig, Zur Günderode: Eine Stimme über Theodor Körner aus Wien; Bolte, Zu W. Müllers Muscheln aus Rügen; Zachariae, Zu Euphorion, 6, 84. — *Recensionen und Aufsætze* : Rubensohn, Griech. Epigramme u. andere kleinere Dicht. in deutschen Uebers. des XVI u. XVII Jahrh.; Scheid, Der Jesuit Jacob Masen: Raab, Felix von Kurz genamnt Bernardon; Leitzmann, Aus Lichtenbergs Nachlass; Menne, Einfluss der deutschen Literatur auf die Niederlande um die Wende des XVIII u. XIX Jahrh., Peschel u. Wilde-

NOW, Theodor Körner u. die Seinen; BOTTERMANN, Die Bezieh. Arnims zur altd. Literatur; LIEBENAU, Emilie Linder u. ihre Zeit; Gotthelf. Volksausgabe; WUNDERLICH, Die Kunst der Rede; Shakspeare, übers, Schlegel u. Tieck, p. BLANDL, 1-10. — EVANS, Beiträge zur amerikan. Literatur. — *Bibliographie.* — Carl. Hebler (not. nécr.).

Altpreussische Monatsschrift, V-VI, juillet-septembre: WARDA, Die Kant-Manuscripte im Prussia-Museum. — TOEPPEN, Michael Kelch's Tagebuch, 1698-1723. — SOMMERFELDT, Urkundl. Mittheil, über die Herrn von Lehndorff aus dem Hause Doliewen 1630-1682. — W. MEYER, Altpreuss. Bibliographie für das Jahr 1898. — Kritiken und Referate: Hanserecesse, III, 1477-1530, p. DIETRICH-SCHÆFER, 6. — TETZNER, Die Slovinzen und Lebakaschuben. — Die Bau = und Kunstdenkmäler der Provinz Ostpreussen, IX. — Mittheilungen u. Anhang. — CONRAD, Die Handfeste über das Gut Geglinnen (Kreis Johannisburg, von 1539. — SEMPRITZKI, Kant's Vorfahren. — Universitætschronik 1898.

Annalen des historischen Vereins fur den Niederrhein, 68: SAUERLAND, Der. Triener Erzbischof Dieter von Nassau in seinen Beziehungen zur pæpstlichen Kurie. — SCHROHE, Die polit. Bestrebungen des Erzbischofs Siegfried von Kœln (fin). — STEFFENS, Verlegung des Kollegiat-Kapitels von Stommeln nach Nideggen und von Nideggen nach Jülich. — KNOD, Rheinische Studenten im XVI u. XVII Jahrh. auf der Universitæt Padua. — ROTH, Adam Volcmar zu Köln in seinen Beziehungen zu Wollick u. Glareanus 1501-1510. — Berichte und Notizen: Frühjahrsversammlung des Vereins zu Brühl; Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde, Jahresbericht VIII; Denkmælerstatistik der Rheinprovinz; Preisaufgaben der Mevissen-Stiftung; Notizen.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 47 Trente-troisième année 20 novembre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, novembre-décembre : LUCHAIRE, Saint Bernard. — RABBE, Une société secrète catholique au XVII[e] siècle, les Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement. — BRETTE, Papiers et corresp. du prince Emmanuel de Salm-Salm pendant la Révolution (fin). — *Bulletin* : Necrologie, Flammermont et Charavay, publications nouvelles (Monod); Belgique II (Hubert); Bohéme (Goll). — Le Congrès international d'enseignement supérieur en 1900. — *Comptes rendus* : TOLRA, Saint-Pierre Orseolo, doge de Venise; EBERSTADT, Magisterium und fraternitas; Al. CARTELLIERI, Philipp-August; GIESEBRECHT, Gesch. der deutschen Kaiserzeit, VI; PIRENNE, Geschichte Belgiens, I; KOEHNE, Die Wormser Stadtrechtsreformation 1499; KAUFFMANN, Die Geschichte der deutschen Universitäten, II; DARMSTAEDTER, Die Befreiung der Leibeigenen; BAASCH, Die Hansestädte und die Barbaresken; GARDINER, What gunpowder plot was; MARCKS, Kaiser Wilhelm I; AUERBACH, Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie; LAMOUCHE, Péninsule balkanique.

Revue celtique, n° 3 : ERNAULT, Sur le Credo breton du XV[e] siècle. — Whitley STOKES, The Bodleian Amra Choluimb chille, IV. — Ant. THOMAS, De quelques noms de lieux français d'origine gauloise, 2[e] série. — STRACHAN, Old Irish toglenomon. — ERNAULT, Table des principaux mots étudiés dans le tome XX de la *Revue celtique*.

Correspondance historique et archéologique, n° 70 : MOMMÉJA, Tamizey de Larroque, essai bio-bibliographique (suite). — BOURNON, L'assemblée provinciale de l'Ile de France, les départements de Saint-Germain et de Corbeil, 1787-1790 (fin). — Vicomte de GROUCHY, Une lettre du marquis B.-F. de Chauvelin. — *Question:* Une prophétie relative aux invasions françaises en Italie. — *Réponse* : Le capitaine Romagnac. — Chronique.

Annales de l'Est, n° 4 : A. COLLIGNON, Note sur les monuments, l'iconographie et les légendes de la bataille de Nancy, 1477. — BOYÉ, Les travaux publics et le régime des corvées en Lorraine au XVIII[e] siècle (fin). — BERGEROT, L'organisation et le régime intérieur du chapitre de Remiremont du XIII[e] au XVIII[e] siècle (à suivre). — *Comptes rendus critiques* : S. Dietler, Chronik des Klosters Schönensteinbach, Die Gebweiler Chronik p. J. von SCHLUMBERGER; KNOD, Die alten Matrikeln der Universität Strassburg 1621-1793; BARDY, Miscellanées, VII; ROTIER, Etude historique sur le clocher et les cloches de la cathédrale de Blois; GASQUET, Essai sur le culte et les mystères de Mithra; GAYET, Sources de l'histoire des institutions et du droit français, manuel de bibliographie historique; GOMEL, Histoire financière de l'Assemblée Constituante, II; BALDENSPERGER, Quae in Oehlenschlaegerii carmine Haddin inscripto e germanicis litteris pendeant; et Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres; BIBESCO, Prisonnier, Coblence, 1870-1871.

Annales du Midi, n° 44 : CRESCINI, Rambaut de Vaqueiras et le marquis Boniface I de Montferrat, nouvelles observations. — MORTET, Notes hist. et archéol. sur la cathédrale de Narbonne, III. — DOUBLET, Visites pastorales de Godeau dans le diocèse de Vence II. — *Mélanges et documents* : I. FUNCK-BRENTANO et DOGNON, Les placiers dans les villes du Midi au moyen âge; II. PASQUIER, Testament de Pierre de Galart, seigneur d'Aubiac en Bruilhois, 1281; III. A. THOMAS, Sur une inscription romane de Narbonne. — *Comptes rendus critiques* : J. de JAURGAIN, La Vasconie (Poupardin); STERNFELD, Ludwigs des Heiligen Kreuzzug

nach Tunis 1270 und die Politik Karls I von Sicilien (Ch. Molinier); SAGNAC, La législation civile de la Révolution française, 1789-1804 (J. Brissaud).

The Academy, n° 1435 : Life and letters of John Donne, p. GOSSE. — LECKY, The map of life. — The reminiscences and recollections of Captain Gronow, 2° ed. — WAGER, The siege of Troy. — Ivan Turgenev, an enquiry.

The Athenaeum, n° 3758 : LILLY, First principles in politics. — GRAHAM, The social life of Scotland in the XVIII century. — MATHEW, Eaglehawk and crow. — Kathleen SHERVINTON, The Shervintons, soldiers of fortune, Shervinton of Madagascar, Shervinton of Salvador and Tom Shervinton. — *Byzantine history* : History of Psellus, p. BURY; MELIARAKES, History of the Empire of Nicala and the despotate of Epirus. — *Ecclesiastical biography* : WHITE, Lives of the Elizabethan bishops; The autobiography of Dean Merivale; The autobiography of Samuel Davidson. — Naval literature. — Aingers edition de luxe of Lamb (Ford). — Traets from Dr Percy's library. — Gray's elegy. — Grant Allen. — Hints and notes for travellers in the Alps. — Court of Scavagers or Scavengers (Sharpe). — The Guinea-fowl and other animals in ancien art (Frazer). — Arthur Bloomfield. — H. PARIGOT, Le drame d'Alexandre Dumas, étude dramatique, sociale et littéraire.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : DOBSCHÜTZ, Christusbilder, II. — MARGOLIOUTH, Origin of the « original Hebrew » of Ecclesiasticus. — LIEPMANN, Die Rechtsphilosophie des J. J. Rousseau — Die Züricher Stadtbücher des XIV. u. XV Jahrh. p. ZELLER-WERDMÜLLER, J. — HAINGEN-HUENE, Beitr. zur Gesch. der Bezieh. zwischen der Schweiz u. Holland im XVII Jahrh. — BISCHOFFSHAUSEN, Die Politik des Protektors Oliver Cromwell in der Auffassung u. Thätigkeit seines Ministers Thurloe (consciencieux). — WIRTH, Gesch. Formosas bis Anfang 1898 (recommandable). — Al-Mostatraf, trad. RAT (méritoire). — GOETZ, Thesaurus Glossarum emendatarum, I. (très utile et fort bien fait). — Lessing, p. Lachmann-Muncker, XIV. — NEUBÜRGER, Klinger (brochure de 35 pages). — SOWA, Wörterbuch des Dialekts der deutschen Zigeuner (fort soigné). — EBHARDT, Deutsche Burgen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44 : HUMMELAUER, Das vormosaische Priestertum in Israel. — The Key of Truth, p. CONYBEARE (cf. *Revue*, 1898, n° 38-39). — The Opus majus of Roger Bacon, p. BRIDGES. — BALLO, Usia. — R. SCHÄFER, Die Vererbung. — KOIKULIDES, Catal. des mss. syriaques de la bibliothèque du patriarchat de Jérusalem (en grec). — Ph. BERGER, Mém. sur la grande inscr. dédicatoire et plusieurs autres inscr. néopuniques du temple d'Hathor-Miskar à Makt. — ODER, Ein angebl. Bruchstück Democrits über die Entdeck unterirdischer Quellen (cf *Revue*, n° 13). — DENIG, Mittheil aus dem griech. Miscellancodex 2773 der grossh. Hofbibliothek zu Darmstadt. — SAMUELSSON Studia in Valerium Flaccum (utile). — DIEFFENBACHER, Deutsches Leben im XII Jahrh. (petit livre recommandable). — Festschrift zu Gœthes 150 Geburtstagsfeier dargebracht vom Freien Deutschen Hochstift; Weimars Festgrüsse zum 28 August 1899 ; R. BROCKHAUS, Zum 28 August 1899 — V. SCHROEDER, L'abbé Prévost (cf. *Revue*, n° 44). — VANDERKINDERE, Hist. de la form. territ. des principautés belges au M. A., T. (bon). — Registres d'Urbain IV, p. DOREZ, et J. GUIRAUD, I, 1. — STOLLE, Wo schlug Caesar den Ariovist? — BAASCH, Zur Gesch. des Ehrbaren Kaufmanns in Hamburg. — HITZIG, Injuria, Beitr. zur Gesch.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 49 Trente-troisième année 4 décembre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1438 : SERGYEENKO, How Count Tolstoi lives and works. — ARNOLD-FORSTER, Studies in church dedications, or England's patron-saints. — Johnson Club Papers by various hands. — The Dumas « discoveries ». — A Georgian New Testament.

The Athenaeum, n° 3761 : Sir Algeroon WEST, Recollections. — ELTON, The Augustan ages. — MANNERS, Marquis of Granby. — Books about the colonies. — The Scawagers (Skeat). — The convention of Kloster Zeven (Lloyd). — Dante and Shakspeare (Tyrer). — Tennyson's Timbuktoo (Budgett Meakin). — The Life of Donne (Beeching).

Literarisches Centralblatt, n° 47 : WERNLE, Die synoptische Frage (cf. *Revue*, n° 36). — LOSERTH, Reform. und Gegenreform. in Niederöst. im 16 Jahrh. (très fouillé et complet). — DAHN, Die Könige der Germanen, VIII. Die Franken unter der Karolingern (très détaillé). — WALTHER, Bismarck in der Karikatur. — Dilichius, urbs et academia Marpurgensis descripta, p. JUSTI. — SIMONSFELD, Riehl als Kulturhistoriker. — WICKENBURG, Wanderungen in Ost Afrika. — Atija Reschid, al Dalil ila muradif el ammi wal dakhit (recueil intéressant et méritoire). — DIMITRIJEVIC, Studia Hesiodea (travail considérable, bien que contestable sur certains points). — GLACHANT, Papiers d'autrefois. — — KOPP, Deutsches Volks-und Studentenlied in vorklassischer Zeit. — LUBLINSKI, Gesellschaft u. Literatur im 19 Jahrhundert (n'est pas mauvais). — Königsberger Stuckdecken, p. CZIBAK u. SIMON. — Kunstgesch. in Bildern, III Die Renaissance in Italien, p DEHIO. — KNAPP, Piero di Cosimo — THOURET, Friedrich der Grosse als Musikfreund und Musiker. — BERNOULLI Die Choralnotenschriften bei Hymnen u. Sequenzen — LOUIS, Wagner's Weltnaschauung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : NAUMANN, Das Deuteronomium. — SOLTAU, Eine Lücke der synopt. Forschung. — Matthesius. Ausgew. Werke, III, Luthers Leben in Predigten, p LOESCHE. — M HARTMANN, The Arabic press of Egypt (très détaillé). — D'ARBOIS, La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique (instructif). — Xenophontis Expeditio Cyri p. GEMOLL (très méritoire). — WESSELY, Schrifttafeln zur aelteren latein. Palaeographie (fort utile). — LUBLINSKI, Litteratur u. Gesellschaft im XIX Jahrh., I (manque d'ensemble). — MORTENSEN, Medeltidsdramat i Frankrike (fouillé). — ZWIEDINECK, Das Lambergsche Archiv. — PORSCH, Die Beziehungen Friedrichs des Grossen zur Türkei (soigné). — COZZA-LUZZI, Galilei ; FAVARO, Nota intorno all' autographo Galileiano del Discorso sul flusso e reflusso del mare. — Luschin von EBENGREUTH, Grundriss der österr. Reichsgeschichte. — HENNIG, Die Charakteristik der Tonarten.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 52 Trente-troisième année 25 décembre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

La correspondance historique et archéologique, n° 71 : BOURNON Arthur Giry. — MOMMÉJA, Tamizey de Larroque, Essai bibliographique (suite). — B : Le budget de la Bibliothèque du roi en 1783. — Vte de GROUCHY, Une lettre de Dombey à Turgot. — *Questions :* Les châteaux d'Ampuis et la famille de Maugiron.

Nouvelle revue rétrospective, n° 66 : Souvenirs du capitaine de vaisseau Krohm, 1766-1823 (suite). — Campagne de l'an II, journal du conscrit Pierre Delaporte. — Les otages de Louis XVI. — Trois lettres du marquis de Villette 1789-1792. — Mlle de Bourbon-Conti, institutrice, 1795.

The Academy, n° 1440 : Sir Algernon WEST, Recollections 1832-1826; Sir Edward RUSSELL, That reminds me. — HUISH, Greek Terra-Cotta statuettes. — POLLOCK, Jane Austen. — Lady Betty. — BALFOUR, Lord Lytton's Indian administration. — A. PATERSON, Oliver Cromwell, his life and character. — Literature in 1899, a retrospect.

The Athenaeum, 3763 : FITZGERALD, The highest Andes. — Economic writings of Sir W. Petty, p. HULL. — F. Max MÜLLER, Auld Lang Syne, II. — TAYLOR, A constitutional and political history of Rome, from the earliest times to the reign of Domitian. — CHEYNE and BLACK, Encyclopedia Biblica, I. — WOODWORD, The history of the expansion of the British Empire; SCHOLES, The British Empire and alliances. — The Life of Donne (Gosse). — Philippa Chaucer (Leach). — The British School at Rome.

Literarisches Centralblatt, n° 49 : ELZE, Luthers Reise nach Rom. — FREUDENTHAL, Die Lebensgesch. Spinoza's in Quellenschriften. — BENDER, Mythologie u. Metaphysik, die Entstehung der Weltanschauungen im griech. Altertum. — DAHN, Urgesch. der germ. u. rom. Vœlker, I, 2e ed. — CLEMENTI, Il carnavale romano nelle chronache contemporanee. — MICHAEL, Gesch. des deutschen Volkes, II (tout à fait remarquable). — LIEBE, Der Soldat in der deutschen Vergangenheit (intéressant sans être définitif). — WALD, Great Britain and Hanover. — KŒGEL, Rudolf Kœgel, I. — BONELLI, Elementi di grammatica Turca Osmanli (clair et court). — Euripidis fab. p. WECKLEIN. — VON DER LEYEN, Das Mærchen in den Gœttersagen der Edda (du soin, mais ne prouve rien). — FISCHER, Beitr. zur Litteraturgesch Schwabens, II. — CONSENTIUS, Freigeister, Naturalisten, Atheisten. — Sauer, Das Theseion (cf. *Revue*, n° 40). — BOHATA u. HOLZMANN, Adressbuch der Bibliotheken von Oesterreich. Ungarn.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49 : SAKELLAROPOULOS, Le droit ecclésiastique de l'église orthodoxe du patriarcat de Constantinople et en Grèce (en grec). — PASCAL, Costumi ed uzanze nelle Università italiane. — An Arabic version of the acts of the Apostles and the Seven Catholic Epistles p. M. D. GIBSON. — Plato, Codex Oxoniensis Clarkianus 39 p. ALLEN. — Lycurgi oratio in Leocratem, p. BLASS. — WEISE, Charakteristik der latein. Sprache, 2e ed. — SCHŒNBACH, Miscellen aus Grazer Hss. II. Deutsche Uebersetz. biblischer Schriften. — G. G. SCHMIDT, Die Rieser Mundart. — SCARTAZZINI, Enciclopedia Dantesca, II. — HEIGEL, Deutsche Gesch. vom Tode Friedrichs d. G. bis zur Auflœsung des alten Reichs, I (très méritoire). — ROGGE, Aus sieben Jahrzehnten. — KIENER, Verfassunsgsgesch. der Provence. — ROHRSCHEIDT, Vom Zunftzwange zur Gewerbefreiheit. — MEISSNER, Das Künstlerbuch, I. Arnold Boecklin, II, Max Klinger

Librairie Ch. DELAGRAVE
15, Rue Soufflot. — Paris.

LIVRES D'ÉTRENNES

1900

LE SECRET DE SAINT LOUIS

PAR ÉMILE MOREAU

12 compositions par Adrien MOREAU,
gravées à l'eau forte, par X. Le SUEUR.

Magnifique volume in-4°. . . . . **40** francs.

ÉMILE MOREAU, qui obtint le prix de poésie à l'Académie française avec *Pallas Athéné*, qui écrivit, seul, *Ravaillac* et *Madame de Lavalette,* et, avec SARDOU, *Cléopatre* et *Madame Sans-Gêne,* vient de se prouver, une fois de plus, poète et auteur dramatique.

Il se prouve aussi romancier.

Le livre que la librairie DELAGRAVE présente aujourd'hui au public, est un roman par la curiosité de l'aventure et la couleur des tableaux, un drame par l'intensité de l'action et le relief des personnages, un poème par la noblesse de la conception et de l'ordonnance.

En même temps, c'est de l'histoire, exacte en tous ses détails, la reconstitution la plus pittoresque d'une époque, entre toutes, curieuse.

Saint Louis, son père, sa mère, sa jeunesse, sa sœur, ses frères. Thibaut de Champagne, Le Légat, Mauclerc, la comtesse de la Marche, la reine de Navarre, Boulogne, Fournival, Joinville, tant d'autres, y revivent d'une vie intense, attachants, inoubliables, jetés dans une lutte où se mêle toute cette France, ardente, chevaleresque, naïve, frondeuse par bouffées, fidèle par nature, qui est la France des dernières croisades.

De Paris à Avignon, de Poissy à Champtoceaux, de Taillebourg à Damiette et à Tunis, dans l'ombre des cathédrales et la paix des cloîtres, au milieu des fêtes, des batailles, des deuils, passe, dominant la foule, ce Louis IX à l'âme inquiète, héroïque et douloureux, dont le plus déchirant des scrupules tourmente la conscience, fils incomparable, époux exquis, roi hors de pair, de qui Voltaire eut raison de dire que jamais homme ne poussa si loin la vertu.

Ce livre est une leçon comme il en faut à des époques troublées ; aucun de ceux qui le lira ne le lira sans profit : les larmes qu'il fera couler seront des larmes fécondes.

LE SECRET DE SAINT LOUIS est accompagné de 12 Compositions remarquables d'Adrien MOREAU, gravées à l'eau-forte, avec le plus grand talent, par X. LE SUEUR.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.



